

LE
JOCelyn
DE LAMARTINE

*ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE
AVEC DES DOCUMENTS INÉDITS*

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR,

HENRI GUILLEMIN

*Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Agrége des Lettres*

PARIS
BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS

3 ET 5, RUE PALATINE (VI^e)

4986

LE *JOCELYN* DE LAMARTINE

LE
JOCelyn
DE LAMARTINE

*ETUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE
AVEC DES DOCUMENTS INÉDITS*

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

HENRI GUILLEMIN

*Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Agrége des Lettres*

PARIS
BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS

3 ET 5, RUE PALATINE (VI^e)



A
DANIEL MORNET
EN TÉMOIGNAGE
DE RECONNAISSANCE
ET DE
RESPECTUEUX ATTACHEMENT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551415_0001

AVANT-PROPOS

L'introduction donnée par M. Daniel Mornet à son édition de la Nouvelle-Héloïse, dans la Collection des Grands écrivains de la France, a servi de type à la présente étude.

Il est certain qu'il y a, pour l'histoire littéraire, une utile façon de progresser dans cette démarche, encore peu tentée, qui consiste à tourner tout l'effort de l'enquêteur sur une œuvre, grande ou essentielle, d'un des maîtres.

L'œuvre qu'on aura décidé d'interroger, on la soumettra à un double examen, historique et critique. On essayera de la situer, le plus exactement possible, à la place qui fut la sienne dans la vie intérieure de l'écrivain, et dans le milieu spirituel où elle a pris naissance ; on s'appliquera à découvrir ce qu'elle emporte avec elle de souvenirs, éléments procurés par la vie ou par la lecture et sur lesquels a travaillé le génie ; la qualité propre de l'élaboration, les techniques du style, les normes secrètes auxquelles obéit l'art lui-même qui se croit le plus dégagé des poétiques, on s'efforcera de les amener à la lumière ; on regardera cet ouvrage suivre sa fortune ; on s'attachera enfin au plus grand problème : quel message, quels secrets sont enclos dans ce chef-d'œuvre qui, toujours, est un témoignage.

D'une telle enquête peut sortir une contribution efficace à la connaissance d'un homme, et d'un temps.

Mais c'est une tâche difficile et qu'on n'est jamais sûr d'avoir menée à bien.

Ce travail doit beaucoup à des morts et à des vivants.

Et d'abord à Madame la comtesse de Noblet, née de Montherot, petite nièce de Lamartine, qui retrouva en 1927, à Saint-Point, un long fragment manuscrit de Jocelyn ; à Camille Latreille, dont tous les papiers lamartiniens, si précieux, si riches de textes inédits, m'ont été généreusement confiés par Madame Camille Latreille et par son fils ; à Louis Barthou qui m'ouvrit largement les trésors de ses collections d'autographes ; à Henri Brémond, qui, avec tant d'affectueuse simplicité, prodigua à mon entreprise les lumières de son intelligence et de sa culture ; à Gustave Lanson, qui voulut bien me garder, au delà de l'École Normale, sa bienveillance active et chaude, et dont les enseignements me furent si précieux ; à Henri Girard, qui fut pour moi un conseiller sûr. Que tous ces morts qui m'ont aidé reçoivent ici l'hommage d'une reconnaissance qui les suit plus loin que la terre.

M. Daniel Mornet fut l'inspirateur et le guide de cette longue étude dont il dirigea la marche ; qu'il me soit permis de lui exprimer ici toute la force de ma grati-

tude ; M. F. Baldensperger m'a bien souvent fait profiter de son immense érudition, et ce travail littéraire lui doit des clartés d'ensemble aussi bien que d'importantes indications de détail ; M. P. Poux m'a livré les résultats de ses recherches sur un sujet qu'il avait sérieusement étudié avant que je songe à y consacrer cette thèse ; à MM. Paul Hazard, Daniel Delafarge, Charles Gaudier je suis redevable de précisions et d'enrichissements multiples.

L'historien de la Vie Intérieure de Lamartine, M. Jean des Cognets n'a pas cessé de mettre au service de mon effort sa pénétration et ses connaissances ; d'autres lamartiniens m'ont apporté l'appui de leur information, Mademoiselle Jane Mariotte, MM. Armand Duréault, secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon, Maurice Levaillant, Pierre de Lacretelle, A. Chesnier du Chesne, Georges Roth et Charles Fournet.

Les archives de Saint-Point m'ont été ouvertes par M. le comte de Noblet ; celles de l'évêché d'Autun par Monseigneur Chassagnon ; celles du département de Saône-et-Loire par M. Morgan. Je dois la communication de nombreux documents inédits à Mademoiselle de Jussieu de Sénevier, petite-nièce de Lamartine, à M. de Saboulin-Bolléna, à Madame G. Thomas, à Madame Ricca-Barbérès, à M. de Laprade, à M. le Duc de Broglie, à M. Jules Marsan.

Mon enquête sur la fortune de Jocelyn hors de France repose tout entière sur l'obligeance de ceux qui, de toutes parts, ont bien voulu me fournir les renseignements nécessaires : M. Gustave Charlier, pour la Belgique, M. Henri Peyre pour l'Angleterre et les États-Unis, M. Von Jan, pour l'Allemagne, M. K. R. Gallas, pour la Hollande, M. Gunnar Høst, pour la Norvège, M. Nils Afzélius pour la Suède, M. P. V. Rubow pour le Danemark, M. Jean Pasquier pour les pays tchèques, Mademoiselle Lascaris pour la Grèce, M. Boris Thomachewsky pour la Russie, M. Zaleski pour la Pologne, Madame Mireille Boucoiran pour l'Espagne, M. Hernani Cidade pour le Portugal et le Brésil, M. Urbain Mengin pour l'Italie.

Afin de ne pas multiplier démesurément le nombre et l'étendue des références, j'ai renoncé, quand il s'agit de textes tirés des lettres de Lamartine publiées dans l'édition in-16, en quatre tomes, de la Correspondance, à renvoyer à ces volumes ; j'ai eu soin seulement d'indiquer avec précision la date de la lettre à laquelle j'empruntais tel mot ou telle phrase, afin qu'il soit toujours possible et facile au lecteur de se reporter, s'il le désire, au texte intégral. Je n'ai renvoyé à cette édition que dans les cas, assez rares, où la lettre ne porte pas une date complète.

Les textes inédits, les notes et variantes des manuscrits, les variantes des éditions sont imprimés en italiques. Toute citation inédite est accompagnée d'un astérisque.

TABLEAU DES ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES

Arch. S. P.	= Archives de Saint-Point.
C. F. L.	= <i>Cours familier de Littérature.</i>
Coll. L. B.	= Collection Louis Barthou.
F. L.	= <i>La France Littéraire.</i>
J. S. L.	= <i>Journal de Saône-et-Loire.</i>
L. C.	= <i>Le Correspondant.</i>
M. F.	= <i>Le Mercure de France.</i>
O. C.	= Œuvres complètes.
R. B.	= <i>Revue Bleue</i>
R. C. C.	= <i>Revue des Cours et Conférences.</i>
R. D. M.	= <i>Revue des Deux Mondes.</i>
R. E.	= <i>Revue Européenne.</i>
R. Enc.	= <i>Revue Encyclopédique.</i>
R. F.	= <i>Revue de France.</i>
R. H.	= <i>Revue Hebdomadaire.</i>
R. H. L.	= <i>Revue d'histoire littéraire de la France.</i>
R. L. C.	= <i>Revue de littérature comparée.</i>
R. P.	= <i>Revue de Paris.</i>

Les références aux manuscrits du fonds lamartinien de la Bibliothèque Nationale sont désignées par l'indication « B. N. Lamartine » suivies des numéros de l'album et de la page de cet album.

PREMIÈRE PARTIE

LA COMPOSITION DU POÈME

CHAPITRE PREMIER

LAMARTINE

DE LA PUBLICATION DES « HARMONIES »

A CELLE DE « JOCELYN »

(Chronologie)

Le jour même — 15 juin 1830 — où sont mis en vente les deux volumes des *Harmonies poétiques et religieuses*, Lamartine quitte Paris. Il s'y trouvait depuis la fin de mars ¹ et habitait, avec sa femme, sa belle-mère, et sa fille, rue Saint-Guillaume, n° 20.

Ce n'est point pour passer l'été à Saint-Point qu'il abandonne la capitale. Il ne reste en effet que peu de jours dans le Mâconnais (un mois à peine) et annonce à Virieu, (27 juin) qu'il partira pour Aix le 12 juillet ². En fait, le 13 il sera encore à Mâcon, mais il écrit ce jour-là à Nodier : « Je pars à l'instant, dans quelques heures [...] » ³.

Chère vallée d'Aix ! c'est la huitième fois que Lamartine se rend aux « bords aimés » du Lac ⁴. Il ne se doute point, à coup sûr, que ce séjour est le dernier qu'il y fera. Il descend, vieille habitude, chez J. J. Perret.

Rien n'est encore arrêté pour son destin de diplomate. La Grèce ? il n'y

1. J. S. L. 26 mars 1830 « M. A. de Lamartine est arrivé à Paris ». La *Correspondance* donne une première lettre de Lamartine à Virieu datée de Paris 25 mars.

2. Le 8 juillet, il écrit à Cazalès : « Vous verrons-nous à Aix, ou à Chamouny, ou chez le peuple genevois ? » Et il ajoute : « Gosselin me mande qu'il est content de la vente des HARMONIES. En entendez-vous parler au milieu de ce fracas d'un empire qui croule, rongé par les rats ? Il y a eu un bien bon article dans la GAZETTE, que je n'espérais guère, un mauvais dans l'UNIVERS, que je ne redoutais pas... » * (Coll. L. B.).

3. Lettre p. p. M. R. Doumic (R. D. M., 15 août 1908). Une lettre de Lamartine à David d'Angers, sans date, mais portant le timbre de la poste : Mâcon 14 juillet 1830, s'exprime ainsi : « Nous partons demain pour la Suisse et la Savoie. Songez à nous si vous prenez cette route pendant l'été. A la fin d'août, nous serons à Saint-Point ».

4. 1816-1817-1819-1820-1821-1823-1825.

faut plus compter. Londres ? non plus. Après tout, il n'est pas fort pressé, maintenant, de s'en aller au loin, et il n'est pas fâché de se trouver, pour le moment, à Aix, c'est-à-dire hors de France, mais tout près, juste au seuil.

Il avait projeté d'écrire un drame. De quel titre ? sur quel sujet ? Nous n'en savons rien. Déjà, en octobre 1829, il parlait à Villemain d'une tragédie qu'il était en train, paraît-il, d'ébaucher, et au mois d'août 1823¹ il proposait à Urbain Canel « deux tragédies, l'une romantique, l'autre classique, de quatre à cinq mille vers » qu'il déclarait pouvoir livrer à la fin de février 1824...

L'idée de son grand Poème l'avait aussi repris de plus belle. A la fin de mai, au début de juillet 1830, on le voit s'en ouvrir à Virieu, à Nodier. Il comptait sur l'inspiration que lui vaudraient, une fois de plus, le lac et les grands horizons des Alpes.

Mais, à Aix, la paresse, la fatigue aussi (les « quelques bains » dont il a « essayé » l'ont « désorganisé ») l'engourdissent. Il n'écrit rien. Il est là, entouré d'un cercle charmant, et passant ses jours à « errer avec des peintres sur les bords du lac ». Montherot, son beau-frère, l'amuse avec ses vers faciles et souriants. « Sa lyre est un drôle de psaltérion ». Il se « noie » avec lui « dans les idées politiques ». Il héberge Alméras, le peintre genevois, voit un peu Vignet et beaucoup la marquise de Cortanza, de Turin, qui connaît Virieu. Il rencontre le fils de Camille Jordan et s'entretient avec un jeune homme bien né, M. de Falloux². Des Mâconnais aussi sont avec eux, les Delahante.

Le 29 juillet, Lamartine annonce à Virieu qu'il est sur le point de partir pour Chamouny. (Le 13, de Mâcon, il avait fait savoir à Nodier qu'il comptait visiter « la Savoie, la Suisse, Chamouny, le Saint-Bernard, la vallée d'Aoste et les lacs italiens »). La nouvelle des journées révolutionnaires et de l'« élan unanime » de Paris ne change rien à son projet. « Je pars, dit-il, pour six jours pour les montagnes ».

Il avait fixé d'abord au 20 août son retour en Bourgogne. Le 29 août, il n'a pas quitté Aix encore, mais il prévient Virieu qu'il traversera Lyon le 3 septembre³.

Il compte ne s'arrêter qu'à peine à Mâcon et Saint-Point. Néanmoins il faut qu'il y paraisse, car on a répandu contre lui « toute espèce de bruits hostiles et odieux » ; le château de Saint-Point, prétend-on, est un repaire de conspirateurs carlistes, c'est une authentique forteresse, pleine d'« armes et de poudre », — fables que s'appliquent à répandre quelques dizaines⁴ de vagabonds

1. Lettre p. p. Louis Barthou. R. H., 2 mars 1912.

2. Falloux. *Mémoires d'un royaliste*, 1888, I, 42. « Nous eûmes la bonne fortune de compter, parmi nos compagnons de séjour à Aix, M. de Lamartine, moitié baigneur, moitié touriste. Nous traversâmes avec lui le lac du Bourget pour aller visiter l'abbaye de Hautecombe ». Lamartine fut prié de réciter des vers. « Il nous éconduisit gracieusement et obstinément, occupé surtout durant la traversée, d'un beau lévrier qui [...] par ses mouvements et par ses regards intelligents, semblait répondre à tous les frais de conversation que son maître faisait pour lui ». — Ce qu'il n'avait voulu faire pour Falloux, Lamartine le fit pour M^{me} Delahante et sa fille, un autre jour, au bord du lac. « Nous étions tous assis, raconte M^{me} de Gravier, sur l'herbe, près d'un petit ruisseau [...] M^{me} de Lamartine dessinait. M. de Lamartine et ma mère causaient. Les enfants et les chiens couraient autour de nous [...] M. de Lamartine se mit à nous réciter de sa belle voix sonore [...] la Prière de l'Enfant à son réveil et surtout la Pensée des Morts » (*Souvenirs de M^{me} Delahante*, s. d. I., 243).

3. Son séjour à Aix aura donc duré du 15 juillet au 2 septembre 1830. Il est probable que Lamartine alla à Genève dans les premiers jours de septembre.

et de mendiants », afin de se donner prétexte à un fructueux pillage. Les pay-sans de Saint-Point qui, en novembre 1828 — lorsqu'après trois ans d'absence, Lamartine revenait d'Italie — avaient réservé à leur châtelain une réception grandiose, une « marche triomphale de deux lieues », ces rustres, dont Lamar-tine disait alors : « Je les mènerais à la brèche », se sont, cette fois-ci, montrés « de fiers lâches » et n'ont pas fait un geste pour défendre le château. Lamar-tine doit prendre la précaution d'arriver chez lui « bien armé » ¹.

Il ne s'y attarde guère plus d'une semaine. Il a hâte de se rendre à Paris et de juger un peu, sur place et par lui-même, de l'état des esprits, et des chances de durée du nouveau gouvernement. Son parti est pris de remettre au comte Molé sa démission de ses fonctions diplomatiques. Il fera expliquer au roi la nécessité d'honneur où il est « de ne pas accepter de faveur d'un gouvernement, pendant que celui qu'[il] servai[t] est encore chaud » ².

Lamartine reste à Paris quinze jours. Il y est arrivé le 11 septembre ; il en repart le dimanche 26 ; s'il a prolongé quelque peu son séjour, c'est qu'il posait devant Gérard, pour son portrait ³. Il s'arrête un instant à Montculot, qu'il voudrait bien vendre, et pour lequel il cherche un acquéreur, et s'installe en octobre à Milly où il surveille ses vendanges. Saint-Point le voit aussi quelques

1. On lit dans le J. S. L. du 24 septembre 1830 : « La *Quotidienne* avait inséré, dans un de ses derniers numéros l'article suivant : « Nous apprenons que M. de Lamartine, qui se trouve en ce moment dans le département de Saône-et-Loire a couru quelques dangers, grâce au bruit répandu que sa tête était mise à prix. Toutefois, M. de Lamartine est parvenu à se soustraire au péril et son château de Saint-Point, a, dit-on, échappé au pillage dont il était menacé. » — M. Alphonse de Lamartine a adressé au rédacteur de ce journal une lettre conçue en ces termes : « Vous avez été inexactement informé en annonçant dans votre journal du 16 septembre que ma vie avait été menacée et que mon habitation de Saint-Point avait échappé au pillage. Les faits qui me concernent n'ont pas heureusement un tel caractère de gravité ; ils se bornent à des bruits répandus, par une malveillance occulte, dans quelques communes éloignées de Saint-Point. Ces bruits absurdes eussent en effet présenté quelque danger pour moi, s'ils n'eussent été accueillis avec le mépris qu'ils méritaient par les habitants de Saint-Point, qui connaissent, mieux que personne, mes sentiments politiques et ma conduite comme citoyen. Bien loin de chercher à échapper au péril que le bruit ridicule de ma tête mise à prix pouvait me faire courir, absent de France pendant les derniers événements, aussitôt que ces bruits m'ont été connus, je me suis hâté d'y revenir et je n'ai trouvé à Saint-Point que ce que j'y avais laissé, des conci-toyens et des amis aussi indignés que moi de semblables manœuvres. Si j'avais à redouter jamais le danger des infâmes calomnies politiques, je ne chercherais mes garants et mes défenseurs que parmi ceux qui, depuis dix ans, sont les plus près témoins de ma vie et de mes opinions. Agréez, etc... A. Lamartine. — Paris, 16 septembre 1830. »

Le J. S. L. ajoute : « Quelle apparence que M. et M^{me} de Lamartine puissent trouver des ennemis dans une commune où, depuis dix ans, ils ne sont connus que par des opinions modérées, des œuvres de paix et par une bienfaisance généralement avouée. »

2. Lettre à Marianne, R. D. M., 15 août 1908. Le texte de la lettre de démission de Lamartine a été publié, sans date, dans le *Correspondance* (III, 211). Le 21 septembre, Lamartine déclare à Virieu « J'ai donné ma démission avant-hier ». Mais la lettre à sa femme, qu'a publiée M. R. Doumic, est du 17 septembre et l'on y lit « J'ai donné hier ma démission. »

3. Lettre à Marianne, 26 septembre 1830, R. D. M., *ibid*. Pendant ce séjour à Paris, Lamartine se rendit à une réunion de légitimistes chez M. Arthur de La Bourdonnaye. Le 17 septembre, Sainte-Beuve écrivait à Victor Pavie : « Lamartine est ici depuis quelques jours ; il voit les choses en noir, il craint l'avenir, mais il se trompe, je crois, sur les moyens de prévenir le mal. » Cf. Biré, *Victor Hugo après 1830*, 1891, p. 8. — En septembre 1830 Lamartine vit plusieurs fois et longuement Molé ; il dîna chez les Broglie ; il assista aux derniers moments du docteur Alin, qui avait soigné Julie Charles.

jours, pour la bénédiction de la chapelle funéraire qu'il a fait édifier sur la tombe de sa mère ¹. C'est de là que, le 13 octobre, il écrit à Cazalès :

Tout va ici comme chez vous, mon cher Cazalès, très paisiblement. La nation n'en est évidemment plus où elle en était en 89. Il y a horreur profonde des rechutes, et ce sentiment juste, bien exploité, pourra maintenir le gouvernement dans un juste équilibre entre l'excès de pouvoir et l'excès, bien plus périlleux, de liberté.

Je n'ai rien terminé encore quant à ma vente de terre. Si je ne termine pas, ce ne sera pas de ma faute. C'est dans le calme qu'il faut raccommorder ses voiles.

Que n'êtes-vous libre ! Jamais la campagne ne fut si belle, si rayonnante, si pure et si calme. Du jour où je suis revenu, je n'ai pas vu un nuage sur le bleu et l'horizon de Milly. Aussi suis-je à cheval tout le jour.

*[...] Lundi je retourne à Milly, où je me suis campé et où nous passerons l'hiver tout entier entre poêles et cheminées, si Dieu nous conserve la paix et la bienveillance dont nous jouissons. Je vais verseggiare une tragédie et je ne sais quoi après, comme on fait une galette avec la pâte de plus qui reste du pâté [...] » * ².*

Le projet, auquel il avait songé vaguement, de passer l'hiver en Provence, il y renonce, car il n'a « plus le sol ». Sa santé, du reste, est mauvaise de nouveau. La goutte le travaille « dans la tête et dans l'estomac ».

Les nouvelles qui arrivent de Paris — l'agitation populaire autour du procès des ministres, l'émeute du 19 octobre, les cris de mort sous les fenêtres mêmes du Palais-Royal — jettent l'effroi dans Mâcon ³. Le 24 octobre Lamartine annonce à Virieu qu'il s'attend à une « révolution nouvelle », il se prépare à éloigner de France sa femme et sa fille, en les installant à Genève ⁴. Quant à lui, « ma peau m'intéresse peu, dit-il ; je ne crains ni la balle ni la guillotine ». Si, devant l'anarchie menaçante, Lyon recommence sa secession héroïque du temps de la Convention, Lamartine se déclare prêt à s'y rendre et à s'y enfermer pour combattre.

Ces inquiétudes raniment sa verve : il compose, les 2 et 3 novembre une « ode au peuple du 29 juillet et du 19 octobre » qui, sans doute, pourra servir de « grain de sable dans la balance de l'honneur et de l'humanité », mais sera également le premier cri jeté tout haut par Lamartine dans la bataille politique, et l'entrée en scène d'un nouveau combattant.

Il envoie son texte à Aimé Martin pour qu'il le soumette à Lainé, à Madame

1. « Je suis venu à Saint-Point, que je boude, pour l'inauguration d'une chapelle que j'ai élevée à ma mère. La cérémonie se fait demain » * (A. Cazalès, 13 octobre 1830, Coll. L. B.).

2. Coll. L. B.

3. Lamartine avait prévu ces troubles. Dans la même lettre, du 13 octobre, il disait à Cazalès « Je vous serai extrêmement obligé de me tenir d'avance très au courant de ce qui devra probablement se passer à Paris au jour du jugement des ministres, pour être prêt au contre-coup. » * (Coll. L. B.).

4. Une lettre de Lamartine à Almérás (29 octobre 1830) nous montre que Lamartine comptait sur le peintre pour trouver, près du lac, un « cottage » où Marianne, Madame Birch et Julia pourraient s'établir. M^{me} de Lamartine elle-même s'est, semble-t-il, rendue à Genève pour visiter diverses habitations, à la fin de 1830. Cf. Ch. Fournet, *Lamartine et ses amis suisses*, 1928, pp. 195-197.

de Montcalm ; Martignac, le duc de Guiche lui écrivent pour le presser de publier ces vers éloquentes. Le 19 novembre, il affirme à Latour qu'il médite d'écrire « une série d'Odes politiques suivant ou commentant nos mouvements » mais, dix jours plus tôt (9 novembre 1830) il a confié à Cazalès une idée qu'il caresse et qui laisserait deviner peut-être, dès cette date, dans sa pensée, le thème d'où sortira *Jocelyn* : « Je vais écrire, lui a-t-il dit, un petit poème original que j'ai en tête, puis une tragédie, pour le printemps » ¹.

Retardée de plusieurs semaines sur le désir du préfet de police et du gouvernement, la publication de l'Ode « contre la peine de mort, au peuple du 19 octobre » est annoncée au *Journal de la Librairie* du 18 décembre 1830. Elle avait dû paraître le 15 (Carrel la commente, assez durement, dans le *National* du 16 décembre).

La santé du poète est mauvaise. Sa femme, le 29 novembre, écrit, de Milly, à Madame Aimé Martin : « Mon mari est toujours très malade [...] il ne quitte pas son lit, et la fièvre ne le quitte pas [...]. C'est la marche naturelle de la maladie [— un rhumatisme inflammatoire—]. La fièvre, le manque de nourriture sont très fâcheux pour une personne aussi nerveuse » ².

Rétabli ³, Lamartine passe à Milly tout le mois de décembre, lisant beaucoup, n'écrivant rien, allant du reste assez souvent à Mâcon, et toujours anxieux devant les menaces de bouleversements sociaux, ou de guerre étrangère. Le 10, il écrit à Cazalès : « Dieu nous préserve de la guerre ! [...] Je sais ce qu'on nous réserve en pareil cas, du dedans et du dehors ! Les bons royalistes croient qu'ils en seront quittes pour reprendre une cocarde blanche et crier *Vive Henri V !* Pour moi, diplomate, je sais de quoi il s'agit [...] » ⁴. Il s'inscrit dans la garde nationale à cheval du département, et bien qu'il assure au marquis de Barol que « l'esprit public est très sage et très ennemi de ce qui lui rappellerait l'anarchie de 93 » (Mâcon, 19 décembre 1830). Il répète, le jour de Noël, à Aimé Martin ⁵, et, le 31 décembre, à Sercey, qu'il se sentirait beaucoup plus tranquille si Marianne consentait à partir pour la Suisse, emmenant avec elle Julia.

Le 30 décembre, il rédige en personne l'Adresse des gardes nationaux de Mâcon.

Déjà il a « tâté le terrain », à Mâcon même, pour la députation ⁵. Mais, apparemment, il y est trop suspect de carlisme, et l'on ne veut pas de lui. Il écrit à Aimé Martin : « Je suis l'Aristide du canton. Ils sont ennuyés de n'avoir rien

1. Lettre p. p. Louis Barthou dans *A Lamartine*, 1914, p. 14.

2. Lettre p. p. Louis Barthou dans R. P., 15 octobre 1925.

3. Le 10 décembre 1830, Lamartine était encore à Circourt : « Depuis trois semaines je suis dans mon lit ». Cf. Bourgin, *A. de Circourt. Souvenirs d'une mission à Berlin* 1908, p. xxix.

4. Cf. Lettre p. p. Louis Barthou. R. P., 15 octobre 1925.

5. Lettre à Aimé Martin, 15 janvier 1831, R. P., *ibid.* Dès le printemps de 1829 Lamartine avait songé à tenter sa chance, pour les élections, à Mâcon et à Cluny. Une lettre du poète à Frullani (cf. R. H. L., 1925, p. 164) parle ouvertement de ce dessein. Lamartine y déclare prendre rang parmi les royalistes constitutionnels. — Cf. également une lettre à Sercey, du 1^{er} avril 1829 (*Figaro*, 22 août 1931) où Lamartine fait allusion aux « offres de suffrages » qu'il reçoit dit-il « de tous les partis ». Mais il n'avait pas l'âge légal. — M. Chesnier du Chesne a publié (*Nouvelles Littéraires*, 23 janvier 1932) un projet de manifeste électoral de Lamartine. Ce texte, presque certainement, date de 1829.

à me reprocher qu'une conduite un peu plus qu'irréprochable »¹. Le 15 janvier 1831 il est à Mâcon toujours, oisif, s'ennuyant « comme un misérable »... Il va, du reste, partir pour Montculot, qu'il est résolu cette fois-ci, à vendre à tout prix². Il lui faut de l'argent liquide pour ce grand voyage d'Orient, auquel il rêve depuis tant d'années et qui va maintenant devenir possible, très vite peut-être³. « Aussitôt que j'aurai vendu [...] si la France est calme, je pars au printemps pour l'Orient ».

Le 17 janvier, le voici à Montculot, où il va séjourner plusieurs semaines, « seul, au milieu des neiges et par quatorze degrés de froid, chassant tous les jours quatre ou cinq heures et le soir, entre une cheminée et un poêle, lisant des journaux et des romans de Cooper »⁴. Le 4 février, il est de retour à Mâcon où sa belle-mère semble « à toute extrémité » ; mais non, elle survit et, de nouveau, le 7, Lamartine est à Montculot d'où il écrit à Virieu qu'il en a encore pour quinze jours à « tuer des chevreuils » dans sa solitude. Le 17, il repart pour Mâcon. C'est le 4 mars, seulement, que Christine Cordelia Russen, dame Birch, rend le dernier soupir, à l'âge de soixante dix-huit ans, dans la maison de son gendre. Lamartine, le 8, fait savoir au baron de Montureux, qui l'attend, à Dijon pour signer l'acte de vente de Montculot, que la mort de sa belle-mère lui fait une nécessité d'un très prompt voyage en Angleterre »⁵. Le 26 mars, à Dijon, l'acte fut passé qui constituait M. Bourcier de Montureux propriétaire du château de Montculot et de ses dépendances, moyennant versement d'une somme de 330.000 fr.⁶.

Une lettre du poète, datée de Milly 13 avril 1831, et parue dans le *Journal*

1. R. P., *ibid.* M. Cochin, dans son livre, fortement documenté, *Lamartine et la Flandre* affirme (p. 120) que l'« Ode au Peuple » fit avorter une candidature, déjà posée, de Lamartine, à Mâcon. Le J. S. L. ne révèle rien sur ce point.

2. Un acquéreur sérieux s'est enfin présenté, en la personne du baron de Montureux, ancien préfet, destitué par Martignac en mars 1828. Lamartine, avouant d'ailleurs « l'état de négligence » où il laisse sa propriété, est prêt à bien des sacrifices, c'est-à-dire à un gros rabais. (Cf. Ed. Drouot, *Un chapitre de la vie de Lamartine*, Paris 1932, pp. 71 sqq.). En janvier 1830 il confiait à Virieu qu'il demandait 700.000 fr. de Montculot, mais qu'il le donnerait à 620.000 ou 610.000. En décembre, il ne parlait plus le même langage à Cazals (10 décembre) « *Je fais, lui disait-il, ce que je peux pour vendre ma terre, et vous pouvez compter sur mon assistance si j'y réussis. Vous m'obligeriez de voir, à cet égard, M^e Corbin, notaire, rue Vivienne, n^o 6, et de lui dire que je la laisserais, de guerre lasse, à 350.000 fr. si l'on peut terminer sûrement et promptement. C'est 100.000 fr. au-dessous de sa valeur, et mon dernier mot ** » (Coll. L. B.)

3. Sa belle-mère, impotente et « dans l'enfance », l'empêchait de partir, jusqu'ici. A présent, elle s'affaiblit de jour en jour, et s'éteint.

4. Lettre à Aimé Martin, 2 février 1831. R. P., 15 octobre 1925.

5. Le même jour, 8 mars 1831, Lamartine annonce à Jules de Rességuier qu'il va partir pour l'Angleterre « pour six semaines » (Cf. P. Lafond, *L'aube romantique*, 1910, p. 177.) — Dans une autre lettre au baron de Montureux (16 mars 1831) Lamartine précise que la dot de Marianne « n'a jamais été et ne peut être perçue par [lui] parce qu'elle est substituée et sous tutelle en Angleterre, selon les usages de ce pays. » (Cf. E. Drouot, *op. cit.*, p. 84). Le 15 mars 1831 Vignet informe Lamartine qu'il a « *cherché vainement à Chambéry le testament de Madame Birch.* »* (Arch. S. P.).

6. Cf. *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1926-1927, p. 131. — Ainsi, à partir du 26 mars 1831 Lamartine ne possède plus que deux « châteaux » : Saint-Point qu'il a reçu en dot, et Milly, qu'il a racheté à Montherot après la mort de sa mère. Il possède en outre, depuis son mariage, l'hôtel familial de Mâcon, sis rue Solon, et depuis 1830, l'hôtel d'Ozenay, sis rue de l'Église Neuve, et acquis par son père en 1804. — Monceau appartient encore à sa tante.

de *Saône-et-Loire* du 16¹, nous permet de penser que Lamartine s'est établi, pour le printemps, dans sa chère demeure rustique. Mais il lui faut aller en Angleterre ; il quitte Mâcon à la fin d'avril ; dans sa pensée, ce voyage à Londres est le prélude à son grand voyage en Orient. Son intention, déclare le *Journal de Saône-et-Loire* (11 mai) est de fréter, en Angleterre un brick qui le conduira à Constantinople et à Jérusalem « de concert avec quelques étrangers de distinction ».

Sur la route de Londres, Lamartine s'arrête, en passant, à Paris — où il voit Quinet — puis à Hondschoote, chez sa sœur Eugénie, mariée à M. de Coppens. Et voici qu'à l'improviste², se lève là, sous ses pas, une chance, qui paraît sérieuse, d'être élu député. Hondschoote n'est pas Mâcon ; les vieilles jalousies locales qui se dressent à Mâcon contre une famille d'aristocrates, ces défiances que l'on garde contre le neveu de l'acariâtre François-Louis, dont l'ombre incommode n'est pas oubliée, contre le fils du soldat de Louis XVI, tout cela, qui lui barre la route dans sa ville natale n'existe pas à l'autre bout de la France. Lamartine n'est rien à Dunkerque qu'un homme qui porte un nom illustre, un légitimiste sans doute, mais qui s'affirme modéré.

Il s'attarde donc à Hondschoote où sa sœur et madame Angebert, avec chaleur, avec passion, travaillent à lui créer des partisans. Le 10 mai, il écrit à Aimé Martin : « Mon cher ami, voilà la destinée ! je pars pour Jérusalem, et je me suis arrêté ici en chemin pour un des plus beaux et des plus nombreux arrondissements de France, qui m'offre une élection très probable [...] » Et il ajoute : « Je pars enfin, après demain, pour mes douze jours à Londres ». — Cependant, le 15 (il écrit à Virieu ce jour-là), il ne s'est pas embarqué encore. Le 21 mai il écrit à Saullay de l'Estre : « Me voici heureusement arrivé à Londres [...] Je me hâte le plus possible d'y terminer mes affaires, qui vont vite et bien ». ³ Il rentre à Dunkerque le 11 juin⁴. Le 15 il rédige sa proclamation, et le 1^{er} juillet, dans une lettre qu'il envoie à Victor Hugo, il ne dissimule pas la certitude où il est de se voir élu : « Je vous reverrai bientôt à Paris. Je vais, je crois, être nommé député ici ou ailleurs »⁵. Dans le même temps, en effet, qu'il est candidat à Dunkerque, il laisse un M. Meissonnier de Valcroissant — qu'il n'a jamais vu, et dont il ne fera la connaissance qu'en juin 1832, à Marseille — agir en sa faveur à Toulon et proposer aux électeurs du Var le nom du plus grand poète de l'heure. Le 6 juin⁶, de Londres, avant même

1. Par cette lettre, Lamartine envoyait son « adhésion » à la « souscription Rodrigues » et s'inscrivait pour « deux cents francs de rentes à 5% au capital de quatre mille francs ».

2. Il ne faut pas oublier néanmoins que, dès le mois de décembre 1830, la sœur de Lamartine avait songé à préparer, pour son frère, une candidature à Dunkerque, pour le siège laissé vacant par Benjamin Morel, démissionnaire. Le Saint-Simonien Michel Chevalier avait été l'un des plus ardents à réclamer la candidature de Lamartine. Mais Benjamin Morel revint sur sa décision et fut réélu, le 20 décembre 1830, à l'unanimité.

3. H. Cochin, *op. cit.*, p. 367.

4. J. S. L., 22 juin 1831. « On écrit de Dunkerque, 13 juin : « M. de Lamartine est de retour d'Angleterre et se trouve depuis avant-hier dans nos murs ».

5. R. P., 15 avril 1904.

6. Cf. F. Caussy. *Les débuts politiques de Lamartine* M. F., 16 novembre 1908. Cf. également une lettre de Lamartine à Meissonnier de Valcroissant (3 novembre 1834) dans R. D. M., 15 août 1932. E. Ripert, *Lamartine en Provence*.

Le J. de L.

d'avoir adressé son message aux électeurs de Bergues, il a rédigé son manifeste pour les électeurs d'Hyères. Et Mâcon même, son ingrate patrie, s'émeut à son tour — bien tard ! — à la pensée que Dunkerque risque de lui dérober ce glorieux enfant dont sa sottise n'a pas voulu. Le 29 juin, le *Journal de Saône-et-Loire* publie en seconde page une lettre indignée, signée « une femme » et qui déclare que c'est une « honte pour Saône-et-Loire » que de laisser élire Lamartine ailleurs qu'à Mâcon ; l'anonyme entendait « flétrir la barbarie » de ses concitoyens, et « protester énergiquement contre une injustice faite par ses compatriotes au génie émule des Schiller, des Byron, des Goethe et des Chateaubriand » ¹.

Le numéro suivant du journal (2 juillet) contenait l'entrefilet suivant — à la vérité, assez tiède : « On avait dit que l'élection de M. de Rambuteau par l'arrondissement de Mâcon devait se faire sans compétiteur ; on annonce aujourd'hui que M. A. de Lamartine lui sera opposé. Ses amis se disent pleins d'espérance ».

Le scrutin apporta une triple défaite à Lamartine. Il obtenait à Bergues 181 voix contre 198 à son concurrent ; — à Toulon 72 contre 78 ; à Mâcon le Comte de Rambuteau fut élu par 242 voix. Lamartine n'en rassemblait, que 46 ².

Il s'attarda chez son beau-frère jusqu'aux derniers jours de juillet, remerciant ses électeurs de Bergues le 7, ceux de Toulon le 18, répondant à l'agression de la *Némésis* par les belles strophes que l'on sait ³. Le 26 ⁴, il informe Virieu qu'il part le lendemain pour « Bruxelles, Anvers, etc... » Le 29, une lettre à Aimé Martin nous le montre à Hondschoote encore (est-il déjà revenu de Belgique ?) Puis il se rend à Paris au début d'août ⁵ ; il est reçu, le 8, par Casimir Périer, pour lequel il professe une vive admiration, et par le garde des Sceaux, Barthe.

Le 16 août, il écrit à son beau-frère Ligonès : « *Nous partons demain pour Saint-Point* » ; et il ajoute qu'en ce qui concerne l'avenir, ses projets « *n'ont rien de fixe* » ; « *ils sont, dit-il, comme ceux de la fortune de l'Europe, à croix ou pile. Je médite toujours une fugue à Jérusalem ou à Persépolis, mais ma femme n'en sera décidément pas.* » — D'ailleurs, l'espoir lui reste encore, sourdement, d'être élu à Toulon, si l'élection est annulée. « *Je fais savoir aux électeurs de*

1. Détachons encore du texte cette phrase expressive : « Le rival de Lord Byron n'aura trouvé qu'un indigne oubli dans le pays qui l'a vu naître et que sa mémoire doit illustrer un jour. » — *L'Avenir* (4 juillet) reproduisit cette lettre dont la signature prudente recouvrait la personnalité d'un M. Laforêt, à qui Lamartine enverra, de Milly, le 2 décembre 1831, une lettre de remerciements (cf. R. H. L., 1928, p. 641).

2. La défaite sans gloire de Mâcon dut être cuisante à Lamartine. Le 8 juillet, d'Hondschoote, alors qu'il ignorait encore les résultats du scrutin mâconnais, il avait déclaré à Virieu qu'il « craignait fort » d'être élu à Mâcon ; aussi masque-t-il la vérité, autant qu'il est possible, à ceux qui, vivant au loin, ne pourraient point sans peine contrôler ses propos. « J'ai échoué partout de quelques voix seulement » affirme-t-il à Gino Capponi.

3. Le premier texte manuscrit que l'on possède de cette réponse à *Némésis* porte la date du 10 juillet. Les vers parurent, dix jours après, dans les colonnes de l'*Avenir*.

4. De Bergues, le 18 juillet, il écrivait à Cazalès « *Je ne pars que dans cinq ou six jours pour Bruxelles, et ensuite pour Paris.* » * (Coll. L. B.).

5. Le 2 août, il est toujours à Hondschoote, (lettre à Ch. Delarozière. Cochin, *op. cit.* p. 372). Le 7 août, c'est de Paris — « Hôtel de la Paix, rue de la Paix » — qu'il écrit à sa sœur, Eugénie de Coppens. (*ibid.* 374).

*Toulon que je suis toujours à leurs ordres et que je ne reculerai jamais devant la confiance des hommes de bien et de paix » * 1.*

Lamartine est à Mâcon le 18 août². Il a ramené de Flandre avec lui l'ancien préfet du Nord Saullay de l'Estre ; Madame de Coppens ne tardera pas à venir elle-même à Saint-Point ; Alméras, en septembre, est aussi son hôte. Lamartine est redevenu, avec délices, gentilhomme campagnard. De nouveau, comme naguère à Montculot, il fait des routes, plante des arbres, est à la tête de « cent pionniers ». Le temps n'est pas encore revenu pour lui de se livrer à la poésie. Depuis mai, et pendant deux mois, il a bien cru, réellement, que la « partie poétique de sa destinée » avait pris fin. Il l'avait fait dire, le 10 mai, par Aimé Martin aux *Débats*, lui préparant un canevas d'article : « On espère enlever à la poésie et reporter à l'éloquence un talent qui [etc...] » Il l'avait assuré le 1^{er} juillet à Victor Hugo « Le moment est trop grand pour perdre des heures à aligner des rimes [...]. Adieu donc à la douce et belle poésie de nos jeunesse ! » Il l'avait répété — mais en vers, il est vrai ! — à Barthélemy :

J'ai dit à cette autre âme un trop précoce adieu

« Trop précoce »... Un monde de tendresse, d'harmonie, de lyrisme est encore en lui. Ce « petit poème original » qu'il « avait en tête » et dont il parlait à Cazalès, le 9 novembre 1830, l'heure va sonner de l'entreprendre.

Mais d'abord, il faut qu'il s'adresse à la France électorale et pensante. S'il a échoué, partout, dans ses candidatures, c'est qu'une équivoque planait sur ses desseins. A gauche, le *Courrier Français* l'avait catalogué « carlitse » ; à droite, la *Quotidienne* avait déployé contre lui une animosité fielleuse, et *La Feuille*, légitimiste, avait qualifié d'« hermaphrodite » sa politique. Il n'était donc pas superflu de formuler distinctement son credo politique et social — non pas seulement d'ailleurs dans l'abstrait, et pour l'avenir, mais avec la secrète pensée qu'une pareille et très explicite mise au point pouvait utilement contribuer à lui rallier, en vue d'un nouveau scrutin qu'il espérait toujours, à Bergues, (son concurrent victorieux, Lemaire, va, dit-on, démissionner) ce petit appoint de voix libérales qui lui a manqué.

Cazalès vient de fonder la *Revue Européenne* ; Carné et d'Eckstein, dans le premier numéro, paru en septembre, ont publié deux importants articles (« Du problème social au XIX^e siècle » — et « De l'époque actuelle [...] ») où passe un souffle de rénovation. Cazalès a sollicité la collaboration de Lamartine, qui refuse, en se déclarant incapable d'atténuer, par respect pour les opinions des autres rédacteurs, la rigueur de sa pensée. Mais il prend texte de cette requête pour choisir la *Revue Européenne* comme tribune occasionnelle. Cette profession de doctrine qu'il va formuler, il la donnera d'abord, sous forme de lettre, à Cazalès et à ses amis, qui sont, après tout, les hommes dont la pensée s'écarte le moins de la sienne. Le 17 septembre, sa « lettre » s'est allongée au point de devenir une « brochure immense » dont le contenu ne pourra plus passer intégralement dans les pages de la *Revue Européenne*,

1. Lettre communiquée par M. Henri de Saboulin-Bolléna.

2. Il écrit ce jour-là une lettre à Ozanam (cf. *Pages choisies de F. Ozanam*. Lyon, Vitte, 1909, p. 34.

— d'autant, ajoute Lamartine, qu'elle y ferait scandale « vu sa crudité envers les royalistes d'ordonnances » ¹.

Le deuxième fascicule (octobre 1831) de la *Revue Européenne* s'ouvrit donc sur une « Lettre à M. le rédacteur de la *Revue Européenne* sur la politique rationnelle », lettre incomplète dont la totalité ne parut qu'en brochure, dans les tout premiers jours de novembre ².

Sous un « ciel de Naples », qui dure depuis deux mois, en octobre 1831, Lamartine, une fois terminée sa déclaration politique, s'abandonne à « l'inaction la plus complète » ³. Le château est plein ⁴. Julia l'anime de sa joie « triomphante » ; chaque jour, des promenades s'organisent, comme celle du 25 septembre, à Berzé, dont Dargaud gardera toujours le souvenir, — promenade où l'on goûta sur l'herbe et où Dargaud, creusant des oranges au bord du ruisseau, en fit, pour le poète et ses hôtes, des coupes d'or.

Voici maintenant Eugène Süe à Saint-Point, Süe, que Lamartine appellera, plus tard, le « Richardson populaire » ⁵ et qui, de son mieux, l'année précédente, avait, dans *La Mode* ⁶, célébré les *Harmonies*. Bruys d'Ouilly, l'étonnant garçon, qui succédera à Byron auprès de la Guiccioli, est là aussi, en cette fin d'octobre, en ces premiers jours de novembre ⁷. Lamartine se sent envahir d'un vaste flux de poésie. Il a reçu, voici peu de jours, la visite d'adieu du vieil abbé Dumont, bien malade, et qu'il a envoyé en Provence pour essayer de le sauver, ou du moins, de prolonger sa vie. Lamartine s'ouvre à son ami Bruys, un jour, au salon du château, « vers le soir », d'un projet de poème... « Tu parlais du curé [...] » rappellera Bruys, cinq ans plus tard, dans la lettre en vers qui servira de préface à sa *Thérèse*. Au matin, Lamartine emmène Bruys faire, à cheval, sur les collines, une longue promenade ; et tout à coup il lui récite les premiers vers qu'il vient d'écrire sur « ce sujet sacré ». Puis, royal, il offre à Bruys cette haute et douloureuse histoire à chanter

Pour chanter mon héros, ami, saisis ta lyre.

Le 3 novembre 1831, Lamartine annonce à Madame de Girardin qu'il entreprend un « *pæmetto* ». C'est *Jocelyn* qui vient d'éclore.

Ce début de novembre est splendide. « Nous sommes toujours [...] dans un

1. Cf. A. Lamartine, 1914 (L. Barthou, *Autour de la Politique Rationnelle*, p. 17).

2. Le 29 octobre 1831, le J. S. L. déclare : « M. de Lamartine va publier, ces jours-ci, une brochure ayant pour titre : *De la Politique rationnelle* ». La brochure de Lamartine est annoncée, en même temps que celle de Chateaubriand (« De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille ») le 5 novembre 1831 dans le *Journal de la Librairie*. Le 2 novembre, la *Gazette de France* informe ses lecteurs qu'elle rendra compte bientôt de la brochure que M. de Lamartine « vient de publier ».

3. Lettre à M^{me} Angebert, 8 octobre 1831. Cf. L. Séché. *Les amitiés de Lamartine*, 1911, p. 276.

4. Aimé Martin est un des hôtes de Saint-Point en octobre 1831 (cf. lettre à Aimé Martin, 12 novembre 1831, pp. R. Doumic, R. D. M., 15 août 1908) et Dargaud y apparaît pour la première fois.

5. 5 octobre 1842.

6. *La Mode*, t. III, 13^e livraison, pp. 315-323.

7. De Saint-Point, le 23 octobre 1831, Lamartine écrit à Joseph Bard, « homme de lettres » bourguignon, pour l'inviter à venir au château ; mais, lui dit-il, « que ce soit avant le 11 novembre, époque où nous quittons Saint-Point pour une maison plus étroite ». (Cf. Roustan, *Lamartine et les catholiques lyonnais*, 1906, p. 114).

printemps superbe » écrit Lamartine le 12. Il est à Milly maintenant, qu'il « arrange » et où il vient « d'acheter, pour étendre [son] jardin et percer une façade au midi, des vignes et des chaumières pour vingt mille francs. »

L'insurrection de Lyon, à la fin du mois, l'oblige (le 22) à regagner Mâcon et son poste de garde national à cheval, prêt à servir, s'il est besoin, de [son] corps et de [sa] tête » ¹. Le 1^{er} décembre, le voici rentré à Milly, où il compte passer tout l'hiver ; l'affaire de Lyon étant « comme terminée », il ne retourne guère à Mâcon « que pour [ses] gardes à monter ». Est-ce la secousse révolutionnaire à laquelle il vient d'assister qui lui suggère l'idée d'une Harmonie nouvelle sur le thème du devenir irrésistible ? ². Il intitule sa pièce *Les Révolutions* et l'écrit dans les premiers jours de décembre, la destinant, comme offrande, à Ladvocat, le libraire ruiné, pour un des volumes à paraître dans la série des « *Cent et Un* » ³. Le 11 décembre, Lamartine envoie à Paris son texte achevé ⁴.

Le poemetto a repris sa marche, et console en secret Lamartine de l'insuccès total rencontré par la *Politique Rationnelle* : sa brochure est « tombée sur le ventre », étouffée par le « grand tapage de journaux » qu'a produit — fatale rencontre — le libelle de Chateaubriand ⁵. Le poète, dont le nom, cependant, a grandi encore, depuis qu'il s'est trouvé mêlé aux choses de la politique militante, commence à se voir submergé par cette marée montante de lettres venues de tous les points « de la France et de l'Europe », et qui ne cessera de s'enfler désormais pendant près de vingt années. « Je suis, chaque matin, écrit-il à Madame de Raigecourt, noyé, étouffé dans un déluge de prose et de vers ». — « Tous les jours, dit-il encore à Aimé Martin, dix lettres à répondre et vingt personnes à expédier. O vie !... »

Le 22 décembre il parle à Cazalès de ces vers qu'il écrit « à la chaleur du poêle » et qui formeront « un épisode de [son] poème » ⁶. Le jour de Noël, il est à Milly, toujours surveillant les travaux qu'exécutent ses « pionniers », écrivant le matin, à cheval tout le long du jour, lisant et jouant au billard quand la nuit est venue.

1. Les lettres, à Virieu, du 27 novembre et du 25 décembre 1831 sont inexactement classées dans la *Correspondance* et placées par erreur en 1830.

2. Le thème essentiel des *Révolutions* était déjà, il est vrai, clairement indiqué dans deux lettres que le poète avait écrites à Virieu, les 30 janvier et 7 février 1831.

3. Les *Révolutions* parurent dans le tome III des « *Cent et Un* » (pp. 379 sqq) — qui est annoncé au *Journal de la Librairie* du 21 janvier 1832. Le 28 janvier 1832, E. Deschamps écrit à Lamartine : « Les Cent et Un m'apportent vos admirables *Révolutions*... » (Cf. H. Girard. *E. Deschamps* 1921, p. 322, note).

4. Le 3 décembre 1831, le J. S. L. publie la note suivante : « M. A. de Lamartine nous autorise à démentir, en ce qui le concerne, la liste des pairs donnée par plusieurs journaux et dans laquelle on a porté son nom ; le fait de cette candidature est aussi faux que les circonstances dont on l'accompagne ». — Déjà, en janvier 1831, Lamartine s'était cru promis à la pairie ; le 27 janvier, de Montculot, il avait écrit à sa femme : « La pairie ne peut être qu'une plaisanterie pour le moment ; mais on y a pensé ; donc, plus tard, cela viendra ». (R. D. M., 15 août) cf. également dans les *Lettres à Lamartine*, la lettre de Lainé, 27 janvier 1831.

5. Le 5 novembre, le *Journal des Villes et des Campagnes* déclarait : « On ne parle que de M. de Chateaubriand. Qui n'a lu son dernier ouvrage ? à la ville, à la campagne, dans les salons, dans les comptoirs on cite M. de Chateaubriand ; les journaux en raffolent... ».

6. « Je ne fais pas, lui dit-il, des vers de nature à être insérés isolément, excepté ce remplissage pour l'ami Ladvocat [...] » *. (Coll. L. B.).

Il est vraisemblable que ce mois de décembre 1831 vit aussi éclore le petit écrit intitulé d'abord « Des devoirs d'un Curé » et qui parut seulement le 1^{er} mars 1832 en tête du troisième fascicule du *Journal des Connaissances utiles*¹, sous son titre définitif : « Des devoirs civils du Curé ». Les choses, j'imagine, se passèrent ainsi : Girardin avait eu l'idée, à la fin de 1831, de lancer un journal, tiré à cent mille exemplaires, et destiné à indiquer « à tous les hommes qui savent lire, leurs devoirs, leurs droits, leurs intérêts ». L'abonnement ne coûtait que quatre francs. En homme d'affaires avisé, Girardin dut demander à Lamartine un article pour son périodique : collaboration illustre dont le journal tirerait gloire, et son éditeur argent². Lamartine, tout occupé de ses *Mémoires du Curé de****, et plein de son personnage, a là un sujet tout trouvé. Il consacrera donc aux « devoirs civils du curé » l'article qu'il a promis d'écrire. Lorsqu'il joindra plus tard à *Jocelyn*, pour grossir son deuxième volume, cet article déjà ancien, il indiquera, dans une très brève introduction, que ce texte remonte à 1831.

Le 7 janvier 1832 Lamartine est encore à Milly³. Il suit les nouvelles des conflits qui déchirent le Proche Orient et du choléra qui le ravage, et pense qu'il faudra bien attendre juin, sans doute, pour prendre la mer. Une maladie de son père (« un catarrhe obstiné ») l'oblige à regagner la ville pour installer de nouveau les siens dans la maison de Mâcon.

La santé du poète est mauvaise ; des « convulsions de l'estomac » le tordent, l'anéantissent, pendant les trois premières semaines de février. Il ne parvient plus à écrire et cherche à oublier son mal en montant à cheval, en s'occupant à Milly, des nouvelles terres qu'il vient d'acheter encore (pour 170.000 francs) et des trente vigneron sur lesquels il règne maintenant.

Le 20 février, il écrit sa « *Deuxième Némésis* ». La politique continue d'eux à lui emplir la tête. Il affirme à Virieu (15 février) qu'on le sollicite « vivement » pour la députation, mais qu'il refuse, à cause de sa santé. Il n'en accepte pas moins, le 28 février, par une lettre ouverte à Ronot, la candidature, qui lui est offerte par un groupe d'officiers, au grade de lieutenant-colonel de la garde nationale à Mâcon. Il prend la chose fort au sérieux, voulant y voir l'heureux symptôme d'un ralliement à sa personne de ces libéraux de Mâcon tellement plus difficiles à séduire que ceux du Nord. Il exulte. Il écrit à Virieu : « Sans leur avoir dit un mot, en ayant, au contraire, fortement repoussé leurs avances, malgré moi, avec certitude que je ne resterai pas trois mois avec

1. En feuilletant ce fascicule, on ne peut se défendre d'estimer que la prose lamartinienne est là en assez singulière compagnie. L'article de Lamartine n'a guère en effet pour escorte que des considérations sur « les semelles imperméables », « l'écrouissement du lait », les « nouveaux chauffe-pieds de voitures » et la « manière d'obtenir les petits pois de bonne heure ».

2. Le 25 février 1832, le J. S. L. publiait ces lignes : « Nous recommandons à nos lecteurs le *Journal des Connaissances utiles*. Le numéro du 1^{er} mars contiendra un article de M. de Lamartine sous le titre de : « Politique populaire. Devoirs civils du curé ». Annoncer que notre compatriote veut bien déposer dans cette feuille quelques-unes de ses sublimes pensées, c'est nous dispenser de faire d'autre éloge de cette encyclopédie populaire... » — Le 27 mars, Girardin écrit à Lamartine pour le remercier de l'effet produit par son article : « J'ai dépassé quarante mille. » (*Lettres à Lamartine*, p. 141). Le 23 décembre 1832 M^{me} de Girardin parle encore à Lamartine de cet « admirable article qui a commencé, dit-elle, le succès de l'entreprise d'Émile » et lui a « porté bonheur ». Le *Journal* compte alors cent trente mille abonnés. (*Ibid.* p. 146).

3. Mais c'est de Saint-Point que, le 12 janvier 1832, il écrit au baron Gérard (cf. Correspondance de Fr. Gérard, 1867, p. 337).

eux, ils me nomment colonel de la garde nationale de Mâcon, envers et contre tous, et ne nomment avec moi pour candidats que des individus à qui ils ont fait jurer de ne pas accepter. Frotte-toi les yeux comme je me les frotte !... »

On imagine, après pareilles déclarations, l'amertume de la déconvenue. Le jour de l'élection, dimanche 4 mars, sur 116 électeurs inscrits et 103 votants, M. de Monteroc, lieutenant de cavalerie, arrivant en tête, obtenait 68 voix ; Lamartine se trouvait battu, n'ayant réuni que 54 voix. La lettre de remerciements de Lamartine à ses électeurs que le *Journal de la Saône et Loire* publia dans son numéro du 10 mars, est une page d'un ton fort digne ¹. Mais les archives de Saint-Point contiennent un texte d'une tout autre allure, et antérieur d'une journée à ces propos de bienséance. Le 6 mars 1832, en effet, Lamartine avait jeté sur le papier une diatribe violente, intitulée « Des élections populaires ». Les mots qui terminent cette furieuse harangue inédite sont trop clairs : « [...] Ce sera donc un crime d'être riche, un crime d'avoir du talent, un crime d'avoir servi son pays sous une autre couleur, un crime d'être venu au monde trop tôt ou trop tard ! [...] Ainsi se perdent les plus belles causes, ainsi périssent les peuples ! » ².

Que de remous dans cette grande âme pour une élection manquée ! Dans les derniers jours de février, Lamartine avait reçu, de Thiers, une lettre le « conjurant » de venir à Paris soutenir sa candidature à l'Académie Française, « au nom de notre parti, lui disait Thiers, hardiment — et naïvement —, de ce pauvre juste milieu politique et littéraire tant maltraité » ³.

Lamartine était prêt à le faire ⁴. Mais Julia, se met à cracher le sang « à pleine bouche », et son père, qui ne peut plus songer à la quitter, l'emmène à Milly, décidé à rester là deux mois près d'elle, « à la soigner ». Le 9 mars il écrit à Cazalès : « *Ne m'attendez plus, mon cher ami. Julia est malade, crachant le sang, ayant la fièvre ; demi-fluxion de poitrine [...]* Je partais demain, ma voiture était chargée. Je ne sais plus quand ni si... » ⁵. Il emploie son temps à reboiser les collines, plantant neuf mille sapins, dit-il ⁶ et il met au point le texte de ses « Considérations préliminaires sur la question à proposer par l'Académie des arts, sciences et belles-lettres de Saône-et-Loire et de Mâcon » ⁷.

1. La lettre est datée du 7 mars, c'était la première adresse publique de Lamartine à ses compatriotes. (Il avait en effet gardé le silence après les élections de juillet 1831, feignant d'estimer que les quelques voix qui s'étaient portées sur son nom avaient marqué seulement une sorte de protestation spontanée et touchante). Nous reproduisons, dans l'appendice, le texte de ces remerciements.

2. Le 21 mars 1832, Lamartine écrit à Nodier : « L'humanité fait pitié ». Cf. R. B., 12 juillet 1913.

3. *Lettres à Lamartine*, 1892, p. 137.

4. Le 24 mars 1832 Vigny lui écrira en effet « M^{me} de Montcalm m'avait annoncé votre arrivée ». (*Lettres à Lamartine*, p. 140).

5. *Coll. L. B.*

6. Le 13 mars il a dit à Virieu « Je plante six mille sapins ce matin ». Le 29 mars, au même ami, il annonce de Mâcon, qu'il retourne à Milly « demain, planter trois mille autres sapins ». « Ma route de Milly, est finie, ajoute-t-il ». (Cf. C. Latreille, R. F., 15 juillet 1925).

7. Il existe, de ce texte, aux Archives de Saint-Point, deux manuscrits, de la main de Lamartine. Le premier, daté du 28 février 1832 porte seulement pour titre « Considérations sur la question ». Le second, daté du 5 mars, est une mise au net soignée. Les « Considérations » parurent en article de tête du J. S. L., le 14 mars 1832.

Les propos qu'il tient de Virieu se ressentent toujours de sa mésaventure électorale. Avec une assurance désarmante, il continue bien à parler des « mille instances »¹ dont il est victime « pour la députation », mais c'est pour ajouter aussitôt qu'il ne se mettra point sur les rangs, car il redoute trop l'action politique qui « absorberait [sa] vie poétique ». Nous sommes loin des déclarations de juillet 1831...

Julia va mieux, et Lamartine est résolu à s'embarquer en juin « pour Constantinople au moins ». Mais voici que le choléra a gagné Paris (26 mars). Un « comité sanitaire » est constitué à Mâcon, et Lamartine est désigné par le maire pour en faire partie.² Les siens sont toujours à Milly, et Dargaud, invité par lui, vient passer trois semaines avec eux. Le poète fait la navette, sans cesse, entre Milly et Mâcon, emmenant parfois Julia avec lui. Le 20 avril, à Mâcon, Dargaud le quitte après une longue promenade à pied « le long de la Saône et des prairies qui la bordent »³. Julia courait autour d'eux, devant eux, jouant avec le lévrier Fido. Dargaud ne retrouvera son ami que dix-sept mois plus tard, en novembre 1833. Il ne reverra jamais plus Julia.

C'est aussi en ces mêmes jours⁴ que Lamartine a composé sa longue épître à Walter Scott, qui constitue son « deuxième tribut » au livre des « *Cent et Un* », et paraîtra, en août, dans le sixième volume de cette série, qui porte maintenant le titre de « *Paris* »⁵.

« *Nous attendons le choléra*, écrit Lamartine à Cazalès — de Milly, le 6 mai 1832. *S'il vient, je reste pour porter secours à mon père, à nos parents, amis ou ennemis concitoyens. Ce sont des cas où il faut être homme au service des hommes. S'il ne vient pas, je pars en juin pour Constantinople* »⁶.

Un siège de député se trouve brusquement vacant, en Saône et Loire, par suite du décès (25 avril) du député de Cluny Ch. Brosse. Le 2 juin et le 6 juin paraissent, dans les colonnes du *Journal de Saône et Loire* des lettres d'électeurs réclamant la candidature de Lamartine : « Qu'on ne vienne pas nous dire que M. de Lamartine est un homme rétrograde, un partisan du droit divin ! [...] M. de Lamartine appartient tout entier à la jeune France »⁷.

1. Le J. S. L., il est vrai, publiait le 17 mars, en première page, un article de trois colonnes, signé Q... N... et portant pour titre : « Alphonse de Lamartine ». L'épigraphe était empruntée à Victor Hugo

Tu succèdes aux vieux oracles
Que l'on écoutait à genoux.

Dès la première ligne Lamartine y est appelé « géant de la pensée » et l'intention de l'article entier est de démontrer ceci : que l'on se trompe cruellement en voyant en M. A. de Lamartine un ennemi de la liberté. (« Quoi ! il est ennemi de la liberté, le barde qui, assis sur les ruines du Colisée, trouva pour elles de si nobles inspirations, [etc.] »).

2. J. S. L., 11 avril 1832 — Le 29 mars, devant l'Académie de Mâcon, Lamartine a développé des « Observations sur l'utilité des Caisses d'Épargne ».

3. Cf. Jean des Cognets, *La vie Intérieure de Lamartine*, 1913, p. 207.

4. Le 22 avril, Lamartine a déclaré à Virieu qu'il venait de faire « quelques centaines » de vers pour Walter Scott. (L'Épître compte exactement 388 vers).

5. Ce tome VI est annoncé au *Journal de la Librairie* du 11 août 1832. Le texte de l'Épître à Walter-Scott occupe les pages 367 sqq.

6. *Coll. L. B.*

7. La lettre qui parut dans le J. S. L. du 6 juin était signée : Duluat, Louis Guichard, Dubois fils, Gacon, Champton, Les signataires tenaient à préciser : « M. de Lamartine est étranger aux démarches que nous faisons ».

Quinet, qui vient de voir Lamartine, déclare dans une lettre (20 mai 1832) « Je commence à croire qu'il sera nommé » ¹. Cependant le poète ne change rien à ses projets de départ. Tout en affirmant à Dubois qu'il est « prêt à [se] dévouer, si les honnêtes gens [lui] imposent cette redoutable mission », il envoie ses bagages à Marseille, dans les derniers jours de mai, et décide de partir le 28.

Ce jour-là, « chevaux commandés, voitures chargées », quelques heures avant le départ, Julia est reprise de son « catarrhe aigu, suffocant ». L'angoisse, l'effroi saisissent Lamartine. Il fait accourir de Lyon le grand médecin Veryssel. Julia est en « grand danger » pendant plusieurs jours. Puis le mal semble céder ; mais il ne saurait être question de la faire voyager avant une quinzaine. Il va falloir que Lamartine subisse en personne et sur place les hasards de cette nouvelle bataille électorale — la cinquième où il est engagé, depuis un an à peine.

Le *Journal de Saône et Loire* ne soutint pas sa candidature ; les résultats furent humiliants. Sur 369 électeurs inscrits et 295 votants, Lamartine arrivait le dernier des trois candidats, groupant tristement 52 voix contre 64 à M. Tondut et 170 au libéral Duréault, élu. Le 14 juin, le poète adressait au « petit nombre d'hommes » qui avaient « compris la loyauté de [ses] intentions » une courte lettre de remerciements ².

Le soir même, Julia se trouvant à peu près rétablie, Lamartine se hâta de quitter Mâcon et se mettait en route pour Lyon, Marseille et l'Orient.

Il va s'attarder trois semaines à Marseille, où il trouve des consolations à ses infortunes mâconnaises. Le voici « au milieu de tout le mouvement d'un accueil universel, auquel, dit-il, je ne puis rien comparer de tout ce que j'ai vu d'enthousiasme poétique ou personnel jusqu'ici pour un simple et pauvre particulier ». Il est descendu à l'hôtel Beauvau. Ses fenêtres s'ouvrent sur l'éblouissement du port. Il voit Reboul, le boulanger-poète de Nîmes, reçoit la visite d'Autran, est invité le 25 à un dîner d'honneur « de tous les corps littéraires escortés de toutes les notabilités de tous les régimes », prend place le 26 à l'Académie de Marseille qu'il a nommé, d'acclamation, membre honoraire et qui tient pour lui une séance extraordinaire. « Je serais député ici s'il y avait lieu » confie-t-il, un peu grisé, à Virieu. Il compose, en vers un splendide « Adieu » à la France ³.

Enfin, le 10 juillet, à la pointe du jour ⁴, l'*Alceste* met à la voile. Outre le capitaine Blanc et son second, le navire, armé de quatre canons portait quatorze matelots ; accompagnant Lamartine, sa femme et Julia, trois amis s'embarquaient avec eux : l'ancien sous-préfet Capmas, l'ancien maire d'Hondschoote, M. Delaroière, brave homme de médecin qui publiera lui aussi son *Voyage en Orient*, un an après Lamartine, et Amédée de Parseval, le bon

1. Quinet. *Correspondance*, s. d. t. II, p. 207.

2. J. S. L., 16 janvier 1832. cf. Appendice.

3. Dès le début d'août 1832, l'Épître à Walter Scott et les « Adieux à la ville de Marseille » furent publiés dans la troisième livraison des Œuvres Complètes de Lamartine qu'éditaient Furne et Gosselin. « L'Hommage à l'Académie de Marseille » avait paru le 7 juillet 1832 dans la *Quotidienne*. Le même journal donnera le 1^{er} août un fragment de l'Épître à Walter Scott.

4. J. S. L., 18 juillet 1832.

compagnon d'autrefois, celui-là même qui, quinze ans plus tôt, avait rapporté à Lamartine le crucifix de Julie Charles. On emmenait six domestiques.

La traversée dura cinquante-six jours ¹. L'*Alceste*, quatre jours après avoir pris la mer, n'était encore qu'à La Ciotat. Le 22 juillet, il arrive à Malte, après avoir touché l'Afrique. A cette date, l'itinéraire de Lamartine porte toujours Constantinople pour terme ; mais les nouvelles qui parviennent de Turquie, où la peste sévit, sont peu rassurantes. Le 9 août, on aborde à Nauplie, où Lamartine s'arrête jusqu'au 15 pour faire respirer à Julia un air plus doux que celui de la mer, qui la fatigue et pour attendre l'arrivée du brick de guerre, *Le Génie* (capitaine Cunéo d'Ornano) que l'amiral Hugon donne à Lamartine pour escorter l'*Alceste* jusqu'à Rhodes. Le poète a décidé de se rendre directement en Syrie. Du 19 au 23, escale à Athènes. Le 24 août l'*Alceste* est devant Rhodes où Lamartine, après avoir prié le capitaine Sarlat, commandant du vapeur *Sphinx*, d'accompagner son brick jusqu'à Chypre, s'arrête quarante-huit heures ². Arrivés le 28 à Chypre, les voyageurs s'y reposent trois jours et n'en repartent que le 1^{er} septembre à minuit ³.

Le 4 septembre ⁴, l'*Alceste* arrive à Beyrouth après une pénible fin de voyage, par une assez mauvaise mer. Lamartine loue aussitôt, aux portes de la ville, une maison entourée de jardins, où Julia pourra s'ébattre. Il est admirablement reçu par le gérant du Consulat de France, M. Jorelle, qu'il remercie de ses attentions en composant, le 9 septembre, douze strophes gracieuses pour sa jeune femme, une syrienne ⁵.

Rapidement, Lamartine organise ses premières expéditions ; il achète des mulets et des chevaux, arrête un interprète arabe, prend à sa solde des « Janis-saires », fait venir de Damas des équipages et des conducteurs de caravanes. Le 12 septembre il prend le chemin de Djoun pour faire visite à Lady Stanhope qui le reçoit le 13. Puis il se rend chez l'émir Beschir et traverse le pays des Druses. Le 16, il est de retour à Beyrouth.

Son intention est maintenant de partir sans tarder pour la Palestine et l'Égypte. Julia a bien encore, trop souvent, un peu de fièvre, mais son père se persuade que l'air du Liban la guérira tout à fait.

Le 1^{er} octobre ⁶, à trois heures de l'après-midi, bien armés, et suivis d'une

1. Il a fallu rectifier, à l'aide des manuscrits de Lamartine, de ses lettres, et de divers documents, à peu près toutes les dates données par le *Voyage en Orient*. Le dédain d'une chronologie sincère, ou même vraisemblable, est dans ce livre, stupéfiant. C'est ainsi que Lamartine y date son départ de Marseille du 16 juillet. Puis, quelques pages plus loin, ayant oublié cette modification, on le voit, le 14 juillet, faire escale à La Ciotat.

2. Cf. Louis Guichard, *Lamartine et la station navale du Levant*, L. C., 10 juin 1932.

3. Cf. *Le Temps*, 20 août 1933. (Deux lettres de Julia de Lamartine datées de Chypre, les 30 août et 1^{er} septembre 1832).

4. Telle est la date indiquée par une lettre, fort instructive, due sans doute à l'un des domestiques de Lamartine et que publia le J. S. L. du 23 mars 1833. Cf. Appendice.

5. Le consul général de France en Syrie, M. Guys, que Lamartine avait vu à Marseille en juin, n'avait pas encore regagné son poste. — Le manuscrit des strophes auxquelles nous faisons allusion porte en titre. « A Madame C. Jorelle, fumant le narghilé dans un jardin d'Alep ». Ces vers parurent d'abord dans le numéro du 15 janvier 1834 de la R. D. M. ; le nom de Madame Jorelle a disparu du titre ; c'est maintenant « A une jeune arabe [...] ». Il est fort probable que l'épître (inachevée) à Montherot, « Pensées en voyages » date du même temps (septembre 1832).

6. Cette date, que donne d'ailleurs le texte du manuscrit (coll. G. Thomas) est confirmée

nombreuse escorte, Lamartine, Parseval et Delaroïère quittent Beyrouth pour la Terre Sainte. Le 6 au soir, ils arrivent au couvent de Nazareth. Ils sont le 11 au couvent du Mont-Carmel ¹, le 14 à Jaffa, le 18 sous les murs de Jérusalem ². Le 19, malgré la peste qui règne dans la ville, Lamartine se prépare à y pénétrer ; il n'y restera qu'une matinée, le 20, et le 23 octobre, du couvent de Saint-Jean-dans-le-Désert, il écrit à sa femme qu'il renonce à pousser jusqu'à l'Égypte. Il est à Jaffa le 27 octobre, à Saïde le vendredi 2 novembre. Le 3, il fait à Lady Stanhope une seconde et très courte visite « en passant pour la remercier ». Le lundi 5 novembre il retrouve avec bonheur Julia « parfaitement bien rétablie » ; il a ramené pour elle un cheval splendide qu'elle monte à ses côtés, désormais, deux fois par jour.

Le 10 novembre, il déclare à sa sœur, Madame de Cessiat, qu'il est « tout prêt à repartir dans quatre ou cinq jours, pour Damas, les ruines de Balbek et Palmyre » ³. Mais la mauvaise saison s'annonçait et les pluies commençaient à tomber. Julia s'enroue et tousse. Le 2 décembre 1832 elle est prise de suffocations. En vain Lamartine adjoint-il à Delaroïère un médecin anglais de Beyrouth ; penché sur ce lit où son enfant va mourir, inlassablement il lui raconte « des histoires dont elle était insatiable et qui la calmaient et l'empêchaient de se plaindre ». Le 6 décembre, vers cinq heures du matin, un terrible « accès de toux et d'étouffement » la saisit. Son père parvient encore à l'endormir en « la magnétisant ». L'après-midi, jusqu'à six heures, elle resta éveillée. « Elle nous souriait encore à chaque relâche du mal. J'avais sa tête dans mon bras et Marianne était à genoux devant elle ». Vers le soir, elle ne reconnut plus le visage de ses parents. « L'embarras de la respiration augmenta, quelques légères convulsions survinrent ; elle resta les yeux fermés, respirant à peine jusqu'à deux heures de la nuit, où sa respiration, se raccourcissant toujours, cessa tout à fait ». Née le 14 mai 1822 à Mâcon, morte à Beyrouth le 7 décembre 1832, Julia de Lamartine expirait à l'âge de dix ans et demi ⁴. Son corps, embaumé, fut déposé provisoirement, après des funérailles solennelles, dans un caveau particulier de l'église de Beyrouth ⁵.

Des journées, des semaines horribles s'écoulèrent, dans cette maison « frap-

par Delaroïère (*Voyage en orient*, 1836, p. 51) et par une lettre de Lamartine à sa sœur Cécile de Cessiat (R. H., 2 mars 1912).

1. A Kaïpha Lamartine a été reçu par M. Malagamba « agent de S. M. Sarde. » Les vers pour Mlle Malagamba qu'on lit dans le *Voyage* datent vraisemblablement du 8 ou 9 octobre 1832.

2. L'un des albums sur lesquels Lamartine a jeté les notes de son voyage (B. N. Lam., 47) contient, sur le dernier feuillet, un croquis au crayon de la main du poète, « Jérusalem, du haut de la montagne des oliviers, 18 octobre, matin, 1832 ».

3. Le 12 novembre, il écrit au baron Roussin, ambassadeur de France à Constantinople : « Je vais repartir pour Damas, Palmyre, Balbek... » (cf. *Figaro*, 22 août 1931). Cependant, le même jour, il dit à Virieu que son intention est de rester à Beyrouth avec Julia, tandis que sa femme, avec Capmas et Parseval, irait « voir et dessiner les ruines de Balbek. » — C'est le 12 novembre également que Lamartine adresse à Cazalès une longue lettre, qu'il écrit, dit-il, « au pied du Mont Liban dont la première neige étincelle sur ma tête, tandis que la mer de Syrie étend sa nappe bleue derrière moi ». * (coll. L. B.).

4. Sur les derniers moments de Julia cf. une lettre de Lamartine, sans date ni indication de destinataire, p. p. R. Doumic, R. D. M., 15 août 1908 ; cf. également une lettre d'A. de Parseval p. p. le Dr Cabanès dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 30 juin 1913 ; et Delaroïère *op. cit.*, pp. 143 sqq.

5. Delaroïère (*op. cit.*, p. 145) décrit cet enterrement, où figuraient « tous les prêtres et évêques

pée de la foudre ». « Réunis momentanément au déjeuner, nous nous séparions jusqu'au dîner », raconte Delaroière¹. « Ma vie me semble finie — écrit Lamartine à Virieu, le 8 janvier — je ne sais à quoi, ni pourquoi, ni pour qui l'employer. Je vis comme une brute ». Les Lamartine restent ainsi presque quatre mois, sans quitter Beyrouth, sans presque sortir de leur maison.

Cependant, le 18 mars, ils partent pour Balbeck et traversent le Liban couvert de neige². C'est au cours de cette expédition qu'une lettre, de sa sœur Eugénie de Coppens, parvint au poète, lui annonçant qu'il a été élu député. La démission, tant attendue, de Lemaire, s'était produite le 20 juin 1832. Les amis de Lamartine avaient de nouveau présenté son nom. L'élection avait eu lieu, le 7 janvier 1833. Sur 349 votants, 196 voix s'étaient portées sur Lamartine.

A peine, au retour, demeure-t-il une semaine à Beyrouth. Le 21 avril, il quitte, pour toujours, la maison affreuse et chérie... « Pavé de sa chambre baisé mille fois »... Ils se rendent à Jaffa. De là, le 23 avril, Lamartine écrit au baron Miniant, consul général de France à Alexandrie, pour lui annoncer sa « prochaine arrivée »³. Il a l'intention d'aller passer « quelques jours » au

catholiques de la ville, les Grecs, les Syriaques, les Maronites et les Arméniens [...] la croix et les bannières, au milieu d'un nuage d'encens, précédaient le cortège. »

1. *Ibid.*, p. 146.

2. Le 13 avril, Lamartine essaya vainement d'atteindre les fameux cèdres ; la hauteur de la neige l'en empêcha. — Il a visité le pays des Maronites ; à Batroen, il est descendu chez le curé qui, entouré de sa femme et de ses enfants, lui a fait un touchant accueil.

3. Voici le texte de la lettre de Lamartine au baron Miniant :

Monsieur le baron

en rade de Giaffa, 23 avril 1833

Un bâtiment arabe part d'ici pour Alexandrie. Permettez-moi d'en profiter pour vous annoncer ma prochaine arrivée, et pour réclamer votre obligeance en Égypte.

Depuis l'affreuse perte que nous avons faite de notre unique enfant, nous sommes restés à Beyrouth sous le coup de la douleur ; le printemps revenu, j'ai forcé ma femme à prendre enfin quelque apparence de distraction par les voyages à Damas, Balbek etc... Je la mène passer quelques jours seulement au Kaire et aux Pyramides avant de rentrer en France où une malencontreuse élection à la Chambre me rappelle. — Elle est dans ce moment à Jérusalem, où je l'ai laissée aller sans moi, accompagnée de trois de mes amis. Elle sera de retour ici le 27, et le 28 nous mettrons à la voile pour Alexandrie.

N'ayant au plus que deux jours à y dépenser sur un temps très limité, vous me rendriez un véritable service si vous vouliez bien, pour abrégier mes délais forcés, me pourvoir d'avance d'un bon et honnête drogman pour m'accompagner au Kaire (et un ou deux domestiques arabes) — et charger ce drogman de me tenir également toutes prêtes les djermas nécessaires pour me conduire immédiatement et rapidement au Kaire. Nous désirons que ces bateaux soient pontés et les plus vastes possible. Vous saurez sur les lieux mieux que nous s'il nous en faut un ou plusieurs. Voici de qui se compose notre caravane : Madame de Lamartine et deux femmes de chambre, trois de mes amis et moi, quatre domestiques, à quoi il faut joindre le drogman, et nous avons notre cuisine, nos provisions et nos lits avec nous. Nous désirons aller ainsi au Kaire et le plus près possible des pyramides, dans le moins de temps possible aussi. S'il y a un moyen, même plus coûteux, d'abrégier la navigation en faisant tirer le bateau par des hommes, c'est celui que nous vous prions de prendre pour nous. Tous les prix que vous aurez bien voulu faire, pour le drogman et autres objets, sont d'avance ratifiés par moi.

Mille excuses pour une indiscretion qui vous arrive si mal à propos, au moment où vous allez de nouveau couper le nœud embarrassé des affaires d'Orient. Je suis désolé pour la civilisation future de la tournure que l'imprudence d'Ibrahim-pacha leur a fait prendre.

Agréez, Monsieur le Baron, les assurances de ma reconnaissance et de ma haute considération
Al. de Lamartine.

P. S. Je voyage sur un bâtiment français nolisé par moi à Beyrouth. A quelle auberge devons-nous descendre, ou pouvons-nous rester à l'ord ? * (L'original de cette lettre est conservé au musée Carnavalet).

Caire et aux pyramides, lorsque sa femme sera revenue de Jérusalem où il l'a laissé aller, sans l'y suivre ; les vers qu'il intitulera *Gethsemani*, et qu'il présentera, dans son *Voyage* comme écrits « quatorze mois » après la mort de Julia datent, en réalité, très probablement, des jours qu'il passe seul à Jaffa, chez M. Damiani, du 22 au 26 avril 1833 ¹.

Marianne revenue des Lieux Saints, Lamartine a changé d'avis. Décidément, ils n'iront point en Égypte. Le 27 avril le bâtiment qu'a nolisé le poète (c'est la *Sophie*, capitaine Coulonne) prend la route de Constantinople ; longue et pénible navigation, marquée par des escales à Larnaca, à Rhodes. L'*Alceste*, qui porte le corps de Julia, est retrouvée dans les eaux de Rhodes, et va naviguer jusqu'à Constantinople en même temps que la *Sophie* entre les îles et la terre d'Asie ; Lamartine s'arrête encore à Tchesmé, avant d'aborder à Smyrne, le 27 mai ². Il en repart le 30. La mer, très forte, oblige la *Sophie* à chercher refuge, un moment, dans la rade de Foglieri, « l'antique Phocée » ; les Dardanelles sont proches. Sans honorer d'une visite « les restes douteux des ruines de Troie », Lamartine se hâte vers Constantinople où il débarque le 5 (ou le 6) juin 1833. Il va séjourner près de deux mois à Buyukdéré où M. Truqui, consul général de Sardaigne, lui offre l'hospitalité. Delarivière et Parseval, à la fin de juin, le quittent pour rentrer les premiers en France. Il se repose, contemple le Bosphore, visite la ville, aperçoit le sultan Mahmoud, est introduit, même, dans le sérail par M. Colosso, devenu Rustem-bey. L'ambassadeur de France le guide à l'intérieur de Sainte-Sophie, l'internonce d'Autriche le « comble de bontés », le comte Orloff, ambassadeur de Russie, lui fait lire, paraît-il, les messages du tzar. Il écrit des vers ³ ; chez le baron de Sturmer il rencontre, au début de juillet, le jeune prince royal de Bavière, pour lequel, le 6, il compose quelques strophes assez médiocres ⁴.

Lamartine loue à Stamboul cinq « arabas » (chariots couverts) à quatre chevaux, qui devront le conduire en vingt-cinq jours à Belgrade. Deux « Tartares » dirigeront cette caravane qui ne compte pas moins de trente-deux chevaux. Le 25 juillet 1833 le départ a lieu, du faubourg d'Eyoub, « sur une petite place, non loin d'une fontaine ombragée de platanes ».

Le 31 juillet, Lamartine est à Andrinople, où il passe deux jours dans la maison du Consul de Sardaigne, M. Vernazza. A Philippopoli il est reçu presque en triomphe, et descend chez un jeune grec enthousiaste, M. Mauridi ; mais il tombe malade à Ienikeui (Vetren), village bulgare, au pied des Balkans : « Pleurésie » dit-il à Virieu ; « inflammation de sang, suite de chagrin et de fatigue » écrira-t-il dans son *Voyage* (II, 175). Sa vie semble réellement en péril, et il n'y a, dans cette bourgade perdue, aucun médecin. Mauridi, informé,

1. Cf. *Voyage en Orient*, éd. 1875, I, 53 « J'écris quelques vers sur la seule pensée qui m'occupe ».

2. Le J. S. L., 10 juillet 1833 publie l'entreilet suivant : « Le *Journal de Smyrne* annonce que M. de Lamartine est arrivé dans ce port le 27 mai, et en est reparti le 30 pour Constantinople.

Le 24 août, le J. S. L. publiera une lettre de Lamartine — lettre datée de Smyrne, 29 mai 1833 et adressée « à un apôtre Saint-Simonien qui avait tenté de faire de l'illustre poète un prosélyte de la doctrine nouvelle ». Cette lettre a été reproduite dans le R. H. L., 1922, p. 352.

3. On lit dans le *Voyage en Orient*, II, 163, à la date du 29 juin : « Vers écrits à V... ». Est-ce Virieu ? Et quels seraient ces vers ?

4. « Au prince royal de Bavière voyageant en Grèce ». Péra, 6 juillet 1833. — La triple alliance, le 7 mai 1832, avait décidé le roi de Bavière à accepter la souveraineté de la Grèce au nom de son second fils, le prince Othon. Il s'agit ici, non du prince Othon, mais de son frère.

accourt, avec un médecin grec. Lorsqu'ils parvinrent à Ienikeui, Lamartine était hors de danger.

A la fin du mois d'août, les voyageurs peuvent se remettre en marche. Le 3 septembre, ils parviennent à Semlin, où il leur faut passer dix jours au Lazaret. Capmas, du reste, malade à son tour, a besoin de repos et des médecins hongrois le soignent. Lamartine congédie son cortège barbare, achète « trois vieilles calèches hors de service », et, le 13, prend en cet équipage, le chemin de la France. Il se repose quelques jours à Vienne où il est reçu par le comte de Saint Aulaire ¹, et, en traversant Stuttgart, il revoit son ami Fontenay et s'entretient avec le poète Schwab.

Un moment, il avait songé à rentrer seul à Mâcon pour y recevoir, disait-il, « le premier contre-coup d'un si affreux retour dans nos maisons vides à jamais ». Il voulait, en passant par l'Allemagne et le Tyrol, laisser Marianne à Turin « cinq ou six semaines », chez la marquise de Barol. Sur les prières de sa femme, sans doute, il renonce à son dessein. Pourquoi retarder en vain ce choc qu'il faudra tout de même subir ? Le 11 octobre les Lamartine sont à Strasbourg ; passant par Bourg-en-Bresse, ils arrivent à Mâcon, « nuitamment », le vendredi 18 octobre 1833 ².

La vieille tante de Lamartine, Charlotte, est morte le 10 octobre ³. Le poète se trouve désormais chargé du domaine de Monceau ⁴. C'est là une maison nouvelle, propice abri où installer Marianne ; là du moins ne viendront pas la déchirer sans cesse mille souvenirs sortant des murs.

La politique reprend Lamartine à peine est-il arrivé ; il avait cru pourtant n'y plus pouvoir attacher son esprit ; il avait sincèrement désiré qu'une dissolution des Chambres intervînt ⁵. Pourtant, le voici à Mâcon entouré, sollicité déjà pour une candidature au Conseil général. Mais il lui faut aller à Marseille, chercher le corps de Julia, qu'il veut rapporter à Saint-Point pour le déposer sous cette chapelle où dorment déjà « ses grand'mères ». Il traverse Lyon le 26 octobre. « Huit jours de rêve horrible ». Il descend et remonte cette vallée du Rhône que l'an passé, près de lui, Julia regardait. Il est de retour le

1. Cf. Saint-Aulaire. Lamartine et la politique, R. P., 15 juillet 1925. On lit dans le J. S. L. du 31 juillet 1833 une note tout à fait surprenante. A cette date, nous l'avons vu, Lamartine est à Andrinople. Cependant le journal mâconnais déclare : « Les dernières lettres de M.A. de Lamartine à sa famille sont datées de Vienne (Autriche). Elles annoncent le retour du poète dans sa patrie pour le 18 du mois prochain ».

2. Le J. S. L. saluait le retour de Lamartine par une longue pièce de vers (publiée dans le n° du 15 octobre) due à la plume de ce Désiré Carrière qui, plus tard, refera *Jocelyn*. — Le 20 mars 1833 le J. S. L. avait publié déjà une élégie sur la mort de Julia, « *L'ange de Saint-Point* », par Léon Bruys d'Ouilly.

3. Marie-Anne-Charlotte-Eugénie de Lamartine était née le 15 septembre 1753. Un amour malheureux pour François Perrier de Marigny, mort en 1799 avait attristé sa vie. On l'appelait Mlle de Lamartine ; elle avait partagé la vie de son frère François-Louis (l'« oncle terrible ») mort à Monceau le 25 avril 1827.

4. « Cette mort, confie Lamartine à Madame de Barol, le 20 octobre 1833, nous jette dans un grand embarras de fortune, parce qu'il faut garder la terre et qu'il y a deux cents et tant de mille francs à payer d'abord pour la libérer ». (lettre p. p. C. Latreille. L. C. 25 juin 1926). — Il existe une lettre (inédiée) de Lamartine, datée de Mâcon 19 octobre 1833, et relative à la suppression de la pension de 1.500 francs à lui accordée autrefois par Louis XVIII.

5. Cf. la lettre qu'il écrit, de Monceau, le 5 novembre 1833, à sa sœur Eugénie de Coppens (R. B., 29 février 1896).

3 novembre ¹ ; et le 4 « de [ses] propres mains » il place le petit cercueil de Julia au fond du caveau de Saint-Point.

Le 5 novembre, de Monceau, il écrit à Cazalès :

Je suis arrivé hier de Marseille, mon cher ami. Vous savez ce que j'étais allé y chercher.

Hélas ! c'est la nuit dernière que je suis revenu, avec tout ce que la mort pouvait me rendre ; j'ai porté moi-même et déposé sur le cercueil de ma mère le cercueil de cet ange que vous avez connu et aimé. Tout mon passé, tout mon avenir dorment ensemble. J'ai retrouvé ma femme ici, dans une nouvelle terre, dérision de la fortune, que nous avons trouvée à notre retour, laissée à moi par ma bonne tante, morte la veille. Nous allons y vivre dans la solitude, et le deuil, et le repos. Oh ! que que n'êtes-vous là !

*Je me sens si anéanti et si épuisé de forces physiques et morales que je ne sais encore s'il ne faudra pas que je repousse le mandat du Nord. Je ne le ferai qu'à la dernière extrémité. Mais j'y suis presque réduit * [...] ².*

Le 13 novembre, le *Journal de Saône et Loire* annonce cependant, d'une manière officielle la candidature de Lamartine aux élections départementales, et, cette fois, prend parti énergiquement pour lui : « Le temps est venu, pour les habitants de cette ville, de réparer l'espèce d'injustice dont ils sont coupables envers l'homme de génie [...] c'est une consolation, en même temps qu'une réparation, qu'ils lui doivent. Ce témoignage éclatant de l'estime et de l'affection de ses compatriotes fera diversion, pendant quelques instants peut-être à sa vive douleur ». Le 17 novembre, Lamartine, candidat dans le canton de Mâcon-Nord, est élu par 56 voix sur 101 votants ³.

Dargaud, appelé par Lamartine, est près de lui, à Monceau ; et le poète, par besoin d'argent ⁴, s'est décidé à publier ses notes de voyage qu'il commence à revoir, à transcrire. En même temps, il charge Aimé Martin de lui trouver un appartement à Paris, et, en vue de la tribune, il supprime sa moustache, qu'il a laissé pousser en Orient et qui lui donne l'air, dit Dargaud, « d'un capitaine de cavalerie » ⁵.

A la fin du mois, il se rend à Lyon, pour un emprunt. Le 2 décembre, l'Académie de Mâcon l'élit président. Aimé-Martin lui a retenu à Paris, 82, rue

1. Le 31 octobre 1833, M. de Capmas écrit de Marseille à Reboul : « J'ai trouvé [Lamartine] installé [ici] depuis hier à midi [...] Il repart cette nuit avec les restes de l'ange ». Cf. C. Pitollet. *Lamartine et Dumas parrains littéraires de Reboul*, Berlin 1913, p. 45.

2. Coll. L. B.

3. J. S. L., 20 novembre 1833. A Tramayes, où Lamartine n'était pas candidat, 35 voix sur 75 se sont spontanément portées sur son nom. Le J. S. L. ajoute : « Des témoignages non équivoques de la satisfaction publique ont éclaté [à Mâcon] en cette circonstance. Le soir, au théâtre, un acteur ayant cité le nom de l'auteur des *Méditations* pour venger la réputation des poètes de province, cette allusion a été accueillie par d'unanimes applaudissements. » Le 23 novembre, présentant le tableau du nouveau Conseil Général par groupes d'opinion, le J. S. L. classait Lamartine parmi les « constitutionnels modérés ».

4. Le 29 octobre 1834, de Saint-Point, Lamartine écrit à Poujoulat : « Je n'ai point écrit de *Voyage* [...] j'ai griffonné des notes demi-personnelles, demi-poétiques. Je ne comptais rien en publier. Le besoin d'argent, et le prix mis par Gosselin m'ont tenté ». (cf. L. C., 25 juin 1926)

5. Des Cognets. *Op. cit.*, p. 221 note.

de l'Université, un logement qui paraît convenir. Fastidieux préparatifs en vue de cette installation nouvelle... Le lundi 16 décembre ¹ Lamartine et sa femme partent pour Paris, « à petites journées ».

Les voici dans la capitale. Ils prennent possession de ce vaste appartement paisible, qui s'ouvre, par derrière sur des jardins, demeure qui va devenir presque historique et que le poète n'abandonnera qu'au lendemain de ses désastres, au milieu de l'année 1853 : une grande salle à manger, un très grand salon, l'atelier, où Marianne peindra cette *Uranie*, d'après Le Guido, qu'on voit aujourd'hui au musée de Mâcon, — un cabinet de travail trop solennel, toujours déserté d'ailleurs, et, comme le sanctuaire, « cette cabine où dormait Lamartine, où il écrivait sous la lampe, où il recevait [ses amis] entre son lit et sa table » ².

L'ouverture des Chambres a lieu le 23 décembre ³. Dès le début de janvier Lamartine aborde la tribune et prend deux fois la parole sur l'Orient (les 4 et 8 janvier 1834) dans la discussion du projet d'adresse.

Il travaille, le matin, à écrire pour Gosselin — qui vient de lui verser 24.000 francs — cette préface à ses *Œuvres Complètes* qui s'intitulera *Des Destinées de la Poésie* ⁴. Il espère, « pendant la loi des douanes », où il aura « six semaines » de « loisir », pouvoir se remettre à la poésie ; mais les mille soucis de la vie politique l'accableront. Chaque après-midi, de deux heures jusqu'à six, il est à la Chambre. « On en sort, écrit-il à Virieu, la tête brûlante et vide et résonnante ». Il a « quarante lettres par jour » à répondre. Le 16 janvier, il dit à Ronot « Il ne me reste ni temps ni force pour la poésie [...] mais elle couve au fond de mon âme ».

Le 3 février, une « improvisation orageuse sur la Vendée » le jette de nouveau à la tribune ⁵. L'accueil qui lui est fait l'encourage peu. (« Les clameurs étaient telles, raconte-t-il, qu'il y avait de quoi être stupéfié »). Il envoie à son père des propos lassés et affirme son intention de ne demeurer à la Chambre « qu'un an ou deux... » Son « métier » de député lui paraît à présent « odieux ». « Six heures par jour à ne rien faire dans cet air brûlant et méphitique, c'est trop pour ma santé ! »

Le 15 février, il prend la parole, à propos des Frères des Écoles chrétiennes,

1. J. S. L., 18 décembre.

2. cf. H. de Lacretelle. *Lamartine et ses amis*, 1878, p. 39.

3. Par une lettre en date du 24 décembre 1833 (cf. *Nouvelle Revue Rétrospective*, 1898, II, 267) Lamartine s'excusait auprès de Nodier de ne pouvoir assister à sa réception à l'Académie. Le poète y alla, cependant. Émile Deschamps écrit en effet à Alexandre Guiraud, dans les derniers jours de décembre 1833 : « J'ai vu avant-hier quelques-uns de vos semblables : Charles Nodier, qu'on recevait à l'Académie, et Lamartine, qui était à la séance [...] » (cf. L. Séché. *Alfred de Vigny*, 1913, I, 99).

4. Dès le 9 janvier, Lamartine mande à son père qu'il est en train d'écrire cette préface. Le 1^{er} février, il fait savoir à Virieu : « Je viens de donner une préface à mes poésies, de cent vingt pages, que je t'envoie dès que j'en aurai des épreuves ». La date que Lamartine inscrit à la fin de son texte définitif est celle du 11 février 1834. C'est ce jour-là, vraisemblablement, qu'il a donné le bon à tirer. — Deux fragments des *Destinées de la Poésie* parurent dans la R. D. M. du 15 mars. Gosselin édita le texte à part, en une plaquette qui est annoncée au *Journal de la Librairie* du 3 mai.

5. Dans le J. S. L. du 25 janvier on lit : « M. Bulwer, le romancier anglais, membre du Parlement britannique [...], est venu à Paris, assure-t-on, dans le but presque exclusif d'assister au début parlementaire de M. de Lamartine ».

en faveur de la liberté de l'Enseignement ; il continue¹ à méditer « une immense harangue sur l'Instruction Publique » et projette la création d'une revue politique, d'idées « avancées », en union avec Ballanche et La Mennais. Par ailleurs, le 16 février, il a vendu à Gosselin « 100.000 francs comptant » ses œuvres « faites et à faire pendant quinze mois : trois volumes de notes de voyage, et [son] joli petit poème du *Journal d'un vicaire*, non fini »². Il s'attelle, sans retard, à cette mise en œuvre (déjà quelque peu commencée, à Monceau, en novembre et décembre 1833) de ses notes d'Orient, et fait « trente pages d'impression » par matinée.

L'argent qu'il vient de toucher de Gosselin, il songe déjà à le dépenser, et rêve, pour l'été, des lacs italiens et de Venise. Député modèle, il assiste ponctuellement aux séances de la Chambre et, le 13 mars, « improvise » encore « pendant une heure, sur des points délicatissimes », à propos de la loi sur les associations³. Le 1^{er} avril, il prononce, sur la dette américaine, un remarquable discours. Dans la journée du 10 parvient à Paris la nouvelle de l'insurrection lyonnaise. Le contre-coup dans la capitale ne se fait point attendre ; le soir du 13 avril, des barricades surgissent. De cette émeute, vite écrasée, Lamartine déclare à Virieu qu'il compte parler, à la tribune, « dans quelques jours ». Il n'en aura pas l'occasion ; et c'est « contre les impérialistes du 20 mars » qu'il prendra la parole, le 25 avril, au sujet de la proposition du général Bertrand relative aux légionnaires de l'île d'Elbe. Le lendemain 26 avril la Chambre l'entend encore à propos des évêchés, et le 2 mai il intervient dans le débat sur l'Algérie.

Le 30 avril, Renduel a mis en vente les *Paroles d'un croyant*. Le 9 mai, Lamartine écrit à Virieu : « L'événement, ici, c'est le livre de La Mennais ». Il affirme l'avoir « gardé un mois sous clef pour l'empêcher de paraître ainsi ». Vainement ! Pareil éclat « me fait grand tort », dit Lamartine. Par bonheur il n'a, avec La Mennais aucun lien public et la « revue politique » dont il était question trois mois plut tôt — avec La Mennais au premier plan des collaborateurs — n'a pas pris corps. Aussi, sans redouter les interrupteurs, obtenant même « un immense succès d'attention et d'impression », Lamartine, peut-il, le 8 mai, prononcer ce discours, depuis si longtemps médité, sur l'Instruction Publique.

La session se termine ; elle sera close le 24 mai. Lamartine cependant, monte à la tribune deux fois encore, et parle, le 13 mai, sur les crédits additionnels, et le 15 mai contre la peine de mort. Puis il se rend dans sa cir-

1. Plus d'un mois avant (9 janvier) il annonçait déjà à son père un « beau discours capital », lorsque viendrait la discussion sur l'Instruction Publique.

2. Un mois plus tard, le 15 mars, le J. S. L. insérera la note suivante : « M. A. de Lamartine s'étant décidé à publier son ouvrage en prose sur ses deux années de séjour en Orient et le grand poème auquel il travaille depuis quinze ans, a traité de ces deux manuscrits avec M. Ch. Gosselin. Le prix payé comptant par M. Ch. Gosselin s'élève à 80.000 frs. »

3. C'est en mars 1834 également que Lamartine ébauche les vers sur Julia en réponse à M. Wapp. — M. D. H. Kool (*Les Premières Méditations en Hollande*, Paris, 1920, p. 167) a publié une lettre de Lamartine à M. Wapp, datée de mars 1834 et dans laquelle on lit : « Je vous ai adressé une ode en reconnaissance de la vôtre. [*De Dood van Julia* », par J. J. F. Wapp, 1833]. Le temps de la faire copier m'a seul manqué. Vous la recevrez incessamment ». En réalité, l'ode, inachevée, ne fut reprise et terminée par Lamartine qu'en avril 1838 ; elle parut l'année suivante dans les *Recueils*.

conscription ¹ — où l'on ne l'a pas vu depuis juillet 1831 — pour une « tournée électorale », car la Chambre de 1831 va être, au mois de juin, renouvelée. Sa campagne à Bergues ressembla bien plutôt à une promenade triomphale. Le 19 mai, d'Hondschoote, il écrit à sa femme : « Les fêtes pour mon arrivée ne discontinuent pas » ². Il est « accablé de banquets, de musique, de discours, de couronnes » ; il est parrain de la cloche de Roxpoëde ; un banquet de quatre-vingt couverts a lieu le 26 mai à Hondschoote en son honneur.

Le 3 juin, il est de retour à Paris et gagne aussitôt Mâcon où il arrive, le dimanche soir 8 juin, accueilli, dit le *Journal de Saône et Loire* (11 juin) par « toute la jeunesse de la ville » qui lui offre, sous ses fenêtres, « une sérénade brillante [...] premier triomphe de ce genre qu'on lui eût décerné dans le sein de sa ville natale ».

C'est que Mâcon s'efforce de le reconquérir, et veut l'arracher à Dunkerque. Dès le 7 juin, avant même son arrivée, son nom est inscrit, d'enthousiasme et malgré lui, dans le *Journal de Saône et Loire*, en face de celui de M. Mathieu, candidat de l'opposition, en vue du scrutin imminent ³.

Le 22 juin 1834 sur les 292 votants du premier collège électoral de Mâcon, Lamartine réunissait 170 suffrages ⁴. Le même jour, à Bergues, il était élu à l'unanimité des 271 votants. Le grand dessein de ses partisans mâconnais échouait ; ils eussent voulu, en le faisant élire à la fois par les deux collèges de Mâcon et par les électeurs de Cluny, le forcer, en quelque manière, à opter pour Mâcon, où près de mille voix l'auraient élu... Bergues l'emportait. Lamartine néanmoins attendra jusqu'au 3 décembre 1834 pour faire connaître publiquement à ses électeurs de Mâcon sa décision de renoncer à les représenter ⁵.

1. Le 15 mai, Ch. Didier note dans son *Journal* que Lamartine lui a demandé de l'accompagner à Dunkerque « où il va demain » (cf. J. Sellards. *Dans le sillage du romantisme*, 1933, p. 35).

2. Lettre p. p. R. Doumic. R. D. M., 15 septembre 1908.

3. Le 3 mai un long article (signé J. Guigue) avait paru en première page du J. S. L. pour y exalter Lamartine : « M. de Lamartine, y lisait-on, est en ce moment plein de gloire, plein de force, debout sur la brèche à la tribune nationale, combattant pour les générations futures et payant de sa personne... » Un parallèle était établi entre Byron et lui ; Byron « fut un martyr », M. de L. « est un héros », « M. de L. est pour notre siècle une personification, un symbole » ; il est la voix « qui nous annonce le réveil de la véritable liberté, de la liberté pour tous ». « M. Hugo a dit, dans sa dernière étude, que Mirabeau avait été l'homme des révolutions et qu'il nous fallait maintenant l'homme du progrès ». Cet homme, conclut le J. S. L., il est devant nous : c'est Lamartine. Le 14 mai, nouvel article de tête (non signé) sur Lamartine, article plus précis, plus directement électoral. On souligne que Lamartine est désormais détesté des carlistes et que, « du camp légitimiste », s'élève contre lui « un concert d'injures et de malédictions ». — Le bruit court que Chateaubriand se présenterait à Bourg-en-Bresse. Aussitôt le J. S. L., tout dévoué à Lamartine, de reproduire (11 juin) un article très dur du *Courrier de l'Ain* où il est dit que Chateaubriand a « fatigué la France et la renommée de ses variations politiques » et qu'il n'a d'autre inspiration « que l'orgueil et la vanité ».

4. L'avant-veille (20 juin), exaspéré par une libelle anonyme qu'avaient répandu contre lui les libéraux, Lamartine, prenant soudain la plume, avait rédigé une déclaration frémissante (cf. *La France Parlementaire*, I, 88). Au deuxième collège de Mâcon, Lamartine arrivait également en tête, mais sans atteindre la majorité absolue : Lamartine 98 voix — Duréault 70 voix — Delacharme 58 voix.

5. J. S. L., 6 décembre 1834. Nous reproduisons dans l'Appendice le texte de sa lettre de Lamartine à ses électeurs mâconnais. — Le 31 octobre, le J. S. L. avait publié un article intitulé « De l'option de M. de Lamartine » ; le thème était le suivant : le Nord, industriel, est partisan du « monopole commercial » ; la Bourgogne, agricole, réclame le libre échange. Or, en 1829,

Il s'est installé, comme au précédent automne, à Monceau ; mais il n'y peut encore se mettre sérieusement à son travail littéraire, car la session du Conseil général va s'ouvrir. Elle a lieu, en effet, du 12 au 19 juillet. Puis Lamartine se transporte à Saint-Point ¹ où il est résolu à passer de longues semaines laborieuses ; aussi n'assistera-t-il point à la session d'été de la Chambre (1^{er} au 15 août)². De Saint-Point, le 27 août 1834 il écrira à Cazalès : « *Je n'en bougerai pas — ou de Milly qui est à côté — jusqu'au 5 janvier* »³ *. Il se hâte ⁴ de mettre au net, définitivement, ses impressions de voyage. — « mes mauvaises notes » dit-il à Virieu ; travail sans joie qu'il lui tarde d'avoir terminé.

Saint-Point est un caravansérail. « Le château ne désemplit pas de monde. Un flot chasse l'autre. Point de repos. Toujours des visages nouveaux ; connus et inconnus me prennent ma pensée et mon temps ». Ces hôtes innombrables, qui sont-ils ? Nous savons les noms de quelques-uns seulement : Virieu, Dargaud, Aimé Martin, Quinet, les Lacretelle, père et fils, Guillemardet... Ozanam, conduit par Dufieux, viendra en octobre ⁵.

De fastidieux devoirs obligent parfois Lamartine à regagner Mâcon ; le 24 août, il lui faut aller présider une séance de l'Académie, le 24 septembre, se porter à la rencontre « d'une caravane anglaise qui vient à Saint-Point » ⁶. Septembre est torride. De « violentes chaleurs » accablent la terre, mais font mûrir le raisin. A la fin du mois Lamartine peut déjà écrire à Virieu : « Je vendange partout. » Des vers coulent de sa plume. Le 25 septembre, il dédie à la jeune baronne de Rothetirke qu'il avait reçue à Saint-Point et qui s'en va, un caressant adieu. Le 1^{er} octobre, le *Journal de Saône et Loire* publie les *Stances aux enfants de Madame de Genoude* ⁷.

Ce mois d'octobre est splendide encore ⁸ et jamais peut-être Lamartine

M. de Lamartine a rédigé une pétition, à l'adresse des Députés, au nom des propriétaires de vignes du Mâconnais (J. S. L., 30 janvier 1829). Il ne peut donc demeurer député du Nord sans trahir sa pensée et ses intérêts.

1. Il y était déjà allé seul, quelques jours, à la fin de juin. C'est de Saint-Point que, le 26 juin, il envoyait ses remerciements aux électeurs de Bergues.

2. La *Revue de Paris* du mois d'août 1834, commentant la séance d'ouverture de la session, déclarait que M. de Lamartine n'y assistait pas « de peur de prêter le serment ».

3. *Coll. L. B.*

4. Cependant il compose, pour son « vieil ami » Ronot — qui lui a adressé des strophes — une aimable épître qui paraît dans le J. S. L. du 2 août 1834. Le journal mâconnais fait précéder ces vers, aux rimes adroitement enlacées, de quelques lignes naïves ou flatteuses à l'excès : que Lamartine « pense en vers », que sa faculté d'improvisation est prodigieuse ; ainsi, le texte de Barthélemy, dans sa *Némésis* de juillet 1931 « fut donné à Lamartine à onze heures du matin. Le courrier du soir emportait sa réponse ! » « L'Épître à Walter Scott fut écrite également d'une haleine, au crayon, et en moins d'un jour. L'éditeur des *Cent et Un* avait demandé quelques vers ; M. de Lamartine lui en adressa quatre cents ». — Les vers à Ronot avaient paru, sous le titre d'*Impromptu* dans la *France Littéraire* à la fin de juillet 1834 (t. XIV, p. 187).

5. Le 13 septembre, le J. S. L. annonce « Un de nos artistes les plus distingués se trouve en ce moment chez M. de Lamartine, à Saint-Point. Il a été chargé par le libraire Gosselin de recueillir quelques dessins pour illustrer une nouvelle édition des œuvres de l'auteur des *Méditations* ». (De qui s'agit-il ? Tony Johannot ? Markl ?..).

6. A la fin d'août, Lamartine souffre d'une « ophtalmie persévérante » ; Cf. sa lettre du 24 août 1834 à Anacharis Combes. (A. Combes. *Mes souvenirs sur Lamartine*, Castres, 1869, p. 11).

7. Les vers « A Angelica, baronne de Rothe kirke » paraîtront seulement dans les *Recueils*. Les « Stances » parurent au tome III de l'édition des *Œuvres Complètes* (1834).

8. Le J. S. L. du 29 octobre notera seulement à cette date l'apparition de la pluie et du

ne s'est senti si merveilleusement inspiré. « L'inspiration coule plus abondante et plus délicieuse pour moi qu'à nulle époque de ma vie » confie-t-il à Aimé Martin, le 26 octobre¹. Tout le jour, il est le maître de maison obligeant, attentif, simple et souverain à la fois ; mais ceux qui s'éveillent avant l'aube, le jardinier, les servantes, aperçoivent dans la tour de droite, cette lumière qui brille déjà... Fido s'est couché sur les pieds de son maître, qui travaille à sa table. Juste à côté du fauteuil où le poète est assis, des reliques venant de Julia : un tabouret, une petite table. Accompagnant la naissance du jour, le poème, chaque matin, recommence à éclore.

Le 26 octobre, Lamartine déclare à Aimé Martin : « Si j'ai encore six semaines d'automne, je finis »². Mais il est dérangé par « des déménagements et tumultes d'affaires et de visites ». En effet, il est décidé que les Lamartine passeront le mois de novembre dans la vieille maison de Milly³. Les chambres d'amis y sont moins nombreuses qu'à Saint-Point ; pourtant voici Sauzet, et de nouveau Dargaud. Le 5 novembre, Alix de Cessiat et Léon de Pierrecrau y échangent leurs promesses⁴.

La session des chambres s'ouvre le 1^{er} Décembre. Dès les derniers jours de novembre, Lamartine regagne Paris⁵ où il trouve son prestige accru, sa politique mieux comprise. Il dîne avec Talleyrand, qui le comble d'éloges. L'Académie Française, renouvelant son bureau, fait de lui son « directeur » ; le 30 décembre, il prend la parole à la Chambre sur l'amnistie, et remporte une « victoire morale »⁶ ; la vie exténuante de Paris l'a repris, un « tourbillon d'affaires, cinquante lettres par jour », besogne sous laquelle ils succombent, lui et Champeaux, son secrétaire, « noyés » qu'ils sont « dans les importuns ».

Il trouve pourtant le moyen d'écrire, pour Madame Tastu, qui lui a envoyé ses *Poésies Nouvelles*⁷, les beaux vers de *La Cloche* que Sainte-Beuve peut citer, presque en entier, dans son article du 15 février 1835, dans la *Revue des Deux Mondes*⁸.

froid succédant aux « chaleurs de l'été, qui se sont prolongées cette année si loin au delà de leur terme habituel ».

1. Lettre p. p. Louis Barthou, R. P., 1^{er} novembre 1925.

2. *Ibid.*

3. « Nous quittons Saint-Point après demain pour Milly » écrit Lamartine à Aimé Martin le 26 octobre. Cependant c'est de Saint-Point encore que Lamartine date une lettre à Poujoulat le 29 octobre (Cf. L. C., 25 juin 1926).

4. Ils se marieront seulement le 28 mars 1838.

5. C'est le 3 décembre, de Paris, qu'il informe ses électeurs de Mâcon de sa décision d'opter pour Bergues.

6. La discussion sur les crédits nécessaires pour l'aménagement d'une salle d'audience au Luxembourg s'ouvrit le 29 décembre. Lamartine parla contre le « procès monstre » et réclama l'amnistie pour les insurgés d'avril. Le 3 janvier, commentant ce discours, le J. S. L. déclarera : « Il nous coûte d'avouer que nous ne saurions adopter les doctrines politiques dont M. de Lamartine s'est fait le champion à la tribune. M. de Lamartine était sous l'empire d'une illusion généreuse, mais il est des voix dont les moindres accents ont un retentissement lointain et grave ». Le 7 janvier le J. S. L. ajoute : « Tous les journaux de l'opposition, à l'exception du seul *National* avec lequel nous avons eu le malheur de nous rencontrer, ont trouvé des expressions louangeuses pour les paroles de M. de Lamartine ».

7. Les *Poésies Nouvelles* de Madame Tastu sont annoncées au *Journal de la Librairie* du 27 décembre 1834.

8. Ces vers, sans titre, avaient paru le 11 février 1835 dans le J. S. L.

Laissant à sa femme le soin de corriger les épreuves du *Voyage en Orient* ¹ dont les « quatre petits volumes [...] s'impriment à la hâte », Lamartine parle à la Chambre, le 3 février sur les Caisses d'Épargne, le 28 février sur le duel. Il reçoit « beaucoup de monde, [...] au delà de [ses] forces » ² ; il s'entoure de jeunes gens : Tocqueville, Beaumont, Carné, Janvier, Corcelles... Le 20 mars, il monte de nouveau à la tribune ; à propos de la responsabilité des ministres. Dans la première semaine d'avril paraissent en librairie les « *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient* » ³.

Durant ce mois d'avril, Lamartine ne parle pas moins de cinq fois à la Chambre : le 2 — comme déjà le 20 mars — sur la responsabilité des ministres, le 3 sur la réélection de MM. Laurence et Sebastiani, le 13 sur le traité américain des vingt-cinq millions, le 22 sur l'émancipation des esclaves, le 27 sur les fonds secrets. Il estime d'ailleurs que la session est « odieusement insipide ». « Il n'y a ni intérêt, ni drame, ni sérieux, dans ce que nous y faisons », déclare-t-il à son beau-frère.

En mai, accompagné par M. de Joannis, il se rend à Bergues pour « y saluer l'urne de [son] élection ». Comme l'année précédente, il y est accueilli par arcs de triomphe, des banquets, des sérénades... Il reçoit (20 mai) la garde nationale de Dunkerque, harangue (21 mai) les manufacturiers de betteraves, préside (le même jour) chez Delarorière un festin politique. « J'ai été un mois absent » dira-t-il à Virieu le 13 juin. En fait, s'il est parti dans les premiers jours de mai, il revient à Paris le 27 ⁴.

Le *Voyage en Orient* est assez mal accueilli, en général, par la critique. Par contre, « ce qui n'est que lecteur » fait un grand succès à l'ouvrage. Le 13 juin, Lamartine affirme à Virieu qu'il y a « vingt mille exemplaires » déjà écoulés. « L'Allemagne et l'Angleterre en débordent » ajoute-t-il, un peu hyperboliquement.

Avant la fin de la session, Lamartine occupe deux fois encore la tribune de la Chambre, et parle, le 30 mai, sur la formation d'une école normale d'institutrices, et le 11 juin, sur l'impôt universitaire ⁵. Mais il a hâte de regagner

1. Le 8 avril, il affirmera à Virieu qu'il n'en a « rien revu et pas corrigé une épreuve ».

2. J. S. L., 4 mars 1835 : « M. de Lamartine, directeur actuel de l'Académie Française, a eu l'honneur de présenter à l'approbation du roi la nomination de M. de Salvandy. Sa Majesté a prolongé cette audience plus d'une demi-heure ».

3. Les quatre volumes de l'ouvrage sont annoncés au *Journal de la Librairie* du 6 avril 1835. Le titre complet du *Voyage* est à la vérité difficile à défendre et il soulèvera les colères de G. Planche (R. D. M., 1^{er} mai 1835). Un paquet d'épreuves du premier volume avait été dérobé chez l'imprimeur, et le « sieur Méline », de Bruxelles, avait pu, de la sorte, publier la première partie du *Voyage* avant qu'elle eût paru chez Gosselin. « De là, nécessité de paraître sur le champ », dit Lamartine à Virieu en lui racontant la chose. Le 3 avril, il écrivait à Montherot : « Gosselin m'imprime à Paris et on m'a vendu douze mille exemplaires déjà à Bruxelles [...] Sur mon honneur, ajouta-t-il en soulignant, je n'ai pas lu mon livre ».

4. M. Jean des Cognets a publié, dans *Le Correspondant* du 25 juin 1925, une lettre de Madame de Lamartine, datée du 28 mai 1835, et qui annonce à Louis de Carné que Lamartine est rentré à Paris la veille. A peine arrivé à Hondschoote, Lamartine y était tombé malade. Les journaux parisiens s'étaient ému et avaient publié des notes alarmantes, promptement démenties. H. Cochin (*op. cit.*, p. 290) parle d'une « courte excursion en Belgique » qu'aurait faite Lamartine, en mai 1835, en compagnie de Saullay de L'Estre, avant de regagner Paris.

5. C'est à peu près à cette date que Barthélemy Tisseur, ce jeune lyonnais enthousiaste, écrit à son frère — après avoir suivi un jour Lamartine dans la rue, sans oser lui parler : « Il est grand, maigre, une main dans sa poche, marchant à grands pas, sûrement, cavalièrement, en re-

Mâcon et Saint-Point, pour y « tailler des crayons sous les chênes » et composer des « vers selon [son] cœur ». Le 14 juin, il dîne, chez Mignet, avec l'abbé Cœur, Ballanche et la princesse Belgiojoso. Le 17 juin, il arrive à Mâcon¹. Il voudrait pouvoir aussitôt se remettre à la poésie, mais d'énormes paquets de lettres qui lui arrivent de toutes parts (« véritable fléau, sauterelles d'Égypte qui mangent la journée en herbe »), et des agitations lassantes, de perpétuels déplacements l'en empêchent ; il passe de Mâcon à Monceau, de Milly à Saint-Point, « emballant ici pour déballer là, sans repos, sans plume et sans encre »². La santé de son père l'oblige à des « voyages sans fin » à Mâcon. Madame de Barol est venue passer quelques jours auprès d'eux, et ce n'est guère que dans les tout derniers jours du mois qu'il pourra enfin « déplier les ailes un peu froissées et engourdis de [sa] muse intime »³.

Les soucis d'argent, hélas, le tenaillent. « J'ai tout englouti dans mon opération d'Amérique manquée⁴, dit-il à son beau-frère Montherot, et dans mes immenses réparations, plantations, créations de vignes, ici [Milly] et à Monceau. Je ne sais plus où donner de la tête [...] Je suis enfin ruiné, mais sévèrement gêné. J'ai deux banqueroutes cette année et deux grâces hier. Je ne sais à quel libraire me vouer. Je n'ai rien de prêt. Je travaille au *Curé* vendu, payé, mangé. Plaignez-moi, et sérieusement ! ».

Juillet s'écoule à Saint-Point dans une paix active. « Rien de nouveau, si ce n'est la paix du Bon Dieu et quelques vers, le matin, pour saluer la journée »... « Nous sommes retirés de tout monde » déclare-t-il le 15 à Carné. Le 27, la foudre tombe à Milly, provoquant un incendie qui menace les dépendances de la maison⁵. C'est le lendemain, 28 juillet, que se produit à Paris l'attentat de Fieschi. Les deux Chambres, aussitôt, sont convoquées d'urgence pour le 4 août. A contre-cœur, Lamartine doit prendre le chemin de Paris, où il arrive le 9. Le roi voudrait le voir venir « en personne » au Château. Il refuse, acceptant de s'y rendre avec la Chambre « s'il y a une occasion », mais non seul. La discussion des lois sur la presse, commencée le 13 août s'achève le 29, Lamartine y a pris deux fois la parole, le 21 et le 29. La lettre qu'il écrit à

muant un peu les épaules de gauche à droite ». Lamartine sortait alors de la réunion des cinq académies : « On aurait dit, poursuit Tisseur, que pour la séance d'apparat, il s'était exprès habillé le plus négligemment possible. Nombre d'académiciens avaient l'habit brodé ; lui, simplement en habit noir, pantalon gris bleuâtre, des bottes et des éperons ». Tisseur se fait l'écho des bruits qui ont couru alors sur la santé du poète, et il ajoute : « Lamartine est malheureusement malade. Dieu le conserve pour la poésie, dans ce qu'elle a de plus haut, de plus exalté, de plus idéal ! Je ne sais, mais je crains qu'il ne vive pas très longtemps. C'est un homme que sa poésie domine et qui est tué par elle ». (*Poésies* de Barthélemy Tisseur, recueillies par ses frères, Lyon, 1885, p. LVII).

1. J. S. L. 20 juin. — Les numéros des 24 juin, 27 juin, 1^{er} juillet 1835 du J. S. L. reproduisent en première page le « Résumé politique » du *Voyage en Orient*, ajoutant que « la presse parisienne ne s'en est occupée qu'un seul jour et pour le ridiculiser ».

2. Lettre à Aimé Martin, 1^{er} juillet 1835 (R. P., 1^{er} novembre 1925). Cette lettre est datée de Mâcon. Le 2 juillet, Lamartine date de Milly une lettre à Montherot (R. D. M., 15 septembre 1908) et, le même jour, c'est de Monceau qu'il écrit à Virieu.

3. Cependant, le 12 juillet, il se plaindra encore au D^r Circaud de n'être jamais « deux jours au même gîte » (L. C., 25 juin 1926).

4. Il s'agissait d'exporter des vins en Amérique. Dès le 26 octobre 1834, Lamartine écrivait à Aimé Martin « Mon Amérique culbute, je crois... ».

5. J. S. L. 4 août 1835.

sa femme, le lendemain de sa première intervention déborde de fierté ; son succès a été immense ; il ne se lasse pas d'en énumérer les témoignages : ovations, poignées de main, « vingt ou trente députés » l'escortant chez lui, lettres innombrables¹.

Le 31 août, il repart pour Mâcon. Pendant la session du Conseil général (du 18 au 25 septembre)², Lamartine réside à Monceau, qui n'est qu'à une lieue de la ville. Il s'enivre de cette tribune provinciale où il est roi. « C'est admirable, dit-il à Virieu ; une fois que tu y auras mis le pied, tu voudras toujours en être ; c'est la Chambre des Députés native et sincère ». Il a failli, cette année-ci, être élu président ; « les deux oppositions » le portaient. « Elles ont échoué, faute d'un retardataire »³. Le 26 septembre, une députation de la ville de Mâcon vient à Monceau lui « apporter une ovation » pour le remercier d'avoir obtenu le maintien de la préfecture pour la ville. Ses vendanges sont commencées, « misérables vendanges » qui n'arrangeront pas ses « affaires de fortune » ; il lui faut néanmoins être à cheval « de onze heures à six, parmi [son] monde »...

Le 5 octobre, Guichard de Bienassis arrive à Monceau, succédant à l'abbé Cœur, qui y a passé trois jours. L'hiver sera très précoce ; en novembre, la neige tombe sur le Mâconnais. Le 14 novembre il y a « sept degrés de froid » à Monceau. Malgré sa ruine partielle, Lamartine est toujours occupé « à planter et à bâtir » ; la rentrée des Chambres se fait proche, et Lamartine « voit avancer avec douleur le moment de quitter [sa] vie de poète et de paysan pour la vie politique ». Le 6 décembre, il compose un impromptu pour une jeune personne qui lui avait demandé, en vers latins, la permission de lui faire visite⁴, et, dans le courant du mois, les grandes strophes « à M. de Genoude, sur son ordination », qui paraîtront, en 1839, dans les *Recueils*.

Le lundi 21 décembre⁵ il se met en route pour Paris. La session des Chambres s'ouvre le 29.

Le 12 janvier 1836, Lamartine monte à la tribune et improvise « admirablement et éloquemment » (c'est lui-même qui le dit, à Virieu) sur la Pologne et la politique de la France en Orient ; il est très occupé, à la fin du mois, par la discussion sur la rente et prépare un grand discours qu'il prononce le 5 février. Pendant que le poète « passe [ses] journées » dans sa loge, à la cour des Pairs, durant le procès de Fieschi, étudiant avec passion le visage de « ce misérable », les bonnes feuilles de *Jocelyn* courent déjà dans Paris.

1. R. D. M., 15 septembre 1908. Avec une attendrissante candeur, il écrit même à Marianne : « Je connais plusieurs pères de famille dont les enfants ont passé la journée à copier mon discours pour le conserver comme classique ».

2. Les archives départementales de Saône-et-Loire indiquent que la session du Conseil général en 1835 prit fin le 25 septembre. Cependant, le 26, Lamartine écrit à Virieu : « Le Conseil vient de finir il y a une heure », (La lettre est-elle inexactement datée ?).

3. Lamartine sera élu président en 1836. En 1835, comme en 1834 le président est M. Humblot-Conté ; le préfet est M. Barthélemy ; le secrétaire d'âge M. Guillemin.

4. Le J. S. L. du 26 décembre 1835 reproduira ce texte, intitulé « Vati, ut illum mihi liceat invisere », et signé Berthollon de Pollet.

5. J. S. L. 23 décembre.

CHAPITRE II

LA GENÈSE DE « JOCELYN » ¹

Nous avons suivi des yeux le destin de Lamartine pendant ces six années. Regardons à présent, d'étape en étape, s'y développer la genèse de *Jocelyn*.

C'est, rappelons-le, le 3 novembre 1831 que Lamartine annonce à M^{me} de Girardin qu'il vient d'entreprendre un *poemetto* et qu'il en a écrit le prologue ² ; *poemetto* en deux chants, précise une lettre, du surlendemain, à Aimé Martin ³, Mais dès le 11 décembre, informant Virieu qu'il poursuit ses *Mémoires du Curé de ****, Lamartine déclare : « Cela aura quatre chants, et ce sera fait dans quelques mois, si Dieu me soutient ». Eugène Süe, à qui Lamartine avait lu, à Saint-Point, son Prologue, et qui en était resté, sans doute, à l'idée du *poemetto* en deux chants, lui écrivait, dans les derniers jours de janvier 1832 ⁴ : « Votre poème avance sans doute, Monsieur, [...] le *Journal du Curé* ⁵ doit être à la fin de ses naïves et sublimes pages ».

Le premier chant fut terminé le 18 janvier 1832 ⁶, ainsi que l'atteste le manuscrit. La « deuxième époque » ⁷ est sans doute entreprise aussitôt après ; mais

1. M. Chr. Maréchal, dans l'introduction de son *Josselin inédit* (Paris-1909), a présenté une étude sur la genèse de *Jocelyn* ; mais, n'ayant eu connaissance que d'une partie des manuscrits originaux et s'appuyant, d'ailleurs, sur certains postulats gratuits, il a voulu suppléer à cette information incomplète par des reconstructions a priori, malheureusement démenties par les faits, et qui donnent aujourd'hui à son travail plus d'attrait que d'autorité.

2. Lamartine affirme à M^{me} de Girardin qu'il n'a pas fait de vers « depuis un an et plus » (ce qui n'est pas très exact : c'est en juillet qu'il a écrit sa Réponse à *Némésis*) et qu'il s'y remet « aujourd'hui même ». Cela doit-il nous suffire pour fixer avec certitude au 3 novembre 1831, la date exacte des premiers vers du Prologue ? Nous avons trop d'exemple des approximations auxquelles se plaisait Lamartine en fait de dates et de chiffres. Dans la même lettre, le poète ajoute : « M. Süe, qui est ici, paraît enchanté du Prologue ». Lamartine a-t-il donc écrit tout d'un trait, ce matin même du 3 novembre, les cent soixante-quatre vers qui forment le prélude du poème ? Il est bien difficile de le croire, d'autant plus que le manuscrit de ce texte (B. N. Lam. 11) semble révéler, avec ses vers où le crayon et l'encre alternent, un travail qui ne fut point accompli d'une seule haleine. Il est donc assez vraisemblable que Lamartine avait commencé son poème la veille ou l'avant-veille du 3 novembre.

3. R. P. 15 octobre 1925.

4. *Lettres à Lamartine*, 1892, p. 132. La lettre n'est pas datée, mais Eugène Süe y parle des *Révolutions* qui, dit-il, « ont produit ici une grande et bien vive sensation ». Les *Révolutions* avaient paru, nous l'avons vu, vers le 20 janvier 1832.

5. Lamartine intitule son *poemetto* : *Journal du Curé de **** sur l'album où il écrit son Prologue (B. N. Lam. 11, p. 2 recto).

6. *Ibid.*, p. 18 recto. Le 28 décembre, Lamartine, — qui venait d'être interrompu par l'insurrection lyonnaise, laissait entendre à Charles Nodier que son enthousiasme poétique était médiocre alors. (Mais dit-il bien la vérité ?) « Écrivez ! écrivez donc pendant que la lampe brûle et brille ; la mienne fume et s'éteint ». (R. B. 12 juillet 1913).

7. C'est l'expression même du manuscrit : B. N. Lam. 12, p. 2 recto).

sans beaucoup d'ardeur, et avec bien des interruptions. Le 6 mai, le poète confie à Cazalès : « *Je ne fais rien et j'ai la tête grosse de pensées et de forces politiques et poétiques. Mais le terrible : A quoi bon ! m'arrête, puis la terrible santé ! Je végète, tristement heureux [...]* Je vais me remettre ces jours-ci à mon petit épisode de cinq ou six chants intitulé *Le Journal du Curé de****. Un jour loin de ce jour cela fera fortune, vous verrez. Mais tout cela est du dessert. Le rosbœuf me manque : c'est la politique transcendante » * ¹.

Une note du manuscrit ² : « Premiers vers écrits après la mort de mon ange Julia » nous permet de savoir que les 364 premiers vers de la Deuxième Époque ont été composés entre le 18 janvier et le 7 décembre 1832. Ils ont pu être écrits à Mâcon, entre le 18 janvier et le départ pour Marseille (14 juin) ; mais il n'est pas impossible qu'une partie en ait été rédigée sinon à Marseille même, où cependant Lamartine séjourna du 20 juin au 10 juillet, du moins sur le bateau, durant les longs loisirs de la traversée (10 juillet-4 septembre) et peut-être aussi dans la villa de Beyrouth. Lamartine lui-même nous engage à le croire, car il déclarera, en 1849, dans le *Commentaire du Rossignol*, qu'une partie de *Jocelyn* fut écrite « sur le pont de [son] bateau et sous les cèdres du Mont-Liban » ³.

Les vers 365 et suivants de la Deuxième Époque, comment les dater ? Ces « premiers vers écrits » après la mort de Julia, où et quand ont-ils été composés ? Pour M. Maréchal ⁴, ils ne peuvent dater que de 1834, Lamartine n'ayant certainement rien écrit, pour son poème, dans cette maison de Beyrouth où il cachait sa douleur.

Est-ce si sûr ? Nous avons sur ce point, d'abord, le témoignage de Dargaud, lequel indique que Lamartine rapporta « d'Orient plusieurs fragments de *Jocelyn* écrits pendant le séjour à Beyrouth » ⁵. D'autre part, après, sans doute, avoir terminé son premier chant, Lamartine avait jeté, à la fin d'un album ⁶ encore vierge, des « *Notes essentielles* » ainsi conçues :

« *Au 3^e chant — ils s'aiment en amis — leurs promenades — confidences — apprivoisent, etc. — l'hiver — description des glaciers — chasses — pendant ce temps, Laurence faible et pensive depuis quelques jours — sort de la grotte, s'égare*

1. Coll. L. B.

2. B. N. Lam. 11 p. 19 verso.

3. *Le Rossignol*. Harmonie VI du livre IV dans l'édition des Œuvres complètes in-8°, 1860. T. III, p. 141. La deuxième partie de la phrase peut évidemment s'entendre des vers écrits en Orient après le 7 décembre 1832 ; mais les premiers mots ne peuvent signifier que le voyage d'aller. — Remarquons, en tous cas, à quel point s'est ralenti le rythme de la rédaction à partir du 18 janvier. Du début de novembre 1831 au 18 janvier 1832, Lamartine avait écrit les 164 vers du Prologue et les 528 vers de la Première Époque ; dans les dix mois suivants, Lamartine n'écrira plus que 364 vers de son poème. — Dans l'album où s'inscrivent les vers de la Deuxième Époque, on découvre, au verso d'une page (B. N., Lam. 12, p. 11) une strophe inédite (Cf. *infra*, p. 178) dont le contenu laisserait assez bien supposer qu'elle fut écrite pendant la traversée, entre la Grèce et l'Asie Mineure. (« Ces flots ont vu passer » etc...). Il est donc possible que les vers du poème qu'on trouve sur les pages 11 et 12 de cet album aient été, eux aussi, écrits en mer ; ce sont les vers 185 sqq. de la Deuxième Époque.

4. Maréchal *op. cit.*, p. XXIX.

5. Jean des Cognets, *op. cit.*, p. 242 note. — Chapuys-Montlaville, dans la brochure qu'en 1843 il consacrera à Lamartine (*Lamartine, vie publique et privée*, p. 28), dira même que le poète composa *Jocelyn* « pendant » son voyage en Orient.

6. B. N. Lam. 13, p. 35 verso.

et est trouvée par Josselin mourante sur la plaine de neige — il la rapporte, la soigne — lui donne le bras à sa convalescence — Elle lui déclare son amour — il résiste — description de la nuit dans la grotte — il cède et va chercher à Grenoble un prêtre.

4^e chant

L'évêque est condamné à mort, il s'introduit près de lui, le trouve prêt au martyre, enchaîné, etc., il le consacre et lui dit la messe et le prépare à la mort ! — Témoin de la mort sur l'échafaud — il remonte changé à la grotte — déclare ce qu'il a fait et repousse les caresses de Laurence qui tombe dans le désespoir et lui demande de le servir — il la décide, dans un long discours sur le sacrifice, à renoncer l'un à l'autre pour ce monde etc. — la confie à une religieuse — et l'engage à épouser dans un an son cousin, etc. » ¹.

Or, E. Falconnet, qui puisa ses renseignements auprès du poète lui-même, déclare dans son ouvrage sur Lamartine, en 1840 : « La confession de Laurence avait été écrite en Orient » ². L'examen du manuscrit, loin de nous apporter des raisons de mettre en doute cette affirmation, nous en fournit au contraire d'intéressantes confirmations. Le manuscrit de ce texte occupe les douze premières pages d'un album ³ dont tous les autres feuillets sont restés blancs. A la première page on lit « Note — du chant 6^e » et au-dessus « *La confession de Laurence* ». L'indication : « chant 6^e » reporte la rédaction de ce passage à une date antérieure à celle des « notes du 8^e », qui se place, comme nous le verrons, à la fin de juin 1835 vraisemblablement. L'expression même de « note », indique bien un texte jeté d'avance, pour un chant futur, et par-dessus un vide que viendront combler des vers, encore à écrire. Enfin, nous sommes là en présence d'un texte qui suppose aboli, ou en tout cas profondément modifié, le projet de poème tel qu'il s'offre à nous dans les « notes essentielles », et rien ne nous interdit de penser que l'idée de cet assombrissement du poème et de cet achèvement dramatique ait germé dans l'esprit du poète sous le coup de sa propre douleur, et qu'il ait bien écrit ces pages dans la demeure lugubre où, après la tragédie du 7 décembre, il passa près de quatre mois.

Lamartine entreprit sa Quatrième Époque le 4 octobre 1834⁴. Ainsi, entre le 7 décembre 1832 et le 4 octobre 1834 ont été rédigées : 1^o la fin de la Deuxième Époque (du vers 365 au vers 764 et dernier) — 2^o la Troisième Époque tout entière — 3^o La confession et la mort de Laurence (vers 1025-1268 de l'Époque IX) ⁵.

1. Nous avons reproduit ici très exactement, dans sa disposition même, le texte de ces « Notes Essentielles » (deux leçons inexacts et une omission s'étaient glissées là dans l'ouvrage de M. Maréchal, pp. XXX-XXXI). — Postérieurement, et d'une autre encore, Lamartine avait ajouté, à la première ligne : « Notes essentielles pour les chants 4^e et 5^e ». Ses deuxième et troisième Époques achevées, Lamartine n'avait encore développé que les trois premières lignes à peine de son canevas. Ce qui nous est donc ici livré, c'est le schéma des deux derniers chants de ce poème en « quatre chants » dont Lamartine parlait à Virieu le 11 décembre 1831. En mai 1832, nous l'avons vu, le poète parlait déjà à Cazalès d'un « épisode de cinq ou six chants ».

2. *Alphonse de Lamartine. Études biographiques, littéraires et politiques*, Paris-Furne 1840, in-8^o, p. 69.

3. B. N. Lam. 17.

4. C'est la date que porte le manuscrit. B. N. Lam. 14.

5. Un petit groupe de vers qui figure dans le manuscrit au verso de la page 8 (v. 1179-1202

Faut-il maintenant tenter de préciser davantage, et, sans hésitation, placer la rédaction de ces trois fragments du poème entre le 7 décembre 1832 et le 18 mars 1833 (date du départ de Lamartine pour Damas et Balbek) ? L'idée n'a rien d'irrecevable; elle ne peut, cependant, être présentée comme une certitude; s'il est, en effet, très probable que Lamartine composa à Beyrouth une partie, une grande partie, de cet ensemble, il reste possible qu'il ait travaillé à ces vers dans sa « solitude de Buyukdéré » où il séjourna du début à la fin de juillet 1833; qu'il ait poursuivi son poème à Mâcon et Monceau en novembre et décembre 1833, la chose est plus difficile à croire; mais il se peut que Lamartine ait travaillé à la Troisième Époque de *Jocelyn* à Paris, au début de 1834. En février 1834 il inscrit, sur l'album-keepsake de Madame de Vigny seize vers, qui figurent au « chant 3^e » de *Jocelyn* (v. 843-858). Ces vers, ne ne vient-il pas, peut-être, tout juste de les faire ? Considérons aussi que cette Troisième Époque du poème contient des développements sur les âmes sœurs, sur la beauté, qui s'accordent bien exactement avec plusieurs passages de l'ouvrage qu'Aimé Martin va publier¹, et que Lamartine, étroitement lié avec l'auteur, a certainement lu alors, en épreuves ou en manuscrit...

Le 25 septembre 1834 le poète demande - indirectement² - à Gosselin de lui accorder « jusqu'au 25 décembre 1835 au lieu du 25 septembre 1835 pour la livraison [...] de [son] épisode poétique de six mille vers ». Six mille vers...; un mois après, Lamartine parlera de huit mille³.

L'album commencé le 4 octobre 1834 et où s'inscrit la Quatrième Époque se trouve rempli en peu de jours (le 19 octobre Lamartine affirme qu'il a déjà composé mille vers). Le dernier vers du dernier feuillet de l'album est le suivant :

*Si ton toit est mon toit, si ta porte est ma porte*⁴.

Faut-il croire que Lamartine s'est interrompu là dans la rédaction de sa Quatrième Époque ? Je sais bien que la fin de cette même Époque se trouve comprise dans un autre album⁵ et qu'une note explicite nous oblige à placer la rédaction de ce fragment complémentaire à une date postérieure au 25 septembre 1835. Mais les archives de Saint-Point contiennent deux pages, arrachées à un album, et sur lesquelles on lit le début de ce même texte que nous retrouvons au milieu de l'album n° 20 de la Bibliothèque Nationale⁶.

de l'époque IX) a été ajouté par Lamartine à une date ultérieure, vraisemblablement à l'automne 1835, lorsqu'il mit en ordre la fin de son poème. Tout ce passage est en effet d'une autre encre et d'une écriture beaucoup plus soignée que celle du contexte. Au bas de la page 8 recto de l'album on lit : « *Voyez le revers de la page, et intercalez-le ici* ».

1. L'Introduction du livre d'Aimé Martin sur l'*Éducation des Mères de Famille* est datée du 8 février 1834.

2. Par l'entremise d'Aimé Martin. Cf. R. P., 1^{er} novembre 1925.

3. Lettre à Virieu, 19 octobre 1834.

4. Ce vers, tout à fait modifié devint :

Et ton chemin, si Dieu permet que je t'y suive.

c'est le vers 970 de l'Époque IV.

5. B. N. Lam. 20, pp. 27-44.

6. De l'album qu'il avait commencé pour y inscrire la « *Fin de la 4^e Époque* » Lamartine arrachera ces deux pages et il en recopiera le texte, à l'automne 1835 sur un des albums où il écrit alors ses « fragments supplémentaires ».

Le premier des deux feuillets de Saint-Point porte en titre : « *Fin de la 4^e Époque et 5^e Époque* » et nous avons là sous les yeux un vestige de l'album que Lamartine avait commencé, en octobre 1834 pour faire suite à celui qu'il venait de remplir.

Il avait écrit ainsi vingt-quatre vers, jusqu'à celui-ci :

Après la mienne, oh ciel, que tu m'aurais ravie ¹

Et c'est alors qu'il s'interrompt, décidant d'écrire tout de suite (pourquoi ?) la scène de l'ordination ². Et comme, en Orient, il avait jeté d'avance ces « Notes du chant 6^e », à présent, délaissant sa Quatrième Époque inachevée, il jette, par-dessus un vide que combleront une Cinquième et une Sixième Époque où les amours de Jocelyn et de Laurence seront, pense-t-il, longuement racontées, des « Notes pour la 7^e Époque », qui, dans l'arrangement définitif constitueront la Cinquième Époque tout entière du poème ³.

Le manuscrit de ces « Notes pour la 7^e Époque » ⁴ porte, à la première page, l'indication : « *8bre 1834* ». Et, dans le corps du texte, une note permet de dater du 4 novembre 1834 les vers 504 et suivants ⁵. Le dernier vers qu'on lit au bas du dernier feuillet de cet album est le vers 658 de la Cinquième Époque. Nous avons tout lieu de croire que les vers qui, dans le poème, suivent exactement celui-ci, et qui figurent dans l'album n^o 18 de la Bibliothèque Nationale, ont été écrits immédiatement après. Ils portent en titre « *Suite de l'Époque 7^e* », et nous pouvons, avec certitude, leur assigner la date de novembre 1834. Le texte, dans cet album, s'arrête brusquement à la page 16, sans qu'aucune indication vienne préciser qu'une Époque prend fin avec le dernier vers :

Au sépulcre où mon âme ira chercher la sienne ⁶.

Au contraire, Lamartine inscrit au-dessous une date : « 20 mars 1793 » qui semble annoncer une nouvelle série de vers. Mais cette date, rien ne l'accompagne. Il est donc fort probable qu'à ce moment se place l'arrêt de novembre

1. Ce vers, retouché, devint :

Et la mienne, oui, la mienne après l'avoir ravie (IV, 934).

2. Remarquons que, dans les « Notes Essentielles », Josselin descendait à Grenoble non pas du tout appelé par l'évêque, mais afin d'y « chercher un prêtre » et de faire bénir son union avec Laurence. A bien lire la première phrase des notes du « 4^e chant », on s'aperçoit qu'elle est singulièrement ambiguë. L'ordination n'y est pas clairement indiquée. Que veut dire « *il le consacre* » ? grammaticalement ce « *il* » ne peut désigner que Jocelyn.

3. Il est intéressant de noter que c'est au cours de la rédaction de cette « 7^e Époque » (la Cinquième, en réalité) que Lamartine conçoit l'idée du dernier retour de Jocelyn à la grotte des Aigles, après la mort de Laurence, — comme en fait foi la note que je relève au verso de la page 7 du manuscrit : « *Note ; à la sépulture de Laurence, il trouve les ossements de la biche sous un tas de feuilles mortes devant la grotte — description des changements que quelques années ont amenés dans ces lieux — homme qui repasse par son printemps, et qui ne trouve plus que des rameaux morts, des sources taries, des feuilles tombées* »*. (Coll. L. B.).

4. Cet album appartenait longtemps à M. Louis Barthou ; il est aujourd'hui entre les mains de M. Sacha Guitry.

5. En face de ces vers on lit en effet : « Ici 1.900 vers faits en un mois juste ». — Or, nous savons que c'est le 4 octobre 1834 que Lamartine s'est remis à son poème.

6. C'est le vers 874 et dernier de la Cinquième Époque.

1834 dans la rédaction du poème. « Quant à la poésie, c'est fini jusqu'à l'été » écrit Lamartine à Virieu, de Paris, le 10 décembre.

C'est seulement le 26 juin 1835, à Saint-Point, qu'il rouvre ses albums. Telle est en effet la date qu'il inscrit, au recto de la page 2, sur le nouvel album qu'il entame¹. Il oublie l'indication « 20 mars 1793 » qu'il avait placée en novembre sur l'album dont il se servait alors, et dans lequel, cependant, soixante et une pages sont encore intactes. Sur l'album neuf qu'il a pris, il inscrit « 25 avril 1795 », après avoir placé le titre : « Suite de la 7^e Époque ».

Les vers par lesquels il débute sont ceux qui ouvrent notre actuelle Sixième Époque. A la page 1, recto, de ce même album, nous lisons, d'une autre encre que celle de la page 2, et d'une écriture beaucoup plus rapide, des « Notes du 8^e » qui, fort probablement, furent jetées par le poète, au début de cet album encore intact, pour guider sa pensée. Voici le texte de ces « notes » :

« Comparaison des douleurs qui — à l'arbre qui se pétrifie — et dont les filaments et les blessures deviennent pierre — et opposées aux douleurs légères.

L'école sous le noyer — foi et bréviaire — choléra — jeune couple — femme à ensevelir.

La mère — extrême onction — après cela, désespéré, il ren contre Laurence — femme du monde légère et ironique — il revient »².

Sont-elles du même temps ces indications — qui n'ont pas encore été recueillies — et que l'on trouve au verso de la couverture d'un des albums de la Bibliothèque Nationale³, album dans lequel ne figure aucun passage de *Jocelyn* mais seulement quelques morceaux des *Recueils* ? Les trois premiers mots sont peu lisibles. Je crois déchiffrer : « Séminaire — punition — honte ». Le reste du texte est très net : « il va visiter son village — il voit les enfants de sa sœur jouer au jardin — il administre sa mère — École, instruction, jardin — bréviaire — culture — poésie — philosophie — hymnes — prières ». Puis, sur le côté, ces mots supplémentaires : « Les moissonneurs — les laboureurs — l'enfant dans le sillon — les chênes — les oiseaux — Et moi seul contemplant cette scène d'amour ». *

Sur l'album commencé le 26 juin 1835, Lamartine s'arrête d'écrire après ce vers et demi (p. 18) :

Je pourrais vous donner le choix presque entre mille,
Mais vous n'ignorez pas

qui formera le vers 222 et le début du vers 223 de la Sixième Époque ; il a cependant encore devant lui, dans ce même album, trente-sept pages intactes. Il faut aller chercher les vers qui font suite au début d'un autre album⁴ où on les trouve tracés sans titre, dès le premier feuillet, tout en haut⁵. Le dernier feuillet de cet album contient une indication qui nous autorise à croire, comme il était naturel de l'inférer, que les vers qui y figurent datent bien de juillet

1. B. N. Lam. 19.

2. Il y a, visiblement, dans ce texte, quelques mots qui ont été ajoutés par Lamartine postérieurement. Après « extrême onction », c'est une correction qui ajoute « après cela, désespéré, il ren contre Laurence ». Le texte ne parlait pas, d'abord, de cette rencontre.

3. B. N. Lam. 7.

4. B. N. Lam. 15.

5. Le texte reprend avec les mots : « Je pourrais vous donner... »

1835 ¹. Il est probable que Lamartine, qui ne cessait de changer de résidence en ces jours de la fin de juin et du début de juillet, oublia, dans l'un de ses déplacements, l'album ou il avait déjà jeté 222 vers et qu'il dut, pour poursuivre sa rédaction, ouvrir un nouvel album.

Un temps d'arrêt ² est marqué, au mois d'août, par le voyage imprévu que Lamartine est obligé de faire à Paris. Il n'a certainement pas travaillé à son poème durant les trois semaines qu'il passe dans la capitale ; la politique l'absorbe, et les discours qu'il prépare ; une angine le tient au lit quelques jours.

Il semble bien que le poète se remit à l'œuvre le 5 septembre seulement.

Ce jour-là il inscrit, sur la première page d'un nouvel album ³ une « note de ce qui reste à faire ». En voici l'énumération :

« 1^o Retour et chien — le laboureur — l'école — l'hiver — la pluie, l'isolement.

2^o Fin de la conversation dans la grotte entre Laurence et Josselin — il cède — leur ⁴ amour — la nuit, il couche hors de la grotte — ses pensées.

3^o Sépulture de Laurence — Retour et description de l'état de la grotte. » Suit l'indication : « en tout 650 vers à faire ».

Si nous nous souvenons que les « Notes du 8^e » attestaient que ce qui constitue dans l'édition les Époques VII et VIII (c'est-à-dire les pages consacrées à la mort de la mère et à la rencontre de Jocelyn et de Laurence à Paris) n'était encore qu'en projet au moment où ces « notes » furent écrites, nous pouvons, avec certitude, déduire du silence des « Notes » de ce qui reste à faire » sur ces mêmes scènes que leur rédaction est chose faite à la date du 5 septembre 1835. Le texte manuscrit de cette partie du poème se trouve dans l'album 16 du fonds Lamartine de la Bibliothèque Nationale. Les deux Époques n'y sont, du reste, pas distinctes. A la page 19 recto de l'album, le vers

J'ai ramené ma sœur aux bras de son époux

qui ouvre l'actuelle Huitième Époque, fait suite, directement, aux vers inscrits au bas de la page 18 verso et qui constituent, dans l'édition, la fin de la Sep-

1. Cette indication, non du poète mais du châtelain, est du reste, outre le renseignement de date qu'elle apporte, fort intéressante par ailleurs. La voici : « A reporter sur mon livre, juillet 1835. Maillet, tailleur de pierre à Saint-Point [...] 960 francs ».*

2. S'il faut prendre à la lettre les propos qu'il tient à Aimé Martin, Lamartine, en juillet 1835 n'écrit plus seulement, à l'aube, et dans l'étroite cellule du cabinet de travail, mais aussi au grand air et sous les arbres : « Je commence à me sauver sous un arbre de mes bois et à écrire quelques vers au murmure des feuilles et au cri des grillons ». (R. P., 1^{er} novembre 1925). Les pupitres volants — ces planches recouvertes de cuir — que l'on conserve encore à Saint-Point devaient servir à Lamartine pour ce travail incommode d'écrire, assis sur la mousse et le dos appuyé à l'écorce. La légende du Chêne de Jocelyn, peut-être repose-t-elle sur un commencement de vérité. En 1860, dans son C. F. L. (E. 57, t. X, p. 177). Lamartine parle d'un groupe de treize chênes qu'il a dans sa propriété de Saint-Point ; parmi ces chênes, dit-il, « se trouve celui qu'on appelle dans le pays l'arbre de Jocelyn, parce que c'est sous ses feuilles, et assis sur ses racines que j'ai écrit ce poème, au murmure du vent d'automne dans ses rameaux ».

3. B. N. Lam. 20.

4. La leçon « leur » est très incertaine. M. Maréchal donne : « le vrai amour », ce qui est très certainement inexact. Deux lignes plus haut M. Maréchal avait cru lire : « l'hiver, la pluie l'isolent ». Le mot est très net cependant : « l'isolement ».

tième Époque. Le texte du manuscrit est d'ailleurs incomplet, et l'album qui contient les vers 78 à 494 de la Huitième Époque ne figure ni à la Bibliothèque Nationale ni dans les archives et collections que nous avons pu visiter ¹.

Le développement prévu dans les « *Notes du 8^e* » sous le titre « *choléra — jeune couple — femme à ensevelir* » et qui correspond aux vers 1525-1856 de la Neuvième Époque, doit également avoir été rédigé avant le 5 septembre 1835 puisqu'il n'en est plus question dans les Notes « *de ce qui reste à faire* ». Pour tout ce passage, nous n'avons eu connaissance que d'un très court fragment du manuscrit original, fragment correspondant aux vers 1717 à 1752, et qui figure sur un album appartenant à Mademoiselle de Sénevier. Ce petit texte nous enseigne, d'une part, que Lamartine n'a pas composé d'un seul élan les 331 vers qui racontent l'histoire du tisserand (nous sommes, avec le manuscrit Sénevier en présence de tâtonnements), — d'autre part, aux pages suivantes de ce même album, nous lisons des vers, écrits au crayon, comme les précédents, et qui appartiendront non pas à *Jocelyn* mais à la *Chute d'un Ange*, (Vision VIII) ² et il est peu probable qu'après septembre, Lamartine, pressé par ses engagements envers l'éditeur, se soit attardé à écrire des vers destinés à un autre poème que celui qu'il lui faut livrer en novembre. Jusqu'ici, par conséquent, rien qui vienne infirmer notre conjecture : l'épisode du tisserand peut avoir été écrit à la fin de juillet ou dans les tout premiers jours d'août 1835. Mais voici deux autres indices qui nous contraignent à la prudence : d'une part, après le fragment en question, l'album Senevier présente deux fins de vers, deux rimes qui seront précisément les deux dernières rimes du poème, avant l'Épilogue

*mon chien qui me lèche la main
ah ! si c'était demain !*

ce qui donne lieu de croire que, lorsqu'il crayonnait les vers qui nous occupent, Lamartine estimait qu'ils allaient appartenir à la dernière scène du poème ; — d'autre part, une addition, que nous trouvons jetée au verso de la page 2 d'un des albums de la Bibliothèque Nationale ³, addition établie par Lamartine lorsque déjà 6.600 vers de son texte avaient été écrits et recopiés ⁴, nous révèle l'ordre des fragments tel qu'à ce moment il l'envisageait pour la fin de son Épisode.

1. Ajoutons qu'un petit groupe de vers de la Septième Époque (les vers 49 à 67) ne se trouve dans aucun des manuscrits du poème, pas même dans la dernière copie (ms. de Mâcon). Lamartine a dû, vraisemblablement, l'ajouter sur les épreuves.

2. A Virieu, le 22 novembre 1835, et à propos des « neuf mille vers » (sic) de l'Épisode qu'il vient de transcrire, Lamartine déclare : « J'en ai écrit bien d'autres par-dessus pour une autre année ». Bien d'autres ? Est-ce très sûr ? En voilà du moins quelques-uns.

3. B. N. Lam. 12.

4. Une multiplication nous le prouve, qui se trouve à côté de l'addition, $275 \times 24 = 6.600$; c'est-à-dire : 275 pages de 24 vers. Le chiffre moyen des vers qui figurent sur les pages du poème recopiées par Madame de Lamartine et que renferment les archives de Saint-Point (Cf. Appendice) est bien, en effet, de 24.

6.000
 400 *Laboureurs*
 300 *éducation*
 300 *confession*
 300 *sépulture*
 100 *Épilogue*
 8.000

or, aucune place n'est faite, ici, à l'épisode du choléra qui vient, dans le texte définitif, terminer l'ouvrage. Si, comparant l'ordre prévu à cette date avec l'ordre de l'édition, nous observons qu'il suffit, entre les « *Laboureurs* » et l'« *éducation* » d'intercaler l'apologue des deux frères et les strophes sur Rome pour obtenir l'arrangement définitif, et l'épisode du choléra entre la « *Sépulture* » et l'« *Épilogue* », nous serons fort tentés de conclure que cet épisode du choléra, nonchalemment, commencé sans doute en juillet 1835, puis abandonné, ne fut rédigé tout de bon que très tardivement.

En somme, nous n'avons, en cette affaire, qu'une seule certitude réelle, c'est que ce texte est postérieur au 26 juin 1835, et tant que nous ne disposerons pas d'autres documents, nous ne pourrions présenter, pour une datation plus précise de tout ce passage, que des hypothèses.

Il n'en va pas de même pour un certain nombre d'autres fragments, tous rédigés après le 5 septembre 1835 et qui figurent, les uns dans l'album n° 20 de la Bibliothèque Nationale, les autres dans le second des albums de *Jocelyn* ayant appartenu à M. Louis Barthou.

À son retour de Paris, Lamartine est résolu à terminer rapidement son poème ¹. Deux questions le préoccupent : combler le vide resté béant, depuis la fin d'octobre 1834 entre le vers 934 de la Quatrième Époque et le texte intitulé « *Notes pour la 7^e Époque* », — et rédiger encore la quantité de vers nécessaire pour obtenir le total promis de huit mille vers.

Il commence par écrire le morceau de 128 vers qui ouvre, dans l'édition, la Neuvième Époque. C'est le développement que les notes prévoyaient sous le titre : « *Retour et chien* ». La session du Conseil général ne paraît pas avoir interrompu son travail poétique, car le second fragment contenu dans l'album n° 20 (vers 1269-1512 de la Neuvième Époque) porte, après le dernier vers, l'indication : Monceau. 25 septembre 1835 ; c'est « *La sépulture et la grotte* ».

Reste encore à écrire la « *fin de la conversation dans la grotte après la reconnaissance du sexe* ». Lamartine reprend donc les deux feuillets de l'album qu'il avait entamé, vers le 20 octobre 1834 en y mettant le titre de « *Fin de la 4^e Époque et 5^e Époque* » ; il en transcrit maintenant le texte sur l'album destiné aux fragments supplémentaires, et poursuit sa rédaction jusqu'aux vers qui seront les derniers de la Quatrième Époque sous sa forme définitive ².

1. Le 13 juin 1835 il avait annoncé, avec assurance, à Gino Capponi : « Je publie en automne deux volumes de poésie ».

2. Il ajoute ensuite, en note : « à intercaler entre le manuscrit couvert de papier bleu et le manuscrit couvert de papier rose ». Effectivement l'album B. N. Lam. 14 qui contient le début de la Quatrième Époque se présente avec une couverture bleue, et l'album Barthou contenant (sous le titre de « *Notes pour la 7^e Époque* ») le début et la plus grande partie de la Cinquième Époque offre une couverture rose vif.

Ainsi, ce large espace, libre pour deux Chants, que Lamartine, en octobre 1834 avait ménagé entre la scène de la « *reconnaissance du sexe* » et celle de l'ordination, 232 vers suffisent maintenant pour le remplir. C'est donc dans les derniers jours de septembre 1835 (et peut-être aussi dans les premiers jours d'octobre) que le poète rédigea ce fragment.

Mais « *les Laboureurs* », mais « *l'hiver, la pluie, l'isolement* », mais « *l'école sous le noyer* », tout cela n'a pas encore été traité. Le 10 octobre 1835 (c'est la date indiquée à la première page du deuxième album Barthou) Lamartine commence un « *deuxième album des fragments supplémentaires* ». Le premier texte qu'on y trouve est celui des « *Laboureurs* », dont Falconnet ¹ nous dit en effet qu'il fut écrit dans « *une matinée de l'automne 1835* ». Le second fragment que Lamartine voulait alors placer « *à la suite des Laboureurs* » ², correspond aux vers 129 à 192 de la Neuvième Époque, et précède « *les Laboureurs* » dans le texte définitif. L'« *instruction des enfants* » forme le troisième fragment de cet album et correspond aux vers 793-1016 de la même Neuvième Époque. Enfin, à la page 43 (verso) du manuscrit, on lit les vers 1017-1024 qui constituent le raccord entre la fin de « *l'instruction des enfants* » et le début du texte consacré à la confession et à la mort de Laurence.

Il ne nous reste donc plus que quatre morceaux de l'Époque IX à dater : l'apologue du Nil, à propos de la mort du colporteur juif (v. 193-282) — l'apologue des deux frères (v. 641-698) — les douze vers « *écrits sur une page de l'Imitation* » (v. 1513-1524) — et les strophes sur Rome ³.

Pour ce dernier passage seulement nous sommes en mesure d'atteindre à une certitude. Ces strophes — sauf les trois dernières et les quatre vers du début — n'avaient originellement aucun rapport avec *Jocelyn*. Elles appartiennent à une ode « *deuxième à Némésis* », composée par Lamartine en février 1832 pour répondre à une pièce de Barthélemy intitulée « *Au Pape* » et parue dans le *Némésis* du 12 février 1832 ⁴. Ces vers, que Lamartine avait renoncé à rendre publics, il les retrouve opportunément à présent ; de légères modifications aux vers du début, l'adjonction de quatre strophes (l'une d'elle disparaîtra dans le texte imprimé), lui permettent sans difficulté d'attribuer au journal intime du Curé de Valneige les propos lyriques qu'il avait autrefois voulu adresser, en son propre nom, à la *Némésis* de Barthélemy.

Quant aux trois autres fragments — assez courts, du reste — nous n'avons, sur la date et les circonstances de leur composition, aucun indice ; nous n'en connaissons pas les manuscrits originaux ; il est infiniment probable que Lamartine les ajouta, au dernier moment, à son Épisode, dans le double dessein d'allonger son texte et de préciser mieux encore la physionomie morale de son pasteur savoyard ⁵.

1. E. Falconnet, *op. cit.*, p. 73.

2. Deuxième album Barthou, p. 24.

3. Il est à noter que ces quatre morceaux ont ceci de commun qu'ils n'ont aucun lien direct avec l'action du poème et que leurs places respectives à l'intérieur de la Neuvième Époque sont assez gratuites.

4. Nous avons retrouvé et publié (R. H. L., octobre-décembre 1933) le texte complet de la pièce « *Rome, deuxième à Némésis* », daté sur le manuscrit : 20 février 1832.

5. Sans doute ces fragments figurent-ils sur un troisième album de « *fragments supplémentaires* » qui ne nous est pas parvenu.

En résumé, Lamartine entreprend, au début de novembre 1831 un *poemetto* de deux chants ; dès le mois suivant, le projet s'élargit ; l'Épisode aura quatre chants. Une première Époque est achevée le 18 janvier 1832 ; Lamartine, qui compte partir sous peu pour l'Orient, ne travaille plus qu'au ralenti, au début de 1832, à son poème, dont le plan, d'ailleurs, s'agrandit encore jusqu'à comporter « cinq ou six chants » (mai 1832). — Coupée par l'épouvantable cassure du 7 décembre 1832, la Deuxième Époque s'achève à Beyrouth, et le poète jette d'avance tout un groupe de vers sur la mort de son héroïne, en vue du sixième et dernier chant. — La Troisième Époque est faite quand Lamartine rouvre ses albums, le 4 octobre 1834 ; il écrit, en octobre, une bonne partie de l'Époque IV et en interrompt brusquement la rédaction pour écrire tout de suite une scène capitale — celle de l'ordination — qui trouvera place dans une « Septième Époque », avant-dernière du poème, vraisemblablement. — Les exigences de la vie politique le forcent à s'arrêter, pour regagner Paris, à la fin de novembre 1834. Il reprend son poème le 26 juin 1835 et rédige alors ce qui doit faire suite à cette « Septième Époque » qu'il a composée quelque six mois auparavant. Il raconte la vie de Jocelyn à Valneige, puis la mort de sa mère, puis la rencontre de Laurence à Paris. Interrompu dans son travail par le contre-coup de l'attentat de Fieschi, il se remet à la besogne le 5 septembre. En deux mois et demi, il achève son livre à l'aide de morceaux divers, l'un après l'autre fabriqués. Il comble rapidement l'intervalle qu'il avait laissé entre le vers 934 de la Quatrième Époque et le premier vers de ce qu'il avait intitulé d'abord « Septième Époque ». Et il enrichit de son mieux la dernière Époque de l'Épisode.

Puis il classe le tout, et refait la numérotation des Époques (la « Septième » devenant la Cinquième).

Sous forme de tableau, la genèse de *Jocelyn* se présente donc comme suit :

- du début de novembre 1831 au 18 janvier 1832 : Prologue et Époque I
- entre le 18 janvier et le 7 décembre 1832 : Époque II jusqu'au vers 364 inclus.

(Le 20 février 1832 : « Rome, deuxième à Némésis », dont seront tirés les vers 699-792 de l'Époque IX).

- entre le 7 décembre 1832 et le 25 juillet 1833 : Fin de l'Époque II, et la confession et la mort de Laurence (v. 1025-1269 de l'Ép. IX).
- entre le 7 décembre 1832 et le 4 octobre 1834 : Époque III
- du 4 octobre 1834 à la fin de novembre 1834 : Époque IV, jusqu'au vers 934 inclus.
Époque V.
- du 26 juin 1835 au début d'août 1835 : Époques VI, VII, VIII.

- du 5 au 25 septembre 1835 : « *Retour et chien* ». (v. 1-128 de l'Ép. IX, — et « *la sépulture et la grotte* » (v. 1269-1512 de l'Ép. IX).
- entre le 25 septembre et le 10 octobre 1835 : fin de l'Époque IV.
- à partir du 10 octobre 1835 : « Les Laboureurs », (v. 283-640 de l'Ép. IX) — « *Jour de pluie* » (v. 129-192 de l'Ép. IX) « *l'école* » (v. 793-1016 de l'Ép. IX).
- en novembre 1835 (sans doute) : apologue du Nil (v. 193-282 de l'Ép. IX) — apologue des deux frères (v. 641-698 de l'Ép. IX) sur l'*Imitation* (v. 1513-1524 de l'Ép. IX) — et vraisemblablement aussi les vers 1525-1868 (« choléra ») de l'Époque IX, commencés, peut-être dès juillet 1835.

Le 14 novembre 1835 ¹, Lamartine annonce à Aimé Martin : « demain, je termine la copie des huit mille vers que j'ai promis à Gosselin » ; et le 17 novembre il écrit à son éditeur : « Monsieur, votre poème est prêt » ². Cependant, c'est le 22 novembre seulement qu'il déclare à Latour : « Je viens ce matin d'achever pour l'impression la copie de huit ou neuf mille vers [...] » ³ et, le même jour, à Virieu : « J'ai un peu de loisir, enfin — Du 17 au 22 novembre, il a dû travailler encore un peu aux arrangements ultimes de *Jocelyn*, et acheter le « montage » de sa chaotique Époque.

Le 28 novembre ⁴, il annonce à Gosselin qu'il vient de mettre pour lui à

1. R. P., 1^{er} novembre 1925.

2. Ch. Maréchal, *op. cit.*, p. XXI.

3. Lamartine parle à Latour, dans cette lettre, de vers de *Jocelyn* « perdus [...] sur des marges de Pétrarque in-folio ». Ce Pétrarque in-folio est vraisemblablement celui auquel Falconnet fait allusion, et qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de Palerme. On y trouve, de la main de Lamartine, une inscription latine et quatre vers, qui n'appartiennent pas à *Jocelyn*. (Cf. Cesareo, *Un quatrain inédit de Lamartine et les notes sur son Pétrarque*, R. B., 6 mai 1922).

4. M. Maréchal (*op. cit.*, p. XXII) donne : 18 novembre. L'original de la lettre est conservé à la Bibliothèque municipale de Mâcon. La date, très lisible, est celle du 28 novembre.

la diligence le manuscrit du « premier volume » de son *Épisode*. Le 12 décembre, Lamartine a déjà commencé, à Mâcon, la correction des épreuves.

L'« avertissement » ¹ est daté du 15 janvier 1836.

La dédicace, datée simplement dans l'édition : janvier 1836, doit avoir été offerte à Marianne pour le 1^{er} janvier 1836. Ainsi, en 1823, Lamartine avait composé pour elle cette belle *Odula* (« A Marianna ») qui passa, dépouillée de son titre, dans les « *Préludes* » ². Son cadeau de nouvel an, en 1836, pour sa femme, c'est *Jocelyn*, tout entier transcrit de sa main.

Quant aux *Épilogues*, ils posent un problème qu'il faut examiner à part.

*
* * *

Depuis l'édition illustrée de 1841, *Jocelyn* se présente avec deux *Épilogues* : celui qui terminait le poème dans la première édition, et un « Nouvel *Épilogue* » qui avait paru d'abord dans les *Recueils*, en mars 1839, formant la troisième pièce du volume, sous le titre suivant : « *Épisode de Jocelyn. Variante* » ³.

Mais la date de publication du « Nouvel *Épilogue* » ne doit pas nous égarer quant à la date de sa composition. Il ne s'agit en aucune façon d'une inspiration nouvelle, qui aurait surgi longtemps après coup et qui aurait poussé le poète à reprendre son *Épilogue* pour lui donner une autre forme. L'examen des manuscrits va nous aider à discerner la vérité.

Du premier *Épilogue*, nous n'avons qu'un seul manuscrit, — et qui n'est pas de la main de Lamartine ⁴.

Du « nouvel *Épilogue* », nous possédons au contraire trois textes différents et tous trois entièrement écrits de la main du poète :

a) le texte de la Bibliothèque Nationale, qui figure aux pages 212-221 de l'album factice n° 50.

b) le texte du manuscrit Thomas, qui occupe sept pages à la suite du texte du poème.

c) le texte du manuscrit de Mâcon. Ce dernier texte porte pour titre : « *Épilogue. L'Herboriste* ».

La première constatation qui s'impose à nous est que le texte publié en 1839 par Lamartine, et toujours reproduit depuis lors par lui sous cette forme, n'est pas conforme au véritable *Épilogue* dont nous connaissons trois manuscrits.

Voici les seize premiers vers du texte tel qu'on peut le lire dans l'album de la Bibliothèque Nationale :

Là sans doute la mort avait fermé le livre.
Te voulais engager la servante à me suivre.

1. Le 28 novembre, Lamartine déclarait à Gosselin qu'il lui porterait lui-même sa « préface » à Paris.

2. Cf. Henri Guillemin. *La Troisième Elvire*, M. F., 1^{er} août 1934.

3. Dans l'édition illustrée de 1841 ce second *Épilogue*, imprimé en caractères plus petits, était intitulé « Variante de l'*Épilogue* ». C'est dans l'édition des Souscripteurs (1850) que le titre change et devient désormais « Nouvel *Épilogue* — Vision ».

4. Ms. de Mâcon.

Elle me répondit en me montrant du doigt
 La mousse enracinée aux lattes du vieux toit.
 « Comme elle, à ces vieux murs, ma vie a pris racine.
 On me laissera bien habiter leurs ruines ;
 Qu'est-ce qui soignerait le toit abandonné ?
 On m'y rapportera le pain que j'ai donné ».
 Je sifflai vainement le chien du jeune prêtre.
 Il gémit à la voix de l'ami de son maître,
 Mais, flairant le sentier qui menait au cercueil
 Sans faire un pas ailleurs, il me suivit de l'œil ;
 Les oiseaux délivrés revinrent à leur cage,
 Et je n'emportai rien de son pauvre héritage
 Que son Christ de buis blanc sur sa croix de latin,
 Ces feuillets déchirés, sa Bible et son bâton.
 Six mois après, [etc...]

Et là commence le texte que nous lisons dans les éditions sous le titre de « Nouvel Épilogue ». Pourquoi le poète a-t-il supprimé ces seize vers ?

C'est qu'ils avaient déjà servi, et qu'avec de menues variantes, on les a déjà lus dans l'édition de 1836 : le premier vers de ce manuscrit est aussi, légèrement modifié, le premier vers de l'Épilogue paru dans le volume de 1836 ; et les quinze vers suivants se retrouvent, retouchés, aux vers 110 à 125 du même Épilogue. On peut en outre observer que les vers 59 et 60 du texte de la Bibliothèque Nationale ¹

Comme on aime à s'asseoir sur le bloc attiédi
 Où le rayon éteint à peine est refroidi

sont comme une première et rapide esquisse de ce qui se lit à la fin de l'Épilogue publié en 1836 (v. 143-148)

Comme on aime à s'asseoir sur le banc de gazon
 Où, lorsque le soleil a quitté l'horizon
 La brume du couchant, que l'heure en paix déplie
 Vous enveloppe d'ombre et de mélancolie,
 Mais où le rayon mort qui voile sa splendeur
 Laisse longtemps sur l'herbe un reste de tiédeur.

Ces premières observations sont déjà instructives. On note par surcroît que le nom du héros est toujours, et dans les trois textes, orthographié : *Josselin* ². Voilà qui suffit à placer la rédaction du « Nouvel Épilogue » à une date antérieure à celle de la publication du Poème.

La certitude semble bien acquise que l'Épilogue révéla en 1839 par Lamar-

1. B. N. Lam. 50, p. 216 recto.

2. L'orthographe : Jocelyn, qui est celle de l'édition, ne figure dans aucun des manuscrits du poème. Le ms de Mâcon lui-même, le plus proche du texte imprimé, et qui paraît être le propre texte que Lamartine envoya à Gosselin ne présente jamais d'autre graphie que : *Josselin*.

tine est, en fait, antérieur, à l'Épilogue, publié en 1836 auquel il a fourni des vers.

Et voici d'autres preuves qui achèvent la démonstration : lorsqu'en 1835 Lamartine esquissait ces ébauches d'un passage de la Neuvième Époque qui figurent dans l'album Sénevier, il écrivait, après deux rimes qui seront les dernières du poème, les mots suivants : « Épilogue — Deux bergers des Alpes ». Or, si des deux Épilogues du poème, aucun ne correspond exactement à ce projet, il n'en reste pas moins évident que l'Épilogue publié en 1839 est infiniment plus près de cette intention primitive que l'Épilogue publié en 1836 ; c'est bien là l'entretien de deux personnages dans les solitudes alpestres ; et de ces deux hommes, l'un est un berger. Il y a plus. Lamartine, en arrivant à la fin de son poème, avait quelque peu oublié son Prologue de novembre 1831 ; dans ce Prologue, le curé de Valneige était un vieux curé, le « vieux maître » de Marthe (v. 58), à la voix « tremblante » (v. 14) ; et le poète « seul ami qu'il eut sur cette terre » (v. 1) venait, disait le texte, chaque année lui faire visite, à la Saint Jean d'été. — Cette image d'un prêtre chenu a quitté l'esprit de Lamartine en 1835 ; il écrit, à la dernière page de son manuscrit¹ : « Ici sa mort avait interrompu le manuscrit. Fin du journal du Curé de Valneige » et si l'on prend garde à la date qu'il venait d'inscrire au-dessus du dernier fragment : 28 décembre [1803] on s'aperçoit qu'il faisait mourir Jocelyn, (né le 1^{er} mai 1770)² à trente-trois ans. Mais alors, que devenait le Prologue ?

Il suffit de comparer le texte original de l'Épilogue publié en 1839 avec le texte de l'Épilogue publié en 1836 pour s'apercevoir que, dans le premier texte, l'erreur de 1835 est encore commise, tandis que dans l'autre, la faute est réparée.

Là sans doute la mort avait fermé le livre

disait le premier vers de l'Épilogue primitif ; voici encore, au neuvième vers, l'allusion au « jeune prêtre », au vers 34 : « ah ! le pauvre jeune homme ! ». Tout cela a disparu du texte de l'Épilogue qui parut dans la première édition du poème. Tardivement, Lamartine s'était aperçu du désaccord qui existait entre la fin de son poème et le Prologue. Il refit donc, hâtivement un nouvel Épilogue, — celui-là même où, dans les éditions du poème, depuis 1841, on croit voir l'Épilogue le plus ancien. Tout porte à croire qu'il le rédigea tout à fait au dernier moment, en décembre 1835 ou en janvier 1836, si l'on en juge par la place que ce texte occupe dans le manuscrit de Mâcon, hors de l'ensemble, et jeté dans les pages du début avant le texte même de l'Épisode, entre la dédicace et l'avertissement, (cette « préface » que, le 28 novembre 1835 Lamartine n'avait pas encore rédigée). Et maintenant, quelle date précise devons-nous assigner à la rédaction du véritable premier Épilogue ? Nous n'avons pas d'indication qui nous permette de le savoir exactement. La seule certitude dont nous disposons est la suivante : l'Épilogue restait à écrire au moment où Lamartine esquissait les vers qui figurent sur l'album Sénevier ; et ces vers, nous l'avons vu, datent au plus tôt du mois de juillet 1835.

1. Ms. de Mâcon, p. 347 recto.

2. Cf. Époque I, v. 7-8.

DEUXIÈME PARTIE

LE MILIEU

« JOCELYN » ET SON TEMPS

« Rien ne naît de rien dans ce monde, pas même le génie. Quand vous apercevez un grand monument littéraire, soyez sûr qu'il n'est pas isolé et que, derrière ce monument, il y a une littérature, invisible par la distance, dont ce monument est le chef-d'œuvre, mais non le commencement ». Ainsi s'exprime Lamartine devenu, sur ses vieux jours, critique littéraire ¹ ; et c'est lui-même qui de la sorte nous engage à tenter d'apercevoir « derrière » *Jocelyn* et autour de lui, toute cette « littérature » qui, pour une part, l'explique et le conditionne.

Vaguement conçu peut-être depuis la fin de 1830, achevé seulement en janvier 1836, *Jocelyn*, nous l'avons vu, mit environ cinq ans à éclore. L'inévitable influence qu'exerce sur toute œuvre littéraire l'« atmosphère d'idées » ² où elle prend naissance eut donc, particulièrement, le loisir de se développer et d'agir sur cet Épisode.

Ce milieu, littéraire, moral et philosophique, nous nous efforcerons de le restituer dans sa vérité la plus approchée, cherchant à mesurer à découvrir par quelles incidences et à quel degré son action se rendit sensible sur le poème lamartinien.

CHAPITRE PREMIER

LES IDÉES LITTÉRAIRES

Au moment où Lamartine jette les premiers vers de son Prologue, la bataille romantique avait perdu toute sa violence. Elle semblait même, à beaucoup d'esprits, dépassée, et comme appartenant déjà à l'histoire. Dès 1828 dans sa Préface des *Études Françaises et Étrangères*, Émile Deschamps, prononçant le nom de « romantiques », ajoutait, dans une prudente parenthèse : « pour

1. C. F. L. 1856. Entr. 2. T. I., p. 95.

2. Avertissement de *Jocelyn*.

nous servir encore de cette expression déjà surannée ». En août 1831, Hugo s'attachait à noter (préface de *Marion Delorme*) : « les misérables mots à querelle, *classique et romantique* sont tombés dans l'abîme de 1830 comme *gluckiste* et *picciniste* dans le gouffre de 1789 ». A la fin de la même année, Émile Deschamps, encore, prenait occasion d'un article qu'il consacrait à Balzac¹ pour déclarer : « Le paradoxe qu'il n'y avait point de romantisme, mais une littérature du XIX^e siècle, est maintenant une vérité triviale ; car si les mots de *classique* et de *romantique* se font encore entendre, ce n'est plus que comme ces coups de fusil qui retentissent dans le lointain quand la bataille est finie ». Et quand paraîtra *Jocelyn*, le *Journal du Commerce* (1^{er} avril 1836) parlera comme d'un souvenir de cette « guerre bruyante, qui opposait naguère classiques et romantiques ». Sainte Beuve ne faisait qu'enregistrer une évidence en constatant, au mois d'août 1833² : « Depuis trois années, le champ de la poésie est libre d'écoles ».

Voilà qui convenait à merveille à Lamartine. On sait dans quel éloignement décidé il s'était toujours tenu à l'égard des chapelles littéraires, — par nature et par goût, d'abord, étant, comme il disait, « homme de plein air » et qu'asphyxiait l'« esprit de parti »³, — par hauteur d'intelligence aussi, en homme qui discernait, dans chaque camp, des éléments de perfection, — par prudence et par tactique enfin, veillant à ne point assigner de limites au rayonnement de sa gloire, attentif à ne point se « constituer en opposition » avec telle ou telle partie du public, mais visant à une popularité très ample et, autant que possible unanime. Devant Genoude en 1824 (13 juin) il faisait profession de n'être « ni romantique comme vous l'entendez ni classique comme ils l'entendent ». Aux jeunes écrivains, il recommandait fortement l'attitude que pour sa part il adoptait, conseillant à Victor Hugo, le 14 septembre 1823 : « allez doucement [...] autrement on vous donnerait un nom et tout serait dit en France »⁴, et le 21 mars 1829 écrivant à Latour : « Prenez-y bien garde ! ne vous faites d'aucune école ». Devant Nodier, il avait déploré, en janvier 1830, de voir Hugo se « gaspiller dans de misérables querelles systématiques »⁵, et dans son discours de réception à l'Académie Française, le 1^{er} avril de la même année, il révélait à haute voix sa doctrine sous l'apparence d'une exhortation oratoire à l'assemblée qui l'accueillait : « Sans acception d'écoles ou de parti, disait-il, vous vous placerez, comme la vérité, au-dessus des systèmes. Tous les systèmes sont faux »⁶. Aimé Martin, savait fort bien qu'il visait juste en adressant, alors, à Lamartine cette grosse flatterie : « Un élève m'ayant demandé si vous étiez de l'école classique ou de l'école romantique, je lui ai répondu que vous étiez de l'école sublime »⁷.

1. R. D. M. 1831. T. IV, p. 314.

2. R. D. M., 1^{er} août 1833.

3. « Je suis un homme de plein air ; l'esprit de parti m'asphyxie ; je ne puis le respirer ni en religion, ni en politique, ni en littérature ». C. F. L. 1860. T. IX, p. 36.

4. R. P., 15 avril 1904.

5. R. B., 12 juillet 1913.

6. En 1864, dans son étude sur *Shakespeare*, il parlera de cette époque lointaine « où une secte littéraire appelée le romantisme luttait contre une routine littéraire appelée le classicisme ». (2^e éd. 1865, p. 4).

7. *Lettres à Lamartine*, p. 28 (lettre du 28 juin 1830).

Au jeu adroit qu'il avait joué entre les deux écoles, souriant aux uns comme aux autres, Lamartine avait gagné sa partie. Le « compte rendu des travaux » de l'Académie de Mâcon pour l'année 1829 nous apprend que le Principal du collège de la ville, prononçant cette année-là son discours de réception, célébrait Lamartine en ces termes : « Si la couleur vive et brillante dont il anime sa poésie lui donne un reflet tout nouveau, oserait-on en induire le moindre rapprochement avec cette bizarre école qui, sous le nom équivoque de romantisme, étale des formes monstrueuses que le goût repousse » ¹. Cependant, l'année suivante, pour le *Courrier Français* comme pour le *Corsaire*, l'élection de Lamartine à l'Académie Française était tenue pour une victoire du romantisme. Nisard avait beau noter dans les *Débats* ² que le nom de Lamartine « sur lequel, disait-il, tout le monde est d'accord [...] tranche, pour lui du moins, cette misérable querelle où les gens du métier s'enrégimentent sous deux enseignes » ³, moins sommaire, et plus perspicace, la *Revue Encyclopédique*, en avril 1830 ⁴, signalait qu'il se trouvait des « exaltés » pour faire de Lamartine « presque un classique », alors que l'Académie pensait sans doute, en l'élisant, « avoir fait cette fois un acte de témérité ».

Au vrai, Lamartine n'avait jamais été très séduit par le romantisme. C'était en s'amusant de lui-même qu'il avait déclaré, à propos de *Dernier chant* de Childe Harold fabriquer là « du romantisme le mieux conditionné » ⁵. Le « romantisme à la Hugo » ne lui plaisait pas plus qu'à son ami Virieu ⁶. Et lorsqu'en avril 1832 il compose son Épître à Walter Scott, ce dont il loue expressément ce nouvel « Homère », c'est de n'avoir point cédé au dérèglement littéraire de ce temps :

C'est toujours la raison qui guide ton génie ;
Ce n'est pas du désert le cheval indompté
Traînant de Mazeppa le corps ensanglanté.

L'allusion ne saurait être plus explicite ⁷.

1. « *Compte rendu des travaux* » de l'Académie de Mâcon, 1829-1832, p. 152.

2. Articles sur les *Harmonies*, 5 et 17 juillet 1830.

3. Un essai satirique — bien médiocre, mais significatif — paru en 1829 et signé Masséy de Tyrone, *Les Deux Écoles*, se terminait par les vers suivants :

Voulez-vous empêcher le lecteur de dormir ?
Faites, sans adopter l'une ou l'autre routine,
Du classique à l'instar du divin Casimir
Du romantique enfin comme en fait Lamartine.

4. R. Enc. T. XLVI, p. 252.

5. Lettre à Virieu, 22 février 1825.

6. Id., 1^{er} août 1829.

7. Lamartine déclarera aussi, à la fin de sa vie : « Quoi qu'en aient dit, il y a vingt ans, les fanatiques exagérés du goût romantique, et M. Hugo lui-même, le rire nuit aux larmes et les larmes nuisent au rire ». *Shakespeare*, p. 62. Et voici encore quelques lignes bien curieuses qu'on découvre dans un Entretien du C. F. L. sur Aristote (E. 106 T. XVII-août 1864) : « Je me garderai bien de ranimer les querelles des romantiques et des classiques [...] Mais, pour tous les juges compétents, la question a été décidée en faveur des règles qu'attaquaient si violemment des esprits plus téméraires que sensés [...] Les œuvres qu'on tentait étaient monstrueuses au lieu d'être parfaites, et elles valaient moins encore, s'il est possible, que le système hautain et vide

L'éclatement, la dislocation des écoles, leur disparition après juillet 1830 libèrent Lamartine non d'hésitations qu'il n'a jamais eues véritablement, — son goût étant tout classique, au sens le plus large — mais de prudences. Lorsqu'il entreprend *Jocelyn*, il a désormais ses coudées franches. Hormis quelques attardés, groupés autour de Viennet, ceux-là même qui, juste avant que paraisse *Jocelyn*, éliront, à l'Académie, Dupaty contre Hugo, — nul ne demandera compte à Lamartine, pour juger son ouvrage, de ses préférences doctrinales en littérature. De ces querelles qui l'agaçaient et qui lui étaient une gêne, Lamartine n'a pas eu à se soucier en composant son *Épisode*.

Pas plus que la question des écoles, celle des règles, des genres, des formes fixes n'avait, en 1831, d'actualité.

On a plus d'une fois étudié l'insurrection contre les règles littéraires dès la fin du XVIII^e siècle. Quand la préface de *Cromwell* proclamait, sur un ton farouche : « Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes [...] Il n'y a ni règles ni modèles [...] », Hugo, la chose est suffisamment démontrée, n'avait nul besoin de se donner tant de mal. De longue date, ces blêmes abstractions qu'il traitait en ennemies avaient cessé d'être meurtrières ; et, bien longtemps avant lui, Diderot avait dénoncé ces règles qui « ont fait de l'art une routine », tandis que Mercier affichait son mépris pour leur misérable « fatras »¹. Madame de Staël avait à son tour, plus calmement, expliqué que les règles de l'art n'étaient rien qu'un « calcul de probabilités sur les moyens de réussir » et que, pourvu qu'on atteignît le succès, « il importait peu de s'y être soumis »².

Avant même la révolution de 1830, le temps des poétiques était passé. Lorsqu'en 1829 Viollet Leduc avait publié son *Précis d'un traité de poétique et de versification*, le *Globe* (7 octobre 1829) avait salué cet ouvrage comme un touchant anachronisme, ajoutant : « Toutes les lois [littéraires], depuis celles qui déterminaient la forme de l'épopée jusqu'à celles qui fixaient impérieusement la place de la césure ont été remises en question ; de l'oligarchie la plus étroite, les lettres sont arrivées peu à peu à une pleine démocratie ».

Cette constatation, Lamartine la faisait pour son compte et s'en félicitait. Écrivant, en janvier 1834 ses *Destinées de la Poésie*, il montrait la poésie désormais « dépouillée » de toute « forme artificielle », n'ayant « presque plus de forme qu'elle-même » et n'acceptant plus de « mannequin ». L'épopée qu'il avait en tête, il n'avait plus à s'inquiéter de la rendre conforme, dans sa structure, aux canons, maintenant désuets, du genre. Charles Magnin, en rendant compte naguère, dans le *Globe* (4 février 1826), du *Philippe Auguste* de Parseval-Grandmaison, « poème héroïque en douze chants », écrit et composé à la mode ancienne, avait d'ailleurs souligné que la « législation scolastique » elle-même s'était montrée, pour l'épopée, moins ridiculement exigeante que pour la poésie dramatique. « Le temps, les lieux, l'ordonnance et

qui prétendait les inspirer. A bout de faux pas, d'expériences avortées, il a fallu revenir à ces routes qu'on trouvait si monotones et si plates ; il a fallu se soumettre à ce joug qui semblait si lourd et si gênant parce qu'on ne savait pas le porter ».

1. Cf. Daniel Mornet, *Le romantisme au XVIII^e siècle*, pp. 195-207.

2. *De la Littérature*, I, XII.

le nombre des chants, presque tout, disait-il, dans le poème épique est laissé à la discrétion du poète ».

Nul besoin maintenant, pour *Jocelyn*, de composer, comme, en 1825, pour le *Dernier Chant* d'Harold, un avertissement où l'on expliquerait, pour désarmer les censeurs, que ce poème aventureux ne relève point d'un type classé et qu'il n'a « pas encore de nom générique dans la littérature moderne ». C'est à peine, en effet, quand paraîtra *Jocelyn*, si un seul critique, Vinet, se demandera, sans insister, quel est au juste « le nom du genre que M. de Lamartine vient d'introduire dans la littérature » ¹. La question n'intéressait plus personne.

« D'esthétique, dira Blaze de Bury en parlant de l'auteur de *Jocelyn*, je ne lui en connus jamais » ².

Lorsque, le 16 juin 1838, Lamartine déclarait à Mme de Girardin : « Souvenez-vous de toute ma poétique : être amoureux de son sujet et songer à se plaire à soi-même », il exprimait, quoiqu'un peu sommairement si l'on veut, sa pensée très sincère sur ce point. Il savait d'ailleurs qu'en se prononçant de la sorte il ne soulèverait nul scandale, et qu'en vérité chacun, pour son compte, pensait de même autour de lui.

*
* *

Imagineraient-on aujourd'hui qu'en 1830 et dans le temps même où paraissent, où vont paraître les *Consolations*, les *Harmonies*, les *Feuilles d'automne*, c'était un lieu commun de dire que la poésie n'était plus de saison ?

En avril 1830, annonçant à ses lecteurs la publication prochaine des *Harmonies*, la *Revue de Paris* ajoutait : « Nous sommes curieux de constater à quel succès peut prétendre aujourd'hui le lyrisme au milieu de notre société occupée et positive ». Au mois de novembre de l'année suivante, Hugo réclamait l'indulgence, dans la préface de ses *Feuilles d'automne* : « En pareil moment [...] c'est folie de publier un volume de pauvres vers désintéressés ». La *France Littéraire*, en mars 1832, insérera une étude sur le « peu de popularité de notre poésie », et Creuzé de Lesser, trois ans plus tard, parlera de « l'effroi involontaire dont tant d'honnêtes gens sont saisis, à l'aspect d'un volume de vers » ⁴.

Aussi Lamartine, redoutant pour ses *Harmonies* un petit accueil, avait-il eu grand soin de préciser, dans son avertissement que ces vers ne s'adressaient « qu'à un petit nombre ». « Le monde, disait-il, n'en a pas besoin ; il a ses soins et ses pensées ». Un mois après la mise en vente de ses deux volumes, il déclarait tout net à Virieu (8 juillet 1830) « Pour de la poésie, le temps est passé ». Et on le verra même, en 1832, traiter avec dédain les vers, raillant leur « froid écho », où la pensée, qui s'abaisse au jeu puéril de ces « deux mots pareils vibrant à l'unisson »

Danse complaisamment aux caprices du son ⁵.

1. *Semeur*, 23 mars 1836.

2. Blaze de Bury, *Tableaux romantiques*, 1878, p. 149.

3. R. P. T. XIII, p. 255.

4. F. L., 1835 T. XXII, p. 109.

5. « *Pensées en voyage* ».

Cette condamnation des vers, il est vrai, était prononcée, — aimable inconscience — en vers elle-même, et prenait place dans une épître qui ne manquait ni de vigueur ni d'élégance. Ce faisant, Lamartine imitait le siècle qui, sévère en paroles pour la poésie, offrait en même temps l'exemple d'une incroyable fécondité poétique.

En octobre 1829, Philarète Chasles, dressant dans la *Revue de Paris* une « statistique littéraire et intellectuelle de la France pendant l'année 1828 », avait pu dénombrer quatre cent soixante trois poèmes ou recueils de poésie pour deux cent soixante sept romans ou contes ; la même Revue, en juin 1833, constatait : « il s'est publié depuis janvier dernier plus d'un million de vers », et la *France Littéraire* de janvier 1834 enregistrait la prodigieuse abondance de la production poétique, « inondation véritable » de pièces et fragments de toutes sortes, de *Mélanges*, de *Réveries*, d'*Essais poétiques*, d'*Études poétiques*, d'*Esquisses poétiques*, voire même de *Soupirs poétiques* et d'*Insomnies poétiques*.

Allons ! le temps n'était pas si « passé », de la poésie, et Lamartine, tout en notifiant à Virieu ce procès-verbal de décès, lui annonçait dans la même lettre, qu'il méditait tout à la fois un drame et une reprise de son épopée.

La vérité, c'est qu'il voulait seulement changer sa manière. Les commentateurs dont la presse avait entouré les *Harmonies* lui avaient démontré la nécessité d'inventer un autre langage et de renouveler en même temps ses thèmes et son expression. Dix jours s'étaient à peine écoulés depuis la publication des *Harmonies* que, citant à Aimé Martin les insultes de l'*Universel* (« mélancolie bavarde, radotages d'une théophilanthropie absurde »), — propos, disait-il, qui « me font moquer de moi dans mon pays », il concluait : « Cela dégoûte des vers » ¹. La *Revue de Paris* ² n'avait accordé aux *Harmonies* qu'un compte rendu assez hostile, insistant sur leur monotonie, dénonçant cette « poésie à tiroir dont les procédés pourraient se réduire aux termes d'une formule ». Le bienveillant Nodier lui-même, dans la *Quodienne* (10 juillet 1830) conseillait à Lamartine de mêler à son « murmure » « quelques accents énergiques » et « surtout de rattacher quelques cordes humaines et passionnées à la harpe [...] des prophètes ». L'année d'après, Barthélemy prendra moins de formes pour signifier au poète qu'on en avait d'assez des « sublimes extases »,

Des harpes de Sion, des saintes paraphrases.

Ces *Harmonies* qu'il avait écrites surtout pour sa mère, pour lui donner cette joie de voir son fils employer enfin son talent, comme elle le lui avait si souvent demandé, à chanter la gloire du Créateur, Lamartine a le sentiment qu'elles viennent trop tard, qu'elles sont un peu, en effet, d'un autre âge, qu'il aurait fallu, au moins, les écrire autrement. Le 13 juillet 1830, il dit à Nodier : « Je vois bien [...] que vous n'êtes pas complètement content de mes pauvres *Harmonies*. Je suis comme vous et plus que vous ; je sens qu'on doit leur reprocher avec raison, monotonie, sécheresse, pompe, pathos etc... J'ai trop pris le ton convenu du cantique ancien » ³. Et le 17, il écrit à Hugo : « Je vous

1. Lettre du 27 juin 1830. R. P., 1^{er} octobre 1925.

2. R. P., T. XV, pp. 247-249 (juin 1830).

3. Lettre publiée dans *La Révolution Française*, juillet-décembre 1886, p. 93.

remercie de défendre ce peu de poésie que je viens de publier. Je sens avec honte combien c'est peu, combien ce n'est rien, combien ce rien est souvent mauvais. Ne craignez donc pas d'avouer mon imperfection que je sens au delà de tous les critiques [...] J'ai manqué mes poésies religieuses. Je sens aujourd'hui comment je devais les écrire » ¹.

Comment ? — Il l'avait confié à Virieu dès le 1^{er} août 1829, lui adressant ce jour-là deux cents vers « d'un nouveau style, moins pompeux, moins solennel, disait-il, [...] quelque chose de plus intime, de plus vrai, de plus dénué d'affectation ». Et ce disant, il livrait le mot-clé, ce mot qui allait connaître, pendant plusieurs années, une si belle fortune ; la poésie « intime » faisait alors son apparition. Sainte Beuve avait publié en avril 1829 ² ses *Pensées et Poésies de Joseph Delorme*, où le jeune poète se montrait attentif aux « innombrables voix intérieures [...] d'une âme qui s'éveille à la vie » ³, et soucieux d'exprimer « au vif et d'un ton franc quelques détails pittoresques ou domestiques jusqu'ici trop dédaignés » ⁴. Avant même la publication de son second recueil (les *Consolations* parurent en mars 1830 ⁵), le *Globe* (20 janvier 1830) parlait, avec quelque irritation, de ces jeunes « lakistes français » qui avaient nom Turquéty (*Esquisses Poétiques*), Mauge (*Élégies*), Fontaney (*Ballades*), et déplorait de voir « tant de nouveau-venus » s'engager « étourdiment » dans la voie d'une poésie rêveuse et tendre.

« Il commence à s'élever » disait, avec un peu de retard, la *France Littéraire* en janvier 1834, une école de la « poésie de l'âme et de la vie intime, poésie toute d'inspiration, de fraîcheur, de naïveté ». L'année précédente, à la date du 13 mars, Maurice de Guérin notait dans son *Journal* « quelques pensées remarquables » qu'il trouvait dans l'*Europe Littéraire*. « Il y est dit, écrivait-il, [...] que l'âge est venu de la poésie intime, profonde, analytique ». Et il ajoutait : « Ces pensées ne sont pas tout à fait neuves et courent le monde depuis quelque temps ; mais il est bon de se rendre présent le plus possible le grand mouvement qui s'opère » ⁶. En mars 1834 la *France Littéraire* encore consacrait tout un article, assez malveillant d'ailleurs, à « La poésie intime ».

Béranger, en mars 1830, avait félicité Sainte Beuve d'introduire en France « un genre de poésie absolument nouveau [...] la haute poésie des choses communes de la vie » ⁷. Sainte Beuve lui-même, dans ses *Consolations* (pièce IX) louait Fontaney de chercher dans la bonne direction les sources de son inspiration :

Des plus cachés destins tu montres la hauteur.

Hugo, présentant au public ses *Feuilles d'automne*, les donnait comme « des vers de l'intérieur de l'âme », des vers « comme tout le monde en fait ou en rêve, des vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée » ⁸. En novem-

1. Lettre p. p. Louis Barthou dans *Les Annales politiques et littéraires*, 13 juin 1920.

2. Cf. *Journal de la Librairie* du 4 avril 1829.

3. Sainte Beuve. *Poésies Complètes*, 1863, p. 7.

4. *Ibid.*, p. 25.

5. Cf. *Journal de la Librairie* du 27 mars 1830.

6. Maurice de Guérin, *Journal, lettres et poèmes*, p. p. G. S. Trebutien, 1876, p. 15.

7. Sainte Beuve, *op. cit.*, p. 120.

8. La R. D. M. (décembre 1831, T. IV, p. 668), adoptant les mots qu'il fallait pour assurer le succès de l'ouvrage, annonçait en lui un volume « de poésie intime, domestique ».

bre 1831¹, paraissait, sans nom d'auteur, un livre de vers, intitulé *Marie, roman*, et qui était fait tout entier de petites pièces sincères et douces, tableaux agrestes, récits familiers, humbles souvenirs émouvants. L'ouvrage de Brizeux prenait place d'emblée dans cette poésie au goût du jour.

En 1830, en 1833, on rééditait les œuvres de Ballanche, ce visionnaire, et l'on pouvait lire, dans son *Essai sur les Institutions Sociales*, qui datait de 1818, ces lignes où se trouvait prédit l'avènement de la poésie intime : « Les muses dédaigneuses de la Grèce ne voulaient s'occuper que de royales douleurs, d'éclatants revers. Le système de l'égalité va s'introduire à son tour dans la région de la poésie et des arts. Les larmes de l'homme obscur exciteront aussi nos douleurs »². On regardait aussi par-dessus les frontières, et Ballanche invitait les Français, dans le texte même que nous venons de citer, à se ressouvenir de la *Parthénoïde* et d'*Hermann et Dorotheë*, — ce livre que Bitaubé, dans la préface de sa traduction (1800) avait donné comme « une épopée d'un genre nouveau »³. Fontaney, Sainte Beuve insistaient sur l'exemple des lakistes ; et c'était, à la suite de ces périlleux conseils, les vannes ouvertes au déluge de ces *Pressentiments*, de ces *Amertumes*, de ces *Inspirations du Cœur*, de ces *Chants de l'âme* et autres *Confiteor* qui submergent les pages du *Journal de la Librairie* entre 1832 et 1835.

Parmi tant d'ouvrages aujourd'hui oubliés, si les *Poésies de l'âme* d'Eulalie Favier, les *Primevères* d'Ed. L'Hôte et les *Hirondelles* d'Esquirois méritent au moins d'être cités, quelques autres recueils valent mieux qu'une simple mention, tels que les *Pleurs* de Marceline Desbordes-Valmore, la *Vie Intime* de Latour, l'*Âme et la Solitude* d'Achille Duclésieux et les *Confidences* de Jules Lefèvre⁴.

Lamartine, soyons-en sûr, recevait l'hommage de tous ces volumes⁵. Très certainement, il ne les lisait pas tous ; mais il lui suffisait de regarder leurs

1. Cf. *Journal de la Librairie* du 19 novembre 1831.

2. Balla che. O. C. 1833 T. II, p. 397.

3. *Hermann et Dorotheë*, trad. Bitaubé, éd. de la Bibliothèque Nationale, 1877, p. 1.

4. On peut retenir encore les *Nouvelles mélodies françaises* d'Alph. Le Flageuais et les *Préludes* de Jules Canonage.

5. C. Latreille a publié (L. C., 25 juin 1926) la lettre que Lamartine adressa, le 5 novembre 1833 à Latour pour le remercier de sa *Vie Intime*. Voici quelques billets inédits, sans date, de Lamartine à Latour et à Duclésieux.

A Latour. — Je vous remercie du divin sonnet et je vous excuse de l'album. Voici quatre lignes et non quatre vers. Les vers sont bien loin de moi dans cette session. Ils m'attendent, j'espère, à l'ombre que mes vieux chênes recouvriront au printemps. J'en consacrerai alors à la mémoire de cette jeune et ravissante femme qu'on pleure dans votre palais et qu'on pleure même où on n'a connu que son génie et sa vertu. Adieu et amitié. Lamartine (1^{er} février). *

Id. — Je n'aime pas à être vengé, mais il est doux d'être défendu surtout par l'amitié et la fraternité du talent. Merci donc. Je n'ai pas lu encore. Je lirai ce matin à la Chambre le journal de Paris de samedi. Quand vous aurez quelques moments libres, pensez à moi le soir, vers sept ou huit heures. Tout à vous. Lamartine. *

Id. — J'ai lu. Vous seul m'avez compris, parce que vous m'avez aimé. Ma reconnaissance est donc de l'amitié aussi. Je ne trouve pas un mot à changer, si ce n'est ceux qui sont trop flatteurs et trop enthousiastes pour moi. Mais l'enthousiasme naît de lui-même et hors du sujet. Voilà pourquoi vous en avez et vous l'exprimez si admirablement ; c'est à mon avis ce que vous avez jamais écrit de

titres et d'en feuilleter distraitemment les pages pour constater, dans l'étroite parenté de leur inspiration, le témoignage qu'ils lui apportaient d'une poésie tout « intérieure » et attachée à traduire, de façon directe, l'humble réalité dramatique d'âmes pareilles à toutes les âmes.

Dès le 1^{er} avril 1830, dans son discours de réception à l'Académie Française, il avait laissé voir qu'il n'était pas inattentif à cette direction nouvelle que prenait la poésie ; ce que le temps présent, déclarait-il, réclame de nous, poètes, c'est « l'écho vivant de nos sentiments les plus intimes » ; quatre ans plus tard, cherchant à caractériser la poésie de l'avenir, il disait d'elle : « elle sera intime, surtout », et « plus vraie, plus sincère, plus réelle qu'elle ne fut jamais ». En s'exprimant de la sorte, il songeait au poème qu'il avait alors en chantier et que l'année suivante, il annoncera à Mme de Barol en ces termes : « [...] deux petits volumes de poésie d'un genre nouveau et très intime » ¹. C'est le même mot encore qu'il employait, parlant de *Jocelyn* également, dans une lettre de la même époque à son ami Guichard de Bienassis : « [...] un épisode de vie cachée et intime » ².

Soucieux, comme il l'avouait lui-même, d'être « de son temps » ³, Lamartine n'avait eu qu'à regarder autour de lui pour discerner les tendances nouvelles du milieu littéraire et faire aussitôt son profit des indications multiples qu'il recevait ⁴. Mais il ne serait nullement impossible que quelqu'un, particulièrement, ait agi sur lui et qu'il ait subi l'influence d'un exemple individuel. Je veux parler de Sainte-Beuve, dont les vers et dont les propos ont attiré et retenu un moment au moins — la chose est hors de doute — l'attention de Lamartine.

Lamartine avait entendu parler de Sainte-Beuve chez Hugo en octobre 1828 ; il avait lu alors des vers de lui, et les avait admirés. Des lettres s'échangeaient entre eux ; ils doivent se rencontrer au printemps de 1829. On sent Sainte-Beuve ravi d'entrer dans l'amitié d'un homme illustre, de celui en qui l'on s'accorde à voir le plus grand poète du jour. La rencontre a lieu chez Hugo, au début de juin 1829. Le 15, Sainte-Beuve écrit à Lamartine : « J'ai bien besoin de causer poésie avec vous [...] » ⁵ car *Joseph Delorme* a paru depuis deux

mieux et ce qu'on a écrit de mieux sur moi. Pouvez-vous m'envoyer deux ou trois de ces épreuves pour mon père et mes amis ? Je vous serais très obligé. Où cela doit-il paraître ? — Lamartine. *

A Duclésieux. — Monsieur et excellent émule, j'ai reçu vos beaux vers avec bien du plaisir. Il n'y a que la poésie qui verse ces baumes cristallisés en vers immortels. Dès que j'aurai un moment dérobé aux tourments des affaires, j'irai vous serrer la main. Quant au fond de la question traitée si pathétiquement dans vos vers, nous ne sommes pas si loin que vous le pensez. J'ai brisé le vase, mais j'ai recueilli la liqueur dans mon âme. Tout à vous de cœur. Lamartine. *

Id. — J'ai lu avec charme et sérieuse admiration. Mais voulez-vous la vérité dans l'enthousiasme ? C'est trop long, la situation s'épuise, et l'intérêt avec la plainte. Retranchez la moitié des cantiques et doublez ou triplez le récitatif. Une ou deux scènes épiques à la place, ce sera divin !. Dixi. Mille sympathies d'homme et de poète. Lamartine * (Arch. S. P.).

1. Lettre du 27 janvier 1835. Cf. R. B., 29 février 1896.

2. Lettre s. d. *Correspondance*, in-16, t. III, p. 353.

3. Cf. sa lettre à Virieu du 10 février 1830.

4. On peut s'étonner de voir Lamartine prétendre, comme en s'excusant, dans l'Avertissement de *Jocelyn*, que le style de cet Épisode est « bien distinct de l'atmosphère d'idées qui nous enveloppe aujourd'hui ».

5. Cf. Chesnier du Chesne, *Lamartine et Sainte-Beuve*. R. D. M., 1^{er} novembre 1933.

mois déjà, et Sainte-Beuve sait que Lamartine a des sévérités pour ce livre. Il veut donc entendre le grand homme lui adresser de vive voix ses amicales critiques ; il veut aussi justifier sa manière, expliquer du moins ce qu'il a voulu faire, ce qu'il a tâché d'apporter de neuf dans la poésie française. Tous deux, un jour de la seconde quinzaine de juin, ils vont ensemble, dans le petit jardin des Chartreux, derrière le Luxembourg. Ils parlent longuement, simplement. Et Lamartine, sans trop y paraître, et dessinant du bout de sa canne des lignes sur le sable, écoute avec étonnement ce jeune homme qui a beaucoup lu, qui sait tant de choses et qui, tellement mieux que lui-même, est au courant des goûts d'aujourd'hui, en France et ailleurs. Peut-être se passe-t-il en lui quelque chose, sur un tout autre plan, de ce qui se passera, deux ans après, lorsqu'il entendra J. M. Dargaud lui révéler l'âme de ces jeunes démocrates, ardents déistes, hostiles à l'Église. Sainte-Beuve lui aussi est un témoin, dont les paroles ne soulèvent pas d'aussi gros problèmes, qui ne cherche point à peser sur lui, qui, bien au contraire, certainement, lui parle comme à un grand aîné, plein de sagesse et de génie, mais qui pourtant, sans le savoir, l'inquiète un peu, le trouble, jette en lui la crainte de se sentir dépassé peut-être, vieux déjà, et déjà tenu pour un poète d'autrefois. Devant ce garçon de vingt-cinq ans, Lamartine redoute, avec sa quarantaine toute proche, de sentir son règne s'achever ¹.

Tout ce que lui dit Sainte-Beuve reste inscrit dans son souvenir. Il a beau affecter, avec une négligence un peu supérieure, l'attitude d'un homme arrivé qui donne, à un débutant, de bienveillants conseils, et endosser le personnage de critique vétilleux, attaché à poursuivre les imperfections de la forme, à dénoncer le travail trop hâtif, l'insuffisance des retouches, l'excès des hyperboles, le « vernis trop vif » et le rythme souvent « boiteux », s'il multiplie les griefs, c'est justement peut-être afin de ne pas laisser voir tout ce qu'il a retiré lui-même d'enseignements d'une poésie inattendue, qui l'a déconcerté d'abord, mais qui, prenant à ses yeux la valeur d'un document, lui a révélé une manière de style qu'il va se hâter d'adopter, en même temps qu'à portée de sa main, des terres nouvelles à conquérir...

Dans l'épître qu'il écrit à Sainte-Beuve, au milieu d'août 1829, il lui répète « en vers [ses] injures poétiques » ², mais il a grand soin de se taire sur les enrichissements qu'il a gagnés, personnellement, à la rencontre de cette poésie. Cependant, dès le 1^{er} août, il a confié à Virieu qu'il tentait de se faire « un nouveau style, d'après — disait-il expressément — ce que j'ai vu et entendu à Paris ». — Cette *Bénédiction de Dieu dans la solitude* qu'il termine le 30 juillet 1829, avec ses beaux vers familiers, attendris, soyons sûrs qu'elle porte la marque de l'effort qu'il entreprend pour baisser d'un ton le chant d'une lyre trop sonore ou trop noble, et pour atteindre à cette musique plus douce, plus proche du cœur, dont Sainte-Beuve lui a donné l'idée. De même l'*Épître à Sainte-Beuve*, sans que nul aveu s'y formule, par elle seule et son allure dépourvue d'emphase, et l'évocation qu'elle présente dès les premiers vers — cette

1. Sainte-Beuve, sans vouloir, je pense, être cruel (mais, avec ce dangereux Sainte-Beuve, est-on jamais sûr de l'intention ?) comparera Lamartine, trois ans après (juin 1832) à un « soleil qui penche », mais qui n'en est que « plus beau ». (Cf. Sainte-Beuve, *Poésies Complètes*, p. 100).

2. Lettre à Sainte-Beuve, 24 août 1829, p. p., Chesnier du Chesne *loc. cit.* — C'est le 29 août 1829 que Vignet, de Paris, écrivait à Lamartine : « J'ai envoyé tes vers à M. de Sainte-Beuve, rue N.-D. des Champs, mais j'ai profité de ta permission pour les lire »* (Arch. S. P.).

table, dans une maison à la campagne, où deux amis boivent le vin de l'hospitalité tandis que la chandelle entre eux se consume — n'est-elle pas une sorte d'hommage rendu au style de celui envers qui l'on feint d'être sévère tout en empruntant son langage ?

Il semble qu'aux yeux de Lamartine, Sainte-Beuve, à cette date, ait été un peu comme un écolier très doué, et fort ingénieux, qui surprend ses maîtres eux-mêmes ; sa jeune maladresse, son inexpérience le rendent incapable d'exploiter parfaitement les trouvailles qu'il a faites. Il ne conviendrait ni à la position ni à l'âge de Lamartine d'avouer à ce jeune homme qu'il a fort envie de le suivre dans le sentier que lui-même s'est tracé tout seul. Il est plus commode de n'en point l'avertir, d'insister sur ses déficiences, et de passer royalement devant lui, à présent que la voie est frayée.

C'est ainsi, du moins, que Sainte-Beuve interprétera l'opération qu'il va voir s'accomplir avec *Jocelyn*. Dans son article du 1^{er} mars 1836 sur l'Épisode de Lamartine, il laissera assez bien entendre que son rôle à l'égard du grand poète fut celui d'un initiateur détroussé. L'année suivante, l'avant-propos de *Monsieur Jean, maître d'école*, dans les *Pensées d'août* reprendra, plus distinctement, ce grief. « Dans son admirable et charmant *Jocelyn*, dira Sainte-Beuve, M. de Lamartine, avec sa sublimité facile, a, d'un pas, envahi tout ce petit domaine de poésie dite intime, privée, domestique, familière où nous avions essayé d'apporter quelque originalité et quelque nouveauté. Il a fait comme un possesseur puissant qui, apercevant hors du parc quelques petites chaumières, quelques cottages qu'il avait jusqu'ici négligés, étend la main et transporte l'enceinte du parc au delà, enserrant du coup tous ces petits coins curieux [...] » ¹.

Il est bien certain qu'il y avait, dans l'amertume mal déguisée de ces reproches, une réclamation assez valable et plus qu'à demi-justifiée. Sur la fin de sa vie, en mai 1864, Lamartine avouera que ses critiques à l'adresse de *Joseph Delorme* n'avaient pas été tout à fait sincères ; il déclarera même : « J'étais ivre de cette poésie toute neuve » ². Ce qu'il y a de sûr c'est qu'en 1830, les *Consolations* lui parurent tout à fait excellentes. Le 27 juin, il écrivait à leur auteur : « Elles sont ravissantes, je le dis et je le répète, c'est ce que je préfère dans la poésie française intime [...] J'en ai pleuré, moi qui oncques ne pleure. Soyez en repos contre vos détracteurs. Je vous réponds de l'avenir avec une telle poésie ». Et ce n'était pas là louanges polies d'auteur à auteur ; le 13 juillet, Lamartine disait à Nodier que si ses *Harmonies* étaient à refaire, il y emploierait « le ton vrai de Saint Augustin et de Sainte-Beuve ; je préfère les *Consolations*, en toute vérité » ajoutait-il ³. Dans son commentaire de l'Épître à Sainte-Beuve pour l'édition des Souscripteurs, Lamartine répétera qu'il fut « enthousiaste » des *Consolations* dès qu'il les connut, et dix neuf ans plus tard, le 22 avril 1863, il dira encore à Sainte-Beuve : « Je viens d'éprouver en lisant vos

1. Ste-Beuve, *Poésies Complètes*, p. 150.

2. C. F. L. Entr. 101. T. XVII.

3. Les noms de Saint Augustin et de Sainte-Beuve, prononcés ainsi côte à côte, peuvent d'abord surprendre. Mais il faut se rappeler que l'une des deux épigraphes de *Joseph Delorme* était tiré de Saint Augustin, et qu'une autre citation des *Confessions* (IV, 8) figurait dans la préface des *Consolations*. — Signalons que le titre d'une des *Harmonies* : « Pourquoi mon âme est-elle triste ? » paraît directement emprunté aux *Confessions* de Saint Augustin « Je demandais à mon âme pourquoi elle était triste » (IV, IV, 9).

poésies ce *mens interior* que j'avais si fortement senti en lisant vos vers à vingt-cinq ans » ¹.

Dans le très petit nombre de livres ayant appartenu à Lamartine et que l'on conserve à Saint-Point dans le cabinet de travail du poète, figure, sous une belle reliure en cuir sombre, un exemplaire de l'édition originale des *Consolations*.

Sans doute, de longue date, Lamartine avait manifesté son goût pour la poésie « pédestre » et familière ² ; l'épître à Virieu qu'on trouve dans la *Correspondance* à la date du 11 août 1821, les lettres en vers à Montherot, si curieuses, que Madame de Brimont a publiées ³, nous révèlent un Lamartine, bien avant sa rencontre avec Sainte-Beuve, fort adroit, déjà, à traiter en vers des thèmes domestiques, si bien qu'il suffira, pour passer des épîtres à Montherot aux « Lettres » que Jocelyn écrit à sa sœur, d'un assez minime décalage. Sans doute aussi, comme nous le verrons, d'autres exemples et d'autres conseils — bien antérieurs à ceux de Sainte-Beuve, et plus lourds de prestige — ont certainement pesé sur Lamartine pour l'acheminer, en 1830, vers un poème de style familier ; sans doute enfin, s'il y eut, sur la poésie de Lamartine, après juin 1829, des reflets de la poésie de Sainte-Beuve, il y eut, non moins sûrement, une influence de Lamartine sur le poète des *Consolations*, et Sainte-Beuve, frappé, je le crois, du reproche d'avoir choisi pour *Joseph Delorme* une « vérité trop rampante et trop nue », s'efforça, pour son nouveau recueil, de mettre, selon ses propres paroles, « plus de sublimité dans les conclusions ».

Cependant on peut se demander si cette idée, profondément présente en Sainte-Beuve, et plusieurs fois reprise dans ses poésies ⁴, que tous les destins si humbles soient-ils, ont une étonnante grandeur, n'a pas aidé, ou peut-être décidé même Lamartine à oser choisir un curé de campagne pour en faire le héros de son grand Épisode épique. Lorsque, le 12 février 1836, il envoie son poème à Sainte-Beuve, si ce livre a « quelque prix pour des poètes » lui dit-il, « ce n'est pas par l'éclat, mais par l'intimité et la vérité » ; et c'est enfin un témoignage bien important que celui qui nous est apporté par un article de l'*Écho de la Jeune-France* en date du 1^{er} mai 1836 (l'article est signé Th. de la Villemarqué) : « Le plus bel éloge qu'on en puisse faire [— il s'agit des *Consolations*] est de répéter le mot si loyal et si franc de M. de Lamartine : Sans les *Consolations*, je n'aurais pas fait *Jocelyn* ».

Lamartine avait encore, après les *Harmonies*, une raison supplémentaire et impérieuse de vouloir, en poésie, faire du neuf ; c'était le foisonnement, autour de lui croissant, de ces disciples importuns qui l'accablaient d'hymnes et de dédicaces et donnaient de lui-même, à l'opinion littéraire, une image sans cesse répétée où il refusait de se reconnaître. En 1835, la *Revue poétique du XIX^e siècle* ⁵ constatera : depuis 1830 surtout, « la poésie française s'épuise à

1. Il veut dire : à trente-neuf ans. Les lettres de Lamartine à Sainte-Beuve, du 27 juin 1830 et du 22 avril 1863 ont été publiées par M. Chesnier du Chesne, *loc. cit.*

2. « J'ai moi-même un goût naturel très vif pour ce genre pédestre de poésie » écrira Lamartine dans l'« Entretien avec le lecteur » (1849) qui servira de nouvelle préface aux *Recueils* pour l'édition des souscripteurs.

3. R. de Brimont, *L'Album de Saint-Point, ou Lamartine fantaisiste*, Paris, 1923. — Songeons aussi à l'Épître à Ad. Dumas (1838) et à la lettre à Alphonse Karr (1857).

4. Cf. en particulier, les pièces VIII et IX des *Consolations*.

5. *Revue Poétique du XIX^e siècle*, T. I, p. 195.

vouloir imiter Lamartine, le seul maître des cœurs ». Voici Jules de Rességuier, en 1830, dédiant à Lamartine des vers que recueilleront les *Prismes Poétiques*, voici Jules Canonge et son « Ange de poésie, — à M. de Lamartine » (1831) voici Amédée Pommier consacrant au chantre d'Elvire la Quatorzième pièce de ses *Poésies* (1832), voici Duclésieux et ses vers « A M. de Lamartine, à son retour de Jérusalem » (*L'âme et la Solitude*, 1833), voici Félix Arvers (*Poésies*, 1833) dédiant des strophes au poète des *Harmonies*, voici Turquety s'essayant dans *Amour et Foi* (1833) à marcher sur les traces du maître, et Jules Canonge encore, dans ses *Préludes* (1836) chantant pour Lamartine la « Destination du génie », tous ceux en somme que Sainte-Beuve, avec un demi-sourire narquois, appelait ces « vierges et vertueux esprits »¹.

Béranger qui, le 14 avril 1836, maudit le « prétendu lyrisme dont on nous accable, dit-il, depuis tant d'années », ajoute expressément : « Et Lamartine est un des coupables »². Nisard, en 1837, nommera en Lamartine « le père, ou tout au moins le parrain, d'une infinité de volumes de poésies féminines, tout parfumés et tout dolents »³. Sylvius (Edm. Texier) dans sa *Physiologie du Poète* (1841) consacrera un paragraphe ironique au « poète lamartinien » ; c'est, dira-t-il, « l'espèce la plus nombreuse de la famille des poètes ; elle grouille, elle fourmille » ; apostrophant Lamartine lui-même, il s'écriera : « Ce que je vous reprocherai toute ma vie, [...] c'est d'avoir engendré [cette] foule de poëtailons ».

Les disciples ! « cette proie et cette lèpre du grand homme », dira Sainte-Beuve...⁴. Chateaubriand, rendant à Marcellus les *Méditations* que son secrétaire lui avait fait lire par surprise, avait depuis longtemps prophétisé sur Lamartine : « Si jamais il fait aussi des élèves, comme les imitateurs médiocres ne savent qu'outrer, ils perdront la poésie, et peut-être la langue »⁵.

C'est en 1836 qu'Eugène Pelletan écrit dans l'*Artiste*⁶ cette phrase singulièrement vraie et qu'on s'étonne de lire à cette date : « La postérité de Lamartine lui fut nuisible ; l'imitation le discrédita ». Ces Ed. L'Hôte, ces Esquiros, ces Raynal, ces Van Hasselt, toute cette nouvelle et fâcheuse pléiade qui prenait, bien malgré lui, Lamartine pour maître à chanter, et que dénonçait Falconnet dans la *France Littéraire* en décembre 1834, tous, cherchant un peu de gloire dans le rayonnement du grand homme, rejetaient en fait sur son nom quelque chose de leur fragilité, de leurs larmoiements, de leur fade azur⁷ ; et Lamartine, qu'agaçaient ces suiveurs, se demandait s'il n'avait pas en effet, par quelque complaisance à paraître débile et languide au temps de ses débuts surtout, mérité ce cruel destin, dont Nisard se gaussait, d'être « traduit en vignettes vaporeuses et en romances plaintives, offert en cadeau d'étrennes jusque dans les pensions de jeunes filles »⁸.

1. R. D. M., 15 septembre 1833.

2. Lettre à Lebrun. R. B., 16 août 1913.

3. R. P., février 1837. « M. de Lamartine en 1837 ». Article reproduit dans Nisard. *Mélanges* 1838, t. II.

4. C'est à propos de Joseph de Maistre. *Portraits Contemporains*, 1862. T. I, p. 433.

5. Marcellus. *Chateaubriand et son temps*, 1859, p. 114.

6. *L'Artiste*. T. XI, p. 249.

7. Ainsi encore La Morvonnais parlant des « lèvres sérapiques du chantre des *Méditations* » dans la *France Catholique* d'octobre 1834. (T. II, p. 242).

8. Nisard, *op. cit.*, p. 113.

Et de fait, la trompeuse image que l'on se faisait, presque universellement de lui était si fortement gravée dans les esprits qu'un homme comme Berlioz lisant en septembre 1831 les vers robustes de la Réponse à *Némésis*, déclarait en toute bonne foi : « C'est à mon avis tout ce qu'on peut voir de suave, de délicat, de céleste ». Et Berlioz ajoutait même ingénument : « Quel dommage qu'il soit si incomplet ! Il ne sort pas des cieux ! »¹. Tant il est difficile à un écrivain, même auprès des meilleurs esprits, de briser ces catégories dont il semble que le public ne se puisse passer et où il classe une fois pour toutes ceux qui ont attiré ses regards.

Regardons-le tel qu'il était, véritablement, celui qu'on s'imagine alors — et pour si longtemps hélas ! — frêle et toujours en larmes ou toujours agenouillé ; écoutons-le dire à haute voix ce qu'il veut, qui il est. A la veille de ses quarante ans, il avait écrit à Sercey : « Je sens éclore en moi un homme plus fort et plus complet »². L'année suivante, son Ode « au Peuple du 19 octobre » révélait une âme trempée « dans des torrents de force et de virilité » ; et s'il trouve lui-même du mérite à ces vers, c'est qu'il y reconnaît ce ton « mâle » où s'exprime sa vraie nature³. La Réponse à *Némésis* comparera son âme à un « feu ». Jouets d'enfants, ces « fragiles roseaux » dont il tirait jadis un son « plaintif et doux » ! sa main dure, à présent briserait la « harpe de l'autel » ; sa poitrine ferait éclater « le clairon de guerre » ; la puissance est foudroyante de cette force qui l'emplit et qu'il a toujours retenue :

Tout se rompt à son choc et tout fond à sa flamme.

Pour en traduire la véhémence, Lamartine accumule les images violentes ; ce souffle qui « gronde » au dedans de lui-même, qu'il sent passer en lui

Avec le son perçant du vol de la tempête,

il ne trouve à lui comparer que les grandes voix sombres de la terre : le retentissement de la foudre sur les monts, le mugissement des « lourds vents d'hiver », les « grands chocs » de la mer sur un « cap qui fume », le roulement d'un torrent dans la nuit⁴.

S'il arrive à Lamartine de médire, à cette date, des vers, dans le même temps (— cette même année 1832 —) il célèbre « la puissance et l'effort » de cet « enfantement » qui fait du poète un créateur. Apparente contradiction où se manifeste le souci qui travaille Lamartine d'apparaître dans sa robustesse, d'affirmer en quelque manière qu'il est plus grand que son œuvre — son œuvre passée —, et que l'homme en lui ne se résume pas dans le poète, mais qu'au demeurant, si l'on veut bien y prendre garde, la création poétique digne de ce nom est déjà une assez belle preuve de virilité.

1. Lettre du 15 septembre 1831, à son père. R. P., 1^{er} janvier 1906. — Le 1^{er} mars 1834, Laprade confie à Cauvet qu'il estime « usée » la poésie de Lamartine, poésie « essentiellement amollissante [...] qui nous fait rêver sans nous faire agir ». Et il souhaite de voir Lamartine se renouveler et inaugurer une poésie, toujours « spiritualiste » assurément, « mais qui fasse agir ». Cf. P. Séchard, *V. de Laprade*, 1934, pp. 68-70.

2. 1^{er} avril 1829, *Figaro* du 22 août 1931.

3. Lettre à Cazales, 9 novembre 1830, p. p., Louis Barthou, *loc. cit.*

4. Toutes ces citations sont tirées des *Pensées en voyage*.

L'immortelle pensée a sa forme ici-bas,
 Langue immortelle aussi, que l'homme n'use pas.
 Tout ce qui sort de l'homme est rapide et fragile,
 Mais le vers est de bronze et la prose d'argile¹.

Le texte des *Destinées de la Poésie* égalera même, par une suggestion faite à demi-mot, l'acte créateur du poète et l'acte sexuel ; l'homme, dira Lamartine, ne peut produire beaucoup de poésie car, « le saisissant tout entier, par l'âme et par les sens, [...] elle l'accable bientôt, comme toute jouissance trop complète, d'une voluptueuse fatigue, et lui fait rendre [...] en peu d'instant, tout ce qu'il y a de vie intérieure, de force et de sentiment dans sa double organisation »².

La poésie qu'il rêve d'écrire, et dont l'épisode qu'il compose alors doit offrir au monde un exemple, sera donc « intime », puisque tel est le mot du jour, mais en même temps directe et forte. Lamartine s'y révélera, dans un « écho profond, réel, sincère » de son âme, avec toutes ses tendresses et toutes ses puissances.

* * *

Une des idées les plus généralement répandues au lendemain de la révolution de 1830 est celle de la mission sociale et humaine qui s'impose désormais à la poésie. Cet aspect du milieu littéraire en France, pendant les premières années de la Monarchie de juillet, quelques citations exemplaires suffiront pour le bien marquer.

Dès 1820, Ballanche avait professé que les écrivains ne sont vraiment grands que « lorsqu'ils poussent les hommes dans le sens de la société, ou qu'ils la devancent »³. Et bien avant l'explosion de juillet, les saint-simoniens protestaient déjà contre l'« inutilité sociale de l'art contemporain » ; en 1826, dans le *Producteur*, Buchez écrivait : « Le génie des beaux arts n'est point un esclave destiné à suivre pas à pas la société ; il lui appartient de s'élancer devant elle pour lui servir de guide ; c'est à lui de marcher, c'est à elle de suivre »⁴. En 1830, Barrault s'adresse « Aux Artistes » pour les exhorter sur le mode pathétique : « Osez donc être les précepteurs de l'humanité ! »⁵. Sainte-Beuve, qui se « prêtait » alors aux saint-simoniens, prenait un ton, chez lui bien inattendu, de prophète pour écrire, le 11 octobre 1830, dans le *Globe* : « Peuple et poète vont marcher ensemble ; une période nouvelle s'ouvre pour la poésie ; l'art est désor-

1. Épître à Walter Scott.

2. Cette idée lui tient à cœur. A propos du *Télémaque*, poème en prose, il dira de Fénelon dans le *Civilisateur*, qu'il n'avait pas cette « virilité de l'âme véritablement poétique qui surmonte, du premier coup, les difficultés du rythme, et qui crée, du même jet, le sentiment, le mot et le vers » (O. C. 1863. T. XXXVI, p. 253). Plus net encore est ce texte du C. F. L. (E. 152. T. XXV, p. 108) à propos de Madame de Staël. La haute poésie, déclare Lamartine, est inaccessible à la femme, car « c'est la conception et l'enfantement de l'âme en un seul acte, c'est le délire raisonné surexcitant au dernier degré les facultés expressives de l'homme ». « Peut-être, ajoutait-il, la tension prodigieuse de l'esprit nécessaire au grand poète pour cette éjaculation, à la fois passionnée et raisonnée, des vers est-elle disproportionnée à la force et à la délicatesse des organes de la pensée dans la femme ».

3. Ballanche, O. C., 1833. T. III, p. 279 (*L'Homme sans nom*).

4. Cité par S. Charléty. *Essai sur l'histoire du Saint-simonisme*, 1896, p. 51.

5. Barrault. *Aux Artistes ou du passé et de l'avenir des beaux-arts*. Paris, 1830, in-8°, p. 76.

mais sur le pied commun, dans l'arène avec tous, côte à côte avec l'infatigable humanité ». On relève dans le *Globe*, de janvier à août 1831¹, plusieurs articles doctrinaux sur l'art et sa mission, qui développent la même pensée : que les poètes sont des « voyants », que leur rôle est de chanter pour le peuple et de le guider vers ses hautes destinées. Pierre Leroux, de son côté, dans la *Revue Encyclopédique*, écrivait aux « adresse aux artistes » où il dogmatisait : « Si, oubliant que l'art c'est la vie, vous faites uniquement de l'art pour en faire, souffrez que je ne voie pas en vous le prophète, le vates que l'humanité a toujours cherché dans ses poètes [...] Poète, — continuait-il — d'où vient l'humanité et où va-t-elle ? voilà ce que tu ne sais pas, voilà ce que croyaient savoir et ce que savaient en effet sous un voile prophétique tous les grands artistes du Moyen Age, [...] ce que savaient Dante, Raphaël, Michel-Ange »². Le 21 janvier 1833, dans le *National*, cette fois-ci, Sainte-Beuve, qui n'a pas encore tout à fait quitté, à cette date, ses récentes préférences demi-mennaisiennes, demi-saint-simoniennes, parle sévèrement du poète qui « trop souvent en nos jours, lui qui devrait diriger, s'égare, s'exaspère, n'entend que la voix de l'orgueil blessé au lieu de répondre, d'une lyre sympathique, à l'appel fraternel des hommes ». Ozanam, en novembre de la même année, consacre, dans la *France Catholique*³, tout un article à « La poésie considérée dans ses rapports avec la vie pratique de l'humanité » ; et, en décembre, Charles Nodier entrant à l'Académie Française, proclamera, parlant du poète : « C'est dans ses nobles mains que la Providence des sociétés a placé le sacerdoce ». — Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1834, Edgar Quinet affirme à son tour : « La mission réelle du poète ne fait que commencer [...] Sa vocation religieuse est d'être le médiateur des peuples à venir. Sa parole n'appartient plus à aucun. Dans l'inter règne des pouvoirs politiques, lui seul redevient souverain [...] Il faut que ce Christophe Colomb du nouveau monde idéal se risque au loin, lui seul, dans l'océan de sa pensée ». Gustave Planche lui-même, ce médiocre, moins solennel que l'irritant Quinet, avec ses façons apocalyptiques, écrit, le mois d'après⁴ : « La poésie lyrique a maintenant épuisé l'étude et l'analyse de la vie individuelle. [...] Il me semble qu'elle a aujourd'hui une autre destinée à remplir. Sans vouloir [...] lui assigner un rôle direct dans le renouvellement social qui se prépare, je crois qu'elle doit se mêler plus activement qu'elle ne l'a fait jusqu'ici aux luttes des intérêts positifs et des passions publiques ». Dans le même temps, la *Revue Républicaine*⁵ examinait, avec les mêmes préoccupations sociales, le problème théorique et pratique des rapports de la « république » et des artistes et celui de l'« influence de la société sur la littérature ». En 1835 encore, tandis que la *Revue poétique du XIX^e siècle*⁶ s'applaudissait de voir la poésie désormais « rendue à sa destination de sacerdoce social », la *Revue Européenne*, au mois d'août, célébrait par la plume de Louis de Carné « cette grande unité de la

1. Cf. *Le Globe* des 26 janvier, 9 mai, 18 juillet, 30 août.

2. *R. Enc.*, novembre-décembre 1831. Cf. également les articles d'H. Fortoul, dans la même Revue, en juillet, en octobre et en décembre 1833.

3. *La France catholique*. T. I, pp. 111 sqq.

4. R. D. M., 1^{er} mars 1834 (« Les royautés littéraires »).

5. Cf. les numéros d'avril, de juillet, de septembre et d'octobre 1834.

6. *Revue poétique du XIX^e siècle* T. I, p. 14.

poésie et de la pensée » qu'avait « saluée de loin », l'« auteur d'*Orphée* » (Ballanche), avec son déconcertant pouvoir de divination.

En face de ces affirmations décidées, dont l'abondance et l'unisson ne laissent pas d'être remarquables, des protestations s'élevaient, mais qui ne portaient guère que d'un petit groupe dont Gautier, on le sait, était le plus éclatant porte-parole. Hors de là, c'est à peine si l'on trouve quelques timides résistances. Je n'ai guère rencontré, dans les Revues de première ou de seconde importance, pour les années 1830-1836, qu'une seule réclamation un peu vive, émanant de la *Revue de Paris*, en janvier 1833¹, contre les prétentions nouvelles de la poésie qui s'imagine avoir « une mission » et qui, du droit d'on ne sait quel apostolat, à présent « monte en chaire ou même sur la montagne ».

En fait, et nous avons pu nous en rendre compte, bien des poètes restaient penchés sur les battements de leur propre cœur, sans prétendre apporter au monde les paroles de la régénération. Mais il n'est pas difficile cependant d'apercevoir dans un recueil comme les *Feuilles d'automne*, par exemple, qui semblait d'abord, et de l'aveu même de l'auteur, tout entier consacré à d'humbles scènes domestiques, des soucis plus larges, de plus généreuses préoccupations. Le *Globe* (13 février 1832) y trouvait à louer un « sentiment profond des maux de l'humanité », et la promesse surtout, du vers final : « Et j'attache à ma lyre [...] », « Aujourd'hui, disait le *Globe*, la place du poète est au forum » et Victor Hugo donnait à croire qu'il avait compris son devoir. Effectivement, la préface de *Lucrèce Borgia*, en février 1833 reconnaît que le poète a « charge d'âmes » et qu'il est revêtu d'une « mission nationale, sociale et humaine ».

En décembre 1831, Barbier publiait ses *Iambes*², magnifique réussite d'une poésie politique dont Barthélemy depuis plusieurs mois, sur un rythme différent, donnait, dans sa *Némésis*, l'exemple. Latour, l'année précédente, avait consulté Lamartine sur le projet qu'il méditait d'une série de pièces sur la politique du moment ; le *Paris*, d'Alfred de Vigny constituait aussi un éloquent témoignage de cette attention donnée, par la poésie, au grand drame de l'humanité ; en janvier 1833, *II Pianto* reprenait le thème du devoir social de l'artiste.

Ceux qui, sans aller jusqu'à prescrire à la poésie un rôle immédiatement actif dans la marche de la société, la voulaient cependant plus riche d'enseignements collectifs et plus gonflée de sens, réclamaient d'elle, désormais l'approfondissement des grandes énigmes de la destinée.

Madame de Staël, en qui l'on se plaisait à reconnaître une initiatrice de la pensée contemporaine — Émile Deschamps la saluait comme telle dans sa célèbre « Préface » de 1828 et Sainte-Beuve aussi, dans le *Globe* du 11 octobre 1830 — Madame de Staël avait dit la première : « L'on mettra dans les vers des idées philosophiques ». « La poésie, — affirmait-elle encore — doit suivre [...] la marche philosophique du siècle [...] L'inquiétude qui nous dévore finira par un sentiment vif et décidé, dont les grands écrivains doivent se saisir d'avance »³. Continuant la même pensée, Jouffroy, dans son Cours de morale (1830-1831) enseignait : « Il est singulier d'appeler poésie cette superficielle inspiration qui s'amuse à célébrer les joies frivoles, à déplorer les douleurs éphémères des passions [...] La vraie poésie n'exprime qu'une chose : les tourments de l'âme

1. R. P. T. XLVI, p. 243.

2. Cf. *Journal de la Librairie* du 17 décembre 1831.

3. *De la Littérature*, II, V.

humaine devant la question de la destinée ». En septembre 1831, dans le premier numéro de la *Revue Européenne*, d'Eckstein conviait les poètes à faire une œuvre « en profondeur », à étudier « l'homme enfin, et non l'habit de l'homme ». Tocqueville proclamait : « Les destinées humaines, l'homme pris à part de son temps et de son pays et placé en face de la nature et de Dieu [...] deviendront [...] l'objet principal et presque unique de la poésie »¹.

Aussi voyait-on Alexandre Guiraud donner à son roman *Césaire*, en septembre 1830, l'ambitieux sous-titre de « révélation », par un procédé qu'imitera Deschamps, deux ans après, pour son *Retour à Paris*.

Lamartine n'avait nul effort à faire pour rejoindre ici la pensée de son temps ; il devait bien plutôt lui paraître que son temps rejoignait ses propres sentiments. On cite souvent, en effet, de Lamartine, cette formule qu'il inscrira, en 1856, dans son *Cours Familier de Littérature*², « Toute poésie qui ne se résume pas en philosophie n'est qu'un hochet » ; mais il importe de noter qu'à trente trois ans de distance, Lamartine ne faisait alors que reprendre une affirmation qu'il avait déjà prononcée dans son Avertissement de la *Mort de Socrate* : « La métaphysique et la poésie sont [...] sœurs, ou plutôt ne sont qu'une »³.

La connivence du siècle l'incitait donc seulement, au lendemain de 1830, à appuyer plus fortement encore sur des propos qui s'accordaient si bien aux opinions contemporaines. La préface que Gosselin lui demandait d'écrire, pour la nouvelle édition de ses Œuvres complètes, lui fut, en 1834, une heureuse occasion d'exprimer hautement sa pensée sur ce point. « La poésie sera de la raison chantée » professe-t-il ; « Elle sera philosophique, religieuse, politique, sociale ». Sa mission est d'appeler l'homme « sans cesse en avant, en lui montrant du doigt des utopies, des républiques imaginaires, des Cités de Dieu, » en lui soufflant au cœur « le courage de les atteindre ». Car nous sommes, écrit-il encore, à une époque « où les institutions usées par les siècles tombent en ruines de toutes parts, et où chacun doit apporter sa pierre et son ciment pour reconstruire un abri à l'humanité ».

Déjà, dans son discours devant l'Académie, il avait assigné ce grand devoir à la poésie, laquelle « après avoir enchanté de ses fables la jeunesse du genre humain, [...] l'élève, sur ses ailes plus fortes, jusqu'à la vérité ». Et l'Avertissement de *Jocelyn* répétera : « La poésie redevient sacrée par la vérité ».

Ces *Harmonies* même, qu'on a blâmées dans *Le Globe* (30 août 1831) comme une stérile « poésie biographique », ne contenaient-elles pas la trace de préoccupations très actuelles (*Invocation pour les Grecs — Aux chrétiens dans les temps d'épreuves*) et, surtout, cette immense interrogation au destin que sont les *Novissima verba* ? « Là commence, dira Aimé Martin dans les *Débats* (25 février 1836) la troisième manière de l'auteur ; [...] l'amant s'efface, le penseur se montre », et dans ses vers apparaît « une passion nouvelle, la passion de la vérité ». De longue date, d'Eckstein attendait de Lamartine une poésie chargée d'un message. Dans le *Catholique*⁴, il avait écrit : « M. de Lamartine est appelé par sa vocation à nous offrir le poète de la philosophie ».

1. *De la démocratie en Amérique*, T. III, p. 510.

2. C. F. L., Entretien 12. T. II, p. 481.

3. *La Mort de Socrate*, 1823, p. 14.

4. *Le Catholique*, T. III, p. 316.

La révolution de juillet pousse Lamartine à rapprocher plus étroitement encore sa poésie du présent et de ses tumultes. En novembre 1830, il a parlé, d'une « série d'odes politiques » qu'il aurait l'intention d'écrire et dont l'Ode « Au peuple du 19 octobre » serait la première. On le voit même, l'année suivante, confesser que ce n'est plus l'heure de « chanter », « pendant que Rome brûle » ; en avril 1832, dans cette Épître à Walter Scott où « il y a un beau passage sur la politique du moment ¹ », le poète déplore que les nations n'aient plus aujourd'hui

ni barde ni prophète
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête.

L'Avertissement de *Jocelyn* prendra publiquement parti contre la « grande impuissance » ou le « grand égoïsme » que serait « cet isolement contemplatif que l'on conseille aux hommes de pensée dans les temps de labeur ou de luttes ». Alors que, mal renseigné et mal accueillant aussi, Louis Blanc déclarait en mai 1835, dans la *Nouvelle Minerve* ² : « Il faut le dire avec une austère franchise : comme poète, M. de Lamartine a refusé sa part de labeur à la société qui souffre et travaille ; il a tiré la poésie comme un rideau entre le monde et lui », le *Courrier Français* du 27 avril 1836, commentant *Jocelyn*, ne manquera pas de signaler qu'on voit dans cet ouvrage M. de Lamartine « socialiser cette religion de l'art qui menaçait de demeurer un pur jeu de l'esprit » ; et le *Constitutionnel* (16 mars 1836), plus nettement encore, jugera : « M. de Lamartine a voulu apporter sa pierre à cette Babel du progrès, mystérieux édifice qui a besoin de tous ses ouvriers et de tous ses architectes ».

Lamartine allait même plus loin que bien d'autres dans le souci d'appliquer sa poésie à des objets qui fussent valables pour la société ; l'exemple de Béranger, et cette sorte de légende qui entourait d'un prestige extraordinaire le personnage et ses chansons lui donnaient à penser. Rétif, au fond de lui-même à cet enthousiasme dont il estimait la qualité assez basse, il y discernait cependant la preuve d'une capacité d'élan, dans le peuple, pour une forme d'expression à peine littéraire, et voyait là une force disponible dont il fallait tenir compte pour l'utiliser, et, si possible, s'en rendre maître au profit d'un système moral supérieur. Le texte des *Destinées de la Poésie* est, là-dessus, bien instructif. La poésie, y est-il dit, « doit se faire peuple [...] De nos jours, [elle] a déjà tenté cette forme, et des talents d'un ordre élevé se sont abaissés pour tendre la main au peuple : la poésie s'est faite chanson ». Sans nommer expressément Béranger Lamartine lui reconnaît, par civilité autant que par tactique, « quelques nobles souvenirs, quelques généreuses inspirations, quelques sentiments de morale sociale » ; mais, continue-t-il, « c'est à populariser des vérités, de l'amour, de la raison, des sentiments exaltés de religion et d'enthousiasme » que les génies de ce temps doivent s'appliquer désormais. Et il ajoute : « Cette poésie est à créer » ³.

1. Lettre à Virieu du 22 avril 1832.

2. *La Nouvelle Minerve*. T. I, p. 395.

3. Blessé par ces lignes, Béranger fut sur le point de répondre à Lamartine. Le 3 avril 1834, il l'avoue à Sainte-Beuve ; mais il recula devant une polémique qui, dit-il, pouvait retarder l'évolution de Lamartine, en train de « se désaristocratiser ».

A cette poésie populaire de demain *Jocelyn* s'efforcera d'appartenir. Si Lamartine choisit pour héros de son Épisode un curé de village, c'est que le menu peuple connaît bien, aime encore, ce « type chrétien de notre époque, [...] une des plus touchantes figures de nos civilisations modernes ». Ce personnage ne déroutera point le lecteur ignorant et le récit de sa pauvre vie intéressera bien autrement « que les aventures un peu usées des héros imaginaires, fabuleux ou historiques »¹ de la grande poésie précédente.

Si l'histoire est un peu romanesque, et si les situations sont souvent connues, c'est afin justement de susciter l'intérêt par des moyens sûrs, déjà éprouvés, à la mesure du public que l'on veut séduire. Si *Jocelyn* parle en paraboles, c'est que cette langue plaît aux esprits naïfs, qu'elle est même, pour eux, la seule, peut-être, intelligible. La parabole, dira Lamartine², c'est « l'épopée de la vérité pour les simples ». Et si le poète, par la bouche du curé de Valneige, feint de s'adresser aux enfants pour une leçon de catéchisme³, c'est que le peuple est un grand enfant, et qu'il faut, sans lui faire sentir qu'on s'abaisse et qu'on simplifie exprès son langage, lui parler ainsi, cependant, si l'on veut qu'il vous écoute et vous suive. Lamartine avouait bien clairement son dessein. Ce qu'il souhaitait, disait-il le 14 janvier 1836 à Virieu, c'est que dans peu d'années on trouvât son livre « dans la poche des cordonniers ».

La « Nouvelle Préface » de *Jocelyn*, en 1840, s'applaudira de cette réussite : que ce livre soit désormais populaire au point que des gravures, illustrant et rappelant ce poème, tapissent les murs des chaumières. C'est là ce que le poète a désiré singulièrement.

On sait combien ce souci d'une littérature « pour le peuple » fut vif et permanent chez Lamartine. En sont des témoins successifs sa *Lettre* de 1843 à Chapuys-Montlaville sur les « publications populaires », la préface, si curieuse (et qui faillit rendre fou de rage Flaubert⁴) de *Geneviève*, le périodique éphémère : les *Foyers du Peuple*, et les quatre romans de sa vieillesse : *Geneviève*, le *Tailleur de Pierres*, *Fior d'aliza*, *Antoniella*. Citons également ce texte, fort peu connu, qu'on trouve dans la préface que mit Lamartine au premier fascicule de son *Civilisateur*, en 1852 : « La vérité s'est souvent faite homme ; il est temps qu'elle se fasse foule. Nous savons combien cela est difficile. Le peuple et les écrivains n'ont pas parlé jusqu'ici la même langue ; c'est aux écrivains de se transformer et de s'incliner pour mettre la vérité dans la main des masses [...]. Nous avons chanté autrefois dans la langue des poètes, pour les heureux et les oisifs de la terre. Nous avons parlé plus tard la langue des orateurs dans les tribunes des hommes d'État et dans les tempêtes civiles de la patrie. Plus humble aujourd'hui et peut-être plus utile, nous ne rougissons pas d'apprendre la langue qui va à votre intelligence, par votre cœur et de nous faire simple avec les simples, petit avec les petits »⁵. Déjà, vingt-six ans plus tôt, c'était des « simples » et des « petits » que *Jocelyn*, directement, avait voulu se faire entendre.

1. Avertissement du *Dernier chant du Pèlerinage de Childe Harold*, 1825, p. 19.

2. C. F. L., 1862, E. 81. T. XIV, p. 221.

3. *Joc.*, Ep. IX, v. 793-1016.

4. « C'est de la folie arrivée à l'idiotisme » écrit à ce propos, Flaubert à Bouillet. (*Corresp.* de Flaubert, 1907, I, 321).

5. Avant-propos d'*Antar*, éd. Michel Lévy, 1864, pp. XXVII-XXVIII.

* * *

« Une intention d'épopée se mêle invinciblement, vers 1830, à toute expression d'une philosophie de l'humanité », observe M. Baldensperger¹. Les écrivains qui prétendent collaborer au grand œuvre du progrès sont en effet, à cette date, étrangement attirés presque tous, vers l'épique. Ils vont sans cesse répétant que le monde est tout jeune encore, qu'il commence à balbutier seulement les premiers mots du symbole de l'avenir ; sans doute, alors, leur apparaîtrait-il que l'épopée, vaste création « primitive » qu'on rencontre à l'origine de toutes les civilisations, doit surgir à présent qu'une ère nouvelle vient d'éclorre, pour en chanter les espérances.

Mais avant même que l'on songeât à ressusciter l'épopée pour lui donner mission d'enclorre le nouveau *Credo* de l'humanité, le siècle se montrait tourmenté de réussir enfin ce que la France, semblait-il, n'avait jamais pu posséder : un véritable poème épique. Fut-ce l'effet de l'Empire, — l'étonnant destin de Bonaparte offrant une matière épique toute prête, un grand sujet tout trouvé ? Mais non ; il n'eût point convenu, sous la Restauration, d'élever à l'Usurpateur ce grand monument ; et pourtant, sous Louis XVIII comme sous Charles X, se multiplient les tentatives ambitieuses qui n'empruntent rien à l'image de Napoléon². Cette démangeaison d'épopée, que de preuves nous en donnent les dernières années de la Restauration, les premières années du Gouvernement de juillet ! Philarète Chasles, dans sa « Statistique littéraire de 1828 »³ dénombre huit poèmes épiques pour cette année-là. En 1829, voici les chants XI et XII de la *Clovisiade* que Darode de Lillebonne publie par fragments depuis 1825 ; voici la *Jeanne d'Arc* de Madame de Choiseul, les *Germain* « essai épique », par Ch. Marcellis, la *Franciade* « poème (anonyme) en quatre chants », et les « *Fragments épiques* » de Malpière, qui annonce un *Pharamond*. En 1832, la *Clovisiade* se poursuit toujours, en même temps que paraît une autre *Jeanne d'Arc* « poème en dix chants » par L. Semet⁴. Voici encore, en 1834, *Geneviève de Paris* « poème en cinq chants » par Ch. de Commequiers ; en 1835 l'énorme *Pallantiade* « poème épique en vingt-quatre chants », du baron Hermann, et la *Mission de Jeanne d'Arc* par M. Ozaneaux, et les *Fragments épiques* d'Aubry...

Parallèlement, on s'est efforcé de transformer ce genre redoutable, si funeste aux présomptueux et dont la rubrique compte tant de cadavres. En février 1834, au Collège de France, Ampère s'exprimait ainsi : « En abordant l'histoire de l'épopée française, on se sent pris d'un certain effroi, d'un certain tremblement, c'est le district le plus mal famé de notre littérature ». Et il se demandait s'il faudrait décidément « s'en tenir à la *Henriade*, ouvrage plein de talent, mais le seul où Voltaire ait trouvé le secret d'être ennuyeux »⁵. — Les plus avisés se souviennent du sentiment de Madame de Staël, qui tient l'épopée pour défunte, et à tout jamais impossible⁶. La préface de *Cromwell* répète la sentence : « L'âge

1. F. Baldensperger, *Gœthe en France*, 1904, p. 144.

2. Notons cependant le *Napoléon en Égypte*, poème en huit chants de Barthélemy et Mery (1828).

3. R. P., octobre 1829 (T. VII).

4. La même année, la *France Littéraire*, en février, publie un fragment de la *Jeanne d'Arc* de Soumet, qui restera inachevée.

5. R. D. M., 15 février 1834.

6. *De la Littérature*, II, V.

de l'épopée » est clos. Émile Deschamps, en 1828, lui aussi se dit convaincu que le temps est passé du grand poème épique, mais peut-être réussirait-on, là où jusqu'ici on a toujours échoué, en s'y prenant d'autre manière, en renonçant à la grosse « machine » meurtrière, au long ouvrage d'une seule venue que les poitrines d'aujourd'hui manquent de souffle pour animer, en essayant de brefs poèmes, qui formeraient une série épique. Tentative, en somme, pour monnayer l'épopée. Deschamps lui-même publie sur ce mode les *Poèmes de Rodrigue* et loue, dans sa Préface des *Études Françaises et Étrangères* Vigny d'avoir ouvert une route ingénieuse. « M. de Vigny, un des premiers, déclare-t-il, a senti que la vieille épopée était devenue presque impossible en vers, et principalement en vers français, avec tout l'attirail du merveilleux, et, à l'exemple de Lord Byron, il a su renfermer la poésie épique dans des compositions de moyenne étendue, et tout inventées »¹. A la vérité, Creuzé de Lesser avait déjà, plusieurs années auparavant, soupçonné qu'il y avait là une expérience à tenter, et dans la *Muse Française*, en 1823², Deschamps, rendant compte des *Romances du Cid*³, avait fait remonter à André Chénier le mérite d'avoir « fécondé ce champ négligé jusque-là ».

Par ailleurs, à partir surtout de 1830, l'attention se porte sur les épopées anciennes ou primitives. En janvier 1830 paraît, en cinq volumes, la « Collection de tous les poèmes épiques étrangers », et, à partir du 14 mars 1830, d'Eckstein commence ses conférences sur la Poésie Épique du Moyen âge. Au début de 1831, Quinet adresse au Ministre des Travaux Publics son rapport sur les épopées françaises au XII^e siècle⁴, et publie dans la *Revue de Paris*, en juillet, une étude sur les « traditions épiques de l'Allemagne et du Nord ». En 1832, M. Monin met au jour sa « Dissertation sur le roman de Roncevaux », et tandis que Mazure donne à la *France Littéraire* (janvier 1832) une étude sur Klopstock et que Ch. Magnin en donne, à la *Revue des Deux Mondes* (15 avril) une autre sur Camoëns, Antony Deschamps traduit Dante. La même année encore, J.-J. Ampère étudie « Sigurd, tradition épique selon l'Inde et les Niebelungen »⁵, et Fauriel « l'origine de l'épopée chevaleresque du Moyen Age »⁶.

Les épopées géantes de l'Inde attirent aussi la curiosité. Non seulement d'Eckstein, dès 1827, dans *Le Catholique* avait révélé « le Brahmane infortuné » (T. II) et « Nala et Damayanti » (T. III), fragments du *Mahabharata*, mais Chézy, en 1830, avait publié, dans un magnifique volume in-quarto, où le texte sanscrit et le texte français se faisaient face, *La Reconnaissance de Sacountala*. En septembre 1832 la *Revue de Paris* publiait un autre épisode du *Mahabharata* « grand poème épique sanscrit de plus de 250.000 vers » — et en août 1835,

1. *Études Françaises et Étrangères*, 1828, p. XIII. — Brizeux, en 1829, dans le *Mercur de France du XIX^e siècle*. (T. XXV, p. 178) appellera lui aussi *Eloa* « une épopée qui se consomme dans le ciel ».

2. *La Muse Française*, éd. Marsan, T. I, p. 312.

3. Dans la troisième édition (1835) de ses *Romances du Cid*, Creuzé de Lesser présentera sa théorie de l'« Odéide », ensemble de petites pièces épiques consacrées à un même sujet et destinées à remplacer l'ancienne épopée trop lourde à porter, trop lassante à lire.

4. Ce rapport paraît dans le R. P., en juin 1831. (T. XXVII, pp. 129-142).

5. R. D. M., 1^{er} et 15 août 1832.

6. R. D. M., 1^{er} septembre 1832.

Louis de Carné parlait dans la *Revue Européenne* de ces « épopées indiennes [...] où le poète s'abîme en quelque sorte dans l'immensité de son œuvre »¹.

Les études théoriques, en même temps, étaient nombreuses sur la nature même de l'épopée, et beaucoup d'esprits se demandaient si l'on n'avait pas jusqu'alors fait fausse route en s'asservissant aux modèles antiques, alors qu'il convenait sans doute de s'interroger non plus sur la technique de l'épopée, mais bien sur sa signification essentielle.

Ballanche, que l'on retrouve à cette époque sur toutes les avenues de la pensée littéraire et philosophique, avait, en 1818, défini l'épopée comme une « histoire du genre humain dans les divers âges de la société ». — « Si les modernes, écrivait-il, eussent conçu l'épopée dans toute son étendue, et eussent fait un cycle épique éclairé par la Révélation, nous aurions la vraie histoire du genre humain »². Quinet pensait-il à ces paroles lorsque, quelques années plus tard, il déclarait dans son *Introduction à la Philosophie de l'Histoire de l'humanité* : « Celui qui se rendrait véritablement attentif à ses mouvements intérieurs, retrouverait la série entière des siècles comme ensevelie dans sa pensée »³ ? Et c'était là peut-être une invitation à concevoir un vaste ouvrage, philosophique et poétique tout à la fois, qui révélerait, dans une âme étudiée, racontée, chantée, tout le destin de la race humaine.

Le « merveilleux » avait été jusqu'ici la pierre d'achoppement de toutes les tentatives épiques. Hors d'usage, trop évidemment, le merveilleux païen. Vouloir s'en servir encore, avait dit M^{me} de Staël, « ce serait véritablement retomber dans l'enfance par la vieillesse »⁴. Mais le merveilleux chrétien, tel que l'avait risqué Chateaubriand, après Milton, n'était-il pas lui-même dérisoire, tout concret et charnel et lourdement anthropomorphique ? n'était-ce pas un contre sens absolu ? Le christianisme est tout spirituel ; la divinité qu'il adore échappe aux images ; à vouloir représenter Dieu, on le trahit du même coup. Le vrai merveilleux chrétien, si l'on veut tenter de l'introduire dans l'épopée, il faut en respecter la nature immatérielle, invisible. Et si l'on veut que, dans un tel poème, Dieu soit présent, il faut — entreprise malaisée, mais combien grande ! — faire entrevoir seulement son reflet sur des visages, son mystérieux rayonnement sur une aventure humaine, et cette *aura* dont s'environnent les êtres qui l'accueillent en eux.

Cette vérité, quelques-uns l'entrevoient, de ceux qui réfléchissent, autour de 1830, sur la nature de l'épopée. Commentant *Ahasvérus*, Charles Magnin

1. L'intérêt qu'on portait à l'Inde allait au delà d'une simple curiosité littéraire à l'égard de ses monuments épiques. En juillet 1828, de Marlès avait donné son *Histoire générale de l'Inde*, en huit volumes. Loiseleur Delongchamps, en 1829 avait publié une traduction du *Manava-Dharma*, et Langlois, la même année, traduisait les « chefs-d'œuvre du théâtre indien ». *Le Globe* insérait, les 25 novembre et 12 décembre 1829 et le 27 janvier 1830, trois articles sur le Bouddhisme. En 1831, à Strasbourg, Boehinger publiait sa *Vie contemplative chez les Indiens* et Michelet, dans son *Introduction à l'histoire Universelle* faisait de l'Inde le « point de départ de l'humanité en marche ». La R. D. M. insérait en juin et juillet 1833 des « Lettres sur l'Inde » par Duvaucel et un compte rendu attentif des *Essais sur la Philosophie des Hindous* traduits par Pauthier, d'après Colebrooke. En décembre 1833 et janvier 1834, la R. E. étudiait les « doctrines religieuses de l'Inde ».

2. *Essai sur les Institutions sociales*, dans O. C., 1833. T. II, pp. 332-333.

3. Quinet, O. C., 1857. T. II, p. 381.

4. *De la Littérature*, II, V.

écrit, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} décembre 1833 : « Ce qui distingue l'épopée de toutes les autres sortes de composition, c'est la confluence, dans un même lit, des trois grandes sources qui alimentent toutes les autres branches de poésie, à savoir : Dieu, la nature et l'homme [...]. Point d'épopée sans merveilleux, a-t-on dit avec raison, c'est-à-dire point d'épopée, si ce n'est à la condition d'apporter et d'exposer de nouvelles solutions religieuses ». Toute épopée, poursuit-il encore, est « une tentative [...] de théodicée » ; et il lui semble que l'évolution qu'il croit distinguer, sous ses yeux, dans le christianisme, en soulevant « de nouveaux problèmes », a rendu ainsi « de nouveau l'épopée possible ». Et Quinet en personne, dans la *Revue des deux Mondes* du 1^{er} janvier 1836, où il publie une étude « De la poésie épique », s'exprime à ce propos plus nettement encore : « La poésie épique [est], à proprement parler, la poésie de la Providence [...]. De là, pour elle, la nécessité de l'assistance du ciel, que l'on a traduit, dans la langue des critiques, par le besoin du merveilleux ». Or, dit-il, « il est évident que l'on a confondu ici l'apparence des choses avec la réalité [...] ». L'épopée, sans doute, doit être pleine de Dieu ; on ne peut y faire un pas sans y sentir la présence céleste. Mais en quoi la scolastique s'abusait, c'était de croire que cette présence réelle dût nécessairement se manifester, comme chez les anciens, par un personnage palpable [...]. On retombait ainsi dans l'idolâtrie morte. Ce n'est pas l'idole, mais le Dieu dont l'épopée a besoin [...]. Ce que je demande, c'est que cette pensée [— la pensée de Dieu —] soit pour ainsi dire le lieu des événements. Voilà la première et l'unique loi du merveilleux ». — « Qu'est-ce en effet que l'épopée, disait aussi Louis de Carné dans la *Revue Européenne* (août 1835) si ce n'est l'action de Dieu rendue sensible ? ».

Et l'on entendait, de tous côtés, des appels jetés par les critiques, par les penseurs, à une épopée dont on croyait enfin l'heure à présent venue pour la France. Sainte-Beuve, dans le *Globe*, le 11 octobre 1830, déclarait : « La mission, l'œuvre de l'art, aujourd'hui, c'est vraiment l'épopée humaine ; c'est de traduire, sous mille formes [...], le sentiment de l'humanité progressive, de la retrouver, telle déjà, dans sa lenteur, au fond des spectacles philosophiques du passé, de l'atteindre et de la suivre à travers les âges, de l'encadrer avec ses passions dans une nature harmonique et animée, de lui donner pour dôme un ciel souverain, vaste, intelligent, où la lumière s'aperçoit toujours dans les intervalles des ombres ».

En mars 1832, la *France Littéraire*¹, élève la même réclamation en faveur d'une épopée à la fois grande et simple, touchant au ciel et à la terre ; en 1835, Carné² appelait de ses vœux « celui qui, réunissant dans une même donnée le *Paradis Perdu* et la *Messiede*, embrasserait à la fois la chute et la rédemption, l'ère du passé et celle de l'avenir, [et] serait vraiment le fondateur et le consommateur de l'épopée religieuse ».

A cette épopée métaphysique, des hommes de talent s'essayaient, avec moins de bonheur, généralement, que de courage. Ballanche a montré la route ; et on le tient pour un poète autant que pour un philosophe³. Son *Antigone* son *Orphée* n'étaient-elles pas des épopées⁴ ? Dans la *France Littéraire* de

1. F. L., I, pp. 451 sqq.

2. R. E., loc. cit.

3. Dans le R. E. en mars 1833, Foisset écrit que le catholicisme peut s'enorgueillir « de trois grands poètes : Chateaubriand, Lamartine et Ballanche ».

4. Sainte-Beuve (R. D. M., 15 septembre 1834) écrit à propos de l'*Antigone* de Ballanche :

février 1832, lui-même expliquait ainsi la signification symbolique du premier de ces « poèmes » : « L'homme vaincu par les premières épreuves imposées à la responsabilité de ses actes, et qui s'est relevé par les dernières, par les épreuves augustes du remords, de la philosophie, de la religion ». Il a nettement précisé, dans ses *Prolégomènes* que « toutes les parties de cette composition successive [— à laquelle doit appartenir aussi cette *Ville des Expiations* dont il ne publiera que des fragments —] forment une sorte d'épopée cyclique » dont le héros est « l'homme collectif »¹. Et en juin 1831² il publie sa *Vision d'Hebal* que la *Revue des deux Mondes* aussitôt signale comme une « épopée qui embrasse tous les temps »³.

La même année⁴, Creuzé de Lesser met au jour un poème, imité de Grainville, en dix chants, avec un prologue et un épilogue : *Le Dernier Homme*, rêverie étrange, inventée par ce déconcertant Grainville que Nodier autrefois avait cru découvrir et que Creuzé de Lesser maintenant exaltait comme l'auteur de « la conception la plus épique qui ait honoré la pensée humaine ». Grainville, disait-il, place « toute la protase de son épopée dans un récit fait par le dernier homme au père de toute sa race », et ce poème « écrit sur le trépied » représente le plus bel effort qu'on ait jamais accompli pour sortir du moule convenu des épopées, jusqu'ici désespérément similaires. Si Creuzé de Lesser, qui affirmait dans un avis liminaire avoir depuis longtemps en portefeuille cette adaptation en vers du poème en prose de Grainville, se décidait alors à le livrer au public, c'est qu'il avait appris, disait-il, « que plusieurs hommes de lettres » pensaient précisément à traiter ce sujet.

A qui Creuzé de Lesser voulait-il faire allusion ? Je ne saurais le dire exactement, mais il est bien certain qu'en 1831, Creuzé n'était pas le seul à rêver de produire — ne serait-ce que d'après autrui — une épopée grandiose et symbolique. Dix ans plus tard Sylvius, dans sa *Physiologie du Poète* raillera ce type de versificateur qu'il appelle « le poète humanitaire » et dont il dit, sur un ton d'ironique emphase : « A lui la compréhension de la grande synthèse épopéique et universelle ! »⁵. Le Journal intime de Charles Didier⁶ nous apprend qu'en décembre 1830 le jeune ambitieux travaillait à un « grand poème des *Visions* ». « Mon idée se développe — note-t-il alors —. Je veux faire un poème en trois parties : le Passé, où je peindrai la chute des empires et des républiques antiques, et le Moyen Age ; le Présent, c'est-à-dire les résistances, la lutte actuelle de la liberté ; l'Avenir, qui ne sera autre chose que la continuation du poème commencé d'*Adam* ; après cela viendra le Jugement dernier ». En 1830, également, Édouard Alletz avait publié sa *Nouvelle Messiade*, « poème en seize chants », formé de « stances régulières de vingt vers chacune », et dont la *Revue*

« Sous ces grands et magnifiques noms royaux, il figurait l'épopée domestique de la foule des hommes ». — « La tentative d'épopée sociale, ajoutait-il, devait venir plus tard, dans *Orphée* ».

1. Ballanche, O. C., 1833. T. IV, pp. 9 et 13.

2. Cf. *Journal de la Librairie*, 11 juin 1831. « La *Vision d'Hebal*, chef d'un clan écossais, épisode tiré de la *Ville des Expiations* » (sans nom d'auteur).

3. R. D. M., 1831. T. II, p. 540.

4. Cf. *Journal de la Librairie*, 12 mars 1831. — Une deuxième édition du poème parut en 1832.

5. Sylvius. *Physiologie du poète*, 1841, p. 41.

6. Cf. John Sellards. *Dans le sillage du romantisme*. Ch. Didier, 1933, pp. 20-21.

*des Deux Mondes*¹ voulait bien dire, trop aimablement, qu'il n'était pas destiné « à figurer sur la longue liste nécrologique de nos épopées ». — On se souvenait aussi des grandes tentatives de Roucher, de Chénier, de Fontanes pour mettre sur pied d'immenses poèmes caractérisant leur siècle et formant comme le résumé des connaissances physiques et métaphysiques de leur temps. Pierre Leroux songeait lui aussi à recommencer Lucrèce. Les *Confidences* de Jules Lefèvre, en 1833, contiendront les débris d'un vaste ouvrage sur l'« Univers ». Mais voici *Ahasvérus*, si gonflé, si verbeux, et, par endroits, beau cependant et qui, d'abord, ravit Ballanche; c'est, dit Charles Magnin qui embouche aussitôt la trompette de l'enthousiasme « la personification du genre humain depuis l'ère chrétienne »², — puis, en 1834, la *Première Babylone* « traduit d'un manuscrit hiéroglyphique égyptien » par G. Desjardins, et, l'année suivante, les quinze mille vers qu'Adolphe Dumas entasse dans sa *Cité des Hommes*, fort soutenu par Vigny, beaucoup moins par Sainte-Beuve, qui consentira, deux ans après seulement, et par occasion, à lui consacrer un paragraphe moitié flatteur, moitié sarcastique³, où le « poème incomplet » se trouvera loué surtout de sa « préface philosophique très remarquable, dans laquelle, dit Sainte-Beuve, l'auteur se poste comme le disciple libre et le continuateur, à sa manière, de Vico, Condorcet, Bonnet, Fabre d'Olivet, Ballanche, Saint-Simon ». Nul n'ignore, dans le même temps, que Soumet travaille toujours à cette *Divine Épopée* qu'il a sur le chantier depuis 1814 et qui ne verra le jour — hélas, pour périr aussitôt ! — qu'en 1840. Et Quinet compose un *Napoléon*, œuvre épique où les faits de l'histoire transposés sur un plan tout philosophique ne servent que de prétexte et d'illustration à un grand symbole; la *Revue des Deux Mondes*, dès le 1^{er} août 1834, en livre au public un fragment; le poème tout entier paraîtra à la fin de janvier 1836, suivi, deux ans après, d'un ouvrage de la même veine, qui s'intitulera *Prométhée*.

On conçoit que Lamartine, dans un climat aussi favorable, se soit senti encouragé à reprendre, pour le mener à bien, ce projet d'épopée qu'il portait en lui depuis l'adolescence, et qui, portant précisément le titre de *Visions*, répondait bien à la définition de l'« épopée humaine » dont Sainte-Beuve, en octobre 1830 appelait de ses vœux la naissance.

L'idée fondamentale elle-même de ce grand ouvrage, idée qu'il avait conçue dès le mois de janvier 1821, il la trouvait maintenant présente autour de lui et toute prête, par conséquent, à se voir accueillie de la foule s'il parvenait enfin à lui donner forme. « Nous croyons, déclarait la *France Catholique* en novembre 1833⁴, que le moment approche où l'idée qui unit Dieu et l'homme celle du sacrifice et de la réhabilitation, va pénétrer profondément la poésie »; et ces paroles, succédant directement à un éloge de celui qu'on appelait « notre Lamartine » et dont on disait que les chants étaient « comme la première strophe de la nouvelle poésie chrétienne », semblaient bien l'expression d'un espoir qu'on mettait en lui et d'une affectueuse exigence à l'égard de son génie.

Plus clairement encore, d'Eckstein, dans la même *Revue*, le 21 juin 1834

1. R. D. M., 15 mars 1832.

2. R. D. M., 1^{er} décembre 1833.

3. R. D. M., 1^{er} février 1836, — dans son article sur le *Napoléon* de Quinet.

4. Introduction du premier N^o, signée J.-S. Jean.

invitait Lamartine à produire enfin « ce poème de l'*Homme* vers lequel, son génie l'entraîne, poème symbolique [...] qui sera la concentration de la pensée poétique de tous les siècles ».

Les mots même que Lamartine emploiera pour présenter son *Épisode*, il ne craindra pas de les rendre tout à fait semblables à ceux qu'autour de lui il entend prononcer : Quinet, dans la *Revue des Deux Mondes*, vient d'écrire (1^{er} janvier 1836) que, dans l'âge où l'univers chrétien est arrivé — et qu'il appelle l'âge philosophique — « ce n'est plus seulement une race, un peuple, c'est l'homme pris en général qui fait le sujet de l'épopée ». Quinze jours après Lamartine répétera, en rédigeant l'Avertissement de *Jocelyn* : « L'intérêt du genre humain s'attache [désormais] au genre humain lui-même [...] L'épopée n'est plus nationale, ni héroïque ; elle est bien plus, elle est humanitaire ».

*
* *

M. Jean des Cognets, dans son ouvrage, par ailleurs si pénétrant, sur la *Vie intérieure de Lamartine*¹ déclare que si Lamartine « a présenté aux lecteurs son poème [*Jocelyn*] comme un épisode de sa grande épopée conçue en 1821 », ce n'est là « qu'un artifice dont il ne s'est avisé qu'après coup ». Rien de plus inexact.

« N'appellez pas ceci Poème — écrivait Lamartine à Gosselin, en lui envoyant son manuscrit — cela n'en est pas un »². Et l'Avertissement de la première édition, en commentant le sous-titre du livre, s'exprimait en termes très nets : « Cet ouvrage [...] n'est point un poème, c'est un épisode ». « Ces pages, ajoutait Lamartine, [...] ne sont que des pages détachées d'une œuvre poétique qui a été la pensée de ma jeunesse, et qui serait celle de mon âge mûr, si Dieu me donnait les années et le génie nécessaires pour la réaliser ». Et il expliquait qu'ayant longtemps cherché « le sujet épique » approprié à l'époque contemporaine, il l'avait trouvé dans « la destinée de l'homme » ; « L'ouvrage est immense » ; le poète n'ose avoir la ferme espérance de l'achever ; tout au plus demande-t-il au ciel la force et le temps d'« en ébaucher au moins un assez grand nombre de fragments pour que le dessin en apparaisse dans sa variété et dans son unité ». D'ailleurs, il en avait déjà « exécuté plusieurs parties à diverses époques de [sa] vie ». « Mécontent de quelques-unes, dit-il, je les ai jetées au feu ; d'autres sont conservées, d'autres n'attendent pour éclore que du loisir et de l'inspiration ». Enfin Lamartine assurait le lecteur que *Jocelyn* n'était qu'un morceau « choisi parmi les diverses scènes de [son] drame épique déjà exécutées » et qu'il se décidait à livrer à présent comme « une des scènes les plus locales et les plus contemporaines » afin d'interroger le jugement du public. Si l'ouvrage réussit, annonçait-il « j'en publierai d'autres successivement »³, sinon, « je n'en continuerai pas moins à travailler en silence à ce monument que je voudrais laisser, même inachevé, après moi ; mais je n'en produirai plus rien ».

1. *Op. cit.*, p. 239.

2. Cf. Chr. Maréchal, *op. cit.*, p. XXIII.

3. C'est ainsi déjà que l'Avertissement de l'Éditeur, dans la première édition des *Méditations* s'était exprimé ; et de même l'Avertissement des *Harmonies*. La comparaison des trois textes est curieusement instructive.

Voilà tout un lot d'affirmations, précises à souhait. Il faut, je l'avoue, reconnaître qu'il y a bien, dans la manière dont Lamartine s'exprime, quelques inexactitudes calculées et une certaine façon de présenter les choses qui ne se révèle pas strictement conforme à la vérité : soutenir, en particulier, que *Jocelyn* a été « choisi » parmi un groupe d'épisodes « déjà exécutés », c'est là, pour le moins, une grande témérité de langage. Aucun épisode du grand poème métaphysique n'avait été entièrement traité ; du plan établi en décembre 1823, ce qui avait été développé, était loin de former un ensemble ; parcelles disjointes. Lamartine avait-il réellement « jeté au feu » « quelques parties », jadis rédigées, de son ouvrage ? Il n'est guère que le premier chant de *Clovis* (terminé au début de janvier 1819) que Lamartine, peut-être, a voué ainsi à la destruction¹. Mais est-il légitime de regarder comme appartenant au poème ce *Clovis* entrepris avant la décisive « illumination » de janvier 1821 ? Quant aux morceaux « conservés » — dont quelques-uns, d'ailleurs, avaient opportunément fourni des vers de supplément aux *Harmonies* ou des pièces inédites à l'édition des *Œuvres Complètes* de 1834², aucun, qu'il s'agisse des deux premiers chants des *Visions* ou de l'épisode inachevé des « Chevaliers », ne se présentait tout bâti et prêt à paraître au jour. Non, Lamartine n'avait pas sous la main cet assortiment d'épisodes inédits qu'il se vantait de posséder.

Mais que *Jocelyn*, dès l'origine, et même alors que Lamartine en parlait comme d'un « *poemetto* » seulement, ait bien fait partie de l'épopée métaphysique depuis longtemps rêvée par le poète, la correspondance de Lamartine nous en fournit les preuves les plus indiscutables.

A peine le poète vient-il d'entamer son Prologue que, le 5 novembre 1831, il écrit à Aimé Martin : « [Je] fais quelques vers dignes de vous, ces jours-ci, deux chants de mon poème progressif »³. Le 11 décembre, à Virieu, il déclare avec la même netteté : « J'écris aussi quelques strophes des *Mémoires du Curé de**** [...] épisode de mon grand poème[...] épopée de l'homme intérieur ». De même, le 27 janvier 1835, il annonce en ces termes son *Jocelyn* à Madame de Barol : « C'est un épisode de sept mille vers d'un immense poème qui se finira dans vingt ans »⁴.

A cette épopée démesurée, depuis dix ans et plus, jamais il n'avait cessé de songer ; trois fois au moins il en avait bouleversé le plan, transformé l'économie ; le canevas qu'il avait établi en décembre 1823 ne répondait plus déjà au premier schéma vaguement conçu deux ans plut tôt. Au printemps de

1. De ce premier chant de *Clovis*, aucun manuscrit ne s'est, en effet, jusqu'ici retrouvé. Et Valentine de Lamartine ne le découvrit point dans les papiers de son oncle lorsqu'elle rassembla les vers qui parurent sous le titre de *Poésies Inédites*. Cette incinération, en tous cas, n'était pas faite encore en 1823 lorsque Lamartine détacha de ce premier chant, pour grossir son deuxième volume de *Méditations*, les quelques deux cents vers auxquels il donna pour titre l'« Ange, fragment épique ». A moins qu'il ne faille, pour une fois, accorder créance au Commentaire qu'en 1849 le poète joignit à ces vers : « Ceci, écrivait-il, est un fragment d'un poème épique de *Clovis* que j'avais ébauché dans mon enfance, et, que j'ai brûlé depuis [...] Un de mes amis avait copié ce fragment et le fit insérer dans je ne sais quelle feuille littéraire après la publication des *Premières Méditations*. Je le recueillis dans les secondes ». — Mes recherches dans la presse parisienne et dans les journaux lyonnais ne m'ont pas permis de découvrir la « feuille » où ce texte aurait paru.

2. Cf. Henri Guillemin. Édition critique des *Visions*, p. 59.

3. R. P., 15 octobre 1925.

4. R. B., 29 février 1896.

1829, Lamartine abandonne le plan sur lequel il avait travaillé depuis 1824, et recommence sur de nouvelles bases. L'année suivante, en mai, tandis qu'il achève, à Paris, de corriger les épreuves de ses *Harmonies*, il brûle de se remettre au Poème. « Enfin, dit-il à Virieu, je vais m'[y] donner tout entier ». Mais, une fois de plus, l'ordre et la disposition des épisodes, et les épisodes eux-mêmes ont changé. Lamartine en informe Virieu : ce n'est plus le poème dont il lui a lu des fragments — ce premier chant des *Chevaliers*, par exemple, qui ravissait Virieu — c'est dit-il, « un autre » poème, « plus de mon temps encore ». Il veut — mais il se gardera bien de le faire — « anéantir » tout ce qu'il a écrit, depuis 1823, de son épopée ; « simplifier et agrandir en raccourcissant mon plan ». Cependant le temps passe, et le poème n'arrive toujours pas à prendre forme. Lamartine confie à Madame de Barol son tourment : « La poésie, étouffée dans mon cœur, est un remords qui me ronge sans fin »¹.

Il a d'ailleurs créé autour de ce grand œuvre à venir une sorte de légende dont il s'environne : tout ce qu'il a donné jusqu'ici, ces *Méditations* même qui ont fait sa gloire, tout cela *juvenilia*, pièces fugitives, sans conséquence, fleurs légères tombées de l'arbre. Mais l'arbre lui-même, au tronc géant, aux forts rameaux, il croît dans l'ombre.

Les *Harmonies*, qui viennent de grandir encore sa renommée, le public ne sait pas qu'il ne les a écrites qu'en désespoir de cause, pour ainsi dire, parce qu'il ne se sentait pas encore de taille à mener à bien son épopée, parce que ses *Visions*, hardiment entamées en 1824, et des mois durant poursuivies, l'ont un peu époumonné d'abord, puis déçu, après la reprise de mai 1827. S'il a écrit *Childe Harold*, c'était un peu pour se « délasser » du « poème sans fin ». Il est tellement plus facile, aussi, de s'abandonner « à ces inspirations lyriques que l'heure et la pensée font jaillir du cœur »² ! Riens sonores, musiques éphémères, « graine de niais », comme il le dira un jour devant Carné stupéfié³. Rien de commun avec l'œuvre unique, le *Κτήμα εις ἀεί*.

A sa mère, en 1827, il confiait son irritation de se voir, en pleine maturité et approchant de la quarantaine, condamné à la stupidité d'un destin médiocre, dans les ambassades, alors qu'il sentait sur lui l'obligation mystérieuse, et en lui la puissance d'enfanter une œuvre impérissable. Renoncer à cette tâche-là, « c'est pécher contre le Saint-Esprit » disait-il⁴ ; et il imaginait un projet séduisant de démission et de vie laborieuse, à Florence, l'hiver, « de deux ans l'un [...] et le reste à Saint-Point, Mâcon, Montculot, occupé à faire [son] poème »⁵. A Madame de Barol, en juillet 1829, décrivant en raccourci, et par anticipation, le destin qu'il prévoit, qu'il désire, il écrit : « J'attends Londres, ou telle autre grande ville, puis bientôt après un petit ministre, puis un grand, puis député, puis ministre de portefeuille, puis un poème épique, puis un mot d'épithaphe, puis l'éternité du silence »⁶.

Son discours à l'Académie, le 1^{er} avril 1830, contenait une allusion très discrète, mais perceptible, à cette œuvre qu'il voulait écrire, et qui seule,

1. *Lettre inédite di A. de Lamartine alla Marchesa di Barolo*, Turin 1926, p. 78.

2. Cf. Avertissement de *Jocelyn*.

3. Carné. *Souvenirs de ma jeunesse*, 1872, p. 128.

4. Lettre à sa mère, Florence, 10 novembre 1827.

5. Id., 27 décembre 1827.

6. *Littre inédite* [...] p. 72.

peut-être, lui vaudrait de se sentir digne de « cette gloire des lettres » dont il ne voulait voir quant à lui, dans le choix que l'Académie avait fait de sa personne, rien autre qu'un bienveillant « présage » ; et il affirme que si Horace fut le poète de l'époque précédente, Dante est « le poète de la nôtre », Dante, créateur de l'épopée métaphysique.

A Thiers qui, dans le *National* du 21 juin 1830, a parlé aimablement des *Harmonies*, Lamartine déclare : « J'espère vous contenter mieux dans l'avenir. Je ne me suis jamais senti mieux inspiré. J'ignore si c'est une illusion de la jeunesse qui brille davantage au moment de se décolorer ou si réellement j'entre dans ma virilité morale [...] Je voudrais qu'il en fût ainsi pour vous laisser, dans quinze ans, mon *Enéide*, à présent que mes *Bucoliques* sont finies »¹. De même, il écrit à Nodier, le 13 juillet : « Les *Méditations* et les *Harmonies* seront mes *Bucoliques* ; il faut penser à la *Divina Comédia* qui fermente depuis si longtemps en moi »² ; et lorsque, quelques jours plus tard, il remercie Victor Hugo des vers hyperboliques qu'il a reçus de lui : « Que parlez-vous, lui dit-il, de mon pauvre monde conquis ! Je n'ai pas encore quitté la rive [...] J'ai rêvé et je rêve encore mon voyage. Dieu seul sait ce que j'en rapporterai, et si même je l'accomplirai ». Mais il ajoute, quelques lignes plus loin : « Je vais me lancer dans l'espace libre et éthéré de la poésie dantesque, si Dieu me prête vie et force ; puis je dirai le *nunc dimittis* »³.

Lorsque Lamartine part pour l'Orient, en juillet 1832, sans doute des inquiétudes d'ordre religieux le poussent, mais le but premier de ce grand voyage, sa raison déterminante, celle, en tout cas, qui, depuis des années, impose à Lamartine ce « pèlerinage poétique », c'est la nécessité où se trouve le poète de voir de ses yeux, d'observer en personne, ces contrées qui doivent former le cadre d'une partie importante de son Poème. A l'automne 1829, il a dit, en vers familiers, à son beau-frère Montherot :

Je ne fais rien du tout et j'attends pour écrire
Qu'un souffle d'Orient vienne effleurer ma lyre,
Que le cèdre embaumé d'Oreb ou du Liban
Ait ombragé mon front au moins pendant un an⁵.

Le 12 janvier 1832, il parle à Vignet de ce « voyage poétique » qu'il est à la veille d'entreprendre. Le 28 février, il déclare à Ronot que « des nécessités littéraires » l'obligent à quitter la France. En même temps, il annonce à Latour : « Je pars dans deux mois pour l'Orient. Je veux en rapporter de quoi chanter sur mes vieux jours »⁶. Le 20 juin, de Marseille, à Ronot encore, il écrit qu'il va « lire » en Orient, « les plus belles pages de la création matérielle » et recueilli-

1. Cf. D. Halévy. *Le Courrier de M. Thiers*, 1921, p. 38.

2. Lettre p. dans la *Révolution Française*, 1886, p. 93.

3. Lettre p. p. Louis Barthou dans les *Annales*, 13 juin 1920.

4. L'expression figure dans une lettre de Lamartine à Dubois, 21 mai 1832. — Dès le 11 septembre 1826, le poète se disait, dans une lettre à Virieu « de plus en plus occupé de [son] long voyage en Orient » ; « Point de vers, ajoutait-il, avant le retour ».

5. R. de Brimont, *op. cit.*, p. 15.

6. Lettre p. p. C. Latreille. L., C., 25 juin 1926.

lir là-bas « des images et des inspirations nouvelles » qui serviront à « colorer un peu l'avenir littéraire » qui lui reste ¹.

A bord de l'*Alceste*, il jette sur le papier des notes ; le public, en 1835, y pourra lire les lignes suivantes où le poète s'explique sur les raisons de son voyage : « Je construisais éternellement dans ma pensée une vaste et religieuse épopée dont ces beaux lieux seraient la scène principale [...] Je devais y puiser des couleurs pour mon grand poème ». Un peu plus loin, il écrit encore ces mots où se marquent à la fois l'inquiétude où il est de n'avoir plus le temps d'accomplir son entreprise épique, sa volonté d'en réaliser du moins tout ce qu'il pourra, son espérance, malgré tout vivante, de créer une œuvre qui subsistera : « J'ai souvent senti en moi un autre homme [que l'élégiaque] ; des horizons immenses, infinis, lumineux de poésie philosophique, épique, religieuse [...] se déchiraient devant moi ; mais — punition d'une jeunesse insensée et perdue ! — ces horizons se refermaient bien vite. Je les sentais trop vastes pour mes forces physiques [...] Adieu donc à ces rêves de génie ! Il est trop tard. J'en esquisserai peut-être quelques scènes, j'en murmurerai quelques chants, et tout sera dit. Cependant, si Dieu voulait m'exaucer, voici tout ce que je lui demanderais : un poème selon mon cœur et selon le sien ! une image visible, vivante, animée et colorée de sa création visible et de sa création invisible » ³.

De Nauplie, le 10 août 1832 il déclare à Aimé Martin : « Je me ruine pour enrichir mon trésor moral ; je change mon argent contre des impressions et des idées » ⁴. Aux portes de Jérusalem, le 15 octobre, il écrit à sa femme : « Pour moi, l'aspect extérieur de Jérusalem et des environs suffit à l'objet de mon voyage. Le reste est dévotion au Lieu Saint qui peut se satisfaire de loin comme de près ». Et le 23 octobre, du couvent de Saint-Jean-dans-le-Désert, il lui dit encore : « L'Égypte m'intéresse peu. J'aime mieux ce que je viens de faire, qui me suffit même, à la rigueur, pour mon objet poétique. J'ai visité toute la scène évangélique et celle de l'ancienne loi ; quelques courses au Liban et à Balbek et Damas suffiront pour le reste, avec Constantinople comme scène de nature » ⁵.

La démonstration est faite, semble-t-il : le souci du grand poème est bien à l'origine du voyage d'Orient. Aussitôt *Jocelyn* terminé, Lamartine pourra

1. De même, Chateaubriand avait écrit, à la fin de son *Voyage au Mont-Blanc*, en songeant à ses *Martyrs* : « J'aimerais à parcourir les lieux dont mes nouvelles études me forcent à m'occuper chaque jour ; j'irais volontiers chercher sur le Thabor [...] d'autres couleurs et d'autres harmonies ». L'*Itinéraire* parut après les *Martyrs*, c'est-à-dire les notes après l'œuvre ; le *Voyage en Orient* paraîtra avant la *Chute d'un Ange*, c'est-à-dire les notes avant l'œuvre.

2. C'est ainsi, presque exactement, que s'était exprimé Chateaubriand dans les premières lignes de son *Itinéraire* : « J'avais arrêté le plan des *Martyrs* ; la plupart des livres de cet ouvrage étaient ébauchés ; je ne crus pas devoir y mettre la dernière main avant d'avoir vu le pays où la scène était placée ». Et plus loin : « J'allais recueillir des images, chercher des couleurs... ».

3. *Voyage en Orient*, éd. 1842, O. C. T. VI, p. 10.

4. R. P., 15 octobre 1925.

5. R. D. M., 15 août 1908. — Le 6 octobre 1832, le *Journal des Débats* entretenant ses lecteurs du voyage de Lamartine s'exprimait en ces termes (qu'inspiraient vraisemblablement les lettres du poète à Aimé Martin). « La vue de cet ancien monde si poétique, doit fournir au chanteur des *Harmonies* les couleurs les plus brillantes et les plus vraies ; et ce voyage universel, entrepris à ses frais pour mettre la dernière main à un poème épique, promet à la France une gloire non encore obtenue ».

s'attaquer à ces épisodes qu'il ne pouvait jusqu'alors entreprendre faute d'en avoir vu le décor : évocation du berceau du monde, récit de la chute, puis de la Rédemption ¹.

Au début de l'année 1834, le souci de cette épopée est si vif, dans l'âme du poète, qu'il semble dominer même les préoccupations politiques et prendre en lui la première place. A son père, à Virieu, Lamartine ne cache pas qu'il ne veut à aucun prix laisser dévorer son temps par la Chambre. Sans doute, il a, sur ce terrain-là aussi, quelque chose à dire, une doctrine de vérité et de salut à formuler, mais à formuler seulement ; non point à tenter de faire triompher ; le moment est trop loin encore, où la France pourrait l'entendre ; il perdrait son temps à vouloir forcer le destin. « Je m'en irai, déclare-t-il fermement, quand [ma politique] aura un corps et un journal, et pourra vivre seule » ². Faire plus, dit-il à Virieu, m'obligerait « à renoncer à toute production intime et forte » ³ et cela, Lamartine ne l'accepte pas. Ce poème, qui « couve au fond de [son] âme » ⁴, il sent que l'heure est venue de l'arracher aux limbes ; maintenant, ou jamais plus.

Et Lamartine ne se borne pas à tenir ces propos dans des lettres privées ; il explique à haute voix son dessein dans les *Destinées de la Poésie*. Après avoir défini sa conviction politique et affirmé son intention de consacrer « deux ou trois ans tout au plus » de sa vie à constituer ce groupe d'hommes auxquels il versera sa pensée, « je rentrerai, déclare-t-il, dans la vie poétique. Un monde de poésie roule dans ma tête [...] J'ai toujours demandé à Dieu de ne pas mourir sans avoir révélé à lui, au monde, à moi-même, une création de cette poésie qui a été ma seconde vie ici-bas ; de laisser après moi un monument quelconque de ma pensée ; ce monument, c'est un poème ; je l'ai construit et brisé cent fois dans ma tête, et les vers que j'ai publiés ne sont que des ébauches mutilées, des fragments brisés de ce poème de mon âme ». « Serai-je plus heureux maintenant que je touche à la maturité de ma vie ? » ajoute-t-il. Et s'il se répond à lui-même, devant le public auquel il s'adresse, par un humble et prudent : « Dieu seul le sait », soyons sûrs qu'il n'en doute pas, et qu'il a, en tout cas, la ferme volonté de tendre toutes ses forces pour créer, dès maintenant, ce livre immense, dont il a déjà écrit, presque à moitié, un premier Épisode, et que d'autres Épisodes, coup sur coup, suivront.

Il faut avouer que rien, dans le texte même de *Jocelyn*, ne laisse deviner au lecteur comment ce poème, qui semble si bien bouclé sur lui-même entre son Prologue et son Épilogue, peut n'être, en vérité, qu'un fragment d'une composition infiniment plus vaste, dont l'ensemble seul doit lui conférer, plus tard, tout son sens. Sainte-Beuve, dans son article du 1^{er} mars 1836 sur *Jocelyn*, semblera même ne pas prendre très au sérieux ni le sous-titre ni

1. La « Sixième Vision » du Poème, dans le plan d'ensemble, qu'ont révélé les *Poésies Inédites* s'intitule « La Rédemption ». En octobre 1832 Lamartine, — on le voit par les lettres qu'il écrit à sa femme — a certainement encore l'intention de consacrer un Épisode au drame surnaturel du Calvaire. Je doute qu'après le 7 décembre 1832 il ait persisté dans ce dessein. La mort de Julia, soyons-en sûrs, transforma le plan du Poème ; il ne contiendra plus la figure décevante de Jésus-Christ.

2. 9 janvier 1834.

3. 10 janvier 1834.

4. 16 janvier 1834.

l'Avertissement. « On n'a, dit-il, à s'inquiéter en rien de la manière dont *Jocelyn* se rattache, comme épisode, au grand poème annoncé »¹.

Mais nous, qui savons à présent que *Jocelyn*, pour tout de bon, fut bien conçu par Lamartine comme un fragment de son « épopée de l'âme », il nous faut bien nous « inquiéter », précisément, de ce que Sainte-Beuve refusait, quant à lui, d'examiner.

En 1836, Lamartine n'est pas pressé de se faire entendre. D'ailleurs, pour que le public s'intéresse à son livre, il faut bien que le récit qu'on lui présente soit un récit complet, une histoire qui s'achève, ou semble s'achever. Le poète se borne à quelques propos liminaires, fort importants, certes, mais que le lecteur, pour l'instant, peut se dispenser de retenir. Pierres d'attente ; paroles pour l'avenir. Ces paroles, l'Avertissement de la *Chute d'un Ange* les répétera. Pour les poèmes qui suivront, Lamartine a bien l'intention de redire chaque fois ce qu'il a entrepris d'expliquer. Ainsi peu à peu, s'éclaireront les Épisodes, les uns par les autres, dans leur signification collective, jusqu'à ce qu'enfin, au terme de la route, l'œuvre entière surgisse avec son message magnifiquement intelligible.

L'ange déchu, dont Lamartine, depuis 1823, avait résolu de conter l'histoire, doit parcourir tout un cycle de résurrections. Les plans des *Visions*, comme le texte de la *Chute d'un Ange*, l'affirment en termes clairs. Successivement disciple de Socrate, puis du Christ, solitaire de la Thébàide, chevalier du Moyen Age, chef vendéen, Eloïm, en 1824, n'était pas destiné à se muer en curé de village. Dumont n'avait pas encore suggéré comme il le fera, bien à son insu, au poète, l'idée qu'il pourrait offrir à l'étrange et symbolique pèlerin Eloïm, l'asile de son propre destin.

Quelques traits, cependant, qu'on voit dans le plan en prose des *Visions*, vont se retrouver dans *Jocelyn* : ce sont d'abord ces « solitudes des Alpes » dont Lamartine a déjà songé à tirer pour son poème d'éblouissantes descriptions et une sorte d'ambiance sublime ; c'est ensuite cette mère « chrétienne qui a élevé son fils dans la foi »... On sait la place que la mère de *Jocelyn* tient dans l'Épisode de 1836 ; c'est enfin, à la « vision neuvième », ce récit en marge de la Révolution française. Sans doute, le canevas prévu n'a-t-il rien à voir avec le dessin de *Jocelyn* ; il n'en reste pas moins que, dès le temps où Lamartine traçait le schéma général de son Poème, il avait l'intention d'en situer un fragment à cette époque de la Terreur qui est celle, justement, où se joue la destinée de *Jocelyn*.

1. De même, la *France Littéraire* de mars 1836, déclarait, sur *Jocelyn* : « Il nous serait difficile de savoir par quelle tendance secrète il se rattache au drame humanitaire » [dont parle l'Avertissement]. Aimé Martin, par contre, essayait dans les *Débats* du 3 avril 1836 de donner au public une idée de ce que pourrait bien être l'Épopée générale dont *Jocelyn* n'était qu'un fragment, et il écrivait : « On y verrait Moïse révélant à son peuple l'existence d'un seul Dieu [...]. La liberté civile ferait sa première apparition sur la terre dans les républiques de Sparte et d'Athènes [...] Avec Socrate, naîtrait la croyance inspirée et raisonnée de l'immortalité de l'âme [...] Jésus, du haut de sa croix, pousse un cri d'espérance et d'amour [...] et voilà que le genre humain se présente pour la première fois devant l'Éternel comme une grande famille devant son père. C'est dans la poésie de l'avenir que le poète trouverait ses plus hautes inspirations [...] : plus d'esclavage, plus de polygamie, plus de despotes, plus de bourreaux, plus de guerres [...] Tel est le fond, tel est peut-être le plan du poème que M. de Lamartine annonce ». Mais Aimé Martin, en dépit des relations amicales qu'il avait avec Lamartine, ne savait là-dessus à peu près rien. Il l'avouait d'ailleurs dans son article : « Vainement nous interrogeons le poète ; celui-ci garde le silence ou ne répond qu'à demi ».

C'est là, malgré tout, peu de choses. Et il importe bien davantage de discerner la place exacte que Lamartine, dans l'arrangement nouveau de son Épopée, entendait réserver à l'histoire du curé de Valneige.

Lorsque Falconnet, en 1840, publia son livre sur Lamartine, on put lire dans cet ouvrage (que le poète lui-même avait plus ou moins inspiré et pour lequel il avait fourni à Falconnet bien des renseignements précieux)¹ : « Dans l'ordre logique de la nature et des idées, des douze fragments annoncés par M. de Lamartine pour compléter son Poème, le premier doit être *La Création*, le second *La Chute d'un Ange*², le troisième [...] sera intitulé *Les Pêcheurs*. L'espace intermédiaire, que nous pouvons appeler l'espace historique, et dans lequel la *Mort de Socrate* tient sa place, sera comblé successivement jusqu'à *Jocelyn*, qui termine et résume »³.

Serait-il vrai que *Jocelyn* représente l'épilogue du grand Poème ? Lamartine aurait-il donc commencé par la fin, et livré au public d'abord, au lieu des soubassements du vaste édifice, le fronton, suspendu dans l'air ?

On ferait fausse route, je crois, en cherchant, pour résoudre ce problème, à tirer argument des plans d'ensemble des *Visions*. Assurément, s'il faut admettre que le Poème, dans sa forme nouvelle, s'achève sur *Jocelyn*, c'est qu'alors Lamartine a singulièrement abrégé, pour le déserteur céleste dont il a fait son héros, le temps de la pénitence, puisqu'il fallait jadis qu'Eloïm attendît la fin du monde pour reprendre sa nature première ; l'univers s'écroulait même avant qu'il fût encore pardonné et il demeurait seul sur la terre, dernier survivant de l'humanité.

La chose, après tout, est possible : Dieu s'est peut-être ravisé. Et Lamartine, qui ne croit plus maintenant à l'Enfer⁴, juge sans doute que le pardon peut aussi descendre sur l'Ange sans qu'il soit besoin de tarder jusqu'à la consommation des siècles. D'ailleurs, « rationaliste chrétien » désormais, Lamartine a certainement renoncé à plier son Poème aux péripéties fantastiques de l'Apocalypse ; et ce n'est point parce que le vieux schéma d'il y a douze ans prévoyait un tel dénouement qu'il faut renoncer à voir en *Jocelyn* la conclusion du Grand Poème.

La difficulté, pourtant, réside en ceci que, si Lamartine laisse Falconnet écrire ce qu'il a écrit, si même — j'y consens — il le lui suggéra, jamais néanmoins il n'a déclaré, en personne, que *Jocelyn* constituait le dernier terme et le couronnement de son Épopée⁵. Il aurait même, si je comprends bien

1. Cf. M. Roustau, *Lamartine et les Catholiques lyonnais*, 1906, pp. 38-45.

2. Que la *Chute d'un Ange* soit bien le second épisode du grand Poème, le texte lui-même de l'ouvrage nous le prouve. Le vieillard inspiré qu'on voit dans le « Récit », et que Lamartine écoute dans une grotte mystérieuse du Liban, raconte « les secrets de la terre » et, déclare le poète :

Ceci fut le second de ses douze récits.

D'ailleurs, le plan en prose de la *Chute d'un Ange* (B. N. Lam. 22, p. 1) porte en titre : « *Plan de la vision Deuxième* ». — Ce chiffre de douze récits, auquel se tient aussi Falconnet, ne s'accorde pas bien avec la sentence de Dieu que l'on entend, dans les dernier vers de la *Chute*, condamner Cédar à renouveler « neuf fois » sa vie et ses épreuves.

3. Falconnet, *op. cit.*, p. 72.

4. Cf. *infra*, p. .

5. En 1838 Chaudesaigues, dans l'article qu'il consacre à la *Chute d'un Ange* (R. P., T. LV,

telle phrase, un peu ambiguë, de l'Avertissement de sa *Chute d'un Ange*, insinué le contraire ; il vient de parler de « ce *Jocelyn* pour qui le public qui lit des vers a montré une si indulgente partialité » ; et il ajoute : « On le retrouvera plusieurs fois dans ce drame épique d'où il n'a pas disparu sans retour ». Faut-il donc comprendre que Lamartine annonce son intention d'introduire de nouveau, et « plusieurs fois », le curé de Valneige dans les Épisodes qui vont succéder à la *Chute d'un Ange* ? C'est bien ainsi, en tout cas, et dans ce sens très littéral, que Jules Janin entendit la confuse promesse du poète. Dans l'Introduction qu'il écrit, en 1840 pour l'édition illustrée de *Jocelyn*, Janin se croit autorisé à dire : « *Jocelyn* se montrera de nouveau dans un autre poème. M. de Lamartine vous l'a promis. Ce n'est pas la dernière fois que vous le verrez »¹.

Certes, *Jocelyn* ne meurt pas en même temps que s'arrête son journal ; lorsque le texte s'interrompt, à la date du 28 décembre 1803, le curé de Valneige n'a que trente-trois ans ; il restait donc possible à Lamartine de lui donner un rôle dans la suite de son Poème si l'action de tel de ses Épisodes devait se dérouler après 1803 et avant la date de la mort de *Jocelyn*, survenue quelque trente ans plus tard². L'hypothèse demeure fragile ; et nous savons même qu'en 1835 Lamartine entendait bien terminer son *Jocelyn* non seulement par la mort (en 1803) du curé de Valneige, mais aussi par un épilogue qui montrait réunis dans l'éternité, et revêtus de leurs corps glorieux, les deux amants de la Grotte des Aigles. Ainsi le Poème se trouvait forcément achevé puisque le héros, cette fois-ci, ne connaissait plus de réincarnation, mais était accueilli par Dieu dans sa gloire et s'unissait pour l'éternité à celle qu'il avait tant aimée. « Ils sont jugés et glorifiés ; l'éternité commence » disait, en parlant d'Eloïm et de son Adha le vieux schéma des *Visions*, en ses lignes finales ; et le dernier vers de l'Épilogue primitif de *Jocelyn* répondait en écho, plus de dix ans après :

Laurence ! *Jocelyn* ! amour ! éternité !

Mais Lamartine, précisément, changea d'avis et rejeta ce texte qui lui barrait la route et qui condamnait son Poème à prendre fin avec *Jocelyn*. La curieuse « *Variante de Jocelyn* » que contient un des albums de la Bibliothèque Nationale³

p. 200), parle du « vaste édifice dont *Jocelyn* se trouvera l'avant-dernière pierre, vraisemblablement ».

1. *Jocelyn*, éd. 1841, p. XXIV.

2. L'Épilogue qui parut en 1836 et que Lamartine venait tout juste de composer, fait entendre que *Jocelyn* est mort depuis « sept printemps » (v. 139). Mais sept est un chiffre consacré et que le poète emploie là sans nul souci d'être précis, et seulement afin d'indiquer que le héros de son Épisode est mort il y a peu d'années.

3. L'album B. N. Lam. 21 (pp. 6-11) qui contient le texte de cette « *Variante* » porte sur une page (4, recto) l'inscription suivante : « *Ischia, 6 septembre 1844* ». Il avait donc été emporté par Lamartine dans ce voyage qu'il fit à Ischia en septembre 1844. A la première page de l'album on voit, dessiné sommairement au crayon, le profil d'une tête de chien, et, au-dessous du croquis, ces mots : « *Valentine fecit — Lamartine perfecit* ». Il est infiniment probable que le manuscrit de la *Variante de Jocelyn*, dans cet album, est de la main de Valentine, M. Victor Giraud, reproduisant ce texte dans la *Revue de Fribourg* (janvier-février 1903) estime qu'il doit trouver sa place dans la Neuvième Époque du poème. Mais je vois à cette conjecture des impos-

ne nous apporterait-elle pas la preuve que Lamartine, tout de bon, songea un instant à faire reparaître le curé de Valneige dans un nouvel Épisode de son Poème — *Les « Pêcheurs »*, peut-être. ? Si l'épisode des *Pêcheurs* était bien destiné, comme l'affirme Charles Alexandre¹, à prendre pour base « un souvenir de [la] vie de jeunesse [de Lamartine] sur le golfe de Naples », son action se fût donc déroulée vers les années 1811-1812 ; et, comme Dumont lui-même s'était effectivement rendu, au déclin de sa vie, sur les bords de la Méditerranée, ainsi peut-être Jocelyn eut été conduit par la fantaisie du poète aux rivages Tyrrhéniens.

... Jocelyn est là, près de la mer, seul, sans espoir, accablé du tourment de son « âme intarissable », brûlant d'un amour sans objet, d'une âpre « soif de vivre », malade de sentir en lui des puissances « capables d'enfanter et d'animer des mondes » — et pourtant les mains vides, le cœur désert. Et lorsqu'il entend au loin « sous l'oranger dormant bourdonner la guitare », son cœur « bondit », sa « tempe bat » et il demeure « jusqu'au jour » dans la torturante « ivresse » que lui apporte ce chant d'amour auquel il prête l'oreille, ce bonheur tout proche de lui et dont il est pour jamais exclu.

Oui, cette longue plainte, ce déchirant « *pianto* », cet élan d'un cœur dévasté et « cousu dans le linceul », tout cela peut s'entendre d'un Jocelyn dont l'Épisode de 1836 laisse seulement, par l'Épilogue, entrevoir les longues années de vie solitaire, mais qui, jeune encore (« Encore jeune de jours et déjà vieux d'ennuis ») sent parfois de nouveau saignier sa blessure. Si l'on n'ose songer aux *Pêcheurs*, ne pourrait-on faire de ce texte, plutôt qu'une « variante », un supplément de *Jocelyn*, comme une « Dixième Époque » qui ne consisterait qu'en ces cinquante vers tout seuls. Avant la sérénité des derniers jours, ce sanglot, comme la rumeur finissante d'un ciel d'où s'en va l'orage ?

Peut-être. Mais je tiens pour bien plus probable qu'en écrivant ces vers Lamartine n'a nullement, d'abord, songé au curé de Valneige. Devant l'horizon d'Ischia, à cinquante-quatre ans, il a laissé échapper de son cœur ce cri de souffrance et de désir. Puis, à l'instant d'assigner un titre à cette page trop véridique, il pense à ce Jocelyn auquel il a donné jadis une âme toute pareille² à la sienne ; et il se met le masque du héros qu'il a créé.

sibilités formelles. Comment adapter au cadre alpestre de Valneige les vers 2 et 3 de la « Variante »

Quand la mer balbutie en dormant sur ses grèves,
Que des voiles, sans bruit, glissent le long du bord...

et les vers 39-40 :

Ou si j'entends là-bas, sous l'oranger dormant
Bourdonner la guitare, écho d'un cœur d'amant...

Non, ces vers évoquent la baie de Naples et non point les austères solitudes de Valneige.

1. Charles Alexandre. *Souvenirs sur Lamartine*, 1884, p. 28.

2. Le dernier vers de la « Variante »

Mais écouter la vie, ô mon âme, est-ce vivre ?

s'accorde étroitement avec ce vers de la Troisième Époque de *Jocelyn*

Vivre seul, c'est languir, c'est attendre de vivre (III, 82).

Lorsque Lamartine publiera le texte de cette « variante » dans l'édition des *Souscripteurs*, en 1850, il en changera le titre. Il lui faut un prête-nom. En 1844, il a pensé à Jocelyn ; en

En fait, l'échec de la *Chute d'un Ange*, le découragement, l'étreinte de plus en plus forte des préoccupations politiques, le sentiment que l'immense entreprise ne s'achèvera jamais¹, — la nécessité commerciale aussi, sans doute, de fournir assez de textes à Gosselin pour son volume des *Recueils*, tout cela décida Lamartine, en 1839, à rendre public le premier Épilogue qu'il avait écrit pour *Jocelyn*. Ainsi le poète laissait entendre que si même — et rien n'était moins sûr — il trouvait le temps encore et le courage d'écrire pour son Poème quelque Épisode nouveau, il s'en tiendrait à *Jocelyn* en fait de péroration. Alors, il peut souffler à Falconnet les mots qu'il reproduira fidèlement : « [...] jusqu'à *Jocelyn* qui termine et résume ». La chose est maintenant décidée tout à fait, après l'avoir été, passagèrement, une première fois : l'ange tombé aura cette fois gagné son pardon ; sous ce nom de *Jocelyn*, le dernier, enfin, de ses noms terrestres, de plain-pied il pénétrera dans le Royaume qu'il avait perdu.

*
* *

Ce serait omettre un trait important du milieu littéraire où *Jocelyn* prit naissance que de passer entièrement sous silence l'étrange apparition, en France, autour de 1830, d'une littérature brutale et délétère.

Dès le mois de septembre 1830, la *Revue de Paris*² dénonçait cette « foule de livres et de gravures obscènes qui se vendent en public et presque à la criée sur nos places publiques », « Parlez-moi d'une nature bien terrible, bien sanglante, s'écriait ironiquement Jules Janin, la même année, au premier chapitre de son roman *L'Âne Mort et la Femme Guillotinée*, voilà qui est facile à faire ; voilà ce qui excite les transports ! Courage donc ! [...] Avalez-moi ce grand verre d'eau-de-vie. Nous avons même dépassé l'eau-de-vie ; nous en sommes à l'esprit de vin ; il ne nous reste plus qu'à avaler l'éther tout pur »³. En janvier 1831, la *Revue de Paris*⁴ consacrait tout un article à « la licence des théâtres ». L'année suivante, Salvandy, dans son livre *Seize mois ou la Révolution et les révolutionnaires*, s'indignait, à propos de la production littéraire, de ce qu'il nommait l'« anarchie morale » de ce temps. Dans la Dédicace de « *La Coupe et les Lèvres* », Musset écrivait :

Notre littérature a cent mille raisons
Pour parler de noyés, de morts et de guenilles [...]
Elle entend son affaire en nous peignant des filles [...]
Elle-même en est une, et la plus délabrée.

1850, il a trouvé un autre simulacre : Raphaël. Juste assez de consistance pour que soit évitée l'impudeur d'une confession publique, juste assez de transparence pour que chacun comprenne, s'il le veut. C'est sous le titre de « *Raphaël* » que ces cinquante vers apparaissent en 1850, formant la vingt-huitième pièce des *Recueils*, — « inédite », comme le soulignait la table des matières.

1. Le 17 juin 1836, de Saint-Point, Lamartine écrivait à M. de Saint-Priest : « *Je me repose quelques jours pour mettre un intervalle entre la stupide prose et les vers divins (je ne parle pas des miens !)* et puis j'écrirai un nouvel épisode de mon poème de l'infini. C'est fait dans ma tête, et il ne me faut que vingt-cinq ans de paix, de génie et de verve ! C'est vous dire que je ne le ferai pas. L'homme ne finit rien, ce n'est pas son affaire. Il ébauche [...] »* (Coll. L. B.).

2. R. P., T. XVIII, p. 104.

3. J. Janin. *L'âne mort et la femme guillotinée*, 2^e éd., 1830, p. 34.

4. R. P., T. XXII p. 194.

Au mois de juin 1833, la *Revue de Paris* pousse un nouveau cri d'alarme et réclame un assainissement rapide du roman devenu, dit-elle « plus corrupteur en 1833 que du temps de Crébillon fils et de Laclos ». Nisard, en décembre 1833, lance son fameux « *Manifeste contre la littérature facile* » où il représente le roman comme un harangueur forain convoquant le public à pénétrer avec lui dans le mauvais lieu dont il s'est fait le tenancier. La *Revue Républicaine*, en 1835 constate avec dégoût le « débordement de saletés et de turpitudes » qui a fait invasion dans la littérature « depuis la révolution de juillet » ; la statistique de notre production littéraire, déclare à son tour Carné en octobre 1835 dans la *Revue Européenne* « s'établit par le nombre des viols, des incestes et des accouchements perpétrés presque en face du public ».

Peut-être y avait-il là un effort — intéressant dans son intention, mais dont l'accomplissement avait dévié — vers une littérature sincère, plus vraie, plus proche de la vie. Deschamps n'avait-il pas raillé, en 1828, ces « romans vertueux qui font pleurer les marchandes de modes ? »². Jules Janin livrait peut-être la pensée profonde de beaucoup de ses contemporains avides de lire ou d'écrire des ouvrages où la vie serait représentée telle quelle et dans sa vérité parfois repoussante, lorsqu'il disait dans son *Ane Mort*³, qu'on ne voulait plus de ces « bergers en chemises de batiste », de « ces houlettes ornées de rubans couleur de rose ». « Qu'est-ce qu'un berger ? » demandait-il ; et il répondait : c'est « un malheureux en haillons et mourant de faim, qui gagne cinq sous à conduire quelques brebis galeuses sur le pavé des grandes routes ».

Toujours est-il que les thèmes favoris de cette production surabondante, et qui soulevait deci delà des colères, tournaient dans le petit cercle des évocations macabres, de la luxure, des incestes et des sodomies. « Les monstres sont à la mode, faisons des monstres » disait, en mars 1831, George Sand à Boucoiran⁴. Ce qu'on appellera la « littérature charogne »⁵, fleurissait : le quatrième chapitre de l'*Ane mort* s'appelle « La Morgue ». F. Soulié publie en 1832 *Les deux cadavres* ; la scène finale du roman d'Alph. Karr *Sous les Tilleuls* (1832) est bien connue : Stephen déterre le cadavre, à demi putréfié déjà, de Magdeleine, pour baiser ses lèvres. Parmi les contes que J. Arago publiait en 1833, sous le titre d'*Insomnies*, notons « La dernière heure d'une enterrée » et les « Lettres du cercueil ». En 1834, voici encore *Le cimetière d'Ivry* (deux volumes anonymes) où apparaît un Polonais qui déterre une morte pour assouvir sur elle sa convoitise. La même année c'est la *Pauvre fille*, de Le Floch, avec ses chapitres aux titres éloquentes : « Le cadavre », « L'enterrement », « Le chiffonnier », « Le cercueil et la noce »...

Quittons le charnier, voici les amants étranges : Renduel, en 1831, édite les *Intimes* de Michel-Raymond (alias M. Masson) et fait précéder ce « livre étincelant de talent » d'une note publicitaire qui promet au lecteur : « les plis de l'alcôve soulevés, les derniers mystères révélés, ce que le vice se dit à peine à lui-même proclamé, des existences saphiques analysées, des anomalies

1. R. R., T. V, p. 163.

2. E. Deschamps, *op. cit.*, éd. Girard, p. 19.

3. J. Janin, *op. cit.*, p. 57.

4. Cité par M. Maigron, *Le romantisme et les mœurs*, 1910, p. 171.

5. Dans la préface de *Mademoiselle de Maupin*, Gautier déclare : « Le lecteur ne se prend qu'à un hameçon amorcé d'un petit cadavre déjà bleuissant ».

de débauche indiquées »¹. Voici en 1832 la *Pile de Volia*, « anecdotes violentes » ; voici en 1833, du même Michel-Raymond, les *Sept péchés capitaux* et les *Trois Nouvelles* de Desrozières, avec sa Lauretta monstrueuse ; voici surtout, en 1834, *Mademoiselle de Maupin*, où Gautier nous montre Albert fort troublé d'aimer à ce point celle qu'il prend pour un jeune homme, et que l'on verra, après une seule étreinte, aller chercher d'autres plaisirs entre les bras de son amie Rosette.

La prostituée occupe alors, dans les romans comme au théâtre, une place éminente, qu'on lui réserve, presque toujours, pour appeler sur elle l'attendrissement ou l'admiration. L'histoire de l'honnête fille devenue courtisane par déception d'amour est désormais banale. Le thème est présent dans l'*Ane mort* ; le voici dans les *Douleurs d'une fille de joie* (par l'abbé Tiberge, alias Régnier-Destourbet) dans *Daniel le Lapidaire*, de Michel-Raymond, dans *Lélia* aussi, où Pulchérie la prostituée « a cherché un amant parmi les hommes avant d'avoir tous les hommes pour amants ». Pellico lui-même introduit dans son livre le personnage de Madeleine, avec l'obligatoire rappel du pardon accordé par « l'Homme-Dieu » à la pécheresse. *Marion Delorme*, est-ce autre chose que la réhabilitation de la courtisane par l'amour ? Le vers célèbre : « Oh ! n'insultez jamais [...] », ce sont les *Chants du Crépuscule* qui l'apporteront.

Il semblerait de prime abord que *Jocelyn* n'ait rien à voir avec cette littérature macabre, suffocante, ou seulement suspecte, parmi laquelle il s'est développé — ou qu'il soit alors une protestation contre la trouble atmosphère morale qui l'entoure (au même titre que cette « foule de poèmes » dont parlait, en avril 1835, la *Revue Poétique du XIX^e siècle*², et qui opposaient leur fade angélisme aux infamies contemporaines). De même qu'en mai 1833, la *Revue de Paris*³, par la plume de Jules Janin, avait loué le *Solitude* de J.-M. Dargaud pour le « contraste singulier » qu'il faisait avec les romans d'alors, — de même qu'en mars 1836, à propos d'une réédition de la *Marie* de Brizeux, le *Charivari*⁴ s'écriait : « Hâtons-nous de louer l'auteur à propos de la virginité d'esprit qu'il a su conserver au milieu du dévergondage de certaine partie de la littérature actuelle », — les *Annales de Philosophie chrétiennes* (31 mars 1836) voudront voir dans *Jocelyn* « une protestation honorable contre ces romans licencieux et obscènes » dont le public est abreuvé et le *Journal de Saône et Loire* (24 février 1836) citant le Prologue du poème, déclarera : « On oublie, devant ces pures images les affreux tableaux dont la littérature de nos jours aime tant à s'obscurcir ».

Cependant, si l'on veut bien regarder d'un peu plus près l'Épisode de Lamartine, on y relèvera certains traits qu'on s'attendait peu à y découvrir, que des contemporains signalèrent cependant et qui établissent entre le poème illustre et la « littérature facile » de son temps une fugitive, mais incontestable, parenté⁵.

1. R. P., mai 1831. T. XXVI, pp. 134-135.

2. *Revue Poétique du XIX^e siècle*. T. I, p. 258.

3. R. P., T. XLIX, p. 132.

4. *Charivari*, 4 mars 1836.

5. Dans son article sur « M. de Lamartine en 1837 », Nisard n'omet pas d'indiquer que le poète, trop soucieux de popularité, a donné au public, avec *Jocelyn*, un « roman en vers » où figurent « des trivialités à la manière de l'école nouvelle », (*Mélanges*, 1838. T. II, p. 127). Nisard

Il est hors de doute, d'abord — et nous y reviendrons à loisir — que, choisissant pour la donnée initiale de son récit l'histoire d'un séminariste amoureux, Lamartine a ramassé là un thème qui traînait à portée de sa main et dont la littérature contemporaine faisait grand usage. L'*Impartial* du 3 mars 1836 signalera que l'aventure, dans *Jocelyn*, se résume à ceci : « l'amour illégitime d'un prêtre et les instincts révoltés de la nature luttant contre des vœux téméraires » ; le rédacteur concède d'ailleurs au poète que la même situation essentielle, traitée par le roman contemporain, eût à coup sûr donné lieu à « un drame partout taché de fange et de sang » et s'achevant « dans un mauvais lieu ou sur un échafaud ».

Mais il y a plus : pareil à l'Albert de Gautier, Jocelyn croit avoir devant lui non une jeune fille mais un jeune homme ; et cependant son cœur bondit devant Laurence, ce garçon au « visage charmant » (III, 626). C'est devant cet adolescent qu'il découvre les sortilèges de la beauté ; il admire sur sa joue la brume rose de la jeunesse, dans ses regards, la « rêverie errante » ; il voit sa « lèvre entr'ouverte », son « langoureux sourire », « cette peau » sous laquelle bleussent les veines, « ses beaux pieds sans chaussure », « son col nu »... Cette forme « où tout est luxe et grâce », il ne peut en rassasier ses yeux (III, 710 sqq). Victor de Nouvion, dans la *France Littéraire* (mars 1836) commentera ces scènes de la grotte, antérieures à l'accident qui révélera à Jocelyn, en Laurence, une femme. « Leurs paroles sont brûlantes, et parfois, en les suivant dans leurs épanchements passionnés, un frisson saisit le lecteur qui n'est point initié au secret de la jeune fille ». Cu villier-Fleury, dans les *Débats*, l'année suivante (8 juillet 1837) reviendra sur les « étranges amours » de Laurence et de Jocelyn « avant qu'un évanouissement de la jeune fille eût révélé son sexe » ; M. de Lamartine, déclare-t-il, a dû prendre ses inspirations « dans les habitudes excentriques et les procédés un peu aventureux du roman moderne » ; il a, en tout cas, « évidemment flatté le goût du moment ».

Songez maintenant au destin de Laurence quand son ami, son fiancé, pour toujours l'abandonne. Laurence, elle aussi, est « une femme qui tombe ». Louis de Carné, dans l'*Écho Français* (20 mars 1836) écrira : « Laurence prostituée est une donnée toute moderne, un tableau à effet, » et Lamartine a cédé là à un genre « qui allait mieux à M. Hugo ». Laurence en effet prend place dans la série, déjà nombreuse et qui sera longue, des prostituées sublimes ¹.

vise-t-il cette scène de la VI^e Époque où l'on voit le curé de Valneige, au fond de sa chambre, dans son presbytère, « mouillant de pleurs [ses] draps » qu'il « froisse » entre ses dents (VI, 705) ? ou encore, sous les fenêtres de Laurence, ce prêtre

Les pieds dans le ruisseau, le front sous la gouttière (VIII-383).

1. Elle aussi est innocente, selon le poète. Le curé de Valneige le lui dit en propres termes :

Tes péchés, mon enfant, ne sont que tes malheurs (IX-1244).

Laurence elle-même s'affirme pure, au moment de mourir.

Mon cœur est resté vierge et pur jusqu'à ce jour !

Oui, mon âme est encor vierge à force d'amour... (IX, 1175-1176).

D'ailleurs, quoi que laissent entendre les mondains qu'on entend parler, à la Huitième Époque (VIII, 261-267), il ne semble pas que Laurence s'abandonnât tout à fait à ses adorateurs mul-

Enfin n'y a-t-il pas, dans une des scènes finales du poème, celle du tisserand, un visible reflet de la littérature macabre ? Cet homme qui, pendant « deux jours entiers » porte sur ses épaules le cercueil où il a lui-même couché sa malheureuse femme, son histoire ne s'accorde-t-elle pas trop exactement à cette littérature de cadavres et de cimetières si répandue entre 1830 et 1836 ? Quant aux frénésies de luxure, aux orgies, au sanglant sadisme dont le roman, alors, fait aussi sa pâture, la *Chute d'un Ange* nous en offrira d'assez singulières images.

Ni dans la correspondance de Lamartine, ni dans ses écrits publics, ni dans ses discours à la Chambre, on ne découvre de condamnation portée par lui contre l'immoralité contemporaine. Dans son discours du 21 août 1835, les nécessités de son argumentation politique l'amèneront seulement à y faire une brève allusion, (il limite d'ailleurs sa critique aux pièces de théâtre¹). Lamartine ne s'est point associé aux campagnes des Janin et des Nisard. Peut-être ne se souciait-il point d'encourir, devant le public, ce ridicule qui s'attache presque toujours aux défenseurs indignés de la vertu. Son goût personnel n'allait d'ailleurs nullement, quoi qu'on s'imagine, aux fadaïses de bonne compagnie. A Henri de Lacretelle, il dira un jour : « Je n'ai jamais ressemblé à M. Grandisson »², et tandis qu'il préparait cette intervention du 21 août 1835 à la Chambre, il confiait à sa femme qu'il lisait « le plus amusant des livres, Tallemant des Réaux »³.

Assurément, on ne saurait prétendre que Lamartine a tout exprès combiné, dans *Jocelyn*, son récit pour amener les scènes, un peu inquiétantes, de Laurence et de Jocelyn, au commencement de leur amour ; assurément aussi, là où Gautier insiste, Lamartine n'appuie que fort peu. Mais qui peut dire, néanmoins, dans quelle mesure, au juste, le poète n'a pas compté sur l'ambiguïté d'une situation, vaguement indiquée, je le veux, mais tout de même réelle, pour assurer à son ouvrage un succès d'autant plus large, qu'il pourra plaire ainsi à d'autres cœurs encore que les cœurs purs auxquels il est avant tout destiné ?

Ce Lamartine n'est pas si simple ; et il a tant de goût, aussi, au métier de conciliateur...

tiples. Elle parle de ses « goûts fugitifs », de sa « légèreté », avoue que le monde l'a mise « au rang honteux des grandes pécheresses » ; mais elle dit aussi qu'« au moment de tomber », chaque fois, le souvenir de *Jocelyn* venait la sauver... (IX, 1156 sqq.).

1. Lamartine déclarera qu'il convient de purger les théâtres « du cynisme sanguinaire qui les déshonore et rend les hommes féroces » par « la contagion du crime et de la débauche ».

2. H. de Lacretelle. *Lamartine et ses amis*, 1878, p. 228.

3. Lettre du 18 août 1835, p. p. R. Doumic, R. D. M., 15 septembre 1908.

CHAPITRE II

PHILOSOPHIE POLITIQUE ET PRÉOCCUPATIONS SOCIALES

Les journées de juillet produisirent sur l'esprit des contemporains un ébranlement dont l'ampleur nous surprend un peu aujourd'hui. « Au lendemain d'un des plus grands événements de l'histoire [...] » disait Jouffroy, ouvrant son cours de morale en Sorbonne, à l'automne 1830. Il semblait qu'une ère nouvelle commençât ; l'enivrement de cette certitude, les témoins foisonnent qui l'attestent : « Une secousse terrible a changé la face de la terre [...]. Il est beau d'assister à une époque aussi solennelle », écrivait Ozanam à H. Fortoul², et Michelet, dans son *Introduction à l'histoire universelle* parlait à son tour de « la belle et terrible époque où notre vie s'est rencontrée ». « Nous marchons à une révolution générale », annonçait Chateaubriand dans une brochure du mois de mars 1831³, et, un mois après, la Préface de ses *Études historiques* revenait sur ce point : « La société, en avançant, accomplit certaines transformations générales. Nous sommes arrivés à l'un de ces grands changements de l'espèce humaine ». Nous voici venus, disait La Mennais en juin⁴, à l'une « de ces grandes époques où se termine une période et où commence une autre période ». Hugo, de son côté, déclarait : « Jamais plus de choses ne furent possibles qu'au temps où nous vivons »⁵. « On ne peut le nier, s'écriait d'Eckstein, nous vivons à une grande époque ! »⁶. Dans la *France Littéraire* de février 1832 Ballanche affirmait, dans son langage d'initié : « Nous sommes à un instant palingénésique »⁷. En 1835 encore, La Mennais, qui n'a rien perdu de cette conviction, plus vite évanouie chez d'autres, enseigne dans la préface de ses *Troisièmes Mélanges*, revenant sur les événements de juillet :

1. En 1840 encore J. Janin parle des Journées de juillet comme d'une « révolution subite, immense, incroyable ». (Introduction à *Jocelyn*, 1841, p. VI).

2. *Lettres d'Ozanam*, 1865. Cf. lettres du 15 janvier et 21 février 1831.

3. « *De la Restauration et de la monarchie légitime* ».

4. *Avenir*, 28 juin 1831.

5. Préface de *Marion Delorme*.

6. *R. E.*, septembre 1831.

7. Dès 1818, Ballanche avait déclaré : « Nous sommes arrivés à un âge critique de l'esprit humain, à une époque de fin et de renouvellement ». (*Essai sur les Institutions Sociales*. O. C., 1833. T. II, p. 73). L'humanité, selon lui était entrée — depuis 1789 — dans « une ère nouvelle [...] celle de la raison humaine devenue adulte ». (T. II, p. 303). L'année suivante, dans *Le Vieillard et le Jeune homme*, il reprenait cette affirmation : « L'important, mon fils, c'est de reconnaître que nous sommes arrivés à une ère nouvelle de l'esprit humain » (T. III, p. 14). Les *Prolégomènes* répéteront encore, avec l'obstination d'une foi sainte : « Maintenant, une ère nouvelle commence ». (T. IV, p. 370).

« Bien que des causes trop connues en aient momentanément dénaturé les conséquences, l'avenir prouvera que ce fut réellement l'annonce d'une ère nouvelle »¹.

Lamartine écoute ces voix autour de lui ; sous sa plume apparaissent les affirmations contemporaines. Le 18 février 1827, dans une lettre à Virieu, il a déjà blâmé ceux qui n'aperçoivent pas « cette grande vérité que nous sommes dans une ère nouvelle ». Au même correspondant, le 7 février 1831, il répète que le monde est arrivé « à une de ces époques critiques où tout se renouvelle pour s'améliorer ». Ce qui se déroule à présent, dit-il, ce sont « les plus grandes batailles intellectuelles dont jamais ait dépendu le sort des générations nées et à naître ». En septembre de la même année, on le verra écrire dans sa *Politique rationnelle* : « L'heure a sonné [...] la terre a tremblé [...] nous sommes à une des plus fortes époques que le genre humain ait à franchir ». Dans son *Épître* à Walter Scott il fait entendre que, selon lui, une apocalypse est en train de s'accomplir

C'en est fait, la parole a soufflé sur les mers ;
Le chaos bout et couve un second univers.

Et il montre la créature, doublant en cette heure « un cap des tempêtes » et passant, sous la foudre,

Le tropique orageux d'une autre humanité.

Voici les *Destinées de la Poésie* : « Ma conviction est que nous sommes à une de ces grandes périodes de reconstruction, de rénovation sociale » et à la veille « du plus beau comme du plus hardi mouvement intellectuel qu'aucun de nos siècles [ait] encore vu ». A la tribune de la Chambre, le 27 avril 1835, il parle de la révolution de juillet comme d'une « immense commotion dont notre sol tremble encore »². Et presque en même temps, le « Résumé politique » du *Voyage en Orient* déclare : « c'est [aujourd'hui] un beau et rare moment pour l'esprit humain, [...] une de ces grandes crises organiques dont l'histoire n'a conservé qu'une ou deux dates dans sa mémoire, époques où une civilisation usée cède à une autre [...] époques terribles quand elles ne sont pas fécondes »³.



Il n'est pas surprenant qu'au lendemain des journées révolutionnaires de juillet 1830, le grand sujet dont s'étaient préoccupés tout à tour M^{me} de Staël, Joseph de Maistre, Bonald, soit revenu alors et plus que jamais à l'ordre du jour. De nouveau, les penseurs s'attachèrent à interpréter les révolutions.

On avait entendu déjà, avant 1830, quelques hommes célébrer la grandeur de cette loi du monde qui, selon un rythme mystérieux, ramène sur l'humanité les catastrophes salutaires. Nodier, dans ses *Proscrits*⁴ avait déclaré : « Les révolutions sont de grandes maladies qui affligent l'espèce humaine et qui doivent se développer à des temps marqués. C'est par elles que les nations se purifient et que l'histoire devient l'école de la postérité ». Jean Sbozar, en 1818,

1. La Mennais. O. C., 1836-1837. T. X, p. LXXVIII.

2. *Fr. Parl.* T. I, p. 149.

3. *Voyage en Orient* 1835. T. IV, pp. 299-300.

4. *Les Proscrits*, an X-1802, p. 13.

Le J. de L.

reprenant ce thème, parlait de « cet esprit de renouvellement qui se manifeste à la fin d'une civilisation et qui la tue pour la rejeunir »¹.

En 1819, Ballanche écrit, dans le *Viellard et le Jeune Homme* : Dieu a mis dans la société « quelque chose d'inexorable qui ressemble à la fatalité des poètes tragiques. Elle ne peut supporter la présence de ce qui n'est plus en harmonie avec son existence actuelle [...]. La nature morale se nourrit de destruction et de mort aussi bien que la nature physique »². Un an après, dans l'*Homme sans nom*, s'attaquant à l'énigme de la Révolution française : « Si cette crise, disait-il, n'eût point été nécessaire, elle n'aurait pas eu lieu. Rien d'inutile ne s'accomplit dans le monde des épreuves, des expiations, du progrès » ; et il ajoutait : « Une loi de la Providence [...] c'est que le bien sorte du mal, c'est que le bien ne puisse s'opérer sans douleur, c'est que la grandeur du bien se mesure par l'étendue et l'intensité de la douleur »³. Les révolutions ne sont à ses yeux que des « voies d'initiation » réservées par Dieu à l'humanité pour la conduire au terme glorieux de sa route⁴.

Cinq ans avant qu'ait éclaté l'insurrection décisive de juillet, Jouffroy écrivait : « L'humanité avance ; ses mouvements sont progressifs ; chaque révolution est un pas dans la découverte du bien et du vrai »⁵. Dans le *Globe* du 17 novembre 1827, il revenait sur cette idée : « C'est par les révolutions, déclarait-il, que l'espèce humaine avance vers la perfection morale et le bonheur ». De nouveau, en 1830, dans son Cours de morale, il enseignera qu'une révolution « est un pas que fait l'esprit humain dans la recherche de la vérité ».

La Mennais, qui va parler de même en 1830, arrivait de loin. Ne disait-il pas, en 1825 — fidèle alors à Bonald : « Il n'y a qu'une vraie constitution. Si l'homme en établit une autre, [...] il ne peut empêcher que cette constitution soit fausse » ; et il jugeait alors la Révolution française comme « le renversement des doctrines qui, depuis l'origine du monde, ont été le fondement des sociétés humaines », et comme l'« application rigoureusement exacte des dernières conséquences du protestantisme »⁶. Mais en 1829 il constate : « Jamais [...] on n'aspira avec une si vive ardeur à un nouvel ordre de choses »⁷. Dans l'*Avenir* du 16 octobre 1830 on le voit déclarer : « Malheur [...] à qui ne reconnaîtrait pas la main de Dieu dans ces grandes catastrophes qui consternent la pensée humaine ! [...] Les réalités sont loin d'être toujours ce qu'elles nous semblent, et l'apparente rigueur des jugements célestes recouvre souvent une miséricorde immense ». — Enfin, le 1^{er} août 1834, il affirmera : les révolutions « sont, pour ainsi parler, Dieu présent à nos yeux dans le monde »⁸.

La mode s'emparait de ce thème des révolutions. Michaud, racontant dans la *Revue de Paris* en décembre 1831⁹, une entrevue qu'il avait eue, l'année

1. Ch. Nodier. *Romans*, 1862, p. 168.

2. Ballanche, O. C., 1833. T. III, p. 21.

3. *Ibid.* T. III, p. 162.

4. Cf. l'article de Mazure sur Ballanche, dans la *France Littéraire* de janvier 1834. (T. XI, p. 8).

5. Jouffroy. *Mélanges philosophiques*, 1833, p. 54.

6. La Mennais. *Deuxièmes Mélanges et De la Religion...* dans O. C., 1836-1837. T. VII, pp. 30 et 72.

7. La Mennais, O. C., T. IX, p. 85.

8. R. D. M., 1^{er} août 1834. (« De l'absolutisme et de la liberté »).

9. R. P., T. XXXI, p. 223.

précédente, à Constantinople, avec le mollah d'Eyoub, précisait qu'il avait parlé avec lui « des révolutions en général, car c'est un sujet qui ne s'épuise jamais ». A partir d'octobre 1831, la chronique de la quinzaine, dans la *Revue des Deux Mondes* prend le titre de « Révolutions de la quinzaine » car, était-il expliqué, « les révolutions ne se comptent plus de nos jours : chaque heure nouvelle enfante sa révolution ; à présent, la révolution c'est l'état naturel »¹.

Tandis que Victor Hugo, dans la préface de ses *Feuilles d'automne*, célébrait « ces glorieux changements d'âge de l'humanité », l'on voyait se multiplier les études, les jugements sur la Révolution de 1789. C'est en 1827 qu'avait paru le dernier volume du grand ouvrage de Thiers qui réhabilitait l'esprit des Constituants. Horace Raison publiait une *Histoire populaire de la Révolution Française*, tandis que La Pommeraye éditait les œuvres de Robespierre. Chateaubriand, qui discutait longuement de la Révolution française dans la préface de ses *Études Historiques*, allait bientôt laisser connaître, sur sa pensée nouvelle, un document capital² : embrassant d'un regard le destin du monde, il n'hésiterait pas à dire qu'« aperçue de cette hauteur, la Révolution française n'est plus qu'un point de la révolution générale ». En septembre 1831, Louis de Carné évoquait dans la *Revue Européenne* ces hommes de la Convention devenus alors, disait-il « des espèces d'être mythologiques ». Dans son cours de Philosophie du Droit, Lermnier en venait, au mois de juin 1832 à la « considération philosophique de la révolution française » ; et, déclarait pompeusement la *Revue des Deux Mondes*³, « pour la première fois, dans une chaire publique, cet événement gigantesque a été apprécié sans pusillanimité ». La même année Ballanche, dans la *France Littéraire* (février 1832) dogmatisait : « La Révolution française, crise immense, [...] prend rang parmi les crises cosmogoniques du monde civil ».

Les romanciers allaient chercher dans ce grand drame, récent encore, des sujets de récits pathétiques. Nodier en 1829, dans la *Revue de Paris*, avait publié ses « *Souvenirs* » du temps de la Révolution ; Balzac écrivait en 1831 « *Un épisode sous la Terreur* », et Dumas « *La rose rouge* », épisode de la guerre de Vendée. Vigny ébauchait une pièce de théâtre sur Madame Roland et situait dans les cachots de Robespierre la deuxième partie de *Stello*.

Par delà la Révolution française, par delà même les révolutions considérées comme des crises fatales ou providentielles, on s'élevait alors volontiers à une contemplation plus vaste et générale de l'histoire du monde. La philosophie de l'histoire trouvait de multiples docteurs.

C'est en 1825 que Quinet avait publié son *Introduction à la Philosophie de l'Histoire de l'Humanité*, de Herder (et deux ans plus tard il avait révélé sa traduction, en trois volumes, du grand ouvrage allemand). Jouffroy, en 1826 faisait un cours de « philosophie de l'histoire » ; le *Globe*, à partir de 1827

1. R. D. M., T. IV, p. 110.

2. R. D. M., 15 avril 1834. (« L'avenir du monde »).

3. R. D. M., 1^{er} août 1832. — « La Révolution française, avait dit Le minier, est l'avènement politique, au sein d'une grande nation, du principe de l'égalité qui passe de l'Évangile dans une constitution écrite ; elle est le triomphe de l'esprit novateur sur la tradition ». (R. D. M., 1^{er} juin 1832).

comportait une rubrique du même nom. En juin 1830, d'Eckstein annonçait, dans le dernier numéro du *Catholique* : « Voué dorénavant à une seule étude, je compte aborder la philosophie de l'histoire, par masses d'ouvrages détachés », et dès l'année suivante, il donnait à la *Revue des Deux Mondes*¹ un article modestement intitulé : « Du genre humain aux grandes époques de son développement, considérées sous le point de vue d'une philosophie de l'histoire ». Contributions au même effort que les *Études Historiques* de Chateaubriand, avec leur importante préface où sont passés en revue les systèmes de Hegel, de Herder, de Vico, de Ballanche même. « M. Michelet, déclare en mai 1831 la *Revue de Paris*² vient de donner lui aussi sa philosophie de l'Histoire » (c'est l'*Introduction à l'Histoire Universelle*). Carné, en septembre, constate que « les lois de l'histoire deviennent l'idée fixe [...] qui tourmente toutes les intelligences »³. Et l'on voit en effet Ozanam, le 29 décembre 1831, écrire à Falconnet : « Pourquoi l'homme est-il fait ? Quel est le but, la loi de l'humanité ? [...] La question, en cet état, relève de la philosophie de l'histoire ; à la philosophie de l'histoire il appartient de la résoudre ; » et le même Ozanam nous apprend (10 février 1832) que Gerbet fait « tous les quinze jours » une leçon sur ce grand sujet.

Barbier, dans ses *Iambes*, suppose qu'un ange lui apparaît. De quel message est donc chargé ce visiteur mystérieux ? Il apporte justement la réponse à l'inquiétude universelle :

Je te dirai comment se font les nations,
Où s'en va le torrent des générations...

La *France Littéraire*, en décembre 1832⁴, contient une longue étude de Mazure sur « La philosophie de l'histoire selon les systèmes du XIX^e siècle ». En 1833, tandis que Barchou de Penhoën publie dans la *Revue des Deux Mondes*⁵ une étude sur l'« Esquisse de la philosophie de l'histoire » de Schelling, Buchez donne son *Introduction à la science de l'histoire*, et Vigny relit le *Discours sur l'Histoire Universelle* de Bossuet.

Il faut songer également aux affirmations des saint-simoniens. *L'Exposition de la Doctrine* avait exalté l'œuvre de 1789 ; était tenu chez eux pour un bréviaire le « petit écrit » de Lessing qui partageait en trois grandes ères la carrière de l'humanité. Quant à Fourier, il s'en tenait à sa théorie des « destinées générales » où l'histoire passée et future de ce monde comportait quatre « phases » d'inégale durée.

Si l'on se divisait, selon les écoles, sur l'interprétation générale de l'histoire, on se rencontrait pour reconnaître que sa loi première était celle du devenir.

Ballanche, en 1818, écrivait dans son *Essai sur les Institutions Sociales* : « l'esprit humain marche toujours [...] ; il ne lui est pas permis d'être stationnaire [...] ». Nous sommes semblables aux Israélites dans le désert : à peine échappés comme eux à la maison de servitude, nous vivons sous la tente comme eux [...] »

1. R. D. M., juillet 1831. T. III, pp. 15 sqq.

2. R. P., T. XXVI, p. 194.

3. R. E. (premier numéro).

4. F. L., T. IV, pp. 521-554.

5. R. D. M., 15 avril 1833.

et nous continuons notre marche vers la nouvelle terre sociale¹. Cette même image, il la reprenait, l'année suivante : « Il faut que la société marche dans l'accomplissement de ses destinées ; il faut qu'elle y marche au travers du sang et des larmes, si cela est nécessaire. Dieu n'a pas donné la société à l'homme comme un lieu de repos [...] comme un oasis parmi les sables »². Écoutons Quinet (1825) : le monde « ne m'instruit de sa présence que par le bruit de sa chute ; sa loi est de changer ; son essence est de n'en avoir aucune » ; et ceci encore, tiré du même texte : l'humanité « poussée par une main invisible [...] change incessamment de formes et d'idoles » ; et Quinet la représentait « cheminant de ruine en ruine », semblable à « un voyageur pressé, plein d'ennui [...] ». Qui nous dira quand finiront les aventures de cet étrange voyageur ? »³. Voici maintenant Jouffroy qui, dans *Le Globe* (15 janvier 1825) glorifie « cette force [...] qui rend impuissant tout ce qui est vieux et puissant tout ce qui est nouveau, et qui pousse le monde en avant ».

Juste avant la secousse de juillet, on put lire, dans l'*Astronomie*, œuvre posthume de Pierre Daru, cet aphorisme en vers :

Changer est le destin, la loi de l'univers⁴.

Le 30 octobre 1830, La Mennais, dans l'*Avenir*, applaudissait, avec une sorte d'ivresse, à la marche invincible des choses. Le 22 décembre, il s'écriait de nouveau : « Qui ne voit que tout se dissout, mais se dissout pour renaître ? » et il évoquait les constructions successives que l'humanité bâtit sur sa route comme autant de gîtes éphémères. « Dieu a voulu, répétera-t-il le 30 juin 1831, que la société avançât perpétuellement vers un terme qu'elle ne peut atteindre sur la terre, mais dont elle doit s'approcher toujours ». Presque en même temps, Michelet s'adressait pathétiquement à l'homme : « Marche donc, enfant de la Providence ! Marche ! Tu ne peux t'arrêter ! Dieu le veut ! Dieu le veut ! »⁵.

Cet incessant devenir, il semblait aux hommes de 1830 qu'il n'eût jamais encore précipité sa course avec autant de hâte. « L'époque actuelle, avait dit Ballanche, douze ans plus tôt, a cela de remarquable que le temps manque toujours ou est toujours sur le point de manquer aux institutions »⁶. De cette accélération fouguese, La Mennais, particulièrement, se montrait frappé ; déjà en 1825, il écrivait dans la préface de son livre *De la religion* : « Tout se précipite tellement [...] qu'à peine est-il possible de donner un moment très court à chaque question [...] ». Dans le mouvement rapide qui emporte le monde on n'écoute qu'en marchant »⁷ ; et il revenait dans l'*Avenir* du 16 octobre 1830, sur « ce mouvement précipité qui emporte les peuples et leurs lois, leurs institutions, leurs opinions ». « Avec quelle rapidité le temps nous entraîne ! » déclarait à son tour Chateaubriand en avril 1831⁸, tandis que Michelet montrait

1. Ballanche, O. C., 1833. T. II, pp. 43 et 73-74.

2. *Ibid.* T. III, p. 96-97.

3. Quinet, O. C., 1857. T. II, pp. 352 et 366.

4. Daru. *L'Astronomie*, 1830, p. 17.

5. Michelet. *Introduction à l'Histoire Universelle*, 1831, p. 32.

6. Ballanche, *Essai* dans O. C., 1833. T. II, p. 69.

7. La Mennais, O. C., 1836-1837. T. VII, pp. III-IV.

8. Préface des *Études Historiques*.

le vaisseau de l'humanité volant « aujourd'hui dans l'ouragan [...]. Il va si vite, si vite que le vertige prend aux plus fermes et que toute poitrine en est opprimée¹ ». Sainte-Beuve enregistrait lui aussi cette hâte angoissante de l'évolution universelle. Le 15 février 1833, il notait dans la *Revue des Deux Mondes* : « Le siècle va vite [...]. Le siècle va grand train [...] une étrange activité l'accélère ». Et Vinet joignait sa voix à toutes ces voix concordantes : « Les événements, disait-il, devancés par les idées, redoublent de vitesse pour les atteindre »².

Si vertigineux, cependant, que parussent ce glissement, ces métamorphoses des institutions et des formes sociales, l'affirmation était presque unanime que Dieu, par sa Providence, dirigeait ce vaste mouvement.

Sans doute, Jouffroy prétendait substituer au Dieu de Bossuet « la fatalité du développement intellectuel » ; mais il n'en concluait pas moins que « la marche de l'humanité n'est pas un cercle, comme celle des astres »³ et que, « si Dieu n'intervient pas plus immédiatement dans le développement de l'humanité que dans la marche du système solaire, cependant il en est l'auteur »⁴.

« Une loi providentielle générale gouverne l'ensemble des destinées humaines » ; ainsi se formulait, selon Chateaubriand⁵, un des axiomes fondamentaux de la philosophie de Ballanche. Et dans la conférence inaugurale de son Cours d'histoire moderne, Michelet, le 9 janvier 1834, proclamait : « Ce monde où nous vivons est toujours la cité de Dieu [...]. Nous sommes toujours, croyez-le bien, environnés de la Providence »⁶.

La présence, l'amitié de Dieu sont là pour nous garantir, au sein de ce grand tumulte des choses, que l'humanité suit une route montante, que chacun de ses pas est un progrès qu'elle réalise. « L'ordre des choses, dit Quinet, condamne l'humanité aux changements ; mais ces changements sont des progrès »⁷. Chateaubriand, bien avant la Révolution de juillet, rallie le camp de ceux qui croient que le bonheur social est en avant ; dans la préface qu'il met en 1826 à son *Voyage en Amérique*, il écrit : « Le bon vieux temps a sans doute son mérite ; mais il faut se souvenir qu'un état politique n'en est pas meilleur parce qu'il est caduc et routinier [...]. On ne s'élève contre les progrès de la civilisation que par l'obsession des préjugés », et les gouvernements qui s'y emploient « ressemblent à ces oiseleurs qui brisent les ailes de l'aigle pour l'empêcher de prendre son vol [...]. L'espèce humaine, poursuit-il, [est] comme une grande famille qui s'avance vers le même but ». Cinq ans après, il redira, avec une force accrue : « Je cherche à démontrer que l'espèce humaine

1. Avant-Propos de l'*Introduction à l'Histoire Universelle*.

2. *Semeur*, 23 octobre 1833.

3. Dans l'« exposition » de sa première Étude (*Études Historiques*). Chateaubriand prenait position également contre Bossuet, et disait : « L'existence de ce cerceau redoutable où le genre humain tournerait dans une sorte d'éternité sans progrès et sans perfectionnement, n'est heureusement qu'une imposante erreur ».

4. Jouffroy. *Mélanges philosophiques*, 1833, p. 93, (texte daté de 1825).

5. Préface des *Études Historiques*.

6. R. D. M., 15 janvier 1834.

7. Quinet, *Introduction à la Philosophie de l'Histoire de l'Humanité* (1825) dans O. C., 1857, T. II, p. 387.

suit une ligne progressive dans la civilisation [...]. L'homme tend à une perfection indéfinie [...]. Il ne cesse de gravir la pente escarpée de ce Sinaï inconnu au sommet duquel il reverra Dieu »¹.

Condorcet qu'ont raillé les hommes de l'école théocratique est réhabilité. Son système, déclare Mazure, dans la *France Littéraire*², « est la plus haute et la dernière expression des espérances humaines ». Dans le *National* du 31 mai 1833 Sainte-Beuve louera Carné de ce que, dans son récent ouvrage : *Vues sur l'histoire contemporaine*, il révèle à voix haute sa foi fervente « au progrès social, au travail ininterrompu de l'esprit divin dans l'humanité ». Vinet résumait ainsi la pensée de Buchez « Toute l'histoire dépose que l'humanité est sous la loi d'une idée, qui est le progrès. Le mot progrès est la véritable clef de la destinée humaine »³.

Comment alors, si l'on croit à ce point que Dieu est présent, comme le maître et le guide de l'évolution humaine, comment ne pas s'indigner devant ceux qui se mettent en travers du chemin ?

Déjà Nodier dans *Jean Sbogor*, s'était écrié : « Et vous croyez à la Providence et vous osez blâmer ses moyens ! »⁴. « Condamner les révolutions, professait Jouffroy, c'est [...] condamner la nature humaine, et, avec elle, Dieu. [...] Combattre les révolutions, c'est donc combattre la nature des choses et les lois de la Providence [...]. Une pareille tentative serait immorale et impie »⁵. La Mennais n'était pas moins net : « Rien ne produit plus de calamités, écrivait-il dans l'*Avenir* du 23 juin 1831, ni des calamités plus terribles que la résistance à ce que la nature des choses et des êtres, c'est-à-dire à ce que Dieu même a rendu nécessaire ; et le mal en soi, le mal essentiel n'est que cette opposition à Dieu ».

Dans le système de Ballanche — lequel appelle le temps : « ce grand et irrévocable interprète de la divinité »⁶ — l'avertissement est solennellement donné aux hommes et aux gouvernements de ne point tenter, s'ils ne veulent « se briser en aveugles », de s'opposer à « l'irrésistible mouvement qui précipite les nations dans la voie providentielle des transformations »⁷.

Chateaubriand ne pensait pas autrement. Le fragment fameux que révélera la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1834 ne dit-il pas en propres termes : « La transformation aura lieu [...]. C'est impiété que de lutter contre l'ange de Dieu, de croire que nous arrêterons la Providence ».

Et l'abbé Bautain dénonçant, en 1835, ce qu'il nomme « la véritable hérésie du XIX^e siècle » — c'est à savoir le panthéisme — s'en prendra directement à ceux qui, établissant entre Dieu et le temps une sorte d'identité monstrueuse, osent prétendre qu'il faut, sous peine de péché, « marcher de concert avec cette force irrésistible qui entraîne le siècle »⁸.

1. Préface des *Études Historiques*.

2. F. L., T. IV, p. 530.

3. *Semeur*, loc. cit.

4. Ch. Nodier. *Romans*, 1862, p. 168.

5. Jouffroy, op. cit., p. 339, (extrait du Cours de morale, 1830-1831).

6. Ballanche. *Essai...* dans O. C., 1833. T. II, p. 77.

7. Cf. Mazure, F. L. loc. cit.

8. F. L., avril 1835, T. XVIII, p. 223.

« Il y a des idées qui flottent dans l'air comme des miasmes intellectuels¹ et que des milliers d'hommes semblent respirer en même temps » écrira un jour Lamartine¹. Toutes ces préoccupations, tous ces jugements, tous ces espoirs dont les âmes sont pleines, vers 1830, nous les retrouvons tels quels, et pareillement vivants chez Lamartine, alors qu'il portait en lui *Jocelyn*.

Lui non plus n'a pas attendu l'explosion de juillet pour juger de l'esprit révolutionnaire autrement qu'en 1820². « La crise est un mal affreux, dit-il, dès le 18 février 1827, à Virieu, en lui parlant de la Révolution française ; mais ce mal enfante un bien ». Sous sa plume apparaît bientôt cette distinction qu'il ne cessera plus d'établir (et qui sera, dans les *Girondins*, une des pièces principales de sa thèse³) entre la noblesse d'une idée et l'indignité, trop souvent évidente, de ceux qui veulent la réaliser. Le 24 octobre 1830, il écrit à Virieu, sur un ton de profession de foi : « Je dis : les grands principes de la Révolution de 1789 sont vrais, beaux et bons ; l'exécution seule a été atroce ». Et il ajoute : « La Révolution-principe est une des grandes et fécondes idées qui renouvellent de temps en temps la forme de la société civile ». Quatre mois après il reprend, avec insistance, et à l'adresse de Virieu, toujours, qu'il voudrait convaincre : « La révolution peut être bonne, utile, féconde [...] et cependant détestable dans quelques-unes de ses phases, dans ses agents [...]. C'est notre malheur d'être tombés en ce jour-là dans le monde ; mais cela ne doit pas fausser la justesse de nos idées » (7 février 1831).

Tout cela n'est encore que propos secrets, entretiens avec un ami. La *Politique rationnelle*, en novembre 1831, s'exprimera publiquement avec une égale clarté : Dieu prépare et suscite les révolutions ; ces heures terribles entrent dans les plans de sa Providence ; il « sait tirer le bien du mal » ; il « tient dans ses mains les rênes des empires et [...] les secoue souvent avec violence et rudesse pour réveiller l'humanité de son sommeil et lui rappeler qu'il faut marcher dans la route de sa destinée divine »⁴.

A l'appui de la prose viennent des vers, qui s'intitulent précisément *Les Révolutions* et que le poète lui-même commente quelques semaines plus tard dans une lettre à Virieu (7 janvier 1832) où il lui montre ces grands cataclysmes sociaux entrant « comme élément fatal mais souvent nécessaire » dans la destinée de l'univers. A la tribune de la Chambre, le 8 mai 1834, Lamartine appellera encore les révolutions de « fatales nécessités, [d'] inévitables intermittences dans la vie des nations »⁵, et le « Résumé politique »

1. Cf. le *Civilisateur*. Étude sur Christophe Colomb. — O. C., 1863. T. XXXV, p. 201.

2. On sait qu'en 1820-1821 Lamartine n'était pas un ami du progrès démocratique. Il était alors très bonaldien et grand admirateur de J. de Maistre. Voici un fragment d'une lettre qu'il écrit à la Duchesse de Broglie, de Rome, le 1^{er} février 1821, et qui est, sur ce point, instructive : « Vous m'avez reproché un jour de n'avoir plus l'illusion de la liberté [...] chaque jour, l'idée du siècle fait un pas ; quand elle aura fini son tour du monde, une autre le commencera. Je ne crois ni en celle-ci ni en celle-là, mais dans la Providence qui rit de la sagesse des hommes et qui tire parti de tout pour notre perfectionnement individuel et non pas pour notre perfectibilité en masse ». *

3. La Révolution française, écrira-t-il alors, était « au fond un spiritualisme sublime et passionné » mais « ses instruments étaient viciés, corrompus ou personnels » (*Histoire des Girondins*. 1847. T. I, pp. 19 et 67). « L'action est grande, répétera-t-il au dernier volume, et l'idée plane au-dessus de tous ses instruments ». (T. VIII, p. 381).

4. Lamartine, O. C., 1863. T. XXXVII, p. 389.

5. *France Parlementaire* T. I, p. 74.

du *Voyage en Orient* posera cette question redoutable : « Quel est parmi nous l'homme pensant [...] qui [...] s'interrogeant devant Dieu en présence d'une société qui tombe d'anomalie et de vétusté, ne se réponde : Je suis révolutionnaire ? » ¹.

L'Épisode qui devait s'intituler *Jocelyn*, et dont le poète avait placé les scènes capitales sous la Terreur, à peine était-il entamé que Lamartine y incorporait, par le truchement de son héros, qu'on voit scrutant

Cet abîme sanglant des révolutions (II, 198)

d'amples développements sur un thème redevenu d'actualité.

Tout s'agite, tout remue, tout souffre dans la nature matérielle, dit le poète ; ²

On sent à ce travail qui change, brise, enfante
Qu'un éternel levain dans l'univers fermente (II, 247-248).

Ainsi de la pensée humaine, ainsi de l'humanité ³, que Dieu guide, à travers les écroulements d'empires, vers ce terme

qu'il a lui seul posé dans sa sagesse
Et qu'on n'atteint jamais en approchant sans cesse ⁴, (II, 299-300).

Et ce que Lamartine avait dit à Virieu, il le répétait maintenant pour tous :

L'ouvrier est divin, l'instrument est mortel (II, 309).

Dans l'été de 1835, pour la Huitième Époque de son poème, il reprenait ce gros problème. Si Dieu laboure, c'est pour semer... Même égarées en apparence, et saisies d'une folie sauvage,

Les nations, de l'œil à leur insu guidées,
Sont dans la main de Dieu des instruments d'idées. (VIII, 169-170).

1. *Voyage en Orient*, 1835. T. IV, p. 301.

2. Dans l'*Astronomie* de Daru — son prédécesseur à l'Académie Française — Lamartine avait pu lire des pages intéressantes, au chant VI, sur « la nature en travail », où

tout s'agite et circule,
S'assemble, se détruit, l'astre et la molécule.
Tout change et s'élançant dans les âges lointains
Court sous une autre forme à de nouveaux destins (1830, pp. 278-279).

3. Bernardin de Saint-Pierre avait dit aussi : « Le globe et le genre humain sont encore dans l'enfance. Dieu [...] perfectionne sans cesse ses ouvrages. Semblable à un laboureur infatigable, il laboure sans cesse le globe [...] il le pétrit de lumière et l'améliore de siècle en siècle ». (La *Mort de Socrate*, dans Bernadin O. C., 1818-1820. T. XII). De même *Jocelyn* déclare

Que la main créatrice à son œuvre est toujours (II, 249).

et que, pour faire lever « l'épi divin », Dieu « laboure la terre avant de la semer ». (VIII, 175-176). Cf. également ce vers de Fontanes (*Essai sur l'astronomie*, dans O. C., 1839. T. I, p. 21)

Dieu qui ne cesse point d'agir et d'enfanter.

4. C'est de la sorte, presque mot pour mot, que s'était exprimé, on l'a vu, La Mennais dans l'*Avenir* du 30 juin 1831.

N'était-ce pas là, en vers et en prose, une philosophie de l'histoire ? A ce souci qui tourmentait ses contemporains, Lamartine apportait lui aussi une réponse, point différente, du reste, de celles que l'on formulait de toutes parts autour de lui. Il avait chanté, dans le « *Cantique à l'Esprit Saint* » :

Le genre humain n'est qu'un seul être
Formé de générations.

L'histoire, déclarait-il dans son discours à l'Académie, « s'éclaire », et désormais « voit les idées sous les faits, et suit les progrès du genre humain dans la marche sourde et lente de la pensée ». Un des aspects de la mission qu'il voudrait assumer, c'est, dit-il dans la *Politique Rationnelle*, de faire comprendre à l'humanité « l'époque qui est sous ses yeux et qu'elle ne voit pas » ; et il compare l'histoire à un « sommet d'où l'homme peut contempler la route passée et future de l'humanité »¹.

Que *Jocelyn* ait voulu prétendre, du moins en quelques endroits, à trouver le mot de l'énigme, à percer « le mystère du temps », à reconnaître le « fil » de

Ce long dessein de Dieu qui mène les humains (VI-651)

les textes mêmes du livre sont là pour nous l'attester. (Cf. II, 197-332 ; VI, 647-664 ; VIII, 109-210). Ironique, la *Gazette de France* du 17 mars 1836 commentera d'ailleurs le célèbre passage de la Deuxième Époque en disant du jeune « lévite » auquel Lamartine prête ses pensées : « C'était bien la peine d'aller au séminaire pour ne pas y apprendre ce que Bossuet a résumé avec tant d'évidence dans les admirables pages de son *Histoire Universelle* ! » ; tandis que Pelletan, dans l'*Artiste*, demandera narquoisement au poète s'il croit, « à ses heures de complaisance, improviser le dernier mot de Dieu »².

Lamartine est véritablement possédé par cette idée du devenir universel, d'un devenir qui, mystérieusement, depuis quelques années, s'accélère.

Son ami Fontenay est peut-être un de ceux qui, les premiers, attirèrent sur ce point sa pensée. Le 2 décembre 1821, Lamartine lui écrivait : « Selon votre système, il faut bien que tout change, puisque l'homme change, puisque le temps lui-même n'est qu'un perpétuel changement ». Quatre ans plus tard, dans son *Childe Harold*, convaincu désormais, semble-t-il, il met dans la bouche de son héros docile des paroles indignées contre cette Italie qui demeure inerte, engourdie, alors que

Par le siècle emporté tout marche ailleurs, partout (st. XIII).

Le 1^{er} avril 1830, il glisse dans son discours académique une leçon de prudence et de relativité : un proche avenir, déclare-t-il, « fera le redoutable inventaire de nos opinions que nous nommons des principes, de nos prétentions que nous appelons de la justice ». Le 24 octobre, il dit à Virieu : « A quoi sert de discuter,

1. Lamartine, O. C., 1863. T. XXXVII, pp. 358 et 388.

2. L'*Artiste*, 1836, loc. cit.

le monde est en route ». Le 30 janvier 1831, sa conviction, qui s'affermirait encore, prend un ton d'âpreté : « Je pense combien il est risible à l'homme [...] de prétendre à du définitif dans cette création toute provisoire. Les choses roulent avec les siècles [...]. Nous disons comme l'enfant : nous le rebâtirons, ce château de cartes et il sera éternel. Quelle pitié ! ».

La *Politique Rationnelle*, non sans courage, avertit le pouvoir nouveau qu'il se condamnerait immédiatement à mort s'il voulait tenter de « forcer l'esprit social à une halte précaire dans le défilé où le XIX^e siècle est arrivé ». « L'horizon de l'humanité, ajoute Lamartine, recule et se renouvelle à proportion des pas qu'elle a faits »¹. Les vers des *Révolutions* forment une série d'affirmations hautaines :

Dans l'œuvre du Très-Haut le repos n'a pas place [...]
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ

Et le poète revient à la charge auprès de Virieu qui s'effraie, qui résiste : « Tu parles de définitif, lui dit rudement Lamartine, comme un jeune homme qui croirait encore à ce beau mot que les hommes ont dérobé au dictionnaire des dieux, auquel seul il appartient ». Et il trouve, ce jour-là, cette formule : « L'instabilité est de droit divin ici-bas ». (1^{er} mars 1832). En avril, c'est encore cette idée qui reparait dans l'Épître à Walter Scott

Le temps, plus fort que nous, nous entraîne sous lui

Au début de 1834, les *Destinées de la Poésie* reprennent ce thème auquel Lamartine s'attache comme à une évidence aveuglante : « L'homme, écrit-il alors, s'est prononcé sur tout, il s'est trompé sur tout ; il a cru tout définitif et tout s'est modifié, tout immortel et tout a péri, tout véritable et tout a menti ». Le *Voyage en Orient* ne manquera pas d'y insister encore : « Le mouvement est la loi de l'esprit humain ; le définitif est le rêve de son orgueil et de son ignorance ». Sur la côte d'Asie Mineure, les journaux lui apportent le texte de son Épître à Walter Scott qu'il relit alors ; et il parle de ce « vertige », de cet « éblouissement de l'esprit humain qui court avec trop de rapidité pour se rendre compte de sa marche même ». « C'est un courant, dit-il encore dans son *Résumé Politique*, si rapide et si invincible que ceux qui rament le plus vigoureusement et qui croient le remonter [...] se trouvent insensiblement portés bien loin de l'horizon qu'ils tenaient du regard et du cœur et sont tout étonnés un jour de mesurer le chemin involontaire qu'ils ont fait »².

Et pas plus que Ballanche, et Chateaubriand, et Michelet et La Mennais et tant d'autres, Lamartine ne met en doute que cette évolution du monde soit

1. Lamartine. O. C., 1863. T. XXXVII, pp. 382 et 384.

2. Pour ces citations. Cf. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, p. 21 et T. IV, p. 302. En 1838, Lamartine écrira encore dans son *Épître* à Adolphe Dumas

Jamais le doigt divin à l'éternel torrent
N'imprima dans sa fuite un plus fougueux courant,

et dans *Utopie* il chantera :

Ce dégoût du connu, cette soif du nouveau
Qui semble condamner la race qui se lève
À faire un marche-pied de ce que l'autre achève.

le contraire d'un désordre ou d'une décadence. Déjà, dans le *Cantique à l'Esprit Saint*, cette humanité qu'il montrait en marche à travers les orages, c'était vers un avenir resplendissant qu'il la voyait s'avancer. L'idée « de liberté et d'égalité légales » déclare-t-il à Virieu (24 octobre 1830) « plusieurs siècles passeront sur nos tombes avant qu'[elle] ait enfin trouvé sa vraie forme, mais tout indique qu'à travers des flots de sang et de misères, elle la revêtira enfin ». L'optimisme, dans la *Politique Rationnelle*, atteint à un degré qu'on peut trouver naïf, à moins qu'il ne nous paraisse poignant. « Ce siècle, éclos pour de grandes choses », Lamartine a la certitude qu'il va « à une des plus sublimes haltes de l'humanité ». Et dans l'empoiement de sa confiance, Lamartine n'hésite pas à écrire : « Il nous est peut-être déjà donné d'entrevoir au moins l'époque qui succédera à la nôtre : après cinq ou six siècles qu'aura duré l'âge de liberté, nous passerons à l'âge de vertu et de religion pures, aux promesses accomplies du législateur divin, à l'époque de charité » ¹.

Le progrès, c'est cette échelle symbolique « que Jacob rêva devant lui » et que la création « monte éternellement ». (*Révolutions*). « *Marchez ! et écrivez : Espérance sur l'étendard de l'humanité !* » * ². Le 7 janvier 1832, Lamartine affirme à Virieu : « J'ai la conviction que [...] nous marchons vite et bien à une situation sociale sinon meilleure au moins plus belle et plus héroïque que beaucoup de notre passé ». Michelet lui a envoyé le texte de son discours du 9 janvier 1834 à la Sorbonne ; Lamartine, dans sa réponse, reprend une phrase de l'historien, la cite de mémoire : « On vous dira que le monde est vieux, qu'il pâlit, qu'il s'éclipse ! N'en croyez rien ! — Je suis de ceux qui n'en croient rien, mais bien au contraire que jamais l'âme active du monde ne se remue plus pour produire davantage [...] » ³.

A trois reprises, au moins, il insiste sur cette idée que l'humanité est toute jeune, à peine, même, adolescente. Dans sa *Politique Rationnelle* il a dit : « L'humanité touche à peine à son âge de raison » — « Le monde est jeune » reprend-il dans les *Destinées de la Poésie*. Le *Voyage en Orient* répétera : « Nous sommes jeunes et nous passons à peine l'âge de virilité » ⁴. Sur lui aussi, le mot : avenir exerce sa fascination. Le 8 avril 1835 il écrit à Virieu : « Un mouvement rétrograde ne peut avoir lieu sur aucun point de l'Europe. C'est un rêve absurde. *En avant* est la devise du temps ». Et à la tribune de la Chambre, le 21 août de la même année, il constatera : « La grande passion de ce temps-ci [...] c'est la passion de l'avenir ».

Que Dieu soit à la fois le terme de la route et la force cachée qui, sur cette route, pousse les hommes, les anime et les soutient, Lamartine s'en montre assuré. « Le Verbe divin sait seul où il veut nous conduire », dit la *Politique Rationnelle* ⁵. L'esprit humain, dit encore le *Voyage en Orient* « a l'instinct d'un but nouveau, inconnu, où Dieu le mène » ⁶. C'est Dieu, dit *Jocelyn* qui a « donné pour vie à la pensée humaine » (II, 283) cet élan qui jamais ne s'arrête. Les idées dont l'humanité s'empare et qu'elle veut accomplir, c'est Dieu qui les lui

1. Lamartine, O. C., 1863. T. XXXVII, pp. 360, 388, 394.

2. Note en marge du manuscrit des *Révolutions* (Arch. S. P.).

3. Lettre p. p. J.-M. Carré, R. D. M., 1^{er} septembre 1926.

4. *Voyage en Orient*, 1835. T. II, p. 263.

5. Lamartine, O. C., 1863. T. XXXVII, p. 383.

6. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, p. 22.

montre « jour à jour, pas à pas » (II, 297) ; c'est Dieu qui conduit l'homme jusqu'où veut sa sagesse que l'homme « aille ici-bas » (II, 298). Le grand « confident » de Dieu, c'est le temps (II, 225).

Parmi ces affirmations que l'abbé Bautain, sans désigner personne, dénonce comme scandaleuses, quoi de plus catégorique que celle-ci, publiquement apportée par le *Voyage en Orient* : « Le péché contre l'Esprit Saint, c'est ce combat de certains hommes contre l'amélioration des choses ; c'est cet effort égoïste et stupide pour rappeler toujours en arrière le monde moral et social que Dieu et la nature poussent toujours en avant » ¹ ?

Et ce n'est point là chez Lamartine parole de hasard, inconsidérée. C'est au contraire, au plus profond de sa pensée, une des certitudes sur lesquelles il s'appuie avec le plus de force, et qui est chez lui antérieure même au grand tumulte, au grand reclassement de ses convictions qui s'opère dans son esprit dans le temps même où il écrit *Jocelyn*. Les événements, Lamartine s'est accoutumé de longue date à les tenir pour des signes par lesquels Dieu se manifeste, en indiquant sa volonté. Dans le *Chant du Sacre* (1825) — ce poème que les adversaires « libéraux » de Lamartine lui jetèrent si longtemps à la face — Lamartine avait écrit ce vers capital :

Les grands événements, voilà les grands prestiges

(« prestiges » est ici un synonyme adouci de « miracles »). Les manifestations les plus authentiques de Dieu, c'est dans les « événements » qu'il faut les voir. La révolution de juillet s'est produite ? l'insurrection a réussi ? C'est donc que Dieu voulait qu'il en fût ainsi. A ceux qui récriminent, qui voudraient revenir en arrière, Lamartine déclare simplement : « Vous n'êtes pas justes envers les choses ». (à Virieu, 25 décembre 1831). D'ailleurs, l'idée démocratique qui n'était pas la sienne d'abord, — (on se souvient de ses affirmations brutales du 28 janvier 1819 à Éléonore de Canonge ; on se souvient de ce projet auquel, en mars 1820, il veut intéresser Joseph de Maistre, d'un journal débarrassé des « rêveries constitutionnelles ») puisqu'on assiste aux progrès immenses qu'elle fait dans le peuple français, puisqu'on vient de la voir triompher soudain, c'est qu'elle reçoit l'agrément de Dieu, c'est qu'elle est, — ou qu'elle devient — une vérité.

Ce respect sincère et religieux des « grandes révélations que Dieu fait aux hommes par ces événements plus fort qu'eux » ², — cette conviction que les Ordonnances de 1830 étaient « en révolte franche et ouverte contre le temps, c'est-à-dire contre Dieu lui-même qui inspire l'esprit des temps » ³, Lamartine les exprime hautement dès qu'il aborde la vie publique. Le 15 juin 1831, dans sa profession de foi électorale, il déclare accepter « les faits accomplis comme des éléments donnés par la force des choses à l'intelligence humaine » ⁴. Et dans la logique de sa pensée, il va terriblement loin ; il faut bien comprendre, dit-il dans la *Politique Rationnelle* « cette dictature des événements » ⁵. Ce qui réussit,

1. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, p. 322.

2. « Entretien avec le lecteur ». Nouvelle préface des *Recueils*, 1849. Dans O. C., 1860. T. IV, p. 213.

3. *Histoire de la Restauration*. Dans O. C., 1863. T. XXII, p. 310.

4. Cf. Séché. *Les Amitiés de Lamartine*, p. 251.

5. Lamartine, O. C., 1863. T. XXXVII, p. 385.

en politique, c'est-à-dire dans le grand combat que les hommes mènent entre eux pour créer les formes nouvelles de leur organisation collective, ce qui triomphe, ce qui est le plus fort, c'est donc ce qui est divin. Vieille doctrine, idée médiévale du « jugement de Dieu », idée maïstrienne, hégélienne aussi, de la morale du succès. Cette thèse bien connue, il semble que Lamartine ait cru la découvrir pour son compte. Il écrit, dans la *Politique Rationnelle* ces dangereuses paroles — qu'après tout, même après le 2 décembre 1851 il ne reniera jamais : « Un coup d'état n'est moral et juste que quand il est nécessaire, et toutes les fois qu'il est nécessaire, il réussit »¹. Dans le même texte, il lâche le mot décisif : « Les opinions et les faits [prononcent] le jugement de Dieu »². C'était bien exactement ce qu'il avait écrit, sans qu'on y prît garde, et comme en passant, dans son Ode « Au peuple du 19 octobre » :

On en appelle au fer. Il t'absout [...]

En pleine Chambre des Députés, Lamartine dira de la guerre civile : c'est « une chose que le succès juge » (3 février 1834) ; il osera soutenir que : « La justice, c'est la victoire » (15 mai 1834) ; et cela, il le répètera une deuxième fois, la même année (30 décembre) : « Dans l'ordre politique [...] le procès, c'est la bataille, le jugement, c'est la victoire »³.

La vérité même est donc pour lui mobile. Pareille à une qualité fugitive, avec le temps elle abandonne telle idée où d'abord elle a fait sa demeure. Elle dépend de l'opinion générale. Si l'on cesse, unanimement ou du moins très généralement, de croire à une doctrine, c'est que de cette doctrine, Dieu lui-même se détourne, et qu'elle cesse d'être la vérité. Écoutons Lamartine combattre l'idée de la peine de mort ; l'argument qu'il emploie mérite qu'on le note. « La société, dit-il, étant nécessaire, a peut-être tous les droits nécessaires à son existence. Cela a été vrai, du moins tant que le dogme de la nécessité de la peine de mort a été universellement reçu. Mais ce dogme est ébranlé dans beaucoup de consciences [...] et la société doit s'abstenir » (15 mai 1834).

En août 1838, Lamartine frappera, dans un vers, cette devise de sa philosophie nouvelle :

Les pas de Dieu sont ceux du temps⁴.

On comprend à présent que Carrel, commentant *Jocelyn* dans le *National* du 20 mars 1836 ait pu, sans erreur, féliciter le poète de savoir « écouter les événements » et de s'être montré docile à leur « autorité providentielle ».

*
* * *

1. *Ibid.*, p. 367.

2. *Ibid.*, p. 376.

3. Guizot reprochera, avec indignation, à Lamartine des propos aussi téméraires ; et Lamartine, qui tient à n'épouvanter personne, donnera à son contradicteur, le 4 janvier 1835, tous les apaisements qu'il désire. Il ira même, tant il lui importe, pour le moment, de ne soulever aucun scandale, jusqu'à nier avoir prononcé les paroles que le 15 mai, sinon le 30 décembre, il avait très exactement formulées. Cf. *Fr. Parl.* T. I, pp. 87, 93 et 106.

4. Ravi de lui-même, dans la marge de son manuscrit, il écrira en face de ce vers : « Bravo ! » (B. N. Lam. 8). — Beaucoup plus tard, à l'heure des grands repentirs, c'est cette formule même qu'il reprendra, pour se rétracter. « Non, le temps n'est pas Dieu ! » écrira-t-il en 1862. (C. F. L. Ent. 76. T. XIII, p. 200).

De fait, il ne s'agissait pas seulement, chez Lamartine d'une simple adhésion théorique et tout abstraite aux doctrines du devenir. Lamartine accomplissait alors cette opération délicate qui se présente — selon qu'on se place pour la définir du côté du point de départ ou du côté du point d'arrivée — comme une désertion ou comme un ralliement.

Les souhaits de son ambition, les exigences impérieuses du besoin d'activité qui le dévorait, le souci qui était en lui de ne pas se voir rejeté dans le clan des vaincus, tout cela s'accordait trop bien avec les aspects nouveaux de sa pensée pour qu'on puisse dire avec certitude si ces convictions ont déterminé en effet ses actes, ou si elles sont venues seulement envelopper, à ses propres yeux, de justifications rationnelles une attitude adoptée déjà secrètement et sans leur secours.

Le plus probable est que Lamartine avait trop de noblesse réelle pour se décider sciemment à une évolution conforme à ses désirs et à ses intérêts, sans éprouver l'urgence de s'assurer qu'il obéissait, au moins autant, à des commandements d'un autre ordre, où Dieu même intervenait.

Toujours est-il qu'on l'aperçoit, longtemps même avant 1830, préoccupé de se maintenir, pour ainsi parler, dans le courant de l'évolution politique, attentif à ne pas lier sa fortune à ce que la faveur populaire et la vie, du même coup, désertent. A propos des élections de 1824, il confiait déjà à Fontenay (27 mars) « On veut du neuf, mais point de réchauffé ». En 1827 il répète, pour Virieu cette fois-ci (18 février) : « Je dis : faisons du neuf [...] les liens du passé et de l'avenir ont été brisés et ne peuvent ni ne doivent se renouer ; il faut filer un câble neuf ». De l'année suivante sont ces mots, lourds de sens (17 janvier 1828) : « On ne peut pas faire remordre un peuple à ce qu'il ne veut plus ». La *Gazette de Lyon*, réplique de la très légitimiste *Gazette de France*, « rabâche, selon Lamartine, avec talent, des doctrines mortes à jamais » (1^{er} avril 1828). Les propos du poète deviennent tout à fait durs à l'égard des royalistes à la Rohan, à la Polignac. Une lettre du 27 juin 1829 les appelle les « insensés » de la droite ; le 8 juillet 1829 Lamartine se définit comme « un homme que l'imbécillité violente de son propre parti n'entraîne pas ». Polignac a voulu se l'attacher étroitement en l'appelant auprès de lui, à Paris. Lamartine a refusé, donnant des prétextes, mais, au fond, pour se garder intact, pour n'associer en rien son destin à celui de gens qui se constituent en opposition avec leur temps, en rupture de pensée avec le siècle, et qui se tuent ¹.

A-t-on pris garde à ces prudences savantes dont Lamartine s'est entouré, dans les derniers jours de la monarchie légitime, veillant à se compromettre le moins possible avec un pouvoir dangereusement menacé ? En août 1829 il a écrit une Cantate « pour les établissements de Saint-Joseph et de Saint-Nicolas » ; ces maisons de charité étaient « placées sous la protection spéciale de Mgr le Duc de Bordeaux ». Aussi Lamartine terminait-il ses strophes par vingt-trois vers d'« Épilogue », consacrés à chanter cet enfant « du ciel », « doux espoir de la France », qui

1. Le 16 août 1829 Lamartine déclare tout franc à Virieu qu'il n'a nulle envie « d'endosser gratuitement l'impopularité qui va s'attacher à tous les faiseurs de ce mouvement » que prépare Polignac. « J'ai pensé, ajoute-t-il, qu'il fallait rester intact pour le moment précis où notre opinion précise aura à se montrer ».

Prépare à l'histoire
Des pages de gloire,
D'amour et de paix.

Tout cela, le poète le supprime, en juin 1830, dans l'édition des *Harmonies*. Rohan, tout dévoué à la Congrégation, lui a demandé, l'a supplié presque d'insérer dans son discours devant l'Académie, une phrase au moins qui fût un gage donné aux hommes de son parti. Lamartine a grand soin, tout au contraire, de préciser que la monarchie doit être « la tutrice des droits et des progrès du genre humain » ; et c'est même là, dit-il, « le seul titre que nous revendiquions pour elle »¹.

Non, ce n'est pas un grand sacrifice qu'accomplit Lamartine lorsqu'en septembre 1830 il envoie à Louis-Philippe sa démission de diplomate. Ce geste, qu'il a bien soin de travestir en une immolation presque héroïque de sa carrière aux fidélités du souvenir, en vérité il ne lui coûte guère. Depuis longtemps, le poète avait songé à reprendre sa liberté² ; mais la démission, sous les Bourbons, était bien plus difficile à motiver ; elle eût trop bien manifesté la mauvaise humeur qu'il avait de se voir, à son âge, confiné, comme il le disait « dans les troisièmes rôles » ; elle eût aussi laissé trop paraître son impatience avide d'entrer dans la lutte politique. D'ailleurs, y entrer comment, et sous quel drapeau ? comment révéler à voix haute des opinions déjà libérales, si mal accordées avec celles des hommes qui le tenaient un peu pour leur créature³ ? Comme la révolution de juillet avait bien arrangé tout cela⁴ ! Comme tout était simple, main-

¹. Dessinant, dans ce même discours, l'attitude de politique de Daru et son bonapartisme fidèle, mais tout sentimental et inoffensif, sous la monarchie restaurée, Lamartine, par une étonnante anticipation, dessine d'avance la figure de ce que sera son royalisme à lui, quand les Bourbons seront tombés. « Ses souvenirs, disait-il de Daru furent de la reconnaissance et jamais de la faction ». Tout son bonapartisme ne fut que « la mémoire du bienfait, la pitié pour la chute et l'innocente fidélité des souvenirs ». Le 13 mars 1834, à la Chambre, voici comment il définira son propre « carlisme » : « Des regrets inoffensifs et des souvenirs respectables enfermés dans l'inviolabilité du cœur ».

Il est instructif de lire l'article — vraisemblablement inspiré par Lamartine lui-même — que le *Journal de Saône et Loire* publia le 9 avril 1830, sur le discours de Lamartine à l'Académie. « Les journaux de droite, déclare la feuille mâconnaise, jaloux de confisquer au profit de l'opinion qu'ils professent cette grande renommée littéraire, semblent s'être entendus pour ne citer de son discours que les passages qui, détachés de ce qui les précède et de ce qui les suit, sont favorables à la supposition que M. A. de Lamartine distingue, dans ses affections, entre le trône et la liberté. De meilleure foi, le *National*, non content de rendre un éclatant hommage au beau talent de M. de Lamartine, ne trouve rien à critiquer dans les principes qu'il a manifestés ».

². Le 1^{er} avril 1829, apprenant qu'il lui fallait perdre l'espoir d'être nommé à Londres, comme il l'avait espéré, Lamartine avait écrit à Sercey : « Je songe en conséquence à me retirer ; c'est à quoi sont forcés par la nécessité de leur position les hommes qui auraient pu être utiles, mais qu'on repousse à force d'injustices et de négligences ». (Cf. *Figaro*, 22 août 1931). Le 15 septembre 1829, il envoyait à Marcellus une lettre où son irritation éclatait : « Puisque le ministre n'apprécie nullement mes services ou mes acuités de servir le roi, je suis très disposé à le délivrer de ma personne en me retirant. » (Cf. L. C., 25 juin 1926).

³. On se souvient du ton des articles qui avaient salué les *Méditations* dans la presse « ultra ». Cf. *Le Défenseur* (8^e et 16^e livraison) et *le Drapeau Blanc* du 13 juin 1820.

⁴. Sainte-Beuve a très bien aperçu cette libération que juillet 1830 apporta, si fort à propos à Lamartine. Dans son article sur *Jocelyn* (R. D. M., 1^{er} mars 1836) il écrit : « La révolution de juillet a été une de ces occasions d'agrandissement légitime que n'ont pas laissé passer deux ou trois génies ou talents éminents [...]. Ces talents ont pu, sans infidélité, aller à leur tour dans tous les champs de l'avenir qui déjà, de bien des côtés, s'enseménçaient sans eux ». Lamartine

tenant ! Cette démission difficile, voilà qu'elle devenait à présent merveilleusement profitable, et qu'au lieu de paraître hargneuse et ingrate, elle allait pouvoir revêtir une allure de stoïque magnanimité.

Dans ce refus de servir la monarchie des barricades, les légitimistes croient lire une preuve de fidélité à leur cause. Louis-Philippe s'y trompe de même, d'abord. On découvrira par degrés seulement que si Lamartine se refuse aux Orléans, il se refuse aussi désormais aux Bourbons.

Quelle stupeur c'eût été, chez un homme comme Genoude, par exemple, s'il eût pu lire, dans la lettre que le 19 novembre 1830, Lamartine écrit à Virieu, cette aimable déclaration à l'adresse des carlistes : « Je les méprise et les exècre, politiquement parlant », ou encore ces propos sans indulgence que le poète, le 21 février 1831, livre à Aimé Martin : « De tous les partis niais qui ont traversé le monde, le parti royaliste, depuis 1789 est le plus incontesté. Il faut en connaître tous les éléments pour avoir une idée de la bêtise multipliée par mille »¹. La civilisation moderne, déclare-t-il encore à Virieu (7 février 1831) « prendra d'autres guides » que les Bourbons ; « elle ne peut pas revenir à ceux qui lui ont trois fois prouvé qu'ils étaient aveugles de naissance ».

Il faudra beaucoup de temps pour que l'on comprenne, pour que l'on accepte de comprendre, ce que Lamartine, catégoriquement, va se mettre à dire en public. L'Ode au peuple du 19 octobre n'est-elle pas, pense-t-on à droite, toute naturelle, infiniment honorable ? C'est le cri du poète de la légitimité, de celui qui a chanté la naissance du Duc de Bordeaux et le sacre de Charles X, et qui met à présent son talent au service des ministres du prince infortuné. Mais on ne voit pas², semble-t-il, des mots bien inquiétants tout de même, comme ces éloges au peuple qui se souleva pour défendre sa liberté :

Je ne pus retenir mes bravos à tes armes.

La condamnation des Ordonnances était là, explicite :

Tu reposais dans ta justice
Sur la foi des serments conquis, donnés, reçus...

Ces serments, c'est le « caprice » du roi déchu qui les a trahis. Ce que cherche à sauver ici Lamartine, c'est moins encore la tête des ministres que la dignité même du peuple, l'avenir de la révolution, son avenir à lui Lamartine, qui, dès maintenant, se propose en secret d'être un jour le maître de cette foule.

La *Politique Rationnelle* eût pourtant dû ouvrir bien des yeux. On y pouvait voir Lamartine féliciter les rédacteurs de la *Revue Européenne* d'avoir « dans le cœur autre chose qu'un nom propre » ; on y pouvait lire en propres termes

lui-même n'avait-il pas déclaré dans sa *Politique Rationnelle* « Abandonnés à nous-mêmes par un fait plus fort que nous, nous nous appartenons tout entiers. Notre raison n'a plus de liens, notre affection privée ne lutte plus contre notre logique sociale. Sachons donc [...] profiter en hommes de cette liberté que la catastrophe même nous a faite » (O. C., 1863. T. XXXVI, p. 387).

1. R. P., 15 octobre 1925.

2. Il est vrai que la *Gazette de France*, en publiant l'Ode, y pratiqua des coupures qui exaspérèrent Lamartine. De Milly, le 25 décembre 1830, Lamartine écrivait à Aimé Martin : La *Gazette* « m'a joué un tour atroce en faisant [de l'Ode] une ode à sa manière, toute contraire à nos intentions ».

Le J. de L.

que « la tentative du coup d'état de juillet fut insensée et coupable », qu'il y eut là, non seulement « erreur dans l'intention », mais « violation de la foi jurée dans l'acte », — qu'il est fou de « récriminer contre un passé qui n'appartient plus à personne », qu'il faut laisser avec mépris « le préjugé et la routine user leurs forces dans la stérile contemplation d'un passé qu'ils ne peuvent ranimer, car il est déjà froid », — qu'au reste, la légitimité n'est « qu'une convention sociale » ¹.

A lire d'un peu près *Les Révolutions*, les carlistes y eussent découvert, à leur adresse, d'assez belles insolences. Qui donc, si ce n'est eux-mêmes, visait l'allusion aux « hommes pétrifiés », aux « peuples assis de l'Occident stupide » ? Suivaient des sarcasmes :

Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race !
Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté ! ²

Les derniers vers de l'Épître à Walter Scott sont une claire annonce faite par Lamartine au jeune prétendant, pour lui signifier de n'avoir plus à compter sur lui ; et le poète se fait bon apôtre ; ce malheureux enfant, quel bonheur pour lui d'« échapper au trône » !

Toujours l'ombre d'un trône est fatale aux enfants

Qu'il ne se montre point jaloux d'une grandeur qui dévore ceux qui s'y élèvent ! Le ton change ensuite quelque peu et prend un vague accent de menace, ou du moins d'avertissement : qu'il n'aille pas « se peser », lui chétif, « contre un empire ». Pour reconquérir sa couronne, du sang lui serait nécessaire.

Jamais le sang d'un peuple a-t-il sacré les rois ?

Ce texte est d'avril 1832. Le 6 mai, de Milly, Lamartine écrit à Cazalès :

1. Lamartine, O. C., 1863. T. XXXVII, pp. 366-368, 388. — *La Gazette de France* après avoir annoncé la publication de la *Politique Rationnelle* dans son numéro du 2 novembre 1831 (« Nous rend ons compte de cet écrit »), trouva préférable de renoncer à commenter la brochure de Lamartine et de jeter sur elle le manteau de Noë. — Dans la pensée de Lamartine, à partir de juillet 1830, le pouvoir légitime est le pouvoir que Dieu autorise, parce qu'il le laisse s'établir. La monarchie a été ce pouvoir tant que les Français l'ont accepté. Désormais c'est le peuple, devenu adulte, qui détient le vrai pouvoir légitime. Le 30 décembre 1834, Lamartine osera déclarer que ce qui a fait explosion, en 1830 c'est : « un grand sentiment de légitimité populaire ». — Le 10 août 1843, il écrira dans son journal *Le Bien Public* : « La raison publique est la principale légitimité ».

2. Si les deux dernières strophes des *Révolutions* prennent le ton amer d'un vaincu de Juillet conseillant à ses frères de s'« ensevelir » sous des cendres chéries, sans chercher du moins à y entraîner personne, ne soyons pas dupes d'un artifice de convenance. Lamartine n'avait aucun goût pour cette immobilité d'enseveli volontaire. Mais c'était ici le candidat malheureux de Bergues, Toulon et Mâcon qui parlait. — L'invitation à ne forcer personne, contre son gré, au même renoncement sépulcral, pouvait d'ailleurs s'entendre comme un discret reproche aux légitimistes qui, par leur abstention, leur « émigration à l'intérieur », avaient assuré la défaite de bien des honnêtes gens, et de Lamartine, en particulier, à Toulon. Le 19 juillet 1831, Lamartine avait déploré, dans une lettre à Meissonnier, son grand électeur de Toulon, « l'aveuglement des royalistes qui se refusent la participation au premier droit des citoyens : l'élection ». (Cf. M. F., 1^{er} décembre 1908). La *Politique Rationnelle* avait adjuré les légitimistes de ne pas se laisser « mettre hors la loi du siècle ». (O. C., T. XXXVII, p. 386).

« Je ne parle plus politique à aucun de mes amis, car je diffère d'eux tous, et vous êtes encore celui de tous avec lequel j'ai le plus d'analogie. Est-ce donc décidé que jamais le Français n'aura le courage d'esprit, le courage de dire à son propre parti : vous êtes des imbéciles ou des coquins ? Faute de ce nerf, héroïsme véritable des siècles de parole, plus héroïque que la brutale et facile résignation au boulet, nous irons de chute en chute, à la queue de tous les intrigants, renforcer l'innombrable armée des niais [...]

Quand ferons-nous un journal, mais à glaces rompues, vigoureux, indomptable ? De la raison pure, face à face avec la vérité, voilà le seul que je sente. J'ai griffonné ces jours-ci pour l'ami *Ladvoct* une épître familière à *Walter Scott*, où vous trouverez cent vers énergiques sur notre état politique, et quelque chose sur le duc de Bordeaux comme je l'entends ¹. N'en dites rien d'avance. Le reste est de la jolie rime * ².

Jocelyn, sous le voile de la parabole ne sera pas moins éloquent, pas moins injurieux. On devine assez, dans l'apologue de la caravane (Époque VIII), les royalistes sous les traits des « brutes des forêts » qui, surpris « en leur nuit » par le forfait magnifique du peuple

Avaient pitié de l'homme et séchaient de regrets ³ (VIII-200).

C'est en parlant du poète de *Jocelyn* qu'Armand Carrel écrira, dans le *National* (20 mars 1836) : « Il est beau de se rallier aux causes victorieuses, quand elles sont justes ».

* *

Sentiment de la solennité de l'heure, tourment du problème des révolutions et de la philosophie de l'histoire, certitude du devenir ininterrompu, providentialisme, foi au progrès, tout cela, qui forme les principaux éléments spirituels du milieu dans lequel est plongé Lamartine entre 1830 et 1836, n'épuise pas encore la complexité de cette ambiance dont l'action se révèle si nettement dans *Jocelyn* ⁴.

Songeons aussi à la légende napoléonienne qui, depuis longtemps déjà formée, connaît à partir de 1830 un épanouissement prodigieux. Il n'est pas nécessaire d'en apporter beaucoup de preuves ; les faits sont trop connus. Le fils de l'Empereur est vivant, en 1830 ; sa mère, également, est toujours de ce monde ; *Lætitia Bonaparte* disparaîtra seulement le 2 février 1836.

1. Lorsque la baronne de Gravier, fille de Madame Delahante, de Mâcon, apprit l'élection de Lamartine à Bergues, elle écrivit à sa mère (1^{er} février 1833). « Ne voilà-t-il pas tous les journaux ultras qui applaudissent à la nomination de M. Alphonse. Je crois qu'ils seront un peu attrapés ! » (*Souvenirs de Madame Delahante*, s. d. T. I, p. 340). Le 10 mai 1831, Lamartine lui-même avait déclaré à M^{me} Angebert : « Mes opinions réelles sont peu connues ». (Cf. Séché, *op. cit.*, p. 237).

2. Coll. L. B.

3. « *Utopie* », en août 1838, parlera, avec la même colère méprisante, de ces fous que l'on voit, au milieu du « rouslis » nier le « mouvement » et qui prennent « la pourriture » pour de la « végétation ».

4. Sans aucune ironie, le *Constitutionnel* du 16 mars 1836 félicite l'auteur de *Jocelyn* de savoir si parfaitement « se poser au point concentrique de toutes les intelligences ».

L'ordonnance du 8 avril 1831 a décidé de rétablir au sommet de la Colonne la statue du héros. Le 5 mai suivant, des monceaux de fleurs s'accumulent à sa base. Une exposition de tableaux consacrés aux souvenirs de l'Empire s'est ouverte au Luxembourg à l'automne 1830. « Bonaparte, écrit alors la *Revue de Paris*¹ subit aujourd'hui tous les malheurs de la gloire. Son nom et son génie sont prétextes aux mauvais vers comme aux plus fâcheuses erreurs de peinture ». Dans *Le Globe* du 15 octobre 1830, Hugo a publié sa Deuxième Ode à la Colonne. Henri Heine exalte en 1832 l'« homme peuple » qui succomba sous une « émeute de rois ». Le nom de cet homme, écrit-il « est pour les Français une parole magique qui les électrise et les éblouit »². Quinet, dans la *Revue des Deux Mondes*, publie le 15 juillet 1832 « Le Pont d'Arcole » ; il prépare son poème épique, *Napoléon*. Béranger dans la préface de ses *Chansons* (1833) parle de l'« idolâtrie » du peuple pour l'Empereur. En mai 1833, commence à paraître une publication mensuelle intitulée *Napoléon, journal anecdotique de l'Empire et de la Grande Armée*. C'est en 1833 encore que Balzac publie, dans son *Médecin de Campagne*, des pages étonnantes où l'on entend un vieux soldat conter la miraculeuse histoire de l'Empereur³. Napoléon se profile dans la Quatrième Journée d'*Ahasvérus*⁴. En 1838, Chateaubriand écrira à Madame de Fontanes : « Tout le monde n'adore-t-il pas Bonaparte à cette heure ? »⁵.

Sans doute, on discerne bien quelques réticences et quelques refus. Ballanche ne cède pas à l'engouement général. Le saint-simonien E. Rodrigues, dans ses *Lettres sur la religion et la politique*, considère Napoléon « comme la plus vivante image, dans les temps modernes, du génie de retardement »⁶. Barbier, dans la Septième de ses *Iambes* a jeté la malédiction sur ce « dur guerrier » qui nous a coûté trop de « sang, de pleurs et d'outrages »

Pour quelques rameaux de laurier !

Henri Heine, lui-même, n'hésite pas à reconnaître que cet homme, dont la vraie mission eût été de combattre dans tous les pays « pour assurer la victoire de la Révolution », oublieux de son devoir, « voulut faire servir la victoire à se glorifier lui-même »⁷. Et Béranger, qui contribua tant à accroître la légende populaire de l'Empereur, déclare en 1833 que, tout pénétré qu'il soit, pour Napoléon, d'une « admiration enthousiaste et constante », cette admiration ne l'aveugla jamais « sur le despotisme toujours croissant de l'Empire ».

La figure de Napoléon est présente dans *Jocelyn*. Elle n'y passe qu'un instant, mais elle y est, néanmoins. Et il n'est pas sans intérêt de noter que Lamartine a fait au goût du jour cette concession, parmi d'autres, d'introduire, si fugitivement que ce soit, cette grande image, dans son poème ; concession, assurément, et parure adventice, destinée à plaire à la foule. On sait en effet l'hosti-

1. R. P., T. XIX, p. 115.

2. H. Heine *De la France*, 1873, pp. 22 et 46.

3. B. Izac. *Le Médecin de Campagne*, chapitre III « Le Napoléon du peuple ».

4. Quinet *Ahasverus*, 1834, pp. 403-404.

5. Préface des *Œuvres* de Fontanes, 1839, p. IV.

6. E. Rodrigues, *Lettres [...]*, 1832, p. 170.

7. H. Heine, *op. cit.*, p. 119.

lité soutenue, la violente inimitié pourrait-on même dire, que Lamartine, tout au long de sa vie, ne cessa de manifester à l'égard de Napoléon. Depuis le

Rien d'humain ne battait sous son épaisse armure

de l'Ode à Bonaparte (1823) jusqu'aux durs jugements de l'*Histoire de la Restauration* (1851), la haine de Lamartine demeure pareille. Seules se sont modifiées — ou plus exactement se sont renversées — les raisons de cette aversion. En 1823, ce qu'il reproche, légitimiste alors, à Napoléon, c'est d'avoir été l'usurpateur (« ah ! si rendant ce sceptre à ses mains légitimes » [etc.]) ; ce qu'il lui reprochera plus tard, et dès 1835, c'est d'avoir trahi la démocratie. (« Il a fait avorter la Révolution française [...] Il a été la réaction incarnée contre la liberté » ¹). Dans ses propos intimes, il ne cachait point la véhémence de son horreur pour Bonaparte. « Je ne te parle point de son cœur et de son âme ; il n'en a pas reçu » dit-il à Virieu en 1827 (22 juillet). Au même confident, il déclarera, le 20 juin 1840, avec une sorte de rage brûlante : « Je n'ai pas d'opinion sur cette homme qui incarna le matérialisme dans un chiffre armé ; je n'ai que haine, horreur et, le dirai-je ? mépris, oui, mépris et mépris pour ceux qui l'admirent ». Le ton qu'il emploiera, en 1851, dans l'*Histoire de la Restauration* pour parler de Napoléon des Cent-Jours fera dire au rédacteur de la *Bibliographie Catholique* : « C'est un pamphlet de 1815, écrit par un émigré ou un anglais » ².

Or, on peut aisément constater qu'autour de 1830, Lamartine adoucit singulièrement, dans leur expression publique, l'aigreur de ses sentiments anti-bonapartistes. Déjà, dans le discours devant l'Académie, il parlait allusivement de l'Empereur pour le nommer : cet homme « dont le coup d'œil était un jugement ». Voici, dans la *Politique Rationnelle*, le « géant captif » de Sainte-Hélène, et son œuvre « sublime réaction contre l'anarchie » ³. A la Chambre des Députés, le 26 avril 1834, il célébrera le « regard d'aigle » de Napoléon et il dira, le 2 mai suivant, parlant de l'expédition d'Égypte : « Ne soyons pas si pressés de répudier la pensée d'un grand homme ». Le souci est visible de ne point contrarier trop rudement l'engouement contemporain.

Mais *Jocelyn* va beaucoup plus loin dans la complaisance ; c'est qu'il faut séduire, et que ce livre vise à un succès populaire. Alors, on amène à Paris le curé de Valneige, en septembre de l'année 1800, et on lui fait tenir des propos où il commente l'aspect de la France dès lors conquise par le consul. Sans doute, Lamartine montrera la foule « asservie » au « tyran de sa gloire » ; mais il écrit d'abord :

Sous son geste *divin* elle-même s'incline (VIII 145)

Il se reprend d'ailleurs, et change « divin » en « nerveux ». Il se réfère à Barbier (souvenir conscient ou réminiscence ?) ; la foule domptée est semblable à un cheval qui ploie le col sous ce « poignet d'airain » (VIII, 147-148). Le poète veut-il donc faire honte à la France de cette servilité ? Bien au contraire ;

1. *Voyage en Orient*, Dans O. C., 1863. T. VI, p. 279.

2. *Bibliographie Catholique*, juin 1859.

3. Lamartine. O. C., 1863. T. XXXVII, pp. 362 et 364.

si le peuple s'est donné à cet homme, c'est qu'il porte en lui, comme un don de Dieu, cet « instinct rapide »

Qui le fait s'élancer sur les pas de son guide (VIII-150)

si bien que l'œuvre du « grand homme » est d'avoir érigé « en grand peuple une foule » (VIII 153-154) ¹.

*
* *

Le dernier trait qu'il faut ajouter encore à ce tableau sommaire du milieu spirituel entre 1830 et 1836 est l'apparition des préoccupations sociales.

A vrai dire, le souci du prolétariat s'était déjà manifesté, avant 1830, dans les écrits saint-simoniens et dans les œuvres de Fourier ². Mais c'est bien surtout à partir de la Révolution de juillet que l'on se mit, dans le public pensant, à réfléchir sur la condition du prolétariat, et que la littérature porte témoignage des pitiés ou des inquiétudes que commençait à soulever son sort inhumain ³.

Les saint-simoniens réimpriment en 1832 le *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon (1825) qui pose comme premier devoir « l'amélioration la plus rapide possible du bien-être de la classe la plus pauvre ». *La Revue Encyclopédique* de Pierre Leroux prend pour programme politique, selon Sainte-Beuve (*National* du 21 juillet 1832) « l'avènement du prolétariat », et Jean Reynaud y publiait, en juillet 1832 une sérieuse étude : « De la nécessité d'une représentation spéciale pour les prolétaires ». L'*Avenir*, en 1830 et 1831, avait joint la voix des catholiques démocrates à celle des libéraux avancés pour dénoncer l'iniquité de la condition faite aux ouvriers ⁴. Les événements de Lyon, en novembre 1831 puis en avril 1834 ont marqué l'entrée en scène du socialisme armé, et 1833 avait vu des grèves insurrectionnelles à Paris, à Anzin, à Limoges.

1. Le vers 153, dans la première édition, se présentait ainsi :

Et que, pour qu'en grand peuple un grand homme le moule

En 1860, Lamartine corrigera ainsi ce vers

Et que, pour ériger en grand peuple une foule

La correction ne change rien à l'idée. Il est assez curieux de constater que dans le *Ressouvenir du Lac Léman* (paru dans *La Presse* du 18 août 1841) Lamartine, qui ne tient plus alors à ménager le bonapartisme, semble reprendre, pour en renverser le sens, son vers de *Jocelyn*, et stigmatise avec violence ceux qui « changeant un peuple en servile troupeau », lui font « lécher la botte et le chapeau » de l'Empereur (v. 207-208).

2. On avait entendu aussi Ballanche, déplorer dans son *Essai sur les Institutions sociales*, en 1818, l'épuisement et la déchéance des ouvriers « asservis aux travaux mécaniques de l'usine ». (Ballanche, O. C., 1833. T. II, pp. 408-409).

3. Falconnet est un peu en retard lorsque dans son article « L'an 1834 » paru dans la *France Littéraire* en décembre 1834, il signale, comme un fait nouveau « l'apparition du souci grandissant du prolétariat ».

4. Le 19 octobre 1830, l'*Avenir* avait réclamé le « droit de coalition » pour les salariés. Le 22 juin 1831 le même journal dénonçait l'exploitation des ouvriers, leurs souffrances accrues (« Les mécaniques ont augmenté partout le poids de leur labeur »), et signalait que « dans les fabriques » la journée de travail était « de quinze et quelquefois de dix-sept heures ».

De Moroges, en 1832, consacrait un travail à « *La Misère des Ouvriers* ». D'Haussez, en 1833, étudiant « *La grande Bretagne en 1832* » écrivait des pages sévères sur l'authentique féodalité industrielle qu'il avait pu y observer. Dans son *Économie politique chrétienne* (1834-1835), Villeneuve-Bargemont déclarait : « Partout on commence à reconnaître les funestes conséquences du mouvement désordonné de l'industrie manufacturière » ; et son ouvrage contenait ces mots : « La force appartient en définitive au plus grand nombre, et le plus grand nombre forme cette population souffrante qui aura la force lorsqu'elle le voudra sérieusement » ¹.

Les grands écrivains ne restaient pas indifférents devant ce drame et cette menace. En décembre 1831, Chateaubriand avait écrit à la *Revue Européenne* ² une lettre retentissante où il déclarait : « Un temps viendra où l'on ne concevra pas qu'il fut un ordre social dans lequel un homme comptait un million de revenu, tandis qu'un autre homme n'avait pas de quoi payer son dîner ». Et, parlant des saint-simoniens, il ne faisait pas de difficulté à reconnaître : « Les mots d'oisifs et de travailleurs ont de la portée, et la foule les entend ». Le *Globe* du 19 décembre 1831 reproduisit ce texte avec orgueil.

Vigny terminait sa *Maréchale d'Ancre* (1831) par un « Et nous ? » lancé par le peuple comme un grave avertissement. Le *Journal d'un Poète* nous livre aussi, pour l'année 1832 cette réflexion instructive : « L'amélioration de la classe la plus nombreuse, et l'accord entre la capacité prolétaire et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle » ³. Hugo annonçait en 1834 (*Littérature et Philosophie mêlées*) que selon lui, désormais, le vrai problème était : « la substitution des questions sociales aux questions politiques ». Et Sainte-Beuve, à l'occasion des *Paroles d'un croyant*, rendait aux doctrines de Saint-Simon ce précieux hommage : « Quand le saint-simonisme, dans sa brusque apparition, n'aurait eu d'autre effet que d'inspirer à des intelligences chrétiennes cette émulation d'inquiétude et de recherche à l'article des souffrances profondes nées de l'excès industriel, il n'aurait point passé sans fruit dans le monde » ⁴. C'était aussi « toute la question sociale », dans sa terrible simplicité, que tâchait d'évoquer, en 1836, E. Souvestre, avec son médiocre roman *Riche et pauvre*.

Que faire ? Beaucoup d'esprits songeaient déjà, chimériquement, à ramener aux travaux des champs les ouvriers des villes. C'était la pensée de Moroges, c'était celle de Villeneuve-Bargemont ⁵. On voulait en même temps se pencher sur les ouvriers, essayer de les arracher aux misères morales, conséquences de leur détresse. Falconnet, en janvier 1836, employait quatre-vingt-douze pages de la *France Littéraire* à examiner les conditions « de la moralisation des classes industrielles ». Un mot nouveau, l'humanitarisme, apparaissait

1. Villeneuve-Bargemont, *Économie Politique chrétienne*. T. I, 121 et T. III, 218. La *France Littéraire*, en juin 1835 consacrait un long article à cet ouvrage qui porte en sous titre : « Recherches sur la nature et les causes du paupérisme en France et en Europe ».

2. R. E., T. II, pp. 1-10.

3. Vigny. *Journal d'un poète*, éd. Conard, 1935, p. 217.

4. R. D. M., 1^{er} mai 1834.

5. « Tous les gouvernements, écrivait Villeneuve-Bargemont (*op. cit.* T. III, p. 218) cherchent à encourager l'agriculture parce qu'ils s'aperçoivent qu'elle est en réalité la base large et solide de l'économie nationale ».

pour signifier ce sentiment à la fois altruiste et flatteur d'attendrissement ému envers les prolétaires, ce désir de leur être secourable. Vinet, accueillait fort mal ce vocable nouveau-né et le tenait pour un résidu du saint-simonisme le quel, « dégagé de son appareil théocratique a laissé, disait-il, [ce mot] à découvert ». Et il le définissait, malveillant : « de la philanthropie en masse et de l'espérance en grand ; le culte de l'humanité, le dévouement à son avenir, et, prochainement, la poursuite d'une meilleure distribution des avantages sociaux »¹.

N'oublions pas de signaler parallèlement à l'éclosion d'une poésie de l'ouvrier², l'empressement que l'on mettait à faire un sort aux productions lyriques d'artisans, poètes à leurs heures. De ce chœur prolétarien, Reboul était, par droit d'ancienneté, le maître. L'année qui vit paraître *Jocelyn* s'illustra aussi d'un poème en quatre chants : *La forêt de Fontainebleau*, par Alexis Durand, menuisier. Sylvius, en 1841 intitulera : « Le poète prolétaire » un des chapitres de sa *Physiologie du Poète*, et versera des larmes en parlant de cette armée de rhapsodes, surgie depuis dix ans de « tous les ateliers », et qui a « raboté dans tous les sens cette malheureuse langue française »³.

En dépit de ces regards sincèrement amicaux jetés sur le prolétariat, de cet « humanitarisme », de ces tendresses littéraires prodiguées aux ouvriers, rares étaient, à cette date, ceux qui posaient avec vigueur le problème essentiel, celui de la propriété. Il faudra attendre 1840 pour voir Proudhon formuler sa célèbre interrogation. Les saint-simoniens eux-mêmes étaient là-dessus pleins de réserve. Eugène Rodrigues avait bien spécifié qu'il ne s'agissait point, dans la pensée de ses amis, d'une abolition du régime de la propriété individuelle. Dans la société réformée que nous envisageons, l'inégalité des biens subsistera, disait-il ; mais « il n'y aura d'autre inégalité de fortune que celle résultant de l'inégalité du mérite » ; et il ajoutait : « par où vous voyez que nous sommes loin de vouloir la communauté des biens »⁴.

Ballanche avait enseigné : « La propriété est une institution divine »⁵. Et La Mennais voyait dans la propriété la « seconde base » de la société (la première étant la famille) ; « sans elle, déclarait-il, nulle vie possible »⁶. Dans les *Paroles d'un croyant*, il avait soigneusement précisé sa doctrine sur ce point. « Il y aura toujours des pauvres [...] chacun a droit de conserver ce qu'il a » (ch. VIII). A Montalembert qui lui reprochait d'« attaquer la propriété », il répondait avec indignation : « Je crois rêver quand j'entends ces choses ! »⁷.

Lamartine se montrait tout particulièrement attentif à cette grande question du prolétariat. Dans la *Politique Rationnelle*, il condamne, sans s'y arrêter d'ailleurs, les « viles doctrines du matérialisme industriel » ; mais l'insurrection

1. Vinet, *Études sur la littérature française au XIX^e siècle*, 1857. T. II, p. 236.

2. C'est ainsi que Brizeux avait célébré dans *Marie* (éd. 1840, p. 216) le « bruit saint du travail » ; et il avait chanté le mineur

Un sein large et velu que la poussière souille
Et deux robustes bras tout recouverts de houille

3. Sylvius, *Physiologie du Poète*, 1841, p. 98.

4. E. Rodrigues, *op. cit.*, p. 270.

5. Ballanche, *Prolégomènes*, ds O. C., 1833. T. IV, p. 215.

6. R. D. M., 1^{er} août 1834.

7. Cf. Boutard, *La Mennais*. T. III, p. 55.

es ca nuls lyonnais ramène devant ses yeux l'image de ces souffrances auxquelles il n'a encore songé qu'en passant. Le 11 décembre 1831, on le voit dénoncer dans une lettre¹ « l'injustice [qui existe] au fond des rapports de l'ouvrier et du fabricant » et parler de « ces violents abus que l'industrie provoque partout où elle prédomine ». Au début de 1832, chargé par l'Académie de Mâcon de formuler une question à proposer au concours des jeunes écrivains, il fixe son choix sur le problème suivant : « Déterminer les principales causes qui rendent les populations manufacturières généralement moins heureuses et moins morales que les populations agricoles, et présenter les principaux moyens de rendre le travail industriel aussi favorable que le travail agricole à l'esprit de famille, au bonheur, et à la moralité des classes qui s'y livrent ». Et lui-même rédige avec soin des « Considérations préliminaires » où il exalte la supériorité du travail de l'homme des champs sur la besogne de l'ouvrier des villes. Par une loi « profonde et mystérieuse » écrit-il « plus le travail approche l'homme de la terre, objet de son travail primitif [...], plus il moralise l'homme qui s'y livre ». Les ouvriers des villes, qui ont perdu jusqu'à « *cette pudeur du respect humain qui fait que l'homme des champs respecte l'opinion de son hameau s'il ne se respecte pas lui-même* »², sont pour ainsi dire dans un état de « nudité sociale » et forment toute une population déracinée, « sans patrie, sans autel », malheureuse et redoutable.

Ses discours à la Chambre révèlent à maintes reprises le souci qu'il a de porter remède à la misère du prolétariat. Le 13 mars 1834, il déplore de voir l'industrie accumuler « des populations immenses sur un seul point, sur un seul travail, et qui se manque tout à coup à lui-même » — « Condition affligeante, ajoute-t-il, des nations exclusivement industrielles, que notre pays agricole n'aurait jamais dû subir ». Le 13 mai suivant, il reproche à la majorité de la Chambre de ne s'occuper « que de la question politique, déjà traversée, tandis que les questions sociales frappent à nos portes » ; et il réclame « des enquêtes permanentes sur nos maladies industrielles », et « le redressement de certains impôts qui [...] portent d'un poids plus lourd sur les classes ouvrières ». Le 13 avril 1835, il fait à la tribune, cette déclaration presque solennelle : « En acceptant le mandat de député, [j'ai] pris un engagement sacré avec moi-même, [celui] de ne voir en tout que l'intérêt le plus général, que l'intérêt, que le sort de ces classes laborieuses, de ces masses de prolétaires si souvent foulées sous nos lois aveugles ». Au même moment, le « Résumé Politique » du *Voyage en Orient* ramenait encore l'attention sur cette classe prolétarienne qui se trouve aujourd'hui, disait Lamartine, « dans une condition pire qu'elle n'a jamais été »³.

Nul, cependant, n'est plus loin que Lamartine d'un système qui porterait attente à la propriété individuelle. Dans l'entraînement de sa logique, et dans son souci de se montrer accueillant à toutes les formes du possible, il s'était bien hasardé à écrire, dans la *Politique Rationnelle* que si la propriété lui paraissait la « seule base que Dieu ait donnée jusqu'ici à la famille et à la

1. Lettre p. p. L. Séché, *op. cit.*, p. 279.

2. Arch. S. P.

3. Le *Voyage en Orient* dénonçait à nouveau « ce mouvement industriel qui arrache les populations aux mœurs et aux habitudes de la famille, aux travaux paisibles et moralisants de la terre ». (*Voyage*, 1835. T. III, p. 311).

société », peut-être, néanmoins, l'humanité découvrirait-elle « un jour un autre principe social : on ne peut rien nier, rien affirmer de l'inconnu ». Mais, devenu député, il avait changé de langage. La propriété, déclarait-il dans son discours du 13 mai 1834 « c'est plus qu'un droit légal, c'est un droit de nature, c'est la société même ». Le « Résumé politique » du *Voyage en Orient* faisait d'elle la « pierre angulaire de toute société ». Le 5 février 1836, l'orateur s'élèvera avec force contre ceux qui voudraient « rechercher l'origine des fortunes, porter l'inquiétude dans le mystère sacré de la propriété, et troubler l'État jusqu'en ses fondements ». La doctrine de Lamartine est, à ce sujet, immuable. Le 16 novembre 1843, il dira dans son journal le *Bien Public* : « la famille, la propriété, le pouvoir sont les seules bases connues de la société », et réfutant, bien des années plus tard, le *Contrat Social* (1861) il écrira, en lettres capitales, dans le soixante-sixième Entretien de son *Cours Familier de Littérature* ¹ : « L'ÊTRE PROPRIÉTAIRE, [c'est] le plus beau nom de l'homme ».

Jocelyn porte la trace de ces préoccupations. A la manière de Virgile, et dans la même intention d'être entendu des foules, Lamartine y célèbre l'agriculture et montre, dans les « Laboureurs », la grandeur et la noblesse des travaux des champs. *Jocelyn*, pour une part, est un ouvrage de propagande en faveur du retour à la terre..

Deux fois, dans l'Épisode de 1836, apparaissent aussi des évocations rapides de la vie des artisans. L'amant de Laurence rêve un moment à la vie que plus tard, peut-être, il mènera avec sa compagne « dans les cités », tous deux gagnant leur pain, tous deux travailleurs manuels (IV, 1138 sqq). Et c'est, à l'Époque IX, le tableau fugitif de l'existence du « pauvre tisserand » (IX, 1709 sqq).

La propriété, par ailleurs, y est célébrée comme une institution naturelle et divine à la fois ; elle est née spontanément du travail humain dont elle est en même temps le résultat et la caution ; non point invention mauvaise de l'égoïsme, mais organisation instinctive dont les premiers hommes trouvèrent la loi déposée par Dieu dans leur cœur

Et pour consacrer l'héritage
Du champ labouré par leurs mains,
Les bornes firent le partage
De la terre entre les humains ² (IX, 411-414).

Prenons note, pour finir, de l'amitié un peu seigneuriale dont Lamartine honora Reboul, le boulanger poète, et Jasmin, le perruquier lyrique. Il lançait la mode de ces adoptions, par les hautes classes de la société, des poètes prolétaires. A Jasmin, par exemple, qui lui envoyait sa « *Semaine d'un fils* », Lamartine répondait : « Vous êtes le seul épique de notre temps, l'Homère sensible et pathétique des prolétaires. Les autres chantent et vous sentez » ³. Dans

1. C. F. L., T. XI, p. 465.

2. Quant à l'humanitarisme de Lamartine, — qui est réel, et qui s'affirme par ses discours contre la peine de mort (15 mai 1834, 18 avril 1836) ou sur l'émancipation des esclaves (22 avril 1835), ce serait une erreur d'aller chercher dans l'Avertissement de *Jocelyn* la preuve écrite que cet Épisode est un poème « humanitaire ». En employant ce terme, Lamartine le prend alors dans une acception très particulière et qui n'est pas celle que l'usage lui assignera.

3. Cité par E. Ripert, *La Renaissance provençale*, 1918, p. 193, note.

sa nouvelle préface de *Jocelyn*, le 24 septembre 1840, il exalte ces « pauvres ouvriers qui, après avoir limé le fer ou raboté le bois tout le jour, s'enferment la nuit dans leur mansarde et sentent et pensent avec autant de nature et plus d'originalité que nous ». Sylvius rendra Lamartine personnellement responsable de cette éclosion fourmillante d'artisans versificateurs, qui, pour sa part, le consternait ¹.

* * *

Il est bien certain que la part de ce que Sainte-Beuve appelait l'« influence comme atmosphérique du siècle » ² fut de beaucoup la plus grande sur l'évolution de la pensée politique et sociale de Lamartine. « M. de Lamartine trempe dans le siècle à son insu et malgré lui » dira, à l'occasion de *Jocelyn* le *Courrier Français* du 27 avril 1836 et le *Constitutionnel* avait déjà (16 mars 1836) félicité le poète d'être de ceux qui savent écouter les voix de leur époque : « Nul mieux que lui n'a fait preuve de ce don de reflet et de transformation ». Il semble cependant que parmi les influences incessantes, multiples, et pour ainsi dire anonymes que les livres, les journaux, les conversations, les exemples exercèrent alors sur Lamartine, il soit possible d'isoler des pressions plus appuyées et plus particulièrement efficaces, assignables à tel penseur ou à telle école.

C'est un des mérites du travail, déjà ancien, de M. Citoleux ³, d'avoir signalé chez Lamartine, une fois même accomplie la mue de sa pensée politique, la persistance de plusieurs grandes idées maistriennes.

Lamartine avait approché Joseph de Maistre. Sans doute, avec sa manière habituelle d'être inexact à son profit, allongera-t-il plus tard, à plaisir, dans ses *Confidences*, la durée de ce séjour à Bissy au cours duquel il fut présenté au grand homme ; sans doute il exagérera, du même coup, son degré d'intimité avec le « Platon des Alpes » — allant jusqu'à s'attribuer un rôle, dont l'aurait chargé Joseph de Maistre, dans la révision du style, par trop « savoyard »,

1. Sylvius, *op. cit.*, p. 98. — Voici, tirée des archives de Saint-Point une lettre inédite de Lamartine adressée à l'un de ces poètes prolétaires :

Monceau, 30 décembre 1849.

Monsieur,

Vos beaux vers sont une joie pour moi. C'est une noble et saine poésie d'ouvrier, c'est du bon sens et du cœur. Le peuple ne peut se perdre quand il renferme des âmes élevées comme est la vôtre. S'il me rend justice par votre bouche, je ne l'oublie pas non plus. J'écris pour lui chaque jour. Le Conseiller du Peuple ne sera pas tout ; je pense, à cette heure, à une autre œuvre : les Foyers du Peuple, et je l'accomplis. Éclairer et consoler le peuple par des entre tiens simples, intimes, populaires, voilà mon désir et mon espérance.

*Lamartine. **

Dix ans plus tard, retiré de la lutte politique, Lamartine n'hésitera plus, dans son *Cours Familier de Littérature* à dire tout haut ce que les exigences de sa tactique l'obligeaient à taire, et il parlera, alors, sans aménité, de ces « médiocrités rimées sur lesquelles des artisans, dépayés dans les lettres tentent trop souvent, sans génie et sans outil, de faire extasier leur siècle ». Cette « poésie des ateliers » n'aboutit guère, déclare-t-il maintenant, qu'à de pitoyables « avortements » (C. F. L., 1859. E. 40. T. VII, p. 304).

2. R. D. M., 15 novembre 1836.

3. Marc Citoleux. *La poésie philosophique au XIX^e siècle. Lamartine*, 1905.

des *Soirées de Saint-Petersbourg*¹. Il n'en est pas moins vrai que Lamartine fut présenté au « prophète » à Bissy — vraisemblablement le 19 août 1817 — et vécut deux ou trois jours sous le même toit que lui. Le vieux diplomate-philosophe lui marqua de la bienveillance, l'appela gentiment son « neveu » quand Césarine de Lamartine eut épousé Xavier de Vignet et lui envoya en 1820 son livre *Du Pape*.

Lamartine s'est acharné, dans son âge mûr et sa vieillesse, à prétendre que, si son admiration était grande pour l'honnête homme et le génial écrivain qu'était Joseph de Maistre, il n'avait jamais eu, en tout cas, qu'éloignement pour ses doctrines inhumaines et médiévales. La vérité est fort différente. Lorsqu'en 1818 (8 août) Lamartine annonçait à Virieu, avec enthousiasme, qu'il venait de découvrir l'*Essai sur l'Indifférence* de La Mennais, il ne trouvait pas, pour en louer l'inspiration, de plus bel éloge que de dire : c'est « pensé comme M. de Maistre ». Le 17 mars 1820, priant Joseph de Maistre d'accorder sa collaboration à l'ultra-royaliste et très catholique *Défenseur*, il le glorifiait d'avoir « fondé avec M. de Bonald² une école impérissable de haute philosophie et de politique chrétienne ». A la fin de sa vie, au milieu même de ses insincérités maladroites, il lui arrivera de glisser des aveux : « C'était le premier grand homme que j'eusse encore approché de si près dans ma vie, écrira-t-il en 1859, évoquant la rencontre de Bissy ; j'étais fier de l'entendre, et je me recueillis respectueusement pour me souvenir »³. Les *Mémoires Politiques* (1863) confesseront même « l'influence que l'autorité d'un grand écrivain exerce nécessairement sur les opinions encore flottantes d'un enfant [— Un enfant de vingt-sept ans, à vrai dire...] en politique et en philosophie ».

Il paraît hors de doute que la pensée maistrienne continue d'agir, en 1830 et au delà, sur Lamartine dans le jugement qu'il porte sur les révolutions. Le premier chapitre des *Considérations sur la France* (1796) s'intitule : « Des Révolutions » ; en face de cette Révolution française, où il voit un monstrueux attentat de l'humanité contre un ordre terrestre établi par Dieu dès les origines, et qui devrait être éternel, de Maistre cherche une explication qui puisse s'ajuster à sa croyance en la Toute-puissance divine, à sa certitude aussi que Dieu n'a pas abandonné au mal ce monde racheté par le sang de son Fils. La Révolution, que de Maistre nomme « satanique », « diabolique », qu'il compare à une « magie-noire », qu'il apprécie comme « le grand crime national d'une insurrection anti-religieuse et anti-sociale », est donc, d'abord, à ses yeux, un « châtiment » envoyé par Dieu à une nation déjà coupable⁴.

Mais sa pensée n'est pas à l'aise dans cette interprétation trop courte. Si Dieu « punit », dit-il, c'est « pour régénérer ». La Révolution est donc « un moyen terrible ; cependant c'est un moyen au moins autant qu'une punition »⁵

1. Cf. *Confidences*, XI, 29 et XII, 1-4. — C. F. L., E. 42 et 43. — *Mémoires Politiques*, I, 17.

2. On sait que Lamartine avait composé, en septembre 1817, une Ode à la gloire de Bonald (« *Le génie* »). La pièce parut en mars 1820 dans la deuxième livraison de *Défenseur*. Le 10 avril 1820, Bonald, parlant à M. de Sèze de Lamartine, disait de lui : c'est « un jeune poète que je connais beaucoup [...] que j'ai même retiré de la poésie érotique [...] et que j'ai dirigé vers un genre plus noble, plus élevé, plus utile ». (Cf. H. Moulinié. *De Bonald*, 1915, p. 160).

3. C. F. L., T. VIII, p. 76.

4. De Maistre. *Considérations sur la France*, éd. 1847. Cf. pp. 8, 15, 23, 66 et 144.

5. *Ibid.*, pp. 31-32. L'Église de France, en particulier, avait grand besoin, dit de Maistre,

un moyen que Dieu emploie pour substituer à un ordre vétuste, tournant au désordre, un ordre meilleur ¹.

Dieu lui-même semble alors intervenir personnellement dans les affaires du monde. « Dans les temps de révolution [...], l'action supérieure se substitue à celle de l'homme ». Pendant l'affreuse tragédie dont la France vient de donner le spectacle, « jamais, dit de Maistre, la divinité ne s'était montrée d'une manière si claire dans aucun événement humain » ; et les acteurs apparents de ce drame n'étaient que les exécutants aveugles d'un dessein surnaturel, les « instruments d'une force qui en savait plus qu'eux » ².

Sommes-nous si loin du célèbre passage de *Jocelyn* (Époque II) dont se scandalisera la *Gazette de France* ? Dans *Jocelyn* aussi voici la certitude de l'immanence divine au sein des révolutions ³, voici le thème des hommes, ou des nations, « instruments » aux mains du Maître. « Les Français, écrit de Maistre, réussiront toujours à la guerre sous un gouvernement qui [... les lancera] sur l'ennemi comme des boulets » ⁴.

Ils vont comme un boulet où la force les lance

répétera Lamartine ⁵, à la Huitième Époque de *Jocelyn* (v. 158). « Si la Providence efface, c'est sans doute pour écrire » disent les *Considérations* ⁶ ; et,

d'un dur redressement. (Cf. p. 25). Lamartine dira exactement de même, à propos de l'Église et de la Révolution française, que l'« ire du Seigneur, rude mais salutaire ».

A courbé du genou sa tête jusqu'à terre
Pour redresser l'arc détendu (*Joc.*, IX, 754-756).

1. Bonald pensera de même. Dans la préface de son *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social* (1800) il écrira : « Les révolutions, ces grands scandales du monde social ; résultat nécessaire des passions humaines que le pouvoir néglige de réprimer, deviennent, entre les mains de l'Ordonnateur suprême, des moyens de perfectionner la constitution de la société, et rentrent ainsi dans les lois générales de sa conservation ». Cf. Bonald, O. C. (1836). T. I, p. 15.

Louis Racine avait écrit, également, dans *La Religion* (1742, p. 86)

Les Empires détruits, les trônes renversés...
Sont les jeux de celui qui, maître de nos cœurs,
A ses desseins secrets fait servir nos fureurs,
Et de nos passions réglant la folle ivresse
De ses projets, par elle, accomplit la sagesse.

Après Louis Racine, après de Maistre, après Bonald, Chénedollé dira, dans le *Génie de l'Homme* (1807, p. 144).

Entendez-vous le bruit de ces puissants États
S'écroulant l'un sur l'autre avec un long fracas ?
[.....]
Mais l'Éternel auteur, qui veut tout conserver
Épure quand il frappe, et punit pour sauver,

2. De Maistre, *op. cit.*, pp. 4-7-8.

3. Déjà, répétant Bonald, Lamartine avait écrit dans son Ode « *Au génie* »

Par le désordre à l'ordre même
L'univers moral est conduit.

4. De Maistre, *op. cit.*, p. 101.

5. M. Tronchon dans son étude sur *Herder et Lamartine*, (R. L. C., 1921) a signalé également, la présence de cette image dans Herder (traduction Quinet. T. I, p. 215).

6. De Maistre, *op. cit.*, p. 28.

parlant des soldats de la République, inconscients ouvriers de Dieu, Jocelyn, qui s'adresse au Seigneur, les représente allant

Effacer sous ton doigt quelque empire effacé,
Faire place sur terre à quelque destinée (VIII, 160-161)

« Longtemps, dit encore de Maistre, nous l'avons prise [La Révolution Française] pour un événement ; nous étions dans l'erreur ; c'est une époque, et malheur aux générations qui assistent aux époques du monde ! [...] Par combien de malheurs la génération présente achètera-t-elle le calme pour elle et pour celle qui la suivra ? »¹. Après la « terrible purification » reprennent les *Considérations*, « nos neveux », qui en profiteront, « s'embarrasseront très peu de nos souffrances ». N'est-ce pas déjà l'idée tout entière que formule ce vers de *Jocelyn* sur les révolutions :

Malheur à qui les fait ! heureux qui les hérite ! (II, 332).

Je ne pense pas que Lamartine, tandis qu'il composait son Épisode, ait eu clairement conscience de se rencontrer avec Joseph de Maistre. Peut-être, bien plutôt, s'imaginait-il — prenant parti comme il le faisait pour la Révolution de 1789, et l'interprétant comme un de ces rudes progrès que le monde accomplit, sursaut par sursaut — être bien loin désormais de celui qu'il appelait, en octobre 1836, le « saint du paradoxe » et le « sophiste de la conscience »². Mais les audacieuses affirmations maistriennes n'en vivaient pas moins au fond de lui, avec assez de force même et de précision pour amener sous sa plume des mots ou des pensées qu'on est bien tenté de prendre pour des réminiscences. Lorsqu'en 1859, pour un des Entretiens de son *Cours Familier de Littérature*, il tracera un nouveau portrait du grand penseur chambérien, il reconnaîtra que cet homme, dans ses *Considérations*, eut le mérite d'avoir regardé « le premier, face à face, l'écroulement du monde religieux et politique, avec le sang-froid d'un esprit partial sans doute mais surhumain » ; et Lamartine prétendra même alors, confondant sa propre pensée avec celle du voyant resté, malgré lui, quelque peu son maître, que Joseph de Maistre avait reconnu dans la Révolution française « un de ces fléaux divins auxquels il est presque impie de résister »³.

*
* *

1. De Maistre. *Discours à Madame la marquise de C(osta)*. Turin, 1794.

2. Lettre à Virieu, du 20 octobre 1836. — En même temps, pour Sainte-Beuve en quête d'informations sur l'auteur des *Considérations*, Lamartine écrit : « J'ai connu moi-même beaucoup le prophète de Maistre [...] c'était une grande et simple figure de la Bible égarée dans le XVIII^e siècle et ne comprenant rien au XIX^e [...]. Honnête âme, âme sainte, mais esprit trop aiguë par la scolastique italienne et catholique du Moyen Age, et cherchant la pensée dans le paradoxe. Je le vénère comme homme ; je m'en amuse comme philosophe, mais je ne prends pas ses ultra-vérités au sérieux. Il n'y a pas une des conséquences de son système social qui ne mène droit à l'Inquisition ou à l'anéantissement de la raison humaine ». (Lettre p. p. M. Chesnier du Chesne. R. D. M., 1^{er} novembre 1933).

3. C. F. L., T. VII, pp. 422 et 426. L'idée qu'on retrouve dans *Jocelyn* (VIII-109 sqq.) de la mission privilégiée de la France parmi toutes les nations, Chateaubriand, Michelet, Lerminier le soutenaient avec éclat au lendemain de juillet 1830. Mais Lamartine ne se souvenait-il pas de l'avoir aperçue d'abord dans J. de Maistre : « La France exerce sur l'Europe une véritable magistrature qu'il serait inutile de contester » avaient dit les *Considérations* (p. 9) et les *Soirées*

Les rapports de Lamartine et des saints-simoniens n'ont jamais été étudiés de très près. J.-E. Combes, dans la *Revue Contemporaine* du 15 juillet 1865 affirme assez légèrement qu'entre ce qu'il appelle « les deux moitiés » de la carrière poétique de Lamartine (la première moitié étant marquée par les *Méditations* et les *Harmonies*, la seconde par *Jocelyn* et la *Chute d'un Ange*) « se place l'enseignement saint-simonien pour opérer la transition inattendue de l'une à l'autre ». Pour preuve unique de cette assertion, J.-E. Combes déclare : « dans les peintures voluptueuses de son dernier poème [*La chute d'un Ange*], l'excitation fiévreuse des sentiments, les convoitises de la chair » on retrouve tout « le sensualisme mystique » d'Enfantin. L'argumentation, on le voit, est mince ; elle est, par surcroît, des plus contestables.

M. C. L. de Liefde qui traite du « Saint-Simonisme dans la poésie française entre 1825 et 1865 » se montre infiniment plus circonspect. S'il y eut, dit-il, une influence saint-simonienne sur la poésie de Lamartine, cette influence n'apparaît point, en tout cas, « avant 1838 environ », et ne se manifeste guère que dans le « *Toast* » aux Bretons, dans « la *Marseillaise de la Paix* » et surtout dans « *Utopie* »¹.

Les contemporains de Lamartine, cependant, avaient cru reconnaître — ou avaient feint d'apercevoir — dans certains aspects de sa pensée, des reflets de la doctrine de Saint-Simon. Le 1^{er} mai 1835, G. Planche avait analysé dans la *Revue des Deux Mondes*, de la manière d'ailleurs la plus malveillante, le *Voyage en Orient*. Le « Résumé politique » du *Voyage* était salué par lui d'un bref commentaire, où il était dit que ce texte « systématis[ait] avec une naïveté enfantine la plupart des plaintes et des vœux de Saint-Simon et de Fourier ». Vinet dira des *Recueils* qu'on y voit Lamartine « chanter sur l'air des psaumes de David un dithyrambe à Saint-Simon »². Cet abbé Th. B... qui publia, en 1844 des *Lettres à M. de Lamartine*, intitule le paragraphe IX de sa Deuxième Lettre : « M. de Lamartine saint-simonien ». En 1855, Eugène de Mirecourt écrira³ que les opinions « bariolées » de Lamartine l'ont conduit à se faire « humanitaire avec l'auteur des *Paroles d'un Croyant* et industrialiste avec Saint-Simon ».

Tout cela, qui relève bien plutôt de la polémique ou de la satire que de l'impartiale histoire littéraire, n'est pas très sérieux.

avaient repris : « La moindre opinion que vous lancez [vous, Français] sur l'Europe est un bélier poussé par trente millions d'hommes ». (*Soirées*. Entr. VI, éd. 1842, t. 1, p. 439). — Cette « morale du succès » à laquelle adhère Lamartine, M. Citoleux voit en elle une position de pensée pleinement maïstrienne. — La théorie, qui est celle de J. de Maistre, de la révélation directe du langage faite par Dieu à l'homme, Lamartine s'y tiendra obstinément. La *Chute d'un Ange* l'incorporera à la doctrine d'Adonai ; Gustave Planche éclatera de rire en la retrouvant dans le *Cours Familier*. (Cf. R. D. M., 15 novembre 1856). L'idée, où J. Lemaître voyait un coup de génie, d'avoir donné aux géants antédiluviens de la *Chute d'un Ange* d'étonnantes connaissances scientifiques, Lamartine ne l'a-t-il pas trouvée dans les *Soirées de Saint-Petersbourg* (Entr. II). « Le déluge suppose des crimes inouïs et ces crimes supposent des connaissances infiniment au-dessus de celles que nous possédons » ? — A la sociologie des « *Laboureurs* » : famille, propriété, patrie, religion, de Maistre et Bonald auraient donné leur approbation totale.

1. C. L., De Liefde, *Le Saint Simonisme dans la poésie française entre 1825 et 1865*. Harlem 1927, pp. 54, note et 104.

2. Vinet, *op. cit.*, T. II, p. 217.

3. E. de Mirecourt. *Les Contemporains, Lamartine*, 1855, p. 71.

La *Politique rationnelle* est, à ma connaissance, le premier texte où Lamartine parle des saint-simoniens¹. Il voit dans leur effort, dit-il, un « heureux symptôme », un « hardi plagiat qui sort de l'Évangile et qui doit y revenir ». Plus loin, il loue tout ce qu'il aperçoit dans le saint-simonisme « de sincère, d'élevé, d'aspirations à un ordre terrestre plus parfait et plus divin » ; mais c'est pour répéter aussitôt que cette doctrine, à coup sûr, « reviendra au principe qui donne à la fois la vérité spéculative et la force pratique [...] : le christianisme ». Paroles aimables, flatteuses politesses un peu contredites, dans le privé, par cette glose que Lamartine adresse à Aimé Martin en lui parlant de sa brochure : « Quant aux saint-simoniens, je n'en parle avec faveur que comme symptôme ; et c'est en effet un symptôme du désir d'amélioration sociale plus encore qu'une secte subversive. L'absurde n'est pas périlleux »².

Le *Globe* ne fit pas, du reste, à la *Politique rationnelle* un accueil très chaleureux. Tout en lui consacrant deux colonnes (le 7 novembre 1831) il insiste sur l'incertitude dont lui paraît pleine la pensée de l'auteur ; M. de Lamartine, déclarait-il « ne nous a pas profondément étudiés » ; il n'a pas aperçu l'essentiel de la doctrine : « la réforme de la propriété », « c'est, continuait-il, l'étrange paradoxe de tous ces hommes, et ici surtout de M. de Lamartine, qui croient au progrès, à l'ère prochaine d'une régénération universelle ; et si vous leur annoncez les principes nouveaux qui formulent, au nom de Dieu, cet avenir, ils s'écrient à l'impiété, à l'anathème ! »

Les *Révolutions*, par contre, agréèrent tout à fait au *Globe* qui leur accorda l'imprimatur et les reproduisit, le 5 février 1832, avec cette note favorable : « Il y a dans ces vers un sentiment profond des progrès de l'humanité s'avancant incessamment à travers les révolutions et les temps vers sa destinée [...] ; c'est parce que cette large appréciation de la marche des choses humaines est consignée dans cette pièce, belle de poésie et de religieuse philosophie, que nous la reproduisons ».

À plusieurs reprises, le *Voyage en Orient* fait allusion aux saint-simoniens. Au couvent d'Antoura, Lamartine s'entretient de la doctrine nouvelle avec les Pères. A Smyrne, en mai 1833, il reçoit, des saint-simoniens réfugiés en Asie Mineure, deux lettres « remarquables ». A l'un d'eux, Léon Cognat il répond, de Smyrne même, en date du 29 mai 1833 : « Mon symbole n'est pas tout à fait le vôtre, mais, si je ne puis partager vos jeunes illusions sur la réalisation d'un âge d'or ici-bas, je partage plus que personne vos nobles desirs d'amélioration sociale [...] Je regarde même ce désir comme un symptôme et comme un présage ». Léon Cognat lui a envoyé un « essai d'économie politique ». « Je serai heureux, lui dit Lamartine, d'y trouver quelque idée féconde et pratique qui puisse améliorer notre état social sans en saper les éternelles bases ». Et le *Voyage en Orient*, dans ses pages datées de Smyrne, se risque même à des déclarations, en apparence imprudentes, dont seront trop heureux de s'emparer les ennemis du poète : « Toutes les grandes pensées sont reçues

1. Signalons toutefois la lettre que Lamartine, le 18 août 1831, écrit à Ozanam qui lui a envoyé ses *Réflexions sur les doctrines de Saint-Simon*. « Ce début, lui dit Lamartine, nous promet un combattant de plus dans la sainte lutte de la philosophie religieuse et morale que ce siècle livre contre une réaction matérialiste ». (Cf. *Pages choisies d'Ozanam*, Lyon, Vitte, 1909, p. 34).

2. Lettre du 5 novembre 1831. Cf. R. P., 15 octobre 1925.

en étrangères dans ce monde. Le saint-simonisme a en lui quelque chose de vrai, de grand et de fécond : l'application du christianisme à la société politique, la législation de la fraternité humaine ; sous ce point de vue, je suis saint-simonien » ¹.

« L'application du christianisme à la société politique », n'est-ce pas là l'idée maîtresse de la *Politique Rationnelle* ? Le *Globe*, qui voyait encore Lamartine sous les traits d'un légitimiste, et se tenait à son égard, sur la défensive, n'a pas su reconnaître, je crois, tout ce qui, dans cette brochure, semblait directement dérivé des propres doctrines de Saint-Simon.

En lançant cette profession de foi, Lamartine a les yeux fixés sur la jeunesse ; son souci est de lui plaire et d'accorder sa propre voix à celle des maîtres que cette jeunesse adore : La Mennais, certes, et Ballanche, et Chateaubriand lui-même, — Saint-Simon aussi. L'enseignement que tous ces penseurs distribuent, Lamartine s'en saisit à la volée. Leurs divergences lui semblent secondaire, et leur faiblesse à chacun d'eux est justement de s'entêter à vouloir suivre, droit devant soi, une route étroite. Le plus beau rôle reste vacant : confondre en un vaste fleuve ces courants parallèles. Nul n'a tenté ou nul n'a eu la force de réussir ce coup de maître. C'est à cela précisément que va s'attacher Lamartine. Dans chaque doctrine, il prélève ce qui lui paraît bon et juste. Le Bien est un, puisqu'il s'appelle Dieu. Comment alors ne serait-on sûr d'atteindre par cette voie à un corps de doctrine plus solide, plus cohérent, plus impérieusement nécessaire que les courtes « spécialités » où le vrai se trouve mêlé à l'erreur, le possible au chimérique ?

La cinquième « lettre » d'Eugène Rodrigues (1829) s'intitule : « Identité de la politique et de la religion », et la onzième lettre prophétise : « Le règne de Dieu sur la terre approche [...] Il ne s'agit de rien moins [...] que de l'accomplissement de la loi de Jésus-Christ » ². Lamartine annonce dans sa *Politique Rationnelle* l'aurore de l'âge splendide qui sera « la réalisation sociale du sublime principe déposé dans le livre divin » ; « l'œuvre de cette grande époque, déclare-t-il, c'est d'appliquer [...] la vérité évangélique à l'organisation politique des cités modernes » ³.

« L'époque actuelle est tout à fait semblable à celle de l'établissement du christianisme » avait dit Rodrigues ⁴. « Nous sommes, répète la *Politique Rationnelle* [...] à une époque de rénovation [...] pareille peut-être à l'époque évangélique » ⁵. Le petit écrit de Lessing qu'a traduit Rodrigues distingue, dans l'histoire du monde trois « ères », — la troisième étant l'« ère religieuse ». Lamartine répartit en « époques » le destin de l'humanité ; la dernière (il en compte quatre) sera « l'époque évangélique ». — Comme Rodrigues avait célébré en Madame de Staël celle qui, « rappelant l'enthousiasme à sa céleste origine, est venue, après des jours mauvais, venger le saint nom qu'avait souillé des bouches blasphématrices » ⁶, les *Destinées de la Poésie* exalteront

1. Lamartine, O. C., 1863. T. VII, p. 321.

2. E. Rodrigues, *op. cit.*, éd. 1832, pp. 236 et 240.

3. Lamartine, O. C., 1863. T. XXXVII, pp. 362-363.

4. E. Rodrigues, *op. cit.*, p. 256.

5. Lamartine, *loc. cit.*, p. 359.

6. E. Rodrigues, *op. cit.*, p. 139.

le « génie mâle » de cette femme qui, sous l'oppression même du matérialisme impérial, apportait à la France un souffle « de morale, de poésie, de liberté ». — Si dans le *Voyage en Orient* Lamartine pose cette grande interrogation : « Avons-nous vécu deux fois ou mille fois ? »¹ ne serait-ce pas qu'il a vu naguère, dans le texte qu'ont publié les saint-simoniens, Lessing formuler la même question : « qui empêche que chaque homme ait existé plus d'une fois ? »². Les travaux des hommes, — qu'ils fauchent des moissons, qu'ils élèvent des édifices, qu'ils lancent des navires, — les saint-simoniens s'enivrent de leur grandeur. Les mains de tous ceux qui travaillent à cette sublime mise en chantier de la terre, sont aux yeux d'E. Rodrigues « les mains [même] du Seigneur »³. Ainsi Jocelyn sent son cœur se fondre devant l'œuvre des Laboureurs qu'il voit devant lui

Aider Dieu, servir la nature (IX, 396)

« Chrétiens, tendez la main aux Juifs ! Dieu vous ordonne de cesser de les haïr, et de leur apprendre à l'aimer en les aimant d'abord »⁴. Cette exhortation fraternelle, le curé de Valneige l'a entendue ; il fait honte à ses paroissiens de leur brutale intolérance ; il donne les planches de son lit pour le cercueil du colporteur juif (IX, 212).

La propagande des saint-simoniens n'est-elle pas pour quelque chose dans l'attention que donne Lamartine aux misères du prolétariat ? Ne leur emprunte-t-il pas, pour une part, l'idée à laquelle il se tiendra, un moment, d'une colonisation possible du proche-orient ?

Il est donc, semble-t-il, hors de doute, que le saint-simonisme a agi sur Lamartine, et qu'on en distingue des reflets dans la *Politique rationnelle* comme dans *Jocelyn*. Les saint-simoniens l'ont intéressé. L'insurmontable objection qu'il leur adressait, sans le leur dire tout à fait, c'est celle-là même qu'Eugène Süe communiquait, pour sa part, au poète, trop sûr de recevoir son assentiment : « Il est à craindre, lui disait-il fort noblement, que leur stupide doctrine ne passe à compromettre la sûreté des propriétés »⁵. Lamartine jugeait les saint-simoniens chimériques, — un peu ridicules aussi — mais vigoureusement orientés vers l'avenir et, tout compte fait, utilisables. Leur dispersion survenue, il voyait avec satisfaction ce Léon Cognat lui faire confiance, lui attribuer une « haute mission sociale » ; Enfantin, plus tard, croira en lui, le tiendra pour un mage : En 1842, Barrault, fort perspicace, lui dira en vers

Calme, vous attendez les feux d'un plus long jour,
En ouvrier marqué pour la moisson plus mûre ⁶.

Tandis que Lamartine écrit *Jocelyn* et qu'il songe à se constituer une armée unanime pour les batailles futures, il regarde vivre, puis survivre, ces jeunes gens « ardents de zèle, dévorés d'un besoin de foi »⁷. Il dit à Léon Cognat :

1. Lamartine, O. C., 1842. T. VI, p. 411.

2. E. Rodrigues, *op. cit.*, p. 345.

3. *Ibid.*, p. 282.

4. *Ibid.*, p. 285.

5. *Lettres à Lamartine*, p. 119.

6. Barrault, *Épître à M. de Lamartine*, 1842.

7. Lamartine, O. C., 1863. T. VII, p. 321.

« Avant de découvrir le nouveau monde [...] bien des navigateurs s'égarèrent et sombrèrent sur l'océan inconnu ; mais leurs débris même guidèrent Colomb sur sa route, et le nouveau monde fut découvert ». Sa pensée secrète se lit trop bien entre les lignes du *Voyage en Orient* qu'il consacre aux saint-simoniens « éclipsés » : « Ce qui leur a manqué, selon moi, c'est un chef, c'est un maître, c'est un régulateur. Je ne doute pas que si un homme de génie et de vertu, un homme à la fois religieux et politique, confondant les deux horizons dans un regard à portée juste et longue, se fût trouvé placé à la direction de cette idée naissante, il ne l'eût métamorphosée en une puissante réalité »¹. — Mais tout n'est pas perdu, bien au contraire. Son heure à lui n'est pas encore venue. Il n'est pas prêt. Les saint-simoniens étaient mal partis, mal dirigés. « Ils se dissoudront comme corps et feront plus tard, comme individus, des chefs et des soldats de l'armée nouvelle »².

La candidature est posée en termes suffisamment clairs. *Jocelyn*, qui entraîne avec soi des souvenirs d'une doctrine pour laquelle ont battu des cœurs généreux, *Jocelyn*, qui porte en ses flancs maints messages et qui fait signe à bien des gens, n'oublie pas, soyons-en sûrs, les disciples fidèles ou lassés de Saint-Simon et du Père, et leur propose discrètement un nouveau maître à qui se rallier.

* * *

Plus on relit les œuvres de Ballanche, plus on est frappé des similitudes, surprenantes par leur nombre à la fois et leur perfection³, entre la pensée du philosophe lyonnais et celle dont Lamartine fait son credo, à partir de 1830 environ. Mais il est cette fois malaisé d'arriver à une conclusion sûre ; peut-on parler vraiment d'une influence directe de Ballanche sur Lamartine ? — ou bien les doctrines de Ballanche, si curieusement en avance sur leur temps, et devenues, vers 1830, communes à presque tous les esprits amis du progrès, ont-elles passé dans le système de Lamartine sous cette forme anonyme ? A défaut d'une réponse certaine, efforçons-nous d'apporter, à cette question difficile, au moins les éléments d'une solution probable.

Lamartine prétend qu'il connaissait déjà Ballanche en 1829 lorsqu'il alla, en juin, entendre, à l'Abbaye-au-Bois, Chateaubriand donner lecture de son *Moïse*⁴. Mais parmi tant de souvenirs que sa vieillesse égrène, parmi tant de visages qu'il fait successivement comparaître, et dans son *Histoire de la Restauration*, et dans son *Cours Familier de Littérature* et dans ses *Mémoires Politiques*, Lamartine ne fait pas la place bien grande à celui qu'il nomme « le doux Socrate lyonnais ». Ballanche ne s'y profile que dans l'ombre de Madame

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 322.

3. Cf. en particulier Paul Vulliaud. (*Entretiens idéalistes*, juin 1914). « Ballanche et Lamartine ». On associait parfois les noms de Lamartine et de Ballanche : Saint-Chéron écrit dans l'*Artiste* en 1832 (T. IV, p. 170). « Pour moi, les deux plus grands poètes du jour sont Lamartine et Ballanche ». — Falconnet en 1840 dédiera à Ballanche ses *Études biographiques* sur Lamartine, en lui disant : « Vous êtes le philosophe prophétique de notre âge ; Lamartine en est le poète ».

4. « Elle [Madame Récamier] me reçut en homme attendu depuis dix ans. Un mot d'elle sur moi courait Paris et venait de m'être répété par Ballanche ». (C. F. L. Entr. 49. T. I, p. 30).

Récamier, et quoique Lamartine écrive : « Je l'ai beaucoup connu », c'est en termes vagues qu'il parle de cet « homme des horizons », au « christianisme élastique » et dont la pensée trop nuageuse semble au poète avoir été « incapable de prendre corps »¹.

Néanmoins divers documents attestent que des relations assez étroites s'étaient établies entre Lamartine et Ballanche au début de la monarchie de juillet. Le 17 février 1834, Lamartine, qui n'est que depuis deux mois à Paris, annonce déjà à Virieu qu'il a le projet de créer une « Revue politique » avec Ballanche — qu'il nomme le premier — et La Mennais, et Pagès. Le 18 juin 1835, Ballanche confie à Madame d'Hautefeuille qu'il est « tendrement attaché »² à M. et M^{me} de Lamartine. Les archives de Saint-Point nous révèlent également une lettre du philosophe au poète, datée du 10 octobre 1830 et qui commence ainsi : « *Bien cher et illustre ami* » [etc.]³.

Que Lamartine et Ballanche aient été quelque peu liés, le fait ne suffit pas à établir que Lamartine ait pris la peine de lire avec attention les écrits ardu du penseur. Il ne semble pas que Lamartine ait jamais eu le goût des lectures métaphysiques, et l'on pourrait le soupçonner de n'avoir peut-être pas traité Ballanche mieux que Platon, dont il disait superbement : « Je l'aime sans le lire »⁴.

Faut-il donc croire que sont fortuites toutes ces rencontres si remarquables entre les idées de Ballanche et celles de Lamartine ? Et d'abord la grande pensée de Ballanche, celle de « la déchéance et de la réhabilitation », « dogme sévère [...] qui explique la suite des destinées humaines »⁵, cette idée qu'on retrouve présente, et si souvent redite dans chacune de ses œuvres, c'est bien celle, exactement, qui donne la clef du grand Poème lamartinien, *La Chute d'un ange*, récit de la déchéance, *Jocelyn*, poème de la réhabilitation. — Mais voici encore les révolutions expliquées dans l'*Homme sans nom*⁶ comme elles le sont dans la Deuxième Époque de *Jocelyn* ; voici dans l'*Essai*⁷ l'affirmation du devenir ; voici l'annonce⁸ d'une ère nouvelle, qui n'est que la mise en œuvre pratique et sociale du christianisme ; voici la condamnation de Napoléon qui est venu « arrêter les progrès de l'esprit humain »⁹ ; voici le temps donné comme « l'irrévocable interprète de la divi-

1. C. F. L., Ent. 50 et 51. T. IX, pp. 123, 125, 126, 230.

2. Cf. Alf. Marquiset, *Ballanche et Madame d'Hautefeuille*, 1912, p. 50.

3. La lettre est brève et sans grand intérêt. Il y est question de « portraits » déjà dessinés et même « entre les mains du graveur » et pour lesquels on attend avec « impatience » la réponse de Lamartine. Ballanche ajoute un mot sur Marceline Desbordes-Valmore qui aurait bien besoin d'un secours. La formule finale est la suivante : « *Veuillez bien recevoir mes plus tendres et plus empressés compliments* ». — Les archives de Saint-Point contiennent encore un autre billet de Ballanche à Lamartine, daté du 19 octobre 1838 et concernant un projet de « *rajeunissement* » du théâtre de l'Athénée, auquel Ballanche voudrait intéresser Lamartine.

4. Manuscrit Dargaud, p. 216.

5. Ballanche, O. C. (*Prolégomènes*). T. IV, p. 15.

6. Ballanche, O. C., T. III, p. 162.

7. *Ibid.* T. II, p. 43.

8. *Ibid.* T. II, pp. 15 et 70. Ballanche définit cette ère nouvelle comme celle « de la raison humaine devenue adulte » (*Ibid.* T. II, p. 303). L'humanité, dit Lamartine dans sa *Politique rationnelle* « est en train de revêtir sa robe virile ». (O. C., 1853. T. XXXVII, p. 359).

9. *Ibid.* T. III, p. 12.

nité »¹ ; voici la foi dans la mission civilisatrice de la France² ; voici la certitude que la République est le gouvernement de demain³ ; voici le vœu de l'abolition de la peine de mort⁴... Pour Ballanche aussi « la propriété est une institution divine », le travail, œuvre sacrée ; « la sainteté du nœud conjugal » dans les *Prolegomènes* comme dans « Les Laboureurs » est donnée pour base à toute société⁵.

Les « *Pensées en voyage* », on s'en souvient, raillaient la puérilité des vers. Était-ce en souvenir des pages du même ton que Lamartine avait pu lire dans l'*Essai sur les Institutions sociales*⁶ ? Cette amitié pour l'animal, cette sorte de respect devant son mystère, qu'on voit exprimées dans *Jocelyn* (IX, 80-128), Ballanche a-t-il aidé le poète à en prendre conscience, lui qu'on voit affirmer dans les *Prolegomènes* que les animaux, ici-bas, « sont réellement nos compagnons »⁷ ? Ce génie prophétique et libérateur qu'appelle — ou que propose — la *Politique Rationnelle*⁸, Lamartine s'est-il enhardi à en évoquer l'image en songeant que Ballanche avait clairement parlé de ces « hommes en avant du siècle », « en sympathie avec le siècle futur » et dont l'apparition est le propre des époques palingénésiques⁹ ?

Entre Lamartine et Ballanche, il est même, jusque dans le détail, d'étranges ressemblances d'expressions. Cette métaphore de la « chrysalide humaine » qu'on trouve dans les *Prolegomènes*¹⁰, la voici dans la *Politique Rationnelle* : « L'humanité, [...] chrysalide immortelle, [...] sort laborieusement de son enveloppe primitive »¹¹. — « Vous êtes les juifs de l'ancienne loi », dit Ballanche aux hommes du passé qui se refusent à suivre l'évolution du monde¹² ; « vous êtes une nouvelle Judée » répète à son tour Lamartine au légitimiste entêté qu'est Virieu (30 janvier 1831). — « Quelques-uns de ceux qui ne peuvent être en sympathie qu'avec la société ancienne, la voyant perdue, croient que c'est la fin de toutes choses » ; cette phrase des *Prolegomènes*¹³, ne dirait-on pas que Lamartine s'en empare lorsqu'il déclare à Virieu : « Élève-toi

1. *Ibid.* T. II, p. 77.

2. *Ibid.* T. II, p. 24.

3. « La société [...] marche vers l'indépendance ; c'est à elle un jour à produire le pouvoir qui doit la régir ». *Ibid.* (*Prolegomènes*). T. IV, p. 228. Cf. *Politique Rationnelle* : « Aidons la démocratie à s'organiser [...] elle est seule tout l'avenir du monde ». Lamartine, O. C., 1863. T. XXXVII, p. 389.

4. *Ibid.* T. IV, pp. 298 et 319.

5. *Ibid.* T. IV, pp. 215 et 217. — Et nous ne parlons pas ici des étroites ressemblances de la pensée religieuse de Lamartine (au moins jusqu'en 1833) avec celle de Ballanche : vœu de la séparation entre l'Église et l'État (Ballanche. T. II, p. 365), blâme jeté sur les empiétements temporels de la Papauté (T. II, p. 368), objection portée contre l'enfer (T. IV, p. 368), interprétation du mal (T. IV, p. 122) semblable à celle qu'on verra dans la *Chute d'un Ange*, doctrine du développement externe et interne du christianisme.

6. *Ibid.* T. II, pp. 395 sqq.

7. *Ibid.* T. IV, p. 331.

8. Lamartine O. C., 1863. T. XXXVII, p. 382.

9. Ballanche, O. C., 1833. T. IV, pp. 271-272.

10. *Ibid.* T. IV, p. 139.

11. Lamartine, *loc. cit.*, p. 359.

12. Ballanche, *loc. cit.* T. IV, p. 290.

13. *Ibid.*, p. 348.

au-dessus de cette tourbe qui crie à la fin du monde dès qu'on lui brise un nom, une forme, une idée » (12 novembre 1832)? — La légitimité, on l'a vu, devient, après 1830, aux yeux de Lamartine, tout autre chose que le droit divin des Bourbons ; la définition nouvelle qu'il en donne n'est-elle pas celle, exactement, que Ballanche avait présentée : « La légitimité, dit l'*Essai*², est ce lien mystérieux qui forme l'unité morale des nations, et, en ce sens, elle est le consentement même des peuples. » → Le mot, enfin, que Lamartine, depuis juillet 1830, et toute sa vie, ne cessera de redire pour caractériser la forme de son attachement, tout sentimental désormais, à la vieille monarchie défunte, Ballanche le lui aurait-il soufflé : « Ah ! ne méprisons point, avait dit le « Vieillard » au « Jeune homme », cette religion des souvenirs qui va si bien au cœur de l'homme » ?...

A présent, pouvons-nous conclure, et parler avec assurance d'une influence directe de Ballanche sur la pensée de Lamartine ? Il faut bien avouer que la chose est tentante, et pourtant je crois qu'il vaut mieux garder quelques doutes. Lamartine a bien probablement parcouru les écrits de Ballanche ; il a dû, c'est fort vraisemblable, les feuilleter d'un doigt léger, de quoi grappiller de ci de là quelques formules, que sa vive mémoire enregistrerait aussitôt, et trouver, en fermant le livre que l'ensemble était bien confus, avec trop de mots difficiles. Les conversations aussi, Lamartine les mettait admirablement à profit. On ne s'imagine pas ce qu'il savait retirer d'un quart d'heure d'entretien avec tel ou tel. C'était même sa meilleure façon de s'instruire, celle aussi qui lui coûtait le moins de peine et qui lui permettait en même temps d'agir sur les êtres, de se les lier, de les séduire³. Ballanche a connu, certainement, ces sortes de discrètes mises à la question. Pensons aussi aux articles de revue, cette monnaie qu'on manie plus aisément que les gros lingots des volumes. Ballanche écrivait dans la *France Littéraire*, revue toute dévouée à Lamartine⁴. Mazure y avait résumé, fort commodément, en janvier 1834, tout le système du grand docteur de la palingénésie.

Lamartine n'a pas ignoré Ballanche : honnête penseur, très maladroit, jugeait-il sans doute. Il en faut ainsi — comme il faut des saint-simoniens, pour préparer les voies, dans la spéculation pure comme dans l'action positive, au penseur lucide et mieux intelligible, au lutteur plus clairvoyant.

Du monde intérieur où Jocelyn fut conçu et prit force, Ballanche ne fut pas exclu.

*
* *

Quinet a-t-il en quelque manière agi sur Lamartine ? Ce qui retient surtout Lamartine, en Quinet, c'est qu'il est comme Dargaud — mais beaucoup

1. Ballanche, *loc. cit.* T. II, p. 298.

2. *Ibid.* T. III, p. 96.

3. Blaze de Bury, qui a bien connu Lamartine, écrit dans ses *Tableaux romantiques* (p. 149). Il devinait aussi beaucoup [...]. Il s'instruisait en quelque sorte à mesure et selon les besoins de l'heure présente ; et cette information, mûrie aussitôt qu'absorbée, portait ses fruits dans la même saison » — Barrault, dans son article nécrologique sur Lamartine (*National*, 27 mars 1869) déclarera : « Il croyait tirer de son fonds des idées qu'il attrappait au vol ».

4. Cf. F. L., mars 1834, avril 1835.

plus doué que lui, plus tumultueusement chargé d'élans et de rêves — un témoin de cette jeunesse que Lamartine, en 1830, craint de voir lui échapper et partir pour des horizons où sa place à lui n'est pas encore marquée.

Cette nouvelle génération libérale, Lamartine se demande comment elle le juge. Est-il donc invinciblement pour elle un homme du passé, une des gloires de la Restauration, ensevelies avec elle ? Il n'a que quarante ans, mais il est tout de même, et de beaucoup, l'aîné de ces garçons inquiets, impatients de l'avenir. Il a dix ans de plus que Dargaud, treize ans de plus que Quinet. Les rejoindra-t-il dans leur course anxieuse, et surtout, voudront-ils de lui ?

Lamartine multiplie les avances à la jeunesse « toute puissante »¹. Dans son discours académique, il évoque cette « jeunesse studieuse et pure [qui] s'avance avec gravité dans la vie ». Il célèbre dans la *Politique Rationnelle* « la jeune génération qui nous presse. C'est, dit-il, dans cette génération jeune, forte, morale, religieuse, qu'est tout l'espoir de l'avenir »². Il parle dans les *Destinées de la Poésie* des « idées ferventes d'une armée de jeunes écrivains ». « Je vois, poursuit-il, des institutions vieilles qui s'écroulent, mais des générations rajeunies que le souffle de la vie tourmente et pousse en tous sens et qui reconstruiront sur des plans inconnus cette œuvre infinie que Dieu a donné à faire et à refaire sans cesse à l'homme ». Il se flatte de recevoir, plus que personne, des « signes d'intelligence et d'amitié » de la jeunesse de son temps³. Il invite chez lui jeunes catholiques et jeunes libéraux. A Dargaud, en 1834, succède Ozanam, à Saint-Point ; La Morvonnais, en juin 1835, se vante d'être « admis dans l'intimité de Lamartine »⁴.

Devant Quinet, on pourrait croire que le grand homme tient le rôle d'un maître serein, bienveillant aux nouveaux venus dans la carrière des lettres, tandis que ces jeunes gens sont devant lui en respectueuse posture de disciples. Et c'est bien un peu ainsi, sans doute, que les choses se passèrent d'abord. Quinet n'est pas médiocrement fier de faire savoir à Michelet, le 6 février 1829 qu'à son passage à Mâcon, il a vu M. de Lamartine⁵. Le 1^{er} septembre, il a eu la gloire de faire, devant l'Académie de Mâcon, lecture d'un fragment de son *Voyage en Grèce*, alors que, le même jour, Lamartine y lisait ses vers à Guichard. Le surlendemain, il annonce à Michelet, d'un ton qui veut être simplement narratif : « Je me suis, en ces derniers temps, tout à fait lié avec M. de Lamartine qui est mon voisin. J'ai passé avec lui de bons moments à la campagne, sous les marronniers, où il me récitait ses vers. Je l'ai quitté hier seulement »⁶.

1. C'est l'expression qu'il emploie dans une lettre à Virieu, du 9 mai 1834.

2. Lamartine, O. C., 1863. T. XXXVII, p. 383.

3. En 1832, un jeune inconnu écrivait à Lamartine : « La génération actuelle a besoin de vos lumières et compte sur vous » (Arch. S. P.). Le 20 mai 1834, *La Vigie* de Dunkerque présentait Lamartine comme le mandataire de la génération montante. Le 1^{er} mai 1835, un étudiant en droit de Toulouse, écrivait au poète les mots suivants, après la publication du malveillant portrait de Lamartine orateur par Timon (Cormenin) : « Permettez-moi, Monsieur, de vous assurer que la jeunesse de nos écoles a unanimement protesté contre cette absurde et ridicule appréciation [...] » (Arch. S. P.). Le 18 juin 1835, Dubreil de Mazan écrivait à La Morvonnais : « Si vous avez occasion de le voir [Lamartine] dites-lui combien il est béni par certaines âmes refoulées de notre Bretagne, combien l'appellent leur ami... » (Cf. E. Fleury, *La Morvonnais*, 1911, p. 222).

4. Fleury, op. cit., loc. cit.

5. Cf. M^{me} E. Quinet. *Cinquante ans d'amitié*, p. 28.

6. *Ibid.*, p. 35.

« J'ai lu, il y a quelques jours, écrit-il encore à Michelet le 18 septembre, une partie de mon *Voyage* à M. de Lamartine, qui en a été content ».

Mais tout cela se passait en 1829. Le roi du *Chant du Sacre* régnait encore, et pour l'héritier du trône, Lamartine venait d'écrire des vers flatteurs. Juillet 1830 va terriblement changer tout cela¹. L'apparence demeure la même : l'académicien Lamartine est bien toujours, devant Quinet, l'homme arrivé qui se montre aimable envers un « jeune homme distingué par ses connaissances »² ; mais en secret s'est opéré tout un renversement des rôles ; c'est Lamartine qui, sans en rien dire, sans quitter son air souverain, a besoin désormais non pas tant de Quinet lui-même que de tous ceux auxquels Quinet ressemble et qui sont cette France nouvelle dont il lui faut se faire aimer.

Quinet ne cache pas à Dargaud qu'il tient Lamartine pour un aristocrate, un carliste³ ; et Dargaud n'a pas besoin de trahir cette confiance pour que Lamartine en soit bien averti. Qu'il serait aisé, à un ironiste sans déférence, de présenter toutes les paroles de Lamartine, tous ses écrits, toutes ses attitudes au lendemain de 1830 comme je ne sais quelle danse de la séduction que le poète exécuterait à l'intention de ces jeunes bourgeois démocrates dont il redoute l'hostilité ou l'indifférence ! il a si peur qu'ils disent entre eux : Lamartine ? ah, c'était d'hier !...⁴ Mais non, oublions l'inconvenante image.

Quinet continue de venir à Saint-Point⁵, sans que Lamartine ait besoin d'accentuer sa politesse, qui n'a jamais cessé d'être parfaite. « Vous avez été chez Lamartine, je crois, j'aurais bien voulu vous y rejoindre » lui écrit Sainte-Beuve le 18 décembre 1831⁶. Le 17 mai 1832 Quinet et Léon Bruys, à la veille de leur départ pour l'Italie⁷, sont chez le poète qui leur remet des lettres d'introduction pour Turin, Florence etc...⁸. *Ahasvérus* rendra civilité pour civilité et

1. Le 1^{er} janvier 1830, Quinet écrivait : « M. de Lamartine voudrait que je fusse inspecteur de l'Université ». De Grundstadt, en juin, il disait : « M. de Lamartine est à Mâcon ou y sera bientôt. Dargaud devrait faire sa connaissance. » Quinet. *Correspondance*, s. d. T. II, pp. 130 et 150.

2. Ce sont les propres termes qu'emploie la mère de Lamartine en parlant de Quinet. Cf. *Manuscrit de ma mère*, p. 277. — Les mots figurent bien dans l'authentique journal intime de Madame de Lamartine.

3. Quinet est persuadé que Lamartine ne songe qu'à préparer l'avènement d'Henri V. Il est vrai qu'il affirme, dans une lettre du 20 mai 1832 (*Correspondance*. T. II, p. 207) : « Du reste, toute son espérance est de faire de Henri V un roi plus libéral que pas un ne l'a été ».

4. Ce que Vigny, le 17 septembre 1839 écrit au prince de Bavière à propos de La Mennais s'applique très exactement à Lamartine. La Mennais, dit Vigny, « s'est épouvanté [en 1830] de se voir rangé parmi les ruines ». (R. P., 1^{er} mai 1898).

5. De Paris, le 28 mai 1831, Quinet écrit : « L'autre jour, j'ai vu M. de Lamartine qui m'a fait mille amitiés [...]. Il est près de Dunkerque, dans un collège électoral où il a des chances pour la députation. J'aimerais mieux le voir faire son voyage d'Orient ». (*Correspondance* T. II, p. 198).

6. R. H. L., 1913, p. 668.

7. Quinet et Bruys voulaient aller voir en passant la comtesse Guiccioli. On sait que Bruys se ruina pour elle. Dans une lettre que Quinet écrit de Paris, en janvier 1831, on lit ceci : « Les trois derniers volumes des *Mémoires* de Lord Byron sont la seule chose que j'aie lue depuis longtemps et qui m'ait fait plaisir [...]. Son amour pour la comtesse Guiccioli me donne envie de la voir. Elle doit avoir aujourd'hui trente-deux ans ».

8. A Monsieur le Baron de Barante, ambassadeur de S. M. le Roi des Français à Turin.

Saint-Point, 17 mai 1832.

Monsieur le Baron,

Permettez-moi, en qualité de collègue, de recommander à votre bienveillant accueil deux excellents

Quinet glissera dans ses pages apocalyptiques, une aimable allusion à « celui qui fit si bien parler Elvire »¹. Il fréquente à Paris le salon de la rue de l'Université, et l'été de 1834 le voit « très souvent » à Saint-Point². Il a lu à Lamartine, qui l'a comblé d'éloges³, des fragments de son *Napoléon*. Le voici de nouveau à Milly à l'automne 1835. Une lettre de Lamartine à Dargaud du 27 janvier 1836 nous montre le grand homme toujours soucieux d'épauler Quinet, et le mettant en contact chez lui, avec des « hommes de vers »⁴.

Le diplomate de Florence avait-il lu de près l'*Introduction* à Herder que Quinet lui avait envoyée en Italie⁵ ? Il est probable qu'il l'avait feuilletée ; et je ne pense pas qu'il soit nécessaire de parler de réminiscence à propos de ce rapprochement qu'on peut établir entre une phrase de l'*Introduction* et une note jetée par Lamartine sur le manuscrit de ses *Révolutions*. « Ce monde, avait écrit Quinet [...] ne m'instruit de sa présence que par le bruit de sa chute »⁶. « *L'histoire dit le manuscrit des Révolutions, n'est que le bruit des temps qui croulent* »⁷ »*.

Des articles de Quinet dans la *Revue des Deux Mondes*⁸ plus que de ses études herdériennes, on peut croire que Lamartine prit connaissance. L'un d'eux contient une image qui pourrait bien n'avoir pas échappé au poète. Dans « *L'avenir des Religions* »⁹, le christianisme se trouve comparé à un

jeunes gens de mes amis qui vont voyager en Italie. Le nom de l'un d'eux vous est connu. C'est M. Quinet, écrivain déjà remarqué. L'autre est M. Bruys, qui ne promet pas moins à la littérature ils seront heureux de trouver, dans l'ambassadeur dont ils vont demander la protection officielle, un des hommes qu'ils sont le plus dignes d'apprécier et d'admirer à d'autres titres.

Agréé, Monsieur le Baron, l'assurance de ma respectueuse considération.

Al. de Lamartine.

A Antoir,

17 mai 1832.

Mon cher Antoir,

Je recommande à vous et par vous à M. de Ganay deux admirables et excellents jeunes gens de mes amis : M. Quinet, écrivain distingué et M. Léon Bruys. Priez M. de Ganay en mon nom et au nom des lettres de les accueillir comme il ferait moi-même et de les introduire. Faites leur connaître Nicolini, Capponi, etc...

J'ai reçu la lettre du Grand-Duc. Le moment est trop près pour s'occuper de ce que vous me dites. Dans quelques mois.

Adieu, je pars pour Jérusalem dans huit jours.

(B. N. fonds Quinet).

Lamartine.*

1. Quinet, *Ahasvérus*. Troisième journée. Interimède, p. 363.

2. Cf. Quinet, *Lettres à sa mère*. T. II, p. 437, note.

3. Il est vrai que Quinet ne se fie qu'à moitié à Lamartine : « Je suis sûr, confie-t-il à Michelet le 19 juin 1835, qu'il loue tout également parce qu'au fond tout lui est indifférent » (*Cinquante ans d'amitié*, p. 85).

4. Dans la *Correspondance* de Lamartine (in-16. T. III, p. 386) le texte porte « douze hommes de vers ». La lettre autographe, actuellement en la possession de Madame G. Thomas, révèle que « douze » est une fausse lecture.

5. Dargaud nous assure que Lamartine avait « salué » cette *Introduction* « avec intérêt ». Cf. Des Cognets, *op. cit.*, p. 183.

6. Quinet, O. C., 1857. T. II, p. 352.

7. Arch. S. P.

8. R. D. M., T. III, pp. 117 sqq. « De l'avenir des religions ». — R. D. M., T. IV, pp. 464 sqq.

« De la révolution et de la philosophie. R. D. M., 1^{er} janvier 1836. « De la poésie épique ».

9. R. D. M., T. II, p. 123.

oiseau qu'on voit grandir. Serait-ce la source du vers célèbre qu'on rencontre dans les strophes à Genoude (décembre 1835)

Crois-tu qu'en deux mille ans l'oiseau n'a pas grandi ?

Pour que Lamartine eût l'idée de ces chants amœbés, de ce dialogue enivré entre Jocelyn et Laurence qu'on entend à la Quatrième Époque de *Jocelyn*, est-il besoin d'imaginer qu'il gardait en mémoire ce passage de l'*Essai sur Herder* (1827) où l'on voit « deux jeunes amis se réunir avant le lever du soleil sur le sommet d'une montagne ». Ils sentent « dans leurs cœurs ce doux réveil de toutes choses, croient retrouver en ces rapides instants les premières impressions de l'humanité à son berceau [...] Il s'élève du fond de leur âme un cantique de grâces à l'auteur des choses [...] Ils écoutent le langage mystérieux de la nature, ils le traduisent immédiatement dans le langage des hommes. Deux harpes éoliennes suspendues dans une forêt ne répètent pas plus fidèlement les sons que le vent leur apporte[...]»¹. Mais c'était là, nous le verrons, un thème littéraire déjà bien connu.

Non, ce n'est pas dans l'œuvre de Quinet que Lamartine a puisé les articles de sa foi nouvelle. Certes, il a écouté Quinet parmi tous les témoins d'une époque bourdonnante ; il a voulu aussi que Quinet l'entendît, qu'il découvrit peu à peu, dans le châtelain de Saint-Point, un homme qu'il ne soupçonnait pas, un ami, non seulement de ses succès, mais de sa foi démocratique, un collaborateur — et un chef — pour la conquête de l'avenir.

Ce dessein de ne point être abandonné sur la rive comme une épave glorieuse des temps révolus, Lamartine put mesurer, quand *Jocelyn* eut paru, à quel point il avait su le mener à bien. Le 2 avril 1836, Quinet écrivait à l'auteur de *Jocelyn* ces lignes éloquentes et passionnées dont le poète put s'enorgueillir comme d'une preuve de sa victoire :

« La philosophie n'a jamais nui chez vous à l'inspiration, ni l'inspiration à la philosophie. Lorsque tant de choses concourent à aveugler la France, vous n'avez jamais manqué de faire luire devant elle la colonne de lumière. Vous avez été le plus hardi de ce temps-ci, sans aucun de nos dérèglements. Ce que nous avons vaguement pensé, vous l'avez exprimé. Ce que nous avons balbutié, vous l'avez chanté à pleine voix. Vous vous êtes emparé de nos tristes générations et vous avez parlé pour elles, et l'avenir ne connaîtra guère que par vous ce que nous tous nous avons désiré, espéré, redouté ou aimé. De nos idées sans lien, de nos tendances sans but, de nos contradictions vous, avez fait un ensemble et un corps plein de vie, vous avez recueilli nos passions dispersées, comme des rhapsodies, et vous en avez fait une œuvre. Vous avez tout concilié, parce que vous avez tout dominé » *².

1. Quinet, O. C., 1857. T. II, p. 406.

2. Arch. S. P. — Quant à Michelet, Lamartine disait à Dargaud, en septembre 1831, qu'il aimait sa « fantaisie ». Compliment inattendu. Est-ce bien exactement la « fantaisie » qui fait le mérite de l'*Introduction à l'Histoire universelle* ? Le *Cours Familier de Littérature* réservera à ses lecteurs plus d'une surprise du même ordre. — Cependant, en janvier 1834, Lamartine parlera mieux de Michelet. « J'ai saisi sur le champ, lui écrira-t-il, le grand poète et le grand philosophe sous l'historien, à la première vue de votre *Introduction* ». (Lettres du 28 janvier 1834, pp. J.-M. Carré, R. D. M., 1^{er} septembre 1926). Lamartine noue alors avec Michelet des relations personnelles (l'historien dîne chez le poète le 22 février 1834). — Dans le billet d'envoi que Lamartine fera tenir à Michelet en lui adressant *Jocelyn*, il ne sera question que de littérature. Mais les termes flatteurs indiqueront assez l'importance qu'attachait Lamartine au suffrage de ce démocrate.

CHAPITRE III

L'INQUIÉTUDE RELIGIEUSE

I

Autour de Lamartine.

La Révolution de juillet fut, pour moitié au moins, une révolution anticléricale. On connaît trop pour qu'il soit nécessaire d'y insister les violences anticatholiques dont la France fut le théâtre au lendemain des journées parisiennes, des mois durant; et, deci delà, jusqu'en 1835 encore, les croix furent abattues, au tournant des chemins, sur les places des villages. Pendant toute la fin de 1830, les ecclésiastiques, dans Paris, durent renoncer à porter la soutane s'ils voulaient éviter les outrages et les agressions. Des prétoires, les crucifix furent arrachés. En février 1831, après la bagarre, à Paris, de Saint-Germain l'Auxerrois et le pillage de l'archevêché, — à Lille, à Conflans, à Dijon, à Nîmes, ailleurs encore, des bandes de furieux se jetèrent à l'assaut des palais épiscopaux, des séminaires. Le 17 avril 1831, pour procéder au sacre de Mgr Galland, l'archevêque de Paris avait dû choisir une heure nocturne et l'humble chapelle d'un couvent. Le ministère Casimir Périer, résolu à arrêter le désordre, n'en ordonnait pas moins, le 5 août 1831, la dissolution de la Trappe de Meilleraye.

Pour expliquer ce soulèvement anticatholique, les raisons d'ordre politique — raisons visibles, et pour ainsi dire extérieures — ne manquent pas. Le baron d'Eckstein, qui se définissait lui-même (légitimement, du reste) « catholique de la plus rigoureuse orthodoxie », dénonçait avec force, dès 1828, « cette manigance des congrégations qui veulent, disait-il, accaparer la France au moyen de la foi et se servent, à cet égard, du masque de la religion »¹. Montlosier aussi est un catholique. Le cléricalisme — confusion du temporel et du spirituel, main-mise de la société religieuse sur la société civile — s'épanouissait avec une rare ampleur. Les « dévots », selon la définition de La Bruyère, foisonnaient. « Ces amis de l'autel ne s'en approchent guère, notait P. L. Courier. Je ne remarque guère qu'ils hantent les églises ». Et il interrogeait : « Quel est le confesseur de M. de Chateaubriand ? »². « Depuis la chute de Napoléon, écrit Stendhal dans le *Rouge et le Noir*, les fripons cherchent appui dans la Congrégation, et l'hypocrisie a fait les plus beaux pro-

1. Cf. Lettre au *Globe*, 25 juin 1828.

2. P.-L. Courier, Huitième lettre au rédacteur du *Censeur*.

grès »¹. La loi du sacrilège, si maladroite — inopérante, inappliquée — avait suscité contre elle jusqu'à la voix de Chateaubriand. Les missions, le Sacre, le Jubilé, toute cette propagande catholique où la politique croyait trouver habilement son compte, provoquèrent une irritation, un dégoût immenses. « L'insuccès de tout cela fut énorme, écrit le pieux Foisset, dans son Introduction à l'*Histoire du Père Lacordaire*. On n'aboutit qu'à rendre la religion odieuse et impuissante à un point à peine croyable »².

Cédant à la pression de l'opinion publique, le ministère Martignac avait dû porter contre les Jésuites les ordonnances que l'on sait. Le spectacle, au Vatican, des intrigues diplomatiques qui se déployaient avec cynisme autour de l'élection des pontifes, était un autre sujet de scandale. A Léon XII succédait Pie VIII, vieillard aux forces mourantes. Il semblait qu'on ne demandât à ceux qu'on voulait élire d'autre titre qu'une sénilité qui devait faire du pontife un docile instrument aux mains des princes de ce monde³. Dans la *Revue de Paris*, en novembre 1829⁴, Casimir Delavigne publiait sur ce thème des vers agressifs (« Un conclave ») ; en mars 1832, la même idée reparaisait⁵ dans une étude portant pour titre : « Rome et le Pape en 1832 », et au mois d'octobre 1833⁶, Ch. Didier s'exprimait ainsi : « Antique officine de vice-dieux, le conclave n'est plus désormais qu'un mesquin théâtre de petites intrigues, et les saints électeurs [...] des marionnettes dont la pourpre cache le squelette, et dont les rois d'Europe tirent à leur gré le fil ». Autre occasion de clameurs, autre sujet d'indignation ou de tristesse : la répression sanglante de l'insurrection libérale dans les États Pontificaux en 1831 ; à la tête des troupes papales, cet homme dur, le Cardinal Albani, chef de guerre à qui le sang ne fait point peur. On juge des facilités offertes à la littérature anticléricale. Quel champ d'antithèses ! voici la manière dont pâit ses brebis le successeur de Pierre ! Bon pasteur qui s'est fait boucher... Hugo dans ses *Feuilles d'Automne* (pièce XL) cloue au pilori le nom du cardinal romain ; Barthélemy dans sa *Némésis* (février 1832) déchaîne contre le Pape la meute de ses alexandrins. Michelet s'écrie en Sorbonne (9 janvier 1834) « Le Pape, le prêtre, le pacifique [...] a fait] de sa crosse une massue ! ».

Non seulement le Vatican mitraille ses sujets temporels, mais il désavoue les meilleurs de ses fils. La Mennais et ses amis attendaient avec confiance,

1. Stendhal. *Le Rouge et le Noir*, ch. VII.

2. Cité par Thureau-Dangin, dans *Le Correspondant*, 10 mai 1876. — Guiraud notait aussi dans *Césaire* (1830, p. 97) : « Du plus haut de la hiérarchie sacerdotale [est] descendue sur les peuples cette maxime, prêchée d'exemple, de faire passer les intérêts terrestres bien avant les intérêts du ciel ». — Le curé Janvier, dans le *Médecin de Campagne* de Balzac (éd. 1891, p. 168) constate amèrement que les « intérêts temporels » de l'Église « ont fini par affaiblir son action », Le « Mémoire » des rédacteurs de l'*Avenir* au Saint-Père insistera sur les résultats désastreux de la politique religieuse de Charles X. « Le nombre des communions pascales, qui s'élevait à Paris, sous l'Empire, à quatre-vingt mille, était réduit au quart sur la fin de la Restauration ».

3. E. Pelletan écrira dans la *Nouvelle Minerve* du 2 octobre 1836 : « L'élection perpétue au Vatican une hérédité d'impuissance et de sénilité ».

4. R. P., T. VIII, p. 209.

5. *Ibid.* T. XXXVI, pp. 209.

6. *Ibid.* T. LV, p. 5.

de la main du Pape, « le signal [...] de la dernière régénération »¹. *Mirari vos* (12 août 1832) répondra à cette espérance en déclarant « tout à fait absurde et souverainement injurieux » pour l'Église de parler de régénération, « comme si Elle pouvait être exposée à la défaillance et à l'obscurcissement ». Bien mieux, un bref du 9 juin 1832, blâmant les insurgés polonais, avait paru sacrifier à des prudences diplomatiques ces catholiques martyrisés. « A de pareils indices de lâcheté affirmait déjà, quelques mois auparavant, la *Revue des Deux Mondes*², on peut juger qu'une religion est perdue ».

Mais à cette hostilité si vive contre l'Église, des motifs d'un autre ordre existaient et qu'il faut aller découvrir au fond des âmes, dans la sourde éclosion des semences que la philosophie du XVIII^e siècle avait jetées à pleines poignées. On ne comprend bien l'histoire des idées en France, jusqu'en 1848, que si l'on n'oublie point qu'alors se mettent à croître et à fructifier des germes nés au précédent siècle.

Simulacre, entre 1815 et 1830, d'un retour au passé ! On a refait sa toilette au cadavre de la monarchie légitime ; on l'a fait mouvoir, pour donner à croire à sa résurrection ; mais beaucoup découvrent l'imposture de ce Lazare. Ce corps n'avait plus retrouvé d'âme. Écoutons Ballanche, singulier observateur : « Beaucoup d'hommes de ce temps-ci sont comme vous, mon fils ; mais ils déguisent leurs doutes et affirment au delà de leur croyance réelle [...]. Ils demandent cette croyance pour les autres, comptant assez sur eux-mêmes pour penser qu'ils peuvent s'en passer ; ils la demandent avec amertume ; ils semblent l'exiger et la commander avec tyrannie. Leurs paroles sont passionnées, comme si c'était l'expression du fanatisme ; et cependant la conviction n'habite pas le fond de leur cœur ». — Ces mots sont de 1819³.

Si les Évangiles-Touquet et ces éditions à bon marché des œuvres antireligieuses de Voltaire se vendent si bien⁴, c'est que les esprits sont tout préparés à les recevoir. Au sein même du clergé, retrempe pourtant dans un bain de sang, que de défaillances ! Le *Constitutionnel* est à l'affût de ces scandales, étrangement nombreux, en effet ; il en tient registre, il en fait le compte. Des survivants existent de la grande apostasie de 1791-1793, ex-prêtres vivants en laïcs et dont quelques-uns sont mariés, (depuis Talleyrand, parmi les illustres, jusqu'à ce Larivière, parmi les obscurs, défroqué qui, aux Feuillantines, apprit le latin à Victor Hugo, et jusqu'à cet ancien prêtre, marié, qui faisait chanter la *Marseillaise* à Quinet tout enfant), ou révoltés demeurés tels, comme Grégoire, qu'on obligera l'Église à ensevelir, en 1831 ; combien de prêtres également qui « ont un passé », comme cet abbé Mounier dont nous parle la Comtesse Dash...⁵.

Lorsque s'écroule en 1830 l'appareil de la légitimité, avec ce roi qui s'était fait sacrer à Reims, du même coup s'en vont les contraintes qui faisaient illusion sur le nombre des fidèles et sur la sincérité des dévots. Les églises

1. *Avenir*, 22 décembre 1830.

2. R. D. M., 1^{er} décembre 1831.

3. *Le Vieillard et le Jeune homme*, dans Ballanche, O. C., 1833. T. III, pp. 85-86.

4. Entre 1817 et 1824, douze éditions des œuvres complètes de Voltaire s'épuisèrent en librairie.

5. Comtesse Dash. *Mémoires des autres*, s. d. T. III, p. 228.

se vident ; dans les campagnes principalement, c'est un spectacle saisissant que ce désert brusquement étendu autour des autels. En 1835, dans la préface de ses *Troisièmes Mélanges*, La Mennais, ouvrant les yeux sur cette désaffection massive des paysans à l'égard de la foi catholique, confesse que l'heure serait mal choisie pour conseiller encore, ainsi qu'il le faisait naguère, le refus par les prêtres du salaire officiel, « ignominie », sans doute, mais désormais vitale. « Loin de lui donner [— il s'agit du clergé —], écrit-il, aujourd'hui le conseil de renoncer aux gages qu'il reçoit du gouvernement, nous l'en détournerions, s'il pouvait en avoir la pensée sérieuse. Il mourrait de faim, sans aucun doute, dans la moitié de la France. Presque partout, c'est beaucoup maintenant que le prêtre, qui ne coûte rien, réussisse à se faire tolérer ; que serait-ce, s'il lui fallait exiger qu'on le défrayât ! » ¹.

De tous côtés, des faits, des textes confirment ce brusque déclin de la foi. Au salon de 1831, le nombre des tableaux représentant des scènes religieuses est incroyablement minime. Dans les trois mille articles du catalogue, à peine aperçoit-on une trentaine de toiles ² consacrées à des sujets de religion. En 1833, la *Revue de Paris* ³ déclare : « Les sujets bibliques et les sujets l'église sont rares au salon de cette année. M. le Ministre du Commerce qui disait de l'exposition de 1819 qu'on faisait involontairement le signe de la croix en entrant dans les galeries du Louvre, a pu, cette année, rassurer à ce sujet nos députés iconoclastes » — « La vieille religion est radicalement morte, écrit H. Heine, sarcastique ; elle est déjà tombée en dissolution. La majorité des Français ne veut plus entendre parler de ce cadavre et se tient le mouchoir devant le nez quand il est question de l'Église » (1832) ⁴.

Des âmes fidèles avouent leurs angoisses : c'est Ballanche, avant même le grand choc de 1830, écrivant : « La ville que l'on nomme encore la Ville Éternelle aurait-elle accompli toutes ses destinées ? ». Comment faire, se demande-t-il, pour « sauver Rome d'une destruction complète et empêcher que la Basilique de Saint-Pierre ne devienne bientôt l'asile de reptiles immondes ? » ⁵ ; c'est Chateaubriand, en décembre 1831, se remémorant ce Jeudi-Saint de l'année 1829 où il a vu devant lui « le pauvre vieux Pape paralytique » tandis que la Rome de Saint-Pierre, « en commémorant l'agonie du Christ, avait l'air de célébrer la sienne » ⁶.

D'autres, pieux jadis, ou grands défenseurs de l'Église, s'en vont sur les routes de l'apostasie. Dès le mois de juin 1829, dans un fragment qu'insère la *Revue de Paris*, Victor Hugo fait profession de scepticisme : « L'opinion a remplacé la foi ; le dogme n'est plus la discipline des consciences [...] ; Napoléon, en rudoyant la papauté, l'a achevée ; il a ôté son prestige au fantôme ». Il écrit dans *Notre-Dame de Paris* ⁷ : « Ceci tuera cela [...] ; c'était le cri du prophète qui entend déjà bruire et fourmiller l'humanité émancipée, qui voit

1. La Mennais, O. C., 1836-1837. T. X, p. LXXXIX.

2. Vingt-neuf exactement, dit H. Heine qui signale le fait (*De la France*, éd. 1873, p. 367).

3. R. P. (mars 1833). T. XLVIII, p. 340.

4. H. Heine, *op. cit.*, p. 210.

5. Ballanche, O. C., 1833. T. IV, p. 274.

6. R. E., T. II, p. 4.

7. *Notre-Dame de Paris*, V, II.

dans l'avenir l'intelligence saper la foi, l'opinion détrôner la croyance, le monde secouer Rome » ; il révèle son âme « vide de foi » dans la « *Prière pour tous* » (*Feuilles d'automne*) et Sainte-Beuve prend à tâche de signaler tout aussitôt dans la *Revue des Deux Mondes* ¹, avec une feinte tristesse, qu'on voit le poète des *Odes* se laisser « induire en des voies de plus en plus éloignées de celles du doux Pasteur » ; en octobre 1834 (« *Que nous portons le doute en nous* ») Hugo s'offrira aux regards traînant dans son cœur « le cadavre pourri de la religion », et son livre *Littérature et philosophie mêlées* (mars 1834) contient l'explicite aveu de son incroyance ².

Le 7 avril 1833, le grand Féli a dit sa messe pour la dernière fois ; un an plus tard (25 juin 1834) Grégoire XVI condamnera les *Paroles d'un Croyant*.

Et voici Vigny évoquant, en 1832, dans *Stello* « l'édifice démantelé de l'Église romaine » ³ et notant dans son Journal, en 1834, ce projet de roman : « Un homme d'honneur », où il a le dessein de se peindre lui-même : « Le christianisme est mort dans son cœur » ⁴. Voici Brizeux dans *Marie* (1831) confessant que ses pas « aujourd'hui négligent le saint-lieu » ⁵. Voici Musset dans *Rolla* ⁶ criant le désarroi de son cœur où nulle croyance n'habite plus.

Ces funérailles du catholicisme, avec quel saisissant ensemble elles sont proclamées ! Aux sanglots se mêlent les cris de triomphe. Dès 1825, Jouffroy a expliqué, dans un retentissant article, « Comment les dogmes finissent » ⁷ ; le 5 août 1829, le *Globe* déclarait à propos de Rome et du nouveau pape : « Il n'est que trop clair, aux yeux du moins attentif, que les peuples n'adressent plus là leurs vœux et leurs espérances ; ce n'est plus de Rome que partent pour eux les oracles ; ce n'est plus là qu'est connu le secret de leurs cœurs ». Brizeux évoque la croix de Jésus :

Arbre frappé de mort ; le temps pourra venir
Sans ranimer sa sève et sans la rajeunir... ⁸

Barbier, écoutant les chants de l'Église, n'entend

[Que] le cri d'un cadavre encore droit et debout ⁹

Et il poursuit :

Le vieux catholicisme est morne et solitaire.
La mort l'a déchiré.[...]

Quinet, dans la *Revue des Deux Mondes*, à la fin de 1831, constate sans chagrin que ce temps-ci « a vu une religion se tuer de sa main » ¹⁰ ; Charles

1. R. D. M., (décembre 1831). T. IV, p. 656.

2. *Littérature et Philosophie mêlées*, 1882, pp. 185-186. — La *France catholique* (T. I, p. 216). soulignait avec douleur cette « apostasie déclarée ».

3. *Stello*, éd. Conard, p. 213.

4. Vigny. *Journal d'un poète*, éd. Conard, 1935, p. 308.

5. Brizeux. *Marie*, éd. 1840, p. 59.

6. R. D. M., 15 août 1833.

7. *Le Globe*, 24 mai 1825.

8. Brizeux, *op. cit.*, p. 248.

9. *Il pianto*, cf. R. D. M., 15 janvier 1833.

10. R. D. M., T. IV, p. 471.

Didier, à propos des *Fiancés* de Manzoni, écrit allègrement : « C'est notre conviction intime, inébranlable, que la forme catholique est usée ; elle a fait son temps, la vie s'est retirée de là, c'est une institution morte. Ces derniers cantiques, ces dernières faveurs, c'est le prêtre qui administre le viatique à l'agonisant » ¹. Et Louis Blanc reprend, l'année suivante ² : « Le christianisme a été usé, usé par le catholicisme [...]. L'idée purement religieuse a été obscurcie par la forme. Principes, traditions, mystères, le clergé avait exigé pour tout cela une vénération commune. Et lorsque la raison s'est révoltée contre l'inanité des mystères, lorsque la vérité des traditions a reçu les démentis de la science, tout s'est confondu dans une commune ironie ».

Que faire ? Est-il possible de vivre sans une foi ? Ces hommes de 1830, nous les voyons si persuadés que le catholicisme trépasse, qu'il est déjà mort ! Ils s'agitent en tous sens, pleins du sentiment qu'à eux est dévolue, de toute éternité, la tâche redoutable de construire pour le monde un système religieux nouveau. « Le siècle est, dites-vous, impie ? » s'écrie Sainte-Beuve dans ses *Consolations* (pièce XXIX). — « Il ne l'est pas »,

Il est malade, hélas, il soupire, il espère ;
[.....] dès qu'on lui montrera
Un temple où poser l'arche, une enceinte nouvelle,
Tombant la face en terre, il se prosternera !

L'image de Faust obsède alors tous ceux qui pensent, Faust, emblème du vertige de la connaissance, de l'effroi qui saisit l'esprit devant l'Inconnaissable. En 1828, a paru la traduction de Gérard ; la même année, dix-sept dessins de Delacroix illustrent la traduction d'Alb. Stapfer. Partout, des allusions à ce grand symbole, dans les *Consolations* de Sainte-Beuve, dans l'*Albertus* de Gautier, dans *Notre-Dame de Paris*, dans l'*Avenir* (24 avril 1831), dans *Lélia*, dans *Rolla* ³. En 1830, cinq *Faust* différents sont représentés sur les théâtres de Paris. La *Revue de Paris* publie, en mars 1833, un article d'Amédée Pichot sur « Les trois Faust » et, un an après (mai 1834) une étude de X. Marmier sur « Les chroniques de Faust ». Le tragique Docteur lui-même apparaît dans la Quatrième Journée d'*Ahasvérus* ⁴.

Obermann, roman de l'incertitude et de l'angoisse intérieure est ressuscité par Sainte-Beuve ⁵, et célébré par George Sand qui déclare : « Le doute c'est *Obermann*, et *Obermann*, né trop tôt de trente années, est réellement, la traduction de l'esprit général en 1833 » ⁶.

On vomit l'éclectisme de Cousin et sa molle facilité. « C'est à peine, écrit Louis de Carné dans la *Revue Européenne*, en septembre 1831, si l'on ose

1. R. D. M., 1^{er} septembre 1834.

2. *Nouvelle Minerve* (mai 1835). T. I, p. 397.

3. Cf. F. Baldensperger, « Le *Faust* de Gœthe et le romantisme français ». M. F., janvier 1902 — et, du même auteur, *Gœthe en France*, 1907, pp. 129-152.

4. Quinet. *Ahasvérus* 1834, pp. 422-427

5. R. P., janvier 1832.

6. R. D. M., 15 juin 1833.

nommer encore l'éclectisme », et Cousin, ajoute-t-il, ne se sauve du ridicule attaché désormais à sa doctrine que par des résumés de Herder, de Vico, de Hegel. En même temps, Quinet fonce droit sur cette philosophie misérable qui n'est qu'une « résignation aux principes discordants » ; « trois jours d'épreuve, déclare-t-il, ont suffi pour la disperser, de telle sorte qu'on en cherche en vain la trace ¹ ». Et Lerminier prononcera : « L'éclectisme expire aujourd'hui sous le mépris des jeunes générations ».

Ce n'est point de ces complaisances débilés que le monde, alors, a besoin. Ce monde

Sans culte et cependant plein de désirs vers Dieu,

comme dit Brizeux ³, meurt de ne savoir à quoi se prendre, à quelle flamme se consumer. « Une foi ! donnez-nous une foi ! » s'écrie Philarète Chasles ⁴. La croix s'effondre, dit Michelet, « mais, je vous en prie, oh ! dites-le moi si vous le savez, s'est-il élevé un autre autel ? » ⁵. Latour, dans sa *Vie Intime* (1833) met en épigraphe à l'une de ses pièces ce cri, encore, de Michelet : « Époque d'incertitude, de doute et d'angoisse mortelle... qui eût pensé qu'elle dût revenir un jour ? » (*Histoire romaine* T. II).

« La société, dit Chateaubriand, en avril 1831 ⁶, est tourmentée d'un besoin de croyance qui se manifeste de toutes parts ». Elle n'est, proclame V. Hugo, qu'un « concile tumultueux » qui s'efforce de découvrir « la formule de l'humanité au XIX^e siècle » ⁷. Ballanche, de Maistre, ces deux penseurs démesurés, avaient, bien avant la convulsion seconde de 1830, défini déjà ce tourment des hommes. « Le genre humain, écrivait de Maistre, en mai 1817, dans le Discours préliminaire de son livre *Du Pape* ⁸, ne peut demeurer dans l'état où il se trouve ; il s'agit, il est en travail ». Et Ballanche, l'année suivante, dans son *Essai sur les Institutions Sociales* : il y a dit-il « un gémissment général du genre humain », à ces époques dramatiques où « des doctrines finissent tandis que d'autres commencent [...] ; à présent nous éprouvons une bien autre peine, puisque nous voyons finir sans voir commencer » ⁹. Carrel, dans le *National* du 20 mars 1836, parlera encore de « cette grande mélancolie philosophique et religieuse qui travaille, dit-il, notre génération » ; et le *Courrier Français* du 27 avril (1836) définira l'époque contemporaine : « Une époque qui voudrait croire et qui ne sait ce qu'elle doit croire » ¹⁰.

Lerminier, — qui n'est sans doute qu'un faux grand homme, mais qui

1. R. D. M. (1831). T. IV, pp. 464-474.

2. R. D. M., 1^{er} août 1833.

3. Brizeux, *Marie*, 1840, p. 59.

4. R. P., mai 1835. T. XVII, p. 9.

5. Michelet, *Introduction à l'Histoire universelle*, 1831, p. 22.

6. Préface des *Études historiques*.

7. Préface des *Feuilles d'automne*.

8. J. de Maistre, *Du Pape*, éd. 1845, pp. 15-16.

9. Ballanche, O. C., 1833, T. II, p. 169.

10. En 1838 encore, Chaudesaigues, dans la *Revue de Paris* (T. LV, p. 193), écrira : « Il est impossible de nier qu'en France depuis quelques années, la préoccupation des penseurs soit exclusivement religieuse [...]. Las du doute, le siècle avoue qu'il a besoin d'une foi ».

prend pour nous la rare importance d'un témoin bavard — publia, le 1^{er} juillet 1832, dans la *Revue des Deux Mondes*, des lignes qui méritent d'être retenues, et dont l'accent pathétique n'était pas feint complètement : « Ah ! tous tant que nous sommes, s'écriait-il, nous marchons à la découverte d'un Dieu inconnu. Pour moi, j'ai traversé bien des systèmes, des idées et des passions ; j'ai demandé partout le bonheur et la vérité ; et je n'ai pu trouver quelque répit, quelque adoucissement à d'inconsolables inquiétudes que dans la foi à l'irrésistible loi qui entraîne l'humanité. Où se sauver, ô mon Dieu ! Que veux-tu de nous ? Parle, tonne, révèle-toi ! mais tire-nous de nos ignorances et de nos langueurs ! ».

... « Tonne ! Révèle-toi ! » Cet appel à une parousie n'est pas isolé en ces années étranges. « La crise actuelle, pouvait-on lire dans le cinquième volume (paru en 1831) de l'ouvrage de Benjamin Constant *De la religion*, est la même que celle qui menaçait la nature humaine lors de l'établissement du christianisme »¹. Un vague millénarisme, un messianisme confus se font jour. Dans bien des mémoires, les paroles prophétiques de Joseph de Maistre se remettent à vibrer comme si le temps était venu de leur accomplissement : « Il faut nous tenir prêt avait dit le Onzième Entretien des *Soirées de Saint-Petersbourg*, pour un événement immense dans l'ordre divin [...]. Il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux, en Europe, qui n'attende, dans ce moment, quelque chose d'extraordinaire ». Comme à l'heure, disait de Maistre, où Virgile écrivait sa mystérieuse épître à Pollion, « l'univers est dans l'attente ». Croire, ajoutait-il encore, que « Dieu s'est interdit toute manifestation nouvelle » serait « un étrange raisonnement » : « une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint est désormais au rang des choses les plus raisonnablement attendues ».

Ces textes chargés de promesses ténébreuses, les saint-simoniens les relisent avec fièvre, les commentent dans l'exaltation. Tout au long, E. Rodrigues les reproduit dans ses *Lettres*, pour en tirer cette conclusion : « Nous marchons à une époque religieuse dont ses devancières n'auront été que la figure »². — « Oui certes, avait écrit La Mennais dans l'*Avenir* (22 décembre 1830), il se prépare quelque chose d'extraordinaire ; une grande époque approche, ou plutôt elle commence déjà ; *jam albescit Messis* ». Quinet, dans son *Ahasvérus*, suppliait le Christ de reparaitre, de se dresser dans le sépulcre où l'a plongé le doute des temps modernes, et de ressurgir, « plus grand de vingt coudées ». Reviens ! criait-il au Seigneur, reviens « marcher côte à côte [...] avec l'univers, ton disciple égaré, qui s'en va dans son chemin d'Emmaüs sans te connaître ! Romps avec lui, sur sa table, un second pain d'un blé plus doré »³.

Ce nouveau Messie, d'aucuns ont cru l'avoir trouvé. « Attendez, avait dit Joseph de Maistre, que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie. L'apparition de cet homme ne

1. Benjamin Constant, *De la religion*, T. V, ch. VII. — Nous avons cité, d'E. Rodrigues (Cf. *supra*, p. 129, une phrase à peu près semblable. Déjà Mme de Staël, dans son ouvrage *De la Littérature* (II, V.) avait déclaré : « Nous sommes arrivés à une période qui ressemble, sous quelques rapports, à l'état des esprits au moment de la chute de l'Empire romain ».

2. E. Rodrigues, *op. cit.*, p. 187.

3. Quinet, *Ahasvérus*, 1834, p. 541.

saurait être éloignée, et peut-être même existe-t-il déjà ». On devine le parti que les disciples de Saint-Simon tiraient de semblables paroles. Cet homme, dont Joseph de Maistre pressentait la venue, dont il semblait même soupçonner l'existence actuelle, oui, il était né, il était là ! Saint-Simon lui-même n'avait-il pas, dans son *Nouveau Christianisme* (1825), reconnaissant à Jésus-Christ « un caractère surhumain », écrit en propres termes : « Je suis convaincu que moi-même j'accomplis une mission divine »¹. Et le Père Enfantin ne craignait pas d'affirmer que Saint-Simon réunissait en lui « les caractères de Socrate et de Jésus », et qu'au reste, Dieu avait « révélé » aux saint-simoniens « qu'ils étaient ses fils véritables, ses envoyés, ses apôtres »².

Si les saint-simoniens ne mettent point en doute que le second messie de notre univers est celui qu'ils ont pris pour guide, d'autres s'en vont encore appelant à grands cris ce Prédestiné dont la venue est, pour eux, certaine. Ainsi Pierre Leroux conjure d'apparaître ce « Révélateur », cet « homme unique, cet homme élu en qui vit déjà l'humanité transformée ». Il croit le découvrir en Jouffroy, avant de s'imaginer le reconnaître en Victor Hugo³. Chateaubriand estime que le christianisme, pour se renouveler, « n'attend qu'un génie supérieur »⁴ — « Je ne sais quel prophète, s'écrit Quinet⁵, mais il y aura un prophète, comme Moïse au désert, comme Mahomet dans l'Arabie, comme le Christ dans la Terre Promise, qui se lèvera avant le jour pour surprendre le secret de ce monde endormi ». En février 1832, dans la *France Littéraire*, Ballanche affirme à son tour : « Il faut un symbole à ce temps [...]. Celui à qui aura été accordé le don du symbole, celui à qui la parole secrète de l'énigme mystique sera connue, celui-là s'avancera [...]. Il sera cru, car il ne fera que formuler la pensée devenue la pensée de tous ». Et voici encore Cazalès, s'exprimant ainsi dans la *Revue Européenne*⁶ : « Nous croyons que l'ère nouvelle portera le nom d'un homme [...]. Dût-on me traiter de rêveur mystique, je crois qu'il [— ce grand homme —] ne fera pas défaut à la France et qu'il paraîtra au jour pour guider la chrétienté vers cette terre promise de la régénération religieuse que pressentent tous les grands esprits de ce siècle ».

Il n'est pas surprenant que, dans le temps d'une pareille « confusion de systèmes, de désirs, de sentiments éperdus »⁷ on ait vu apparaître des cultes nouveaux, des tentatives de religions tirées du néant. Nous avons déjà signalé la religion saint-simonienne, la plus connue d'entre toutes. Mais rappelons que, dès le mois d'août 1830, l'abbé Egger, ancien vicaire de Notre-Dame de Paris, sollicita du gouvernement l'autorisation d'ouvrir à Paris une église « d'un christianisme tout à fait universel »⁸ ; un brave homme, Gustave

1. Saint-Simon. *Nouveau christianisme*, 2^e édition, 1832, p. 99.

2. Préface aux *Lettres* d'E. Rodrigues, pp. 121 et 145.

3. Cf. Le *Cahier vert* de Jouffroy. Introduction de M. P. Poux. (Bibliothèque romantique), p. LXXVII.

4. Préface des *Études historiques*. En 1830 Balzac déclare qu'il faut désormais à l'esprit religieux, « pour l'aider dans sa marche, un homme inspiré ». (Cité par Curtius : *Balzac*, p. 271).

5. R. D. M. (1831). T. III, p. 117.

6. R. E., janvier 1832. « Du présent et de l'avenir ».

7. Sainte-Beuve. *Volupté* (Avertissement).

8. Sur cet abbé Egger, type possible du Claude Frolo de *Notre-Dame de Paris*, cf. A. Viatte. « Les Swedenborgiens en France », R. L. C., juillet-septembre 1931.

Drouineau, prétendit inaugurer, l'année suivante, une religion nouvelle, composée d'un « mélange de l'Évangile mieux compris avec les idées du siècle », et qu'il intitulait « néo-christianisme »¹. Faut-il parler de la secte de Coëssin, du « bernardisme », inventé par M. Bernard, de Dijon, du « prophétisme » d'Amable Bellée, d'une résurrection fantaisiste de l'Ordre des Templiers ?

Plus sérieux fut le schisme de l'abbé Châtel, fondateur de l'Église Française, — sorte de gallicanisme philosophique qui, non content de couper tous les liens avec la Papauté, réformait le christianisme au point de rejeter la croyance à la divinité du Christ, et déclarait abolie la règle du célibat ecclésiastique. On vit Casimir Delavigne composer un cantique pour les cérémonies de ce culte nouveau² et, malgré la sécession de l'abbé Auzou qui, délaissant Châtel, prétendit s'établir à son compte, l'Église Française était encore vivante en 1836, et causait des soucis à l'*Ami de la Religion* ; au mois d'août, l'église dissidente avait procédé à une ordination, et l'on avait vu, en 1835, la veille de l'attentat de Fieschi, les deux complices de l'assassin, Morey et Pépin, assister à un service de l'Église de France en l'honneur des « martyrs » de juillet.

De faible expansion, mais bien loin d'être négligeable, est le fouriérisme qui se présente encore, au lendemain de la Révolution de juillet, sous l'aspect d'une secte religieuse prétendant « censurer les opérations de Dieu » et surveiller ses révélations successives⁴.

Des âmes se tournent avec espoir du côté de l'illuminisme, interrogeant Saint Martin et ses déconcertants ouvrages. En mai 1832, la *Revue Européenne* analyse, d'après Goerres, « le système philosophique et théologique d'Emmanuel Swedenborg ». En juin 1835, la *France Littéraire* publie un long article de Jules Bruneau sur « Saint Martin l'illuminé ». L'Amaury de *Volupté* a tourné un moment ses regards vers ce « Salomon moderne, invisible et plus doux » et il a découvert une vue troublante du monde, une haute et mystique interprétation de la matière dans l'*Homme de Désir* et dans le livre *Des Erreurs et de la Vérité*⁵. Balzac écrit dans *Louis Lambert* : « Swedenborg sera peut-être le Bouddah du Nord » — On se penche même sur les mystères de l'« Initiation chez les gnostiques »⁶.

Période « la plus complexe qui fût jamais ! » s'écrit Phil. Chasles en mai 1835, dans la *Revue de Paris*, — avec le tumulte incroyable formé par « le néo-catholicisme, et les théories de Ballanche, et celles de Herder [...] et le saint-simonisme, et le magnétisme ».

1. Cf. dans la R. E. (décembre 1832) une étude anonyme sur Drouineau. En mai 1834, Théophile Gautier, féroce et joyeux, annonçait dans la préface de *Mademoiselle de Maupin* : « Le néo-christianisme jouit d'une certaine faveur ; on dit qu'il compte jusqu'à un adepte, y compris M. Gustave Drouineau ».

2. Le pamphlet anti-catholique de Louis Bourlier, *La Prêtréide* (1832) contient, dans sa préface, une allusion bienveillante à Châtel. — De même, en 1833, l'anticlérical *Raban*, dans son *Curé de Village* (T. III, p. 49) parle de « cet Antéchrist d'abbé Châtel qui s'est avisé de dire la messe en français ».

3. Cf., à ce propos, un amusant article de Marc Ogier dans la R. P. (mai 1835. — T. XVII, pp. 130-136) sur les « Variations de l'Église Française ».

4. Après son *Nouveau Monde industriel* (1829), Fourier avait publié, en 1831, son pamphlet : « *Pièges et Charlatanisme des deux sectes de Saint-Simon et d'Owen* ».

5. Sainte-Beuve, *Volupté*, éd. P. Poux, 1927. T. I, pp. 57, 185-225.

6. F. L., février et mars 1834.

*
* *

Que devenait, cependant, le christianisme, au milieu de cette cohue de religions nouvelles qui, n'attendant même pas son dernier souffle pour l'ensevelir, se bousculaient pour lui succéder ?

C'est un spectacle presque douloureux que celui de ces catholiques de 1830, harcelés de toutes parts, s'entendant partout répéter qu'ils s'attachent à un fantôme, qu'ils tournent le dos à leur siècle, qu'ils s'aveuglent volontairement, qu'ils risquent, par leur fidélité stérile à une forme dont s'est retirée toute vie, de compromettre le destin même de l'idée de Dieu en ce monde. On leur crie : ne voyez-vous pas que le monde marche, qu'à chaque pas que l'humanité accomplit, sa pensée s'élargit, et que la religion, elle aussi, évolue dans un univers dont la loi est le changement ?

Tourment des cœurs les plus fidèles ! Où est la vraie fidélité ?

Au fond d'eux-mêmes, les raisons les plus généreuses reçoivent le muet renfort d'autres sollicitations plus terrestres. Sera-t-il dit que nous deviendrons des parias ? Comment se résigner à rester en chemin, et seuls, quand tous les autres se précipitent sur les routes de l'avenir ! Ce petit cercle piétinant qu'ils sont en passe de devenir, quelle dérision, — peut-être même, quelle trahison ! Si l'on veut agir sur autrui, il faut bien qu'autrui vous écoute. D'abord rejoindre cette foule qui s'en va...

Et l'on assiste à des efforts désespérés pour tenter d'accorder encore ce qui, de jour en jour, se dissocie davantage. Pour que flotte encore la barque de Saint Pierre, fièvreusement on la déleste, on jette par-dessus bord tout ce qu'on croit pouvoir sacrifier. Et d'abord, on la pavoise aux couleurs du siècle : « La liberté est chrétienne » proclamait Chateaubriand¹ ; avant même la grande aventure de l'*Avenir*, on avait vu un catholique notoire, et, la veille, notoirement légitimiste, prodiguer, dans la préface de son *Césaire* les déclarations les plus inattendues : que le catholicisme était « le rival bien plus que l'ennemi de cet esprit de liberté que lui-même a semé si largement dans le monde »². Le *Globe* (16 octobre 1830) ne cachait pas sa stupeur un peu ironique : « M. Guiraud se déclare très catholique et très libéral ; c'est moitié plus que nous ne demandons ; mais enfin, c'est une combinaison assez rare pour être remarquée ». La Mennais, devenu homme de gauche tout en restant ultramontain, n'est pas d'abord mieux accueilli. En janvier 1831, la *Revue de Paris* ne cache pas son étonnement inquiet devant les « si bizarres doctrines » de l'*Avenir*. « Il n'y a que quelques années, avoue-t-elle, il n'y a même que quelques mois, nous autres révolutionnaires du moment nous regardions M. de La Mennais comme notre ennemi capital [...] et nous sommes peu accoutumés à ce chant mêlé des Psaumes et de la *Marseillaise* ». La Mennais

1. Préface des *Études historiques* ; — dès 1826 (préface de l'*Essai sur les Révolutions*) il déclarait « Je ne redeviendrai incrédule que quand on m'aura démontré que le christianisme est incompatible avec la liberté ».

2. *Césaire* parut en octobre 1830. On y voit le héros, l'abbé Césaire, n'adresser la parole aux gens de haute naissance qu'avec une « politesse froide et réservée qui abrège les entretiens », tandis qu'il enlève son chapeau devant les mendiants (p. 22). Le même Césaire condamne l'Inquisition qui eut « l'excusable tort de vouloir prêter secours à Dieu, qui n'en a pas besoin » (p. 158) ; il dénonce « l'outrage qu'on a fait à notre sainte loi en la faisant entrer dans le nombre de celles qu'on fait exécuter à bras d'hommes » (p. 94).

ne sera adopté par la gauche que lorsqu'il sera bien avéré, (sa révolte une fois accomplie), qu'on peut être sûr, en se déclarant pour lui, d'être en même temps contre le Pape. C'est seulement en février 1832, — l'*Avenir* ayant déjà péri — que Sainte-Beuve, dans la *Revue des Deux Mondes*, baptise l'abbé de La Mennais « prêtre selon l'esprit ». Lerminier attendra la condamnation des *Paroles d'un croyant* pour saluer en La Mennais « le seul prêtre de l'Europe »¹.

La Mennais, cependant, était sincère, aussi fougueusement libéral qu'ardemment catholique, en 1831. Mais d'autres — et, plus tard, Genoude, particulièrement — affecteront contre Louis-Philippe une manière de jacobinisme clérical. Avec son prestigieux talent à base de fiel, Henri Heine écrivait en 1832 : « C'est une chose très plaisante de voir ces cafards déguisés faire maintenant les matamores en langage de sans-culottes, coqueter d'un air farouche sous le bonnet sanglant du jacobin, puis se laisser prendre parfois d'inquiétude à la pensée qu'ils auront pu mettre par distraction à sa place la rouge calotte du prélat ; ils ôtent un instant de leur tête leur coiffure empruntée, et laissent voir à tout venant leur tonsure »².

Faible succès, décidément sur les libéraux ! Même politiquement rallié à leur cause, le catholicisme leur demeure odieux. Latour a beau, naïvement, et en vers, mettre son espoir dans une Papauté amie des idées nouvelles³, un large mouvement a beau se dessiner chez les chrétiens en faveur d'une séparation de l'Église et de l'État (— et là s'unissent Ballanche, d'Eckstein, Balzac, Guiraud, La Mennais d'une part, Michelet, Quinet et presque toute l'opposition républicaine d'autre part —), Chateaubriand a beau déclarer, dans la préface de ses *Études historiques* que la Papauté « va abdiquer naturellement les fonctions temporelles » pour n'être plus que la « source pure » de la foi, toutes ces protestations, toutes ces avances ne ramènent à l'Église aucun des cœurs qui l'ont quittée, d'autant plus que le Pape lui-même a pris soin de désavouer ces trop généreux zéloteurs. Le libéralisme ensoutané ne recueille guère que des nasardes. Gautier, en 1834, s'esclaffe devant ces tenants de la moderne « tartuferie » qui « accouplent, écrit-il, Robespierre et Jésus-Christ de la façon la plus joviale »⁴. Le *Nouvelle Minerve*, en 1836⁵, dans un article sur le Salon, se gausse assez lourdement d'un tableau de M. Gallimard qui « fait faire une promenade au Christ en compagnie de la Liberté, et de deux apôtres, témoins nécessaires dans l'intérêt de la bienséance et des mœurs ».

Parallèlement à cet effort — si mal accueilli — sur le plan politique, on se hasardera à des concessions autrement graves sur le plan de la pensée et du dogme. L'époque, nous l'avons vu, s'étourdit d'un mot sans cesse répété : le devenir. Que tout évolue, que le monde n'est qu'un perpétuel changement,

1. R. D. M., 1^{er} septembre 1834.

2. H. Heine, *op. cit.* (1873), p. 43.

3. Latour. *La vie intime*. « L'avenir du christianisme ». — Après la mort de Léon XII, Chateaubriand avait écrit à Portalis : « Un Pape qui entrerait dans l'esprit du siècle et qui se placerait à la tête des générations éclairées, pourrait rajeunir la papauté ». (Cité par V. Guiraud, *Le Christianisme de Chateaubriand*, 1928. T. II, p. 268).

4. Gautier. Préface de *Mademoiselle de Maupin*.

5. *Nouvelle Minerve*. T. IV, p. 357.

c'est le lieu commun de l'heure. Quel langage doivent alors tenir les fidèles de cette Église qui tire argument et gloire justement de sa permanence et dont la raison d'être réside dans son immuable attachement aux paroles de la Révélation, — cette Église fondée sur une pierre. *Et super hanc petram...* (Matt. XVI, 18) ? Que cette image est donc gênante ! Par bonheur, il en est une autre, également légitime, vénérable, et si rassurante à ces cœurs inquiets ! l'image du vaisseau de l'Église. Si le vaisseau ne change pas, il change de flots, d'horizon, de ciel...

On croira donc pouvoir parler d'un développement du Christianisme, développement d'abord tout externe. « Il n'y a encore qu'une très petite partie accomplie de la mission évangélique », déclare Chateaubriand ¹. Et c'est là une manière de s'affirmer d'accord avec les saint-simoniens. Le devoir présent des chrétiens, dit La Mennais ², est d'élargir le champ d'action du christianisme, de le répandre « au dehors de la société purement religieuse », afin de le conduire à « animer de sa vie puissante le monde politique » et social. Ballanche a enseigné déjà que la mission du nouvel âge est de faire « que la morale de l'Évangile [...] soit identifiée avec le sentiment social » ³, — autrement dit : « l'entier développement de la loi évangélique » ⁴. D'Eckstein en juillet 1831 ⁵, très explicitement, a repris la même pensée : « Le Christ, a-t-il dit, c'est le nouvel homme. Avec lui commence et par lui doit se clore une ère de liberté encore peu comprise [...]. Loin de toucher au but, le christianisme n'a pas encore achevé la moitié de sa course. A peine s'est-il emparé du moral de la société ».

Que le christianisme, dans cette phase nouvelle de sa destinée, se doive transformer quelque peu, la chose est fort possible, et du reste sans importance. C'est Louis de Carné qui l'affirme, en septembre 1831, dans la *Revue Européenne* : « Ne se prépare-t-il pas une réforme universelle et prochaine, non des vérités religieuses, elles-mêmes, mais de leurs rapports avec la société civile ? ». C'est Chateaubriand qui déclare, dès 1826, dans la préface qu'il ajoute à son *Essai sur les Révolutions* : « Les ornements de l'autel doivent changer selon les siècles, et en raison des progrès de l'esprit humain ». C'est le protestant Jacques Matter qui écrit, en octobre 1835 dans la *France Littéraire* : le christianisme est éternel, mais « sous quelle forme sera-t-il universel et perpétuel ? La forme, c'est la part du temps ; le fond seul est la part de l'éternité ».

On parle même de transfiguration. « La société religieuse, prophétise Chateaubriand dans sa Lettre à la *Revue Européenne*, en décembre 1831, se transfigurera comme son chef divin ». Pourquoi s'en inquiéter ? « J'ai senti, dit le vieil auteur du *Génie du christianisme*, évoquant son voyage en Terre Sainte et son ambassade de Rome, j'ai senti ce qu'il y avait à la fois de transformable et d'éternel dans le christianisme ».

Et cette fois — notons-le bien, et regardons s'opérer sous nos yeux le glissement — il ne s'agit plus d'une simple adaptation du catholicisme à la tâche nouvelle, dont on dit qu'elle s'impose à lui, de façonner la société et de la

1. R. D. M., 15 avril 1834 (« L'avenir du monde »).

2. R. D. M., 1^{er} août 1834.

3. « *Le Vieillard et le Jeune homme* », dans Ballanche, O. C. T. III, p. 70.

4. « *Palingénésie* ». — *Ibid.* T. IV, p. 232.

5. R. D. M., T. III, pp. 15-16.

pénétrer de son esprit ; il s'agit pour lui d'une transformation profonde, d'un développement interne.

Ballanche n'a-t-il pas avancé dans sa *Palingénésie* que « la religion, faite pour l'homme dans le temps, est sujette à la loi du progrès et de la succession ; elle se manifeste donc aussi successivement » ? Cette formule redoutable, il l'explique aussitôt : le dogme ne change point ; la Révélation est un tout, une fois pour toutes donné à l'homme ; ce qui change, c'est l'intelligence humaine, de siècle en siècle agrandie, et pénétrant à mesure un peu plus, par son analyse, cette intuition globale pour, en quelque manière, l'inventorier plus complètement, exploiter mieux ce gisement sans prix. « L'esprit contenu dans la lettre se développe, et la lettre est abolie ». L'« immobile Bossuet » lui-même « ébloui par cette loi évidente » n'a-t-il pas été jusqu'à dire que Dieu avait « caché » aux Hébreux le dogme de l'immortalité de l'âme¹ ? Le 30 juin 1831, La Mennais, dans l'*Avenir* écrivait à son tour : « L'esprit humain, en se développant, pénètre de plus en plus dans les profondeurs infinies des vérités divines, qui ne changent point ».

Tout cela paraît clair, et acceptable encore à l'orthodoxie. Mais c'était là une position bien difficile à maintenir. Aussi voyons-nous La Mennais, en 1835 (Préface des *Troisièmes Mélanges*) franchir un pas de plus qui, cette fois, emporte tout : « La vérité, écrit-il alors, croit, s'élargit sans cesse [...] et puisqu'elle est infinie, nul, quel qu'il soit, à quelque point du temps qu'il lui ait été donné d'être, ne saurait se flatter de la posséder complètement »². Cette crue de la vérité — ou, pour mieux dire, cette évolution du dogme — ainsi conçue, c'est l'immersion dans le temps de l'intemporel. Et Ballanche lui aussi s'en va, par moment, hors des frontières de la foi romaine. Déjà en 1827 il avait risqué cette assertion : « Peut-être nous est-il permis de compter sur une dernière forme d'initiation »³. En 1835, livrant au public, dans la *France Littéraire*⁴, un fragment de sa *Ville des Expiations*, il revient sur cette « nécessité qu'un nouveau voile soit levé pour l'esprit humain ». Il est vrai qu'à la différence de La Mennais, c'est toujours à l'« autorité dépositaire des traditions chrétiennes » que Ballanche s'en remet pour « satisfaire, lorsque le moment sera venu, les justes curiosités produites par le développement du dogme et par les découvertes de la science »⁵.

1. Ballanche. O. C. T. III, p. 236-237. — Sainte-Beuve, dans la R. D. M. du 15 septembre 1834, croit pouvoir expliquer comme suit la pensée religieuse de Ballanche : « Il croit à la Révélation apportée une fois pour toutes par Jésus [...]. Il croit même au dogme *un*, à la lettre sacrée qui n'est pas à remanier. Mais il est néo-chrétien en ce qu'il croit à l'interprétation successive de ce dogme et aux découvertes de plus en plus étendues que la pénétration humaine doit faire sous l'antique lettre, par degrés transfigurée ; il croit que les Sept Sceaux dont il est parlé dans la prophétie sont destinés à tomber l'un après l'autre à des temps marqués ». — Au vrai, Sainte-Beuve donnait à la doctrine de Ballanche sur ce point, plus d'unité, plus de rigueur précise, moins de hardiesse et d'impatience qu'elle n'en avait réellement.

2. La Mennais. O. C., 1836-1837. T. X, p. III.

3. Ballanche. O. C., 1833. T. IV, p. 258, Ballanche, du reste, ne craignait point de se contredire. Quelques pages plus haut (p. 229) il avait blâmé Joseph de Maistre d'attendre « une nouvelle révélation ». « Il ne sait donc pas — ajoutait-il — que le christianisme a tout dit ? ».

4. F. L., T. V, p. 233.

5. Eugène Rodrigues avait lui aussi déclaré (*op. cit.*, p. 248). « L'Église tira peu à peu de dessous le boisseau la lumière dont les fidèles des premiers âges n'auraient pu supporter l'éclat ».

Sans attendre cette « effusion nouvelle de l'Esprit-Saint » (comme disait Joseph de Maistre), d'aucuns — et Chateaubriand le premier — se mettent à parler d'une sorte de réforme philosophique du christianisme, d'un redressement intérieur, d'une décantation opérée sur lui. « J'adopte pour vérité religieuse, annonce solennellement l'auteur des *Études historiques* dans la préface de son ouvrage, la vérité chrétienne, non pas comme Bossuet, en faisant du christianisme un cercle inflexible, mais un cercle qui s'étend à mesure que les lumières et la liberté se développent. Le christianisme a eu plusieurs ères, son ère morale ou évangélique, son ère des martyrs, son ère métaphysique ou théologique, son ère politique ; il est arrivé à son ère ou à son âge philosophique ». La foi en passe de transfiguration à laquelle Chateaubriand déclare s'attacher, c'est la foi « prise dans le sens le plus rationnel et le plus étendu ». « Si le sanctuaire de la divinité est beau à l'ombre, avait-il écrit déjà cinq ans plus tôt, il est plus beau encore à la lumière »¹. Et voici Ballanche : « Nous sommes chrétiens, mais nous savons et nous avouons que le christianisme lui-même a produit une sorte de paganisme que les esprits éclairés écartent de leur pensée. Le christianisme pur, le véritable christianisme est pour les peuples modernes ce que fut l'initiation pour les peuples anciens »². Buchez, dans son *Introduction à la science de l'histoire* (1833) professe que la philosophie, loin de détruire la religion, la purifie en l'agrandissant³. En juin 1835, Alph. Esquiros déclare dans la *France Littéraire* que le catholicisme est « trop idolâtre du signe » et qu'il faut à présent s'élever à un christianisme « en esprit ». L'imprudent Carné, dans la *Revue Européenne* (septembre 1831) avait lui aussi appelé de ses vœux « l'absorption dans la sphère chrétienne de toutes les vérités scientifiques, historiques, physiques, morales » ; et, s'abandonnant à l'enthousiasme, il prophétisait : « Alors le christianisme, né dans la foi, sera achevé dans la science, et le Christ sera compris dans sa révélation totale ».

Hantise, aussi, de ce « christianisme primitif » que l'irréligion du XVIII^e siècle avait célébré pour accabler mieux le catholicisme de son temps. Le même Louis de Carné exprimait son espoir « en la manifestation du catholicisme originel ». Chateaubriand souhaitait hautement de voir le clergé rentrer « dans les voies de la primitive église »⁴. Deux ans avant la Révolution de juillet, l'abbé Cérati « ex-régent d'humanité du collège d'Ajaccio » publiait une étude qu'il intitulait : « *Du besoin de ramener le culte à la religion primitive* »⁵. La Mennais, Lacordaire, Montalembert s'étaient accordés pour réclamer de l'Église un retour à la pauvreté, à la simplicité des cérémonies et des édifices du christianisme naissant, et Victor Hugo, le 10 août 1830, s'écriait :

Plus de vaine pompe impudente !
Plus de trône dans le saint lieu !⁶

et il s'appuie sur le texte fameux de Saint Jean (XVI, 12 et 13) : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement. Quand l'esprit de vérité sera venu, alors il vous enseignera toute vérité ».

1. Préface (1826) de l'*Essai sur les Révolutions*.

2. Ballanche, *La Ville des Expiations*. Livre VII. (Bibl. rom. 1926, p. 100).

3. Cf. l'étude de Lerminier sur Buchez dans R. D. M., 1^{er} août 1833.

4. Préface des *Études historiques*.

5. 1828.

6. *Chants du Crépuscule*. (« Dicté après juillet 1830 »).

Les textes ne manquent pas qui trahissent un désir, non pas seulement de renoncer aux grands apparats du culte, mais de faire porter cette simplification sur l'enseignement de l'Église, de le dépouiller des formules qui l'alourdissent, de l'alléger de toute une théologie que l'on trouve encombrante, arriérée, de le réduire à une morale de bonté, de tolérance. Christianisme amolli, affectueux, avenant, que l'on tend à confondre, à force d'amoindrir sa substance, avec une sorte de religion sans contours, une philanthropie dévote, peu distincte, en fin de compte, de cette religion naturelle à laquelle Voltaire lui-même accordait le *nihil obstat*. Thiessé, dans le *Mercure de France du XIX^e siècle*, en 1824¹, avait dénoncé les « altérations successives » dont le christianisme originel s'était trouvé peu à peu, souillé. Saint-Simon avait énoncé cette maxime : « Un clergé vraiment chrétien ne doit considérer le culte et le dogme que comme des accessoires »². Le catholicisme, affirmait Louis Bourlier³, « n'a besoin que d'être émondé ». Julien Sorel, à la veille de sa mort, s'il rejette le Dieu biblique, « petit despote cruel, plein de la soif de se venger », songe avec un confus espoir au « Dieu de Voltaire, juste, bon, infini ». Le curé Janvier, du *Médecin de Campagne*, ce prêtre dont Balzac fait un « vrai Fénelon », professe : « Nous devrions être moins exigeants sur les questions de culte »⁴. Sainte-Beuve racontant son âme sous la fiction du personnage d'Amaury, Sainte-Beuve qui se déclarait « chrétien et catholique, sinon de foi, du moins d'affinité et de désirs »⁵, expose ainsi sa conception du christianisme : « Je croyais beaucoup plus de choses conciliables entre elles qu'on ne se le figure d'ordinaire [...]. J'entrais le moins possible dans ces divisions mortes et corruptibles que l'homme, en tout temps, a introduites dans le fruit abondant du christianisme [...]. Heureux et sage qui peut séparer la pulpe mûrie de la cloison amère ! »⁶. — Si le livre de Pellico, *Mes Prisons* est accueilli en 1833, avec faveur par les libéraux anticatholiques eux-mêmes, ce n'est point seulement parce qu'il apporte le témoignage d'un martyr du despotisme, c'est aussi parce que la religion qui s'y manifeste semble toute facile, tout accommodante : « Qu'est-ce donc, écrit Pellico, que le christianisme, sinon le désir constant de l'ennoblissement de l'âme ? [...]. Ne te scandalise donc pas de quelques abus ! Ne subtilise plus sur quelques points difficiles de la doctrine de l'Église, puisque le point capital est celui-ci, et il est bien clair : Aime Dieu et ton prochain »⁷. — « J'appartiens, disait, avec quelque emphase, Chateaubriand, à la communion générale, naturelle et publique de tous les hommes qui, depuis la création, se sont entendus, d'un bout de la terre à l'autre, pour prier Dieu »⁸.

1. *Mercure de France du XIX^e siècle*. T. IV, p. 287.

2. Saint Simon, *Nouveau christianisme*, 2^e éd., 1832, p. 30.

3. Louis Bourlier, *La Prêtréide*, 1832, Introd. p. III.

4. Balzac, *Le Médecin de campagne*, éd. 1891, p. 56.

5. R. D. M., 1^{er} mai 1834.

6. Sainte-Beuve, *Volupté*, éd. P. Poux, 1927. T. II, pp. 176 et 182. Dans sa « Réponse à Amaury » (octobre 1834). Sainte-Beuve définissait ainsi sa propre religion :

Religion clémentine à tout ce qui soupire,
Christianisme universel.

7. Pellico, *Mes Prisons*, éd. 1840, ch. III, pp. 18-19.

8. Préface (1826) de l'*Essai sur les Révolutions*. — Chateaubriand avouait en 1831 à Charles

« Nous sommes de vrais catholiques, — déclarait Ballanche, en jouant sur le sens du mot catholique — car nous sommes au sommet de toutes les opinions religieuses, nous habitons la région de toute vérité universelle »¹. Le *Globe* (4 juin 1828) avait-il tort de reconnaître le docteur d'un « christianisme épuré » en ce même Ballanche qui opposait dans ses *Prolégomènes* le « terrible christianisme du Moyen Age » au christianisme « de ce temps de tolérance » dont Klopstock, contre Dante, est l'interprète et dont « Fénelon, il ne faut pas se lasser de le dire, est le véritable fondateur »².

Les illuminés, dont l'influence fut incomparablement plus grande qu'on ne l'a cru pendant longtemps, soutenaient (et c'était là une de leurs thèses principales) que toutes les religions ont un fonds commun et que leur but est d'édifier sur les ruines des anciennes églises, « la religion universelle qui sera faite de l'union de toutes »³. C'est en 1830 qu'a paru l'ouvrage de Gleizes le pythagoricien : « *Le christianisme expliqué, ou l'unité de croyances pour tous les chrétiens* ».

*
* *

Peines perdues que toutes ces concessions au philosophisme. Avec une curiosité narquoise, les incroyants contemplent ces vaines agitations des chrétiens, ces tortures auxquelles ils soumettent leur credo pour le leur offrir ainsi travesti.

Vigny en 1834 note dans son *Journal* : « Le christianisme est un caméléon éternel »⁴. Victor Hugo avait dit déjà « Les vieilles religions font peau neuve »⁵. Les Quinet, les Lerminier, les Aimé Martin, avec quel souriant dédain, ils regardent ceux des catholiques qui s'entêtent à demeurer fidèles !

Ils affectent d'ailleurs cette coquetterie de réprouver les basses attaques qui se produisent, à leurs côtés, contre le clergé et le dogme, et de les tenir pour des inconvenances bien inutiles. Le 17 janvier 1829, le *Globe*, à propos de la *Philippide* de Viennet déclare qu'un tel écrit constitue « par l'esprit antireligieux qui l'a dicté, un anachronisme. Nous n'avons plus goût, ajoute-t-il, à ces attaques haineuses ; à grand'peine parvenons-nous à les comprendre ». La *Revue de Paris* en juillet 1832 raille le dernier roman de Victor Ducange : *Le petit Chouan* de 1830, qui s'obstine à faire du « jésuitisme » un « grand croquemitaine ».

Lerminier, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1835 se montre sévère pour le livre voltairien de M. Dubois : *Le croyant détrompé*, qui « vient, dit-il, soixante ans trop tard ». Rome, déclare ailleurs⁶ le même Lerminier, a été mise « en lambeaux » par la philosophie du XVIII^e siècle ; notre siècle se contente

Didier que « la réunion des communions chrétiennes » était chose facile, et du reste en voie d'accomplissement. (Cf. John Sellards, *op. cit.*, p. 25). Il avait affirmé publiquement, dans la préface de ses *Études historiques* : « Avec quelques concessions de part et d'autre, l'accord serait bientôt fait ».

1. Ballanche, *La ville des Expiations*, p. 114.

2. Ballanche, O. C., T. IV, p. 227.

3. Cf. Monglond, *Histoire intérieure du préromantisme français*, T. II, p. 20.

4. Vigny, *Journal d'un poète*, Ed. Conard, 1935, p. 288.

5. Préface des *Feuilles d'automne*.

6. R. D. M., 1^{er} septembre 1834.

de l'« oublier ». Marquant sa répugnance à l'égard de « Voltaire et sa secte »¹, E. Rodrigues attestait même qu'un des objectifs premiers du saint-simonisme était : « la réhabilitation du christianisme aujourd'hui défiguré autant par le zèle superstitieux et rétrograde de ses derniers défenseurs que par la haine aveugle de ses ennemis »².

On aperçoit la tactique : n'effrayons pas les chrétiens ; après tout, leur nombre n'est pas si faible, encore (— la destinée du christianisme est encore « loin, bien loin d'être accomplie », enseignait Jouffroy en 1831³ —) ; rassurons-les, bien au contraire. Beaucoup déjà prétendent qu'ils sont presque d'accord avec nous. Laissons-les parcourir le reste de leur route et nous rejoindre. « Jamais, avait dit Saint-Simon dans son *Nouveau christianisme*, il n'a existé un si grand nombre de bons chrétiens ; mais aujourd'hui, ils appartiennent presque tous à la classe des laïcs »⁴ ; on explique aussi que l'humble christianisme, « résumé populaire »⁵ de la sagesse acquise, jusqu'ici, par l'humanité, « sert de vérité à ceux dont l'intelligence ne pourrait recevoir une parole plus scientifique et plus réfléchie »⁶. On ne s'interdit même pas les plus lourdes avances : Si La Mennais s'est révolté, c'est qu'il « n'était pas fait pour s'enterrer dans les rangs inférieurs d'une orthodoxie surannée »⁷ ; — avis aux prêtres qui ne se sentent pas appréciés, dans l'Église, à leur valeur. Dans les rangs de l'autre Église, des honneurs leur sont réservés qui valent mieux qu'un épiscopat. Les dogmes romains ? simples « voiles » de la vérité, « sous lesquels il fut nécessaire de la cacher au temps des barbares »⁸.

Le mot du jour, l'« assertion, comme dit Vinet⁹, si souvent répétée », c'est que « le christianisme est dépassé, ou va l'être ». Saluons avec respect cette grande doctrine mourante, qui avait à remplir une mission historique, et que voilà, de nos jours, au terme de sa tâche ; ainsi pense Jouffroy, qui enseigne dans son cours de Morale, en 1830-1831, que la fonction propre du christianisme fut de rendre l'humanité « capable de connaître la vérité sans figures » ; « dès que cette œuvre est terminée dans un esprit — précisait-il —, il est nécessaire que le christianisme s'en retire »¹⁰. Pour Pierre Leroux, la philosophie moderne « a le devoir évident de remplacer les mythes du christianisme », car la pensée mystique cachée par lui sous des symboles, se trouve aujourd'hui démontrée dans son essence même » ; la philosophie est son « héritière » naturelle¹¹. Balzac lui-même, en 1832, tient le catholicisme pour la forme seulement « provisoire et passagère d'une vérité religieuse éternelle. Le temps lui paraît

1. Ce n'était pas le sentiment de Sénancour qui, dans la *France Littéraire* de janvier 1833 opposant Voltaire à Chateaubriand, louait le premier d'avoir « éclairci avec autant de netteté que de persévérance des questions importantes ».

2. Rodrigues, *op. cit.*, p. 139 et 114.

3. Jouffroy, *Mélanges philosophiques*, 1833, p. 344.

4. Saint-Simon, *op. cit.*, p. 14.

5. Cf. *Le Globe* du 16 juin 1827 (Jouffroy).

6. Cf. R. D. M., 15 juillet 1835 (Lerminier).

7. Cf. R. D. M., 1^{er} septembre 1834 (Lerminier).

8. R. Enc., 1835. T. LXI, p. 78 (Pierre Leroux).

9. *Semeur*, 4 décembre 1833.

10. Jouffroy, *op. cit.*, *loc. cit.*

11. R. Enc., *loc. cit.*

venu d'écarter cette forme qui n'appartient plus qu'au passé et de connaître la vérité impérissable à l'état pur, c'est ce qu'il soutient [...] dans une lettre ouverte à Charles Nodier »¹.

Pourvu qu'il soit bien entendu que le catholicisme irrémédiablement expire, et ne s'avisera pas de prétendre ressusciter, on consent volontiers à parler de lui avec une respectueuse compassion. Louis Blanc, en mai 1835, s'écrit dans la *Nouvelle Minerve* : « Ils ne sont pas perdus pour le monde, les enseignements du sublime fils de Marie ! [...]. Dans tous les cas, le catholicisme sera considéré, pour les temps qui ont précédé, comme la plus haute manifestation symbolique, comme la plus rayonnante formule de l'absolu ». Voici Michelet, maintenant, déclarant dans la préface (août 1835) des *Mémoires de Luther* : « Nous ne montrerons pas, après tant d'autres, les plaies d'une Église où nous sommes nés, et qui nous est chère. Pauvre vieille mère du monde moderne, reniée, battue par son fils, certes, ce n'est pas nous qui voudrions la blesser encore »².

« Toutes les religions du passé, affirme E. Rodrigues, ont été des états préparatoires et successifs pour l'humanité ; et c'est comme dernier échelon du progrès que nous admirons le catholicisme, destiné lui-même à périr »³. Et Quinet, autre oracle : « Comme le paganisme alexandrin portait en lui un germe de christianisme, le christianisme contient un nouveau monde, qui commence à poindre »⁴, — thèse empruntée à Lessing, par qui « la révélation chrétienne cesse d'être considérée comme le dernier terme du progrès universel, quoiqu'elle ne soit pas encore mise au rang des phénomènes purement historiques »⁵. « De même, ajoutait Quinet, que la loi de Moïse renfermait implicitement la loi du Christ, celle-ci à son tour renferme de hautes vérités philosophiques, qui sont encore des mystères pour nous jusqu'à ce que la raison vienne à les déduire de celles qui sont déjà en notre pouvoir. L'Évangile que nous connaissons cache dans ses profondeurs un nouvel évangile où les dogmes seront transformés en vérités rationnelles »⁶. C'est en prenant appui sur ce système que Lerminier assignait, en 1835, comme tâche aux penseurs de son temps, celle de « pousser le christianisme à une expression plus rationnelle et plus humaine »⁷.

Rationaliser le christianisme, mieux encore : « transmuier » l'idée de Dieu. « Le travail de l'esprit humain n'est pas de nier Dieu, mais de le déplacer », soutenait Lerminier⁸. Peut-être aurait-il pu dire, plus exactement encore : non pas seulement « déplacer » Dieu, mais le dissoudre. Car, émanée de Herder, de Schelling, l'idée panthéiste pénétrait en France. Éloquentes à souhait sont ces définitions tirées des *Lettres* d'E. Rodrigues : « Dieu, c'est la vie conçue dans

1. Curtius. Balzac, p. 246.

2. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ces déclarations les lignes suivantes, extraites d'une lettre du même Michelet, à Victor Hugo (4 mai 1856) : « Quand le christianisme ne sera plus à l'état de vampire, ni mort ni vivant, mais comme un honnête mort, paisible et couché comme sont l'Inde, l'Égypte et Rome, alors seulement nous en défendrons tout ce qui est défendable. Jusque là, non ; c'est l'ennemi », (p. p. J.-M. Carré, *Michelet et son temps*, 1926, p. 56).

3. Rodrigues, *op. cit.*, p. 261.

4. R. D. M., 1^{er} octobre 1833.

5. Quinet. O. C., 1857. T. II, p. 374.

6. *Ibid.*, p. 375.

7. R. D. M., 15 juillet 1835.

8. R. D. M., 1^{er} juillet 1832.

son universalité absolue, dans son-unité et sa multiplicité, sous toutes ses manifestations » ; Dieu, c'est « tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera » ; c'est « le monde vivant lui-même » ; et l'intelligence humaine se dirige « vers la conception définitive de l'incarnation de Dieu dans l'humanité elle-même, dans l'univers tout entier » ¹. A la fin du livre, une note d'Enfantin insiste encore : « Le monde entier, présent et à venir, est, selon nous, l'Incarnation du Verbe divin » ². — On sait, par ailleurs, quel attrait le monisme et les doctrines de l'immanence exerçaient sur Edgar Quinet. Analysant dans le *National* (22 juillet 1832) l'attitude, en matière de religion, de la *Revue Encyclopédique*, Sainte-Beuve y notait « l'appel à un panthéisme encore confus » ³. Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} décembre 1833, Ch. Magnin montrait le catholicisme « marchant de nos jours à un développement plus ou moins panthéistique » (*sic*) ; et dès le mois d'avril 1831 Michelet se déclarait épouvanté de voir reparaître ces doctrines indiennes où « l'adultère de la matière et de l'esprit [se trouve] de nouveau consommé » ⁴.

Était-ce donc là le « développement » du christianisme auquel voulaient en venir ces philosophes dont la tactique n'était plus l'hostilité violente mais une sorte d'investissement feutré, de sourde contamination ? Un homme comme Aimé Martin qui, dans son *Éducation des Mères de Famille*, prend position pour un christianisme tout philosophique, ne manque pas d'écrire, dans une rassurante préface, sous le prétexte de peindre une ravissante église rustique : « Tous les dimanches, averti par la cloche de la chapelle, j'allais y entendre la messe » ⁵. Dans l'*Incendiaire* (1831) on avait vu Georges, le libre penseur, assister pieusement « tous les dimanches à la messe basse du village » ⁶. De même, dans le *Séminariste* de Raban, Hubert, vieux républicain, fort ennemi du Pape, n'en fait pas moins ses Pâques, chaque année ⁷. Quinet vante l'excellence de sa méthode pour régénérer le christianisme et ranimer infailliblement sa vitalité défaillante : « Moins le génie religieux craint de se mésallier, écrivait-il dans son *Essai sur les Œuvres de Herder* ⁸, plus il s'étend, plus son univers devient libre et spacieux [...] ; moins il se fait de miracles sur les bords du lac de Tibériade, plus il y a de miracles d'amitié, d'amour, d'admiration, d'héroïsme ». Là, s'inaugure le procédé de la dénaturation des vocables : la terminologie chrétienne maintenue, mais les mots changeant de sens ; toute la « légende » du christianisme est interprétée symboliquement : « Vous demandez s'il [— le Christ —] est fils de Dieu ? Comment la vérité ne serait-elle pas fille de Dieu ? [...]. Il a

1. Rodrigues, *op. cit.*, pp. 130, 149, 154, 160.

2. *Ibid.*, p. 293.

3. En 1841 Sylvius fait ainsi parler le poète « humanitaire » :

Frères, nous fonderons l'immense panthéisme
Successeur agrandi du vieux catholicisme...

« L'humanitaire, ajoute Sylvius [...] met M. Ballanche un peu au-dessus de Moïse ». (*Physiologie du poète*, pp. 39 et 43).

4. Michelet. *Introduction à l'Histoire universelle*.

5. Aimé Martin. *L'Éducation des Mères de Famille*, éd. 1847, p. 24.

6. Antier et Comberousse. *L'Incendiaire*, 1831, p. 11.

7. Raban. *Le Séminariste*. T. II, p. 149.

8. Quinet. O. C., 1857. T. II, p. 417.

fait mieux encore que de ressusciter Lazare ; il a tiré du sépulcre l'humanité ! »¹.

En 1835 paraît la *Vie de Jésus* de Strauss (elle ne sera traduite en français qu'en 1839, par Littré), qui s'achève sur une dissertation apaisante où il est expliqué aux chrétiens que, l'hypothèse de l'ouvrage admise (hypothèse, on le sait, qui annule à peu près totalement l'historicité du personnage de Jésus et fait des récits évangéliques une série de mythes et de compositions symboliques), l'idée essentielle du christianisme n'en subsiste pas moins tout entière, plus forte, au contraire, et plus conquérante que jamais.

*
* *

Cependant, à partir de 1833, un reflux se produisait, qui ramenait les cœurs au vieux christianisme. Le 11 avril 1833, Madame Swetchine écrivait : « Depuis dix-sept ans que je connais Paris, je n'y avais encore jamais vu une telle affluence dans les églises »². — Cette année-là, pour la première fois depuis la Révolution de juillet, la Chambre suspendit ses séances le jour de l'Ascension. C'est l'année, aussi, de la fondation, par Ozanam, de la Société de Saint-Vincent de Paul. Tandis qu'une revue nouvelle, *La France catholique*, naissait en novembre 1833, les recueils de poésie religieuse se multipliaient : *Amour et Foi*, de Turquétu, *Au pied de la Croix* par Justin Maurice, *Essai de poésies chrétiennes* par L. Dussaud, *Poésies Catholiques* (1836) par Turquétu encore...

Au mois de mars 1834, la *Revue de Paris* signale que « les églises ont été plus remplies, cette semaine, que les salles de spectacle ». Le 16 février, Mgr de Quélen a inauguré les conférences de Notre-Dame. En mai, Th. Gautier s'agace de voir « le christianisme tellement en vogue »³. Tocqueville note dans une lettre du mois de mai 1835 : « Les publications irréligieuses sont devenues extrêmement rares ; je n'en connais même pas une seule. La religion et les prêtres ont entièrement disparu des caricatures »⁴. — En 1835 paraît un *Retour au christianisme de la part d'un saint-simonien*, ouvrage d'Alphonse Dory qui fit quelque bruit. Philaret Chasles consacre un long article dans la *Revue de Paris* (mai 1835) aux « Prédicateurs de Carême », déclarant : « Le christianisme occupe les meilleurs esprits » et constatant que « l'impression produite par l'abbé Lacordaire, et l'émotion secondaire obtenue par les abbés Cœur et Duguerry attestent la réalité d'une révolulsion religieuse »⁵. — Février 1836 voit commencer les prédications du père de Ravignan. Le *Constitutionnel*, qui comptait vingt-deux mille abonnés en 1830 n'en trouve plus que trois mille en 1836, et ce renouveau catholique inquiète les incroyants. Sénancour, dans la *France Littéraire* de juin 1834, déplore que l'on cherche « à reprendre des liens dont on s'était dégagé, parce qu'en effet, ils ne devaient plus avoir de consistance ». En 1835 la *Revue Républicaine*, « journal des doctrines et des intérêts démocratiques » où écrivent

1. *Ibid.*, pp. 420-421.

2. Cité par Thureau-Dangin. *Histoire de la Monarchie de juillet*, 1888. T. I, p. 354.

3. Préface de *Mademoiselle de Maupin*.

4. Tocqueville, *Correspondance*. T. II, p. 48.

5. *La Gazette de France*, du 21 avril 1835 signalait : « pendant le sermon de l'abbé Cœur — à Saint-Roch — il a fallu appeler un piquet d'infanterie pour contenir la foule ».

Louis Blanc et Godefroy Cavaignac, publie un article intitulé « De la réaction religieuse », et enregistre « non sans grand étonnement, la marche toujours ascendante de l'esprit religieux »¹. La *Nouvelle Minerve*, enfin, rendant compte du Salon de 1836, remarque, avec mauvaise humeur, la présence dans les galeries de « quarante ou cinquante toiles de grandes proportions sur des sujets bibliques », et ajoute aigrement : « le mysticisme, d'ailleurs, est une des affectations de la présente époque »². Le temps n'est pas loin où, à la tribune de la Chambre, Dubois, l'ancien directeur du *Globe*, va dénoncer cette dangereuse résurrection du catholicisme (17 mai 1838) tandis que Victor Cousin, à la Chambre des Pairs, manifestera son effroi devant « la renaissance de la domination ecclésiastique » (26 décembre 1838).

En la personne de l'abbé Bautain, l'Église avait trouvé un bon polémiste. Au lendemain du terrible ouvrage de La Mennais, Bautain avait lancé sa *Réponse d'un Chrétien aux Paroles d'un croyant*, « réponse » que Lerminier lui-même ne se défendait pas d'estimer et qui se révélait autrement virile que les *Considérations philosophiques sur le système de M. de La Mennais*, publiées assez fâcheusement par Lacordaire contre son ancien ami. En 1835, Bautain donnait à la *France Littéraire*³, un important article dont nous citerons quelques brefs passages où la pensée se fait singulièrement exacte et pénétrante :

« La philosophie, déclarait-il, ne dit plus aujourd'hui, comme Voltaire *Écrasez l'Infâme !* L'expérience lui a prouvé que le christianisme ne s'écrase pas. Ce qu'elle tente maintenant, c'est de le fausser en se mêlant à lui, c'est de l'effacer peu à peu, et de le faire disparaître en le couvrant de ses formes, en lui prêtant son langage, comme aussi en lui empruntant le sien, afin de donner le change aux peuples par cette confusion et de les pousser insensiblement à une espèce de religion philosophique qui, par le dehors, aura encore un aspect catholique. » Et il poursuivait, résumant la méthode et le dessein du néo-philosophisme : « On prétend mieux discerner aujourd'hui ce qui est essentiel dans les choses religieuses de ce qui n'est qu'accessoire, accidentel ; aussi les hommes de toutes les croyances, séparés jusqu'ici par des formes, ne tiennent plus compte de ces différences, mais, passant par-dessus ces barrières, et dépouillant les préjugés qui les divisaient, ils se tendent la main, d'une extrémité de la terre à l'autre. Unis dans une même foi en l'Être Suprême, en l'absolu que chacun honore à sa manière, mais qui est l'objet unique de leur adoration sous quelque figure qu'ils se le représentent, ils prétendent fonder, par cette union de foi, la véritable société catholique ou universelle ».

Le culte, continuait Bautain, est représenté maintenant comme « une symbolique aussi variable chez les peuples que le rayon de lumière peut prendre de couleurs différentes en se brisant dans les nuages ». Chaque religion, nous dit-on, « a eu sa nécessité pour tel âge de l'humanité ». Aujourd'hui, « c'est une religion qui meurt pour faire place à une autre qui vivra aussi son temps, pour périr à son tour. Ainsi s'accomplit le progrès religieux ; la forme tombe, l'idéal se développe, et l'humanité avance ».

1. *Revue Républicaine*. T. IV, pp. 156-174. L'article est signé V. Vandewynckel.

2. *Nouvelle Minerve*. T. IV, p. 355.

3. F. L. (avril 1835). T. XVIII, pp. 209-234. (« De la véritable hérésie du XIX^e siècle »).

Dans ce retour de la société française au christianisme se mêlait bien de l'engouement, un certain souci de bon ton, d'élégance mondaine. Bien plutôt qu'à la structure du dogme, c'était à la sensiblerie religieuse que beaucoup s'attachaient, *La France Catholique*, en juillet 1835, mettait déjà les vrais chrétiens en garde contre « les beaux discoureurs de religiosité », et c'était un bon catholique, Falconnet, qui avait constaté dans *la France Littéraire*, en décembre 1834 : « C'est devenu, de nos jours [...] chose de mode que de croire au christianisme [...] ». La fièvre de l'année 1834, c'est la religiosité »¹.

* *
* *

Il nous faut examiner, à présent, d'une manière particulière, la polémique qui se développa, avec une vivacité et une ampleur extraordinaires, autour du célibat ecclésiastique, sous la Restauration et dans les premières années de la Monarchie de juillet. On a peine aujourd'hui à se représenter la place que tint ce débat dans les querelles religieuses autour de 1830.

L'assaut contre cette règle de la discipline ecclésiastique avait commencé bien avant 1789. L'abbé de Saint-Pierre déclarait : « C'est une grande faute en politique d'interdire le mariage aux curés et aux évêques », et il fait tenir à son évêque idéal, Agathon, ce propos repopulateur : « Lever présentement l'ancienne interdiction du mariage des prêtres, interdiction que les Conciles de l'église grecque n'ont jamais voulu faire [...], produirait cent mille chrétiens de plus par an dans l'Europe »². Prêchant d'exemple, l'abbé de Saint-Pierre, nous dit Jean-Jacques, faisait des enfants à ses servantes, expiant ainsi « l'outrage qu'il avait fait à son espèce par ce téméraire engagement »³ que Rome exige de ses ministres.

Voltaire montrait, dans son *Catéchisme du Curé*, l'excellent Théotime se résignant, avec une amertume patiente, à la règle du célibat, tout en faisant lui aussi cette remarque que « l'Église grecque a grand soin d'encourager les curés au mariage »⁴. La Harpe, dans le *Camaldule*, dit de son personnage : « C'était un de ces hommes que l'on appelle toujours du nom de pères et à qui l'on défend de l'être jamais »⁵. *L'an 2440*, de Sébastien Mercier, cette anticipation qui parle au passé du présent, dénonce le « célibat scandaleux » où « vivaient » les prêtres, soumis au « vœu imbécile de n'être jamais hommes ». « Quelle lèpre, ajoutait-il, sur un État qu'un clergé nombreux faisant profession publique de ne s'attacher à d'autre femme qu'à celle d'autrui ! »⁶

Les idées de Bernardin de Saint-Pierre n'étaient guère différentes ; il écrit dans sa quatorzième Étude de la nature : « Tout homme qui se prive du mariage, de gré ou de force, voue une fille au célibat ou à la prostitution », et il avait montré, dans l'Étude précédente, le prêtre supportant « tous les jours de sa vie

1. F. L., T. XVI, p. 214. — En avril 1835, la *Revue Poétique du XIX^e siècle* (T. I, p. 258) parlait aussi de cette « religiosité qui tourmente aujourd'hui toutes les jeunes âmes ».

2. *Ouvrages politiques* de l'abbé de Saint-Pierre, 1734. T. VII, p. 178 et T. X, p. 382.

3. J.-J. Rousseau, *L'Émile*, 1839. T. III, p. 222.

4. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Catéchisme ».

5. La Harpe, *Mélanie*, éd. 1792, p. 74.

6. Mercier, *L'an 2440*. Londres, 1776, pp. 75 et 83.

Le J. de L.

la continence comme une lourde cuirasse »¹. Les *Vœux d'un Solitaire*, que le déclanchement du mouvement révolutionnaire rend plus audacieux, s'expriment, à propos des curés, sur un ton de revendication immédiate : « Il faut les rendre citoyens ! ». Suivent trois affirmations : « Les prêtres catholiques se mariaient dans la primitive église » — « Les prêtres de l'église grecque, qui ont conservé la plupart des usages de la primitive église, se marient encore ». — « Les prêtres seront bons citoyens quand ils seront époux et pères de famille ».

On sait, là-dessus, l'opinion des Conventionnels : le prêtre qui, sous la Terreur, acceptait de se marier, se trouvait aussitôt à l'abri des persécutions. Parny, dans la *Guerre des Dieux* applaudit à ces reniements :

De nos autels le coupable ministre
Laisant du deuil le vêtement sinistre
Ose former un profane lien ;
Il devient homme et père et citoyen !²

Sous la Restauration, les ouvrages se multiplient, qui traitent du célibat ecclésiastique. Joseph de Maistre le justifie et l'exalte longuement dans son livre *Du Pape* ; Paul-Louis Courier (« *Deuxième Réponse aux Anonymes* ») fait dire à une pauvre fille rendue mère par un prêtre qu'elle aime et qui l'aime sans pouvoir l'épouser : « Dieu, les hommes, le bon sens, la nature, l'Évangile et la religion le veulent [— qu'il m'épouse —], mais le Pape ne veut pas, et pour cela je meurs, pour cela je suis perdue »³.

« Quelle vie, en effet, quelle condition, s'écrie Courier, que celle de nos prêtres ! on leur défend l'amour et le mariage surtout ! ». Et il nous présente ce chanoine de Livourne qui, ayant su demeurer chaste jusqu'à soixante-dix ans, déclarait que pareille torture, s'il avait à revivre, il n'accepterait plus de s'y exposer⁴. Et le vigneron de Veretz, dans sa « *Gazette du Village* » dit encore que ce que le peuple attend avec confiance d'un retour de Bonaparte ou de son fils, c'est qu'entre autres bienfaits « il mariera les prêtres ; — car enfin ces gens-là ne se peuvent passer de femmes, et en s'en passent pas »⁵.

On vocifère dans les guinguettes ce refrain de Béranger (« *Le Mariage du Pape* »)

Du célibat rompez rompez l'entrave,
Prélats ! Curés ! Chartreux et Capucins !⁶

Et la suite :

Ainsi chantait ce fou que je crois sage
Quand un impie arrive triomphant
Pour nous parler d'un curé de village
Que sa servante accuse d'un enfant.

1. Dans cette XIII^e Étude, Bernardin de Saint Pierre ne semblait pas absolument hostile à la règle du célibat ecclésiastique ; en tous cas, il y voyait une occasion permanente d'héroïsme pour les prêtres. « Le monde n'honore, écrivait-il, que des vertus de théâtre et des victoires d'un moment. Mais combattre chaque jour un ennemi logé au-dedans de soi et qui s'approche en ami, repousser sans cesse, sans témoin, sans gloire, sans éloges, la plus forte des passions et le plus doux des penchants, voilà ce qui est difficile ».

2. Parny. O. C. 1808. T. IV, p. 227.

3. *Chefs-d'œuvres de P.-L. Courier*, 1864, T. II, p. 71.

4. *Ibid.*, pp. 75 et 78.

5. *Ibid.*, p. 93.

Vigny représente son Urbain Grandier, dans *Cinq Mars*, occupé à écrire un traité contre le célibat des prêtres¹. L'affaire de l'abbé Dumonteil, qui a contracté mariage, provoque dans les esprits une grande agitation. *Le Globe*, du 19 mars 1828 reconnaît, par la plume de Dubois, qu'« il y va de tout le catholicisme ». Cinq « mémoires » sur le célibat ecclésiastique paraissent cette année-là (Quatre, d'ailleurs, sur les cinq, ont pour but de défendre la règle romaine) ; une *Dissertation sur le célibat attaché aux ordres sacrés* (signée M. G.) est publiée en 1829, ainsi qu'une étude de l'abbé Cérati : *Du célibat et du mariage des prêtres*. Voici encore, en 1830, de G. P. Legret, une *Épître à Rome sur le célibat des prêtres*. Alexandre Guiraud proclame dans *Césaire* que cette disposition de la loi catholique est « un des grands bienfaits dont l'humanité est redevable » à l'Église², ce qui n'empêchera pas le protestant Vinet de juger que le célibat sacerdotal « sort en assez mauvais état d'une lecture » de ce roman³. Le Cirque Olympique, au mois d'octobre 1830, annonce à son programme *Le Mariage du Capucin*.

Les vertueux romans d'Auguste Lafontaine que l'on réimprime alors d'année en année, servent, sans avoir à coup sûr songé à y prétendre, la campagne des ennemis de la règle romaine ; on voit, dans leurs pages douceâtres, ces pasteurs à qui le mariage est permis et qui en goûtent les délices. Ainsi le *Presbytère au bord de la mer*, dont une traduction se réédite en 1830, évoque le bonheur du jeune pasteur Braun et de celle qu'il vient d'épouser, Eberhardine ; ils marchent, enivrés, sous le clair de lune, pour gagner ce presbytère où va s'accomplir leur union. « L'étoile du soir, qui s'élevait au-dessus de la maison du pasteur fut seule témoin du premier baiser de l'amour »⁴. Scribe aura soin, pour amener son Ambrosio de *La Conversion* au paroxysme du désir et de la souffrance, de faire qu'il reçoive une lettre à lui écrite par un camarade devenu pasteur en Angleterre et qui lui annonce ses fiançailles : « Le mois prochain elle sera à moi, elle sera ma femme, conçois-tu mon bonheur ? ». Alors Fra Ambrosio éclate : « Oui ! oui ! je le conçois, moi à qui pareil sort est interdit... Un concile l'a ainsi décidé ! un concile ! Ils se sont levés, ils ont été aux voix, et cinq ou six qui l'ont emporté nous ont condamné à tout jamais à être ou malheureux ou coupables ! ».

Brochures de 1831 : « *Du célibat religieux* » (anonyme) — « *Observations sur le mariage des prêtres* » (anonyme). « *Du célibat sacerdotal dans l'Église catholique, et du mariage des prêtres en France* » (par Bouhier de l'Écluse). Raban s'empare contre la condition inhumaine des prêtres. « L'Assemblée Nationale fit bien en abolissant, en 1791, l'obligation de continence imposée aux prêtres. Si j'étais l'Assemblée Nationale, je les obligerais tous à se marier »⁵.

L'abbé Châtel, — sans d'ailleurs que lui-même, ni l'abbé Auzou se soient personnellement délivrés de la règle — fait entrer la déclaration suivante dans la profession de foi de son Église catholique Française : « Le célibat des prêtres est opposé à l'esprit comme à la lettre de l'Évangile [...] c'est un état contre

1. En 1824, Vigny projette d'écrire un roman dont l'action serait situé « dans le temps où les prêtres catholiques étaient mariés » ; il veut « faire du prêtre marié un homme pur et parfait ; il a eu des passions, elles sont satisfaites par le mariage ». — (Cf. *Journal d'un Poète*, éd. Conard, 1935, p. 17).

2. A. Guiraud, *Césaire*, 1830. T. I, p. 38.

3. Vinet, *op. cit.* T. III, p. 226.

4. A. Lafontaine, *Le presbytère au bord de la mer*, trad. Arth. Bertrand, 1830, p. 77.

5. Raban, *Le Séminariste*, 1831. T. III, p. 156.

nature et antisocial, que repoussent également et la religion et la civilisation »¹.

En février 1832, la *Revue de Paris* annonce la publication d'un roman de Ch. d'Ambel *Le Trappiste d'Aiguebelle*, ouvrage « où la question si grave du mariage des prêtres est mise en action d'une manière piquante et dramatique ». Le même mois, la *Revue Européenne*² consacre une étude, d'inspiration strictement catholique au « Mariage des prêtres à l'occasion de l'arrêt Dumonteil ». Brizeux, dans des vers qu'il donne à la *Revue des Deux Mondes* en août 1832, s'apitoie sur le sort du « pauvre religieux » qui

Si jeune, avec un corps plein de joie et de feu,

se voit contraint d'étouffer en lui tous les désirs du cœur et de la chair³. « Le temps n'est pas éloigné peut-être, écrit L. Bourlier dans l'Introduction de sa *Prêtréide*, où nous verrons rétablir le mariage des prêtres, qui a existé autrefois, dans les premiers siècles de l'Église catholique ». Le prêtre qui sert de héros au roman de A. Labutte : *Deux mois de Sacerdoce* (1832) s'écrie : « Ne suis-je pas né, moi aussi, pour les douceurs d'un ménage ? Serai-je plus pur quand je passerai ma vie à envier furtivement les plaisirs des autres » ?⁴

Au Théâtre Français, le *Presbytère* de Casimir Bonjour (février 1833) met en scène un curé qui conseille le mariage à un séminariste amoureux d'une novice⁵. M. de Montlosier, grand ennemi des Jésuites, mais bon catholique, publie en 1833 un ouvrage intitulé : *Du prêtre et de son ministère*, où le célibat ecclésiastique, lequel, dit-il, est « devenu une grande question », se trouve célébré comme « une noble et belle institution »⁶. Signalons, dans le même esprit, un mémoire de M. de Kératry, paru en mars 1833 : *Le Mariage des prêtres catholiques*. Nodier préface le livre du Comte d'Angicour, publié le même année : *Le Prêtre marié*.

Alexandre Dumas se range parmi les ennemis de la discipline romaine. Le cinquième fragment de ses *Impressions de voyage*⁷ contient la confession supposée d'un moine que Dumas aurait vu à la Grande-Chartreuse ; et ce religieux, adultère et meurtrier, déclare en terminant le récit de sa vie : « Cette femme m'aura perdu dans ce monde et dans l'autre, Monsieur, car je mourrai en songeant à elle au lieu de songer à Dieu ». Et de même E. Legouvé, s'inspirant sans doute de Courier, dessine, dans la *France Littéraire*⁸, la figure du vieux curé Vézai qui, au terme d'une vie innocente affirme avec force : « Je vous le jure [...] je ne recommencerais pas une pareille tâche [...] ». Et la conclusion de Legouvé est celle-ci : « Qui veut faire l'ange fait la bête ».

1. Cité dans l'*Avenir* du 19 avril 1831.

2. R. E. T. II, p. 344.

3. La pièce s'intitule « *A un religieux* », elle est datée de Florence, 1832 et signée : « L'auteur de *Marie* ».

4. Cf. l'étude que consacre à ce roman la *France Littéraire*. T. IV, p. 450.

5. La *France Littéraire*. (T. V, p. 437) n'est pas tendre pour cette pièce qu'elle déclare « nauséabonde de poussière » et pleine de « déclamations banales [...] et de lieux communs de morale hygiénique et politique sur la continence imposée à quelques milliers d'hommes ». La *Revue de Paris* (T. XLVII, p. 271) est beaucoup moins sévère et note qu'à la première représentation « il y avait un spectateur qui criait, à chaque tirade du bon curé : Bravo ! Bravo ! voilà le véritable prêtre ! »

6. Montlosier, *Du prêtre et de son ministère*, 1833, p. 92.

7. Paru dans la R. D. M., 1^{er} juillet 1833.

8. F. L., T. V, p. 344 (« Un prêtre de soixante ans »).

Aimé Martin, dans son *Éducation des Mères de Famille* parle du célibat ecclésiastique comme d'une « grande révolution opérée dans les doctrines [de l'Église] dès les premiers siècles »¹ ; et un dyptique oppose aux affres du « prêtre romain », condamné à la chasteté, la félicité du « prêtre évangélique », — lequel, comme il sied, est marié.

Quant à Michelet, on le voit écrire, à cette date, une belle apologie du célibat des prêtres² ; au deuxième volume de son *Histoire de France*, il déclare : « La paternité mystique tiendra-t-elle contre l'autre ? Le prêtre pourrait se priver pour donner aux pauvres, mais il ne privera point ses enfants [...] et quand il résisterait, quand le prêtre vaincrait le père, quand il accomplirait toutes les œuvres du sacerdoce, je craindrais encore qu'il n'en conserve pas l'esprit... [Le prêtre sans épouse] était plus qu'un homme ; [marié,] ce n'est plus qu'un homme ». Jamais, dit encore Michelet, une Église où les prêtres auraient pu se marier « n'aurait soulevé la voûte du chœur de Cologne ni la flèche de Strasbourg »³.

La controverse continue en 1835. *Prêtres, mariez-vous !* c'est le titre d'un opusculé de F. D. Dumay, « ancien sous-lieutenant au 52^e de ligne ». L'abbé Jager, au contraire, justifie la règle catholique dans un ouvrage sur « *Le célibat ecclésiastique dans ses rapports religieux et politiques* ».

II

La pensée religieuse de Lamartine de 1830 à 1832

La conversion de Lamartine date de janvier-février 1820. Jusqu'alors, depuis sa dix-huitième année environ, il avait vécu dans un scepticisme d'abord à peu près indifférent, puis troublé et de plus en plus anxieux. La foi très vive, très scrupuleuse, de ses années de collège⁴, s'était évanouie, dans le grand tumulte charnel de son adolescence. Les lectures faites chez Guichard de Bienassis, ou à Mâcon, ont pu contribuer à cet abandon des premières ferveurs. Croyons néanmoins que Myrthé (« O toi, qui, la première... ») et la « jeune veuve » et beaucoup d'autres encore dont nous ne savons pas les noms ont eu, pour détacher Lamartine de ses convictions et de ses « devoirs » religieux, une influence beaucoup plus directe et plus efficace⁵.

1. Aimé Martin, *op. cit.* Livre IV, ch. IV, VIII, IX.

2. *Les Annales de Philosophie Chrétienne* (1835. T. X, p. 287) tireront parti, de leur mieux, du texte de Michelet.

3. Michelet, *Histoire de France*, T. II, p. 168.

4. Le 5 octobre 1803, la mère de Lamartine note dans son *Journal* : « Alphonse m'a avoué, aujourd'hui qu'il avait des pensées contre la foi. Cela m'a fait frémir ; j'ai bien vu cependant qu'il les combattait très fort * ». (Archives de l'Académie de Mâcon).

5. Voici deux fragments des *Confidences*, tirés du texte paru en feuilleton dans la *Presse*, et que Lamartine supprima quand les *Confidences* parurent en librairie. Sur l'année 1815, La-

Il paraît certain que Julie Charles, par sa mort surtout, contribua beaucoup à rapprocher Lamartine de la foi qu'il avait perdue. *L'Essai sur l'Indifférence* l'a, aussi, profondément remué ; mais, en même temps, des raisons multiples le poussent à rentrer dans la communion des fidèles : lassitude de la vie dissipée, coupable, qu'il mène depuis dix ans, désir de se marier, pour satisfaire aux vœux de sa mère, pour se plier à l'« ordre établi »¹, pour continuer le nom.

À la fin de janvier 1820, Lamartine tombe malade à Paris, très gravement. Il croit venue l'heure de sa mort. Son ami le duc de Rohan qui va, sous peu, entrer dans les Ordres, le presse de se réconcilier avec Dieu. Lamartine appelle un prêtre ; il fait une confession générale. Le 19 février, il écrit à Virieu « Il y a un meilleur asile que la mort, c'est le sein de Dieu et sa religion ici-bas. Il n'y a que cela... »

Quand s'éloigne la menace fatale, il n'oublie rien de ce qu'il a promis. « Les yeux fermés », il s'est jeté dans la foi de son enfance. Il a décidé de faire de sa vie une route droite, tendue vers un « but fixé » ; « que ce but soit le plus élevé possible, c'est-à-dire le désir de nous rendre agréables à Dieu, hors duquel rien n'est rien »².

Avant la célébration de son mariage, Lamartine se confesse de nouveau. Le voici désormais « bon chrétien ».

Sa religion est d'ailleurs bien éloignée du cléricanisme officiel ; ces « missions politiques », ces « congrégations de police »³, Lamartine les regarde avec une impatience irritée ; il s'afflige aussi, d'un cœur sincère, de ce système de propagande ecclésiastique qui fait, dit-il à Virieu (1^{er} avril 1828) « un mal affreux et irréparable aux bonnes doctrines ». Lorsqu'en 1851 il écrit son *Histoire de la Restauration*, ce n'est plus, sans doute, à cette date, le catholique de 1820 qui parle ; mais soyons sûrs — et ses lettres de 1820-1830 en témoignent — qu'il traduit cependant d'exacte façon l'impression de gêne, d'effroi devant l'avenir, d'agacement qu'il éprouvait sous Charles X ; le discours que l'archevêque de Paris adresse au nouveau roi, le 27 septembre 1824, lui paraît « ambigu et malséant », une véritable « provocation sacerdotale ». La France, sous ses yeux, se couvrait de « colonnes de prêtres qui semblaient reprendre possession du sol de Clovis ». Scandale de voir, au Sacre de Reims, ce prêtre infidèle, Talleyrand, chausser « les bottes fleurdelysées au fils aîné de l'Église » ; scandale aussi de ces grands seigneurs, comme M. de Fitz-James dont l'« orthodoxie à la fois superbe et sceptique » soutient « le parti de l'Église [...] sans assister aux mystères »⁴.

« En appelant Dieu dans les querelles humaines, écrira Lamartine, on dépo-

martine passe très vite : « Je n'aurais eu, disait-il, à écrire que des dérèglements, des fautes et des malheurs » ; et sur les années suivantes, il déclarait : « Je n'ai rien écrit sur ces trois années de ma vie où je vécus loin de la maison paternelle dans toutes les légèretés, dans toutes les dissipations, dans tous les désordres d'une jeunesse inactive, années qui ne laissent qu'humiliations et regrets à l'âge avancé et dont on écarte de soi les souvenirs [...] ». Ces extraits furent reproduits par U. Maynard dans la *Bibliographie Catholique* en juin 1859.

1. Cf. la lettre que Lamartine écrit à Virieu, le 26 avril 1820.

2. *Ibid.*

3. Cf. lettre à Virieu, 18 février 1827.

4. Lamartine. *Histoire de la Restauration* dans O. C. 1863. T. XXII, pp. 135, 170, 155, 182.

pularisait jusqu'à son nom »¹. Dès son entrée dans la vie publique, il déplorera tout haut, à la tribune même de la Chambre (26 avril 1834) l'« erreur de la Restauration qui, en voulant faire de la religion un instrument politique, compromet à la fois la politique et la religion et fit baisser le sentiment religieux dans le cœur des peuples à proportion de la faveur et du luxe qu'on lui accordait dans l'État ». « Le clergé, ajoutera-t-il, [...] a perdu son empire sur les esprits pour avoir voulu posséder la terre »².

N'est-ce pas là, littéralement, ce qu'il pensait déjà quand, écrivant à Fontenay, le 20 avril 1826, il lui parlait des « prétentions religieuses » et disait : « *Corruptio optimi pessima*. Je voudrais voir la religion toute entre Dieu et l'homme et en dehors de la politique. Les gouvernements le profanent quand ils s'en servent comme d'un instrument ». — « Le mal de ces deux années a été immense » déclarait-il, sur le même sujet, à Virieu, le 17 janvier 1828. La loi du sacrilège lui avait fait l'effet d'un monument d'« ineptie volontaire, d'impiété masquée et de férocité ouverte »³. Et quand il avait entendu les catholiques s'indigner ensuite qu'on leur fit la guerre, il avait trouvé qu'en toute vérité ces imprudents dépassaient la mesure ; de sa meilleure plume, il avait écrit les strophes de cet pièce : « *Tolérance* », dont le titre brillait comme une inscription sur un étendard. S'adressant à ceux dont il avait soin de distinguer la cause de la sienne, — par l'emploi du « vous » — il leur reprochait avec force de recommencer la folie et l'aveuglement du peuple Juif qui

Prit l'empire du ciel pour l'empire du monde.

Ah ! s'écriait-il,

Vous n'avez que trop affecté cet empire !...
 Vous avez des pouvoirs confondu tous les droits,
 Entouré de faisceaux les chefs de la prière
 Mis la main sur l'épée et jeté la poussière
 Sur la tête des rois
 Voilà de tous vos maux la fatale origine

En des vers que supprimera la rédaction définitive, il faisait honte aux chrétiens de recourir à la répression brutale de l'incroyance :

*Eh vous emprunteriez la colère et la haine,
 Ces impuissants soutiens d'une foi tout humaine,
 Ces armes de l'erreur pour défendre Jésus !
 Ah ! laissez ces bûchers [...]*⁴

1. *Ibid.*, p. 147.

2. *Fr. Parl.* T. I, pp. 52 et 56.

3. *Histoire de la Restauration*, O. C. T. XXII, p. 143.

4. Lamartine changera, pour l'édition des *Harmonies*, ce « vous », en « nous », — acceptant ainsi de s'associer aux coupables. Et il modifiera ce titre, trop audacieux, trop « philosophique » de *Tolérance*, pour envelopper la rudesse de ses vers dans un plus doux manteau. La pièce s'appela donc : « *Aux chrétiens dans les temps d'épreuves* ». — *L'Hymne au Christ*, en 1829, dissociera de nouveau, vigoureusement, catholicisme et cléricisme et opposera la grande leçon du Christ aux honteuses utilisations que les tyrannies en ont faites :

Et les tyrans, prenant ta croix pour diadème
 Ont doré de ton nom le joug des nations !

A Florence, il avait jugé comiquement amer d'être tenu, par certains, pour un « jésuite déguisé »¹. « Cela prouve, estimait-il, sarcastique que les gens de Florence ont du coup d'œil »². Il avait écrit à son ministre, La Maisonfort, (le 13 mai 1826) : « Qui nous eût dit, il y a cinq ans, que les Jésuites deviendraient une puissance dans quelques années ? Nous aurions ri ; c'est cependant le fait. ». A leur égard, Lamartine ne va pas jusqu'aux sévérités verbales de M. de Montlosier ; mais que du moins ils ne se voient point attribuer des faveurs arbitraires : « Laissez-les libres, mais sans privilèges ; la liberté commune, voilà tout »³. Les ordonnances de Martignac lui paraîtront fort raisonnables. « Je ne puis m'empêcher de dire, déclare Lamartine à Virieu, le 6 juillet 1828, en franche et loyale conscience, que s'ils sont [— les Jésuites —] comme ils doivent l'être, dévorés du désir du bien, rien ne les empêcherait de se reconnaître soumis à la loi commune et de laisser leurs collègues sous l'inspection du gouvernement et de l'Université ». Et quant aux cris d'égorgés que poussent les journaux ultras, Lamartine en hausse les épaules, avec un peu d'écœurement. « A lire la *Gazette*, jette-t-il, on se croit au temps de Dioclétien ; de bonne foi, cela fait pitié ».

Cet « esprit de coterie »⁴ en matière de religion l'exaspère. Déjà, en 1824, Virieu l'entendait lui dire, du Bossuet des dragonnades : c'est « un de ces hommes que j'ai sur le cœur »⁵. On voudrait à présent l'embarquer dans la Congrégation ; mais Lamartine résiste, refuse net.

Sa méthode à lui c'est « la tolérance chrétienne et philosophique avec tous ses développements » ; « politiquement, dit-il, je n'en réponds pas ; religieusement, j'en réponds sur ma tête ». « Si je veux la liberté quelque part, affirme-t-il encore, c'est en fait d'intelligence et de prière [...]. Je suis bien plus libéral en religion qu'en politique »⁶. En 1828, il accuse doucement Madame de Barol de glisser à l'intolérance, de pratiquer une religion qui « n'est plus charité pure » ; « le zèle s'y mêle, lui dit-il ; le zèle est terrible ; il brûle tout [...]. Il était bon pour Moïse et saint Paul. Nous sommes arrivés, en fait de christianisme, à l'ère de la charité ; il n'y a plus qu'elle qui maintienne ou convertisse. Le reste effraye ou repousse. Vous me citerez quelque passage de fer et de feu ! Mais je vous citerai le genre humain qui soupire après une loi d'amour, loi d'amour qui est l'Évangile bien compris »⁷.

A Marcellus qui assiste de près au conclave réuni pour l'élection du nouveau Pape, il conseille : « Choisissez-le bien doux, bien prudent, et bien patient. Ce furent les seules armes du christianisme naissant ; ce doivent être celles du catholicisme éprouvé »⁸.

Justice et tolérance, amour et liberté !

1. Cf. Lettre à Fontenay, 20 avril 1826.

2. Cf. Lettre à Sercey, 25 mars 1827.

3. Cf. Lettre à Virieu, 18 février 1827.

4. Cf. Lettre à Virieu du 1^{er} avril 1828.

5. Cf. lettre du 25 août 1824.

6. Cf. ses lettres à Virieu du 18 février 1827 et 1^{er} avril 1828.

7. Lettre p. p. V. P. Ponti, *op. cit.*, Turin 1926, p. 61.

8. Lettre à Marcellus, 25 février 1829.

proclame l'« *Hymne au Christ* », résumant en quatre mots toute la politique religieuse du poète. Et dans son discours du 1^{er} avril 1830 devant l'Académie, Lamartine prend position de la façon la plus décidée, pour une religion « intime et sincère » qui « ne s'appuie que sur la conscience et la foi » et qui « ne demande au pouvoir ni des alliances qui l'altèrent ni des faveurs qui la corrompent ».

*
* *

Si libéral qu'il soit en matière de politique religieuse, Lamartine n'en est pas moins parfaitement loyal dans ses affirmations de fidélité au catholicisme romain. L'Avertissement de la *Mort de Socrate*, par exemple, indique avec précision les limites de la mission confiée, selon Lamartine, à Socrate par la Providence éternelle : avec le grand sage d'Athènes « l'homme était allé jusqu'où l'homme pouvait aller ; il fallait une révélation pour lui faire franchir encore un pas immense » ; Socrate était « un précurseur de cette révélation définitive que Dieu préparait ». Et dans le texte même du poème, le Christ était nommé, de façon pleinement orthodoxe, le « Verbe conçu » et le « Rayon co-éternel » du Père. Socrate, à l'instant de mourir, éclairé d'une lumière surnaturelle, entrevoyait le Dieu chrétien en trois personnes,

Nombre mystérieux ! profonde Trinité !
Triangle composé d'une triple unité !

Pareillement, en 1825, dans l'Avertissement de son *Childe Harold*, Lamartine se défendra d'avoir voulu répandre « l'ombre d'un nuage sur des convictions religieuses qui sont les siennes et qu'il regarde, avec raison, comme la seule lumière de la vie et le plus précieux trésor de l'homme ». Le discours académique de 1830 dira encore la joie que Lamartine éprouve à voir la philosophie remonter « d'un cours insensible vers la philosophie révélée » et s'incliner « devant le dogme, mystérieuse expression de vérités surhumaines ».

Cependant, de ce cœur soumis à la foi catholique, l'inquiétude n'était pas absente ; de force, Lamartine contraignait à se taire une raison qui souvent murmurait. Juste au lendemain de sa conversion, le 26 avril 1820, expliquant à Virieu les motifs les plus secrets de sa décision, il disait : « Faisons [à Dieu], pour l'amour de lui, le sacrifice de quelques répugnances de l'esprit, pour qu'il nous fasse trouver la paix de l'âme et la vérité intérieure. » Fatigué de tant d'incertitudes, incapable de s'installer dans le doute, Lamartine avait opté, choisissant de baillonner les protestations de son esprit critique pour s'établir, une fois pour toutes, dans la croyance millénaire, où tant d'autres, meilleurs que lui, avaient trouvé la lumière et la paix. Ce retour de Lamartine à la foi chrétienne, c'était, beaucoup, l'acte d'un homme depuis trop longtemps ballotté, indécis, malheureux. Il acceptait ce refuge inconfortable, mais où il pouvait s'asseoir enfin.

Le poète s'en cache à peine. Il se montre, dans *Philosophie*, « las d'errer sans fin dans des champs sans limites ». Il confie à Madame de Raigecourt : « Je ne soupire qu'après le repos physique et moral »¹. Il ne veut même plus réfléchir :

Insensé le mortel qui pense.
Toute pensée est une erreur !²

1. Lettre du 24 avril 1822.

2. « *La Sagesse* ».

Mais on n'impose pas silence si facilement aux revendications d'un esprit qu'on a ployé de force ; cette foi, qui repose sur un vouloir perpétuellement tendu et que n'accompagne point l'adhésion heureuse de l'intelligence, cette foi ne va pas sans difficultés ni traverses. « Que la bonne volonté, dit Lamartine en 1822, soit [...] le supplément de notre foi trop vacillante et la consolation de nos ténèbres ! »¹ En août 1824, il interroge Fréminville le platonicien : « Je voudrais savoir, et je vous l'ai déjà demandé, ce que vous pensez de la Révélation, et pourquoi et comment vous en pensez. Il faudra me répondre. J'y crois, mais je voudrais voir comment un homme de votre force y croit ; ses motifs fortifieraient les miens, qui sont purement de sentiment »².

La même année, en décembre, il avoue à Madame de Barol qu'il est « toujours dans ces temps de sécheresse et de disette, dans ces nuits de l'intelligence et du cœur »³.

Il fait ses Pâques, chaque année, fidèlement ; c'est à cela, d'ailleurs, que, vraisemblablement, se borne, pour lui, ce qu'on nomme la pratique des sacrements⁴. « J'ai fait mes Pâques ce matin sans t'oublier », écrit-il à Virieu le 7 avril 1825. L'année suivante, le 6 avril, de Florence, il annonce à sa mère : « Je fais mes Pâques demain. Je sais que c'est une bonne nouvelle à vous donner. ». Mais écoutons-le livrer à son meilleur ami l'aveu de la souffrance qui est en lui : « La religion positive est en moi une chose de volonté et de raison plus que de sentiment ; c'est un malheureux état. *Fiat lux* ! [...]. Il n'y a qu'une chose à faire : fermer les yeux et prier Dieu ! »⁵.

« Je fais comme toi de rudes efforts, écrit-il encore, sur le même sujet, à Virieu, un mois plus tard⁶, et jusqu'à présent ils ont été heureux. J'espère continuer [...]. Si tu succombes, je te plaindrai sans t'accuser beaucoup ; l'épreuve est rude ». Le 1^{er} janvier 1829, il ouvre son cœur à Madame de Barol : « Vous avez, lui dit-il, [...] l'unique élément de bonheur : la foi ; avec elle on a tout. Priez donc pour qu'elle me vienne. J'ai la grande, mais par la petite ; je l'ai en gros et non en détail ; l'une et l'autre sont bonnes ; je les voudrais toutes deux, mais je n'y parviens pas, malgré ma très bonne volonté »⁷.

Comment s'étonner qu'un homme si visiblement insatisfait et divisé, ait laissé passer sous sa plume, dans le temps même où il s'efforçait pourtant de son mieux à une exacte orthodoxie, des expressions inquiétantes. On avait

1. Lettre à Virieu, 18 avril 1822.

2. Lettre du 7 août 1824, p. p. F. Reyssié, *La jeunesse de Lamartine*, 1892, p. 354.

3. Cf. V. P. Ponti, *op. cit.*, p. 36.

4. Lamartine n'a jamais beaucoup aimé les pratiques cultuelles. On le voit « affectueusement » reprocher à Madame de Barol de « tourner trop à la vie dévote ». « J'entends, ajoute-t-il, aux formes de la dévotion, car, pour le fond, quoi de mieux, quoi de plus beau ? » (*Ibid.*, p. 61).

5. Lettre à Virieu, 6 juin 1827. — Les mots qu'emploient ici Lamartine risquent de créer une méprise. La « religion positive » (autrement dit le catholicisme et ses pratiques) n'est en lui « chose de raison » qu'en ce sens seulement que, pliant sa raison à ne plus élever d'objections contre la foi, il estime, de la sorte, agir de façon raisonnable. Mais cette foi à laquelle il se tient par un permanent effort de volonté, demeure comme extérieure à lui, sans élan, sans ferveur.

6. 1^{er} juillet 1827.

7. Cf. V. P. Ponti, *op. cit.*, p. 70.

pu entendre, dans le *Chant du Sacre* l'archevêque tenir des propos inattendus, déclarer que l'humanité n'en est plus aux « siècles des miracles ».

Le passé les emporte ;
Le ciel parle à la terre une langue plus forte
C'est la seule raison qui l'explique à la foi ¹.

Dans l'hymne *Aux chrétiens*, il n'est pas difficile d'apercevoir un périlleux glissement de la tolérance civile à la tolérance philosophique ; sans doute Lamartine commence-t-il par déclarer qu'il y a un « encens pur » et un « encens adultère » et que Dieu « compatit » à l'« erreur » qui le prie ; mais il ajoute

A Lui seul de choisir !

ce qui, pris à la lettre, laisse entendre qu'aucun homme ne saurait affirmer que la religion qu'il pratique est la meilleure, encore moins qu'elle est la seule vraie. L'aveu de son malaise intérieur, Lamartine le rend même public, dans son *Harmonie Quare tristis* ² qui date de 1827

Que le jour se fasse
Car mon âme est lasse,
Seigneur, de chercher !

L'année 1829, cependant, a été marquée pour lui par un long moment de sérénité, au printemps, et pendant l'été. Il est comblé, et la vie lui paraît facile. Il a trouvé à Paris son nom grandi par l'absence. Il constate que l'on voit en lui le plus grand poète du temps présent. Sa mère, sa fille — les deux êtres qu'il chérit le plus au monde — sont vivants près de lui. A Saint-Point, à Milly, à Monceau, il règne sur un peuple de paysans, et il se plaît dans ce rôle de grand propriétaire terrien, qui visite ses vignes, marche à travers ses labours, pareil à quelque roi pasteur des temps homériques, à quelque jeune patriarche de la Bible. Il a dit à Capponi, en novembre 1828 : « Je suis forcé de convenir que je suis aussi content, aussi heureux, aussi en vie qu'un homme puisse être ».

O grand homme ! homme heureux !

s'écrit Sainte-Beuve en lui adressant des vers, datés de juillet 1829.

Le bonheur est nécessaire à cette âme pour qu'elle aille ardemment vers Dieu. Sa foi est liée, étrangement, à la couleur du ciel ; il l'a dit tout bas un jour, à Virieu ³ ; c'est « dans les moments de bonheur » que la foi est en lui vivace, « irrésistible ». Dans sa *Bénédiction de Dieu dans la Solitude*, en juillet 1829, il s'écrit :

D'où me vient, ô mon Dieu, cette paix qui m'inonde ?
D'où me vient cette foi dont mon cœur surabonde ?

Et il se donne à lui-même la réponse : c'est que le bonheur l'environne, et qu'à

1. « Voilà certes un évêque qui méritait d'être excommunié », écrit à ce propos le protestant Cordelier dans son étude sur *l'Évolution religieuse de Lamartine*, 1895, p. 45.

2. C'est là le titre primitif de l'*Harmonie* qui figure dans l'édition sous le titre de « *Pourquoi mon âme est-elle triste* ».

3. Lettre du 8 août 1818, p. p. le Père Du Lac, *Jésuites*, 1901, p. 384.

présent sont réunies pour son cœur toutes les félicités. « Conserve-nous, mon Dieu, ces jours » radieux, « ces cœurs » aimés,

Et nous croirons en toi ! ¹ [...]

Déconcertant marché proposé à l'Être Suprême ! c'est ainsi, cependant. Donnant, donnant ; en échange de la félicité, le *credo*.

Ce Lamartine que tenaillaient jusqu'alors les doutes, le voici tout à coup mué en prosélyte. Le croirait-on ? Il a tenté de convertir quelqu'un au catholicisme, sans trop appuyer, je veux bien, sans y apporter un grand acharnement, mais avec sincérité, avec sérieux tout de même. Mais pour une fois qu'il se faisait l'apôtre du catholicisme romain dans une opération d'âme à âme, qu'il tombait mal, si l'on ose dire ! C'est à Sainte-Beuve qu'il s'adressait.

Il faut reconnaître d'ailleurs que Sainte-Beuve l'avait nettement sollicité. Adroit calcul d'un jeune homme, encore à peu près inconnu et qui cherche à arrêter sur lui le regard d'un illustre, et s'y prend de la manière qu'il estime la meilleure ? La chose est bien possible... Toujours est-il qu'à la fin de 1828, Sainte-Beuve a dédié à Lamartine des vers où, se comparant à l'un de ces anges déchus de leur splendeur céleste par la faute des filles de la terre, il parlait à l'auteur des *Méditations* comme à quelqu'un qui possède la clé de la grande énigme : « O toi [...] qui sais la vie et son mystère[...] ». Il l'appelait : « Messsager que Dieu nous donna », et il se laissait clairement entrevoir en posture de suppliant.

C'est lors de leur troisième rencontre, un peu après le milieu de juin 1829, que, marchant côte à côte dans les sentiers du Jardin des Chartreux, ils parlèrent, plus encore que de poésie, des sujets éternels.

Nous vînmes nous asseoir et longtemps nous causâmes
De nous, des maux humains, des besoins de nos âmes.

Lamartine parlait d'abondance. Avec gentillesse, mieux qu'affable, affectueux, presque paternel, à ce jeune homme qui l'écoutait si bien, il confiait qu'il avait été pareil à lui, qu'il le comprenait, qu'il pouvait lui donner des conseils nourris d'expérience ; une seule voie de salut : le retour à Dieu.

Plus attentif à l'homme, sans doute, qu'aux conseils, Sainte-Beuve ne quittait pas des yeux ce visage, près du sien... Mais peu importe à notre propos le vrai son que prenait, au fond de l'âme de Sainte-Beuve, la voix du grand homme appliqué à lui dire comment il avait résolu, pour son compte, le problème essentiel. Ce qui nous retient, c'est de voir Lamartine, à cette date, assez riche de foi pour ne pas craindre de proposer à autrui, sur un ton de certitude, cette croyance naguère encore si chétive en lui.

Vous m'avez, par la main, ramené jusqu'au ciel !

lui dit, en grossissant un peu les choses, Sainte-Beuve, quelques semaines après.

1. De même, dans le manuscrit de *Jocelyn*, (B. N. Lam. 14, p. 37 recto) on lit ce vers, qui ne passa point dans l'édition :

Oh non ! rien n'est pieux comme un jour de bonheur !

Et Lamartine, limitant son rôle à celui d'un intercesseur, lui répond avec modestie :

Tu tombais. Je criai. Le Seigneur te sauva !¹

En avril, deux mois avant ce grave entretien avec Sainte-Beuve, Lamartine avait composé cet admirable *Hymne au Christ*, où je suis bien éloigné de voir, comme fait M. Jean des Cognets, « un morceau de bravoure plutôt qu'un cri du cœur »². Lamartine, — il le dit lui-même à Virieu³ — l'a « écrit avec foi et amour », dans la semaine même où il a fait ses Pâques. Il l'a dédié à un homme dont il aime et envie la virile piété. Un mouvement fougueux emporte ces vers ; tout, dit le poète, est comme contenu dans le Christ, en lui réside et vit toute vérité humaine, sociale.

Fondement des États, tu fléchis, ils fléchissent ;
Sève du genre humain, il tarit si tu meurs...
Tout est à toi dans l'avenir.

Les faux sages d'aujourd'hui se détournent du Verbe divin, méprisent et raillent ses fidèles, haïssent ses ministres. Négateurs insensés, ingrats, aveugles ! Sur ces malheureux, le manuscrit de l'*Hymne au Christ* comportait de beaux vers :

*Le jour dont ta parole inonde leur paupière
Ne leur sert qu'à chercher des taches dans ta foi,
Et de l'aveuglement double et fatal exemple,
Éteignant le flambeau d'où le jour est venu,
Avec les pierres de ton temple
Ils lapident le Dieu qu'ils n'ont pas reconnu !*

Et comment ne pas voir un élan de sincérité ardente dans cette promesse célèbre, dans ce serment de fidélité sur quoi s'achève le texte définitif ? Moi, s'écrie Lamartine, moi au moins je ne trahirai pas !

Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
S'écroulerait sur moi, temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encor ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris !

Ce qui contribue encore, en ces jours de 1829, à rasséréner la pensée religieuse de Lamartine, c'est la conversion enfin totalement accomplie, d'un ami de vieille date, Fréminville, spiritualiste fervent, et chrétien même, mais qui demeurait dans une abstention exspectante vis-à-vis du catholicisme. Or, le voilà entré finalement « dans le christianisme formel », après être resté longtemps, comme le dit Lamartine à Virieu en lui annonçant cette nouvelle, « sous le portique du

1. Le 29 août 1829, de Paris, Louis de Vignet écrivait à Lamartine : « J'ai envoyé tes vers à M. de Sainte-Beuve, [...]. Si tu l'as converti, je t'en félicite. Mais je me défie de ces piétés de l'éclectisme. Je ne crois guère qu'à celles du catéchisme * ». (Arch. S. P.).

2. Jean des Cognets « Lamartine et le catholicisme » (*Vie catholique*, 27 juin 1925).

3. Lettre du 23 avril 1829.

platonisme, qui y conduit »¹. — Fréminville est venu voir Lamartine à Saint-Point, fin juillet. Il « m'a dit de la métaphysique, belle et bonne », déclare le poète.

Au début d'août, il écrit de bon cœur, sur la demande de son cousin Alexandre Carra de Vaux², une pieuse *Cantate* pour les enfants des Établissements de Saint-Joseph et de Saint-Nicolas, à Paris.

Hélas ! cette lumineuse année va s'achever tragiquement. Avant même que ne meure sa mère dans l'horrible accident que l'on sait, Lamartine s'était senti submergé d'une angoisse ; le doute, à nouveau, une détresse sans nom, le sentiment que sa vie n'était plus qu'un désert, tout cela l'environne comme du flux d'un noir océan. Était-ce un froid automne, déjà pareil à l'hiver, le vent qui secouait les arbres et faisait grincer les girouettes³, la solitude, dans cette grande bâtisse de Montculot, ses trente-neuf ans qui venaient de sonner, je ne sais quel pressentiment mystérieux du malheur qui arrivait sur lui, comme une flèche tirée de l'infini et dont il entendait la menace confusément s'enfler, au fond du ciel ? Il écrit ses *Novissima verba*.

Ah ! tant de nuit maintenant sur ce qu'il importe si fort de savoir ! Il y a peu de mois, il louait dans son *Hymne au Christ* les dogmes de l'Église ; il voyait en eux « le repos de notre ignorance ». Lâcheté, dérision, que cette acceptation de l'inintelligible ! Le manuscrit des *Novissima verba* laisse assez voir que Lamartine remet en question la divinité du Christ... L'« homme du mystère », dit le texte original⁴. Pour l'édition, le poète corrigera cette formule trop équivoque, ou trop éloquente, et s'obligera à employer l'expression chrétienne : « le Dieu du mystère ».

Ce n'est qu'une crise de doute, plus forte que les autres. Lamartine en triomphe cependant. Écoutons les conseils qu'il donne, en juillet 1830⁵, à Léon de Pierrecloau, ce jeune homme qu'il avait les meilleures raisons de traiter comme un fils.

« Appliquez-vous à connaître les principaux fondements de la foi qui doit servir de lumière et de supplément à votre raison ; songez qu'en cette matière il faut souvent incliner la tête et reconnaître un ordre de vérités au-delà du raisonnement humain. Ces vérités se jugent par leur fruit et non par leur évidence. Ce qui produit une vie morale et pure est nécessairement bon, et Dieu veut que nous nous attachions sans plus d'examen à ce qui produit le bien, car le bon est la pierre de touche du vrai. Je ne vous demanderai jamais de bigoterie, mais je désirerai tou-

1. Cf. lettre à Virieu, 1^{er} août 1829.

2. Cf. une lettre de la mère de Lamartine à sa sœur M^{me} de Vaux, 15 septembre 1829. R. B., 7 août 1926.

3. La dernière des épîtres en vers de Lamartine à Montherot publiées par M^{me} de Brimont dans son *Lamartine fantaisiste*, date de l'automne 1829. Lamartine y parle du « vent nocturne » qui, « dans un ciel chargé de nuages flottants »

Hurle comme un vieux chien sous mon toit taciturne.

4. B. N. Lamartine, 23, p. 27.

5. M. L. Barthou, qui a publié cette lettre dans la R. P., 1^{er} mars 1912, ne donne pas sa date. L'allusion des dernières lignes à un imminent départ du poète pour la Savoie, les Alpes, la Suisse, permet, sans hésitation, de dater cette lettre, du mois de juillet 1830, — vers le 10, très probablement.

jours savoir en vous les principes et les doctrines qui ont toujours produit les honnêtes gens. Attachez-vous y de bonne heure et ne les abandonnez ni par découragement pour des fautes qui sont le partage de l'humanité et qui ont leur excuse ou leur pardon, ni pour des objections aussi vaines et aussi pleines d'incertitudes et d'obscurités que les vérités qu'elles attaquent »¹.

Précieux document qu'une telle lettre ! Lamartine s'y découvre, — à la veille de cette Révolution qui va si profondément modifier ses perspectives intérieures — n'essayant plus de justifier rationnellement ce catholicisme auquel il se tient néanmoins avec une fermeté méritoire. C'est à une sorte de pragmatisme qu'il demande secours à présent ; cette religion est bonne pour la conduite de la vie, elle est féconde en vertus ; concluons donc qu'elle est vraie, même si l'esprit prétend résister. Il faut croire d'ailleurs, j'en suis persuadé qu'une pure maladresse de style est responsable de l'étrange tournure que prend la dernière phrase de ce texte. Lamartine a certainement voulu dire : « des objections vaines, et aussi pleines d'incertitudes »... Retenons cependant qu'il insiste très fort sur ces « incertitudes » et ces « obscurités » inhérentes aux « vérités » chrétiennes, et qu'au demeurant, erreurs et vérités sont bien, dans sa pensée, impossibles à départager sur le plan de la raison. En somme, il faut selon lui, pour opter, prendre le biais de la morale, et l'on ne peut se décider qu'a posteriori. Démission de l'intelligence.

*
* *

On sait à quel point l'idée du devenir s'imposa, surtout après le grand événement de juillet, à la pensée de Lamartine.

Il était fatal que ce devenir lui parût entraîner le catholicisme dans sa marche invincible, comme il emportait la monarchie légitime, comme il avait emporté déjà, depuis l'origine du monde, tant et tant de religions, l'une après l'autre englouties. Le poète des *Révolutions* nomme expressément les « autels » parmi ces débris que le temps sème sur sa route, et qui forment la « poussière du chemin » de l'histoire. Il montre ces dépouilles oubliées derrière elle par l'humanité en marche : « l'amulette des prêtres », ces « vifs haillons de culte », ces robes de « pourpre » ou de « bure », ces « houlettes », tous ces symboles à présent « vermoulus ». Mais dans la même pièce, voici soudain cette affirmation qu'on peut trouver d'abord déconcertante :

Et vous vous demandez vainement sous quel signe

Monte ou baisse le genre humain ?

— Sous le vôtre, ô chrétiens ! [et...]

La contradiction apparente se dénoue dans la pensée de Lamartine exactement de même que nous l'avons vu se dénouer dans la pensée de Ballanche, ou de Chateaubriand, ou du La Mennais de l'*Avenir* : le christianisme est éternel ; éternelle est la loi que « déroule » au-dessus des hommes la Providence. Mais le christianisme se modifie, — ou plutôt, car Lamartine commence par une expression moins audacieuse de sa pensée — c'est l'humanité qui peu à peu,

1. Est-il du début de 1830 — ou est-ce un souvenir des conversations de 1829 — ce propos de Lamartine que Sainte-Beuve rapporte à Juste Olivier, en 1830, sur le catholicisme : « Nous n'avons qu'une peur, mais c'est encore le plus sûr. » Cf. Séché, *Sainte-Beuve*, 1904 T. I, p. 106.

et à mesure qu'elle avance, interprète mieux le sens du message divin apporté à la terre par le Christ.

Vos siècles page à page épellent l'Évangile,
 Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille,
 Vos enfants plus hardis y liront plus avant

A peine avez-vous commencé à déchiffrer la loi du Christ, dit Lamartine aux hommes de son temps. « *Vous ne savez ce qu'elle vous réserve ! ** »¹.

Dès le 30 janvier 1831, dans une lettre à Virieu, il parlait de la doctrine chrétienne comme de la « parole de vérité et de justice dont les siècles, depuis deux mille ans, ont balbutié quelques syllabes et qu'ils apprendront [...] à expliquer et à articuler mieux ».

Dans la *Politique Rationnelle*, l'affirmation est reprise avec vigueur. En avant ! s'écrie Lamartine, « par la route que le Christ a tracée » et que « sa doctrine progressive éclaire à mesure que l'homme avance ». « L'Évangile, ajoute-t-il, est plein de promesses sociales encore obscures ; il se déroule avec les temps, mais il ne découvre à chaque époque que la partie de la route qu'elle doit atteindre »².

Le texte des *Devoirs civils du Curé* répète, quelques mois après : « La loi du progrès ou du perfectionnement, qui est l'idée active et puissante de la raison humaine, est aussi la loi de l'Évangile » ; devant les sociétés humaines, le christianisme déploie « sans cesse des horizons plus éclairés » ; « plus nos yeux s'ouvrent à la lumière, plus nous lisons de promesses dans ses mystères » ; l'humanité, pas à pas, avance « dans l'intelligence d'une religion tout immatérielle ».

Tandis que s'opère cette découverte progressive des vérités incluses dans le christianisme et non encore amenées au jour, Lamartine réclame aussi une sorte de décantation de la foi catholique. Il lui apparaît que s'impose une révision sévère des croyances. Déjà en 1829 l'*Hymne au Christ* laissait clairement entendre que le pur message du Verbe divin avait subi, avant d'arriver jusqu'à nous bien des altérations et des souillures :

En traversant la fange et la nuit des vieux âges,
 Ta parole a subi nos profanations [...]
 L'imposture a terni la vérité suprême.

« Les hommes altèrent ou corrompent tout ce qu'ils touchent avec leurs mains d'hommes », disait la *Politique Rationnelle*. Dans ses *Devoirs civils du Curé*, Lamartine va s'efforcer maintenant, avec beaucoup de prudenances de langage, — excusant, justifiant l'attitude de l'Église — de distinguer le vrai christianisme du christianisme superstitieux et populaire. Voici comment s'exprimait sur ce point le manuscrit des *Devoirs civils du curé*³ :

« La religion ayant pris une forme par les dogmes et un corps par son organisation comme Église, s'étant faite toute à tous pour agir sur l'humanité

1. Note en marge du ms., des *Révolutions* (Arch., S. P.).

2. Lamartine, O. C., 1863. T. XXXVII, pp. 383-384.

3. Arch., S. P. — Le texte imprimé retouchera sérieusement ces lignes pour les écourter et en atténuer la vigueur. Cf. Appendice.

*tout entière, a dû descendre, dans les temps d'ignorance et de ténèbres, de la haute intelligence des Pères et des Docteurs, ces philosophes du christianisme, jusqu'à l'intelligence bornée, jusqu'aux routines, jusqu'aux crédulités populaires. De là cette foule d'abus de la foi qui, aux yeux prévenus d'un siècle de critique et de scepticisme, dérobent comme sous un nuage de superstition vulgaire l'éclatante splendeur de la religion chrétienne ** ».

Quelle imprécision redoutable, dans ces paroles ! on voudrait savoir au juste ce que désigne Lamartine, en parlant de ces « abus de la foi » — si nombreux paraît-il — de ces « routines », de ces « crédulités populaires » qu'il voudrait élaguer de l'arbre du christianisme. Qui donc se chargera d'en dresser la liste ? Quelle autorité décidera : ceci est bon, cela doit être rejeté. Où donc, pour parler comme Montaigne, est « l'instrument judiciaire ? ».

Lamartine paraît faire confiance à l'Église. Il veut se persuader que d'elle-même elle va reconnaître que l'heure est venue d'opérer un tri dans ce que le peuple croit et pratique sous le nom de foi catholique. Du moins le poète s'en remet-il ou feint-il de s'en remettre, aux curés pour procéder à cette épuration. Délicate mission dont il donne la charge aux « pasteurs du second ordre » ! Leur faudra-t-il donc d'eux-mêmes, arbitrairement, anarchiquement, modifier au gré de leurs préférences l'enseignement traditionnel ? A lire le texte de Lamartine, c'est bien ainsi pourtant qu'apparaît sa pensée : c'est aux prêtres, dit-il, d'« écarter » du christianisme « ces ombres qui en ternissent la ravissante pureté, et qui feraient confondre à des esprits prévenus la raison suprême du christianisme et son spiritualisme pur avec les erreurs intéressées des cultes grossiers et charnels ». La phrase qui suit est claire à souhait sur ce « devoir » que Lamartine s'autorise à prescrire au clergé : « Le devoir d'un curé comme prêtre, déclare-t-il, est donc de purifier le culte de l'alliage que les préjugés populaires y ont mêlé en traversant les temps » et de « *laisser tomber ces croyances superstitieuses qui dénaturent le majestueux système du dogme chrétien ** »¹. — Parmi ces superstitions que Lamartine eût désiré voir abolies, il semble bien (si du moins on doit faire confiance à Dargaud) qu'il faille compter, par exemple, la croyance à l'Enfer. En septembre 1831 le poète aurait dit à son jeune interlocuteur philosophe « — *Quant à l'Enfer [...] il est inutile de l'attaquer ; c'est une pierre calcinée, détachée de l'édifice de l'Église ** »². Et il est même assez curieux de constater que Lamartine qui, dans le manuscrit de ses *Devoirs civils*, déclarait que les curés doivent s'attacher à « réduire les croyances trop complaisantes à la simple soumission de la foi chrétienne au mystère de la Révélation, à la vérité incarnée* » — ce qui constituait encore un important noyau dogmatique —, supprimera dans son texte définitif ces précisions rassurantes et se bornera à écrire que l'enseignement des prêtres doit désormais se limiter « à la grave et mystérieuse simplicité du dogme chrétien, à la contemplation de sa morale, au développement progressif de ses œuvres de perfection ».

Tant qu'il s'agissait seulement, comme la *Politique Rationnelle* semblait l'indiquer, d'un enrichissement du trésor moral de l'humanité par une pénétration plus complète de la grande leçon chrétienne, tant qu'on pouvait croire qu'aux

1. Arch. S. P.

2. Cf. Manuscrit Dargaud, p. 195. (Communiqué par M. Jean des Cognets).

Le J. de L.

yeux de Lamartine, la foi était comme un fanal, fixé au front de l'homme, et jetant sa clarté divine sur chacune des formes successives de l'organisation sociale, l'orthodoxie ne se voyait point absolument menacée. Mais c'était bien pourtant d'une évolution du dogme lui-même qu'il s'agissait dans la pensée de Lamartine : non pas seulement conquête de l'intelligence et de sa puissance d'analyse appliquée à une intuition que l'homme met du temps à se rendre assimilable, mais authentique métamorphose du christianisme, surplus ajouté à sa réalité première, soit par l'effet de quelque message nouveau venu du ciel, soit par le seul travail de la raison humaine.

Le texte de la *Politique Rationnelle* évoquait déjà l'heure où « le tronc immortel du christianisme, qui renouvelle ses rameaux et son feuillage selon les besoins et les temps, aura porté et multiplié pour nous ses derniers fruits ». En des vers inédits — très vraisemblablement écrits sur mer, au mois d'août 1832, en vue des côtes de Grèce ou d'Asie Mineure — Lamartine comparait le christianisme à un aiglon devenu géant :

*Ces flots ont vu passer la céleste doctrine
Qu'un homme de Tarsis portait dans sa poitrine
Comme un berger d'Ida porte éclos dans son sein
L'aigle que sa pitié réchauffe de sa main
Mais qui, poussant un jour ses ailes et sa serre,
Traversera le ciel et creusera la terre *¹.*

C'est l'image même qu'en décembre 1835 Lamartine reprendra dans ses strophes à Genoude. « Sais-tu », lui demande-t-il encore, « si l'œuf des vérités [...] n'est pas éclos plus loin » ? Sais-tu, pour que Dieu se révèle tout entier

Combien il lui faut de Thabors ?

Dès 1829, dans ses *Novissima Verba*, le poète avait développé, sous forme de comparaison, une idée plus hardie encore, et d'où l'on pouvait induire que le christianisme n'était pour lui qu'une des manifestations transitoires de la révélation permanente que Dieu fait de lui-même à l'homme, un simple reflet succédant à d'autres, et comme eux éphémères, de la vérité infinie. « La vérité, écrivait alors Lamartine dans une note en prose de son manuscrit ², ressemble à un soleil dans les nuages. A mesure qu'il avance, il en éclaire de nouveaux et en laisse d'autres dans l'ombre. Le regard trompé des mortels le suit et adore successivement ces nuages en disant ; c'est le soleil, c'est la vérité ! — et il n'est plus là ! ».³

Il n'est pas douteux qu'à partir de 1830, Lamartine attend, appelle une évolution intérieure du christianisme, ample, profonde, égale à une véritable transfiguration. Ah, disait-il déjà dans l'*Hymne au Christ* :

[...] qui sait si cette ombre où pâlit ta doctrine
Est une décadence ou quelque nuit divine,

1. B. N. Lamartine, 12, p. 11.

2. B. N. Lamartine, 23, p. 3.

3. Cette image reparaitra en 1835 dans la dernière strophe des vers, « *A M. de Genoude, sur son ordination* ».

Quelque nuage faux près de se déchirer
Où ta foi va monter et se transfigurer ?

Le *Cantique à l'Esprit-Saint* contenait des vers bien significatifs où se marquait cette conviction d'une prochaine effusion de lumière surnaturelle :

J'entends venir de loin la céleste tempête [...]
Quand de l'antique jour les clartés s'affaiblissent [...]
Quand la terre se trouble et que les cieus pâlisent,
Je dis : Il n'est pas loin !

Et s'adressant pathétiquement à l'Éternel, Lamartine lui criait :

Fends la nue, et suscite un homme,
Un homme palpitant de toi !

Les *Pensées en Voyage* représentent le vieux monde déchiré de luttes violentes où les hommes, « en nivelant le sol qui les dévore » font

Place à l'esprit de Dieu qu'ils ne voient pas encore.

Rappelons-nous les étonnants propos que Lamartine tiendra — ou prétendra avoir tenu — en septembre 1832 devant Lady Stanhope :

« Je vois dans les croyances ébranlées de l'homme, dans le tumulte de ses idées, dans le vide de son cœur, dans la dépravation de son état social, dans les tremblements répétés de ses institutions politiques tous les symptômes d'un bouleversement et par conséquent d'un renouvellement prochain et imminent [...]. Je crois à un Messie voisin de notre époque [...]. Dans ce Messie, [...] je vois celui que le Christ a annoncé devoir venir après lui. Que cet esprit divin s'incarne dans un homme ou dans une doctrine, dans un fait ou dans une idée, peu importe, c'est toujours lui. Homme ou doctrine, fait ou idée, je crois en lui, j'espère en lui et je l'attends »¹.

A la Chambre, le 8 mai 1834, Lamartine parlera publiquement de cette attente messianique dont il constate partout la preuve : « Je vois, dit-il, des hommes qui, ébranlés par les secousses répétées de nos commotions politiques, attendent de la Providence une révélation sociale et regardent autour d'eux s'il ne surgit pas un homme, un sage, une doctrine, un héros qui vienne s'emparer violemment du gouvernement des esprits »². Quand Louis de Carné, en septembre 1831, réclamait une grande rénovation du christianisme et mettait son espoir, pour l'accomplissement de cette transfiguration, dans Lamartine comme dans Ballanche, ces « prophètes de paix et de foi »³, il savait parfaitement que Lamartine, lui aussi, rêvait à ce renouvellement de la doctrine, et il se souvenait sans doute de la prophétie lyrique glissée par le poète à la fin de ses *Harmonies* dans le *Cantique à l'Esprit-Saint* :

Tu souffleras plus pur sur des plages nouvelles...

1. Lamartine. O. C., 1863. T. VI, p. 213. Le texte de l'édition est exactement conforme, sur ce point, au texte du ms. B. N. Lamartine, 46.

2. *Fr. Parl.* T. I, p. 72.

3. R. E., T. I, p. 12. (« Du problème social au XIX^e siècle »).

Une strophe des *Révolutions* s'achève sur la formule orgueilleuse et tentatrice que les réformateurs, l'un à l'autre, se transmettent :

Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi !

* * *

On juge bien qu'avec de tels sentiments, Lamartine devait accentuer encore son attitude libérale en matière de politique religieuse.

Il a témoigné sa sympathie au *Correspondant* en lui envoyant des vers ¹. Il en use de même avec l'*Avenir* auquel il donne la primeur de sa Réponse « à *Némésis* ». Il manifeste hautement son accord, presque absolu, avec le groupe de la *Revue Européenne*.

Attaqué comme ultramontain par Barthélemy, il demandait fièrement au pamphlétaire s'il s'imaginait que « la liberté rougit du chrétien qui l'épouse ». Du christianisme il disait dans la *Politique Rationnelle* : « C'est lui qui a fait la liberté moderne ». Dans sa *Deuxième à Némésis* il demandait à Barthélemy

*As-tu donc oublié que si la main du brave
Sent battre encore un cœur dans l'Italie esclave
C'est que l'ombre de Rome est encor au milieu,
C'est que la liberté qu'elle portait en elle
Couvait pour l'avenir sa dernière étincelle
Sous les autels de l'Homme-Dieu ?* ²

Et les *Devoirs civils du Curé* disaient du Christ : « La liberté a marché dans le monde sur ses pas ». A la Chambre, le 26 avril 1834, Lamartine déclarera de même avec chaleur : « N'affectons pas de voir dans le catholicisme et dans ses ministres des ennemis de la liberté ! ». Et il célébrera « cette alliance éternelle de deux choses qui n'auraient jamais dû être ennemies : la religion et la liberté » ³. L'année suivante, il répétera encore à la tribune (21 août 1835) « La religion et la liberté comprennent et reconnaissent leur commune origine » ⁴.

Quant à la séparation de l'Église et de l'État, déjà par lui clairement souhaitée, on l'a vu, dans son discours de réception d'Académie, il la réclame maintenant en propres termes et de façon catégorique. Sa profession de foi électorale, à Hondschoote, le 15 juin 1831, s'exprime ainsi : « La religion [...] perd de sa vertu et de sa force dans ses alliances avec le pouvoir ; elles les retrouve où elle les a puisées, dans la conscience et dans la liberté » ⁵. La *Politique Rationnelle* voit dans la Séparation, une « heureuse et incontestable nécessité » ; elle prend énergiquement parti contre ceux qui visent à « un mysticisme couronné », à « une théocratie posthume » ; elle condamne « ce règne matériel du christianisme, cet empire palpable et universel du principe catholique,

1. La « Cantate » y avait paru en novembre 1829, et l'« Épître à Sainte-Beuve » en mars, 1820.

2. Nous avons publié ces vers inédits dans la R. H. L., 1933, p. 502.

3. *Fr. Parl.* T. I, p. 60-61.

4. *Ibid.*, p. 178.

5. Cf. Séché, *op. cit.*, p. 251.

prédominant de fait sur tous les pouvoirs politiques, asservissant le monde même à la vérité religieuse et donnant ainsi un démenti à la sublime parole de son auteur : Mon royaume n'est pas de ce monde ».

A la Chambre, le 13 mars 1834, il parle de la Séparation comme d'une chose qu'un avenir prochain « va réaliser »¹, et le 26 avril de la même année, il redit encore le vœu qu'il forme de voir une loi trancher, au plus tôt et « pour jamais, le nœud fatal qui unit l'Église à l'État », consommant ainsi « ce divorce définitif qui replacerait les deux pouvoirs chacun dans l'indépendance de sa sphère »².

Cette ardeur que met Lamartine à souhaiter la coupure entre la puissance civile et l'Église, à vouloir que l'État cesse de reconnaître le catholicisme comme religion officielle, de lui prêter l'appui de sa force et de rétribuer ses ministres, est-elle bien chez lui, comme chez Lacordaire par exemple et La Mennais en 1830, l'effet seulement d'un amour sincère de l'Église qui s'effraye de compromissions pour elle si funestes, qui se persuade que la décrue de la foi dans le peuple vient justement de l'alliance étroite jusqu'ici pratiquée entre le trône et l'autel ? A coup sûr, ces raisons-là habitent la pensée de Lamartine, mais d'autres raisons, déjà, certainement s'y joignent ; si l'État lie sa cause à celle de l'Église catholique, si c'est à la religion romaine, telle qu'elle est, qu'il donne, pour ainsi dire, sa consécration laïque, le mouvement intime de renouvellement que Lamartine appelle de ses vœux au sein même du christianisme, cette transfiguration de la foi tant souhaitable à ses yeux, et si nécessaire, ne risque-t-elle point d'être compromise ? Le temps n'est pas encore venu où Lamartine élèvera la voix en faveur d'une religion toute neuve, héritière, sans doute, du christianisme, mais qui ne sera plus le christianisme. Croyons cependant qu'en 1832, au fond de lui-même, se préparent obscurément les déclarations que onze ans plus tard on pourra lire sous sa plume : Si vous vous obstinez, dira-t-il, à mettre au service de l'Église la force de l'État et à conserver un budget du culte, prenez garde de ne pas faire vivre « d'une vie fausse et artificielle [...] une foi qui sans vous ne porterait plus de fruits réels pour l'esprit humain et qui laisserait germer à sa place les croyances nouvelles que Dieu est libre de destiner à tous les temps »³. — En octobre 1836, à Virieu qui lui demande d'intervenir à la Chambre en faveur des Frères des Écoles chrétiennes : Soit, répondra-t-il, qu'ils bénéficient du droit commun, mais sans plus ; « je ne veux pas mettre ma pensée à la place de la pensée inconnue de Dieu ; je ne veux pas mettre mon poids, peut-être faux ou rogné, dans la balance ; je ne veux pas mettre une pierre sur la route libre et sans terme de l'avenir »⁴. De même en 1838 on le verra lutter contre Salvandy, lequel, dit Lamartine, « veut absolument nous faire enseigner la théologie par l'État » ; or, déclare le poète, cela équivaudrait à « emprisonner la vérité à venir »⁵.

*
* *

1. *Fr. Parl.* T. I, p. 37.

2. *Ibid.*, p. 53.

3. Cf. *Le Bien Public* des 5 et 30 novembre 1843.

4. Lettre à Virieu, 30 octobre 1836.

5. Cf. Lettre à Virieu, février 1838. *Corresp.* T. III, p. 453.

Dans les mois qui suivent la Révolution de juillet, et pendant deux années encore, Lamartine, néanmoins, demeure catholique. Il se contraint à rester tel par un dur effort de volonté, où se mêlent des sentiments d'honneur, de respect de la tradition, de fidélité surtout au souvenir de sa mère. Cette mère qu'il a aimée si profondément, qu'il a vue si heureuse lorsqu'il est revenu à la foi, irait-il maintenant profiter de son affreuse absence pour trahir, pour désertier ?

Les indications qu'on peut relever dans sa correspondance établissent bien que Lamartine est un catholique pratiquant, en 1830, en 1832. De Paris, le 26 septembre 1830, il écrit à sa femme : « Je pars aujourd'hui, après la messe » ¹. Le 12 juin 1832 il annonce à Virieu qu'il va traverser Lyon : « J'en repartirai dimanche, lui dit-il, après déjeuner et messe » ². Si, ayant promis aux Girardin un article pour le *Journal des Connaissances utiles*, il choisit le sujet des devoirs civils du Curé, n'est-ce pas précisément parce que le prêtre catholique est victime, alors, d'une âpre campagne de haine ? Lamartine se jette en avant et prend la défense de ces curés dont il sait bien les ignorances, les imperfections, les misères, mais dont il veut aussi montrer la grandeur à la foule qui les méconnaît. Et il voit en eux les continuateurs d'un « dogme immortel » et « divin ». Il nomme la foi : « cette vertu de l'ignorance humaine » ; il parle de la confession, de l'Eucharistie « pain céleste »... En septembre 1831, Dargaud entend son « illustre ami » attaquer « avec une ardeur, dit-il, qui me surprend » la pensée de J.-J. Rousseau ³. Le protestantisme, note le même Dargaud, loin d'attirer Lamartine, n'est pas loin de lui être odieux. « La Réforme de Luther et de Calvin lui a toujours paru barbare » ⁴.

Lorsqu'en février 1832 Lamartine lit dans la *Némésis* la brutale satire de Barthélemy contre le Pape, comme sous le coup d'un outrage qui l'atteindrait personnellement, il saisit brusquement sa plume. Dès le 20 février son Ode deuxième à *Némésis* est achevée, mise au net, transcrite ; (les vers de Barthélemy avaient paru dans la *Némésis* du 12 février). C'est lâcheté, s'écrie-t-il d'insulter aujourd'hui le Pape, cet « homme des ruines », ce prince d'une Église dépouillée de sa terrible force d'autrefois ; au vieillard souffleté, Lamartine prête un langage de miséricorde et d'amour.

Mais dans cet élan qui prouvait combien était vif encore son attachement à l'Église visible, il s'arrête, troublé. Ces paroles de mansuétude évangélique qu'il met sur les lèvres du Pape, quel démenti sinistre leur donne, en ce moment même, le spectacle qui se déroule dans les États Pontificaux ! Que peut-on retorquer, hélas, à Barthélemy sur ce point difficile ? Lamartine, à ses vers, ajoute deux strophes en « Épilogue ». Ces propos magnanimes qu'il attribuait au Pontife de Rome, ce ne sont plus, en vérité, que les propos qu'il aurait pu tenir

Avant que deux pouvoirs confondus l'un dans l'autre
Eussent formé l'hymen fécond en repentir.

1. Cf. R. D. M., 15 août 1908.

2. Aucun texte cependant ne permet d'affirmer que Lamartine ait fait ses Pâques en 1830, 1831, 1832. Mais aucun texte non plus n'autorise à croire qu'il se soit dispensé de ce devoir essentiel d'un catholique.

3. Ms. Dargaud, p. 223.

4. *Ibid.*, p. 51.

Et la strophe finale est d'un catholique meurtri, déchiré :

*Aujourd'hui que l'épée a lui sur l'Italie,
L'homme selon la croix se trouble et s'humilie,
Car dans une autre force il mettait son orgueil.
Et la foi sur ses yeux jette un voile de larmes
Pour ne pas voir ce sang, ce fer, ce feu, ces armes,
Ces victoires qui font son deuil¹.*

Au début de juin 1832, à la veille de partir pour l'Orient, Lamartine est toujours dans le même état d'esprit : au fond de sa pensée, un grand malaise, d'incessantes angoisses, l'effroi de ne plus pouvoir arriver à se maintenir, loyalement, dans cette attitude d'observance catholique qu'il persévère à croire bonne, qu'il s'afflige d'avoir tant de mal à conserver. C'est lui-même qu'il accuse, c'est à lui-même qu'il s'en prend de sa tiédeur, c'est son orgueil qu'il incrimine quand son esprit crie révolte ; il ferme les yeux, s'humilie, tend à l'extrême les forces de sa volonté pour s'obliger à trouver plausibles les raisonnements auxquels il se cramponne et qui justifient cette foi qu'il veut garder. En même temps, il concède que bien des choses sont à changer dans l'Église même, dans l'enseignement de la vérité religieuse, que des distinctions sont à faire, d'urgence, entre un christianisme « philosophiquement entendu » (sur lequel, peut-être, l'accord de tous pourrait s'accomplir) et une religion trop charnelle, superstitieuse, dépassée. Ce qu'il voudrait réaliser en lui c'est ce précieux équilibre que Chateaubriand, dans la préface de ses *Études historiques* se vante justement d'avoir trouvé quant à lui, disant, pareil un peu à l'acrobate, qui, son exploit accompli, salue à la ronde : « Et voilà comment, sans abandonner la vérité chrétienne, je me trouve d'accord avec la philosophie de mon siècle ».

Lamartine multiplie, en faveur des adversaires de l'Église, les concessions de langage et de pensée.

En décembre 1830, on le voit s'emporter contre Gosselin son éditeur, lequel a eu « la bêtise » de mettre une croix au frontispice de son *Ode au Peuple*². Dans la proclamation qu'il adresse aux électeurs de Bergues, en juin 1831, il désigne le catholicisme par une formule adroitement calculée pour ne point soulever la colère de ceux qui rejettent la révélation : « la religion que j'aime et que je vénère comme la plus haute pensée du genre humain »³.

Il cherche, par un jeu d'équivalences, à confondre foi et raison, pour réconcilier rationalistes et croyants ; et il pose, dans la *Politique Rationnelle*, cette série d'égalités : « la raison humaine, ou le verbe divin, ou la vérité évangélique[...] »⁴. La raison humaine « n'est autre, affirme-t-il dans ses *Devoirs civils du Curé*, que cette raison suprême » qu'on nomme la parole de Dieu. Dans la

1. Cf. H. Guillemin. « Lamartine et son Ode deuxième à *Némésis* ». R. H. L., octobre-décembre 1933.

2. Lamartine écrit alors à Aimé Martin « Je fais mille imprécations contre la bêtise de Gosselin qui va mettre une vignette mystique à une œuvre populaire en 1830 ! Il faut qu'il l'ôte, s'il en est encore temps, à tout prix ! ». Cf. R. P., 15 octobre 1925.

3. Cf. Séché, *op. cit.*, p. 251.

4. Lamartine. O. C., 1863. T. XXXVII, p. 363.

Politique Rationnelle encore, où il annonce le « règne futur et parfait du christianisme rationnel », ce règne, dit-il, « ne sera autre chose que l'époque rationnelle, le règne de la raison, car la raison est divine aussi »¹.

Retouchant, pour l'impression, le texte manuscrit des *Devoirs civils*, il l'expurge, remplaçant ici le mot « Église » par le mot « Providence », effaçant là « frères en Jésus-Christ » pour écrire « frères en misères et en espérances ». Le prêtre, disait-il primitivement « doit avoir le cœur riche de tolérance » ; il se reprend et ajoute : riche & débordant » de tolérance. Il insiste sur la discrétion que doit revêtir l'apostolat, invite le curé à ne point vouloir « lutter d'influence ou d'autorité » avec le maire, à ne « prêcher que paix et amour », à ne point même trop âprement se défendre ou défendre l'Église contre les assauts des ennemis, en n'oubliant jamais que le Christ « a refusé de verser une goutte de sang pour sa défense ». Il lui recommande l'indépendance à l'égard du pouvoir civil et de ses faveurs ; il condamne le luxe dans le culte. Il supprime même une phrase émue qu'il avait jetée d'abord sur la détresse habituelle des curés de campagne ; « avec un si faible revenu, il est inutile de prêcher au curé la modestie et la sobriété ; c'est la résignation, c'est la patience qui lui sont nécessaires * »².

Cette ode qu'il a écrite contre Barthélemy, il la conserve en portefeuille ; est-il bien utile, d'abord, d'aller, par ces vers qu'on traitera d'ultramontains, accroître contre sa personne les préventions des libéraux ? Et le terrain, aussi, est par trop défavorable. Est-il même possible, est-il raisonnable de se porter, en ce moment, au secours de celui dont l'atroce Albani est le lieutenant ? Lamartine renonce à livrer au public son « ode deuxième à Némésis ». Buloz la lui demande en vain pour la *Revue des Deux Mondes*, Lamartine refuse de donner ce texte, comme « venant trop tard ». Parole à double sens : trop tard, parce qu'il aurait fallu le faire paraître tout de suite après les vers de Barthélemy ; trop tard surtout parce que le Vatican ne mérite plus maintenant qu'on se lève pour le défendre.

*
* * *

Depuis longtemps, dans les articles de critique, on avait élevé des doutes sur la sincérité du catholicisme de Lamartine, — par malveillance pure d'abord, comme dans le *Constitutionnel* par exemple qui, au lendemain des *Méditations* (25 août 1820) avait parlé des sentiments « soi-disant religieux » du poète³. Le *Globe*, en 1825 (12 mars) par la plume de Rémusat, avait défini la religion de Lamartine : une « mysticité sans conviction et sans pratique ». Et une lettre du poète à Virieu, du 24 février 1827, nous apprend encore que la *Gazette de Lyon* tenait Lamartine pour « une espèce d'impie mitigé, un faux-frère en christianisme ».

Les *Harmonies* avaient suscité sur ce point d'abondants commentaires.

1. *Ibid.*, p. 384.

2. Arch. S. P., (cf. Appendice),

3. Changeant de tactique, le même *Constitutionnel*, dix ans plus tard, (3 avril 1830) accablait Lamartine, au contraire, sous les ironies voltairiennes, ne découvrant dans son discours de réception à l'Académie que des « divagations dévotes » et une « homélie de Semaine-Sainte ».

Le Temps (21 juillet 1830) tout en reconnaissant à travers ces hymnes « une foi forte et pleine de sécurité », avait bien pris soin d'ajouter que cette foi n'était en fait qu'un « déisme christianisé qui n'a ni forme précise, ni image permanente, ni culte avoué ». La pensée religieuse de Lamartine, disait le rédacteur de l'article, est exactement celle « de notre époque » ; elle reflète l'état d'âme « d'une société qui veut croire, qui croit, qui a vu tomber le symbole antique et qui a conservé de lui quelques mots pour nommer ce qui ne doit pas rester sans nom, en attendant que l'avenir aît enfanté un nouveau symbole ».

Eugène Süe, dans *la Mode*, s'appliquait à montrer que la religion des *Harmonies* n'était « que le cri de la conscience d'un homme supérieur qui cherche dans le christianisme les leçons de la plus admirable philosophie, des consolations et des préceptes de tolérance et de liberté ». Il détachait de l'« *Hymne au Christ* », pour les reproduire, les vers éloquents dont nous avons parlé (« L'imposture a terni la vérité suprême, [etc...] ») ; il affirmait que « comme les philosophes impartiaux, M. de Lamartine a distingué les époques, a admiré ce qui était grand, sublime à son origine, et flétri ce qui n'en est que la faible, l'impuissante, l'hypocrite parodie » ; et, se félicitant de son exégèse, il pouvait conclure : « [...] il est bien avéré que M. de Lamartine n'est pas un jésuite »¹.

Quant à Sainte-Beuve, avec une sorte de complaisance amère, — vaguement narquoise peut-être au souvenir du rôle que venait d'assumer à son égard Lamartine, — il appuyait sur cette incertitude tremblante de la foi qui, selon lui, se révélait dans les *Harmonies* ; le poète, disait-il, « cherche, interroge, doute, passe de la défaillance à l'espoir, et le plus souvent, dès qu'il a entrevu la lueur, se prosterne au lieu de conclure » ; « dans tout ce que ces derniers volumes, ajoutait-il, renferment de philosophie religieuse et de débats intérieurs, la décision est moins rapide, le cri de victoire moins triomphant que dans les *Méditations* »².

L'année suivante, examinant les *Feuilles d'automne* dans la *Revue des Deux Mondes*³, et constatant le déclin de la foi chrétienne chez Victor Hugo, il ne manquera pas de noter à nouveau : « On a déjà pu remarquer un envahissement analogue du scepticisme dans les *Harmonies* du plus chrétien, du plus catholique de nos poètes »⁴.

En octobre 1831, Pierre Leroux, dans sa *Revue Encyclopédique*, va s'élever contre ce « préjugé » qui, dit-il, « fait considérer [Lamartine] comme un poète chrétien ». En réalité, Lamartine est « panthéiste », de sentiment, d'ailleurs, plutôt que d'intelligence ; ce qui, en tout cas, est indéniable, c'est que « le doute et l'incertitude sont devenus de plus en plus visibles chez M. de Lamartine à mesure que les années s'écoulaient »⁵. Quant à la *France Littéraire*, par la plume de Saugeon, elle déclare en février 1833⁶ que Lamartine s'en tient à « une sorte de néo-christianisme à l'usage des gens du monde ».

1. *La Mode*. T. III, 13^e livraison, pp. 315-323.

2. Cf. *Le Globe*, 16 et 20 juin 1830.

3. R. D. M., 1831. T. IV, p. 656.

4. Dans son article d'avril 1839 sur les *Recueils*, Sainte-Beuve rappellera que « dans les *Harmonies*, il perce déjà beaucoup d'idées de transformation chrétienne, mais arrêtées à temps ».

5. R. Enc. T. LII, pp. 627-648 (« De la poésie de notre temps »).

6. F. L., T. V, p. 185.

Xavier de Maistre, en 1837, confiera à Madame de Marcellus que, dès la *Politique Rationnelle* où Lamartine, prend position « contre la suprématie du Saint-Père et trouve que le saint-simonisme a une marche parallèle avec le christianisme », il avait, pour sa part, « entrevu la nouvelle route dans laquelle [Lamartine] s'acheminait en fait d'opinions religieuses »¹.

Mais, en sens inverse, on pouvait entendre le pieux *Correspondant* célébrer Lamartine comme le plus grand poète catholique de l'heure ; le 22 juin 1830, Turquety remerciait solennellement l'auteur des *Harmonies* d'apporter à la foi un soutien puissant et éclairé : « C'est dans le livre par excellence que vous avez puisé vos inspirations les plus sublimes, lui disait-il. Ainsi firent autrefois vos émules ; Dante et Milton vous avaient montré le chemin, et vous avez marché comme eux ! » *². Le *Globe* du 7 novembre 1831 reproche à Lamartine son « respect superstitieux des dogmes », et les *Annales de Philosophie chrétienne*³ reproduisent en entier, comme un document de la meilleure orthodoxie, le texte des *Devoirs civils du Curé*.

En somme, hormis Xavier de Maistre peut-être, il ne semble pas que l'on ait, chez les catholiques, tremblé pour la foi de Lamartine et surveillé son loyalisme envers l'Église avant le *Voyage en Orient*. Les libéraux s'efforcent, sans doute, de le compromettre, et apportent leurs soins à démontrer qu'un génie de cette taille ne saurait être orthodoxe, quand même il se croirait sincèrement tel. Pour la foule, en tout cas, la question ne se pose même pas : Lamartine est le poète de l'autel comme il fut celui du trône, et comme on se le figure carliste, on ne le voit aussi qu'ultramontain.

Sa position religieuse, consciente et délibérée, Lamartine la définissait en termes parfaitement clairs dans le manuscrit de son *Voyage en Orient* quand, se représentant en face de Lady Stanhope, et occupé à lui faire sa profession de foi métaphysique, il se prêtait à lui-même ces propos : « Une fois cette conviction entrée dans mon cœur, [— que le christianisme est bien une doctrine « divine » et que son « auteur » est bien « le verbe divin » —] je soumets ma conviction de détail à ceux que le Christ a fait les héritiers de sa doctrine, à ceux à qui il a dit : Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles ; et

1. *Œuvres inédites de Xavier de Maistre*, 1877. T. II, p. 82. — Après 1836, après 1838 surtout et la mise à l'Index, en deux temps, des trois derniers ouvrages de Lamartine, on verra les critiques découvrir dans les œuvres de Lamartine antérieures à *Jocelyn* et même au *Voyage en Orient* toutes sortes d'indications évidentes de sa future évolution religieuse, et chacun se targuera d'avoir, quant à soi, prévu depuis longtemps que Lamartine allait quitter l'orthodoxie. Cuvillier-Fleury, dans *Les débats* du 8 juillet 1837, comptera parmi les cinquante-six Méditations des deux recueils « au moins dix » pièces « où le scepticisme abonde ». Chaudesaigues, dans la R. P. en 1838 (T. LV, p. 198) dira que dans l'« *Hymne au Christ* » on voit « assez que Lamartine ne croit plus lui-même à l'éternité de la pierre sur laquelle est édifiée l'Église » ; et l'année suivante (R. P. T. CXXII, p. 192) il déclarera que les vers à M. de Genoude sont une « rupture courageuse et définitive avec le catholicisme, rupture dont l'*Hymne au Christ* était le signe irrécusable ». — Quand paraîtront les *Recueils*, Vinet écrira : « On a beaucoup dit que la religion de M. de Lamartine a changé depuis l'époque des premières Méditations. Non elle n'a point changé ; non M. de Lamartine n'a rien abjuré [...]. La première religion du poète n'avait pas plus de consistance que la dernière [...]. Encore, — ajoutera-t-il assez cruellement, — ne veux-je pas faire la part des premières amitiés du poète, du parti politique dans lequel il était engagé, et des inspirations du temps ». — Le même Vinet, en 1845, notera dans les *Harmonies* « les plus graves solécismes en fait de religion ».

2. Arch. S. P.

3. *Annales de Philosophie Chrétienne* 1832, p. 161.

je crois cette humiliation volontaire de notre intelligence individuelle un sacrifice d'aussi bonne odeur à Dieu qu'une pratique utile à la paix et à la résignation de notre pensée ici-bas »¹.

*
* *

Il est certain que l'évolution de la pensée religieuse de Lamartine entre 1830 et 1832 fut en partie commandée par les influences extérieures, — moins peut-être, d'ailleurs, par l'influence de tel ami ou de tel écrivain que par ce que Sainte-Beuve, à propos de La Mennais, appellera si justement, en 1836² l'« influence comme atmosphérique du siècle » et sa « provocation incessante et flatteuse ».

Le même Sainte-Beuve qui, on l'a vu, rapprochait en décembre 1831 les *Feuilles d'automne* des *Harmonies* pour signaler dans l'un et l'autre de ces ouvrages un même « envahissement du scepticisme », y avait déjà reconnu un double exemple de « l'énergie dissolvante du siècle et de son triomphe, à la longue, sur les convictions intellectuelles les plus hardies ». Retraçant, huit ans plus tard, à propos des *Recueils*, l'évolution religieuse de Lamartine, il se plaira à répéter encore : « A sentir chaque matin le souffle des temps, l'émulation, sans qu'il s'en rendît compte peut-être, l'a gagné ».

L'évident déclin du catholicisme, l'hostilité dont l'Église en France était entourée, l'énorme désaffection des masses à l'égard de la religion traditionnelle, tout cela ne manquait pas de frapper Lamartine. Il en parlait ouvertement dans la pièce *Aux Chrétiens dans les temps d'épreuve* comme dans l'*Hymne au Christ*. « Quelle chose, écrivait-il à Virieu, le 6 juin 1827, que de vivre dans un siècle où tout est usé, flétri, discuté, nié, prouvé ! ». A Paris, en octobre 1828, il avait enregistré « la folie ultra-libérale » de la « jeunesse pensante »³. Cette jeunesse, Lamartine parle de ses pensées sur un ton bien différent, en 1832, dans les premières pages des notes qu'il jette pour son *Voyage en Orient* : « Si elle ne confesse pas son Dieu, dit-il, dans la même langue que nous, [elle]

1. Ces lignes, qui datent vraisemblablement de septembre 1832, Lamartine ne les reproduisit pas dans le texte définitif de son *Voyage*. Elles figurent sur l'album B. N. Lamartine 46, à la page 12 recto et verso. (Cf. Ch. Maréchal, *Le véritable voyage en Orient de Lamartine*, Paris, 1908).

Il ne convient pas d'accueillir sans prudence les paroles que Dargaud met sur les lèvres de Lamartine à la date de septembre ou d'octobre 1831. Dargaud aurait demandé au poète : « Néanmoins, vous êtes orthodoxe ? ». Et Lamartine aurait répondu : « Je le suis un peu des lèvres, mais je ne le suis plus guère de cœur ». (Cf. Des Cognets, *op. cit.*, p. 184). D'une part, tout propos rapporté reste toujours un peu suspect et n'offre jamais la garantie d'authenticité d'un témoignage direct. D'autre part, Dargaud écrit de mémoire — en s'aidant de notes, assurément — très longtemps après 1831 (trente-quatre ans après, exactement). Je doute que Lamartine se soit réellement exprimé ainsi ; il y aurait, dans les paroles que Dargaud lui prête, l'aveu d'une demi-déloyauté qui ne va pas à sa nature. Il n'en reste pas moins que ce qui suit — et qui peut avoir été dit à peu près tel quel à Dargaud, plutôt peut-être en 1833 qu'en 1831 — donne du drame intérieur de Lamartine une idée parfaitement conforme à ce que nous avons pu en deviner à travers les documents les plus indiscutables : « Le ciel m'est témoin que j'ai vaillamment combattu pour l'être [orthodoxe]. Je me suis efforcé d'avoir la foi du charbonnier [...]. J'aspirais à me consoler, à m'assoupir du moins. Je voulais me faire un peu de bien et faire beaucoup de joie à ma mère. Je voulais, j'ai voulu dix ans me reposer dans la tradition. Vainement ! (Des Cognets, *loc. cit.*).

2. R. D. M., 15 novembre 1836.

3. Cf. lettre à Virieu, 28 octobre 1828.

le sent, le proclame et l'adore du moins dans ses œuvres. Elle n'est pas chrétienne, mais elle est presque toute religieuse »¹.

Trop de voix autour de lui s'élèvent — et du sein même de la communauté chrétienne — pour réclamer du nouveau, en religion. Il y a aujourd'hui, écrira-t-il dans le *Voyage en Orient*, à travers « toutes les consciences, toutes les forces morales de cette époque », « une immense conviction, une foi fanatique, confuse mais indéfinie, un ardent amour, un symbole commun quoique non encore rédigé »².

Nommément on l'appelle, on lui fait signe. Delavigne, en 1824, lui fait honte de ne point oser, courageusement, séparer sa cause de celle d'une Église rongée de convoitises terrestres, oublieuse de sa mission et qui remet son destin aux mains fourbes et tyranniques des « nouveaux fils d'Ignace »³. Avec une sympathie secrète et malgré lui visible, il avait, dans le *Dernier chant du Pèlerinage d'Harold*, évoqué ces durs compagnons du héros voguant vers la Grèce, et qui

D'un plus fier évangile apôtres plus farouches
ne parlent

Ni des prodiges saints par la croix opérés
Ni des péchés remis dans des lieux consacrés⁴

si bien que Léon Thiessé, ce libéral, peu tendre jusqu'ici pour l'auteur des *Méditations*, se laissa aller à louer l'inspiration de ce poème et, pour mieux engager Lamartine dans la route qu'il lui eût voulu voir choisir, feignit de tenir son *Childe Harold* pour le témoignage d'une conversion déjà commencée, et désormais fatale à l'esprit du siècle, « tant il est vrai, disait-il dans un langage adroitement flatteur, qu'il est impossible que les esprits droits restent longtemps dans le faux [...]. M. de Lamartine est désormais acquis aux idées généreuses. L'impulsion invincible du talent l'a jeté malgré lui dans la route du vrai ; il n'est plus en son pouvoir d'en sortir »⁵.

Quand le *Globe* avait commenté le *Politique Rationnelle*, il n'avait pas manqué de dire que c'était là, chez Lamartine, œuvre de transition, position d'attente ; que l'auteur ne pouvait s'établir dans « cet état de lutte et de souffrance », dans cette situation intérieure de division, « avec toutes ses contradictions, ses rêveries, sa foi chrétienne et son amour de la liberté, de la perfectibilité indéfinie ». Unissant le La Mennais de l'*Avenir* et le Lamartine de la *Politique Rationnelle*, le *Globe* constatait que l'un et l'autre, « malgré tous leurs efforts pour rester croyants », ne pouvaient « se défendre du découragement » parce qu'ils s'entêtaient à une fidélité stérile envers une religion déjà morte ; « leur

1. B. N. Lam. 43, p. 12. Ces lignes, retouchées pour l'impression, deviendront : « J'en vois arriver un meilleur [— un meilleur siècle —], un siècle vraiment religieux, où, si les hommes ne confessent pas Dieu dans la même langue et sous les mêmes symboles, il le confesseront du moins sous tous les symboles et dans toutes les langues ». (Lamartine. O. C., 1863. T. VI, p. 35).

2. *Ibid.* T. VII, p. 347.

3. Casimir Delavigne. *Réponse à M. de Lamartine*.

4. Lamartine. *Harold*, st. XI, v. 322-324.

5. *Mercure de France du XIX^e siècle*, 1825. T. IX, pp. 302-307.

foi n'est pas celle de l'avenir »¹. Et trois mois après² le *Globe* félicitait le poète des *Révolutions* d'avoir montré l'humanité « transformant successivement les formes religieuses lorsqu'elles sont devenues impuissantes ».

Peut-on lutter toujours contre son siècle ? Quel effort surhumain, impossible, pour remonter ce courant torrentiel ! En mai 1822, dans une strophe de sa Méditation *L'Esprit de Dieu* — strophe qu'il supprimera pour l'édition — Lamartine évoquait cette vaine tentative de l'homme, égaré « dans les ombres du doute » et qui veut « voler contre le vent » :

*Mais dans cette lutte éperdue,
Bientôt notre aile en vain tendue
Contre l'esprit qui la combat
Sur la terre tombe, essoufflée
Comme la voile désenflée
Qui tombe et dort le long du mât*³.

Lorsqu'il expliquait autrefois à Virieu son attitude intérieure devant le problème de Dieu, ce qu'il lui disait alors n'était guère différent de ce qu'il aurait pu écrire au début de 1832. « Je m'astreins le plus que je peux aux règles positives ; je fais ce que l'homme peut. Dieu fera le reste [...]. Il n'y a pas de danger à suivre cette foi, même avant l'absolue conviction de l'esprit, puisqu'elle n'ordonne rien que la raison élevée à son plus haut point de lumière et de vertu ne conseille. Jetons-nous-y le plus possible, les yeux fermés... » (17 mars 1820)⁴.

Les yeux fermés ? Mais si c'est à la vraie lumière qu'on ferme les yeux ! Si l'esprit que Lamartine entend parler à son oreille, qui l'appelle plus loin, plus haut peut-être que le vieux catholicisme, si cet esprit était le Saint-Esprit ? Si cette résistance, qu'il croit fidélité, était trahison ? Si, sans le savoir, il commettait le plus grand péché, le seul péché irrémissible ?

Il sait bien, lui qui brûle d'entrer dans l'action politique, que son étiquette de catholique lui aliène des voix nombreuses. Et justement parce qu'il discerne en lui cette sollicitation de l'intérêt électoral⁵, justement à cause de cela, par fierté, par honneur, il serre plus étroitement la croix du Christ contre sa poitrine⁶. Mais qui sait s'il n'est pas la dupe d'un beau geste, s'il ne tombe pas dans un piège de l'orgueil, s'il ne sacrifie pas son vrai devoir à la séduction d'une fidélité mal comprise ? Il a bien su, déjà, se persuader qu'entendre la fidélité monarchique au sens que lui donnent les carlistes, c'était folie, suicide. La monarchie légitime s'est tuée elle-même. L'Église, que fait-elle d'autre⁷ ?

1. *Le Globe*, 7 novembre 1831.

2. 5 février 1832.

3. B. N. Lamartine, I, p. 25.

4. Lettre p. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 386.

5. « Soyez des nôtres ! — lui soufflait Dargaud — Vivez en fraternité avec votre siècle [...]. Le jour où vous vous prononcerez énergiquement pour l'esprit moderne, vous aurez tout le siècle pour armée ». (Cf. Des Cognets, *op. cit.*, p. 185).

6. « Ne transige point avec l'esprit et les passions du monde. Dédaigne ce moyen de succès » lui avait écrit sa mère, en 1821. (Cf. P. de Lacretelle, *Les origines et la jeunesse de Lamartine*, p. 110).

7. Dans la *Politique Rationnelle*, Lamartine avait déclaré qu'il avait pressenti la chute de la

Lamartine regarde, écoute, interroge. « J'ai beaucoup de monde à demeure constamment ici [à Saint-Point], de tous pays et de toute religion » dit-il le 25 octobre 1831 à Virieu. Édouard Dubois, qui sera le « fidèle Dubois » des années sombres, vingt ans après, est déjà l'un des hôtes de Milly et de Saint-Point ; et il est à cette date « libéral constitutionnel teinté de républicanisme », et « déiste à la façon du vicaire savoyard »¹.

A Dargaud qui vient le voir en septembre 1831 pour la première fois, Lamartine pose la grande question : « Quelle est votre foi, à vous ? ». Et Dargaud de lui faire, paraît-il, un beau discours : « Ma religion est le déisme [etc...] », pour conclure par cette invite dangereusement séduisante : « Soyez un homme nouveau ! »². Intarissable Dargaud ! Lamartine ne sait pas encore quelles écluses il vient d'ouvrir³. Pendant trente-quatre ans, Dargaud va déverser sur lui le flot de ses exhortations rationalistes. Dès l'abord il s'est aperçu qu'en religion, malgré sa volonté de rester orthodoxe, Lamartine était déjà « bien chancelant ». « J'espérais, écrit-il, [...] que la philosophie le compterait parmi ses défenseurs [...]. C'était une grande voix à conquérir »⁴.

Dargaud n'a vu que deux fois Lamartine avant son départ pour l'Orient⁵ ; c'est un jeune voisin, assez ébloui par l'honneur que lui fait le poète de l'inviter si cordialement sous son toit, et de le provoquer ainsi à l'éloquence. Il sait

monarchie légitime « inévitable au bout de la voie fausse, étroite, rétrograde où l'aveuglement et l'erreur poussaient ceux que nous aimions à avoir pour guides », et que sa fidélité aux Bourbons allait bien jusqu'à la mort « mais non jusqu'au suicide ». (O. C., 1863. T. XXXVII, pp. 380-381). A Virieu qui, en juin 1830 devinait déjà en Lamartine un légitimiste douteux, le poète répondait avec humeur : « Qui diable t'a pu dire que je fausserais jamais compagnie aux honnêtes gens ? aux imbéciles, oui ! » — Le tout était de s'entendre sur la signification d'« honnêtes gens ». Et Lamartine allait être tenté bientôt de trouver aussi qu'il y avait bien des « honnêtes gens » qui refusaient désormais de suivre l'Église, et pas mal d'« imbéciles » parmi les ultramontains.

1. Extrait des Mémoires inédits de Dubois, cité par J. Caplain : *Ed. Dubois, Lamartine et Valentine de Lamartine*, s. d., p. 11.

2. Des Cognets, *op. cit.*, pp. 184-185.

3. A Michelet, mais avec un sourire contenu dont l'historien, je pense, ne s'aperçoit point, Lamartine confiera deux ans plus tard qu'il trouve Dargaud « incomparable pour la conversation ». (Cf. J.-M. Carré. « Lamartine et Michelet », R. D. M., 1^{er} septembre 1926).

4. Des Cognets, *op. cit.*, p. 207.

5. Voici le texte, conservé dans les Archives de Saint-Point, de la lettre que Dargaud écrivit à Lamartine, le 9 novembre 1831, à propos de la *Politique Rationnelle* :

Monsieur,

Je viens de lire votre brochure, non plus par chapitres pris ça et là, au hasard, mais dans son magnifique ensemble. Je l'ai lue avec un véritable entraînement. Vos vues sont larges et graves ; vous élevez vos théories de gouvernement à la dignité de la morale ; et, chose admirable, tout en vous plaçant hardiment au milieu des destinées que promet et renferme l'avenir, vous n'outragez point le passé, et vous êtes juste envers le présent. Grâce vous soient rendues, à vous qui, après avoir tiré la poésie de la sphère morte du matérialisme pour la rattacher au ciel, cherchez aujourd'hui à spiritualiser la politique et à lui imprimer cette haute direction que vous avez su donner à l'art. Cette nouvelle réforme est la conséquence irrésistible de la première et c'est une même idée que vous essayez de réaliser dans un autre idiome et avec un incomparable talent.

Comment pourriez-vous douter de votre style ? Je vous assure que j'ai été saisi de sa beauté et qu'il m'a paru fécond, pur, azuré comme cette pensée qu'il réfléchit et qu'on sent pleine de parfum évangélique et de souffle divin.

Je ne saurais vous dire quelles douces impressions de paix j'ai rapportées de Saint-Point. Je suis heureux de me rendre ce témoignage de m'être trouvé naturellement à l'aise au milieu de votre double horizon politique et littéraire et de n'avoir pas envisagé autrement que vous l'art et la liberté. Ces

que Lamartine l'écoute avec attention « comme une des voix de la jeunesse » qui lui parle « le langage d'un autre camp que le sien ¹ ».

Mais d'autres influences directes, et plus fortes que celle de Dargaud (du moins à cette date) ont pu peser sur la pensée de Lamartine pour l'incliner, en matière de religion, vers une voie nouvelle.

Pour M. Ch. Maréchal², c'est La Mennais le premier, ou mieux l'unique responsable des troubles de conscience qui vont amener Lamartine à quitter le catholicisme. Il faut, pour contrôler une thèse qui simplifie à ce point le problème, reprendre brièvement, mais sur des documents précis, l'histoire des relations du poète avec le grand polémiste catholique jusqu'en 1832.

C'était une lettre de Madame de Montcalm qui, le 23 mars 1818, avait signalé à Lamartine l'*Essai sur l'Indifférence*. Lamartine se procure l'ouvrage, le lit, et en reçoit une sorte d'illumination. Le 8 août 1818 il parle à Virieu du livre de La Mennais sur un ton d'enthousiasme. Lamartine ne connaît pas encore personnellement celui qu'il va bientôt nommer « Pascal ressuscité ». C'est le duc de Rohan qui, au printemps de 1819, présente le jeune Lamartine, encore tout à fait inconnu, à l'auteur, déjà illustre de l'*Essai*. La Mennais a trente-sept ans ; Lamartine en a vingt-neuf ; le prestige de ce prêtre est immense aux yeux d'un jeune homme avide de se pousser. « M. de La Mennais, écrira trente ans plus tard Lamartine, dans son *Histoire de la Restauration*, était plus qu'un écrivain alors ; c'était l'apôtre jeune qui rajeunissait une foi »³.

Il est aisé de voir que Lamartine se trouve ravi d'entrer en contact avec un homme entouré de gloire et dont l'amitié peut lui être précieuse. « Je vous envie d'être avec M. de La Mennais », écrit-il à Genoude, le 26 juin 1819 ; et il poursuit : je brûle « d'achever avec votre hôte célèbre une connaissance à peine ébauchée et que je désirerais si fort cultiver davantage ». Sa *Méditation Dieu*, c'est à La Mennais qu'il la dédie. Et M. Maréchal, par des rapprochements de textes, un peu surabondants peut-être, mais dont quelques-uns sont décisifs, a marqué l'indiscutable influence de la pensée mennaisienne sur plus d'une pièce des *Méditations*.

Il semble bien que ce soit à la doctrine de l'*Essai sur l'Indifférence* que Lamartine fait allusion, quand, au début du manuscrit de son *Voyage en Orient*, récapitulant les diverses influences dont l'action combinée a fait de lui un chrétien, à côté des premières leçons de sa mère et de l'élan vers Dieu dont s'était accompagné son amour pour Julie Charles mourante, il avait parlé d'une « haute philosophie » qui l'avait « plus tard confirmé dans le christianisme de sentiment par la raison et la logique »⁴.

nobles sympathies, je les garde précieusement au fond du cœur et je ne les oublierai jamais. Ah! Monsieur, Saint-Point sera le Ferney religieux de ce siècle ! Tout ce qu'il y a de jeunes hommes doués de l'esprit de vie y viendront pour s'animer à le spiritualiser, à l'infuser partout, à le reporter en haut comme une lumière céleste pour les générations avides et tourmentées qui appellent de meilleurs temps et qui souffrent du vide de leur âme que Dieu seul peut combler.

Adieu, Monsieur. Combien j'ai désiré de vous connaître ! Et maintenant que je vous ai vu et que j'ai abordé avec vous dans de platoniques entretiens tant de grandes questions, je vous admire plus que jamais et je vous aime.

J.-M. Dargaud.

1. Des Cognets. op. cit., p. 194.

2. Chr. Maréchal. *La Mennais et Lamartine*, 1907.

3. Lamartine. O. C., 1863. T. XVIII, p. 204.

4. B. N. Lamartine 43, p. 5.

A travers les doutes qu'il maîtrise, mais qui ne cessent de l'assaillir, de 1820 à 1832, c'est aux argumentations de l'*Essai* qu'il se réfère, intérieurement. La Mennais lui a fourni, pourrait-on dire, un petit système démonstratif comme mode auquel il a recours en secret lorsqu'il cherche à rasséréner sa foi hésitante ; à l'*Essai*, il doit une formule contre l'incertitude, une manière d'humble talisman qu'il invoque pour se rassurer.

On reconnaît le souvenir de l'*Essai* dans l'*Hymne au Christ*¹. C'est La Mennais qui a procuré à Lamartine cette équivalence apaisante entre raison humaine et Verbe de Dieu : « Notre raison n'est que sa raison »². C'est de La Mennais encore que vient cette idée à laquelle Lamartine s'accroche : que l'excellence de la morale prouve la vérité de la doctrine et son caractère divin. « Tout ce qui est utile avait écrit La Mennais est par là même plein de réalité » ; « toute doctrine avantageuse au genre humain [...] est une doctrine vraie »³.

Mais si le système apologétique de l'*Essai* continue, bien après 1820, d'agir sur Lamartine, il n'en va aucunement de même pour la politique religieuse de La Mennais. Affirmer, comme le fait M. Maréchal, qu'en 1829 Lamartine « s'engage déjà, sous la conduite de La Mennais, dans la voie du libéralisme chrétien »⁴ paraît pour le moins téméraire. En fait, Lamartine, qui depuis 1826 a pris position, de la manière la plus explicite, contre l'alliance des pouvoirs spirituels et temporels, se découvre de plus en plus séparé de La Mennais. Lamartine reproche aux chrétiens d'appeler à leur aide le bras séculier ; La Mennais fait grief au gouvernement de soutenir insuffisamment l'Église ; le livre de La Mennais *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église*, qui paraît en février 1829, Sainte-Beuve n'en déformera point la pensée quand il écrira plus tard : « Si l'on poussait aux conclusions rigoureuses de ce beau pamphlet, on irait droit à des Ordonnances, un peu différentes de celles de M. de Polignac, mais à des Ordonnances ». Si La Mennais tournait alors au libéralisme, s'il désertait la cause des Bourbons, c'est qu'il ne pardonnait pas à Martignac et au roi leurs dispositions, selon lui monstrueuses, à l'égard des Jésuites et des séminaires. L'État avait touché aux privilèges de l'Église ; La Mennais, en conséquence, décidait de changer l'État.

Rien ne pouvait être plus éloigné de la pensée de Lamartine qu'une pareille doctrine, qui précisait, du reste : « Le glaive matériel est nécessairement subordonné au glaive spirituel »⁵. L'évêque de Tours, en mars 1829, dénoncera, visant La Mennais, ces « écrivains téméraires qui [...] appellent sur l'Église le mépris et la haine des peuples en lui supposant des prétentions exagérées qu'elle repousse »⁶. C'était très exactement l'opinion de Lamartine ; le 25 février 1829 il déclarait à Marcellus que les seules armes du christianisme

1. Cf. Maréchal, *La Mennais et Lamartine*, pp. 173, 180, 196.

2. La Mennais, *Essai sur l'Indifférence*, éd. Garnier, s. d. T. II, p. 151.

3. *Ibid.* T. I, pp. 18 et 84. — On se rappelle les termes de la lettre de Lamartine à Léon de Pierrecloau que nous avons citée. Voici également deux textes, tout semblables, tirés du *Voyage en Orient* : « Les doctrines se connaissent à leur morale comme l'arbre se connaît à ses fruits ; les fruits du christianisme [...] sont infinis, parfaits, divins, donc la doctrine elle-même est divine ». (*Voyage*, dans O. C., 1842. T. VI, p. 220). « Ce qui est tout bon est tout vrai ; voilà toute ma polémique religieuse ». (B. N. Lamartine, 43, p. 5).

4. Maréchal, *op. cit.*, p. 197.

5. La Mennais, O. C., 1836-1837. T. IX, p. 44.

6. Cf. *Journal des Débats*, 12 mars 1829.

devaient être désormais la douceur et la tolérance ; « Il triomphera par elles, ajoutait-il ; il se compromettra avec celles de l'abbé de La Mennais et consorts ».

Ce n'est donc certes pas sous l'influence de La Mennais que Lamartine, dès 1825 environ, s'engage dans la voie du libéralisme chrétien ; et c'est avec Chateaubriand qu'il est bien plutôt d'accord, contre La Mennais précisément. Devant la Chambre des Pairs, Chateaubriand s'était écrié, protestant contre la loi du Sacrilège : « La religion est une religion de paix, qui aime mieux pardonner que punir, une religion qui doit ses victoires à ses miséricordes et qui n'a besoin d'échafaud que pour le triomphe de ses martyrs ». Et dans la préface (1826) de son *Essai sur les Révolutions*, il avait dénoncé, comme le fera Lamartine¹, ces « esprits bornés et violents qui disent la religion en péril parce que nous avons une Charte, parce que les divers cultes chrétiens sont reconnus par l'État, et surtout parce que nous jouissons de la liberté de la presse ». Aussi, bien des années plus tard, Lamartine s'élèvera encore contre les « forcenés de doctrine [...] tels, dira-t-il nommément — que La Mennais [...] ». Si vous vous refusez à vous laisser persécuter, vous êtes des factieux ; si vous ne haïssez pas ce qu'ils haïssent, vous êtes des impies. Ils ne sentent le feu sacré des religions qu'à la chaleur des bûchers qu'ils allument »².

Quand Lamartine, à la fin de 1830, voit La Mennais inaugurer sa campagne de l'*Avenir*, il applaudit, comme à un ralliement. Lui-même est un rallié, sans doute, mais il n'en a pas moins sur La Mennais le privilège de l'ancienneté. La Mennais lui fait envoyer son journal, et Lamartine l'en remercie par une longue lettre : « Monsieur, permettez-moi de vous remercier des soucis que vous avez bien voulu vous donner pour me procurer la lecture des premiers numéros de votre admirable journal [etc...] »³. Les compliments dont est remplie la première partie de cette lettre sont indéniablement sincères. Le même jour, du reste, Lamartine adressait à Cazalès une lettre, encore inédite, et qui, s'il en était besoin, servirait à nous assurer de la réelle et vive sympathie qu'éprouvait Lamartine envers la nouvelle doctrine mennaisienne :

« [...] Le Correspondant ne dit pas sa pensée tout entière. Tout homme qui tremble devant sa pensée ne doit pas l'écrire, comme tout homme qui a peur de son ombre ne doit pas marcher au soleil. Votre pensée n'est pas un hermaprodite, sans sexe parce qu'il en a deux ; elle ne peut pas être ce tissu de ménagements, de concessions timides, d'incertitudes, de réticences, de respectueux hommage à un passé mort, de terreurs devant un avenir redoutable, mais grand. Si vous avez tout cela dans l'âme, débrouillez-le. Si vous êtes dans des liens qui vous tiraillent, brisez-les ! mais vous, homme de foi, homme intact, homme d'avenir, homme de talent, de vérité, d'espérance, n'usez pas votre plume et la responsabilité de votre nom puissant sur des pages aussi ternes, politiquement parlant.

L'*Avenir* prend votre place, mais vous la lui laissez prendre méticuleusement. Voilà un journal vraiment neuf, fort, franc, à la hauteur du siècle ! Celui-là se crée son public et ne se laisse pas pâlir et éteindre par la peur de ses abonnés ou de ses tuteurs. Il n'a qu'un vice, un principe de mort en lui, sa théocratie ;

1. Cf. lettre à Virieu, 6 juillet 1828.

2. C. F. L., 1865. T. XIX. Ent. 111, p. 209.

3. Cf. *Annales Romantiques*, 1906, pp. 297-298.

idée fausse qui tuera tout ce génie et toute cette conscience s'il ne l'explique ou ne la répudie pas. Du reste, il est admirable ; et je voudrais que laissant là Le Correspondant, vous passassiez sur ce navire dont la quille est plus ferme et les voiles mieux orientées.

Voilà ma pensée toute crue. En deux conversations, je vous la rendrais sensible, et vous me diriez : oui, nous sommes sous l'influence de notre société, de nos compères et commères du royalisme et de la religion de 1817, ils nous répudieraient ; ils ne sont pas aussi haut que nous ; il faut, pour qu'ils nous lisent, descendre souvent aussi bas qu'eux. Tout cela est excellent, socialement parlant, le soir, dans un salon, entre bonnes gens de bonne compagnie. Mais cela ne vaut rien quand on veut faire un livre pour l'humanité, un livre à page quotidienne.

Là, il faut écrire presque devant Dieu seul et ne s'alarmer que devant sa conscience. Le génie s'en trouve mieux ; le siècle qui, en masse, est sincère, est satisfait ; il se forme pour vous un auditoire ; vos idées deviennent celles d'une armée intellectuelle ; le pouvoir vient à elles ; elles règnent et font le bien. Voilà pourquoi la Presse a été donnée à l'humanité.

Maintenant, dites-le moi, quoi de cela dans Le Correspondant d'aujourd'hui ? Où en est l'idée mère et le pivot ? Quel ministère en pourrait sortir ? Qui dirait ce qui grouperait ces hommes ? Des transactions, des révérences à deux partis ennemis. Ce n'est pas cela. Adieu, à revoir. Lamartine *¹.

Entre la *Politique Rationnelle* et le programme de l'*Avenir*, les ressemblances sont nombreuses ; et M. Maréchal les a parfaitement mises en lumière ; n'allons pas croire, du reste, que c'est à La Mennais seulement que Lamartine emprunte les articles de sa profession de foi de novembre 1831 ; mais l'*Avenir*, sans aucun doute, a jeté des reflets sur plus d'une page de la *Politique Rationnelle*. Lamartine d'ailleurs avait tenu à y nommer expressément La Mennais, célébrant le grand écrivain et sa « double autorité du sacerdoce et du génie »².

Mais, si fier qu'il pût être de constater son accord presque absolu avec La Mennais, Lamartine se gardait, malgré tout, d'associer trop étroitement sa cause à la sienne. Envers les hommes de l'*Avenir*, Lamartine tenait un peu la même conduite qu'à l'égard des saint-simoniens. Bien loin de songer à les suivre, c'était les enrôler sous son propre drapeau qu'il souhaitait au fond du cœur. Naïfs étaient ceux qui, comme les collaborateurs de la *Revue Européenne*, croyaient pouvoir s'annexer Lamartine.

La Mennais porte aux yeux des libéraux le poids d'un lourd passé d'intolérance, — un passé bien récent encore. Lamartine consent, certes, à faire une politesse à l'*Avenir* en lui envoyant sa Réponse « à *Némésis* » ; il ne se compromet pas autrement avec lui. Bien plus, il insiste exprès, et tenacement, sur une inquiétude qui lui reste à l'égard de la nouvelle doctrine de La Mennais : L'*Avenir* ne conserve-t-il pas des arrières-pensées théocratiques ? Ce soupçon, dont Lamartine, on l'a vu, fait part à Cazalès, il le confesse à La Mennais

1. Coll. L. B.

2. Le 5 novembre 1831, Lamartine écrit à Aimé Martin : « Je loue et estime M. de La Mennais d'avoir le courage et la vertu d'esprit de dire la vérité dure à son parti religieux et politique, et de confesser la liberté devant les uns et le Christ devant les autres. Ceci est fort et beau, c'est une tête politique ; il y en a peu ». (R. P., 15 octobre 1925).

lui-même : « Si vous entendez, lui dit-il, une théocratie sensible et réalisée temporellement dans une forme de gouvernement humain, vous n'êtes plus les hommes de l'avenir, mais d'un passé que vous ne saurez ranimer ». Il est fort probable que La Mennais répondit à la lettre où Lamartine lui exprimait sur ce point ses craintes. En tout cas, le 30 juin 1831, il s'expliquait très clairement à ce sujet dans l'*Avenir* ; c'était, disait-il, « par sa force interne et toute spirituelle » et « non par l'exercice d'aucune juridiction politique » que l'Église, selon lui, devait régner sur les cœurs et devenir « le plus ferme appui des libertés publiques ».

Lamartine fit la sourde oreille, et, publiquement, reprit son grief dans la *Politique Rationnelle*, où, condamnant avec force la théocratie il ajoutait à dessein qu'il s'agissait là d'une doctrine « que quelques hommes de foi et de talent réchauffent en vain aujourd'hui ». Personne n'est nommé ; mais chacun devine que La Mennais est directement visé ¹.

En outre, l'attitude d'hostilité qu'avait adoptée La Mennais à l'égard de Casimir Périer déplaisait fort à Lamartine. « Ce n'est pas, écrit le poète à Aimé Martin, sous le rapport d'audace contre le gouvernement que je traite bien l'abbé de La Mennais. Les injures qu'il dit à ce temps-ci retombent sur lui et ne profitent pas au temps à venir » ². Le candidat à la députation de Bergues, Toulon et Mâcon ne tenait point à apparaître à ses adversaires anticléricaux comme un homme de l'école mennaisienne ; son propre *Chant du Sacre* et ses *Harmonies* (« *Gloria patri* délayés en deux tomes », comme disait insolemment Barthélemy) lui constituaient déjà, aux yeux des libéraux, des titres d'hostilité suffisants pour qu'il n'allât point ajouter encore à ces embarras les préventions qui s'attachaient au nom de La Mennais. Les légitimismes, d'autre part, dont les voix étaient nécessaires à Lamartine, détestaient à présent La Mennais et c'est la *Quotidienne* ³ qui, avant l'élection, dénonçait dans le programme électoral de Lamartine les doctrines mêmes de l'*Avenir*. Notons du reste que le journal de La Mennais, qui sans doute tenait Lamartine pour un homme encore mal détaché du carlisme, ne fit rien pour le soutenir dans sa campagne électorale.

Ainsi tout nous prouve que sur l'évolution religieuse de Lamartine, autour de 1830, La Mennais n'eût aucunement le rôle d'un maître ou d'un guide. La Mennais n'est pour Lamartine qu'un exemple de plus — un très grand exemple, d'ailleurs — de ce mouvement qui emporte les esprits vers une interprétation nouvelle des destins du christianisme.

La condamnation de l'*Avenir* par Rome n'eut donc point, sur la foi de Lamartine, cette influence décisive que lui attribue M. Maréchal ⁴. Tout au plus, quand il apprit, à la fin de mars 1832 ⁵, que le Pape désapprouvait les

1. Pareillement, dans la préface de ses *Études Historiques*, Chateaubriand avait écrit : « On voit [...] combien nos idées sur le christianisme diffèrent de celles [...] de M. l'abbé de La Mennais » lequel, poursuivait Chateaubriand « me semble appeler les peuples (sauf erreur de ma part) à une indépendance générale sous la même domination théocratique [que celle que réclame J. de Maistre] ».

2. R. P., 15 octobre 1925.

3. Cf. *La Quotidienne* du 21 juin et 6 juillet 1831.

4. Ch. Maréchal, *op. cit.*, p. 308.

5. Le J. S. L. du 31 mars 1832 annonçait : « L'*Avenir* ne sera plus publié ».

campagnes de La Mennais et que l'*Avenir* disparaissait, put-il, en hochant la tête, se confirmer dans sa conviction, déjà à demi-faite, que Rome achevait son suicide. Mais soyons sûrs que les « victoires » d'Albani ont compté plus, pour achever de détacher Lamartine du pouvoir romain, que le mauvais accueil réservé par le Pape aux « pèlerins de la liberté ».

De l'enseignement mennaisien, une idée cependant continue à vivre dans l'âme de Lamartine, — idée redoutable dont La Mennais lui-même éprouve alors la dramatique fécondité ; l'*Essai*, pour démontrer la vérité du catholicisme, s'était dangereusement appuyé sur l'argument du consentement universel. L'observation du milieu spirituel a conduit La Mennais, en 1829, en présence de l'élan si décidé du siècle vers la liberté, à proclamer « sans détour » : « ce mouvement est trop général, trop constant pour que l'erreur et les passions en soient l'unique principe »¹. Lamartine, qui n'a pas oublié les leçons de l'*Essai*, déclare à son tour en propres termes : « Une idée que le monde entier avoue, adopte, conçoit, défend ne peut pas être une erreur »².

Le siècle se détache du catholicisme, le siècle réclame une réforme dans l'ordre religieux, le siècle appelle un développement nouveau du dogme, une métamorphose de la foi. Il ne se peut pas que le siècle ait tort, puisque « la raison est divine aussi »... En novembre 1848, examinant avec sévérité le discours de Lamartine sur l'inauguration de la Constitution, les *Annales de Philosophie chrétienne* écriront : « C'est proprement le système de l'abbé de La Mennais, que la raison de tous est une chose divine, est la voix de Dieu, et que c'est elle qui fait la vérité ».

Là se trouve vraiment la plus profonde trace de l'influence mennaisienne sur Lamartine ; et c'est en ce sens seulement qu'on peut dire qu'en 1830 encore La Mennais a pesé sur la pensée religieuse de Lamartine ; bien plutôt devrions-nous conclure que Lamartine et La Mennais ont été tous deux emportés en même temps par les conséquences d'une idée qui leur avait servi d'abord à prouver, ou à admettre, ce qu'elle leur ordonnait maintenant d'abandonner.

*
* *

Au lendemain de la mort de Lamartine, Martin-Doisy retraçant brièvement la carrière du grand poète et la courbe de sa pensée, écrivit les lignes suivantes : « M. de Lamartine fut entraîné plus tard [— après les *Méditations* et les *Harmonies* —] dans une mauvaise direction par un homme d'une valeur très secondaire [...]. Aimé Martin, plus âgé d'une dizaine d'années que l'auteur des *Méditations*, exerça sur M. de Lamartine une fâcheuse influence. De cette liaison est sorti ce qu'il y a d'hétérodoxe dans *Jocelyn* »³.

L'affirmation est catégorique ; voici un autre témoignage, concordant, et dont la seule existence paraît apporter une intéressante confirmation aux

1. La Mennais, *Des Progrès de la Révolution*... dans O. C. T. IX, p. 22.

2. Lettre à Virieu du 24 octobre 1830.

3. R. P., 1869, T. II, p. 484.

propos de Martin-Doisy. Le 22 juillet 1840, Falconnet, qui connaissait bien Lamartine, déclarait à Collombet : Aimé Martin « prétend être son seul ami [le seul ami de Lamartine] et son guide philosophique [...]. Il peut se vanter, si c'est là un mérite, d'avoir altéré ses premières convictions »¹.

Il est certain que Lamartine fut attaché à Aimé Martin par les liens d'une affection profonde. Cette amitié était née en 1824 ; elle ne se détendit jamais. En 1829 on voit Aimé Martin se dépenser avec une ardeur sans pareille pour assurer l'élection de Lamartine à l'Académie. Au début de 1830, il avance au poète trente mille francs pour lui permettre de racheter Milly à Montherot. C'est Aimé Martin qui s'occupe de corriger, de faire imprimer, de répandre l'Ode au Peuple du 19 octobre. Lamartine, en 1834, essaye à son tour de faire élire Aimé Martin à l'Académie². Aimé Martin compte parmi les familiers les plus assidus du salon de la rue de l'Université ; il ne cessera de secourir Lamartine dans ses difficultés d'argent. Le 20 mai 1844, il rédige un testament qui fait de Lamartine, après Madame Aimé-Martin, l'héritier de toute sa fortune. Quand il meurt, le 22 juin 1847, il est créancier de Lamartine pour soixante-dix mille francs et le 6 juillet 1847 sa veuve nomme « M. Alphonse de Lamartine, député de Mâcon, l'homme, écrit-elle, que mon cher mari a le plus aimé sur la terre »³ son exécuteur testamentaire⁴. Pour le seul Aimé Martin Lamartine acceptera de déroger à la loi qu'il s'était imposée de ne jamais prendre la parole devant une tombe ; « un des meilleurs d'entre nous nous a quittés », dira-t-il ce jour-là, dans cet ultime adieu jeté à celui qu'il appelle « ce frère de mon cœur et de mon choix ».

Deux ans après, il consacrera à Aimé Martin les dernières pages de sa nouvelle préface des *Recueils*, célébrant cet ami qu'il loue d'avoir été pour lui « sévère par tendresse [...] quand il le fallait [...] Je ne le regretterai jamais assez [...] ; il vivait en moi [...] ». A trois reprises, le *Cours Familier de Littérature* évoquera encore Aimé Martin et son cœur « pur, candide, enthousiaste ». Ils étaient, lui et sa femme, dira Lamartine, des « amis de toutes les heures » Le poète tentera de dessiner ce visage inoublié qui souvent « penché en arrière, écartait d'une vive saccade les mèches de sa noire chevelure »⁵. A la Petite-Muette, cette triste demeure où Lamartine acheva sa vie, un buste d'Aimé Martin veillait dans le corridor, un portrait de lui était fixé dans la chambre même de Lamartine.

1. Cf. M. Roustan, *op. cit.*, p. 77.

2. De Mâcon, le 8 octobre 1834, Lamartine demande à Pierre Lebrun s'il est disposé à donner sa voix à Aimé Martin. « Si oui, ajoute Lamartine, je ferai le voyage de Paris pour lui porter la mienne ». Cf. R. B., 12 juillet 1913.

3. « Dites à Aimé Martin, disait Lamartine à Dargaud le 14 juillet 1844, [...] que je l'aime de toutes mes forces ».

4. Cf. R. H. L., 1910, pp. 374 sqq.

5. C. F. L. Ent. 141. T. XXIII, pp. 624-632. — Ent. 150. T. XXV, p. 330. — Ent. 151. T. XXVI, p. 75. Cf. également, dans les *Mémoires Politiques*, une allusion à l'« intrépide et honnête Aimé Martin » (O. C., 1863. T. XXXVII, p. 292). — H. de Lacretelle dans son ouvrage *Lamartine et ses amis* (p. 11) paraît traiter sans bienveillance Aimé Martin. Il le représente « porteur d'une figure ingrate que rayaient deux petites moustaches noires ». « Il m'a toujours paru, ajoute-t-il, en même temps silencieux et gourmé ». — Quant à Sainte-Beuve, il exécute Aimé Martin d'un seul mot, dans une note : « Aimé Martin, (un sot) [etc...] ».

Il avait huit ans de plus que le poète, — étant né en 1782. Son prestige était d'avoir épousé la veuve de Bernardin de Saint-Pierre, de posséder tous les papiers du grand homme et de vouer un culte filial à sa mémoire. C'est lui qui, en 1826, avait publié la *Correspondance* de Bernardin, après avoir rassemblé ses œuvres dans une grande édition. L'on sait du reste quelle admiration quasi-dévotieuse Lamartine portait à l'auteur de *Paul et Virginie*.

Fidèle à son maître illustre, Aimé Martin était déiste ; il manifestait même à l'égard de l'Église une hostilité soutenue. En 1831, il était occupé à écrire un *Abrégé critique de l'histoire du Christianisme* dont, en août, il soumit un fragment à Lamartine.

Rien n'est plus instructif que de lire les lettres qu'adresse alors Lamartine à son ami, et qui sont remplies d'allusion à cet ouvrage¹. On y voit le poète attaché à retenir de toutes ses forces Aimé Martin pour l'empêcher de se « constituer en hérésie » avec le « catholicisme rationnel de cette époque ». Il conjure Aimé Martin de ne pas brûler ses vaisseaux, de ne pas s'aliéner les catholiques. Il faut, lui dit-il, que vous puissiez « être lu et goûté de tous les chrétiens, par conséquent des catholiques, les chrétiens par excellence ». Le point essentiel, déclare Lamartine, est d'éviter une « dissension amère » qui provoquerait « l'infructuosité (*sic*) de l'ouvrage ». Et tout de même, il faut faire des distinctions ! « Si vous ne voulez pas séparer le christianisme, principe, ou l'Église, qui le représente ainsi, d'avec l'administration de cette Église et son personnel qui ont été souvent opposés à son esprit, nous ne pouvons pas nous entendre ». Déjà Lamartine a obtenu une concession d'Aimé Martin : « J'approuve l'amendement, lui écrit-il, mais je vous en demanderai beaucoup dans ce sens, jusqu'à ce que la nature de l'ouvrage passe de l'hostilité à l'affection pour le catholicisme », un catholicisme, ajoute-t-il, « largement et philosophiquement entendu ».

Ce livre redoutable, Lamartine voudrait, — selon cette formule commode de conciliation verbale dans laquelle il cherche refuge — qu'il fût l'ouvrage d'un « catholique philosophe ». Au moins, lui demande-t-il avec une sorte d'angoisse suppliante, séparez « du catholicisme même, la doctrine vivante et permanente » ! Mais quoi ? Cette concession dernière accordée au déisme, que restera-t-il donc à livrer ? Et qu'est-ce que cette « doctrine vivante et permanente » qui n'est plus le catholicisme ? Quels en seront les articles ? Ce vague symbole peut-il être autre chose qu'une religion naturelle qu'on nommerait tout de même christianisme ?

Lorsque Lamartine reviendra d'Orient, il trouvera achevé et prêt à paraître le livre d'Aimé Martin, un livre agrandi, revêtu d'un titre paisible, où l'ancien « abrégé critique de l'Histoire du Christianisme » ne formera plus qu'un long chapitre, intitulé cette fois « Études morales de l'Évangile ». L'esprit de l'ouvrage n'aura pas changé ; mais Lamartine aura enfin accompli sa volte-face. Et nous pourrions déceler sans peine les correspondances singulières qu'offriront alors sa pensée nouvelle et la pensée d'Aimé Martin, demeurée en 1834 ce qu'elle était en 1831.

1. Ces lettres ont été publiées par Louis Barthou dans la R. P. du 15 octobre 1925.

III

La pensée religieuse de Lamartine après 1832.

Le voyage qu'entreprend Lamartine en juin 1832, et qui doit le conduire en Asie Mineure, est-il vraiment cette marche à l'oracle dont on a souvent parlé ?¹.

A ce voyage, il n'est pas douteux — et nous l'avons vu² — que Lamartine ait songé d'abord comme à une expédition littéraire indispensable à la réalisation de son grand Poème. Mais il semble bien également que, sans trop l'avouer à ses familiers, Lamartine ait vu, de plus en plus, dans ce voyage longtemps attendu, autre chose encore qu'une exploration nécessaire des contrées qu'il voulait peindre dans son épopée. A Gino Capponi, le 14 août 1831, il confiait que les « excursions » qu'il projetait en Syrie et ailleurs seraient « philosophiques autant que poétiques ». A la fin de sa *Politique Rationnelle*, il donnait avis à la France qu'inutile en ce moment pour elle, et repoussé, par ses compatriotes, de la vie publique, il allait chercher en Orient « les vestiges de l'histoire » et les « monuments de la régénération chrétienne ».

Tourmenté comme il l'était d'incertitudes religieuses, assailli de doutes, environné de sollicitations, sans doute voulait-il aussi tenter ce recours suprême d'un pèlerinage, essayer d'une visite et d'une prière au tombeau du Christ, tâcher de ranimer là-bas sa foi à demi-morte. Dargaud, qui s'était entretenu avec Lamartine à la veille de son départ pour l'Orient, lui aurait « prédit », s'il faut l'en croire, « qu'il y perdrait son reste d'orthodoxie ». « Il n'en était pas bien sûr, nous dit Dargaud dans ses Mémoires ; il voulait encore tenter cette épreuve et savoir ce que les souffles de la Palestine lui sèmeraient dans l'âme »³.

Le manuscrit du *Voyage en Orient* nous révèle chez Lamartine, quittant Marseille et commençant sa navigation, l'état d'âme d'un vrai pèlerin, confiant, et attendri. Ma pensée, écrit-il est « amoureuse [...] des traces humaines et surtout divines du religieux Orient »⁴. Ces grandes images sacrées que sa mère, s'aidant de la Bible de Royaumont, avait évoquées pour son enfance, il voudrait les voir au naturel, posséder du regard, toucher de ses mains cette terre, ces eaux, ces objets dont les noms rayonnent : la Judée, le Jourdain, les oliviers de Gethsémani, la fontaine de Siloë. « Je ne voulais pas mourir sans avoir dit : et moi aussi ! sans avoir remué de mes mains un peu de cette poudre qui fut la terre de notre première mère, la terre des prodiges, sans avoir baisé surtout les murailles écroulées de cette Jérusalem du Christ où le Verbe divin se révéla à la pensée humaine ». « Comment, chrétien, ne pas chercher et adorer les pas

1. Ainsi M. Jean des Cognets, dans son beau livre sur *La vie intérieure de Lamartine* (p. 208) déclare que Lamartine « va chercher en Orient la mystérieuse consécration des grands conducteurs de peuples ». Et plus loin (p. 209) « Qu'est-ce que Lamartine espère trouver au tombeau de Jésus-Christ ? Une foi vivante ».

2. Cf. *supra*, pp. 84-85.

3. Des Cognets, *op. cit.*, p. 207.

4. B. N. Lamartine, 43, p. 1.

du Christ sur ces collines calcinées [...] Ce pèlerinage, ajoute-t-il sinon du poète, au moins du chrétien aurait plu à ma mère »¹.

Quand Lamartine rédigea, à son retour, l'Avertissement du *Voyage en Orient*, il expliquera sincèrement les deux raisons déterminantes qui l'ont poussé à partir : à côté du motif d'ordre littéraire, le motif philosophique : « Il me semblait aussi que les doutes de l'esprit, que les perplexités religieuses devaient trouver là leur solution et leur apaisement ». Et dans le « Récit » de sa *Chute d'un Ange*, le poète, qui se met en scène, affirmera expressément qu'il est allé en Orient

Pour chercher un rayon de pure vérité

et qu'il a tout risqué, tout sacrifié. pour s'en aller là-bas interroger Dieu :

J'ai pris par chaque main cette enfant, cette femme,
J'ai confié leur vie aux flancs de ce vaisseau
Comme on emporte tout dans le pan d'un manteau.
J'ai risqué mes trésors, mes amours et ma vie ;
Que voulez-vous de plus qu'un homme sacrifie !

Dans le secret de son âme, lorsqu'il s'embarque sur l'*Alceste*, il supplie sa mère de l'aider à retrouver, en Terre Sainte, ses ferveurs de petit enfant ; et il demande au Seigneur qui, debout sur les flots, donna la main « à son apôtre de peu de foi, — comme moi », dit-il, de le secourir pareillement et de lui tendre cette « main céleste dont j'ai plus besoin, ajoute-t-il encore, que [l'apôtre] dans des tempêtes d'opinion et de pensées plus terribles »². Troublé, malheureux, il implore, en s'en allant prier au sépulcre du Fils de l'Homme, la grâce de devenir enfin tel que sa mère l'aurait voulu, tel qu'autour de lui la foule le croit être, tel que sa Julia se l'imagine : un vrai chrétien.

... Cependant que Sainte-Beuve, qui guette de son regard aigu celui dont il vient de signaler le « scepticisme » grandissant, écrit sur lui une phrase perfide et prophétique : Lamartine, dit-il, « nous reviendra bientôt plus pénétré, plus affermi encore, après avoir touché le berceau sacré des grandes métamorphoses »³.

Jusqu'aux premiers jours de décembre 1832, Lamartine demeura dans les mêmes dispositions intérieures.

Écoutons-le, à bord du bateau qui l'emporte vers le Liban, justifier, exalter la prière que raillent dit-il, « ces superbes enfants du siècle impie à qui Voltaire et le Constitutionnel ont enseigné leur sublime sagesse »⁴. Toujours, il éprouve le besoin de se réexpliquer à lui-même (sous prétexte de donner ses raisons au

1. *Ibid.*, pp. 4 et 5.

2. *Voyage en Orient* dans O. C., 1842. T. VI, p. 330.

3. R. D. M., 1^{er} octobre 1832.

4. B. N. Lamartine, 43, p. 12. — Ces précieuses indications sur la pensée religieuse de Lamartine de juillet à décembre 1832 nous sont fournies par l'examen des manuscrits du *Voyage en Orient* conservés à la Bibliothèque Nationale. M. Ch. Maréchal les a soigneusement étudiés et en a relevé les variantes qu'il a publiées dans son ouvrage, auquel nous nous sommes déjà référés. Le manuscrit de la Bibliothèque Nationale offre malheureusement de très grandes lacunes. Je dois à la généreuse obligeance de Madame Gabriel Thomas d'avoir pu prendre connaissance d'un autre fragment des manuscrits du *Voyage*, dont les albums sont aujourd'hui dispersés.

public) les motifs de sa fidélité au catholicisme. La vérité est pour moi, déclare-t-il, « dans la seule doctrine révélée qui, par sa pratique, produit tout bien ici-bas, promet et assure toute félicité ailleurs » ¹. Devant Lady Stanhope, courageusement il confesse son « humble christianisme » ², cette foi qu'il appelle ailleurs « la seconde vie de mon âme » ³. Plus loin, dans une page où passe une sorte de naïveté plaintive qui semble vouloir désarmer l'adversaire en lui refusant le combat, il écrit encore :

« Je suis chrétien, parce que la fibre de mon cœur est chrétienne, parce que ma mère m'a fait sucer un lait chrétien, parce que les sympathies de mon âme et de mon esprit sont pour la magnifique et transcendante doctrine du Christ, parce que cette foi a été semée à mon insu dans mon cœur comme un don de Dieu et non comme un don de l'homme et y a germé avec la raison malgré tous les vents contraires, parce qu'enfin ma croyance est un fait qui ne se discute pas, mais qui est ; et parce qu'une foi est un don, il suffit qu'elle soit démontrée à la raison ; là où est la plupart des vertus humaines, là doit être le plus de vérités divines ; toutes les autres logiques sont contestables ; celle-là seule satisfait le cœur et apaise l'esprit. Les petites disputes de détail sont faites pour les petits esprits, bonnes seulement à alimenter les haines et à armer les sectes. Pitié ! * » ⁴.

Au premier contact avec la Terre Sainte, il lui semble que Dieu l'exauce, et que la grâce tant demandée lui est accordée : « Je sentis en moi comme si quelque chose de mort et de froid venait à se ranimer, à s'attédir » ⁵. Bonheur inouï, à peine espéré ! Serait-ce possible que le miracle se fût produit, qu'à peine entré dans la Palestine, il éprouvât déjà au fond de lui cette résurrection mystérieuse ! Sa foi glacée se ranime. Comme une eau gelée et qui se met à fondre, il la sent sourdre délicieusement dans son cœur. Il se jette à genoux. « Cette terre qui avait germé le Christ » et qui lui rendait la félicité intérieure, « trois fois * » ⁶ il colle ses lèvres sur elle.

Il s'avance à travers ce pays, « théâtre [...] du grand drame où la divinité et l'humanité jouèrent chacune leur rôle, l'homme crucifiant, le Dieu crucifié » ⁷. A l'enivrement des « impressions poétiques, matérielles, que je recevais, écrit-il, de l'aspect et du nom des lieux », se mêlait « un sentiment plus vivant de respect, de tendresse et d'adoration * » ⁸. Le voici à Cana « lieu du premier miracle du Sauveur » ⁹. Il approche de Bethléem. « C'était là, à quelques pas de moi, que l'enfant-Dieu * avait pris naissance » ¹⁰. Au tombeau de la Vierge, il s'age-

1. *Ibid.*

2. B. N. Lamartine, 46, p. 14.

3. Ms. Thomas.

4. *Ibid.* — Lamartine ne laisse subsister de ce texte, pour l'édition, que les deux premières lignes. Cf. *Voyage en Orient* dans O. C., 1863. T. VI, p. 309.

5. *Voyage en Orient*, 1835. T. II, p. 26.

6. Ms. Thomas.

7. B. N. Lamartine, 46, p. 6.

8. Ms. Thomas.

9. *Voyage en Orient* dans O. C., 1842. T. VI, p. 337.

10. Ms. Thomas.

nouille, il invoque « celle dont toute mère apprend de bonne heure à son enfant le culte pieux et tendre »¹. Il se remémore au Jardin des Oliviers « cette nuit, veille de la rédemption du genre humain »² et il ramasse à terre des olives comme, au bord du Jourdain et sur les rives du lac de Genezareth, il a ramassé des coquillages, des petits cailloux, « pour les porter, dit-il, à des amis moins heureux que moi »³. Le 7 octobre, il avait écrit à sa femme, du couvent de Nazareth : « Nous y restons aujourd'hui, à parcourir pieusement les lieux saints et ce séjour consacré par un si prodigieux mystère »⁴.

Sans doute, il sourit des « pieuses fraudes » qu'a multiplié le zèle maladroit des moines. Mais son indulgence leur est toute acquise. De ces fraudes, dit-il, « personne n'est coupable » ; une crédulité trop prompte « dépare » en la voulant orner de « broderies » d'emprunt « la simple et riche étoffe des traditions religieuses ». Au reste, poursuit-il, quoiqu'en dise un siècle malveillant, « je n'ai vu aucun scandale dans ces maisons de moines de Terre Sainte ». Bien au contraire, « quelques-uns même » de ces religieux lui ont semblé « de véritables saints »⁵. Le *Voyage en Orient*, dans son manuscrit du moins, ne nous montre jamais Lamartine jouant à l'esprit fort. A coup sûr, comme la plupart des voyageurs, il note au passage certaines erreurs trop criantes de la tradition légendaire (quant au Thabor, par exemple) ; mais on le voit en même temps accueillir sans résistance des identifications de lieux cependant bien suspectes. C'est ainsi qu'à Nazareth, il écrit, avec une confiance assurée : « Il n'est pas douteux que le couvent, et surtout l'église n'aient été primitivement construits sur la place même qu'occupait la maison du divin héritier de la terre et du ciel »⁶.

Que se passa-t-il en lui lors de sa visite au tombeau du Christ ? Nous le savons mal, et ce point important du drame demeure assez obscur. Voici ce qu'on peut lire à ce propos dans le *Voyage en Orient*⁷ :

« Ma prière fut ardente et forte. Je demandai de la vérité et du courage devant le tombeau de celui qui jeta le plus de vérité dans le monde et qui mourut avec le plus de dévouement à cette vérité dont Dieu l'avait fait le verbe ; je me souviendrai à jamais des paroles que je murmurai dans cette heure de crise pour ma vie morale. Peut-être fus-je exaucé : une grande lumière de raison et de conviction se répandit dans mon esprit et sépara plus clairement le jour des ténèbres, les erreurs des vérités ; il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme longtemps vagues et douteuses et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher un rivage où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles

1. *Voyage en Orient*, loc. cit., p. 427.

2. *Ibid.*, p. 428.

3. *Ibid.*, p. 323.

4. Lettre p. p. M. R. Doumic. R. D. M., 15 août 1908.

5. *Voyage en Orient*, loc. cit., pp. 337, 345, 443.

6. *Ibid.*, p. 316.

7. Dans la réimpression du *Voyage* pour l'édition des Œuvres Complètes en 1860-1863, Lamartine fit subir à son texte (ou y laissa pratiquer) des retouches et des coupures. Si l'on se sert de cette édition, il est indispensable de contrôler tous les passages où il est question de religion, en les rapprochant d'une édition antérieure, — de l'édition originale (1835), si possible. L'édition des O. C. de 1842 reproduit très fidèlement le texte de 1835.

et un courant contraire à celui qui les a poussées jusque-là. Ce fut pour moi un de ces moments. Celui qui sonde les pensées et les cœurs le sait et je le comprendrai peut-être moi-même un jour. Ce fut un mystère dans ma vie, qui se révélera plus tard »¹.

Ces lignes — assez étranges vers la fin — veulent donner à croire qu'une sorte de révélation fut faite au Saint-Sépulcre, à Lamartine, — que ses incertitudes furent levées ce jour-là, qu'une sorte de conversion s'opéra en lui sous l'effet d'une « grande lumière de raison » qui lui fit découvrir soudain le nouveau symbole de sa foi ; ses pensées, nous dit-il, revinrent sur elles-mêmes avec « un courant contraire » à celui qu'elles avaient jusqu'alors. En somme, Lamartine, quand il rédige ce passage de son *Voyage en Orient*, date de sa visite au tombeau du Christ sa décision d'abandonner le catholicisme et son adhésion à une forme religieuse nouvelle.

Il est bien regrettable que nous ne possédions aucun manuscrit de ce texte. L'album où Lamartine a relaté son bref séjour à Jérusalem ne figure pas parmi les albums conservés à la Bibliothèque Nationale ; il n'est pas à Saint-Point ; il n'appartient à aucune des collections privées que nous avons pu examiner.

Bien des raisons portent à croire que la lecture du premier manuscrit — je veux dire des notes mêmes que Lamartine jeta à son retour de Jérusalem — nous apporterait des surprises ; et je doute que nous y retrouvions, si quelque jour ce précieux document nous est révélé, les affirmations capitales qu'on lit dans le texte de l'édition.

Dans les lettres que Lamartine écrit à sa femme, à Virieu, à Cazalès pendant son pèlerinage en Palestine ou au retour, aucun mot ne fait allusion à un grand événement intérieur. Tout semble s'être passé sans tumulte. « J'ai trouvé la peste à son apogée à Jérusalem, dit-il à Virieu, le 12 novembre, tous les couvents fermés et communications interrompues. Malgré cela je suis entré et j'ai tout visité en pensant à vous » ; et il écrit à Cazalès : « Priez [Dieu] pour nous. Je l'ai prié pour vous et tous mes amis au tombeau du Sauveur du monde »². Après sa prière au Sépulcre, il a fait dire pieusement une messe par le curé de Jérusalem pour les siens et ses amis et lui-même... On sait du reste dans quel esprit d'« humble christianisme », Lamartine abordait la ville sacrée. Songeons aussi que cette visite de Jérusalem fut faite en toute hâte, et presque bâclée ; l'inquiétude de la contagion talonnait la petite caravane ; c'est au pas de course, ou presque, que Lamartine accomplit cette partie de son pèlerinage.

Pour tenter d'entrevoir ce que devait être la relation première et authentique de la prière du poète au Saint Sépulcre, nous avons mieux que ces conjectures. Quand Lamartine revint en France, à l'automne 1833, il lut à Dargaud les notes qu'il rapportait de son voyage, et, particulièrement, le passage qui concernait la visite au tombeau du Christ. Et Dargaud, qui surveillait attentivement l'évolution religieuse du poète, et qui cherchait à le gagner à son rationalisme déiste, Dargaud n'en fut pas content : « méditation énigmatique » juge-t-il, « bégaïement incertain entre une religion légendaire et une philosophie [...] rien de plus »³. C'est à la suite de cette lecture que Dargaud, qui vivait alors à Monceau

1. *Voyage en Orient*, 1835. T. II, p. 194.

2. Lettre publiée dans le J. S. L. du 6 mars 1833.

3. Des Cognets, *op. cit.*, p. 216.

sous le toit de Lamartine, décida d'écrire à son hôte, le 1^{er} décembre 1833, cette lettre « scandaleusement hardie » qu'a publiée M. Jean des Cognets, et qui est une manière de mise en demeure : « [...] quand donc prierez-vous tout seul ? Quand sortirez-vous des légendes du clocher ? »¹. Et Dargaud glisse dans cette étrange lettre une phrase qui retient notre attention, comme elle semble bien avoir retenu, très fortement, l'attention de Lamartine : « Pourquoi ne revien-driez-vous pas de votre caveau du Saint-Sépulcre comme Descartes sortit de son poêle de Hollande, avec le beau déisme des sages, ce déisme d'autant plus religieux qu'il est exempt de toute superstition ? ».

N'aurions-nous pas ici même, sous la main, le texte, l'idée, qui vont décider Lamartine à retoucher ses notes, et à écrire — l'année suivante, sans doute, au printemps — les lignes qui paraîtront dans l'édition ? Suggestion bien séduisante, que celle qu'a proposée Dargaud ! Lamartine n'est plus catholique ; il lui faut faire accepter, à ceux qui l'aiment, à ceux qui le détestent aussi, cette tragique métamorphose que l'on peut, si facilement, qualifier de mots cruels ; voici un procédé de présentation qui peut tout arranger, — ou du moins pallier à bien des ennuis. Oui, j'ai changé, dira Lamartine ; mais savez-vous où j'ai changé et qui m'a changé ? C'est au Sépulcre de Jésus-Christ que s'est opérée ma transfiguration ; c'est Dieu lui-même qui, dans cette mystérieuse enceinte, m'a illuminé de sa raison, a séparé en moi « le jour des ténèbres, les erreurs des vérités »². Ainsi Lamartine abritait sa désertion derrière une loi d'obéissance au commandement même de Dieu ; et de quelle autorité, du même coup, il pouvait revêtir son nouvel enseignement, en se donnant comme le messager du Tout-Puissant, directement éclairé d'en haut, en une heure prodigieuse qui avait fait de lui — ainsi qu'il semblait le dire — l'héritier même du Verbe et son successeur, divinement chargé de promouvoir sa doctrine refaite pour les temps nouveaux.

Le vrai drame ne s'est pas joué le 20 octobre, mais le 7 décembre. Il ne s'est pas joué à Jérusalem, mais à Beyrouth. Pour des raisons de convenance et d'habileté, Lamartine a modifié la réalité, confondu les lieux, les dates, les faits. L'essentiel, selon lui, se trouvait maintenu : alors qu'il était en Orient, à la fin de 1832, sa pensée longtemps incertaine et désespérément tendue vers la foi catholique, s'est retournée sur elle-même et a cru trouver la lumière et la paix dans une voie « contraire » à celle où elle s'efforçait en vain d'avancer.

Cependant, à Jérusalem, quelque chose, je le crois, de grave, de très douloureux s'était passé dans sa vie intérieure, sans que peut-être le poète s'en fût avoué tout de suite à lui-même l'importance. De cette visite au tombeau du Christ, il avait, en secret, beaucoup attendu. Sa foi chrétienne qui lui avait paru, lorsqu'il entrait sur la Terre Sainte, se réchauffer, revivre, il avait eu sans doute l'espoir frémissant de la voir, lorsqu'il serait agenouillé devant le pierre même du Sépulcre, éclater en lui avec une force irrésistible, l'envahir tout entier, l'emporter dans une ivresse céleste. Déception. Étaient-ce les circonstances défavorables, et cette précipitation qui s'imposait à cause de la peste ? Lamartine

1. *Ibid.*, p. 218.

2. M. Gustave Lanson avait déjà indiqué qu'il ne croyait guère, pour sa part, à cette illumination de Lamartine au Saint-Sépulcre. « Sa grande imagination de poète, écrivait M. Lanson dans une note de son édition critique des *Méditations* (T. II, p. 396) vit la beauté d'une vie qui se renouvellerait au tombeau du Christ, et pour qui Jérusalem serait comme la ligne de partage des deux versants ».

ne connut pas à Jérusalem, cette grâce qu'il attendait. Le texte qu'il lut à Dargaud devait porter la trace de cette déconvenue amère. Allons ! il fallait donc se résigner à se débattre encore et toujours entre les exigences de la fidélité et les sollicitations de l'esprit ! Rien n'était changé, hélas, à cette gêne étouffante dont il avait tant espéré se voir délivré, enfin.

On imagine cette rédaction primitive de la prière au Saint-Sépulcre ; émotion sans chaleur, adorations rapides, propos ambigus où se mêlent des expressions chrétiennes et des mots plus vagues, teintés de déisme... Lorsque le poète vient trouver Dargaud, le 1^{er} décembre 1833, pour répondre de vive voix à sa lettre audacieuse, il lui avoue qu'il « incline » au déisme : « Je l'ai bien éprouvé, lui dit-il, au Saint-Sépulcre »¹.

Et si l'on prend garde à certains passages des lettres que Lamartine, le 12 novembre 1832, écrit à Virieu et à Cazalès on, s'aperçoit qu'il insiste maintenant d'une manière toute particulière sur la hauteur qu'il faut prendre pour juger sainement du présent. On dirait que de son voyage à Jérusalem il rapporte une sévère leçon de relativité, et que sa conviction, déjà faite avant son départ pour l'Orient, de l'évolution du monde et de la succession irrévocable des formes politiques et religieuses, s'est trouvée soudain renforcée singulièrement, comme si ce pèlerinage aux Lieux Saints, au lieu de le convaincre que le catholicisme portait en lui des promesses d'éternité, l'avait au contraire persuadé davantage, et plus tristement, que toutes ces choses vénérées avaient cessé d'être vivantes et qu'il ne restait plus là qu'une dépouille encore chérie, mais inerte. Écoutons-le parler à Virieu de ces « ruines d'empires et de religions » qu'il vient de voir, et dont le spectacle rend « bien humble, dit-il, et bien résigné à la destinée inconnue du monde futur ». Il a reçu, à cette date, les journaux français qui lui ont appris la condamnation officielle et définitive de l'*Avenir*. Ses lettres n'en disent mot, mais il est bien permis de penser qu'il songe à ces querelles, pour lui désormais si lointaines, si médiocres, si ridiculement infimes, quand il écrit à Cazalès : « Tout ce bruit, tous ces systèmes de Paris font pitié quand on les voit du haut du Liban ». Et à Virieu, encore : « Nos politiques de système exclusif et de partis tombent bien bas à l'œil de la raison quand on les contemple de si loin et de si haut ». Les mots qu'il ajoute, pour l'un comme pour l'autre de ses correspondants sont étrangement significatifs ; à Virieu il déclare : « Fais attention à ce que je te dis là ! » : ceux qui croient tout perdu quand se brisent « une forme, une idée » sont des fous ; « ce n'est pas là de la philosophie : Dieu seul est Dieu ! » ; et à Cazalès : il faut, dit-il, s'élever « au-dessus des partis pour dépendre de Dieu seul ; *élargissez votre esprit, et foulez aux pieds de l'Esprit du Seigneur l'esprit de parti, cet ange du mal* » ; « la Providence, dit-il encore dans la même lettre, *nous détache jour à jour de ces ancrs d'affections que nous jetons vainement sur un fond de sable. Oh ! que tout est triste ! et plus encore pour moi que pour vous, car je n'ai pas un bâton si ferme dans la main et l'avenir ne brille pas pour moi de la même évidence* », »²

Des lignes comme celles-là laissent bien entrevoir tout de même un Lamartine moins proche encore du catholicisme après sa visite aux Lieux-Saints qu'avant, et plus troublé, plus anxieux...

1. Des Cognets, *op. cit.*, p. 220.

2. Coll. L. B. Ces lignes de la lettre à Cazalès (12 novembre 1832) avaient été coupées dans le texte reproduit par le J. S. L. du 6 mars 1833.

Mais voici que va se produire, par l'effet d'une souffrance affreuse, la cassure décisive que préparaient tant de lézardes, depuis longtemps ouvertes et qui allaient se multipliant.

*
* *

« Et il était à craindre qu'il ne perdît la foi dans le malheur ».

Chateaubriand, *Les Martyrs*, VII.

Le 7 décembre 1832, avant le lever du jour, la petite Julia, l'unique enfant de Lamartine, expirait.

Ce fut pour son père une douleur sans nom ; l'abîme s'ouvrait sous ses pieds. Dans ce gouffre, avec son bonheur, s'engloutit d'un seul coup l'édifice tremblant et déjà plus qu'à demi ruiné de sa foi.

On se souvient de cette confession que Lamartine avait faite à Virieu autrefois : « Je t'avouerai, lui disait-il en 1818, que la force de [ma] conviction personnelle croît ou faiblit en moi en suivant les phases de ma destinée et de mes souffrances ; qu'irrésistible dans les moments de bonheur et de lucidité, elle disparaît presque totalement quand le malheur m'accable, et que le désespoir l'éteint tout à fait ». (8 août 1818) ¹. Trois jours après, il lui écrivait encore : « L'espérance [...] m'a bien l'air de ressembler aux faux amis, chauds dans le bonheur, froids et nuls dans l'extrême adversité [...]. Heureux [...] l'homme qui croit, heureux celui qui espère seulement comme je croyais, comme j'espérais avant un malheur sans remède ! » (11 août 1818).

La voici venue, l'heure du désespoir, du pire désespoir que Lamartine ait jamais connu. Il demeure « frappé de la foudre » ², et dans la « stupeur », devant cette « ruine de tout [son] avenir » ³. Il dit : « Ma vie me semble finie [...]. Je ne sais à quoi, ni pourquoi, ni pour qui l'employer » ⁴. Les larmes l'étouffent.

Ah ! lorsqu'il s'embarquait, en juillet, à Marseille, comme il faisait confiance au ciel ⁵, comme il s'assurait, sur les promesses sacrées, que ce que l'on demande à Dieu avec une ferme foi, Dieu l'accorde toujours ! Il se blotissait dans la sainte espérance que sa mère le protégerait... « elle veillera sur nous [...] elle protégera contre tous les périls son fils, sa fille d'adoption, et sa petite-fille » ⁶. Il se confiait aux prières des siens, de tous ses amis ⁷. Hélas ! à cette religion tendre et douce, à ce catholicisme filial, presque enfantin, volontairement, quel démenti abominable ! Et ces « illusions » ⁸ du catholicisme, il en éprouve plus âprement l'amertume sur cette terre que lui-même, la veille encore, il nommait « la terre des prodiges ». Julia est là, glacée par la mort, à tout jamais arrachée de lui, et

1. Lettre p. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 384.

2. Lettre à M^{me} de Cessiat, 20 avril 1833, p.p. L. Barthou. R. H., 2 mars 1912.

3. Lettre à Virieu, 8 janvier 1833.

4. *Ibid.*

5. Je m'en vais, écrivait-il à Virieu, de Marseille, le 25 juin 1832 « avec une ferme confiance dans la protection de Dieu ».

6. *Voyage en Orient*, dans O. C., 1842. T. VI, p. 25.

7. « Je me confie au ciel et aux prières de toi et de beaucoup d'excellentes âmes qui nous les prodiguent ». — Lettre à Virieu, 24 juillet 1832.

8. Cf. *Les Confidences*, dans O. C., 1863. T. XXIX, p. 325.

cette terre qui va se refermer sur elle, c'est celle d'où Lazare, dit-on se releva, celle où l'on conte que le Christ ressuscita la fille de Jaïre. Imposture des miracles ! Légendes ! Mensonges !

Ce supplice horrible dont le destin l'accable, de quel crime est-il donc l'expiation ? Si lui-même, peut-être, paye à ce prix démesuré les fautes de son adolescence — celles dont il vient de parler, en une allusion rapide, mais courageuse, dans les premières notes de son *Voyage*¹, — l'innocente Julia, pourquoi ses tortures, pourquoi sa mort ? La souffrance d'un enfant scandalise, et sa mort révolte.

Blaze de Bury, traçant un dessin sommaire, mais plus juste que beaucoup d'autres, du drame intérieur de Lamartine, écrit dans ses *Tableaux romantiques* : « Il perdit sa fille et revint en France, l'âme pleine d'une de ces incurables douleurs qui, lorsqu'elles ne font pas de grands chrétiens, font de grands révoltés »².

Pourtant, à l'effrayante tentation du blasphème, Lamartine résiste. D'ailleurs que faire, si ce n'est accepter ? Le 20 décembre 1832, il écrit à Virieu : « Je reconnais cette volonté plus forte et meilleure que les nôtres, même quand elle nous écrase ». Et quelques jours après, encore : « La volonté de Dieu au-dessus de tout ! ». Mais toujours, désormais, entre Dieu et lui, une mésentente, chargée de rancune. « Je ne prie pas », dit-il à Virieu. Par pitié pour sa femme, il la décidera à faire elle-même le pèlerinage de Jérusalem « où les consolations religieuses lui seront plus présentes »³. Mais il se refuse à l'accompagner. Qu'irait-il faire dans cette ville morte ? Il ne retournera pas vers ces pierres froides et désertes, vers cet oracle qui l'a trompé. Il reste à Jaffa ; il écrit les vers de *Gethsémani* et leur rude aveu :

La prière en mon sein, avec l'espoir, est morte.

A son ami le plus intime, Aymon de Virieu, Lamartine ne cache pas que ce qui vient de s'accomplir a eu, sur sa vie intérieure, un très grave retentissement : « Je suis bien changé en cœur et en esprit ». Tâcher — au prix de quels efforts ! — de « conformer ma volonté à la volonté divine », c'est, prononce-t-il, « le seul culte que je puisse avoir désormais ».

La coupure avec le catholicisme est chose faite.

Les jours passent, dans cette lugubre maison de Beyrouth qu'emplit l'image de l'absente. Du 7 décembre au 18 mars, pendant près de quatre mois, Lamartine reste là enfermé. Les grandes lames de la tempête s'apaisent peu à peu dans son âme. Il songe, il essaye de voir clair, il interroge ce Dieu qui lui a fait une telle blessure ; il voudrait comprendre l'intention, le secret de cette épreuve épouvantable.

Et peu à peu lui apparaissent des lueurs, un commencement d'interprétation. Il a, depuis de longs mois, la conviction sourde d'un grand dessein de Dieu sur

1. « [...] les jours les plus nébuleux et les moins purs de ma jeunesse, jours qui me font rougir devant Dieu et devant les hommes, quand ils repassent devant moi ». B. N. Lamartine, 43, p. 4.

2. Blaze de Bury, *op. cit.*, p. 95.

3. R. H., 2 mars 1912.

lui. Son âme n'est-elle pas travaillée par de vagues, d'incessants appels ? Ce n'est pas d'hier qu'il croit entendre au fond de lui ce commandement de prendre la parole, d'annoncer un nouvel évangile, de tout remettre en question dans les choses religieuses pour y faire le partage du vrai et du faux, pour dénoncer ce qui est mort et protéger du même coup, sauver, faire resplendir ce qui est vivant et ce qui veut naître.

S'il a tant résisté à ces ordres mystérieux, n'est-ce pas surtout par une sorte d'effroi, de lâcheté peut-être, devant ce qu'il lui fallait briser d'habitudes chères, devant l'incompréhension, la peine, le scandale de ceux qu'il aime et qu'il va jeter dans le trouble ? Tant que sa mère était vivante, et alors que déjà parlait en lui la voix impérieuse, il s'obstinait à ne rien entendre, à répéter les gestes qu'on attendait de lui, les mots que sa mère guettait sur ses lèvres. Cette mère, brusquement, Dieu la lui a enlevée. Restait son enfant, ardemment chérie, élevée dans le tendre culte où on l'avait élevé lui-même, et déjà pieuse, fervente petite chrétienne ; pour elle, il avait composé cette prière du matin qu'on lit dans les *Harmonies*. Le dimanche, il s'agenouillait à côté d'elle. Et, de nouveau, la main de Dieu s'avance hors de la nue, et lui arrache cet être adoré, trop aimé, à cause de qui il fléchissait devant son devoir.

A présent, plus rien. Sa femme, il l'aime aussi sans doute, comme une compagne dévouée ; il a pour elle de l'affection, de la pitié, de la tendresse peut-être. Mais comme elle vient loin dans son cœur après sa mère, après Julia ! Ce n'est pas elle, en dépit de son « extrême religion »¹, qui l'arrêtera sur ce dur chemin où jusqu'alors, à cause de celles qui maintenant sont mortes, il n'a pas osé s'engager.

La voilà, l'austère, l'atroce leçon que Dieu lui donne en lui arrachant sa fille. Ce cœur qu'il croyait fort, et qui s'est avéré débile, il a fallu que Dieu lui-même intervienne pour ôter de devant lui ces obstacles qu'il n'avait pas le courage de franchir. Preuve horrible et nouvelle de sa mission, cette mort de l'enfant ; signe du ciel, sceau de feu imprimé sur son front et brûlant sa chair ; affreux baptême, descendu sur lui et qui lui dévore le cœur.

Et comme par surcroît, un autre signe, à l'improviste arrive, pour se conjuguer étrangement avec le premier, achever de lui donner son sens providentiel. Lamartine apprend soudain qu'il est devenu député ; en son absence, alors qu'il n'y songeait plus, qu'il ne se doutait de rien, les électeurs de Bergues l'ont nommé.

Après l'avoir dépouillé, délivré peut-être, hélas², et purifié dans la flamme, Dieu le jette dans la mêlée des hommes ; il le pousse pantelant dans cette arène qu'il lui a jusqu'alors interdite : A présent, tu peux aller, et je veux que tu ailles...

Lamartine s'est remis debout. « J'ai la fibre forte » a-t-il écrit à Virieu, quelques semaines après le 7 décembre ; « je vis, et je me porte même bien ». Il va maintenant laisser s'opérer librement en lui le mystérieux travail contre quoi il luttait jusqu'alors.

1. Lettre à M^{me} du Villars, 10 janvier 1833.

2. Dans une note que Lamartine jette en marge de son manuscrit de *Jocelyn*, au moment où il rédige l'enterrement de Laurence, il écrit ces mots qu'en secret peut-être il s'applique à lui-même. « Et cependant — faut-il le dire ? Quelquefois je sentais une joie et je me disais en moi-même : c'est fait ! voilà le dernier fardeau ! Maintenant je serai léger. Tout est ailleurs ; je n'aurai plus rien ici ». B. N. Lamartine, 20, p. 13.

L'Orient, les spectacles qui lui sont offerts, il ne refusera plus de les regarder bien en face. Il constatera à voix haute la belle et noble attitude des Musulmans en face des « communions haineuses et rivales » des chrétiens, qui s'entretenaient encore sur les lieux mêmes de la Montée au Calvaire si les Mahométans n'étaient pas là pour garder le Sépulcre et assurer l'ordre et la paix. « C'est le seul peuple tolérant » écrira Lamartine ¹.

A Damas, il lit les journaux de France qui lui parlent de La Mennais et du Pape, et il note avec dédain : « Rien ne me semble plus étrange que ces tracasseries pieuses ou politiques du quartier Saint-Sulpice au bord du désert de Bagdad » ².

Le voici sur les ruines de Balbek ; rien n'est meilleur à l'homme de pensée, dit-il, que ce haut spectacle « pour deviner à quel point des temps il vit lui-même et à quelle manifestation de vérité et de divinité Dieu appelle la génération dont il fait partie » ³. Et il relit Volney.

A Constantinople, il admire les mosquées et laisse entendre qu'il les préfère aux églises. « L'effet est simple et grandiose. Ce n'est point un temple où habite un Dieu ; c'est une maison de prière et de contemplation où les hommes se rassemblent pour adorer le Dieu unique et universel. Ce qu'on appelle culte n'existe pas [chez les Ottomans] » ⁴. Et il poursuit audacieusement : chez eux, « point de dogmes, que la croyance en un Dieu créateur et rémunérateur ; les images supprimées, de peur qu'elles ne tentent la faible imagination humaine, et ne convertissent le souvenir en coupable adoration. Point de prêtres, ou du moins tout fidèle pouvant faire les fonctions de prêtre [...] » ⁵. Et déjà, précédemment, il avait dit des Mahométans qu'en matière de religion ils avaient cette heureuse fortune que « leur raison [n'avait] point d'effort à faire pour admettre des dogmes qui la révoltent » ⁶. Toute leur foi, disait Lamartine, se résume en « un théisme pratique et contemplatif ». Et il ajoutait : « On ne convertit guère de pareils hommes ; on descend du dogme merveilleux au dogme simple ; on ne remonte pas du dogme simple au dogme merveilleux » ⁷. Ailleurs encore on le voit noter : « Il faut rendre cette justice au culte de Mahomet : ce n'est qu'un culte philosophique ». Et Lamartine revient sur cette affirmation que la religion musulmane pratique en vérité cette tolérance « que d'autres cultes ont si cruellement exclue de leurs dogmes. Sous ce rapport, dit-il, il [— le mahométisme] est plus avancé sur la route de la perfection religieuse

1. *Voyage en Orient* dans O. C., 1842. T. VI, p. 448. — Il est assez curieux de constater qu'à vingt-trois ans, lorsqu'il écrivait *Zoraïde*, Lamartine avait déjà laissé percer sa sympathie pour les musulmans attaqués chez eux par les chrétiens. L'aimable Zoraïde disait des croisés qu'une « juste haine » s'élevait en son pays contre ces envahisseurs et que c'était la faute des « prêtres seuls » si les peuples de l'Occident étaient devenus les ennemis des fils de Mahomet. (*Zoraïde*, Acte I, sc. II). Le héros chrétien lui-même, Conrad, déplorait

Qu'une cause sacrée

Par le fer et le feu se vît déshonorée (Act. I, sc. III)

2. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, p. 111.

3. *Ibid.* T. III, p. 42.

4. *Ibid.* T. III, p. 292.

5. *Ibid.*, p. 293. Tout ce passage a disparu de l'édition de 1860. T. VII, p. 372.

6. *Ibid.*, p. 371. La phrase a été coupée dans l'édition de 1860. T. VII, p. 121.

7. *Ibid.*, p. 371.

Le J. de L.

que beaucoup de religions qui l'insultent et le méconnaissent »¹. Et l'on dirait presque, à entendre le poète, qu'il place Mahomet au-dessus du Christ, car il déclare que « Mahomet ne s'est pas donné pour un Dieu, mais pour un homme plein de l'esprit de Dieu, et n'a prêché qu'unité de Dieu et charité entre les hommes »².

Sans la mort de Julia, Lamartine aurait-il écrit de telles lignes ? Il est bien vraisemblable que son voyage d'Orient n'aurait pas contribué à beaucoup affermir les restes de sa foi catholique ; mais il est presque certain qu'il n'aurait pas eu l'audace de penser ce qu'il accepte de penser maintenant. A son ami Aubel, — ce Mâconnais qui s'est compromis pour lui, les années précédentes, lors de ses premières tentatives électorales — il confie, de Constantinople, le 25 juin 1833, qu'il n'est plus « le même homme », que sa « philosophie » n'est plus à présent ce qu'elle était lorsqu'il est parti ; sans doute il insiste sur la « grande leçon » que donnent « tant de spectacles des vanités humaines [...] ; cela enlève le prestige du passé », mais à ce confident il avoue tout bas ce qu'il n'avouera pas à la foule : le rôle qu'a joué sa souffrance de père dans le remous de sa pensée : « Ce voyage, lui dit-il, ces choses vues de près, cet affreux malheur m'ont changé et bouleversé ». A Gino Capponi, l'année suivante (12 mars 1834), il dira de même, quoique avec plus de prudence, déjà, dans l'aveu : « J'ai refait, hélas à un rude prix, mon cours d'histoire, de philosophie et de religion ».

Au mois d'octobre 1833, quand Lamartine rentre en France, il convoque Dargaud. Est-ce pour lui faire part de sa conversion³ à une religion plus philosophique ? Chose étrange, il ne lui annonce rien de tel et Dargaud croit le retrouver tout semblable à ce qu'il était quand il l'a quitté, en avril 1832, incertain, partagé, tenté seulement par l'attrait d'un affranchissement. De là cette lettre que l'on sait ; cette pression lourde, presque brutale. Et Lamartine répond : « Vous avez touché à l'arche [...]. Il me faut encore du temps ». Il se donne pour indécis encore ; il veut, dit-il, réfléchir, avant de se « déterminer nettement, irrévocablement »⁴.

Pourquoi cette attitude inattendue ? C'est que Dargaud est un impatient, et qu'il est aussi une trompette retentissante, et que si Lamartine lui livre trop tôt son secret, il ira partout claironner cette grande nouvelle, inopportune encore. De la délicate besogne d'instruire sa famille et ses compatriotes et ses électeurs et toute la France du changement survenu en lui, Lamartine préfère se charger lui-même. D'ailleurs, ce ne sont point les libéraux qu'il faut avertir d'abord, mais les catholiques, et doucement, affectueusement, pour tâcher d'en amener avec lui un grand nombre, le plus grand nombre possible, vers ces plages nouvelles où lui-même se dirige.

1. *Ibid.*, p. 22. Cette dernière phrase a été supprimée dans l'édition de 1860. T. VII, p. 160.

2. *Ibid.*, p. 108.

3. Ce mot de « conversion » est celui qui paraît le plus propre à Sugier pour caractériser le drame de la pensée religieuse de Lamartine en 1832-1833. Jusqu'au voyage en Syrie, sa vie intérieure est peuplée de doutes, d'hésitations, de « retours paresseux au catholicisme ». « Il n'est pas revenu d'Orient sceptique, écrit Sugier ; il en est revenu croyant ». (Sugier, *Lamartine*, 1910, p. 128).

4. Des Cognets, *op. cit.*, p. 220.

Parmi ces catholiques très fidèles, — amis du progrès du reste, mennaisiens, et propres, semble-t-il, tout particulièrement à faire des soldats de la légion néo-chrétienne, ou néo-déiste, voici Cazalès par exemple, qu'une grande amitié, pleine d'admiration, attache à Lamartine. Dès le 16 décembre 1833, le poète, dans une lettre, commence à l'investir pour faire sa conquête :

« Votre lettre, mon cher ami, — lui écrit-il — m'arrive ; et je pars demain pour Paris, bien que gravement atteint de toutes sortes de souffrances dont la moindre est le dégoût de toutes choses, hors, comme vous, les choses de Dieu. Mais je les vois, je vous l'avoue, plus haut que notre pitoyable sphère de disputes et d'inanités morales et religieuses. Dieu n'est point là où il n'est que peu et par rares souffles de son esprit. Que fait à la loi des mondes et des Intelligences la querelle de l'abbé de La Mennais et du Pape ? Ce monde est ici-bas pour disputer, et il dispute précisément parce qu'il manque d'évidence, de vérité et de charité. Là où il y a conviction, amour et lumière, on ne dispute plus et on a pitié des disputes des autres [...] ¹.

A peine installé à Paris, Lamartine rencontre La Mennais. Là, pour cette âme emportée par son propre mouvement déjà loin du catholicisme romain, ce n'est point conquérir qu'il faut, mais retenir, bien plutôt. Lamartine verrait même sans déplaisir La Mennais quitter un moment la France, pour calmer ses nerfs et méditer à l'ombre du Liban. Le 1^{er} janvier 1834, le grand Féli écrit à Montalembert : « Lamartine me propose de se charger de mille soins pour moi, d'arrêter mon passage à Marseille, de me faire préparer une maison à Beyrouth [...] ». Aux propos qu'on peut lire plus loin, dans la même lettre, sous la plume de La Mennais, Lamartine eût souscrit à coup sûr, dans le privé, du moins : « que l'Église ne peut rester ce qu'elle est, qu'on n'a jamais distingué nettement ce qu'il y a de divin et d'humain en elle, et que tout se prépare pour sa transformation ». Et l'on peut penser que là-dessus sont tombés d'accord ces deux hommes dont l'un allait publier les *Paroles d'un Croyant*, l'autre le *Voyage en Orient* ².

1. Nous avons publié cette lettre inédite dans la R. F. du 1^{er} mai 1934 (Henri Guillemin, *Lamartine et le catholicisme*).

2. Cf. Forgues, *Lettres de La Mennais à Montalembert*, 1898, p. 232. — Le 8 mai 1833, un mois avant la date à laquelle Lamartine annonçait à Aubel le retournement de sa pensée religieuse, La Mennais écrivait à l'abbé Vuarin : « Pour moi, sachant désormais à quoi m'en tenir sur beaucoup de choses à l'égard desquelles j'avais jusqu'ici vécu dans l'illusion d'une âme simple et droite, ma pensée, mon amour et tout mon être ont pris une nouvelle direction » (Cf. R. D. M., 1^{er} novembre 1905). La volte-face de La Mennais à l'égard du catholicisme est donc à peu près contemporaine de celle de Lamartine ; à peine un peu plus tardive. (On sait que c'est le jour de Pâques de l'année 1833 que La Mennais célébra sa dernière messe). — En juillet 1834 La Mennais déclare s'étonner de voir l'Église faire de lui « un bouc émissaire » tandis que, dit-il, Lamartine et bien d'autres « tiennent le même langage que moi, professent les mêmes principes, avouent hautement les mêmes prévisions » (Cf. A. Laveille, *Un La Mennais inconnu*, p. 89). En 1838, Sainte-Beuve notera : « Il s'est passé chez M. de Lamartine, depuis peu d'années, une révolution intérieure semblable et analogue à celle qui a eu lieu dans M. de La Mennais : c'en est l'exact pendant, si l'on tient compte de la différence de leurs talents et de leurs natures » (Cf. Sainte-Beuve, *Portraits Contemporains*, 1869. T. II, p. 525). Cette phrase, fort exacte pour constater la ressemblance des drames intérieurs qu'ont vécus Lamartine et La Mennais a néanmoins l'inconvénient de laisser supposer que Lamartine a suivi et imité La Mennais ;

D'autre part, Lamartine a retrouvé Aimé Martin, lequel a achevé son livre anticatholique et va le publier, en février 1834¹. Ce livre, « dont les souffles de la libre pensée soulevaient les pages », dira Henri de Lacretelle², et que Sainte-Beuve apprécia sévèrement³, Lamartine ne craindra pas d'en faire l'éloge, non seulement dans la conversation, mais jusqu'à la tribune même de la Chambre des députés (30 mai 1835). Aimé Martin prenait position en faveur d'une sorte de christianisme rationaliste, montrant la raison appliquée à détruire « les erreurs qui bornent la foi et les préjugés qui la dénaturent », exhortant les croyants à s'élever « des miracles douteux d'un moine ou d'un fakir, aux miracles perpétuels de la Providence ». L'homme, disait-il, doit retrouver la religion primitive ; en matière de culte, « nos superstitions nous ont tout fait méconnaître [...] ; l'homme a flétri jusqu'aux attributs de la divinité ». La religion n'échappe pas à la loi du devenir : « Est-il rien de plus contradictoire qu'une religion sans mouvement au milieu d'un peuple libre ? ». Déjà, « elle se dépouille peu à peu des voiles dont l'ignorance l'environne, et à chaque voile qu'elle rejette, Dieu se rend visible ». « Dix huit siècles de fanatisme et quinze ans de liberté ont préparé nos faibles yeux à cette transfiguration nouvelle où la noble figure du Fils de l'homme s'élèvera pure et majestueuse sur les débris des superstitions de tous les cultes ». Le devoir des « véritables apôtres du christianisme » est donc de « purifier toutes les croyances », de ramener le monde au vrai Dieu, de reprendre, en somme, la tâche si belle que La Mennais s'était proposée dans son *Essai sur l'Indifférence*, mais qu'il ne sut accomplir qu'à

nous savons ce qu'il faut penser de cette prétendue dépendance. — La Mennais, dans l'intimité, s'exprimait sans indulgence sur le compte de Lamartine. Le 31 janvier 1835, il écrivait à Eugène Boré : Lamartine a « le caractère noble, mais l'âme sèche, avec l'esprit, les habitudes, les penchants aristocratiques. Vois-le, si cela ne t'ennuie pas trop [...] laisse-le faire comme il l'entendra son parti social, qui ne sera jamais qu'un arrière bâtarde du vieux parti doctrinaire » (*Revue Britannique*, novembre 1894, p. 62). Lamartine n'en use pas moins de formules pleines, en apparence, d'affectueuse admiration lorsqu'il envoie, le 16 mars 1836 son *Jocelyn* à La Mennais, comme « un témoignage de vénération et d'affection » ; « nous nous plaignons, ajoute le poète, de ne plus vous voir. Le monde marche et a besoin de ses guides. Venez donc reconnaître quelquefois la route fausse qu'il a faite, vous qui êtes appelé à lui en indiquer une meilleure dans l'avenir. Je suis malade et n'écris qu'à peine. Madame de Lamartine se rappelle à vous, et il n'y a pas de jour où votre nom ne rententisse ici dans notre oreille et dans notre cœur » (Cf. G. Goyau, *Le Portefeuille de La Mennais*, 1930, p. 205). — On verra Lamartine, en 1843 juger d'un mot méprisant l'*Esquisse d'une Philosophie* que publiait La Mennais : « Je ne l'aime pas, c'est commun » (Cf. Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, 1884, p. 32). — Le 19 février 1848, La Mennais écrit à Madame Yemnitz qui l'interrogeait sur l'attitude de Lamartine : « Que ne vous adressez-vous à M. de Lamartine lui-même ? Ce serait pour lui une bonne occasion de chercher ce qu'il a dans l'esprit ; à force d'y fureter, peut-être y trouvera-t-il quelque chose ». (Cf. R. P., 15 juin 1905). Les *Mémoires Politiques* de Lamartine parleront de La Mennais en ces termes : « L'inconstance et la versatilité étaient le caractère de M. de Lamennais, toujours prêt à maudire ce qu'il avait adoré, à adorer ce qu'il avait maudit » (O. C., 1863. T. XXXVII, p. 233). La dernière fois que Lamartine reviendra, publiquement, sur le personnage de La Mennais, ce sera pour le peindre comme « un homme versatile et ambitieux de bruit » qui, visant aux plus hautes dignités ecclésiastiques, et mal reçu à Rome, rompit « aigri et humilié » avec le catholicisme (C. F. L., décembre 1867. Ent. 144. T. XXIII, p. 812).

1. *L'éducation des mères de famille* est annoncée au *Journal de la Librairie* du 22 février 1834.

2. H. de Lacretelle, *op. cit.*, p. 11.

3. « Nous portons, — déclare Sainte-Beuve dans la R. D. M. du 1^{er} mai 1834 — un jugement tout autre que le sien [— celui d'Aimé Martin —] sur le christianisme catholique, sur ses grandes institutions, ses sacrements et ses mystères ».

contre sens ; « son rôle, dit Aimé Martin, était de placer la religion dans la lumière ; il la repoussa dans les ténèbres » et « il fit son livre pour nous ramener aux doctrines théocratiques, source véritable, de cette fatale indifférence » ¹.

Telle est la doctrine de l'ouvrage que Lamartine acceptera de patronner et qu'il recommandera hautement à l'opinion publique.

Pendant l'année 1834, Lamartine ne laisse guère paraître sa pensée nouvelle, en dehors du cercle étroit de quelques amis. Le seul texte qu'il publie, les *Destinées de la Poésie*, n'est significatif que pour ceux, et ils sont rares, qui sont avertis du changement profond survenu en lui. Un mot cependant lui échappe : la voix du muezzin, cette voix humaine qui appelle les hommes à la prière, en Orient, est « bien supérieure, à mon avis, écrit Lamartine, à la voix stupide et sans conscience de nos cathédrales ». Ces *Destinées de la Poésie*, dont Gosselin, flatteur, mais perspicace, va disant : « Lamartine date de cette préface » ², c'est un premier coup, léger, effleurant, que frappe Lamartine sur l'édifice de cette « foi toute faite » dont il parlait déjà dans ses *Devoirs civils du Curé*. L'idée maîtresse de ces pages est qu'il faut, en littérature comme dans tout le reste (et Lamartine veut qu'on comprenne : en religion particulièrement), briser l'automatisme des habitudes, n'admettre en soi, et sur ses lèvres, et sous sa plume, que ce qui est passé d'abord au crible de notre raison et de nos sentiments, que ce qui est contrôlé, pesé, reconnu valable et authentique ; ne rien penser, ne rien écrire dont on ne sente en soi la certitude, par un total assentiment de l'être. Toutes proportions gardées, *Les Destinées de la Poésie* sont le *Discours de la méthode* de Lamartine. Et lorsqu'on a suivi d'aussi près que possible son aventure intérieure, on n'a pas de peine à reconnaître que, s'il parle d'abord de littérature, c'est qu'il trouve cette voie plus commode, plus sourde et plus insinuante pour glisser au public les premiers articles de sa foi nouvelle. Contrôle du cœur sur toute expression poétique ; contrôle de la raison sur toute démarche de l'esprit. Le 19 octobre 1834 il déclare à Virieu : « Écris [...], mais n'écris rien de convention, rien qui ne soit la vérité de ton esprit. Toute notre philosophie est parti, comme notre politique. Fais-en une qui soit sincérité et vérité [...]. Il faut sortir de nos rhétoriques pour voir le vrai en poésie ; il faut sortir du temps [...] pour voir le vrai en philosophie ». « Ce qui n'est pas en nous n'est pas » écrira-t-il un jour ³, énergiquement, à Madame de Girardin. Pour l'instant, il prend un exemple, un exemple neutre pour ainsi dire et qui n'effarouchera personne : la poésie. Et sur ce thème rassurant, il commence son enseignement rationaliste.

Mais en même temps, dans ses lettres, dans ses propos privés, il s'avance avec une bien autre hardiesse. Reboul lui envoie une ode pieuse « *Aux poètes chrétiens* » ; en le remerciant, Lamartine ne craint pas de blâmer dans ces vers « le point de vue trop rétréci » ⁴. Cazalès lui annonce la décision qu'il a prise de se faire « professeur au service des évêques belges », comme l'écrit Lamartine

1. Aimé Martin. *L'Éducation des Mères de Famille*, éd. 1847. T. I, p. 351. T. II, pp. 37-273, 274-286, 267-360 et 328.

2. Cf. C. Latreille. *Lamartine et Virieu*. R. F., 15 juillet 1925.

3. 16 juillet 1841.

4. Cf. J. Reboul. *Dernières poésies*, préface de Mgr de Cabrières, p. XCI.

à Virieu. « J'en suis fâché, c'est du réchauffé », juge aussitôt le poète ¹, et il répond, fort nettement, à Cazalès lui-même :

Saint-Point, 20 septembre 1834.

Mon cher ami,

Je ne m'attendais pas à votre résolution. Je ne l'approuve pas beaucoup, pour ma part, mais tout ce qui vient d'inspiration intérieure et part d'une conviction, même momentanée, est bien ; ainsi donc, professez ! Seulement n'oubliez pas qu'il y a un professorat plus sonore et plus large que celui qui s'exerce dans les murs d'un gymnase catholique, c'est celui qui se fait par la presse et s'adresse à tout l'univers.

Le temps des professorats spéciaux et des vérités restreintes à un cercle plus ou moins étroit est passé. La voix de tous est entendue de tous et va à tous. Ce que vous entendez par catholicisme aujourd'hui n'est pas assez large et pas assez haut. Dieu et l'humanité sont plus grands que cela et embrassent cela et autre chose. Voilà le catholicisme de la raison, c'est lui surtout qu'il faut servir. Mes réflexions profondes et sincères me portent, moi, de plus en plus à celui-là. Je ne doute pas que votre excellent et admirable esprit ne vous y conduise un jour. Songez-y d'avance, et ne prenez pas d'engagement à la légère avec quelque chose de trop restreint, de trop défini, de trop arriéré. Restez libre, et marchez par toutes les voies pures, intellectuelles et religieuses, de manière à ce que les pas faits dans l'une vous avancent pour l'autre.

Dieu seul sait où il veut nous mener. Je vous parle ainsi parce que je suis peiné. Profitez de moi qui ai plus vécu » ².

Un mois plus tard, le 19 octobre 1834, il déclare à Virieu que, dans les idées religieuses sur lesquelles ils ont vécu jusqu'ici, « presque tout est faux ». « Je suis dégoûté, ajoute-t-il, au dernier point de tout ce que nous avons sur ces matières [...] On frémit quand on voit tout ce qui est de fausse logique et de vérité convenue, faite pour un temps, un peuple, une opinion, une tyrannie ou une autre. Dieu n'est pas là, il est dans la nature. Je me suis mis à étudier depuis trois ans avec sincérité, et tout ce que cette étude face à face des choses a fait écrouler dans mon esprit est immense ».

En décembre, il revient encore sur ce même problème, dont son âme est

1. Lettre à Virieu, 24 septembre 1834. Lamartine ajoute : « Il erre de limbes en limbes, ne voulant pas voir le grand chemin ».

2. Nous avons publié dans la R. F. (10^r mai 1934) la première partie de cette lettre inédite. Voici la suite :

« Je regrette bien votre visite, elle nous eût été si douce ! Je vous aime comme un frère, vous le savez. Je vis au milieu des paysans et des bois, occupé de remuer la terre. Quand les jours d'automne viendront je remuerai des idées de poète.

Je ne pense pas à la politique à présent. A chaque chose son heure ; mais je suis loin de la mépriser comme vous. Elle est au troisième rang dans ma pensée. 1^o Dieu et les idées religieuses ; 2^o la pensée philosophique et poétique ; 3^o la politique ; c'est l'instrument, c'est le levier du genre humain. Quand l'idée divine est descendue et a tracé la route, nous sommes ses pionniers. Tout doit se résoudre en action sociale ici-bas ; c'est la loi d'en haut et d'en bas. Je blâme votre indifférence, mais je la comprends et ne vous jette pas la première pierre ».

(Coll. L. B.).

Lamartine. *

possédée. « Il se fait, écrit-il ¹, depuis deux ans en moi un grand et secret travail qui renouvelle et change mes convictions sur tout. Je crois que nous sommes dans le faux et que les hommes ont mêlé trop d'humanité à l'idée divine. Une réforme est indispensable au monde religieux plus qu'au monde politique ». Et le 8 janvier 1835 Lamartine fait à Gino Capponi cette déclaration vigoureuse : « Il est trop clair à mon esprit que la forme religieuse veut et crie révolution ».

Tout cela est catégorique ; mais le drame qui s'est joué longtemps dans le cœur de Lamartine, du vivant de sa mère, du vivant de Julia, s'il est moins tourmentant désormais, n'en subsiste pas moins, cruel encore. La décision intérieure est prise ; mais ce qui reste à faire est dur : il faut entreprendre maintenant à visage découvert, cet apostolat à rebours, s'offrir à l'incompréhension et à la haine, accepter l'amertume du sort qui s'attache toujours à celui qu'on voit changer de camp et dénoncer comme illusoire ce qu'il a longtemps glorifié comme véritable.

Lamartine se sent trembler devant le scandale qu'il va lui falloir assumer ; et le plus douloureux n'est pas de recevoir l'insulte, mais de causer tant de chagrin aux vivants, et aux morts peut-être.

Déjà, par le seul fait de son évolution vers le libéralisme politique, une de ses plus belles amitiés de jeunesse s'est rompue, presque entièrement. Vignet, l'ayant sermonné en vain, se fâche, s'écarte de lui, le traite « en pestiféré » ². Le 7 novembre 1833, Lamartine a confié tristement à Virieu : « Peut-être [...] nous éloignons-nous maintenant [l'un de l'autre] [...] les astres ont leurs orbites, et les esprits aussi ; la volonté n'y peut rien. La conviction est inflexible comme la conscience » ³. A ce déchirement, à ce dépouillement, aura-t-il la force de consentir ? « Je pense le moins possible » dit-il. Sincèrement, il s'effraye à l'idée du rôle qu'il lui va falloir tenir, dans cette Chambre, où l'on ont envoyé les électeurs de Bergues : « Je ne représente réellement plus [leurs] opinions » ⁴ ; et il a noté dans le journal de son voyage : « Je ne prévois pour moi qu'un martyre moral » ⁵.

Bien longtemps après ces jours de trouble et d'angoisse, en octobre 1861, ayant alors à faire, de nouveau, accepter à la France un demi-tour que sa pensée vient d'accomplir — sa pensée politique seulement — il écrira des pages nobles et graves où passe bien certainement le souvenir de ce qu'il a vécu, en 1834, et les années suivantes. Les « immutabilités d'opinions, dit-il, sont une offense à Celui qui a fait de la vie un enseignement à tous les âges ». Elles sont, rigoureusement, « un refus de prêter l'oreille » ; une formule, qui n'est pas sans grandeur tombe de sa plume : « Aucune heure, écrit-il, ne vient à nous les mains vides »,

1. Lettre à Virieu, 10 décembre 1834.

2. Cf. lettre à Virieu, 7 février 1831.

3. Ainsi dira La Mennais, en 1835, dans la préface de ses *Troisièmes Mélanges* où il annonce à l'opinion publique le profond changement de ses croyances : « La logique est irrésistible, et l'on ne dispose pas de ses propres convictions à sa fantaisie » (La Mennais, O. C., 1836-1837. T. X, p. CXVIII).

4. Lettre à Virieu, 5 septembre 1833.

5. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, p. 145.

La légèreté des hommes raille et condamne celui qui change et qui avoue qu'il s'est trompé de route ; mais pourtant, « changer à ses dépens, en s'exposant sciemment [...] aux dénigrements d'intentions, aux colères du respect humain, au mépris des partis et aux souffrances de déconsidération qui suivent ordinairement ces progrès des hommes sincères dans ce qu'ils croient la route des améliorations morales et des vérités progressives, c'est souffrir pour la cause du bien, c'est le martyre d'esprit pour la vérité ». Et si j'avais, dit-il, un reproche à me faire, ce serait seulement peut-être d'avoir « trop sacrifié aux convenances, aux situations antécédentes, au respect humain, à toutes ces considérations personnelles qui empêchent de se démentir plus franchement de ce qu'on a dit étourdiment, sur la foi d'autrui, dans son âge d'ignorance ; toutes choses qui sont louables au point de vue du monde, mais qui sont méprisables au point de vue de Dieu »¹.

C'est bien ainsi, presque mot pour mot, qu'il parlait en 1834. « Le seul courage vraiment héroïque, écrivait-il à Virieu, le 15 mars, est celui de se brouiller avec ses amis pour leur dire ce qui doit seul les sauver [...]. Je vois venir le temps où Dieu m'appellera peut-être à cette rude mission ». Et deux ans après, il prononce cette phrase tragique : « Ma tristesse est entre Dieu et moi » ; et il commente ainsi sa pensée : « C'est le combat de l'esprit qui souffle et qui renverse dans mes vaines pensées celles que j'aurais voulu le plus précieusement conserver telles que je les avais reçues ; c'est une forte voix intérieure à laquelle on résiste quelques années, et qui crie à la fin si haut en vous qu'il n'y a plus de milieu entre le crime d'étouffer la conscience, ou la dure nécessité d'obéir à ce qui nous semble la voix céleste »². En même temps, à Sainte-Beuve, il disait, presque dans les mêmes termes : « Je suis bien profondément triste [...] d'un long combat qui se passe en moi et où il faut vaincre, pour Dieu, son amour-propre, son orgueil, son respect de soi-même, son respect humain »³. Et ce La Mennais qu'il n'aimait pas, mais dont il lisait alors le terrible livre des *Affaires de Rome*, il se sentait son frère, tous deux souffrant la même souffrance ; « c'est une conscience de martyr »⁴, écrit-il à Virieu, toujours prête à s'immoler à ce qu'il croit la vérité, une conscience qui, comme la mienne, ne le laisse pas dormir, mais qui l'éveille en sursaut »⁵.

C'est le déchirement même que, dix ans plus tard, connaîtra Renan ; décrivant à son ami François Liart, le 22 mars 1845, la tragédie qui se passe en lui et

1. C. F. L. Introduction à la *Critique de l'Histoire des Girondins*. T. XII, pp. 207-211.

2. Lettres à Virieu, 23 et 27 novembre 1836.

3. Lettre p. p. M. Chesnier du Chesne. R. D. M., 1^{er} novembre 1933.

4. Cette idée du « martyr » que Dieu impose à son esprit et à son cœur, Lamartine la reproduit souvent. Il y tient parce qu'elle exprime fortement le tourment qu'en vérité il subit ; mais il ne lui déplaît pas non plus de prendre cette attitude de *témoin* héroïque, et de se protéger ainsi peut-être contre ceux qui pourraient l'accuser d'avoir cédé aux exigences du siècle en achetant, au prix d'une trahison envers l'Eglise, la confiance de ces démocrates libre-penseurs dont son ambition politique a besoin. — En 1849, la nouvelle préface qu'il met en tête des *Harmonies*, évoquera encore, dans son passé, « les refroidissements de la foi, les déchirements de destinée, les martyres d'esprit ».

5. En 1856, dans un autre moment d'équité à l'égard de La Mennais, Lamartine écrira encore, songeant à son propre drame : « Il tomba de cheval, non pas sur la route de Damas, mais sur celle de Rome [...]. Il y eut un grand courage dans cette transfiguration [...] c'est un martyr d'esprit dont peu d'esprits sont capables ». C. F. L. Ent. 10. T. II, p. 271.

parlant de l'homme qui, par ordre de sa conscience, abandonne une foi décevante mais toujours vénérée, il dira : « Tous les liens les plus doux de la vie entrent dans le tissu du filet qui l'entoure, et il faudra qu'il arrache la moitié de son cœur s'il veut s'en délivrer » ¹.

*
* *

En publiant son *Voyage en Orient*, au mois d'avril 1835, Lamartine se décide à faire connaître, pour la première fois, au grand jour, la transformation essentielle qui s'est accomplie dans sa pensée religieuse.

L'Avertissement de l'ouvrage semble écrit tout exprès pour ouvrir les yeux des lecteurs qui pourraient, dans les quelque quinze cents pages de ces quatre volumes, laisser passer inaperçues les graves déclarations semées çà et là. Lamartine annonce hautement qu'il revient d'Orient changé par de « hauts et terribles enseignements » ; les spectacles qui lui ont été offerts, les événements qui se sont produits dans sa vie intérieure sont de ceux, dit-il, qui « forcent l'homme à revenir sur ses pas, à scruter ses convictions sur parole et à s'en formuler de nouvelles ». A la fin du dernier volume, dans son « Résumé politique », il aura soin de redire encore qu'il revient de là-bas « un autre homme » ².

Et d'abord, à nous qui connaissons, en partie du moins, le manuscrit primitif du *Voyage*, il nous est donné de constater les retouches, très caractéristiques, que Lamartine a fait subir à son texte de 1832 en le revoyant, en 1833 et 1834, pour l'édition. D'un trait de plume, il efface cette raillerie qu'en juillet 1832 il dirigeait contre la « sublime sagesse » de Voltaire et du *Constitutionnel*. Abolie, de même, totalement, la déclaration de fidélité soumise à « ceux que le Christ a fait les héritiers de sa doctrine », et rayée, la phrase où se trouvait louée et donnée en exemple « cette humiliation volontaire de notre intelligence individuelle » aux mystères du dogme catholique. « A considérer, avait-il écrit, le mystère du christianisme en chrétien, comme j'avais le bonheur de l'être [...] » ³ ; ces derniers mots, à présent, disparaissent ; et disparaît aussi cette parole d'amour pour le Christ « la première foi et la seconde vie de mon âme » ⁴. « Je suis chrétien », disait-il à Lady Stanhope ; « je suis né chrétien » portera le texte imprimé ; et l'« humble christianisme » qu'il confessait à Djoun, devient dans l'édition, son « rationalisme chrétien ». Le manuscrit montrait le poète, à son entrée en Terre Sainte, saisi d'un sentiment « d'adoration » ⁵ ; cette « adoration » se change en « souvenir » ; et l'« enfant-Dieu » ⁶ devient l'« homme modèle ». Enfin, la longue phrase que nous avons citée ⁷, et où Lamartine expliquait les raisons profondes de son attachement à « la magnifique et transcendante doctrine

1. Renan. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 309.

2. « On était parti homme, on revient philosophe » dira-t-il encore en 1849, à propos de son voyage en Orient, dans son *Histoire de la Révolution de 1848* (T. I, p. 76).

3. Ms. Thomas.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. Cf. *supra*, p. 201.

du Christ » se raccourcit en une déclaration ambiguë, un peu maladroite, et qui porte l'aveu, dirait-on, d'une étrange docilité aux souffles de l'opinion publique, comme si sa foi n'était qu'un reflet des convictions du siècle, prêt à changer quand elles changeront : « Je suis chrétien [...] parce que je vis de l'air de mon temps, sans prévoir de quoi vivra l'avenir »¹.

Et voici maintenant, après les suppressions et les retouches, ce que Lamartine ajoute, et qu'il n'eût pas écrit en 1832.

La raison, — qu'autrefois, dans sa méditation « *La Foi* », il nommait :

Cette raison superbe, insuffisant flambeau

il la proclame à présent « le soleil de l'humanité »² ; il voit en elle la seule authentique « révélation » (« c'est l'infailible et perpétuelle révélation des lois divines »). « Rien n'est impénétrable, déclare-t-il, au jour progressif de la raison, cette révélation graduelle et incessante de l'humanité »³. L'instrument dont dispose la raison pour éclairer et conduire le monde, c'est la presse. « Une croix et une presse, voilà, dit-il, les deux instruments des deux plus grands mouvements civilisateurs du monde » (la croix, pour le passé, sans doute, et la presse, dirait-on, pour le présent et pour l'avenir)⁴.

L'urgence s'impose d'une réforme dans nos croyances ; il faut porter hardiment la main sur le christianisme devenu catholicisme pour le rendre à sa pureté première. Quand les hommes, écrit Lamartine, reçoivent du ciel une vérité, « ils l'enchâssent dans tant d'erreurs qu'elle devient méconnaissable, jusqu'à ce que le jour brille de nouveau sur elle, et que, séparant, après des siècles, le diamant de son entourage, la sagesse dise : voilà le vrai, voilà le faux, ceci est la vérité, ceci est l'erreur ». « Voilà pourquoi, continue-t-il, toutes les religions ont deux natures dont l'association étonne les esprits : une nature populaire, miracles, légendes, superstitions, alliage dont les siècles d'ignorance et de ténèbres⁵ mêlent et ternissent la pensée du ciel, une nature rationnelle et philosophique que l'on découvre, éclatante et immuable, en effaçant de la main la rouille humaine et qui, présentée au jour éternel et incorruptible qui est la raison, la réfléchit pure et entière »⁶.

Et de peur qu'on ne l'entende pas encore suffisamment, Lamartine insiste : « Le christianisme lui-même, prononce-t-il, obscurci et mêlé d'erreurs, comme

1. Cf. *Voyage en Orient*, 1835, T. II, p. 44. Lamartine laissa subsister le début de la phrase : « Je suis chrétien parce que la fibre de mon cœur est chrétienne, parce que ma mère m'a fait sucer un lait chrétien [...] ». Ces mots ne semblent plus signifier maintenant que ceci : ne m'en veuille pas d'être tel ; ce n'est pas de ma faute... Ainsi l'Amaury de Sainte-Beuve disait dans *Volupté* (paru l'année précédente) qu'il ne se préoccupait point de se donner à lui-même « une démonstration logique ou historique » de sa foi, car, déclarait-il, « la persuasion au christianisme était innée en moi et comme le suc du premier allaitement » (*Volupté*, éd. P. Poux, 1927, T. II, p. 174).

2. *Voyage en Orient*, 1835, T. III, p. 322.

3. *Ibid.*, p. 109.

4. *Ibid.*, p. 261.

5. Quatre pages plus loin, Lamartine attaque la « barbare ignorance du Moyen Age ». *Ibid.*, p. 252.

6. *Ibid.*, p. 248. — Ce passage a été profondément retouché dans l'édition des O. C., 1860, T. VII, p. 32.

toute doctrine devenue populaire, par les crédulités des siècles qu'il a traversés, paraît destiné à se transformer lui-même, à ressortir plus rationnel et plus pur des mystères surabondants dont on l'a enveloppé et à confondre ses divines clartés avec celles de la religieuse raison »¹.

Une de ces erreurs, un de ces abus dont il importe de purger au plus tôt le christianisme, c'est, aux yeux de Lamartine, l'existence des couvents. « L'état monacal, dans l'époque où nous sommes, affirme Lamartine, a toujours profondément répugné à mon intelligence et à ma raison [...]. Ce qui est contraire à la nature, à la famille, à la société ne saurait jamais être une institution justifiable ». Il tolère encore les religieuses des hôpitaux ; mais les écoles congréganistes, s'il ne les condamne pas absolument, il se montre en tout cas bien près de les tenir pour suspectes : « Les écoles et les hôpitaux, dit-il, voilà les deux seules places qui restent à prendre pour eux [— les moines et les religieuses] dans le mouvement du monde actuel ; mais, pour prendre la première de ces places, il faut participer d'abord soi-même à la lumière qu'on veut répandre, il faut être plus instruit, et plus véritablement moral que les populations qu'on veut instruire et améliorer »².

Ce n'est pas tout ; à l'occasion de son passage chez les Maronites, Lamartine aborde le problème du célibat ecclésiastique, et si ses propos ne vont pas jusqu'à une condamnation expresse de cette règle de la discipline romaine, leur accent ne lui paraît guère favorable : « Bien que l'Église romaine, écrit Lamartine, ait sévèrement maintenue la loi du célibat des prêtres en Europe, et que plusieurs écrivains affectent de voir une loi du dogme dans ce règlement de sa discipline, elle a été obligée de céder sur ce point en Orient [...] ». La vérité, quant à lui, l'oblige à reconnaître que l'usage, chez les Maronites, du mariage des prêtres est « bien loin » d'avoir nui, « comme on affecte de nous le dire, à la pureté des mœurs sacerdotales, au respect des populations pour le ministre du culte, ou au précepte de la confession ». Et Lamartine va même jusqu'à soutenir que « dans aucune contrée d'Europe le clergé n'est aussi pur, aussi exclusivement renfermé dans ses pieux ministères, aussi vénérable et aussi puissant sur le peuple qu'il l'est ici ». Ces Maronites, avec leurs prêtres mariés et « la simplicité et la ferveur de la foi primitive », sont aux yeux de Lamartine l'image « du christianisme naissant et pur »³.

Le *Voyage en Orient* prévoit le temps — et en souhaite la venue — où l'Occident chrétien se passera d'églises : « La pensée de Dieu unique, écrit audacieusement Lamartine, n'a pas besoin de temples bâtis de main d'homme ;

1. *Ibid.*, p. 254. Tout ce passage disparaît de l'édition des O. C., 1863. T. VII, p. 37.

2. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, p. 114.

3. *Ibid.* T. II, p. 348. — L'édition 1860-1863 corrigera cet « aussi pur » en un « plus pur », moins téméraire. Signalons que le pieux et très orthodoxe Delarozière, qui accompagnait Lamartine en Orient et qui publia lui aussi la relation de son voyage, paraît avoir été fort ébloui au spectacle des Maronites. A Batroun, Delarozière et Lamartine logèrent chez le curé, qui était marié. « La vue de cet intérieur m'étonnait encore » avoue Delarozière ; mais il se laisse entraîner à ajouter : « On ne sait pas là ce que c'est que le casuel ; les bienfaits que l'Église dispense aux fidèles ne sont pas tarifés ; par conséquent tous sont égaux ; riches ou pauvres, tous sont traités indistinctement comme les enfants d'une même mère [...]. Cette simplicité et cette égalité de l'Église primitive me touchaient vivement ». Delarozière. *Voyage en Orient*, 1836, pp. 223-225.

la nature entière est le temple où elle adore. A mesure que les religions se spiritualisent, les temples s'en vont ». Et déjà, annonce-t-il, le christianisme se transfigure : « Les milliers de statues de ses demi-dieux descendent par degrés, de leurs socles aériens » à mesure qu'il « se dépouille lui-même des superstitions de ses âges de ténèbres ». « La grande figure divine que l'homme cherche depuis son enfance à arrêter définitivement dans son imagination et à emprisonner dans ses temples, s'élargit, s'agrandit toujours, dépasse les pensées étroites et les temples limités et laisse les temples vides et les autels s'écrouler pour appeler l'homme à la chercher et à la voir où elle se manifeste de plus en plus, dans la pensée, dans l'intelligence, dans la vertu, dans la nature et dans l'infini ».

De cette religion nouvelle dont Lamartine semble entrevoir l'avènement proche, il articule le bref credo : « Cette foi, c'est la raison générale ; la parole est son organe, la presse est son apôtre [...]. Dieu un et parfait pour dogme, la morale éternelle pour symbole et la charité pour culte ». Plus simplement encore, tout se résume à ceci : « La pensée du Dieu unique, prouvé par la raison et adoré par la vertu » ¹.

Ainsi la pensée religieuse de Lamartine telle qu'elle se révèle dans le *Voyage en Orient*, rejoint de façon parfaite celle d'Aimé Martin dans son *Éducation des mères de famille*. Le temps est loin où Lamartine tentait de retenir l'auteur de l'« abrégé critique de l'histoire du christianisme » sur le chemin du rationalisme. Aimé Martin a, lui aussi, souligné avec force que la règle du célibat ecclésiastique « n'est pas un dogme de foi » et que « dans la primitive église les prêtres se mariaient » ² et Lamartine paraît bien reprendre, en sourdine, l'idée même du disciple de Bernardin de Saint-Pierre, pour qui l'abolition du célibat ecclésiastique est le vrai moyen de restaurer l'autorité morale du prêtre ³. Lamartine définit de la même manière qu'Aimé Martin la croyance purifiée qui sera celle de l'avenir, le culte unanime, « la religion du genre humain » ⁴ ; « L'amour de Dieu et des hommes, voilà la foi » disait Aimé Martin ⁵ ; et Lamartine formule en ces termes le symbole des temps futurs : « Adoration d'un Dieu unique ; charité et fraternité entre tous les hommes » ⁶. Aimé Martin rejette les miracles pour célébrer ce qu'il nomme « les miracles éternels de la Providence » ⁷ ; « nature et miracle, n'est-ce pas tout un ? reprend à son tour Lamartine, et l'univers est-il autre chose que le miracle éternel et de tous les moments ? » ⁸.

Aimé Martin se donne pour le continuateur éclairé du christianisme véritable : « Purifier toutes les croyances, s'écrie-t-il, c'est donner le monde à Jésus-

1. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, pp. 108, 261, 292. — Les dernières lignes que nous avons citées sont datées dans le manuscrit : août 1834.

2. Aimé Martin, *op. cit.*, T. II, p. 324.

3. *Ibid.*, p. 328 : « Un des plus puissants moyens de nous rappeler à la religion, c'est le mariage des prêtres ».

4. C'est le titre du chapitre II du Livre IV de l'*Éducation des Mères de Famille*.

5. Aimé Martin, *op. cit.* T. II, p. 267.

6. *Voyage en Orient*, 1835. T. II, p. 254.

7. Aimé Martin, *op. cit.* T. I, p. 351.

8. *Voyage en Orient*, 1835. T. II, p. 238.

Christ ! »¹. Et de même, dans « *Utopie* », Lamartine ira proclamant que la religion nouvelle est toujours le christianisme, mais débarrassé des erreurs catholiques, rendu à sa pureté première :

C'est le Verbe pur, du Calvaire,
Non tel qu'en terrestres accents
L'écho lointain du sanctuaire
En laissa fuir le divin sens

mais authentique, régénéré...

Pas plus que l'apostolat libre penseur d'Aimé Martin, les exhortations anticléricales de Dargaud ne sont demeurées sans effet sur Lamartine. « Il ne vous est pas permis, affirmait Dargaud, de répéter éternellement votre nourrice ; il est temps que vous parliez en votre nom une parole d'homme ! »². Le 1^{er} octobre 1835, c'est Lamartine lui-même qui jouera auprès de Virieu le rôle qu'a joué Dargaud auprès de lui : « L'élément intellectuel que nous ont donné nos nourrices, lui dira-t-il, ces bonnes et braves femmes d'Europe, ne suffit plus à mon estomac ». Et deux ans plus tard, il s'efforce, par les mêmes moyens, de le persuader que le catholicisme ne saurait plus lui convenir : « Tu as mis ton âme à un régime substantiel trop faible pour ta mâle et vigoureuse pensée ; il n'a pu me suffire à moi-même et j'ai senti la nécessité de vivre du pain plus fort de la raison religieuse »³.

*
* *

Les contemporains n'eurent pas de peine à reconnaître, dans cette religion de l'avenir qu'annonçait le *Voyage en Orient*, le déisme du XVIII^e siècle, présenté, assez ingénument, comme un message tout neuf.

Les *Annales de Philosophie chrétienne* s'employèrent à bien marquer que, loin d'être une nouveauté déconcertante, le credo de Lamartine n'était guère que celui de Voltaire et de Rousseau. Le *Voyage en Orient*, déclare A. Bonnetty, le 30 juin 1835, contient une offensive non dissimulée contre l'Église catholique. « Or, par quelles armes est-elle attaquée ? Par les vieilles armes du XVIII^e siècle [...]. Toutes ces déclamations [...] sur la raison, sur une religion de raison, sur les miracles, sur le fanatisme, sur les siècles d'ignorance et de superstition, sur la morale naturelle, l'état de nature, le célibat des prêtres, toutes ces vieilleries [...], M. de Lamartine vient nous [les] offrir à nou-

1. Aimé- Martin, *op. cit.* T. II, p. 360.

2. Des Cognets, *op. cit.*, p. 218.

3. Lettre à Virieu, 3 juin 1827. — Cette tentation à laquelle cède Lamartine à présent qu'il a cru y découvrir un devoir, il l'avait souvent ressentie au temps où il y résistait comme à une sollicitation de l'orgueil. Dans ce *Childe Harold* si mal étudié encore, et si révélateur, Lamartine avait laissé paraître la séduction qu'exerçait sur son âme le geste de l'homme qui

Brise les vains hochets de sa crédule enfance (I, 13-14).

De même, Julie louera Raphaël d'avoir « écarté les hochets de [son] enfance pour imaginer un Dieu moins puéril et moins féminin que le Dieu des tabernacles chrétiens » (*Raphaël* dans O. C., 1863. T. XXXII, p. 253).

veau ». Et, citant le symbole de la foi nouvelle telle que Lamartine l'avait défini dans le *Voyage* (« Dieu un et parfait pour dogme », [etc.]) Bonnetty conclut : c'est là « le déisme des livres et des penseurs philosophiques du XVIII^e siècle ; rien de plus, rien de moins que ce que nous y avons lu »¹.

L'obscur, le médiocre Bonnetty n'est pas le seul à penser ainsi ; Sainte-Beuve qui, dans son article sur les *Affaires de Rome*², insiste sur la ressemblance désormais établie entre la pensée religieuse de Lamartine et celle de La Menais, déclare lui aussi que la foi à laquelle ces deux grands esprits s'arrêtent n'est qu'un « pur déisme avec morale évangélique ». « Quel est actuellement, demandera le pasteur Vinet en 1838 le système religieux de M. de Lamartine ? Un pur et franc déisme »³. « Votre progrès religieux, écrit en même temps Poujoulat au poète, est tout simplement une chute profonde dans la pauvreté des lieux communs de la philosophie irréligieuse »⁴. Ce tonitruant abbé Th. B... qui, en 1844, publie ses *Lettres à M. de Lamartine sur quelques paradoxes contenus dans ses œuvres, touchant la religion, la philosophie et les Turcs*, s'écriera, sur un ton de réquisitoire : « Cette religion que vous appelez nouvelle ne l'est pas, peut-être, autant que vous le pensez, Monsieur ! Votre religion est tout simplement le déisme ! »⁵.

Que la pensée religieuse de Lamartine, telle qu'elle se manifeste dans le *Voyage en Orient*, en particulier, reproduise en effet, fort exactement, les principaux articles du philosophisme, est-il besoin d'en apporter longuement la preuve ?

Sans doute il a parlé, mais c'est à l'univers...

Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits

disait du Tout-Puissant le poème de la *Loi Naturelle*, qui récusé la révélation chrétienne. Et pareillement, le *Voyage en Orient* enseigne : « Chaque siècle lève un coin du voile qui cache la grande image du Dieu des Dieux, et le découvre, derrière tous les symboles qui s'évanouissent, seul, éternel, évident dans la nature et rendant ses oracles dans la conscience »⁶. Et le 13 juin 1835, Lamartine écrit à Virieu : « Moins je crois à présent à la parole de l'homme, plus je crois à celle de Dieu dans ses œuvres et dans notre intelligence ». « Dieu est Dieu, et l'univers est son prophète » lui dira-t-il encore le 13 octobre 1836 ; et il lui répétera, le 19 août 1838 : « La raison seule est le principe, le moyen et la fin ; c'est le Verbe parlant en nous ».

Rousseau s'en remettait à son « instinct » pour affirmer l'existence de Dieu.

1. *Annales de Philosophie chrétienne*. T. X, pp. 404 et 419.

2. R. D. M., 15 novembre 1836.

3. Vinet, *op. cit.* T. II, p. 168.

4. Deuxième lettre à Lamartine, 1838. Dans Poujoulat. *Littérature contemporaine*, 1856, p. 111.

5. Abbé Th. B..., *op. cit.*, p. 95. L'abbé prend feu, en particulier, à propos du texte que nous avons cité : « Je suis chrétien parce que la fibre de mon cœur est chrétienne, parce que ma mère m'a fait sucer un lait chrétien, [etc...] » (*Voyage*, 1835. T. I, p. 44). — « Je suis anthropophage, écrit l'abbé en manière de glose, parce que la fibre de mon cœur est anthropophage, parce que ma mère m'a fait sucer un lait anthropophage, etc... » (*Op. cit.*, p. 146).

6. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, p. 109.

« Je crois, disait-il dans sa Profession de foi du vicaire Savoyard ¹, que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage. Je le vois, ou plutôt je le sens [...], on a beau me disputer cela, je le sens, et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat ». On sait son apostrophe célèbre. « Conscience ! conscience ! instinct divin [...] ».

De même, le 19 octobre 1834, Lamartine confesse à Virieu qu'il se « rejette dans la seule vérité incontestable : l'instinct ». Déjà, en octobre 1829, parmi ces « flots de ténèbres » dont il se sentait submergé, Lamartine accrochait sa détresse au seul roc qui lui parût solide :

Noble instinct ! Conscience ! ô vérité du cœur !

Et dix ans plus tôt, c'était semblablement au « sens intime » qu'il demandait appui et lumière. « Cette base de certitude » qu'il faut à la foi, « je ne [la] cherche, confiait-il à Virieu, [...] dans la force concluante d'aucun raisonnement ; je ne la trouve que dans le sens intime que je crois donné à la créature par le Créateur » ². Le 17 mars 1820 il écrivait de même, au même ami « Quant à l'immortalité de l'intelligence [...] elle est, sois-en sûr, elle se sent ». Les *Destinées de la Poésie* ramènent la religion de Lamartine à « une vive évidence, une intuition plus ou moins éclatante de l'existence et de l'action de Dieu » ; le *Tailleur de Pierres de Saint-Point* nous dira qu'il faut chercher les certitudes religieuses « dans la poitrine et pas dans la tête », car « c'est l'homme qui fait ses raisonnements, mais c'est Dieu qui fait nos sentiments » ⁴. A soixante-quinze ans encore, Lamartine revenant sur l'immense problème de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, écrira : « Je n'en sais rien, mais je consulte mon cœur ignorant et j'affirme sur la parole muette de ma conscience » ⁵.

Comme le fait le *Voyage en Orient*, l'*Émile* a dénoncé les altérations de la « sublime et primitive idée de Dieu défigurée par les fantasques imaginations des hommes » ⁶. Rousseau, avant Lamartine, a pensé que « les dogmes particuliers [...] embrouillent » les claires notions que tout homme possède sur la vérité religieuse ; ces notions « loin de les ennoblir, ils [— les dogmes] les avilissent » ; aux « mystères inconcevables » de la divinité, « ils ajoutent des contradictions absurdes » ⁷.

« Si l'on n'eût écouté, déclarait Jean-Jacques préludant à Aimé Martin et à Lamartine, que ce que Dieu a dit au cœur de l'homme, il n'y aurait jamais eu qu'une religion sur la terre » ; comme le *Voyage en Orient* voit dans l'ordre de l'univers le seul vrai miracle, « le miracle éternel et de tous les moments », l'*Émile*, s'élevant contre les prestiges trompeurs, soutenait : « C'est l'ordre

1. J.-J. Roussau. O. C., 1839. T. IV, p. 301.

2. Lettre du 8 août 1818, p. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 384.

3. *Ibid.*, p. 387.

4. *Le Tailleur de Pierres de Saint-Point*, dans Lamartine, O. C., 1863. T. XXXII, p. 432.

5. C. F. L., février 1866. Ent. 122. T. XXI, p. 173.

6. J.-J. Rousseau. O. C. T. IV, p. 305.

7. *Ibid.*, p. 348.

inaltérable de la nature qui montre le mieux la sage main qui la régit »¹. Et quand Lamartine évoque le culte unanime que l'avenir substituera aux querelles des dogmes étroits, il semble répéter ce qu'annonçait, ce que réclamait déjà Jean-Jacques disant : « Il est croyable qu'après bien du temps perdu dans ces altercations puérides, les hommes de sens chercheront des moyens de conciliation » ; et Rousseau, après avoir énuméré les quelques articles de la religion rationnelle, s'écriait : « Formez de ce petit nombre d'articles une religion universelle qui soit pour ainsi dire la religion humaine et sociale ».² L'attitude enfin que Lamartine, en décembre 1832 définissait comme la sienne, désormais : « Je ne prie pas, je tâche de conformer ma volonté à la volonté divine », c'est l'attitude même du vicaire Savoyard qui, lui non plus « ne prie pas », mais, s'adressant à Dieu, lui dit : « Le suprême vœu de mon cœur est que ta volonté soit faite »³.

A la *Prière Universelle* de Pope, ce bréviaire du déisme au XVIII^e siècle⁴, Lamartine semble également souscrire désormais sans réserves. Déjà les *Harmonies* sont comme un somptueux commentaire des vers du début où Pope célèbre l'universelle louange qui monte, comme un encens, de toute la création vers Dieu ; déjà l'« *Hymne aux Chrétiens dans les temps d'épreuve* » a blâmé, comme faisait Pope (str. VII), la folie de l'homme qui prétend se charger des vengeances de Dieu⁵. Mais Pope avait dit aussi (str. XIII) que le vrai temple de Dieu, c'est l'univers, et la *Prière Universelle* affirmait (str. IV), comme fera Lamartine, la suprématie de l'esprit sur la lettre, de la conscience sur le dogme.

Lamartine, en Syrie, a relu Volney ; il a pu retrouver sa propre pensée, telle qu'elle était depuis décembre 1832, dans cette invocation de l'auteur des *Ruines* : « Pouvoir souverain et caché de l'univers ! moteur mystérieux de la nature ! âme universelle des êtres ! toi que, sous tant de noms divers, les mortels ignorent et révèrent, être incompréhensible, infini, Dieu, qui dans l'immensité des cieux diriges la marche des mondes et peuples les abîmes de l'espace [etc.] »⁶ Ce n'est pas autrement qu'à cette heure Lamartine conçoit

1. *Ibid.*, p. 353.

2. *Ibid.*, p. 354.

3. *Ibid.*, p. 346. L'Émile louait encore les Turcs, comme fera le *Voyage en Orient*, d'être « généralement plus humains et plus hospitaliers que nous » (p. 254). La *Nouvelle Héloïse* (VI-VIII) condamnait aussi l'état monacal : (« Servir Dieu, ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire ») et se montrait défavorable au célibat des prêtres (VI-VI). Lamartine pouvait aussi retrouver dans les *Lettres écrites de la Montagne* le vœu de la séparation de l'Église et de l'État. — On n'ignore pas que Rousseau rêvait d'une religion civile qui renfermerait « les dogmes fondamentaux de toute bonne religion » ; de même, après avoir lutté pour la séparation, Lamartine réclamera une religion officielle, qui n'eût été rien autre que le déisme. Les *Confidences* sont, sur ce point, parfaitement explicites : Le catholicisme, déclare Lamartine, continuera à être le plus fort « tant que l'esprit du siècle ne deviendra pas une foi religieuse qui dévore à son tour les âmes [...]. Il faut que l'État devienne une religion aussi ». (*Confidences* Livre XI dans O. C., 1863. T. XXIX, p. 317).

4. La *Prière Universelle* fut traduite successivement par Lefranc de Pompignan, Silhouette, Joncourt, Turgot, Lally-Tollendal, Saint-Simon, De la Porte, Morellet... (Cf. P. Van Tieghem. « La Prière Universelle de Pope et le déisme français », R. L. C., 1923, pp. 190-212).

5. Cf. également J.-J. Rousseau, *Lettres écrites de la Montagne* (Partie I, Lettre II) : « Dieu s'est réservé sa propre défense et le châtimement des fautes qui n'offensent que lui. C'est un sacrilège à des hommes de se faire les vengeurs de la divinité, comme si leur protection lui était nécessaire ».

6. Volney. *Les Ruines*, 1792, p. 55.

Dieu. Et quand il flagellera, dans la Huitième Vision de sa *Chute d'un Ange* ceux qui se donnent pour les dépositaires exclusifs de la vérité divine, il ne fera que reprendre à son compte les véhémences de Volney contre ces « impos- teurs » qu'on a vu « s'élever sur la terre » pour se dire « confidents de Dieu »¹.

Un livre subsiste à Saint-Point, dans le cabinet de travail du poète, parmi les rares ouvrages que Lamartine conserva jusqu'à la fin, à côté des *Conso- lations* de Sainte-Beuve, des œuvres de Byron et de Gessner. C'est le curieux volume de Sébastien Mercier, intitulé *L'an 2.440*, dans son édition de Londres, 1776. Là encore, voici les sévérités contre les moines qui font le vœu de « n'être jamais hommes »², voici l'idée de l'Enfer représentée comme « le blasphème le plus injurieux fait à la bonté et à la justice divines » ; voici niée toute autre révélation que celle de la nature et de l'intelligence ; Dieu, dit Mercier, n'a « daigné nous parler que par la voix éclatante de la nature » « Eh quoi, mortel insensé et stupide ! as-tu besoin que Dieu te parle français, chinois, arabe ? Que sont les étoiles innombrables semées dans l'espace, sinon des caractères sacrés, intelligibles à tous les yeux et qui annoncent visiblement un Dieu qui se révèle ? »³. La raison est célébrée comme notre lumière infail- lible : « C'est donner atteinte à l'Être infiniment parfait que de calomnier la raison et de la présenter comme un guide incertain et trompeur ». Et Sébastien Mercier, dans l'anticipation qu'il présente au public, décrit le temple, analyse la foi de cette humanité réconciliée dans un même culte. Telle qu'on le verra, à la date qu'a fixée sa fantaisie, le temple de l'Être Suprême n'aura « point de statues, point de figures allégoriques, point de tableaux ». Cette religion « purement spirituelle » et dégagée « de tout alliage impur », est toute primi- tive ; c'est « à peu près celle des anciens patriarches qui adoraient Dieu en esprit et en vérité sur le sommet des montagnes » ; c'est « la loi naturelle » qui « parle un langage uniforme à toutes les nations » ; « l'univers est son temple », « tout homme vertueux en est le prêtre »⁴, car l'homme « est reli-

1. *Ibid.*, p. 54.

2. En 1866 (C. F. L. Ent. 122, T. XXI, p. 116). Lamartine appellera encore l'état monacal « ce suicide de l'homme ».

3. Ainsi Lamartine écrivait en 1849 ces deux strophes que nous avons publiées dans la R. F. du 1^{er} mai 1934

Dieu n'écrit pas en paroles
Son existence à nos sens.
Des astres sont ses symboles,
Des mondes sont ses accents.

La nature, son image,
Dans un alphabet de fleurs,
Écrit pour nous sur chaque page
Des parfums et des couleurs.

4. Le but de son apostolat religieux, dit Lamartine, dans son Épître à Adolphe Dumas, le 18 septembre 1838, c'est de

Faire l'homme pontife et le culte unanime.

La première version d'une strophe d'« *Utopie* », nous présente encore ces toutes pareilles anti- cipations :

Entre la nature et son maître
L'homme grandi n'a plus le prêtre

gieux dès qu'il est raisonnable ». Et l'adoration de toute la terre s'élève vers « l'Être unique, incréé, créateur intelligent de ce vaste univers », lui rendant grâce de ses bienfaits, acceptant les souffrances. « Tu le veux, et cela nous suffit ; nous nous soumettons avec confiance et nous espérons en ta clémence infinie » ¹.

Voici encore Lamartine rejoignant Byron, parlant comme lui ouvertement. Dans sa « Prière de la nature » (1806), laissons, dit Byron, « les dévots élever leurs sombres basiliques [...] ; l'homme n'emprisonnera pas l'empire de son créateur sous ces dômes gothiques... Ton temple, c'est la face du jour ! ». Le *Voyage en Orient*, nous l'avons vu, fait écho à ces apostrophes. « Les prêtres, écrivait Byron, dans la même pièce, pour étendre leur lugubre empire, trompent les hommes par de prétendus droits mystiques » Ainsi le manuscrit d'« *Utopie* » dénoncera la machination de l'Église qui « *pour se couronner* », déforma le message du Christ et

*Dans ses foudres le fit tonner * 2.*

Byron attaque de front l'« odieuse superstition », et s'écrie : « Qui pourra séparer de l'or du vrai culte son alliage impur ! » ³. Pour cette rude et grande besogne, Lamartine se propose, et le *Voyage en Orient* est un premier effort pour purifier « la pensée du ciel » de l'« alliage de « superstitions » qui l'a ternie ⁴. L'hymne à la raison humaine qu'entonne Lamartine en 1835, le Quatrième chant du *Pèlerinage de Childe Harold* l'avait déjà fait retentir : « C'est abandonner lâchement la raison, avait dit Byron, que de renoncer aux droits de la pensée ; elle est notre dernier et seul refuge [...]. Depuis notre berceau, cette faculté divine fut enchaînée et torturée [...] mais c'est en vain ; le rayon immortel nous pénètre ; le temps et la science guérissent notre cécité » ⁵.

Ce rationalisme déiste, de Byron et du XVIII^e siècle philosophique, il serait faux de dire que Lamartine s'y convertit en le désignant par son nom, en s'écriant que ses yeux s'ouvrent sur la grandeur de Voltaire et de Rousseau, en saluant comme des maîtres ces philosophes du siècle passé. Non point. Il ne songe pas à eux, ou du moins pas ainsi. Si, comme nous avons pu aisément l'établir, sa pensée maintenant s'ajuste à la leur, ce n'est pas qu'il ait tout exprès rouvert leurs ouvrages, qu'il se soit appliqué à parler comme eux. Son esprit a marché, sous la pression d'événements intérieurs, et s'il a cédé, sans y prendre garde, à une attraction, ce n'est pas à celle des écrivains de l'autre siècle, c'est à la sollicitation confuse et immense du siècle présent. Ces penseurs du XVIII^e

*Pour porter à Dieu ses accents,
Chacun est son prêtre à soi-même
Et le cœur, autel sans emblème
A la prière pour encens.*

(Arch. S. P.).

1. Sébastien Mercier. *L'an 2.440*, 1776, pp. 75, 83, 105, 88, 100, 104, 85, 103, 90, 88.
2. B. N. Lamartine, 7, p. 15.
3. Byron. *Childe Harold*, chant II. St. XLIV.
4. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, p. 248.
5. Byron. *Childe Harold*. Chant IV. St. CXXVII.

siècle, sans doute les connaissait-il fort bien ; il les avait, cela est sûr, beaucoup pratiqués dans son adolescence ; mais ce n'est pas de leur côté qu'il a tourné son visage. S'il découvre maintenant, avec une sorte de surprise, que son nouveau système religieux coïncide presque avec le leur — et on le verra, en août 1844, s'émerveiller de retrouver dans *Le Café de Surate* sa propre philosophie¹ — il voit en eux des précurseurs qu'il avait naguère méconnus. Et dans la certitude où il est de se trouver chargé d'une mission prophétique et d'être le porteur, à son tour, de la Bonne Nouvelle, il n'hésitera pas à faire, dans une phrase stupéfiante des *Girondins*, de Voltaire son Saint Jean-Baptiste².

En 1834, tandis qu'il met au net, pour l'impression, les pages de son *Voyage en Orient*, les affirmations des « philosophes » sont présentes, à coup sûr, tout au fond de sa pensée. Leurs discours, auxquels son adolescence frondeuse avait prêté l'oreille, depuis plus de quinze ans il avait refusé de les entendre ; il était parvenu à les ensevelir tant bien que mal sous ses résolutions de fidélité catholique ; il les avait à demi-oubliées. A présent, ils reprennent vie ; ils se relèvent dans son âme ; leurs paroles se mêlent à ses propres paroles. Sans qu'il en prenne conscience — tant il est certain de ne s'être décidé que par lui-même, à la suite de tragédies secrètes, d'expériences intimes et irremplaçables — ce sont eux cependant qui conduisent sa plume, qui lui dictent, presque mot pour mot, leurs formules.

Lamartine, en religion — comme aussi, beaucoup, en littérature — est un homme du XVIII^e siècle. « Votre éducation philosophique et religieuse, lui diront en 1836 les *Annales de Philosophie chrétienne*³, date d'un autre âge, le siècle dernier. » Il a longtemps lutté pour se délivrer de cet empire, sur son esprit, du philosophisme. Jadis, il disait dans « *Consolation* »⁴ qu'il se garderait d'abreuver ses enfants

à ces sources amères
Où l'humaine sagesse a mêlé son poison.

Voltaire est le plus fort. « Toujours ce damné XVIII^e siècle qui reparaît jusque dans Lamartine ! » écrit Blaze de Bury railleur, mais clairvoyant⁵. On le verra bien dans les *Girondins*, qui contiendront un extraordinaire panégyrique de Voltaire, et où le même homme qui, dans les premières notes manuscrites de son *Voyage en Orient*, prenait en pitié le XVIII^e siècle « impie », se déclarera « fier » d'être « enfant d'un siècle qui a imprimé l'impulsion à de tels mouvements de l'esprit humain »⁶. Et presque au seuil de l'ombre, à soixante-dix ans, Lamartine parlera, sur le ton de l'enthousiasme, de la Profession de Foi du vicaire Savoyard, cette « aurore boréale de l'Évangile », cet « hymne magnifique », cet « alphabet épelé des vérités primitives dont toutes les lettres ras-

1. Charles Alexandre note à cette date dans ses *Souvenirs sur Lamartine* (p. 51). « Sa philosophie est dans le *Café de Surate* qu'il vient de lire avec admiration ».

2. Voltaire, écrira Lamartine dans les *Girondins* (1847. T. I, p. 261) « ne fut pas la vérité, mais il fut son précurseur et marcha devant elle ».

3. *Annales de Philosophie chrétienne*. T. XIII, p. 428.

4. Le commentaire de « *Consolation* ». (*Nouvelles Méditations*) date cette pièce de 1820.

5. Blaze de Bury, *op. cit.*, p. 54. Blaze déclare même plus loin, sans beaucoup forcer les choses : « Le Dieu de Lamartine est le Dieu des bonnes gens de Béranger » (p. 91).

6. *Histoire des Girondins*, 1847. T. VIII, p. 381.

semblées disent Dieu dans la nature et les lois divines dans l'humanité », catéchisme d'une « religion universelle [...] qui embrasse et illumine tous les dogmes sincères et toutes les vertus naturelles dans une atmosphère de vie, de chaleur et de piété semblable au rejaillissement d'un même soleil sur la coupole d'Athènes, sur la cathédrale de Sainte-Sophie et sur les mosquées d'Arabie »¹.

Chez Lamartine, de 1820 à 1833, le catholicisme, dit excellemment Gustave Lanson², « a enveloppé, non pas chassé le déisme ». « *La Prière* », qui date de 1819 et qui voudrait être déjà orthodoxe, laissait trop bien paraître que la Révélation, à laquelle Lamartine se forcera à croire, ne lui paraissait pas nécessaire :

Je crois en toi, Seigneur [...]
Et sans avoir besoin d'entendre ta parole,
Je lis au fond des cieux ton glorieux symbole

Le même texte proclamait aussi :

L'univers est le temps et la terre est l'autel !³

Le poète ne cachera pas que sa conversion au rationalisme, à partir de 1833, est un retour conscient, ardemment consenti, à ce qu'il a cru avant 1820, mais, à cette date, gauchement, et parmi toutes sortes de réticences et de scrupules dont il est délivré désormais. Il le dira tout net à Virieu : « Je ne partage pas ton antipathie irrationnelle contre le rationalisme. Je crois au contraire qu'après s'être beaucoup et vainement soulevé de soi-même pour monter plus haut que le simple bon sens, l'homme revient à sa raison, sainement et consciencieusement consultée⁴. Le reste n'a de fondement que dans nos désirs et nos imaginations avides d'ultra-vérités ». « En vivant, avouera-t-il encore, résumant ainsi l'authentique histoire de son drame, je me suis découragé quelquefois de penser, et jeté dans la pensée toute faite par désespoir. En vivant davantage et en m'améliorant un peu, j'ai rougi de ce désespoir et je reviens énergiquement et pieusement au rationalisme »⁵.

Il resterait à se demander — mais nous quittons ici le terrain sûr — si, dans l'évolution religieuse de Lamartine autour de 1832, l'influence de l'illuminisme n'a pas eu sa part.

Quand, le 3 avril 1830, le *Constitutionnel* rendit compte à ses lecteurs du discours de Lamartine à l'Académie Française, il prétendit y découvrir « un hymne d'illuminé », digne « de Coëssin ».

1. C. F. L. Ent. 65. T. XI, p. 393 et Ent. 67. T. XII, p. 49.

2. G. Lanson. Éd. critique des *Méditations*, p. 25.

3. C'était là une imitation directe de l'*Universal Prayer* de Pope.

To thee, whose Temple is all Space
Whose altar Earth, Sea, Skies...

4. Ainsi J.-J. Rousseau avait écrit dans son *Émile* : « Voyant [...] que je m'abimais dans un océan sans rives, je suis revenu sur mes pas et j'ai resserré ma foi dans mes notions primitives » (O. C., 1839. T. IV, p. 364).

5. Lettres à Virieu des 19 août et 18 octobre 1838.

Par ailleurs, les *Annales de Philosophie chrétienne*, citant un des propos que Lamartine prétend avoir tenu devant Lady Stanhope (« Il y a deux lumières pour l'homme, l'une qui éclaire l'esprit [...] l'autre qui éclaire le cœur, et qui ne trompe jamais ») commentent ainsi cette phrase : « C'est ici un nouveau système de philosophie en entier [...]. Il est malheureux pour M. de Lamartine que ce système soit celui des illuminés »¹. Et deux pages plus loin, Bonnetty, prenant texte d'une autre déclaration faite au même endroit par Lamartine sur « cet Esprit-Saint toujours agissant, toujours assistant l'homme, toujours lui révélant [...] ce qu'il doit faire et savoir », conclut de nouveau : « Cette assistance et cette révélation de Dieu accordées à l'homme isolé, et d'une manière intérieure, sont un des dogmes [...] de l'illuminisme »².

Mais s'agit-il bien d'illuminisme ? Et n'avons-nous pas là seulement un souvenir de Rousseau, souvenir un peu développé, où se retrouve néanmoins cette idée essentielle chez Jean-Jacques du « sentiment intérieur », de l'excellence providentielle d'un « instinct » toujours présent au cœur de l'homme et qui le guide naturellement à la vérité ?

Il y a pourtant, dans ces pages étranges où Lamartine relate, et recompose librement, l'entretien qu'il eut en septembre 1832 avec Lady Stanhope, des allusions, des expressions qui troublent l'enquêteur.

Ce messianisme que nous avons déjà noté et qui passe dans la réponse de Lamartine à la question posée par Lady Stanhope : « Ne sentez-vous pas ce que tout le monde sent, le besoin, la nécessité d'un révélateur, d'un rédempteur ? », ces mots aussi qu'il met aux lèvres de la « recluse » : « C'est Dieu qui vous envoie³ ici [...] ; vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont Il a besoin », tout cela ne porte-t-il pas comme un reflet de martinisme ?

Cette espérance, qui habite maintenant la pensée de Lamartine, d'une vaste unité des croyances, d'une fusion totale et proche de toutes les confessions humaines dans une religion purifiée où s'abolira la diversité des dogmes, c'est là une des certitudes communes aux illuminés. Plus l'esprit « croît et s'élève, plus il se simplifie, et sa région ne connaît ni division ni différence », dit Saint-Martin⁴. Lamartine prétendra s'installer de même dans « cette région où tout ce qui s'élève à Dieu se rencontre et se réunit », quittant « celle où les spécialités, les systèmes et les controverses divisent les cœurs et les intelligences »⁵. Il est vrai que, sans avoir besoin d'évoquer ici Saint-Martin, on peut trouver dans l'*Éducation des Mères de Famille*, une déclaration toute semblable, et plus certainement connue de Lamartine : « Je me hâte de le déclarer, avait écrit Aimé Martin, il ne s'agit ici ni de changer les cultes ni de renverser les dogmes. Au-dessus de ces croyances spéciales et mobiles

1. *Annales de Philosophie chrétienne*. T. X, p. 415.

2. *Ibid.*, p. 417.

3. B. N. Lamartine 46, p. 9. Le texte de l'édition donne : « qui vous amène ... ».

4. Cité dans un article de J. Bruneau : « Saint-Martin l'illuminé », F. L. (juin 1835). T. X p. 274.

5. Avertissement de *Jocelyn*.

de chaque secte, régné une religion immuable qui les embrasse toutes comme le ciel embrasse l'univers »¹.

Le simple déisme peut donc bien suffire à expliquer ici la pensée de Lamartine. Subsiste tout de même l'entretien de Djour... Pour voir clair dans ce ténébreux problème, les documents nous manquent. Il ne semble pas que Lamartine ait été en contact personnel avec aucun des théosophes de son temps². Mais il a connu et il a lu de Maïstre, et il connaît Ballanche qui touche aux illuminés, quoi qu'il en ait dit. Aimé Martin, cet homme que Lamartine écoute, qu'il aime et qu'il suit plus qu'il n'aime et ne suit Dargaud, sait-on si l'illuminisme lui est tellement étranger ?

Enfin voici un texte, mais bref, mais isolé, que nous verserons au dossier de ce procès qu'il faut se résigner, pour l'instant à laisser ouvert ; c'est une simple phrase de la lettre que Lamartine écrit de Mâcon, le 16 décembre 1833, à Cazalès, et dont nous avons cité une partie³ : « *Comme vous, dit Lamartine, j'ai toujours soupçonné Saint-Martin d'avoir été éclairé d'un beau rayon de vérité divine* »⁴. C'est tout. On notera que c'est une réponse, que Lamartine ne nomme pas spontanément Saint-Martin, que Cazalès a dû lui parler avec éloge du « philosophe inconnu », et qu'il tient à dire qu'en effet Saint-Martin est bien curieux. Est-ce la preuve qu'il l'a étudié ? On dirait le ton, plutôt, d'un homme qui répond avec politesse, avec sérieux même, sans passion néanmoins. Comme les saint-simoniens, comme les jeunes combattants chrétiens du groupe de l'*Avenir* et de la *Revue Européenne*, peut-être les illuminés, martinistes et swedenborgiens, sont-ils apparus à Lamartine comme d'intéressants témoins de la grande rénovation religieuse qui se préparait dans le monde et qu'il se croyait appelé à diriger.

Il semble que sur les rapports de Lamartine et de l'illuminisme, la vérité doive être recherchée dans ce sens. Mais ce n'est là qu'une conjecture. D'autres témoignages, d'autres documents, permettront peut-être, plus tard, d'aller au delà.

*
* *

Sa nouvelle doctrine religieuse, Lamartine entend apporter à en répandre l'enseignement, une prudence extrême et minutieusement calculée.

De cette tactique, il ne fait pas mystère, devant ses amis. A Dargaud, qui le pressait, il a répondu déjà : « Le rôle que vous me tracez serait inopportun ; il me constituerait comme philosophe ; il me tuerait comme homme d'État »⁴. Cette décision bien arrêtée de ne pas compromettre par des déclarations prématurées, dans l'ordre religieux, le rôle politique qu'il s'est assigné, il la confirme encore à Dargaud en décembre 1833. Il serait, lui répète-t-il « très inopportun en cet instant d'éclater ; toute politique me serait fermée. Quand

1. Aimé Martin, *op. cit.*, T. II, p. 265.

2. Et il semble aussi que les théosophes ne jugeaient pas la poésie de Lamartine assez nourissante. Richer l'estimait « trop insoucieuse de métaphysique » (*Lycée armoricain*, T. I, p. 70). Mais il s'agit là des premières œuvres de Lamartine.

3. Cf. *supra*, p. 211.

4. Des Cognets, *op. cit.*, p. 193.

j'aurai accompli mon rôle politique, à la bonne heure ! ce sera le commencement de mon action religieuse »¹.

Un an après, alors que déjà, cependant, il a jeté en manière de prélude ou d'avertissement, le texte adroitement didactique des *Destinées de la Poésie*, il continue à déclarer : « Quant à la philosophie et religion [...] je ne m'explique pas encore »². Si hardies qu'aient été les affirmations rationalistes du *Voyage en Orient*, Lamartine estime que ce livre ne brise aucun lien, ne coupe aucun pont et qu'il n'a encore, avec cet ouvrage, rien compromis absolument. Au mois d'octobre 1835, il en est toujours à dire : « Je ne me prononce pas cependant encore tout à fait ; j'y mets temps, religion, examen, prudence »³.

Prudence, c'est le maître mot, celui qu'il n'oublie jamais. Écoutons-le s'en expliquer à ses correspondants, qu'il s'agisse du reste de sa politique ou de son apostolat déiste ; à Combes : « Le présent n'a pas encore d'oreilles. Je veux essayer de le préparer peu à peu »⁴ ; à Montherot : « J'en déroulerai [il s'agit ici, plus spécialement de sa doctrine politique] peu à peu quelques mots, dans chaque discours, mais des mots assez vagues pour n'être pas compris d'une Chambre très arriérée, et l'être cependant d'une jeunesse très avancée »⁵ ; à Guichard de Bienassis : « Je ne veux m'expliquer en entier qu'au jour le jour, pour ne pas effrayer le milieu par lequel je veux agir »⁶ ; à Antoir : « [...] notre heure n'est pas venue, et Dieu seul la connaît », l'heure de révéler au grand jour « cette cause énigmatique dont je profère les premiers symboles »⁷. Son intention, déclare-t-il à Virieu, le 27 janvier 1835, est bien de « dire la radicale vérité, mais, ajoute-t-il aussitôt, sous des formes et avec des délais éminemment conservateurs »⁸.

Ce souci capital de ne pas attaquer violemment les idées reçues, de n'agir que par petites poussées, par ébranlements minimes, mais répétés et persistants, on le saisit curieusement dans des occasions même où rien n'est engagé de ce problème religieux qui compte pour l'essentiel⁹ aux yeux de Lamartine. Et si l'on voit Lamartine à ce point attaché à ne pas déranger trop rudement les habitudes prises, ni corriger d'un trait trop vif les images installées dans l'esprit du public lorsqu'il n'est question cependant que de la Grèce, par exemple, et de l'engouement populaire pour les héros de l'indépendance, on juge du soin qu'il emploiera pour tout ce qui touche au catholicisme ; il s'est arrêté

1. *Ibid.*, 220. On se souvient que Lamartine, en entrant à la Chambre des Députés, avait sincèrement l'intention, au moins dans les tout premiers temps, de ne demeurer que peu d'années dans la vie politique. Cf. ses lettres à son père, et à Virieu des 9 et 10 janvier 1834.

2. Lettre à Virieu, 10 décembre 1834.

3. Lettre à Virieu, 1^{er} octobre 1835.

4. 24 janvier 1834. Cf. Anacharsis Combes, *op. cit.*, p. 9.

5. 4 mars 1834. Cf. R. D. M., 15 septembre 1908.

6. Lettre sans date. Cf. *Correspondance*, T. III, p. 352.

7. Lettre sans date p. p. M. Mario Foresi. *Nuova Antologia*, 1^{er} septembre 1914.

8. A Circourt, en août 1847, à propos du discours de Mâcon, Lamartine déclarera de même : « J'ai déployé juste autant du drapeau des idées modernes que le vent naissant le permettait ». Cf. L. Barthou, *Lamartine orateur*, p. 231.

9. « La question religieuse est le fond de toute politique réelle, écrit Lamartine à Michelet en juin 1843. Le reste n'est que l'échafaudage qu'on enlève quand l'édifice est construit ». Lettre p. p. J.-M. Carré. *Michelet et son temps*, 1926, p. 21.

en Grèce, en août 1832 ; il a vu de près ce pays dont s'est enthousiasmée l'opinion française et que lui-même a chanté sur un mode pindarique. Hélas ! Il écrit à Aimé Martin, le 10 août 1832 : « Il faut voir les choses de loin pour conserver quelque enthousiasme pour les plus belles causes ! » ; mais il joint aussitôt à cette phrase une recommandation instante : « Gardez [cela] pour vous, ou du moins ne me citez guère pour les détails sur l'horrible état de la Grèce » ¹.

On l'entendra de même, lors d'une discussion sur l'émancipation des esclaves, s'exprimer en des termes qui s'appliquent très exactement à la tactique qui est la sienne en matière d'apostolat rationaliste : « Dans des discussions de cette nature, déclarera-t-il, nous devons peser toutes nos paroles » et « étouffer » la chaleur de notre conviction « sous la prudence du langage, sous la réticence souvent la plus entière » ².

Aussi, à peine a-t-il laissé imprimer dans ses *Destinées de la Poésie* le mot compromettant que nous avons cité sur la voix « stupide et sans conscience » des cloches de nos églises, qu'il se repent de l'avoir dit. En reproduisant ce passage dans son *Voyage en Orient*, il fera sauter, d'un trait de plume, ce terme trop vif, où se il trahit ³. On le sait lié avec La Mennais ; on n'ignore pas qu'il songe à fonder avec lui une revue politique. Son irritation n'en est que plus forte de voir La Mennais publier ces *Paroles d'un Croyant* que Lamartine connaissait d'avance, qu'il aurait même gardées « un mois sous clef » pour empêcher le livre « de paraître ainsi », sans retouches, sans adoucissements. Et il ne cache pas à Virieu sa mauvaise humeur : « Cela me fait grand tort » ⁴.

Ah, certes, sa manière à lui ne ressemble guère aux témérités farouches de La Mennais ! Dans ce même *Voyage en Orient* où il articule pour la première fois, publiquement, quelques mots de sa pensée rationaliste, s'il efface, de son manuscrit, certaines déclarations de fidélité catholique, sincères en 1832 et qu'il ne pourrait plus à présent maintenir sans mentir à la vérité de sa conscience, il se garde néanmoins d'écarter de son texte tout, absolument, de ce qui lui donnait d'abord une couleur orthodoxe. De ci de là, il laisse subsister volontairement telle remarque, tel mot qui sont de nature à rassurer les dévots. S'il se refuse maintenant à confesser qu'arrivant la sur Terre Sainte, c'est par « trois fois » qu'il baisa le sol, si ces « trois fois » le gênent, et s'il les supprime, il n'en conserve pas moins la phrase où il se montre posant les lèvres sur cette terre sacrée. Il change bien l'« Enfant-Dieu » en « homme modèle », mais il laisse subsister, pour désigner Jésus, cette expression qui contentera les catholiques : « le divin fondateur du christianisme » ; il accepte qu'on le voie agenouillé au tombeau de la Vierge ; il ne retouchera pas ce qu'il a dit de Tibériade où le Christ « apparaît à Saint-Pierre et fonde en trois paroles l'éternelle hiérarchie de son Église ». Ailleurs, il indique nettement que les miracles font partie de ces « légendes », de ces « superstitions » que la crédulité humaine ajouta à l'idée pure du Dieu unique, mais il maintient parallèlement

1. R. P., 1^{er} novembre 1925.

2. Discours du 22 avril 1835. *Fr. Parl.* T. I, p. 147.

3. *Le Voyage en Orient* (1835. T. II, p. 264) donne en effet seulement : « La voix sans conscience de nos cathédrales ».

4. Lettre du 9 mai 1834.

ce qu'il avait écrit sur Cana, « lieu du premier miracle du Sauveur ». Il exalte l'islamisme, suggère que le déisme « pratique et rationnel » des mahométans, et leur « dogme simple » sont fort au-dessus du « dogme merveilleux » des catholiques ; il n'en efface pas pour autant, ce qu'il avait noté en novembre 1832 : « Les dogmes du Koran ne sont que du christianisme altéré »¹.

Si bien qu'il apparaît un peu comme un Janus, dans ce livre, si l'on veut y prêter attention. Et Vinet, l'année suivante, aura beau jeu de démasquer la tactique de cet habile que l'on voit « abondant tour à tour dans le sens des rationalistes et dans le sens des orthodoxes, chrétien parce que sa mère était chrétienne, philosophe parce que son siècle est le XIX^e siècle, acceptant les prophéties et renversant les miracles. »².

Un autre procédé, amorcé déjà dans la *Politique Rationnelle* et dont Lamartine use de plus en plus, dans la même intention apaisante à la fois et séductrice, c'est celui du rapprochement de deux termes, tenus pour ennemis, et qu'il réconcilie dans la facilité d'un artifice de langage. C'est la faute du Moyen Âge, et de ses « ténèbres », déclare-t-il, si « la religion et la raison » ont été indignement « séparées »³. L'œuvre du temps présent est donc de les faire désormais « s'embrasser dans la vérité », et, en attendant ce beau jour, commençons à les faire s'embrasser dans l'expression verbale. La foi que Lamartine maintenant professe se nomme le « christianisme rationnel », ou encore le « rationalisme chrétien », ou encore le « catholicisme de la raison ». Son vœu ? « Que la raison soit religieuse et que la religion soit raisonnable »⁴. « Ce que le christianisme appelait révélation, dira-t-il dans les *Girondins*, la philosophie l'appelait raison. Les mots étaient différents, le sens était le même »⁵. La raison, affirme-t-il encore, c'est tout simplement « le christianisme moderne »⁶.

L'injuste Veuillot, pour une fois, n'aura pas tort quand il vantera le talent que déploie Lamartine à forger « des phrases adroites pour lier les idées les plus disparates »⁷.

1. *Voyage en Orient*, 1835. T. II, pp. 49, 248, 371.

2. *Semeur*, 23 mars 1836. Les *Annales de Philosophie chrétienne* qui attaquèrent vivement le *Voyage en Orient* au point de vue de l'orthodoxie dans leur numéro du 30 janvier 1835, constataient également, après avoir cité les déclarations rationalistes de Lamartine, que l'auteur « dans son livre même reconnai[ssait] la divinité du Verbe et de la religion chrétienne ». — Le même procédé sera sensible plus tard dans l'*Histoire des Girondins*. Blaze de Bury, exagérant du reste un peu, dira à ce propos : « Il y en eut, comme on dit, pour tous les goûts, pour les républicains et les socialistes comme pour les voltairiens et les cléricaux » (*op. cit.*, p. 138).

3. *Voyage en Orient*, 1835. T. III, p. 110.

4. Ces mots figurent dans la lettre que Lamartine écrivit sous le nom de l'abbé Thyons au journal *l'Univers* en novembre 1846. M. Jean des Cognets en possède le manuscrit autographe. Cette lettre, parue dans le *Bien Public* du 26 novembre 1846 est reproduite par M. Jean des Cognets (*op. cit.*, p. 372). En juin 1843 Lamartine écrivait à Michelet qu'ils étaient, l'un et l'autre, « ouvriers [...] du temple moderne où la raison sera pieuse et la piété raisonnable » (J.-M. Carré, *op. cit.*, p. 21). Lamartine reprend encore cette formule dans son *Histoire de la Restauration* (O. C., 1863. T. XXII, p. 175) : « Rendre la raison pieuse et la piété raisonnable ».

5. *Histoire des Girondins*, 1847. T. I, p. 17.

6. Lettre à Aimé Martin du 27 juin 1843 (« la raison, qui est le christianisme moderne [...] ») Cf. R. P., 1^{er} novembre 1925.

7. *Univers*, 18 juin 1843. — M. Citoleux dans son livre (*op. cit.*, p. 148) a bien marqué ce aspect de la tactique lamartinienne. « Il pose écrit-il, une série d'équations où chaque terme

Le dessein de Lamartine est aisé à comprendre. N'a-t-il pas dit clairement à Guichard que sa préoccupation était de « ne pas effrayer le milieu par lequel » il voulait agir ?¹. C'était bien le même conseil, on s'en souvient, qu'il donnait jadis à Aimé Martin : ne soyez pas si véhément, si brutal ; évitez surtout que l'on se voile la face, à vos propos ; rassurez, au contraire, n'ayez que douceur et patience. Autrement, « vous vous neutraliseriez d'avance »².

Lamartine ne veut à aucun prix se séparer des catholiques ; son but est seulement de séparer les catholiques du catholicisme. Qui parle de désertion ? Lamartine n'a point changé de camp ; il veut seulement que ceux de son camp se lèvent avec lui et marchent, pour s'établir un peu plus loin, un peu plus haut. Il exhorte ses frères :

Nouveaux fils des saintes demeures,
Dieu parle ; regardez le signe de sa main !
Des pas, encor des pas pour avancer ses heures !
Le siècle a fait vers vous la moitié du chemin !³

Le plan auquel il se tient c'est celui-là même que La Mennais — mais lui, sans s'y tenir — exposait à Lerminier dans une lettre du 9 septembre 1834. « Je n'ai pas imité Luther, disait-il, et je ne l'imiterai point [...]. Ce n'est pas en se séparant, en ébranlant presque dans sa base le principe même de la foi, qu'on peut rétablir l'unité de la foi. Je reste donc catholique [...] ».

Les recommandations de Lamartine à Aimé Martin n'avaient pas été perdues. *L'Éducation des Mères de famille*, avec une pesante maladresse, exposait à tout venant ce que Lamartine eût voulu pour son compte pratiquer avec plus de discrétion. « Notre but » disait Aimé Martin, est d'« introduire d'une manière inaperçue » dans la religion catholique « les principes éternels qui conviennent à toutes les religions [...] et de marcher ainsi doucement au triomphe » du déisme. Et il énonçait ainsi le « problème à résoudre » : « Sans rien changer aux apparences [des] cultes, en détrui[re] peu à peu les immoralités »⁴.

L'abbé Th. B... se croira donc sans peine autorisé, quand il déchaînera contre Lamartine son artillerie ultramontaine, à lui jeter cette accusation : « Vous vous êtes couvert du manteau du chrétien pour saper plus sûrement le christianisme par la base »⁵. Et avant lui Vinet, prenant texte des vers que Lamartine adressait à Genoude « sur son ordination », et de leurs pressantes invites :

religieux trouve un équivalent profane. La grâce devient le génie ; la raison est l'infailible et perpétuelle révélation des lois divines, à moins qu'elle ne soit un catholicisme éternel ».

1. En 1843, il dira à Chambolle, homme de gauche qui s'étonne un peu du ralliement de Lamartine à l'opposition libérale : « Je suis un vieux libéral, et non un nouveau converti [...]. Assis parmi les conservateurs, j'espérais vous les amener un jour ». Cf. Chambolle, *Retours sur la vie*, 1912, p. 183.

2. Cf. *supra*, p. 198. En matière de littérature, Lamartine n'avait pas autrement parlé à Hugo à propos de la *Muse Française*, autrefois. Le 14 septembre 1823 il lui avait dit : « Allez doucement dans le début, suivez la pente et le courant de l'opinion qui se forme [...]. Ne la devancez pas trop ; autrement vous ferez un haro universel ». R. P., 15 avril 1904.

3. « *A M. de Genoude* », décembre 1835.

4. Aimé Martin, *op. cit.*, T. II, pp. 266-267.

5. Abbé Th. B..., *op. cit.*, p. 14.

Déchirez ces lambeaux des voiles du saint lieu !
 Laissez entrer le jour dans cette nuit du Temple !
 Plus il fait clair, mieux on voit Dieu !¹.

avait dénoncé cette tentative de débauchage surnois, et cloué au pilori le coupable pris sur le fait, à l'instant où il cherche à « endoctriner [...] un prêtre de l'Église romaine » pour « lui enseigner à donner *in petto* un sens tout nouveau à ses antiques symboles »².

Et il est bien vrai que Lamartine n'attaque jamais de front l'Église. C'est encore, fort probablement, la leçon apprise auprès du grand homme que répète Aimé Martin, lorsqu'il déclare qu'il faut « établir les principes sans attaquer les préjugés »³. Les besognes d'agression, Lamartine les laisse à d'autres⁴. Il loue publiquement l'*Éducation des Mères de Famille* qui prend parti violemment contre la règle du célibat ecclésiastique, mais il se borne quant à lui à faire comprendre qu'il ne lui est guère favorable, sans s'avancer trop, d'ailleurs, et en présentant sa pensée de manière à ce qu'il soit impossible d'en citer un mot qui constitue la preuve décisive d'une rébellion contre la loi romaine. Et s'il loue avec ampleur les prêtres Maronites, ce n'est point là un crime, pas même une imprudence, puisque l'Église les autorise officiellement à se marier.

On ne retrouverait pas davantage dans le *Voyage en Orient*, ni nulle part ailleurs chez Lamartine, la répudiation ouverte du dogme de la divinité du Christ. Ses propos demeurent soigneusement équivoques. Il est clair que le Christ est seulement pour lui désormais l'Homme parfait, d'ailleurs très certainement chargé par Dieu, comme d'autres l'ont été et le seront encore, d'une grande mission d'apostolat ; mais le langage de Lamartine n'en reste pas moins assez adroit pour qu'on ne puisse le convaincre d'être allé jusqu'à la négation catégorique. Sans doute, en vers, il se hasarde davantage ; dans sa pièce à Genoude, le Fils de l'Homme est désigné comme un « témoin » de Dieu ; sans doute, Lamartine voudrait que le prêtre dît aux fidèles

Que tous ces dieux de chair n'étaient que des idoles
 Et d'aller au Dieu des esprits,

sans doute, il annonce que le Verbe « se transfigure encore » et qu'à présent

Le Verbe est fait humanité

1. « Plus il fait jour, mieux on voit Dieu * » reprend Lamartine dans le manuscrit de ses *Girondins*. (Ms. de Mâcon, p. 23). Et il ajoute, parlant de l'effort des Philosophes du XVIII^e siècle en matière de religion : « Le jour voulait entrer dans le sanctuaire. Les murailles épaisses de la superstition l'interceptaient. On démolissait l'édifice non pour renverser l'autel, mais pour y faire entrer la lumière et agenouiller la raison. La vérité était captive dans les institutions ; Dieu souffrait dans les âmes ; on voulait les affranchir * » (*Ibid.*).

2. Vinet, *op. cit.* T. III, p. 217.

3. Aimé Martin, *op. cit.* T. II, p. 362.

4. On le verra ainsi plus tard, dans son journal *Le Bien Public*, charger Guigue de Champvans d'écrire en 1844 les articles dont il ne veut pas prendre la responsabilité personnelle ; cette protestation, par exemple, qui occupera toute la première page du journal, le 13 juillet 1844, à l'occasion des « actes arbitraires » auxquels a donné lieu la procession de la Fête-Dieu à Mâcon. « C'est une question de savoir, fera-t-il écrire à Champvans, si les principes de liberté commune permettent à un culte de s'emparer de la voie publique, même momentanément ».

ce qui revient à substituer l'humanité entière, fille de Dieu, à la personne même de Jésus, fils du Père (c'était la doctrine même de Quinet et de Strauss). Mais comme tout cela est dextrement enveloppé d'expressions qu'on dirait parfaitement orthodoxes, et comme ces strophes même débordent de respect pour le « Couronné d'épines »,

Dieu dont chaque homme est le symbole,

Verbe « où s'incarna l'antique vérité » !¹

Et puis la poésie bénéficie de tels privilèges ! On y peut risquer ce qu'on n'oserait aventurer en prose. La prose engage l'homme ; au poète on passe bien des choses, à la faveur des nécessités du rythme et de l'harmonie ; les professions de foi ne se rédigent pas en alexandrins. Aussi Lamartine choisira-t-il ce mode d'expression, pour lui si commode, lorsqu'il se décidera à proférer tout au long son *credo* philosophique, dans la *Chute d'un Ange*. Encore prendra-t-il ce détour, pour ne point tout à fait se découvrir, d'imaginer la fiction du Livre Primitif et de porter ses témérités au compte du mystérieux vieillard Adonai².

Les ennemis déclarés de l'Église s'irriteront de ces prudences de Lamartine. Même après la *Chute d'un ange*, ils le trouveront trop réticent. George Sand, en 1839, constate : « Les hérésies du dernier poème de M. de Lamartine nous montrent la révolte irrésistible de son intelligence contre le catholicisme » ; mais alors, poursuit-elle, « pourquoi donc ne l'a-t-il pas abjuré ouvertement, à l'exemple de ce grand homme [c'est La Mennais] qui de nos jours donne au monde le spectacle d'une sincérité si sublime et d'un courage si vénérable en disant : jusqu'alors je m'étais cru catholique ; il paraît que je me suis trompé »³ ?

Un anonyme qui publie en 1838 des *Réflexions philosophiques et littéraires sur les écrits de MM. Victor Hugo, de Lamartine, Chateaubriand* [etc...] et qui pose en principe que la religion catholique est « pleine d'erreurs aussi absurdes et plus nuisibles que celles du paganisme », admoneste semblablement Lamartine : « Comme un voyageur égaré qui n'ose ni avancer ni reculer, de crainte de s'égarer davantage, vous n'osez, lui dit-il, ni croire à ces dogmes trompeurs ni les rejeter franchement »⁴.

1. Cf. « *A M. de Genoude* », str. 11 et 15 et « *Utopie* », str. 17.

2. Ce procédé, d'ailleurs, mettra fort en colère le pieux rédacteur des *Annales de Philosophie chrétienne*, lequel explosera contre « la déloyauté de l'attaque qui frappe ainsi nos dogmes et notre foi d'une manière détournée et indirecte ». « Que Voltaire ait fait cela, écrira-t-il, à une époque où la foi était vivante et protégée par le pouvoir civil, on le conçoit ; mais maintenant où chacun peut formuler à son gré ses objections, tout honnête homme, quand il attaque la religion, doit le faire ouvertement et sans détours. M. de Lamartine a redouté sans doute la réprobation générale, et alors il a attaqué le christianisme par une voie détournée » (*Annales de Philosophie chrétienne*, 31 mai 1838, T. XVI, p. 374).

3. R. D. M., 1^{er} décembre 1839. (G. Sand « Essai sur le drame fantastique »). Peut-être dans le dessein d'aiguillonner Lamartine, G. Sand opposait ce dernier à Byron lequel, écrivait-elle, « me semble beaucoup plus préoccupé de la science des choses divines que M. de Lamartine ». Elle jugeait Lamartine « peu scrupuleux sur les moyens de connaître et de saisir son idéal ». Jouant de l'ironie, elle notait encore : « Nous ne croyons pas que M. de Lamartine, absorbé par les soucis parlementaires, ait beaucoup de temps de reste pour se demander désormais s'il est philosophe ou chrétien ». — Sainte-Beuve, le 3 décembre 1839 confiait à Quinet qu'il trouvait quant à lui « très vrai » ce parallèle établi par G. Sand entre Lamartine et Byron au détriment du poète français. (Lettre p. dans R. H. L. 1913, p. 670).

4. *Réflexions* [...] (anonyme). Paris Lemoine 1838, in-8°, p. 54.

Michelet se montrera agacé de trouver dans les *Girondins* une excessive « tolérance » à l'égard du catholicisme ; et Lamartine s'en défendra de son mieux, affirmant qu'une telle critique « n'est pas fondée » et qu'il a bien représenté le catholicisme « comme l'opposé de la Révolution, *l'un autorité, l'autre liberté* »¹.

Ces impatients ne se satisfont pas des promesses que Lamartine leur donne ; et ils ont bien raison de douter que Lamartine soit pleinement avec eux. Lamartine est sincère quand il définit son rôle propre comme celui d'un chrétien qui doit demeurer parmi les chrétiens s'il veut convaincre ses frères d'avancer avec lui sur la voie d'une religion plus libre et plus rationnelle ; mais ce refus de briser net avec les catholiques, ce refus dont il fait, pour l'efficacité de son apostolat déiste, une impérieuse nécessité de tactique, s'accorde trop bien, dans le secret de son cœur, avec des scrupules inavoués, avec un attachement invincible, une tendresse muette et comme misérable et honteuse d'elle-même pour le Christ de l'Église, pour le catholicisme de son enfance.

Lorsqu'il envoie à Aimé Martin, le 12 novembre 1843, ses articles sur « l'État l'Église et l'enseignement » (études où la modération du langage, laisse pourtant bien clairement apparaître la hardiesse rationaliste, de la pensée) il explique à ce libre penseur déclaré, au yeux de qui il craint sans doute de paraître encore bien timide, qu'« il faut commencer à toucher la glace avant de la casser »². La vérité est que cette glace, il ne la cassera jamais.

Depuis 1833, il n'a pas obtenu de lui-même d'aller au delà de ces promesses toujours faites pour le lendemain. Les propos qu'il tient à Circourt, le 7 juillet 1845, ce sont les mêmes que ceux qu'il tenait à Virieu dix ans plus tôt : « Ou le catholicisme est la vérité, ou il est le mensonge. S'il est la vérité, mourons avec lui ; s'il est le mensonge, séparons-nous-en tout à fait » Tout à fait ? Est-ce bien sûr que Lamartine osera s'avancer jusque-là ? et s'il parle fièrement d'opérer cette rupture « avec la vigueur d'une raison qui marche seule », il ne manque pas d'ajouter tout de suite qu'il faut y apporter tout de même « le respect que l'enfant a pour la nourrice qui l'a nourri, bercé, conduit par la lisière jusqu'à son âge mûr ». Ce respect, il voudrait qu'on le gardât aux « choses saintes [...] même quand on les brise »³. Et ce n'est pas lui qui se chargera de les briser ; « Ce n'est plus l'heure de saper, dit-il, c'est l'heure d'éclairer le sanctuaire »⁴.

1. Cf. J.-M. Carré, *op. cit.*, p. 27. Les derniers mots, que nous écrivons en italiques, n'ont pas été reproduits par M. Carré. On les lit cependant très clairement sur l'autographe, conservé au Musée Carnavalet.

2. R. P., 1^{er} novembre 1925.

3. *Histoire des Girondins*, 1847. T. I, p. 256.

4. *Bien Public*, 21 novembre 1844. — Cette phrase fait partie d'un article où Lamartine, visiblement, cherche à porter remède au mauvais effet produit par les articles anticléricaux qui se sont succédés en 1844 dans son journal. Le 18 avril 1844, le *Bien Public* avait attaqué les jésuites ; il avait dénoncé (21 avril) Lacordaire coupable de vouloir établir dans les Alpes « un couvent de son ordre qui n'est pas reconnu en France » ; il s'était indigné, avec le *Journal du Loiret*, d'avoir vu « nos soldats forcés de suivre les bedeaux et les enfants de chœur » dans une procession (6 juin) ; il avait reproduit (*ibid.*) avec complaisance une information précisant que la plupart des « maisons infâmes » de Londres étaient la propriété du clergé, etc... « On s'est trompé, écrit alors Lamartine, sur les intentions de ce journal en matière religieuse ». Et il se défend de vouloir « flétrir dans les autres la pensée qui [le] soutient [lui-même] », et « jeter le ridicule sur les convictions comme la boue sur les images ». « Un tel rôle, ajoute-t-il, est trop vieux d'un siècle ».

Falconnet, dans son ardeur un peu naïve à justifier Lamartine aux yeux des catholiques, aura bien raison, malgré tout, d'écrire que le poète, en dépit de « son adhésion aux idées nouvelles, [garde] assez de sympathie au passé pour le concilier avec l'avenir »¹. Et quand le triste Nisard, dans son article « M. de Lamartine en 1837 » caractérisait, avec un certain bonheur tout de même dans la malveillance, l'attitude un peu contradictoire, en apparence, de Lamartine député, il trouvait, sans doute par mégarde, une bonne phrase qui s'ajusterait assez bien au Lamartine rationaliste mal dépris du catholicisme : « Il blâme, disait-il, sous une forme générale et si peu hostile qu'il n'y a presque pas de différence à l'avoir contre soi qu'à l'avoir avec soi. Il faudrait imaginer pour ses votes négatifs quelque chose de moins décidé qu'une boule noire, car il y a toujours un peu de oui dans son non »².

Au fond, Lamartine ne se résigne pas à porter la main sur cette religion qui fut celle de sa mère. Lui qui croit, avec tant de ferveur, que, passé le seuil de la mort, il retrouvera les êtres chéris dont l'absence fait de sa vie un tel désert, il écarte, avec une sorte de terreur, l'idée d'apparaître un jour à sa mère comme le démolisseur furieux du temple qu'elle a tant aimé. Ce cri de haine jeté à l'Église, qu'attendent les Sand, les Dargaud, les Michelet, jamais ils ne l'obtiendront de lui³.

Il cherche à se convaincre qu'il ne demande à personne, (pas même à soi) une totale rupture avec l'Église, et qu'au vrai, comme le lui glissait à l'oreille Dargaud, il n'est question que de prolonger, que d'adapter au siècle nouveau ce sentiment que nous gardons, « comme le souffle même des âmes maternelles ». Vouloir s'entêter à « le communiquer sous la même forme »⁴ ce n'est pas le sauver, c'est le perdre, car le monde s'en détourne, sous sa forme ancienne et vieillie, et la seule vraie manière à présent de lui être fidèle, c'est de le transformer, justement, pour l'empêcher de mourir : le progrès, ce n'est rien autre que la tradition en marche ; qu'en vérité la religion de l'avenir sera bien toujours le christianisme, « un christianisme dégageant l'âme des superstitions du vulgaire, mais la sanctifiant par une morale parfaite et la diviniant par des certitudes immortelles »⁵.

Lorsque, pour ses *Girondins*, Lamartine peindra le portrait de Vergniaud, où Sainte-Beuve aisément reconnaîtra « le profil de Jocelyn », c'est sa propre pensée à l'égard du catholicisme qu'il lui prêtera : « Il considérerait, dirait-il, cette religion comme la vraie philosophie de l'humanité, revêtue de mystères et de mythes pour la rendre accessible à la faiblesse de l'enfance éternelle du genre humain [...]. Il ne voulait pas la destruction, mais l'épuration lente, libre et prudente du culte »⁶.

1. E. Falconnet, *op. cit.*, p. 24.

2. Nisard, *Mélanges*, 1838. T. II, p. 108.

3. Peut-être, dans son âpre vieillesse, et devant tel ou tel libre penseur, se laissera-t-il aller à de brusques violences de langage contre l'Église ; un jour, à propos d'une jeune fille contrainte à entrer au couvent, H. de Lacretelle entendit Lamartine « lancer les sarcasmes de Luther contre le catholicisme » (H. de Lacretelle, *op. cit.*, p. 192). Mais on chercherait en vain chez Lamartine une déclaration écrite et publique d'hostilité haineuse contre l'Église.

4. Des Cognets, *op. cit.*, p. 191.

5. *Histoire de la Restauration*, dans O. C., 1863. T. XXII, p. 94.

6. *Histoire des Girondins*, 1847. T. VII, p. 25.

Dans ses vers à Félix Guillemardet (septembre 1837) il montre le sage, qui s'attache à rendre la foi plus immatérielle,

Obligé d'écarter en tremblant ces symboles,
De peur de mutiler le Dieu.

Et c'est sa leçon, n'en doutons point, que répète Aimé Martin lorsqu'il écrit : « Ceux qui parlent de détruire la religion dans l'Occident qu'elle éclaire sont comme les bourreaux du Christ : ils ne savent ce qu'ils font. »¹ !

Pareil à bien des hommes de la Constituante lorsqu'ils préparaient la Constitution Civile du clergé, Lamartine se berce de l'espoir que cette métamorphose du catholicisme à laquelle il veut travailler, le catholicisme lui-même s'y prêterait de bon gré, comprenant qu'au reste là est son salut.

Blâme-t-il Genoude d'entrer dans les ordres sacrés ? Certes non ; il voudrait seulement pouvoir compter sur lui pour cette grande œuvre de régénération, pour cette réconciliation tant souhaitée du siècle et du christianisme, sans laquelle c'en est fait et de la civilisation et de la foi en Dieu elle-même.

Si les libres penseurs de la race des Dargaud ont, en face du prêtre, un mouvement de recul, s'ils se contractent aussitôt, se ferment, se durcissent comme en présence d'un ennemi, Lamartine au contraire se sent attiré du cœur et comme sous l'effet d'une fraternité mystérieuse par ces hommes qui portent la livrée de Dieu.

Lorsqu'on arrivait à Saint-Point, on y rencontrait presque toujours quelque prêtre au château ; ce n'était point seulement la preuve du souci, de la part de l'hôte, de garder étroitement contact avec les milieux catholiques, ou de protéger ces curés de campagne qu'il tenait à voir, toujours, vénérés des paysans ; c'était tout cela, mais autre chose encore. Lamartine les aime, ces « laboureurs vêtus de deuil »², ces « appuis de la maison de Dieu ». Quand bien même il les trouverait souvent médiocres, sans lumières, obstinés, il se sent heureux en leur compagnie. Si dépourvus qu'ils puissent être de richesses intérieures, une grandeur, dont parfois ils sont bien loin d'avoir conscience, les transfigure à ses yeux ; si chétifs qu'ils soient, ils sont du côté de la vérité. Simplement parce que les voici, ils font que l'homme pense aux choses éternelles.

A ses maîtres de Belley, Lamartine rendra hommage, malgré Dargaud³, en pleine Chambre, le 3 mai 1845⁴ ; et il célébrera encore, dans les *Nouvelles Confidences*, le père Wrintz, si jeune lorsque Lamartine était son élève, et ce père Béquet, fin et doux, « Fénelon de hasard dans une école de montagne ». Le « commentaire » de l'Épître à Sainte-Beuve évoque ces « aimables curés de campagne, que j'avais, dit Lamartine, tant aimés dans mon enfance ». Au couvent de Saint-Jean, sous Jérusalem, on l'a vu frappé de la noblesse que porte inscrite sur son visage le Père Supérieur ; en un être si proche de Dieu, écrit le poète « l'homme n'existe plus que dans sa forme visible ; son âme est déjà transformée en quelque chose de surhumain, d'angélique, de déifié »⁵. Il a connu

1. Aimé Martin, *op. cit.*, T. II, p. 62.

2. Cf. « Réponse à un curé de campagne ». (*Recueils*).

3. Cf. Des Cognets, *op. cit.*, p. 351.

4. A cette date, plusieurs de ses anciens maîtres étaient encore vivants, en particulier le père Debrosses (mort à Laval en 1848) et les pères Varlet et Vrindts (morts à Poitiers en 1852).

5. *Voyage en Orient*, O. C., 1842, T. VI, p. 414.

à Beyrouth deux jeunes Jésuites dont il tient à faire mention dans son *Voyage*, « tous les deux pleins de foi et consumés d'un zèle désintéressé »¹. Il s'est plu à s'entretenir à Damas avec le Père Poussous, un lazariste qu'il montre « excellent, pieux, instruit », aimable en même temps, et « gai, serein, résigné »².

A Saint-Point, il reçoit à sa table, il aide à vivre le curé Mathieu installé dans cette paroisse depuis 1816³ un pauvre homme, ancien dragon des armées de la République, sans savoir-vivre et sans culture, mais naïf et honnête, et que Lamartine, avec une bienveillance inlassable, encourage, défend même à l'occasion⁴.

Le poète invite à Monceau, en 1835, l'abbé Cœur, le prédicateur en renom⁵. Le 13 juin, il avait écrit à Virieu : « Je vois un peu maintenant l'abbé Cœur, et avec tout le charme que tu m'avais promis ». L'abbé a passé trois jours à Monceau, au début d'octobre, et Lamartine est ravi de cette visite amicale : « C'est un homme qui a du fond et qui ira loin »⁶.

Il se donne la peine de répondre en vers à un curé de la Bresse⁷ qui sollicitait, avec tremblement, l'honneur d'être reçu par lui, et il lui ouvre toute grande sa maison. On le verra même recueillir et loger chez lui, dans un pavillon, l'ancien curé de Saint-Point, Genillon, acquéreur de biens nationaux et démo-lisseur de l'Abbaye de Cluny.

En 1854 dans son étude sur Bossuet écrite pour le *Civilisateur*, il déclarera, quitte à contrister les anticléricaux dont il s'entoure alors (l'éternel Dargaud, Pelletan, Lacretelle et les autres) : « La profession sacerdotale est celle où, à nombre égal, le regard impartial du philosophe et du moraliste découvrira le plus de piété et le plus de vertu »⁸.

De sa méthode ennemie des scandales et des éclats de voix, Lamartine attend sans hâte les fruits. Déjà ne voit-il pas Marianne, sa femme, faire quelque pas,

1. *Ibid.* T. VII, p. 121.

2. *Ibid.*, p. 230.

3. Mathieu sera remplacé en 1837 par l'abbé Bouton.

4. La mère de Lamartine, si indulgente à tous, cependant, gémissait d'avoir à Saint-Point un tel pasteur. Le 20 avril 1827, Lamartine écrit de Florence à sa mère : « Pour le curé de Saint-Point, je ne dis rien ; c'est un pauvre homme ; il faut le traiter comme tel ; mais le changer ne vaudrait pas mieux, à mon avis ». (Lettre p. p. C. Latreille. L. C., 25 juin 1926). Lamartine écrit plusieurs lettres à l'évêque d'Autun, Mgr d'Héricourt, pour tenter d'obtenir de lui, pour la vieillesse du curé Mathieu, un petit supplément de ressources. « *Songez, Monseigneur, lui dit-il le 5 octobre 1835, si cela vous est possible, à assurer, au moins pour le reste de ses jours, l'existence à ce pauvre ministre du sanctuaire* »*. D'une autre lettre encore, pour la même affaire : « *Excusez Monseigneur, cette insistance de ma part pour le curé de Saint-Point. Charité et amitié sont deux droits que le premier pasteur chrétien admettra toujours pour excuse* »* ».

5. Lamartine avait rencontré l'abbé Cœur dans les salons. Le 14 mai 1835, Ballanche écrit à M^{me} d'Hautefeuille : « Je suis allé passer une soirée chez Madame Le Tissier. J'y ai trouvé M. et M^{me} de Lamartine, et mon cher abbé Cœur » (Cf. Alf. Marquiset, *op. cit.*, p. 44).

6. Lettre à Virieu, 6 octobre 1835. — Le 22 septembre 1837 Madame de Lamartine écrit à Madame Aimé Martin que l'abbé Cœur est à Saint-Point. « *L'abbé va, je crois, nous rester quel-ques temps* »* » (Coll. L. B.).

7. « Je suis venu dernièrement de Bourg avec un jeune prêtre, écrit Falconnet à Collombet en 1841. C'est celui à qui Lamartine a adressé cette pièce des *Recueils* qui fut si remarquée. [*Réponse à un curé de campagne*, 13 novembre 1836]. A cette époque, il était curé d'un village de la Bresse, situé tout près de Mâcon » (Cf. Roustau, *op. cit.*, p. 66).

8. Lamartine, O. C., 1863, T. XXXVI, p. 136.

dirait-on, pour le rejoindre ? Elle vient de lire cette *Philosophie du Christianisme* où Bautain accable le rationalisme ; et il plaît au poète de constater que Marianne ne goûte pas cet ouvrage. « D'autres, écrit-elle le 7 août 1835 à Madame Aimé Martin, ont divinisé la raison ; lui [Bautain] il l'écrase et la renie. Comme si c'était avec autre chose que sa raison qu'il avait pu décider tout cela ! »¹. Marianne cherche un compromis ; mais Lamartine se satisfait de ce commencement de lumière ; il sait qu'il faut beaucoup de temps pour que s'accomplisse ce qu'il rêve et il pense que sans doute il mourra avant que l'« antique symbole » fasse place au culte sans images du « Dieu des esprits ».

À la Chambre, en 1834 et 1835, il parle et vote exactement comme un député catholique ; il présente la défense des insurgés vendéens ; il s'indigne contre la pétition du Conseil municipal de Vitré qui prétend bannir les Frères des Écoles Chrétiennes, « des hommes, s'écrie Lamartine, qui ne font d'autre vœu que de consacrer leur vie à la propagation de la morale évangélique »², il réclame la réouverture de Saint-Germain l'Auxerrois, il déplore le nombre insuffisant des prêtres ; on l'entend même dire (8 mai 1834) : « Le christianisme, cet immortel enseignement des esprits [...] se résuma dans l'Église pour s'emparer du monde qu'il avait mission de régénérer »³.

Assiste-t-il à la messe ? Sans aucun doute, et à Paris comme à Saint-Point⁴. Pourquoi n'irait-il pas adorer Dieu ce jour-là ; « pour moi, expliquait Jean-Jacques, je ne rejette aucune des manières d'honorer Dieu ; j'ai toujours approuvé qu'on se joignît à l'Église qui le prie ; je le fais ; le prêtre savoyard le faisait lui-même »⁵. L'athée Wolmar lui aussi « vient au temple » avec sa femme ; « il se conforme aux usages établis, sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas ; il évite le scandale »⁶. Et Lamartine, qui admire si fort la Profession de Foi du Vicaire Savoyard, définit sa propre pensée lorsqu'il écrit, dans ses pages lyriques sur la religion de Rousseau : « S'il est, dans quelques parties, incrédule sur la lettre de ses dogmes [les dogmes du christianisme], il est croyant à sa sainteté »⁷.

L'abstinence du vendredi, ce contempteur des mangeurs de viande s'en dispense néanmoins, hormis toutefois le Vendredi-Saint⁸. Mais il ne raille jamais ceux qui gardent fidélité à ce commandement de l'Église, et on le voit plein d'attentions pour les âmes pieuses, complaisant même aux humbles pratiques de la dévotion dont son esprit déplore tout bas la superstitieuse faiblesse. À son retour d'Orient, il envoie à Virieu, pour sa femme, et à Genoude de même, des chapelets qui ont reposé et ont été bénis sur le Saint Sépulcre⁹.

1. R. P., 1^{er} novembre 1925.

2. *Fr. Parl.* T. I, p. 28.

3. *Ibid.*, p. 71.

4. Il va entendre les orateurs catholiques dont on parle, Maurice de Guérin note que le 28 février 1834 il a aperçu Lamartine écoutant Lacordaire au Collège Stanislas, et Phil. Chasles le voit à Saint-Roch au sermon de l'abbé Cœur.

5. *Lettres écrites de la Montagne*. Partie I. Lettre III.

6. *Nouvelle Héloïse*. V. v.

7. C. F. L. Ent. 67. T. XII, p. 49.

8. Le 30 septembre 1847, Ch.-B. Jussieu de Sénevier, neveu de Lamartine par alliance, écrit dans une lettre aux siens, en parlant du grand homme : « Madame de Cessiat trouve bien triste qu'avec un pareil dégoût [de la viande], son frère ne puisse faire maigre un seul jour de l'année, à part le Vendredi-Saint cependant ». (Cf. Senza, *En marge de la vie de Lamartine*).

9. Lettre à Virieu, décembre 1833.



A la veille de la publication de *Jocelyn*, sous quel aspect la religion de Lamartine apparaissait-elle à l'opinion ?

Nous avons déjà signalé les protestations des *Annales de Philosophie chrétienne* et les amers reproches qu'adressait Bonnetty à celui dont les catholiques, disait-il, avaient « fait en partie [la] réputation »¹ et qu'on nommait communément « le poète catholique »². Mais cette revue, qui n'atteignait guère que les milieux ecclésiastiques, n'avait pas été seule à pousser le cri d'alarme. Avant elle, le journal de Berryer, s'était exprimé, sur le dernier ouvrage de Lamartine, en termes extrêmement sévères. « Sa lecture, avait-il déclaré, nous a laissé le cœur rempli d'étonnement et de douleur. Nous le disons sans détours : à peine y avons-nous reconnu quelques traces d'un christianisme vague et tout philosophique. » L'Église, ajoutait-il, « y est souvent blâmée, calomniée même, dans sa discipline et dans ses dogmes, mise au-dessous du mahométisme ». Et la feuille légitimiste mettait en garde ses lecteurs contre l'étrange manière dont Lamartine comprenait désormais la foi ; elle dénonçait ce « christianisme d'imagination où la raison n'entre que pour peu de chose et la Révélation pour rien »³.

Aussi rude s'était montré l'abbé Sibour qui, dans deux articles de la *Gazette du Bas-Languedoc* (les 31 mai et 14 juin 1835), avait appelé l'attention des catholiques sur la déplorable « apostasie » du poète de « l'*Hymne au Christ* ».

Falconnet, en juillet 1835, avait aligné, dans la *France Catholique*⁴, quatre colonnes d'une prose dévouée et convenablement émue, sur le *Voyage*, sans le moindre mot de blâme touchant l'orthodoxie suspecte de l'auteur. La protestation ne se fit pas attendre. Dès le numéro suivant, un article anonyme (signé « un catholique ») dégageait la responsabilité de la revue et désavouait Falconnet sans le moindre ménagement. « Dans un recueil catholique, pareille admiration ne saurait être tolérée ».

La *Revue Européenne* avait été bien embarrassée ; c'est à elle, on s'en souvient, que Lamartine avait confié, d'abord, le texte presque entier de sa *Politique Rationnelle*, et le poète était resté, moralement au moins, un de ses patrons et de ses répondants. Aussi mit-elle une grande prudence à parler du sentiment religieux qui se faisait jour dans le *Voyage*. L'article de douze pages qu'écrivit G. de la Noue n'élevait guère que de timides réclamations, et c'était sans nom-

1. Le 24 octobre 1820, Vignet recommandait vivement à Lamartine d'achever son *Ode sur le duc de Bordeaux* « par reconnaissance, lui disait-il, pour les honnêtes gens qui te protègent si fort » (Arch. S. P.).

2. Cf. *Annales de Philosophie chrétienne*, 30 juin 1835. « Examen critique, sous le point de vue catholique, du *Voyage en Orient* de M. de Lamartine ». — Hélas ! gémissait Bonnetty, « quelle [avait été] notre joie quand nous l'avons vu partant pour la terre des miracles et des prodiges [...]. ! Nous nous disions que la terre du catholicisme allait enfin avoir un véritable guide du voyageur catholique » (T. X, p. 404). On voit plus loin, dans une note, l'honnête Bonnetty chercher aux chagrins que lui causaient les déclarations rationalistes du poète une consolation dans les pages écrites par Madame de Lamartine et insérées dans le *Voyage*. « On pourra sans peine y voir, déclarait Bonnetty avec un zèle touchant, une désapprobation des rêveries philosophiques de son époux ». Les lignes qu'il citait (*Voyage*, 1835. T. III, p. 176) ne justifiaient guère, on s'en doute, cette tentative maladroite pour opposer la femme au mari...

3. Cité dans les *Annales de Philosophie chrétienne*. T. X, p. 404.

4. *France Catholique*. Nouvelle série, N° 1.

mer Lamartine qu'il se permettait, vers la fin, de reprendre d'un ton plus sévère ceux qui réclament un élargissement du dogme et qui font les bons apôtres, pleins de zèle pour ce qu'ils nomment la régénération de l'Église ¹.

La *France Littéraire* n'a pas les mêmes raisons de s'attrister ; elle ne se donne pas pour gardienne de la foi ; aussi se contente-t-elle de sourire, avec une indulgence un peu ironique, à « la bonhomie du poète chrétien transplanté au sein de l'islamisme et qui associe et assimile, par un singulier laisser-aller, la Providence catholique au fatalisme musulman ». Tout au plus note-t-elle que si Lamartine est toujours chrétien, il se révèle à présent comme « un chrétien auquel cependant on pourrait peut-être reprocher, dans les intérêts de l'orthodoxie catholique, trop de complaisante admiration pour la tolérance et la moralité de tous les cultes qu'il trouve sur son chemin, et par suite, dans ses croyances, une certaine vague de fatalisme où le libre-arbitre semble perdre sa place » ².

L'anticléricalisme avait surabondé, de 1829 à 1832, dans la *Revue de Paris*. En 1835, cette animosité contre l'Église s'était notoirement calmée dans les pages de la *Revue*. Nisard, néanmoins, signalera, pour en faire l'éloge, la tolérance extrême et toute philosophique dont le *Voyage en Orient* multiplie les témoignages. En septembre, à propos des *Chants du Crépuscule*, la *Revue de Paris* notera en passant que Lamartine « n'a gagné à son voyage d'Orient que l'indifférence religieuse » ³.

Gustave Planche fit dans la *Revue des Deux Mondes*, sur l'ouvrage de Lamartine, un article extraordinairement hargneux ⁴. Il n'eut garde d'oublier ce qui pouvait nuire à Lamartine auprès de son public le plus fidèle, les catholiques, et, sur le mode narquois et méprisant, déclara que « si le temps et l'érudition ne lui [à Lamartine] ne manquaient pas, il ramènerait aux proportions de l'histoire la promulgation de la loi nouvelle, il ne verrait plus dans Jésus-Christ que l'héritier de Socrate ». « Qu'on ne dise pas, ajoutait Planche, que j'invente gratuitement un procès invraisemblable à la foi de l'illustre voyageur [...]. La pente de l'incrédulité est glissante et rapide [...]. Dès qu'il doute, il n'a plus le droit de chanter ». Quelle hâte à condamner le poète au silence ! G. Planche tient à sa sentence ; il la réitère à la fin. « En se dépouillant de sa crédulité, écrit-il, [...] le poète a disparu avec le chrétien ».

Tout cela fait un ensemble de fâcheux propos, redoutables à celui qui voudrait ne rien précipiter, et continuer à apparaître aux catholiques comme l'un d'entre eux.

Heureusement, l'amitié de Genoude a su épargner à l'auteur du *Voyage* l'hostilité trop naturelle de la *Gazette de France*. Le grand journal légitimiste n'a publié aucune critique de l'ouvrage ; il ne pouvait certes le louer ; il est allé cependant jusqu'à appuyer son succès. Le 6 avril, la *Gazette* a donné, en bonne place,

1. R. E., nouvelle série. T. I, (mai 1835), pp. 182-194. « Nous prions l'auteur [du *Voyage*], écrivait G. de la Noue avec une modestie craintive, de ne point regarder nos réflexions comme une polémique dans laquelle nous entrerions au sujet de son livre ».

2. F. L., juin 1835. T. X, pp. 408 et 410. — L'article est signé Félix Guilibert.

3. R. P. T. XXIII, p. 54.

4. R. D. M., 1^{er} mai 1835. — Le 20 juin, Montherot écrivait à Madame de Lamartine. « J'ai enfin trouvé le coupable article de G. Planche. Il est pitoyable que ce soit un droit acquis aux sots et aux méchants de juger les auteurs de génie et d'honneur. G. Planche n'est pas un sot, mais c'est évidemment un méchant homme * ». (Arch. S. P.).

un extrait des premières pages du livre ; le 8 avril, en feuilleton, elle reproduit le récit de la visite à Lady Stanhope ; le 19 avril, encore, elle citera en entier les vers de « *Gethsémani* ».

Excellente, aussi, l'attitude du *Constitutionnel*¹ ; l'ouvrage de Lamartine y est couvert de fleurs ; mais aucune allusion n'est faite à l'évolution religieuse du poète ; tout au contraire, l'auteur est donné toujours pour un royaliste et un bon chrétien ; et Louis Blanc, dans la *Nouvelle Minerve*, va même beaucoup plus loin ! Il est trop évident qu'il n'a pas ouvert l'ouvrage dont il prétend rendre compte à son public républicain. Il juge le *Voyage en Orient* d'après ce qu'il croit savoir de Lamartine, d'après l'image toute faite qu'on a, dans la foule, du poète des *Méditations*. Heureuse imprudence ! Il écrit ainsi le contraire de la vérité, mais Lamartine, soyons-en persuadés, est loin de s'en plaindre. Quel témoignage à produire à ceux qui, parmi ses corréligionnaires, l'accusent de passer à l'ennemi ! Louis Blanc n'y va pas, comme on dit, par quatre chemins : Lamartine a publié le récit du voyage qu'il a fait en Palestine ? ce voyage est donc un pèlerinage ; on sait l'habituelle rengaine des pèlerins ; mais la libre-pensée a son mot à dire ! Louis Blanc accusera donc hardiment Lamartine d'étroitesse d'esprit, de partialité ultramontaine : « Témoin de l'agonie du mahométisme, il [Lamartine] s'est empressé de dire : C'est à la religion du Christ qu'appartiendront ces contrées [...]. Mais dans la joie de son cœur, il a oublié que le christianisme lui aussi était frappé d'une irréparable sénilité ! [...]. Nous ne pouvons donc partager le dévot optimisme de M. de Lamartine ». Et Louis Blanc de conclure, péremptoire : « De pieux élancements après des descriptions, des descriptions après de pieux élancements, voilà tout le livre de M. de Lamartine »².

En 1835, la gauche anticatholique est bien loin encore de voir en Lamartine un ami³ ; et Lamartine ne tient nullement à ce qu'il en soit ainsi, pour l'instant. Des cris d'enthousiasme, partant de ce côté-là, nuiraient même, extrêmement, à son long dessein.

Sans doute, du côté catholique, le trouble est maintenant jeté dans certaines âmes vigilantes. Le 13 avril 1835, Guttinger parle à Sainte-Beuve de ce Lamartine « si peu chrétien et à grand'peine catholique ». Le 2 mai, Ozanam qui se félicite d'avoir vu six mille hommes rassemblés à Notre-Dame pour écouter Lacordaire, écrit : « Voilà qui met du baume dans le sang. Nous en avons besoin pour nous consoler du dernier livre de M. de Lamartine sur l'Orient ; ce grand poète est en même temps si impressionnable qu'en traversant l'Asie, il s'est imprégné d'une partie de ses idées et de ses tendances ; il donne des louanges extrêmes à l'Alcoran, et à force d'optimisme et de tolérance, il sort évidemment de l'orthodoxie ». Mais Ozanam veut se rassurer encore : « Cependant, dit-il,

1. *Constitutionnel*, 14 mai 1835.

2. *Nouvelle Minerve*, 1835. T. I, pp. 395 sqq.

3. Aux yeux d'Henri Heine, en 1832. Lamartine était le type même du poète ultra, aussi dévoué à Henri V qu'à l'Église romaine. On lit dans *De la France*, à la date du 10 février 1832. « Je me fis voiturier dans une soirée du faubourg Saint-Germain [...]. Il me fallut recevoir l'assurance la plus précise que le retour de l'« enfant du miracle », avec toute sa parenté de miracle, pouvait être regardé comme certain [...]. Savez-vous aussi, ajouta la dame, que c'est aujourd'hui le jour où Henri V a fait sa première communion ? — Quel jour important pour les amis de l'autel et du trône, répliquai-je, jour saint, digne d'être chanté par Lamartine ! » (*De la France*, éd. 1873, p. 63).

le mal n'est pas sans remède, car ce n'est que l'exagération d'une bonne qualité. D'ailleurs, le livre ne renferme pas une apostasie formelle »¹. Il demeure inquiet néanmoins ; et le 16 mai il déclare encore : « Le rationalisme n'est point oisif [...] ; il entoure de ses émissaires, il assiège nos hommes les plus illustres ; il provoque la défection de ceux qui étaient nos gloires ; il détrône l'abbé de La Mennais [...], il nous fait trembler pour la muse virginale de Lamartine »².

Pourtant Rome se tait. L'année entière s'écoule sans que le *Voyage* soit mis à l'Index. Et Lamartine se conduit si bien, à la Chambre ! Il célèbre même, en août, allusivement, le renouveau catholique que chacun constate en France ; il montre les « temples restaurés et remplis » (21 août 1835). L'extrême droite le lapide, Berryer le fait « lacérer »³, les carlistes le traitent d'apostat. C'est là querelle politique, aigreur d'espérances déçues, jalousies peut-être. L'opinion ne se résigne pas vite à changer le portrait à grosses lignes qu'elle s'est fait d'un homme⁴. On s'adresse toujours à Lamartine, en 1835, comme au grand poète catholique. C'est à Lamartine que le vertueux Édouard Alletz adresse, cette année-là, sa *Lettre sur la vérité du christianisme*, comme au guide sûr et secourable qui l'aidera de son nom puissant à combattre quoi ? — le déisme. Louise Colet, qu'on ne s'attendait guère à rencontrer dans cette affaire, remercie en vers Lamartine d'avoir raffermi sa foi trop chancelante :

Que de cœurs qui doutaient sont devenus jaloux
De prier comme toi !⁵

Des prêtres lui dédient leurs compositions poétiques, l'abbé Gono, ce mâconnais, auquel Lamartine répond par une lettre un peu ironique en secret, mais quand même très indulgente et dont le brave homme n'apercevra point la malice⁶, l'abbé Guillermand, un dauphinois...⁷.

1. *Lettres de F. Ozanam*, 1865. T. I, pp. 138-139.

2. *Ibid.*, p. 141.

3. C'est l'expression qu'emploie Lamartine dans une lettre à son père, le 9 janvier 1834.

4. En 1840, Falconnet dira dans sa biographie de Lamartine : « On avait cru d'abord M. de Lamartine absolutiste. Cette opinion a cédé à l'évidence, mais son sans peine ». (Falconnet, *op. cit.*, p. 92). Falconnet donne lui-même, sans s'en douter, et dans le même ouvrage, la preuve que l'opinion qui fait de Lamartine un catholique, a bien de la peine, encore plus de peine, à céder elle aussi « à l'évidence ».

5. Louise Colet. *Fleurs du Midi* (« Chateaubriand et Lamartine »), 1835, p. 105.

6. L'abbé Gono publia, au début de l'année 1836, un livre de vers intitulé *Nouveau chemin de la Croix ou Chemin de la messe*. Il en avait soumis le manuscrit à Lamartine, lequel lui avait répondu par une lettre datée de Monceau, le 29 novembre 1835 :

Monsieur,

J'ai lu les inspirations religieuses que vous avez bien voulu m'adresser ; recevez mes remerciements. Vous parlez trop bien des miennes ; je sens leur faiblesse. Elles n'ont de prix que par l'impression des lieux qui les ont inspirées. Comme vous, j'ai le sentiment que toute grande poésie doit tendre à Dieu, comme tout ce qui s'élève s'illumine ; mais trop souvent aussi je sens que nos ailes sont insuffisantes et nous laissent retomber sur la terre.

Recevez, Monsieur, avec l'expression de ma reconnaissance, celle des sentiments que m'inspirent votre caractère et vos talents. Lamartine.

L'abbé Gono fit reproduire cette lettre en tête de son livre, qui parut à Bourg, chez Bottier en 1836.

7. Cf. P. Saint-Olive. *En marge de Maurice Levaillant*, Grenoble, 1927, p. 9.

Des amis proches, eux-mêmes, s'y trompent toujours. Le 21 juin 1835, Émile Deschamps demande à Guiraud son adhésion au projet qu'il a de fonder une revue « rivale de la *Revue des Deux Mondes*, une tribune, dit-il, où toutes les opinions monarchiques, toutes les philosophies chrétiennes-catholiques trouveront à parler de haut », où se réuniraient, en « faisceau », « toutes les nuances monarchiques [...] contre l'envahissement démocratique, toutes les idées religieuses contre le déisme ou l'athéisme », et dont, à côté de Bonald, de Chateaubriand et de Ballanche, Lamartine, paraît-il, doit faire partie¹.

Le poète, d'ailleurs, est au mieux avec son évêque, Mgr d'Héricourt, qui craint d'être déplacé d'Autun, et lui demande d'intervenir auprès du ministère ; Et Lamartine lui répond : « *Je vais m'acquitter de la commission dont vous voulez bien me charger avec un empressement d'autant plus naturel que l'administration ecclésiastique de notre département ne retrouverait jamais l'évêque que nous perdrons.* »^{*} Et quelques jours plus tard, la démarche étant faite, Lamartine écrit de nouveau à l'évêque d'Autun : « *Je quitte le Garde des Sceaux. Il m'a paru regretter bien vivement qu'un homme de votre capacité et de votre énergie administrative ne voulût pas employer ces dons si rares parmi les hommes d'un pays plus étendu et plus difficile que le nôtre* [...] »^{*}².

Ainsi, à la veille de *Jocelyn*, Lamartine commence à jouer entre les catholiques et les rationalistes le jeu qui lui a si bien réussi naguère entre les classiques et les romantiques. Il n'a rien brisé, en littérature, et il a opéré ce miracle de réconcilier sur son nom des ennemis. Fasse le ciel que, pour l'œuvre plus haute qu'il poursuit maintenant, le même miracle se renouvelle ! Quand les *Destinées de la Poésie* tressent des couronnes égales à M^{me} de Staël et à Chateaubriand, c'est le jeu qui s'inaugure ; il se continue, plus dangereusement, dans le *Voyage en Orient*. *Jocelyn* n'oubliera pas les règles de cet apostolat circonspect.

IV

La religion de JOCELYN.

Jocelyn, c'est l'histoire, sans doute, d'un prêtre qu'un souvenir d'amour accompagne ; mais ce prêtre surmonte sa souffrance ; il demeure fidèle dans la tentation ; il accomplit tous ses devoirs, non seulement avec exactitude, mais avec un vrai zèle ; il répand sur ceux qui lui sont confiés les trésors d'une charité sans bornes ; il finit par mourir dans une épidémie, victime de son dévouement sacerdotal.

1. Cf. L. Séché. *Alfred de Vigny*, 1913. T. I, p. 102.

2. Ces mots sont extraits de deux lettres inédites de Lamartine à Mgr d'Héricourt. La seconde lettre est datée du 27 janvier 1835. On a pu voir que la publication du *Voyage en Orient* n'avait rien changé aux relations de Lamartine et de son évêque, auquel il écrit encore, avec la même cordialité respectueuse, en octobre 1835. (Cf. *supra*, p. 240, note 4).

Comme dans le *Génie du christianisme*, le prêtre chrétien est là magnifiquement célébré. « Humble est le nom de prêtre » dit Jocelyn à sa mère, mais

n'en rougissez pas
Ma mère, il n'en est pas de plus noble ici-bas ! (I, 239-240)

Suivent cinquante vers à la gloire des ministres de Dieu :

Le prêtre est l'urne sainte au dôme suspendue (I, 249 sqq)
[Etc.].

Voici plus loin le pasteur visitant son troupeau,

A la femme, aux enfants, disant un mot d'accueil,
Portant partout un peu de baume à la souffrance,
Aux corps quelque remède, à l'âme l'espérance,
Un secret au malade, aux partants un adieu
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu. (VI, 616-620).

Et quand l'infortuné tisserand de la Neuvième Époque demande à Jocelyn qui il est, Jocelyn lui répond simplement :

Je suis l'œil et la main et l'oreille de Dieu,
Sa providence à tous, le curé de ce lieu. (IX, 1643-1644)

Jocelyn, dans sa chambre nue, n'a qu'un seul « ornement », un ornement « divin »

Qui surmonte tout seul [son] humble cheminée

C'est un Christ, « les bras ouverts et la tête inclinée », une pauvre « image de bois du Maître » que Jocelyn sert à Valneige, « céleste ami » qui « peuple » à lui seul, « ces déserts », qui reçoit « à toute heure » les regards, les larmes du malheureux prêtre, qui, dans « l'âtre demeure » apporte le rayon des promesses éternelles, et sur ce cœur brisé « fait resplendir sa paix ». (VI, 528-524)

A la cime de sa douleur, Jocelyn s'est vu cloué lui-même sur ce gibet qui est à la fois sa torture et son espérance :

O Christ, j'ai comme toi sué mon agonie ! (V, 773)

Le seul réconfort qui, sur sa sombre route, le soutienne, c'est le livre

Où chaque âme à sa soif vient, se penche et s'abreuve
Des gouttes de sueur du Christ à son épreuve (VI, 493-494)

l'Imitation de Jésus-Christ ; et quand il retrouve Laurence déchuë, c'est vers Jésus que son âme éperdue se tourne :

O tendre, ô bon pasteur, rapporte dans tes bras
Cette brebis tombée aux pièges d'ici-bas ! (VIII, 429-430).

Du « divin Maître », le curé de Valneige parle deux fois encore à propos des paraboles (VI, 589 et IX, 847) et une fois de plus à propos des insultes qu'il

lui faut essuyer, parfois, de la part des passants (IX, 700 et 780). Laurence, à son tour, rappellera, mourante, à Jocelyn l'exemple du Bon Pasteur qui

Sans craindre de souiller ses pieds ni ses habits
Rapportait sur son cou la moindre des brebis. (IX. 1043-1044)

A la fin du poème, une dernière fois, la figure de Jésus-Christ apparaîtra dans ces strophes de résignation passionnée où Jocelyn élève son âme vers « Celui qui voulut tout souffrir pour ses frères » et qui « dans sa coupe sanglante » vida d'un seul coup « nos misères ». (IX, 1513-1514)

La couleur chrétienne et catholique du poème s'accroît encore avec ces vers où s'évoque l'Eucharistie, où l'on voit

le Dieu qui souffre et qui console,
Du ciel même arraché par la sainte parole,
Descendre et transformer en sang nouveau le vin,
Le pain du prisonnier en aliment divin (V, 501-504)

Le pain-bénit, qui dans la corbeille, circule, le dimanche à la messe, est désigné en ces termes :

Symbole familier du céleste aliment (VI, 587)

Quand Jocelyn administre à sa mère les derniers sacrements, le texte nous le montre allant « puiser l'hostie »

Dans le vase caché de l'humble Eucharistie (VII, 203).

Il y a plus encore ; l'affirmation de la chute originelle est présente, dans *Jocelyn*, avec cette allusion à l'« aile cassée » de l'âme humaine (IX, 577). L'idée du péché y figure de même et celle-ci également que l'homme a besoin d'être « justifié » et peut l'être par la pénitence (IX, 1243-1246), et celle, encore, proprement catholique, de la réversibilité des mérites. Jocelyn ne dit-il pas à Laurence : « Tes péchés [...] »

Je les prends tous sur moi pour les expier tous,
[.....] et Dieu, pour innocence
Va te compter là-haut ma dure pénitence. (IX, 1248-1250)

Le pouvoir d'absolution des prêtres, le voici pareillement affirmé dans ces vers où l'on voit le curé de Valneige dispenser « ces trésors de pardon » dont « un Dieu », pour les fautes humaines, a « fait don » à ses serviteurs. (IX, 1211-1212)

Ailleurs, c'est la protestation, triste et indignée à la fois, contre ceux qu'anime encore, contre l'Eglise du Christ, une folle et si injuste haine (IX, 699 sqq.) ; c'est l'allusion touchante aux « sons entrecoupés du nocturne angélus »

Que le père et l'enfant écoutent, les fronts nus (VI. 375-376).

Ce thème émouvant des cloches, à la Neuvième Époque le voici de nouveau

largement repris : « Mais quel son a vibré dans les feuilles ? » c'est la cloche qui

[...] par des mains d'enfants au hameau balancée,
Vient donner de si loin son coup à la pensée ;
C'est l'angélus qui tinte et rappelle en tous lieux
Que le matin des jours et le soir sont à Dieu. (IX, 550 sqq.)

Il n'est pas jusqu'à la réhabilitation du personnage, si souvent ridiculisé ou malignement travesti, de la servante du prêtre qui ne contribue encore à donner à *Jocelyn* l'allure d'un poème catholique. Marthe apparaît déjà, au Prologue, avec sa douleur, sa fidélité, sa vénération pour celui qu'elle servait et qui vient de mourir. On la reverra à l'Épilogue refusant de quitter la sainte demeure où sa vie s'est enracinée. Au centre même du poème, à la Sixième Époque, Lamartine a tenu à arrêter nos regards sur cette figure dont la noblesse sereine luit dans une ombre douce et vaguement rayonnante à l'arrière-plan du drame

Marthe, meuble vivant de la sainte maison,

Marthe, la « pauvre fille », depuis trente années volontairement prisonnière de ces murs et qui sert « sans salaire et pour l'honneur de Dieu » (VI, 499 sqq.).

Or, c'est ce poème, cependant, dont la catholique *Gazette de France*, le 29 mars 1836, déclarait : « Lorsqu'il [le curé de Valneige] a fini de nous raconter sa vie, on croit avoir entendu quelque roman philosophique, en magnifique poésie, mais dans le genre de *La Religieuse* de Diderot pour le fond des choses ». Le poète lui-même, lorsque dans sa vieillesse, il parlera de son curé de Valneige, le nommera publiquement « le pasteur philosophe »¹.

Il est certain que plus d'un trait, dans *Jocelyn*, vient assez sérieusement démentir cette allure orthodoxe et presque dévote qu'il nous avait semblé lui voir.

La vocation de *Jocelyn*, d'abord, n'est pas une vocation véritable. Les motifs qui le poussent à partir pour le séminaire sont sans doute élevés, généreux même jusqu'à l'héroïsme ; mais ceux qu'il donne à sa mère ne sont qu'à moitié sincères. Il se jette vers le sacerdoce comme il choisirait le suicide, si sa conscience le lui permettait. L'important est de quitter la place, de renoncer à sa part d'héritage, d'assurer par son sacrifice, le mariage et la félicité de sa sœur. Quand *Jocelyn* dit à sa mère :

Rien de ce qui s'agite ici-bas ne me tente (I, 209)

il ment. Mensonge héroïque, mais mensonge. Certes, nous sommes loin de ces raisons basses qu'on a coutume, dans le roman du XVIII^e siècle, d'assigner aux prétendues vocations ecclésiastiques ; si Des Grieux s'est trouvé dirigé vers les ordres sacrés, c'est seulement parce que « M. l'Évêque » lui a proposé d'entrer dans l'état ecclésiastique où le jeune homme « ne manquerait pas de s'attirer plus de distinction que dans l'ordre de Malte auquel [ses] parents le destinaient » ; quant à Tiberge, s'il a été « obligé » de prendre l'état

1. C. F. L., 1866. Ent. 122. T. XXI, p. 115.

de prêtre, c'est que « le bien de sa maison [était] des plus médiocres » ; le don Morel de *La Religieuse* « était entré en religion malgré lui » et supportait sa condition « avec dégoût » ; et le vicaire Savoyard se charge lui-même de nous apprendre de quelle manière toute plate son sort fut décidé : Mes parents, déclare-t-il, « ont cru plus beau que j'apprisse à gagner mon pain dans le métier de prêtre. Je m'y engageai comme on voulut ». Jocelyn obéit à des raisons plus hautes ; il n'en semble pas moins (puisque aussi bien dans l'Avertissement de son poème, Lamartine a donné Jocelyn pour le « type chrétien à notre époque ») qu'aux yeux du poète la vocation ecclésiastique ne soit guère concevable que si des circonstances très exceptionnelles viennent lui apporter une sorte d'urgence et de justification toute humaine.

L'ordination même de *Jocelyn* — sur laquelle nous aurons à revenir — Lamartine en parle d'une façon qui, de fait, rappelle invinciblement à l'esprit le fameux roman de Diderot. Suzanne, la Religieuse, a été jetée de force dans l'état monacal. Au moment où il lui a fallu prononcer les vœux irrévocables, elle était comme privée de conscience. « Je n'entendais rien, dit-elle, je ne voyais rien ; j'étais stupide ; on me menait et j'allais »¹. Jocelyn semblablement racontera à Laurence

Par quels vœux arrachés à [son] âme surprise
La mort [l']avait jeté tout saignant dans l'Église (V, 610-602)².

Et si nous voulons nous rendre attentifs à certains détails, à des mots ou à des strophes glissés comme en passant, nous ne manquerons pas de faire quelques découvertes significatives.

Dans l'énumération des choses qu'entraîne sans retour la marche du temps, aux régimes politiques, aux législations, se trouvent mêlés expressément « les autels ». Le séminariste Jocelyn n'excepte pas les religions, n'excepte pas la religion, de cette loi cosmique du devenir (II, 265). Et ce mot qu'il a jeté dans ses premières pages, il le reprend plus loin pour y insister. Amèrement, il souligne que le temps change un jour « en fange des chemins » ce que les hommes ont voulu croire immuable, qu'il « dissipe [...] leur foi comme un rêve », et, « du dogme [...] qui ne croit plus finir »

Ne fait qu'un marchepied pour l'obscur avenir (VI, 652-656).

C'est un prêtre qui accueille l'idée que le « vase » où l'on a enfermé l'« esprit de l'Évangile » (à parler sans images, c'est de la doctrine de l'Église qu'il

1. *La Religieuse* dans Diderot, O. C., éd. Assézat, 1875. T. V, p. 15.

2. On dirait aussi qu'il y a, ailleurs encore, dans *Jocelyn*, une sorte de réminiscence ou d'écho adouci de la *Religieuse*. On sait, dans le couvent, que Sœur Suzanne veut demander la résiliation de ses vœux ; les religieuses ses compagnes la tiennent alors pour une réprouvée, s'écartent d'elle dans les corridors du cloître, se collent aux murs pour éviter son contact. (Cf. Diderot, O. C., T. V, p. 68). De même dans la sainte maison où Jocelyn accomplit sa retraite, « on [le] craint, on [l']évite. » Il se sent, pour les religieux de ce couvent « un objet de dégoût », un « lépreux ». Il déclare :

Dès que mon pas résonne au bout d'un corridor
La conversation cesse et tout front est sombre ;
On se range, on s'écarte, on fait place à mon ombre ;
Chacun devant mes yeux détourne un œil glacé (VI, 195 sqq.).

s'agit) est bien médiocre, bien insuffisant, bien indigne du « baume » qu'il contient ; et l'heure paraît venue à Jocelyn de « transvaser la liqueur » (IX, 781-783).

Le curé de Valneige paraît bien enseigner aux enfants de sa paroisse un assez étrange catéchisme. Il voit d'un mauvais œil la théologie, qui ne lui semble guère qu'« un stérile savoir dont l'orgueil se nourrit » (IX, 852). Jocelyn est même plus radical que Bernardin de Saint-Pierre, lequel, dans la Quatorzième de ses *Études de la Nature*, conseillait qu'on fixât les enfants « sur l'objet principal de la religion par le récit pur et simple de la vie de Jésus-Christ dans l'Évangile ». « Ils apprendraient dans leur *Credo*, dit Bernardin, tout ce qu'ils peuvent savoir de la nature de Dieu et dans leur *Pater* tout ce qu'ils doivent lui demander ». A s'en tenir aux vers du poème, les leçons de catéchisme, à Valneige se font sans aucun livre. Jocelyn ne s'appuie ni sur la tradition ni sur l'autorité des Textes. « La nature » et les yeux des enfants ouverts sur elle comme sur le seul livre authentique de Dieu, c'est là, dit Jocelyn, « toute ma science ». C'est ce « livre » là, et non point une Bible qu'il épèle aux enfants. C'est uniquement par la contemplation des cieux et le prodige permanent de la création que ce curé savoyard apprend aux enfants du village à connaître et à aimer Dieu.

Son témoin éternel, à nous, c'est sa nature,

Son témoin éternel à nous, c'est sa raison ! (IX, 862-863)

Quant à ces « vulgaires prestiges » — lisez : les miracles — dont il est d'usage de faire état en faveur de la religion, Jocelyn les rejette avec un dédain sévère. De pareils contes, qui confondent « l'erreur avec la vérité »

Font d'une foi céleste une crédulité. (IX, 860).

Ce n'est point seulement question de méthode, et préférence donnée à la démonstration sur l'autorité trop charnelle des faits miraculeux ; c'est la réalité même des dits miracles que le curé Jocelyn ne craint pas de contester. Et telle est la véhémence de son hostilité à l'égard de ces tristes légendes qu'elle lui inspire d'assez rudes propos :

Honte au Dieu trois fois saint prouvé par l'imposture ! (IX, 861)

Sa tolérance philosophique a des considérants où l'orthodoxie romaine aurait du mal à se reconnaître. Sans doute, l'Église n'a-t-elle rien à objecter à ces reproches qu'adresse Jocelyn aux paysans de Valneige de montrer trop d'orgueil à se croire, catholiques qu'ils sont, en droit de mépriser ceux qui n'ont point leur foi ; et Rome approuverait certes qu'il leur recommandât seulement de « rendre grâce aux cieux » du rayon qui leur est donné, sans prétendre, dans leur zèle, « interposer », comme dit Jocelyn

entre l'astre et vos frères

L'ombre de vos orgueils, la main de vos colères.

Pour guider vers la lumière de Dieu ceux qui sont encore dans la nuit,

Pour faire à leurs regards luire la vérité,

Réfléchissez son jour dans votre charité ! (IX, 273-276)

Mais Jocelyn ne s'en tient pas à ces préceptes d'une tolérance qui respecte chez l'incroyant la sincérité de son erreur même. Le curé de Valneige n'est pas aussi certain que Rome de posséder la vérité. A demi-railleur, mais plein surtout de compassion, il déclare à ses paroissiens :

Vous croyez posséder seuls les clartés divines,
 Vous croyez qu'il fait nuit derrière vos collines,
 Qu'à votre jour celui qui ne s'éclaire pas
 Marche aveugle et sans ciel dans l'ombre du trépas (IX, 261-264)

Quelle folie est la vôtre ! C'est à tous, sur la terre, que Dieu dispense sa clarté. « Chaque rayon d'en haut » contient « sa part de vérité ». Toute religion est sainte et divine,

chaque race a son fleuve
 [.....]
 Et ces mille torrents viennent du même lieu ! (IX, 245 et 247)

Peut-être votre foi est-elle en effet plus « pure » qu'une autre ; mais combien imparfaites, balbutiantes, approximatives sont toutes les religions humaines ! Dieu seul peut savoir

combien de jour ou d'ombre
 Contient pour ses enfants ce rayon toujours sombre. (IX, 269-270)

La tolérance, aux yeux de ce prêtre, n'est au vrai que

La première vertu de l'humaine ignorance¹ (IX, 214).

Voici encore, sous la plume du curé de Valneige la condamnation la plus vigoureuse du pouvoir temporel des Papes. Il montre la Rome catholique lançant sa « foudre bénie », posant « son pied d'airain sur la tête des rois », il évoque ces « pontifes-rois » oublieux de l'humble « barque évangélique »

Ten[dant] sur l'univers leur filet politique,
 Au lieu d'âmes pêchant des domaines de rois,

il dénonce cette avidité de lucre, cette « oisive opulence » naguère encore s'épanouissant dans la Ville Éternelle tandis que coulaient pêle-mêle l'or et les vices, et que des « mains sacerdotales » ressuscitaient les infamies de la Rome païenne (IX, 703 sqq.). Et Jocelyn n'hésite pas à parler de la « double tyrannie » du Vatican (IX, 707) ; il ne s'agit donc plus simplement de la « tyrannie temporelle des Papes et d'une protestation (à la manière de Ballanche et de Chateaubriand lui-même) contre la confusion si redoutable et si funeste à l'Église elle-même de l'« empire du ciel » et de l'« empire du monde » ; c'est la « tyrannie » spirituelle de l'Église qui se trouve ici en même temps visée, ce qui va terriblement plus loin².

Discrètement, Jocelyn censure de même la richesse de l'Église, la pompe

1. En 1831, on s'en souvient, c'était la foi que Lamartine nommait « cette vertu de l'ignorance humaine » (*Devoirs civils du Curé*. — Cf. *supra*, p. 182).

2. Dans la première rédaction du texte, en février 1832, Lamartine s'était contenté d'écrire :

coûteuse des cérémonies, l'« autel, de luxe éblouissant » et ce qu'il nomme l'« orgueil du temple » (VI, 251 et 254).

Enfin le curé de Valneige ne se contente pas d'opposer son indignation et sa charité aux fanatiques de son village qui parlent de traiter « comme un chien » le cadavre du colporteur juif pour le jeter « aux crevasses du roc ». Ils osent dire que

La croix ne doit point d'ombre à celui qui la nie

et qu'à leurs seules dépouilles est due la « terre bénie ». Devant ce « scandale inhumain », Jocelyn fait honte à ces chrétiens « de leur dureté d'âme » ; et, décidant que la « terre bénie » sera pour le Juif comme pour les fidèles, le curé de Valneige prend sur lui d'enterrer à l'ombre de la croix ce corps dont les paysans aveuglés répétaient que sa seule présence serait aux cadavres chrétiens une insulte et une souillure.

C'était là, pour Lamartine, prendre parti dans une querelle qui s'était faite extrêmement vive autour de 1830. L'*Avenir* avait mené campagne, avec emportement, contre la violence faite, en plus d'une occasion, à l'Église pour l'obliger à ouvrir ses temples aux funérailles d'hommes notoirement et jusqu'au bout hostiles à sa loi. L'enterrement de Grégoire, en mai 1831, avait offert le plus retentissant exemple de ces sortes d'abus de pouvoir. En 1844, l'abbé Th. B... prendra texte, précisément, de cet épisode du colporteur juif pour dire à Lamartine : « Nous ne trouvons rien de plus déplorable, Monsieur, que cette ridicule manie des esprits forts de notre siècle qui, sous prétexte de tolérance, veulent faire violence à la conscience du prêtre et le contraindre à exercer son ministère, après leur mort, envers des hommes qui n'en ont pas voulu durant leur vie » ; « n'a-t-on pas vu, continuait le pamphlétaire, à une époque très récente, de petits tyrans municipaux à écharpe tricolore enfoncer bravement les portes des églises, introduire de vive force dans le sanctuaire de Dieu [...] les corps [...] des hommes qui avaient affiché l'athéisme ? » ¹ Le curé Jocelyn n'avait nul besoin d'une contrainte du pouvoir civil pour accueillir en terre chrétienne le cadavre du Juif. De lui-même, il donnait l'exemple de cette interprétation de la tolérance selon les exégètes du *Constitutionnel* et du *Courrier Français*.

Et du même coup Jocelyn prenait rang à la suite de tous ceux qui, au XVIII^e siècle et depuis, avaient élevé leurs protestations contre l'antisémitisme, de Voltaire à Madame de Staël, de Bernardin de Saint-Pierre et Aimé Martin ².

« sa sourde tyrannie ». De même, à la onzième strophe (treizième du manuscrit) Lamartine avait écrit d'abord :

Quand l'incrédulité nage en paix dans son doute

Le texte de *Jocelyn* porte :

Quand le monde affranchi [etc...]

1. Abbé Th. B..., *op. cit.*, pp. 51-52.

2. Au chapitre IV de *Corinne* on voit la population catholique d'Ancône faire porter aux juifs la responsabilité d'un incendie, et fermer les barrières du ghetto pour que les malheureux juifs périssent dans les flammes. Oswald les sauve. — Dans le préambule de la *Chaumière Indienne*, Bernardin de Saint-Pierre s'indigne des « persécutions faites aux juifs ». Dans son *Éducation des Mères de Famille*, Aimé Martin réclame « l'admission des juifs aux droits civils et politiques » (*op. cit.* T. II, p. 261).



La pure tradition « philosophique » reparait effectivement, dans *Jocelyn* ; cette tolérance que réclame le curé de Valneige au nom de l'« humaine ignorance », cette affirmation qu'on trouve sous sa plume que toute religion est divine, que nul n'a le droit de se croire seul en possession de la vérité, et que cette vérité est infiniment plus haute et plus large que chaque culte ne l'imagine, tout cela, très exactement est déjà dans Bernardin de Saint-Pierre, par exemple. « O homme, dit le Préambule de la *Chaumière indienne*, ô homme qui croyez qu'il n'y a dans l'univers d'autre livre que celui où vous avez appris à lire et d'autre clarté que celle de votre lampe, regardez le livre de la nature et l'astre du jour qui l'éclaire pour l'instruction de tous les mortels ; lisez dans la nature, et vous verrez que toutes les vérités viennent de Dieu comme toutes les lumières du soleil » ; et de même encore, dans le *Café de Surate*, le disciple de Confucius raille la folie de l'homme qui croit « que le soleil ne luit que pour son pays » ; « chaque peuple, dit-il, croit renfermer dans ses temples Celui que l'univers visible ne renferme pas »¹.

Pareillement, le vicaire Savoyard, parlant des religions diverses, déclare : « Je les crois toutes bonnes, quand on y sert Dieu convenablement. Le culte essentiel est celui du cœur. Dieu n'en rejette point l'hommage, quand il est sincère, dans quelque forme qu'il soit offert ». Et Voltaire, dont le déisme prétend réconcilier le « protestant » et la « Sainte Église » s'est écrié lui aussi :

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace et Calvin
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon dessein².

La condamnation portée sur les ambitions temporelles de l'Église, ses convoitises territoriales, ses prétentions impies à la domination charnelle du monde, Voltaire l'a prononcée dans le *Henriade*, au chant IV, où il a opposé, comme fait Jocelyn, aux premiers pasteurs du christianisme (« Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ») les Papes de la Rome moderne, « puissante et profanée », orgueilleux maîtres de ce Vatican où règne « la Politique » ; Helvétius appelait le Pape : « ce prêtre » qui fait, des rois,

Des esclaves titrés mais rampant sous ses lois³.

Rousseau a dénoncé de même ceux qui « se sont écartés de l'esprit de Jésus-Christ dont le règne n'est pas de ce monde », et qui, « mêlant aux intérêts terrestres ceux de la religion [...] ont souillé sa pureté céleste, [...] en ont fait l'arme des tyrans et l'instrument des persécuteurs »⁴.

C'est à la religion de Jean-Jacques, aux doctrines du Vicaire Savoyard que la religion du curé de Valneige semble bien s'apparenter le plus étroitement.

1. Bernardin de Saint-Pierre. *Le café de Surate*, 1807, p. 161. — Dans les *Dialogues de Kreesna et d'Arjoon*, publiés par Parraud, d'après Wilkins (Londres et Paris, 1787, p. 91), on voit Kreesna déclarer : « Ceux qui servent d'autres Dieux avec une ferme foi m'adorent aussi, quoiqu'involontairement. Je participe à tous les cultes et suis leur récompense ».

2. « Épître à Horace » dans Voltaire O. C. (éd. Beuchot). T. XIII, p. 319.

3. *Poésies de M. Helvétius* (« Épître sur le Plaisir »). Londres, 1781, p. 109.

4. J.-J. Rousseau, *Lettres écrites de la Montagne*. Partie I. Lettre I.

Le pieux Collombet se montrera seulement excessif un peu lorsque, dans la *Revue du Lyonnais*, il écrira, en 1852, que « le roman de *Jocelyn* » révèle en Lamartine « un élève de Rousseau dans une copie en vers de sa Profession de Foi du Vicaire Savoyard »¹.

Voici la conscience célébrée en effet dans *Jocelyn* comme l'« invisible et fidèle témoin » (IX, 677), voici la certitude de l'immortalité de l'âme apportée au curé de Valneige comme au vicaire Savoyard par la voix « infaillible » de son « seul instinct » (VII, 267). Voici la critique des miracles dans les *Lettres de la Montagne*, et, dans l'*Émile*, l'idée que les miracles sont bien superflus ; et Jocelyn de s'écrier tout pareillement :

Son miracle éternel, à moi, c'est sa nature !² (IX, 862).

Si bien que Louis de Carné, se référant à ce passage du poème, dans l'article que, le 20 mars 1836, (*Écho Français*) il consacra à *Jocelyn*, put en conclure, sans risque d'erreur : « Pourquoi ne pas le dire ? c'est du Jean-Jacques Rousseau tout pur ». L'apostolat du Vicaire, tel qu'il voudrait le pratiquer s'il avait le bonheur de se voir nommé desservant de « quelque pauvre cure » savoyarde, n'est-ce pas exactement celui qu'exerce Jocelyn à Valneige ?³. Le vicaire de Jean-Jacques ne croit guère aux théologiens ; c'est la charité et la tolérance, surtout, qu'il veut enseigner à ses paroissiens. « Je leur ferais aimer, dit-il la concorde et l'égalité [...] ; dans mes instructions, je m'attacherais moins à l'esprit de l'Église qu'à l'esprit de l'Évangile, où le dogme est simple et la morale sublime, où l'on voit peu de pratiques religieuses et beaucoup d'œuvres de charité [...]. Si j'avais des protestants, dans mon voisinage ou dans ma paroisse, je ne les distinguerais point de mes vrais paroissiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne ; je les porterais tous également à s'entr'aimer, à se regarder comme frères, à respecter toutes les religions, et à vivre en paix chacun dans la sienne ».

Et lorsque Jean-Jacques, dans ses *Lettres écrites de la Montagne*, s'efforce à donner une image précise de l'âme sacerdotale qu'il a prêtée à son Vicaire tant discuté, ne croirait-on pas qu'il dessine d'avance la physionomie morale du curé de Valneige tel que Lamartine le voyait : « Un homme croyant et pieux, plein de candeur, de droiture, et malgré ses difficultés, ses objections, ses doutes, nourrissant au fond de son cœur le plus vrai respect pour le culte qu'il professe ; un homme qui, dans les épanchements les plus intimes, déclare qu'appelé dans ce culte au service de l'Église, il y remplit avec toute l'exactitude possible les soins qui lui sont prescrits ; [...] un homme vénérable, vraiment bon, sage, vraiment chrétien, et le catholique le plus sincère qui peut-être ait jamais existé ». N'oublions pas que Lamartine fait hardiment de Jocelyn, dans la préface de son poème, le symbole même du prêtre le plus digne de ce nom, l'authentique image du « prêtre évangélique ». Et qui sait si le poète

1. *Revue du Lyonnais*, 2^e série. T. IV, p. 133.

2. « *Miracle* » est la leçon offerte par les mss. Barthou et de Mâcon.

3. La paroisse de Valneige, qui dépend de l'évêché de Grenoble, devrait se trouver en Dauphiné ; mais Lamartine place néanmoins Valneige en Savoie (VI, 345). Est-ce pour accroître la ressemblance de Jocelyn et du Vicaire de la Profession de Foi ?

n'a pas expressément suivi le conseil que, par écrit, lui donnait Dargaud, le 1^{er} décembre 1833, alors que, de *Jocelyn*, le début seulement était rédigé : Pourquoi, lui disait Dargaud le déiste, « pourquoi l'explosion du vicaire Savoyard dans une aurore des Alpes ne vous tenterait-elle pas ? »¹.

*
* * *

Cette dramatique histoire de prêtre amoureux, ce récit d'une ordination forcée, ces multiples indices d'une adhésion au rationalisme déiste, cela plairait à la gauche anticatholique.

Les libéraux pouvaient en outre saluer avec satisfaction dans *Jocelyn* ces vers de la Neuvième Époque (745 sqq), où ils retrouvaient un de leurs thèmes usuels, sur le déclin de la religion romaine : la « Ville Éternelle » aujourd'hui changée en « ville morte », dont les pierres tombent une à une ; la colère de Dieu appesantie sur la Rome papale et courbant sa tête « jusqu'à terre », le Pape à présent « dieu sans foudre », et le culte lui-même, dans un « monde affranchi », craintif désormais, et comme blotti... Le parti catholique, depuis deux ans, mène grand bruit autour d'un prétendu renouveau de la foi, vante à qui veut l'entendre le zèle de ces foules qu'on voit se presser dans les églises de Paris à l'époque, surtout, des prédications de carême ; Lamartine a là-dessus des vers qui ressemblent assez bien à une allusion moqueuse et un peu agacée : ce beau zèle est-il si pieux vraiment ? est-il autre chose qu'un engouement mondain, qu'une manière de mode élégante ? La frivole Laurence, somptueusement parée, pénètre dans cette église où prêche un orateur célèbre. Le public (peut-on dire, en vérité, les fidèles ?) commente presque à voix haute cette entrée magnifique :

— Mais au sermon, mon cher, que viendrait-elle y faire ?

— Elle y vient comme nous, ma foi, pour se distraire,

Pour entendre des mots saintement cadencés

Et sur l'orgue des airs qu'elle n'a pas dansés ! (VIII, 267-270).

L'Église de Valneige, Dargaud lui-même désarmera devant elle :

Son autel est de bois et n'a qu'un toit de chaume (VI, 250)

Point de statues ni d'images dévotes ; seulement des « murs nus » (VI, 438).

Le passage qui concerne la consécration de l'hostie par Jocelyn, lors de sa première messe, au sein du cachot, à le lire de près, on découvre qu'il est écrit de telle sorte que l'irréligion n'y peut trouver de quoi s'irriter. « Le lieu, l'émotion, l'heure, ces murs funèbres » (V, 493), le terrible spectacle de « ce mourant » qui manie tour à tour la supplication et l'anathème, de ce prince de l'Église à genoux, loqueteux, et dont le « transport » semble aspirer d'avance, « dans un élan d'amour », l'aliment mystérieux, la contagion d'une foi si exaltée, tout concourt à bouleverser le jeune Jocelyn, à émouvoir son jugement, à troubler sa froide raison, à lui donner la fièvre à ce point qu'« en un éclair de foi » il

1. Des Cognets, *op. cit.*, p. 218.

s' imagine (« je crus [...] », dit-il) arracher Dieu lui-même de son ciel, et, dans un morceau de pain,

Humaniser le Christ et diviniser l'homme¹ (V, 506).

Et si Jocelyn, tout au long de sa carrière sacerdotale, répète journellement l'acte sacré qui, « rappelant le symbolique adieu »,

Dans ce pain voit un corps, et dans ce corps un Dieu (V. 492)

encore qu'il n'ait pas jugé à propos de nous éclairer, dans ses *Mémoires*, sur les sentiments qu'il apporte à la célébration de sa messe, il n'est pas interdit de penser qu'il accomplit ce rite essentiel de son ministère avec les dispositions même que Rousseau prête à son Vicaire, lequel, quand approche le moment de la Consécration, « tâche d'anéantir [sa] raison devant la Suprême Intelligence [...], prononce avec respect les mots sacramentaux et [...] donne à leur effet toute la foi qui dépend de [lui] ».

Notons enfin que, dans le théâtre comme aussi dans le roman, autour de 1830, l'antithèse était si communément établie de l'humble prêtre charitable et de l'évêque tyrannique ou criminel², que le poème de Lamartine pouvait paraître bien facilement offrir un exemple supplémentaire de ce contraste où se plaisait la littérature anticléricale : d'un côté Jocelyn, infortuné « lévite » devenu prêtre malgré lui et qui concentre sur lui toutes les sympathies, de l'autre l'évêque fanatique, impérieux et tortionnaire, et dont le rôle semble odieux.

Mais parallèlement le poète garde des prudences qui sont destinées à rassurer les catholiques ; et je ne partage qu'à moitié l'opinion de Sainte-Beuve qui veut que « par sa préface de *Jocelyn* » Lamartine ait attaché « un sens voulu à beaucoup de parties du poème qui seraient, sans cette indication, demeurées vagues [...] et qui auraient passé sur le compte de la licence poétique »³.

Revenons, par exemple, à la leçon de catéchisme du curé de Valneige. Le « pasteur philosophe », consignait dans son « Journal » les points essentiels de l'enseignement qu'il donne aux enfants de la paroisse, déclare, non sans quelque emphase :

La nature et leurs yeux, c'est toute ma science ! (IX, 854)

et l'on croit en pouvoir conclure, bien légitimement, que les Livres Saints ne comptent pas pour lui et qu'il suffit, pour la religion naturelle qu'il enseigne, du spectacle de l'univers et du double témoignage des sens et de la raison. Telle est bien d'ailleurs en effet — un assez grand nombre de textes nous l'ont prouvé — la pensée profonde de Lamartine. Mais le poète tient en

1. Voltaire n'avait pas pris tant de précaution, lorsqu'au dixième livre de la *Henriade* il avait montré le prêtre qui présente l'hostie à Henri IV,

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

2. Cf. *infra*, p. 506.

3. Sainte-Beuve, article sur les *Recueils* (1839), dans *Portraits Contemporains*, 1869. T. I.

Le J. de L.

réserve deux ou trois vers qui peuvent servir efficacement à corriger cette interprétation. Quatre pages plus haut, Jocelyn, s'adressant au « passant » qui l'insulte, le convoque à pénétrer dans sa demeure. « Tu n'y trouveras rien », lui dit-il « qu'un bâton, un pain noir », et

Un livre que j'épèle aux enfants du village (IX, 779).

Cette fois, ce n'est plus le « livre » de la nature ; c'est un Évangile, ou le catéchisme romain. D'ailleurs, le curé de Valneige ne méprise point la Bible ; on le voit, à la Neuvième Époque, « lisant [sa] Bible » dans la campagne (IX; 323) comme on l'avait aperçu, au Prologue, le front penché sur son bréviaire, sous les arbres de son verger (Pr. 24-26).

Ces mots si redoutables qu'on rencontre dans le poème sur le « vase d'argile », indigne du « baume » qu'il contient et dont il faut « transvaser la liqueur » dans une amphore plus précieuse, considérons aussi de quelle précautionneuse manière Lamartine se risque à les glisser ici : c'est à peine, d'abord, si la métaphore laisse transparaître poétiquement l'audace de la pensée ; et le mode employé, par surcroît, n'est qu'un conditionnel. Cette strophe menaçante s'ouvre par un « Si », posé comme un mouchet sur cette épée. A prendre au pied de la lettre les termes de Jocelyn, que peut-on vraiment lui reprocher ? C'est aux incroyants qu'il s'adresse, à ceux qui s'écartent de l'Église et refusent de reconnaître désormais en elle la dépositaire de la vérité religieuse ; il se borne à leur demander du respect pour cette grande forme sacrée qu'ils estiment mourante ; il les conjure de ne pas « briser », si misérable qu'ils le trouvent, ce vase où dort un baume divin, et s'ils veulent à tout prix « transvaser la liqueur », qu'ils veillent, du moins, à n'en pas laisser la plus petite goutte se perdre. Est-ce là un crime ? De quel péché, de quel manquement, de quelle imprudence seulement se rend coupable le prêtre qui parle de la sorte ?

Telle est même la réserve que Lamartine s'impose, qu'il renonce à laisser passer dans l'édition, la strophe, trop claire sans doute, qui suivait celle-là dans le manuscrit, et dont l'allure, méticuleusement calculée, sous la protection initiale du « Si », était la même encore :

*Si le siècle nourri du lait des paraboles
Peut fixer son soleil sans l'ombre des symboles
Et de sa foi qui meurt s'élance à la raison,
Loin d'insulter du pied la planche qui chavire,
Qu'il couronne de fleurs le vieux mât du navire
Qui le porte à l'autre horizon !¹.*

Malgré tout, l'insistance était périlleuse ; ce « Si » répété finissait par prendre trop crûment sa valeur réelle de « S'il est vrai que... ». Les mots rendaient un son trop net : l'« ombre des symboles », la « foi qui meurt », ce siècle qui « s'élance à la raison »... L'image dernière aussi reprenait d'une manière trop directe la pensée des Quinet, des Michelet, des Lerminier. Décidément, c'était se compromettre à l'excès. Lamartine préféra sacrifier ces beaux vers.

1. Manuscrits Thomas et de Mâcon. (Cf. Ch. Maréchal, *Josselin inédit*, p. 160).

Dans l'épisode du colporteur, où voit-on que Jocelyn veuille introduire dans son église le corps du Juif ? Il n'est point question même de prières récitées sur sa dépouille ; le récit porte seulement que Jocelyn fait faire un cercueil à ce cadavre méprisé et qu'il s'oppose à ce qu'on le prive d'une sépulture convenable ; rien de plus. Fallait-il donc que Jocelyn se résignât à l'horreur qui se préparait ? Lamartine est en mesure d'affirmer qu'en l'accusant de faire contrevenir son curé aux règles strictes de l'Église, on lui cherche, en vérité, une bien mauvaise querelle, et qu'on veut tirer de son texte plus qu'il ne contient.

Le passage le plus téméraire, celui que rien ne corrige ailleurs, et où le ton se fait décidé : l'allusion sévère aux miracles et à l'« imposture », Lamartine tient à le maintenir, sous peine de ne plus tout de même se faire suffisamment entendre de ceux qu'il veut avertir. Mais comme il hésite, et comme il se retouche ! comme il amortit, d'une rédaction à l'autre, la vigueur de l'expression !

Premier état du texte (Ms. Barthou) :

Pour leur enseigner Dieu, son culte et ses *oracles*
Je ne les nourris pas de ces grossiers miracles
Qui, jetés comme un piège à leur crédulité,
Confondent le mensonge avec la vérité.
 Honte au Dieu trois fois *vrai* prouvé par l'imposture !
Mon miracle éternel, à moi, c'est sa nature,
Mon oracle infaillible est sa sainte raison

Deuxième rédaction (Mss. Thomas et de Mâcon) :

Pour leur enseigner Dieu, son culte et ses *oracles*
Je ne leur conte pas ces vulgaires miracles
Qui, mêlant le prestige avec la vérité
Font d'une foi céleste une crédulité.
 Honte au Dieu trois fois saint prouvé par l'imposture !
Son miracle éternel, à moi, c'est sa nature,
Sa foi ne doit briller qu'à travers la raison.

Lamartine n'ose pas encore s'en tenir, pour l'impression, à cette refonte. Il se souvient de l'excellent conseil de Jean-Jacques dans sa discussion sur les miracles : « Comme le mot miracle, dit Rousseau, peut blesser les oreilles pieuses, employons un autre mot ; donnons-lui le nom de prestige »¹. Et Lamartine d'écrire alors définitivement :

Pour leur enseigner Dieu, son culte et ses prodiges
Je ne leur conte pas ces vulgaires prestiges
Qui, confondant l'erreur avec la vérité
Font d'une foi céleste une crédulité (IX, 857 sqq.).

« Miracle » disparaît de même, deux vers plus loin. Au « moi » trop hardiment personnel, vient se substituer un « nous » à la fois plus humble et plus large ; l'adroite répétition du possessif : « sa » nature, « sa » raison, qui reporte

1. J.-J. Rousseau. *Lettres écrites de la montagne*. Première partie, lettre 3.

aussitôt à Dieu la pensée, reprend le procédé commode auquel Lamartine avait eu déjà recours dans la *Politique Rationnelle* (« La raison est divine aussi ») et *Jocelyn* offrira aux lecteurs deux vers suffisamment explicites, suffisamment mesurés en même temps¹.

Ce n'est pas, d'ailleurs, dans ces détails seulement, c'est aussi et surtout peut-être dans la présentation générale du poème que se marque cette vigilance si attentive du poète à ne déplaire ni aux catholiques ni aux adversaires de l'Église. Il y a, dit très bien Deschanel, une « amphibologie voulue » dans le sous-titre de l'Épisode : « Journal trouvé chez un curé de village », comme il y a de même « une ruse » dans le Prologue : « Le tour consiste à encadrer une idylle d'amour passionné [...] entre deux scènes de presbytère de campagne »².

Le curé de campagne, pieuse et édifiante figure littéraire et qui connaît ce singulier privilège de réunir les suffrages des lecteurs enthousiastes du *Génie du christianisme*, en même temps que ceux des plus acharnés à la guerre contre Rome... Soit qu'on loue sans arrière-pensée la pauvreté évangélique, l'esprit de sacrifice des pasteurs de village, soit qu'on exalte, pour les besoins de la polémique, leur détresse et leur renoncement afin d'accabier mieux l'orgueilleuse opulence des princes de l'Église, le curé de campagne se voit célébré à la fois par les ultramontains et par les libéraux. A qui prend à tâche de plaire, du même coup, aux libres penseurs et aux dévots, à qui rêve de les réconcilier, quel meilleur terrain que cette sorte de *no man's land* ! L'éloge de ceux qu'on nommait les « pasteurs du second ordre », Rousseau n'en a-t-il pas donné l'exemple, en mettant sur les lèvres de son Vicaire Savoyard cette déclaration chaleureuse : « Mon bon ami, je ne trouve rien de plus beau que d'être curé ! ». Et la série des « bon curés »³ — les uns très nobles, les autres passablement avilis, tous d'ailleurs plus ou moins hérétiques — est longue, de Voltaire à Béranger⁴.

Jocelyn est un prêtre fidèle à son « divin maître » et dévoué à son troupeau jusqu'au sacrifice de sa vie : voilà pour les catholiques ; Jocelyn est un pauvre curé de campagne, voilà pour les catholiques et pour les rationalistes en même temps ; Jocelyn est un prêtre amoureux, voilà pour le grand public avide d'histoires émouvantes (un prêtre que torture cet amour impossible ; et voilà pour les adversaires du célèbre ecclésiastique ; un prêtre qui impose silence à sa passion ; et voilà pour les partisans de la règle romaine) ; Jocelyn déborde de tolérance, il enseigne aux enfants la religion naturelle, il condamne les prétendus miracles, voilà pour le siècle qui « de la foi qui meurt, s'élance à la raison ».

Cette politique d'équilibriste, ou comme dit excellemment Sainte-Beuve⁵,

1. Rappelons le texte de ces deux vers, que nous avons déjà cités :

Son témoin éternel, à nous, c'est sa nature ;
Son témoin éternel, à nous, c'est sa raison.

2. Deschanel. *Lamartine*, 1893, T. II, p. 15.

3. C'est exactement le mot qu'emploie le *Constitutionnel* du 4 décembre 1836 pour « le bon curé Jocelyn », à propos d'une nouvelle édition du poème.

4. Cf. *infra*, p. 503 sqq.

5. R. D. M., 1^{er} mars 1836.

cette méthode de « conciliation insinuante », Lamartine compte bien aussi sur le charme de ses vers pour en favoriser le succès ; déjà le même Sainte-Beuve avait noté cela, à propos des *Harmonies* : « Le voile de la poésie, disait-il, est si brillant chez M. de Lamartine que l'œil est tenté de s'y arrêter, comme l'oreille à l'enchantement de sa mélodie, sans trop s'inquiéter de pénétrer au delà ».

Toutefois, quand parut *Jocelyn*, la tactique subtile du poète ne passa point complètement inaperçue. « Comme philosophie, comme morale, déclara la *Gazette de France* (29 mars 1836), il y a dans ce livre plusieurs aspects différents. On dirait que l'auteur a voulu composer un de ces portraits qui offrent trois ou quatre figures dissemblables selon le point de vue où l'on se met » ; elle ajoutait même, assez brutalement : « Jocelyn est un être équivoque dont les idées répondent à toutes les doctrines ». Les *Annales de Philosophie chrétienne* (31 mars) dénoncèrent, dans l'Avertissement de *Jocelyn*, une étrange contradiction : après la phrase éloquente que l'on sait, sur le curé de Valneige « type chrétien à notre époque [...] prêtre évangélique », l'affirmation, cousue immédiatement à la suite, qu'il n'y a rien dans ce livre « pour ou contre telle ou telle foi religieuse ». Ainsi le « prêtre chrétien » allait, paraît-il, être célébré sans qu'on pût en conclure — et l'auteur tenait à le bien faire savoir — que son ouvrage contînt quoi que ce fût en faveur du christianisme catholique.

Vinet avait pleinement compris l'intention secrète de Lamartine lorsque, le 23 mars 1836, il représentait Jocelyn « catholique à l'extérieur pour lier le présent au passé », mais, au fond, déiste, rationaliste et « théosophe », « pour rattacher le présent à l'avenir ».

*
* *

Du côté de la gauche anticatholique, Jocelyn, prêtre « libéral », ne rencontra pas partout un très chaud accueil. Le *Temps*, « journal des progrès » refusa même, à présent que l'auteur des *Harmonies* s'en emparait, de faire grâce à ce type du curé de campagne admis cependant, d'ordinaire, par les adversaires même de l'Église : « Quelque nobles et respectables que soient les humbles fonctions d'un curé de village, l'heure est-elle bien propice pour faire goûter aux esprits avancés les beautés de ce type idéalisé des vertus d'autrefois, alors que ces mêmes vertus, rongées par le doute, disparaissent chaque jour, entraînant avec elles la seule puissance efficace des ministres du clergé ? » (11 mars 1836). Et croyant prendre en faute Lamartine, le journal libéral insiste sur la scène de l'évêque, pour prouver que le pieux auteur de *Jocelyn* a fourni, malgré lui, un nouvel argument à ceux qui, depuis longtemps, dénoncent le fanatisme ecclésiastique : Jocelyn, « victime immolée sur l'autel d'un Dieu implacable [...], n'est-il pas une accusation vivante contre de superstitieuses pratiques ? ».

Au *Courrier Français* (27 avril) on juge à peu près de même : « Il ne faudrait rien moins que l'autorité de M. de Lamartine pour accréditer *Jocelyn* comme une histoire de notre temps. Le prêtre du poème a trop de foi pour [notre] époque ». Autour de Béranger, qui, pour sa part, est plus perspicace, on tient *Jocelyn* pour « une capucinade »¹. Quant à Nisard, il voit dans l'Épisode de

1. Cf. lettre de Béranger à Fortoul, 6 mai 1836. — *Correspondance* de Béranger 1860. T. II p. 327.

Lamartine un livre clérical qui cherche à profiter d'un engouement de religiosité, et le catholicisme du poète paraît même, à cet homme avisé, se préciser de plus en plus, des *Méditations* à *Jocelyn* : « De même, écrit Nisard, qu'après le doute avide de foi des *Méditations*, était venu le Dieu biblique et panthéiste des *Harmonies*, de même ce Dieu encore équivoque devait de plus en plus s'éclaircir et prendre peu à peu les traits du Dieu orthodoxe [...]. Le Dieu de *Jocelyn*, prêtre catholique, c'est en effet le Dieu de l'Église établie [...] *Jocelyn* a donc réussi d'abord parce que le héros du poème est un prêtre »¹.

Mais en même temps, comme on ne peut fermer les yeux sur certains aspects, fort peu « romains », du poème, on affecte de n'en parler que comme de victoires remportées par l'esprit du siècle sur un homme que les souffles de la philosophie pénètrent malgré lui. « Il ne faut pas s'y tromper, proclame le *Courrier Français*, cette poésie n'a de chrétien que le nom [...]. Le point de vue est humain, il n'est pas religieux. Étrange phénomène : les deux poètes qui ont prêché avec le plus de ferveur le christianisme [...], ne pouvant ramener vers lui la foi du peuple, Lamartine et Chateaubriand, sont précisément en dehors de l'inspiration chrétienne ». Nisard note lui aussi qu'en dépit de l'auteur lui-même, la religion de *Jocelyn* n'est guère qu'une « certaine catholicité sans pratique et sans œuvres », ou encore, « un catholicisme libre penseur » ; et il ajoute, pour s'en féliciter, que ni les catholiques fidèles, ni les incroyants rationalistes ne sauront gré à Lamartine de « ce curé de campagne qui fait le journal de toutes les pensées qu'il ne donne pas à Dieu ».

Néanmoins, l'auteur de *Jocelyn* obtint à gauche quelques éloges qui durent lui être précieux. Le temps n'était pas si loin en 1836 où, d'un accord à peu près unanime, la presse libérale voyait en Lamartine un homme du passé, et un adversaire ; c'était l'année précédente encore que Louis Blanc avait fait la sourde oreille aux déclarations « philosophiques » du *Voyage en Orient*. Maintenant, la *Nouvelle Minerve*, sans d'ailleurs s'attarder à regarder de bien près la pensée religieuse de *Jocelyn*, tenait à honneur de séparer Lamartine, tout catholique qu'il lui parût encore, des fanatiques ultramontains ; et, brochant le tableau des campagnes cléricales de la Restauration, Louis Belmontet² se plaisait à marquer qu'à l'heure où « la royauté appelait à l'aide [...] tout le narcotisme (*sic*) des siècles d'ignorance pour assoupir le lion abattu », Lamartine, « malgré son goût des choses sacrées, ou peut-être à cause de ce goût » était demeuré « pur et sain dans cette conflagration de religiosité rétrograde ». *Jocelyn*, ajoute encore Belmontet, nous fait assister au spectacle d'un Lamartine qui « se dépouille de ses langes d'éducation monarchique », et dans cette dernière œuvre, « il y a progrès pour la question humanitaire »³.

1. Nisard, *Mélanges*, 1838. T. II, p. 128.

2. *Nouvelle Minerve*, 2 juillet 1836.

3. Précédemment, le 10 avril 1836, la *Nouvelle Minerve*, à propos de La Mennais, avait déclaré déjà : « Il n'est pas jusqu'à M. de Lamartine, [on voit par cette formule même combien on estimait, à gauche, que Lamartine avait de chemin à parcourir avant d'arriver à se faire tenir pour un homme de progrès] le poète de Charles X, le chantre de son Sacre, et l'exaltateur de la légitimité, qui ne flotte aujourd'hui dans ses convictions et qui, rendons-lui cette justice, ne se rapproche beaucoup plus de la démocratie que de la légitimité pure de la *Gazette* ou de la légitimité amphibologique de M. Guizot ». Le 12 juin 1836, la *Nouvelle Minerve* félicitait encore Lamartine qui, dit-elle, « de jour en jour se rapproche des amis de la liberté et qui fait des progrès dans la voie de la démocratie, quoiqu'il règne encore un peu de vague dans ses convictions et qu'il n'adapte pas encore parfaitement les conséquences aux prémisses ».

Carrel, de son côté (*National*, 20 mars), applaudissait à l'évolution politique et religieuse de Lamartine, nettement indiquée par son attitude à la Chambre en face des lois de septembre, en particulier, et que *Jocelyn* venait confirmer ; mais il voyait Lamartine encore incertain quelque peu, embarrassé de timidités, et de scrupules, et l'exhortait à aller hardiment de l'avant : les hommes du passé, disait Carrel, ultramontains et légitimistes, dans les rangs desquels Lamartine se trouvait placé « par le hasard de sa naissance », le poète, « guidé par une belle conscience [...], les a quittés noblement, sans s'en douter peut-être [...]. Nous le voyons à présent, affranchi de toute tradition d'enfance, prêt à entrer dans une philosophie plus vaste » ; que Lamartine ait le courage de « se jeter en avant, sans rien écouter que sa conscience et sa raison » ; le plus grand péril qu'il court, c'est « d'épuiser sa virilité en complaisances de coteries » ; « il faut que M. de Lamartine ose se soustraire aux tiraillements dans lesquels s'use sa force, et qu'il se rende compte de lui-même à lui-même ».

C'est du *Constitutionnel* — bien affaibli du reste, et moins griffu qu'en 1830 — que partirent les seules acclamations dont *Jocelyn* fut salué dans le clan libéral. Il n'est pas impossible même que Lamartine ait trouvé à ces illuminations et à toute cette prose pavoisée une démesure inopportune. « A une époque, s'écriait le *Constitutionnel* (16 mars) où la réaction religieuse s'imprégnait de quelque fanatisme, M. de Lamartine chantait Dieu comme on le chante Là-Haut, avec des hymnes de tendresse et de gratitude, sans qu'une note de haine ou d'exclusion se mêlât à ces mélodies de chœurs célestes ». Dans *Jocelyn*, la foi n'est plus qu'un « spiritualisme tolérant, doux, évangélique », un « pieux amour de l'humanité ». La transformation du poète « a été lente, graduelle, mais complète » ; « il a voté avec nous et pour nous [...]. Il est classé maintenant, il est des nôtres ! » et *Jocelyn* est en vérité « l'hymne d'introduction à ces idées de réforme » religieuse et politique que le *Constitutionnel* s'honore d'avoir toujours défendues.

Du côté catholique, ainsi qu'il fallait s'y attendre¹, l'indignation fut autrement vive que n'étaient chaleureux et nourris les applaudissements des libéraux. Gustave Planche², qui tenait, cette fois-ci, à faire plaisir à Lamartine, s'était bien efforcé, avec assez d'adresse, de présenter, du « catholicisme flottant » de *Jocelyn*, une sorte de justification appuyée sur l'histoire, la vraisemblance, et les nécessités même du sujet : si le curé de Valneige, disait-il, nous révèle « une foi tolérante, un christianisme prévoyant et docile, aussi amoureux du progrès que la philosophie elle-même », c'est, ne l'oublions pas, qu'il est un prêtre de 1800, un homme de ce terrible siècle qui a produit l'Encyclopédie, et si l'on veut être juste, il faut bien avouer qu'« après Voltaire et Diderot, *Jocelyn* ne nous semble pas trop mal affermi dans sa foi ». Habileté d'avocat, plus ingénieuse que solide, et qui ne persuada personne. Louis Lurine dans son *Histoire poétique et politique de M. de Lamartine* (1848) sera plus près de la vérité lorsqu'il déclarera que la vraisemblance historique fut seulement ici

1. Le 1^{er} mars 1836, Lamartine écrivait à Cazalès : « Je vais être attaqué par quelques-uns de vos amis ; mais je n'ai pas de fiel dans le cœur et j'aime les attaques franches et sincères * ». (Coll. L. B.).

2. Dans le *Chronique de Paris* des 17 et 20 mars 1836.

pour l'auteur de *Jocelyn*, une heureuse commodité, un alibi opportun, qui lui permettait de prêter, comme nécessairement, à son personnage, cette foi « qui flotte entre l'inflexibilité du catholicisme et la tolérance de la philosophie »¹.

Il est assez curieux de constater que certains critiques catholiques, entraînés pour ainsi dire, et en dépit du *Voyage en Orient*, par la vitesse acquise, commencèrent par entonner, de confiance, l'hosannah en l'honneur du nouvel ouvrage de Lamartine. C'est ainsi que le 15 mars 1836, dans l'*Écho de la Jeune France*, « journal de réforme sociale par le christianisme », citant le passage de la Première Époque où *Jocelyn* annonce à sa mère la résolution qu'il a prise de partir pour le séminaire, le Vicomte Walsh bénit le poète d'avoir écrit ces « admirables vers » qui vont, dit-il, si bien « à notre revue catholique ». « N'est-ce pas là, nous le demandons, ajoute Walsh, tout le catholicisme ? ». Quant à la scène de l'ordination, l'*Écho de la Jeune France* la trouve parfaite : « rien de beau, rien de saisissant, rien de sublime comme ce dialogue » entre l'évêque et *Jocelyn* !

Le courrier du Vicomte dut lui apporter d'assez rudes rappels à l'ordre ; le 1^{er} avril 1836 parut dans l'*Écho* un deuxième article, d'un ton gêné, et qui démentait le premier ; et Walsh, les doigts encore engourdis d'avoir reçu la fêrule, écrivit sommairement qu'à mieux lire *Jocelyn* on devait avouer qu'il y manquait un peu « la couleur tranchée du catholicisme » et que pour sa part, lui Walsh, modèle d'obéissance, il se tairait dorénavant sur l'ouvrage de Lamartine, jusqu'à l'heure où l'autorité qualifiée voudrait bien fournir à son innocente imprudence les lumières qui commanderaient ses louanges ou ses sévérités de critique : « Ceux qui ont droit prononceront et je ne louerai pas ce qu'ils auront blâmé ».

Ce qui se passait au *Moniteur de la Religion*, « sentinelle des mœurs », était plus instructif encore. Dès le 27 février, Prosper Faugère annonçait : « Voici M. de Lamartine qui vient de mettre au jour un nouveau poème. *Jocelyn* [...] respire tout ce que l'espérance et la foi ont de plus consolant et de plus doux ». Le 19 mars, c'est tout un article, du même Faugère, pour exalter le poème de Lamartine ; mais à la dernière ligne, une note s'accroche, une « note du rédacteur en chef » : « Nous attendons la fin de l'étude de notre estimable collaborateur pour faire nos réflexions sur ce bel ouvrage que nous admirons certes, mais dont nous ne conseillons pas cependant la lecture à toutes sortes de personnes » ; le fascicule suivant (26 mars) voit paraître la suite du travail de Faugère ; le ton s'y élève maintenant au lyrisme : « Chaque page [de *Jocelyn*] contient un rayon de foi chrétienne [...] », *Jocelyn* est en passe de devenir « comme l'*Imitation* et le *Télémaque*, le pain savoureux et vivifiant dont se nourrit tout un peuple [etc...] ». Les paisibles colonnes du *Moniteur de la Religion* se transforment alors en champ de bataille ; au bas des pages, le « rédacteur en chef » oppose à l'intarissable Faugère des protestations dont le ton s'aigrit : « Nous attendons la fin de cette analyse pour donner nos réflexions sur la portée morale et religieuse de ce poème ; mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que l'Évangile et l'*Imitation* ne sont pas en bonne compagnie avec *Jocelyn* ; nous espérons que les peuples iront chercher ailleurs le pain de vie ». Cependant rien

1. Louis Lurine. *Histoire poétique et politique de M. de Lamartine*, 1848, p. 85.

n'arrête ce Faugère torrentiel. Le 2 avril, il publie, sans s'attédir le moins du monde, la suite — mais non tout à fait la fin, encore — de ses commentaires sur *Jocelyn* ; mieux, il a si peu de respect pour les observations de son « rédacteur en chef » qu'il défend énergiquement le poème contre ceux qui osent l'attaquer : « Cette œuvre, bien loin d'être dangereuse pour le cœur, ne peut [...] que l'améliorer et le préparer à recevoir les grandes pensées de la religion ». Enfin, c'est la livraison suivante (9 avril 1836) qui devait offrir le spectacle le plus réjouissant. Délaissant pour les vers une prose qui ne suffisait plus à traduire l'ivresse de son enthousiasme, Faugère y mettait au jour une « Ode » en onze strophes « A M. de Lamartine, après avoir lu *Jocelyn* », tandis qu'en même temps, le rédacteur en chef, l'abbé Mathieu Orsini¹ libre enfin de se déborder, explosait furieusement ; un petit coup de griffe d'abord à Faugère (c'était bien le moins). « Nous n'abuserons point de la patience de nos lecteurs ; il est temps d'en finir avec cet ouvrage » ; puis le déchaînement contre Lamartine : « Si le poème de M. de Lamartine est un diamant, à coup sûr ce n'est pas un diamant catholique » ; dès les premières pages, dès l'Avertissement de *Jocelyn*, voici la religion chrétienne traitée de « spécialité », « ce qui signifie, en termes assez clairs, que l'illustre fils d'Apollon plane au-dessus de tous les cultes, et que, du point élevé qu'il occupe dans l'Empyrée, il juge les religions à vue d'oiseau ». Il y a de la foi dans *Jocelyn*, dites-vous ? « Nous ne sommes pas de ceux qui se prosternent devant les lueurs vaporeuses de catholicisme qui brillent çà et là comme des météores dans le poème [...]. La religiosité quintessenciée de M. de Lamartine a quelque chose de nuageux et d'insaisissable qui n'est point à nous, et s'il faut dire franchement toute notre pensée, il y a peu d'espoirs qu'il revienne jamais dans nos rangs ; son pli est pris, et son système fait ». Devant cet Inquisiteur, ce qui se passe, dans le poème, à la grotte des Aigles, n'est qu'abomination ; le vertueux Jocelyn a beau coucher dehors, toutes les nuits, tandis que Laurence dort dans la caverne, Orsini se voile la face. « Quelques passages, fort beaux à la vérité, sur la vie presbytériale, ne peuvent faire excuser les scènes de la Grotte ». Pour tout dire, « l'auteur de *Jocelyn* n'est pas plus protestant qu'il n'est catholique ; il n'est même pas Turc, quoiqu'il ait proclamé les sectateurs de Mahomet les plus religieux des hommes ; toutefois, une pensée protestante domine évidemment son livre ». Au total : « un ouvrage insidieux qui ouvre toutes les issues de l'âme au vent des passions humaines [...], un poison doux et lent [...] au fond d'une coupe incrustée de perles ».

Sensiblement égale est la véhémence, contre *Jocelyn*, des *Annales de Philosophie chrétienne* (31 mars 1836). Bonnetty y dénonce « le panthéisme et même le fatalisme » qui, selon lui, transparaissent dans « la singulière méditation » que le poète a fait faire à son héros sur les révolutions. Il y a scandale, déclare ce théologien, à mettre de telles erreurs « dans la bouche d'un prêtre, et d'un prêtre dont on prétend faire un type chrétien » : « entré au séminaire sans vocation [...], ordonné prêtre par force [...], tel est l'homme qu'il [Lamartine] appelle le type de la vie sacerdotale ! ». Et quels étranges comportements, quelles redoutables paroles chez le curé de Valneige ! « Vouloir faire enterrer un Juif

1. L'abbé Orsini devait être sous le second Empire chapelain des Invalides. Il se fera remarquer par la violence de ses campagnes contre Renan.

par un prêtre catholique, c'est blesser toutes les convenances. Supposer qu'il y a, à notre époque, des chrétiens assez fanatiques pour traîner le cadavre d'un juif aux crevasses d'un roc, comme celui d'un chien, cela est une calomnie ». Déplacée, pour le moins, la « tirade » de Jocelyn « contre la puissance des Papes dans le Moyen Age » ; et que dire des leçons de catéchisme aux enfants de Valneige ? « cela sent trop le philosophe » ; si le curé de Valneige, comme le prétend Lamartine, a jamais existé, il fut en vérité « une exception, une anomalie, un intrus dans le clergé catholique ».

L'Ami de la Religion (19 mars et 21 avril 1836) ne parle guère différemment, mais voudrait toutefois demeurer persuadé que Lamartine, catholique sincère au fond de lui-même, est seulement téméraire et maladroit dans l'effort qu'il poursuit pour faire rayonner la foi : « sa grande erreur est de méconnaître étrangement les moyens de l'établir solidement dans les âmes ». Il a « oublié [...] que la religion n'est pas seulement charité, qu'elle est aussi vérité et que la vérité est une, qu'elle est inflexible et immuable » ; il se trompe en donnant son héros comme une image exemplaire du prêtre et sa « philippique contre les Papes » est déplorable, surtout « dans la bouche d'un curé de village » ; la « dernière confession de Laurence » n'est qu'une « profanation sacrilège d'une des pratiques les plus saintes du catholicisme » ; le livre est finalement déclaré très dangereux, et *l'Ami de la Religion*, qui cite quelques vers de « *La Foi* », rappelle amèrement au poète de *Jocelyn* l'heureux temps des *Méditations*.

L'abbé Gerbet a une autre plume. Sa tristesse n'est pas feinte ; ses mots sont calmes. Dans *l'Université Catholique*¹ il apporte, avec une grave simplicité, ses « Observations sur quelques opinions énoncées dans le *Jocelyn* de M. de Lamartine ». Les catholiques, dit-il, s'affligent d'une « déviation » désormais évidente dans la pensée religieuse du grand poète. Dans l'Épisode qu'il vient de publier, « la foi rencontre des choses sinistres ». En matière de religion, « des opinions indécises et flottantes sont déjà des signes funestes » ; la foi de Lamartine n'est pas nette dans *Jocelyn* ; le poète ne semble-t-il pas considérer les cultes « sans exception, comme des formes corruptibles et périssables de la pensée religieuse » ? N'est-il pas constant que Jocelyn « croit aux révolutions futures de la foi » ? ; il y a là, écrit Gerbet, « une philosophie qui proclame [...] au nom du progrès, comme une éternelle loi des suspects contre tous les dogmes » ; et il y a surtout cette idée, trop manifeste, que le catholicisme n'est qu'une mutilation de la vérité religieuse, un pauvre système trop étroit. Gerbet, qui ne sait pas encore à quel point est profonde et sans remède la mésentente qui désormais sépare Lamartine du catholicisme, et qui se représente un Lamartine dévoré de tentations rationalistes, l'adjure de ne point « propager les tourments contagieux » de son âme. Mais s'il se trompe sur l'état véritable de la pensée lamartiniennne, il connaît bien l'homme auquel il s'adresse, et les mots qu'il prononce atteignent le poète là où il est le plus vulnérable : « Ne vous faites pas un faux devoir », lui dit Gerbet, de « faire passer dans vos chants » les doutes qui s'emparent de vous.

C'est un ami de Lamartine, Louis de Carné, qui rédigea pour *l'Écho Français* du 20 mars, l'article consacré à *Jocelyn*. Le temps n'était pas si loin où Carné,

1. *Université Catholique*. T. I, pp. 390-393.

dans la *Revue Européenne*, avait salué Lamartine comme une sorte de Messie ; il avait eu, alors, dans l'excès de son zèle, des paroles bien imprudentes sur l'évolution du christianisme ; le voilà, à présent, autrement réservé ! Il élève contre *Jocelyn*, au nom de l'orthodoxie romaine, des « objections très graves ». « Il suffit, écrit-il, de méditer quelques passages de ce livre pour voir que des dissidences indéfinissables peut-être, mais trop réelles, séparent en ce moment son auteur, sur certains points, des croyances qui furent les siennes et qui sont restées les nôtres ». Lamartine n'insinue-t-il pas qu'il y a, dans la foi chrétienne, des superstitions à dépouiller, des parties mortes à abolir ? Mais, riposte Carné, « dire que ce qui a été vrai dans le dogme religieux peut cesser de l'être, c'est prétendre qu'un jour viendra où les trois angles d'un triangle cesseront d'être égaux à deux angles droits ». Aux griefs partout reproduits dans la presse catholique contre l'Épisode de Lamartine, Carné ajoute ce reproche encore : il y a scandale à placer le tombeau de *Jocelyn* près du tombeau de Laurence, « le pasteur doit dormir au milieu de son troupeau ». En somme, *Jocelyn* — et c'est là peut-être ce qu'il a de plus pernicieux — « présente le sacerdoce catholique sous un faux jour à ceux qui le méconnaissent ». Reconnaissons-le, conclut tristement l'*Écho Français*, Lamartine « ne sera plus [...] la voix du monde chrétien tout entier, qui répétait ses chants comme des prières » ; désormais « sa mission a perdu sa force sacerdotale ».

Si le bon Poujoulat, dans la *Quotidienne* (25 février et 8 mars), jette en tremblant le manteau de Noé sur le demi-déisme du curé de Valneige, la *Gazette de France* (17 et 26 mars), par la plume, sans doute, de Genoude, se montre bien moins indulgente, insiste sur le « douloureux scepticisme » du jeune lévite au séminaire (« Il y a des athées du Verbe comme il y a des athées du Dieu créateur, et *Jocelyn* paraît être du nombre des premiers »), et s'étonne de voir le jeune homme, à peine a-t-il écrit ses pages fiévreuses,

Anna ! Blanche ! Lucie ! oh, que me voulez-vous !

se décider « à la démarche la plus grave » et choisir « la vie sacerdotale comme d'autres choisissent un métier, par des considérations purement humaines ». « Trompé sur sa vocation », *Jocelyn*, toute sa vie, apparaît « comme un esclave qui traîne sa lourde chaîne ».

Victor de Nouvion, dans la *France Littéraire* du mois de mars 1836¹, faisait sur la « vocation » de *Jocelyn* des réflexions toutes semblables : « Quelle que soit la générosité du motif, il ne saurait servir d'excuse à celui que ses convictions n'appellent pas à l'autel et qui vient y demander un asile et du pain ».

On peut juger déjà, par ces quelques textes, des réactions de l'opinion catholique devant *Jocelyn*. Ajoutons encore les propos irrités de Brifaut : « Est-ce dans un moment où la religion est si attaquée, et le sacerdoce si calomnié, qu'il convient de peindre un prêtre si peu prêtre ! »² et les mots consternés de Xavier de Maistre : Lamartine « poursuivra-t-il, comme La Mennais, les conséquences de cette abjuration publique de nos croyances ? »³.

1. F. L., T. XXIV, pp. 163-181.

2. Brifaut. *Souvenirs d'un Académicien*, 1913. T. II, p. 3.

3. De Maistre jugeait « du plus mauvais goût », et d'ailleurs « répréhensible », « l'étrange rapprochement que *Jocelyn* fait de ses souffrances avec la passion de Jésus-Christ ». — Et quant

Mais c'est peut-être le protestant Vinet qui déploya contre la religion de Jocelyn l'ardeur la plus farouche (*Semeur*, 23 mars). Ce pasteur de l'Église réformée, il semble en vérité que l'insuffisante orthodoxie du curé de Valneige l'exaspère, comme s'il était personnellement chargé de veiller à l'intégrité de la foi romaine. Plus lettré que Bonnetty, moins bilieux qu'Orsini, plus fanatique que Gerbet, il les passe tous en indignation sacrée : « O poète imprudent, s'écrie-t-il, quel fantôme vous élevez à la place du catholicisme ! » Comment définir l'inconsistant *credo* de Jocelyn et ce système qui « se dilate indéfiniment » et dont « les contours [...] se vaporisent » ? Disparues, déclare Vinet, « l'idée de la loi, de la responsabilité, du péché, de la satisfaction ! ». Dans cette « religion désossée », dans cette « théosophie sans nom », tout s'est évanoui de ce qui fait de la foi « autre chose qu'une manière de courtiser la divinité ». Tantôt Jocelyn est « panthéiste », tantôt il s'enveloppe du catholicisme « comme d'une espèce de poésie sensible » ; puis le voilà « devenu rationaliste et non pas à moitié ». « Je ne sais ce qu'il dit aux mourants ; leur parle-t-il du Christ ? J'en doute, car à nous il n'en parle jamais ». A ses paroissiens « il n'allègue que les vérités ou les pensées de la religion naturelle » ; aux enfants, « sous le nom de religion, c'est une leçon d'astronomie que [...] donne le jeune prêtre » ; dans les plus cruels moments qu'il traverse, Jocelyn « n'a recours ni à l'Évangile ni à la prière ».

Ce réquisitoire passionné, injuste d'ailleurs plus d'une fois, et mal informé, Vinet le rend plus âpre encore lorsqu'il aborde sa scène de l'ordination, et il déclare : « Cette ordination improvisée, consommée sous les tonnerres de l'anathème, est une véritable prévarication ». Elle est non seulement sacrilège, elle est absurde encore davantage : cet évêque qui va mourir pour sa foi et dont le salut est assuré du même coup, quel besoin a-t-il d'ordonner prêtre, de force, le malheureux Jocelyn, pour recevoir de lui une absolution parfaitement superflue ? Quel homme, que ce prince de l'Église ! « Sa piété est si dure ! sa foi si dénuée d'onction, ses entrailles si peu chrétiennes ! » ; ce qu'il commet est criminel, car « un obstacle dirimant, à prendre la chose dans le sens moral, s'élève entre [Jocelyn] et la prêtrise [...] : moralement, Jocelyn est marié ».

Outrageante et insensée, telle est la scène que Lamartine donne pour centre à son poème : « Dans la prison de Grenoble, ce pain et ce vin, c'est Dieu devant la pâture de la superstition et du fanatisme ».

* * *

C'est d'ailleurs cette Cinquième Époque du poème qui concentra sur elle le feu le plus nourri des commentateurs catholiques. On devine qu'Orsini, lequel écrivait après Vinet, ne pouvait se montrer, à défendre l'honneur de l'Église, moins acharné que ce huguenot. Aussi bien, l'ordination de Jocelyn est pour lui une chose « monstrueuse », « inouïe » : « on ne fait pas un prêtre d'un homme qui proteste d'engagements qu'il tient pour sacrés ; on ne lui jette pas le sacerdoce à la figure pendant un évanouissement ».

Si Bonnetty est moins pathétique, il n'est pas moins accusateur : la scène de

à « la diatribe contre les Papes », l'auteur du *Lépreux* estimait tristement que Luther et Calvin y avaient « sûrement applaudi sur les bords du Léthé » (*Œuvres inédites* de Xavier de Maistre. T. II, pp. 85 et 104).

l'évêque est pour lui « sans vraisemblance » ; « cela n'est pas chrétien, cela n'est pas sacerdotal [...]. Ce n'est point là une ordination de prêtre chrétien, [...] c'est bien plutôt la sombre initiation de quelque secte farouche ». « Invraisemblance choquante », déclare de son côté l'*Ami de la Religion*, qui, résumant le rôle de l'évêque, l'apprécie finalement sur un ton d'ironie navrée : « Comme tout cela est bien chrétien et bien digne d'un prêtre ! ». La *Gazette de France* appuie sa réprobation violente de considérants doctrinaux qu'elle énumère avec autorité : « Assurément, écrit Genoude, si cet évêque n'était pas mort sur l'échafaud, il y aurait là de quoi le faire censurer et même interdire sur cinq ou six chefs tous plus graves les uns que les autres : il a abusé de la parole et des anathèmes réservés aux impies et aux profanateurs ; il a contrarié la volonté de la Providence, qui appelait Jocelyn à l'état de mariage et le repoussait d'une vocation de laquelle son esprit et son cœur étaient également éloignés ; il a oublié cette belle parole de Saint-Basile : « il faut être prêtre avant que d'être prêtre » ; il a exercé une violence coupable sur un être en révolte d'abord, puis sans volonté et privé de sentiment, comme s'il eût donné l'ordination à un cadavre ; et non content de cette sorte de viol spirituel, il reçoit lui-même des sacrements équivoques de celui qui a été fait prêtre sans vocation et sans volonté [...] » ; « Il est assez inutile, maintenant, ajoute Genoude, de parler de plusieurs autres irrégularités qui prouveraient que le pauvre évêque prisonnier ne connaissait et n'observait pas plus son rituel que ses devoirs de pasteur et de consécrateur. Tout est donc faux, dans cette scène de la prison » et tout l'art du poète ne sauve pas « ce qu'il y a [là] de controuvé et d'offensant pour l'esprit de la religion et la dignité du sacerdoce ». Cet évêque, en résumé « est un fanatique exalté, plein d'orgueil, d'égoïsme et de dureté, d'un emportement qui va jusqu'à la démence et qui vous tue, de propos délibéré, une pauvre âme engagée en d'autres voies ». Quant à Jocelyn, accablé par cette ordination dont il ne voulait point, il ne saurait être « qu'une vestale infidèle à des vœux forcés ».

Louis de Carné ne s'était pas exprimé autrement : « L'évêque martyr, avait-il déclaré, est au prêtre ce que sont les héros d'*Alzire* et les musulmans de *Zaïre* aux Indiens du Mexique et aux Turcs du sérail. C'est un vieillard fanatique qui, en violentant une imagination faible, commet un crime dont il aura bientôt à répondre devant Dieu ».

Il faut du reste constater que les revues et journaux catholiques n'étaient point seuls à blâmer la scène de l'ordination ; nous avons déjà noté l'opinion du *Temps* ; dans l'*Artiste*¹, Pelletan estimait : « L'ordination de Jocelyn a l'air d'un guet-apens » ; la *France Littéraire* parlait des « moyens peu dignes, combinés avec une adresse si cruelle » par l'évêque prisonnier « pour conquérir un prêtre » à l'Église ; Victor de Novvion y soulignait la « mauvaise foi » de ce prélat qui abuse de l'ignorance du jeune homme pour effrayer son imagination en se disant près de tomber aux flammes éternelles » s'il ne reçoit point l'absolution, — véritable « piège tendu » à un cœur « trop candide » ; Nisard, dans la *Revue de Paris*, se bornera à constater l'étrange conduite de « ce vieil évêque chargé du dépôt des traditions de l'Église », et qui « ordonne prêtre un homme qui n'est pas encore diacre ».

1. *L'Artiste*. T. XI, p. 250.

Autre grief essentiel, ou se réunissent de même, aux protestations catholiques, celles, non moins sincèrement affligées, du pasteur Vinet : *Jocelyn* équivalait à une condamnation du célibat ecclésiastique ; c'est même Vinet, semble-t-il, qui fut le premier en date à formuler l'accusation : « M. de Lamartine, affirmait-il dans *Le Semeur* du 23 mars 1836, aura bien des pages à écrire en faveur du célibat des prêtres avant d'effacer l'impression que laisse dans l'âme le malheureux *Jocelyn* victime de cette inexorable loi [...]. J'ose bien assurer qu'un tel ouvrage n'affermira pas la vocation d'un seul séminariste, et ne sera, pour la majorité des lecteurs, qu'une diatribe éloquente contre le célibat des prêtres ». « Que veut-on conclure de *Jocelyn*, demande la *Gazette de France*, le 29 mars ? — que le célibat ecclésiastique est une violence qui sépare les deux moitiés d'un tout et blesse une des lois de la création. Il faut bien le dire, on a cru voir là une des tendances et comme le but principal de l'ouvrage ». « En dernière analyse », reprend à son tour et d'un ton péremptoire l'abbé Orsini, le 9 avril, *Jocelyn* n'est qu'« un plaidoyer en faveur du mariage des prêtres ». Le 21 avril, c'est l'*Ami de la Religion* qui, citant le *Courrier de la Meuse*, voit dans l'Épisode de Lamartine un « roman dangereux », un « égarement du poète », une « fiction » qui « a tout l'air » d'une œuvre de polémique adroite et fleurie contre la règle du célibat ecclésiastique.

Enfin — et c'est là le troisième des reproches capitaux dirigés contre *Jocelyn*, dès sa publication, par l'opinion catholique et chrétienne — le poème trahit une pensée religieuse inclinée vers le panthéisme. Carrel le note, avec une assez visible satisfaction, dans le *National* du 20 mars : « M. de Lamartine est panthéiste, comme la génération à laquelle il appartient [...] C'est là le fond de sa croyance ou plutôt de son doute ». Trois jours plus tard, et d'un autre ton, comme on le pense bien, Vinet affirme que Lamartine a « transporté dans les Hautes-Alpes » « le panthéisme de l'Orient » ; le *Courrier Français* lui-même (27 avril) déplore la « malheureuse tendance au panthéisme » qui se fait jour dans l'ouvrage du grand poète ; et c'est sur ce point que Gerbet appuie avec le plus de force lorsque dans l'*Université Catholique* il montre Lamartine dangereusement proche de ces panthéistes qui « veulent arriver à une unité [religieuse] où toute distinction s'absorbe et s'évanouit » et qui « traitent de conception étroite tout ce qui n'aboutit pas à cette vague généralité »¹.

* * *

Deux sur trois de ces accusations maîtresses, Lamartine les releva pour s'en justifier. Sur la question du célibat ecclésiastique comme sur celles du panthéisme, il tint à s'expliquer publiquement dans un *Post-Scriptum* qu'il ajouta à son Avertissement, et qui parut avec la cinquième édition de *Jocelyn*. Quant à la scène de l'évêque, Lamartine ne jugea point à propos d'en parler expressément ; il se borna à déclarer, avec une dignité ferme et un grand accent de sincérité, que supposer dans son ouvrage une « intention de polémique hostile » et

1. L'*Écho Français* (20 mars) déclarait au contraire que *Jocelyn* n'avait rien de panthéiste. « Les prières de *Jocelyn* sont vagues, parfois, reconnaissait-il ; mais elles ne s'égarent jamais hors de la voie que suit la prière chrétienne ». Carné allait même jusqu'à soutenir : « il n'est aucun de ses ouvrages où il [Lamartine] ait plus profondément compris la pensée chrétienne et le dogme catholique ».

une « attaque au christianisme catholique », c'était « méconnaître également et l'instinct du poète et le tact moral de l'homme », en un mot, faire insulte à ses intentions et à son caractère.

Néanmoins, dans une lettre à Louis de Carné, à propos de l'article qui devait paraître dans l'*Écho Français* ¹, Lamartine écrit avec feu : « Je n'approuve pas votre critique sur la scène de la prison. Oh, non ! non ! vous vous trompez ! ». Et si, à première lecture, il est difficile de ne pas trouver l'évêque bien tyrannique et la contrainte qu'il exerce sur Jocelyn passablement révoltante, il nous faut cependant tenir compte de la protestation de Lamartine et tenter de pénétrer mieux le sens de cette scène si mal accueillie.

Constatons d'abord que Faugère, aussi bon catholique qu'Orsini lui-même, après avoir reconnu qu'on pouvait peut-être chicaner Lamartine sur quelques détails de l'ordination de Jocelyn, se refusait à y voir un scandale et déclarait : « le poète, voulant représenter dans leur plus haute expression les sacrifices de la vie sacerdotale, ne devait-il pas mettre dans l'âme de Jocelyn les éléments d'une lutte plus longtemps renaissante ? » ². D'autre part, c'est Duquesnel qui, en 1839 ³, rappelant qu'« on a blâmé beaucoup » la scène de l'évêque, affirmait qu'il était loin, pour sa part, « de la trouver incompréhensible » ; « un évêque, écrivait-il, qui a vu les têtes sanglantes de ses frères rouler sur l'échafaud, et qui allait y monter lui-même pouvait bien se sentir enivré de la fièvre du martyre et son imagination échauffée devait jeter l'anathème à tout jeune lévite qui abandonnait alors le champ de bataille où l'on mourait pour la foi ». Enfin, plus près de nous, Jules Lemaître, dans la pénétrante étude qu'il a consacrée à *Jocelyn* ⁴, justifie pleinement cet épisode de la prison en soutenant que Vinet a mal lu le texte de Lamartine lorsqu'il représente l'évêque disant à Jocelyn : Sauvez mon âme qui serait perdue sans vous. Non, soutient Jules Lemaître, ce n'est pas ainsi que parle l'évêque ; ce qu'il demande à Jocelyn c'est sans doute de lui « accorder une consolation dernière », une consolation et non pas le salut, mais c'est surtout de rester logique avec soi-même, d'accomplir jusqu'au bout ce sacrifice auquel il s'était résolu en entrant au séminaire, de demeurer, en somme, fidèle à son destin.

Orsini possédait-il donc des informations qui nous échappent, lorsqu'il prétend, avec une assurance dont on reste troublé, que la scène de l'ordination est « si mal tissée qu'il est impossible que ce ne soit pas une pièce de rapport » ? « Il y avait, continue-t-il, une autre donnée dans le premier jet, cela est positif ; et cette donnée, plus dangereuse peut-être mais plus habile, et qui a laissé des vestiges reconnaissables, n'est qu'à demi-cachée sous un replâtrage négligemment fait » ⁵.

1. Carné avait soumis à Lamartine le manuscrit de son étude sur *Jocelyn*. Le 8 mars 1836 le poète lui écrivait : « J'ai reçu lettre et article ; je suis très content de l'un et de l'autre, je désirerais vivement l'insertion au *Catholique* ; mais la place est prise et l'article fait dans le même esprit. Voulez-vous la *Gazette*, qui veut m'attaquer ? J'aimerais à l'être ainsi. J'admire plus l'article que deux ou trois chants du poème [...] ». Cf. Jean des Cognets, *Lamartine et L. de Carné*. L. C., 25 juin 1925.

2. *Moniteur de la Religion*, 26 mars 1836.

3. Duquesnel, *Du travail intellectuel en France de 1817 à 1837*. T. II, p. 78.

4. Jules Lemaître, *Les Contemporains*. Sixième série.

5. *Moniteur de la Religion*, 9 avril 1836.

Que devons-nous croire ? L'examen des manuscrits ne révèle rien de semblable. Certes, il est toujours permis de supposer qu'un premier brouillon de la Cinquième Époque, aujourd'hui perdu, ou non retrouvé encore, viendrait confirmer cette curieuse déclaration ; mais en vérité la chose paraît peu probable, si l'on se souvient en effet que les « Notes essentielles pour les chants [4^e et 5^e] » jetées par Lamartine dès 1832 prévoyaient déjà toute la scène de l'évêque et de l'ordination dans la prison.

Il faut bien d'ailleurs reconnaître que Jules Lemaître s'abuse un peu lorsqu'il fait au pasteur Vinet le reproche d'avoir mal compris les paroles de l'évêque. L'évêque déclare en propres termes qu'il a « besoin de laver son âme » (V, 242) ; il conjure Jocelyn de ne point laisser sa mort « sans secours » (V, 323) sans « pardon » (V, 390) ; il a supplié Dieu de lui accorder qu'un prêtre pût lui dire, avant l'heure suprême : « Vivez, je vous absous » (V, 396) et lui bénit ce pain que lui-même « n'ose bénir » (V, 400) ; il foudroie le lévite coupable d'hésiter encore entre un « infâme amour » et « le salut » — oui, le mot y est bien — qu'un « vieillard implore » de sa main (V, 433-434).

Accordons tout cela, et posons qu'en effet l'évêque emprisonné se montre mal instruit des enseignements même de l'Église, ou trop habile à les travestir pour peser sur la décision de Jocelyn. A plaider la cause qui lui paraît juste et vraie, on le voit apporter tant de fièvre qu'il se rend moins scrupuleux sur la légitimité de ses arguments qu'attentif à leur puissance sur le cœur tremblant et divisé du jeune homme ; il veut émouvoir, il veut attendrir, il se fait plus anxieux qu'il ne saurait être sur l'accueil que Dieu lui réserve, de l'autre côté de la mort. Il est vrai qu'une angoisse l'étreint, mais non pas celle de son propre salut, l'angoisse de voir ce « lévite », son fils de prédilection, si près de trahir et de se perdre. Et tout lui est bon pour reconquérir au Seigneur cette âme qui s'évade : l'appel à la reconnaissance filiale (devons-nous dire : le chantage à la pitié ?), l'exaltation de la fidélité, l'ironie, le pathétique, les menaces et jusqu'à l'évocation de Laurence elle-même, d'une Laurence idéale que l'évêque rallie à sa cause et que, devant Jocelyn éperdu, il représente pareille à une vierge héroïque, « fille du Christ », enivrée de leur double sacrifice, et poussant « du geste et du cœur » son ami, son frère, « au devoir » (V, 410-414).

Mais considérons de plus près encore ce discours de l'évêque et les pages qui l'entourent ; les arguments du prélat martyr, ceux dont la force est la plus grande, ceux qu'il déroule ou qu'il assène avec le plus d'adresse ou le plus de fougue, Jocelyn, d'avance, se les était à lui-même formulés. La pitié, la reconnaissance s'étaient levées dans son âme aussitôt qu'il avait appris que, du fond de son cachot, l'évêque l'appelait. C'est lui-même qui, avant de pénétrer dans la prison, se remémore tout ce qu'il doit à ce « mourant » qu'il va retrouver :

Oh ! pouvais-je être un homme et ne pas accourir,
 Sans une voix d'ami le laisser là mourir ?
 Quelle ivresse aurait pu me cacher cette tâche ! (V, 23-25).

Laurence qu'il a laissée seule dans la grotte, cette femme qu'il a quittée pendant qu'elle dormait, s'il l'eût réveillée, elle ne l'eût pas retenu, se dit-il ; elle eût compris, dans l'instant, qu'il devait agir comme il le faisait :

Laurence m'eût poussé du cœur au dévouement ! (V, 27).

Bien plus, c'est lui-même encore qui, au lendemain du jour où il a découvert en Laurence une femme, a parlé du « coupable amour » qu'un déguisement trop longtemps secret eût risqué de glisser dans son cœur sous les traits d'une « sainte amitié » ; c'est lui-même qui s'est adressé — sous la forme seulement d'une vague inquiétude ou d'un commencement de remords — le terrible et capital reproche dont l'évêque l'accablait. Souvenons-nous des mots qu'il disait à Laurence :

Aux autels, tu le sais, j'ai destiné ma vie ;
Ma promesse au Seigneur me dévouait à lui.
Qui sait si je puis même y manquer aujourd'hui ?
Qui sait, lorsque le sang du martyr l'arrose,
Si je puis, en honneur, abandonner sa cause ?
De l'Église, où j'entrais, sur mes pas revenir
Et, sans m'être rendu par Dieu, m'appartenir ? (IV, 890-896).

Et déjà, lorsqu'à la nouvelle du commencement de la Terreur, sa mère lui avait conseillé d'abandonner la route qui le menait au sacerdoce (« Qu'est-il besoin de prêtre à qui n'a plus d'autel ! »), les mots qu'il avait prononcés en réponse, ce sont ceux-là mêmes que l'Évêque emploiera pour lui :

L'esprit souffle-t-il moins quand l'étincelle est rare ?
N'en eussions-nous plus qu'une à rallumer ici
[.]
Ah ! c'en serait assez [.]
Pour rester dans le temple et pour y revêtir
La robe du lévite ou celle du martyr ! (II, 387-395).

Maintenant, son amour pour Laurence l'aveugle et lui fait oublier tout cela. Il en vient à désirer que ses supérieurs le délient des promesses qu'il a faites au pied des autels. Il songe à solliciter un « arrêt d'En-Haut », à interroger « la voix des pasteurs »...

Cet arrêt du ciel, Dieu l'a fait tomber sur lui comme la foudre. Et tant était bien préparée dans les profondeurs de cette âme et comme en dépit d'elle-même, l'austère, la crucifiante réponse, qu'en vérité il semble que l'évêque ne soit pour ainsi dire rien d'autre que la conscience même de Jocelyn, soudain élevant sa voix éclatante :

Quoi ! vous, trahir ; mais non, cela ne se peut pas
[.]
Vous trahiriez le vœu que ce temps vous impose,
Vous laisseriez [.]
Le temple sans ministre, et le monde sans Dieu ! (V, 384 et 322-24).

La région d'où tombent les paroles finales de l'évêque, c'est déjà l'espace rayonnant où l'« atmosphère divine » de l'éternité jette sur notre nuit son « jour surnaturel ». Lorsque l'évêque, mystérieusement, mande Jocelyn et non un autre auprès de lui, c'est qu'il a « un secret » (V. 48) à lui confier, un secret qui concerne Jocelyn nommément. On dirait que l'évêque prisonnier devine que Jocelyn est en péril ; c'est le nom de Jocelyn que le geôlier lui entend dire et

redire. Et Jocelyn, quand lui parvient l'appel du vieillard, découvre vaguement, dans ce « hasard » qui le bouleverse, le doigt de Dieu tendu vers lui et qui le désigne (V, 21).

S'il lutte, s'il se débat, s'il crie, l'apparence est, je le veux bien, d'un malheureux « lévite » que son supérieur met à la torture ; mais le vrai drame qui se joue là est d'un autre ordre ; c'est une âme aux prises avec elle-même et avec l'exigence de Dieu. Lorsqu'il tombe, « sans parole et sans souffle » aux pieds de l'évêque, c'est à la grâce qu'il s'abandonne.

Un changement divin se fit dans tout [son] être [V, 478].

Jamais, quelle que soit l'horreur de ce qu'il éprouve ensuite, dans son cœur et dans sa chair, jamais on ne le verra accuser l'évêque, le maudire, comme pour un abus de pouvoir inique. Il sait trop bien que celui qui l'a maîtrisé, ce n'est pas ce vieillard à présent disparu ; c'est le Dieu auquel il s'était une fois donné et dont il avait voulu désertier la milice.

Ce qui s'est accompli au cachot de Grenoble, c'est seulement, et rien de plus, ce que Jocelyn avait une fois promis d'accomplir¹ ; le sacrifice, alors, lui est apparu dans la lumière tragique de sa vérité : un visage exsangue, des traits flagellés, un front d'où le sang ruisselle, sous la couronne d'épines. Jadis, il avait cru à un sacrifice fleuri, doux et souriant, mélancolique, cruel un peu mais délicieusement consolé ; lorsqu'il s'en allait du toit paternel, il ouvrait à sa sœur la route de toutes les joies ; de ses yeux, il avait contemplé l'enchantement de cette jeune fille et de son fiancé ; il avait savouré son ouvrage dans leur félicité :

Et je disais tout bas, dans mon cœur satisfait,
Ce bonheur est à moi car c'est moi qui l'ai fait (I, 363-364).

A présent c'est l'heure de connaître tout de bon ce qu'il a juré d'accepter. Lorsqu'on s'offre à Dieu, Dieu vous prend au mot ; son symbole est clair et dit tout d'avance : qui embrasse la croix consent à y être cloué. Ce chemin où Jocelyn est entré, les yeux grands ouverts, conduit à un gibet ; l'arbre du Golgotha est planté assez haut pour qu'on le voie de toute la terre. Le sacrifice, c'est la douleur, — non pas les tendres chagrins, mais la douleur, avec ses ténèbres et son désert. Et voilà simplement ce que l'évêque rappelle à Jocelyn.

On a parlé de *Polyeucte* à propos de cette scène². A la juger trop vite, et comme du dehors, la tentation serait plutôt de dire : Jocelyn, ou Polyeucte malgré lui...³ Mais Polyeucte n'a besoin que d'un sursaut de fièvre ; il bondit

1. Madame de Girardin, éclairée peut-être directement par ses conversations avec Lamartine, comprit fort bien la scène de l'évêque. Dans une de ses *Lettres Parisiennes*, le 30 novembre 1838, elle écrivit : « Jocelyn a voué ses jours aux autels ; une femme vient, qui lui dit : je t'aime ; et Jocelyn sent faiblir ses résolutions ; l'amour l'égare et il ne voit plus le temple qu'avec effroi, et il faut que la religion soit en péril, il faut qu'un prêtre meure comme un martyr, il faut qu'un peuple entier verse des ruisseaux de sang et de larmes pour le ramener au devoir ».

2. Cf. en particulier Laprade, *Essais de critique idéaliste*, 1882, p. 283.

3. Guérout, dans le *Temps* du 11 mars 1836 montre « le faible Jocelyn pliant sous la couronne du martyr qu'il n'a pas demandée ». Jocelyn, répète encore un peu plus loin Guérout, « est victime et non martyr ».

dans le martyre comme à travers un cercle de feu, moins encore peut-être pour donner un exemple et propager la foi chrétienne que pour posséder, d'un élan, la vie éternelle. Jocelyn, lui aussi, a préféré Dieu à une femme ; mais au delà de son sacrifice, il lui faut vivre encore ; sacrifice non d'un instant, mais de toute la vie.

Ce cœur pur, et si brûlant et qui défend le bonheur de Laurence plus qu'il ne songe à soi-même, pourrions-nous admettre de le voir plier sans révolte sous la loi de Dieu ? Ce qui lui est demandé, ce n'est point seulement qu'il s'étende de lui-même sur la claie, c'est qu'il y attache du même coup une enfant sans péché ; c'est qu'il consente à faire figure de meurtrier. Cime affreuse du renoncement ; mais, encore une fois, le nom que porte ce noir sommet, Jocelyn l'ignorait-il ? c'est le Calvaire, le « Mont-Chauve » ¹, le tertre nu où l'on est seul, où Dieu même a semblé abandonner son Fils.

Je comprends sans peine que l'évêque puisse paraître un tyran ², et qu'il soit possible de quereller le poète sur quelques détails de convenance ou d'exactitude matérielle ³. La scène centrale de la cinquième Époque n'est en tous cas ni une insulte à l'Église ni un mensonge à la vérité morale. Si elle est effectivement inhumaine ou surhumaine, elle ne l'est pas plus que l'authentique destin des ministres de Jésus-Christ ⁴.

1. Est-ce avec cette intention secrète que Lamartine avait d'abord choisi ce nom de *Mont-chauve* pour désigner le sommet des Alpes où il situe la grotte des Aigles. (B. N. Lamartine, 12, p. 22).

2. Il est évident qu'à voir les choses sommairement, le rôle de l'évêque paraît bien diamétralement opposé à celui du « bon curé » de *Mélanie* par exemple, ce prêtre inventé par La Harpe et qui recueillait les applaudissements de Voltaire. *Mélanie* est une pièce construite autour d'un cas de vocation forcée. C'est le père de Mélanie, M. de Faublas, qui tient le rôle tyrannique dont on peut rapprocher celui de l'évêque de *Jocelyn*. La plainte de Mélanie, la justification de son refus d'entrer en religion sont les mêmes que celles de Jocelyn :

Et j'irais aux autels trahir la vérité !
J'irais mentir au Dieu qui lira dans mon âme,
Lui consacrer un cœur que tant d'amour enflamme ! (Act. I, sc. IV).

Le bon curé qui s'élève contre M. de Faublas, coupable de vouloir contraindre sa fille à entrer au couvent, s'écrie :

Vous mettez en danger son salut et ses jours ! (Act. II, sc. IV).

Assurément, il est facile de représenter *Jocelyn* comme un ouvrage beaucoup plus perfidement anticlérical que *Mélanie* où, du moins, le représentant de l'Église détient, humainement, le beau rôle.

3. De même, dans la scène de l'extrême-onction, à la Septième Époque, Lamartine représente Jocelyn administrant les derniers sacrements à sa mère et, « du chrême des mourants » touchant « chaque membre » : « ce front [...] ces flancs [...] ces bras [...] ces pieds [...] » (VIII, 208-214). Il y a là une inexactitude flagrante. Le prêtre, dans l'extrême-onction, ne touche ni le front ni encore moins « les flancs » de l'agonisant ; il fait, avec le chrême, le signe de la croix sur les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, les mains et les pieds.

4. Bonnetty, dans ses *Annales de Philosophie chrétienne* (31 mars 1836) écrit : « S'il est vrai, comme on nous l'assure, que le poète ait demandé à un prêtre si cette ordination était chrétienne, nous sommes douloureusement fâchés qu'on ait cru pouvoir lui répondre affirmativement ». Il n'est pas impossible que Lamartine ait interrogé un prêtre en 1835 au moment où il rédigeait, ou après avoir rédigé, sa scène de l'ordination. Quel prêtre ? L'abbé Cœur, peut-être, ou un prêtre du Mâconnais ? Je ne m'étonne point que Lamartine, expliquant à l'ecclésiastique qu'il consultait la logique de cette scène et sa place véritable dans le drame qui se joue au fond de l'âme de Jocelyn, ait pu s'entendre répondre que rien n'était là contraire à la vérité catholique. Bonnetty, Orsini, Vinet et tous les autres sont restés à la surface des choses. Lamartine en



Sur le reproche adressé à *Jocelyn* d'être au fond un « plaidoyer contre le célibat des prêtres », Lamartine fit dans le *Post-Scriptum* de son Avertissement une déclaration assez ambiguë. Les « personnes », dit-il, qui ont cru voir dans *Jocelyn* une telle intention « sont dans l'erreur » ; et il ajoute : « Quant au célibat des prêtres, quelles que puissent être, à cet égard, les opinions de l'auteur, opinions qui ne seraient pas même une hérésie, puisque l'Église romaine reconnaît le mariage des prêtres catholiques dans l'Orient, l'idée de faire d'un poème une controverse en vers pour ou contre tel ou tel point de discipline n'est pas même entrée dans sa tête ».

La réponse ne manque pas d'adresse. Sous la forme apparente d'un démenti catégorique, elle déplace habilement la question : ce que nie Lamartine, ce n'est pas qu'il incline à blâmer la règle du célibat ecclésiastique, c'est ceci seulement : que son œuvre ait été écrite tout exprès pour mener « une controverse en vers » autour de ce « point de discipline ». C'était se faire la partie belle. Quant à l'essentiel, qui est son opinion vraie sur la question du mariage des prêtres, il se refuse à en rien dire de précis et de décisif ; il allègue que cela n'est pas ici en cause et ne regarde que sa conscience. Mais ces réticences mêmes peuvent sembler suffisamment éloquentes, comme aussi, et davantage, le soin qu'il apporte à noter que, si même il pensait sur ce point autrement que les catholiques d'Occident, son sentiment, pour insolite qu'il puisse paraître, n'en serait pas moins pur de toute hérésie.

Le *Voyage en Orient* avait déjà, en cette affaire, alarmé plus d'un lecteur. Bonnetty, dont le zèle ultramontain troublait un peu la vue, avait même découvert dans ce livre des « déclamations surannées [...] contre le célibat des prêtres »¹. Au mois d'avril 1835, l'anticlérical Tissot, dans la *Nouvelle Minerve*, félicitant Aimé Martin d'avoir pris position avec vigueur contre la règle « scandaleuse » du célibat ecclésiastique, glissait parmi ses louanges l'amical reproche d'avoir « négligé [...] l'autorité des faits, tels, par exemple, que celui de toutes les vertus que M. de Lamartine a trouvées dans les prêtres maronites chez lesquels l'Église romaine n'a pas pu abolir le mariage »².

Cependant, du texte même de *Jocelyn*, que pouvait-on tirer « pour ou contre » le fameux problème ?

A la Première Époque, voici des vers qu'il est bien difficile de faire passer pour un plaidoyer en faveur du mariage des prêtres :

Dieu qui de ses desseins connaît seul le mystère
A partagé la tâche aux enfants de la terre ;
Aux uns le sol à fendre [.]
Aux autres des enfants, des femmes pour aimer
[.]
Mais il a dit aux cœurs de soupirs et de foi :
« Ne prenez rien ici, vous aurez tout en moi ! » (I, 241-248).

causant avec eux — comme il le fit peut-être avec Carné — leur eût vite fait apparaître la signification surnaturelle de l'épisode dont ils se scandalisaient pour n'en avoir point approfondi la pensée.

1. *Annales de Philosophie chrétienne*, 30 juin 1835.

2. *Nouvelle Minerve*. T. I, p. 127.

Un peu plus loin, ceci encore, sur la mission du prêtre :

Mais vous dites peut-être : « Il vit seul, et son âme
Que n'échauffe jamais le rayon de la femme,
Dans cet isolement sèche et se rétrécit ;
Il n'a plus de famille, et son cœur se durcit »,
— Dites plutôt qu'à l'homme il étend sa famille ;
Les pauvres sont pour lui mère, enfant, femme et fille ;
Le Christ met dans son cœur son immense amitié
Tout ce qui souffre et pleure est à lui par pitié (I, 265-272).

Ce sont là, objectera-t-on, des vers qui datent de 1831, ou de janvier 1832 au plus tard. Lamartine n'a pas encore traversé ce drame du 7 décembre 1832 qui bouleverse, retourne et change toute sa pensée religieuse et l'éloigne pour toujours du catholicisme ; ces vers sont du même temps que le petit écrit des « *Devoirs civils du Curé* » où Lamartine justifiait aussi le célibat du prêtre, et presque dans les mêmes termes : S'il n'a point de famille, disait-il, c'est pour être justement « de la famille de tout le monde ».

Mais voici d'autres vers, tirés ceux-là de la Quatrième Époque de *Jocelyn* et qui furent composés en 1834. Jocelyn parle à Laurence ; « Tu ne sais pas peut-être, lui dit-il

Qu'au veuvage du cœur Dieu condamne le prêtre ;
Lui défend les doux noms et d'amant et d'époux,
Et qu'il n'est à personne, afin qu'il soit à tous (IV, 918-920).

Le mot « condamne » est rude sans doute, mais comme la réalité qu'il traduit. Et qui impose cette âpre loi du « veuvage du cœur » ? Jocelyn ne distingue point entre Dieu et l'Église. Il n'accuse point les hommes d'avoir ajouté cette règle cruelle aux volontés du ciel. Dieu lui-même veut qu'il en soit ainsi ; et si sa loi est dure, elle est bonne, car il faut que le prêtre garde son cœur libre de liens afin d'en pouvoir répandre les trésors sur tous les êtres qui lui sont confiés¹.

Détails ! dira-t-on encore ; simples mots jetés en passant ; scrupules d'une âme façonnée par l'Église ; c'est un séminariste qui parle ; la vraisemblance psychologique exigeait qu'il prononçât ces mots ; il répète une leçon apprise.

Pourtant, apercevons-nous jamais Jocelyn, comme tant de ses pareils, dans la littérature de ce temps, dévoré de convoitises charnelles, hanté par la vision de ce corps dont la possession lui est interdite ? La souffrance de Jocelyn prend plus haut sa source ; lorsqu'il revoit Laurence « flétrie », « tombée », devenue « le scandale du monde, et sa dérision », sent-il sa chair brûler à l'idée des baisers qu'elle prodigue ? Sa douleur est seulement que Laurence se soit perdue. Du fond de son cœur, un cri s'échappe, et c'est une prière (VIII, 429-430) ;

1. M. E. Legouis note très exactement que, « même en ses révoltes les plus passionnées », jamais Jocelyn « ne met en doute la nécessité » du célibat ecclésiastique. « Il peut hésiter, tremblant, entre le célibat et la prêtrise, mais il ne se glisse en lui nulle idée de controverse ». (Introduction à l'édition de *Jocelyn*, Oxford, 1906, p. XII). — Constatons aussi que dans son sévère article sur *Jocelyn*, Gerbet n'adresse, sur ce point, aucun reproche à Lamartine.

et quand, dans sa morne solitude de Valneige, sa pensée s'élançait vers Laurence, ce qu'il imaginait, pour consoler sa propre détresse, c'était Laurence, au loin, mariée,

Une ombre sur le front, au cœur une espérance,
Et des enfants sur [ses] genoux (VIII, 369-370).

Oui, mais si Laurence est à présent déchue, si la plaie qu'elle porte au cœur l'a poussée au désespoir et au désordre, c'est bien tout de même, -- n'est-il pas vrai ? -- parce que Jocelyn n'a pas pu l'épouser, c'est parce que s'est dressée entre eux et le bonheur la loi terrible qui voue le prêtre à vivre seul. La faute de Laurence, n'est-ce pas cette règle inhumaine qui en est, d'abord, responsable ? Et ne voilà-t-il pas le point où l'accusation se formule dans l'âme des lecteurs, dans l'âme même de Jocelyn, car c'est lui qu'on entend s'écrier, dans ses stances à Laurence :

Sacrifice insensé que ta faute condamne ! (VIII, 343).

Rappelons-nous que Lamartine, dans le plan qu'il avait établi pour la fin de son Épisode, avant de partir pour l'Orient, ne prévoyait pas cette chute de Laurence dans le péché. Lorsqu'il reprend son ouvrage, avec une âme nouvelle d'où se sont envolées les « consolantes illusions » du christianisme, c'est alors qu'il ajoute à son drame ce prolongement chargé de sens où Laurence reparait « femme du monde, légère et ironique » ; et il n'est pas défendu de penser qu'une intention accusatrice se mêle à ce dessein de bien montrer le contre-coup funeste, sur une âme innocente, de l'abandon où l'a plongée l'entrée de Jocelyn dans une condition qui ne fait pas place à la femme ; ce n'est pas seulement une félicité qui se brise, c'est une âme qui se perd. Comment ne pas deviner, dans ce tragique récit, le procès d'une disposition « de discipline » qui engendre de telles conséquences, non point humaines seulement, mais surnaturelles ?

Les écrits ou les paroles de Lamartine postérieurs à 1836 nous renseigneront-ils efficacement sur son opinion intime et véritable en ce qui concerne le célibat ecclésiastique ? Dans la *Chute d'un Ange*, il parle des Maronites à peu près dans les mêmes termes et avec la même circonspection très habile qu'il avait fait précédemment dans le *Voyage en Orient*. Il célèbre ces hommes vertueux dont le religion est comme une « goutte pure » du « vieux christianisme », et déclare en particulier :

Ils n'ont pas recherché cette perfection
Qui s'affranchit des lois de la création.
Par les chastes liens des enfants et des femmes
A l'amour du prochain ils exercent leurs âmes (« Récit »)

Nous voilà loin, certes, du texte de *Jocelyn* et de celui des *Devoirs civils* ! Naguère Lamartine affirmait qu'un foyer, une femme eussent risqué d'absorber en eux toute la générosité d'amour du prêtre qui se doit à tous tout entier. A présent la vie conjugale, au sein d'une famille, est représentée par lui comme une sorte d'exercice, pour le prêtre, ou d'apprentissage de la charité... Et il y a ce mot sévère : « qui s'affranchit des lois [etc.] », un mot qui sous-entend un blâme et suggère l'idée d'une désertion sociale ; mais juste avant, un autre mot, placé

là tout exprès, et d'accent absolument contraire : « cette perfection ». Ainsi, fidèle à sa méthode, Lamartine enchevêtre étroitement ce qui, de nature, s'oppose et se contredit ; souplement, sa pensée se glisse, sans offrir de prises sûres, sans donner de gages irrévocables.

Quoi d'autre, sur le problème tant discuté, dans tout le reste de son œuvre ? Rien, qu'une phrase posthume du *Cours Familier de Littérature*¹, une phrase qui d'ailleurs porte beaucoup plus sur les moines que sur les prêtres et qui dénonce ces « corporations de célibataires substituées à la famille, source et but de toute société durable ».

S'il faut en croire H. de Lacretelle, Lamartine, entre amis, parlait plus librement sur ces sujets si délicats ; il aurait même conté un jour une anecdote, — trop joliment arrangée pour être vraie, mais qu'il donnait pour authentique — sur un jeune novice du Mont-Cassin déchirant tristement les pages d'un « panegyrique en latin sur le célibat des prêtres » après avoir vu les deux nièces d'un prince romain venues, avec le poète, visiter le couvent².

Plus instructives sont deux phrases de Falconnet : dans sa biographie de Lamartine, écrite en 1839, Falconnet, qui s'est entretenu longuement avec l'auteur de *Jocelyn*, et de la *Chute d'un Ange*, déclare d'un ton assuré et comme triomphant : « Nous le savons mieux que tout autre, et nous le disons hautement : jamais M. de Lamartine n'a songé à s'élever contre cette règle de la discipline catholique ; il en vénère la rigidité conservatrice du dogme et de la morale »³. On ne saurait être plus affirmatif, et il faut croire que Lamartine avait apporté à Falconnet, bon catholique, tous les apaisements que son inquiétude avait pu réclamer. Mais voici que, l'année suivante, Falconnet change de ton, et le 22 juillet 1840, il confie amèrement à son ami Collombet : « Cette grande question du célibat ecclésiastique, sauvegarde du catholicisme, a été [...] obscurcie dans l'âme du poète [...] »⁴.

Que devons-nous donc croire en ce qui touche à l'intention secrète de *Jocelyn* sur ce point ? Lamartine a-t-il voulu véritablement qu'une fois le livre achevé, chacun se sentît si douloureusement affligé des souffrances de Laurence et de Jocelyn qu'une protestation s'élevât, dans tous les cœurs, contre la règle inhumaine, cause de tant de maux ?

Est-ce donc à cela, à cette étroite revendication, que viendrait aboutir tout l'édifice du grand poème dont l'Épisode de *Jocelyn* constitue le couronnement ?

Interpréter *Jocelyn* de la sorte, c'est en vérité vouloir conduire la pensée de Lamartine à une impasse, à un non-sens. Si l'idée directrice de cette « épopée de l'âme » est bien celle des expiations — ou des épreuves — successives, achevées seulement par le sacrifice consenti et la résignation à la douleur, quelle singulière déviation, et quel avortement, que d'écrire l'histoire d'un sacrifice, du plus difficile et du plus noble des sacrifices, consenti à Dieu et pour Dieu nommément, à seule fin de conclure, au dernier moment, à la criminelle folie de cette immolation !

Tout ce vaste effort de poésie métaphysique s'achevant en un pauvre pam-

1. C. F. L. (octobre 1869). T. XXVIII, p. 260.

2. H. de Lacretelle, *op. cit.*, p. 15.

3. Falconnet, *op. cit.*, p. 56.

4. Roustan, *op. cit.*, p. 77.

phlet contre la règle catholique du célibat des prêtres ! Tout ce poème se terminant pour ainsi dire à rebours ! Non, soyons-en sûr, ce n'est pas cela qu'a voulu Lamartine.

Sans doute, on entend Jocelyn, après qu'il lui a fallu renoncer à Laurence, parler de la soutane dont il est à présent revêtu comme d'un « linceul » (VI, 20); sans doute, sur les lèvres mêmes de la mère de Jocelyn, il y a ce gémissément qui s'échappe devant le destin qu'a choisi son fils; c'est elle-même qui l'appelle « pauvre jeune martyr ».

Ta vie est un désert, ton cœur est un abîme

lui dit-elle, — un abîme

Que tu ne peux combler qu'à force de vertu (VII, 223-224).

Mais, pour autant, faudrait-il penser que Lamartine associe cette mère à la campagne furieuse que mènent contre l'Église ceux qui affectent de prendre en pitié la condition du « prêtre romain » ? « Ta vie est un désert » ... Beaucoup, se scandaliseront de telles paroles ; Brifaut, interprète de bien des catholiques, ira disant¹ qu'il est sacrilège de prétendre que le prêtre est seul, car il est moins seul que quiconque, ayant Dieu sans cesse pour hôte, pour compagnon, pour ami. Mais si Lamartine juge ici comme le siècle, peut-être juge-t-il en même temps comme un homme qui comprend mieux qu'un autre la terrible hauteur de ce destin sacerdotal et l'effort qu'il exige de l'âme pour combler sans cesse, par une présence immatérielle, le vide laissé par les créatures. Ce n'est pas lui qu'on verrait sourire de la vie facile et comblée que d'aucuns s'amuse, en railant, à prêter aux hommes d'Église, — quitte à éclater le lendemain contre l'atrocité de la règle du célibat. *Jocelyn*, quel hommage, au contraire, rendu à l'âpreté d'une existence qui se résigne à la solitude ! Ce que dit, à la Septième Époque du poème, cette mère qui s'adresse à son fils devenu prêtre, c'est ceci seulement : qu'elle compend, ah ! jusqu'au fond, et mieux qu'âme au monde, ce que c'est que ce renoncement auquel il a consenti. Ce mot de « sacrifice », elle aussi en pénètre tout le sens, elle aussi en connaît l'affreuse et magnifique grandeur. La vie du prêtre romain, elle la contemple en tremblant, et lui donne son vrai nom : « un dévouement sublime » (VII, 222).

Pourtant, il reste ceci : Laurence perdue, à cause de la loi d'airain imposée par l'Église à ses prêtres, — et, de plus, tout ce que nous savons, ou ce que nous devinons, de la pensée de Lamartine sur cette règle. Et il semble bien qu'il y ait là une contradiction irréductible, au sein même du poème, quelque chose d'incertain et de flottant, comme une ombre qui rend trouble un peu la netteté première de son intention.

Lorsque Lamartine, en novembre 1831, entreprend *Jocelyn*, il sait où il va. Il a trouvé l'exemple-type autour duquel il va construire un Épisode de son Épopée : la vie du prêtre ne lui offre-t-elle pas l'illustration la meilleure de ce dépouillement surhumain auquel il faut que son héros, l'ange déchu, parvienne pour retrouver son âme et accomplir sa destinée ?

1. Ch. Brifaut, *op. cit.*, T. II, p. 4.

Mais, en chemin, Lamartine a perdu la foi. Ce poème qu'il a commencé d'un cœur chrétien, l'abandonnera-t-il à présent ? Faut-il se résoudre à détruire tout ce qui déjà en est écrit, — et ces vers, en particulier, sur la mission du pasteur chrétien, ces vers qu'il a insérés dans sa Première Époque et qu'il relit maintenant en hochant la tête ? Il n'a pas le courage de laisser se perdre tant de beaux vers ; et le temps presse, et voici Lamartine député, chargé de nouveaux devoirs et de besognes et de soucis. Ce n'est plus le moment de chercher un autre sujet et de se remettre à pied d'œuvre.

Vaille que vaille, Lamartine continuera donc ses *Mémoires du Curé de ****, quitte à en modifier secrètement l'inspiration. Ce n'est pas certes que le poète, même éloigné désormais de l'orthodoxie romaine, et devenu déiste et « philosophe », méconnaisse aujourd'hui la noblesse du métier de prêtre ; mais il doute et s'interroge : cet exemple d'immolation qu'hier encore j'ai cru si parfait, est-il bien le meilleur exemple ? N'ai-je pas fait fausse route ? N'ai-je pas mal choisi ? Un sacrifice qui, s'il élève un être, peut en perdre un autre, est-ce bien le sacrifice vraiment qu'il convient de proposer à l'admiration des hommes ? Mais il est trop tard, et l'Épisode suit son cours ; du moins Lamartine tiendra-t-il à laisser entrevoir son scrupule et son inquiétude, quand même il en coûterait quelque chose à l'unité de ton du poème ; car ce qui touche à la conscience importe plus que la perfection littéraire.

Du reste, tout porte à croire que Lamartine, au fond de son cœur, n'a pas pris parti tout à fait : tantôt il lui semble qu'en effet le vrai christianisme exigerait que les prêtres se puissent marier et donner l'exemple de la vie familiale ; n'en fut-il pas ainsi, jusqu'en 305, dans l'Église naissante ? Et ce qu'il a vu de ses yeux, au Liban, n'est-il pas de nature à emporter la conviction ? Mais tantôt il revient à son opinion d'autrefois, à ce que Rome enseigne, à ce que sa mère n'a cessé de croire : qu'il y a dans la chasteté une condition mystérieuse de la Connaissance et qu'il est bien certain aussi que, si le prêtre veut être tout à tous, il ne lui faut point enchaîner son cœur à quelques êtres blottis sous son toit. C'est en novembre 1836 que l'auteur de *Jocelyn* saluera, dans les prêtres chrétiens, ces hommes « d'amour et de prière », ces « anges de la solitude », qui travaillent « à l'œuvre du Père

Pour un autre prix que du pain¹.

Remarquons aussi que l'accusation esquissée dans *Jocelyn* se suspend, s'arrête, s'abolit à la fin. Si Laurence n'a pas eu la force d'âme de Jocelyn, si le malheur a brisé en elle tous les ressorts de la volonté et l'a précipitée dans le mal, Dieu tout de même ne l'abandonne point. Et Jocelyn, qui se croit meurtrier et qui est allé jusqu'à maudire son sacrifice, découvre à la fin qu'il lui était réservé cependant de sauver cette âme malheureuse. Laurence ne savait rien de Dieu ; et c'est Jocelyn qui lui enseigna la prière ; quand Laurence sent la mort venir, elle retrouve sur ses lèvres les paroles qui lui furent apprises à la grotte des Aigles ; ce n'est pas Jocelyn qu'elle appelle (elle ignore où il est et quel fut son sort), c'est un prêtre, n'importe quel prêtre, auprès de sa couche d'agonisante. Et Jocelyn qui accourt, fidèle au devoir de son ministère, entend sou-

1. « Réponse à un curé de campagne », pièce IX des *Recueils* (1839), datée du 13 novembre 1836.

dain, prononcés par cette voix que peu à peu il reconnaît, les paroles même de la supplication que son cœur élevait naguère vers le ciel : « O tendre, ô bon Pasteur, rapporte dans tes bras [etc...] » ; c'est Laurence à présent qui, elle-même, lui rappelle le geste du pasteur divin (IX, 1041-1044)... Miséricordieux exaucement ! Grâce à son sacrifice, Jocelyn se voit accordé cette consolation sans prix de pouvoir, de ses propres mains, ouvrir le ciel à Laurence. Ainsi tout à coup s'illuminent les ténèbres de son destin ; Dieu arrache le voile qui jusqu'alors couvrait d'ombre sa vie ; non il ne s'était pas trompé, non il n'avait pas trahi la volonté de Dieu. Le ciel

par ce seul jour, en une heure, payait
De [son] amour vaincu le si long sacrifice (IX, 1108-1109).

Même ici-bas, la récompense. Penché sur cette mourante que Dieu va recevoir dans son sein, Jocelyn, en une phrase, résume leur destinée providentielle :

Réunis à l'entrée, au terme du chemin,
Tous les dons du Seigneur t'attendaient dans ma main (IX, 1255-1256).

Je sais bien que si la loi de Rome l'eût permis, Jocelyn, prêtre et marié, eût aussi, tout pareillement, pu ouvrir à Laurence les portes de l'éternité sans que cette âme ait eu à connaître les séductions de l'abîme. En vain nous nous efforçons de réduire *Jocelyn* à l'unité et d'en faire ce qu'il voulut être d'abord : un poème du sacrifice, sans arrière-pensée occasionnelle ; il faut se résoudre à constater que l'on n'y peut parvenir. La cassure de décembre 1832, tombant au beau milieu d'une entreprise, pouvait-elle ne pas laisser de trace dans l'œuvre malgré tout conduite à son achèvement ?

On peut douter que Lamartine, s'il lui eût fallu répondre par oui ou par non, eût avoué publiquement qu'en effet il optait pour le mariage des prêtres. Il ne lui déplaisait point en tous cas de laisser deviner qu'il inclinait à cette opinion ; les termes de sa déclaration dans le *Post-Scriptum* de l'Avertissement de *Jocelyn* sont calculés en vue de le faire assez bien supposer. La campagne contre le célibat ecclésiastique est un article capital du programme des libéraux, et Lamartine tient fort à passer pour un ami des lumières. Il est bien vraisemblable que les propos qu'il tient devant Falconnet par exemple s'accordent peu avec ceux qu'il répand en présence de Dargaud ou d'Aimé Martin.

Ruses, tactique, double jeu ? J'en conviens. Hésitations intimes, balancements de conscience, au moins autant, tenons-le pour certain. Tout cela se mêle dans *Jocelyn* et confère au poème je ne sais quelle allure de Protée.

*
* * *

Sur le troisième point — l'accusation de panthéisme — Lamartine est infiniment plus à l'aise. « On m'a accusé ou loué de panthéisme, déclare-t-il ; j'aimerais autant qu'on m'accusât d'athéisme ».

Peut-être eût-il fallu s'entendre plus précisément. Sous la plume des critiques catholiques, le mot de panthéisme revêtait, selon les cas, deux sens assez différents ; tantôt il désignait la doctrine indienne, ou spinoziste ou saint-simo-

nienne encore, qui faisait du monde et de l'univers tout entier un grand Être où Dieu même s'absorbait et se dissolvait, sans qu'il fût possible de distinguer la création du Créateur ; tantôt il s'appliquait, assez improprement du reste, — mais c'est ainsi par exemple que l'entendait habituellement Bautain — à l'opinion qui, sans nullement confondre Dieu avec la matière, attribuait une valeur divine à toutes les religions du globe et voulait voir Dieu présent également sur l'autel de tous les cultes.

En ce sens second et dérivé, et un peu abusif, il est trop clair que la tolérance du curé de Valneige (IX, 245 sqq.) relevait de ce « panthéisme » où Bonnetty, après Bautain voyait la « véritable hérésie des temps modernes », apparente déjà, dans le *Voyage en Orient*.

Mais Lamartine, pour une fois, se conduit en grammairien ; il lui est bien précieux de pouvoir éviter, en s'autorisant du bon usage linguistique, une discussion passablement gênante. Il ne parlera donc que du « panthéisme » pris dans son sens propre et pourra, là, se faire, en conscience, péremptoire. « Parce que le poète voit Dieu partout, on a cru qu'il le voyait en tout [...]. Refuser l'individualité suprême, la conscience et la domination de soi-même à celui qui nous a donné l'individualité, la conscience de nous-même et la liberté, c'est refuser la lumière au soleil et la goutte d'eau à l'océan ». Et Lamartine de citer le texte de saint Paul (*Act. Apost. XVIII*) « *In ipso vivimus, movemur et sumus* ». Est-ce là du panthéisme ? Ce mot du « premier commentateur du christianisme », c'est le mien, déclare le poète ¹.

Et, ce disant, il est sincère, absolument. Quelles que soient les imprudences de son langage poétique, dans les *Harmonies* ou dans la *Chute d'un Ange*, Lamartine ne confondra jamais le monde créé avec la puissance créatrice. Dans le second Avertissement de la *Chute d'un Ange*, il reviendra, avec une ardeur tenace, sur cette question pour laquelle on lui cherche querelle, et repoussera, de toute la force de sa loyauté, ce « prétendu panthéisme » dont on le « suspecte », dit-il, « depuis la publication du *Voyage en Orient* et de *Jocelyn* » ².

Le 19 novembre 1838, il écrira à Pagès de l'Ariège : « Ne me croyez pas panthéiste. Je les ai en horreur et en mépris ! Comment ces misérables qui croient à leur imperceptible individualité ne croient-ils pas à l'Individualité Suprême ? C'est le rayon qui refuse de croire au soleil ! » ³.

Neuf ans plus tard, dans son admirable discours du 20 septembre 1847, il évoquera encore cet injuste grief dont on continue à le poursuivre ; ses paroles, éloquentes et mesurées auraient pu permettre, si l'on avait voulu l'entendre,

1. On trouve dans la traduction Delille de l'*Essai sur l'Homme* de Pope (1821, p. 161) à propos des vers

All' are but parts of one stupendous whole
Whose body nature is, and God the soul [etc...]

une « note de l'éditeur » ainsi conçue : « Ce morceau a fait soupçonner Pope de spinozisme ; cependant nous croyons qu'il n'avait en vue que de rendre la pensée de Saint Paul, lorsque cet apôtre disait : *In ipso vivimus, movemur et sumus* ».

2. Depuis la publication des *Harmonies*, aurait-il pu dire ; c'est ainsi que le 4 janvier 1832, Vinet avait déjà noté dans *Le Semeur*, à propos de Lamartine, que « la religion de la nature conduit bon gré mal gré au panthéisme ». Il faut avouer que certaines formules du « *Cantique à l'Esprit-Saint* » pouvaient égarer les exégètes.

3. Cf. *Revue Mondiale*, 15 décembre 1934.

et si le parti-pris ne s'en était mêlé, de clore le débat tout à fait : « La nature, dira-t-il en effet, n'est à mes yeux [...] que la glace immense, infinie, lumineuse où se réfléchit son Créateur ; mais je la sens si vivante, si intelligente, si divine, que je comprends et que j'excuse sans peine ceux qui m'accusent de la confondre avec Dieu » ¹.

*
* *

Est-il possible maintenant d'entrevoir le dessein qu'en matière religieuse poursuivait le poète de *Jocelyn* et le rôle qu'au fond de lui-même il assignait à son ouvrage dans le nouvel apostolat auquel il s'était voué ?

En 1831 son dessein était avant tout symbolique : les *Mémoires du Curé* ^{***} devaient apporter d'abord une illustration exemplaire à l'idée qui formait l'âme du grand Poème ; en outre, et secondairement, l'Épisode était destiné à présenter à une société où l'on avait fait de la soutane du prêtre « le vêtement de l'infamie » ², une réhabilitation du sacerdoce chrétien.

Sans doute aussi, dès cette époque, Lamartine entendait bien glisser discrètement dans l'image du « prêtre évangélique » qu'il allait peindre, quelques traits où s'affirmerait son libéralisme religieux. De *Jocelyn* tel que Lamartine le voyait en 1831, nous avons une exacte représentation dans le type idéal du bon prêtre qui s'évoque à travers les lignes des *Devoirs civils du Curé* ³.

En 1834, le prêtre commence à n'avoir plus besoin d'être réhabilité. Les dispositions du public changent, à l'égard du catholicisme. Ce qui s'accomplit sous ses yeux, Lamartine le voit comme un recommencement de ce qui s'est produit une première fois déjà, après la grande Révolution ; les Encyclopédistes, au XVIII^e siècle, avaient mené la lutte contre la « superstition » ; la guerre au catholicisme avait pris, sous la Convention, une violence inouïe. Le calme revenu, on avait assisté à un spectacle que Lamartine, dans le manuscrit de son *Histoire des Girondins* résumera par ces mots : « *Le christianisme, un moment refoulé, revint avec la force irrésistible d'une réaction, et s'empara de nouveau, seul, de l'instinct religieux des peuples* » ^{*}.

Un des principaux artisans de ce retour, sans discernement, à des croyances qui réclamaient une épuration profonde, fut l'auteur du *Génie du christianisme*. Le procédé était simple, mais efficace : « éveiller, par des tableaux pittoresques ou pathétiques toutes les vagues religiosités endormies dans les âmes » et,

1. *Fr. Parl.* T. V, p. 61. — Rappelons-nous également les vers du « *Désert* », (1856) contre ce « second chaos qu'un panthéiste adore », et ces formules si catégoriques, sur sa conception du créateur

Subsistant dans son œuvre et subsistant sans elle

(C. F. L. Ent. XI. T. II, p. 405).

2. Parole de Lacordaire, dans l'*Avenir* du 25 août 1830.

3. Lamartine vient alors d'écrire le Prologue de son Épisode. Il a parlé du chien de *Jocelyn*, il s'est souvenu des lentes promenades que le vieux pasteur faisait le soir dans son verger, son bréviaire à la main. Ainsi le texte des *Devoirs Civils* nous montre le prêtre avec son chien « cet ami de ceux qui sont oubliés du monde et qui pourtant ont besoin d'être aimés par quelqu'un » ; et l'on voit de même, dans ces courtes pages, le curé marchant à pas lents, quand le soir tombe, « sous les pommiers de son verger », en respirant « l'air religieux des champs », tout en lisant son bréviaire.

« avant qu'on ait eu le temps de se reconnaître », « escompter rapidement ces émotions au profit du catholicisme » ¹.

Si l'opération put si bien réussir, déclare Lamartine, c'est que Voltaire et ses disciples, tout déistes qu'ils fussent, n'avaient guère poursuivi qu'un effort destructeur et tout négatif, qui n'apportait pas d'aliment aux cœurs sincèrement religieux. La pensée de Voltaire « ne créa ni morale, ni prière, ni charité; elle ne fit que décomposer et détruire ; elle n'enfanta pas [...]. Elle fit des sceptiques au lieu de faire de vrais croyants ». Pourquoi ? parce qu'« il n'y a qu'une religion nouvelle qui puisse véritablement triompher d'une religion finie en la remplaçant » ².

C'est de cette erreur et de cette insuffisance du philosophisme que Chateaubriand fit habilement profiter le catholicisme. L'auteur du *Génie du Christianisme*, dit un jour Lamartine à Henri de Lacretelle, « a fait plus de mal que de bien à son siècle. Les superstitions, les mômeries du catholicisme, asphyxiées par les grands souffles de la Révolution et retombées dans leur poussière, se sont relevées » grâce à lui ; « ces idoles redressées retarderont en gémissements les pas de la raison publique, et la hauteur des idoles empêchera encore de voir Dieu » ³.

Après la seconde Révolution, celle de juillet 1830, qui avait bien montré à quel point, dans les profondeurs du peuple français, la religion catholique se trouvait délaissée et souvent même haïe, Lamartine veut reprendre à son tour mais cette fois d'une âme éclairée, la tâche que s'était assignée Chateaubriand, trente-deux ans plus tôt ⁴. Un peuple ne peut vivre sans religion ; mortel est, pour un homme comme pour une nation, « l'affaiblissement du sentiment religieux, sentiment qui vivifie tous les autres » ⁵. Mais — et c'est deux ans avant la Révolution de juillet que Lamartine s'exprimait déjà ainsi — ce peuple qui ne veut plus du catholicisme, « on peut le faire [...] religieux d'une manière tout opposée » ⁶.

Voltaire, s'il avait la sainte haine de l'erreur, « n'avait pas assez d'amour pour

1. C'est ainsi que Gustave Lanson dans son *Histoire de la Littérature française* (1924, p. 897) présente la manœuvre de Chateaubriand, rabatteur de l'Église romaine.

2. Nous citons ici le texte du manuscrit des *Girondins*. Lamartine fit subir à ces lignes des retouches d'atténuation et de prudence pour l'édition. (Cf. *Histoire des Girondins*, 1847. T. I, p. 261).

3. H. de Lacretelle (*op. cit.*, p. 157). cite ici de mémoire les propos de Lamartine ; et il est infiniment probable qu'il les revêt de son propre style, un peu soufflé et fort ami de la métaphore. Mais la pensée de Lamartine n'est pas trahie. Dans son *Histoire de la Restauration*, Lamartine déclare que le *Génie du Christianisme* mérite plutôt le titre de « Fastes de la Religion », car Chateaubriand a « exhumé, non le génie mais la mythologie et le cérémonial du catholicisme », célébrant sans discrimination tout ce qui fait partie du catholicisme, « depuis les aberrations de l'ascétisme monacal jusqu'à ses ignorances béatifiées ». « Son livre, ajoute encore Lamartine, était le reliquaire de la crédulité humaine » ; Chateaubriand ne faisait que « broder de fleurs sacrées [...] le linceul du passé ». (Lamartine. O. C., 1863. T. XVIII, pp. 194-195).

4. On notera particulièrement, dans *Jocelyn*, l'absence de toute allusion aux grandes fêtes catholiques, dont Chateaubriand, dans un semblable récit, n'eut pas manqué de tirer les meilleurs effets littéraires. Nulle part, dans *Jocelyn*, il n'est question ni de la Fête-Dieu, ni de Pâques, ni de Noël (les dernières dates du Journal du curé encadrent cependant le jour de Noël 1803).

5. *Politique Rationnelle* dans Lamartine, O. C., 1862. T. XXXVII, p. 381.

6. Lettre à Virieu, 17 janvier 1828.

la vérité »¹. Cette erreur, qu'il combattait si violemment, n'était, après tout, que « l'alliage humain d'un culte pur »². La grande faute de Chateaubriand, c'est de s'être entêté précisément à « faire remordre » les gens d'à présent à une religion trop « altérée d'ombre » et qu'il fallait d'abord passer au crible de la raison. La raison, en effet, c'est la « révélation naturelle qui juge toutes les autres, qui admet ou qui rejette, qui examine ou qui ratifie, miroir intime où toute religion est obligé de comparaître et qui ne réfléchit d'elle que ce qui est sain et lumineux [...]. C'est à elle de dire : ceci est de Dieu, ceci est de l'homme, de rendre au jour ce qui est au jour, à la nuit ce qui est à la nuit »³.

Et qu'arrive-t-il lorsqu'artificiellement — et par l'appui supplémentaire d'un Concordat qui accorde à l'Église une situation privilégiée — on prétend ranimer dans les cœurs une foi à laquelle la raison ne peut souscrire ? C'est que, « les ténèbres et la lumière, les fantômes et les réalités restant confondues, l'esprit humain repousse le tout [...] ou bien qu'il professe des lèvres ces symboles ainsi discrédités et n'obéit plus en esprit à la loi dont il suit encore les préceptes. C'est le pire des états, continue Lamartine, pour la société ; car la foi y devient une convention politique, et le culte une cérémonie ; et pendant ce temps, la vérité souffre ou sommeille dans beaucoup de cœurs »⁴.

Si donc l'on veut sauver l'essentiel, qui est la foi en Dieu, si l'on veut maintenir la présence de l'idée divine au fond des âmes, si l'on veut lutter véritablement contre la déchristianisation du peuple, le seul moyen raisonnable, ce n'est point de répéter en vain, et mensongèrement, les formules d'un catholicisme dont la vie s'est retirée, c'est d'« éclairer le sanctuaire », c'est « d'écarter le plus possible « ces « symboles » que des mains humaines ont « interposés comme des nuages entre Dieu et nous » ; « plus Dieu sera visible, mieux il sera adoré » ; ce sont « ces nuages qui empêchent le sentiment religieux de prévaloir plus complètement » ; les dissiper, c'est préparer au christianisme mieux entendu « un règne plus unanime et plus absolu »⁵.

C'est à préparer cette adaptation du christianisme à l'esprit des temps nouveaux que s'attache le poète de *Jocelyn* ; c'est à cette œuvre de haute piété, que vise tout ce que nous avons aperçu, dans le texte du poème, qui s'écarte de l'orthodoxie. Nous pouvons croire sur parole Lamartine lorsqu'avec une ardeur

1. *Histoire des Girondins*, 1847. T. I, p. 261.

2. *Ibid.* (texte du manuscrit).

3. Ces lignes, qui ont figuré dans le *Post-Scriptum* à l'Avertissement de la *Chute d'un Ange* (septième édition) en furent ensuite effacées, à la prière de Madame de Lamartine, et disparurent de toutes les réimpressions du poème.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.* — Dans la strophe du manuscrit de *Jocelyn* supprimée pour l'édition (cf. *supra*, p. 258), Lamartine montrait déjà le « siècle » désormais capable de « fixer son soleil dans l'ombre des symboles ». En septembre 1838, dans son Épître à Ad. Dumas, il définit comme suit le devoir qu'il s'assigne en matière de religion :

Arracher Dieu visible à l'ombre des symboles ;
Dans l'esprit grandissant où sa foi veut grandir,
Au lieu de le voiler, le faire resplendir.

De même, en 1848, répondant à une députation de Francs-Maçons venus saluer le gouvernement républicain, Lamartine affirmera : « La raison n'a plus besoin de symboles ; elle est aujourd'hui le soleil sans nuages ; nos yeux sont assez forts pour le fixer ». (Cf. *Fr. Parl.* T. V, p. 194).

éloquente, il s'élève contre ceux qui ont cru découvrir dans son livre une malveillance secrète à l'égard du « christianisme catholique », et lorsqu'il proteste de sa « vénération », de sa « reconnaissance » et de son « amour pour une religion qui, dit-il, a apporté ou résumé tout le mystère de l'humanité » et qui, « pendant deux mille ans », a « donné une âme, un corps, une voix à l'instinct religieux » de générations innombrables, « une langue à toutes les prières, un mobile à tous les dévouements, une espérance à toutes les douleurs »¹.

Assouplir, certes, le christianisme, l'adapter, l'éclairer, le hausser jusqu'à une sorte de déisme rationnel, l'orienter dans la seule voie où il puisse encore trouver créance et vie, telle est l'œuvre, l'œuvre de salut ; mais aussi le protéger, le maintenir, et même, s'il le faut, tel quel, avec toutes ses scories et toutes ses pailles, pour tant d'âmes encore qui ne le peuvent porter que sous cette forme si imparfaite, qui sont incapables de s'élever à la religion toute pure et « selon l'esprit », et qui, sans le catholicisme, retomberaient dans la nuit brutale du paganisme...

Jocelyn répond à ce double but : aux lecteurs populaires, il apparaîtra seulement comme un de ces louables ouvrages qui inspirent « l'adoration de Dieu » et l'« amour des hommes »², qui parlent du ciel et du Christ et célèbrent le sacrifice et le dévouement du prêtre ; aux lecteurs plus avertis, aux penseurs, à l'élite, *Jocelyn* indiquera sans bruit les retouches à faire à cette religion dont la marche du temps révèle les éléments caducs.

Il ne s'agit pas seulement, comme le proclament, plus ou moins sincèrement, les Lerminier ou les Michelet, d'entourer d'affection et de tendresse l'agonie d'un culte qui eut sa grandeur ; il s'agit avant tout, pour Lamartine, de préserver, dans l'âme du peuple, ce qui reste encore de foi. Sainte-Beuve avait bien compris la pensée profonde du poète ; son *Jocelyn*, disait-il, veut contribuer à « maintenir », en France, au moins ce « chistianisme moral, sans prétention dogmatique [...] qui, en attendant ce que réserve l'avenir, peut se nourrir encore par de touchants exemples »³.

Rappelons-nous la strophe qui termine le passage de la Neuvième Époque où le curé de Valneige évoque l'hostilité amère que d'aucuns témoignent encore aux ministres du Christ :

Un mendiant trouva des médailles en terre ;
 Dans une langue obscure on y lisait : Mystère !
 Méprisant l'effigie, il jeta son trésor.
 « Insensé, lui dit-on, quelle erreur est la tienne !
 Qu'importe l'effigie, ou profane ou chrétienne,
 O mendiant, c'était de l'or ! (IX, 787-792).

1. *Post-Scriptum* à l'Avertissement de *Jocelyn*.

2. *Ibid.*

3. R. D. M., 1^{er} mars 1836. — La religion un peu incertaine de *Jocelyn* correspondait d'ailleurs assez bien à la foi vaguement chrétienne de bien des cœurs, en 1836 ; beaucoup de lecteurs se retrouvèrent, avec émotion, dans le portrait moral du pasteur de Valneige ; c'est ainsi qu'en 1886, Louis de Ronchaud déclarera, dans une préface pour *Jocelyn* et *Graziella* : « La transformation religieuse qui s'était opérée en Lamartine s'était faite plus ou moins inconsciemment dans un grand nombre d'âmes. La vieille foi n'existait plus guère, mais le sentiment religieux vivait toujours ; il trouvait son refuge poétique dans la religion idéale du curé de Valneige [...]. Ceux qui vivaient alors se rappellent combien venait à propos, pour la satisfaction d'instincts secrets et éternels dans le cœur humain, ce petit livre du grand poète de la France qui apportait à tant d'âmes en peine le mot dont elles avaient besoin, leur rêve et leur prière ».

Et les vers qui précèdent immédiatement sont ceux où le poète parle de « transvaser » avec une infinie prudence, la « liqueur » céleste de l'Évangile.

Ces deux images, rapidement jetées dans *Jocelyn*, et glissées là sans développements ni commentaires, Lamartine les reprendra plus tard, l'une après l'autre, dans des textes où l'on aperçoit mieux encore leur portée : de Vergniaud, dans les *Girondins*, il dira qu'il « respectait le christianisme comme le fondateur respecte l'or dans une monnaie altérée »¹, et en décembre 1862, dans son *Cours Familier de Littérature*, Lamartine, effrayé des hardiesses de Victor Hugo dans ses *Misérables*, déclarait encore, et en appuyant sur les mots : « Il faut que les hommes bien intentionnés [...] touchent avec une extrême prudence et un extrême respect à ces vases divins qui contiennent l'âme du peuple, même quand ils aspirent évidemment [...] à verser le plus de raison possible dans les institutions religieuses et dans ces saintes croyances de la nation » ; « quand une religion se brise, ajoutait-il, toute la morale se répand, et le peuple risque de mourir de soif »².

Et c'est bien certainement à sa propre mission qu'il songe, et veut qu'on pense, quand il dit de Socrate : « Comme tous les fondateurs de nouveaux cultes, Socrate, fondateur du culte philosophique, cherchait à concilier autant que possible ce qu'il y avait d'innocent dans les antiques superstitions nationales avec ce qu'il y avait de vérité absolue et de piété sainte dans le nouveau dogme. Il disait aussi : Je ne suis pas venu abolir l'ancienne loi, mais l'accomplir »³.

Lui non plus, Lamartine, ne veut pas « abolir » le sentiment chrétien, il veut au contraire l'arracher à sa perte, en le purifiant. S'il aimera à se dire voltairien, s'il laissera comparer Saint-Point à Ferney, c'est qu'il croira se retrouver dans le Voltaire disant à Dieu :

Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux !⁴.

Lorsque, sur le plan de la politique, Lamartine s'écriait en 1831 : « N'examinons pas sous quelle couleur et sous quel signe, mais pour qui et pour quoi nous combattons »⁵, il livrait d'avance la formule qui devait diriger, après 1832, ses préoccupations religieuses : ce qui importe, ce n'est pas la forme du culte, ni son nom, mais l'esprit religieux lui-même, car la tâche vaut plus que l'outil, et le corps plus que le vêtement.

Je n'aperçois pas cette « aigreur » et cette « colère mal dissimulée » contre le catholicisme, que Falconnet croyait découvrir « dans certaines pages de *Jocelyn* »⁶. Peut-être, dans le *Voyage en Orient*, serait-il plus facile de trouver quelque chose de cela. Mais *Jocelyn* au contraire vise avant tout et presque uniquement à la

1. *Histoire des Girondins*, 1847. T. VII, p. 25.

2. C. F. L. Ent. 84. T. XIV, p. 384. — A propos de la philosophie du XVIII^e siècle, Lamartine avait écrit dans son manuscrit des *Girondins* : « Ce n'était pas du scepticisme ; c'était une foi nouvelle qui s'emparait du monde. On brisait les vases surannés : on recueillait la liqueur et on la transvasait dans la philosophie * ». (Ms. de Mâcon, p. 23). On se souvient aussi que, dans la lettre, sans date, de Lamartine à Duclésieux, que nous avons donnée plus haut (p. 62, note 5) on lit : « J'ai brisé le vase, mais j'ai recueilli la liqueur dans mon âme * ».

3. C. F. L. Ent. 81. T. XIV, p. 217.

4. Voltaire, « Le Pour et le Contre ».

5. *Politique Rationnelle*. Dans Lamartine O. C., 1863. T. XXXVII, p. 388.

6. Lettre de Falconnet à Collombet, 30 juin 1840. Cf. Roustau, *op. cit.*, p. 75.

conciliation. « Le christianisme de *Jocelyn*, qui n'a rien d'offensif pour l'orthodoxie sévère — écrit Sainte-Beuve, avec quelque excès de bienveillance, le 1^{er} mars 1836 — n'a rien de répulsif non plus pour toute philosophie qui admet Dieu ». Ce Vergniaud en qui Lamartine se plaît à saluer mieux qu'un précurseur, une préfigure de son personnage, en politique comme en religion, l'auteur des *Girondins* nous le montrera discutant dans sa prison avec le catholique Fauchet ; et Vergniaud, écrira Lamartine, « concilia tout, à la fin »...¹ Dans le *Post-Scriptum* à l'Avertissement de sa *Chute d'un Ange*, Lamartine indiquera à voix haute son but suprême : l'« union complète de la raison et de la religion dans l'œuvre d'adoration et de sanctification, qui est l'œuvre de l'humanité par excellence ».

* * *

La mise à l'Index de *Jocelyn*, par décret du 22 septembre 1836, fit peu de bruit. L'Église n'avait pas condamné le *Voyage en Orient*, malgré ses témérités bien autrement nombreuses, et bien autrement graves. Elle avait voulu attendre, espérant qu'il ne s'agissait là que d'un égarement passager. Mais *Jocelyn*, en dépit de toutes ses circonspections, prouvait assez que le poète n'abjurait aucune des erreurs doctrinales du *Voyage*.

La *France Littéraire*² se borna à faire savoir à ses lecteurs, sous la forme toute sèche d'une information, la nouvelle de la condamnation de *Jocelyn* : « La Congrégation de l'Index, à Rome, a prohibé et défendu la possession, la lecture et l'impression en tous lieux et en toutes langues de plusieurs ouvrages, entre autres du *Jocelyn* de M. de Lamartine et de son *Voyage en Orient* ». La *Gazette de France* eut la charité de passer sous silence la décision de Rome. L'*Ami de la Religion* du 1^{er} novembre 1836 donna, sans commentaires, la liste des ouvrages frappés par le dernier décret de l'Index ; ni les *Annales de Philosophie chrétienne*, ni l'*Université Catholique* n'exploitèrent cette condamnation qui venait cependant si bien confirmer leurs sévères critiques. L'*Écho de la Jeune France* publia³ une « Lettre de M. A. Nettement à M. le vicomte Walsh sur la condamnation prononcée à Rome contre deux ouvrages de MM. de La Mennais et de Lamartine » ; le ton est majestueux, mais sans haine : « Quand même, écrit Nettement, ces deux illustres écrivains persisteraient dans une mauvaise voie, Rome, qui a pu mettre Luther, le grand réformateur, et Henri VIII, le puissant monarque, au ban de la chrétienté, ne balancerait point à maintenir, dans cette circonstance encore, les vrais principes catholiques et à immoler ces deux hautes renommées à l'inaltérable pureté des doctrines de l'Église qu'elle a reçues du passé et qu'elle doit à l'avenir ». Quant au *Moniteur de la Religion* où l'abbé Orsini avait répandu sa colère, il avait cessé de paraître au moment où l'on apprit la mise à l'Index de *Jocelyn*.

Henry Cochin, l'attentif historien de Lamartine député de Bergues, a pu s'étonner de voir les adversaires du poète ne point tirer parti de ce grave incident qui marquait, de façon décisive, la brouille de Lamartine avec le catholicisme officiel. Seule la *Dunkérquoise* déclara brièvement, en novembre 1836 :

1. *Histoire des Girondins*, 1847. T. VII, p. 53.

2. F. L., T. XXVII, p. 113.

3. *Écho de la Jeune France*, T. V, p. 286.

Le J. de L.

« Voici M. de Lamartine mal vu en cour de Rome ». Cette note n'eut pas d'écho en pays flamand ¹.

Les choses ne se passèrent pas tout à fait de même en Mâconnais. Le *Journal de Saône-et-Loire*, tout dévoué, à cette date encore, à Lamartine, publia, le 16 novembre 1836, un bouillant article intitulé : « Interdiction de *Jocelyn* ». Il y était parlé de « la récente et incroyable interdiction des deux derniers livres de M. de Lamartine », et le rédacteur anonyme assurait l'« illustre poète » que « les esprits élevés et les nobles cœurs [avaient] pris en pitié cette pitoyable mesure de quelques esprits aussi aveugles qu'exclusifs ». Le vieux Lacretelle, fort ennemi des Jésuites, avait envoyé au journal de Mâcon, sur ce thème, des lignes vengeresses et fort curieuses : « La religion, s'écriait-il, ne cessera-t-elle de prendre ombrage de la philosophie religieuse qui vient à elle comme une auxiliaire réelle mais indépendante ? Pourquoi repousse-t-elle avec colère les soins de ceux qui, d'une main pieuse, étanchent le sang de ses récentes blessures, qui prêtent à ses charmes austères le coloris de leur brillante imagination, qui livrent une guerre courageuse à ses ennemis invétérés et [...] n'aspirent qu'à la répandre dans des cœurs trop préoccupés de passions politiques et de soins matériels ! » Et Lacretelle versait des larmes, traversées de cris d'indignation, au spectacle de « [son] bien-aimé Jocelyn, le plus doux des pasteurs, frappé par le Sacré-Collège d'un index qui défend aux fidèles de venir entendre sur les Alpes et dans son misérable et miséricordieux presbytère, sa parole inspirée et ses accents harmonieux » ; « que lui a servi, continuait-il, une vie de sacrifice, une vie sans tache [...] où l'amour divin est toujours resté vainqueur ? Victime résignée à un ordre, quelque peu despotique, de son évêque montant sur l'échafaud, il a gémi toute sa vie, sans murmurer jamais, et sans avoir une pensée de révolte. La fidélité à son serment a résisté à la scène du balcon de Laurence, épreuve qui pouvait être périlleuse, même pour les membres du Sacré-Collège ! ». La tirade s'achevait par des réflexions qui n'étaient point sans habileté : « La Cour de Rome s'est-elle armée de telles rigueurs contre [...] Atala, qui s'oumise à un vœu non prononcé par elle, mais par sa mère, conserve en mourant tout son amour pour un jeune idolâtre dont un superstitieux suicide va la séparer ? contre René, obsédé et vainqueur d'un bien plus coupable amour ? [...]. Convient-il à l'Église de dire : Autre temps, autres scrupules ? ».

Mais le 26 novembre 1836, le *Journal de Saône-et-Loire* insérait une manière de rectification : « Tout en réservant notre opinion déjà exprimée, déclarait le rédacteur, nous croyons pouvoir insérer la lettre suivante » : un abbé, qui signait par trois étoiles, et datait sa lettre de «***, près Mâcon, le 21 novembre 1836 » proposait quelques réflexions très mesurées et fort sages, « inspirées par celles de M. de Lacretelle sur l'interdiction de *Jocelyn* ». « Y a-t-il, demandait ce prêtre, dans le *Voyage en Orient* et dans *Jocelyn* des erreurs de foi opposées aux dogmes [...] enseignés par l'Église ? Toute la question est là. Or, [...] n'a-t-on pas convaincu leur auteur d'y être tantôt déiste [...], tantôt sceptique [...], tantôt musulman ou saint-simonien ? Que ces erreurs, toutes, au moins, ne soient réellement ni dans l'esprit ni dans le cœur de M. de Lamartine, nous le croyons autant que M. de Lamartine ; mais enfin elles sont dans ses livres ». Et, s'emparant du parallèle établi par Lacretelle entre *Jocelyn* et *Atala* ou *René*, l'abbé rétroquait sans peine : « René et Atala n'ont jamais dogmatisé [...]. Il n'en est

1. Cf. H. Cochin, *Lamartine et la Flandre*, p. 248.

pas de même du Curé de Valneige [...]. Dans *Jocelyn*, les yeux les plus myopes suffisent, sans se fatiguer ».

Ozanam, le 5 novembre 1836, avait parlé tristement de la « durable amertume » que lui apportait la mesure, trop nécessaire hélas ! prise par Rome à l'égard de Lamartine. Qu'il est « douloureux, disait-il, de voir le génie désertier solennellement et passer transfuge dans le camp opposé ! »¹ ; et le 5 décembre, c'est Guttinger qui confiait à Sainte-Beuve : « Ce pauvre Lamartine ! c'est bien la peine d'en avoir tant ramené à l'autel pour s'en retirer à présent ! »². D'Eckstein déconseillait à Valérie de Menthon la lecture de ce dangereux ouvrage³.

Nous ne possédons jusqu'ici aucune lettre de Lamartine qui fasse allusion à l'interdiction jetée par Rome sur son poème. Il n'est pas impossible que Lamartine en ait été personnellement assez ému ; non sans doute qu'il eût encore beaucoup de respect pour l'autorité pontificale, mais, outre la pensée du chagrin qu'aurait fait à sa mère cette censure de l'Église appliquée à un ouvrage de son fils, il ne convenait pas à sa propre tactique de voir s'affirmer publiquement, et par un grave avertissement de la puissance ecclésiastique, le désaccord profond qui le séparait du catholicisme.

Le *Post-Scriptum* ajouté par le poète à la préface de son Épisode, pour en justifier l'inspiration et se disculper des griefs d'ordre religieux formulés contre lui, est daté du 26 mars 1836. Mais d'une part, cette date est biffée par Lamartine dans son manuscrit, ce qui prouve qu'il a hésité à l'inscrire, et d'autre part ce *Post-Scriptum* n'a vu le jour qu'avec la cinquième édition⁴ du poème qui parut dans les premiers jours de décembre 1836, c'est-à-dire un mois après qu'on eut appris à Paris la mise à l'Index de *Jocelyn*. Ne sommes-nous pas autorisés à supposer que ce *Post-Scriptum* est antidaté et qu'il feint, par déférence, de répondre aux critiques des Vinet et des Genoude⁵, alors qu'en réalité c'est à la sentence prononcée par Rome qu'il oppose son plaidoyer ; non que Lamartine

1. Ozanam. *Lettres*, 1865, T. II, p. 190.

2. Cité par H. Brémond. « Ulrich Guttinger et le roman de Sainte-Beuve », R. D. M., 1^{er} novembre 1925.

3. Cf. N. Burtin. *Le baron d'Eckstein*, 1931, p. 187, note. Le beau-frère de Lamartine, F. de Montherot, ne se montrait, pour sa part — il était bon catholique cependant — nullement scandalisé par *Jocelyn*. Le 21 mars 1836 il avait envoyé à Lamartine, sur la demande expresse du poète, les observations suivantes, concernant *Jocelyn* : « Voici trois observations ; je ne réponds même pas de leur justesse : 1^o Je regrette la phrase de l'Avertissement ; elle peut être mal interprétée [s'agit-il de la phrase sur *Jocelyn* « type chrétien » ou celle où il est question des « spécialités ? »] 2^o Dans les lettres à sa sœur, je voudrais que *Jocelyn* eût la foi entière et qu'il ne recherchât pas

Ce vain fil qui se brise entre les mains du doute

3^o J'approuve que le vieil évêque soit impitoyable ; mais pour rendre *Jocelyn* moins victime, il aurait dû appuyer davantage sur le grand rôle que Dieu appelait peut-être *Jocelyn* à jouer pour refonder la religion en s'immolant, non à un vœu de son évêque seul, mais à une haute mission. Dixit * ». (Arch. S. P.).

4. *Le National* du 2 décembre 1836 publiait la note suivante : « Le succès du beau poème de M. de Lamartine [...] va toujours en augmentant. Les librairies Ch. Gosselin et Furne viennent de publier la cinquième édition, augmentée d'un *Post-Scriptum* dans lequel l'auteur repousse certaines attaques dirigées contre les opinions religieuses de son ouvrage ». — C'est dans le fascicule du 3 décembre 1836 du *Journal de la Librairie* qu'est annoncée la nouvelle édition de *Jocelyn* (deux volumes in-32).

5. Il est à remarquer qu'à cette date du 26 mars, qu'inscrivait Lamartine, ni la critique d'Orsini, ni celle des *Annales de Philosophie chrétienne* n'avaient encore paru.

tienne effectivement à rassurer le Vatican sur son loyalisme catholique ; mais il veut, autant que possible, amortir le fâcheux contre-coup que risque d'avoir, sur une partie de l'opinion publique, la mesure prise envers lui par les gardiens de la tradition religieuse.

N'oublions pas les pressantes recommandations qu'il adressait, cinq ans plus tôt à Aimé-Martin : « Ne vous constituez pas en hérésie » lui disait-il, avec le catholicisme... ; « les catholiques et votre beau livre ne s'entendront pas, et [...] de ce quiproquo résultera une dissension amère ». Lamartine n'est pas l'homme des dissensions amères. A Turquétý qui lui apporte alors ses *Poésies Catholiques*, il affecte de dire : « Il y a une place à prendre ; elle vous convient à vous [...]. Le clergé m'en veut ; il vous aime et vous poussera d'autant plus [...]. On me jettera votre nom à la tête »¹. Au vrai, il redoute fort cet ostracisme, et manœuvre pour l'éviter. Par-dessus la tête de l'Église officielle, qui le censure, il se tourne vers les catholiques de France, pour plaider devant eux sa cause, pour garder leur audience. Paraître riposter à Rome serait malséant, maladroit ; il donnera donc sa mise au point du *Post-Scriptum* comme écrite à une date où Rome n'avait pas encore parlé.

Et il se fera tout simple, amical, facile, jouant même l'étonnement devant ces gros problèmes qu'on a, bien hors de propos, évoqués à propos de son humble Épisode : « Mais en voilà trop sur un si petit livre, qui ne doit rien soulever de si lourd, qui ne doit rien toucher de si haut ».

Déjà, sans crier gare, pour la troisième édition du poème, — parue au mois de septembre — Lamartine avait retouché son Avertissement, modifiant profondément l'une des phrases qu'on lui avait reprochée le plus sévèrement, déclarant même à présent, avec ingénuité, le contraire de ce qu'il affirmait précédemment. Il avait écrit : « C'est un fragment d'épopée intime ; c'est le type chrétien à notre époque ; c'est le curé de village, le prêtre évangélique, une des plus touchantes figures de nos civilisations modernes ». Et voici qu'il déclare maintenant : « C'est un fragment d'épopée intime ; *ce n'est pas, comme on l'a cru, le type sacerdotal ; le sacerdoce ici n'est que le cadre, et non le sujet. Le prêtre, moralement et oétiquement conçu, a une autre dimension que Jocelyn. Jocelyn est un homme sensible et passionné que des circonstances et des vertus jettent dans le sanctuaire. Le curé de village est une des plus touchantes incarnations de l'Évangile, une des plus pittoresques figures de nos civilisations modernes.* ».

S'il ne changeait rien aux vers audacieux dirigés contre les miracles, il corrigait par contre, à la Deuxième Époque, un passage trop nettement rationaliste. Première édition :

Non, Dieu n'a dit son mot à personne ; le temps
Et la nature ici sont ses seuls confidents,
Et si de sa sagesse il perce quelque chose
Ne la cherchons que là ; c'est là qu'elle repose,
C'est là qu'à nos esprits, dans le doute noyés
Elle soulève un coin du voile, et dit : Voyez ! (II, 225-230).

Troisième édition :

Non, Dieu n'a dit son mot à personne *ici-bas* ;
La nature et le temps *ne le comprennent pas*

1. Cf. F. Saulnier, *Éd. Turquétý*, 1885, p. 161.

Et si de son *mystère* il perce quelque chose,
 Ne le cherchons *qu'en lui*, c'est là que *tout* repose !
 C'est là qu'à nos esprits, dans le doute noyés,
Lui seul soulève un coin du voile, et dit : Voyez !

Le poète effaçait aussi un blasphème qu'il avait placé dans la bouche de Laurence, laquelle, au moment de mourir, évoquant l'image de celui qu'elle avait adoré, s'écriait d'abord :

son image est si belle
 Que j'aime mieux l'enfer qu'un paradis sans elle ! (IX, 1229-1230)

Laurence plus timide, se reprenait maintenant pour dire :

Que je ne comprends pas le ciel même sans elle.

Les vignettes dont s'encadrent les titres de la Dédicace, de l'Avertissement et du Prologue, dans l'édition illustrée de *Jocelyn* qui parut en 1837, avec les Œuvres Complètes du poète, contribuent encore à donner l'impression qu'il s'agit là d'un livre pieux et fidèlement orthodoxe : n'y voit-on pas deux anges, dont l'un tient un grand crucifix et l'autre une mitre et une crosse d'évêque ?

Cependant, les déclarations du *Post-Scriptum* n'avaient point, (on pouvait le prévoir) satisfait les théologiens. Les *Annales de Philosophie chrétienne*¹ publièrent une courte note intitulée : « Explications données par M. de Lamartine sur ses opinions religieuses ». Bonnetty y relevait l'allusion du poète aux interprétations toutes personnelles qui pouvaient être les siennes « sur le sens plus ou moins symbolique de tel ou tel dogme », et s'écriait : « Les dogmes ne sont pas des symboles ! » ; il constatait surtout que Lamartine avait négligé de répondre sur l'essentiel : les tendances rationalistes du poème. *L'Ami de la Religion* (20 décembre) soulignait l'opinion « assez téméraire » que Lamartine « laiss[ait] entrevoir » sur le célibat ecclésiastique, protestait, comme les *Annales*, sur le mot de « symbolique » appliqué aux dogmes et ajoutait en note une remarque cruelle : « M. de Lamartine parle de son respect pour la religion de sa mère ; qu'eût pensé sa mère de beaucoup de passages de son *Voyage* et de *Jocelyn* ? nous savons que c'est l'objection que lui a faite avec amitié une de ses parentes, dame fort estimable et fort chrétienne »². C'est aussi sur la phrase consacrée aux dogmes que la *Gazette de France*, tout en reproduisant intégralement le *Post-Scriptum* de Lamartine, dans son numéro du 4 décembre, s'était arrêtée pour en faire ressortir l'inquiétante ambiguïté³.

*
 * *

1. *Annales de Philosophie chrétienne*. T. XIII, p. 425.

2. Il s'agit, je crois, de la baronne de Vaux, tante maternelle de Lamartine.

3. Le J. S. L. du 20 décembre 1836 se bornait à insérer les lignes suivantes : « Dans un *Post-Scriptum* de la dernière édition de ses œuvres, M. de Lamartine vient de protester contre toute intention de se trouver en désaccord avec les dogmes catholiques ».

« Nul changement dans le culte, et de grands changements dans les cœurs, des conversions sans éclat, de la foi sans dispute, du zèle sans fanatisme, de la raison sans impiété ; peu de dogmes et beaucoup de vertus ; la tolérance du philosophe et la charité du chrétien. Nos prosélytes auront deux règles de foi qui n'en font qu'une : la raison et l'Évangile. [...Ils seront tolérants] plus qu'on ne peut l'être dans aucune doctrine, puisqu'ils admettront toutes les bonnes religions qui ne s'admettent pas entre elles, c'est-à-dire toutes celles qui, ayant l'essentiel, qu'elles négligent, font l'essentiel de ce qui ne l'est point [...]. Du reste, ils ne disputeront point contre leurs frères [...]. Ils assisteront à leurs assemblées, ils adopteront leurs formules, [...demandant simplement au Pouvoir] de laisser le christianisme tel qu'il est dans son véritable esprit, libre, dégagé de tout lien de chair, sans autre obligation que celles de la conscience ».

Ne voilà-t-il pas bien exactement définie l'attitude que Lamartine entend garder quant à lui-même, et prescrire à ses disciples vis-à-vis du catholicisme ? Ces articles, qu'on dirait tirés d'un manuel du parfait « rationaliste chrétien », selon le cœur de Lamartine, c'est Jean-Jacques qui s'est chargé de les rédiger dans la première de ses *Lettres écrites de la Montagne*¹. Lamartine se contente d'y conformer de point en point sa conduite, sans prendre la responsabilité dangereuse d'exposer ainsi, à qui veut l'entendre, la tactique dont il attend les meilleurs résultats.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en dépit des sévérités de la *Gazette de France*, en dépit des anathèmes du *Semeur* ou du *Moniteur de la Religion*, en dépit même du décret de l'Index, *Jocelyn*, pour la grande masse des lecteurs, parut un livre de foi et d'espérance, bien tel qu'on pouvait l'attendre du Lamartine dont on s'était formé une image à demi-angélique. Vigny, si l'on en croit Sainte-Beuve, n'alla-t-il pas jusqu'à parler, à propos de *Jocelyn*, d'un « Océan d'eau bénite ? »².

Le lecteur moyen sautait Avertissement et Post-Scriptum et se jetait sur le texte même du récit ; il ne s'attardait guère à réfléchir aux divergences doctrinales qui pouvaient séparer l'auteur de ce roman en vers des théologiens de profession.

Mon cœur a dévoré ton saint livre, o poète !

s'écrit Jules de Rességuier, le 25 février 1836.

Jocelyn !... Et mon cœur retrouve alors la foi !

1. Ce que Jean-Jacques, dans le même texte, écrit sur la divinité du Christ, représente également, de la manière la plus curieusement exacte, l'attitude de Lamartine en face de ce problème : « Quand les chrétiens disputeurs viendront leur dire [« leur » désigne ceux qui suivront la religion du Vicaire Savoyard] : Vous vous dites chrétiens sans l'être, car pour être chrétien, il faut croire en Jésus-Christ et vous n'y croyez point, les chrétiens paisibles leur répondront : Nous ne savons pas bien si nous croyons en Jésus-Christ dans votre idée, parce que nous ne l'entendons pas ; mais nous tâchons d'observer ce qu'il nous prescrit. Nous sommes chrétiens chacun à notre manière, nous en gardant sa parole, et vous en croyant en lui [...]. Pour l'amour de lui, ne nous ôtez pas un titre que nous honorons de toutes nos forces et qui nous est aussi cher qu'à vous ».

2. En 1838, appréciant la *Chute d'un Ange*, dans son *Journal*, il écrit : « Lamartine, dévot jusqu'ici, [etc...] » (Vigny. *Journal d'un poète*, 1935, p. 477).

c'est une lyonnaise, Clara-Francia Mollard, qui pousse ce cri de reconnaissance, en mars 1836¹

O Poète, merci ! [.....]
Tu nous fais redescendre aux jours de l'innocence ! *

C'est un rimeur inconnu, F. Fertiaux, qui, le 9 mars 1836, envoie au poète de *Jocelyn* ce témoignage de gratitude passionnée².

Avec Dieu et toi seul s'écouleront mes jours !

annonce à Lamartine, sur le mode lyrique, Boulay-Paty, « après une lecture de *Jocelyn* ». Un « sergent au troisième de marine », Eugène Gouvré, de Toulon, sent naître spontanément des alexandrins sous sa plume pour confier à Lamartine qu'il ne savait plus ses prières, qu'il avait oublié Dieu, mais que *Jocelyn* l'a tant ému qu'il voit renaître en lui la foi

bercé par ta parole,
Un jour je reviendrai vers le Dieu qui console * !³.

Le 13 mai 1836, le baron Massias écrit à Lamartine : « Tous les poèmes anciens et modernes sont bien vides comparés à celui-ci, tout plein de Dieu qui y déborde ! ». C'est là le livre, confesse-t-il, « qui m'a donné les idées les plus sublimes et les sentiments les plus intimes de la divinité » *. Et il détache avec soin, pour les déclarer « admirables », les vers du curé de Valneige contre les miracles⁴.

Un M. Trédos, de Luçon, adresse à l'auteur de *Jocelyn* une ode fervente : « l'*Espérance et la Foi* » (mai 1836). Dans les liasses de lettres d'inconnus adressées au poète, et conservées aujourd'hui au château de Saint-Point, une seule page de remontrances ; datée du 25 novembre 1836, elle émane d'un « avocat stagiaire » à Douai, Hippolyte Waternau, et nous apprend que son auteur avait écrit déjà à Lamartine après la publication du *Voyage en Orient* : « Votre réponse, sans dissiper entièrement mes craintes, les avait cependant rassurées * ». Hélas ! *Jocelyn* a trop confirmé ce qui lui restait d'inquiétudes, et l'« avocat stagiaire » exhorte le poète à imiter Fénelon qui n'hésita pas à s'incliner devant Rome : « C'est un bel exemple à suivre ; votre grande âme, je l'espère, comprendra cet héroïsme catholique et chrétien * ».

Le grand dessein réussissait : sur dix lecteurs, huit ne voyaient dans *Jocelyn* qu'un beau livre pieux et en aimaient Dieu davantage, ou bien apprenaient à l'aimer ; un autre lecteur, non moins enthousiaste, distinguait, pour

1. Cf. *Revue du Lyonnais*, 1836, III, 241. — Les vers de C. F. Mollard sont datés du 16 mars 1836. Voici la dernière strophe de la pièce :

Poète, oh, guide-moi, car ma voie est obscure !
De ton divin flambeau laisse ma main s'armer ;
En Dieu nous croyons tous en voyant la nature,
Toi, par tes chants sacrés, tu nous le fais aimer !

2. Arch. S. P.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

s'en réjouir, les symptômes d'un élargissement de la pensée religieuse de l'auteur, un autre enfin, clairvoyant lui aussi, se révoltait, au nom de l'orthodoxie. C'est ainsi que Louis de Vignet adressa, de Naples, à son ancien ami, le 27 avril 1836, une lettre de vingt pages pour lui faire honte d'avoir écrit et publié un tel livre. Les premières lignes nous font savoir que Lamartine, en envoyant à Vignet son *Jocelyn*, lui avait déclaré qu'il s'attendait à voir se dresser contre lui « *le parti religieux dogmatique et étroit* » ; Vignet s'emporte contre ces mots appliqués au catholicisme ; il accuse Lamartine de déisme, il lui transcrit, en les soulignant, les passages les plus nettement rationalistes qu'il a relevés dans le *Voyage en Orient* ; il s'insurge, à propos de *Jocelyn* contre « *ce juif enseveli en terre chrétienne au mépris des règles canoniques qui obligent et enchaînent le prêtre* ». « *Et c'est toi, continue-t-il, qui dis et fais tout cela ! toi le fils d'une sainte mère, toi qui as écrit, avec l'admiration des hommes, tant de pages sublimes et rayonnantes de foi, qu'ils savent par cœur, et qu'ils ne peuvent plus comprendre et expliquer en présence de ces nouveaux et déplorables contrastes ! N'est-ce pas toi qui as signé les vers à La Roche-Guyon, l'Ode à M. de Bonald, le Crucifix, l'Hymne au Christ, où tu jurais d'embrasser la dernière colonne du temple !* » — Lamartine avait dit à Vignet : « *Le plus grand crime est de mentir à Dieu et à soi* » ; et Vignet répond qu'il respecte cette sincérité, mais il ajoute : « *Quelles responsabilités pour toi d'avoir agi sur la jeunesse, de l'avoir entraînée où elle ne voulait pas aller : lorsqu'elle se précipitait dans toutes les églises qu'elle trouvait ouvertes pour y entendre la parole de Dieu, pour essayer de revenir à Lui et de s'abreuver à la fontaine de vie, était-ce à toi de lui offrir, pour cette religion qu'elle cherche, l'indifférentisme dont tu as rempli ton Voyage en Orient et pour modèle de prêtre catholique un homme encore ivre de passions humaines, parlant le langage que ces pauvres jeunes gens voudraient à tout prix oublier, un prêtre improvisé dans une scène de roman tout à fait improbable et qui, consacré de la sorte, n'est pas plus prêtre que moi [etc...] * »¹.*

Nous devinons aussi par un mot d'une lettre de Lamartine à Virieu, le 16 août 1836, que la femme de Virieu tenait *Jocelyn* pour un ouvrage abominable. Mais c'était là l'inévitable rançon du progrès qu'il fallait accomplir. Lamartine savait bien que certains refuseraient de le suivre ; l'important, c'était que leur nombre fût minime ; et il semble bien qu'en somme il l'était, en effet. Pour une lettre de reproche, combien d'autres lettres, infiniment plus précieuses, signées par des prêtres même ! En septembre 1840 dans sa Nouvelle Préface pour *Jocelyn*, Lamartine insistera sur ces témoignages de confiance et d'affection qu'il a reçus, dit-il, de « *jeunes prêtres à peine sortis des séminaires, relégués comme Jocelyn dans quelque mesure, sur une montagne ou dans un désert* » et qui ont mêlé « *leurs bonnes œuvres, leurs larmes, leurs prières* » à celles du curé de Valneige « *qui les a un moment consolés* »².

Après *Jocelyn*, Lamartine a perdu à droite, un peu, et gagné à gauche, un peu aussi ; aux extrêmes seulement. Pour l'ensemble du public, il restait le poète triomphant, le « *barde* » chrétien, et son Épisode lui valait un surcroît de prestige.

1. *Ibid.*

2. « *J'ai entendu de jeunes lévites d'une haute pureté accepter pour leur frère le pasteur de Valneige* », écrit Lucile B... dans un article sur *Jocelyn*, reproduit par le J. S. L. du 6 novembre 1839.



Jusqu'à la fin, malgré les colères soulevées par la *Chute d'un Ange*, et par le « voltairianisme » des *Girondins*, Lamartine réussira à garder la confiance des catholiques, tant il apportera de souplesse, d'intelligence et de charité à poursuivre son rôle illusoire de conciliateur.

Il est tel dans *Jocelyn* qu'il sera dans son *Cours Familier de Littérature* : un « chrétien » de la confession du Vicaire Savoyard¹, mais beaucoup mieux servi que Rousseau par sa condition, par son milieu, par les circonstances, et plus ami aussi que Jean-Jacques d'une religion qu'il a quittée, qu'il chérit tout de même, et qu'il juge utile, indispensable peut-être, à l'« enfance éternelle » du genre humain.

Il ne « dispute » point, et toujours il cherche des terrains d'entente ;

Que t'importe si mes symboles
Sont les symboles que tu crois

dit-il au destinataire de la « Réponse à un curé de campagne » (13 novembre 1836)². A Carné, le 4 novembre 1838, il écrit : « Je vis dans la même communion morale que vous, et [...] je me console dans la prière et dans l'espérance »³. A Reboul, catholique fidèle, il déclare, le 7 septembre 1847 : « Notre religion est au fond la même [...] vous adorez dans l'homme, et moi dans l'humanité ; vous adorez dans la créature, et moi dans l'infini, mais nous adorons tous les deux »⁴. Dix ans plus tard, il lui dit encore (23 janvier 1857) : « Dieu arrangera tous ces grands procès entre les cœurs sincères, par un rayon de son évidence quand nous comparaitrons devant lui. Le ciel est à la vérité, la terre est à la conjecture »⁵.

S'il irrite les théologiens, il ne perd pas l'attachement des fidèles, et de bien des pasteurs même, et des plus grands. L'Église continue à voir en lui un fils téméraire⁶, mal instruit peut-être et mal conseillé, qui s'aventure, mais ne se perdra point. Après la condamnation de *Jocelyn*, Xavier de Maistre confiera bien sa tristesse à Madame de Marcellus, et les reproches qu'il ne peut taire à l'adresse de ce Lamartine qui l'a tant déçu, mais il ajoutera tout de suite : « Ne lui dites rien de tout ce que je vous écris à ce sujet [...]. Je ne

1. En 1844, l'abbé Th. B... (*op. cit.*, pp. 15 et 18) dit à Lamartine : « Vous professez les erreurs du sophiste de Genève ». « Vous n'êtes pas chrétien, [...] ou si vous l'êtes, vous l'êtes comme l'était Jean-Jacques ».

2. A la lecture de ces vers, Vinet s'indigna : « Je ne connais pas le curé de campagne à qui M. de Lamartine [s']adresse [...]. Mais c'est un mauvais curé s'il a pu être content de [ces] vers. Il me semble que le curé pourrait répondre : Ce qui vous semble importer peu importe au contraire beaucoup ; parce que ce qu'il vous plaît d'appeler les symboles de la vérité, c'est la vérité elle-même ». (Vinet, *op. cit.* T. II, p. 207).

3. Cf. L. C., 25 juin 1925.

4. Cf. C. Pitollot, *op. cit.*, p. 32.

5. *Ibid.*, p. 34.

6. Bonnetty lui-même, dans son sévère article sur *Jocelyn*, voyait dans ce poème « le fruit d'une pensée bonne, mais dénaturée par des éléments hétérogènes » et blâmait Lamartine d'avoir gâté par des traits « philosophiques » et « désordonnés », « un sujet catholique par le fond ». (*Annales de Philosophie chrétienne*. T. XII, p. 220).

veux pas me brouiller avec un homme que j'aimerais toujours quand même »¹. C'est en 1840, après la *Chute d'un Ange*, après les *Recueils*, que le toulonnais Honoré Garnier dédiera à Lamartine ses vers intitulés « *Puissance de la Foi* » :

Poète dont la Muse aux angoisses du doute
Arracha mon cœur tout entier...

Le Pape, en 1861, écrira de sa main au châtelain de Monceau en l'appelant « cher bien-aimé fils ».

Les francs-maçons de Paris l'ont félicité, en 1848 ; Mgr Affre l'a béni. Les loges maçonniques de Saône-et-Loire appuient la Souscription Lamartine, en 1858, et Mgr Donnet fait de même. Malgré la pénible affaire de l'abbé Thyons, les évêques d'Autun n'oublient pas ce que fait Lamartine pour les curés de Saint-Point et de Prissé. Lorsque le poète, en juillet 1850, a traversé Smyrne, on l'a supplié de présider la distribution des prix des deux établissements religieux de la ville. Le 1^{er} mars 1864, à Saint-Philippe-du-Roule, où Lamartine assiste à un mariage, l'évêque de Tulle, Mgr Berteau, qui a prononcé l'allocution, voit devant lui le vieux poète, à la sacristie, et l'embrasse...

Pour répondre aux inlassables supplications de sa femme, Lamartine a bien consenti, en 1850, en 1860 encore, à faire — ou à laisser faire — des retouches à certains passages de *Jocelyn*. Dans l'édition des Souscripteurs, les vers sur l'épisode du colporteur juif sont modifiés. Il n'est plus question d'une sépulture chrétienne à refuser ou à accorder, mais d'une sépulture tout court ; ce n'est plus un problème de tolérance, mais d'humanité, ou presque seulement d'hygiène publique ; en 1836, les paysans s'écriaient :

La croix ne doit point d'ombre à celui qui la nie,
Et ce n'est qu'à nos os que la terre est bénie !

En 1850, on lit ceci seulement :

*Vengeons enfin le Christ ! c'est le ciel qui nous crie
Honte et mépris au juif ! Qu'il aille à la voierie !* (IX, 201-202)

Dans les strophes qui touchent à la puissance temporelle des Papes, voici encore deux atténuations de la pensée. La « double tyrannie » du Vatican n'est plus que sa « vaste tyrannie » (IX, 707) et le poète ne parle plus du monde « affranchi », mais du monde « indécis » seulement (IX, 763).

Affirmer encore, comme faisait l'Épilogue, que, depuis la mort de Laurence, la foi de Jocelyn « n'était plus qu'espoir » (v. 83), c'était déclarer trop crûment que le ciel, pour le curé de Valneige, n'était rien autre vraiment que le lieu où il retrouverait Laurence. Lamartine accepte de corriger son vers, et il se contente d'affirmer, ce qui n'a plus rien de coupable, que la foi de Jocelyn « rayonnait d'espoir ».

En 1860, pour l'édition (annoncée d'abord en cent un volumes) de ses *Œuvres Complètes*, publiées et inédites, Lamartine faisait cette promesse, dans le prospectus de lancement : « Tout ce qui a pu échapper de répréhensible ou seulement d'équivoque à l'écrivain disparaîtra de cette édition ». Aussi refait-il

1. Xavier de Maistre, *op. cit.*, 1877. T. II, p. 84.

les vers de la Cinquième Époque où il avait parlé de la consécration de l'hostie par Jocelyn, en lui faisant dire :

Et je crus dans ce pain que notre foi consomme
Humaniser le Christ et diviniser l'homme.

Il écrit maintenant plus clairement :

Et je crus, à ce pain que notre foi consomme,
Avoir substitué le corps du Dieu fait homme (V, 505-506).

Dans cette même Cinquième Époque, à la fin, Jocelyn le cœur broyé, gémissait en ouvrant les yeux sur ce désert où désormais il traînerait ses jours ; il était allé jusqu'à employer les mots sacrés de « pain de vie » pour parler du bonheur inouï qu'il avait goûté à la Grotte des Aigles. Un trait de plume efface huit vers (V, 777-784) que le poète ne remplace pas.

Lamartine renonce aussi à faire affirmer trop nettement par Jocelyn l'existence d'une âme dans le chien.

[...] l'âme en toi se lève avec tant d'évidence

disait à Fido le curé de Valneige (IX, 105). Le texte se transforme, et Jocelyn se borne à dire à son chien : ton chagrin, ta joie, qui reflètent si bien mes peines et mon bonheur, tout cela

Révèle en toi le cœur avec tant d'évidence

Le « cœur » seulement...

Plus loin, c'est la confession de Laurence. Là figuraient deux vers, assez obscurs du reste, mais qui ne pouvaient guère s'interpréter que comme un tragique reproche jeté par la mourante à la face de Dieu. « Oh oui, disait-elle, je me repens

De cet oubli du ciel dont je fus prévenue
Par cette grâce même, hélas, qui m'a perdue ! (IX, 1221-1222)

Abolis, désormais, ces deux vers ; et par nécessité, pour l'alternance des rimes, s'en vont du même coup les deux vers précédents.

Maigres changements, au total, retouches, dirait-on, de complaisance seulement. Rien ne disparaît, ni même ne se modifie, de tout ce qui était grave, véritablement. Maintenu tel quel le passage sur les miracles « vulgaires pres-tiges »¹ ; pas la moindre retouche au catéchisme déiste du curé de Valneige ; la revendication de la tolérance métaphysique, l'affirmation que la vérité religieuse est plus haute que tous les dogmes et qu'il faut, pour l'atteindre, dépasser la région des « spécialités », tout cela demeure immuable, infrangible².

Inflexible et souriant, Lamartine demeure sur ses positions. En 1857, au

1. Dans les *Lectures pour tous* de Lamartine (1854), ces vers ont disparu (p. 36) sans même d'ailleurs qu'une ligne de points indique la suppression. Mais Lamartine est-il personnellement responsable de cette coupure ?

2. Encore faut-il savoir si Madame de Lamartine n'a pas, d'elle-même, pratiqué l'une ou l'autre de ces coupures. A propos de la *Chute d'un Ange* qu'elle relisait en vue de l'édition de

Père Gratry qui a voulu entrer en conversation avec lui, le poète a opposé une fin de non-recevoir déferente, mais très ferme¹. S'il tient les protestants persécuteurs de Michel Servet pour les « fanatiques d'un demi-mensonge », les Inquisiteurs catholiques sont à ses yeux les « fanatiques du mensonge tout entier »². A soixante-quinze ans, il déclare calmement dans son *Cours Familier de Littérature* que l'Église catholique est « une institution dont le présent se détache et qui ne peut vivre que d'honnêtes et habiles ajournements de la fatalité »³.

Jocelyn nous donne la juste image de la pensée religieuse de Lamartine telle qu'elle s'est constituée, de manière définitive, après les terribles remous intérieurs de décembre 1832 ; c'est trop peu de dire, avec Sainte-Beuve, que Lamartine, dans *Jocelyn* est un « catholique d'une interprétation nouvelle » ; au vrai, il n'est plus catholique ; il est « chrétien à peu d'interprétation près »⁴, un chrétien qui ne se prononce pas sur la divinité du Christ, mais qui, sincèrement, vénère « la source où nos âmes ont tout puisé »⁵ ; un homme qui ne cesse de penser aux choses éternelles et qui n'a d'estime que pour ceux qui songent perpétuellement à Dieu.

Je suis sûr d'un ami dans tout homme qui prie

disait-il dans *Jocelyn* (II, 440). En 1850, il répètera dans son *Nouveau Voyage en Orient* : « Je n'ai jamais pu voir un homme prier sans me sentir pénétré d'une amitié secrète, je dirai presque d'une parenté d'âme avec son âme »⁶.

Plus incertain d'ailleurs, au fond, en métaphysique, qu'il ne veut le dire, ni même, toujours, se l'avouer à lui-même, Lamartine ne laisse apparaître que les certitudes auxquelles s'attache son espérance.

Rome ne pouvait pas, sans trahir ses devoirs, se taire sur la trompeuse orthodoxie du curé de Valneige ; sans doute l'auteur de *Jocelyn* cessait-il d'appartenir au corps de l'Église ; il n'allait pas, il ne devait jamais aller jusqu'à cesser d'appartenir à son âme. Il savait qu'à son dernier jour, c'est entre les bras de l'Église qu'il mourrait.

1860, Madame de Lamartine écrivait à Charles Alexandre : « Je commence une tâche bien autrement difficile que celle du *Voyage en Orient* [...] ; c'est un service très grand à rendre à M. de Lamartine. Il a promis dans son premier prospectus de corriger tout ce qui avait été mal interprété ; s'il n'accomplit pas cette promesse, il perdra tout crédit de sa parole. Et vous savez qu'il lui est physiquement et moralement impossible qu'il le fasse. Il faut que ses amis lui viennent en aide. Je ferai tout ce qui dépendra de moi. J'ai donc recours à vous ». Ces lignes sont évidemment troublantes. Dans quelle mesure, exactement, Lamartine eut-il part aux retouches de pensée dans le texte de *Jocelyn* en 1860 ? Faut-il croire qu'on en usa, pour *Jocelyn* comme Ch. Alexandre prétend qu'on fit pour la *Chute d'un Ange* : « Nous faisons un massacre ; nous abattons des centaines de vers. Lamartine ignore le crime » ? Mais si, vraiment, Marianne eut agi tout à fait à l'insu de son mari pour les modifications apportées à *Jocelyn*, n'eût-elle pas opéré des coupures plus rudes ? Les vers sur les miracles, par exemple, ne les eût-elle pas supprimés ? Non ; Lamartine fut consulté pour *Jocelyn*, je le crois ; il acceptait ou n'acceptait pas. Peut-être est-ce parce qu'il s'était montré insuffisamment conciliant, pour *Jocelyn*, que Marianne prit sur elle d'agir autrement pour la *Chute d'un Ange*.

1. Cf. R. P., 1^{er} juillet 1934.

2. *Ibid.*

3. C. F. L. Ent. 111. T. XIX, p. 219.

4. Lettre au baron Carra de Vaux, 15 juillet 1838.

5. *Ibid.*

6. Lamartine, O. C., 1863. T. XXXIII, p. 417.

TROISIÈME PARTIE

LES SOURCES DE « JOCELYN »

Rechercher les « sources » littéraires d'un chef-d'œuvre est une entreprise nécessaire, mais toujours pleine de périls. Nous tâcherons d'apporter à cette ingrate besogne les plus scrupuleuses exigences, et cette prudence extrême sans laquelle pareil travail glisserait aussitôt dans la fantaisie.

Des souvenirs la chose est sûre ont eu leur part dans l'élaboration de *Jocelyn*, souvenirs vécus, souvenirs livresques. Efforçons-nous de déceler quelques traces des uns et des autres ; et songeons d'abord aux souvenirs d'expérience personnelle, pour la composition des paysages et pour celle des personnages.

CHAPITRE PREMIER

LES SOUVENIRS D'EXPÉRIENCE PERSONNELLE

I

Les Paysages de « Jocelyn »

Quand on parle du paysage de *Jocelyn*, on entend désigner ainsi d'ordinaire, la région alpestre où Lamartine situe la Grotte des Aigles et Valneige. Cependant l'action du poème se déroule aussi dans d'autres contrées, au pays natal du héros (Première et Septième Époque), au séminaire de*** (Deuxième Époque), à Grenoble, dans la prison auprès de l'Évêque puis dans une maison de retraite ecclésiastique (Cinquième et Sixième Époque), enfin à Paris (Huitième Époque).

Il n'est pas nécessaire de s'attarder à vouloir localiser, d'une manière précise, les scènes rapides de la Huitième Époque. Rien, dans le texte, ne désigne le quartier de Paris où Jocelyn passe « quelques jours » dans la demeure de son beau-frère. Le « saint lieu » où le curé de Valneige était allé entendre prêcher un sermonnaire illustre, peut être, dans la pensée de Lamartine, est-ce cette

église Saint-Roch où il accompagnait parfois sa femme à vêpres ¹ et où, pendant le Carême de 1835, il était allé écouter l'abbé Cœur ² qui rassemblait autour de lui des auditoires énormes.

Quelles images de réelles demeures faut-il deviner dans l'évocation de ce séminaire de*** où Jocelyn passe six années, et de cette « maison de retraite ecclésiastique », à Grenoble, où le jeune prêtre séjourne deux ans, entre son ordination et son départ pour Valneige. Le manuscrit précisait que le séminaire où étudia Jocelyn était celui de Grenoble ³. Du reste, la Cinquième Époque fera comprendre qu'il s'agissait bien du séminaire de cette ville, puisqu'on y verra l'évêque, à la veille d'être exécuté, réclamer Jocelyn comme le plus cher de ces lévites « que sa main devait sanctifier » (V, 47).

La question, au reste, est de peu d'importance, car aucune description n'intervient, dans le poème, de la ville où résida Jocelyn séminariste, puis jeune prêtre — en tout huit années de sa vie. Plus intéressant est d'essayer de savoir à l'aide de quels éléments Lamartine s'est forgé l'image de ces pieuses demeures dans lesquelles il abrite son héros.

Un passage bien connu des *Confidences* (VI, IV) nous apprend que pour décrire les heures de foi mystique et d'ardente prière que Jocelyn traverse au séminaire (II, 87-148), Lamartine s'est souvenu des instants « d'enthousiasme pieux » qu'il avait vécus au collège de Belley, dans « cette tribune [de la chapelle] où j'allais, dit-il, prier Dieu trois ou quatre fois par jour » ⁴.

Le séminaire où Jocelyn étudie ne serait-il donc en vérité qu'une transposition poétique du Collège de Belley et de sa chapelle ? Mais à bien lire les vers du poème, on voit s'ébaucher vaguement des formes architecturales qui ne répondent en rien au morne aspect de la bâtisse dont les Pères de la Foi avaient fait leur collège ; « le cloître aux noirs piliers » (II, 6 et 31-32), la « haute cellule » (II, 7), le « chœur mélodieux » (II, 7), les « dalles » (II, 8), ces « corridors obscurs, ces nefs, ces murs épais » (II, 11), tout cela paraît bien évoquer, plutôt qu'un collège, plutôt même qu'un séminaire, je ne sais quelle solitude monacale ⁵. Et si l'on remarque au surplus que la « maison de retraite ecclésiastique » de la Sixième Époque, — avec ses longs corridors (VI, 200) et ses habitants soumis à de « froides règles » (VI, 174), « hommes de Dieu » (VI, 140), qui attendent, dans la paix, entre ces sombres murs, la venue de l'éternité (« L'ombre de ces arceaux couvrit toujours leurs têtes » VII, 178) — ressemble singulièrement, elle aussi, à un cloître, on en vient à se demander si Lamartine n'a pas utilisé, pour la peinture de ces deux asiles sacrés, les souvenirs qu'il gardait de ses visites aux monastères de la Grande Chartreuse, de Vallombrosa et des Camaldules ⁶.

*
* *

1. Cf. le « Commentaire » du « *Premier Regret* ».

2. Ph. Chasles signale la présence de Lamartine aux sermons de l'abbé Cœur, dans un article de la *Revue de Paris*, mai 1835. (T. XVII, p. 16).

3. B. N. Lamartine, 12, p. 2.

4. Lettre à Virieu, 12 novembre 1808.

5. Aux vers 103-104, la chapelle de cet étrange séminaire devient même une « immense cathédrale »

Avec ses murs, ses tours, sa cave sépulcrale.

6. Lamartine avait visité la Grande Chartreuse le 3 août 1823. (Cf. sa lettre à Virieu du 6 août

Comment s'appelle le pays natal de Jocelyn ? C'est en ce lieu sans nom que se passent les premières scènes du drame ; et les vers du début de la Septième Époque, qui ramènent le curé de Valneige à la maison de son enfance, sont datés, sans plus de précision, « du village de sa naissance ».

Est-il possible de lever cet anonymat ?

On ne trouve, ni dans la Première ni dans la Septième Époque, de longues et minutieuses descriptions du pays natal de Jocelyn, comme on en trouve, à la Troisième Époque, de la Grotte des Aigles et de sa vallée, ou, à la Sixième Époque, du presbytère de Valneige. Des indications, néanmoins, qu'apportent deci delà les vers, permettent de passer assez vite de l'hypothèse à la certitude : au personnage de sa fiction, Lamartine donne pour terre natale le pays où lui-même affirme qu'il est né ; ce village dont il tait le nom, c'est Milly ; la maison dont il faut que Jocelyn s'arrache, avec tant de peine, c'est la vieille maison que Lamartine a chantée déjà, en janvier 1827, qu'il chantera encore, trente ans plus tard, dans « *La vigne et la maison* » (automne 1856).

Le site du hameau n'est que légèrement indiqué : il repose dans un vallon (I, 11) ; des collines l'entourent à demi (I, 31- 88- 421) et d'un côté, c'est la plaine, avec ses blés (I, 382). Ainsi s'offre aux yeux Milly, entre le Craz et le Monsard, et dominant les plaines qui bordent la Saône. Cette montagne au « sommet aride »¹, d'où l'on aperçoit la maison de Jocelyn, comment n'eût-elle pas évoqué pour les lecteurs de ces vers, le souvenir de l'*Harmonie* déjà célèbre ?

Mais il est sur la terre une montagne aride... (« *Milly* », v. 57)

Et de même qu'en écrivant les beaux vers de « *Milly* », Lamartine avait songé à la fois « à Saint-Point et à Milly »², de même il semble que les images de ces deux séjours bien-aimés se soient également, dans ce début de *Jocelyn*, entremêlées et confondues ;

Tous les sentiers fleuris qui descendent des bois

dit le vers 31. Cela ne va plus avec ces « hauteurs nues » (*Confidences*. IV, 11) qui s'élèvent autour de Milly ; mais les hautes collines dont s'entoure Saint-Point sont toutes couvertes de forêts. Cette « pelouse » (I, 45) ces « gazons » (I, 75) où dansent les villageois, s'ils sont absents de Milly, ils s'étendent au contraire largement dans le parc de Saint-Point ; et le ruisseau auquel il est fait allusion, au vers 383, s'il ne trouve point place dans le « vallon sans onde »

1823 et V.-P. Ponti, *op. cit.*, p. 18). Il est allé à Vallombrosa au début de septembre 1826 ; c'est le 3 septembre qu'il écrit, sur le registre du couvent, deux strophes de l'« *Hymne de la nuit* ». (Cf. U. Mengin, *Lamartine à Florence*, 1925 et R. de Brimont, *Lamartine fantaisiste*, pp. 12-16) Il y est retourné en 1827 (cf. lettres à Virieu 24 mars et à Sercey 20 août). Il était vraisemblablement au couvent des Camalduli le 17 septembre 1827. (Cf. R. H. L., juillet-septembre 1931, « *Un manuscrit des Harmonies* », par H. Bernès).

1. *Jocelyn*. I, 495 sqq. : « Je marchais devant moi [...]. Jusqu'au sommet aride [...]. Là je me retournai [...]. Je vis [...]. Le jardin verdoyer [etc...]. Cf. *Confidences*. IV-IV : « Ce n'est qu'en gravissant cette montagne et en se retournant qu'on voit en bas cette maison [...] à l'extrémité d'un étroit jardin ».

2. Cf. lettre à Virieu, 1^{er} février 1827.

de Milly (« *Milly* » v. 128) c'est qu'il n'est autre, sans doute, que la « petite rivière » coulant à Saint-Point non loin du château ¹.

Reste, il est vrai, le passage, déconcertant un peu, de la Deuxième Époque, où Jocelyn, s'exaltant au souvenir d'Ossian, soudain nous parle du pays de son enfance en des termes qui brouillent et renversent le léger dessin qui d'abord nous était apparu : voici la « bruyère grise » (II, 47), voici des torrents « hurlant d'horreur aux bords des gouffres dévorants » (II, 50), voici, dans la tempête, des sapins tremblants comme des roseaux (II, 53), voici des « abîmes » (II, 60), des « pics sauvages » (II, 55)...

Mais quoi ? ne sommes-nous pas familiers de ces démesures subites, chez Lamartine ? ². Je veux bien d'ailleurs qu'on puisse ici supposer, dans la pensée du poète, quelque souvenir d'une lecture d'Ossian, faite à Belley, un jour de sortie, près du torrent de Thoys ou sous les sapins, face aux Alpes. Mais il semble fort que Lamartine n'ait découvert Ossian qu'après sa sortie du collège. Non, si incroyable que cela nous paraisse, c'est bien là encore Milly ou Saint-Point. Les *Confidences* ont, du reste, de curieuses formules pour parler des collines de Milly : Lamartine ne raconte-t-il pas qu'avec ses amis les petits bergers il s'acheminait autrefois, à deux pas du village, « vers la vraie montagne », traversant « une première gorge alpestre » pour s'élever « au dernier sommet de la plus haute de ces cimes », vers cette « plaque de neige [...] qui ne fond que tard dans les étés froids » ? (*Confidences*, IV, II) ³. La préface des *Méditations*, pour l'édition des Souscripteurs (2 juillet 1849) nous assure explicitement que ces lectures d'Ossian furent bien faites à Milly. « J'emportais, écrit Lamartine, un volume d'Ossian sur les montagnes [il s'agit des « montagnes » qui dominent « la petite maison de campagne » de Milly]. Je le lisais où il avait été inspiré, sous les sapins, dans les nuages, à travers les brumes d'automne, assis près des déchirures des torrents, aux frissons des vents du nord, au bouillonnement des eaux de neige dans les ravins » ⁴. Les *Confidences* (VI, VI), développant le même thème, affirment encore que Lamartine adolescent emportait Ossian « sur les montagnes » (de Milly) et qu'il lisait ces poèmes « assis sous quelque roche concave, ne quittant la page des yeux que pour trouver à l'horizon, à [ses] pieds, les mêmes brouillards,

1. Cf. lettre à Guichard de Bienassis, 8 juillet 1808. « Mon vieux château est situé sur le penchant d'une colline très pittoresque ; il est dominé par une forêt très étendue, et il domine lui-même un vallon bien frais et bien vert [...] Une petite rivière coule au milieu de cette vallée, [etc...] ».

2. Le 9 octobre 1850, après avoir écrit les premières pages du *Tailleur de Pierres*, Lamartine dit à Charles Alexandre : « C'est le paysage agrandi de la vallée de Saint-Point ». (Cf. Ch. Alexandre, *op. cit.*, p. 248). Il y a ainsi, dans toute l'œuvre de Lamartine, beaucoup de ces paysages agrandis.

3. Parcellée description dut laisser pantois les Mâconnais lorsqu'ils lurent les *Confidences*. S'il neige à Milly, en février, la neige sur le Monsard disparaît aussi vite que sur le toit des fermes. — Dans le même ordre d'idées, et comme un autre exemple de ces extraordinaires déformations du réel, on peut citer, dans l'Épilogue du *Manuscrit de ma mère*, le récit des funérailles de Madame de Lamartine : entre Milly et Saint-Point, Lamartine trouve le moyen de faire passer le cortège funèbre dans des « défilés de haute montagne », aux sentiers « périlleux », bordant des « abîmes où nous aurions péri », écrit-il, sans l'adresse et la vigueur « des paysans de Milly (Cf. *Manuscrit de ma mère*, 1871, pp. 329-331).

4. Cf. Lamartine, O. C., 1860. T. I, p. 15.

les mêmes nuées, les mêmes plaines de glaçons ou de neige qu'[il] venai[t] de voir en imagination dans [son] livre ». Et voici le propos décisif, qui ne nous laisse plus rien à désirer : « Ossian, ses sites et ses images, correspondaient merveilleusement [...] à la nature du pays de montagnes presque écossaises [...] où je le lisais »¹.

Allons, c'est donc bien encore, dans cette page éloquente de *Jocelyn*, les souvenirs de Milly qui affluent, d'un Milly transfiguré.

La maison d'enfance de Jocelyn, plus facilement encore on reconnaît en elle la maison de campagne des Lamartine. Voici son « vert seuil de mousse » (VII, 99 et *Confid.* IV, iv) ; voici cette « allée au couchant le long de la maison » (I, 135) ; voici le petit jardin, « champêtre enclos » (I, 481, et « *Milly* » V, 105, et *Confid.* IV, v) ; voici le bassin, qui n'était « qu'un petit réservoir creusé [...] dans le rocher » et dont l'eau « verte » était « stagnante » (*Confid.* IV, v) mais que *Jocelyn* embellit jusqu'à en faire un « bassin de marbre » (I, 483), un « bassin d'eau vive » (I, 459) ; voici même les « sycomores » (I, 445) dont parlent aussi les *Confidences* (IV, v). Enfin, dans la maison, les vers du poème évoquent le « vieux divan » (VII, 129) près duquel s'asseyait la mère de famille berçant son nouveau-né, ce vieux divan qu'on verra reparaitre dans les *Confidences* (III, iv) et dans la Préface des *Méditations*, en 1849².

*
* *

Nous voici venus à la question la plus ardue, celle du paysage alpestre de *Jocelyn* et de son degré d'authenticité.

Dès 1894, MM. Nicollet et Reymond publiaient sur ce sujet, à Grenoble, une intéressante étude : *Lamartine et les Alpes*. L'année suivante, Paul Maritain, dans les *Annales de l'Académie de Mâcon*³, discutait les conclusions des deux écrivains dauphinois. M. Paul Morillot, en 1901, examina à son tour le problème⁴, puis c'est M. Paul Hazard, en 1924⁵ ; M. G. Roth, dans la préface de l'édition

1. Magnifique pouvoir de cette imagination ! Ainsi Mâcon, dans ses hauts quartiers, paraît à Lamartine « une ville espagnole » (*Confid.* III) ; ainsi les plaines de la Bresse évoquent pour lui « les paysages de la Hollande ou les horizons de la Chine » (*ibid.* I, II) ; ainsi la Saône sera pareille au « Danube sortant de la Serbie » (*ibid.* I, XXVII) ; ainsi « le paysage des alentours immédiats de Mâcon a beaucoup de ressemblance avec les paysages [...] de la Lombardie ». (*Ibid.*, XXVIII). Quant aux collines du Mâconnais, elles sont « tout à fait semblables aux immortelles collines d'Arquà où vécut et mourut Pétrarque » (*ibid.*). A Ulbach, Lamartine affirmera que Milly offre très exactement l'aspect d'un paysage calabrais (Cf. Ulbach, *Lamartine*, 1883). L'Écosse, la Calabre, les collines d'Arquà, tout cela en un même lieu rassemblé ! Que de richesses pour l'œil, dans ce coin de terre !

2. Dans les *Confidences* c'est un « canapé de paille tressée » ; dans la préface des *Méditations*, c'est un « long canapé de velours d'Utrecht ». Ce dernier texte se rapproche assez étroitement des vers de *Jocelyn*.

Et près du vieux divan que la fleur nuançait

L'estrade où de son pied ma mère nous berçait (VII, 129-130).

Préface des *Méditations* : « Pendant que notre mère berçait du pied une de mes petites sœurs [...] et qu'elle allaitait l'autre sur un long canapé de velours d'Utrecht [etc.] ».

3. *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1895. T. XII, pp. 295 sqq.

« *Le paysage alpestre de Jocelyn* », dans R. C. C., mars-juillet 1901.

5. « *Les Alpes ou Vallombrosa* » dans *Studi critici in onore di G. A. Cesareo*, Palermo 1924.

Le J. de L.

20

qu'il a donnée de *Jocelyn* en 1925, et de nouveau, dans son ouvrage sur *Lamartine et la Savoie*¹, apporta sa contribution à la recherche qui nous occupe ; enfin Mlle Claire-Éliane Engel a consacré en 1930 un important chapitre de son livre : *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles à la montagne dans Jocelyn*.

Et pourtant, la lumière n'est toujours pas faite là-dessus bien clairement. Est-il donc impossible d'arriver à quelque certitude ? Peut-être, relisant une fois de plus les vers du poème, relevant une à une les indications qu'ils apportent, tenant compte du moindre détail, pourrions-nous tout de même deviner quelque chose de la vérité.

Le problème se subdivise de lui-même : où est la Grotte des Aigles ? où est Valneige ? Quelle distance les sépare l'un de l'autre ? Sont-ils tout proches, ou, au contraire, fort éloignés ?

Les premiers vers écrits par Jocelyn à la Grotte des Aigles (II, 396 sqq.) sont précédés des mots suivants : « De la Grotte des Aigles, au sommet des Alpes du Dauphiné ». C'est ainsi, du moins, que se présente le texte de l'édition ; mais les manuscrits révèlent quelques tâtonnements. Le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, qui nous offre le premier état du poème, porte d'abord : « 15 avril 1792 — de la caverne de***, au sommet du Pic du L., dans les Alpes »². Ces mots ont été biffés et remplacés par ceux-ci : « 15 avril 1792. De la caverne des Aigles³, au sommet du Mont-Chauve, dans les Alpes ». Les manuscrits Thomas et de Mâcon donnent : « De la caverne de***, au sommet des Alpes ». Ainsi, aucun des trois manuscrits du poème ne présente l'indication supplémentaire, ajoutée sur les épreuves sans doute : « au sommet des Alpes du Dauphiné ». La précision, reconnaissons-le, était superflue puisque nous lisons dans la Cinquième Époque (V, 68) que pour se rendre de la Grotte à Grenoble auprès de l'évêque emprisonné, Jocelyn sait qu'il lui faut seulement une demi-journée de marche.

La Grotte des Aigles n'est donc pas loin de Grenoble ; mais où, exactement ? « Au sommet du Mont-Chauve » ? Trompeuse information ; de Mont-Chauve il n'existe point, dans le Dauphiné⁴. « Au sommet du Pic du L. » ? Aucun pic de ce nom ne s'élève dans la région de Grenoble. Serait-ce la Dent du Loup, qui se dresse au-dessus de Sassenage, sur la rive gauche de l'Isère, à quelque dix kilomètres de Grenoble ? La conjecture peut séduire : Grotte des Aigles, Pic du Loup, le romanques ne manquerait point ; mais l'hypothèse, tout de même, a bien peu d'appuis ; ajoutons que la Dent du Loup est fort éloignée de ces glaciers supérieurs qui avoisinent la Grotte des Aigles ; et surtout, Lamartine a renoncé à ce « Pic du L. ».

Une seule chose est acquise : la Grotte est située quelque part dans les Alpes dauphinoises. « Au sommet », dit le poème ; et MM. Nicolet et Reymond,

1. G. Roth, *Lamartine et la Savoie*, Chambéry, 1927, pp. 300-307.

2. B. N. Lamartine, 12, p. 21. — Cette indication n'a pas été relevée par M. Maréchal dans son *Josselin inédit*.

3. Un peu plus loin, sur le même album (p. 29) on lit, avant les vers 543 sqq. « Grotte des Chèvres, 17 avril 1792 ».

4. Les cartes en témoignent ; M. Royer, le très distingué bibliothécaire de la ville de Grenoble, et M^{lle} C.-E. Engel ont bien voulu me confirmer l'un et l'autre qu'il n'y a pas, dans la toponymie des Alpes Dauphinoises de sommet portant ce nom.

prenant à la lettre ce terme, infèrent qu'il ne peut s'agir que de la chaîne de Belledonne, dont un point, qui porte d'ailleurs le nom de Sommet de Belledonne (2.987 m.), offre pour nous le triple avantage de dominer plusieurs lacs de haute altitude, d'être tout entouré de glaciers, et de n'être éloigné de Grenoble que de vingt kilomètres à peine, à vol d'oiseau. Les deux écrivains dauphinois, sans du reste aller jusqu'aux affirmations péremptoires, présentent des « noms possibles » pour le torrent qui défend le val des Aigles (ce serait l'Oursière) ainsi que pour le lac au bord duquel s'ouvre la Grotte (ce seraient les lacs Robert ou Doménon). On pourrait, me semble-t-il, penser aussi bien au lac Merlat, qui se trouve au pied du Pic du Chauvin (serait-ce là le « Mont-Chauve » ?), ou encore au lac Blanc qui repose au fond d'un cirque de glaciers, dominé, sur trois côtés, par le Rocher de l'Homme (2.545 m.), par le Sommet de Belledonne, et par la Grande Lance (2.873 m.). Il est vrai que tous ces lacs et leurs bords n'offrent guère l'aspect riant que prête Lamartine à sa vallée des aigles, et qu'on chercherait en vain sur les âpres flancs de ces cuvettes, les vieux chênes aux « bases colossales » (II, 675), les « hauts gazons » tremblants (II, 625), les beaux bois pleins d'oiseaux (IV, 87) que Jocelyn découvre dans ce vallon miraculeux... Il est vrai aussi, et la chose est plus grave, que Lamartine ne possédait, de cette région des Alpes, aucune connaissance directe, et que s'il avait bien, à dix-huit ans, visité Grenoble, il ignorait tout à fait Belledonne.

Et Valneige ? A s'en tenir strictement au texte de *Jocelyn*, Valneige serait juché

Sur un des verts plateaux des Alpes de Savoie (VI, 345)

voilà qui nous éloigne assez sérieusement de Grenoble ; il est vrai que la dénomination d'Alpes de Savoie ne comporte pas de très exactes limites. En 1789, la Savoie, terre étrangère, commençait à l'ouest et au Sud de Chambéry ; la frontière coupait en deux le massif de la Grande Chartreuse et traversait en biais la chaîne de Belledonne. En 1797, — c'est la date à laquelle Jocelyn est nommé curé de Valneige — la Savoie est terre française (depuis la Paix de Paris, 3 juin 1796). Valneige peut donc être, en principe, situé n'importe où entre Grenoble et le Léman.

Mais que savons-nous de plus sur la situation de ce village au nom fictif ? Qu'il est fort élevé, d'abord. Comme le Val des Aigles se cache « au sommet » des Alpes du Dauphiné, Valneige se dresse « au dernier plan des Alpes habité » et si haut que pendant huit mois la neige en interdit l'accès (VI, 239-242). De ce belvédère, adossé à des pics blancs de neige comme à une muraille de cristal (VI, 367-368), on voit, « à mille pieds au-dessous » de soi,

La grande plaine bleue avec ses routes blanches (VI, 358)

et des lacs, comme des miroirs (VI, 360). Les petits bergers, gardant leurs vaches « aux flancs de la montagne » aperçoivent distinctement, sur « le lac bleu » qui dort à leurs pieds, l'« essaim des voiles blanches » (IX, 945-964) et peuvent suivre le jeu des barques, sortant des « golfes verts » ou rentrant « dans les ports ».

Ces lacs, si vastes, avec leurs flotilles, que peuvent-ils être sinon les lacs d'Annecy, du Bourget, d'Aiguebelle peut-être. Pour qu'il soit possible de les apercevoir — et si bien ! — il faut que Valneige soit loin de Grenoble, près de Chambéry, logé quelque part au nord de l'Isère, peut-être sur ce Nivolet « d'étoiles couronné » dont Lamartine fait surgir l'image dans l'Harmonie dédiée à Xavier de Maistre.

L'embarras du chercheur est extrême. Nous avons, en effet, dans *Geneviève* un témoignage, explicite à souhait, de Lamartine, et qui ne permet pas de localiser Valneige dans la proximité du Bourget. Au chapitre XCVII de ce roman qui met en scène, comme on le sait, la servante de Jocelyn et nous conte sa douloureuse histoire, Lamartine situe expressément Valneige dans « le pâté de montagnes de la Chartreuse, entre Voiron et Saint-Laurent ».

Or, à la Neuvième Époque du poème, nous lisons qu'au temps de la « grande maladie » qui décime la population des vallées, Jocelyn descend chaque jour « à la ville ».

Je descends chaque jour et reviens chaque soir (IX, 1564).

Il y a donc une ville proche de Valneige, toute proche même, puisque Jocelyn y descend le matin, y passe toute la journée auprès des agonisants ou des morts, et remonte, quand vient la nuit, vers son presbytère. Et il ne s'agit point d'un village, mais d'une ville, avec plusieurs hôpitaux (IX, 1548), plusieurs paroisses (IX, 1551). Serait-ce donc Grenoble ? Mais nous avons vu, à la Sixième Époque, l'évêque de Grenoble prendre soin d'envoyer Jocelyn très loin, le plus loin possible (VI, 237), jusqu'en Savoie... Serait-ce Chambéry, alors ? Mais voici, dans *Geneviève* (CXXIII) ces lignes : « Un soir du dernier hiver, il vint ici un vieillard [...] demander à passer la nuit au presbytère [...]. M. le Curé était descendu à Grenoble [...] ». Et pour renforcer l'imbroglio, si nous nous reportons aux « Notes » de *Jocelyn*, nous y découvrons les révélations suivantes : « La scène principale de cet épisode se passe dans cette magnifique chaîne des Alpes qui noue la Savoie au Dauphiné, entre Grenoble et Chambéry, c'est là qu'est la Grande-Chartreuse [etc...] »¹.

Ainsi, plus de Belledonne, pour la Grotte des Aigles ; plus de Nivolet pour Valneige ! La Grotte, Valneige, tout se trouve situé dans le massif de la Grande-Chartreuse... Et d'ailleurs, une autre « Note » du poème² ajoute encore une confirmation ; cette « Note » s'intitule : « Le Torrent ; Pont naturel ». « L'auteur, dit le texte, s'est évidemment inspiré ici de la vue de ce magnifique torrent qui descend du lieu appelé Le Désert au village des Échelles [...] ». Tout cela s'ajuste parfaitement aux indications de la note précédente, comme au témoignage de *Geneviève*. Nous sommes bien toujours au même endroit des Alpes, dans les parages de la Grande Chartreuse. Enfin, si, ouvrant les *Confidences*, nous relisons l'épisode qui termine le Douzième et dernier livre, nous découvrons que c'est encore au même endroit, « dans la vallée des Échelles » (*Confid.* XII, xxvij) que Lamartine aperçut un jour la scène naïve et touchante des deux amants villageois, scène qui, déclare-t-il « n'est jamais depuis sortie de

1. Note II du premier volume, dans l'édition de 1836 ; la note est intitulée « Grotte des Aigles ».

2. Note IV du premier volume, 1836.

ma mémoire, [et] dont j'ai reproduit une partie dans le poème de *Jocelyn* » (*Ibid.* XXX)¹.

Mais alors, où sont les glaciers qui surplombent le lac ? La Grande-Chartreuse aurait-elle des glaciers permanents ?². Et ce lac des Aigles lui-même, où est-il ? Aucun lac, dans ces parages. Et cet autre lac, immense, que de Valneige on surplombe ?

A la Neuvième Époque, nous voyons mourir Laurence dans un village dont le nom nous est donné — un nom véritable cette fois : c'est Maltaverne. Maltaverne est-il situé près des Échelles ? près de Voiron ? sur la route de la Grande-Chartreuse ? Point. Maltaverne est bien loin de là, beaucoup plus au nord, entre Chamousset et Saint-Pierre d'Albigny, sur la rive gauche de l'Isère. Et cependant c'est de là qu'on vient chercher, dans sa paroisse, le curé de Valneige pour l'amener au chevet de l'agonisante (IX, 1017 sqq.) ; et il ne faudra aux « hommes des chalets » qui transporteront le corps de Laurence, que quelques heures pour parvenir de Maltaverne au Val des Aigles (IX, 1285 sqq.).

La cause est jugée. Ce Val des Aigles, qui se trouve être tout à la fois assez proche de Grenoble pour qu'on y puisse aller et qu'on en puisse revenir en une seule journée, et si peu distant de Maltaverne que quelques heures suffisent pour, de ce point, y parvenir, ce Val des Aigles n'a pas, ne saurait avoir, même sous un autre nom, d'existence concrète, d'authenticité géographique³ ; positivement, il est impossible.

Quant à Valneige, les contradictions invincibles auxquelles nous nous sommes heurtés lorsque nous avons voulu découvrir pour ce village de fantaisie un site certain, ou seulement vraisemblable, nous prouvent assez désormais qu'il est vain de pousser plus loin notre recherche : à la fois proche de Maltaverne et de Grenoble, enseveli huit mois de l'année sous la neige dans un pays de coteaux modérés (car, « entre Voiron et Saint-Laurent », l'altitude moyenne est de cinq cents mètres environ) surplombant un lac qui de cette région est invisible, Valneige, topographiquement, est aussi impossible que le Val des Aigles⁴.

Faut-il insister maintenant sur l'extravagance de la flore et de la faune du Val des Aigles ? Le grief est banal ; et de fait, il y a de quoi effarer le lecteur. Les glaciers sont à deux pas, et voici des chênes géants, des hêtres (II, 526), des coudriers (IV, 159). La giroflée pousse au bord du lac, mêlée à des câpriers (III, 387), tandis que sur les eaux de ce bassin alpestre où se reflètent les pics neigeux, le lotus ouvre sa fleur (II, 635). Les aigles, dont *Jocelyn* gobe les œufs

1. Cf. *Jocelyn*, III, 85-208.

2. Les neiges éternelles n'existent qu'à partir de 2.800 m. Le plus haut sommet du massif de la Grande-Chartreuse (le pic de Chamechaude) n'a que 2.087 m.

3. Ajoutons en outre que Lamartine qui place son Val des Aigles « au sommet des Alpes du Dauphiné » et le représente entouré de neiges éternelles (III, 5) et d'abîmes « où l'oreille écoute l'avalanche », (II, 643) n'en déclare pas moins, en toute simplicité, dans la Note VII du premier volume de *Jocelyn* (1836), que « le lac des aigles » est placé « beaucoup plus bas » que le lac du Mont Cenis.

4. Au surplus, dans ce massif de la Grande-Chartreuse, dépourvu de lacs, Lamartine invente même, « plus haut » que Valneige (IX, 294), un autre lac encore, qui n'est pas non plus celui du Val des Aigles et qui est assez grand pour nourrir des pêcheurs (IX, 307-309).

tout chauds (II, 529-530) voisaient avec les tourterelles et les cygnes sauvages (II, 639) ; des « troupeaux de chamois » galopent dans cette vallée surnaturelle, en même temps que des chevreuils (II, 652-654) et même, — merveilleuse rencontre ! — des « élans » (III, 497 et 541). Dans le lac, fort poissonneux, Jocelyn pêche à la ligne... (II, 533-534).

Les contemporains s'insurgèrent un peu, et Lamartine, qui sans doute ne se sentait pas pleinement rassuré sur la crédibilité de ses descriptions, avait glissé à la fin de son premier volume, une Note de trois lignes, sans titre (Note V) rédigée comme suit : « La végétation de ces parties inférieures (*sic*) des Alpes est la plus riche du monde sur un point donné ; elle compte trois mille espèces de végétaux [...] ». Et dans l'édition de 1850, l'extrême brièveté de ce texte fera place à une longue citation — que Lamartine apportera comme pièce justificative — d'un *Voyage aux Alpes*, par A. Le Clerc, et dans laquelle le poète feindra de trouver la preuve qu'il n'a nullement ajouté à la luxuriance de la nature alpestre

On a plus d'une fois remarqué également le tranquille illogisme avec lequel Lamartine, après nous avoir dépeint l'aridité de Valneige et ses « étroites pentes » semées de blocs de granit, qui permettent « à peine » aux paysans de « gratter la terre » (VI, 349-352), nous fait assister à une scène de labour évoquant l'image d'une terre abondante et féconde, et nous montre, plus haut encore que Valneige, un bien curieux spectacle : des sapins, à mi-côte, et « tout en haut », des « bouquets circulaires »

De chataîgniers croulants, de chênes séculaires (IX, 297-299).

Tout cela, je pense, est assez convaincant : Lamartine n'avait dans l'esprit aucune idée précise du site de Valneige pas plus que de celui du Val des Aigles ; il localisait vaguement ces contrées de rêve dans le massif de la Grande-Chartreuse, quelque part dans ces solitudes dont il avait aperçu, jadis, de la route qui mène au monastère, l'aspect sauvage et pathétique.

Il avait en effet gardé de cette excursion, faite par lui en compagnie de Madame de Barol, le 3 août 1823, un profond souvenir. « La route est ma foi du grand beau », avait-il écrit à Virieu au retour¹ ; et dans le Commentaire qu'il ajoutera, pour l'Édition des Souscripteurs, à sa Méditation « improvisée à la Grande-Chartreuse », il reviendra sur ces « trois heures d'extase » que lui avait apportées ce spectacle. Je veux bien qu'il y ait là un peu de cet excès verbal auquel il faut s'accoutumer dans la prose lamartinienne, et je ne suis pas sûr tout à fait de l'authenticité de cet orage, « avec ses foudres et ses ruissellements de feu », qui auraient enveloppé Lamartine et sa compagne à leur descente du couvent, ni surtout de cet arc-en-ciel, si poétique, qui vint dessiner « comme une arche céleste au-dessus de la roche concave où Madame de B[arol], collée à la muraille de granit, déroulait ses cheveux au vent pour les sécher ». Mais il est néanmoins probable que Lamartine, peu accoutumé aux splendeurs secrètes de la montagne, et même, comme presque tous ses contemporains, complètement étranger à la réelle atmosphère alpestre, éprouva ce jour-là, dans ce premier contact avec la montagne un peu sombre, un peu difficile, d'inoubliables impressions.

1. Lettre à Virieu, 6 août 1823.

Il faut bien songer en effet que la montagne, à cette date, s'entourait encore des mille prestiges de l'inconnu, et que ce que nous nommons aujourd'hui promenade s'appelait alors exploration. Sans doute, la mode était-elle, dès la fin du XVIII^e siècle, de se rendre à Chamouny, de s'élever même au Montanvers ; sans doute, une littérature alpestre déjà était éclos¹ ; mais il n'en reste pas moins qu'une excursion dans les montagnes fournissait encore, à ceux des écrivains qui se risquaient à l'entreprendre, la matière aussitôt d'une publication. Et C.-E. Engel, prenant texte des « Notes » de *Jocelyn*, qui commentent, à l'usage du lecteur, les particularités des phénomènes alpestres : glaciers, avalanches, cascades, etc... remarque très justement : « On peut ainsi juger avec quelle lenteur ces connaissances pénétraient dans la masse du public »².

D'ailleurs, si les montagnes de la Suisse et celles de la Haute-Savoie ont eu déjà, en 1836, bon nombre d'explorateurs éloquents, le Dauphiné demeure fort peu visité et littérairement, à peu près inexploité³.

On s'étonnera donc moins du ravissement de Lamartine découvrant, en août 1823, sur le chemin de la Grande-Chartreuse, des spectacles pour lui tout nouveaux. Pour la première fois, il s'enfonçait dans les replis de la montagne ; ce n'étaient point, assurément, les ascensions de W. Coxe, dont il avait dû lire les récits, ni même les escalades de Sénancour ; à *Jocelyn*, il prêtera une gymnastique (II, 485 sqq.) dont je doute qu'il ait lui-même fait l'essai, mais qu'il se représente aisément, rien qu'en levant la tête et en contemplant la muraille des roches, ou bien en rêvant, la veille de sa visite au cloître, « accoudé à la fenêtre de cette chaumière » où il a passé la nuit (Cette « chaumière » étant vraisemblablement quelque auberge de Saint-Laurent du Pont), et d'où il entendait « les bruits d'eaux », de chutes de rochers, de roulement d'avalanches »⁴ qui sortaient des gorges où il devait entrer le lendemain.

Vingt ans après, alors qu'il aura vu de près le Liban, les Pyrénées, les Alpes Bernoises, Lamartine écrira encore, au souvenir de cette visite à la Grande Chartreuse : « Il n'y a pas de coupures de rochers plus profondes, de détours de route plus inattendus, de ponts plus hardis et plus tremblants sur des abîmes d'écume, de torrents plus verdâtres [...] au fond des puits de granit

1. Cf. *infra*, p' 477 sqq.

2. Cf. C. E. Engel, *op. cit.*, p. 168.

3. Faujas de Saint-Fond en avait donné cependant en 1781 une description. Ducis, le 20 novembre 1784 parlait à Thomas des « montagnes affreuses » qu'il venait de traverser « depuis Chambéry jusqu'aux Échelles ». (Ducis. O. C., 1813. T. III, p. 396). Les Échelles sont également nommées dans *Corinne* (XIX, V), car Oswald et Lucile y passent, et dans le *Journal de Voyage en Italie* de Chateaubriand (publié en décembre 1826).

4. Sur ce dernier point, son imagination l'aide un peu. La montée au monastère de la Chartreuse faisait encore, en 1835, aux voyageurs peu initiés à la montagne, l'effet d'une expédition bouleversante. Témoin de fragment d'une lettre écrite par Ozanam, le 23 septembre 1835 : « Là, dans les montagnes qui forment le marchepied des Alpes, au milieu d'une nature magnifique, au bout d'un vallon entrecoupé de torrents et de cascades, bordé d'une végétation luxuriante et majestueuse, au milieu d'un creux de rochers, les uns sombres et arides, les autres couverts de mousse et de fleuve, au pied de pics élevés et couverts de neige, se trouve la Grande-Chartreuse ». — Ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une description en prose du Val des Aigles ? (Cf. *Lettres* de F. Ozanam, 1865. T. I, p. 148).

luisants [...], d'écumes plus bouillonnantes et plus laiteuses pulvérisées par leur chute [...] dans toutes les Alpes et dans tous les Apennins »¹.



Lorsque Lamartine compose *Jocelyn*, que connaît-il de la montagne, outre les sentiers de la Grande-Chartreuse ? De Milly, il a contemplé, dans sa petite enfance, ces Alpes dont il voyait, au fond de l'horizon, briller parfois les neiges éternelles (*Confid.* VII, 1). Belley lui a paru un paysage « tout alpestre » (*Ibid.* VI, IV) avec « ses torrents, ses cascades, ses ruines sous les rochers, ses châlets sous les sapins »². Il est allé, à l'automne de 1808, au château de son ami Guichard de Bienassis, dans l'Isère ; avec lui, et Virieu, il s'est rendu en voiture jusqu'à Grenoble, en passant par Voiron et Voreppe. En 1811, au mois de juillet, il a abordé, cette fois pour tout de bon, les Alpes, en accompagnant ses cousins Haste qui portaient pour l'Italie. Il a traversé Chambéry, longé l'Isère, suivi la vallée de l'Arc et franchi le Mont-Cenis. Les Alpes, écrit-il à Virieu, de Bologne, ont « passé [son] imagination »³. Les *Confidences* parleront rapidement du « délire » dont il a été saisi devant la « magnificence de la nature », pendant ce voyage qui l'a conduit, dit-il, « sur les glaciers du Simplon » (*Confid.* VII, 1). Au retour, effectivement, il a pris la route du Simplon, — admirant la masse glacée du Mont-Rose — pour redescendre sur la vallée du Rhône et gagner Lausanne et Genève par Sion.

En 1815, il franchit à pied le Jura et voit, de Saint-Cergues, puis de Nernier, en face de lui, de l'autre côté du Léman, la chaîne neigeuse des cimes que domine le Mont-Blanc. En 1816, le voici à Aix, au bord du Bourget, devant la Dent du Chat qui dresse à 1.700 mètres sa pointe au-dessus du lac. Il regarde ces « aigles, aux plumes grisâtres, [qui] planent sans cesse au-dessus des rochers et des barques » (*Raphaël*, II) ; il remarque, sur la vallée, « des silences comme l'oreille n'en perçoit jamais ailleurs » (*Ibid.* V) ; il a parcouru « les sites sauvages et alpestres des montagnes [qui s'élèvent] du côté de l'Italie » (*Ibid.* IX) ; il lui est arrivé même, paraît-il, de jouer au chasseur des monts et de revêtir les guêtres de cuir que portent ceux qui traquent les chamois (*Ibid.* XXXIX) ; avec Julie Charles, il est allé « jusqu'aux derniers chalets » sur les pentes, là où « le vent glacial [...] avait déjà brûlé la pointe des herbes » (*Ibid.* LV) ; ils ont vu ensemble « l'arc-en-ciel des cascades » (*Ibid.* XL), des « sites

1. Commentaire de la pièce XXV des *Secondes Méditations*. — Sous l'effet de son imagination, Lamartine voit le couvent situé « au bord des neiges », « sur le sommet des monts » (str. 3). La dernière ligne du Commentaire fait une allusion légère, obscure, à « d'autres vers sur le même sujet » que Lamartine aurait écrits au retour de son excursion du 3 août 1823. Ces « autres vers » ne seraient-ils pas ceux de la *Méditation* intitulée « *La Solitude* » et qui évoque des solitaires vivant sur les monts ? Les vers 16-38 paraissent bien être une description lyrique du chemin qui mène de Saint-Laurent au monastère. Le 20 août 1823, de Mâcon, Lamartine annonce à Virieu qu'il va porter à Paris le manuscrit de son deuxième volume de *Méditations*. Il n'est pas impossible qu'entre le 3 et le 20 août, Lamartine ait composé ces vers qui n'étaient pas de trop pour grossir un volume qu'il avait eu bien du mal à constituer.

2. M. L. Cognat dans son étude sur *l'Éducation de Lamartine* (L. C., 10 avril 1903) n'hésite pas à affirmer que « tous ces paysages [de Belley] devaient servir plus tard de cadre au poème de *Jocelyn* ».

3. Le carnet de Voyage de Lamartine qu'a publié M. Doumic (L. C., 25 juillet 1908) est muet sur la traversée des Alpes.

sublimes ou gracieux », des « masures désertes [...] suspendues entre les abîmes et les nuages aux corniches saillantes des montagnes » (*Ibid.* XLIII)...

Il est permis de supposer que Lamartine ne vit pas, en 1816, tant de choses, et n'eut pas l'occasion de faire tant de promenades en montagne avec Julie Charles, pendant les quinze ou seize jours d'octobre qui virent naître et grandir son amour. Julie, du reste, fragile, blessée, devait préférer les reposantes promenades en barque aux fatigues des sentiers trop ardues. Mais Lamartine, après 1816, est revenu sept fois encore à Aix, et parfois, comme en 1821, pour de longs séjours¹.

Il avait fait, en 1820, l'ascension du Salève, avec sa jeune femme. La Dédicace de *Childe Harold* rappelle, en vers, pour Marianne, cette promenade qu'il se plaît à parer des prestiges du danger :

Te souviens-tu du jour où, gravissant la cîme
Du Salève aux flancs azurés,
Dans un étroit sentier qui pend sur un abîme
Nous posions en tremblant nos pas mal assurés ?

Au début de juin 1820, pour se rendre à son poste de Naples, il passe le Mont-Cenis, comme en 1811, et le franchit encore un an après, à la même époque, au retour. En juillet 1824, il va de nouveau en Suisse, dans la Suisse plate d'Argovie, aux eaux de Schinznach. « Triste gîte, pays plat [...] ennui profond et mauvais temps », voilà tout son enthousiasme, à l'arrivée du moins² ; mais il est « assez près ce qui est beau³ », et il a l'intention d'aller au Righi⁴.

Il revoit le Mont-Cenis lorsqu'il gagne Florence, en septembre 1825 : « Les Alpes étaient superbes, sans neige et sans vent » dit-il à sa mère⁵. Cette route, il la parcourt encore trois fois, en mai et en juillet 1826 puis en août 1828, et il retient le nom d'un des relais où l'on changeait les chevaux de sa voiture : Maltaverne, un beau nom sombre et d'assez mauvaise mine, qui conviendra à merveille pour le lieu du trépas romanesque de Laurence.

N'oublions point, dans cette revue des tableaux de montagne que Lamartine

1. Cette année là, Lamartine passa près de quatre mois à Aix, des premiers jours de juin au 17 septembre. En 1825, le 10 juillet, il écrira, d'Aix, à Genoude : « Nous venons de passer deux mois délicieux sur les lacs et dans les montagnes ». (*Corresp.*, éd. in-8°. T. III, p. 347). En 1830, pendant son séjour aux bords du Bourget, Lamartine fit, en haute montagne, une rapide incursion ; nous n'avons pas de renseignements précis sur son itinéraire. Le 13 juillet, il annonçait à Nodier : « Je pars [...] pour les montagnes de la Savoie, la Suisse, Chamouni, le Saint-Bernard, la vallée d'Aoste et les lacs italiens » (R. D. M., 15 août 1908) ; le 17 il disait à Hugo « Je suis à Aix pour quelques jours ; de là au Saint-Bernard et à Côme et Lugano » (*Annales*, 13 juin 1920) ; le 29 il n'est pas encore parti, mais il fait savoir à Virieu qu'il part « lundi pour Chamouny, pour cinq ou six jours ». Et il ajoute : « je reviendrai ici d'où je repartirai pour la vallée d'Aoste ».

2. Cf. lettre à Virieu, 3 juillet 1824.

3. *Ibid.*

4. Rien ne nous assure que Lamartine exécuta son dessein. Une lettre de 1841 laisserait assez bien supposer qu'il ne vit pas, de près, en 1824, les grandes cimes de l'Oberland. De Genève, en juillet 1841, il écrit en effet à sa femme : « Nous sommes revenus ce matin de Thoune, Berne, Interlaken, Brienz et la Sementhal. Superbe ! Superbe ! guéri à jamais des Pyrénées ; ce sont des taupinières sublimes. Celles-ci seules sont des montagnes [...] ». (Cf. G. Lanson. Ed. critique des *Méditations*, 1915, appendice IV, p. 589).

5. R. B., 29 février 1896.

eut sous les yeux jusqu'au moment où il écrivit *Jocelyn*, les hauteurs de l'Apennin toscan qui formaient à Florence son horizon quotidien : le Calvana, tout près de Prato, s'élève à mille mètres et le Cimone qui n'est pas bien loin, dépasse les deux mille. Nous savons d'ailleurs qu'en fait d'altitude, Lamartine n'est pas exigeant et qu'il se persuade sans peine d'être en des lieux sublimes. L'abbaye de Vallombreuse n'est qu'à neuf cent mètres, et blottie entre de sombres croupes boisées ; n'importe. Lamartine la voit « au sommet des Apennins, derrière un rempart de rochers, de précipices, de torrents »¹. Ses lettres de Florence nous le montrent se promenant souvent sur les Montenero : « c'est une belle chose que ces montagnes sauvages, noires et vertes », disait-il à Virieu (14 juin 1827).

Enfin il y eut l'Orient, c'est-à-dire, derrière Beyrouth, le Liban et l'Anti-Liban. A cela, on ne songe guère, et pourtant je crois fort que c'est en Syrie seulement que Lamartine, qui jusqu'alors n'avait fait que frôler la montagne, l'aborde véritablement, et précisément à l'heure où le poème est déjà commencé qui doit comporter tant de scènes, tant de descriptions alpestres. Lamartine pénètre d'ailleurs dans les monts du Liban quand l'hiver vient à peine de finir, et « ces Alpes » — c'est là sa propre expression² — sont encore chargées de neige au point que le jour où il lui faut franchir, entre Zarklé et Hammana, cette « vallée supérieure où nous ne voyions, raconte-t-il [...] que la neige sous nos pas et le ciel sur nos têtes », il lui semble qu'il est « au sommet du Mont-Blanc » ; c'est d'abord, sur le chemin d'Hammana, cette « gorge noire et profonde, creusée presque comme une grotte », avec, au fond de « son obscurité, [le] sillon mobile et lumineux » du torrent ; puis il accomplit une marche périlleuse, sur une corniche rendue glissante par la poussière humide des cascades ; au retour de Balbek, il passe une nuit en pleine montagne, dans l'Anti-Liban ; « les neiges, écrit-il, ne sont qu'à cinquante pas au-dessus de nos têtes » ; « couverts d'un manteau et d'une épaisse couverture de laine, nous ne pouvions supporter la morsure de cet air glacé » ; après Zarklé, « la route ordinaire [étant] interceptée par la prodigieuse quantité de neige tombée pendant l'hiver », Lamartine et sa caravane ont dû emprunter, sous la conduite des guides, des « sentiers inconnus » ; il connaît alors l'ensevelissement dans les nuages, si denses qu'il ne voit pas ses compagnons, à quelques mètres devant lui, la fatigue d'une montée sous la neige tombant « à larges flocons », le hurlement du vent entre les rochers, le danger des chutes de pierres³.

Cette fois, Lamartine aura connu de la montagne autre chose que des panoramas lointains ou de confortables promenades ; et *Jocelyn* va s'enrichir de ces découvertes.

*
* *
*

Dans la Quatrième Époque du poème, la tempête de neige est très certainement décrite à l'aide des souvenirs de la traversée du Liban ; Lamartine com-

1. Commentaire de l'Harmonie « *A l'abbaye de Vallombreuse* ».

2. *Voyage en Orient* dans Lamartine O. C., 1860. T. VII, p. 272. — « Ce sont les Alpes sous le ciel d'Asie » déclare-t-il ailleurs encore. (T. VI, p. 165) ; et dans le même passage, il compare « les collines de Beyrouth » aux contre-forts des Alpes dans les environs « de Grenoble ou de Chambéry ». (*Ibid.*, p. 166).

3. Pour toutes ces citations, cf. *Voyage en Orient* dans O. C., 1860. T. VII, pp. 248, 149, 150, 192, 245.

pose ces pages au mois d'octobre 1834, dix-huit mois seulement après cette expérience sévère¹. Voici bien cette obscurité qui se répand sur toutes choses, alors que le jour commence à peine : « Le ciel se couvrait de nuages pâles qui interceptaient déjà [...] la lumière quoique le jour fût peu avancé [...]. La nuit devenait de plus en plus noire » raconte le *Voyage en Orient* (1860. T. VII, p. 244) ; et dans *Jocelyn* :

Le ciel s'était sali comme un dôme d'étain,
Il éteignait le jour qui s'efforçait d'éclore
Et ramenait la nuit une heure après l'aurore. (IV, 632-634)

Le vent se lève, brassant les nuages sans les disperser : *Voyage* (p. 245) : « Nous étions complètement noyés dans ces vagues roulantes de nuages [...]. Les vents [...] passaient comme des foudres, [...] roulant [...] des masses de neige et des volées de pierres, et même d'assez gros blocs de roche, de même que si la bouche d'un canon les avait lancés ». *Jocelyn* (IV, 635-638) :

Le vent que les brouillards paraissaient renfermer
En remuait les flots comme une lourde mer ;
Il éclatait parfois, dans le choc des orages
Comme un coup de canon tiré dans les nuages.

La tempête déchaîne toute sa violence ; *Voyage* (p. 246) : « Les tourbillons de vent remplissaient toute la gorge où nous étions de neige tournoyante qui s'élevait en colonne jusqu'au ciel, et retombait en nappes immenses comme l'écume des grandes vagues sur les écueils [...] » ; *Jocelyn* (IV, 661-664) :

[...] l'ouragan s'échappe et de toutes les crêtes
Fait voler dans les fonds l'écume des tempêtes,
La lance en poudre, en flots immenses, tournoyants,
Comble l'étroit ravin [etc...]

et plus loin (IV, 681-687) « je voyais, dit *Jocelyn*, les lames colossales [de la neige]

Se heurter, se briser [.....]
Jusqu'au ciel obscurci jaillir en gerbes immense
Tournoyer en nuage et tomber [.....]

Lamartine s'est réfugié à l'abri d'un bloc de rocher qui « tremblait comme un troc d'arbre secoué par la rafale » (*Voyage*, p. 247). Ainsi *Jocelyn* s'abrite sous des rochers

Qui tremblaient comme un cap que la mer déracine (IV, 670).

On s'est montré surpris, parfois, et à juste titre, de cet « arc-en-ciel » déconcertant dont le poème, un peu plus haut, a dressé devant nous l'image (IV, 221 sqq.)

1. Et quelques mois seulement (trois ou quatre, ou même moins peut-être) après en avoir mis au net le récit pour l'édition du *Voyage*.

Vois-tu l'arc-en-ciel dans sa couche
 Frémir au rayon qui le touche
 Comme un serpent dans son sommeil ?
 [.....]
 C'est le nid où sur la montagne
 Ce serpent du ciel vient muer
 [.....]
 Vois comme en changeante spirale
 Il noue, il concentre, il étale
 Ses tronçons d'orange et de bleu

Le *Voyage en Orient* nous apporte l'original de ce surprenant phénomène, que l'on aurait pu croire supposé : après la dure journée de tempête que Lamartine et ses compagnons avaient traversée, le vent tomba, et ils virent au matin, briller « les rayons éclatants d'un soleil serein sur la neige » (*Voyage*, p. 247). De même, dans *Jocelyn* (IV, 713 sqq.)

Enfin le vent tomba ; le jour teignit les nues,
 Sa lueur m'éclaira des plages inconnues
 [.....]
 J'orientai mon œil au soleil éclatant

C'est alors que, reprenant sa marche, Lamartine aperçut « un phénomène de la nature [...] qui [le] frappa comme une belle image » et qu'il n'avait « encore jamais observé » : « Tout à fait au sommet du Liban, sur les flancs d'un mamelon abrité à demi du soleil du matin, je vis un magnifique arc-en-ciel, non pas élané en pont aérien, et unissant le ciel à la cime de la montagne, mais couché sur la neige et roulé en cercles concentriques comme un serpent aux couleurs éclatantes ; c'était comme le nid de l'arc-en-ciel surpris à la cime la plus inaccessible du Liban. A mesure que le soleil montait et rasait de ses rayons blancs le mamelon, les cercles de l'arc-en-ciel aux mille couleurs ondoyantes semblaient remuer et se soulever ; l'extrémité de ces volutes lumineuses s'élevait en effet de la terre, montait vers le ciel, de quelques toises, comme si elle eût essayé de s'élancer vers le soleil et fondait en vapeurs blanchâtres et en perles liquides qui retombaient autour de nous »¹ (*Voyage*, pp. 248-249). Nous avons reconnu la fantastique spirale que Laurence et Jocelyn découvrent sur les pentes de neige qui dominent le Val des Aigles.

C'est encore au cours du même trajet à travers le Liban que Lamartine admire, au-dessus de Zarklé, au moment de la fonte des neiges, l'immense ruissellement des eaux descendant des hauteurs et formant d'innombrables « torrents sans lits ». « Nous en passâmes, écrit-il, une trentaine au moins [...]. Ils courent sur des pentes si rapides qu'ils n'ont pas le temps de se creuser un lit ; c'est un rideau d'écume qui glisse sur le roc nu et qui passe avec la rapidité des ailes de l'oiseau ». (*Voyage*, p. 244). Poétiquement transposé, ce spectacle reparaitra dans *Jocelyn* (IV, 35 sqq.) :

1. Les renseignements qui m'ont été communiqués par des physiciens attestent que le phénomène décrit ici par Lamartine est parfaitement connu ; les cristaux de neige, soulevés par une légère brise, jouent le rôle de prismes mobiles et font subir à la lumière une réfraction totale. Le phénomène peut se produire même à une faible altitude pourvu que le terrain soit accidenté.

La neige qui fondait au tact du rayon rose
 [.....]
 Distillait des rochers [.....]
 Puis en mille filets ces gouttes rassemblées
 Allaient chercher leur lit dans le creux des vallées,
 Y couraient au hasard des pentes, sur leurs flancs,
 Y déplaient leur nappe ou leurs longs rubans blancs
 Y gazouillaient en foule en mille voix légères
 Comme des vols d'oiseaux cachés sous les fougères.

La splendeur du printemps, décrite en des pages inoubliables, à la Quatrième Époque du poème, l'étourdissement de la lumière et des parfums, le délire païen qui monte de la terre et des herbes dans le bourdonnement de la vie ressuscitée, tout cela, qui donne alors aux vers de *Jocelyn* une note d'ivresse extasiée, c'est encore dans ses récents souvenirs du Voyage d'Orient que Lamartine en a puisé la véridique image. Est-il besoin de citer le célèbre passage du poème ?

Il est des jours de luxe et de saison choisie
 [etc...] (IV, 15 sqq.).

Il y a là quelque deux cents vers qui sont parmi les plus beaux que Lamartine ait jamais écrits. Écoutons-le nous dire en prose ce que ses vers, deux ans plus tard, reprendront magnifiquement :

« 10 novembre 1832 — [...] ce matin je suis allé de bonne heure avec Julia sur la colline que les grecs nomment San-Dimitri, à une lieue environ de Beyrouth, en se rapprochant du Liban [...]. J'avais rêvé Eden ; je puis dire que je l'ai vu [...]. C'est une vallée supérieure, ouverte de l'orient à l'occident, et encaissée dans les plis de la dernière chaîne de collines qui s'avance sur la grande vallée où coule le Nar-Beyrouth. Rien ne peut décrire la prodigieuse végétation qui tapisse son lit et ses flancs [...] C'est un tapis touffu, d'un ou deux pieds d'épaisseur ¹, un velours de végétation serré, nuancé de teintes et de couleurs, semé partout de bouquets de fleurs inconnues, aux mille formes, aux mille odeurs, qui tantôt dorment immobiles [...] tantôt, quand la brise de la mer vient à glisser sur elles, se relèvent comme la soie d'un animal qu'on caresse à rebrousse-poil, et ressemblent à un fleuve de verdure et de fleurs qui ruissellerait à vagues parfumées ². Il s'en échappe alors des bouffées d'odeurs enivrantes, des multitudes d'insectes aux ailes colorées, des oiseaux innombrables qui vont se percher sur les arbres voisins ; l'air est rempli de leurs voix qui se répondent, du bourdonnement des essaims de guêpes et d'abeilles et de ce sourd murmure de la terre au printemps que l'on prend, avec raison peut-être, pour le bruit sensible des mille végétations de sa surface [...]. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu tant de vie, dans la nature, accu

1. *Jocelyn*. IV, 103-104.

Chaque fois que nos pieds tombaient dans la verdure
 Les herbes nous montaient jusques à la ceinture

2. *Ibid.* IV, 94.

Ondoyaient comme un lac aux flots verts et mouvants

mulée et débordant dans un si petit espace. Nous suivîmes cette vallée dans toute sa longueur [...], donnant ça et là un coup dans l'herbe avec la main pour en faire jaillir les gouttes de rosée, les bouffées d'odeurs, et les nuages d'insectes qui s'élevaient de son sein comme de la poussière d'or »¹ (*Voyage*, p. 75).

Et si l'on remarque que cette « vallée supérieure » avait pour horizon « les cimes brillantes de neige » du Liban, lumineuses « pyramides [...] allant s'enfoncer, comme des cônes d'argents, dans les profondeurs du ciel »², qu'une « caverne » s'ouvrait au flanc de la montagne, et que Lamartine aperçut même, nous dit-il, « deux gazelles [qui] s'étaient réfugiées là au bruit de nos pas »³, il est bien difficile de ne pas reconnaître dans ce vallon caché près de la colline San-Dimitri, le modèle qui, au moins pour une part (car le lac y manque), a servi au poète pour sa description du « vallon de délices » (*Joc.* II, 600) blotti « au sommet des Alpes ».

Valneige n'est pas non plus sans devoir quelques traits aux paysages de la Syrie. Ces lacs que l'on aperçoit dans la plaine, au-dessous du village dont Jocelyn est le pasteur (VI, 360), ne seraient-ils pas ces « petits lacs brillants », formés par le Nar-Beyrouth, que Lamartine voyait à ses pieds, du haut de la colline (*Voyage*, p. 77)? ou bien encore, ce « morceau de la mer de Syrie » qu'il distinguait, semblable à « un lac », depuis la cime des murailles de roches qui surplombent la vallée des Saints (*Voyage*, p. 274)? Et si, de Valneige on découvre « à travers les branches de noyer » (IX, 807), sur les « lacs lointains », les barques aux « blanches ailes » (IX, 957), ne serait-ce pas en souvenir du tableau qui s'offrit aux yeux du poète, le jour de cette merveilleuse et dernière promenade qu'il fit avec sa fille, lorsqu'il prenait plaisir, à travers « les rideaux d'arbres » de la colline, « à voir les voiles des vaisseaux, qui étaient en réalité, dit-il, à quatre ou cinq lieues de nous, glisser lentement d'un arbre à l'autre comme s'ils eussent navigué sur un lac » ? (*Voyage*, pp. 74-75). Et telle était

1. *Ibid.*, 105 sqq.

Des flots d'air embaumé se répandaient sur nous,
Des nuages ailés partaient de nos genoux,
Insectes, papillons, essaims nageant de mouches
[etc...]

Cf. également. *Ibid.*, II, 625 sqq.

Hauts gazons où sur l'or nagent les papillons
[.....]
Herbe que chaque brise en molles vagues roule
Répandant mille odeurs sous mon pied qui les foule
[etc...]

et 655 sqq.

Vols d'insectes dorés et bourdonnement d'ailes,
De leurs prismes flottants semant les étincelles,
Fleurs partout sous mes pas et parfums dans les airs
[etc...]

2. *Ibid.* II, 605 sqq.

Ici des pics glacés qui ne fondent jamais
L'entourent à demi de leurs neigeux sommets
[.....]
Cimes, dans l'éther bleu noyant leur flèche blanche

3. Dans *Jocelyn* les deux gazelles sont devenues des chamois et des chevreuils ; et Laurence a sa biche familière.

« la transparence de l'air » que le golfe lui semblait « comme à [ses] pieds », le golfe, avec ses navires, pareils à « de grands oiseaux blancs » (*Voyage*, pp. 274 et 79)¹.

Le ronflement des cascades, Lamartine l'a écouté aussi dans les gorges du Liban, semblable à un « tonnerre éternel » (*Voyage*, p. 274). Ce pont de fortune, établi avec des sapins crus jetés en travers de l'abîme, et grâce auquel la « pauvre sœur » peut franchir le torrent et aller quérir Laurence à la grotte (V, 555 sqq.), peut-être l'idée en est-elle venue à Lamartine au souvenir de ce qu'il avait vu, devant Hammana : ce village défendu par « deux profonds torrents, encaissés dans les roches » et qu'on passe « sur quelques troncs de sapins où l'on a jeté un peu de terre, sans parapet ». (*Voyage*, p. 151). — Enfin, cette note énigmatique qu'on lit dans le manuscrit du poème (au verso de la couverture de l'album qui contient la « confession de Laurence », épisode composé en Orient) : « *Les orgues dans la vallée des eaux* », peut-être s'éclaire-t-elle un peu à la lecture de ces lignes du *Voyage en Orient*, évoquant la vallée d'Hammana : « Les eaux [...] tombaient de toutes les corniches des deux montagnes, et jaillissaient en écume de toutes les fentes des rochers [...] ; leur bruit, semblable à celui des tuyaux d'orgue dans une cathédrale, résonnait de partout et assourdissait l'oreille [...] ». (*Voyage*, p. 150).

N'allons point cependant au delà de nos certitudes. Qu'il nous suffise d'avoir établi l'existence de cet afflux des souvenirs d'Orient dans les descriptions alpêtres de *Jocelyn*². Aux Alpes du Dauphiné, qu'il connaissait mal, Lamartine a substitué en pensée le Liban.

Il n'en reste pas moins que d'autres souvenirs de paysages réellement observés par lui, ont certainement traversé la mémoire du poète. Le lac du Val des Aigles, d'où vient-il ? La « Note » de *Jocelyn*, à laquelle nous avons fait allusion déjà, laisse clairement entendre que ce lac, quelque part, existe. Parlant des lacs du Saint-Bernard et du Mont-Cenis, Lamartine déclare : « Il est rare que des arbres végètent à ces hauteurs. Le lac des Aigles, placé beaucoup plus bas, est dominé en effet par quelques groupes de sapins ». Nous avons vu qu'il fallait renoncer à chercher du côté de Beyrouth, comme aussi dans la région de la Grande Chartreuse ; force nous est de nous contenter de conjectures : ne s'agirait-il pas tout de même du lac du Mont-Cenis que Lamartine a vu, de près, six fois au moins ? ou peut-être encore, « beaucoup plus bas », effectivement,

1. Lamartine a noté ailleurs une impression toute semblable qu'il avait reçue, en 1820, sur le rocher de la Sentinella, dans la baie de Naples. Des hauteurs de l'île, il avait vu la mer « luire à ses pieds » à travers les arbres. De là haut, dit-il, « les voiles qui glissent sur cette surface d'un bleu vif, comme un second ciel, ressemblent à des ailes de colombes blanches qui volent en silence, d'arbre en arbre, parmi les oliviers » (C. F. L. Ent. 123. T. XXI, p. 197). De Naples, le 25 novembre 1820, il avait parlé de ces barques « dont les deux petites voiles latines ressemblent aux ailes blanches des hirondelles de mer ». On voit de même dans « Les laboureurs » (*Joc.* IX, 306-307).

[...] glisser sous le vent la barque à l'aile blanche
Comme une aile d'oiseau passant de branche en branche.

2. Petit de Julleville (*Histoire de la Littérature française*, 1899. T. VII, p. 223) et Pierre Moreau (*Lamartine*, 1911, p. 43, note) avaient noté que des souvenirs de Syrie se trouvaient mêlés à la description du printemps sur le Val des Aigles.

serait-ce au lac Paladru qu'a songé le poète, ce lac, situé à l'ouest des Échelles et tout près du Grand Lemps, où demeurerait Virieu ? ¹.

Et la grotte ? Est-il bien sûr que Lamartine ait eu dans l'esprit le souvenir authentique d'une grotte qu'il aurait visitée ? Certes, il y a, dans la longue description de la Caverne des Aigles qu'offre la Deuxième Époque (II, 659-754) une grande part de fantaisie et de pure imagination ; mais des grottes, de vastes grottes, Lamartine en connaît plus d'une ; et d'abord cette grotte du Monsard, au-dessus de Milly, dont il est parlé dans les *Confidences* (IV, II) ; les petits bergers ont vu des aigles planer autour d'elle ; l'accès en est malaisé ; l'on n'y peut pénétrer qu'en rampant ², mais, « la voûte s'élargissant et s'élevant tout à coup ³ », on parvient dans une « vaste salle souterraine » où dort « un petit bassin d'eau limpide [...] ; des gouttes brillantes comme le diamant suintent des parois de la voûte et, tombant par intervalles réguliers, y produisent [un] tintement sonore, harmonieux et plaintif » ⁴. La ressemblance entre cette grotte du Monsard et la Grotte des Aigles paraît assurément frappante ; on peut se demander toutefois si, à l'inverse de ce que Lamartine voudrait peut-être nous laisser croire, ce ne serait pas la Grotte des Aigles, telle que *Jocelyn* l'a rendue célèbre, qui a prêté quelques-uns de ses traits à l'humble caverne de Milly dont les *Confidences* transfigurent la réalité authentique. J'ai inspecté moi-même ce trou de rocher sur le flanc nord du Monsard ; on y accède sans trop de peine par une pente couverte de buis et de pierres roulantes ; mais il faut, comme l'indique d'ailleurs fort exactement le texte des *Confidences*, se hisser, pour y pénétrer, sur des « bancs de pierre » ; cependant je n'ai vu ni le ténébreux couloir, ni la salle souterraine, ni le petit bassin d'eau limpide... Peut-être tout cela, après plus d'un siècle, a-t-il disparu sous quelque éboulement ?

On peut songer aussi aux grottes de La Balme, que Lamartine avait dû visiter avec Guichard de Bienassis ⁵, et qui offrent, on le sait, d'étranges merveilles ;

1. En 1819, Lamartine a passé deux mois au Grand Lemps. Il est allé, sans nul doute, au lac Paladru, avec Virieu ; il s'est baigné dans le petit lac de Chabons — où il aurait failli se noyer paraît-il (Cf. le Commentaire du « *Vallon* » et l'article de M. P. Berret dans M. F., 1^{er} août 1933).

2. Cf. *Jocelyn*, II, 685-686.

Il faut pour découvrir cet antre souterrain,
Ramper [etc...]

(« Nous rampons un moment, comme le renard dans sa tanière », dit le texte des *Confidences*, IV, II).

3. Cf. *Jocelyn*, II, 695.

La voûte s'agrandit, le rocher se retire.

4. Cf. *Jocelyn*, II, 704 sqq.

L'eau que la pierre encore goutte à goutte distille
A poli les contours de ces grands blocs pendants
[.....]
Ces gouttes [.....]
Ont creusé dans un angle un bassin de granit
Où l'on entend pleuvoir de minute en minute
L'eau sonore qui chante et pleure dans sa chute.

5. Le 29 octobre 1808, après son séjour chez Guichard, Lamartine lui annonce qu'il va voir, du côté d'Autun « des choses aussi curieuses, dit-il, que notre grotte ».

et peut-être encore à la grotte des Échelles ; celle-ci, avec son vaste labyrinthe, ses grandes salles, ses milliers de stalactites, et, à la sortie, cette vue soudaine sur la vallée du Guiers qu'on aperçoit au-dessous, comme d'un balcon, pourrait en effet avoir suggéré au poète quelques aspects de sa Grotte des Aigles, parée elle aussi de stalactites et dont la fente, qui s'ouvre du côté du lac, au flanc du précipice, découvre un « immense horizon », comme d'un belvédère « à ces monts suspendus » (II- 724, 734-735) ¹.

Mais il n'est pas défendu non plus de penser que Lamartine a pu se souvenir de cette grotte, située en face d'Aix, juste au bord du lac, cette grotte qu'il connaissait bien et qu'on appelle précisément aujourd'hui la « Grotte Lamartine ». Jocelyn, au fond de sa cachette, n'entend d'autre bruit que

Le doux bruissement du lierre sur le mur
Ou les coups sourds du lac, dont les lames d'azur
[.]
Renaissent pour tomber et tombent pour renaître. (II, 749-752).

Ainsi le visiteur, dans la « Grotte Lamartine », écoute le froissement léger des feuillages sur les parois de roc, à l'entrée, et l'eau du lac clapotant tout près ².

Pour le torrent qui barre l'accès du Val des Aigles, nous avons le propre aveu de Lamartine que rien, vraiment, ne nous autorise à récuser : c'est du Guiers qu'il s'est ici « inspiré » ; et il est de fait que le Guiers, près des Échelles, a grande allure, au fond de sa gorge étroite et profonde, et qu'avec le noir torrent qui cerne la vallée secrète, il soutient assez dignement la comparaison ³.

Quant à la cascade énorme que forme cette masse d'eau en se précipitant soudain du haut des murailles ⁴ derrière lesquelles se cache le Val des Aigles, il est plus difficile de lui assigner un prototype certain. Le nombre des cascades qu'a pu contempler Lamartine est en effet si grand, depuis la cascade du torrent de Thoys, près de Belley jusqu'aux innombrables cascades du Liban, en passant par la chute du Rhin qu'il admira et chanta même en 1824, et par celle de l'Anio et par cette cascade sans nom qu'il célèbre dans une strophe de son *Harmonie du « Golfe de Gênes »*...

1. M. P. Morillot se demande si les vers 689-692 de la Deuxième Époque qui décrivent le couloir d'entrée de la grotte où l'on marche « au bruit profond des eaux » ne porteraient pas la marque d'un souvenir précis, celui des cuves de Sassenage.

2. Il semble bien que ce soit de cette grotte que parle le « *Chant d'amour* » ; il y est question d'un antre « au bord d'un lac d'azur », et d'un « rideau de verdure » qui tamise le jour, à l'entrée. — En tous cas, Lamartine avait donné place à la grotte du Bourget dans son Épisode des *Chevaliers*. (Cf. H. Guillemin. Ed. Critique des *Visions*, p. 190).

3. Les vers 29-32 de la Méditation intitulée « *La Solitude* » (dont nous avons vu qu'elle fut écrite vraisemblablement par Lamartine en août 1823, au retour de sa visite à la Grande-Chartreuse) ont un écho dans les vers 493-494 de la Deuxième Époque de *Jocelyn*. Il s'agit, dans l'un comme dans l'autre de ces textes, des gorges du Guiers.

4. On pourrait, sans trop de hardiesse, supposer qu'en décrivant cette muraille (II, 611-613) Lamartine a songé aux falaises du Grand Som qui domine la Chartreuse.

Le vocabulaire qu'il emploie est d'ailleurs presque toujours à peu près le même; c'est, dans *Jocelyn*, le « gouffre qui fume » (II, 496) comme déjà, dans le « *Cantique sur le torrent de Tuisy* », le « ravin qui fume », et comme, dans son *Childe Harold* (v. 909) « l'abîme qui fume »; c'est la « poudre » des eaux (II, 491 et 500, cf. « *Cantique* », str. VIII), c'est le torrent qui « hurle » (II, 497, cf. « *Perte de l'Anio* », v. 25 et « *Chute du Rhin* », v. 34) etc... Peut-être cependant, — mais l'hypothèse est des plus fragiles — peut-être Lamartine, en écrivant ces vers avait-il présente à l'esprit l'image d'une cascade qu'il venait d'admirer, quelques mois plus tôt, près de Deïr-el-Kammar, en revenant de Djoun. La description qu'il en avait faite sur son album, et qui est passée, telle quelle, dans l'édition du *Voyage en Orient*, offre en effet des points de ressemblance avec celle de la cascade du Val des Aigles : « A quelques pas de nous, une immense nappe d'eau écumante [...] tombait, d'une hauteur de cinquante à soixante pieds, sur des rochers qui la brisaient en lambeaux flottants ; le bruit de cette chute d'eau et la fraîcheur qu'elle répandait dans l'air et qui venait humecter nos fronts brûlants préparaient délicieusement nos sens à l'admiration [...]. Au-dessus de cette chute qui se perdait dans des abîmes dont nous ne pouvions apercevoir le fond, s'ouvrait en entonnoir une vaste et profonde vallée [...] » (*Voyage*, T. VI, p. 228). Voici bien aussi dans *Jocelyn* la « colonne d'écume » (II, 495) qui se brise en « verts lambeaux » (II, 498) et dont le souffle froid s'élève avec force (II, 492) ; et c'est bien juste au-dessus de cette chute puissante que s'ouvre le « creux vallon » (II, 521) du lac des Aigles... Mais tout cela n'en reste pas moins incertain.

Il y a une autre cascade dans *Jocelyn* ; c'est celle que l'on voit à la Sixième Époque, non plus aux abords de la grotte, mais à Valneige, tout près du presbytère, « au pied de la maison ». Une « Note », dans l'édition originale du poème, s'accroche à la description de cette « nappe fine et blanche » qui glisse le long du rocher ; et l'on n'est pas peu surpris de voir, à propos de cette légère et fluide écharpe qui flotte sous la brise, Lamartine nous asséner un passage de Coxe sur l'énorme chute tonnante du Reichenbach.

En fait, cette cascade peut parfaitement, et sans effort, avoir été imaginée par le poète sans le secours d'aucun souvenir précis. Tout au plus pourrions-nous en passant suggérer qu'elle ressemblerait assez bien, avec sa transparence et son abandon, à la cascade de l'Arpenaz que Lamartine avait pu voir, près de Sallanches, en se rendant à Chamouny au mois de juillet 1830¹.

Que dire à présent, du « pont naturel », ce « débris de roc » qui forme une arche sur le torrent et permet l'accès au Val des Aigles ? (II, 501 sqq.). La « Note » que Lamartine épingle aux vers qui le décrivent ne nous renseigne guère. « Il arrive fréquemment, écrit Lamartine, que [les eaux] percent le rocher au lieu de le franchir ; des ponts naturels se forment ainsi [...]. Il y a plusieurs de ces ponts écroulés dans cette partie des Alpes » (Il s'agit, on le sait, des Échelles, du Guiers, de la Grande-Chartreuse). Lamartine n'aurait donc pas vu de ses yeux, du moins dans « cette partie des Alpes », l'arche de rochers qu'il nous montre dans *Jocelyn* ; il en aurait aperçu seulement les ruines, ou l'emplacement ; mais si, en juillet 1830, sur la route de Chamonix, il a visité les gorges de

1. Cette « chute d'Arpenaz », Byron l'avait nommée dans une note de son *Childe Harold* (ch. IV) à propos de la Cascata del Marmore.

la Diosaz (l'excursion est traditionnelle), il a pu voir un énorme bloc de rocher suspendu et coincé entre les parois du gouffre ; il est vrai qu'ainsi miraculeusement retenu, à mi-hauteur, dans la gorge, ce bloc ne saurait s'appeler un pont, attendu qu'il est parfaitement inaccessible... Ne pourrait-on pas songer, si l'on veut absolument trouver au « pont naturel » de *Jocelyn* un répondant authentique à un passage, encore, du *Voyage en Orient*, mais qui, s'il nous écarte, certes, du Dauphiné, ne nous éloigne pas cependant cette fois-ci de la France. Près de La Ciotat, en effet, alors que l'*Alceste*, en juillet 1832, se trouvait immobilisé par un vent contraire, Lamartine, qui regardait « sur la côte, les montagnes [...] cassées comme à coup de massue » et dont des « fragments énormes sont tombés çà et là », découvrit une sorte de caverne « dans laquelle on pénètre, écrit-il, par l'arche surbaissée d'un pont naturel, couvert d'un énorme bloc de granit » (*Voyage*, T. VI, pp. 44-45) ; lorsque le poète, quelques mois plus tard, dessina pour la Deuxième Époque de *Jocelyn* son paysage imaginaire, rien n'interdit de croire qu'il mit à profit le souvenir de cette curieuse entrée de « calanque », qui l'avait assez frappé pour qu'il en notât, dans son album, le détail ¹.

A la Neuvième Époque, un autre pont nous apparaît, qui n'a pas l'étrangeté du premier. Celui-là est construit par les hommes. Jocelyn, descendu à la ville pendant l'épidémie, regagne Valneige en suivant ce

Dur sentier suspendu sur le bord des abîmes
S'enfonçant dans la gorge et remontant les cimes (IX, 1585-1586).

Quand il arrive « à peu près à moitié du chemin,

A l'endroit du sentier coupé par le ravin,
Sur l'arche du vieux pont [.]
Qui joint un bord à l'autre au creux noir de la gorge [IX, 1592-1594]

il entend des plaintes au-dessous de lui ; il se penche sur le parapet ; il descend sous le pont, dans le lit même du torrent, alors à sec. Et c'est là qu'il découvre le « pauvre tisserand ».

Tout porte à croire qu'il s'agit bien là du sentier qui mène à la Grande-Charreuse et du pont sous lequel, en 1823, Lamartine était en effet descendu pour s'abriter de la pluie d'orage.

Nous sommes renseignés sur le paysage réel transposé dans « Les Laboureurs » par un paragraphe du livre qu'E. Falconnet consacra en 1840 à Lamartine, après de longs entretiens avec le poète. C'est, dit Falconnet, une « matinée de l'automne 1835 » qui vit, à Monceau, jaillir de la plume de Lamartine les admirables strophes des « Laboureurs » ² ; le poète, ce jour-là, donnait forme à une impression longtemps portée dans sa pensée : « En 1824, un jour d'automne, M. de Lamartine était aux portes d'Aix en Savoie avec M. de Vignet [...]. C'était le matin » il vit des paysans qui labouraient et, « selon son expression, il se dit :

1. « Peu de sites, écrit-il, m'ont autant frappé, autant alléché, dans un voyage ». *Voyage*. T. VI, p. 46.

2. L'examen des manuscrits confirme, on l'a vu, cette indication.

Je peindrai cela plus tard. Ce souvenir ne l'a jamais quitté »¹. La date de 1824 est inexacte ; cette année-là, Lamartine ne vint pas à Aix ; mais le témoignage n'en demeure pas moins important. Ce lac, auprès duquel se déroule la scène du labour, nous savons à présent son nom ; ce qui ne signifie point d'ailleurs que le poète ait expressément conduit Jocelyn au bord du Bourget ; il s'agit seulement de ceci : qu'en écrivant ces vers fameux de la Neuvième Époque, Lamartine évoquait en secret l'image du lac cher à son cœur, et des « châtaigniers » de Tresserve et des « chênes séculaires » de Bourdeau.

Maintenant, que ferons-nous des souvenirs de Vallombrosa qui seraient, si l'on en croit le poète lui-même, authentiquement présents dans *Jocelyn* ? On connaît, en effet, la phrase très explicite du Commentaire de l'Harmonie douzième : « Ces journées passées au-dessus de l'horizon des agitations terrestres, [...] dans la confiance de ces arbres, de ces murs, de ces eaux, de ces déserts bourdonnants de végétation, de sources, de vol d'insectes, de rayons et d'ombres, me laissèrent une longue et forte impression de recueillement et de rafraîchissement dans l'âme. Je m'en suis servi en décrivant dix ans après les sites de Valneige, dans le petit poème de *Jocelyn* [...] »². Les « sites de Valneige » ? Il n'est donc question que de la paroisse de Jocelyn et non du Val des Aigles. Cependant, c'est bien aux parterres d'herbes et de fleurs qui s'étendent devant la grotte que pourraient s'appliquer les mots de ce texte, bien plutôt qu'au rude Valneige, où le granit perce la terre (VI, 350), où les arbres crispent leurs racines sur des « roches fendues », où le printemps « n'est qu'un court sourire » (VI, 365)... Tout de même, l'affirmation du poète est là. Au fond, la parenté de Valneige et de Vallombreuse n'est qu'une parenté indirecte : Valneige est situé « dans le pâté de montagnes de la Chartreuse » (*Geneviève*, XCVII) et Vallombreuse est « la Grande-Chartreuse de l'Italie » (*Harmonies*. O. C., T. II, p. 301).³ A la Grande-Chartreuse comme à Vallombrosa, Lamartine a éprouvé ce sentiment, qu'il aimait à goûter, d'une solitude blottie, d'une merveilleuse retraite cachée. Protégeant la Grande-Chartreuse, ces sombres gorges, ces sentiers difficiles, à flanc d'abîme ; devant Vallombrosa, « un rempart de rochers, de précipices, de torrents », et Valneige, de même,

Oasis dont la roche a fermé toute voie (VI, 346).

Déjà dans les *Visions*, Lamartine avait imaginé, pour défendre et cacher aux humains le jardin d'Enoch, un « formidable rempart »,

De rochers entassés une énorme ceinture (Ch. II, 69).

De même, dans la *Chute d'un Ange*, Adonaï découvrira à Cédar et à Daïdha sa retraite mystérieuse qu'un « rocher glissant, et droit comme un rempart »,

De son mur de granit cernait de toute part (Vision VI)

1. Falconnet, *op. cit.*, p. 73. Déjà dans son *Voyage en Orient* (T. VI, p. 42) Lamartine avait évoqué « les hommes de nos vallées suivant, aux rayons du soleil du matin, leurs longs sillons fumants, sur les flancs de leurs collines ».

2. Commentaire de l'Harmonie XII, du Livre I. — Lamartine. O. C., 1860. T. II, p. 302.

3. Dans une lettre à Delphine Gay (15 septembre 1829), Lamartine affirme que Montculot « en vérité rappelle Vallombreuse par son isolement et l'immensité de ses ombrages ». Ainsi Vallombreuse a ce privilège, un peu déroutant pour nous, de ressembler tout à la fois à Montculot et à Valneige.

Tel est bien aussi le Val des Aigles ; pour qui, se demande Jocelyn, « sur ces hauts précipices », Dieu créa-t-il semblable merveille,

Et d'un triple rempart élevé de ses mains

En ferma-t-il l'accès et la vue aux humains ? ¹ (II, 601-602)

Et quand, à son départ pour l'Orient, Lamartine admire, non loin de Toulon, cette « vallée marine » (la calanque de Figuerolles, vraisemblablement ²) qui l'enchanté par son silence et son secret, c'est qu'il y a reconnu « un de ces nombreux chefs-d'œuvre de la création que Dieu [...] se plaît à cacher sur les cimes impraticables des monts escarpés, dans le fond des ravins sans accès, sur les écueils les plus inabordables de l'Océan, comme des bijoux de la nature qu'elle ne découvre que rarement à des hommes simples, à des bergers, à des pêcheurs, aux voyageurs, aux poètes, ou à la pieuse contemplation des solitaires » (*Voyage*, T. VI, pp. 46-47). Nous voici ramenés tout droit à Vallombreuse. Oui, c'est bien ainsi je crois qu'il faut entendre la confidence que nous cherchions à interpréter : Entre Vallombreuse et Valneige il y a ceci de commun que Valneige, comme Vallombreuse, est une solitude cachée sur les monts, un de ces vallons sublimes, un de ces hauts lieux où souffle l'Esprit.

*
* *

Que d'éléments divers, que de souvenirs venus de toutes parts, pour former le décor alpestre de Jocelyn ! ³. Vallée d'Hammana, flancs du Sannin, colline de San-Dimitri, grottes du Monsard et des Échelles, cuves de Sassenage, cascades proches de Belley, ou d'Aix, ou de Gênes, ou de Beyrouth, torrent des Échelles, sentier de la Grande-Chartreuse, côtes de la Ciotat, lac du Mont-Cenis et lac du Bourget, relais de Maltaverne, calme retraite de Vallombreuse, tout cela se mêle, se juxtapose ou se superpose. D'ici provient tel détail, d'ici telle couleur d'atmosphère, d'ici encore tel nom seulement...

Aussi n'est-ce point très surprenant qu'il sorte de ce complexe une image un peu indécise, et qui livre au regard trop attentif ou trop exigeant, des contradictions secrètes. Construire en esprit de toutes pièces un double paysage, d'abord le Val des Aigles, Valneige ensuite, et se passer d'un modèle précis, et même d'un paysage-type, lourde entreprise pour un poète qui avouait n'avoir point d'imagination créatrice ! Sa mémoire lui présente une image, puis une autre ; de l'une et de l'autre, il tire parti ; mais lorsqu'il revoit les parterres de

1. La retraite de Claude des Huttes, dans le *Tailleur de Pierres de Saint-Point*, est représentée pareillement comme une sorte de cirque de gazon, entouré de « rochers granitiques » et « muré partout » ; et de même que le Val des Aigles, cet asile inconnu est plein, l'été, de « rayonnements et de tiédeurs, rares à de si grandes hauteurs au-dessus des vallées ». (Lamartine. O. C., 1863. T. XXXII, p. 415).

2. D'après M. E. Ripert, *Lamartine et la Provence*. R. D. M., 15 août 1932.

3. N'y aurait-il pas aussi, dans la situation que le poète assigne à la demeure du curé de Valneige un souvenir de la maison des De Maistre, à Bissy ? C'était, disent les *Mémoires Politiques* (O. C., 1863. T. XXXVII, p. 45) « une maisonnette à demi-cachée sous les grands noyers de Savoie [...] ». La vue se perdait, du côté du jardin, dans l'horizon bleu du lac du Bourget [...] ; des prés en pente, des eaux courantes, une église de village couverte de chaume à quelque distance [...] ».

San-Dimitri et qu'à ce souvenir son cœur bat, conduisant sa main qui trace alors les vers avec un merveilleux bonheur, il ne songe plus qu'il a vu d'abord, en pensée, les escarpements du grand Som et que la Syrie n'est pas le Dauphiné. Et de même, tantôt, pour Valneige, il évoque les parages de Saint-Laurent du Pont, tantôt il se représente avec force les hauteurs qui dominent le lac du Bourget, et passe de la Grande-Chartreuse aux flancs de la Dent du chat.

Cependant je ne partage point la sévérité qu'on apporte, le plus souvent, à juger les paysages alpestres de *Jocelyn* ; et c'est, à mon sens, aller beaucoup au-delà d'une juste mesure que d'affirmer, avec Mlle Engel par exemple, que « la montagne, chez Lamartine, n'est qu'une création intellectuelle où les données réelles ne jouent qu'un rôle insignifiant », et de parler aussi, avec M. Léon Degoumois, de la « naïve maladresse » avec laquelle « Lamartine s'applique à évoquer les solitudes élevées »¹.

Accordons à M. Degoumois que Lamartine ne s'est « jamais aventuré » dans les hautes régions de la montagne, encore qu'autour de Zarklé, au Liban il ait fait l'expérience de quelques dangers, et connu le froid glacial d'une nuit dans la neige. Certes, il n'a rien de commun avec Saussure, ni avec Ramond, ni non plus avec l'honorable Bourrit, « chantre de l'église cathédrale de Genève ». Ce n'est pas un grimpeur ; il ignore les périls des glaciers et le combat de l'homme et du roc ; mais, après tout, il en sait tout de même plus long sur la montagne que Rousseau, que Chateaubriand, que Victor Hugo. « Sachons-lui gré, écrit avec beaucoup de sagesse M. P. Morillot, de n'avoir point forcé son talent ». Jocelyn, il faut y prendre garde, ne nous raconte aucune de ses expéditions au-dessus de la grotte, sur les « pics glacés » ; Lamartine ne prétend pas nous introduire plus haut qu'il n'est allé lui-même ; il a beau situer sa grotte « au sommet des Alpes du Dauphiné », nous ne voyons de près ni névés ni séracs et Jocelyn n'exécute devant nous aucune ascension redoutable.

Mais nous dépassons tout de même la « montagne verte » de Jean-Jacques ; nous entendons des bruits de la solitude, « quelques voix d'enfants », gardeurs de troupeaux, les cloches des vaches,

Et le sourd ronflement des cascades d'écume
Auquel, en l'oubliant, l'oreille s'accoutume (VI, 377-378).

Ce bruit des chutes d'eau, il règne dans le poème, il emplit son horizon

D'un souffle souterrain, continu, monotone

pareil au bruit

De la corde d'un arc qui vibrerait toujours (III, 792 et 794)².

Que de beaux vers on pourrait citer, vigoureusement concrets, exacts ! C'est,

1. Léon Degoumois, *Lamartine, notre poète*, Porrentruy, 1930, p. 18. M. Ch. Fournet, à propos du « *Ressouvenir du lac Léman* », écrit aussi, dans son ouvrage sur *Huber Saladin* (1932, p. 110) : « L'évocation [par Lamartine] des Alpes Bernoises nous le montre tombant dans les mêmes faiblesses que lorsqu'il chantait, dans *Jocelyn*, les Alpes de Savoie ».

2. Cf. également II, 490 sqq. et 603. — III, 219 et 789.

à l'approche du torrent, cette haleine qui monte du gouffre où passent en cyclône « les eaux du glacier ».

Le vent nous frappe au front comme le froid d'un glaive. (II, 492).

C'est l'hiver sur les hauteurs, et le brouillard, et ce vague gémissement de la terre, et le « choc »

Des nuages jetés contre l'écueil du roc (III, 782).

c'est encore, quand menace la tempête, la montagne qui craque (IV, 642) et dont on voit la neige fumer (IV, 644) ; et Mlle Engel elle-même ne peut contester à l'ouragan de la Quatrième Époque « un certain air de vérité »¹. Dans l'étude qu'il consacrait à *Jocelyn*, en mars 1836, Gustave Planche, savait gré à Lamartine de « la réalité du paysage » ; le poète, disait-il, « a trouvé, pour la peinture des Alpes, des couleurs vraies, éclatantes sans crudité, variées sans mensonge »² ; et le *Courrier Français*³ louait de même, avec quelque excès, « la vérité du paysage dans ces peintures où rien n'est de convention ».

Lamartine aimait la montagne d'un sincère et ardent amour. Dès 1809, il avait rêvé de s'enfuir de Mâcon et d'aller « se perdre deux ou trois ou quatre mois en Suisse » ou, du moins, errer « sur les montagnes de la Chartreuse »⁴. Ses vers avaient chanté les hautes cimes (« Salut, brillants sommets [etc...] »⁵), maladroitement d'abord, avec un grand appareil de rhétorique et de beau style qui, rappelant de trop près Delille ou Chênedollé, pouvait faire croire à un verbalisme sans âme. Quel élan, tout de même, dans les vers malheureux de « *La Solitude* » ! La joie de s'élever sur les pentes, l'ivresse de l'air plus pur, la félicité d'une libération, le sentiment d'une jeunesse invincible... Dans les stances du *Dernier chant de Childe Harold* (XXVI) la montagne dresse sa grande ombre⁶ ; un an plus tard, dans les vers à Xavier de Maistre⁷, il s'écrie :

J'adorai, j'aime encor ces monts coiffés d'orage !

Mais le style noble, les mots fourbus, les métaphores de l'autre siècle jettent encore leurs fâcheuses dorures et leur poussière sur la vigueur du sentiment. Après 1830, Lamartine a fait sur lui un grand effort pour dépouiller de toute « forme artificielle » l'expression poétique de sa pensée. Il va pouvoir parler de la montagne autrement qu'à l'imitation des versificateurs du XVIII^e siècle et de l'Empire ; et d'ailleurs, il a éprouvé, en Orient, des sensations encore inconnues : « J'ai rarement senti, écrit-il à propos de la vallée d'Hammana, aussi

1. C. E. Engel, *op. cit.*, p. 171.

2. *Chronique de Paris*, 17 et 20 mars 1836.

3. *Courrier Français*, 27 avril 1836.

4. Cf. Lettres à Virieu des 4 août et 9 novembre 1809.

5. « *La Solitude* ».

6. Rappelons aussi que Lamartine avait l'intention, en 1824, de placer des descriptions alpestres au seuil de son poème des *Visions*.

7. « *Le Retour* », septembre 1826.

profondément la beauté spéciale des vues de montagnes, beauté triste, grave et douce, [...] beauté qui recueille le cœur ». (*Voyage*, T. VII, p. 150). Il lui semble qu'auparavant il n'était qu'un ignorant encore ; à présent, il est initié : « J'ai vu [...] les vallées des Apennins et celles des Alpes de Savoie et de Suisse, mais la vallée d'Hammana et quelques autres vallées du Liban effacent tous ces souvenirs. L'énormité des masses de rochers, les chutes multipliées des eaux, la pureté et la profondeur du ciel [...], tout cela [...] transporte l'âme d'émotions plus fortes et plus religieuses que les Alpes même [...] et fait] du Liban des montagnes de pierre, de poésie et de ravissement ». (*Voyage*, T. VII, pp. 254-255).

Songeons aussi à des phrases comme celle qu'il écrit en 1850 dans son *Nouveau Voyage en Orient* : « Il y a un aimant de l'âme dans les montagnes [...] ; elles sont moins terre que les vallées et les plaines, plus isolées de l'espace, plus noyées dans le firmament »¹. Plus loin, dans le même ouvrage, voici ces lignes encore où le souvenir de *Jocelyn*, sans doute, est présent : « Quand on bâtit par la pensée un asile de félicité, d'amour ou de prière, c'est toujours sur les montagnes qu'on en choisit le site »².

Le 4 octobre 1852, Lamartine compose, pour Madame d'Esgrigny, d'admirables strophes³ où s'évoquent

ces teintes violettes
Linceul changeant de l'Alpe après le jour fini

et ces « augustes silences », ces « paix immenses » de la montagne. Dans son *Civilisateur*, en 1854, il ouvre, par dix pages sur les Alpes, l'étude qu'il consacre à Guillaume Tell, célébrant une fois de plus « les nappes de neiges éternelles » et les « glaciers qui fument aux premiers soleils »⁴. En avril 1856, le Quatrième Entretien du *Cours Familier de Littérature* apportera aux abonnés le splendide présent d'une fresque où les Alpes montrent, au crépuscule, leurs « neiges violettes » ; « les grandes ombres glissent de pente en pente », la « fumée » d'une avalanche s'élève « au-dessus des sapins », et, dans l'eau tranquille d'un lac, commencent à se refléter des étoiles qui « flottent », « comme des fleur [...] de nénuphars bleus »⁵... Et quand le poète sera mort, et que sa voix, pourtant continuera à se faire entendre (car le *Cours Familier* se poursuivra de mois en mois jusqu'en décembre 1869, grâce aux entretiens écrits d'avance par Lamartine) au mois de mai 1869, on entendra cette voix posthume chanter une dernière fois « les divines solitudes » des « montagnes de la Savoie »⁶.

Certes, il reste encore, dans les descriptions alpestres de *Jocelyn*, des traces de ce vieux langage faussement poétique dont Lamartine n'arrivera jamais à se délivrer tout à fait ; mais la sincérité éclate, et l'emporte sur la rhétorique.

Le paysage n'est pas authentique ; des contradictions l'empêchent même

1. *Nouveau voyage en Orient* dans Lamartine, O. C., 1863. T. XXXIII, p. 84.

2. *Ibid.*

3. M. Ch. Fournet, qui a publié ces beaux vers en appendice à son livre *Lamartine et ses amis Suisses* (1928, pp. 250-251) a cru lire sur le manuscrit la date de 1857. Ch. Alexandre déclare expressément que ces vers sont du 4 octobre 1852.

4. Cf. Lamartine, O. C., 1863. T. XXXV, pp. 47-48.

5. C. F. L. Ent. 4, T. I, p. 252.

6. C. F. L. Ent. 161, T. XXVII, p. 300.

d'être tout à fait vraisemblable. Il s'élève cependant à une vérité haute et générale qui fait qu'on en oublie les inconséquences pour n'en plus voir, pour n'en plus sentir, que la lumière et la pureté.

II

Les Personnages de JOCELYN

Comme nous avons tenté d'apercevoir derrière les paysages de *Jocelyn* des paysages authentiques dont Lamartine gardait le souvenir, de même il nous faut à présent rechercher si les personnages du poème n'ont point aussi des répondants, si, sous leurs noms d'emprunt, il n'est pas possible de découvrir des noms véritables et si le visage qu'on leur voit ne porte point la ressemblance tel ou tel autre visage, qui fut un visage vivant.

Il y a plus de deux personnages dans *Jocelyn* : l'importance des protagonistes fait souvent oublier leur cortège ; paraissent en effet, à côté de Jocelyn, sa mère, sa sœur, sa servante, — à côté de Laurence, son père ; et voici encore, dans les montagnes, ce pâtre qui conduit Jocelyn à la grotte et que l'Épilogue primitif ramène sous nos yeux, puis l'évêque, ou plutôt les évêques, car l'évêque de Grenoble que nous entendons parler à la Sixième Époque est le successeur de l'évêque martyr par qui Jocelyn fut précipité dans le sacerdoce ; enfin le « pauvre tisserand » dont la navrante histoire termine la Neuvième Époque.

Et il y a en outre, à l'arrière-plan, des groupes qui sont comme la foule des figurants ; et de cette multitude, un être parfois se détache et s'avance un instant devant nous, pour un geste ou une parole : au village natal, ce sont les paysans qui dansent « sous l'ormeau », et parmi eux, des jeunes filles dont Jocelyn murmure les noms : « Anna, Blanche, Lucie... » (I, 111)¹ ; au séminaire, les « lévites », qu'on aperçoit « après l'angelus et le repas du soir » s'asseyant « sur les bancs », dans la cour (II, 33-34) ; puis la cohue révolutionnaire qui saccage les églises, tue les prêtres, applaudit en hurlant à l'exécution de l'évêque ; à l'Hôpital de Grenoble, ce sont les religieuses (V, 113-123), et parmi elles « une sœur de l'évêque » ; Jocelyn lui confie le « terrible secret » ; elle-même monte à la Grotte, et va chercher Laurence ; puis ce sont ces « hommes de Dieu », parmi lesquels Jocelyn vit deux ans, sur l'ordre de ses supérieurs ; et voici les paysans de Valneige, les « pauvres habitants » de ce dur pays, et la petite troupe muette des enfants du village écoutant leur curé qui leur prêche Dieu, la Providence ; puis, à Paris, la foule immense qui

1. Ces noms ne sont pas ceux que Lamartine avait choisis d'abord. Il avait écrit (B. N. Lamartine 11, p. 8) « Fanny, Rose, Aglaé », et avait ajouté « fantômes souriants ». Serait-ce là les prénoms d'authentiques « fantômes » de sa jeunesse mâconnaise, ou lyonnaise, ou parisienne ?... Il est vraisemblable en tous cas que c'est en vue d'un discret hommage à Madame de Lamartine qu'il a, se reprenant, introduit dans cette énumération, deux des trois prénoms de sa femme ; il change en effet Fanny en Anna, et Aglaé en Marie. Puis il se reprend encore, maintient Anna au début du vers et transforme, on ne sait pourquoi, Rose en Blanche et Marie en Lucie. (Ce dernier prénom, est-ce en souvenir de la Lucy L*** dont nous parleront les *Confidences* ?).

donne à Jocelyn le vertige, et, dans cette église à la mode, l'assistance mondaine dont les propos même nous parviennent (VIII, 247-275).

Tout cela fait bien du monde ! Convenons cependant que la plupart de ces groupes ou de ces personnages rapidement entrevus n'ont de valeur, ou, plus exactement, de raison d'être, qu'en fonction de l'un ou de l'autre des deux héros du drame ; il serait bien superflu de nous attarder à scruter leur aspect ou leur cœur, en leur attribuant plus de consistance et de réalité même qu'ils n'en ont véritablement. Les souvenirs livresques et la docilité aux traditions, ont d'ailleurs, dans l'invention de ces comparses, beaucoup plus de part que l'observation directe ; nous le verrons, en particulier, pour le personnage de l'évêque martyr ; le pâtre n'est guère qu'un de ces vertueux montagnards que l'on se plaisait, depuis le milieu du XVIII^e siècle environ, à imaginer ; quant au père de Laurence, dont le rôle tient tout entier en huit vers (III, 251-254 et 333-336) il n'a guère le temps, surgissant dans cette histoire pour y trépasser seulement, d'affirmer distinctement son caractère.

Plus curieux est le personnage du « pauvre tisserand » ; non qu'il ait, lui non plus, des traits bien accentués, mais sa profession et les circonstances dramatiques dont s'entoure sa mort laissent apparaître, dans cette partie du poème, le reflet d'événements réels dont Lamartine a tiré parti.

C'est un tisserand ; et il est des tisserands que Lamartine se vantera de bien connaître¹, et dont, effectivement, il a vu, plus d'une fois, d'assez près, la vie difficile² : ce sont les « canuts » lyonnais. En novembre 1831, ils ont fait parler d'eux ; ces misérables ont d'ailleurs étonné la France ; Lamartine les a déclarés « admirables » dans une lettre à son cousin Carra de Vaux³ ; à Rosini il a écrit : « Maîtres d'une ville de deux cent mille âmes [...], maîtres de quatre cent millions d'argent en écus dans les caisses, ils ont, non seulement tout respecté, mais monté la garde aux portes en mourant de faim eux-mêmes »⁴. Au mois d'avril 1834, les canuts se soulèvent de nouveau ; Lamartine était à Paris à cette date, mais Virieu lui a envoyé, de Lyon, un exact rapport de ce qu'il avait eu sous les yeux ; et quelle que soit l'horreur de Lamartine pour les convulsions sociales, il conserve aux tisserands de Lyon une sorte d'indulgente et familière tendresse. « Votre population, écrit-il à Virieu le 18 avril, même irritée et combattante, a une certaine morale innée qui fait comprendre la vie avec elle ». Treize ans plus tard, l'*Histoire des Girondins* aura une page pour la condition des « canuts » : « Ce peuple de travailleurs n'est point entassé, comme dans d'autres villes, dans d'immenses ateliers communs, où l'homme, traité comme un rouage mécanique, s'avilit dans la foule [...]. Chaque atelier de Lyon est une famille, composée du mari, de la femme, des enfants [...], population essentiellement active, comme le travail, morale, comme la religion, sédentaire, comme l'habitude, parcimonieuse, comme le gain, conservatrice, comme la propriété [...] »⁵.

1. Cf. Lamartine, *Vie des grands hommes*, T. III, p. 353. « Je connais bien la condition et les mœurs de cette tribu de parias européens appelés canuts ».

2. Dans sa jeunesse, Lamartine a fait plusieurs séjours assez longs à Lyon ; il y a passé, par exemple, près d'un semestre en 1810.

3. Cf. R. B., 3 août 1935.

4. Cf. *Nuova Antologia* 1^o Luglio 1916.

5. *Histoire des Girondins*, 1847. Livre XLIX. T. IV, p. 116.

Telle est bien l'image que nous donne déjà *Jocelyn* : (IX, 1084 sqq.).

J'étais, Monsieur, dit-il, un pauvre tisserand.
 [.]
 De travail et d'espoir, dans notre humble demeure,
 Nous vivions [.]
 Que nous étions heureux, tous trois, toujours ensemble,
 Autour de ce métier où la tâche rassemble !
 [.]
 Ma femme à mes côtés travaillant à l'aiguille,
 Me passant la navette, et la petite fille,
 De mon métier déjà comprenant les outils
 Garnissant les fuseaux ou dévidant les fils...

Image lyonnaise, souvenir de la Croix-Rousse, transportés dans *Jocelyn*, sans trop d'in vraisemblance, du reste, car il y avait aussi des tisserands à Voiron¹ et dans cette région mi-savoyarde, mi-dauphinoise où Lamartine, vaguement, plaçait Valneige.

C'est dans ce même épisode du tisserand que se place la description du « fléau », de la terrible « contagion » qui vient subitement décimer les habitants de ces « hautes régions » ; et le poème évoque les hôpitaux encombrés, l'entassement des cercueils aux portes des églises, les fossoyeurs ne suffisant plus à creuser ces tombes innombrables :

Les morts vont au tombeau par immenses convois
 Où, pour mille cercueils, ne marche qu'une croix (IX, 1525 sqq.).

Dans ces vers, composés en 1835, le souvenir est aisément reconnaissable de la fameuse épidémie de choléra qui, trois ans plus tôt, s'était abattue sur la France. Si Lamartine, qui séjournait alors à Milly et à Mâcon, avait eu la chance de se trouver en dehors des régions dévastées par le mal, du moins avait-il pu suivre pas à pas, dans les journaux et dans les lettres qu'il recevait de Paris, ses ravages, apprendre les hécatombes qu'il provoquait, et connaître même les épouvantables détails de ce qui se passait dans la capitale. Les traits, d'ailleurs, que cite *Jocelyn*, sont ceux que l'on retrouve dans tous les témoignages des contemporains² ; il convient aussi de se souvenir que Lamartine assista personnellement à des scènes fort analogues à celles que Paris avait connues ; lorsqu'en octobre 1832, le poète pénétra dans Jérusalem où régnait la peste, il ne vit, dans les rues « que des convois de morts », emplissant la ville³.

Un problème subsiste, dont la solution n'est pas aisée ; il a été formulé, en 1900, dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*⁴, sans qu'il ait été possible, depuis, d'apporter une réponse à la question clairement posée : « Supposer, dit

1. Cf. *Geneviève* (VIII. Dans O. C., 1863. T. XXX, p. 218) : « Je suis de Voiron, en Dauphiné [dit Geneviève]. Ma mère était blanchisseuse en gros, c'est-à-dire qu'elle blanchissait des toiles écruës pour les tisserands du pays ».

2. Cf. H. Heine (*De la France*), Hugo (*Victor Hugo raconté...*), Chateaubriand (*Mémoires d'Outre Tombe*), Comtesse Dash (*Mémoires des autres*), Fontaney (*Journal intime*) etc...

3. *Voyage en Orient*. O. C., 1842. T. VI, p. 442.

4. R. H. L., 1900, p. 688 ; l'article est signé : Chateaufort.

le texte de cette note, que dans une grande ville française moderne, sous, ou après le règlement du premier Empire, un ouvrier a la liberté de fabriquer lui-même un cercueil, d'y ensevelir, à lui seul et secrètement, un mort, de transporter le cercueil d'église en église, de prendre la file comme à un guichet de colis-postaux, d'être écarté par manque de place et d'aller vaquer dans la campagne, avec ce fardeau funèbre [...], il y a là une imagination vraiment déconcertante et si invraisemblable qu'elle doit probablement dériver d'un fait vrai, car on n'invente pas de pareilles choses. Il doit y avoir à cette narration un fondement authentique. Pourrait-on retrouver dans l'histoire du choléra de Paris ou de Lyon le fait divers qui a été si bien développé ici par Lamartine [...] ? ».

Voilà qui donne confiance aux chercheurs pour dépouiller les vieux journaux. Hélas ! ai-je abandonné trop tôt mon enquête ? Les journaux de Paris, de 1832, ni ceux de Lyon, ni non plus ces très nombreuses brochures parues en 1833 et relatant les comportements du choléra dans telle ville ou telle province ne m'ont pas livré le secret du surprenant « fait divers » dont Lamartine ne se serait emparé. Y aurait-il donc là un fait d'imagination, pur et simple ? ou encore quelque réminiscence livresque ¹, reprise et dramatisée ?

Constatons cependant que ce curieux épisode n'apparaît dans *Jocelyn* qu'assez tardivement ; c'est seulement dans les « Notes du 8^e [chant] », qui sont de l'été 1835, que nous voyons Lamartine consigner en six mots, sur son album, l'indication non équivoque de ce thème qu'il se propose de développer : « *Choléra — jeune couple — femme à ensevelir* ». Or, dans l'été de 1935, le choléra, qui régnait toujours çà et là, endémique, sur les côtes méditerranéennes, venait justement de mordre à nouveau sur la terre française ; on le voit surgir à Toulon, s'étendre en Provence, remonter la vallée du Rhône. Le 29 juillet, Lamartine écrit à Aimé Martin « Le choléra ravage le midi et semble s'approcher pas à pas de Lyon. Une fois à Lyon, il est ici. Nous nous confions à la Providence » ². Au mois de septembre, Ozanam déclare que la contagion s'est approchée jusqu'à quinze lieues de Lyon, et que le fléau a chassé devant lui « des multitudes de fugitifs qui venaient apporter parmi nous d'épouvantables récits » ³. Ne serait-il point permis de supposer que Lamartine entendit lui aussi rapporter ces récits « épouvantables », et qu'un de ceux-là, précisément, n'était autre que la macabre histoire de l'homme traînant pendant trois jours, sur son dos, le cercueil de sa femme ? Encore faudrait-il découvrir, là encore, le fragment de lettre ou l'entrefilet de journal qui éclairerait tout.

A-t-on jamais pris garde à ceci : que dans le Prologue de *Jocelyn*, il est question déjà d'une « grande maladie » (Pr. 73) — lisons : d'une épidémie — qui a emporté Jocelyn. Sa charité sans mesure l'a conduit au sacrifice ultime :

Il leur a tout donné, Monsieur, jusqu'à sa vie (Pr. 74).

Or, ce Prologue, nous en savons la date, et les manuscrits nous le livrent tel qu'il fut composé, dans les tout premiers jours de novembre 1831. Étrange divination ! Ainsi le poète imagine d'avance le choléra qui va sévir l'année suivante...

1. Cf. *infra*, p. 576.

2. R. P., 1^{er} novembre 1925.

3. *Lettres d'Ozanam*, 1865, T. I, p. 146.

La prophétie était, au vrai, moins surprenante qu'elle ne paraît d'abord. Dès 1831, l'approche du « choléra-morbus » commençait à tourmenter les esprits. Le fléau faisait, en Turquie et dans le proche Orient, des hécatombes; Lamartine y faisait allusion dans ses lettres ¹, et la *Revue de Paris* du 1^{er} juillet 1831 avait publié, en tête de son fascicule, un long article de Amédée Pichot, intitulé « Itinéraire du choléra-morbus, depuis le Bengale jusqu'en Europe », et qui s'ouvrait par les mots suivants : « La nouvelle peste qui menace l'Europe est un sujet d'entretien dont l'intérêt pressant, actuel, l'emporte sur toutes les questions du moment. Non seulement les journaux lui consacrent tous les jours un article, mais le roi d'Angleterre a cru devoir lui accorder un paragraphe dans son discours » ².

Il n'est donc pas étonnant que Lamartine ait saisi au vol cette idée qui flotait dans l'air, comme un vague effroi déjà répandu, et qu'il l'ait utilisée pour l'arrangement romanesque de son épisode. La tradition littéraire, nous le verrons ³, l'y poussait aussi.

*
* *

Venons-en donc à l'essentiel, et faisons maintenant comparaître, l'un après l'autre, les deux héros de cette histoire, pour interroger leurs visages.

{[...] cet épisode ne m'est point venu par hasard en pensée ; ce n'est point une invention, c'est presque un récit. Il y a, dit le poète, toujours quelque chose de vrai dans ce qu'on invente. Ici presque tout fut vrai ; la langue seule est feinte. Que le lecteur substitue mon nom à celui du botaniste, et il sera bien près d'une aventure toute réelle, dont le poète, ami de Jocelyn, n'a été que l'historien ». Ainsi s'exprimait Lamartine dans l'Avertissement de *Jocelyn*.

Le bruit courait effectivement, autour du poète, que *Jocelyn* était véridique, Champvans, dans le *Journal de Saône-et-Loire* du 12 mars 1836, contribuait à accréditer la croyance à l'authenticité positive des faits sur lesquels Lamartine avait bâti son Épisode : « Quel charme, écrivait-il, n'éprouverons-nous pas à lire et à relire encore cet admirable poème, nous qui pourrions peut-être dire le vrai et le réel de la fiction ». Et Dargaud prétendait même avoir vu, de ses propres yeux, ce prêtre, au destin tragique, que le poète avait nommé Jocelyn.

Le 2 janvier 1849, commencent à paraître, dans *La Presse*, les *Confidences* de Lamartine. Au livre XII, le narrateur met en scène un prêtre étrange, dont la vie fut marquée par une aventure qui présente une ressemblance singulière avec l'aventure de Jocelyn. Cependant Lamartine, sur les épreuves, supprime la phrase révélatrice du manuscrit : « *L'abbé Dumont, dont j'aurai beaucoup à parler plus tard, parce que nous nous sommes beaucoup aimés et qu'une des aventures de sa*

1. Cf. lettre à M^{me} de Girardin, 3 novembre 1831 : « Nous n'attendons [...] que la fin de la peste et du choléra pour voguer vers le Levant ». — Cf. aussi lettre à Carra de Vaux (R. B., 3 août 1935) et lettre à Vignet, 12 janvier 1832.

2. R. P., 1831. T. XXVIII, p. 5. Cf. aussi (*Ibid.* T. XXXII, p. 62) une note, du mois de novembre 1831, où il est déclaré : le choléra est encore loin de France, « mais ceux que la peur de son arrivée préoccupe d'avance doivent lire [etc...] ».

3. Cf. *infra*, p. 514.

jeunesse m'a inspiré Jocelyn [etc...] »¹. Un an plus tard, les *Nouvelles Confidences* — qui paraissent dans *La Presse*, du 30 juillet au 6 septembre 1850 — livrent au public cette affirmation retranchée l'année précédente ; au chapitre XLII on pouvait lire, en effet : « Cet abbé Dumont, qui m'a servi de type dans le poème de *Jocelyn* [etc...] ». La même année, *Geneviève* répétait l'aveu : « J'ai raconté dans *Les Confidences*, déclarait Lamartine, quelle était l'aventure vraie que j'avais récitée [...] dans le poème domestique de *Jocelyn* » ; et plus loin : « Les lecteurs des *Confidences* connaissent le pauvre et intéressant vicaire de village à qui j'ai donné, dans mes vers, le nom de *Jocelyn* »².

A plusieurs reprises encore Lamartine reviendra publiquement sur le personnage de Dumont ; une première fois, dans le premier Entretien de son *Cours Familier de Littérature*, en 1856, puis au début des *Mémoires Politiques*, en 1863. Le 19 septembre 1865³, Lamartine évoque de nouveau, allusivement, le curé de Bussièrès, sa maison, son jardin, dans l'Entretien qu'il intitule « Les Pèlerines de Renève » ; enfin, les *Mémoires inédits*, ouvrage posthume publié en 1870, offriront cinq lignes encore sur Dumont⁴.

Le texte de *Geneviève* est aussi intrépide dans l'affirmation que le texte de 1836 : les noms, certes, ont été changés, déclare Lamartine ; mais là s'arrête la transposition : « Je ne me suis guère permis d'autre altération de la vérité dans ce petit drame ».

A vrai dire, les différences sont déjà notables entre le récit des *Confidences* et sa version poétique dans *Jocelyn* ; le cadre, d'abord, est tout autre : les Alpes, Grenoble, Valneige, dans le poème, — les monts du Forez, dans le texte en prose ; surtout, cette pureté difficile, mais victorieuse, des amants de la Grotte des Aigles, toute cette blancheur, dans les *Confidences*, s'évanouit, et la présence d'un « orphelin », en secret élevé « dans la montagne », laisse assez comprendre que le « vrai » *Jocelyn*, pas plus que la « vraie » Laurence n'eurent la force de résister aux « éternelles séductions de leur solitude »⁵. Enfin, le rôle décisif que le poème prête à l'Évêque, cette intervention terrible qui jette le jeune homme tout pantelant dans le sacerdoce, et arrache Laurence de ses bras, il n'en reste plus trace dans le récit de 1849 donné pour véridique : le jeune homme, alors,

1. B. N. Lamartine 52 bis, p. 114.

2. Cf. Lamartine O. C., 1863, T. XXX, p. 198. — Et comme s'il craignait de n'avoir pas encore été suffisamment entendu, trois pages plus loin Lamartine réitère : « L'abbé Dumont, que j'ai nommé *Jocelyn* dans mes vers [etc...] ». — En outre, dans son édition dite des « Souscripteurs », en 1850, Lamartine modifiait ainsi la Note I du premier volume de *Jocelyn* : « *Jocelyn*, comme je l'ai dit ailleurs, n'est point une invention. C'est presque un récit. Son nom, dans la vie réelle et dans la mémoire de mon amitié est l'abbé D***, curé de B***. Je détache la page que je lui ai consacrée dans les *Confidences* et je la place ici comme le *fac-similé* de la vérité de ce poème. C'est le dessin au crayon et sans cadre du portrait poétique de *Jocelyn* ». — Dans *La Presse*, Lamartine s'était contenté d'initiales pour désigner Dumont et Bussièrès ; il renonça ensuite à ce scrupule.

3. Telle est la date donnée par le C. F. L. (Ent. 137. T. XXIII), et telle est bien aussi la date inscrite sur le manuscrit qu'il m'a été donné de voir dans la collection G. Thomas, manuscrit émouvant où l'écriture de Lamartine rétrécie, amoindrie, tremblante, est devenue presque méconnaissable.

4. *Mémoires Inédits*, 1870, in-8°, p. 31.

5. *Confidences*, XII, XXII.

« fait prêtre par désespoir ; l'obstacle à son bonheur, c'est l'impossibilité où il est, lui roturier, d'épouser la fille du châtelain. Pour Jocelyn, l'obstacle, c'est Dieu et la promesse donnée jadis de se vouer aux autels ; le sacerdoce est l'asile, dans les *Confidences* ; il est la prison dans *Jocelyn*. — Ajoutons que cette épidémie qui, dans le poème, emporte le curé de Valneige victime de son dévouement, les *Confidences* n'en parlent point.

Voilà qui constitue un ensemble de dissemblances graves ; mais le problème ne serait d'ailleurs résolu qu'en apparence si nous pouvions faire s'accorder sans trop de peine récit en prose et texte en vers. Encore resterait-il une autre question, la seule, en vérité, qui compte : le témoignage des *Confidences*, que vaut-il ? Pour juger si le drame de *Jocelyn* appartient vraiment à la vie, il ne suffit pas, à coup sûr, de s'en tenir aux termes d'un ouvrage dont nous savons assez, par maintes preuves, qu'il ne saurait servir, tel quel, à l'historien¹.

Prenant appui sur des documents certains et des pièces d'archives, il nous faut reconstruire, pas à pas, le vrai destin de l'abbé Dumont.

Soyons équitables, d'abord, envers ces *Confidences* qui, si indifférentes qu'elles soient à l'exactitude historique, ont tout de même ce mérite très grand d'avoir mis les chercheurs sur la bonne piste. Il ne serait pas impossible, également, sans déployer beaucoup de finesse, et seulement avec un peu d'attention, de tirer des *Confidences* et des *Nouvelles Confidences* les indications les plus claires sur le vrai nom de celle qui fut l'héroïne de la mystérieuse aventure que traversa l'abbé Dumont : un simple rapprochement permet en effet de le deviner aisément ; au livre douzième des *Confidences* (par. XVII) Lamartine décrit en quelques mots la résidence et la famille de ce « vieux gentilhomme » du Forez, père de celle qu'a aimée Dumont. « Le château de cette famille [dont Lamartine tait le nom] était situé dans une vallée sauvage, sur un mamelon escarpé [...] le vieux seigneur avait perdu sa femme au commencement de la révolution. En mourant, elle avait laissé quatre filles [...] élevées sans mère et sans gouvernante dans le château d'un vieillard chasseur, soldat, d'une nature bizarre, d'un esprit inculte et illétre [...] ». A qui garde le souvenir de ces lignes, il n'est guère possible de ne pas tressaillir lorsqu'au premier livre des *Nouvelles Confidences* (par. XLIII), juste après une allusion à Dumont, voici qu'apparaît, dans un « château antique et pittoresque », au fond d'une « gorge », un « vieillard illettré, rude, sauvage [...], bizarre, original, grotesque », lequel « avait perdu sa femme de bonne heure » et régnait sur « cinq filles » ; il s'agit du comte de Pierreclau, seigneur du village le plus proche de Bussièrès². L'analogie, il faut l'avouer, est criante, entre les deux textes, au point qu'on en vient à penser que Lamartine ne s'y serait pas pris autrement s'il avait voulu, tout exprès, et sans toutefois paraître en rien faire, dévoiler au lecteur l'identité réelle de Laurence.

Les archives nationales, celles du département de Saône-et-Loire, — malheureusement incomplètes (les archives ecclésiastiques manquent pour toute

1. Dans le préambule des *Nouvelles Confidences*, Lamartine déclare lui-même : « Virieu, Vignet, l'abbé Dumont pourraient-ils se plaindre, s'ils revenaient ici-bas de ce que j'ai défiguré leurs belles natures, décoloré leurs nobles images ou souillé leurs places dans la vie ? J'en appelle à ceux qui ont lu [...] ».

2. L'église de Bussièrès n'est qu'à 1.400 mètres de celle de Pierreclos.

la période qui s'étend de 1797 à 1807), celles aussi de l'évêché d'Autun, les registres paroissiaux et d'état civil de Bussièrès et de Pierreclos, les minutes des actes du notaire J. J. Verset, de Bussièrès, permettent de suivre d'assez près, grâce à d'utiles recoupements, la carrière véritable de celui dont Lamartine fit Jocelyn.

En 1911, M. Pierre de Lacretelle avait bien réservé au curé de Bussièrès tout un chapitre de son précieux ouvrage sur les *Origines et la jeunesse de Lamartine* ; mais les erreurs y étaient malheureusement nombreuses ; ce n'est qu'en 1928 qu'un travail documenté et solide, — quoiqu'encore incomplet et peu sûr dans ses conclusions — sur l'abbé Dumont, fut publié par M. Testot-Ferry, en partie d'abord dans la *Revue Bleue* ¹, puis, intégralement, dans les *Annales de l'Académie de Mâcon* ².

Les renseignements généraux sur la Révolution et le clergé catholique dans le district de Mâcon nous ont été fournis par quatre ouvrages principaux : les *Recherches historiques sur la persécution religieuse dans le département de Saône-et-Loire pendant la Révolution*, par l'abbé L. J. M. Chaumont ³, — *l'Histoire des évêques de Mâcon* par le comte de la Rochette ⁴, — *la Révolution dans l'ancien diocèse de Mâcon*, par Mgr Rameau ⁵, — et, bien entendu, *l'Histoire religieuse de la Révolution Française*, par M. de la Gorce ⁶. (Quelques indications sur l'évêque Moreau sont tirées d'une *Notice chronologique de l'Église d'Autun*, publiée en 1847 par l'abbé Devoucoux).

Le 29 juin 1767, Philippe Dumont et sa femme, née Marie Charnay, tous deux « cultivateurs » à Bussièrès et au service du Curé Destre, ont un fils qu'ils font baptiser le lendemain et qu'ils nomment François ⁷.

Cette naissance n'a rien de mystérieux ; et cependant les légendes les plus absurdes ont couru sur l'origine de l'abbé Dumont. En 1906, l'abbé Billon, curé de Bussièrès, dans un rapport qu'il adresse à l'évêché d'Autun, signale qu'à cette date le bruit circulait encore, dans les châteaux des environs, que le père de l'abbé Dumont était en réalité l'évêque Moreau et sa mère une demoiselle de Pierreclos. Lamartine, du reste, s'est fait l'écho, dans ses *Confidences*, de ces

1. R. B., 28 avril 1928. « La vérité sur Jocelyn », (en collaboration avec M. Albéric Cahuet)

2. *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1928-1929, pp. 1-23. « La vérité sur Laurence et Jocelyn ». M. Albéric Cahuet publia, la même année, son livre : *Mademoiselle de Milly*, adaptation très romanesque de l'aventure de l'abbé Dumont.

3. L. J. M. Chaumont, *Recherches historiques sur la persécution religieuse dans le département de Saône-et-Loire*. Chalon-sur-Saône, 1903, (le tome IV est consacré à la persécution dans l'arrondissement de Mâcon).

4. Comte de la Rochette, *Histoire des évêques de Mâcon*, Mâcon 1867, 2 vol. in-8°.

5. Mgr Rameau, *La Révolution dans l'ancien diocèse de Mâcon*. Mâcon 1900, gr. in-8°.

6. De la Gorce, *Histoire religieuse de la Révolution Française*. Paris, Plon 1909, in-8°.

7. Extrait des registres de l'état civil déposés au secrétariat de la mairie de Bussièrès, canton sud de Mâcon, arrondissement de Mâcon, département de Saône-et-Loire : « François, fils légitime de Philippe Dumont et de Marie Charnay, cultivateurs de Bussièrès, né d'hier, a été baptisé le trente juin mil sept cent soixante sept. Le parrain a été François Combier, cultivateur, et la marraine Marie Duvouldy, de la dite paroisse, qui a déclaré ne savoir signer ». Le registre est signé : François Combier, et Destre, curé de Bussièrès.

chuchotements contradictoires sur la naissance de son ami. Il écrit en effet, avec un visible souci de faire entendre ce qu'il se borne à suggérer très discrètement : « Le presbytère [du curé Destre] paraissait être pour lui [Dumont] plutôt une maison paternelle qu'un vicariat de village ; [...] sa mère, âgée, mais encore belle et gracieuse, gouvernait la cure de temps immémorial ; [...] il y avait quelque parenté mal définie entre le vieux curé et le jeune vicaire [...] ; cette parenté lointaine donnait à celui-ci l'attitude d'un fils plus que d'un comensal de la maison ». (*Confid.* XII, VII).

Du reste, au livre V, le texte primitif ¹, auquel Lamartine a renoncé, portait le membre de phrase suivant : « Le vieux curé [de Bussières] se déchargeait de notre éducation sur un jeune et brillant vicaire qui vivait avec lui dans sa cure *et qui avait autrefois passé pour son fils* » * ; ces mots sont biffés ; Lamartine écrit par-dessus : « *et qui n'avait pas d'autre parenté connue* » * ; puis il efface encore, et trace le texte définitif : « et qu'il traitait en père plus qu'en supérieur ».

En 1856, cédant peut-être à un repentir, Lamartine prit le parti de substituer à cette « parenté » inquiétante et « mal définie » une parenté très précise et toute simple : « Neveu du vieux curé de Bussières, écrira-t-il alors, [...] l'abbé Dumont avait été relégué par la Révolution dans le pauvre presbytère de son oncle » ².

Pareillement inexacte est la tradition qui fait de François Dumont, plus modestement, et pour ne pas oser davantage, le filleul du curé Destre. L'acte de baptême de François Dumont nous oblige à rejeter aussi dans le domaine de la fiction ce parrainage que M. Maurice Levailant, dans son remarquable ouvrage de 1925 sur Lamartine ³, croyait pouvoir tenir pour authentique.

Il y eut bien effectivement un Dumont dont le curé Destre fut le parrain ; mais c'est le frère aîné de François, Antoine-François Dumont qui, né et baptisé le 24 juillet 1765 eut pour parrain Antoine-François Destre et pour marraine la belle-sœur de ce prêtre, dame Claude Boisseaud, veuve de Claude Destre. Ainsi ce qui appartient à Dumont l'aîné fut attribué plus tard inexactement à Dumont cadet, et nous aurons l'occasion de voir qu'à maintes reprises furent confondus, par l'histoire locale ou l'histoire littéraire, ces deux frères dont l'un s'appelle Antoine-François, et l'autre, l'abbé, François, tout court.

Quelles circonstances conduisirent ce petit enfant que nous venons de voir naître à Bussières, le 29 juin 1767, aux ordres sacrés ? Nous n'avons, sur ce point, d'autres informations que celles qui nous viennent des *Confidences*, du *Cours Familier de Littérature*, et des *Mémoires Politiques*, — informations concordantes, d'ailleurs, et qu'il serait imprudent de récuser *a priori*.

« Dans une visite au presbytère [de Bussières], disent les *Mémoires Politiques* ⁴, l'évêque de Mâcon, homme de mœurs élégantes et d'un esprit supérieur, avait été frappé de la très belle figure et de l'aptitude remarquable de cet enfant ; il l'avait pris à l'évêché, il l'avait élevé comme son fils et destiné aux plus lucra-

1. B. N. Lamartine, 52 bis, p. 113.

2. C. F. L. Premier Entretien. — L'abbé J.-M. Chaumont, dans ses *Recherches* [...] acceptera sans examen cette indication fantaisiste.

3. M. Levailant. *Lamartine. Œuvres choisies*. Paris, 1925, p. 587.

4. Cf. Lamartine. O. C., 1863. T. XXXVII, p. 51.

tives fonctions du sacerdoce ». Dans les *Confidences* (XII, VII) on lit par ailleurs : « L'évêque de Mâcon, homme de mœurs faciles et raffinées autant qu'homme de lettres et d'étude, avait pris dans son palais le jeune adolescent [...] ». Et dans le premier Entretien du *Cours Familier de Littérature*, Lamartine affirme que Dumont « avait été, dans son adolescence, secrétaire de l'évêque de Mâcon ».

Que l'évêque Moreau ait réellement « pris dans son palais » le fils de la paysanne Dumont, servante du curé Destre, qu'il l'ait « fait élever dans toutes les habitudes, dans toutes les libertés et dans toutes les élégances de la société très mondaine dont son palais épiscopal était le centre », peut-être tout cela est-il un peu excessif, un peu arrangé, un peu embelli par Lamartine. Mais les archives de l'évêché d'Autun nous ont livré un document de première importance, par quoi se trouvent attestés les liens personnels, de reconnaissance et d'affection, qui unirent Dumont à l'évêque Moreau. Lorsqu'en 1814, victime de persécutions à Pierreclos, et assez durement interrogé à ce propos par l'abbé Maury, vicaire général du diocèse d'Autun, il écrit pour se justifier, une longue lettre dont nous publierons plus loin le texte complet, le dernier paragraphe de ce plaidoyer s'ouvre sur les lignes suivantes : « *Depuis l'âge de quatorze ans, j'ai été l'objet des soins de Monseigneur Moreau. Je conserve ses lettres et son portrait dans ma chambre ; de tels objets sont pour moi sans prix et toujours le respectable prélat sera gravé dans ma mémoire* » *.

Il paraît donc établi que l'évêque Moreau eut sur la destinée de François Dumont une influence initiale et sans doute décisive. On imagine le prélat, au cours d'une tournée épiscopale, s'arrêtant au presbytère de Bussières, regardant les deux enfants dont s'égaie la maison du curé Destre et, désignant le plus jeune dont le regard vif l'intéresse : « On en fera un prêtre, de ce petit-là... »

Où Dumont fit-il ses études ? Le séminaire de Mâcon, l'un des plus anciens de France, avait été dirigé par les Pères de l'Oratoire pendant cent quarante ans ; mais il avait fallu évacuer la bâtisse, qui tombait en ruines, et, depuis 1757, les élèves étaient répartis entre les séminaires voisins de Chalon-sur-Saône et de Lyon, pour y suivre, hors du diocèse, les cours de théologie et de philosophie. Cependant il restait encore, sous la surveillance et l'autorité directe de Mgr Moreau (évêque de Mâcon depuis 1763) quelques élèves étudiant à Mâcon, chez les Pères Capucins ; et l'intention de Mgr Moreau était de reconstituer, à Mâcon même, le séminaire d'autrefois. En 1788, il y était presque parvenu. François Dumont appartient vraisemblablement à ce petit nombre de séminaristes qui étudièrent à Mâcon.

On peut, grâce aux signatures qu'il appose, de temps à autre, comme témoin ou comme parrain, sur le registre paroissial de Bussières lorsqu'il retourne auprès de ses parents, le suivre d'étape en étape, au long de cette route qui le conduit au sacerdoce. A partir du 11 mai 1782 (il a quinze ans) il signe : « François Dumont, étudiant ». De 1784 à 1788, son nom s'accompagne du signe : « Eccl » (ecclésiastique). A la date du 22 novembre 1789, on lit : « François Dumont, sous-d. » (sous-diacre). Le 1^{er} février 1790, il signe : « Dumont diacre ». L'ordination dut avoir lieu dès que ses vingt-trois ans furent accomplis, après le 29 juin 1790 ; au mois de septembre 1790 il est officiellement vicaire à Bussières ; à partir du 23 septembre, sa signature, suivie de ce titre,

figure sur le registre paroissial ¹. La Constitution civile du clergé a été votée deux mois plus tôt, le 12 juillet 1790.

Ainsi se trouve acquise une certitude essentielle, et qui restreint singulièrement la ressemblance de *Jocelyn* avec l'authentique aventure vécue par l'abbé Dumont : François Dumont, quand survient la Terreur, n'est plus un séminariste, c'est un prêtre. Celui qui va chérir et posséder la fille du Comte de Pierreclau, ce n'est pas ce « lévite » promis aux autels, mais libre encore de son destin, et qui rêvera d'épouser Laurence; c'est l'abbé François Dumont, vicaire dans sa paroisse natale de Bussières.

Lamartine paraît avoir voulu d'abord livrer la vérité dans ses *Confidences*. Au livre V on peut lire en effet (par. V) que Dumont avait été jeté dans les ordres « la veille même du jour où le sacerdoce allait être ruiné en France ». Mais lorsqu'au livre XII Lamartine entreprend de conter l'aventure passionnelle de son ami, il se rétracte, — non de lui-même peut-être, mais pour obéir aux vœux que l'on formule autour de lui. Les *Confidences*, nous l'avons dit, parurent en feuilleton dans le journal de Girardin à partir du 2 janvier 1849; or c'est le 21 janvier que Lamartine écrit à sa nièce Valentine de Cessiat : « Dis à ta maman que je vais changer l'abbé Dumont; je ne le ferai pas prêtre; il ne sera prêtre qu'après, et par désespoir » ². Le propos est suffisamment éloquent : la sœur de Lamartine, Cécile de Cessiat, a fait savoir à son frère son émotion, ses alarmes à la veille de voir paraître, au grand jour d'une publicité éclatante ³, le secret de l'abbé Dumont. Cécile de Cessiat s'effraye de ces révélations que veut prodiguer son frère : sa fille Alix porte le nom de ces Pierreclau ⁴ que tout le monde — elle en est sûre ! — va reconnaître, à Mâcon, à Milly, dans toute la région, à travers les gauches travestissements des *Confidences*. La maîtresse de l'abbé Dumont, c'est la propre tante par alliance d'Alix de Pierreclau, nièce du poète. Qu'au moins, si Lamartine ne veut pas renoncer à son déplorable projet, il ne fasse pas de Dumont un prêtre ! Lamartine cède ; il continuera la fiction de *Jocelyn* : amours enivrées qui n'exigent ni le parjure ni le sacrilège.

Dans les *Mémoires Politiques*, pour ne point tout à fait mentir, Lamartine se réfugiera dans une phrase prudemment équivoque : « La Révolution l'avait surpris [Dumont] entrant dans les ordres sacrés » ⁵.

*
* *

De ce curé de village, que va faire l'ouragan révolutionnaire ? Les documents concernant les affaires ecclésiastiques du département de Saône-et-Loire vont nous permettre d'apercevoir, de loin en loin, Dumont traversant ces années de

1. Force est donc bien de rejeter absolument la date du 7 janvier 1798 donnée par M.-P. de Lacretelle (sur la foi de quel texte ?) pour celle de l'ordination de François Dumont.

2. Cf. Comte de Chastellier, *Lamartine et ses nièces*. Paris, 1928, p. 158.

3. Lamartine déclare — dans la même lettre — que quatre vingt mille exemplaires de *La Presse* s'enlèvent chaque jour, depuis que les *Confidences* y paraissent.

4. Alix de Cessiat avait épousé, le 28 mars 1838, J.-B.-Léon Michon de Pierreclau — substitut du procureur du roi à Mâcon — fils d'Antoine-Guillaume Michon de Pierreclau, dernier né des enfants du Comte J.-B. Michon de Pierreclau. Léon de Pierreclau était mort le 26 juillet 1841.

5. Lamartine, O. C., 1863, T. XXXVII, p. 51.

tempête. Des lueurs espacées l'éclairent à nos yeux sur sa route, — tel « état de paiement », tel procès-verbal de délibération du Directoire, telle dénonciation même. Mais entre ces fanaux demeurent de grands intervalles obscurs.

Le décret exigeant la prestation du serment constitutionnel par tous les ecclésiastiques fonctionnaires publics fut porté le 27 novembre 1790. La sanction du roi qui le rendait exécutoire date seulement du 26 décembre. Sous huit jours, tous les prêtres devaient jurer. Le décret fut placardé dans toutes les paroisses au début de janvier 1791.

L'évêque Moreau, qui n'avait marqué nulle hostilité aux premières réformes, et qui même, le 14 juillet 1790, avait en personne célébré une messe solennelle, en plein air sur le quai Sud, à Mâcon, refuse de se plier, à l'obligation du serment. Il abandonne son palais et se réfugie, dans la ville, en mars 1791, chez un de ses vieux serviteurs, nommé Pochon, dans la maison duquel sa sœur, Alexandrine Moreau, veuve Bernay, a fait transporter, de Lons-le-Saunier, ses meubles ¹.

Sur les cent vingt-quatre curés du district de Mâcon, il n'y en eut pas moins de quatre-vingt-dix-huit qui, sans difficulté, se soumirent à la loi. Destre et Dumont, entourés de confrères « jureurs » ², jurèrent eux aussi. La date exacte de leur serment nous échappe. Mais les archives ecclésiastiques de Saône-et-Loire nous apprennent que le 11 février 1791 il est accordé, sur sa demande, à François Dumont, vicaire à Bussièrès, un mandat de cent livres dix sous, qui lui sont dus en reste du premier quartier de son traitement de 1791 « vu le procès-verbal de la prestation du serment ».

Il est possible du reste qu'à Bussièrès, comme dans bien des paroisses, l'affaire ait passé inaperçue ; les prêtres restaient à leur place, rien n'était changé aux offices. La municipalité avait pris acte du serment prononcé. La vie continuait toute pareille.

Pour l'année 1791, une pièce nous est fournie encore par les archives de Saône-et-Loire. C'est un tableau des ecclésiastiques du district de Mâcon, tableau dressé en vue du paiement « du quartier d'octobre de la présente année de leurs traitements ». Destre et Dumont y figurent tous deux, le curé pour 1.200 livres (traitement annuel), le vicaire pour 700 ³. — D'ailleurs, le registre paroissial de Bussièrès révèle pour l'année 1791 quarante et un actes signés « Dumont vicaire », qui nous montrent l'abbé Dumont accomplissant régulièrement dans sa paroisse les devoirs de son ministère.

Le 5 janvier 1792, « l'an quatre de la liberté française », le Directoire du district de Mâcon donne son approbation aux états de paiement des traitements

1. Lamartine qui était, sur ce point, assez exactement renseigné, note dans ses *Nouvelles Confidences* (I, XXX) : « L'évêque [Moreau] était tombé à l'aumône des fidèles ; il vivait du pain d'un de ses anciens serviteurs qui l'avait recueilli sous son toit, aussi résigné et aussi serein dans sa misère qu'il avait été jadis magnifique et prodigue dans son opulence ».

2. Desroches, curé de Pierreclos, jure ; F. Chatillon, de Milly, également, — et aussi les curés de Prissé, de Chevagny, de Vergisson, d'Hurigny. Le curé « jureur » Lebreton, de Berzé la Ville, sera plus tard curé de Saint-Point, de 1811 à 1816. — Par contre, pour ne pas jurer, le curé de Serrières s'est enfui en Savoie et le curé Greuze, de Saint Sorlin est passé en Suisse. Est-ce de lui que parle Lamartine lorsque, dans *Geneviève*, à propos du peintre Greuze, qu'il appelle « le Raphaël des paysans », il écrit : « Le frère de Greuze était curé d'une des terres de mon grand-père ». (O. C., 1863. T. XXX, p. 403).

3. Archives de Saône-et-Loire. 2. F. L. . « Les administrateurs composant le Directoire du district de Mâcon, désirant pourvoir aux paiements du dernier quartier de 1791 du traitement

et pensions ecclésiastiques de ce district pour « le premier quartier de cette année » ; Destre et Dumont, de nouveau, s'y trouvent inscrits l'un et l'autre pour les mêmes chiffres que précédemment.

Le 19 juillet 1792 survient le décret interdisant le port du costume ecclésiastique. Le 20 septembre, les registres de l'état civil sont retirés aux prêtres ; les curés se voient même interdire (titre VI, article V du décret) de tenir un registre parallèle des baptêmes, des mariages et des enterrements. « Depuis la fin de 1792, la Terreur fut si vive en France, écrira l'abbé Dumont en tête du registre paroissial de 1795, et la persécution contre le clergé si soutenue qu'il fut impossible aux ministres des autels de tenir des registres de leurs opérations ».

Le culte se poursuit cependant à Bussières ; le 26 décembre 1792 (« l'an premier de la République »), Destre et Dumont, ecclésiastiques fonctionnaires, sont autorisés à toucher le montant du dernier quartier de leur traitement pour l'année en cours.

A la fin de janvier 1793 arrive à Mâcon la nouvelle de l'exécution du roi. En avril, un décret de la Convention prescrit la détention au chef-lieu du département de tous les prêtres sexagénaires. Destre, né le 9 juin 1730, a donc alors soixante-trois ans et tombe sous le coup de la loi ; il semble, cependant, avoir échappé à l'emprisonnement ; son nom ne figure pas sur le registre d'écrou de la prison des Ursulines, et les états de paiement des traitements ou pensions ecclésiastiques pour 1793 et les années suivantes indiquent expressément qu'il est « domicilié à Bussières » ; Dumont, quant à lui, bénéficie du décret de la Convention (23 mars 1793) qui soustrait les jeunes vicaires et curés aux levées militaires.

Avec la loi des Suspects, la politique anti-catholique va s'accroître encore. Le 21 octobre 1793, la Convention décide que tout prêtre, même assermenté, qui sera dénoncé pour incivisme sera immédiatement déporté en Afrique ; le Directoire de Mâcon, présidé par Roberjot, ancien curé de Saint-Vérand, qui a « abjuré la superstition », ordonne à tous les prêtres constitutionnels du district

des ecclésiastiques de ce district, où le procureur syndic, ont, à vue des arrêtés du Directoire du département et autres pièces y relatives, formé le tableau des dits ecclésiastiques [etc...].

Fonctionnaires publics

Curés

Noms	Demeures	Traitements	Quartier d'octobre de 1791	Observations
Destres	Bussières	1200	300	Provisoire

Vicaires et desservants

Dumont	Bussières	700	175	
--------	-----------	-----	-----	--

Fait au Directoire du District, à Mâcon, le 30 septembre 1791.

de Mâcon d'adresser au Directoire leurs lettres de prêtrises ; ces lettres seront brûlées ; la liberté des fonctionnaires ecclésiastiques du district est à ce prix.

Et voici que le représentant en mission Javogues arrive à Mâcon ¹, et convoque les prêtres du district pour recevoir leur « abdication ». Destre et Dumont, le curé d'abord (27 novembre 1793), son vicaire le lendemain (28 novembre) déclarent abdiquer leurs fonctions ecclésiastiques ². Désormais, Dumont est « ex-prêtre » ; terrible et béante coupure dans ce destin sacerdotal ; du mois de novembre 1793 au mois de septembre 1801, pendant huit années presque entières, François Dumont va vivre, ou essayer de vivre, comme s'il n'avait pas reçu l'ordination ³.

Il est fort probable qu'ayant abdiqué, Destre et Dumont évitèrent ainsi d'être atteints, en janvier 1794, par le décret de la Convention obligeant les curés assermentés à évacuer, dans la décade, les presbytères et les églises sous peine d'être réputés suspects, — en mars, par l'arrêté du Directoire de Mâcon ordonnant à tous les « ecclésiastiques fonctionnaires » du district de se rendre à Mâcon pour s'y faire enregistrer au Comité de surveillance, devant lequel ils devront dorénavant se présenter chaque nonidi.

L'évêque Moreau est en prison. Le pitoyable Gouttes, évêque constitutionnel d'Autun et qui, pour prouver son zèle, s'était fait, à Autun même, secrétaire de la Société des Sans-Culottes, a été lui aussi incarcéré à Mâcon (24 janvier 1794) ; le 24 mars, il sera guillotiné à Paris.

1. Cf. *Annales Révolutionnaires*, juillet 1793. G. Javogues : « Lamartine et Claude Javogues » — Javogues arriva à Mâcon le 28 juillet 1793.

2. Archives de Saône-et-Loire. 2. F. L². « District de Mâcon. Liste des ministres du culte catholique qui ont fait abdication de leurs fonctions, dressée en exécution de l'arrêté du Directoire du département du 14 nivôse, pour faire à chacun d'eux le paiement de ce qui leur est dû :

Noms des prêtres qui ont abdiqué	Désignation de leurs ci-devant fonctions	Date de leur abdication	Fixation des traitements	Quartier, déduction faite de neufs jours
Destre	curé à Bussières	7 frimaire	1200	270
Dumont	vicaire à Bussières	8 frimaire	700	157,10

La présente liste certifiée par nous, administrateurs composant le Directoire du district, pour être remise au citoyen Legendre après avoir été homologuée par le département pour faire à chacune des personnes dénommées le paiement du second quartier de la pension à laquelle ils ont droit d'après les décrets,

Fait à Mâcon, au directoire, séance publique du premier pluviôse seconde année républicaine.

3. L'examen des documents conservés aux archives de Saône-et-Loire et les signatures de Dumont sur les actes du notaire de Bussières J.-J. Verset permettent aujourd'hui d'affirmer que Dumont ne reparut pas à l'autel avant les derniers mois de 1801. Sur la première page du registre paroissial de Bussières, en 1803, il a inscrit, de sa propre main, les mots suivants : « J'ai repris les fonctions du saint ministère en septembre 1801 ». La thèse conjecturale de M. Testot-Ferry, qui représente Dumont reprenant son ministère après la Terreur puis l'abandonnant de nouveau vers 1798 se trouve rigoureusement contredite par l'examen des pièces d'archives. Fr. Dumont resta « ci-devant prêtre » jusqu'en septembre 1801.

Le montant des pensions aux prêtres abdicataires a été révisé : si Destre, qui touchait 1.200 livres, est réduit à 1.000, Dumont au contraire se trouve avoir gagné à son reniement ; il émargeait pour 700 livres au budget du culte ; sa pension de secours est supérieure de cent livres au traitement qu'il touchait lorsqu'il était en exercice. Est-ce une honte qui le saisit ? Il renonce à cette pension ; la municipalité de Bussières en informe le Directoire de Mâcon ¹. Mais est-ce bien un geste d'indignation, de remords, de dégoût ? Ne devons-nous point songer aussi à une autre interprétation possible, celle d'un don généreux fait à la République, l'abandon volontaire de cet argent, accompli comme un acte de civisme, comme un sacrifice spontané qu'il offrirait à la nation, lui, cet ex-prêtre, ce demi-suspect d'hier ?... Toujours est-il qu'en pleine Terreur, tandis qu'à Paris se succèdent les charrettes sinistres, l'ex-abbé François Dumont devient secrétaire-commis de la municipalité révolutionnaire de Bussières. Le 14 messidor an II, un avis du Directoire du district de Mâcon homologue la décision du Conseil général de la commune de Bussières « portant nomination de la personne du citoyen François Dumont pour secrétaire commis, attendu que le citoyen Antoine Dumont, secrétaire, est souvent obligé de s'absenter, étant membre du Comité de surveillance de Roche-Vineuse » ². Il est « muni d'un certificat de civisme », et le 19 août 1794, un « état nominatif des ci-devant ecclésiastiques fonctionnaires publics du district de Mâcon qui ont abdiqué

1. Archives de Mâcon, 2 F. L². — « Tableau des ci-devant fonctionnaires qui ont abdiqué leurs fonctions sacerdotales et dont les pensions de secours doivent être payées par semestre, conformément à la lettre du Ministre de l'Intérieur du 14 ventôse et de celle du département, du 24 germinal dernier.

Semestre échu au 1^{er} Messidor l'an 2^e

Noms des fonctionnaires ecclésiastiques qui ont abdiqué leurs fonctions	Leur âge	Désignation de leur ci-devant fonctions	Fixation de leur ancien traitement	Fixation de la pension de secours	Observations
Destre	64	curé à Bussières	1200	1000	
Dumont		vicaire à Bussières	700	800	a renoncé à sa pension, ainsi que l'a écrit la municipalité de Bussières

2. Le frère aîné de l'abbé Dumont, on le voit, s'est jeté en plein jacobinisme. Il ne se contente pas d'être secrétaire greffier de sa commune natale, il est encore du Comité de Surveillance de Roche-Vineuse. Ce frère patriote sert en quelque sorte de caution à l'ex-abbé. — L'abbé Dumont devenant sous la Terreur secrétaire de mairie, n'offre pas un cas unique. M. de la Gorce, (*op. cit.* T. IV, p. 310) écrit : « Une foule de mauvais prêtres ont, par apostasie ou profanation, déshonoré l'Église nouvelle [il s'agit de l'Église constitutionnelle]. Aux jours d'extrême danger, on les a vus se dispersant de tous côtés, secrétaires de mairie, instituteurs [etc...] ». — Les fonctions de Dumont comme secrétaire commis, adjoint à son frère prirent fin dès le début de la réaction thermidorienne. Aux archives de Saône-et-Loire, on trouve une pièce (1 L. 4, 2 bis) datée du 1^{er} vendémiaire 3^e année républicaine (22 septembre 1794) qui porte suppression du poste occupé par François Dumont, attendu que « les motifs pour lesquels la commune de Bussières avait cru devoir accorder un adjoint à son secrétaire greffier n'existent plus par la suppression des Comités de Surveillance dans les campagnes ».

leurs état et fonctions » porte son nom et sa qualité d'« ex-vicaire à Bussières, non marié », avec, de nouveau, et malgré la renonciation précitée, l'indication du montant de sa pension de secours : 800 livres.

La Terreur se relâche, Thermidor étant survenu. Le 23 octobre, l'évêque Moreau était libéré. Que fait Dumont en cette fin d'année 1794 ? Jusqu'au 3 mars 1795, aucun repère, aucune signature ne nous éclairent sur son sort ; mais ce jour-là, sur le registre municipal de Bussières, où il signe « Dumont cadet », il est désigné sous le nom de « François Dumont, commerçant »¹.

Le 21 février 1795, la liberté des cultes — avec de multiples restrictions — a été rétablie. L'évêque Moreau, qui a prêté le serment civique, obtient, le 12 mars 1795, du Comité de Sûreté générale d'être « radié de toute liste de déportés » et de pouvoir jouir dorénavant de sa « liberté définitive » ; aussitôt, il adresse un appel à tous les prêtres de son diocèse que la tourmente a épargnés. Le vieux Destre, fidèlement, rouvre son église, reprend son ministère ; Dumont, quant à lui, résiste. Ce n'est plus désormais la violence d'autrui qui l'écarte du sanctuaire ; de lui-même, il refuse de rejoindre l'autel. Ce devoir inexorable qui est le sien, il s'en détourne. Quel secret se cache au fond de ce cœur en révolte ? ou seulement quelle lassitude, quel dégoût ?

Lorsqu'en 1814 Raquillet, maire de Pierreclos, dénoncera à l'évêque d'Autun son ennemi Dumont, ce qu'il trouvera, dans ses souvenirs du temps révolutionnaire, de plus terrible pour accabler ce malheureux, c'est, dira-t-il, qu'à l'heure « où les rues d'Autun étaient teintes de [son] sang [à lui, Raquillet] et qu'on [le] conduisait à l'échafaud, en 1794, [...] le sieur Dumont, déjà prêtre, jouait aux quilles sur les places publiques de Pierreclos et de Bussières »^{* 2}.

Du franc-tireur des *Confidences*, plein d'une téméraire audace contre les Jacobins et traqué comme tel, vivant dans le dangereux « hasard des rencontres et des combats [...] de la guerre civile » (*Confid.* XII, XVII), au très réel abdicaire devenu secrétaire de mairie et joueur de quilles, pendant que son curé rouvre tout seul l'église de la paroisse, la marge est grande, il faut l'avouer...

Nous apprenons, par le registre d'état civil de Bussières, que le 9 mars 1795, François Dumont, « membre du Conseil général de la commune » a été élu ce jour-là « pour dresser les actes destinés à constater les naissances, mariages et décès des citoyens ». Jusqu'à novembre 1795, l'ex-abbé remplit ces fonctions, et sa signature apparaît douze fois sur le registre, ainsi libellée : « Dumont cadet, off. publ. ».

1. Ce texte mérite d'être cité : « Ce jourd'huy, treize ventôse, an trois républicain, sur l'heure de trois du soir, par devant moi Bolland, membre du Conseil général de la commune de Bussières, district de Mâcon, département de Saône-et-Loire, élu le trente thermidor de l'an second pour dresser les actes destinés à constater les naissances, mariages et décès des citoyens, est comparu en la salle publique de la maison commune Pierre Dumont aîné, agriculteur, résidant en cette commune, lequel, assisté de François Dumont, commerçant, âgé de vingt-sept ans, et de Philiberte Baudot, femme de Jacques Verset notaire, âgée de vingt-trois ans, les deux résidant en la commune de Bussières, a déclaré à moi Louis Bolland que Marie Charlet son épouse en légitime mariage est accouchée hier sur une heure du matin d'un enfant mâle qu'il m'a présenté et auquel il a donné le prénom de François Philibert ». — (La signature de François Dumont est bien celle de l'abbé). — Sur le registre d'état civil de Bussières, le 14 juin 1798, un acte de naissance (au bas duquel figure la signature de François Dumont, qui signe comme témoin) est dressé par le citoyen Pierre Dumont, en qualité d'adjoint municipal. Ce Pierre Dumont, qui sera maire de Bussières sous l'Empire paraît avoir été un cousin de l'abbé Dumont.

2. Archives de l'évêché d'Autun.

Parallèlement, sur le registre paroissial que tient le curé Destre, François Dumont signe, en 1795, à deux reprises, et les deux fois pour un baptême, en qualité de parrain ou de représentant du parrain. Le premier acte de baptême (1^{er} juin 1795) porte : « Le parrain a été François Dumont, prêtre de cette paroisse », et l'ex-abbé signe : « Dumont cadet » ; le 14 septembre 1795, on lit au registre : « Le parrain a été M. Jacques Laurier, résidant à La Clayt (*sic*), représenté par François Dumont, de cette paroisse », et la signature est la suivante : « L'abbé Dumont cadet ».

En novembre 1795, il est remplacé dans ses fonctions d'officier public par le notaire de Bussièrès, Jacques Verset. Cependant, cette pension de secours à laquelle il a droit comme prêtre abdicataire, et à laquelle il aurait renoncé, continue à lui être versée. Son nom figure (« Dumont François, ex-vicaire à Bussièrès ») sur l'« état des ci-devant ecclésiastiques domiciliés dans le district de Mâcon et jouissant d'un secours ou pension à la charge du trésor national », pour le trimestre de messidor, troisième année républicaine (juillet-septembre 1795). François Dumont est porté, sur cette pièce, comme domicilié à Mâcon. Le 16 novembre 1795, un acte du notaire Verset le désigne comme suit : « Dumont cadet, citoyen domicilié dans la commune de Bussièrès » ; le jour de Noël 1795, il signe de nouveau comme témoin chez Verset.

L'année 1796 ne nous fournit guère de renseignements sur son destin ; pas une fois le registre d'état civil ne fait apparaître son nom, pas une fois non plus le registre paroissial ; pourtant, le 17 juin, il est désigné comme « expert » sur un acte notarié.

Le Directoire, en mars, a prescrit l'aliénation des presbytères. Le 29 août, Antoine Dumont, frère aîné de l'abbé, achète le presbytère de Bussièrès et ses dépendances, pour la somme de 3.650 francs. De la sorte, ni Destre, ni l'abbé n'auront à quitter la maison.

L'« état général des pensionnaires ecclésiastiques domiciliés dans le département de Saône-et-Loire » contient à nouveau, pour l'an cinq — qui commence le 22 septembre 1796 — le nom de « Dumont François, ex-prêtre, né le 29 juin 1767 » et jouissant d'une pension de 800 livres.

« François Dumont, citoyen domicilié à Bussièrès » signe comme témoin chez le notaire Verset le 6 et 11 février 1797¹ et le 2 juillet de la même année ; le 18 juillet 1797, une lettre anonyme écrite de Roche-Vineuse et transmise au Ministère de la Police générale, révèle les faits suivants :

« A la dernière audience du juge de paix qui s'est tenue à Roche-Vineuse, le ci-devant abbé Dumont, de Bussièrès, homme d'affaires de Monseigneur de Pierreclos, a eu avec le républicain Dumont, de Pierreclos², une très grande dispute, à l'audience même, au sujet de la Révolution. L'abbé disait, entre autres gentilleses, qu'il n'y avait pas assez de chanvre pour pendre tous les patriotes de 89, les jacobins, les dénonciateurs, les mathevons ; qu'il se faisait honneur d'être muscadin, qu'il serait bien reçu à Lyon, qu'il irait pour assassiner ces gueux de 89, que si Dumont-Pierreclos osait y

1. Le 19 pluviôse an V (7 février 1797) Antoine Dumont « propriétaire demeurant à Bussièrès » est devenu acquéreur de « la vieille église de Pierreclos, avec une cour et un jardin ».

2. Les archives de la mairie de Pierreclos nous révèlent l'existence d'un « citoyen Jean Dumont » qui fut, en 1795, « adjoint municipal de la commune de Pierreclos ».

mettre les pieds, il verrait comme il y serait reçu ; enfin il a porté la rage à son comble et ce en présence de trente personnes ; il faut qu'ils aient reçu de bonnes nouvelles pour être d'une effronterie pareille » ¹.

Le 6 fructidor, le ministère de la Police générale enjoint au Directoire exécutif de Saône-et-Loire l'ordre de vérifier l'exactitude des faits rapportés par la dénonciation et, s'ils sont reconnus exacts, de « traduire devant les juges compétents » le ci-devant abbé Dumont. Le dossier des Archives Nationales ne contient aucune autre pièce. Les choses, probablement, s'arrêtèrent là. De mars à septembre 1797 en effet, la République s'était faite libérale ; une tolérance véritable régnait ; à Mâcon, les religieuses reprenaient leur place dans les hôpitaux ; l'évêque Moreau, qui avait été réincarcéré en juillet 1796, était de nouveau libre. Sur tous les points du territoire, quantité de prêtres abdicataires se rétractaient, reprenaient leur ministère. Le culte était rétabli dans plus de trente mille paroisses ; la loi du 24 août 1797 rendait à tous les prêtres leurs droits de citoyen. Dumont, presque certainement, ne fut pas inquiété.

Mais ce qui prend pour notre étude une valeur particulière, c'est l'indication qui nous est ainsi apportée sur les sentiments politiques de Dumont à cette date. Le tranquille rallié de 1794 est-il donc subitement devenu un réacteur farouche ? Dans ses *Mémoires Politiques*, Lamartine ira jusqu'à affirmer que Dumont appartient un moment à la « Compagnie de Jésus, ces contre-terroristes de Lyon et des environs, vengeurs du sang répandu après le siège de cette ville » ². Il s'agit de la fameuse Compagnie de Jésus ³ à propos de laquelle le Comité de Sûreté générale avait dépêché Gonchon en 1795 à Lyon, pour y enquêter sur les traqueurs de Jacobins. Dumont aurait-il donc été l'un de ces inquiétants francs-tireurs ? Songeons que Lamartine ne donne, sur son ami, ce détail curieux dans aucun des textes concernant Dumont avant 1863. Ce nom redoutable de Compagnon de Jésus, qu'environne un prestige de mystère, comment n'est-il pas venu sous sa plume dans le long récit du Douzième Livre des *Confidences* ? Fallait-il donc qu'ait paru, en 1861, l'ouvrage retentissant d'Alexandre Dumas pour que Lamartine retrouvât, sur ce point, la mémoire ?

Il n'en reste pas moins qu'au témoignage du dénonciateur, Dumont, dans l'emportement de sa colère anti-jacobine, aurait désigné les patriotes par ce terme même de « mathevons » ⁴ qui est le nom précisément que donnaient les Compagnons de Jésus à leurs ennemis les républicains.

Le coup d'état du 18 fructidor (4 septembre 1797) renouvelle la persécution

1. Archives Nationales, F⁷. 7282, d² B⁴ 1636.

2. *Mémoires Politiques*, dans Lamartine. O. C., 1863. T. XXXVII, p. 52.

3. M. G. Lenôtre, dans son livre *La Compagnie de Jésus* (Paris, 1931) a noté que le vocable « compagnie de Jésus » fut, à l'époque, employé beaucoup plus couramment que : compagnie de Jésus.

4. L'origine de ce sobriquet est incertaine. Les Lyonnais, écrit M. Lenôtre (*op. cit.*, p. 118) désignaient par le terme de « mathevons » « tous les terroristes, tous ceux qui, soit comme dénonciateurs, ou gardiens de scellés ou dilapidateurs avaient profité du règne des commissions sanguinaires ». Il semble cependant que l'on puisse trouver une explication plausible de ce sobriquet dans le fait qu'en 1790, les royalistes lyonnais ayant formé le projet de décider Louis XVI à venir se réfugier dans leur ville, leur dessein échoua par l'indiscrétion — ou la trahison — d'un ouvrier nommé Mathevon.

antireligieuse. Le 24 septembre, un acte de baptême, sur le registre paroissial de Bussières, nous montre ce jour-là Dumont dans son village natal. « Le parrain — dit le texte de l'acte — a été François Dumont cadet, prêtre domicilié à Bussières ». Sous le mot « prêtre » un autre mot avait été tracé ; Destre avait écrit d'abord : « François Dumont cadet, *vicaire* [...] ». Il semble que ce soit la propre main de Dumont qui, corrigeant le texte, ait effacé « *vicaire* » pour écrire « *prêtre* ».

Mgr Moreau, qui s'était plié à l'obligation du serment de haine à la royauté (décret du 5 septembre 1797), avait conseillé la même soumission à tous les prêtres de son diocèse ; il est arrêté cependant, et, pour la troisième fois, emprisonné le 10 mai 1798. En cette année 1798, les signatures de Dumont ne nous manquent pas : le 4 juin, il assiste à Pierreclos à un mariage, et signe comme témoin sur le registre d'état civil de la commune. Le 14 juin, « Dumont cadet » signe également, en qualité de témoin, au bas d'un acte de naissance sur le registre de Bussières. Le 19, c'est sur le registre paroissial tenu par le curé Destre que la main du vicaire infidèle, au bas d'un acte de baptême, a signé « Dumont cadet, prêtre ». Le 8 juillet et le 5 août, chez le notaire Verset, Dumont appose son nom sur des papiers d'affaires ; enfin, le 10 septembre 1798, chez Verset encore, un acte le désigne en ces termes : « François Dumont, fermier au dit Bussières ».

Et voici qu'à partir de ce jour et jusqu'au 20 septembre 1801, un silence absolu s'établit ; ni sur les registres d'état civil, ni sur les registres paroissiaux, ni dans les papiers du notaire, aucune signature de l'abbé Dumont n'apparaît plus¹. Dumont n'est-il plus à Bussières ? Cependant il semble bien que ce soit en 1800 (mais nous n'avons là dessus aucune date précise) que le petit Lamartine ait été envoyé par ses parents suivre, à la cure de Bussières, ces cours de latin qui le mettront, pour la première fois, en présence de l'abbé Dumont.

*
* *

Ainsi nous avons suivi, de trace en trace, François Dumont pendant ces onze années dramatiques qui vont de son ordination (été 1790) à son tardif retour aux autels (septembre 1801) ; mais nous n'avons encore rien aperçu qui nous éclairât sur la mystérieuse aventure dont Lamartine aurait tiré le récit de *Jocelyn*.

Remettons-nous d'abord en mémoire ce que rapportent les *Confidences* : François Dumont, que le vieux comte de *** (Nous avons vu qu'il s'agissait du Comte de Pierreclos) traite avec bienveillance et qu'il a chargé de donner des « leçons de lecture, d'écriture, de religion » à la plus jeune de ses filles — presque une enfant encore et qui touche « à peine à sa seizième année » — parvient, emmenant avec lui son élève, à s'échapper du château qui s'est trouvé cerné, une nuit, par « une colonne mobile de gendarmes, de troupes légères et de gardes nationaux » ; ces hommes, envoyés par le Comité révolutionnaire de la ville voisine arrivaient porteurs de mandats d'arrêts « dressés d'avance contre le Comte, [...] et tous les membres majeurs de sa famille, même contre

1. Les dossiers des affaires ecclésiastiques de Saône-et-Loire nous auraient peut-être apporté de précieuses indications ; malheureusement, — nous l'avons dit — ils ont disparu, pour toutes les années qui vont de 1797 à 1807.

les femmes ». La jeune fille, vêtue d'un costume d'homme, se dirige avec son sauveur du côté des Cévennes ; une vieille tante, « seule parente qui lui reste au monde », doit l'accueillir dans la ville de*** où elle réside. Arrivés sur place, Dumont et sa compagne déguisée apprennent que la tante elle-même a été arrêtée et conduite à Nîmes. Ils reviennent donc, « à lentes journées, sur leurs pas », et finissent par aller frapper « à la porte d'une pauvre femme, veuve d'un sabotier » et « qui avait été la nourrice de la jeune fille ». Dans cette chaumière « isolée, assise sur un des derniers plateaux des plus hautes montagnes » de la région¹, ils passent « plus d'une année » de solitude et de bonheur. « Puis la Terreur s'adoucit dans la contrée ; les prisons se rouvrirent ; le vieux Comte rentra dans son château délabré avec ses trois filles. La nourrice vint ramener la plus jeune dans les bras de son père ». Dumont revint dans le presbytère de Bussières ; parfois il s'absentait pendant « plusieurs jours pour des courses lointaines dont on ne savait pas le but » ; il allait voir, en grand secret, dans la chaumière des Cévennes, un enfant sans nom dont la nourrice disait « qu'elle l'avait trouvé un matin sous le bois de hêtres, au bord de la source ».

« Cinq ou six ans après, la dernière des filles du comte fut mariée à un vieillard » et « son jeune compagnon d'exil », sentant « finir tout à coup ses irrésolutions » entre le monde et l'Église, alla d'abord « se renfermer quelque temps chez l'évêque de Mâcon sorti alors des cachots », puis, ayant reçu de ses mains l'ordination, « revint exercer les modestes fonctions de vicaire à Bussières » (*Confid.* XII, XVII-XXIV).

Telle est la version présentée par Lamartine, en 1849, des secrètes amours de François Dumont et de Mlle de Pierreclau. Il convient à présent de contrôler ce témoignage dans la mesure où nous le permettent le petit nombre et l'exiguité des certitudes auxquelles nous avons pu atteindre.

Une lettre, adressée le 22 mars 1864 par la Comtesse de Pierreclau, veuve du comte Guillaume Benoît Michon de Pierreclau², à M. Pierre de Lacretelle³ nous apporte d'abord quelques précisions intéressantes :

« Monsieur de Lamartine a publié, dans je ne sais quelles confidences au public, une honteuse et déplorable aventure arrivée à l'une de mes belles-sœurs avec l'abbé Dumont, modèle secret de Jocelyn.

1. Cette région, Lamartine ne la situe pas exactement ; elle est, en tous cas, « dans le Midi ». Après avoir décrit minutieusement la chaumière et ses alentours immédiats, Lamartine ajoute, imperturbable : « Si je raconte ainsi cette chaumière, c'est que je l'ai vue, à une autre époque de ma vie, dans un voyage que je fis dans le Midi ». (*Confid.* XII, xx). Le texte porte aussi que les deux fugitifs, du haut d'un rocher non loin de leur retraite, pouvaient apercevoir un vaste horizon « qui s'étendait [...] par-dessus le bassin du Rhône jusqu'aux neiges des Alpes d'Italie ». On peut inférer que Lamartine plaçait la « hutte » du mystère dans les environs de Mende, peut-être, sur quelque sommet des Monts Lozère ; Lamartine connaissait Mende où habitait une de ses sœurs, mariée à M. de Ligonnières.

2. Elle avait alors soixante dix-sept ans.

3. Grand oncle de M. P. de Lacretelle, l'historien des origines de Lamartine ; un fragment de cette lettre a été publié par M. Testot-Ferry (*loc. cit.*) ; la lettre entière est reproduite dans *Les lectures du médecin*, d'octobre 1833.

Dans cet affreux malheur, dissimulé, étouffé par les honnêtes gens, cette infortunée jeune personne était bien moins coupable que victime de la perte d'une digne mère, enlevée à ses enfants par les tempêtes de 1793, et de l'imprudence d'un père inconsidéré [...].

Quant aux descendants de ces personnages, c'était certes à M. de Lamartine, parent et ami de la famille de Pierreclau, à tant de titres, qu'il convenait de s'adresser pour avoir d'abord quelques nouvelles du rejeton du digne abbé Dumont. Il l'a rencontré en une poétique vallée, couvert de dentelles, et comblé de jouets d'ivoire, d'or et de corail. Je soupçonne qu'il le laisse dans l'ombre pour en faire un jour, à défaut d'autre inspiration, le héros de quelque confidence, et une dernière glorification de l'abbé Dumont. Je puis du moins vous instruire du reste : Mademoiselle de Pierreclau, dite en famille Mademoiselle de Milly, l'héroïne de l'abbé Dumont, mariée à M. Antoine Mongez de Lyon, n'a pas eu d'autres enfants [...] ».

Celle qui portait, « en famille », le nom de Mademoiselle de Milly n'était pas, comme le dit Lamartine, « la plus jeune » des enfants du comte de Pierreclau. Si, effectivement, elle avait un frère aîné, Guillaume-Benoît (né le 25 janvier 1770 et qui devint, en 1803, le mari de celle précisément à qui est due la lettre dont nous venons de faire état) et deux sœurs également plus âgées qu'elle, — Marguerite, née le 8 novembre 1771, dite Mademoiselle de Berzé et Catherine, née le 9 novembre 1773, dite Mademoiselle de Cenves, — une sœur et un frère plus jeunes qu'elle complétaient la maisonnée : la sœur, Zozime, née le 16 août 1779, le frère, Antoine-Guillaume, né le 17 mai 1784, que Lamartine aura pour camarade de jeux puis pour compagnon de chevauchées et de plaisirs. Quant à l'« héroïne de l'abbé Dumont », ou comme dit Lamartine, « la belle et touchante enfant du château de *** », à qui j'ai donné le nom de Laurence »¹, son nom était Jacqueline-Marguerite Michon de Pierreclau ; née à Mâcon le 16 décembre 1774², elle avait sept ans de moins que François Dumont.

La lettre de la Comtesse de Pierreclau contient en outre une assertion formelle : le « malheur » dont fut victime l'infortunée Jacqueline-Marguerite se produisit après la mort de sa mère ; or Dame Marguerite Bernoud de Rochetaillée, épouse du comte de Pierreclau³, mourut à Mâcon, en son hôtel, le 21 décembre 1794.

Dès lors, un fait est certain : l'aventure de François Dumont et de Jacqueline-

1. Cf. *Geneviève*, dans Lamartine, O. C., 1863. T. XXX, p. 198.

2. Extrait du registre des baptêmes, mariages et sépultures de l'année 1774. Paroisse de Saint-Pierre de Mâcon. « Le 16 décembre 1774 a été baptisée Jacqueline-Marguerite, née de ce jour, fille de Messire Jean-Baptiste Michon, seigneur de Pierreclos et autres lieux, et de dame Marguerite Bernoud de Rochetaillée, son épouse ; son parrain a été Messire Jacques Michon, chevalier de Pierreclos son oncle, et sa marraine, Demoiselle Marguerite Michon pour laquelle s'est présentée Demoiselle Catherine Michon, tante, lesquels ont signé avec nous ». Suivent les signatures : De Pierreclau, le chevalier de Pierreclau, Michon de Pierreclau, Chaverot, curé.

3. Le mariage avait eu lieu le 27 avril 1767 à Saint-Étienne-en-Foréz. — Le Foréz est donc le pays d'origine de la mère de « Laurence » ; c'est sans doute ce qui explique que Lamartine ait choisi le Foréz, précisément, pour situer, dans le récit des *Confidences*, ce drame auquel il ne pouvait pas, par égards aux vivants et aux morts, assigner son cadre réel.

Marguerite Michon de Pierrecloau n'eut aucunement pour origine cette invasion du château et cette fuite par des souterrains dont nous parlent les *Confidences*. Au plus fort de la Terreur, Jacqueline-Marguerite demeure, en même temps que ses sœurs, auprès de sa mère, à Pierreclos et à Mâcon.

L'affirmation de Lamartine que toute la famille du comte de Pierrecloau avait été incarcérée¹ est en effet contredite par l'examen des pièces d'archives. Le registre d'écrou de la prison des Ursulines porte, à la date du 13 octobre 1793, en tête de la liste : « *Michon e né* » (ainé) et l'indication : « *et antré le 13 octobre* » (est entré)². Michon ci-devant Comte de Pierrecloau fut donc emprisonné seul, comme père d'émigré (son fils aîné Guillaume-Benoît, officier au régiment de chasseurs des Évêchés avait émigré dès 1789. Il ne rentrera en France qu'au mois d'août 1801). A s'en tenir strictement aux termes de la lettre de la Comtesse de Pierrecloau, la « déplorable aventure » ne semble pas avoir eu lieu pendant la détention du comte ; dans son évident souci de présenter Mademoiselle de Milly comme une « victime », Madame de Pierrecloau n'eut pas négligé d'indiquer qu'outre « la perte d'une digne mère », l'absence, aussi, d'un père plongé dans les cachots de la République laissait la jeune fille sans soutien ni défense. Rien de tel ne nous est suggéré. Il n'est question que de l'« imprudence d'un père inconsideré », — intéressant propos, mais qu'on voudrait plus développé, et plus nettement explicite.

Quel était donc ce Comte de Pierrecloau dont la responsabilité serait lourde (sans que jamais, on peut le supposer, il en ait pu avoir conscience) dans le « malheur » survenu à sa fille ?

A trois reprises, Lamartine dessine de lui un rapide portrait : dans les *Confidences* d'abord (XII, XVII), sans le nommer, dans les *Nouvelles Confidences* (I, XLIII) ensuite, et dans les *Mémoires inédits* (pp. 36-38) en le désignant nommément. On sait quel parti pris d'indulgence universelle donne aux *Confidences* cette douceur un peu fade, ce ton vite fatigant dont Vigny se montrait particulièrement agacé³. Or cette bienveillance évangélique disparaît soudain lorsque Lamartine aborde le personnage du seigneur de Pierreclos. Pour qui connaît la manière dont Lamartine traite de coutume, en ses pages, morts et vivants⁴, il faut croire que le comte Michon de Pierrecloau fut un de ces êtres, assez peu nombreux, que Lamartine a réellement détestés.

Sans doute, de ci de là, subsistent des lambeaux de l'ordinaire anémité, mais comme par l'effet d'une urbanité hautaine, d'une retenue de bonne compagnie, transparente, d'ailleurs, et qui ne veut tromper personne.

« Vieillard⁵ goutteux » et « sauvage », exigeant de ses filles, qui n'étaient pour lui que de « belles servantes », d'être « adoré jusque dans sa mauvaise humeur », pareil à « une espèce de dieu absolu », « fanfaron de vanité, luttant

1. Cf. *Confidences* : XII, XVII et *Mémoires Inédits*, 1870, p. 36.

2. Au numéro vingt-trois, on lit : « *Labé La Martine* » (c'est l'oncle de Lamartine, l'oncle abbé), au numéro vingt-huit : « *De la martine ené* » (c'est l'oncle « terrible »).

3. Vigny dénonce, dans une lettre à Alexandrine du Plessis (10 novembre 1850) cette « caresse éternelle et générale » qui, dans les *Confidences*, recouvre, selon lui, une totale « froideur », un complet « égoïsme ».

4. A l'exception toutefois de Chateaubriand, de La Mennais, et de Benjamin Constant.

5. En 1793, Michon de Pierrecloau avait cinquante-trois ans. Mais Lamartine le décrit tel qu'il le connut, à partir de 1800 environ.

entre l'odieux et le ridicule », « fier et dur de langage avec ses anciens vassaux », « haï du peuple » et tourné en dérision par la bourgeoisie du pays, « ne comprenant absolument rien à la marche ni aux idées de son siècle, ou plutôt ne sachant pas ce que c'était qu'une idée », « treizième siècle empaillé dans un homme », « grotesque de costume autant que d'esprit », « gourmant » et « voluptueux », terrorisant sa vieille sœur et son frère le chevalier qui vivaient avec lui, il passait ses journées à jouer au reversis et au trictrac, apparaissant à quatre heures sur la terrasse de son château pour crier, dans un porte-voix, ses ordres aux bergers et aux laboureurs, et « nourrissant l'intelligence » de ses enfants avec « le compte rendu de M. Necker » et l'almanach de l'année courante, seuls livres qu'on eût pu trouver dans tout le château.

L'inhabituelle verdeur du langage, et le puissant relief de cette physionomie donnent à penser que l'image dessinée par Lamartine, du vieux comte de Pierreclos, doit être assez ressemblante. Les *Mémoires Inédits*, du reste, qui contiennent le plus détaillé des trois portraits, sont, de tous les « souvenirs » de Lamartine ceux qui, de beaucoup, se révèlent les plus exacts et les plus conformes à la vérité historique.

Nous n'avons, pour imaginer les rapports du Comte avec Dumont, jusqu'à 1795, aucun document solide. Lamartine prétend que l'abbé « était le plus assidu commensal du château » et « faisait pour ainsi dire partie de la famille » ; il aurait eu, perpétuellement à lui réservée, une chambre « dans une tourelle haute du donjon » (*Confid.* XIII, xvii). Rien ne nous permet d'affirmer qu'effectivement François Dumont fut à ce point l'ami du seigneur de Pierreclos, à moins — et l'hypothèse, après tout, n'est pas invraisemblable — d'admettre de la part du vieux châtelain « bizarre » une sorte d'amitié aveugle, condescendante, despotique et passionnée tout à la fois pour ce jeune Dumont que l'évêque de Mâcon a distingué et qui ne manque pas d'élégance ; il paraît cependant difficile de croire que le féodal Pierreclos ait accueilli si avant dans l'intimité de sa demeure le fils d'une servante et d'un paysan.

La fuite de l'abbé Desroches, curé de Pierreclos, qui, depuis 1790 avait abandonné son église pour se cacher on ne sait où (il ne reparaitra qu'au début de 1801), contribua certainement à rapprocher de la famille Pierreclos le vicaire de la petite église qui restait ouverte à un quart de lieue.

Vient la Terreur¹. Le comte, on l'a vu, est emprisonné le 13 octobre 1793. Il est encore certainement incarcéré le 10 février 1794, puisque à cette date c'est à « la citoyenne Michon » et non à lui qu'est remis le prix des vins de la dernière récolte, « vendus par le citoyen Antoine-François Dumont, marchand à Busières »². Cependant « l'état général des détenus » de la prison des Ursulines de Mâcon à la date du 20 avril 1794 ne donne plus le nom de Michon aîné³. On pourrait croire que le « ci-devant Pierreclos » a été transféré dans quelque

1. Déjà, à la fin de 1789, une bande de « brigands » avait envahi et dévasté le château de Pierreclos. Le comte, dit Lamartine, « ne voulait pas qu'on restaurât les salles » ; il entendit maintenir, sous ses yeux et sous ceux de ses hôtes, les marques de l'outrage qui lui avait été infligé et qu'il ne pardonnerait jamais à ses vassaux.

2. Acte du 22 pluviôse an II, p. p. Pierre de Lacretelle, *op. cit.*, p. 153.

3. Par contre le nom de Lamartine aîné y figure toujours, et en outre celui de « Lamartine cadet » — le père de Lamartine. Un document du 30 octobre 1794 contient l'ordre de mise en liberté « sur le champ » (parmi d'autres détenus) du « citoyen Pierre Lamartine fils », « vu les attestations de civisme ».

autre prison, mais le procès-verbal d'une séance du Comité de Surveillance de Mâcon, à la date du 18 messidor an II (6 juillet 1794), porte que, sur la demande de l'agent national du district, « le nommé Pierreclau sera arrêté et traduit dans une des maisons d'arrêt de Paris », qu'une perquisition sera opérée chez lui et que les papiers suspects qui auront pu y être trouvés seront « envoyés au Comité de Sûreté générale ». C'est donc que Michon avait été relâché au début de 1794.

Le 20 août 1794, Pierreclau est arrivé à Paris¹. Une seule lettre suspecte a été trouvée dans ses papiers². Le 16 janvier 1795, « le Comité de Sûreté générale arrête que le citoyen J.-B. Michon du district de Mâcon, détenu ici à Paris, à l'hospice de Santé du ci-devant Évêché, sera mis en liberté et les scellés mis sur ses papiers et effets seront levés au vu du présent ordre »³. Deux pièces encore nous révèlent que le Comité de Sûreté générale eut à intervenir auprès du district de Mâcon pour imposer cette levée de scellés que le Comité de Mâcon ne paraissait pas pressé d'exécuter. Mais le « citoyen Michon est et demeure sous la surveillance des autorités constituées de la commune de Mâcon, dont il ne pourra s'éloigner ».

Ainsi, dès la fin de janvier 1795, le comte de Pierreclau est de retour à Mâcon⁴. Les nombreux actes qu'il passe chez le notaire de Bussièrès, J.-J. Verset nous le montrent en constantes relations avec François Dumont qu'il prend à maintes reprises pour témoin (16 novembre et 25 décembre 1795 ; 6 et 11 février, 2 juillet 1797). Le 17 juin 1796 il l'a même désigné comme expert lorsqu'il s'est agi de racheter les biens de Guillaume Michon, son fils, émigré « dont les propriétés ont été confisquées et acquises à la République conformément à la loi du 9 février 1792 ». L'ex-abbé Dumont, qui doit être fort inoccupé, se trouve promu, par la dénonciation anonyme de juillet 1797, « homme d'affaires de Monseigneur de Pierreclos »⁵. Si le mot, peut-être, dépasse l'exacte réalité, il n'en reste pas moins que les signatures accolées de

1. Archives Nationales. F⁷, 4774⁴⁵. « Commune de Paris. Département de police — Le 3 fructidor de l'an II de la République française une et indivisible — Aux représentants du peuple composant le Comité de Sûreté générale. Citoyens, nous vous adressons un paquet qui nous a été remis par un gendarme qui a amené à Paris et déposé à la Conciergerie le nommé Michon aîné, ex-marquis, transféré de brigade en brigade, de Pierreclos, pour être traduit au tribunal révolutionnaire. Salut et fraternité. Les administrateurs de la police régénérée ».

2. Procès-verbal de la séance du 9 août 1794 du Comité de Surveillance de Mâcon.

3. Archives Nationales. F⁷ 4569.

4. Le comte de Pierreclau aurait-il été réincarcéré à la fin de l'année 1795 ? Les archives de la mairie de Pierreclos contiennent une pièce datée du 5 nivôse an IV (26 décembre 1795) sur laquelle on lit que l'adjoint municipal de la commune de Pierreclos, constatant que « le citoyen Michon, père d'émigré » réside toujours à Pierreclos quoiqu'il soit tenu de se rendre dans son domicile de Mâcon « a requis le commandant de la garde nationale de faire conduire en la maison d'arrêt de Mâcon le citoyen Michon pour être traduit devant les tribunaux ». Si Michon fut réellement emprisonné de nouveau, ce ne fut en tous cas que pour quelques jours.

5. Pendant la détention du comte, c'est le frère aîné de l'abbé (le document du 22 pluviôse, an II sur la vente des vins nous l'a prouvé) qui s'est occupé des intérêts de la famille Pierreclau. A partir de 1795, c'est François Dumont, et non son frère, qui figure sur les minutes des actes du notaire Verset comme témoin de Michon Pierreclau. — Il est tout à fait inexact de représenter Antoine Dumont comme ayant racheté les biens confisqués du comte. Les seuls biens confisqués chez les Pierreclau furent ceux du fils aîné, émigré, qui ont été rachetés le 20 juin 1798 par le père. (La soumission était en date du 29 prairial an IV).

Dumont et du Comte reviennent bien souvent, à partir de 1795, dans les actes que nous avons examinés.

Dumont paraît donc bien avoir été, après la Terreur, chez les Pierreclau, un familier de la maison. Le 1^{er} juin 1795, Marguerite Michon¹ est marraine, à Bussières, d'une petite fille dont François Dumont est parrain ; le 4 juin 1798, il assiste au mariage de Zozime Michon Pierreclau (avec Jacques-Horace Reynold de Sérézin) et signe, au bas du registre, juste à côté de « Milly-Michon », qui est « Laurence ». Une signature, encore de François Dumont, témoin du Comte, apparaît sur un acte du 5 août 1798.

De tous ces renseignements, que pouvons-nous tirer pour notre enquête ? Deux certitudes négatives d'abord : la belle histoire de *Jocelyn*, même réduite aux proportions plus humbles que prend le récit des *Confidences* (la Terreur jetant, comme de force, l'un vers l'autre, deux êtres désemparés, la jeune fille sauvée des cachots, le mystérieux refuge dans la solitude des Alpes ou des Cévennes, ou seulement sur les collines du Mâconnais) tout cela est imaginaire, tout cela est faux ; quant à l'idée que propose M. Testot-Ferry d'une aventure de confessionnel, elle est pareillement irrecevable, Dumont n'ayant repris son ministère qu'en septembre 1801 ; à cette date, « Laurence » est mariée depuis un an.

En fait de certitudes positives, nous ne sommes, hélas, pas aussi riches. Il semble pourtant que l'on puisse entrevoir la vérité. Déjà sont très exactement connues les dates limites entre lesquelles la liaison de Dumont et de Marguerite-Milly était forcément incluse : ce fut après le 21 décembre 1794 (mort de Madame de Pierreclau) et ce fut avant le 19 juin 1800 (mariage de Marguerite-Milly). M. Testot-Ferry croit pouvoir tirer argument d'une considération psychologique : après le drame, déclare-t-il, (et il entend : la naissance de l'enfant) toutes relations ont dû se rompre entre les Pierreclau et Dumont. Si donc il était possible d'établir la date de cette rupture, on en pourrait inférer logiquement la date, du moins, de la découverte, par les sœurs de Marguerite-Milly, de l'aventure et de ses suites. Malheureusement, comme nous le verrons plus loin, les choses n'allèrent point de la sorte, et les indications les plus sûres nous permettent d'affirmer qu'en 1813 par exemple les relations de Dumont et des châtelains de Pierreclos continuaient, cordiales comme par le passé.

Cependant tout paraît indiquer qu'une certaine époque, une coupure se produisit ; alors en effet que jusqu'en août 1798 on voit Dumont, à tout propos, accompagner le Comte chez son notaire et lui servir de témoin, alors qu'il est invité, on l'a vu, au mariage de Zozime, le 4 juin 1798, soudain sa signature disparaît au bas des actes que Michon-Pierreclau continue à passer chez Verset ; et il n'assistera ni au baptême de Jean-Marie-Olympe de Sérézin (14 mai 1799) première petite-fille du vieux comte, ni au mariage de Marguerite l'aînée (qui épousa, le 10 mai 1800 Henri Gaucher de Champmartin) ni au mariage (on le comprend, d'ailleurs, de reste...) de Marguerite-Milly, un mois plus tard.

Trou d'ombre, que ces années 1799-1800 dans le destin de François Dumont.

1. M. Testot-Ferry veut que cette « Marguerite Michon » soit « Laurence » ; mais il me paraît bien que « Marguerite Michon » désigne non pas Jacqueline-Marguerite, mais sa sœur aînée, Marguerite. Cette signature « Michon Pierreclau » est bien celle de Marguerite l'aînée, sur son acte de mariage. Jacqueline-Marguerite signe au contraire « Milly-Michon » et « Marguerite-Milly » au mariage de ses sœurs Marguerite et Zozime.

Ainsi l'argument de M. Testot-Ferry, réduit quant à ses limites dans le temps, et présenté d'autre manière, peut alors retrouver sa force : si le comte de Pierreclos ne connut jamais rien du drame, les jeunes filles, les sœurs de « Laurence », à coup sûr furent au courant de tout. L'enfant que Marguerite-Milly, secrètement mit au monde, — fruit de ses amours avec François Dumont — cet enfant la trahit. Ce qui peut échapper aux yeux d'un père n'échappe pas aux yeux de plusieurs sœurs auprès desquelles on vit ; et il fallut bien alors à Marguerite-Milly des appuis, des complicités...

Cet enfant n'a pu naître à Pierreclos, ni à Bussières, ni à Mâcon sous les yeux même du comte. Il fallut que la jeune fille s'en allât, près de Zozime peut-être, mariée à Bourg-en-Bresse, ou bien à Lyon, sous quelque prétexte, — à Lyon où elle connaîtra ce M. Mongez qui va devenir son mari... En tout cas, on imagine mal Dumont se trouvant en présence de Marguerite l'aînée, ou de Zozime, ou de Catherine, après cette tragédie qu'elles ne peuvent pas n'avoir point connue. En juin 1798, lorsque Dumont est invité au mariage de Zozime, et qu'à la mairie il signe sur le registre juste à côté de sa maîtresse, le drame encore n'a pas éclaté¹. Quand Zozime et les deux Marguerite, toutes trois mariées, auront quitté la vieille demeure et qu'il ne risquera plus, au château, de rencontrer dans la flamme d'un regard quelque reproche insoutenable, Dumont reparaitra, dans l'avenue qui mène à la grande porte, il redeviendra, comme autrefois, chez ces vieilles gens sans soupçon, le visiteur toujours accueilli.

« Liaison banale », dit M. Testot-Ferry ; si l'on veut ; mais qui se meut tout de même dans une atmosphère d'angoisse, d'asphyxie et qui dut soulever des remous que les fautes banales du commun des hommes ne connaissent pas ; cette jeune fille qui livre son corps à cet homme, peut-elle ne pas se souvenir, — si lui-même feint de l'oublier, qu'elle l'a vu, peu d'années plus tôt, prêtre officiant dans son église ?

L'Académie de Mâcon conserve une gravure — don de M. Testot-Ferry, un portrait qui serait celui de Madame Mongez : pauvre figure ingrate et souffrante et qui offre au regard quelque chose de peureux, d'inquiet, une tristesse vide et sans lumière. Se peut-il que ce soit là vraiment celle que Lamartine décrit en quelques lignes brillantes des *Confidences* ? Sans doute, il est entendu que dans ce livre toutes les femmes sont belles, également ravissantes, également pleines « de tendresse, d'innocence et de beauté » ; mais enfin, ce maigre détail que Lamartine nous révèle, et dont il nous faut contenter : Marguerite Milly avait « le nez relevé », la gravure de Mâcon le confirme si peu qu'on en vient à douter de cette image.

Comme toujours, ou presque, dans les souvenirs écrits de Lamartine, il faut prêter grande attention aux moindres nuances du texte et chercher dans quelque allusion, dans quelque sous-entendu à peine indiqué, la vérité que des scrupules ou des convenances ont travestie. Non, Marguerite Milly ne

1. L'enfant ne peut être né qu'entre juin 1798 et juin 1800, vraisemblablement à la fin de 1798 ou en 1799. — M. Testot-Ferry, pour retrouver l'acte de naissance de cet enfant, a examiné en vain les registres de Mâcon, de Bussières, de Pierreclos, de Serrières, de Cenves... Nous avons nous-même opéré des recherches dans l'état civil de Lyon entre 1798 et 1800, sans rien découvrir. Sous quel nom, du reste cet enfant aurait-il pu être déclaré et inscrit ? Dumont ? Michon ? nous avons même envisagé sans résultat plusieurs autres hypothèses.

dut pas être belle : « Sa beauté, dit Lamartine, [était] plus attrayante qu'éblouissante », « ses traits [étaient] plus gracieux que purs »... Tout cela semble assez éloquent ; surtout, il est probable qu'elle était assez libre d'allure et passablement hardie : Sa physionomie, déclare le texte des *Confidences* « rappelait [...] la fiancée de village un peu hâlée par le soleil et par le regard des jeunes gens ». Elle était charmante, paraît-il, mais de ce charme qui met à l'aise et « qui n'intimide pas ». (*Confid.* XII, xvii).

Il y a là, trop évidemment, sous la bienséance de la phrase et la profusion des compliments, des indications très légères, mais fort propres à nous laisser rêveurs ; et il semblerait qu'on devine, sous le poudroïement doré du style, une silhouette inattendue, et assez gentille, d'effrontée.

Quant à Dumont, il est, sur lui, un texte qu'on a tort d'avoir oublié, et qui parut le 28 août 1886 dans la *Revue Bleue*¹. Ce texte a la valeur d'un témoignage ; il reproduit les déclarations faites à l'auteur de l'article par le Comte de Maubou, propriétaire du château d'Escole à Saint-Sorlin² (autrement dit : Roche Vineuse). Pendant des années, Maubou avait reçu à sa table, chaque semaine, le curé de Bussières, François Dumont, et il pouvait parler de lui. « C'était, déclare-t-il, [pendant la Révolution] un beau jeune homme plein d'esprit et de présence d'esprit, auquel ne manquèrent pas, dans Mâcon, les succès féminins ». C'est à Mâcon, en effet, assurait M. de Maubou, que Dumont avait passé, alors, le plus clair de son temps ; il faisait partie « de la jeunesse dorée de la ville ». « Peut-être, ajoute discrètement le vieillard, peut-être, dans la ville, avait-il été trop aimé. Selon toute probabilité, il avait eu là quelque liaison de jeunesse dont le souvenir le poursuivait plus tard »³.

A Mâcon... L'indication est à retenir. Les Pierreclau y ont leur hôtel (la maison subsiste encore aujourd'hui, rue de la Barre, numéro 5). Cependant c'est au château, à Pierreclos, que le comte vit sans cesse, depuis sa libération⁴ ; et depuis la mort de leur mère, il faut bien que les filles s'occupent un peu de l'hôtel de Mâcon, qu'elles s'y rendent de temps à autre. Entre Dumont et Marguerite-Milly, ces brûlantes rencontres, impossibles, — ou si périlleuses ! — à Pierreclos ou à Bussières, comme elles devenaient simples et sûres, dans la vieille maison, toujours déserte, de Mâcon...

Il y eut, un moment, nous pouvons le croire, un François Dumont assez étonnant. Sous l'orage, il a plié le dos ; en 93, il a abdicqué ; en 94, en 95, il

1. R. B., troisième série. T. XII, pp. 267-268. E. Ledrain. « La jeunesse de Lamartine d'après les souvenirs d'un survivant ».

2. Le comte Melchior de Maubou était fort âgé en 1886. Sa fille était devenue Madame de Fermville. Le château d'Escole appartient toujours à la famille de Maubou.

3. Les déclarations du Comte de Maubou contiennent encore cette affirmation catégorique qui se trouve rejoindre ce que nous avons pu établir : « Dumont, toujours à Mâcon pendant la Révolution, n'éprouva rien de semblable à l'aventure que lui prête Lamartine dans les montagnes, au bord des lacs et des torrents ».

4. Archives municipales de Pierreclos : « 20 brumaire an IV de la République française une et indivisible. Je soussigné, en vertu de la loi du 3 du présent brumaire et pour m'y conformer, je déclare à l'agent national de la commune de Pierreclos que mon domicile habituel ayant toujours été à Pierreclos, non seulement pour être à portée de mes affaires domestiques mais encore pour suivre de près la culture des terres que je fais par mes mains pour le bien de la République, je lui déclare donc que je me propose de continuer à fixer mon séjour et ma demeure ordinaire à Pierreclau, ce 20 brumaire an IV de la République, et dont je requiers acte qui lui a été octroyé » (*sic*). Signé : Michon Pierreclau.

rend service à la municipalité révolutionnaire, il fait le bon citoyen ; puis vient le Directoire, et il se redresse. Où trouve-t-il de l'argent ? Je ne sais, mais il en trouve. Il s'habille avec recherche, porte des bottes somptueuses, à éperons d'argent, prend cette allure militaire que le petit Lamartine lui verra, et ces manières d'« homme du grand monde » (*Confid.* V, v) qui parle aux gamins de l'école paroissiale « avec dédain et supériorité » ; « il se fait honneur d'être muscadin », lui-même le proclame en propres termes ; il est devenu ouvertement anti-jacobin.

Se peut-il, (allons-nous être forcés de l'admettre !) que l'histoire authentique d'où Lamartine tirera son chef-d'œuvre n'ait été, dans la vie mondaine de François Dumont, qu'une aventure, au milieu d'autres aventures ? François Dumont, que la littérature appelle Jocelyn, l'histoire devrait-elle le nommer Don Juan ? Invinciblement, un reflet du héros candide que chanta le poème lamartinien revient, à nos yeux, sur le vrai Dumont. Au moins nous voulons que, s'il ne peut plus être, après les *Confidences*, cet ange vierge du Poème, il demeure le supplicié, l'homme qu'un grand péché radieux dévora. J'ai peur qu'il ne faille renoncer encore à ce personnage romanesque. Non certes que l'aventure vécue par Dumont avec Marguerite Milly n'ait compté, sans doute, particulièrement dans sa vie ; mais peut-être a-t-elle compté surtout parce qu'une telle maîtresse était une conquête bien flatteuse¹, — peut-être aussi parce que cette liaison là, plus sincère, plus ardente, je le veux, qu'aucune autre, fut en même temps la plus grave et la plus lourde de conséquences.

Le 30 mai 1800², le notaire de Bussières, J.-J. Verset, établissait un contrat de mariage pour « la citoyenne Marguerite Michon de Pierreclau » (Marguerite

1. Le vassal qui devient l'amant de la fille du seigneur... C'est le temps où la littérature de chevalerie est à la mode ; on sait à quel point y est banal le thème du page amoureux de la « fille du Comte », et secrètement aimé d'elle. Dumont vivait une aventure de roman. Lamartine qui, dans ses *Chevaliers* (1824-1827) a traité à son tour ce sujet fourbu, composera dans les *Confidences*, un Dumont qui tient à l'égard de la fille du chatelain le rôle, précisément, d'un page : « C'était lui qui ajustait les rênes, qui resserrait les sangles de son cheval, qui chargeait son fusil, qui le portait en bandoulière derrière son dos, qui l'aidait à franchir les ravins et les torrents, qui lui rapportait, du milieu des halliers, le gibier qu'elle avait tiré [etc...] » (*Confid.* XII, xvii).

2. « Mariage entre le citoyen Antoine Mongez, domicilié à Lyon, rue Saint-Dominique et la citoyenne Michon de Pierreclau, du 10 prairial an VII de la République. Par devant le notaire public résidant à Bussières, en présence des témoins ci-après nommés, est comparu le citoyen Antoine Mongez, domicilié à Lyon, rue Saint-Dominique, fils des défunts Louis Mongez et Marie-Jacqueline Rozier, majeur et maître de ses droits, d'une part, et la citoyenne Marguerite Michon de Pierreclau, fille du citoyen Jean-Baptiste Michon Pierreclau, propriétaire domicilié en la commune de Pierreclos et de défunte Marguerite Bernoud Rochetaillée, la future épouse majeure et en tant que de besoin procédante de l'autorité de son père y présent d'autre part. Les parties de gré ont faites les promesses de mariage et autres conventions suivantes, savoir que le dit citoyen Antoine Mongez et la dite citoyenne Marguerite Michon Pierreclau promettant se prendre de vrai mari et femme, à cet effet se présenter devant l'officier public et se conformer aux lois existantes. [Suivent des dispositions pécuniaires].

A Pierreclos, au domicile dudit Michon, le dix prairial an huit de la République française, à midi, en présence du citoyen Jacques Michon, oncle de la future épouse, domicilié au dit lieu, Jean-Louis -François-Marie Lacoste domicilié au dit Lyon, Henri-Marie Gaucher de Champmartin, beau-frère de la future épouse domicilié au dit Pierreclos, du citoyen Bourras, propriétaire à Pierreclos, requis qui se sont soussignés à l'exception de Bourras ». Ont signé : Mongez, Marguerite Michon, Michon Pierreclau, Michon Berzé, Lacoste, Gaucher-Champmartin, Michon Moirod, Michon Champmartin, Michon Pierreclau fils, Catherine Pierreclau, Verset, notaire.

l'ainée s'était mariée vingt jours plus tôt, le 10 mai) et « le citoyen Antoine Mongez, domicilié à Lyon »¹. Lamartine, dans ses *Confidences*, fait du mari de Marguerite Milly « un vieillard », qui fut pour elle « le plus doux, le plus indulgent des pères » ; « elle se consacra, ajoute-t-il, à ses jours avancés ».² Le banquier lyonnais Antoine Mongez avait en réalité quarante et un ans, Jacqueline-Marguerite en avait alors vingt-six. Le mariage eu lieu à Pierreclos le 19 juin 1800.

Plus d'une année s'écoule encore, et François Dumont n'a toujours pas repris l'habit du prêtre. Ce qui l'arrête, est-ce bien seulement le souvenir de Marguerite Milly ? Dieu masqué par une créature ? L'oubli nécessaire encore impossible ? Le sentiment de son indignité ? Peut-être. Mais les *Confidences* permettent d'entrevoir, dans le cœur de cet homme que nous essayons de comprendre, tout un monde d'ambitions déçues, d'espérances ruinées.

Ce fils de paysans auquel l'évêque a bien voulu s'intéresser personnellement, comment n'aurait-il pas conçu de grands rêves ? L'Église, pour tant d'autres, n'a-t-elle pas été une carrière ? carrière humaine où, même sans naissance, on peut réussir, et s'élever très haut. Moreau lui-même, riche et brillant, n'est point noble. François Dumont a vu jadis s'ouvrir devant lui des perspectives resplendissantes ; sans doute a-t-il considéré d'abord avec les yeux de Julien Sorel « ce bel état de prêtre qui mène à tout »³.

A présent, tout s'est écroulé. Jamais plus, songe Dumont, l'Église ne sera ce qu'elle fut : cette porte ouverte sur les grandeurs humaines. Le chemin qui semblait une avenue s'est transformé en une impasse ; plus rien, au bout de cette voie, que la pauvreté et le silence.

Lamartine a dit sur François Dumont le mot qui, je crois, éclaire tout : « une destinée âpre et trompée » (*Confid.* XII, VIII)⁴ ; tel Dumont lui-même juge son destin quand se sont apaisées les tempêtes révolutionnaires et que la vie reprend morne, écœurante ; un joueur qui a misé à faux, une épave ; au lieu des opulences naguère entrevues et vers lesquelles il se hâtait, le presbytère maintenant odieux du curé Destre, et Bussières, l'humus natal, jusqu'à la fin ; quelle retombée navrante au point d'envol ! le marchepied soudain devenu piège. Dérision !

Cet amour même, sans issue, mais qui au moins lui apportait une illusion, une revanche peut-être aussi, l'ordre en a triomphé ; cette femme qu'il a possédée s'en va vers une autre existence, comblée, luxueuse⁵. Il reste seul,

1. Dans les *Confidences*, en raison de la fiction même qu'il développe, Lamartine est obligé de placer le mariage de la jeune fille « cinq ou six ans après » son aventure avec Dumont. Mais dans le plan en prose de *Jocelyn* qu'on lit sur le manuscrit de la Bibliothèque Nationale (B. N. Lamartine, 13, p. 35), *Jocelyn*, quitte Laurence, l'engageait « à épouser dans un an son cousin ». Ce premier schéma du poème était donc plus près de la vérité historique.

2. C'est décidément un procédé d'arrangement qui lui est cher. On sait que dans *Raphaël*, M. Charles n'est aussi pour sa femme qu'un père ; et de même, dans les *Nouvelles Confidences* (Livre III) Lamartine donne à Régine [M^{me} de Larche] un mari chenu qui n'est son mari que de nom. Passe encore pour M. Charles, mais pour le capitaine de Larche !...

3. Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, éd. Lemerre, 188. T. I, p. 31.

4. Dans le Premier Entretien du *Cours Familier de Littérature*, Lamartine parlera de même, à propos de l'abbé Dumont de la « destinée contraire qui lui avait fermé le palais épiscopal et qui le condamnait à la vie obscure d'un vicaire de campagne ».

5. Dumont a passé sa vie à se frotter à la richesse, auprès de Moreau d'abord, puis chez les

avec sa révolte et sa colère, prêtre qui déteste son nom de prêtre ; il avait, diront les *Confidences*, « le dégoût profond d'un état où on l'avait jeté malgré lui » ; (V, v) ces derniers mots sont mensongers ; les premiers, terriblement vrais pour le Dumont de 1800.

Dans cette chambre du presbytère qui l'a vu, dix ans plus tôt, prêtre en exercice, vicaire de la paroisse, François Dumont ne tolère plus l'image de Dieu. « On ne voyait [...] sur les murs ou sur sa cheminée [...] ni bréviaire ni crucifix »... S'il eut été riche, ah, tout fût devenu si facile ! Comme d'autres, — comme l'abbé de Lamartine par exemple — il aurait pu demeurer libre, s'en aller, poursuivre un destin d'évadé nanti ; hélas, il est prisonnier de sa misère, et prisonnier de son milieu dans ce village où tous les yeux sont fixés sur lui, où chacun attend qu'il reprenne ce costume qui fut le sien.

Il a trente-trois ans. La partie est jouée maintenant, et perdue. La rage au cœur, Dumont promène, dans les sentiers des collines, autour de Bussières, cette noire amertume, ce désespoir d'aigri. Il chasse. Sa table qu'entrevoient les petits élèves de l'école paroissiale, est couverte de « fourniments de poudre, de balles, de gros plomb ». Il a deux fusils qu'il entretient avec soin et dont il fait briller les plaques d'argent. Il affecte de tenir ordinairement à la main « un grand fouet de cuir à manche d'ivoire ». Toute la vallée de la Grosne, tous les hameaux des hauteurs, connaissent sa haute taille et son attitude volontiers méprisante. Le temps n'est plus où il jouait aux quilles, à Bussières, à Pierreclos, avec les amis, quand il était prudent de faire le sans-culotte. Lamartine nous le montre, vers 1800-1801, avec ce beau visage viril qu'il portait levé, son nez droit, aux narines minces, ses yeux gris bleu, ses cheveux noirs, ramenés sur les tempes en mèches lisses, luisantes, et collées à la peau (*Confid.* XII, vii).

Quelqu'un pourrait agir sur lui, peser sur cette âme irritée. Ce n'est pas, certes, sa mère, cette pauvre femme, intimidée sans doute devant ce fils qui l'effraye un peu ; ce n'est pas non plus son père, cet analphabète¹. Le curé Destre n'a sur lui aucune autorité ; Destre n'est plus déjà, à cette date, qu'un « infirme », se chauffant « au feu de sa cuisine, tout le jour »². (*Confid.* V, v) Seul, Moreau, l'évêque pourrait — va pouvoir — guérir ou du moins calmer ce furieux.

Faut-il croire, comme l'affirme Lamartine dans ses *Mémoires Politiques* (p. 51), que Mgr Moreau « dépouillé, persécuté, emprisonné » et « réduit [...] à la misère » s'était vu « comblé », pendant les années de Révolution, « de reconnaissance et d'assistances filiales » par François Dumont, son ancien pupille ? Aucun document ne nous est connu qui confirme le propos de Lamartine ; rien non plus ne vient l'infirmier.

Incarcéré une fois de plus en mai 1798, Moreau n'a été libéré que le 17 janvier 1800 ; il a maintenant soixante-dix-neuf ans. On sait avec quel achar-

Pierreclau et parmi les muscadins de Mâcon, plus tard chez les Lamartine, et auprès de bien des châtelains des environs. L'opulence exerçait sur lui une sorte de fascination ; elle était comme une terre qui lui semblait être sa patrie, et dont un sort injuste l'avait écarté.

1. Philippe Dumont avait soixante-dix ans en 1801. C'est l'âge qui lui est donné sur un acte du registre d'état civil de Bussières où il figure comme témoin, le 19 octobre 1801. Un acte du 1^{er} décembre 1803 précise qu'il a « déclaré ne pas savoir signer ».

2. Né le 9 juin 1730, Destre a soixante-dix ans, en 1800.

nement presque héroïque ce vieillard s'était appliqué, pendant l'orage, et dans les intervalles de ses incarcérations, à sauver de son Église ce qui pouvait être sauvé, et comme il avait inlassablement tenté de rallier autour de lui, miraculeusement vivant parmi la grande hécatombe, la petite troupe sans cesse diminuée de ses prêtres. Dès les premiers mois de 1800, Mgr Moreau s'efforce d'atteindre, un par un, les survivants de son ancien troupeau. On a la lettre, — simple, et d'une poignante grandeur — qu'il écrivit, le 3 juin, à l'ancien curé de Saint-Pierre de Mâcon pour l'engager à revenir dans le diocèse, à reprendre sa place toujours vide¹.

Songea-t-il le premier à l'abbé Dumont, ou Dumont alla-t-il de lui-même le trouver ? Il me paraît certain que si Dumont accepta de rentrer dans le sanctuaire, c'est que l'évêque Moreau le pressa de le faire, le décida, le convertit. Une seconde fois — si l'on ose dire — l'évêque lui donnait l'ordination.

Qui sait si Lamartine ne s'est pas souvenu de cette intervention directe de Mgr Moreau auprès de Dumont pour le ramener, comme de force, à son devoir sacerdotal, lorsqu'il imagina la scène capitale de *Jocelyn* ? — l'évêque saisissant dans ses mains cette âme promise à Dieu et qui veut renier sa promesse pour la contraindre à ne point consommer son parjure.

Jocelyn renonce à une femme ; Dumont n'a plus à renoncer à celle qui fut un moment à lui ; elle est mariée maintenant ; elle a disparu. Le sacrifice de François Dumont, ce fut seulement d'accepter d'être ce qu'il était, de consentir à ce qui lui faisait horreur ; prêtre depuis dix ans, d'accepter d'être un prêtre ; ce métier où il était entré en se cherchant lui-même, et dont il voulait se servir, le reprendre à présent qu'il est sans gloire, et sans issue.

Le vrai drame de l'abbé Dumont ne tourne pas autour d'une femme : son aventure avec Marguerite Milly, incident pathétique, mais en marge. Son drame s'appelle résignation. C'est une histoire qui prête mal, peut-être, aux grands développements littéraires, et pour laquelle on pourrait trouver des titres de proverbes : l'ambitieux pris au piège, ou le prêtre malgré lui. Mais l'homme qui a vécu ce drame caché, la rage l'a saisi, et il a bu du fiel. Et si, le défilé franchi, il se résigne — mal d'abord, puis tout à fait, et enfin jusqu'au fond du cœur — son personnage, une fois achevé, ne laissera pas d'être assez grand.

*
* *

Gardons-nous cependant d'aller trop vite encore. A cette interprétation des hésitations dernières de Dumont, et du rôle probable de l'évêque, il convient d'apporter je ne dis pas des rectifications, mais du moins quelques détails complémentaires.

Et d'abord, Dumont a très certainement été assez rudement invité par ses supérieurs — à l'insu de Mgr Moreau sans doute — à régulariser sa situation, à sortir de cette condition ambiguë, ni laïque, ni sacerdotale où il semblait vouloir s'établir ; en un mot, à rejoindre sans délai.

Cela dut se passer au mois de mai 1801. Une liste des prêtres de l'arrondissement de Mâcon, établie le 17 mai 1801, compte déjà pour l'archiprêtre de Cluny, et parmi les « prêtres séculiers non curés », François Dumont, de Bus-

1. Cf. La Rochette, *op. cit.* T. II, p. 607.

sières¹. Il est vraisemblable que Dumont a fait alors un éclat, à la suite de quelques avis venus de l'évêché. Les deux lettres communiquées en 1907 à l'Académie de Mâcon par l'abbé Muguet² supposent, de toute évidence, une affaire antérieure. Destre, qui écrit d'une plume suppliante, et déplorablement maladroite, au Vicaire général, l'abbé Faraud³, curé de Saint-Vincent, à Mâcon, a été chapitré par Dumont, la chose ne fait aucun doute : qu'on ne tracasse pas ce garçon, qu'on n'ait pas l'air surtout de lui donner des ordres. : Dumont ira lui-même rendre visite à son évêque, « de temps à autre » et lui porter — le mot est délicieux — ses « regrets »... Le malheureux Destre, que le caractère de François Dumont épouvante, insiste, toute discrétion perdue : « Il faut que je puisse lui dire qu'il n'aura affaire qu'à M. l'Évêque et à moi ». Le problème est de déterminer Dumont à dire sa messe. Pour l'y conduire, la méthode du vieux curé n'est pas tortueuse : « Je ne lui dirai de dire la messe, écrit-il candidement, que quand il se croira disposé ».

Le Vicaire général prit la chose assez mal d'abord ; il se résolut ensuite à mettre au compte de la stupidité ce qui pouvait trop bien passer pour une insolence. Le 3 juin 1801, il transmet à Mgr Moreau la lettre du curé Destre : « Voici, Monseigneur, une lettre du curé de Bussièrès qui serait passablement insolente si elle n'était essentiellement bête ». Mgr Moreau n'a pas parlé à son Vicaire général de ses sentiments pour l'abbé Dumont, et Faraud estime nécessaire d'éclairer en deux mots Sa Grandeur sur ce singulier personnage : « M. Dumont, déclare-t-il, est une espèce de houzard qui, dans les temps ordinaires, aurait été paralysé [...] Sa conduite a été scandaleuse, ses jactances plus scandaleuses encore ». Et il joint à ces lignes un projet de réponse qu'il a rédigé de sa main et qu'il soumet à Mgr Moreau : « Nous avons pensé, puisqu'il [Destre] annonce que, pour ce qui le concerne, ainsi que M. Dumont, il ne reconnaît que ce qui émane directement de vous, qu'il fallait que vous prissiez la peine de lui répondre, et j'ai l'honneur de vous envoyer la réponse que nous estimons devoir lui être faite. Si vous daignez l'approuver, auriez-vous la bonté de la signer et de me la renvoyer pour que je la fasse passer à son destinataire ».

Nous n'avons pas le texte de cette réponse, qui devait manquer de douceur. Faraud prétendant conduire l'affaire à sa guise, avise son évêque de son sen-

1. Les archives de l'évêché d'Autun contiennent une « liste des prêtres qui ont rétracté leur serment », à la date du 23 mai 1801. Sur cette liste figure « François Dumont, de Bussièrès ».

2. Cf. *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1907, p. IV. — Voici le passage le plus caractéristique du premier de ces documents : Destre, curé de Bussièrès, à M. l'abbé Faraud, vicaire général à Mâcon : « [...] vous m'avez offert vos services auprès de M. l'Évêque. Je vous prie de lui dire que je supplie Sa grandeur de me confier la conduite de l'abbé Dumont qui ira, de temps à autre, lui présenter nos regrets, lorsqu'il sera visible. Je connais son caractère. En lui parlant avec douceur et sans tracasserie, il exercera son ministère à ma satisfaction et à celle de beaucoup de fidèles qui l'ont regretté quand il a été obligé d'abandonner ses fonctions et qui me demandent depuis longtemps quand ils le verront et l'entendront à l'autel et au confessionnal. Pour que je puisse le déterminer, il faut que je puisse lui dire qu'il n'aura affaire qu'à M. l'Évêque et à moi. Je ne lui dirai de dire sa messe que quand il se croira disposé. En attendant, j'espère que le Seigneur me donnera des forces. Il y a bientôt quarante ans que je sers cette paroisse ; il me ferait bien de la peine d'y voir le service divin interrompu [...] ».

3. L'abbé Faraud était le confesseur de la mère de Lamartine. On lit dans le journal intime de Madame de Lamartine, à la date du 18 août 1801 : « Mon dîner était joli ; j'avais les habitants de Monceau [l'oncle « terrible » et sa sœur] M. de Pierreclau, M. et M^{me} de Champmartin, et l'abbé Faraud, qui est un homme de mérite, et mon confesseur ». *

timent, formulé du reste comme une décision : « Attendu le besoin qu'on a d'ouvriers, il faut bien l'employer [Dumont] mais non à Bussières et dans les environs ».

Moreau signa-t-il la lettre toute préparée par son grand vicaire ? J'en doute. Il est infiniment probable qu'il écrivit alors de sa main à ce Dumont qu'il connaissait mieux que Faraud ne pouvait le croire. Peut-être aussi lui demanda-t-il de se rendre au plus tôt à Mâcon et de venir s'entretenir avec lui.

...Si tant est qu'il n'y ait plus d'issue, et qu'il faille céder, plier la tête, enfer pour enfer, Bussières est le moindre mal, tout de même ! Dumont trouve là une maison, — dont il est devenu co-propriétaire ¹ ; il a là ses parents, son frère, homme habile, des relations flatteuses et profitables : le notaire Verset, M. de Vaudran, les sœurs Bruys et ce chevalier Prat de Lamartine, grand chasseur lui aussi, et qui s'est établi depuis peu à Milly.

Les deux pétitions des habitants de Bussières au conseil épiscopal de Mâcon (27 juillet et 23 août 1881) ² dont on fait état pour montrer quelle sympathie entourait Dumont dans son village — cet universel élan dont un mot aussi, dans la lettre de Destre à l'abbé Faraud voudrait suggérer l'image — je me demande s'il n'y faudrait pas voir une manœuvre de Destre (et de Dumont, bien entendu) pour conjurer le péril d'un départ forcé, Dieu sait pour quels rivages ! Ces pétitions émanent du conseil municipal de Bussières. De cette assemblée, Antoine Dumont est un membre important (il sera maire de Bussières, un peu plus tard). La machination innocente se laisse aisément deviner...

Les arguments de Mgr Moreau, qui, du « houzard » refirent un prêtre, sans les connaître par aucun texte, on les imagine assez bien, je crois. Plus qu'aux généreuses pensées du sacrifice, plus qu'à la grandeur de l'apostolat, plus même peut-être qu'à l'honneur et au souvenir de la parole donnée, Moreau dut faire appel aux humbles raisons humaines ; si Dumont ne rentre pas dans le bon chemin, que deviendra-t-il ? A quoi saurait prétendre ce déclassé ? Où le mènera son entêtement ? Sans doute, le métier de vicaire dans une paroisse de campagne est bien médiocre aux yeux du monde. Du moins, c'est un état ; l'homme qui s'y tient n'est pas cet aventurier que Dumont risque d'être...

La basse insulte que, quatorze ans plus tard, le maire de Pierreclos, Raquillet, dirigera contre l'abbé Dumont, l'accusant d'avoir attendu, pour reprendre son ministère que le culte fût salarié ³, c'est un cri de haine et, tel quel, injuste dans son raccourci. Je n'oserais cependant affirmer que le spectacle de l'Église réorganisée, de nouveau reconnue et puissante dans l'État (le Concordat a été signé le 1^{er} juillet 1801) ait été tout à fait étranger à ce retour de l'enfant prodigue. L'évêque, aussi, n'a-t-il pas laissé entendre à Dumont que sa place ne saurait être, indéfiniment, dans l'obscurité de Bussières, que ses talents, un jour, — un jour proche peut-être, l'appelleraient plus haut, et qu'il ne s'agit

1. Sur le registre municipal de Bussières, le 23 janvier 1803, en marge du procès-verbal d'installation de Dumont « en qualité de pasteur », on lit une note de la main même de l'abbé Dumont, déclarant que « propriétaire de la moitié du ci-devant presbytère » il le cédait à la commune au prix de l'acquisition.

2. De ces pétitions dont l'abbé Muguet et M. Pierre de Lacreteille ont parlé, les ayant eu, je pense, sous les yeux, nous n'avons pu retrouver l'original. Elles ne figurent pas dans les archives de l'Évêché d'Autun.

3. Cf. *infra*, p. 370, note 3.

pour l'instant que de faire acte d'obéissance, que de prouver sa soumission.

Et puis Destre est très malade¹. Les événements même semblent forcer la main à François Dumont. Lui prêtre, vivant dans le presbytère, laissera-t-il donc l'église vide, l'autel sans ministre ? Le scandale de sa position va devenir insoutenable.

Le 20 septembre 1801, pour la première fois depuis l'année 1792, la signature de « Dumont Cadet, *vicair* » reparait sur les registres paroissiaux de Bussièrès.

François Dumont, désormais, ne quittera plus ce sanctuaire dans lequel de nouveau il pénètre et qui va le voir lentement vieillir. Au seuil de cette porte qu'il rouvre — la porte de la sacristie, à droite, au flanc de l'église — la terre qu'il foule est celle qui l'ensevelira.

*
* *

A partir du 23 mars 1802, Dumont signe au registre paroissial : « L'abbé Dumont, curé desservant de Bussièrès et Milly »². L'évêché de Mâcon ayant été supprimé par une bulle du 15 août 1801 qui fondait en un seul les anciens diocèses de Mâcon et d'Autun, Mgr Moreau était maintenant évêque d'Autun. Le 30 mai 1802, il prenait officiellement possession de son siège.

Dumont, qui, pratiquement, remplace Destre, fourbu, n'est encore en titre que vicaire ; un recensement du 6 septembre 1802 inscrit, à Bussièrès, après le nom de Destre, curé, celui de « François Dumont, vicaire actuel, constitutionnel ».

Les Lamartine commencent à le recevoir. Le 20 juin 1802, Madame de Lamartine note sur son Journal : « Hier, le curé de Bussièrès vint dîner avec nous ; il est presque en enfance [...] Ce matin nous avons eu la messe, puis l'abbé Dumont, desservant, M. Chamonard et Mme Tournier ont dîné ici * ». De nouveau, le 4 juillet 1802 « Nous avons eu aujourd'hui [...] les curé et vicaire de Bussièrès à dîner * »³ ; et le 20 novembre encore : « M. Pascal et l'abbé Dumont vinrent hier matin * ». Pendant les mois d'août et septembre 1802 qu'Alphonse de Lamartine passe à Milly — revenant de sa pension lyonnaise, où sa mère le conduira le 15 octobre — il voit fréquemment l'abbé Dumont, non plus, comme naguère, au presbytère, lorsque l'abbé était pour lui ce maître négligent, plein d'un ennui superbe, mais en pleins champs ou sur les collines, lorsqu'il accompagne son père à la chasse. Lamartine gardera le souvenir des rencontres où se rassemblaient son père, M. de Vaudran et Dumont, sur les flancs du Monsard, dans les anfractuosités de cette sorte de falaise qui fait, à l'âpre côteau, un diadème de roches grises. Trois chaises naturelles, paraît-il, s'y creusaient,

1. Le 8 septembre 1801, la mère de Lamartine inscrit dans son Journal : « Ce matin je n'ai pas été à la messe. Le curé de Bussièrès est malade ; il n'en dit plus ». *

2. Le curé de Milly, F. Chatillon, avait prêté serment en 1791. Puis, abandonnant ses fonctions, il s'était retiré à Cluny. Milly, en 1801, avait été rattaché pour le culte à Bussièrès.

3. C'est le lendemain, 5 juillet 1802, que M^{me} de Lamartine accouchait d'une fille, Sophie (celle qui sera Madame de Ligonès). Le 20 octobre 1802, M^{me} de Lamartine note : « J'ai fait vacciner ma petite Sophie par M. Pascal ; on vaccinait des enfants de M. Dumont, de Bussièrès, chez qui je fis porter ma petite ». (Il s'agit probablement des enfants d'Antoine François, le frère de l'abbé).

comme « trois stalles dans un chœur d'église »¹, et les trois compagnons venaient y prendre place, pour se reposer, et converser à l'aise. Assis sur l'herbe, au bord de la pente et tandis que son père et M. de Vaudran causaient paisiblement, le petit Lamartine voyait arriver du plus loin, et « se dessiner en ombre sur le ciel bleu la redingote noire d'un beau jeune homme qui, sous l'habit d'un ecclésiastique, avait la taille, la stature et la contenance mâle d'un militaire. Un fusil double luisait au soleil sur ses épaules ; un fouet de chasse badinait dans sa main ; un chapeau rond recouvrait à demi son front haut et ses cheveux noirs [...] »³.

Ce Dumont, qui garde encore, dans son allure, quelque chose du « muscadin », ce Dumont en qui l'ambition n'est pas morte, un coup décisif va l'abattre, tuer pour jamais ses derniers espoirs, en cette fin de l'année 1802. Le 8 septembre, Mgr Moreau expire. La pierre du sépulcre qu'on scelle sur l'évêque pèse aussi, de tout son poids, sur le destin de François Dumont. Le sacrifice, à demi consenti d'abord — avec de secrètes pensées, de sourds recommencements d'espoir, c'est maintenant qu'il faut l'accepter dans sa plénitude amère.

En décembre 1802, Destre n'étant plus qu'un corps sans âme, l'abbé Dumont prend sur lui la charge entière de la paroisse ; le 15 décembre, le Premier Consul le nomme curé de Bussières³. Dumont passe marché avec la commune pour lui revendre le presbytère dont il s'est, avec son frère, rendu acquéreur en 1796 ; il précise, dans l'acte de cession, qu'il accepte de remettre cette maison à la commune à condition qu'elle reste presbytère, car il veut l'habiter toujours. Ainsi son parti est pris : il ne quittera jamais Bussières ; il a résolu d'attendre la mort à cette place même où il est né et d'où le sort n'a pas permis qu'il s'évadât. Il a trente cinq ans sonnés, — et trente années encore à vivre.

Le fil de sa vie se déroule dès lors et s'allonge, sans brisures⁴. On peut suivre

1. J'ai minutieusement cherché, sur le Monsard, ces « stalles » dont parle Lamartine. Effectivement la disposition des roches offre assez souvent des abris commodes, des sièges de pierre abrités du vent et adossés à la montagne même. Mais je n'ai aperçu nulle part ces trois niches rapprochées et prêtes pour je ne sais quels conciliabules aériens. — Les chutes de pierres sont fréquentes d'ailleurs sur la pente ; le Monsard est rongé par le vent, et l'érosion peut avoir, en un siècle, modifié l'aspect des roches.

2. C. F. L., 1856. Entretien I.

3. Cette date nous est fournie par l'abbé Dumont lui-même, qui l'inscrit sur le registre paroissial de Bussières. Le registre municipal de la commune contient les lignes suivantes : « Nomination de M. Dumont à la desserte de Bussières. — Vu la lettre qui nous a été adressée par le préfet du département de Saône-et-Loire, en date du 13 nivôse an XI, par laquelle il constate que François Dumont a été nommé par le premier Consul pour desservir la succursale de Bussières, qu'il a porté entre les mains du dit préfet son serment, le dit Dumont s'étant présenté pour être reconnu en sa qualité de pasteur de notre commune et pour nous conformer à l'esprit de la dite lettre du préfet, nous avons mis le dit Dumont en la possession de l'église succursale de notre commune, et avons dressé le présent procès-verbal qu'il a signé avec nous au lieu ordinaire de nos séances, le trois pluviôse an onze ». Signé : Cochet, maire.

4. Deux notes — émanant du curé Focard, de Mâcon, et adressées à l'évêque d'Autun — nous apportent le nom de Dumont, avec de brèves indications, qui méritent pourtant d'être retenues. Le 14 mai 1803 Focard signale qu'à Bussières il n'y a point de confessional, ce qui est dit-il « une source de dangers, plus particulièrement peut-être encore pour cette paroisse ». La note suivante est sans date : « François du Mont [sic]. Le sujet n'est pas sans moyens. La tête est un peu légère, mais il paraît s'occuper des devoirs de son état et les habitants de cette paroisse paraissent contents. Si Monseigneur avait occasion de le voir, un mot de sa part ferait probablement une impression très utile ». * (Archives de l'Évêché d'Autun).

cette carrière monotone, grâce aux registres paroissiaux où Dumont, de temps à autre, inscrit des notes. Le 10 mars 1804, il voit mourir son père ¹, — ce père sur lequel Lamartine a fait le silence, et que pourtant il avait certainement connu ². Le 22 août 1805, le pape Pie VII traverse Mâcon et reçoit, à la préfecture, le clergé du département : « J'ai baisé sa mule, note l'abbé Dumont ; le clergé romain qui le suivait était mis salement ». Dumont n'a pas encore renoncé à son élégance de bon ton.

En janvier 1808, son parent Pierre Dumont est nommé maire de Bussières ; et pendant l'année 1811, on voit l'abbé Dumont dresser lui-même des actes d'état civil, au bas desquels il signe « Dumont desservant, secrétaire de la commune ». — Dans cette existence sans heurts, d'assez graves incidents surgirent à la fin de 1813. Le 2 novembre 1813, le curé de Pierreclos, l'abbé Desroches, meurt. Aussitôt l'abbé Dumont, qui se trouve à Bussières fort maigrement appointé, intrigue pour se faire accorder la desserte de Pierreclos, importante commune où le casuel n'est point négligeable ; mais il entend conserver par devers lui, tout en même temps, son titre et ses fonctions de curé de Bussières. Cependant l'évêché d'Autun envoie, le 15 novembre, une nomination au curé de Serrières, l'abbé Desblancs. Dumont ne perd pas courage ; appuyé par le maire de Serrières, le sieur Guillemain, il obtient de l'abbé Desblancs une lettre de démission. Le 2 décembre, l'évêque d'Autun nommait l'abbé Dumont curé-desservant de Pierreclos.

Quelqu'un avait mis tout en œuvre pour empêcher François Dumont de réussir dans son dessein : c'était le maire de Pierreclos, ce Raquillet que nous avons déjà nommé, et qui paraît avoir nourri à l'égard de Dumont une haine violente et acharnée ; à lui était due la candidature du curé de Serrières, et il avait écrit au préfet de Saône-et-Loire pour dénoncer Dumont comme un mauvais prêtre ³. Ses efforts ont été vains. Au début de décembre, il croit découvrir une admirable occasion de nuire à Dumont et — qui sait ? — de le faire révoquer, ou déplacer. Le 5 décembre, « jour où l'Église de France célèbre la fête de l'anniversaire du couronnement de l'Empereur », « ce prêtre s'est abstenu d'en parler » ; ainsi s'exprime le maire de Pierreclos dans la lettre qu'il adresse, le 11 décembre à son Excellence le Ministre des cultes ⁴ ; il

1. Registre municipal de Bussières. « Du dix-neuvième jour du mois de ventôse de l'an douze de la République. — Acte de décès de Philippe Dumont, décédé le même jour à deux heures du matin, profession de cultivateur, âgé de 72 ans, né à Bussières, département de Saône-et-Loire, demeurant à Bussières, fils de Benoît Dumont et de Claudine Chassipolet. — Sur la déclaration à moi faite par le citoyen François Dumont, demeurant à Bussières, profession de desservant, et par le citoyen Vincent Charnay, demeurant à Bussières, profession de cultivateur, qui a dit être beau-frère du défunt, et ont signé à l'exception de Vincent Charnay, qui a déclaré ne le savoir. — Constaté par moi Philibert Cochet, maire de la commune de Bussières, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil soussigné ». Ont signé : Dumont, desservant ; Cochet.

2. Peut-être ce paysan qui ne sait ni lire ni écrire a-t-il semblé à Lamartine trop fâcheusement trivial pour la belle histoire des *Confidences*.

3. « Sur ma demande, — déclare-t-il au Ministre des Cultes, le 11 décembre 1813 — et les preuves que j'avais administrées, M. le préfet du département l'avait [Dumont] fait réprimander par son évêque ». (Nous avons publié dans la R. H. L. d'avril-juin 1931 le texte complet de cette lettre). Les archives de Saône-et-Loire n'ont conservé aucune trace de cet incident, pas plus d'ailleurs que les archives de l'évêché d'Autun. Il est permis d'ailleurs de mettre en doute la sincérité de Raquillet.

4. Le 27 décembre, Raquillet écrit au ministre de la Police générale, à peu près dans les mêmes

poursuit : « Dumont n'a pas chanté le *Te Deum*, il n'a fait aucune des prières ordonnées pour cette solennité imprimée en gros caractères dans tous les calendriers » ; « cet homme, — déclare-t-il — depuis dix-huit ans, a tenu dans notre pays, et particulièrement dans notre commune, la conduite la plus irrégulière » ; « pour tous ces motifs, concluait Raquillet, je demande la destitution du sieur Dumont ».

L'affaire devenait sérieuse. Le ministère des cultes s'adresse à l'Évêque d'Autun pour réclamer de lui des informations sur l'abbé Dumont ; le 28 décembre, l'Évêque répond au ministre que l'enquête se poursuit et qu'il sera en mesure, dans quelques jours, de formuler une opinion précise et motivée sur le nouveau desservant de Pierreclos.

Le 5 janvier 1814 en effet l'évêque d'Autun adresse au Ministre des Cultes les lignes suivantes qui sont un certificat d'honnêteté parfaite et de loyalisme pour l'abbé Dumont ¹ : « Monseigneur, d'après les renseignements que j'ai pris sur M. Dumont, desservant de Pierreclos, je n'ai qu'à rendre un témoignage avantageux de cet ecclésiastique à Votre Excellence. Sa conduite est régulière et me paraît irréprochable [...]. Les personnes auxquelles je me suis adressé pour être instruit de ce qui s'était passé sont très recommandables et j'ai la certitude que M. le Préfet de Saône-et-Loire joindrait très volontiers son suffrage aux leurs ».

Néanmoins — et la chose est assez piquante — avant d'avoir reçu les renseignements nécessaires, le vicaire général du diocèse d'Autun avait commencé par adresser coup sur coup deux lettres « d'un ton fort élevé » à celui-là même que l'Évêque, trois jours plus tard, s'adressant au ministre, déclarera irréprochable. Ainsi était donnée à l'autorité centrale l'heureuse impression que tout allait bien et que cette affaire minuscule ne méritait pas d'être retenue, tandis que l'humble desservant qui avait eu le tort, sans en pouvoir mais, d'attirer l'attention sur lui était vertement admonesté.

Dumont prit la plume, et, le 2 janvier 1814, répondit au vicaire général la lettre qu'on va lire : ²

Le desservant de Bussières, Milly et Pierreclos à Monsieur Maury, vicaire général du diocèse d'Autun.

Monsieur,

Depuis quatorze ans j'exerce les fonctions de notre ministère dans la paroisse de Bussières. J'y jouis de la confiance de mes paroissiens ; vous ne serez pas longtemps pour en avoir les preuves authentiques.

termes qu'au Ministre des Cultes, ajoutant néanmoins ce détail : « Jean-Baptiste Bouchacourt, l'un des chantres de cette église [Pierreclos] a chanté [...] le *Domine salvum fac imperatorem* et y a ajouté le mot *regem* au lieu de *Napoleonem*, formule usitée dans cette commune et ordonnée pour le diocèse. Nous en avons demandé la raison à ce chantre ; il nous a répondu qu'il n'avait jamais entendu le sieur Dumont proférer le nom de Napoléon dans son église de Bussières, et qu'il avait craint de le fâcher » — Archives Nationales. F⁷ 42 85. N^o 98.

1. Archives Nationales. F⁹, 5666. (Cf. R. H. L., *ibid.*).

2. Je dois à l'extrême obligeance de Mgr l'évêque d'Autun la communication de ce document et l'autorisation de le publier ici.

Milly fut réuni à Bussièrès il y a environ dix ans. Depuis cette époque, les habitants de cette commune m'ont donné les marques de l'attachement le plus vrai. Le témoignage de M. de Lamartine de Prat ne saurait être équivoque ; il me compte au nombre de ses amis, et, dans cette maison que vous connaissez, un ecclésiastique scandaleux ne saurait être admis ni avoir son couvert, soit en ville soit dans la campagne, avantage dont je jouis et dont je ne serai sûrement pas privé, malgré les intrigues de mon envieux.

Ma nomination à la cure de Pierreclos me fut signifiée par M. le chevalier de Pierreclau le 4 décembre ; il ne me parla point des avis que vous dites l'avoir chargé de me donner. Le soir de ce jour, j'allais en visite au château. Toute la famille me demanda la messe pour le lendemain 5. J'en fus pressé par ceux de la paroisse qui avaient été instruits de ma nomination par la famille de Pierreclau. Je me rendis à leurs vœux, et, par égard pour M. le maire de la commune, je lui en écrivis, je crois, avec politesse.

Ma bonne mère, âgée de soixante-seize ans, était malade d'une fièvre catarrhale depuis le 16 novembre ; sa vie était en danger jour et nuit ; je ne la quittais que lorsque je ne pouvais m'en dispenser. Le 5 décembre était un des plus mauvais jours ; lorsque je lui dis que j'allais à Pierreclos pour dire la messe, elle me fit ses derniers adieux et me dit qu'à mon retour je ne la retrouverais pas vivante¹.

Accablé par une si cruelle séparation que je croyais, aussi, éternelle, j'allai à Pierreclos et j'oubliai le Te Deum ; il me tardait de revenir auprès de ma bonne mère. Je fis plus : je chantai l'antienne *Salve regina* au lieu de l'*Alma redemptoris*. De retour à Bussièrès, j'y chantai les Vêpres et j'oubliai le psaume *Beatus vir*. Quel est l'ecclésiastique qui, dans ma situation, n'aurait pas fait les mêmes fautes ? Au reste, j'indiquai le Te Deum pour le 19 ; j'y invitai les autorités constituées de Pierreclos. Si le maire de la commune n'y a pas paru, j'ai eu la satisfaction d'y voir toute la paroisse, malgré une pluie battante que je reçus en allant à Pierreclos comme les fidèles en allant à l'église.

Voilà ma justification. Je pourrais dire que je n'avais pas pris possession de l'église de Pierreclos. Je ne connais pas de déguisement ; je dis les choses telles qu'elles sont,

M. le maire de Pierreclos m'a dénoncé à M. le Préfet, à Monseigneur l'Évêque, et à M. le ministre des Cultes ; il a été payé de sa méchanceté par M. le Préfet qui lui a écrit de manière à le faire rentrer dans son devoir. Quoique votre lettre soit d'un ton fort élevé, je ne pense pas que vous ayez le projet de le soutenir. Quant à Son Excellence le Ministre des Cultes, lorsqu'il

1. La mère de l'abbé Dumont mourut dix jours plus tard. — Extrait du registre municipal de Bussièrès : « Du seize décembre an mil huit cent treize, heure de quatre du soir. — Acte de décès de Marie Charnay, veuve Dumont, âgée de soixante-seize ans, née à Bussièrès, département de Saône-et-Loire, demeurant au dit Bussièrès, décédée le quinze décembre, heure quatre du soir, au domicile de M. Dumont, situé en la commune de Bussièrès, fille de Jean Charnay, de son vivant profession de cultivateur, demeurant à Bussièrès. — Le présent acte rédigé sur la déclaration à moi faite par le dit M. François Dumont, desservant demeurant à Bussièrès, âgé de quarante-six ans, qui a dit être le fils cadet de la défunte, et par M. Antoine François Dumont, profession de huissier-audiencier, demeurant à Mâcon, qui a dit être le fils aîné de la défunte. — Lecture faite du dit acte aux déclarans ci présents, la sincérité en a été constatée par moi, Pierre Dumont, maire de la commune de Bussièrès, faisant les fonctions d'officier public, tant par mon transport au domicile de la défunte que par la susdite déclaration, et me suis soussigné avec Messieurs Dumont ».

saura (il le sait déjà) que je fus toujours exact aux lois de mon pays, que le Te Deum du 5 décembre est le seul que j'eusse oublié depuis qu'il nous sont ordonnés, que chaque dimanche je chante, après la messe de Pierreclos et celle de Bussières, le Domine salvum fac, que je chante dans mes deux paroisses, après mes offices, le psaume Exaudiat pro imperatore, je ne pense pas qu'un oubli, surtout un oubli réparé, me rende coupable à ses yeux.

Je vois par votre dernière que M. le maire m'a dénoncé à Son Excellence le Ministre des Cultes comme tenant une vie scandaleuse.

1^o Un ecclésiastique scandaleux n'entend pas au tribunal de la pénitence trois cents personnes en huit jours, dont soixante à Bussières l'avant-veille de Noël, et plus de deux cent-soixante à Pierreclos jusqu'à ce jour (en sept jours). J'avais encore aujourd'hui à la table de Communion plus de quarante personnes.

En second lieu, un maire, fût-il le plus honnête homme du monde, ne saurait seul faire la réputation d'un pasteur. Il est un moyen de connaître la vérité et de savoir ce que vaut le maire de Pierreclos, c'est d'interroger la voix publique, c'est d'appeler en témoignage sur la moralité du sieur Raquillet et de l'abbé Dumont les maires des communes environnantes : 1^o M. Alphonse de Lamartine, maire de Milly ; 2^o M. Bayot de la Combe, maire de Prissé ; 3^o M. de la Forestille Saint-Léger, maire de Verzé ; 4^o M. le colonel Defraigne, maire de Chevagny ; 5^o M. Guillemain, maire de Serrières ; 6^o M. le maire de Vergisson ; 7^o M. le maire de Solutré ; 8^o M. le maire de Saint-Point ¹.

Une telle preuve me fera le plus grand plaisir. M. le maire de Pierreclos, instruit que je la demande, pourra vous dire, et à Son Excellence le ministre des Cultes, que parmi les maires que j'ai cités je compte bon nombre d'amis, et que foi ne doit point leur être ajoutée. J'en suis fâché pour lui ; j'appartiens à la très bonne société du pays, tandis qu'il n'a pas une seule maison dans laquelle il ose se présenter. Qu'il vous dise ce qui lui a été répondu par les habitants de Pierreclos lorsqu'il les a menacés de sa démission dans le cas où je serais desservant de Pierreclos, ajoutant qu'il vendrait sa propriété : « Tous nos bœufs sont à votre service ! Vous ne pourriez nous en rendre une plus grand ! ».

Non, Monsieur, je n'ai rien fait pour aigrir M. le maire de Pierreclos depuis vingt-cinq jours que j'en fais le service. Je n'ai rien dit ; il m'en veut, je le sais ; il pourra me vexer comme pasteur sans que jamais je m'en aperçoive. Le temps vous fera connaître l'homme, et alors justice me sera rendue. En attendant je ne changerai rien dans ma conduite, absolument rien. Quand on a vécu pendant quatorze ans dans une paroisse, comme pasteur, à l'abri de tout reproche, on y doit mourir sous la protection des lois et y jouir, en attendant la mort, du calme de la conscience.

Vous me parlez de lettres anonymes et de lettres signées adressées à Monseigneur, et qui me sont très contraires. Les lettres anonymes sont à la mode dans nos cantons ; je tiens de M. le Préfet lui-même qu'il en a été accablé.

1. On notera que l'abbé Dumont ne cite pas, parmi ses répondants, le maire de Bussières. Sans doute parce qu'il s'agit de Pierre Dumont, son parent et que ce témoignage pourrait être taxé de partialité.

J'aime mieux être l'objet que l'auteur de ces infernales productions du crime. Quant aux lettres signées, comme je ne pense pas qu'une seule des lettres qui vous sont parvenues pour me noircir soit revêtue de la signature d'un honnête homme, j'en méprise les auteurs, et plus encore celui qui, pour vous en adresser une, aurait supposé un nom.

Depuis l'âge de quatorze ans, j'ai été l'objet des soins de Monseigneur l'évêque Moreau ; je conserve ses lettres et son portrait dans ma chambre, de tels objets sont pour moi sans prix, et toujours le respectable prélat sera gravé dans ma mémoire. Je n'ose pas me flatter que Monseigneur l'Évêque d'Autun¹, et vous, Monsieur, me montrerez jamais le même intérêt ; c'est un malheur pour moi ; mais, né sans ambition et accoutumé à la misère, je n'en serai pas moins exact à servir Bussièrès, Milly et Pierreclos tant qu'il plaira à Sa Grandeur laisser ces paroisses à mes soins.

Je suis, avec respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, et de Monseigneur le plus humble et obéissant disciple

L'abbé Dumont.

*P. S. J'ai reçu votre première hier jour de l'an ; aujourd'hui j'ai reçu votre seconde ; de retour de Pierreclos à midi, sans avoir rien pris, je vous fais ma réponse. Si elle se ressent de mes travaux et du besoin que j'ai de prendre des aliments, elle n'en contient pas moins la vérité. J'ai fait part de vos deux lettres à M. de Pierreclau. Je les envoie à M. et Madame de Prat, avec prière de les communiquer à M. le Préfet. Il connaît ma conduite ; il importe qu'il connaisse les moyens qu'on emploie pour me mettre mal dans l'esprit de mes paroissiens *.*

Un tel document force l'attention. Ai-je tort d'y voir un curieux mélange de maladresse et d'élégance, une allure incertaine, qui hésite entre l'humble flexion de l'échine et l'orgueilleuse cambrure du torse, quelque chose à la fois d'aristocratique et de roturier, d'inachevé, d'hybride ? Certaines phrases marchent ferme, ont de l'élan, de la fierté. D'autres s'embarrassent d'excuses, de protestations, de gauches essais d'apitoiement, d'assez lourdes apologies personnelles, qu'on croirait d'un parvenu. Le désastreux post-scriptum, avec son allusion « au besoin de prendre des aliments », accentue encore ce qu'a de contradictoire, et d'un peu obscur l'impression laissée par ce texte...

La lettre de l'abbé Dumont se rencontra, sur la table du Vicaire général, avec une autre lettre, écrite le lendemain par un homme « universellement estimé à Mâcon »² et membre du Conseil Général du département, M. de Lamartine de Prat. L'évêque d'Autun transmet au ministre ce témoignage :

1. Il s'agissait de Mgr F. B. Imberties, qui du reste n'était pas le successeur immédiat de Mgr Moreau. — Mgr de Fontanges avait été évêque d'Autun de mars 1803 à janvier 1806. La nomination de Mgr Imberties à l'évêché d'Autun est en date du 15 juillet 1806. Né en 1737, il était depuis 1811 très affaibli par son grand âge et ne s'occupait presque plus de l'administration de son diocèse. Il mourut le 25 janvier 1819.

2. Ce sont les expressions de la lettre de l'évêque d'Autun au Ministre des Cultes (5 janvier 1814).

Mâcon, le 3 janvier 1814

A Monsieur l'abbé Maury, vicaire général
d'Autun

Monsieur l'abbé,

Monsieur l'abbé Dumont, desservant de Bussières, m'a envoyé les deux lettres que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire relativement aux dénonciations qui ont été faites sur son compte à Mgr l'Évêque. Ayant été un de ceux qui ont sollicité pour lui la cure de Pierreclos, je me dois à moi-même de justifier mon opinion à son égard.

Il y a douze ou quinze ans, Monsieur, que je connais l'abbé Dumont, et qu'il est pasteur de la paroisse que j'habite. Vous devez croire que si, aux termes de la dénonciation faite au Ministre des Cultes, il tenait *une conduite scandaleuse*, il ne serait certainement pas reçu chez moi, ni chez Madame de Prat. Nous l'avons toujours vu avec plaisir, parce que jamais nous ne l'avons vu s'écarter des principes qui constituent un honnête ecclésiastique. Toutes les maisons des environs sont aussi empressées que nous de l'accueillir.

Il est pourtant, dans les plaintes qu'on a portées contre lui, quelque chose de vrai, que je ne saurais nier, mais qu'il m'est bien aisé de justifier. Il n'a pas chanté le *Te Deum* le jour du couronnement. Mais, Monsieur, ce jour-là même je fus à sa messe de Bussières et avant d'entrer à l'Église j'allai comme à mon ordinaire chez lui où je le trouvai malade, tout en larmes et sa mère à l'agonie au point que le médecin nous assura qu'elle ne passerait pas quatre heures après midi ce qui pourtant ne se vérifia pas, car elle ne mourût que quelques jours après. Est-il étonnant que dans pareille circonstance il ait oublié le *Te Deum* ? Quant à moi, je vous avoue que je suis surpris qu'il ait pu dire la messe ce jour-là, vu l'état où je le trouvai. Au surplus, il répara son omission le dimanche suivant en s'excusant dans son discours sur la maladie et la mort de sa mère.

Certainement toutes ces circonstances sont bien connues de celui ou ceux qui l'ont dénoncé, et il me semble qu'en l'accusant ils auraient dû faire connaître ces motifs. Au surplus, Monsieur, il doit avoir quelques ennemis. Qui est-ce qui n'en a pas ? Mais quel cas doit-on faire de ceux qui ont recours au moyen lâche et méchant de lettres anonymes ? J'aime à croire que Monseigneur les estimera à leur juste valeur et que Son Excellence le Ministre des Cultes en apprenant les raisons qui justifient l'omission de l'abbé Dumont n'y verra aucune importance. Je puis en mon particulier vous *certifier sur ma parole d'honneur* que jamais je n'ai vu M. Dumont manquer aux prières pour l'Empereur qui sont ordonnées par le Gouvernement et ses supérieurs ecclésiastiques.

Je désire, Monsieur, que cette sincère apologie puisse trouver grâce devant Monseigneur l'Évêque et que vous soyez en particulier bien convaincu que je ne me serais jamais intéressé à quelqu'un qui eût mérité les odieuses inculpations faites contre M. l'abbé Dumont. J'ajoute que

c'est de mon propre mouvement que j'ai l'honneur de vous écrire et qu'il ne m'en a sollicité en aucune manière.

Agréez, je vous prie, l'assurance des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur l'abbé, votre très humble serviteur

Lamartine de Prat ¹.

L'affaire en resta là. Le dossier conservé aux Archives Nationales et d'où cette pièce est extraite ², porte sur la couverture — dont le titre, en grandes lettres, est formée d'un seul mot : Scandale — après un résumé sommaire de l'incident, l'indication « R. à faire » ³.

1. Nous avons publié cette lettre dans le R. H. L. 1932, p. 268. — (H. Guillemin, « Le problème de Jocelyn »).

2. Le dossier porte la cote. F¹⁰, 5666.

3. Raquillet, pourtant, revint à la charge, sans plus de succès d'ailleurs. Les archives de l'Évêché d'Autun contiennent une lettre encore, signée de lui, et adressée en date du 15 juin 1814 au vicaire général ; en voici les principaux passages : « Monsieur. Peu de temps après la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dans laquelle vous m'annonciez que vous inviteriez M. Dumont à se mieux conduire avec moi, et que, si Monseigneur eût été instruit qu'on eût forcé M. Desblancs à donner sa démission, M. Dumont n'aurait jamais été nommé, la guerre s'est manifestée dans le pays, je veux dire : l'invasion des Autrichiens. Dès ce moment, j'ai eu deux guerres à soutenir.

Le sieur Dumont n'est pas encore venu s'établir à Pierreclos ; il habite toujours son ancienne commune, la commune de Bussièrès [...]. Mais il a à Pierreclos un homme de confiance [...], son marguillier, ou sonneur de clochers. Les Autrichiens avaient défendu, sous peine de voir incendier la commune, de tirer aucun coup de fusil ou de pistolet. Deux fois des coups de pistolet ont été tirés dans la cour de ce marguillier, lequel m'a annoncé publiquement que M. le curé l'avait chargé de me dire qu'il me dénoncerait aux Autrichiens et au préfet. Tout cela a été exécuté, notamment pour les Autrichiens. J'ai été instruit par écrit qu'on avait prévenu contre moi le commandant des troupes ennemies et j'ai été sur le point d'être pris pour otage [...].

L'heureuse époque du 1^{er} avril semblait devoir nous donner la tranquillité [...]. Le contraire est arrivé. Le sieur Dumont [...] s'est répandu contre moi en injures grossières, m'a poursuivi jusque dans la place publique et m'a empêché d'instruire mes concitoyens du bonheur de la France.

J'avoue que je parlais avec émotion et qu'il ne m'est pas possible de prononcer le nom du Roy et celui des princes de la maison de Bourbon sans verser des larmes. Le croirez-vous, Monsieur ? il a osé me reprocher cette sensibilité comme acte de faiblesse ; il a osé me la reprocher dans une assemblée du Conseil de Fabrique où il a violé toutes les lois en ma présence ; je l'ai laissé faire pour le bien de la paix, et sur le champ il m'a gratifié de mille sottises. Il avait voulu tenir cette assemblée dans le sanctuaire ; sa chaise était sur les marches du maître autel ; c'est sur l'autel même qu'écrivait son secrétaire. C'est là qu'il s'est cru autorisé à me calomnier et ses mensonges m'ont accompagné jusques hors de l'église.

[...] Dès ce moment, les apostrophes et les sarcasmes n'ont plus cessé contre moi [...]. Le dimanche, jour de la Pentecôte, je me suis rendu près de l'église après la messe (il avait dit une messe basse). J'ai entendu qu'on chantait les vêpres [...] j'attendais hors du cimetière la fin de l'office, lorsque M. le desservant est sorti, pendant le Magnificat, et est venu me faire les apostrophes les plus indécentes, après avoir gourmandé le peuple qui était sur le cimetière et à la grande porte de l'église [...]. Il m'a injurié et je ne lui ai pas fait la moindre insulte. J'ai conservé des notes de tout [...].

J'ai toujours chéri et respecté les prêtres. Pendant que les rues d'Autun étaient teintes de mon sang et qu'on me conduisait à l'échafaud en 1794, ma famille donnait, au péril de sa vie, asile aux malheureux prêtres fidèles à leur religion ; à la même époque, le sieur Dumont, déjà prêtre, jouait aux quilles sur les places publiques de Pierreclos et de Bussièrès. Il s'est occupé de ce genre d'exercice jusqu'à ce que le culte catholique ait été salarié.

Il m'a dit publiquement qu'il me tourmentera tant que j'existerai. Il vous est aisé, Monsieur, de mettre fin à ce désordre. Nous trouverons un autre desservant [...]. Laissez M. Dumont à Bussièrès ; donnez-lui un meilleur bénéfice, comblez-le de biens, mais donnez-nous la paix.

Je suis [etc...]

Raquillet.

P. S. — J'oubliais de vous dire que M. Dumont, sachant que je gardais les notes de ce qui se passait entre nous, a rédigé une adresse qu'il a colportée lui-même et fait colporter dans les maisons pour

Pour nous, que le mystère de *Jocelyn* intéresse avant toutes choses, ce petit drame auquel nous venons d'assister porte un enseignement péremptoire : le secret de l'abbé Dumont, son aventure d'amour, des épaisseurs de silence et de nuit le recouvrent. Dans son propre pays, Dumont est parvenu à cacher cette redoutable histoire, et de si parfaite manière que ses ennemis même n'en soupçonnent rien.

Quelle proie pour un Raquillet si quelque indice seulement l'eût mis sur la voie ! Je veux bien qu'en raison du nom que portait le coupable, Raquillet eût été tenu à une réserve extrême ; au moins aurait-il pu, sans désigner personne, glisser une allusion perfide ; mais rien !

Et qui donc Dumont va-t-il trouver pour demander appui et défense lorsque le vicaire général l'interpelle sans bienveillance ? « J'ai fait part de vos deux lettres, lui déclare-t-il, à M. de Pierrecrau ». Soyons assuré que le vieux Comte — cet homme même dont Dumont a séduit la fille — est au nombre de ceux, tous gens de qualité, qui ont, en même temps que le chevalier de Lamartine « sollicité pour lui la cure de Pierreclos ». On s'est réjoui, au château, de voir Dumont nommé curé de la paroisse. C'est le chevalier de Pierrecrau qui, le 4 décembre 1813, a annoncé joyeusement à l'abbé que la chose était faite. Lorsque, le 8 novembre 1817, le Comte de Pierrecrau mourra, Dumont signera sur l'acte de décès en tant, dit le texte, qu'« ami du défunt »¹.

Cependant ce prêtre, et celle qui fut la complice de sa faute — et la mère de son enfant — se retrouvèrent presque sûrement, et plus d'une fois, en présence l'un de l'autre. Lamartine, dans ses *Confidences*, parle de ces yeux baissés, de ces gestes gauches, de ce silence lourd de malaise et peuplé de souvenirs qui marquaient ces pénibles rencontres dont il aurait été quelquefois le témoin.

Marguerite Milly, devenue Madame Mongez, habite Lyon, mais le Journal intime de Madame de Lamartine nous la montre assez fréquemment de retour dans le mâconnais : en février 1802, en juin et en septembre 1803, en février 1805 etc...². Le 27 novembre 1810, « Antoine Mongez, banquier à Lyon », et

avoir des signatures contre moi. Je ne sais à qui elle est adressée ; mais nous ne sommes plus sous le régime de Robespierre ; il existe des lois contre les calomnieux ; je me charge de le confondre ; on ne peut rien me reprocher.

1. Quelqu'un cependant, au château, déteste l'abbé ; c'est la femme du fils aîné, Guillaume Benoît, l'émigré. (Le 18 février 1802, la mère de Lamartine note dans son journal : « M. de Pierrecrau [...] vient d'être rayé de la liste des émigrés. Il arrive de Lyon depuis peu et m'a donné des nouvelles d'Alphonse qui est allé voir la revue de Bonaparte * »). Il a épousé à Mâcon, le 13 juin 1803 une demoiselle Laborier. M. Albéric Cahuet a bien voulu me faire connaître qu'il possède des documents établissant qu'en 1815 la dite Comtesse de Pierrecrau écrivit au ministre de la police s'offrant à faire des révélations sur le compte de l'abbé Dumont, qu'elle tenait pour indigne. Elle était veuve depuis 1809. On comprend mal la raison de cette haine. Il y a là des éléments d'intelligibilité qui nous échappent... Serait-ce à cause d'elle que Dumont se vit priver de la succursale de Pierreclos à partir de 1816 ? — Par ailleurs, après 1820, le chevalier de Pierrecrau passa aux ennemis de Dumont. La preuve nous en est apportée par une lettre de la mère de Lamartine à son fils, en novembre 1827. Elle parle des difficultés de toutes sortes qui accablent le malheureux curé de Bussières et ajoute : « Et voilà le chevalier de Pierrecrau, qui s'est fait le coryphée des libéraux et qui veut le mettre hors de sa cure ! * » (Arch. S. P.).

2. Journal intime de Madame de Lamartine : « 18 février 1802. Notre dîner mardi se passa fort bien ; nous étimes beaucoup de monde, entre autres Madame Mongez [...] ». — « 24 juin 1803. J'ai eu la visite de M. et M^{me} de Pierrecrau les jeunes, et de Madame Mongez, qui part demain pour Lyon ». « 3 février 1805, Madame Mongez a dîné ici jeudi en venant de Lyon » * etc... .

« dame Marguerite Michon-Pierreclau son épouse » sont parrain et marraine, à Pierreclos. Sur le « registre des délibérations du bureau de la fabrique de la succursale de Bussières », à la date du 18 mars 1818, l'abbé Dumont mentionne le don d'un bénitier en pierre qui vient d'être fait à son église par Madame Mongez.

Les Lamartine, qui sont dans une ignorance absolue de ce qui s'est passé naguère entre François Dumont et Marguerite Milly, peut-être ont-ils même, quelque jour, réuni à leur table le curé de Bussières et Madame Mongez¹. L'amitié semble profonde, virile et chaude, entre M. de Lamartine de Prat et cet abbé Dumont, son curé, qui est en même temps son compagnon de chasse². Chaque dimanche, avant la messe, M. de Lamartine entre au presbytère pour serrer la main de son ami. S'il a accepté, en 1803, d'appartenir au Conseil général du département, c'est, dit en propres termes Madame de Lamartine dans son journal intime (5 mai 1803) qu'il « *a cru de son devoir d'accepter cette place dans l'espérance de faire fixer d'une manière avantageuse le traitement des ecclésiastiques* »³. Il invite même Dumont à Saint-Point³.

*
* *

Mais alors, ce mystère qui, sans *Jocelyn*, pour toujours eut été enseveli dans le néant des choses passées, comment fut-il donc révélé à celui qui n'était certes pas en âge d'en rien savoir ni d'en rien deviner quand l'aventure se déroula ?

Pour M. Jean des Cognets⁴, comme pour M. Maurice Levaillant⁵, c'est des lèvres même de l'abbé Dumont que Lamartine apprit le secret. Cependant le poète affirme formellement le contraire. Jamais, déclare-t-il dans les *Confidences*, Dumont « ne me l'aurait confié lui-même » ; les « convenances sacrées » s'opposaient invinciblement à de tels aveux. D'ailleurs, ajoutait Lamartine dans son manuscrit⁶, il y allait de l'« honneur d'une famille et d'un nom considé-

1. Lamartine dit vrai lorsqu'il affirme dans ses *Confidences* avoir « parfaitement connu » celle que Dumont aimait. M^{me} Mongez s'était liée à Lyon avec une grand-tante de Lamartine, M^{me} de Roquemont ; toutes deux habitaient la même rue (La rue Saint-Dominique). On lit dans le journal intime de Madame de Lamartine : « 7 octobre 1801. J'ai reçu une lettre de M^{me} de Roquemont par M^{me} Mongez ». — « 19 octobre 1802 [de Lyon]. Ce matin j'ai été faire mes adieux à ma tante, puis déjeuner chez M^{me} Mongez ». — Le 15 septembre 1803, M^{me} de Lamartine note qu'elle est allée rendre visite à Pierreclos, à M^{me} Mongez « à qui je voulais, dit-elle, remettre de l'argent pour Madame de Roquemont »^{*}. — Il est infiniment probable que, pendant les séjours qu'il fit à Lyon en 1808 et 1809, Lamartine rendit visite plus d'une fois aux Mongez. Le 19 janvier 1815, écrivant, de Mâcon, à Nina de Pierreclau, il lui dit : « Nous avons eu ici M. Mongez quelques jours » (lettre p. p. Louis Barthou. R. P., 1^{er} mars 1912).

2. « Le curé de Bussières, déclare Lamartine dans ses *Mémoires politiques* (p. 31) [...] était [...] le compagnon de chasse assidu de mon père ». Les *Nouvelles Confidences* (I, vii) nous apprennent aussi que Dumont venait très souvent, le soir, faire à Milly, avec le père de Lamartine « sa partie de piquet ».

3. Journal intime de M^{me} de Lamartine : « Vendredi 21 septembre 1804. Je suis à Saint-Point depuis lundi au soir avec Alphonse, Cécile et Eugénie. Mon mari et l'abbé Dumont sont venus nous y retrouver mardi matin »^{*}.

4. Des Cognets, *op. cit.*, p. 45.

5. M. Levaillant. « La Jeunesse inquiète de Lamartine ». R. H., 5 septembre 1925.

6. Arch. S. P.

table dans un pays voisin ». * Et de fait, si cordialement liés qu'aient pu être, dès 1813, ce jeune homme de vingt-trois ans et ce prêtre proche de la cinquantaine, on imagine assez mal Dumont livrant un tel secret, au fils de son meilleur témoin de moralité, au commensal même du comte de Pierreclos.

« Les chuchotements des femmes du village commencèrent à m'en révéler confusément quelques rumeurs, et plus tard je connus ce mystère de tristesse dans tous ses détails » ; ainsi s'explique, fort légèrement, Lamartine sur les sources de son information. Il est extrêmement difficile de croire à la réalité de ces « chuchotements » du village. Tout nous prouve que personne à Bussières ni à Pierreclos ne soupçonne rien ; la situation morale de l'abbé Dumont, autrement, y eût été intolérable ; il n'y aurait pas connu l'attachement assez général dont il peut tirer gloire, on l'a vu, lorsque l'évêché le tracasse ; au surplus, de ces commérages, Madame de Lamartine eût été, je pense, informée avant son fils ; elle n'eût pas ouvert sa maison à un prêtre sur le compte duquel elle eût entendu jaser.

Mais Lamartine connaissait fort bien les Pierreclos ; le journal intime de sa mère nous montre à quel point les deux familles étaient liées. Sans cesse, sur les pages des petits cahiers que Madame de Lamartine couvrait de son écriture rapide, reviennent les noms du Comte de Pierreclos, de son frère, de ses fils, de ses gendres, à l'occasion de visites, de dîners, d'invitations¹. Dans ses *Mémoires inédits*, Lamartine, reprenant une fois de plus, avec amour, les souvenirs de son enfance, racontera comment, au temps où il n'était pas encore à Belley, c'était une fête pour lui que d'aller, avec ses parents, au château de Pierreclos ; il avait là-bas un camarade, Antoine Guillaume, le fils dernier né du Comte ; « nous sortions sur la terrasse, nous allions visiter les chiens au chenil, les chevaux ou les bœufs à l'écurie » ; un jour, même, ils voulurent tirer le canon, une antique bombarde qui ornait la terrasse ; ils l'emplirent de poudre, si bien que l'engin éclata. « Le soir venu, dit-il, toute la société sans exception les jeunes filles, reprenait à pas lents l'avenue du village qui nous ramenait à Milly »².

Ce ne saurait être, assurément, de Madame Mongez elle-même que Lamartine apprit l'histoire de l'abbé Dumont. Mais le manuscrit des *Confidences*

1. Journal intime de M^{me} de Lamartine : « 14 juin 1801. Nous avons eu après dîner la visite de M. de Berzé et du second fils de M. de Pierreclos ». — « 17 juin. Aujourd'hui, mon mari est allé dîner à Pierreclos » — « 23 juin. M. et M^{me} de Champmartin vinrent hier nous demander notre voiture pour envoyer chercher des musiciens à Mâcon pour donner ce soir un concert à M. de Pierreclos dont c'est demain la fête ». — « 24 juin. M. de Pierreclos nous a engagés à dîner ». — « 8 juillet [de Saint-Point]. M. de Pierreclos, M. de Berzé, M. et M^{me} de Champmartin arrivèrent à onze heures ». — « 2 août. Aujourd'hui nous allons dîner à Pierreclos ». — « 27 août. Il y a aujourd'hui grande musique à Pierreclos ». « 31 décembre, M. de Pierreclos [...] va à Lyon voir Buonaparte qui doit y arriver incessamment ; on ne sait pas bien pourquoi. J'ai prié M. de Pierreclos d'aller voir Alphonse ». — « 28 septembre 1802. Aujourd'hui nous dînons à Pierreclos. Je devais y mener Alphonse ; mais à cause d'un geste d'humeur qu'il a fait, je ne l'y mènerai pas ». * Etc...

2. *Mémoires Inédits*, 1870, p. 140. « Sans exception les jeunes filles » dit Lamartine... Il n'y a plus, au château de Pierreclos qu'une seule jeune fille à partir de juin 1800 : Catherine, qui qui ne se mariera jamais. Dans « l'état nominatif des citoyens de la commune de Pierreclos au-dessus de l'âge de douze ans, dressé en vertu de l'arrêté préfectoral du 9 nivôse an IX » (Archives municipales de Pierreclos) les membres de la famille de Pierreclos résidant au château, à cette date (30 décembre 1800) sont au nombre de cinq, et désignés comme suit : « Michon Jean-Baptiste, 64 ans, bourgeois ; Michon cadet, Jacques, 60 ans, rentier. Michon, femme Gaucher, Marguerite, 28 ans. Michon Catherine, 27 ans, Michon cadet, Guillaume, 14 ans ».

nous apporte la vérité : ce drame, avait écrit d'abord Lamartine, « *je le connus dans tous ses détails par le frère même de la personne dont ce mystère était le secret* »*¹. Ainsi le coupable, le bavard, c'est le chevalier Antoine-Guillaume de Pierreclau, ce beau cavalier sans cervelle à côté duquel, vers 1812, Lamartine se plaisait à galoper souvent, et dont il trouvait la femme si particulièrement séduisante². Antoine-Guillaume de Pierreclau entrait dans l'adolescence quand l'aventure de sa sœur et de l'abbé Dumont s'était produite. Avait-il été mis dans le secret par Jacqueline elle-même ? ou bien ses sœurs, un peu plus tard lui avaient-elles tout raconté ? Toujours est-il qu'il était parfaitement au courant de l'histoire — ce qui ne l'empêchait pas, on l'a vu, d'être, en 1813, cordialement lié avec Dumont³.

De quels yeux tout neufs Lamartine ne dût-il pas regarder l'abbé Dumont au lendemain de ces révélations bouleversantes ! Depuis longtemps, il se sentait attiré par ce prêtre un peu énigmatique, dont l'allure était si contraire à celle de ces ecclésiastiques onctueux que Lamartine avait en horreur⁴. Le Dumont que Lamartine, enfant, voyait à Bussières, était « jeune, beau, mondain », un homme « de vie élégante et de bonne compagnie »⁵ ; les années ont passé, « nivelant les âges »⁶ ; s'il faut en croire les *Confidences*, et la date, bien suspecte,

1. Arch. S. P.

2. C'est avec Antoine-Guillaume de Pierreclau que Lamartine passa trois mois à Paris au printemps de 1813. Lorsque, l'année suivante, la nouvelle parvint à Milly de l'abdication de Napoléon, « je montai à cheval, raconte Lamartine dans ses *Mémoires Inédits* (p. 223) avec le chevalier de Pierreclau dont le père [...] nous ceignit l'écharpe blanche et nous lança en éclaireurs dans le pays ». Quant à Nina Désoteux, qui avait épousé en 1807 Antoine-Guillaume de Pierreclau, Lamartine, à deux reprises parle d'elle de façon à laisser entrevoir la vérité sur ses relations avec elle. (Au début des *Nouvelles Confidences* et dans les *Mémoires politiques*. Cf. O. C., 1863. T. XXXVII, pp. 15-16).

3. Nina était certainement elle aussi en possession du secret. Ne pourrait-on se demander si, au vrai, ce ne serait pas elle, plutôt, qui aurait livré à Lamartine, son amant, le secret des Pierreclau ? — Quoi qu'il en soit, c'est du côté du ménage d'Antoine-Guillaume qu'il faut chercher la source des informations de Lamartine ; c'est par là, aussi, que Lamartine connut l'existence de l'enfant né des amours furtives de Dumont et de M^{lle} de Milly. Le manuscrit des *Confidences* ne contient pas la phrase qu'on lit dans l'édition : « J'ai connu cet orphelin ; enfant de la proscription, il en avait la tristesse dans l'âme et sur les traits ». Où Lamartine a-t-il bien pu voir cet enfant ? qui donc l'aurait guidé auprès de lui ? L'incroyable assurance avec laquelle Lamartine affirma qu'il a vu de ses yeux la chaumière des Cévennes, mystérieux asile, en tous points imaginaire, qui aurait abrité Dumont et sa jeune compagne sous la Terreur, nous laisse perplexe sur la valeur de l'assertion : « j'ai connu cet orphelin ». — M. P. de Lacretelle a bien voulu m'écrire qu'il tenait de sa grand'tante Pierreclau (la dernière du nom, morte à Mâcon, à l'âge de quatre-vingt-six ans, en 1925) deux indications précieuses sur le fils de l'abbé Dumont et de Jacqueline-Marguerite : c'est à Lyon que cet enfant fut élevé, en secret ; il mourut à l'âge de dix-huit ans environ. — Les recherches attentives que M. Pérotin, généalogiste, a bien voulu faire pour moi dans les registres de l'état civil de Lyon, pour les années 1810-1820, n'ont donné aucun résultat.

4. Dans une lettre à sa cousine, M^{me} Haste, le 4 octobre 1809, Lamartine parlait, en vers de
ces directeurs confits
A l'œil louche, à la bouche amère
Qu'on voit, hélas ! par tous pays
Nasiller leur sainte colère

(Cf. Henri Guillemin. « La première manière de Lamartine ». — *Le Temps*, 15 juillet 1935).

5. *Mémoires Inédits*, p. 31.

6. C. F. L., 1856. T. I. Ent. 1.

assignée par Lamartine à ses vers « à Lucy L*** », dès sa première adolescence, Lamartine aurait tenu l'abbé Dumont pour un ami auquel on peut tout confier ; ces vers, qu'en 1849 il publie pour la première fois, il déclare les avoir récemment retrouvés « dans les papiers du pauvre curé de B***, pour qui, ajoute-t-il, je les avais copiés ».

Vinrent les années, après Belley, d'oisiveté, d'incertitude et de fièvre. Le tableau que trace le poète, dans ses *Confidences*, de ses longs entretiens calmes et confiants, avec Dumont, au presbytère, met en scène, au second plan, la mère de l'abbé qu'on entend faire, dans la cuisine, son « petit tracas » ou qu'on voit, au coucher du soleil, arrosant ses laitues dans le potager. Il faut donc que ces souvenirs d'une amitié déjà établie soient antérieurs à ces mois de novembre et décembre 1813 qui furent marqués par la maladie dernière et la mort de la mère du curé de Bussières ; d'ailleurs, lorsque Dumont, le 2 janvier 1814, indique au Vicaire général d'Autun la liste des répondants de son honneur et des garants de sa droiture, le nom qu'il inscrit en première ligne est celui de « M. Alphonse de Lamartine, maire de Milly »¹. L'administration de la commune de Milly, qui n'occupa sérieusement Lamartine² qu'au moment où les troupes autrichiennes du colonel Rosmini occupèrent la région — au début de 1814 —, dût néanmoins lui donner encore de nouvelles occasions de rencontrer l'abbé Dumont.

Souvenirs de sérénité et de calme joie : « Nos rencontres étaient fréquentes ; le dimanche, à l'église, les autres jours, dans les sentiers du village, dans les buis ou dans les genêts de la montagne. J'entendais de ma fenêtre l'appel de ses chiens courants » (*Confid.* XII, VIII). Désœuvré, il dévore des livres ; Dumont lui prête ces gros ouvrages sur l'histoire de l'église qu'il a hérités de Mgr Moreau ; lui-même, chaque semaine, va s'approvisionner au cabinet de lecture de Mâcon et rapporte des volumes, pour Dumont autant que pour lui. Peu à peu, il prend l'habitude de descendre chaque soir la pente qui conduit, à travers prés et vignes, tout droit de Milly à la petite porte qui s'ouvre au fond du jardin de l'abbé. Il entre ; s'il est venu à cheval, Besson⁴, le marguillier, prend la bride de sa monture ; il monte l'escalier aux marches de pierre...⁵.

1. Archives de Saône-et-Loire : « 6 mai 1812. Le préfet de Saône-et-Loire, en vertu de la loi du 28 pluviôse an VIII et du décret du 15 avril 1806 nomme pour maire de la commune de Milly M. de la Martine de Prat, Alphonse, en remplacement de M. Duroussay, démissionnaire ». — Afin, vraisemblablement, de permettre à son fils d'échapper à la conscription, M. de Lamartine, usant de son influence de conseiller général et de ses liens d'amitié avec le préfet, avait obtenu pour son fils cette nomination de faveur. Alphonse de Lamartine était, du reste, depuis 1811, le confrère du préfet à l'Académie de Mâcon.

2. Les archives de Saône-et-Loire ne renferment qu'un seul témoignage de l'activité d'Alphonse de Lamartine comme maire de Milly. C'est le procès-verbal, certifié et signé de lui, d'une délibération du Conseil municipal de Milly, le 17 juin 1814, au sujet d'une action intentée en police correctionnelle par M. Michon de Pierreclau contre le sieur Revillon, à propos de l'« enlèvement d'un char de bois fait sur la montagne de Milly dont le sieur de Pierreclau se prétend propriétaire ».

3. Cf. *Mémoires Politiques*, dans O. C., 1863. T. XXXVII, p. 19.

4. Dans l'Entretien 137 du C. F. L. (T. XXIII, pp. 289 sqq.), Lamartine met en scène ce marguillier, nommé Besson.

5. L'acte de vente de la cure de Bussière (12 fructidor an IV) décrit ainsi la « maison cy-devant presbytérale de la commune de Bussières » : « [...] bâtiment de soixante pieds de long sur vingt-sept de large, composé d'une cave voûtée, une antichambre, une salle à manger, une

Bien souvent, Lamartine dînait avec Dumont et la soirée s'étendait tranquille, tandis qu'on parlait, les coupes sur la nappe, ou bien au dehors, « au clair de lune » (XII-XII).

« *Nous nous sommes beaucoup aimés* » *,¹, ces mots, que Lamartine supprimera dans le texte définitif des *Confidences*, ils sont bien cependant l'expression même de la vérité. En 1850, dans le préambule des *Nouvelles Confidences*, c'est Dumont que nomme Lamartine, en même temps que Virieu, que Vignet parmi ceux qu'il appelle « ses amis les plus chers et les premiers moissonnés ». En 1856 encore, dans le premier Entretien du *Cours Familier de Littérature*, il évoquera cette amitié demeurée, dira-t-il, « au fond de mon cœur comme une lie de regrets qu'on ne remue jamais en vain ».

Déjà, certainement, avant que Lamartine ait rien su de son dramatique passé, Dumont était pour lui un très grand ami ; mais, en possession du secret, il se sent brusquement emporté vers cet homme. Ah ! il ne s'était pas trompé. S'il l'aimait déjà si fort, c'était à cause, sur son visage, de ce reflet indéchiffré, pareil à l'ombre laissée par un malheur. A présent, tout s'éclairait... Était-ce possible ! cette femme qu'avait aimée Dumont et dont il avait eu un enfant, c'était une Pierrecleau elle aussi, la propre belle-sœur de cette Nina dont le fils devait plus tard ressembler si étrangement à Lamartine. L'un devant l'autre, l'abbé Dumont et Lamartine, ils ont chacun leur secret, un secret autour du même nom ; fraternité étrange dont Lamartine goûte intensément le muet délice... Nous étions, dira-t-il, deux êtres pareils « par la sensibilité, par le caractère et par la conformité de tristesse, de solitude d'âme et de découragement du bonheur » (*Confid.* XII, VII).

Lamartine plonge son regard dans ces yeux bleus « mêlés de teintes grises, comme une vague à l'ombre » et il croit lire, maintenant, l'énigme de « ce regard profond ». Se trompe-t-il ? Certes, Dumont n'est pas un personnage insignifiant ; je le crois, au contraire, fort complexe ; mais il est probable tout de même que Lamartine se fait de lui une image qui le transfigure. Du reste, si nous sommes aujourd'hui en mesure d'entrevoir la vérité, assez pauvre peut-être, sur l'aventure amoureuse de François Dumont et de Marguerite Milly, qui nous assure que Lamartine n'était pas, sur ce point, moins bien informé encore que nous-mêmes ? L'histoire qu'on lui a contée ne lui est-elle pas parvenue transformée, déformée ? Sans doute, il n'ignore pas que Dumont avait déjà reçu les ordres sacrés, mais, ce fait essentiel mis à part, qui sait s'il ne se représente pas tout le reste de l'aventure tel, ou peu s'en faut, que les *Confidences* nous le rapportent ? Au lieu du prêtre abdicataire, qui tarde le plus possible à reprendre un état dont il n'attend plus rien, qui traîne son dégoût sur les chemins, et qui cherche à tromper le sort en jouant au muscadin, cueillant de ci de là quelque succès auprès des femmes, au lieu de cet ambitieux déçu à qui il arrive par surcroît une aventure qui tourne mal avec la fille du châtelain, — Lamartine se représente un infortuné, le cœur hanté d'une seule

chambre à coucher, un salon, une cuisine, un office et un cabinet, grenier sur le tout. Au matin du bâtiment est une cour, à la droite un fournier ; au nord de la cour est un jardin clos de murs, contenant une coupée trois quart ».

1. B. N. Lamartine, 52 bis, p. 114.

image, silencieux et presque héroïque, et qui porte à l'âme une plaie toujours saignante ¹.

Je ne serais pas éloigné de croire que Lamartine ait senti grandir la confiance qu'il avait en Dumont, comme prêtre même, du jour où il apprit que cet homme avait jadis connu la brûlure du péché. Dans la trouble période qu'il traverse au début de 1815 ², presque sûrement, c'est vers Dumont qu'il vient se réfugier ; lorsqu'en août 1818, de Milly, confiant à Virieu ses angoisses et les efforts désespérés qu'il tente pour retrouver la lumière, il lui dit : « Essaye, comme moi, à tout risque, de voir un bon ecclésiastique, de repasser ta vie avec lui, et de voir clair dans ta conscience. Cela ne peut pas nuire et peut nous acheminer vers la paix. J'y retourne aujourd'hui même [...] » ³, n'est-ce pas de l'abbé Dumont qu'il s'agit ?

Mais que faut-il penser des pages, trop célèbres, des *Confidences*, (XII, xi) où Dumont apparaît comme un prêtre incrédule, révolté contre l'Église, sous une apparente soumission ? ⁴.

Au bas d'une épître que Lamartine écrivit un jour (le 12 février 1828), de Florence, à son beau-frère, et qui faisait allusion à l'abbé Dumont, F. de Montherot nota de sa main, au mois de mai 1849 : « Dans les *Confidences*, Lamartine a trop parlé de l'abbé Dumont, qui, je crois, n'était pas aussi libre penseur, c'est-à-dire mauvais prêtre, qu'il l'a dépeint ». Comment croire, d'ailleurs, à l'exactitude de ce déplaisant portrait d'hérésiarque (un hérésiarque sans courage et indigne même d'un tel nom) quand on songe que si Dumont s'était révélé le voltairien honteux dont nous parlent les *Confidences*, Lamartine n'eut certes pas eu l'idée de lui demander, comme il le faisait, « des messes » pour les siens ⁵. Que Dumont, en 1800, dans la période la plus amère de ses

1. Peut-être, sur la fin de sa vie, à un moment (un moment mal étudié encore et qui mériterait de l'être) où Lamartine se débarrasse avec colère de bien des rêves, peut-être voulut-il fixer de Dumont une image plus exacte, et dépouillée de prestiges, lorsqu'il écrivit, dans ses *Mémoires Politiques*, sur le curé de Bussièrès, ces lignes rudes dont le souvenir de l'aventure sur laquelle était construit *Jocelyn* se trouve implacablement exclu : « Je n'avais, dit-il, d'autre ami dans le monde que le curé de mon village, jeune ecclésiastique d'un esprit aventureux comme le mien, d'un destin manqué, d'un caractère aigri contre le monde, né pour les grandes choses et contraint par son état et sa misère à couvrir des ambitions sans carrière et des songes de grandeur sans réalité ». (O. C., 1863. T. XXXVII, p. 50).

2. Le 25 janvier 1815, il écrit à Fréminville. « Je m'abandonne moi-même ; je me laisse entraîner aux sots caprices de mon cœur ; je ne les combats plus [...]. Je flotte entre l'ennui et le tourment des passions » (cf. F. Reyssié, *op. cit.*, p. 115). Voici encore quelques lignes d'une lettre inédite, adressée par Lamartine au même Fréminville, et datée de Mâcon, 14 février 1815 : « J'étais et suis encore dans ces moments terribles où il semble qu'un Dieu s'est retiré de nous, où il ne reste dans le cœur qu'amertume, sécheresse et désolation [...]. Tel est mon triste état ; aussi, rien ne peut être bon pour moi jusqu'à ce que le hasard, la fortune ou le ciel m'en aient tiré ». *

3. Cf. Du Lac., *op. cit.*, p. 373.

4. On a cru découvrir une manière de confirmation à ces propos des *Confidences* dans le fait, révélé par M. Pierre de Lacretelle (*op. cit.*, p. 162) qu'en octobre 1812 l'abbé Dumont se fit affilier à la loge maçonnique de Mâcon, la « Parfaite Union », et qu'il fut reçu « maçon » le 17 décembre 1812. Je n'ai pu me procurer le document dont M. P. de Lacretelle avait tiré cette indication ; mais il se pourrait bien que le nouveau « maçon » du 17 décembre 1812 fût le frère de l'abbé Dumont, Antoine-François « huissier-audiencier à Mâcon », et non François-Dumont, curé de Bussièrès. Encore serait-il établi que François Dumont adhéra à la Franc-Maçonnerie qu'on n'en pourrait rien conclure pour ou contre son catholicisme.

5. Cf. une lettre de Lamartine à l'abbé Dumont, Florence, 17 novembre 1827 dans Lamartine, *Correspondance*, éd. in-8°. T. IV, p. 84.

rancœurs, ait relégué dans la sacristie, au soin du sonneur de cloches, bréviaire, crucifix, images saintes, vêtements sacrés et jusqu'au moindre attribut de son état sacerdotal (« Il ne voulait pas, écrit Lamartine, que rien de son église le suivit dans sa maison » — *Confid.* XII, XI) la chose n'est pas invraisemblable; mais à qui fera-t-on admettre que le père de Lamartine ait pu voir sans étonnement ce prêtre qu'il tient en tout pour un ecclésiastique sans reproche proscrire haineusement de sa demeure les emblèmes de son ministère ?

L'homme dont Lamartine fait un incroyant, il jette sur son registre paroissial ces mots de foi, qu'il n'inscrit que pour lui seul : *Unus Christus ! Una fides ! Unum baptisma !*¹. Après le passage du Pape à Mâcon en 1805, il note avec bonheur que « le père commun des fidèles » a pu se convaincre par l'attitude unanime de la foule, « que le peuple mâconnais aime sa religion et son chef visible dont la figure respectable a fait sur tout le monde la plus vive impression » ; et Dumont d'ajouter : « J'ai en mon pouvoir un chapelet de nacre et un chapelet noir qui ont été bénis par lui dans mes mains » *.

Par-dessus tout, il y a l'épithaphe de l'abbé Dumont, l'ineffaçable témoignage de « cette pierre, près de l'église »². « A la mémoire de F. Dumont, curé de Bussièrès et Milly, pendant près de quarante ans, né et mort pauvre comme son divin maître [...] ». Épithaphe admirable ! Quel son plus franc rendent ces paroles, creusées dans la pierre d'un sépulcre, que les propos fardés des *Confidences* ! «... Pour perpétuer parmi le troupeau le souvenir du bon pasteur ». Et cette croix, ce ciboire que Lamartine fait sculpter sur la dalle ? Soutiendra-t-on qu'en 1832, — alors qu'il était, qu'il se voulait toujours catholique, Lamartine s'associait de la sorte au long mensonge d'un prêtre sans foi et faisait inscrire de tels mots sur le tombeau d'un imposteur ?

Soyons-en sûrs : il y a dans les *Confidences*, un travestissement sacrilège et une manière de trahison dont Lamartine se rend coupable à l'égard de celui qui fut son ami³. Non qu'il cherche à le noircir ; bien au contraire ; mais il a trop affirmé cette parenté de cœur qui l'attachait au disparu ; et à présent que le voilà détaché du catholicisme, il tire à lui ce prêtre qu'il a aimé, il déforme à plaisir son image afin de le rendre plus semblable à l'homme que lui-même est devenu⁴. Il croit honorer ainsi sa mémoire aux yeux d'un monde

1. Registre paroissial de Bussièrès, année 1829.

2. Ces mots que Lamartine avait lui-même tracés, il n'osera pas en donner le texte dans les *Confidences*. Au mépris de la vérité, il affirmera : « J'ai fait écrire, pour toute épithaphe, son nom à côté du mien ». (*Confid.* XII, VII).

3. Du curé de Bussièrès tel que le représentent les *Confidences*, ce prêtre « mécontent de son état et qui en méprise les obligations », Saint Marc Girardin déclare qu'il constitue « un personnage qui nous déplaît et nous répugne ». (*Cours de littérature dramatique*, 1860. T. IV, p. 110). Gustave Planche, moins sévère, avait dit cependant, en 1850 : « L'abbé Dumont, dans les *Confidences*, loin d'ajouter quelque chose à la valeur de Jocelyn, a plutôt terni l'éclat de cette admirable figure ». (R. D. M., 15 octobre 1850).

4. Sainte-Beuve avait bien perçu ces profondes inexactitudes morales — et matérielles — des *Confidences*. Dans son feuilleton du lundi 8 octobre 1849, il écrivait à ce propos : « Il [Lamartine] se figure qu'il était, en ces temps éloignés, beaucoup plus libéral et plus voisin du tribun actuel qu'il ne le fut certainement. Cette préoccupation du présent qu'il porte dans le passé deviendrait piquante à étudier de près ». (*Causeries de Lundi*. T. I, p. 17). Il est trop certain que Lamartine s'appliqua maintes fois, très consciemment, à changer l'image de l'homme qu'il avait été autrefois. C'est ainsi qu'il osera écrire, en décembre 1867, dans le C. F. L. (Ent. 144. T. XXIII, p. 803) à propos de l'*Essai sur l'Indifférence* et de la première lecture qu'il en fit : « Je lus avec

qui se détourne de la religion romaine ; il faut que le curé de Bussières ait été d'avance à la mode des croyants nouveaux ; il importe qu'il n'ait accompli « les mystères du christianisme » que « par honneur et par conformité avec son état » et que le credo catholique ne lui ait « semblé guère qu'un rituel sans conséquence, un code de morale, illustré de dogmes symboliques et de pratiques traditionnelles qui n'empiétaient en rien sur son indépendance d'esprit et sur sa raison » ; « c'était la langue du sanctuaire dans laquelle il parlait de Dieu à un peuple enfant, disait-il »... (*Confid.* XII, XIV). Les échos de l'*Émile* sont là trop aisément reconnaissables ; d'ailleurs, le manuscrit comportait, sur Dumont, cette phrase décisive, que Lamartine supprimera pour l'édition : « Philosophe comme le siècle où il était né, son véritable évangile c'était la profession de foi du Vicaire Savoyard * »¹.

Le Dumont des *Confidences* ressemble bien plus au curé de Valneige que le curé de Valneige lui-même ne ressemble à l'authentique curé de Bussières. Jocelyn, qui n'est plus, à la fin du poème, que l'éloquent prête-nom de Lamartine déiste, a fini par imposer ses traits à son malheureux « prototype »².

Irritant parti pris des *Confidences* ! Effigies systématiquement trompeuses, corrigées de retouches, toutes pareilles, qui donnent à chaque visage cette universelle ressemblance avec l'auteur, tel du moins qu'il entend qu'on le voie désormais !³.

Lorsque Lamartine, dans son *Histoire des Girondins*⁴, a dessiné la silhouette de l'abbé Fauchet, la pensée religieuse qu'il lui a attribuée est celle aussi, exactement, dont il veut, en 1849, faire honneur à l'abbé Dumont. « C'était — a-t-il déclaré — un de ces hommes qui, sous l'habit ecclésiastique, cachaient le cœur d'un philosophe, novateurs par l'esprit, prêtres par l'état [...]. Leur foi [...] n'était qu'une bienséance religieuse. Ils voulaient transformer insensiblement le catholicisme en code de morale où le dogme ne fût plus qu'un symbole contenant pour le peuple de saintes vérités et qui, dépouillé de plus en plus

admiration les phrases, avec douleur les principes ». Rappelons-nous les termes de sa lettre à Virieu, du 8 août 1818.

1. Arch. S.-P.

2. On devine quel parti la critique catholique put tirer, contre *Jocelyn*, du portrait de Dumont dans les *Confidences*. Urbain Maynard s'écrit, en avril 1859 dans la *Bibliographie Catholique* : « Ce prêtre hypocrite et faussaire, voilà le type de Jocelyn ! Jocelyn est un saint à côté de l'abbé Dumont, et en songeant au modèle, on s'étonnera que la copie ne soit pas plus mauvaise ! ».

3. Il n'est pas jusqu'à la mère de Lamartine, cette chrétienne si scrupuleuse, qui ne devienne, dans les *Confidences*, une de ces « mères de famille » selon le goût d'Aimé Martin ; elle aurait, s'il fallait en croire Lamartine, élevé ses enfants dans la religion vague, mais chaleureuse, de l'Être Suprême, sans qu'il fût jamais question de la messe ni des sacrements. A lire certaines pages des *Confidences* on croirait même qu'elle ait estimé tout à fait superflue l'intervention du prêtre dans les occasions les plus décisives cependant : « Je l'ai vue, écrit Lamartine, [...] essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières du dernier moment, et attendre patiemment [sans, par conséquent, songer un instant à l'urgence d'une Extrême-Onction] des heures entières que leur âme eût passé à Dieu ». (*Confid.* V). En 1864, un dévot de Béranger, Arthur Arnould, protestera contre le portrait, selon lui menteur, du chansonnier tel que Lamartine l'avait dessiné dans son C. F. L. Et il ajoutera ces mots fort justes : « M. de Lamartine, lorsqu'il parle des autres, ne s'oublie pas assez [...]. Il arrange ses amis comme il arrange l'histoire ». (A. Arnould. *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques*. Paris, 1864, in-8°. T. II, p. 129).

4. *Histoire des Girondins*, 1847. T. VI, p. 379.

des fictions sacrées, fit passer insensiblement l'esprit humain à un déisme symbolique ».

Cet abbé Thyons¹, curé de Chânes, naguère grand pourfendeur de mécréants, puis agent électoral de Lamartine, puis passant au rationalisme et quittant l'Église en 1846, sans doute, aussi, impose-t-il sa ressemblance au Fauchet des *Girondins* comme au Dumont des *Confidences*.

Infortuné François Dumont ! Quel tort a fait à sa mémoire le poète, son ami qui ne voulut pourtant qu'illustrer son obscur destin ! Le secret de sa liaison avec la fille des Pierrecrau, il avait cru, jusqu'à son dernier jour, l'avoir si bien dissimulé ! Et voilà qu'un poème éclatant, ébauché avant sa mort même, s'édifie sur cette aventure ; du moins tout est-il à ce point changé, les noms, les lieux, les circonstances, que nul n'irait songer à lui, sans quelques lignes redoutables qui se glissent dans la préface. Mais surgissent les *Confidences*, les *Nouvelles Confidences* et *Geneviève* où son nom paraît en toutes lettres ; et non seulement se trouve ainsi livré en pâture au public le mystère de ses amours, mais sa conscience même est forcée, sa sincérité de croyant mise en doute, son adhésion est proclamée aux doctrines des ennemis de l'Église. Et l'on ne peut se défendre d'une mélancolie en songeant que celui-là même dont, en 1814, l'abbé Dumont invoquait avec tant de confiance le témoignage, pour établir sa parfaite vertu et sa fidélité à tous ses devoirs, devait dessiner de lui, trente-cinq ans plus tard, un portrait qui eût valu à son modèle, s'il eût été encore de ce monde, les rigueurs immédiates et surabondamment justifiées de l'interdit...

Quant à la politique de François Dumont, Lamartine assure dans ses *Confidences* qu'il avait « le jacobinisme en horreur » et qu'il détestait l'Empire. La dénonciation que nous avons rapportée plus haut et le souci qu'avait le curé de Bussièrès de se ménager « l'accès et la familiarité des châteaux du voisinage »² autorisent à penser qu'en effet Dumont ne devait nourrir aucune sympathie envers une Révolution dont le premier effet — en ce qui le concernait — avait été de briser radicalement sa carrière. Néanmoins les *Confidences* prétendent que le curé de Bussièrès goûtait fort « Raynal et Voltaire » et que « ses principes étaient, au fond, plus républicaines qu'aristocratiques ». Or, les notes, souvent très curieuses, que Dumont inscrit sur son registre paroissial nous révèlent en lui un royaliste fervent, et même enthousiaste, et même frénétique. De ces notes, voici quelques-unes, diversement instructives :

1. « L'abbé Thyons, — écrit H. de Lacretelle, (*op. cit.*, p. 73) — semblait avoir respiré les souffles et les pensées de *Jocelyn* » ; le 4 mai 1846, Lamartine écrit à Valentine de Cessiat : « Dis à Alix et à l'abbé Thyons de s'informer sans y paraître de l'état de l'opinion de mes électeurs vers Lachapelle, Chaintré [etc...] ». Dargaud disait de Thyons, « le vicaire savoyard est ressuscité ! » (*Des Cognets, op. cit.*, p. 358). En 1830, Thyons avait publié un livre de polémique d'un ton assez gallican « *La guerre du philosophisme contre l'Évangile et la société* ». (A Paris, chez Leclerc, in-8°), ouvrage dont le J. S. L. du 30 avril 1830 donnait de larges extraits. Les colonnes du *Bien Public* seront largement offertes par Lamartine à Thyons au mois d'août et septembre 1844, au moment où il refusera bruyamment d'apposer sa signature au bas du mémoire sur la liberté de l'Enseignement que l'évêque d'Autun envoie à tous les prêtres de son diocèse. Cf. les numéros du B. P. des 11 août, 22 août, 5 septembre (ce jour-là, cinq colonnes de Thyons sur ce thème : l'Église a franchi « le Rubicon des droits du pays ») et 22 septembre.

2. *Mémoires Politiques*, dans Lamartine. O. C., 1863. T. XXXVII, p. 52.

Registre de 1805. *Buonaparte est arrivé à Mâcon le dimanche 7 avril 1805, 17 germinal an XIII, ayant avec lui Joséphine. Cette belle majesté est sortie de la préfecture, le lendemain, à cheval.*

Registre de 1811. *Marie-Louise est accouchée d'un fils le 20 mars. Buonaparte eût-il jamais cru, lorsqu'il étudiait à Brienne, où notre bon roi Louis XVI payait sa pension, qu'il épouserait un jour une fille des Césars d'Autriche et qu'il serait assis sur le trône de France. O altitudo scientiae et sapientiae Dei ! Quam incomprehensibilia sunt judicia tua !*

Registre de 1811. [d'une longue note sur la campagne de Russie] [...]. *Comment nous soutiendrons-nous ? Le temps nous l'apprendra. Mais Buonaparte ne s'est jamais mieux porté, nous dit le Moniteur. Pères et mères, voilà bien de quoi vous consoler de la perte de vos enfants !*

Registre de 1812. *La misère est affreuse ! La paix ! La paix ! En cette année, le Pape Pie VII a été transféré de Savone, ville d'Italie, à Fontainebleau. A quand la fin de ses malheurs ! ! !*

Registre de 1813. [...] *Quel bonheur si le boulet qui a frappé le grand général Moreau eût épargné cet ami des Français, surtout si Napoléon eût été tué ! mais la Providence le réserve sans doute pour servir de leçon aux ambitieux.*

Registre de 1816. *Aujourd'hui mardi 9 juillet Mgr le duc d'Angoulême est arrivé à Mâcon au milieu des cris de Vive le Roi ! La ville a été illuminée ; à toutes les fenêtres flottait le drapeau blanc [...]. A midi les drapeaux de la légion ont été bénis par M. le Curé Faraud, dans la nouvelle église, et ont été donnés par le prince à la légion qui les a reçus aux cris mille fois répétés de Vive le Roi ! Vive la famille de Bourbon ! J'ai assisté à cette cérémonie.*

Registre de 1818. *Clos et arrêté le 31 décembre 1818. L'abbé Dumont — Vive le Roi !*

Registre de 1820, p. 1 : *Année 1820 — à jamais remarquable [...] année de l'assassinat de son Altesse royale Mgr le duc de Berry, sous le ministère de Decaze — année de la naissance de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux, 29 septembre Vive le duc de Bordeaux ! — Année de la sédition des jacobins libéraux à Paris pendant la discussion sur la loi des élections. « Oh ! malheureuse France ! » (paroles du bon Berry sur son lit de mort). VIVE LE ROI ! QUAND MÊME ! — Année de la révolution en Espagne par les libéraux, ou jacobins — année de la révolution de Naples, par les carbonari, ou libéraux jacobins — année de la révolution du Portugal, par les libéraux jacobins militaires [...].*

p. 2 : 21 janvier, anniversaire de la mort de Louis XVI. *Après l'évangile, j'ai fait la lecture du testament de l'auguste victime.*

p. 3. *L'assassinat du bon Berry ! ! ! (sic) — voilà le fruit des infâmes maximes, des doctrines épouvantables des libéraux depuis l'ordonnance du 5 7bre 1816 provoquée par le ministre Decazes. Quels sont les premiers assassins du bon Berry ? Ministres perfides qui avez relevé la révolution ! indignes magistrats ! lâches jurés qui n'avez voulu ni poursuivre ni condamner les prédicants de la rébellion et de l'impiété, répondez ! Le sang de l'atroce Louvel expiera son crime ; mais quelles tortures expieront les vôtres ? Intéressant et malheureux prince ! Atroce et infâme Louvel ! Misérable et criminel Decazes ! Oui, Decazes est criminel ! Il ne peut pas même répondre comme Caïn : me l'aviez-vous donné à garder ? Oui la France, la France entière te l'avait donné à garder ! N'étais-tu pas ministre de l'Intérieur ? N'avais-tu pas la police dans tes attributions ?*

p. 4. Decazes n'est plus ministre ; mais par ordonnance du roi il a été créé Duc ! Nous avons perdu un Duc, Mgr le Duc de Berry. L'ordonnance royale crée le sieur Decazes Duc ! quelle compensation, grand Dieu !

pp. 4 et 5. Grande discussion pendant le mois de juin sur la loi des élections. Les jacobins ou libéraux, voulaient la loi telle qu'elle était sous le ministère Decazes ; le roi et les royalistes voulaient une loi qui n'amenât pas des régicides à la Chambre. Enfin, malgré l'insurrection des élèves en Droit et en Médecine, excités par les Benjamin Constant, les Bignon, les Dupont de l'Eure, les Camille Jordan et autres députés ejusdem farinae la loi du 5 7bre a été rapportée. Les troupes du roi ont marché contre les insurgés pendant près de six jours, et enfin l'ordre a été rétabli à la grande satisfaction des bons Français, des amis des Bourbons et de la légitimité Il y a eu dans la bagarre quelques libéraux jacobins tués. Requiescant in pace !

p. 5. [Dumont transcrit une adresse des Vendéens à la Duchesse de Berry. « Extrait du Défenseur, journal périodique, pages 616 et 617. 1^{er} volume » — et dans la marge il note :] Pendant que les bons vendéens faisaient leur adresse, nous faisons une neuvaine pour l'heureuse délivrance de Madame la Duchesse ; à la dernière messe, dite le mercredi, une vingtaine de jeunes personnes des deux sexes se sont présentées à la Sainte Table, avec beaucoup de piété.

29 septembre 1820. Salut ! ô jour trois fois heureux ! grâces te soient rendues, ô divine Providence ! hommage au béni du Seigneur ! Il est né celui qu'appelaient nos vœux, nos espérances et nos besoins ! [...] Le nouveau prince s'appellera Henry-Charles-Ferdinand-Dieudonné Duc de Bordeaux ; Vive le Roi ! vive les Bourbons ! vive le Duc de Bordeaux ! vive la France !

— Cette année, malgré les menées des jacobins, le choix des députés a été très bon partout dans les collèges. Celui de Saône-et-Loire a nommé M. de Beaurepaire et M. Doria, anciens députés, et M. Carlet de Loisy, bons et fidèles royalistes.

Registre de 1829 [en tête du registre] : Vive le roi ! quand même ! vivent les Bourbons ! Toujours !

Registre de 1830 [en tête du registre] : Vive le roi Charles X ! vivent les Bourbons toujours !

On aperçoit mal, n'est-il pas vrai, à travers ces textes qui s'échelonnent de 1805 à 1830 les principes « républicains » que les *Confidences* prêteront au curé de Bussières.

Là encore, Lamartine aura trahi la mémoire de son ami¹.

*
* *

Oublions donc les *Confidences* et l'image infidèle qu'elles nous donnent de François Dumont.

Le temps de la plus grande intimité entre Lamartine et le curé de Bussières

1. C'est de la même façon que dans les *Nouvelles Confidences*. (T. XVII) l'« oncle terrible » lui-même prend l'aspect d'un ami de la charte et du progrès, ayant « dans l'âme [...] les instincts constitutionnels et libéraux de 1789 ». Nous savons aujourd'hui qu'en réalité François-Louis de Lamartine s'était montré violemment opposé au mouvement de 1789 ; en mars, il était même allé jusqu'à réclamer la destitution du maire de Mâcon, coupable, à ses yeux, de soutenir le Tiers à l'assemblée des trois ordres du baillage. Il avait émigré en 1792.

semble se placer aux alentours de 1818. L'année 1818, pendant laquelle Lamartine connaît des moments « d'agonie »¹, et où il se compare à « un homme qu'on écartèle »², il la passe presque tout entière — sauf deux mois — à Milly. Déjà, les mois d'octobre, de novembre et de décembre 1817, il les avait vécus absolument seul dans la maison de Milly, y revenant tous les soirs, à cheval, lorsqu'il était obligé de passer la journée à Mâcon. Était-ce bien à Milly, n'était-ce pas plutôt peut-être à Bussières qu'il allait, si obstinément, chercher refuge, dans sa détresse, tandis que Julie Charles se mourait à Paris ?

Le 13 novembre 1818 il écrit à Virieu : « Je vais aller passer quelques jours chez un curé de campagne de mes amis, en Charolais, de là, je reviendrai chez un autre curé, à côté de Milly [...] ». Si le nom du curé charolais nous échappe, l'« autre curé, à côté de Milly », c'est Dumont, assurément. Lamartine a tenu aussi à ce que Vignet fit la connaissance de l'abbé Dumont ; et Vignet, dans une lettre, lui recommande : « *Dis bien à ton excellent hôte de Bussières que je regrette de ne pas occuper une petite cellule dans son presbytère ; les hommes nobles et généreux comme lui deviennent tous les jours plus rares* »*³. Le 19 août 1819, c'est à Madame de Raigecourt que Lamartine déclare : « Je veux m'ensevelir de plus en plus dans une retraite absolue et ne plus voir que mon curé qui se meurt »⁴.

Déjà un commencement de gloire entoure Lamartine dans sa petite patrie. Il a lu, devant l'Académie de Mâcon, plusieurs pièces de vers, fort applaudies⁵. Il a écrit ou ébauché plusieurs tragédies, un *Saül*, en particulier que Talma, dit-on, va jouer ; il a en portefeuille quatre livres d'élégies, en même temps que des vers nouveaux, d'un accent inconnu, que son cœur lui dicte ; et il rêve à un vaste poème épique. De tout cela, Alphonse de Lamartine parle au curé de Bussières ; il lui donne lecture de fragments qu'il vient d'écrire ; et le curé quinquagénaire sent, à mesure, en lui, s'ajouter à la considération qu'il avait déjà pour le fils de ses bienfaiteurs, une sorte d'affectueux respect⁶.

1. Lettre à Virieu, 8 août 1818.

2. *Ibid.*

3. Arch. S.-P. (lettre sans date).

4. La deuxième édition (l'édition in-16, en quatre volumes) de la *Correspondance* de Lamartine a fait disparaître une lettre du poète à l'abbé Dumont, datée du 9 juin 1819. (Lettre CXCIV de la première édition). Elle ne manque pas d'intérêt, à plus d'un titre. Nous la reproduisons ici :

« Mâcon, mercredi 9 juin 1819. — Je passe à Mâcon seulement vingt-quatre heures, Monsieur et bien cher ami. J'ai demandé de vos nouvelles : on m'a répondu que cela n'allait pas mieux que moi. J'en suis désolé. Quand donc irons-nous mieux l'un et l'autre ? J'unis souvent mes pensées comme mes souffrances aux vôtres. Puisse le ciel enfin unir une fois nos félicités, — s'il nous en réserve ; mais j'ai bien peur que nous n'en trouvions que dans un monde mieux administré !

J'ai trouvé moyen de vous avoir un abonnement au *Journal des Débats*, sans peine, et je trouverai celui de vous le faire continuer, j'espère. Je tâcherai aussi d'y faire joindre bientôt *Le Conservateur*, si cela se peut. Vous recevrez ces jours-ci les *Débats*. Je m'en vais au midi pour quelque temps encore ; et je me retrouverai avec bien du plaisir au coin du feu du plus ancien de mes amis. Adieu ».

5. Le 6 avril 1813 il a donné lecture d'une pièce « sur les ruines de l'Abbaye de Cluny », (le texte n'en a pas été retrouvé). Le 7 janvier 1815 il a récité son élégie « sur la mort de Parny ».

6. J'ai bien du mal à croire vraie cette sévérité à l'égard de la parole rythmée que Lamartine prête à Dumont dans les *Confidences* ; on y voit Dumont s'élever contre « la puérilité des vers »,

Quand les *Méditations* paraissent, l'étonnant triomphe que remporte ce petit livre comble de joie la famille de Lamartine. Le 24 avril 1820, le père du poète écrit à l'abbé Dumont la lettre suivante :

Donec delirant reges, plectuntur Achivi. Voila, mon cher abbé, ou je suis bien trompé, pourquoi on n'érige pas votre succursale de Milly. Si l'évêque et le préfet étaient bien ensemble, il en eût peut-être été autrement. Nous serons plus heureux une autre fois. En attendant, nous ne perdrons pas de vue les réparations à faire à l'église et les fonds à obtenir.

Je suis fort surpris que vous n'ayez pas reçu le journal le Défenseur ; il faut qu'il ait quelque erreur sur cela, car Alphonse l'a demandé. Il en a déjà paru quatre numéros ; je vous en envoie trois. Les deux odes du premier et du deuxième sont de votre voisin.

A propos, ce voisin se marie décidément avant de partir pour Naples où il conduira sa belle et sa mère ; il a sollicité un congé de six semaines pour effectuer ce projet ; les procurations sont à Paris pour être signées par le ministre des affaires étrangères, et être portées à Chambéry pour y dresser le contrat. Je crois que ce sera Madame de Prat qui y ira, ma santé étant trop mauvaise pour me mettre en route, et surtout pour aller chez les autres être malade, et encore à une noce, que je ne veux pas attrister par ma présence. Il y a apparence que sous un mois ce sera chose faite.

Je voudrais pouvoir, mon cher abbé, vous faire passer le Moniteur du 21 avril. Vous y verriez un rapport fait au ministre de l'Intérieur sur les Méditations poétiques et une lettre du ministre à Alphonse, qui lui envoie la collection des principaux ouvrages français par M. Didot, et les classiques latins de M. Lemaire comme un encouragement et une preuve d'estime pour ses talents. En vérité, cela devient tout à fait fou. Tâchez de vous procurer ce Moniteur qu'au reste je vais tâcher moi-même de garder, si M. Delahante ne les conserve pas.

Voilà aussi la quatrième livraison du Défenseur. Vous commencerez par lire celle-là que vous me renverrez demain à Milly où ma femme ira dîner.

Je ne sais si vous savez que j'ai vendu deux cents pièces de vin [...] Je n'ai pas voulu me défaire du tout.

Je suis avec la fièvre toutes les nuits, un gros rhume et un lumbago qui me force à marcher avec des béquilles. Adieu. Je suis à vous de tout mon cœur. Mes respects à vos voisins. La seconde édition des Méditations est épuisée et le Moniteur du 21 fera sûrement débiter la troisième promptement¹.

et tenant presque pour indigne d'un homme sérieux de perdre son temps à assembler des rimes. Il me semble qu'on reconnaît trop, là encore, un de ces reflets de lui-même dont Lamartine aime à gratifier ceux dont il dessine le visage avec complaisance. Lamartine, depuis qu'il est entré dans la grande politique, se défend d'être encore un poète. Il convient alors que Dumont (lequel se voit aussitôt, pour ce trait, compté parmi « les hommes de pensée mâle ») ait professé lui aussi ce vigoureux dédain pour les vers. Croyons que le curé de Bussièrès était trop flatté de voir le jeune Lamartine lui marquer tant de confiance et l'associer à ses espérances de gloire littéraire pour ne s'être point fait le laudateur dévoué, et chaleureusement sincère, de celui dont la prochaine célébrité va l'enorgueillir et le rendre fier, davantage encore, de pouvoir se dire son ami.

1. Archives de Saint-Point. — Dans son ouvrage *La mère de Lamartine* (1925, p. 63). M. C. Latreille a publié un paragraphe de cette lettre.

Voici Lamartine marié et quittant la France. Désormais, la cure de Bussières ne le verra plus qu'à de rares occasions. Ce n'est point qu'il oublie son « cher vieux pasteur », mais il vit à Naples d'abord, puis à Aix, et lorsqu'il rentrera en France, ce n'est plus à Milly, mais à Saint-Point qu'il s'établira ¹. De Rome, en juillet 1820, il gourmande Genoude qui a négligé d'envoyer à Dumont les numéros du *Défenseur* que Lamartine lui avait promis. « Vous avez oublié ce pauvre brave homme ; j'en ai été désolé ».

« Ce pauvre brave homme »... Ainsi parle à présent Lamartine de celui qui naguère a bouleversé son imagination d'adolescent. Hélas ! Depuis longtemps Dumont n'est plus ce « jeune homme impatient d'action et de plaisir » que Bussières a connu jadis, ce « houzard » qui scandalisait, en 1801, le vicaire général du diocèse. Comme le voilà maintenant changé ! Combien de temps s'est-il appliqué à garder, comme le disent les *Mémoires Politiques* (p. 51), dans sa « misérable cure [...], l'élégance d'un ancien membre du clergé » et l'allure « mondaine d'un abbé très profane du XVIII^e siècle » ? Depuis longtemps sont morts tous ses rêves de grandeur. En 1820 — il a cinquante-trois ans — déjà il commence sans doute à ressembler au vieux curé Destre dont le destin, jadis, l'écœurerait. Pareil aux curés de campagne légendaires, il s'occupe à « émonder ses treilles, à sarcler ses laitues ou à écheniller ses arbres » (*Confid.* XII, XI). Dans un coin de sa chambre, à côté du registre paroissial, il pose les boîtes de dragées, cerclées de ruban, qu'on lui a offertes (*Ibid.*). Il a renoncé à la chasse ; il rend de fréquentes visites à trois vieilles personnes, les sœurs Bruys, qui habitent à Bussières tout à côté du presbytère et qui chérissent leur curé ². Et voici que cet homme qui se complaisait en des attitudes militaires et affectait « les goûts d'un gentilhomme » (*Confid.*, V.), se penche à présent sur des casseroles, prépare lui-même son déjeuner et montre à Lamartine comment on s'y prend pour réussir un plat d'œufs frits au vinaigre ou de courge gratinée (*Confid.* XII, XI) ; les accouchées des environs lui apportent des poules, pour leurs relevailles ; chaque année, au temps des vendanges, il a soin d'envoyer son sacristain quêter de pressoir en pressoir la dîme de vin qu'il était d'usage, alors, dans les campagnes mâconnaises, d'accorder au curé.

« Je l'ai beaucoup connu, dit Montherot, dans la note dont nous avons parlé.

1. Cependant c'est dans l'église de Bussières, et non dans celle de Saint-Point que, le 21 octobre 1824, sera solennellement accomplie l'abjuration de Mary Churchill, cousine de Lamartine par sa femme, et qui se faisait catholique. Sur le registre paroissial de Bussières, (année 1824) on lit, de la main de l'abbé Dumont : « Le 21 octobre 1824, Mademoiselle Henriette-Marie Churchill, née à Londres, parente de Madame de Lamartine, de Saint-Point, a fait abjuration dans l'église de Bussières, en présence de Messieurs Dumont, curé de Bussières et Milly, de Lamartine de Prat, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, de Dame F. Alix des Roys son épouse, résidants à Mâcon, de M. Alexandre Fr. Louis Carra de Vaux et de Dame Fr. Antoinette-Césarine Desroys de Vaux, sa mère, résidant à [illis.] près Montmirail, département de la Marne, et de Demoiselle Marie-Sophie de Lamartine de Prat, témoins requis qui ont signé le procès-verbal envoyé à Autun pour y être déposé au secrétariat de l'évêché. J'ai cédé l'étole pour la cérémonie à M. Faraud, curé de Mâcon, attendu que la commission envoyée d'Autun nous désignait l'un et l'autre ».

2. A sa mort, l'abbé Dumont légua aux deux survivantes « Mesdames Bruys, Madeleine et Couronne », les ouvrages de Lamartine que le poète lui a donnés. « Que de bien elles m'ont fait depuis trente ans que je suis auprès d'elles ! » écrira-t-il dans son testament.

Je ne le reconnais pas au portrait brillant que Lamartine a tracé de lui ; ce n'était pas un esprit supérieur, ni un homme de science et d'étude ».

Montherot — entré dans la famille de Lamartine le 14 mai 1821 — n'a connu que le Dumont des dernières années ; et je pense qu'en effet, il apparaissait bien, à la fin, tel que ces mots nous le laissent entrevoir. Un homme qui s'abandonne et se laisse insensiblement envahir par l'ankylose. Ange de vertu ? Non, mais prêtre exact à présent en ses mœurs et qui accomplit, avec la facile ponctualité de l'habitude, les tâches prescrites par son ministère. Apôtre ? Pas beaucoup, je pense ; ce n'est pas un « esprit supérieur », dit Montherot ; ce n'est sûrement pas, en tous cas, un esprit fort. Cette religion est la sienne qu'expliquent si bien les hommes éminents dont il lit les ouvrages : M. de Chateaubriand, M. de Bonald, et La Mennais, et Frayssinous¹ ; c'est la foi des honnêtes gens, celle de ce roi martyrisé dont il garde l'image dans sa chambre, celle aussi de son jeune et illustre ami, qui écrit dans le *Défenseur* et qui parle de Dieu, admirablement, dans ses vers...

Qui sait même si le poète de la *Mort de Socrate* et de l'« *Hymne au Christ* » n'a pas aidé le pauvre prêtre, jadis déserteur, et qui accomplit d'un cœur las sa mission monotone, à sentir quelquefois des consolations inconnues et à prendre conscience, mieux qu'il ne l'avait jamais fait, de toute la noblesse cachée au fond d'une vie sacerdotale ?

*
* *

Le curé de Bussières, sur la fin de sa vie surtout, passa son temps à se débattre dans un petit gouffre de dettes. (Ressemblance supplémentaire, mais trop authentique celle-là, avec Lamartine).

Son imprévoyance renouvelle ses angoisses aussitôt qu'on l'a tiré d'embarras ; son imprévoyance, et peut-être aussi le sentiment inavoué qu'il a trouvé, chez les Lamartine, des protecteurs assidus dont il abuse doucement.

Il ne cesse de crier misère. Certes, ses ressources officielles sont très exigües. Les états de paiement des ecclésiastiques de Saône-et-Loire, pour les années 1807-1813, nous montrent que Dumont était inscrit pour un traitement annuel de 500 francs, — traitement qui avait « commencé à courir » le 1^{er} messidor an XII (20 juin 1804). Mais, « déduction faite de la pension dont jouissent les desservants », il ne touchait réellement, au titre de son traitement, que 58 fr. 33 par trimestre. Quant au casuel, une note du registre paroissial de Bussières (20 mars 1808) nous indique qu'il n'allait pas à 150 francs.

En 1820, le conseil municipal de Bussières lui vote une augmentation de salaire sous forme d'indemnité. Son traitement, en 1828, est porté à 120 fr. 75 par trimestre.

Presque toutes les lettres — mais il y en a bien peu — qui nous sont par-

1. Fidèle à sa thèse, Lamartine prétendra, en 1849, que si Dumont s'appliquait à lire ces pieux ouvrages, c'est qu'il souffrait de ne pas croire et qu'il s'efforçait douloureusement — mais en vain ! — à « courber son intelligence [...] sous les dogmes de son état ». (*Confid.* XII-xiv). Et les Chateaubriand, les La Mennais n'étaient, affirme Lamartine, aux yeux de l'abbé Dumont, que « des ensevelisseurs attendris et pieux qui parent un mort mais qui ne le font pas revivre » *. — Arch. S. P.

venues, de Lamartine à l'abbé Dumont, font mention des detresses financières du curé. En juin 1827, de Livourne, Lamartine promet à son « cher et aimable pasteur » de le tirer des griffes des huissiers ; en novembre, la même année, il lui envoie, de Florence, une « seconde petite offrande de cent écus ». L'année suivante, en février, les choses vont si mal que Dumont, menacé de nouveau d'une saisie, risque d'être expulsé de chez lui. Lamartine lui offre aussitôt un asile à Saint-Point ou même à Montculot, si Dumont veut se trouver le plus loin possible de Bussières.

La mère de Lamartine a, pour l'abbé Dumont une véritable affection ; toutes les fois que son fils envoie de l'argent au vieux prêtre, elle l'en remercie, elle l'en félicite avec chaleur. Au début de 1821, Alphonse, qui est à Rome, prie ses parents de remettre à Dumont, de sa part, 200 francs qu'il leur remboursera. Aussitôt sa mère lui répond (le 7 février 1821) « *Ton père a fait la commission pour ce pauvre abbé Dumont. J'ai bien reconnu là ton cœur et il ne se pouvait rien de mieux. Tu as dû recevoir une lettre de lui. Je l'avais aussi un peu soigné pendant sa maladie ; je le faisais pour moi, car je l'aime ; mais je le faisais aussi pour toi. Tu l'as sûrement rendu bien heureux et bien plus par ta lettre que par l'argent. Je crois cependant qu'il en avait grand besoin* » *¹.

En novembre 1827, Alphonse et sa femme se sont cotisés pour envoyer au curé de Bussières une grosse aumône exceptionnelle. Madame de Lamartine écrit, sans tarder, à son fils et à sa belle-fille (le 27 novembre 1827) : « *Vous êtes vraiment admirables par vos bonnes œuvres ; celle du curé de Bussières ne saurait être mieux placée. Le pauvre homme était dans une grande détresse, dont je ne pouvais pas vous parler, Alphonse lui ayant déjà envoyé 300 frs cet automne ; mais sa position m'avait touchée si fort que je lui avais donné 100 frs, indépendamment de nos petites redevances annuelles. Il avait reçu des assignations ; il avait mis en gage sa pendule [...] et il est toujours malade par là dessus. J'espère cependant que ses amis de Bussières arrangeront son affaire de cure. Ces cent écus vont aussi le consoler beaucoup, et puis, grâce à ses soixante ans, il aura une augmentation de traitement cette année* » *².

Elle applaudit, émue, à l'idée où Dumont s'obstine, de désigner Alphonse de Lamartine pour son légataire universel. « *Ce serait, écrit Madame de Lamartine à son fils, une succession digne de toi* » * (4 février 1828)³.

Dumont sait trop à quel point il peut compter sur cette chrétienne si charitable. Le 2 janvier 1828, il lui a remis un « bilan de ses dettes »⁴. Madame de Lamartine lui promet d'arranger cela ; son gendre, F. de Montherot, et son fils, une fois de plus, le sauveront. Nous avons retrouvé à Saint-Point une lettre — une seule — de l'abbé Dumont à Madame de Lamartine ; elle est datée du 22 février 1828 :

Madame,

La dette qui me presse le plus est celle de la veuve Fernandez, de 30 francs. Cette pauvre femme, qui a deux enfants, manque peut-être du nécessaire ;

1. Arch. S.-P.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.* Ce document, rédigé de la main de l'abbé Dumont s'intitule : « *Bilan de l'abbé*

elle a pensé qu'en se logeant aux barrières du Pavé de la Barre elle trouverait à travailler pour les gens de la ville et de la campagne ; elle s'est trompée.

Ma santé est toujours bien faible. J'ai fait la cérémonie des cendres et je suis rentré avec mon point de côté ; aujourd'hui, il se fait moins sentir.

J'ai la plus grande envie de faire le voyage de Mâcon. Malheureusement, mes jambes ne veulent pas me porter, et, après deux tours de jardin, je suis obligé de m'asseoir. Cependant, au premier temps passable, je demanderai la voiture de Madame Bruys et je me mettrai en chemin.

Je suis tous les jours avec quarante-cinq enfants que je prépare pour la première communion. J'en prends quelques-uns que je devrai renvoyer à l'année prochaine. Mais serai-je vivant ? et si je vivais encore, aurai-je un logement dans la paroisse ? Toutes choses bien incertaines. Je considère d'ailleurs que la misère est grande et que plusieurs de mes élèves doivent aller en condition, leurs parents n'ayant pas les moyens de les nourrir et je suis moins exigeant. Toutes d'ailleurs savent leurs prières et les actes avant et après la communion.

[...] Je suis bien honteux de tous les embarras que je vous donne. Je voudrais bien écrire un mot à M. de Montherot avant son arrivée à Mâcon. Mais je n'ai pas son adresse. Veuillez le ciel vous combler de tous ses biens.

Je suis, avec respect, Madame, votre très attaché et très obéissant serviteur

L'abbé Dumont ¹.

Hélas ! La cure de Bussières cachait le tonneau des Danaïdes. Voici un autre document, trop éloquent, mais qui ne manque pas de saveur — que nous révèlent encore les archives de Saint-Point :

Pour M. Alphonse de Lamartine, à Saint-Point.

État de mes dettes au 2 décembre 1828

Doit l'abbé Dumont :

Aux Gertien-Desroches de Bourgvilain	145 fr. — renvoyé en septembre 1829
A Laforest, instituteur	200 fr. — il attendra.
A Revillon, adjoint de Bussières	110 fr. — peu complaisant

Dumont à déposer entre les mains de M^{me} de Lamartine de Prat ». — Après l'énumération des dettes on lit ces trois chiffres : « Doit : 3.876 fr. Payé : 2.586 fr. Doit : encore : 1.290 fr. ». — Ce « bilan » est daté : « Bussières, 2 janvier 1828 » et signé de l'abbé Dumont. — Au verso, on lit, de la main de Madame de Lamartine : « Montherot payera pour l'abbé Dumont : 2.500 fr.

Madame de Prat :	950
1 ^{er} juin, M. de Morangiz :	1.000
au commencement de novembre	450
	2.500

à prendre sur les 1.250 qu'Alphonse doit en octobre ».

<i>A Révillon, maire de Milly</i>	354 fr. — <i>j'ai toujours éprouvé ses complaisances pour moi.</i>
<i>A Guédin, cultivateur à Bussières</i>	75 fr. — <i>il me parle rarement de ce que je lui dois.</i>
<i>A M. Destournelles</i>	58 fr. — <i>J'ignore ce que M. D. pense du retard que je lui fais éprouver. Dernièrement, il m'a visité sans rien m'en dire.</i>
<i>A M. Bermond de la Brosse</i>	79 fr. — <i>je l'ai toujours trouvé facile avec moi. Il ne changera pas.</i>

L'abbé Dumont.

Où donc pouvait bien s'engloutir, perpétuellement, tout cet argent ? Montherot nous l'apprend dans une épître en vers qui concerne justement la petite tragédie de janvier-février 1828. Montherot a payé, mais il a dit à Lamartine : « Nous ferons cette aumône à nous deux ; je vous laisse la plus forte part ; vous êtes plus que moi l'ami de l'abbé Dumont, vous me rendrez 800 francs »¹. Aussitôt cet avis reçu, Lamartine qui est à Florence, invoque sa muse pédestre et, le 12 février, écrit à son beau-frère :

Oh bravo, Montherot, je vous reconnais là !
J'accepte avec plaisir la part que l'on m'impose !
Quinze ou dix-huit cents francs, ma foi c'est peu de chose
Pour tirer d'embarras ce cher et vieux curé

A quoi Montherot, du même ton, répond le mois suivant (le timbre de la poste est du 25 mars 1828) :

Ainsi, pour commencer, parlons de nos affaires
Ou de celles, plutôt, du curé de Bussières.
Donc, ce pauvre pasteur, qu'un déficit chargeait
Verra grâce à nos soins éclaircir son budget.
Vous avez bien raison : pour une faible somme,
Il est doux d'assurer le repos d'un brave homme.
Qu'il le doive à nous deux, ou plutôt à nous trois,
Votre mère fait mieux que vous et moi, je crois.
La douleur s'adoucit au miel de sa parole.
Nous donnons des écus, elle plaint et console.
A la reconnaissance elle a bien plus de droits.
Ne soyons point jaloux si l'abbé dans sa cure
La bénit plus que nous de cette heureuse cure.

J'ai ri de bien bon cœur, je l'avoue, à la liste
De tous les créanciers qu'il traînait à sa piste.
Entr'autres y figure un marchand d'objets d'art,
Trésors qui de l'abbé fascinaient les regards.

1. Cf. R. de Brimont, *op. cit.*, p. 64.

Des tableaux ! Des émaux ! « Ah ! que ma cheminée
 Pour quatre ou cinq cents francs paraîtrait bien ornée !
 Mais je ne les ai pas, ces quatre ou cinq cents francs ! »
 — « Je vous ferai crédit ; vous paierez dans quatre ans ».
 Et voilà, pauvre abbé, voilà comme on s'enfonce !
 « Et voilà justement comme mon pauvre Alphonse,
 Dit votre bonne mère, autrefois calculait !
 Il avait, à Paris, cheval, cabriolet,
 Lorsque quinze cents francs était, pour une année
 La somme à l'étourdi par son père donnée ! ».

*Tous les deux, grâce au ciel, les voilà bien changés !
 Le pater et l'ouaille aujourd'hui corrigés
 De juifs peu délicats ne seront plus victimes.
 Ils ont appris enfin à connaître le prix
 Des écus de cinq francs et quatre-vingts centimes
 Qu'ils donnaient pour cinq francs et recevaient pour six...¹.*

Des tableaux, des émaux, des gravures aussi ².... Dumont collectionnait, fréquentait les antiquaires, ou les brocanteurs. Ce « pauvre brave homme » qui crie famine, qui appelle à l'aide, qui tend la main, qui se blottit auprès de ses amis opulents, comme le voilà loin de cette ombrageuse fierté que lui prêtent les *Mémoires Politiques*, comme il rappelle peu le pasteur héroïque et perdu d'aumônes que chanta *Jocelyn* ³ !

Miraculeuse transmutation dont sont capables la tendresse comme le génie. Cette pauvreté trop réelle, dont l'abbé Dumont gémissait et qui lui était odieuse, deviendra dans son épitaphe sa ressemblance avec Jésus-Christ.

* * *

A l'automne de 1827, Lamartine espère obtenir un congé qui lui permettrait de venir en France s'occuper du règlement des questions posées par la mort et la succession de l'oncle François-Louis. Il écrit à sa mère, le 20 septembre : « Dites à l'abbé Dumont, s'il veut que je le mène à Montculot, à Paris, pour trois semaines, que je me chargerai avec plaisir de lui et que sa société me sera bien agréable ». Le projet ne se réalisa point, car Lamartine n'obtint pas ce congé sur lequel il comptait. Il ne revint en France qu'en septembre 1828. Alors il retrouve Dumont qu'il n'a point vu depuis l'été de 1826. D'avance, il lui a parlé des « diners tranquilles et gais » qu'il veut faire avec lui, comme autrefois « dans le presbytère de Bussières » ; et il vient en effet, avec une bonne

1. M. P. de Lacretelle (*op. cit.*, p. 163) a publié les vingt-sept premiers vers de ce texte. Le reste de l'épître, qui m'a été communiqué par M. Gustave Lanson, ne concerne plus l'abbé Dumont.

2. Dumont légua par testament à Lamartine « les gravures qui lui seront agréables dans [sa] collection, encadrées ou non ».

3. Les *Confidences* restaient muettes sur cette charité démesurée qu'aurait pratiquée Dumont, d'après *Jocelyn*. Mais le roman de *Geneviève* ressuscite l'image du prêtre « si aumônier, dit la Servante, qu'il ne se gardait seulement pas une once de sel ou une salade du jardin, si je n'y avais pas pensé pour lui ! » (*Geneviève*, dans O. C., 1863, T. XXX, p. 372).

grâce cordiale, un peu attendrie, demander à son vieil ami « la soupe aux raves et le veau aux carottes »...

Dumont ne sait plus comment lui témoigner son attachement, sa reconnaissance. Sûr de lui plaire en flattant une de ses passions, il lui a envoyé un chien à Saint-Point, en 1828, avec une lettre respectueuse. L'enfant qu'il a connu, l'adolescent dont il a vu naître la gloire, à présent l'intimide, l'éblouit ; Lamartine le lui reproche avec une gentillesse souriante : voyons, est-ce sérieux, des « respects » de vous à moi ! Il l'invite à Saint-Point et termine son affectueux message en lui redisant : « Constante amitié, malgré vos respects, qui me pèsent sur le cœur »¹.

Dumont, qui se sentait mourir voulait, à toutes forces, faire du poète son légataire universel. Mais Lamartine devinait trop ce que serait l'héritage du curé de Bussières. A sa mère, qui lui apprend l'intention de l'abbé, il écrit aussitôt : « Priez-le de ne pas me faire son héritier. Je lui remets tout ce qu'il pourra me devoir à son décès. J'aime mieux que ce soit sa famille qui ait cette affaire à traiter »².

Voici Lamartine académicien ; il est à Paris, au printemps ; il passe l'été à Aix ; l'année suivante, il songe à partir pour l'Orient. Sûrement, il a dit à Dumont, en avril³ un au revoir qui tremblait d'être un définitif adieu. Dumont a maintenant soixante-quatre ans ; son corps maigre se voûte et sa démarche est chancelante⁴. L'aventure électorale de Bergues interdit au poète, pour cette année, le voyage d'Orient. Lamartine reverra donc encore le curé de Bussières.

Dargaud, qui séjourne chez Lamartine en septembre et octobre 1831, se trouva, nous dit-il, en présence, un jour, d'un prêtre qu'il ne connaissait pas. « Le prêtre, lorsque je survins, était debout et allait partir. Il était grand et un peu voûté. Ses cheveux rares étaient gris et ses yeux baissés sur M. de Lamartine qui était couché à demi sur un canapé [...]. M. de Lamartine l'avait décidé à aller respirer l'air tiède de la Provence ; il lui releva le cœur par des paroles d'amitié qui avaient été précédées de secours plus effectifs. — Portez-vous bien seulement, et ne vous préoccupez pas de vos provisions de vin et de sarments. Révillon y veillera. Guérissez-vous ! Le prêtre serra la

1. *Correspondance*, éd. in-8°. T. IV, p. 203.

2. Lettre p. p. C. Latreille dans *Le Correspondant* du 25 juin 1926. — Dumont fit son testament le 1^{er} janvier 1830. Selon la volonté de Lamartine, ce n'est pas lui qu'il institua son « héritier universel », mais Antoine Fr. Dumont, son frère. Il légua néanmoins à Lamartine ses deux bibliothèques (« à table de marbre et quatre portes »), tous les livres qu'il plairait à Lamartine de choisir, ses gravures, sa tabatière doublée d'écaille, sa montre à répétition en or, sa « petite pendule de cheminée », dont le prix, du reste, avait été payé, déclare Dumont, « par Madame de Lamartine de Prat, mère de M. Alphonse de Lamartine, ma bienfaitrice pendant les vingt-neuf années que j'ai eu le bonheur d'être son pasteur ». — Le texte de ce testament a été publié par M. Testot-Ferry dans les *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1928-1929, p. 23.

3. Une lettre de Lamartine nous le montre, le 13 avril 1831, à Milly. Cf. *supra*, p. 16.

4. Les archives épiscopales d'Autun contiennent une « note » de la main de Lamartine, et ainsi rédigée : « M. de Lamartine a l'honneur de recommander au souvenir de Monseigneur M. le curé de Bussières, âgé de soixante-six ans, ecclésiastique recommandable et infirme, dont la position exigerait, s'il était possible, quelques supplément de traitement de l'évêché ; il se nomme M. l'abbé Dumont ». — Cette note n'est pas datée ; l'indication donnée par Lamartine sur l'âge de Dumont est inexacte. Dumont n'avait pas encore soixante-cinq ans lorsqu'il mourra. Il est probable que ce texte est de 1831.

main de M. de Lamartine puis, s'arrêtant sur les marches du perron, il dit ce seul mot : « Adieu ! », mais d'une voix si profonde, si affectueuse et si navrante que j'en fus tout bouleversé. Une ombre obscurcit la figure de M. de Lamartine qui me parut bien touché. — « Quel est ce prêtre ? » lui dis-je — « C'est, me répondit-il, le curé de Bussières, dont je vous ai tant parlé, c'est l'abbé Dumont »¹.

Est-ce la certitude où est Lamartine que Dumont, cette fois, est au bord de la tombe et qu'il ne serrera plus sa main ? Voici qu'il retrouve, au spectacle de ce vieil homme qui va mourir, son âme d'autrefois, son grave émerveillement devant ce destin foudroyé. Tandis que l'abbé Dumont, sur quelque plage de Provence², regarde cette mer inconnue à ses yeux, ces terres splendides et toute la beauté d'un monde dont sa vie misérable l'a toujours écarté, Lamartine s'aperçoit soudain que cette immense épopée de l'âme dont il cherche en vain depuis plus de dix ans la formule, ce prêtre tout entière la lui révèle dans une seule existence humaine. La mort apportait cet effrayant recul qui confère ou qui restitue aux êtres leur taille véritable.

Le milieu littéraire, les conversations que Lamartine a eues à Paris avec les uns et les autres, ses lectures, tout cela l'aide à accueillir en lui cette idée, qui naguère lui eût paru téméraire, d'une épopée — ou d'un fragment épique — dont le héros ne serait aux yeux du monde, qu'un « pauvre brave homme » ; le mot de l'énigme, — qui est : sacrifice — incarné dans un personnage très obscur, dans un humble curé de campagne... La chute, pour une femme, puis la remontée exténuante vers les sommets. Dumont va devenir Jocelyn.

Et Lamartine commence à écrire un prologue d'abord, où l'on voit mort celui dont l'histoire va être contée ; la servante qui sanglote, le chien qui hurle, le corps qu'on dépose dans la terre. Anticipation cruelle. Dumont vit encore, et tandis qu'il est en Provence, celui qui lui a offert ce séjour donne lecture aux hôtes de Saint-Point des vers où il le représente, lui Dumont, couché et déjà froid sur son lit de mort.

Dans ce Prologue, le narrateur n'assiste pas aux derniers moments de son ami ; il n'arrive au presbytère que lorsque Jocelyn est déjà mort. Le détail était prophétique. Lamartine, qui comptait bien passer tout l'hiver à Milly est contraint, par une maladie de son père à regagner Mâcon au milieu de janvier. Le 22, Dumont expire. Le lendemain, Lamartine, qui écrit à Virieu, n'en paraît point encore averti. Les funérailles du curé de Bussières eurent

1. Des Cognets, *op. cit.*, pp. 240-241. Une difficulté subsiste, dans ce récit que Dargaud date du 4 novembre, Dargaud, en 1831, ayant quitté Lamartine le 10 octobre, pour ne le revoir qu'en avril 1832. M. Jean des Cognets, que j'ai consulté, a bien voulu m'écrire ce qui suit : « Le texte de Dargaud est formel, ms Dargaud, folio 389. « Quand j'arrivai à Milly, le 4 novembre, Madame de Lamartine était à Mâcon. Je trouvai M. de Lamartine seul avec un prêtre [etc...]. » Ce passage suit immédiatement le texte d'une lettre adressée par Dargaud à sa femme et datée du 11 novembre 1834. — Mais Dargaud écrit de mémoire, sans autres repères semble-t-il, que ses lettres écrites et reçues, et peut-être quelques notes. Il ne se soucie guère plus que son maître d'exactitude dans la chronologie. Il est donc vraisemblable qu'il a reporté par erreur au séjour de 1834 un fait du séjour de 1831. Or, comme Dargaud a quitté Saint-Point le 10 octobre 1831, il faudrait lire *septembre* 1831, au lieu de novembre 1834 et la date du 4 resterait fautive puisque Dargaud n'est arrivé à Saint-Point que le 10 septembre ».

2. La dernière signature de Dumont sur le registre paroissial de Bussières est du 9 novembre 1831.

lieu le 24 janvier ¹. Le 1^{er} février, Lamartine écrit à Léon de Pierreclau, — le fils de Nina : « Le pauvre abbé Dumont, de Bussières, vient de mourir. Vif chagrin pour moi ».

*
* *

Quand *Jocelyn* parut, Madame Mongez, née Pierreclau, était toujours de ce monde. Elle put lire, elle dut lire, cette histoire où le sombre mystère de sa vie était si dangereusement évoqué. Son mari était mort (en 1834) ; elle-même ne disparut qu'au mois d'octobre 1848 ².

Ainsi, en 1849, François Dumont et Marguerite Milly étant morts tous les deux, Lamartine se jugeait libre de faire au public les révélations des *Confidences*. Cependant des neveux et des nièces de Dumont vivaient encore... (Antoine-François Dumont était mort à Mâcon en avril 1838).

Si les *Confidences* affligèrent Cécile de Cessiat, sœur de Lamartine et belle-mère de Léon de Pierreclau, elles indignèrent la comtesse de Pierreclau, belle-sœur de Marguerite Milly, laquelle n'hésite pas à déclarer dans sa lettre du 22 mars 1864 à Pierre de Lacretelle : « Un outrage aussi sanglant à une famille dont il [Lamartine] se disait l'ami, aussi inutile à sa gloire littéraire, m'a fait sentir encore plus vivement le bonheur de n'avoir point de fils qui perpétuât cette triste race ; malgré mon peu de sympathie pour mes belles-sœurs, je n'aurais pas souffert qu'une insulte aussi lâchement atroce fût supportée par un neveu sans en demander raison ». Et c'est bien certainement Lamartine, — et particulièrement le Lamartine des *Confidences*, qu'entendait désigner Louis Veillot lorsque, le 1^{er} janvier 1858, il dénonçait, dans son célèbre article « Du mercantilisme littéraire », ces auteurs qui non contents de chanter « leurs jeunes romans, [...] vendent les secrets de leurs amis morts ».

Faut-il à présent tenter de porter sur l'abbé Dumont un jugement objectif ? Mais après tout, que savons-nous d'un être qui ne nous est guère connu que par des pièces d'archives ?

Montherot laisse entendre que le personnage était assez médiocre. Dargaud découvre au contraire des flammes dans ses yeux ³, et Vignet parle de lui comme d'un cœur « noble et généreux ». On ne peut oublier tout de même que, de cet homme, Lamartine a tiré *Jocelyn*. Si différent que soit le modèle, malgré tout il reste sur lui, et en sa faveur, cette présomption immense.

1. Registre paroissial de Bussières. Année 1832. « Ce jourd'huy vingt-quatre janvier de l'année 1832 François Dumont, desservant de la succursale de Bussières, âgé de soixante-quatre ans sept mois, fils de défunts Philippe Dumont et de Marie Charnay, décédé le vingt-deux du même mois, muni des sacrements, a été inhumé avec les prières et selon le rite de l'Eglise, en présence de J. F. Thomas, desservant de la succursale de Pierreclos et de Louis Broyer, propriétaire à Bussières, témoins requis qui ont signé avec nous ». — La maison de l'abbé Dumont devint la propriété de M^{lle} Catherine de Pierreclau, la propre sœur de Jacqueline-Marguerite.

2. Registre d'état-civil de la Côte Saint-André (Isère). « L'an 1848 et le 30 octobre, à 7 heures et demie du soir, devant nous Berton R. J. J., adjoint au maire de la côte Saint-André, faisant les fonctions d'officier de l'état-civil, ont comparu M. Louis Rocher, propriétaire, âgé de 56 ans et Hip. Rocher, aussi propriétaire, âgé de 48 ans, tous deux domiciliés en cette commune, lesquels nous ont déclaré qu'hier à 6 heures du soir est décédée, chez M. Louis Rocher, l'un des déclarants, Madame Jacqueline-Marguerite Michon de Pierreclau, rentière, âgée de 74 ans, native de Mâcon, domiciliée à la Côte Saint-André, veuve de feu M. Antoine Mongez, fille de défunt J.-B. Michon de Pierreclau et de Madame Marguerite Bernoud de Rochetaillée ».

3. Des Cognets, *op. cit.*, p. 64.

Parfois, il nous semblerait n'avoir été, ce collectionneur d'estampes qui tend la main pour le nécessaire afin de ne point se priver du superflu¹, qu'un de ces prébendiers que Lamartine, toute sa vie, verra s'attacher à ses pas. Lorsque Dumont meurt, Dargaud survient. Mais où est le chef-d'œuvre que J.-M. Dargaud inspira au poète ?

Une déprêtrisé, un muscadin, une espèce de houzard... Puis, au bout de sa course, cette épitaphe qui fait de lui le « bon pasteur ».

L'abbé Dumont reste un problème. Son destin offre au romancier, ou au poète, un beau sujet, qui n'est pas tout à fait celui qu'a traité *Jocelyn*. La courbe de sa vie, qui lui a paru, à lui-même, pareille à un lent déclin, peut-être, sans qu'il en ait eu conscience, fut-elle tout de même une ascension.

*
* *

Le poète, assurément, se trompait — ou nous trompait — en parlant du récit des *Confidences*, sur l'abbé Dumont, comme d'un « fac-simile » du réel ; il n'en reste pas moins que d'une part, à tort ou à raison, Lamartine crut trouver dans le destin de l'abbé Dumont une grandeur d'où il tira l'idée de son Épisode épique, et qu'en outre, un certain nombre de détails apparaissent, dans les pages de *Jocelyn*, qui sont empruntés, sans aucun doute, au personnage du curé de Bussières.

S'il n'est pas tout à fait conforme à la vérité de dire que Lamartine fut pour Dumont « le seul ami qu'il eut sur cette terre » (Pr. 1), du moins était-il, je le crois, celui auquel Dumont était le plus attaché ; et il est parfaitement exact que le poète aimait à se rendre chez lui (un peu plus souvent, d'ailleurs, qu'une fois l'an...) et qu'il avait dû fréquemment descendre de Milly à Bussières.

[Son] fusil sous le bras et [ses] deux chiens en laisse² (Pr. 5)

Le Prologue de *Jocelyn* s'efforce bien un moment de guider l'esprit du lecteur vers un paysage de montagnes ; on y voit ce sentier « du chamois fréquenté » (Pr. 4) qu'il faut prendre pour parvenir au presbytère de Valneige ; mais bientôt Lamartine se lasse de cette transposition où son cœur ne se reconnaît plus. Le sentier de chamois devient une « route » (Pr. 38) bordée d'herbe « poudreuse », comme le sont les routes des collines mâconnaises pendant l'été. Le poète oublie l'altitude à laquelle il avait voulu d'abord s'établir, et comme dans les champs qui séparent Milly de Bussières, il voit et nous montre le travail suspendu à la fin du jour et

Le soc penché dorm[ant] à moitié d'un sillon

1. Sa chambre ne manquait pas de faste, avec son « grand lit Louis XVI », ni non plus son salon, avec une belle console dorée, des chaises finement sculptées, des estampes sur tous les murs, et un baromètre monumental.

2. « Descendre » chez Dumont et non pas y monter, comme il est dit dans *Jocelyn*. Car on descend une forte pente pour aller de Milly à Bussières. — Le 8 juillet 1808, dans une lettre à Guichard de Bienassis, décrivant pour son ami la vie qu'il menait à Saint-Point, Lamartine déclarait « Et moi [...] mon fusil sous mon bras et mon Azor avec moi, je m'esquive soit dans la forêt soit dans la prairie ».

Sans doute, à la Sixième Époque, invente-t-il pour son desservant de Valneige, une romanesque et primitive demeure, bâtie en quartiers de granit « irréguliers » et couverts de mousse, et du haut en bas revêtue des « panaches flottants » de la joubarde, de la menthe et des pariétaires (VI, 409-422). Mais le presbytère du Prologue n'a pas encore pris cette allure alpestre. « Je presse le loquet [...] Et j'entre dans la cour [...] [...] Au pied de l'escalier qui conduisait de l'aire au rustique palier [etc...] (Pr. 45-48). Ainsi, aujourd'hui encore se présente au regard la maison qui fut celle de l'abbé Dumont : la simple porte, en bois épais, dans le mur du jardin ; le loquet bruni ; les marches de pierre qui mènent à cette galerie couverte, à la mode des maisons rustiques dans ce coin de Bourgogne. Dans les *Confidences* (XII, ix) Lamartine décrira cette « maison basse et longue, avec sa galerie extérieure dont le toit portait sur des piliers de bois » ; du reste, à la Sixième Époque de *Jocelyn* ce souvenir précis s'était imposé au poète et l'on avait vu apparaître les

sept ¹ marches d'escalier
Sonore, chancelant, conduisant au palier
Qu'un avant-toit défend du vent et de la neige (VI, 483-485)

Et le petit jardin, contre la maison, Jocelyn le cultive lui-même (VI, 603 sqq.) comme on voit dans les *Confidences* (XII, XI) Dumont y manier la bêche.

Dans l'Épilogue, cette « maison de paix », c'est bien encore le presbytère de Bussières. Plus d'une fois, avant 1820 surtout, Lamartine y vint chercher des consolations à ses mélancolies ou à ses souffrances.

Elle était à mon cœur une source d'eau bonne
Qu'on sait dans les rochers sans le dire à personne (Ép. 9-10)

Bussières, ce hâvre, dont sa mère elle-même ne savait pas pour lui tout le prix ! Dumont, dépositaire de ses secrets...

Chaque fois que ma vie était un peu fanée
Mon un chagrin me pesait dans le cours de l'année,
Mon instinct près de lui me portant aussitôt
Dans un coin de mon cœur mettait tout en dépôt
Pour aller dans son sein le verser à son heure
Et rapporter la paix qui comblait sa demeure. (Ép. 13-18).

C'est Dumont, cet homme qu'on voit dans le même page, cet homme qui a passé par le feu et dont la vie pourtant, « continua de couler doucement »

Et j'ai peine à comprendre
Comment il a vécu comme un autre, ses jours
Après avoir noyé tant d'âmes dans leur cours (Ép. 50-52).

Quelle robustesse, au fond, quelle puissance, dans ce cœur que Lamartine croit seul connaître ! Si Dumont, à ce point, l'attire, c'est qu'il découvre en lui justement un homme de la race des forts. La souffrance l'a déchiré ; mais

1. Il y en a neuf, en réalité.

il l'a vaincue tout de même ; il l'a ensevelie au fond de son âme, et il a poursuivi sa route.

C'est ainsi ce que juste élevait dans son âme
Comme une hache au cœur ce souvenir de femme ! (Ép. 105-106)

Qu'importe, encore une fois, que Lamartine ait imaginé Dumont plus grand qu'il n'était, peut-être ; ce qui compte, pour nous, c'est qu'il l'ait vu tel, et que Jocelyn, par instants, ressemble au curé de Bussièrès tel que Lamartine le voyait.

Il pense à lui aussi, n'en doutons pas, quand il donne à Jocelyn cette reconnaissance personnelle, cette affection quasi-filiale pour le vieil évêque emprisonné. Rien n'explique, dans le poème, tout explique dans le destin de François Dumont qui devait tant de gratitude à Mgr Moreau, ces vers du début de la Cinquième Époque :

Pouvais-je résister à la voix du pasteur
Qui de ma pauvreté se fit le protecteur,
M'accueillit tout enfant parmi les saints lévites,
M'y chérit entre tous, non pas pour mes mérites,
Mais pour mon abandon, et fut dans le saint lieu
Mon maître, mon ami, mon père selon Dieu !¹ (V, 7-12).

Qu'on ne dise donc point : le vrai Jocelyn s'appelait Dumont, mais ceci seulement : il y eut un prêtre, qui s'appelait Dumont et que Lamartine a beaucoup aimé ; et c'est en songeant à lui que le poète se mit à rêver d'un poème qu'il intitulerait « *Mémoires du Curé de X**** », et qui, finalement fut *Jocelyn*. Ce poème prit forme, grandit et se développa librement sans plus rien devoir, ou presque, au personnage réel, qui l'avait inconsciemment suscité. Sur quelques vers seulement, de-ci de-là, Dumont a laissé le reflet de son visage ; le reste, c'est-à-dire presque tout, ne lui appartient plus, et son ombre même en est absente².

*
* *

1. L'évêque de la Cinquième Époque de *Jocelyn* rappelle donc, par ce trait là seulement, (et aussi par son emprisonnement) Mgr Moreau. Pour le reste, c'est un personnage tout inventé. Il n'y eut pas d'évêque guillotiné à Grenoble pendant la Révolution. Mgr Ch. Bellet dans ses *Souvenirs Dauphinois sur Lamartine* (Valence, 1916, in-8°, p. 120) déclare : « Tout ce qui concerne l'évêque de Grenoble [dans *Jocelyn*] est entièrement démenti par l'histoire locale ».

2. Et Marthe, la servante ? avec cette fermeté qu'il a dans l'affirmation même des plus notoires contre-vérités, Lamartine consent à nous apprendre que « Marthe n'était pas le vrai nom de la servante de Jocelyn [...]. Elle s'appelait et s'appelle encore Geneviève » et il ajoute : « Je la vois encore de temps en temps, dans la cour, sous les tilleuls, les jours d'été, quand je passe devant la grille de l'hospice de C*** » (*Geneviève*, dans O. C., 1863, T. XXX, p. 200). Ce qui, du reste, ne l'empêche pas, aux dernières lignes de son livre, alors qu'il a oublié, sans doute, sa phrase du début, de conclure par ce propos qui déconcerte ceux qui ont une meilleure mémoire : « La pauvre servante suivit Luce [...] à la montagne, où elle file encore au pied du poirier où je la revois tous les ans quand la chasse me ramène aux montagnes » (*Ibid.*, p. 441). — Les *Confidences* sont muettes sur ce personnage ; il n'est question, dans la maison de l'abbé que de sa mère et d'une jeune nièce (« *accorte* », disait le manuscrit). Mais, — plus fâcheuse aventure ! — un texte de 1865 fera surgir devant nos yeux, vivante, et, à cette date, habitant Milly, une robuste femme de vigneron que rencontrent les « pèlerines de Renève » et qui n'est autre, déclare

Qui donc alors est Jocelyn ? Le nom qu'il porte, « ce nom breton, de rare et fine race », comme dit Sainte-Beuve, doit-il nous retenir ? ¹. Nous savons en effet que ce nom, Lamartine l'avait écrit d'abord : Josselin, — et sur ses albums, et jusque sur les dernières transcriptions manuscrites du texte ; serait-ce donc que le poète aurait réellement songé, en composant le héros de son poème, au duc de Rohan ?

Lamartine avait beaucoup connu Rohan, et il ne faut pas juger des sentiments qui furent longtemps les siens à l'égard de cet étincelant jeune homme par les propos un peu narquois que, beaucoup plus tard, il affectera de tenir sur son compte. C'était, dirait-il dans son *Cours Familier de Littérature* en 1860 ², « l'homme doué de la plus innocente coquetterie d'esprit et de figure que j'aie jamais connu » ; il apportait « le même apprêt à plaire » dans les salons, aux revues militaires et à l'autel, et toutes ses attitudes étaient « étudiées pour l'effet » ³.

Mais ces mots sont d'une époque où Lamartine joue, pour son public, un personnage de philosophe auquel il ne convient pas de parler sans quelque sourire, dédaigneux à demi, de ce duc trop parfumé qui « se réfugia dans la

Lamartine, que l'ancienne servante de l'abbé Dumont (C. F. L, E. 137. T. XXIII, p. 333). Le plus probable est qu'il y eut plusieurs servantes, successivement, au presbytère de Bussièrès et que Lamartine ne porta, en fait, intérêt à aucune d'elles.

1. Cf. R. D. M., 1^{er} mars 1836. — Il ne faut pas oublier que des souvenirs livresques peuvent aussi très bien avoir guidé Lamartine dans le choix du nom de son héros. D'une part, Michaud, dans son *Histoire des Croisades* (éd. 1818. T. II, pp. 56 sqq. et 100 sqq.) parle assez longuement de Josselin de Courtenay, « héros chrétien » et des deux autres Josselin qui s'illustrèrent, diversement, en Terre Sainte. Lamartine avait emporté l'ouvrage de Michaud en Orient. (B. N. Lani. 43, p. 35). D'autre part, dans le célèbre roman de Madame Cottin, *Mathilde* (1805), un rôle important est tenu par Josselin de Montmorency, « beau comme Renaud, intrépide comme lui ». (M^{me} Cottin, O. C., 1817, in-8°. T. III, p. 18). Il aime, sans espoir, Mathilde ; il se sacrifie et, mourant, prie pour la conversion de Malek-Adhel, son rival. Madame Cottin a voulu faire admirer, par son Josselin, « qu'un mortel, rempli d'une passion profonde, pût enchaîner ses desirs, taire ses regrets » (*Ibid.*, p. 360). Le Josselin de Lamartine donnera la même leçon de vertu. Notons encore qu'en janvier 1832 avait paru une comédie en un acte de M. d'Epagny, intitulée « Joscelyn et Guillemette ». On sait par ailleurs que le nom de Jocelyn n'était pas inconnu en Angleterre. J. Josselyn avait publié en 1672-1674 des ouvrages de géographie et d'histoire naturelle sur l'Amérique du Nord. Un Lord Robert Jocelyn, né en 1816 et dont M^{me} de Lamartine devait connaître le nom, publiera en 1841 un récit de voyage : « Six Months in China ». Et Amédée Pichot, dans son *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse* (1825. T. II, pp. 52-53) avait signalé un pamphlet venu à sa connaissance, écho d'un « tumulte de la veille », et sur lequel il se plaît à donner des indications : « L'évêque Jocelyn, écrit Pichot, avait été surpris au fond d'une taverne avec un garde à pied dans une attitude plus que suspecte [...]. L'évêque Jocelyn avait fait condamner il y a quelques années un de ses serviteurs à être fustigé publiquement, pour avoir divulgué certaines propositions que le prélat s'était cru autorisé à lui faire ». — Il existe aujourd'hui encore en Angleterre plusieurs Jocelyn : Cf. *The genealogical history of the family of Josselin of Harksley* by John H. Josselyn ; et, du même : *Genealogical memoranda relating to the family of Josselyn* (1903).

2. C. F. L. Ent. 50. T. IX, p. 129.

3. Lamartine composa même, sur le soin qu'apportait, dit-on, Rohan à être toujours étonnamment bien frisé, un quatrain épigrammatique dont Ch. Alexandre (*op. cit.*, p. 284), nous a conservé le texte :

Bon royaliste et bon chrétien
Fidèle au roi comme à l'église,
Je demande au ciel pour tout bien
Que jamais rien ne me défrise.

dévotion » et dans les « délices mystiques de la sacristie »¹. Depuis plus d'un quart de siècle, alors, Rohan n'était plus de ce monde, et quarante ans avaient passé depuis les jours heureux où Lamartine disait au duc « Mon cher Auguste... », qui répondait « Mon cher Alphonse ». Ils s'étaient tendrement, virilement aimés. Lamartine disait de Rohan à Virieu, le 8 avril 1819 : « Il est enthousiasmé de moi, il ne sort plus de chez moi, et je l'aime ». Lorsqu'en 1820, Lamartine fut dangereusement malade, Rohan ne le quittait pas ; il écrivait à la mère de son ami : « Je suis chez lui le plus que je puis ; j'y serais à demeure si je pouvais lui être de la moindre utilité. Vous connaissez, Madame, le tendre sentiment que je lui porte ; il serait mon frère que je ne l'aimerais pas davantage »².

Or Rohan, comme Jocelyn, est entré dans le sacerdoce ; et il n'y est entré, comme Jocelyn, qu'après avoir aimé une femme que Dieu lui arracha³.

Et puis le jeune duc était très beau ; il avait un « visage d'Antinoüs »⁴. Lamartine qui l'avait vu, en 1814, à une revue passée au Carrousel, avait gardé l'émerveillement de cette « taille souple et élevée » et de ces longs cheveux fins qui le faisaient paraître semblable à « Clorinde sous les murs de Sion »⁵. Ainsi Jocelyn, au Val des Aigles, portait de « longs cheveux bouclés » (V, 88) qui roulaient sur son cou ; ainsi Laurence, à son lit de mort, évoquait en lui

[ce] jeune homme au front d'ange et tel qu'un cœur de femme
En apporte en naissant l'image dans son âme (IX, 1065-1066).

Oui, le nom de Josselin laisse ouverte l'hypothèse d'un souvenir donné à l'ami d'autrefois, — mort, du reste, comme François Dumont, avant l'achèvement du poème⁶. Lamartine gardait fidèlement, à Saint-Point, son portrait.⁷

*
* *

1. Cf. le Commentaire de la Méditation « La Semaine Sainte à la Roche-Guyon ».

2. Lettre p. p. C. Latreille. *La mère de Lamartine*, 1925, p. 64. — A Rocher, Rohan écrivait encore, un mois plus tard : « Vous n'avez pas su, peut-être, la maladie de mon pauvre Alphonse [...] » (Cf. L. Séché. *Lamartine (1816-1830)*, p. 364). — En 1830, Lamartine est toujours très lié avec Rohan. De Paris, le 19 octobre 1828 il dit à sa femme : « Je vois le Duc de Rohan souvent » (R. D. M., 15 septembre 1907). Cf. également (R. H. L., 1932, p. 151) un billet de Lamartine à la baronne de Villeneuve, en mars 1830, où il est question d'un dîner avec Rohan, chez Polignac.

3. Assurément, avec son luxe extraordinaire, Rohan ne ressemble guère au pasteur de Val-neige ; on sait aussi qu'il fut violemment hostile à l'*Avenir* et que, réfugié à Rome depuis la Révolution de 1830, il y tenait une petite cour d'émigrés. Mais Lamartine n'en écrivait pas moins, sur le destin de celui qui avait été son ami, ces mots respectueux et graves : « Il avait racheté, autant qu'il était en lui, les légèretés du Cardinal Louis de Rohan et réhabilité son nom dans l'Eglise » (C. F. L. Ent. 160. T. XXVII, p. 276). — Un juste, lui aussi, et comme Jocelyn acceptant la souffrance pour le rachat de fautes qu'il n'avait point commises.

4. C. F. L. *Ibid.* — Ce profil énigmatique que Lamartine, assez souvent, dessine sur les marges de ses albums ressemble, avec ses cheveux bouclés, son front droit, les lignes pures et fermes de ses traits, à un profil d'Antinoüs.

5. *Ibid.*, p. 260.

6. Le cardinal-duc de Rohan mourut le 8 février 1833, instituant pour héritier universel son neveu Josselin, fils du prince Léon son frère.

7. Cf. Ch. Alexandre. *Madame de Lamartine* (L. C., 10 octobre 1886). Rappelons-nous aussi la lettre que, le 17 juin 1819, Rohan écrivait à Lamartine (*Lettres à Lamartine*, p. 11) : « [...] il y a aujourd'hui trois semaines que j'ai quitté le tourbillon du monde, les orages qui m'en-

« La figure de M. Antoir se retrouve aussi dans celle de ce pauvre prêtre ». On connaît cette petite phrase du Commentaire de l'Harmonie « *A l'abbaye de Vallombreuse* ». Elle ne cause pas moins de tracas aux chercheurs que l'autre phrase, du même texte, sur les horizons de Vallombreuse devenus, paraît-il, ceux de Valneige.

M. Urbain Mengin a consacré une patiente étude à cet Antoir ¹, lequel se trouvait être « chancelier » à la légation de France auprès du Grand Duc de Toscane quand Lamartine y fut nommé en qualité de secrétaire. Il était né le 27 janvier 1781 ; fils d'un médecin de l'hôpital militaire de Toulon, il avait suivi son père en exil pendant l'orage de 1793. Le médecin, sa femme et leurs trois enfants passèrent dans l'île d'Elbe d'abord, puis en Corse, et finirent par se fixer en Toscane. La vie n'y avait pas été commode ; six ans durant, le père, sous le régime napoléonien, avait été emprisonné à Florence. Une des jeunes filles était morte, alors, de privations et de chagrin. En 1820, Antoir parvient à se glisser à la légation de France dans un poste très subalterne, mais qui lui assurera son pain. L'année suivante, au mois de mai, il fait la connaissance de Lamartine qui, venant de Naples, par Rome, s'était arrêté à Florence pour une brève escale. Mais c'est à partir de 1825 qu'une amitié réelle s'établit entre le poète diplomate et son subordonné, — amitié un peu distante sans doute, et dont la qualité se révèle assez bien dans la façon dont Lamartine, à ses égaux, parlait du « chancelier » de l'ambassade : « Mon fidèle Antoir » ².

Ainsi Lamartine lui promet la dédicace de l'« *Hymne de la Nuit* », et Antoir, amèrement, constate qu'insérée dans les *Harmonies*, la pièce ne s'accompagne point de son nom ; un moment aussi (en juillet 1828) une brouille violente naquit entre eux ; les raisons en demeurent obscures. Lamartine se déclare parfaitement innocent, blanc comme neige, net « comme l'or »... Cet Antoir n'est qu'un ingrat de plus. « Je lui ai augmenté de deux mille francs ses avantages. Je lui ai fait avoir une pension du roi et une à son frère, une gratification tous les ans du ministre [...]. Ainsi va le monde ». Et si Lamartine s'en désole, ce n'est point tellement, semble-t-il, à cause d'une amitié perdue, mais surtout parce que « cela donne mauvais air à une légation [...] ; cela me fâche beaucoup relativement à M. de Vitrolle » ³, le nouveau ministre dont l'arrivée est imminente...

Antoir, du reste, si pauvre qu'il fût, et comblé de « bontés » par Lamartine, avait été néanmoins mis à contribution par le poète, qui lui avait emprunté quatorze mille lires, afin de pouvoir payer sa villa.

On voit mal, d'abord, ce que ce personnage un peu pâle pourrait avoir fourni à la physionomie de Jocelyn. Regardons mieux, puisqu'enfin Lamartine nous y force. Il est certain que Lamartine s'attacha à lui ; l'incident de 1828 fut sans lendemain. Quand le poète quitte Florence, puis abandonne la carrière

vironnaient [...], une lettre déchirante de ma mère avait [...] affaibli mon courage au dernier moment sans ébranler ma résolution. Mon cœur se déchirait, mais je pensais qu'il acquiescerait quelque ressemblance avec celui du Dieu auquel je me donnais et qui m'avait appris que souffrir, c'est aimer ». — Ainsi Jocelyn s'arrache avec larmes au foyer de sa mère ; ainsi il s'écrie : « prier, c'est souffrir » (V. 800).

1. Urbain Mengin. *Les manuscrits d'Antoir*. Paris, 1925, in-8°.

2. Cf. lettre à Marcellus, 21 octobre 1826.

3. Lettre à sa mère, 22 juillet 1828.

diplomatique, Antoir cesse d'apparaître à ses yeux comme un serviteur, et n'est plus qu'un vieil ami ; le 1^{er} janvier 1835, Lamartine lui écrit : « Soyez heureux cette année et cinquante autres [...]. C'est le vœu de ma vieille et constante amitié »¹. Et lorsqu'il rédigera, pour l'édition des *Souscripteurs*, les *Commentaires* de ses *Harmonies*, il donnera plus de deux grandes pages au souvenir de l'infortuné garçon, alors déjà parti de ce monde, comme une réparation peut-être du chagrin que lui avait fait l'oubli de la parole donnée : ainsi ce livre des *Harmonies* emporterait désormais avec lui, dans son immortalité, le nom même, et en toutes lettres, qu'en 1830 Lamartine avait oublié d'y inscrire, au-dessus de l'« *Hymne de la Nuit* ».

« C'était un homme d'une beauté noble et calme, une pensée douce incarnée dans une forme mâle et gracieuse à la fois [...] Sa nature était trop timide, trop délicate, trop facile à froisser pour supporter le contact des événements, des choses et des hommes. On sentait en lui l'exilé condamné [...] à chercher en vain sa place, dès son enfance, parmi les étrangers, dépaycé partout, et portant sa seule patrie dans son cœur ». Ainsi Jocelyn se décrit lui-même à sa mère :

Je ne me sens pas fait, d'ailleurs, pour la mêlée.
J'apporterais une âme inégale au combat,
Trop de pitié dans l'âme, un cœur qu'un souffle abat ;
Trop sensible ou trop fier, je mourrais dans la lutte (I. 217-221).

On a cherché ailleurs encore une ressemblance plus positive entre Antoir et Jocelyn : tous deux portèrent, dans leur cœur, un amour en secret ; mais entre l'impossible amour dont Jocelyn est ravagé et l'amour patient d'Antoir qu'un mariage tardif bourgeoisement couronne, la similitude n'est pas grande².

Non, tout cela n'est guère contraignant et nous aide bien peu à comprendre quelle dette, au juste, pourrait bien avoir Jocelyn envers ce bon scribe timide, devenu, sur le tard, un heureux époux. La dette — l'unique dette —, je crois bien qu'il faut la chercher tout au bout du poème, et dans un trait du curé de Valneige dont son journal en vers ne parle pas. Antoir était grand botaniste. Et voici que Jocelyn, qui ne songeait pas à l'être, qui ne l'était même pas encore dans l'Épilogue primitif³, se trouve enrichi, dans la nouvelle version de l'Épilogue, des connaissances botaniques de Joseph Antoir.

Les *Ricordi di me* qu'a laissés Antoir nous éclairent surabondamment sur ses goûts de naturaliste ; nous le voyons, en 1807, guidé par le comte Schin-chinelli sur les hauteurs du Mont-Cenis, y découvrant mille fleurs admirables et poursuivant avec transport ses explorations sur les pentes de la Savoie et du Dauphiné. Et le *Commentaire* de l'*Harmonie* « *A Vallombreuse* » nous

1. Cf. U. Mengin, *op. cit.*, p. 131.

2. Antoir se maria en effet avec celle qu'il chérissait depuis vingt-cinq ans, une florentine, sans fortune, comme lui, et fille d'un médecin. Lamartine voulait marier Antoir, qui lui confia son secret, espérant sans doute un appui. « Je fus assez heureux, dit le poète, pour fixer le sort d'Antoir ». Il signa, comme témoin, au mariage de Joseph Antoir, épousant, à quarante-sept ans, le 11 mai 1828, Caroline Bruni, à quatre ans près sexagénaire.

3. Le titre, en effet : *L'Herboriste*, qui nous est fourni, pour cet Épilogue, par le manuscrit de Mâcon, s'applique à Lamartine lui-même. (« Je vins herboriser aux montagnes des aigles ») et non à Jocelyn.

montre Lamartine rapproché de lui par ce goût très philosophique. « Il était botaniste, j'étais poète ; nous nous touchions de près par cette nature qu'il étudiait et que je chantais ». Antoir, qui accompagna Lamartine à Vallombreuse, le 3 septembre 1826, dut scruter, tout le long du chemin, les touffes d'herbe, les mottes de gazon. Marié, il acheta sur la colline de Fiesole une petite maison, et, nous dit le poète, « il y transporta ses herbiers ».

N'en doutons pas : si Jocelyn, dans l'Épilogue, se révèle capable d'indiquer, si juste, à son ami

à quelle heure, en quel lieu

Sous quel rayon du soir, sur quelle pente verte

Ma main tomberait mieux sur l'insecte ou la plante (Ép. 24-26)

ce n'est pas à Dumont qu'il le doit, — le curé de Bussières ne s'intéressait pas aux cornes de la brunelle, et préférerait, aux graminées, les tabatières — c'est à Antoir le botaniste, dont l'image, ainsi, s'incorpore pour un instant, et presque *in extremis*, à l'incertaine figure du pasteur de Valneige ¹.

* * *

Pourquoi ne pas songer, parmi les êtres qui ont pu jeter sur Jocelyn quelque reflet de leur visage, à quelqu'un que Lamartine avait autrefois sincèrement aimé, un intime ami de sa jeunesse, plein du souci et de l'amour de Dieu : Louis de Vignet ?

Pour Dumont, pour Antoir, Lamartine nous a guidés lui-même vers ces modèles, inégalement valables, du héros de son Épisode. Il n'a jamais parlé de Vignet comme d'un créancier de *Jocelyn*. Cependant, à plusieurs reprises, dans les *Confidences*, dans le *Cours Familier de Littérature*, dans les *Mémoires inédits* encore, pour décrire ce compagnon d'adolescence depuis longtemps disparu, les mots qui viennent sous sa plume ressemblent à des demi-aveux. On dirait que, sans vouloir aller jusqu'à l'affirmation précise, il s'en approche, il nous conduit près d'elle, la laisse entrevoir, mais renonce toujours à prononcer le nom de Jocelyn et glisse à sa place d'autres noms, en guise de synonymes. Deux fois, dans le *Cours Familier*, Lamartine nous déclare que Werther est un frère aîné de Jocelyn ², et deux fois aussi Lamartine nous dit que Vignet était comme un autre Werther ³. Jocelyn, on s'en souvient, s'écrit

Je ressemble, ô ma sœur,

A ce Faust enivré des philtres del'école (VI, 713)

1. Encore faut-il ajouter que la tradition littéraire — nous le soulignerons (cf. *infra*, p. 469) imposait presque au « pasteur philosophe », comme aussi à tous les « infortunés », le goût des études botaniques. — Il est amusant de constater que Lamartine dans l'Épilogue paru en 1836, se donne l'apparence d'un naturaliste minutieux. Jocelyn ne fait que l'« aider » dans ses « douces études » (Ép. 21). Lamartine sait, « mieux que lui », « les noms, les genres, les contours » (Ép. 31) ; mais Jocelyn est un poète de la botanique ; chaque herbe est pour lui « un rayon d'évidence », un signe de Dieu.

Je contemplais la lettre, et lui lisait l'esprit (Ép. 36)

C'est exactement l'inverse de ce que suggère le Commentaire de l'Harmonie « à Vallombreuse » sur l'attitude respective d'Antoir et de Lamartine. En face de la nature, dit Lamartine, Antoir « était botaniste, j'étais poète » ; Antoir classait, Lamartine chantait ; l'un composait des herbiers, et l'autre des hymnes.

2. C. F. L. Ent. 38. T. VII, p. 104 et Ent. 121. T. XXI, p. 9.

3. C. F. L. Ent. 10. T. II, p. 237 et *Mémoires Inédits*, II, XVIII.

Et Lamartine, dans les *Confidences* (XI, XXI) nous avoue qu'il trouvait à Vignet « quelque chose du Faust allemand ». S'il est, enfin, dans la famille des héros de roman ou des premiers personnages littéraires, une figure à laquelle invinciblement s'apparente le Curé de Valneige, c'est bien celle, nous le savons, du Vicaire Savoyard. Or Vignet, avec « sa taille élancée [...], sa tête inclinée en avant¹ [...], les boucles de ses cheveux noirs sortant de son chapeau par derrière et contrastant avec la pâleur de ses joues creuses [...], sa démarche lente et recueillie [...] , son habit noir, étroit, râpé, boutonné sur sa poitrine » et le son « tendre mais un peu découragé de sa voix »², Vignet, dit Lamartine, offrait « une parfaite ressemblance avec l'image que je m'étais faite du Vicaire Savoyard » (*Confid.* XI, XXII).

Évidemment les probabilités sont grandes³. *Jocelyn*, ce livre qu'il faut lire « un jour de jeunesse », ce livre où le poète a mis « [son] cœur et [ses] rêves », cette « poésie de seize ans », c'est pour Lamartine une grande plongée ivre dans l'adolescence retrouvée en songe, une résurrection de son aurore... De ce temps radieux Vignet fait partie. A Vignet aussi, à Vignet surtout Lamartine pourrait dire, de son *Jocelyn*, ce qu'il confiait tout bas à Virieu en lui envoyant son poème : « C'est toi et moi peints à seize ans ».

Jamais Lamartine n'avouera au public que l'ombre de Louis de Vignet est présente dans *Jocelyn*. Pourquoi ? par respect sans doute pour ce mort qui lui a reproché durement son ouvrage, comme une mauvaise action⁴. Dans les vers qu'il jettera, en 1837, comme une brassée de fleurs tristes sur la tombe, soudainement ouverte, de Louis de Vignet⁵, des strophes se lisent dont on pourrait faire au curé de Valneige une épitaphe ; tout y est, le murmure des « pins sonores », le silence des « lacs déserts », l'élan vers le ciel de ce cœur « triste et tendre »

Quelle immense part de nous-même
Est ensevelie avec lui !

Beaucoup plus qu'Antoir, et plus aussi que l'abbé Dumont, Louis de Vignet, soyons-en sûrs, a donné quelque chose de son âme à *Jocelyn*.

*
* *

1. Ainsi *Jocelyn* marche « tête baissée »

Comme un homme écrasé du poids de sa pensée (VI, 133-134)

2. Cf. *Jocelyn*

De sa touchante voix l'accent tremblant et tendre (Pr. 14)

3. Vignet ressemble à Werther, qui ressemble à *Jocelyn*, il ressemble à Faust, qui, de même..., et au vicaire savoyard, qui, aussi... Et Vignet, paraît-il, ressemble encore à Antoir ! Dans *Raphaël* (par. LXX) Lamartine nous affirme que Vignet, vers 1816, était épris d'une jeune orpheline ; mais « le dénuement de fortune des deux amants les retenait sur les limites d'une triste et tendre amitié, par crainte de traîner le nom de leur famille dans l'indigence et de léguer la misère à leurs enfants ». Or, dans le commentaire des strophes « à Vallombreuse », Lamartine déclare qu'Antoir et celle qu'il aimait « s'étaient interdit le mariage de peur de laisser après eux des enfants dénués de biens et de patrie ».

4. Cf. *supra*, p. 296.

5. Vignet mourut à Naples, le 15 juillet 1837, du choléra (comme *Jocelyn*...).

Entre Jocelyn et François Dumont, entre Jocelyn et le duc de Rohan, et Antoir, et Louis de Vignet existent des ressemblances fugitives. Tel a donné à Jocelyn son nom, tel autre un aspect de sa destinée, tel autre sa « nostalgie du ciel », tel enfin sa passion de botaniste seulement. Mais si l'on veut dire, — et toujours ces raccourcis-là sont un peu téméraires : Jocelyn, c'est Rohan, c'est Antoir... la vérité s'en trouve blessée. De ces trompeuses équivalences une seule pourtant se justifie presque, en tout cas diminue de beaucoup la part irréductible d'inexactitude ; et ce n'est point celle que l'auteur lui-même veut nous imposer : Jocelyn décalque de François Dumont ; cette « clef » là n'est qu'une fausse clef. Disons donc, en réservant toujours les marges nécessaires par où les deux noms ne se touchent pas : Jocelyn, c'est Lamartine.

Bien des contemporains s'en étaient aperçus.

D'avance, en avril 1835, dans la *Revue de Paris*¹, Nisard se croyait en mesure d'annoncer que Lamartine serait le héros du poème qu'il allait publier. Dans la *Nouvelle Minerve* du 2 juillet 1836, Louis Belmontet déclare : « *Jocelyn*, à franchement parler, n'est qu'un journal descriptif des impressions que l'auteur peut-être lui-même a reçues, dans sa vie de fils, de frère, d'amant [...]. Dans la double lecture que nous en avons faite, nous avons été constamment tentés de substituer le nom de Lamartine à celui du héros. C'était bien lui, c'était bien son âme de poète, c'était bien sa pensée qui passaient devant nos yeux ». De même, le 3 avril 1836, Aimé Martin, dans les *Débats*, affirme, en parlant de *Jocelyn* : « En peignant son héros, le poète se peint lui-même » ; et Sainte-Beuve lui-même, qui ne se risque guère à parler d'un ton décidé s'il ne se sent armé de bonnes preuves, Sainte-Beuve n'a pas craint d'écrire, dès le 1^{er} mars 1836 : « Le bon et tendre curé a existé sans doute, je le crois ; mais ce qui est sûr c'est que le poète a fait maintes fois confusion de son âme et de sa propre destinée avec lui. *Jocelyn* n'est bien souvent que Lamartine à peine dépaycé, ayant légèrement romancé ou poétisé ses souvenirs » ; avec *Jocelyn*, ajoutait-il « nous avons une révélation presque directe » de l'âme de Lamartine².

Deux fois, dans les *Confidences*, Lamartine avoue que des souvenirs qui lui sont propres, des sentiments qu'il a vécus ont été transposés par lui dans *Jocelyn* ; c'est, au livre VI (par. IV) « ces extases de l'adoration en présence de Dieu » qu'il a connues à Belley et qui deviennent les ivresses pieuses de Jocelyn séminariste ; puis, au livre XII (par. XXIX) l'émotion qu'il éprouva un jour, près de Chambéry, à contempler « sans pouvoir être vu »³, à quelques pas de lui, ces tendres fiancés savoyards dont le bonheur lui rendait plus amers sa solitude et le vide de son propre cœur, — souffrance, brûlure du

1. R. P., T. XVI, p. 224.

2. On sait que, plus tard, Sainte Beuve emploiera « *Jocelyn* » comme synonyme parfait de « Lamartine ». Dans sa causerie du lundi 4 août 1851 sur l'*Histoire de la Restauration*, à propos des personnages de cette *Histoire* dont Lamartine, selon Sainte Beuve, travestit la pensée, il déclare : M. de Lamartine « est sujet [...] à projeter un peu de sa propre figure dans la leur à se profiler légèrement en eux, pour ainsi dire ; il y a bien de ces profils de *Jocelyn* dans ses *Histoires* ». (*Causeries du Lundi*. T. IV, p. 305).

3. Cf. *Jocelyn*, III, 99

Sans être découvert, pouvant tout entrevoir

désir d'être aimé, que Jocelyn, avant de trouver sur ses pas Laurence, connaîtra près du Val des Aigles ¹.

D'ailleurs, si Lamartine n'en a jamais dit, sur ce point, davantage, s'il n'a jamais fait au public l'aveu de cette identité parfaite qu'en maints passages du poème la critique découvre sans peine entre le héros et l'auteur, il nous a clairement invités à tenter sur son Épisode ce travail de détection, riche en promesses et fertile en résultats. « L'œuvre, écrivit-il un jour, en une phrase qui pourrait servir d'épigraphe à ce chapitre de notre étude, l'œuvre c'est toujours l'homme ; creusez bien, vous trouverez toujours une réalité sous la fiction » ².

Dressons donc un rapide inventaire de tout ce que Lamartine a donné de lui-même au « personnage imaginaire » — pour parler comme les *Confidences* (VI, IV) — qui est le héros de *Jocelyn*.

Une chose, on s'en souvient, est acquise : la maison natale de Jocelyn n'est autre que la maison des Lamartine, à Milly ³. On y voit célébrer un mariage, celui de la sœur de Jocelyn. (La jeune fille porte un nom, d'ailleurs, qui ne paraît point choisi au hasard : c'est Julie) ⁴. Tout le drame qui s'élève autour du mariage de Julie, — les larmes de la jeune fille, sa dot insuffisante, le sacrifice de Jocelyn, il se pourrait bien qu'il ait eu un commencement de vérité réelle et que Lamartine, pour l'imaginer, n'ait eu qu'à mettre en œuvre d'authentiques souvenirs. Lorsqu'au premier livre des *Nouvelles Confidences*, il évoque, une par une, ses cinq sœurs, — constellation de déesses, à l'en croire — venant à Césarine, il laisse entendre que la jeune fille vit le penchant de son cœur contrarié et qu'« une inclination combattue et vaincue par la volonté de la famille » lui laissa dans l'âme un profond chagrin ⁵. Le *Manuscrit de ma mère* nous renseigne mieux. Un des amis de Lamartine, Amédée de Parseval, aimait Césarine, qui l'aimait aussi ; les jeunes gens voulaient s'épouser ; mais François-Louis de Lamartine, l'« oncle terrible », dont la volonté avait force de loi dans la famille, barra la route à ces projets, pour des « raisons de société ». Lamartine avait pris fait et cause pour sa sœur et se déclara prêt à la soutenir « contre toute la famille » ⁶. « Avec sa vive imagination, — écrit M. Jean des Cognets ⁷ qui a, le premier, proposé cette heureuse hypothèse — il se vit

1. M. Jean des Cognets (*op. cit.*, p. 247) veut que cet épisode ait été suggéré à Lamartine par « une des scènes muettes », — et que le poète aurait surpris — de l'idylle nouée à Milly, à l'automne de 1834 entre Léon de Pierreclau et Alix de Cessiat. La conjecture est difficile à agréer, car la Troisième Époque du poème, où cet épisode trouve place, était, à cette date, déjà écrite.

2. C. F. L. Ent. 30. T. V, p. 383. — En 1860, il écrit encore : « Les poètes [...] portent le modèle de leurs héros en eux-mêmes ; ils ne peignent jamais bien que ce qu'ils ont éprouvé » (C. F. L. Ent. 55. T. X, p. 69). Cette phrase paraît un écho de la phrase célèbre du *Génie du christianisme* (II, I, 3). « On ne peint bien que son propre cœur en l'attribuant à un autre, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs ».

3. Cf. *supra*, p. 304.

4. Ainsi Bernardin de Saint-Pierre disait, à propos des noms de ses héros, dans *Paul et Virginie* : « Il doit importer peu au lecteur s'il y a quelques noms changés. D'ailleurs, ces noms ne me sont pas indifférents. J'aime à illustrer ceux que j'ai aimés » (Cité par M. Souriau. Introduction de *Paul et Virginie*. Paris 1930, p. XV).

5. *Nouvelles Confidences*, I, XIII.

6. Cf. le *Manuscrit de ma mère*, à la date du 20 juin 1817.

7. Jean des Cognets, *op. cit.*, p. 244.

déjà abandonnant ses droits héréditaires à sa sœur pour lui constituer une dot, et quittant la maison paternelle pour aller chercher ailleurs une fortune. Et il a pris plus tard l'essentiel de l'aventure pour corser l'action dramatique de *Jocelyn* ».

Césarine n'épousa point Amédée de Parseval ; la sœur de Jocelyn, grâce au muet sacrifice de son frère, put épouser celui qu'elle chérissait ; et, décrivant la maison bourdonnante, au jour du mariage, la jonchée de fleurs sur le seuil, l'agitation des serviteurs,

Les parents, les amis arrivant deux à deux, (I. 323)

la corbeille de noces qu'admirent les demoiselles d'honneur, l'empressement de cet essaim autour de la blanche mariée, « l'une ajustant le voile », « l'autre attachant la perle », Lamartine se souvenait du spectacle qu'il avait eu plusieurs fois sous les yeux dans la demeure paternelle, le 8 février 1813, quand Cécile épousait M. de Cessiat, le 24 août 1816, au mariage de sa sœur Eugénie avec M. de Coppens, le 6 février 1819 quand Césarine s'unissait à Xavier de Vignet ¹.

La mère de Jocelyn, qu'on voit mourir dans le poème, c'est la propre mère du poète ; tout nous le prouve. La mère de Jocelyn a des cheveux noirs (VI, 308), comme étaient ceux de Madame de Lamartine (*Confid.* III, iv). Sa maison était bien « la maison de paix, de prière et d'aumône » (II, 335) ² ; les *Confidences*, les pages finales du *Manuscrit de ma mère* nous renseignent assez sur sa charité tout évangélique ³. Et si Jocelyn, pendant l'épidémie, donne tous ses draps (IX, 1540) aux misérables pour qu'on leur en fasse des linceuls, il reproduit seulement le geste authentique de la mère du poète : « [...] quelquefois, c'est jusqu'aux draps de ses lits qu'elle dérobe de son armoire pour coudre elle-même le vieillard indigent dans son linceul » ⁴. Telle phrase que prononce la mère de Jocelyn, Lamartine l'a entendue lui-même, des lèvres de sa mère :

De l'or ! ah ! si mes pleurs au moins pouvaient en faire
On verrait ce qu'il tient dans les yeux d'une mère (I, 185-186)

1. Lamartine était à Turin quand fut célébré à Mâcon le mariage de sa sœur Suzanne avec F. de Montherot, le 14 mai 1821 ; il était à Florence quand, le 2 juillet 1827, sa sœur Sophie épousa M. de Ligonès.

2. C'est ainsi que Madame de Lamartine nommait elle-même sa maison « sa Jérusalem, sa maison de paix » (*Confid.* IV, iv).

3. A Milly, la table était « toujours mise dans la cuisine pour les indigents. Madame de Lamartine se faisait la vivante providence du village, secourant les uns, soignant les autres, allant même jusqu'à « panser les blessures et les plaies les plus dégoûtantes ». (*Confid.* V, ii). Ainsi, dans la maison natale de Jocelyn, « ce seuil

Où la veuve et l'enfant entraient comme à l'église

et cette chambre, où sa mère

Pansaient leurs pieds meurtris et leur rompaient le pain » (II, 339-342).

Cf. également (*Manuscrit de ma mère*, 1870, p. 328), l'allusion à ce « vestibule » de la maison de Milly où Madame de Lamartine « avait l'habitude de faire ses distributions d'aliments, de bouillon, d'onguents, de hardes, et de panser à genoux les plaies des blessés ».

4. *Manuscrit de ma mère*, p. 305.

Exact écho d'une parole que nous rapportent les *Nouvelles Confidences* (I, x) : « si les larmes de mes yeux pouvaient se changer pour toi en or, je les verserais toutes dans tes mains ». Le livre d'*Heures* de Madame de Lamartine, ce livre que conserve aujourd'hui pieusement la Bibliothèque de la ville de Mâcon¹, le voici présent dans *Jocelyn* ; c'est sur lui que le curé de Valneige, à la prière de sa mère mourante, lit tout haut pour elle les oraisons de l'agonisant (VII, 239 sqq.).

Pressentiments secrets, malheur senti d'avance,
Ombre des mauvais jours qui souvent les devance,
Instincts qui de ma mère annonçaient le trépas... (VII, 1-3)

Ainsi parle Jocelyn ; ainsi pouvait parler Lamartine qui, si peu de jours avant de perdre sa mère, dans le plus imprévisible accident, avait écrit les sombres vers des *Novissima Verba*, ce cri d'angoisse jeté par un homme à qui tout paraissait sourire et qui venait de s'avouer heureux. — Elle meurt ; et comme Jocelyn se révolte à voir s'en aller avant l'heure

De jeunesse et d'amour cette âme encor si pleine (VII, 9)

Lamartine a connu ce surcroît de chagrin dont sa pensée se scandalise ; il écrit à Antoir : « Ma mère était jeune, et pleine de vie et d'espérance »², et à Fontenay, le lendemain, il répète : « Cette mère [...] était pleine de jeunesse, de vie et d'espérance »³. — C'est au cortège funèbre de sa mère que songeait Lamartine lorsqu'il décrit l'enterrement de Laurence aux dernières pages de son poème ; Madame de Lamartine avait succombé le lundi 16 novembre 1829 ; lorsque Lamartine, qui se trouvait alors à Paris, arriva à Mâcon, sa mère était déjà enterrée dans le cimetière de la ville ; il ne se résigna pas à laisser cette dépouille chérie dans « la terre, tous les dix ans labourée, d'un cimetière de ville », et il entreprit des démarches pour obtenir l'autorisation d'exhumer ces restes et de les transporter à Saint-Point ; des difficultés s'élevèrent⁴ ; Lamartine en vint à bout cependant, et, vers le 20 décembre, il put faire procéder au transport du cercueil. Les collines du mâconnais étaient couvertes de neige⁵. Le cortège atteignit Milly vers trois heures du matin et repartit à l'aube.

1. *Heures à l'usage du diocèse de Lyon*. Lyon, F. Mistral, in-18°, 1812.

2. Lettre du 12 décembre 1829, p. p. Urbain Mengin, *op. cit.*, p. 120.

3. Lettre du 13 décembre 1829. Je ne sais pourquoi Lamartine attribue soixante-six ans à sa mère dans le Commentaire de l'Harmonie « *Le tombeau d'une mère* ». Elle n'en avait que soixante-trois. La date de 1770 qu'on indique généralement pour celle de sa naissance (Cf. P. de Lacretelle, *op. cit.*, p. 94 et M. Levaillant, *op. cit.*, p. 5) est inexacte. La mère de Lamartine était née à Lyon le 8 novembre 1766.

4. Le 11 décembre 1829, de Paris, Vignet lui écrit : « *Tu m'avais parlé dans ta première lettre des difficultés que tu rencontrais auprès des autorités de Mâcon pour faire transporter à Saint-Point les dépouilles chères et vénérées de ta pauvre mère. Tu ne m'en dis plus rien dans la seconde, que j'ai reçue avant-hier, ce qui me fait supposer que tu auras pu aplanir ces obstacles, et je sens combien tu devais attacher de prix à posséder ce trésor à l'ombre de la maison où tu veux vivre et mourir* » (Arch. S.-P.).

5. Une lettre de Lamartine à Virieu, du 24 décembre 1829, nous apprend qu'en effet il y avait « un pied de neige » sur les « montagnes » entre Milly et Saint-Point. Ce chiffre, le com-

Déjà le crépuscule et son pâle rayon
Dévoilait par degrés à mes yeux l'horizon (IX, 1347-1348).

Et Lamartine voyait à mesure apparaître ces maisons, ces sentiers, ces arbres dont chacun évoquait le souvenir de la morte ; son fantôme montait de partout ; ainsi Jocelyn, accompagnant la dépouille de Laurence à travers la montagne sent son cœur se fondre à revoir l'étroite contrée où, dit-il, en des vers que Lamartine s'applique en secret à lui-même

[...] le drame divin de tout notre jeune âge
 Avait à chaque site attaché son image (IX, 1365-1366).

Le poète s'unit alors si étroitement à son « personnage imaginaire » qu'il en vient à une inconséquence flagrante : Lamartine a suivi le corps de sa mère ; c'est derrière le cercueil qu'il marchait ; mais le curé de Valneige a-t-il donc à ce point le dédain des usages sacrés qu'il marche non point, comme il le devrait faire, en tête du cortège, mais « le dernier, un peu loin du convoi » (IX, 1288), tout en chantant, à cette place étrange, les antennes liturgiques ? (IX, 1315-1316) ¹.

« Que j'ai pleuré, ces jours-ci ! » dit tout bas Lamartine à Virieu, le 24 décembre 1829. Ces larmes, on les voit couler dans *Jocelyn* (VII, 293 sqq.). Le poète a voulu n'être accompagné à Saint-Point de personne ; il est venu « au fond de cette solitude [...] [se] recueillir », « absolument seul », et « prier, pleurer, gémir et [se] consoler » sur le cercueil de sa mère ; ainsi Jocelyn congédie les porteurs

Et je demeurai seul pour pleurer en silence
L'heure, l'heure sans fin de l'éternelle absence (IX, 1401-1402).

« Il n'y a pas de remède, il n'y a plus qu'un éternel souvenir qui me montre un vide immense » (lettre à Virieu — 24 décembre) ; du moins est-il assuré que sa mère est au ciel,

mentaire du « *Tombeau d'une mère* » le multipliera par six : les montagnes, écrit Lamartine, « étaient couvertes de six pieds de neige ». — Le *Manuscrit de ma mère* (« Épilogue », p. 326) affirme que des « paysans de Milly » emporteront le cercueil « sur leurs épaules, à travers quatre heures de marche », jusqu'à Saint-Point. (« A minuit, nous nous mîmes en route »). Et l'on se croit autorisé à conclure que *Jocelyn*, là encore, est véridique :

Quatre hommes [...]
Étaient venus chercher le corps sur leurs épaules.
Nous partîmes la nuit [...] (IX, 1285 sqq.).

Malheureusement, une lettre du poète à sa femme (lettre datée de Saint-Point, décembre 1829, et p. p. M. R. Doumic dans R. D. M., 15 septembre 1907) permet de voir que Lamartine a quelque peu arrangé la vérité dans son récit du *Manuscrit de ma Mère*. Il n'y eut pas de porteurs, mais bien un chariot : « J'ai organisé des bœufs, dit-il à sa femme, de Milly jusqu'ici ». — L'Épilogue du *Manuscrit de ma mère* est donc fidèle, sur ce point, non à la vérité, mais à la transcription poétique de ces funérailles telle que Lamartine l'avait donnée dans *Jocelyn*.

1. Est-il vrai, comme le dit le texte du *Manuscrit de ma mère* (p. 338) que Lamartine aida « de ses propres mains [...] à descendre et à coucher dans sa demeure éternelle » le corps de sa mère ? C'est ainsi qu'il avait fait agir Jocelyn, pour Laurence

 dans le sillon suprême,
Je voulus sur mes bras la recevoir moi-même, (IX, 1385-1386).

Dans l'éternel bonheur où sa vertu [l']appelle ¹. (VII, 357).

Déchirement de revoir Milly, l'été suivant ; désormais cette maison, ce jardin auront sur eux la mélancolie des nids désertés. Lorsqu'en novembre et décembre 1831, à Milly justement, Lamartine écrit la première Époque de son Episode, sa souffrance est toute vive encore, et l'on découvre trop bien, sous plus d'un vers, la vérité d'un sentiment que la fiction seulement transpose :

Je m'enfonçai pleurant sous les sombres allées,
Des traces de ma mère encor toutes peuplées (I, 429-430).

C'est l'adieu de Jocelyn à la maison natale ; il va partir le lendemain pour le séminaire ; mais c'est aussi le souvenir de quelque pèlerinage nocturne (la nuit tombe vite, en décembre) de Lamartine qui, sortant du salon de Milly, est allé seul, dans les ténèbres, s'entretenir avec un fantôme ; car enfin, dans le poème, la mère de Jocelyn n'est pas morte, alors ; elle veille, dans sa chambre ; son fils lui a promis d'aller l'embrasser le lendemain (I, 412) ; mais les vers du poème parlent comme si cette mère n'était déjà plus qu'une ombre, une absente éternelle : Jocelyn s'assied sur le banc où il s'est assis tant de fois à côté de sa mère

je tournai mon visage
Vers la place où mes yeux retrouvaient son image
Je lui parlais de l'âme ; elle me répondait.
Sa voix, sa propre voix dans mon cœur s'entendait (I, 441-444)

visiblement, Lamartine s'était là encore substitué à son héros.

Ce Milly tant aimé, il a bien cru le perdre, en 1829 ; après la mort de Madame de Lamartine, un partage des biens était intervenu dans la famille ; Milly passait à Montherot ; Lamartine ne s'en consolait pas. C'était pour lui « le comble de l'amertume » de perdre, par la mort de sa mère, « ce berceau, disait-il, où nous fûmes si heureux avec elle » ; « je suis forcé d'y passer toujours en venant ici [en allant de Mâcon à Saint-Point] ; c'en est comme une fraction. Je vois cette maison à volets fermés, ce jardin, ces arbres tous plantés par elle,

1. Le 2 décembre 1829, Vignet lui avait écrit : « Notre pensée ne t'a pas quitté, mon pauvre ami, depuis ce funeste départ. Combien tu auras dû souffrir, dans ce long voyage, sur ces mêmes chemins parcourus naguère avec elle, et à ton arrivée dans cette maison où elle laisse un vide que rien ne pourra combler ! Nous parlons de toi toutes les fois que nous sommes ensemble, Virieu et moi, et toutes les personnes que tu connais ici ne m'adressent plus la parole que pour me demander de tes nouvelles. Cet horrible accident est une de ces calamités hors de la mesure ordinaire ; on ne pouvait s'y attendre et l'on ne s'habitue pas à croire que tout est fini et qu'une si grande perte est sans remède. — Tu le disais ici, au milieu des plus grandes larmes, tu dois le sentir là où tu es bien plus encore, dans toutes les traces du passé que cette maison de ta pauvre mère doit te rappeler à chaque instant, tu dois sentir avec quelque consolation que tu n'as jamais eu un seul tort envers elle, que tu l'as environnée des plus respectueux égards et des soins constants et dévoués de l'affection la plus tendre. — Elle était mûre pour le ciel ; elle y habite maintenant, et c'est pour elle que sont ces délices que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et que le cœur de l'homme ne saurait comprendre * » (Arch. S.-P.).

et je n'y puis mettre les pieds ; j'en ai le cœur déchiré »¹. Par bonheur, il sauve ce trésor. Un mois plus tard, il écrit : « Montherot m'a cédé son lieu et place pour Milly, et je l'ai trop à cœur pour ne pas le prendre. Mon cœur mourrait de voir ce berceau de notre enfance, ce temple des souvenirs de notre adorable mère en des mains étrangères »². Il respire ; mais deux mois durant il s'est cru dépossédé à tout jamais de ce bien auquel il tenait si passionnément. *Jocelyn* portera la trace de ces effrois ; nous y verrons, à l'Époque Septième, la maison natale de *Jocelyn* devenue la propriété d'un autre.

Ce seuil qui fut à nous, nous n'osons le passer !
Et mon cœur déchiré, que ce souvenir tue
Ne sait s'il l'aime mieux intacte qu'abattue... (VII, 60-62).

Dans le poème qu'il entreprend deux ans à peine après la mort de sa mère, Lamartine a voulu enclore l'image de cette morte bien-aimée. Elle se lève au long des pages non pas une fois, mais deux, mais dix : au début, au milieu, à la fin³. Ce livre, vraiment, est plein d'elle. Le 18 décembre 1829, un article du *Journal de Saône-et-Loire* consacré à la mère du poète⁴ avait invité Lamartine, assez indiscrètement du reste, à « immortaliser celle, disait le Journal, que nous pleurons » par des vers qui fussent dignes d'elle. Le « *Tombeau d'une mère* », que la pitié de Lamartine avait voulu composer trop vite, — sans doute afin que les *Harmonies* ne parussent point sans ces vers consacrés à celle qui avait pleuré de joie en lisant « *Milly* » —, n'était pas un suffisant hommage ; le chagrin, trop récent encore, avait étranglé l'inspiration.

Jocelyn comble magnifiquement cette dette sacrée. Il n'est pas, sur l'amour d'un fils pour sa mère, de cris plus poignants, peut-être, que ceux qu'on entend passer dans la Septième Époque de *Jocelyn* :

Mère, sous ton regard, de tendresse interdit,
Non tu ne savais pas, je ne t'ai jamais dit,
Je ne me suis jamais dit peut-être à moi-même⁵
(C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime)

1. Lettre à Virieu, 24 décembre 1829.

2. Lettre à Virieu, 21 janvier 1830. Il est même, une fois de plus, dans *Jocelyn*, deux vers où Lamartine pensait si fort à lui-même, à Milly désert, Milly d'où se sont envolés ses deux enfants, puis sa mère et ses sœurs aussi (deux sont mortes, deux autres sont au loin) que les mots qu'il écrit n'ont pas de sens sous la plume du curé de Valneige auquel il les prête : *Jocelyn* revient de Paris, il rentre dans son presbytère, et cette maison morte lui serre le cœur. Personne qui l'attende ! Rentrer seul, hélas, et ne retrouver que l'absence,

Sans que, de tant d'échos qui parlaient autrefois,

Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix ! (IX, 67-68).

Ces échos « qui parlaient autrefois », que peuvent-ils être, à Valneige, dans cette cure où *Jocelyn* n'habite que depuis trois ans ? — Le poète, que ses propres souvenirs envoûtent, en oublie toute vraisemblance.

3. Cf. Époque I, passim. Ép. II, 332 sqq. Ép. VI, 281 sqq. Époque VII tout entière. Ép. IX, 1285 sqq.

4. Lamartine venait d'être élu, le 5 novembre à l'Académie française ; et le J. S. L. (13 novembre) avait salué en lui « une des plus éclatantes renommées littéraires, et peut-être le plus grand génie poétique de l'époque ».

5. Ce sont là les expressions mêmes que Lamartine avait employées, au lendemain de la mort

Non je ne savais pas, je ne dirai jamais
De quelle âme de fils, ô mère, je t'aimais ¹. (VII, 301-306).

*
* *

Lamartine ne s'est pas borné à placer l'enfance de Jocelyn dans la vieille maison de Milly, à faire de lui son frère, né des mêmes entrailles, chéri de la même tendresse, — il lui a donné jusqu'à son âme et toutes ses pensées.

Jocelyn, au Val des Aigles, se remémore ces jours d'autrefois qu'il passait « au jardin, dans les prés », étendu dans l'herbe, à lire avec ivresse « quelque poète »

Mon chien auprès de moi, mon livre dans la main (IV, 359).

Ainsi faisait Lamartine, adolescent ; ainsi, le 8 juillet 1808, racontant à Guichard de Bienassis ses journées de Saint-Point, il disait, en quelques mots dont les vers de *Jocelyn* sembleront être une exacte transcription poétique : « [...] soit dans la forêt, soit dans la prairie, je choisis un endroit ombragé et frais, je m'assois, et quand mon chien dort à côté de moi, que rien ne trouble mon petit asile, je lis ». Ces « verts sentiers » qu'évoque le poème, ces chemins creux

Tout voilés d'aubépine et de mûre sauvage (IV, 358)

dans lesquels Jocelyn marche en lisant, ne dirait-on pas qu'on les retrouve dans cette lettre écrite par Lamartine à Virieu, de Beauvais, le 3 août 1814, et où il est parlé de ce « petit sentier ombragé par deux buissons bien parfumés », ce petit sentier que le poète suivait en rêvant, « un livre et un crayon à la main pour aller s'étendre dans l'herbe, à l'ombre des cerisiers » ? Et comme Jocelyn, quittant un moment des yeux son livre, regardait

L'eau qui coule au soleil en petits diamants (IV, 363)

et prêtait l'oreille « à des bourdonnements » d'insectes (IV, 364) ainsi le garde du corps Alphonse de Lamartine écoutait, dans la campagne beauvaisienne « le sourd bourdonnement des insectes pendant la chaleur », et laissait aller son regard sur

Ce ruisseau paresseux qui murmure en fuyant.

« Tant que je vivrai, — avait écrit Lamartine, en 1834, dans ses *Destinées de la Poésie*, je me souviendrai de certaines heures de l'été que je passais, couché sur l'herbe, dans une clairière [...] en lisant [...] » ; en 1849 encore, la préface des *Méditations* évoquera ces heures bénies du temps passé, où Lamartine emportait dans le jardin de Milly, « sous une petite marge d'ombre

de sa mère, dans une lettre qu'il écrivait à la Princesse Borghèse. « Je ne puis jamais dire à personne, et jamais le dire à moi-même ce que c'est pour moi qu'une pareille perte » (lettre, p. p. Louis Barthou. *Autour de Lamartine*, 1925, p. 87).

1. « Ici, ce n'est plus le poète, c'est le fils ! » déclarait à propos de ce passage le Vicomte Walsh dans l'*Écho de la Jeune France*, du 15 mars 1836.

que le berceau de charmillie étend le soir sur l'herbe d'une allée », tel livre qu'il aimait. « Je me couchais à côté de mes livres chéris et je respirais [...] les songes qui s'exhalaient [...] de leurs pages ». — Et ces livres dont Jocelyn s'enchantait, sont ceux-là même justement que Lamartine aimait par-dessus tout : *Paul et Virginie*, les poèmes d'Ossian... (I, 139-140, II, 43 sqq., IV, 379 sqq.).

Jocelyn adolescent, et qui, dans la nuit, appelle celle qui doit venir

Ah ! si jamais le ciel jetait entre mes bras

Un des songes vivants attachés à mes pas (I, 115-116)

c'est Lamartine, autrefois, avant même d'avoir rencontré Julie Charles et qui déjà tendait les bras vers elle : « Oui ! [...] si [...] je trouvais une des figures de femmes que je rêvais [...], je l'aimerais autant [...] que l'homme sur la terre aimait jamais ! Mon cœur bondit dans ma poitrine ; je le sens, je l'entends ; Dieu seul sait tout ce qu'il contient, tout ce qu'il désire ! »¹.

Ces élans du cœur, cette vague et brûlante aspiration de l'âme à un bonheur sans nom, cette fièvre à demi-païenne qui dévore Jocelyn et le jette tremblant sur le sol comme pour une impossible union avec la nature et les grandes forces de la terre, et Dieu lui-même, insaisissable, douloureusement immatériel et qu'on ne peut étreindre qu'en ses emblèmes et qu'en son ombre, tout cela, dont Jocelyn éprouve la volupté et la souffrance, Lamartine en a connu les transes dans son âme et dans sa chair, et son héros, une fois de plus, n'est que lui-même débaptisé ; quand Jocelyn se souvient du temps où, dit-il, « l'extase égarait mes yeux, mes sens errants », où, « d'un bras convulsif »

J'embrassais en pleurant les racines des arbres,

Et, me collant au sol comme pour l'écouter,

Je croyais sur mon cœur sentir Dieu palpiter (VI, 160-164)

c'est Lamartine qui se remémore ces heures d'adolescence, heures de désir mystérieux, de frisson et de vertige, pendant lesquelles, comme il le dira dans les *Confidences* (XII, xxviii) « je collais l'oreille à terre pour entendre sous le sol, dans les bois, dans les eaux [...] les murmures de la création [...], et, pour ainsi dire, les bruits de Dieu ».

Faut-il parler aussi de la tendresse, — ou pour mieux dire de la tendre estime, et presque du respect — que l'on voit à Jocelyn pour les chiens, deux fois au moins dans le poème (III, 873-910 et IX, 71-128) ? Comme il est aisé de reconnaître encore Lamartine derrière son double transparent !² Le nom même de Fido, ce nom que tous les lamartiniens connaissent, Lamartine l'a fait entrer dans son poème. En toutes lettres, on peut le lire, au vers 95 de

1. Lettre à Virieu, 30 novembre 1814. — Dans le même passage de *Jocelyn* dont nous rapprochons ces lignes, Jocelyn, après le bal, voit en esprit « tomber des fronts [des jeunes filles] mille roses flétries » (I, 109). Rappelons-nous l'incident de la rose d'Henriette Pommier, et les vers composés alors par Lamartine « *La rose fanée* ».

2. La transposition est même, en un endroit, des plus maladroites, et très négligemment faite : Jocelyn prétend se souvenir d'avoir eu pour ami, dans son enfance, une levrette blanche (III, 874). Mais tous les détails qui suivent attestent que le poète à tout a fait oublié qu'il avait placé ce souvenir dans l'enfance de son héros ; on voit au contraire se dessiner très exactement la figure de l'écrivain (888) assis dans son fauteuil (897) devant sa table de travail (890).

la Neuvième Époque¹. Deux ans plus tard, Fido, dont le nom et l'image s'en allaient, emportés avec le chef-d'œuvre, vers l'immortalité, Fido quittait son maître pour disparaître dans la mort. « Ces jours-ci, écrira Lamartine à Virieu, le 25 avril 1837, mes chagrins passés ont été remués et soulevés en moi par une perte que vous trouverez insignifiante et qui pour moi en a été une immense, celle de mon ami Fido ; il est mort entre mes pieds, après treize ans d'amour et de fidélité, après avoir été le compagnon de toutes les heures de mes années de bonheur, de voyages, de larmes. La vie est affreuse ! ».

Le développement, audacieux peut-être, que se permet le curé de Valneige sur l'âme des bêtes, cette âme qui « se lève », en son chien, « avec tant d'évidence » (IX, 105) et qui ne saurait périr, et qu'il retrouvera, il en est sûr, « dans je ne sais quels cieux », de l'autre côté de la mort (IX, 112) — plus d'une fois, Lamartine l'a repris à son compte, le rattachant à la thèse, ici amorcée (IX, 114), de la présence d'une âme dans tout ce qui vit, depuis l'insecte, depuis la plante même, jusqu'à l'homme. En avril 1837, quand Fido vient de mourir, Lamartine déclare à Montherot² : « Je ne doute pas que je ne le retrouve un jour parmi ces intelligences amies qui eurent pour nous des formes corporelles ici-bas et qui ne seront avec nous là-haut qu'amour et intelligence ». Cette Huitième Vision de la *Chute d'un ange*, où Lamartine livre à la foule tout son credo, apportera la prescription du respect des bêtes :

Vous lirez dans leurs yeux, douteuse comme un rêve
L'aube de la raison qui commence et se lève ;

le Tailleur de Pierres de Saint-Point parlera des animaux avec une douceur franciscaine et dira sa tendresse pour « ces membres [...] de la grande famille du Bon Dieu »³. En septembre 1864 encore, dans l'Entretien CV du *Cours Familier de Littérature*, Lamartine reviendra avec émotion sur ce même sujet, appuyant davantage encore sur sa pensée, allant jusqu'à écrire que le chien porte en lui le « pressentiment » d'un au-delà où lui est préparée la récompense de son dévouement. « Quant à moi, ajoute le poète, je n'ai jamais foulé d'un pied indifférent le moindre insecte visible. [ayant la certitude] que la vie que je sauvais ainsi emporterait ma mémoire dans l'éternité et que je me préparais des amis dans l'inconnu »⁴.

Jocelyn a horreur des villes :

Quel poids pèse sur l'âme en entrant dans ces murs ! (VIII, 37)

ainsi Lamartine, en son propre nom, flagellera les cités, en août 1838, les

1. Avant que Lamartine enchassât dans Jocelyn le nom de son chien Fido, déjà Sophie Gay avait inséré ce nom, en toutes lettres, dans un article de la *Revue de Paris* (juillet 1831. T. XXXVIII, p. 235). L'article s'intitulait « Le châte et le chien ». Lamartine s'y trouvait représenté, allusivement, sous les traits d'un Anglais qui, revenant de Florence, en avait rapporté « la plus jolie petite levrette blanche qu'on puisse voir [...] ; elle s'appelle Fido ».

2. Lettre p. p. M. R. Doumic. R. D. M., 15 septembre 1908.

3. Cf. Lamartine. O. C., 1863. T. XXXII, p. 438.

4. C. F. L. Ent. 105. T. XVIII, p. 236. — Signalons encore ce détail, que nous a communiqué Mademoiselle de Sénevier, petite nièce de Lamartine ; dans un livre de messe qu'elle possède et qui appartient à Valentine de Cessiat, on lit les mots suivants, tracés par le poète « *Aujourd'hui mon Perlino est mort. Ci revedremo** ».

nommant, dans « *Utopie* », ces « étables des nations » ; en 1850, dans les *Nouvelles Confidences* (I, xli) il exprimera de nouveau son dégoût, avec une violence surprenante : « Je hais les villes, de toute la puissance de mes sensations [...]. J'analyserais, je justifierais en mille pages cette impression [que j'ai] des villes, ces réceptacles d'ombre, d'humidité, d'immondices, de vices, de misère et d'égoïsme ». Quatre ans plus tard, dans le *Civilisateur*, à propos d'Antar et des peuplades du désert, il maudira une fois de plus ces « fumées » qui sortent des villes et qui voilent aux hommes et le ciel et Dieu ¹.

Et si cette horreur des agglomérations humaines n'est dans le cœur de Jocelyn, que le *verso*, si l'on peut dire, de son amour pour la solitude (II, 763-764, VIII, 95 sqq.) il n'est pas difficile non plus de trouver sous la plume de Lamartine lorsqu'il s'exprime à visage découvert, le même sentiment passionné : c'est, en 1823, la méditation qu'il intitule « *La Solitude* » ; c'est, le 29 juillet 1829, dans les strophes à Delphine Gay, l'exaltation des « solitudes vertes », des vallées limpides de la haute montagne ; c'est encore, dans le *Voyage en Orient*, cette affirmation : « Par un instinct que la connaissance des hommes confirma plus tard, je n'ai jamais placé le bonheur que dans la solitude » ² ; affirmation que reprendront les *Mémoires inédits* : « La solitude, comme il m'arrive toujours, me rendait meilleur en me rapprochant de Dieu » ³.

Il serait superflu de nous attarder davantage. Les quelques preuves ici rassemblées, et dont, bien aisément, on pourrait grossir le nombre, suffisent à établir une certitude. Un texte existe, d'ailleurs, — peu connu — et qui éclaire d'un jour saisissant les raisons de cette parenté morale, si étroite, qui s'avère dans *Jocelyn*, entre l'auteur et son personnage.

Léon Bruys d'Ouilly, en guise de préface au roman en vers qu'il publia, sous le titre de *Thérèse*, quelques mois après qu'ait paru *Jocelyn*, mit en tête de son volume, après une courte épître à lui dédiée par Lamartine, des vers qu'il adressait à l'illustre poète. Et ces vers, où s'évoquent les jours pendant lesquels Lamartine méditait son poème déjà prêt à éclore, nous apportent une curieuse révélation : Lamartine hésitait entre deux héros, pour le récit qu'il voulait écrire ; l'un de ces héros était « le curé » et l'autre, c'était lui-même.

Tu parlais du curé, tu parlais du poète...

« Le premier de ces noms » le retint d'abord. Il développa, pour Bruys, tout le plan de son *Épisode* ; c'était un matin ; le soir, sur la terrasse de Saint-Point, il revint à parler de ce poème qui palpitait en lui ; mais cette fois,

Un autre nom surgit aussi de la même urne
[.....]
Un nom que sur ton front je lis en lettres d'or

1. *Le Civilisateur*. Troisième année, 1854, p. 371. Cf. également C. F. L., 1857. Ent. 24. T. IV, p. 449 — et C. F. L., 1858. Ent. 27. T. V, p. 166. Paris, confie-t-il un jour à ses nièces, « il y a longtemps que je le hais ». (*Lamartine et ses nièces*, p. 61).

2. Cf. Lamartine. O. C., 1842. T. VI, p. 107.

3. *Mémoires Inédits*, 1870, p. 171. Dans le même ouvrage (XI, XVII) Lamartine déclara encore : « Je suis étonné que les livres ascétiques n'aient pas béni davantage la solitude. Heureux les seuls ! car la pensée de leur mère revient les visiter ».

Il ne peut, il n'ose se prendre lui-même pour héros de son fragment épique ; ce projet qui le tente, il en parle longuement à Bruys ; il s'abandonne à en imaginer la grandeur, les délices...

Mais ton choix était fait, car toi-même en tes vers
Tu ne voulais chanter ta gloire à l'univers.

Quoi d'étonnant, alors, qu'après avoir connu la tentation de se peindre, de ressusciter en un puissant rêve toute sa vie passée, — et l'Éden de son enfance, et ses ferveurs pieuses de Belley, et ses belles amours, près du Lac, et la grande douleur, si récente encore, de la mort de sa mère, enfin cet adieu à l'adolescence, au bonheur, dont le cri a déjà passé dans les *Novissima Verba* — Lamartine renonçant à ces premières « Confidences » élevées à la dignité de poème, ait tout de même, sous le masque d'un autre, jeté quelque chose de son destin, et presque tout son cœur dans ce livre qu'il présentera seulement comme les Mémoires d'un curé de campagne ?

Certes, il a choisi, comme dit Bruys, « le curé » ; mais plus en apparence qu'en vérité. Il a choisi, et il n'a pas choisi. Il traitera à la fois les deux thèmes « le curé », « le poète ». Il se bornera à changer de nom et de vêtement ; mais sur la trame un peu mince, un peu médiocre de l'Épisode qu'il imagine, il construit son poème en se substituant sans cesse, en secret, à la créature illusoire dont il va conter l'aventure.

Jocelyn, ou les Confessions de Lamartine ¹ ; premier en date de ces ouvrages où le poète se racontera inlassablement : *Confidences*, *Nouvelles Confidences*, Commentaires pour l'édition des Souscripteurs, *Raphaël*, *Mémoires politiques*, *Mémoires Inédits*, et tant de pages du *Cours Familier de Littérature*.

*
* * *

Et maintenant, Laurence. Qui est-elle ? Quel vrai nom sous ce nom romanesque ? ou peut-être quels visages multiples dont les traits se mêlent sur ce visage qu'une brume entoure ?

A faire crédit au poète ², on pourrait se croire aussitôt en possession de la réponse : le modèle de Laurence serait Jacqueline-Marguerite Michon de Pierrecrau.

Il est malheureusement trop certain que Lamartine, s'il vit en effet — comme nous l'avons établi — très fréquemment celle qui devint Madame Mongez, n'eut jamais avec elle assez d'intimité pour connaître vraiment son âme. Je doute d'ailleurs que cette femme l'ait intéressé autrement qu'en raison du drame caché dont Lamartine savait le secret, — non pour elle-même mais pour le rôle seulement qu'elle tint un moment dans la vie de François Dumont. Lamartine, d'ailleurs, ne cherche aucunement à faire de *Jocelyn* une chronique. Tenons pour certain que Laurence n'emprunte absolument rien à la fille du comte de Pierrecrau.

1. Le 6 septembre 1843, Charles Alexandre note dans son journal : « Il [Lamartine] écrit ses mémoires intimes [*Les Confidences*] qui seront [...] un *Jocelyn* en prose » (Ch. Alexandre, *op. cit.*, p. 37).

2. Cf. la citation de *Geneviève* que nous avons donnée plus haut, p. 334.

Il nous faut donc chercher ailleurs. Le nom même de « Laurence » pourrait-il nous éclairer ? Songeons qu'il fallait un prénom ambigu, « douteux » comme dit Sainte-Beuve, allant aussi bien à un garçon qu'à une fille. La liste n'est pas longue des prénoms qui répondent à cette condition difficile. Lamartine aurait eu « Camille » à sa disposition, d'autant plus qu'il s'était trompé lui-même, autrefois, en 1811, sur le sexe d'une Camille dans la diligence qui l'emmenait de Livourne à Rome¹. Il a préféré le nom de Laurence, — lequel est, à la vérité assez peu courant, du moins en France, pour un garçon.

Je sais bien que Sterne, dont Lamartine avait lu les œuvres, s'appelait Laurence Sterne. Je sais bien aussi qu'en 1834 Lamartine avait, à la Chambre des députés, un collègue dont le nom de famille était Laurence. Mais enfin tout cela n'explique pas pourquoi, dès 1832², — avant même, peut-être — Lamartine avait choisi ce prénom pour l'héroïne de son récit.

On conserve aux archives de Saint-Point le brouillon, fort raturé, d'une « romance » dédiée par Lamartine « *A une fiancée de qutnze ans* » et qui commence ainsi :

Sur ton front, Laurence...

Au bas de la feuille, une date, très lisible : 1827. — Le manuscrit porte, au dessous du titre : « *Pour M. Dupré* ». Serions-nous sur la piste de la jeune fille à laquelle le poète aurait dérobé son nom pour en faire présent à la compagne de Jocelyn ? Hélas ! la date est trompeuse, presque certainement ; et ce n'est pas en cette seule occasion que l'on découvre, sur les manuscrits de Lamartine, des dates volontairement erronées. La pièce, de « romance » devenue « mélodie », parut seulement dans l'édition des Souscripteurs, en 1850, incorporée, comme inédite, aux *Harmonies* (elle devenait l'Harmonie VIII du Livre III). Et le *Journal de Saône-et-Loire* du 21 mars 1840 nous apporte l'indication suivante : « M. de Lamartine vient de composer, sous le titre de *Derniers adieux à une fiancée de seize ans*, une romance qui a été mise en musique par M. Duprez ».

Allons ! la piste était mauvaise. Nous ne saurons pas à qui Lamartine a songé (s'il a vraiment songé à quelque visage réel) en baptisant son amoureuse de *Jocelyn*.

A la suite de Charles Alexandre³, on a très souvent soutenu que le souvenir de Julie Charles se retrouve dans l'invention du personnage de Laurence. Alexandre étaye son jugement par deux preuves, l'une assez forte, l'autre plus faible. Pour lui, la scène de la Huitième Époque qui nous montre Jocelyn à Paris debout, dans la nuit, sous les fenêtres de Laurence et la tête levée vers les lumières dont resplendit cette maison, est directement inspirée par un authentique souvenir que *Raphaël* révélera : ces longues attentes que Lamartine avait connues, seul sur le quai de la Seine, en face de l'Institut, pendant les premiers mois de 1817. Son cœur battait ; les salons de Madame Charles étaient pleins de visiteurs, qui s'en iraient un par un. L'heure allait venir où

1. Cf. *Confidences*, VII, I.

2. Le nom de Laurence figure sur le plan en prose établi par Lamartine, en 1832, pour les deux derniers chants de son *poëmetto* (B. N. Lamartine, 13, p. 35).

3. Ch. Alexandre, *op. cit.*, p. 172.

le signal apparaîtrait à l'une des fenêtres : ce volet intérieur qu'une main ouvrirait tout grand.

En 1857, un des Entretiens du *Cours Familier* de nouveau évoquera le souvenir de ces heures de fièvre ; quarante ans auront passé, sans amener l'oubli...¹.

Chaque fois que je sors, l'instinct traîne mes pas
Vers ce seuil de mon ciel [.....] (VIII, 373-374).

Ainsi parle Jocelyn en 1835. Et vingt-deux ans plus tard, Lamartine : « Je ne manquai pas, une seule soirée, de sortir de ma chambre, très éloignée de là, à la nuit tombante, et d'aller me placer en contemplation, le front sous les frimas, les pieds dans la neige [« Les pieds dans le ruisseau, le front sous la gouttière » avait dit Jocelyn, VIII, 383] sur le quai de la rive droite en face de la noire maison [...] »².

Il paraît en effet difficile de ne pas reconnaître, dans ce passage de *Jocelyn*, la présence d'un souvenir d'amour qui se rattache à Julie Charles ; mais il semble en vérité que l'on trouve ici plutôt une preuve supplémentaire de l'identité de Lamartine et de Jocelyn qu'une indication très certaine sur la personne même de Laurence.

Charles Alexandre veut voir, en outre, dans la fin de l'Épilogue primitif de *Jocelyn* (l'assomption des deux amants au-dessus du lac) une apothéose d'Elvire. Et sans doute il y a bien une ressemblance entre les dernières lignes de *Raphaël* qui nous montrent l'âme de Julie s'élevant « étincelante et immortelle » au-dessus de la vallée d'Aix, et les derniers vers de l'Épilogue du poème où l'on voit Laurence et Jocelyn, sous l'aspect de corps glorieux, monter et se perdre, unis, dans la lumière. Mais enfin, si peu sûr que soit le paysage alpestre de *Jocelyn*, il n'est tout de même pas possible, on l'a vu, de faire du lac des Aigles le lac du Bourget ; et parce que Lamartine, écrivant *Raphaël*, reprend, à peu de choses près, une image dont il s'est servi déjà dans *Jocelyn*, ce n'est pas une raison suffisante pour conclure aussitôt que Laurence, de son vrai nom, s'appelait Julie Charles.

Le poème n'en présente pas moins, sur Laurence, un certain nombre de détails qui conviennent assez bien — il faut le reconnaître — à Madame Charles. Laurence n'a pas connu sa mère (III, 394). Madame Charles a perdu la sienne dès sa première enfance³. Laurence a vécu

Dans un manoir désert d'une aride campagne
Sur les bords orageux de la mer de Bretagne (II, 401-402).

Julie Charles, nous dit *Raphaël* (par. XXXI) a passé une partie de son enfance « chez de pauvres parents, en Bretagne »⁴.

1. Dargaud note dans son manuscrit, (pp. 66-67). « Hier j'y ai passé [devant l'Institut] avec lui [Lamartine]. Il était accablé sous le poids de ses affaires. Nous étions en 1865 et il avait soixante-quatorze ans. Tout à coup il m'a dit : « C'est là qu'en 1817 j'étais obsédé de douleurs plus nobles, et pénétré de divins bonheurs [...]. Sans aucun doute, c'est celle que j'ai le plus aimée. Je ne puis la comparer à aucune femme dans mon cœur * » (Communiqué par M. Jean des Cognets).

2. C. F. L. Ent. 19. T. IV, p. 72.

3. Marguerite-Jeanne de Bergey mourut en 1791 ; sa fille, Julie-Françoise avait sept ans.

4. C'est, plus exactement, à Chantenay, près de Nantes, que Julie vécut, sous la garde de son père, depuis son retour de Saint-Domingue, et pendant la Terreur.

Lorsque Laurence blessée, à peine convalescente, fait ses premiers pas sur le seuil de la grotte, Jocelyn se sent inondé de bonheur à soutenir les pas tremblants de cette femme appuyée à son bras :

Que j'aimais à sentir ce poids de sa faiblesse,
A porter sur mon sein ce beau corps qui s'affaïsse,
A penser que, sans moi, ses pas, ses faibles pas
N'auraient pu soutenir ce que portait mon bras ; (IV, 965-968)

il se pourrait bien que l'image de Julie fût encore là présente. « Oh ! dira *Raphaël*, qui pourrait décrire ce que j'éprouvais en sentant le poids de son corps souple mais affaïssé par la souffrance, peser délicieusement sur moi comme si elle se fût involontairement complue à sentir et à me faire sentir à moi-même que j'étais désormais la seule force, le seul appui de sa faiblesse chancelante » (par. XXXII) ; et plus loin : « Je sens encore [...] le battement d'une des tresses de ses cheveux que le vent du lac jetait contre ma figure et que mes lèvres s'efforçaient de retenir pour avoir le temps de les baiser ». N'est-ce pas déjà ce même souvenir qui avait reparu dans la Quatrième Époque de *Jocelyn* ?

[...] ses cheveux jetés par le vent sur ma peau
La faisant frissonner comme le vent fait l'eau... (IV, 1035-1036)

C'est le 6 mai 1817 que Lamartine quitta Julie Charles ; il ne devait plus la revoir. Trois jours auparavant, ils avaient fait ensemble cette promenade adorable dans les bois de Saint-Cloud, que *Raphaël* nous raconte : « Les rayons d'un printemps déjà chaud tombaient d'un ciel limpide [etc...] » (par. CXXV) ; est-ce donc par hasard que Lamartine, dès son premier manuscrit¹, data du « 6 mai » la divine journée que vivent Laurence et Jocelyn et qui marque comme le sommet de leur félicité ?

L'air tiède et parfumé d'odeurs, d'exhalaisons
Semblait tomber avec les célestes rayons (IV, 57-58)

« Ces rayons, dit *Raphaël*, ressortaient des taillis en haleines tièdes [...]. Des vols d'oiseaux se froissaient les ailes contre les branches [...] ». Et voici, dans *Jocelyn*, ces bosquets

Où les merles siffleurs, les geais, les tourterelles
En fuyant sous la feuille embarrassaient leurs ailes (IV, 87-88)

« Il y avait, poursuit *Raphaël* (par. CXXVI), une telle consonance entre notre jeunesse et cette jeunesse de l'année et du jour, une si complète harmonie entre cette lumière, cette chaleur, cette splendeur, ces silences, ces légers bruits, cette ivresse pensive de la nature et nos propres impressions, nous nous sentions si délicieusement confondus dans cet air, dans ce firmament, dans cette vie, dans cette paix de l'œuvre de Dieu autour de nous, nous nous possédions si parfaitement l'un l'autre dans cette solitude que nos pensées et nos

1. B. N. Lamartine, 14, p. 1. — La date subsista inchangée à travers les trois rédactions des manuscrits et passa dans l'édition.

sensations surabondantes mais satisfaites se suffisaient [...]. Rien de plus ne pouvait tenir dans nos cœurs [...]. Nous restâmes ainsi muets et immobiles l'un à côté de l'autre [...]». Ainsi dans *Jocelyn* :

Enfin, comme épuisés d'émotions intimes
L'un à côté de l'autre en paix nous nous assîmes
[.....]

Nos cœurs étaient muets à force d'être pleins (IV, 151-152 et 161)

« [...] Quand je relevai ma tête [...] elle me regarda ; et sans pouvoir me dire une parole, elle fondit tout à coup en pleurs [...] » (*Raphaël, ibid.*).

Quand, levant par hasard un regard sur Laurence,
Je vis son front rougi et ses lèvres trembler
Et deux gouttes de pleurs entre ses cils rouler (IV, 168-170)

« De quoi pleurez-vous, lui dis-je ? » (*Raphaël, Ibid.*). La question est la même que pose Jocelyn à Laurence ; et ce que répond Laurence est ce qu'avait répondu Julie Charles : « — C'est trop pour une nature mortelle [...] qui, n'ayant plus même un cri dans la poitrine [...], pleure de ne pouvoir assez remercier [...] » (*Raphaël. Ibid.*).

Mon âme cherche en vain des mots pour se répandre ;
Elle voudrait créer une langue de feu
Pour crier de bonheur vers la nature et Dieu (IV, 176-178)

Oui, on peut croire, il me semble, sans témérité, que dans ce fragment du poème, le souvenir de Julie Charles visitait l'esprit du poète et qu'il retrouvait alors en pensée, comme il le dira dans *Raphaël* (par. XLVII) « ce vertige continu d'une âme qu'un premier amour soulève de la terre ».

M. Léon Séché¹ estime que l'« admirable vers de *Jocelyn* »

Elle fait croire au ciel et ne croit pas à Dieu (VIII, 258)

a été fait « pour elle », — pour Julie Charles, c'est-à-dire : en pensant à elle. C'est fort possible. *Raphaël* raconte tout au long les efforts du jeune homme pour donner à Julie la foi ; mais *Raphaël*, on ne l'ignore pas, réclame souvent d'être contrôlé, rectifié. Il peut paraître en effet difficile d'admettre que Madame Charles, fort liée avec M. de Bonald, ait été un esprit fort ; par ailleurs, les quelques lettres d'elle que M. Doumic a révélées en 1905² ne nous la montrent pas si éloignée des choses de Dieu. Lorsqu'elle retrouve à Paris celui qu'elle aime, son premier mot est pour bénir la Providence, et son « premier besoin »

1. Cf. L. C., 25 mars 1905. M. Léon Séché y déclare, à propos de *Raphaël* : « Je ne crois pas à la scène du naufrage sur le lac ; elle me rappelle trop celle de l'évanouissement de Laurence dans *Jocelyn* ». La lettre écrite par Lamartine à Vignet le 12 octobre 1816 prouve bien que la « scène du naufrage », dramatisée peut-être quelque peu par Lamartine en 1847, repose sur un fait authentique. Mais la scène de *Jocelyn* qui nous montre Laurence évanouie, sanglante, dans la neige, n'offre pas une bien frappante ressemblance avec l'incident du demi-naufrage de Julie Charles sur le lac du Bourget. Tout au plus, voit-on, de part et d'autre, un jeune homme anxieux penché sur une femme inerte et cherchant à la ranimer.

2. R. D. M., 1^{er} février 1905.

est « de [se] jeter à genoux et d'adorer avec larmes cette suprême Bonté qui [lui] a rendu Alphonse » ... Mais dans une lettre que Vignet adresse à Lamartine le 13 octobre 1817, nous lisons ceci : « Si tu aimes ta pauvre Julie, il faut la ramener à Dieu »¹. Vignet avait vu Julie Charles ; il la connaissait ; il avait vécu à Aix, en même temps qu'elle et Lamartine, deux semaines durant. Il est donc fort probable que les pieuses formules qu'on peut lire dans les lettres d'« Elvire » doivent être attribuées à une mode épistolaire et à des conventions verbales plutôt qu'à la chaleur d'une foi profonde. Et je serais assez disposé à croire que c'était bien à Julie Charles et à lui-même que songeait le poète lorsqu'il mettait sur les lèvres de Laurence expirante ces mots par lesquels elle désigne Jocelyn :

Le seul être ici-bas qui m'ait fait croire en [Dieu] (IX, 1288).

Que pour décrire Jocelyn priant et pleurant sur la tombe de Laurence, Lamartine se soit souvenu de sa propre visite à la tombe de Julie, telle qu'il en relatera les détails en 1857 dans un Entretien de son *Cours Familier de Littérature*², l'hypothèse n'est pas insoutenable, sans qu'on puisse cependant se risquer à la donner comme très probable. Mais le cruel retour de Jocelyn, après la mort de Laurence, à la Grotte des Aigles, ce pèlerinage déchirant qu'il veut faire à ces beaux lieux qui furent témoins de son amour et que voilà, maintenant, à tout jamais déserts, sans doute n'est-ce là que la transposition du pèlerinage que fit Lamartine, le 16 octobre 1818, à cet arbre du bois de Saint-Cloud au pied duquel Julie s'était assise à côté de lui. Il était retourné aussi, en août 1817, sur la rive d'Hautecombe³ ; il avait revu cette pauvre cabane où, le 10 octobre 1816, il avait porté dans ses bras Julie Charles évanouie ; c'était là qu'était née leur tendresse. Il était entré dans cette mesure « comme on entre dans un sanctuaire où dans un sépulcre »... Ainsi Jocelyn pénétrant dans la grotte :

J'entrai sans respirer dans la grotte déserte (IX, 1449)

Tout avait changé, nous dit *Raphaël*, dans cet abri misérable, et pourtant sans prix. « Je pouvais à peine reconnaître la place où je m'étais agenouillé pendant cette terrible et délicieuse nuit » (*Raphaël*, par. CXXXVI). Et Jocelyn :

Dans ce séjour de paix, d'amour, d'affection
Tout n'était que ruine et profanation (IX, 1471-1472)

... « Un oiseau de nuit [...] s'échappa en jetant un cri par le châssis ouvert sur le verger ».

Voilà tout de même réunie une petite gerbe de preuves, ou, si l'on veut, de

1. Lettre p. p. C. Latreille, L. C., 10 mai 1922.

2. C. F. L. Entr. 19. T. IV, pp. 73-74.

3. L'authenticité de ce retour de Lamartine, seul, à Hautecombe, relaté dans *Raphaël*, est attestée par les notes qu'on peut lire sur le petit carnet rouge donné par Julie Charles à Lamartine le 6 mai 1816, et qui est actuellement entre les mains de Madame Troisier-Ollivier (Cf. G. Lanson, Éd. critique des *Méditations*. T. I, p. 131).

vraisemblances seulement, à l'usage de ceux qui tiennent, comme Léon Séché, que « Julie a posé le personnage de Laurence ».

Sous cette forme absolue, je suis loin de croire néanmoins qu'on puisse souscrire à une telle opinion. Certainement, Lamartine, en écrivant *Jocelyn*, a songé plus d'une fois à l'« Elvire » disparue, et quelque chose de Madame Charles se retrouve, par moment, dans Laurence. A Aix, en 1816, en 1817 aussi peut-être, il s'était abandonné à ce rêve impossible de vivre avec elle, dans une solitude alpestre, comme il y fera vivre, plus tard, ses amants de la Grotte des Aigles. « Nous nous disions combien seraient heureux deux êtres relégués par hasard dans une de ces masures désertes formées de quelques troncs d'arbre et de quelques planches, à la proximité des étoiles, au murmure des vents dans les sapins, au frisson des glaciers et des neiges [...] » (*Raphaël*, XL) ¹. *Jocelyn* supposera réalisé ce fougueux désir d'autrefois. Mais enfin Laurence est presque une enfant ; elle a seize ans ², et Madame Charles en avait trente-deux lorsqu'en 1816 Lamartine la rencontra ; et Laurence a des cheveux blonds ³, tandis que les cheveux de Julie étaient noirs ⁴...

C'est qu'un autre visage, — celui d'une morte également — transparait sur les traits un peu indécis de Laurence : le visage de la petite Julia.

Julia de Lamartine, qui n'avait, lorsqu'elle expira, que dix ans et demi, était une enfant d'une surprenante précocité physique et morale. « Elle avait seize ans en tout », écrira Lamartine à Virieu, le 20 décembre 1832 ; dans une autre lettre (8 janvier 1833), il lui dira même qu'elle avait « un esprit et une âme développés comme à vingt ans » ⁵. A elle sont ces boucles blondes qu'on voit à Laurence ; n'avons-nous pas reconnu, aussi, dans un précédent chapitre ⁶, que le souvenir de cette merveilleuse excursion faite par Lamartine avec sa fille, sur la colline de San Dimitri, le 12 novembre 1832, est à la source de ce grand flot de vers dont la nappe s'étend au début de la Quatrième Époque de *Jocelyn* ?

Et sans doute, en ce même endroit du poème, la pensée de Lamartine se reporte aussi à Julie Charles et à la dernière promenade qu'il fit avec elle dans le renouveau du printemps ; mais les images se superposent, et volontairement s'enchevêtrent, de ces deux promenades, l'une déjà bien lointaine, l'autre, hélas, récente encore, mais si tragiquement semblables en ce qu'elles furent toutes deux, sans que Lamartine ait pu le savoir au moment où il en goûtait le bonheur, des promenades ultimes, des promenades d'adieu ; c'est

1. Le 29 août 1817, « assis sur le rocher à la fontaine intermittente [...] à pic sur le lac », Lamartine a noté sur le carnet rouge : « Séjour à choisir si... » ; et la phrase commencée reste en suspens.

2. Cf. *Jocelyn*, III, 395.

3. Cf. *Jocelyn*, III, 741.

4. Cf. *Raphaël*, par. XIX.

5. Julia donnait en effet à ceux qui la voyaient l'impression qu'elle n'était plus une petite enfant. Dans ses *Souvenirs de ma jeunesse* (1872, p. 127), Louis de Carné écrit : « Quelques jours après son élection à l'Académie, je rencontrai pour la première fois M. de Lamartine chez la marquise de Raigecourt » ; et il ajoute que le poète était accompagné de « sa fille adolescente ».

6. Cf. *supra*, pp. 317-318.

dans l'éblouissement du soleil, et parmi la joie de la terre qu'une dernière fois il avait revu, seules près de lui, l'une puis l'autre de ces créatures bien-aimées que la mort s'apprêtait à lui prendre, et qui avaient porté le même nom¹. Et comme on voit Laurence, dans le poème, enivrée de tant de splendeurs et comme étouffée de ravissement, ainsi la petite Julia restait, devant le prodigieux vallon de San Dimitri « tout émue, toute rayonnante, toute tremblante de saisissement et de volupté intérieure ». Jocelyn, qui est l'aîné de Laurence, et son guide, profite de cet étonnant spectacle pour élever vers Dieu l'âme de cet enfant ; il faut dire *cet* enfant encore, car Laurence, pour lui, à cette date, n'est qu'un compagnon plus frère, mais du même sexe que lui ; ce qui surgira plus tard, le trouble des sens, la fumée du désir, est, à ce moment encore, divinement absent entre eux. Plus encore qu'aux heures vécues sous le grand arbre de Saint-Cloud auprès d'une femme convoitée autant que chérie, c'est bien, soyons-en sûr, à la journée de San Dimitri que songeait le poète, dans ces vers où tout n'est que pureté.

O Dieu ! que la source est immense

D'où coule tant de vie [etc.....] (IV, 323 sqq.)

Chaque strophe ramène le nom du Seigneur, que Jocelyn explique à Laurence. Ainsi, dit le père de Julia, « j'ai jamais à graver de tels spectacles dans son imagination d'enfant. Dieu s'y peint mieux que dans les lignes d'un catéchisme [...] ; la souveraine beauté, l'immense bonté d'une nature accomplie le révèlent tel qu'il est [...] »².

Lorsque Lamartine commençait, en novembre 1831, son « *Journal du Curé de **** », je ne pense pas qu'il ait nullement songé à donner l'héroïne du livre la ressemblance de Julia ; mais vient le 7 décembre 1832 ; la courbe du poème s'infléchit et Laurence que l'on ne devait point voir mourir suivra dans la mort cette petite fille dont elle va un moment emprunter les traits.

7 décembre ; cette date affreuse, Lamartine l'incorpore à son poème. Sur l'album où il jette ses vers, à côté du chiffre qu'il vient d'écrire : 7 décembre 1793, il ajoute « *ne pas changer cette date* »³. Là se place la scène où Jocelyn, fou d'angoisse, se penche sur Laurence exsangue, une plaie au flanc. C'est la date du « jour fatal » (IV, 598) qui coupe en deux le destin de Lamartine ; c'est à ce jour que s'est ouvert « le gouffre » (IV, 596).

Marquons l'heure où, du haut de ma félicité,

Dans l'abîme sans fond Dieu m'a précipité⁴ (IV, 599-600).

Il est, dans cette Quatrième Époque du poème, un groupe de vingt-quatre vers (987-1007) qui pourraient être détachés du texte et dont chaque mot

1. Cf. Henri Guillemin. « La troisième Elvire ». — M. F., 1^{er} août 1934.

2. *Voyage en Orient* dans Lamartine. O. C., 1863. T. VII, p. 80.

3. B. N. Lamartine, 14, p. 51.

4. Ce jour de mort avait l'éclat d'un jour de fête (IV, 595)

dit le poème. Ce n'est point un « jour de mort », car Laurence ne meurt pas. Mais le souvenir du 7 décembre 1832 est si fort qu'il entraîne la plume du poète. — Peut-être, vraiment, le 7 décembre 1832 fut-il à Beyrouth un jour d'éclatant soleil.

s'applique à Julia. Résurrection amère, et quand même douce au cœur de Lamartine, de ces dernières nuits

Ces longues nuits de veille autour de cette couche
qu'il passa, au chevet de son enfant, « à compter

En tremblant les souffles de sa bouche
Les battements du poulx soulevé par le cœur,
A promener ma main sur son front en sueur,
A retourner son corps alanguï par la fièvre

Rappelons-nous ce texte pathétique¹, aujourd'hui conservé à Saint-Point, sur les derniers moments de Julia : « J'avais passé les deux nuits précédentes à lui raconter des histoires dont elle était insatiable et qui la calmaient et l'empêchaient de se plaindre [...]. J'avais sa tête dans mon bras ». Je venais, dira Jocelyn,

Mon coude au bord du lit, tout près d'elle appuyé,
Pour l'assoupir un peu chercher dans ma mémoire

quelque belle histoire « touchante ». Et Laurence, comme avait fait Julia, se prenant tout entière au récit qui lui était fait, souriait ou versait une larme,

Tandis que je roulais, comme sur des fuseaux
Ses cheveux sous mes doigts en moelleux écheveaux

Ailleurs encore, vers la fin de la Troisième Époque, seize vers appartiennent aussi, sans qu'on en puisse douter, au souvenir de l'enfant morte. Ce sont les vers 841-858, ceux-là même que Lamartine, en février 1834, transcrivit, inédits encore, sur l'album de Madame de Vigny :

La nuit, quand par hasard je m'éveille et je pense, [etc...]

vers admirables, si poignants, d'une telle et si simple grandeur ! Le père se réveille dans la nuit ; il écoute son enfant dormir, prêtant l'oreille à ce souffle égal, paisible, confiant ; toute son âme s'élance vers Dieu :

Je bénis Dieu tout bas de m'avoir accordé
Cet ange que je garde et dont je suis gardé !²

Jocelyn dit de Laurence : elle est

Comme un miroir vivant de ma propre figure (III, 628)

1. Cf. *supra*, p. 27.

2. Dans *Gethsémani* (ou la mort de Julie), qui doit dater d'avril 1833, Lamartine écrit encore

C'était [.....]
Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche (v. 78)

Parlant de ces « trois doubles nuits d'horreur et d'insomnie », Jocelyn dit lui-même : j'ai connu « mon Gethsémani ». (V, 774-775).

De Julia, Lamartine écrit dans *Gethsémani* : « C'était

Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image ¹ (III 161)

C'est bien à Julia encore qu'il pense en décrivant l'ivresse qu'éprouvait Jocelyn à voir près de lui s'épanouir, se former l'âme de cette Laurence en qui il lui semblait se reconnaître... Comme tout s'explique mieux dans ces vers lorsqu'on se persuade qu'il ne s'agit en vérité que de Lamartine évoquant son propre bonheur devant Julia grandissante !

Ah ! c'est assez pour moi de lire dans [ce] cœur
[.....]
Dans chaque impression que chaque heure y fait naître,
D'étudier son âme et de m'y reconnaître,
Moi tout entier, mais moi plus jeune [...] (IV, 415 sqq.)

Enfin ², c'est en novembre (le 4 novembre 1833) qu'eut lieu, à Saint-Point, l'ensevelissement de Julia de Lamartine ; en novembre aussi se place dans le poème la sépulture de Laurence. Et si peut-être, comme nous l'avons dit, le souvenir déjà lointain, de cette visite que fit le poète à la tombe de Julie Charles se retrouve dans les vers de la Neuvième Époque où l'on voit Jocelyn sur la tombe de Laurence, sans doute, et plus fortement encore le souvenir des heures funèbres passées par Lamartine, seul à Saint-Point, sur le caveau où dormaient sa mère, et maintenant Julia, s'est-il imposé à lui, moins pour l'inspirer d'ailleurs, que pour étouffer sa voix, l'étrangler, arrêter sa plume,

Oh ! ce qui se passa dans ces veilles de deuil ³
Entre cette âme et moi couché sur ce cercueil
[.....]
Si ma main le pouvait, je ne l'écrirais pas ! (IX, 1403 sqq.)

*
* *

1. Cf. également *Jocelyn*, III, 62-64.

Je sens que je pourrais, dans cet autre moi-même
[.....]
Au miroir de mon cœur m'embrasser à mon tour

et plus loin (*Ibid.*, 485-486 et 491).

Dans cet autre soi-même où tout va retentir
On se regarde vivre, on s'écoute sentir
[.....]
Dans sa vivante image on trouve son emblème

2. Cette biche, aussi, qu'adopte Laurence et qu'on voit sans cesse auprès d'elle (III, 591 sqq.) n'est-elle pas là en souvenir de la levrette qu'aimait Julia ou de cette chèvre blanche avec laquelle elle jouait à Saint-Point, en septembre 1831 (Cf. des Cognets, *op. cit.*, p. 185).

3. Notons ce pluriel : « Ces veilles » qui ne s'explique pas dans le texte du poème, puisque Jocelyn demeure seulement une journée, — du matin au soir — sur la tombe de Laurence. Au contraire, Lamartine passa plusieurs jours et plusieurs nuits, de Marseille à Lyon, de Mâcon à Saint-Point, seul en présence du cercueil où dormait sa fille.

Laurence, figure complexe, imparfaitement discernable et qui nous demeure un peu mystérieuse... D'où lui viennent ses yeux noirs ? (III, 734). Faudrait-il penser à la Napolitaine, qui fut la première « Elvire » ? Son image a reparu dans l'âme du poète peu de temps avant qu'il commençât *Jocelyn*. Pourquoi a-t-il songé à elle à l'automne de 1829 (*Novissima Verba*), au printemps de 1830 (*Premier Regret*) ? Elle avait seize ans, elle aussi, comme Laurence, s'il faut en croire le *Premier Regret*, et ses yeux étaient « de cette couleur indécise entre le noir foncé et le bleu de mer »¹.

Dans ce *Jocelyn* où le poète semble avoir voulu faire revivre toutes les délices de sa jeunesse, peut-être a-t-il voulu faire place aussi à cette « apparition matinale et céleste »², à cette Antoniella déjà transfigurée ? A relire les *Novissima Verba* et les strophes du *Premier Regret* on découvre des mots, des vers, qu'on pourrait transporter tels quels dans *Jocelyn*, appliquer sans effort à Laurence : « cet être, ombre du mien », désigne, dans les *Novissima Verba* (vers 579) l'enfant éblouie de Sorrente ; pareillement, Jocelyn compare Laurence à l'« ombre » (III, 441) qui s'attache à son corps et s'écrie :

Au cœur de cet enfant j'ai reconnu le mien (III 454)

Voici, dans le *Premier Regret*, ces mots de la jeune amoureuse :

Car je ne comprends pas le ciel même sans toi (vers 91)

Et Laurence, évoquant l'image de son amant, s'écrie : Cette image « est si belle

Que je ne comprends pas le ciel même sans elle ! »³ (IX, 1230)

Ces vers charmants :

Mon image en son cœur se grava la première
[.....]
Elle me confondait avec sa propre vie,
Voyait tout dans mon âme [.....]
Avant moi cette vie était sans souvenir

ne croirait-on pas les trouver sur les lèvres de Jocelyn parlant de Laurence ? Ils viennent encore du *Premier Regret* (vers 72 sqq).

Comme Laurence et son ami vont contempler en frémissant le printemps sur le Val des Aigles, ainsi Lamartine et la Procitane se sont grisés

Des chants confus d'oiseaux et des roucoulements,
Des cliquetis d'insecte ou des bourdonnements,
Mille bruits dont partout la solitude est pleine
[.....]
Témoignages de vie et de félicité
Qui disaient : « Tout est vie, amour et volupté ! »⁴.

1. *Confidences*, VII, XII.

2. *Novissima Verba*, v. 606.

3. Texte de la troisième édition « revue et corrigée » (sept. 1836).

4. *Novissima Verba*, vers 551-556.

Tout ce long fragment des *Novissima Verba*, on dirait une première esquisse des splendeurs de la Quatrième Époque de *Jocelyn*

Et le jour se levait aussi sur notre cœur
Long, serein, rayonnant, tout lumière et chaleur
[.....]
Et nos cœurs embrasés en soupirs s'exhalaient¹.

Quand Jocelyn abandonne Laurence, elle sent sa raison se perdre ; elle croit mourir (V, 549 sqq.). Et déjà, dans le *Premier Regret*,

Ainsi, quand je partis, tout tremble dans cette âme (vers 112)

Si je comprends bien une allusion, assez obscure, du *Nouveau Voyage en Orient*, Lamartine, au mois d'avril 1812, passant au bord du Léman, pour aller de Sion à Genève, laissa aller sa songerie vers la Napolitaine dont l'image demeurait en lui ; et dans un retour de désir ou de tendresse, il se plut à imaginer le bonheur de passer avec elle des mois de solitude et d'amour dans « un chalet de sapin à balustre rustique et à fenêtre étroite dont la vitre étincelait au soleil levant, enfoui dans une lisière de sapins, au dernier étage habitable des montagnes de Vevey [...] inaccessible aux pas, et plongeant de haut sur les villages et sur les lacs »². C'était déjà le rêve inouï du Val des Aigles, avec, en place de Laurence, avant Julie Charles, la cigarière Antoniella.

La Procitane, Julie Charles, Julia, est-ce tout ? Qui pourrait le dire ?... Laurence n'était pas encore entrée en scène, dans le poème, quand Lamartine rencontra, sur la route de Jérusalem, Mademoiselle Malagamba, avec ses « longs cheveux d'un blond foncé et légèrement dorés » ; et le poète de noter : « Je la grave dans mon souvenir pour la peindre plus tard, comme le type de la beauté et de l'amour purs, dans le poème où je veux consacrer mes impressions »³. Est-ce là une phrase jetée en passant, oubliée sitôt que dite ? Devons-nous au contraire la prendre au sérieux tout à fait, l'enchâsser, lui conférer la valeur d'un document d'importance ? Que croire ? J'avoue ma circonspection tout de même. Cette bouche d'or est si prodigue...

1. *Ibid.*, vers 543-544 et 595.

2. Le texte du *Nouveau voyage en Orient* (O. C., 1863. T. XXXIII, pp. 84-85) est loin d'être clair. Lamartine (pour une fois) assigne une date à ce rêve qu'il fit un jour. C'était, dit-il, « en 1816 » et il portait alors « dans [son] cœur une image de jeune fille absente et adorée ». — En 1816, il n'alla point en Suisse ; il avait vécu sur les bords du Léman quelques semaines en 1815, à Narnier, mais il avait près de lui Geneviève Fabre. Il ne revit pas le lac de Genève avant 1820. — Si l'on se souvient au contraire qu'il longea, seul, en avril 1812, toute la côte nord du Léman, le texte du *Nouveau Voyage en Orient* s'éclaire et la « jeune fille absente » pourrait bien être la Procitane.

3. *Voyage en Orient*. Dans Lamartine O. C., 1842. T. VI, p. 356. — Le passage consacré à M^{lle} Malagamba dans le *Voyage en Orient* ne figure pas dans les manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale, Delarivière, qui accompagna Lamartine à Jérusalem, ne parle point, dans son *Voyage*, de l'éblouissante jeune personne. M. J. des Cognets en conclut, un peu vite, que M^{lle} Malagamba « n'est qu'une incarnation orientale de la muse » (*op. cit.*, p. 226). M^{lle} Malagamba a parfaitement existé. M. Fleuriot de Langle a trouvé, dans les papiers du poète breton Turquety, des notes concernant le trappiste Géraumb que Lamartine avait rencontré en Orient. Or Géraumb a vu M^{lle} Malagamba ; il la tenait même pour parfaitement laide. Un autre voyageur d'Orient, le peintre Doussault était d'ailleurs du même avis (Cf. Fleuriot de Langle. « Lamartine et Géraumb, pèlerins d'Orient ». *Figaro*, 22 avril 1933).

Ch. de Pomairols¹ note avec sagacité qu'une sorte de parenté, vague mais certaine, se révèle entre Laurence, dans *Jocelyn*, Lakmi, dans la *Chute d'un ange*, et Régina dans les *Nouvelles Confidences*, trois femmes « chez qui l'amour est violent, exigeant, presque tragique ». Et il est bien vrai que le tendre Jocelyn parfois s'épouvante de ce qu'il découvre dans Laurence :

Du cœur de cet enfant quel sombre éclair a lui !

Dans cette âme qu'il croyait bien connaître, quelles profondeurs étranges et menaçantes ! (Cf. IV, 529-542). Le souvenir de Léna de Larche — prototype de Régina — aurait-il jeté quelque trouble lueur sur ce visage qui semblait si pur² ?

*
* *

Il est malaisé de conclure. Si Jocelyn est surtout Lamartine, on ne découvre point clairement qui surtout rappelle Laurence ; figure plus floue, obtenue, si l'on ose dire, par des « surimpressions » multiples, image composite et volontairement telle ; image de rêve. En elle, Lamartine a voulu rassembler des traits diversement chéris ; peut-être aussi, aux souvenirs, joindre des éléments tout imaginaires, afin de former la femme — ou la sylphide — qu'il n'avait pas cessé d'évoquer en songe.

1. Ch. de Pomairols, *Lamartine*, 1889, p. 259.

2. Cf. H. Guillemin et G. Roth. « Lamartine et Madame de Larche », *Grande Revue*, octobre 1933. — Et Geneviève Fabre n'est-elle pas, elle aussi, vaguement présente dans *Jocelyn* ? Comme Laurence et Jocelyn ne doivent de s'être rencontrés qu'aux malheurs qui s'abattent sur la France — et leur bonheur ne dure qu'autant que la Terreur —, ainsi Lamartine, en fuite devant Napoléon, n'a dû qu'au retour de l'Usurpateur et aux Cent Jours la rencontre qu'il a faite de la batelière de Narnier et ces heures douces, avec elle, au bord d'un lac, tandis que tonnait le canon de Waterloo.

CHAPITRE II

LES SOUVENIRS LIVRESQUES

Avons-nous tort de chercher dans *Jocelyn* des souvenirs livresques ? Lamartine n'est-il pas, avant tout, spontanéité, ou même ignorance ? C'est là l'image traditionnelle que l'on se forme de son talent¹. « Sa ressource surabondante est en lui, écrit Sainte-Beuve² ; il ne veut que ce qui lui demeure facile et toujours présent [...]. Si tous les livres avaient péri il y a quinze ans, Lamartine ne serait pas moins grand ». Et si Béranger constate que la grande poésie narrative qu'inaugure en France *Jocelyn* est « depuis longtemps » connue en Allemagne et en Angleterre, il ajoute aussitôt : « Ce n'est pas par imitation qu'il [Lamartine] l'a trouvée ; il est trop dédaigneux d'autrui pour cela »³.

Les ignorances de Lamartine, certes on en connaît d'assez beaux exemples : c'est Socrate donné, dans la préface de *Geneviève*, pour le commentateur de Platon, c'est La Bruyère tenu pour un précurseur de Molière⁴, c'est Madame de La Fayette comptée parmi les « romanciers des aventures fabuleuses », c'est Pascal devenu l'auteur de ce « blasphème inintelligent » qui fait le poète « aussi méprisable qu'un joueur de boules »⁵. Moins imprudent, Lamartine avouera, dans son extrême vieillesse que, jusqu'alors il n'a connu Montesquieu « que de nom »⁶ ; il a ignoré les *Nuits* de Musset jusqu'en 1857 et quand il prétendra, en 1864⁷ que toute sa vie il a vécu loin du « demi-monde littéraire » et qu'en 1833 il ne connaissait « que les noms classiques de notre littérature, et encore très peu, excepté Hugo, Sainte-Beuve, Chateaubriand, La Mennais, Nodier », il dira bien en effet à peu près la vérité.

Traitant en quelques mots des influences littéraires que Lamartine a pu subir, P.-M. Masson, en 1906, croit pouvoir légitimement nous mettre en garde contre la tentation d'« exagérer celles de la littérature contemporaine », car, ajoute-t-il, « nul plus que Lamartine ne fut détaché de son milieu littéraire ».⁸ — Et je sais bien aussi que Lamartine a maintes fois blâmé les imita-

1. Ainsi Gustave Planche dans son article du 1^{er} mars 1834 (R. D. M.) parle de la « spontanéité permanente » de Lamartine et de son « ignorance naïve et résolue ».

2. R. D. M., 1^{er} octobre 1832.

3. *Correspondance* de Béranger, 1860. T. II, p. 134. Lettre à Fortoul, 6 avril 1836.

4. Cf. *Le Civilisateur*. Étude sur Bossuet, dans Lamartine O. C., 1863. T. XXXVI, p. 239.

5. C. F. L. Ent. 4. T. I, p. 267. Voici encore une belle imprudence du poète, relevée par A. Counson (R. H. L., 1905. « Dante et les romantiques français ») : « On pressent Pétrarque et Abailard dans le poète toscan ».

6. C. F. L. Ent. 158 (février 1869). T. XXVII, p. 88.

7. C. F. L. Ent. 101. T. XVII.

8. P.-M. Masson, « La poésie de Lamartine et son principe d'évolution ». *Revue de Fribourg*, octobre 1906.

teurs, condamné l'imitation. « Étudiez tout, n'imitiez rien » recommande-t-il à Latour, le 21 mars 1829 ; « Écrivez comme vous voudrez, avait-il conseillé déjà à Manzoni, deux ans plus tôt, mais dédaignez d'imiter personne »¹. Il loue *Télémaque*, mais regrette de n'y voir « qu'une copie de l'antiquité » ; « on y sent, déclare-t-il, l'imitation sublime, mais l'imitation à toutes les lignes »². A propos de Vigny, il notera encore : « la nature un peu féminine de son talent le portait naturellement à l'imitation » et, en 1864, il appellera André Chénier, assez bizarrement du reste, « un pastiche du grec plutôt qu'un français » ; or, assurait-il à ce propos, « je fais bien peu de cas des copistes »³.

Pourtant, Lamartine fut un grand lecteur, un terrible consommateur de livres. Il « avait beaucoup lu, nous dit Legouvé, qui l'a bien connu, — mais au hasard, sans méthode, par caprice [...]. Il dévorait les livres, les devinait, se les assimilait, les transfigurait et passait »⁴. — « Je ne vivais qu'un livre à la main », avoue Lamartine lui-même, évoquant sa jeunesse⁵ ; « Jamais homme, écrit-il encore, n'a autant lu et relu que moi, non seulement en ce temps-là, mais jusqu'aujourd'hui [1863]. J'ai été, et je suis encore l'éponge qui a bu et rendu toute l'encre versée dans le monde par les écrivains de tous genres, de tous siècles, de tous pays »⁶.

Déjà, dans l'Introduction de son admirable édition des *Méditations*, Gustave Lanson a dressé la liste, qui n'est pas courte, des livres qu'a lus Lamartine, et dont il parle dans sa correspondance, entre 1808 et 1819 (encore faut-il se souvenir, note fort justement G. Lanson que Lamartine « ne mentionne pas sans doute tout ce qu'il lit et que toutes ses lettres n'ont pas été conservées »⁷). Après 1819, Lamartine assurément ne cesse pas de lire ou de feuilleter ouvrages sur ouvrages, mais sa correspondance est moins riche, sur ce point, en indications ; c'est qu'il ne lit plus comme au temps de son adolescence, avec le dessein de s'instruire, d'apprendre son métier de poète ; il a beaucoup travaillé, traduisant, imitant, faisant, comme on dit, ses gammes. Maintenant, et dès qu'ont paru les *Méditations*, il sait qu'il tient sa manière propre, et il lit pour se divertir, surtout ; il s'instruit tout de même, mais au jour le jour et à la volée. Le bagage sur lequel il vivra, c'est avant 1820 qu'il se l'est constitué. Ses lectures nouvelles n'y ajouteront que peu de chose, — sauf au déclin de sa vie, lorsque, pour son *Cours Familier de Littérature*, il lui faudra, selon sa propre expression, « refaire ses études ».

Glanons tout de même, dans ses lettres, entre les *Méditations* et *Jocelyn*, les titres de livres qui, de-ci de-là apparaissent. En 1824, il lit l'*Ourika* de Madame de Duras, l'*École des vieillards* et les troisièmes *Messéniennes* de Delavigne ; en 1826, *Cinq Mars*, la correspondance de Bernardin de Saint-Pierre, et *Bug-*

1. Lettre à Manzoni du 29 octobre 1827. *Carteggio* IV (1921) II, 351.

2. Cf. *Le Civilisateur*. Étude sur Fénelon, dans Lamartine O. C., 1863. T. XXXVI, p. 275.

3. C. F. L. Entr. 101. T. XVII, p. 396.

4. Legouvé. *Soixante ans de souvenirs*. T. IV, p. 213.

5. C. F. L., T. I, p. 64.

6. *Mémoires Politiques* dans Lamartine O. C., 1863. T. XXXVII, p. 77.

7. G. Lanson, Ed. crit. des *Méditations*. T. I, p. XIV.

*Jargal*¹ ; en 1829, les *Pensées* de Jean-Paul et les *Pensées et poésies* de Joseph Delorme ; à la fin de décembre 1829, on le voit plongé dans « de vieilles gazettes de 93 » ; le 20 janvier 1830, il demande à Delphine Gay de lui faire parvenir les lettres de Custine et « les deux derniers volumes de Bourienne » ; en juin, il lit les *Consolations* de Sainte-Beuve ; le 18 décembre, il prie Aimé Martin de lui envoyer les *Contes d'Hoffmann* ; le 31, il lui réclame les *Mémoires* de Byron. En janvier et février 1831, il dévore, à Montculot, des romans de Cooper ; le 1^{er} juillet il félicite Victor Hugo de son *Notre-Dame de Paris*. Le 24 mars 1832, Vigny lui envoie *Stello* ; à son retour d'Orient, en octobre 1833, il trouve sur sa table la *Vie Intime* de Latour² ; en 1834, il lit les *Paroles d'un Croyant* ; en 1835, Guisruff, de Carné, et Tallemant des Réaux. Il est abonné à la *Revue de Paris*, à la *Revue Européenne*, et, depuis octobre 1833, aux *Débats* et à la *Revue des Deux Mondes*³.

Et il a relu la Bible, à mesure que Genoude publiait les tomes de sa traduction ; en février 1822, il a demandé à Virieu « un bon Dante et quelque bon Virgile ou Horace latin » ; en février 1824, à Madame de Barol, un « Ariosto, jolie édition » ; il a relu le *Phédon*, dans la traduction Cousin, en février 1823 ; en avril 1824, il relit Homère ; en juillet 1824 il a emporté un Pétrarque à Schinznach ; en 1829, il a relu Pope et Virgile.

Fait-il fi, vraiment, autant qu'il le dit, de l'imitation directe, des souvenirs qu'il a gardés de telle ou telle page ? Dès 1820, la critique (Féletz dans les *Débats*, Loyson dans le *Lycée Français*, Thiessé dans la *Revue Encyclopédique*) a cru déceler dans les *Méditations* un bien grand nombre de « réminiscences » et de « larcins mal déguisés ». « *Le Papillon* » n'est rien autre qu'une traduction de l'Italien ; et de même « *Le Retour* »⁴ ; mais ce sont là, dira-t-on, jeux sans conséquence, amusements de versificateur ; pour ses œuvres capitales, Lamartine dédaigne d'imiter rien. Est-ce tout à fait sûr ? Il est, au bas d'une page, sur un des albums où Lamartine jeta le plan en prose et les vers de sa *Chute d'un ange*, une note qui surprend et donne à penser. Lamartine vient d'établir le schéma du récit dramatique qu'il se propose de développer dans les premiers chants de son poème ; et il inscrit : « *Relire ici, dans les Poésies Serviennes, p. 235, 1^{er} vol. l'aventure de Stojan Jankowitch* »⁵. Ce n'est qu'un détail, mais il ne laisse pas, semble-t-il, d'être instructif. Nous nous garderons d'en conclure que Lamartine a coutume, lorsqu'il compose, de s'entourer d'ouvrages utiles où puiser, à mesure, des inspirations ; nous serons néanmoins plus prudents à l'égard de la tradition presque légendaire d'un Lamartine poète tout original et qui jamais ne demande rien aux souvenirs de ses lectures.

*
* *

1. Cf. *Correspondance* de Victor Hugo, 1898. T. I.

2. Cf. lettre à Latour, p. p. C. Latreille. L. C. 25 juin 1926.

3. Cf. lettre à Aimé Martin, p. p. L. Barthou, R. P. 1^{er} novembre 1925.

4. C'est la très courte pièce, traduite de Pétrarque, que Lamartine publia en 1825 avec ses *Trois Épîtres* chez U. Canel, et dont le brouillon figure sur le petit Pétrarque aujourd'hui conservé au Musée Carnavalet.

5. B. N. Lamartine 22, p. 11.

I

JOCELYN et les Thèmes Poétiques du XVIII^me Siècle

Delille, Parny n'étaient point des vieillards lorsque Lamartine vint au monde. Vingt ans plus tard, pour le jeune Lamartine qui déjà écrit force vers, ces noms illustres sont des noms de contemporains.

L'auteur de *Jocelyn* est né au XVIII^e siècle. Ses « modèles » — le mot est de lui — ses premiers maîtres à rimer, (à penser, aussi) il nous les nomme sans en faire mystère ; ce sont « Voltaire, Dorat, Parny, Delille, Fontanes, La Harpe, Boufflers »¹ ; *La Henriade* le « ravissait », nous dit-il encore en parlant de ses lectures d'enfance² et il désigne aussi Bertin parmi ceux dont il lut et relut les œuvres³.

Il écrit en 1810 (28 mars) :

Si je vois Parny sur ma table,
Je l'ouvre, et quelques pleurs s'échappent de mes yeux

Il ne souhaite alors rien tant que de devenir son égal :

Tendre amour, doux plaisir qui l'inspirez encore,
Donnez-moi de sa voix l'accent mélodieux !

Le 30 septembre 1810, il brûle, dit-il, des vers trop imparfaits, mais il conserve cependant « quelques élégies dans le genre de Bertin ». Le 7 janvier 1815, il lit à l'Académie de Mâcon une longue pièce sur la mort de Parny, dans lequel il salue un grand prince des lettres. Ses poésies d'adolescence, dont sont pleines les lettres qu'il écrit à Guichard, à Virieu, jusqu'en 1815, nous montrent en lui un disciple exact et zélé de ceux qu'on nomme les « petits poètes » du XVIII^e siècle, et que Lamartine tenait alors pour de grands poètes authentiques.

S'il a renié plus tard Parny et Bertin, il ne cessera pas de trouver Voltaire « véritablement immortel et incomparable [...] dans ses poésies légères »⁴ ; c'est affirme-t-il, « le Sévigné immortel de la poésie familière »⁵.

Ses propres vers, il aura toujours peine à les retenir ; mais il disait à H. de Lacretelle : « Je ne retiens bien que ceux de Voltaire »⁶, et lui en administrait aussitôt la preuve. Chamborant, sur le bateau qui l'emmènera, au mois de

1. C. F. L. (nov. 1857). Ent. 23. T. V, p. 436.

2. Préface des *Méditations* (1849).

3. Il nomme encore, dans les *Confidences*, Dorat et Parny comme les maîtres de sa première formation littéraire (Cf. Lamartine O. C., 1863. T. XXIV, p. 381).

4. C. F. L. Entr. 121 (1866). T. XXI, p. 8.

5. « Entretien avec le lecteur », servant de nouvelle préface aux *Recueils*, 1849. — A dix-neuf ans, Lamartine eût voulu avoir un buste de Voltaire dans sa chambre (Cf. sa lettre à Virieu du 10 juin 1809).

6. H. de Lacretelle, *op. cit.*, p. 33.

juillet 1850, vers Constantinople, aux côtés de Lamartine, sera stupéfait d'entendre le grand homme — qui touche à la soixantaine — lui réciter « une foule de vers bouffons et galants » du XVIII^e siècle ; « Voilà », lui dit Lamartine « en riant, quand il fut las de cet exercice extraordinaire, mon répertoire de jeune homme et de Garde du Corps épuisé. Depuis, ajouta-t-il, il m'a été impossible de confier de nouveaux vers à ma mémoire »¹.

Nisard avait bien raison, en 1830, de penser reconnaître, dans les *Harmonies*, « quelques souvenirs de lectures faites [par Lamartine] sous l'Empire »². Alfred de Vigny, qui consigne, dans son carnet, son aigre jugement sur la *Chute d'un ange*, déclare que, dans ce poème, Lamartine « ressemble à Colardeau dans le dialogue, à Chénedollé dans la narration »³.

On peut donc, d'avance, tenir pour probable, qu'à examiner le texte de *Jocelyn*, on y découvrira plus d'un vers, plus d'une page par où ce poème s'apparente aux œuvres du précédent siècle.

Rien qu'à lire l'Avertissement⁴ on aperçoit déjà un mot qui en dit long sur la filiation du héros. Définir Jocelyn comme « un homme sensible et passionné » c'est ne point s'exprimer autrement que Rousseau, par exemple, parlant de Saint-Preux ou que La Morlière s'écriant dans *Angola* : « Cœurs sensibles et passionnés, c'est pour vous que j'écris ! »⁵.

Et comment l'ouvrage est-il présenté au public ? Comme un « journal trouvé chez un curé de village ». Le Prologue explique que Lamartine, interrogeant la servante du curé de Valneige au lendemain de la mort de son maître, apprit d'elle que Jocelyn, « quelquefois, le dimanche », écrivait pour lui seul, dans sa chambre, la nuit. Les pages qu'il avait noircies, Marthe les a balayées dans un coin du grenier. C'est là que Lamartine retrouve les précieux feuillets.

Bien des dates manquaient à ce journal sans suite

Lamartine a recueilli tout cela :

De ce journal brisé j'ai recousu les pages

Ces pages, dit-il, « les voici » ; et le récit commence. Vieux procédé que raillait déjà en 1819 le traducteur des *Dernières lettres de Jacopo Ortis* : « Il y a longtemps que les lecteurs ont cessé d'être dupes de ces prétendues correspondances autographes [...]. Depuis Richardson jusqu'à nos jours, — ajoutait-il — on a tant de fois usé de cette pauvre charlatanerie littéraire » que le public maintenant en est las⁶.

Il n'est guère, en effet, de romans, au XVIII^e siècle et dans les premières

1. Chamborant de Périssat. *Lamartine inconnu*, 1891, pp. 33-34.

2. Cf. *Journal des Débats*, 5 et 17 juillet 1830. — Lorsqu'il avait reçu, en 1827, le manuscrit de « *Milly* », Montherot y avait censuré tout un passage qu'il trouvait tout à fait « dans le genre maniéré des petits poètes du XVIII^e siècle » ; docile, d'ailleurs, Lamartine supprima les seize vers incriminés par son beau frère (Cf. R. D. M., 15 septembre 1907).

3. Vigny. *Journal d'un poète*, 1935, p. 477.

4. C'est ici le texte de la troisième édition, « revue et corrigée », qui parut en septembre 1836.

5. Cité par M. Daniel Mornet dans l'Introduction à son édition de la *Nouvelle Héloïse*.

6. *Dernières lettres de Jacopo Ortis*. Paris, 1819, p. 5.

années du XIX^e, qui ne soient précédés d'un avis par lequel l'auteur nous assure que l'histoire qu'il conte est rigoureusement véridique. Rousseau s'était donné ainsi pour l'éditeur seulement des lettres de Julie et de Saint-Preux ; il indiquait même, en note, à tel endroit du récit¹ : « Plusieurs lettres se sont perdues ». *Delphine* ne serait pas autre chose, s'il fallait en croire Madame de Staël, que la révélation faite au public d'une très authentique correspondance ; telle lettre fait-elle allusion à un billet précédent dont le lecteur n'a pas mémoire ? c'est, explique Madame de Staël, au bas de la page, que ce billet « ne se trouve pas dans le recueil » ; de même Lamartine notera après le dernier vers de la Troisième Époque de *Jocelyn* : « Le manuscrit était déchiré à cette place, et il manquait un certain nombre de feuilles »².

Pareillement Laclos s'était borné, paraît-il, à rassembler les lettres véridiques qu'il publia sous le titre de *Liaisons dangereuses* ; « Ce manuscrit, avait écrit Madame de Tencin dans l'avertissement du *Comte de Comminges*, a été trouvé dans les papiers d'un homme après sa mort [...]. On a donné le manuscrit tel qu'il était et sans y avoir rien changé ». Manuscrits « trouvés » également, par Prévost, que *Cleveland* et les *Mémoires d'un homme de qualité*. Gœthe ne présente pas autrement son *Werther* ; et Nodier suit cet exemple pour ses *Proscrits* comme pour son *Peintre de Salzbourg* ; le manuscrit de *Thérèse Aubert* « a été trouvé dans une de ces maisons qui ont servi de prison à une certaine époque » ; *Adolphe* est une « anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu » ; cette formule éculée, Manzoni la reprend encore à son compte pour ses *Promessi Sposi* et Sainte-Beuve pour *Volupté*.

Lamartine a docilement suivi l'usage ; s'il avoue que la langue « est feinte » et que les vers sont bien de lui, sa préface n'en rejoint pas moins, à la fin, celle de ces romanciers du XVIII^e siècle dont M. Daniel Mornet nous dit très exactement que leurs avertissements « sont presque toujours destinés à nous convaincre qu'il faut les croire, parce que si cela [qu'ils vont conter] n'est pas vraisemblable, c'est du moins vrai »³.

*
* *

Quand Béranger croira trouver dans *Jocelyn* un poème d'un genre tout neuf, parce que ce livre « narre », dit-il, et narre longuement, sans faiblir, sans non plus fatiguer le lecteur⁴, quand Vinet déclare, le 23 mars 1836, que Lamartine vient d'« introduire dans la littérature » un genre de poème encore inconnu, je veux bien qu'ils aient raison en ce sens que la *Marie* de Brizeux, par exemple, qui « narre » aussi, est loin cependant d'avoir cette ampleur, ce vaste élan continu qu'on admire dans *Jocelyn* ; *Marie* n'est pour ainsi dire qu'une file, ou qu'un chapelet de petits lacs limpides ; ce n'est pas le beau fleuve large dont la nappe glisse d'un seul mouvement dans le poème de Lamartine.

Mais il faut songer tout de même que les longues narrations en vers n'étaient

1. *Nouvelle Héloïse*, I, VIII.

2. « Deux feuillets de cette lettre ont été égarés » — déclare Foscolo (*Jacopo Ortis*, p. 71).

3. R. C. C., 5 février 1914.

4. *Correspondance* de Béranger, 1860, T. II, p. 315.

pas, en 1836, chose inouïe en France. Ne parlons point des récits épiques ou prétendus tels, ni des poèmes héroï-comiques ; entre la *Pucelle* de Voltaire et le *Charlemagne* de Millevoye, on doit bien pouvoir dénombrer un bon million de vers narratifs ; mais des histoires versifiées et qui eussent pu faire aussi bien des contes ou des romans en prose, on en avait vu naître aussi, dont, après tout, *Jocelyn* ne différerait que par la qualité du récit, la hauteur de l'inspiration, la puissance du souffle. N'en doutons point : Lamartine avait lu le *Phrosine et Mélidore* de Gentil Bernard, l'*Isnel et Asléga* de Parny... *Jocelyn* est coulé dans un moule que le XVIII^e siècle et la poésie de l'époque impériale ont plus d'une fois utilisé. Après Parny, Byron interviendra, certes, pour suggérer à l'auteur du *Dernier Chant de Childe Harold* une fructueuse méthode en vue d'assouplir le genre narratif, mais Parny et les rimeurs de son époque sont bien les premiers créanciers de *Jocelyn* « roman en vers »¹.

*
* *

C'est aussi une pastorale que *Jocelyn*, et à ce point que Lamartine dira à Virieu, le 14 janvier 1836, qu'à la première lecture « on n'y voit rien » que cela. Il parlera plus tard lui-même de son « poème pastoral de *Jocelyn* »². Sainte-Beuve, commentant l'ouvrage dès son apparition y retrouve, dit-il, « tous les rêves bucoliques des Florian, des Gessner, des Haller »³.

Le XVIII^e siècle s'est enivré de ces scènes « de paix, d'amour et d'innocence »⁴. Est-il besoin de rappeler les *Idylles* de Léonard (1766), les *Scènes champêtres* de Perreau (1782), les *Poésies pastorales* de Leclerc (1786), l'*Essai sur la Pastorale*, de Florian, le poème « pastoral-épique » de Vernes fils qui paraît à Lausanne en 1789 et s'intitule *La Franciade*, les idylles de Ducis, son *Polyphème*, son *Acis et Galatée* ? Le roman pastoral avait fleuri, avec l'*Alexis* de Léonard, la *Galatée*, l'*Estelle* de Florian. Sous Louis XV, sous Louis XVI, on avait réédité l'*Astrée* ; le tombeau de Gessner était un lieu de pèlerinage. Rousseau s'enchantait de rêves arcadiens et allait visiter les bords du Lignon. En pleine Terreur (1794), on publiait des *Fables choisies* de Florian. Et si *Paul et Virginie* avait soulevé tant d'enthousiasme, n'était-ce pas, entre autres causes, parce que ce petit livre était, de l'aveu même de son auteur, une « espèce de pastorale »⁵.

La sensibilité de Lamartine est, sur ce point encore, celle d'un homme du XVIII^e siècle. A-t-il assez aimé le roman de Bernardin de Saint-Pierre, « ce poème suprême » !⁶. L'âme arcadienne de Jean-Jacques est la sienne. Les idylles de Gessner ont charmé si fort sa jeune imagination que dans son âge mûr (en 1824, ou peut-être plutôt en 1841) il fit, dit-il, un pèlerinage à la

1. C'est là le nom que proposait Vinet pour classer *Jocelyn*.

2. C. F. L. (1866). Ent. 122. T. XXI, p. 115.

3. R. D. M., 1^{er} mars 1836.

4. Cf. *Jocelyn*, III, 101.

5. Chateaubriand, dans le *Génie du christianisme* (II, III, 2) parlait encore du « sentiment des bergers », tout imprégné de l'« innocence des mœurs champêtres », comme d'une catégorie reconnue, classée, du sentiment de l'amour.

6. C. F. L., T. XXIII, p. 542.

Le J. de L.

maison du « Théocrite suisse », « dans une pittoresque vallée de Zurich »¹. Une édition des œuvres de Gessner, portant la date de 1784, figure encore sur cette étagère du cabinet de travail du poète, à Saint-Point, où sont rangés les quelques livres qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Comme Saint-Lambert avait terminé son « Automne » par l'amoureux entretien d'un jeune berger et d'une jeune bergère échangeant des promesses de constance éternelle, comme Jean-Jacques, dans sa Septième « Promenade », évoquait la candeur des champs pleins de « bergers amoureux », comme le siècle presque tout entier frémissait chaque fois — et c'était souvent — qu'on lui parlait de l'âge d'or, ainsi la troisième Époque de *Jocelyn* offre un tableau qu'on dirait emprunté à Greuze : un berger aux cheveux noirs, une bergère aux yeux bleus, assis tous deux « sur la même racine », et qui chantent. Le chien veille sur leurs troupeaux. La bergère a un corset rouge ; des fleurs se mêlent à ses tresses blondes ; ils s'aiment, ils sourient, ils sont « ivres de solitude » et de bonheur ; le berger un moment repose son front pour dormir

Sur les genoux pliés de sa paisible amie (III, 173)

Puis ils partagent le pain, des fraises, une grappe de raisin. La pluie vient ; ils s'enfuient en riant sous un hêtre. Le feuillage, bientôt transpercé, les force à s'échapper encore. Ils disparaissent sous l'« arche d'un rocher »... Et Jocelyn qui les voit retrouve, dans ce tableau naïf, l'

Image innée, hélas, d'un temps qui nous a fui,
Que comme un souvenir tout homme porte en lui. (III, 103-104).

*
* *

Voici encore, dans l'Épisode de Lamartine, un autre héritage du XVIII^e siècle : ces scènes familiales, avec leurs tendres joies, leurs souffrances cachées : la jeune fille qui fait à sa mère la confidence de son amour, — la mère qui souffre de voir sa fille trop pauvre pour ce mariage que son cœur désire, — le sacrifice secret du frère à sa sœur, — la joie dans la maison, au jour des noces, et le bonheur amer de celui qui s'est sacrifié, — puis, après, l'« orage civil », cette famille qui se rassemble, mais, hélas, pour voir mourir la mère bien-aimée, n'est-ce pas là tout juste ce pathétique bourgeois où Richardson triompha et que Rousseau, Marivaux, Diderot surtout et Sedaine ont diversement exploité ? Source puissante d'émotions sur laquelle le XVIII^e siècle avait mis le doigt, et où vient puiser *Jocelyn*.

*
* *

Suivons à présent le fil du poème afin d'y noter au passage les thèmes descriptifs, sentimentaux ou idéologiques, en honneur au XVIII^e siècle, et qu'on voit un à un reparaître sous la plume de Lamartine.

Dès la première page, voici la fête du hameau, les jolies « filles du village », les « rustiques festins », les groupes sous les arbres, le « chœur champêtre »,

1. C. F. L., T. XXIII, p. 86.

les danses, au son de l'« archet », du « fifre aigu », du hautbois et de la musette ! Ces « danses sous l'ormeau », que de fois on les a déjà vues ! Dans Bertin deux fois au moins (Élégies V et XXII du Livre III),

mêlons-nous à la danse
De ces pâtres joyeux folâtrant sous l'ormeau.
Le flageolet aigu marque assez la cadence ;
Conduisons tour à tour les belles du hameau ¹

dans l'*Absence* de Léonard ², dans l'*Homme des champs*, à deux reprises (chants I et IV ³) :

Mais c'est auprès du temple, autour du grand ormeau
Que s'assemble la fleur et l'amour du hameau ;
L'archet rustique part [etc...].

dans le *Bonheur champêtre* de M. de Bonneville ⁴, dans Chênedollé (*Génie de l'Homme*, chant III) ⁵. Le *Village abandonné* a décrit les rondes des paysans « sur la pelouse, à l'ombre d'un arbre touffu » (vers 25 sqq). Fontanes introduit dans sa *Maison Rustique* « l'essaim des filles du hameau » ⁶. Les *Dernières lettres de Jacopo Ortis* ont repris encore ce thème trop connu ⁷.

Au début du XIX^e siècle, au tableau des danses villageoises se substitue celui du bal, plus mondain ; la valse, qui est d'importation nouvelle, inspire les poètes. « *Le Bal* », tel est le titre que donnent à des pièces de vers et Vigny, et Guttinger, et Brizeux. Sainte-Beuve, dans sa pièce à Musset, écrit :

Une molle sueur embrase chaque joue,
Aux fronts voluptueux le bandeau se dénoue ⁸.

Werther a déjà montré les couples, dans la valse, tournoyant « comme des sphères célestes » ⁹. Vigny a parlé de la valse qui « bondit dans son sphérique empire » ; les *Feuilles d'automne* (XXIII) évoqueront

La valse impure au vol lascif et circulaire

Et de même *Jocelyn* reprend :

Un tourbillon d'amour emportait deux à deux
Dans sa sphère de bruit les couples amoureux (I, 59-60)

1. Bertin, O. C., 1824, pp. 119 et 177.

2. Léonard, O. C., 1811, p. 148.

3. Delille, *L'Homme des champs*, 1811, pp. 65 et 151.

4. *Poésies Philosophiques et descriptives des auteurs qui se sont distingués dans le XVIII^e siècle*, 1792, T. II, p. 219.

5. Chênedollé, *Génie de l'Homme*, in-18, s. d. chez Gosselin, p. III.

6. Fontanes, O. C., 1839, T. I, p. 202.

7. *Dernières Lettres*. — 1819, p. 39.

8. Sainte Beuve, *Poésies complètes*, 1863, p. 118.

9. *Werther*, lettre du 16 juin.

La fête se prolonge et

[...] les cheveux mouillés que la sueur dénoue
Tombaient en tresse lisse et collaient à la joue (I, 73-74)

Puis Jocelyn, les danses finies, est seul dans sa chambre ;

La valse aux bonds rêveurs tourne encore dans [sa] tête¹ (I, 102).

Lamartine a mêlé les deux thèmes : danses rustiques et bal dans le monde ; il a même, au mépris des dates et de la vraisemblance, fait danser la valse à ses villageois de 1786. Mais la douce image convenue, idyllique, des paysannes aux « corsets de pourpre », aux « blonds chapeaux de paille » et qui dansent avec les garçons sur de vertes pelouses, lui tenait à cœur bien plus que celle des réunions élégantes où il allait dans sa jeunesse. C'est sur ce tableau champêtre, dont Jean-Jacques et Bernardin auraient eu l'âme ravie, qu'il a voulu ouvrir son poème.

* * *

Jocelyn, avant sa rencontre avec Laurence, passe quatre mois dans une solitude absolue au Val des Aigles,

Les yeux sur la nature, élev[ant] au Seigneur
Dans des transports muets l'hymne ardent de [son] cœur. (II, 741-742)
[.....]
Solitude ! Un Dieu seul peut te remplir de lui ! (III, 84)

On sait le prestige de ce mot : « solitude » sur les cœurs du XVIII^e siècle. Bernardin de Saint-Pierre parle dans sa Douzième Étude de la nature « Du plaisir de la solitude » ; « l'âme, écrit-il dans *Paul et Virginie*, y reprend le sentiment d'elle-même, de la nature et de son auteur », « Je suis né avec un amour naturel pour la solitude », avait dit Jean-Jacques, qui s'écrit ailleurs : « Solitude chérie ! [etc.] »². La Treizième Soirée Helvétique de Pezay s'intitule « Du charme que l'homme trouve à la solitude ; des causes de cet attrait ». Letourneur, traduisant Young, met en titre à tel fragment « Avantages de la solitude. Dieu présent partout »³. Werther déclare : « La solitude est pour mon âme un baume précieux »⁴ ; « Je veux chanter des airs de la solitude », annonce Chateaubriand, à la première page des *Natchez* : Ballanche, dans son ouvrage « *Du Sentiment* » consacre un chapitre à « La solitude »⁵ ; des

1. On se rappelle le cri de Jocelyn, après le bal :

Anna ! Blanche ! Lucie ! oh que me voulez-vous ! (I, 111)

Ainsi Legouvé (*Mérite des Femmes* dans O. C., 1826. T. II, p. 32), chantant la griserie du bal, avait montré

Là Lucinde, Eglé, Laure en leur jeune printemps

et dont la grâce fait perdre la tête aux adolescents.

2. Cf. D. Mornet, *Le Romantisme au XVIII^e siècle*, p. 101.

3. Young-Letourneur. *Les Nuits*. T. II, p. 106.

4. *Werther*. Première partie. Lettre du 4 mai.

5. Ballanche, « *Du Sentiment* », an IX, pp. 120 sqq.

vers de Lebrun, « *Retour à la Solitude* » (1807) Lamartine s'est très vraisemblablement souvenu en écrivant le « *Vallon* »¹ ; il s'est plu, en 1810, à lire « *La Solitude* » de Zimmermann.

Mais Jocelyn, assez vite, trouve « ce vide » cruel (III, 70). Il appelle auprès de lui une présence humaine. Il souhaite que Dieu lui envoie « un second cœur », quelqu'un à aimer. Il entr'ouvre ses bras au vent.

Son histoire n'est pas neuve. Ducis l'a déjà résumée dans ses vers « *La solitude et l'amour* », où l'on voit un jeune homme, au milieu d'un charmant désert, et d'abord ravi ;

Idolâtrant les bois, les prés et les ruisseaux ;
Le voilà bien heureux. Cependant il soupire²

il soupire, car la solitude pèse bientôt, sans l'amour.

« Oui, dit Nodier dans les *Proscrits*³, la solitude est une amie qui rend à l'âme sa première trempe et son empreinte effacée par les frottements du monde, mais c'est une amie qui ne lui suffit pas [...]. Il n'est de jouissances que celles qu'on peut répandre » dans un autre cœur. Jean Sbogar avouera de même : « Comme tout m'enchantait ! Comme tout me mettait hors de moi dans la contemplation de la nature ! Souvent cependant j'étais tourmenté par un besoin inconcevable d'être aimé »⁴. L'amour et la solitude se prêtent mutuellement « une douceur secrète »⁵. Depuis *Daphnis et Chloé*, et même avant sans doute, qu'il l'ignore ? Le XVIII^e siècle s'est longuement bercé de songes poétiques où deux amants vivent ensemble au sein d'un « désert », comme y vivront Laurence et Jocelyn. Que de fois, dit, en 1788, Bernardin de Saint-Pierre, dans sa préface de *Paul et Virginie*, « nos poètes ont [...] reposé leurs amants sur les bords des ruisseaux, dans les prairies et sous les feuillages des hêtres » ! Le lévite d'Ephraïm avait emmené sa jeune amante dans la montagne. « Là, raconte Jean-Jacques, coulant une douce vie, si chère aux cœurs tendres et simples, il goûtait, dans la retraite, les charmes d'un amour partagé »⁶. *Paul et Virginie*, *Atala*, histoires d'amants dans la solitude ; le René des *Natchez*, quel est son seul vœu ? « Un désert, une femme, et la liberté »⁷. Songeant à la sœur de son ami Fonsalbe, Obermann jette ce cri : « Elle et le désert, ce serait le triomphe du cœur ! » (Lettre XC)⁸.

1. Cf. R. Rosières, *Recherches sur la poésie contemporaine*, 1896, p. 179.

2. Ducis. O. C., 1813. T. III, p. 225.

3. Nodier, *Les Proscrits*. An X, p. 33.

4. Nodier, *Romans*, 1862, p. 181.

5. Ducis, *loc. cit.*

6. J.-J. Rousseau. O. C., 1826. T. II, p. 206. Le texte se poursuit ainsi : « Combien de fois les coteaux du Mont Hébal retentirent de ses aimables chansons ! Combien de fois il la mena sous l'ombrage, dans les vallons de Sichem, cueillir des roses champêtres et goûter le frais au bord des ruisseaux ! Tantôt il cherchait dans les creux des rochers des rayons d'un miel doré dont elle faisait ses délices, tantôt [...] il lui apportait une tourterelle plaintive qu'elle baisait en la flattant ».

7. Chateaubriand, *Les Natchez*, éd. Chinard, 1932, p. 321.

8. Alexandre Guiraud, dans ce fragment d'un poème élégiaque intitulé *Elle* qu'il publie en

Ces amants séparés de l'univers, plongés dans la nature, et se tenant lieu de tout, on les voit, dans *Jocelyn*, s'efforcer à dire tout haut leur bonheur, en des chants alternés, pareils à un dialogue sublime, à je ne sais quel hymne éperdu où chacun chante son verset. C'est là une des cimes du poème. L'expression est neuve, le sentiment profond et riche, ardemment sincère. L'idée était connue cependant, essayée déjà.

Paul et Virginie ont eu aussi leur duo d'exaltation et d'amour au sein des merveilles de la terre ; de même les amants de la *Bergère des Alpes* ; Léonard a placé des chants amoebés dans ses idylles, ceux de Milon et d'Eglé, ceux de Damon et de Daphné¹ :

Entends-tu, dit Milon, le concert des oiseaux ?
[.....]
Sur les rameaux voisins, entends ces tourterelles

Ainsi Laurence dit à Jocelyn : Écoute le rossignol et son chant d'amour (IV, 273 sqq.). « Vois-tu l'arc éclatant [...] » se disent l'un à l'autre les amants de Léonard.

Vois-tu l'arc-en-ciel dans sa couche ? (IV, 221)

reprend Jocelyn, pour Laurence.

Vois le doux zéphir de retour

chante Daphné. « D'où venez-vous ? » demande Laurence aux « brises nouvelles » (IV, 199). Et Damon :

Vois jouer dans les airs ces vermisseaux ailés

Ainsi Jocelyn montre à Laurence

ces milliers d'étincelles,
D'insectes colorés, d'atomes bleus et d'ails (IV, 300-301).

Tout cela est, dans *Jocelyn*, « élevé, comme dit Sainte-Beuve², à la hardiesse et à la grandeur » ; mais les thèmes premiers, et presque le canevas, lui ont été fournis, là encore, par le XVIII^e siècle³.

1825 parmi ses « *Poèmes et chants Élégiques* », fait dire à son héroïne qu'elle voudrait vivre avec son amant

Dans un étroit vallon, bien désert, bien ombreux
Où les eaux des torrents, à grand bruit entraînés,
Roulent des cailloux d'or qui se heurtent entre eux.

1. Léonard, *Œuvres*, 1811, pp. 114 sqq.

2. R. D. M., 1^{er} mars 1836.

3. On peut aussi rapprocher de ce célèbre passage lyrique de la Quatrième Époque ce texte d'Édouard Alletz paru en 1828 dans ses *Esquisses de la souffrance morale* (pp. 93-94). Il s'agit encore de deux amants dans la solitude : « La commune émotion que nous faisait éprouver [...] le spectacle de la nature [...] nous disposait à l'enthousiasme religieux [...] Quelquefois, assis au lever du jour sous l'arbre accoutumé [...] je lui disais : Où trouver dans les langues humaines des expressions capables de reproduire les mouvements de notre vie intérieure ? Comment te répéter l'hymne que j'entends dans mon âme [etc...]. Cf. *Jocelyn* (IV, 176) :

Mon âme cherche en vain des mots pour se répandre

Le manuscrit du poème comportait, peu après ces chants alternés, un groupe de quatre vers ; c'étaient des « *vers gravés par Laurence sur un pan de rocher auprès de la grotte* »¹. Parny, dans ses « *Poésies Érotiques* », donne des « *Vers gravés sur un oranger* »² ; dans la « *Journée champêtre* », des vers sont creusés dans l'écorce d'un ormeau³ ; chez Bertin⁴, les amants, de même, gravent leurs noms ou des devises ou des mots de souvenir sur les arbres et sur les rochers. Saint-Preux avait montré à Julie des vers qu'il avait gravés, en pensant à elle, sur les rochers de Meillerie⁵.

Les amantes, prenons-en note, ont d'ordinaire les cheveux blonds, dans la littérature du XVIII^e siècle ; les plus illustres, du moins, sont ainsi : Julie, Virginie, Atala elle-même (ce qui peut surprendre d'abord, chez une indienne, ne serait-elle indienne qu'à demi). Laurence doit-elle à cette tradition ses boucles blondes ? Seize ans, c'est l'âge aussi qu'ont la plupart de ces belles enfants amoureuses dont se peuple la poésie galante ; c'est l'âge de cette Claudine à qui Gentil-Bernard adresse une épître⁶, c'est l'âge, à peine, de la Catilie de Bertin⁷. « Ton seizième printemps [...] vient d'éclore » dit, à Zélis, Ecouchard-Lebrun⁸ ; c'était l'âge qu'avait Manon lorsqu'elle rencontra Des Grieux à Amiens. Cymodocée est « à peine âgée de seize ans » ; Ève elle-même, suppose l'auteur du *Génie du Christianisme* (I, IV, 5), devait avoir « seize printemps » lorsque Dieu la tira du côté d'Adam...

On conçoit que Laurence aurait eu mauvaise grâce à se présenter au lecteur moins jeune que toutes ces belles. Elle a donc ses seize ans (III, 395) ainsi que le veut l'usage ; elle ne doit même pas les avoir tout à fait, car il est question, au hasard d'un vers (III, 697) de son « front de quinze ans ».

Au reste, seize ans est un âge qui convient aussi bien à ces adolescents que les pressentiments de l'amour agitent. L'histoire de René est celle d'« un cœur de seize années »⁹ et ce jour du 1^{er} mai 1786 où commence le « journal » de Jocelyn est celui de son seizième anniversaire (I, 9).

*
* *

1. B. N. Lamartine, 14, p. 38. Lamartine a supprimé ce quatrain dans l'édition, sans doute à cause de son extrême médiocrité. Le voici :

*L'amitié, ce soleil de l'âme
Nous réchauffant de sa chaleur
Fond la neige à sa tiède flamme
Et nous fait le printemps du cœur.*

2. Parny. O. C., 1808. T. I, p. 20.

3. *Ibid.*, p. 150.

4. Bertin. *Amours*. Livre I, pièce V. Livre III, pièces XII et XX.

5. *Nouvelle Héloïse*, IV-XVII.

6. Gentil Bernard. *Œuvres*, 1819. T. II, p. 188.

7. Bertin. Élégie II du livre III (O. C., 1824, p. 109).

8. Lebrun. Élégie I du livre IV (O. C., 1811. T. I, p. 94). La Valérie à qui Legouvé adresse une tendre pièce fugitive (Legouvé. O. C., 1826. T. II, p. 322) a seize ans, de même. L'héroïne du roman de Madame Cottin *Mathilde* nous est pareillement présentée comme « une vierge de seize ans » (M^{me} Cottin. O. C., 1817. T. III, p. 98).

9. *Génie du christianisme*, éd. Ballanche, 1804. T. III, p. 223.

Voici maintenant dans *Jocelyn* un des thèmes les plus chers au XVIII^e siècle, et qui se rattache à ce « primitivisme » dont tant de traits divers donnent la preuve dans le préromantisme français et européen : goût des Edens, des îles perdues, des retraites inconnues et luxuriantes où l'on se plaît à reconnaître des vestiges de la jeunesse première du monde.

Il est bien superflu de refaire ici l'histoire de la littérature exotique en France au XVIII^e siècle. Si l'on aime, alors, à lire les récits des missionnaires et des voyageurs, si les romanciers transportent volontiers leurs héros sous les tropiques, si les cœurs battent quand Bougainville parle d'Otahiti et quand Bernardin de Saint-Pierre environne Paul et Virginie des merveilles de l'île de France, c'est qu'il semble aux lecteurs que la terre renferme encore, dans les solitudes vierges de l'Amérique, dans des îles de l'Océan Indien ou du Pacifique, de miraculeuses contrées, pareilles au jardin d'Adam, des « demeures » restées intactes, comme dit Chateaubriand dans les *Natchez* « depuis la naissance du monde »¹. Les îles désertes fascinent les imaginations. En 1787, Fréron constatait dans l'*Année Littéraire*² : « Depuis *Cleveland* et *Robinson* on ne voit plus [dans les romans] que des îles désertes [...] ». La fortune de *Robinson Crusôé* en France avait été brillante : traduit dès 1720, le livre avait dû à l'*Émile* un brusque élargissement de sa popularité³.

Saint-Preux, dans son périple autour du globe, avait lui aussi « séjourné trois mois dans une île déserte et délicieuse, douce et touchante image de l'antique beauté de la nature et qui semble être confinée au bout du monde pour y servir d'asile à l'innocence et à l'amour persécuté »⁴. Il y a une île déserte dans les *Mémoires du chevalier de Kilpar* (1768), et cette île renferme un vallon où l'on croirait découvrir une préfiguration du Val des Aigles : l'eau ruisselle sur les pentes, des bosquets sont « plantés çà et là » ; au flanc d'une hauteur s'ouvre « une grotte spacieuse taillée par les mains de la nature dans le roc vif »⁵ ; voici encore des îles désertes dans l'*Aventurier français* de Le Suire (1782), dans les *Mémoires du chevalier des Gastines*, par Grivel (1783) — l'ouvrage s'intitule d'ailleurs également : l'*Île inconnue* —, dans les *Aventures de Mathurin Bonice* (1783) où l'on voit, là aussi, une vallée délicieuse, avec des cavernes dont l'une cache une source d'eau pure ; Ducray-Duminil raconte en 1788 les *Aventures de deux enfants abandonnés dans une île déserte* ; le *Robinson suisse*, adaptation de Wyss par Madame de Montolieu, n'eut pas moins de sept éditions entre 1813 et 1833⁶.

1. *Les Natchez*, éd. Chinard, 1932, p. 119. — Cf. aussi dans la lettre de René à Céluta (*ibid.*, p. 436) l'allusion à cette « vallée où s'élèvent les mêmes forêts qui la couvrirent lorsque les temps commencèrent ».

2. Fréron. *L'année littéraire*, 11 septembre 1787.

3. Cf. W.-E. Mann. *Robinson Crusôé en France*, 1916.

4. *Nouvelle Héloïse*, IV-III.

5. W.-E. Mann, *op. cit.*, p. 129.

6. Peu après 1830 on constate une curieuse recrudescence de l'intérêt porté à ce livre, comme aussi à *Robinson Crusôé*. Entre 1834 et 1836, paraissent, du *Robinson Suisse*, trois traductions nouvelles (celle de Lapière, celle de Jaillant, celle de Muller). Phil. Chasles, en 1833 étudie *Robinson Crusôé* dans la *Revue de Paris* (T. LV). En 1835 Petrus Borel et Madame Tastu donnent chacun une traduction du roman de Daniel de Foë.

Citons enfin ces vers de Parny, tirés de son Élégie « *Projet de Solitude* » :

Non loin de ce rivage est une île ignorée
Interdite aux vaisseaux et d'écueils entourée ;
Un zéphyr éternel y rafraîchit les airs.
Libre et nouvelle encor, la prodigue nature
Embellit de ses dons ce point de l'univers

Et Parny ajoutait :

cette île fortunée
Semble par la nature aux amants destinée¹.

Mais il n'était pas nécessaire, pour trouver des lieux édeniques, de s'embarquer pour des voyages au long cours. Dans la vieille Europe elle-même, à portée de la main, des solitudes blotties, des retraites mystérieuses se dissimulaient. L'île Saint-Pierre n'est pas une île déserte, mais elle semble, en certaines parties, comme vierge, et propice à l'illusion, au moins, d'un bonheur primitif. Cette volupté de se croire en présence d'un site inexploré, Rousseau plus que tout autre, s'en est grisé. « J'allai, dit-il à Malesherbes [...], chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert [...] quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier ». Dans la Septième Promenade de ses *Réveries*, il raconte qu'explorant un jour la montagne du Justicier Clerc, il parvint à un « réduit si caché » qu'il n'avait jamais vu de sa vie « un aspect plus sauvage » ; des « barrières impénétrables » en défendaient l'accès presque de tous côtés ; des « roches coupées à pic, d'horribles précipices » l'entouraient ; et Jean-Jacques éprouvait une joie surhumaine à penser qu'il était là « dans un refuge ignoré de tout l'univers » et que son aventure était la même que celle de « ces grands voyageurs qui découvrent une île déserte ». « C'est au sommet des montagnes, avait-il écrit déjà dans l'*Héloïse*², au fond des forêts, dans des îles désertes qu'elle [la nature] étale ses charmes les plus touchants ». Sénancour de même, à propos des Alpes, parlera dans sa dix-septième *Réverie* de ces « inviolables asiles », remplis de toutes les « séductions du printemps » et qui se cachent, insoupçonnés, dans les solitudes de la haute montagne³.

Quand Jocelyn pénètre dans la « vallée close », il « rentre, — dit Sainte-Beuve⁴ — dans une situation qu'ont rêvée une fois tous les cœurs sensibles [...]. Sa Grotte des Aigles, c'est son île Saint-Pierre, plus inaccessible, une île de Robinson⁵ grandiose et poétique, une Otaïti déserte et aussi fortunée ». Lamartine rêvait-il déjà à son Val des Aigles lorsqu'en 1829 (le 29 juillet) il parlait en vers à Delphine Gay de « vallons secrets » sur les Alpes, de « soli-

1. Parny. O. C., 1808. T. I, p. 36. — C'est dans les *Réveries* de Sénancour qu'on trouve ces mots, encore : « Il n'est point de site plus fait pour la paix du cœur et le charme de l'imagination qu'une terre circonscrite qui jouit d'un aspect vaste et imposant au sein des ondes solitaires ». *Réveries sur la nature primitive de l'homme*, éd. 1910. T. I, p. 229.

2. *Nouvelle Héloïse*, IV-XI.

3. Sénancour, *op. cit.*, p. 230.

4. R. D. M., 1^{er} mars 1836.

5. Lamartine nous dit dans les *Confidences* (V, VII) combien il a aimé, enfant, *Robinson Crusoe*.

tudes vertes », de « limpides vallées » où l'on marche « sur des tapis d'herbe en fleurs et de mousse » ; car, disait-il,

La nature a caché ses grâces les plus douces
Sur les plus hauts sommets.

Le « creux vallon », ce « vallon de délices » (III, 521 et 600) que Jocelyn, émerveillé, découvre, Dieu, « d'un triple rempart », en ferma aux hommes l'« accès et la vue » (III, 601-602) ; des « pics glacés » l'encerclent aux trois quarts ; du côté où il est béant, un prodigieux escarpement « dans les airs le soutient », une muraille verticale, aux parois de roches lisses. C'est dans cet « Éden » (VI, 1) que Jocelyn et Laurence vont vivre des heures enivrées, blottis là « comme dans une île inaccessible aux yeux » (IV, 559). Jocelyn évoquera même, pour Laurence, l'histoire d'heureux amants « oubliés — dira-t-il — comme nous du monde »

Perdus sous l'œil de Dieu dans sa vaste nature,
Dans quelque île sans nom portés par aventure (IV, 1000-1004)

Quant à leur grotte chérie, les amants de *Jocelyn* ne seront pas les premiers à mêler aux souvenirs de leur vie commune le souvenir d'un « antre » qui les vit heureux. La Grotte des Aigles, à vrai dire, est d'abord, pour le jeune proscrit, un refuge avant d'être l'asile de ses amours. Mais grottes-refuges ou grottes-alcôves sont également traditionnelles en littérature¹.

Il y a une grotte-refuge dans le *Solitaire anglais* de Dorrington (1729) ; il y en a une, et qui joue un grand rôle (le Rumney-Hole) dans *Cleveland*, une autre dans les *Mémoires de Miladi B**** (1760). Douglas et sa fille, dans la *Dame du Lac*, de Walter Scott, se cachent dans cette « Caverne des Esprits » dont l'étroite ouverture, comme celle de la Grotte des Aigles, se creuse à travers des roches éboulées ; un chêne et un bouleau masquent cette entrée, « entrecroisant leurs ombres épaisses »², comme les chênes font, à l'orifice de la Grotte des Aigles, un « double abri de rameaux et de verdure » (II, 683). Dans la caverne dont parle W. Scott, nul autre bruit que « le murmure timide d'une source solitaire » ; dans celle que décrit Lamartine, le silence n'est peuplé que du chant menu de cette goutte d'eau qui tombe, de minute en minute, dans la flaqué pure d'un bassin de granit (II, 710). La Caverne des Esprits s'enfonce dans une montagne que baigne un lac : quand le vent souffle, on perçoit du fond de la caverne, le « tumulte sinistre » des vagues. Jocelyn, du fond de sa grotte, écoute de même, quand « la bise [...] gronde », les « coups scurds du lac » dont les « lames » jettent leur écume jusqu'à l'étroite fente du rocher. Autres grottes-refuges, cet antre au bord du lac de Smiasen, dans *Han d'Islande* (Cc. XXV) et cette caverne de Glenn dans le *Dernier des Mohicans* (Ch. VII) ; et l'on peut se demander même si Lamartine n'avait pas, quand il construisait l'affabulation de *Jocelyn*, conservé présente à l'esprit cette histoire

1. Le mot : grotte alcôve appliqué à la Grotte des Aigles eût contristé le chaste Jocelyn qui, précisément, dès qu'il a su que Laurence était une femme, s'est douloureusement imposé d'aller chaque nuit dormir hors de la grotte, à la belle étoile ; mais il convient assez exactement à la plupart de ces grottes où l'on voit s'abriter tant d'amants, dans la poésie du XVIII^e siècle.

2. W. Scott, *La Dame du Lac*, chant II, Str. XXVI.

contée par Delille, au cinquième chant de ses *Trois Règles*, d'un vieillard fuyant devant une révolution, emmenant avec lui sa fille — laquelle, d'ailleurs, se nomme Elvire —, cherchant refuge dans les montagnes, et découvrant enfin un « antre affreux » qui va lui servir d'asile :

D'effroyables ravins en gardent les approches ;
Du sommet escarpé de ces hideuses roches
On n'entend que le cri des oiseaux dévorants,
Le murmure des bois et le bruit des torrents ¹

Et le même chant fait assister plus loin le lecteur aux amours de cette Elvire et de son amant Dolcé dans une grotte qui, elle aussi, cache une eau pure et se pare de stalactites. Leur « grotte chérie » est assise « sur la cime des monts » ;

En vain les profondeurs de cet antre écarté
Des doux rayons du jour ignoraient la clarté ;
Ils l'aimaient [etc...]

Et ne croirait-on pas qu'il s'agit de Laurence, de Jocelyn, de la Grotte des Aigles, quand on lit ces deux vers du même texte delillien :

Témoin de leurs plaisirs, témoin de leurs douleurs
Cet antre, le premier, adoucit leurs malheurs ².

Depuis la grotte de Calypso ³, masquée par une vigne, et d'où l'on voit la mer, depuis l'« antre des nymphes » de *Daphnis et Chloé*, avec « au plus creux », une source « dont l'eau [...] s'épandait en forme de bassin » ⁴, — et cet antre encore où s'accomplit l'hymen de Didon et d'Énée, que de grottes, asiles d'amour ! on en rencontre à chaque pas dans Gessner ; c'est dans la grotte où s'est retiré Mélidore que Phrosine vient le rejoindre pour s'abandonner à lui ⁵ ; c'est une grotte encore qui voit se consommer l'union d'Écho et de Narcisse, chez Malfilâtre. En pèlerinage à Vaucluse ⁶, Delille, songeait à Pétrarque et à Laure :

Une grotte écartée avait frappé mes yeux.
Grotte sombre, dis-moi si tu les vis heureux ! ⁷

Il chante ailleurs « des antres rians l'abri voluptueux » ⁸. Bertin célèbre la « grotte fortunée des amants » ⁹.

Je te promets, le soir, des grottes solitaires

1. Delille, *Les Trois Règles*, 1809. T. II, p. 22.

2. *Ibid.*, p. 34.

3. Cf. aussi, dans *Télémaque* (Livre I. Collection des Grands écrivains. T. I, p. 11-15) la description de cette grotte et de son site.

4. *Daphnis et Chloé*. Trad. P.-L. Courier, 1879, p. 16.

5. Gentil-Bernard, *Œuvres*, 1819, p. 76.

6. Malfilâtre, *Poésies*, 1823, p. 116 (chant IV de *Narcisse*).

7. Delille, *Les Jardins*, 1813. T. I, p. 126.

8. Delille, *L'Homme des Champs* (chant III), 1811. T. I, p. 108.

9. Bertin, *Œuvres*, 1824, p. 74 (Élégie V du Livre II).

dit-il à telle de ses maîtresses ¹. Lebrun parle des « grottes reculées » qui l'ont « vu quelquefois heureux » ². Les cavernes abondent dans Ossian, et presque toujours pour y abriter des amants : c'est la grotte de Tur-Thor dans le poème de *Cath-Loda*, celle de Ronan dans *Fingal*, celle de Lubar dans *Témora*. Baour Lormian, évoquant les amours d'Oscar et de Malvina s'écrie

Combien de fois les grottes solitaires
[.....]
Furent témoins de leurs tendres aveux ³

Dans l'*Isnel et Asléga* de Parny, c'est un antre qui cache les amours d'Elveige et d'Odulf ⁴. On construit dans les parcs au XVIII^e siècle des grottes artificielles. Atala et Chactas sont recueillis dans la grotte du père Aubry, et c'est au bord d'une grotte qu'Eudore et Cymodocée échangeront leurs promesses d'amour (*Martyrs*. Livre XII). Si enfin nous songeons à Byron, nous retrouverons de même une douce caverne pour Sélim et Zuleika dans la *Fiancée d'Abydos* et deux grottes délicieuses, dans *L'île*, pour Torquil et Neuha ; quant à Don Juan et Haydée, « une grotte fut leur lit nuptial » (*Don Juan*, II, cciv). Que de modèles tout préparés pour la Grotte des Aigles !

*
* *

Jocelyn ignore longtemps que Laurence est une femme, et le lien qui les unit, à ses yeux n'est qu'une amitié, une amitié exaltée, comme en connaissaient, comme en avaient souvent chanté les cœurs sensibles du XVIII^e siècle.

Le thème de l'amitié avait offert aux « petits poètes » l'occasion de beaux exercices de rhétorique où passaient parfois comme un pressentiment de *Jocelyn*.

Suivez ces deux amis errants dans les campagnes,
Sur l'émail de nos prés, au penchant des montagnes

c'est Ducis qui parle, dans son « *Épître à l'Amitié* » (1786) ⁵. « O divine amitié », s'écriait Léonard à la fin de ses *Saisons*.

Amitié ! près de toi que la nature est belle ! ⁶

Parny, à ses heures, la déclarait même préférable à l'amour :

Et toi, tendre amitié, plaisir pur et divin ! ⁷

Écoutons Delille s'exclamer :

Un ami ! Ce mot seul dit tout à la tendresse ! ⁸

1. *Ibid.* (Élégie XIV du Livre III).

2. Lebrun. O. C., 1811. T. I, p. 245 (Ode IX du Livre IV).

3. *Recueil de Poésies diverses*. An XI, p. 112.

4. Parny. O. C., 1808. T. III, p. 139 (*Isnel et Asléga*, chant IV).

5. Ducis. O. C., 1813. T. III, p. 26.

6. Léonard. *Œuvres*, 1811, p. 105.

7. Parny. O. C., 1808. T. I, p. 41.

8. Delille. *Malheur et Pitié* (chant I), 1824. T. I, p. 31.

On a vu Jocelyn souffrir de sa solitude, souhaiter de rencontrer un « objet » de « sainte amitié » qu'il appelle, d'avance, « cet autre moi-même » (III, 76 et 61).

Sans cet autre soi-même on ne vit qu'à demi

avait dit Chênedollé, qui, au vers suivant, s'élevait à l'apostrophe lyrique :

Amitié ! nœud sacré, pur hymnen de deux âmes !¹

* Amour, amitié, c'est, pour Lamartine, le même élan sous deux noms distincts (III, 422-423 et 426). C'était aussi l'avis de Malfilâtre, lequel avait célébré « ce sentiment intime »

Qui sous les noms d'amour et d'amitié
Tenant chacun l'un à l'autre lié
De l'univers est le moteur sublime².

L'aventure de Jocelyn en face de Laurence, c'est celle, exactement, que prévoit Vénus dans cette île où Malfilâtre conduit Narcisse : commencer par l'amitié pour accéder sans le savoir à l'amour, c'est l'ordre même d'initiation qu'a institué la déesse ; quand sonne l'heure fixée,

Tout change alors, tous les yeux s'ouvrent.
Non sans rougeur les deux sexes découvrent
Que l'amitié qui les unit longtemps
S'est transformée en d'autres sentiments³

Au temps où Lamartine adolescent apprenait le métier poétique, il avait écrit déjà un *Discours sur l'Amitié*⁴ ; Aimé-Martin, le 28 juin 1830⁵, lui conseillait d'exercer sur le même thème son talent mûri. Le souffle a une rare puissance, dans *Jocelyn*, mais la pensée du poète est bien toujours celle qu'exprimaient ses vers de 1809 et qui venait tout droit des rimeurs du XVIII^e siècle.

*
* *

Les cris d'amour jetés à la beauté du monde, les exclamations, les apostrophes aux objets naturels, à toute la campagne, ses prés, ses bois, ses eaux, tout cela Jocelyn le pratique à la mode du siècle au milieu duquel il est né (car Jocelyn, nous dit Lamartine, est né en 1770, sous Rousseau, sous Voltaire...)

O prés délicieux ! vallons frais ! grotte obscure !

Est-ce le solitaire du Val des Aigles qui s'extasie de la sorte ? c'est Ducis, plus humblement⁶.

1. Chênedollé. *Génie de l'Homme*, éd. Gosselin, s. d., p. 104.

2. Malfilâtre. *Poésies*, 1823, p. 133 (chant IV de *Narcisse*).

3. *Ibid.*, p. 68 (chant I de *Narcisse*).

4. Cf. sa lettre à Guichard du 1^{er} juin 1809.

5. *Lettres à Lamartine*, p. 100.

6. Ducis. O. C., 1813. T. III, p. 61.

O sommets de montagne ! air pur ! flot de lumière !
 [.....]
 Onde calme des lacs, flots poudreux des torrents !
 [.....]
 Désert retentissant des bruits de la nature !

Cette fois-ci, c'est Jocelyn (VI, 157 sqq.). « O forêts, ô vallons ! » s'écrie Saint-Lambert ¹.

O grottes ! ô forêts ! ô fraîcheur des ruisseaux

reprend Lebrun en écho ² ; et voici Jocelyn encore : « Arbres [...] ! Eau qui dort [...] ! Écume des ruisseaux [...] ! » (III, 619 sqq.). Et comme Gessner chantait l'enivrement de l'homme parmi la campagne radieuse : « Quelle félicité ! Quel torrent de volupté que mon cœur palpitant peut à peine comprendre ! O nature, nature, que tu es belle ! » ³, ainsi Jocelyn, mêlant son souffle « à l'air vierge des cieux » éprouve un bonheur indicible...

Et dans le poème de Lamartine, comme dans Saint-Lambert, dans Gentil-Bernard, dans Léonard, dans Roucher, dans Bernis, les quatre saisons vont défiler. Le printemps d'abord, comme il sied. Lamartine a soin de faire arriver en avril son héros au Val des Aigles. « Mon royaume, dit Jocelyn,

Sous un jour de printemps en fleur m'est apparu (II, 597)

Il y a même, dans *Jocelyn*, deux descriptions du printemps, l'une à la Deuxième Époque, l'autre à la Quatrième (II, 625 sqq. IV, 103 sqq.). Les vers de la Quatrième Époque surtout exprimeront avec une sorte d'abondance orgiaque, le trouble éperdu de l'âme dans cet océan de vies qui naissent, de fécondations, d'amours partout frémissantes.

Saint-Lambert avait déjà chanté, non sans quelque puissance, cette fougue de la terre qui « fait monter au ciel des nuages d'odeurs », tandis que l'« insecte bourdonnant murmur[e] son plaisir » et que

Les atomes vivants s'unissent dans les airs ⁴.

L'homme, alors, dira Jocelyn,

Croit boire, en respirant, une âme toujours neuve (II, 648) ;

c'est la pensée même de Saint-Lambert :

On croit sentir la sève et respirer la vie.

Bertin, lui aussi, célèbre le printemps et ses sollicitations amoureuses (Élégie VIII du Livre II) ; de même Dorat dans son « *Mois de Mai* » :

Chaque branche est un nid ; tout se cherche, s'attire ⁵,

1. Saint Lambert. *Les Saisons*, 1813, p. 4.

2. Lebrun. O. C., 1811. T. I, p. 332 (chant III du *Poème de la nature*).

3. Gessner. *Œuvres*, trad. Huber, 1793. T. I, p. 54 (*Daphnis*. Livre II).

4. Saint Lambert. *Les Saisons*, 1813, pp. 7 et 16. — Cf. *Jocelyn* IV, 115-119 et 293 sqq.

5. *Poésies philosophiques et descriptives*, 1792. T. I, p. 165.

de même Gilbert dans « *Le Printemps* » (et il y montre, comme fera Lamartine dans *Jocelyn*, un homme privé d'amour épiant, le cœur serré, un berger et une bergère sous un arbre)¹ ; de même Lebrun, au début du chant IV de son *Poème de la nature*. Gessner avait décrit dans *La mort d'Abel* (Chant II) l'explosion de joie dans l'âme du couple primitif quand surgissait autour d'eux le printemps. Les *Harmonies de la nature*, de Bernardin de Saint-Pierre, évoqueront encore un tableau du mois de mai, avec ses « légions d'insectes revêtus de robes brillantes [...] se répandent en bourdonnant de joie sur les plantes » tandis qu'« on entend, dans l'atmosphère, sur les eaux, du sein des rochers, des voix qui appellent et des voix qui leur répondent »².

Laurence est attentive au tendre aspect du nid des oiseaux ; elle chante, dans les strophes que le poète lui prête, la femelle qui couve, inquiète, écoutant au loin l'« hymne » que le rossignol « lance au ciel » (IV, 257 sqq.).

Ainsi Lamartine fond adroitement deux thèmes en un seul, deux thèmes bien usés déjà : l'attendrissement sur les nids, l'admiration lyrique pour le rossignol.

Rousseau s'était penché sur les nids des oiseaux ; il avait célébré leurs douces amours dans l'*Héloïse* (IV, XI). Saint-Lambert, on le pense bien, n'avait pas omis de le faire³, ni Léonard⁴, ni Delille⁵ ; Chateaubriand consacrait encore à l'hymen des oiseaux, à leur amoureuse vigilance pour leurs petits, des pages faciles dans le *Génie du christianisme* ; et que de vers, en l'honneur du rossignol ! c'est l'oiseau des amants, l'emblème des fidélités, l'interprète des cœurs passionnés. Voici des vers de Saint-Lambert où l'image du rossignol et de sa femelle qu'on voit dans *Jocelyn* semble se préparer :

Des chants de son amant Philomèle ravie
L'écoute, s'attendrit [.....]
Dans l'ombre de la nuit sa voix harmonieuse
Fait retentir des bois la voûte ténébreuse⁶

Lebrun chante « Philomèle en pleurs » (rappelons-nous, dans *Jocelyn*, ce vers un peu fâcheux : « ou d'une larme il mouille ses accents » IV, 280) :

C'est dans le fond des bois que sa voix recueillie
Remplit tout l'air d'amour et de mélancolie⁷.

J.-B. Rousseau a de même consacré une Ode à Philomèle⁸ ; le rossignol s'associe au bonheur des amants dans Bertin⁹, et Malfilâtre le célèbre dans *Narcisse*¹⁰ ; le *Génie du christianisme* lui réserve un paragraphe en style pompeux (I, V, 5.) ;

1. Gilbert. *Œuvres*, 1826, pp. 153 sqq.

2. Bernardin de Saint-Pierre. *Harmonies de la nature*, 1825. T. I, p. 387.

3. Saint Lambert. *Les Saisons*, 1813, p. 3.

4. Léonard. *Œuvres*, 1811, pp. 57-58.

5. Delille, *Les Trois Règnes*, 1809, pp. 179-180 et 247 sqq.

6. Saint Lambert, *op. cit.*, p. 21.

7. Lebrun. Élégie IX du Livre II, et odes V, VII, XII du Livre V.

8. J.-B. Rousseau. Ode XII du Livre II.

9. Bertin. Élégie XXII du Livre III.

10. Malfilâtre. *Poésies*, 1823, p. 69.

Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Harmonies*, évoque cet « ami de la solitude et du silence » modulant ses « chants mélodieux »¹ ; Sénancour lui donne place dans *Obermann*, en une phrase d'ailleurs fort belle : « Le rossignol plaça de loin en loin, dans la paix inquiète, cet accent solitaire, unique et répété, ce chant des nuits heureuses, sublime expression d'une mélodie primitive, indicible élan d'amour et de douleur, voluptueux comme le besoin qui me consume, simple, mystérieux, immense comme le cœur qui aime ». (Lettre LXIII).

Voici maintenant l'été dans *Jocelyn*, comme dans chacun de ces ouvrages appliqués à chanter l'alternance des saisons ; Saint-Lambert a deux vers excellents :

Tout est morne, brûlant, tranquille ; et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière²,

deux vers dont Lamartine se souvient peut-être quand il écrit, à l'Époque IX de son poème :

Cependant le soleil darde à nu [.....]
[.....]
Je vois flotter, courir, sur la glèbe embrasée
L'atmosphère palpable [.....]
Qui rejaillit du sol et qui bout dans le jour (IX, 451 sqq.)

Et voici la tristesse de l'automne³. Quand la pluie tombe,

O funeste loisir ! ô poids affreux du temps

écrit Saint-Lambert⁴ ; et Léonard :

Une pluie assidue, obscure et malfaisante
Assaillit les rochers et la forêt tremblante⁵

De même Jocelyn gémit, en novembre,

Oh ! que l'année est lente et que le jour s'ennuie
Pendant ces mois d'hiver où la sonore pluie
[.....]
[.....] obscurcit les carreaux (IX, 129 sqq.)

1. Bernardin de Saint Pierre. *Harmonies de la nature*, 1825. T. I, p. 387.

2. Saint Lambert, *op. cit.*, p. 50.

3. M. P. Van Tieghem a fort bien montré (Cf. « L'automne dans la poésie ouest-européenne, de Brookes à Lamartine », *Mélanges Baldensperger*, 1930. T. II, p. 327) que la tradition antique de l'automne, saison des fruits, riante et féconde, fit place, à la fin du XVIII^e siècle, à une interprétation nouvelle et toute différente, mélancolique celle-là et imprégnée de l'idée de la mort. C'est très exactement un automne pré-romantique que l'on voit dans *Jocelyn*.

4. Saint Lambert, *op. cit.*, p. 93.

5. Léonard (*Saisons*, chant IV) dans *Œuvres*, 1811, p. 91.

Ailleurs encore, Léonard fait se lever devant nos yeux un bref tableau où l'on croirait presque reconnaître un premier crayon de *Jocelyn* :

Pour moi lorsqu'au front des étoiles
La nuit a déployé ses voiles
Je rêve à mes tourments, je brûle, je gémis
Le sommeil ne m'est plus permis
[.....]
Ce fantôme adoré m'accompagne toujours ! (« *La Soirée d'hiver* ») ¹.

Ainsi le curé de Valneige, quand tombe la nuit, prolonge ses « veilles sans fin » et son « âme blessée sent son mal » ; dans le fragment qu'il date du 9 novembre 1800, tandis que siffle « le vent noir du nord », son âme se consume, se dévore elle-même, se déchire à s'élancer en vain vers un « fantôme cher » (VI, 622 sqq. et IX, 135 sqq.) ².

Et, enfin, voici l'hiver. Viens voir, disait Léonard,

Le givre étinceler aux rayons d'un beau jour ³

« La neige couvrait tout, avait écrit Mayer, [...] les rayons du soleil métamorphosaient ces blocs de neige en bluettes d'opale, en saphirs, en émeraudes ; c'étaient des houppes bleuissantes qui veloutaient les branches ; sur les routes étaient jetées des gazes riches et épaisses et des guirlandes émaillées suivaient les contours des rameaux » ⁴. Semblablement *Jocelyn* décrit les « transparents châteaux » de glace, aux « arches de saphir » et ces « grottes » aux « verts reflets » que le gel édifie, et le « givre » qui rend les « troncs éblouissants » et

Colle autour des rameaux un feuillage glacé

et la neige dont « chaque parcelle »

En criant sous nos pieds luit comme une étincelle (III, 825 sqq.).

Lemierre, dans ses *Fastes* (chant II), notait le « cri funèbre » des corbeaux qui,

1. Léonard. *Œuvres*, 1811, p. 133.

2. En 1810, dans le *Mercure*, Parseval-Grandmaison publiait un fragment de poème sur *Les arts* où il évoquait la tristesse d'une fin d'automne sur les montagnes :

Une sombre vapeur qui croît et se condense
Enveloppe les monts et les bois confondus.
A travers les brouillards sur la terre étendus
L'œil ne peut distinguer l'humble réduit du pâtre.
Le soleil agrandi dans son orbe rougeâtre
Jette languissamment un jour d'ombre couvert
Et s'éloigne à l'aspect du formidable hyver.

Ainsi *Jocelyn* (III, 765 sqq.) décrit l'approche de l'hiver sur le val des aigles, avec ce soleil « noyé » dans les brumes et dont les faibles rayons sont vite « balayés » par l'« ombre qui court ».

3. Léonard. *Œuvres*, 1811, p. 98.

4. Cité par D. Mornet. *Le romantisme au XVIII^e siècle*, p. 245.

passant sur l'« étroit horizon voilé par les brouillards » ou posés çà et là « sur la glace », percent de leur voix rauque

une atmosphère obscure
Et semblent annoncer la mort de la nature ¹.

Ainsi Laurence et Jocelyn regardent, en décembre, les « vagues de brouillards » sur les cimes, les « lourds glaçons » pendant aux branches ; ils écoutent la nature gémir ; ils frissonnent à entendre

Du corbeau qui s'abat l'aigre croassement. (III, 778-783)

Mais quel plaisir, « quelle âpre joie », quels « intimes transports » pour les amants blottis dans leur asile quand la nuit « s'épaissit sous un ciel bas et terne » et que « hurlent » les vents (III, 809-829) ! Ce bonheur frissonnant, Lebrun l'avait déjà chanté dans une élégie (la première du Livre III).

*
* *

Valneige est, pour Jocelyn arraché à l'« Éden de [sa] vie » (VI, 1) un lieu d'exil ; c'est quand même un séjour qui plaît à son cœur, une de ces retraites agrestes dont le XVIII^e siècle a bien souvent chanté le charme. Déjà le Val des Aigles, avait-on pris garde qu'il rassemblait tous les traits qu'un Delille, par exemple, souhaitait de trouver réunis pour le plaisir d'une âme sensible :

Ici vous m'offrirez des antres verts et sombres
[.....]
Plus loin c'est un beau lac qui réfléchit les cieux ;
Tantôt dans le lointain, confuse et fugitive
Se déploie une immense et noble perspective ;
Quelquefois un bosquet, mais riant, recueilli, [etc...] ²

C'est bien exactement le paysage qui s'est miraculeusement découvert aux yeux de Jocelyn fugitif ; un lieu où la nature « amie » et « douce » (II, 515) étale « ses plus divins attraits » (II, 522) : la grotte « chef-d'œuvre » de ces « lieux charmants » (II, 659), le « lac limpide et dormant » (II, 633), « les bois », l'immense assemblée des cimes tout autour. Jocelyn ne le dit-il pas lui-même ? il a trouvé là

Tout ce que le désir d'un poète eût rêvé (II, 618).

Quant à la maison de Valneige, comment n'y pàs reconnaître l'agreste demeure, tant rêvée des amis de la nature et dont Gessner avait dessiné l'image idéale ?

1. Marg. Cameron qui cite ces vers dans son étude sur *L'influence des Saisons de Thomson sur la poésie descriptive en France, 1759-1810* (1927, p. 93) signale que ce détail du cri des corbeaux n'apparaît ni dans Thomson ni dans Saint-Lambert, ni dans Roucher, ni dans Léonard. Mais il faut noter qu'au Livre V des *Harmonies de la Nature*, Bernardin de Saint Pierre, décrivant un paysage hivernal, après avoir parlé des « arbres sans feuilles [qui], avec leurs branches hérissées de givre, ressemblent à de grands chardons », avait ajouté : « Des nuées de corbeaux traversent les airs [...] et mêlent leurs cris funèbres aux gémissements des vents ».

2. Delille. *Les Jardins* (chant III), 1813, T. I, p. 136.

« Oh ! que ne puis-je, au sein d'une campagne solitaire, couler mes jours paisibles sous un toit rustique, auprès d'un jardin champêtre [...]. Des noyers couvriraient de leur ombrage ma maison [...]. Devant l'entrée, une source [...]. Les douces colombes descendraient, pour s'y désaltérer, de leur toit [...] elles se promèneraient sur le gazon en redressant leur cou nuancé de mille couleurs [...]. Souvent j'y prendrais la bêche pour labourer moi-même [etc...] »¹.

On connaît assez le souhait de l'*Émile* « [...] J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches [...]. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger [etc...] »². Lorsque Des Grieux, un moment, se croit délivré de sa passion, il rêve d'une vie « paisible et solitaire » ; « J'y faisais entrer, disait-il, une maison écartée, avec un petit bois et un ruisseau d'eau douce au bout du jardin »³. Roucher vante « sa ferme riante et commode, son ruisseau limpide »⁴. Toute une poésie du verger, du potager, est répandue à travers le XVIII^e siècle ; Saint-Lambert ne craint pas de nommer la « laitue » et l'« oseille »⁵ ; Lebrun dit, dans une élégie :

Mon verger s'embellit sous les mains de son maître.
Qu'il m'est doux de cueillir un fruit que j'ai vu naître !⁶

Fontanes, dans ce *Verger* qui deviendra *La Maison Rustique*, s'écrie :

Osez donc, en dépit de nos fausses grandeurs,
Du potager modeste anoblir la roture !

et il chante hardiment la pêche, la laitue, la courge⁷. Ducis adresse, comme fera le curé de Valneige, une Épître à sa sœur, épître familière et descriptive où son « clos » est à l'honneur ; il dédie des vers « à [son] petit parterre », « à [son] petit potager », ce potager

Où la laitue aime à venir.

Delille, dans *les Jardins*, a chanté aussi, comme on pense, l'enclos champêtre, et les légumes et les animaux domestiques, jusqu'à la « vache » dont il se risque, téméraire, à introduire le nom blâmable dans ses alexandrins⁸. Ajoutons encore, tirée de l'*Arcadie* de Bernardin de Saint-Pierre, cette description de la maison de Tyrtée : « C'était une petite maison couverte de chaume, bâtie au milieu d'une pelouse. Deux peupliers l'ombrageaient du côté du couchant ; du côté du midi une vigne en entourait la porte [...]. Un vieux lierre la tapissait au nord et couvrait de son feuillage une partie de l'escalier qui conduisait par dehors à l'étage supérieur [...] »⁹.

1. Gessner. « *Le Souhait* » dans O. C. (trad. Huber), 1793. T. II, p. 115.

2. J.-J. Rousseau. O. C., 1839. T. III, p. 423.

3. *Œuvres choisies* de Prévost, 1810. T. III, p. 283.

4. Cf. D. Mornet, *op. cit.*, p. 256.

5. Saint Lambert, *op. cit.*, p. 12.

6. Lebrun. Élégie I du Livre III.

7. Fontanes. O. C., 1839. T. I, pp. 192-193.

8. Delille, *Les Jardins* (chant III) 1813. T. I, p. 104.

9. B. de Saint Pierre. O. C., gr. in-8°, s. d. Didot. T. II, p. 310.

Et maintenant voici la demeure de Jocelyn, avec ces « noyers » qui couvrent l'humble maison de leur ombre, ces plantes parasites voilant les murs, cette « treille » de raisins blancs, l'escalier qu'un « vieux lierre protège » et qui mène, du dehors, à l'unique étage, les pigeons au bord du toit, les poules dans la cour, « le jardin, le verger, quelques arpents de prés », ces « petits coins de terre » que Jocelyn « bêche » lui-même, et cultive, faisant

[...] à chaque plante, à son heure, pleuvoir
En insensible ondée un pesant arrosoir,

relevant, s'il a plu trop fort, les « tiges abattues », secouant au soleil « le cœur de [ses] laitues » ; dans l'étroite prairie, pâit une « blonde génisse » (VI, 405 sqq.)¹....

*
* *

Jocelyn, à la Septième Époque du poème, vient revoir « le ciel de son enfance », le toit sous lequel il est né. Cette exaltation émue de la patrie du cœur, c'était déjà, bien avant *Jocelyn*, une banalité littéraire. « Il est dans le lieu natal, avait dit Bernardin de Saint-Pierre², un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant qu'aucune fortune ne saurait donner et qu'aucun pays ne peut rendre ». Gresset avait chanté, dans une ode, l'« amour de la patrie »³. Delille s'écriait dans *l'Homme des champs* :

Témoins de mes beaux jours, de mes premiers désirs,
Beaux lieux, qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs ?⁴

« Heureux », disait pour sa part Legouvé,

heureux celui qui peut revoir l'asile
Dont la paix protégea son enfance tranquille !⁵

Ducis dans ses « *Vers d'un homme qui se retire à la campagne* », montrait les
« lieux charmants »

Où comme un songe heureux s'envola [son] enfance⁶.

Ballanche avait intitulé un chapitre de son ouvrage *Du Sentiment* : « Des lieux où l'on a pris naissance et du sentiment qui nous y rappelle lorsque nous en sommes éloignés »⁷ ; le *Génie du christianisme* étudiait l'année suivante

1. C'est, nous l'avons vu, au presbytère de l'abbé Dumont que plusieurs de ces détails sont empruntés par le poète, mais si Lamartine transporte dans sa description quelques souvenirs authentiques de la maison de l'abbé Dumont, c'est justement que, sur ce point, la vérité s'était trouvée aimablement d'accord avec la tradition poétique.

2. B. de Saint-Pierre. *Voyage à l'île de France*. Lettre XXVIII.

3. Gresset. O. C., 1822. T. III, p. 9.

4. Delille. *L'Homme des champs* (ch. IV), 1811, p. 159.

5. Legouvé. O. C., 1826. T. II, p. 149 (« *Les Souvenirs* »).

6. Ducis. O. C., 1813. T. III, p. 279.

7. Ballanche. *Du Sentiment*. Au IX, p. 108.

l'« instinct de la patrie » (II, V, 14) et *René* parlait de l'âpre douceur qu'on éprouve à revoir le séjour où l'on vécut enfant. A la veille des *Méditations*, Loyson chantait encore un mélancolique retour à la maison natale

[.....] Ici rien n'est changé
 Dans ce réduit modeste et simplement rangé
 Dont j'ai si chèrement conservé la mémoire ¹.

Ainsi Jocelyn écrira :

Dans notre toit d'enfant presque rien n'a changé ;
 Le temps, si lent pour nous, n'avait rien dérangé (VII, 113 sqq.).

Et il reverra pas à pas le « réduit » qu'obscurcit cette « liane », à la fenêtre, ces « meubles familiers », cette chambre où sa mère lui donna le jour.

*
 * *

L'amour maternel, autre thème d'amplification, trop facile pour n'avoir point tenté les poètes de l'école « sensible » : les Ducis (« *Épître à ma mère* ») ², les Legouvè (« *Mérite des Femmes* »), les Soumet (« *L'incrédulité* ») et Loyson après eux, que le souvenir de sa mère inspire :

A ma triste pensée elle est toujours présente,
 Toujours je crois la voir, pieuse et diligente,
 Près du large foyer où brille un humble feu
 De l'aube jusqu'au soir filant et priant Dieu ³

et comme Lamartine parlera de cette Bible de Royaumont où sa mère lui apprenait à lire, Loyson évoquait les heures douces où sa mère lui contait « du vieux Testament quelque histoire naïve ».

Le romantisme avait trouvé là une source d'émotions fécondes. Deux fragments de *Marie* s'intitulent « A ma mère » ⁴, et l'on voit dans le premier l'adieu déchirant d'un fils qui déserte le toit maternel pour aller étudier à la ville, comme fera Jocelyn.

Oh l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie !

dit pathétiquement la première pièce des *Feuilles d'automne*. Turquét, dans *Amour et Foi* (1833), jette sur la tombe où sa mère repose de poétiques sanglots ⁵.

On se souvient de l'ample développement donné par Lamartine à une idée dont il semble avoir été profondément frappé :

L'aimer ? mais pour l'aimer étais-je un autre qu'elle ? (VII, 307 sqq.)

1. Loyson. *Poésies*, s. d. in-8, p. 44 (« *L'office des morts* »). Cf. également « *Souvenirs d'enfance* », « *l'Air natal* ».

2. Ducis. O. C., 1813. T. III, p. 60.

3. Loyson, *op. cit.*, p. 45.

4. Brizeux. *Marie*, 1840, pp. 23 et 277.

5. Turquét. *Amour et Foi*, 1861 (pièce IV), p. 13.

L'âme du fils, née de l'âme de la mère est-elle une autre âme vraiment ?

Est-ce une âme qui naît, une qui continue ?

Dans cette « âme commune », comment distinguer deux êtres, et comment « sans mentir au ciel, dire : c'est elle, ou lui ? ». Ce torrent de vers ¹ aurait-il pris naissance dans un alexandrin jeté par Legouvé, où il est dit, précisément, du fils et de la mère,

Il ne sait s'il existe ou dans elle ou dans lui ².

*
* * *

C'est à la Huitième Époque du poème que l'on voit Jocelyn à Paris ; et c'est pour Lamartine l'occasion de faire entendre à nouveau cette condamnation des grands entassements d'hommes dans les cités que le XVIII^e siècle a maintes fois formulée.

Jocelyn, quittant ses montagnes de Savoie pour se mêler à la grande ville, recommence en quelque manière Saint-Preux, lequel avait de même déserté les bords du Léman pour se plonger dans ce « chaos », ce « torrent » de la foule parisienne ³. L'*Émile* jette l'apostrophe célèbre (« Adieu donc, Paris [...], ville de bruit, de fumée et de boue [...] nous ne serons jamais assez loin de toi ! » ⁴ que reprend en vers M. de Bonneville :

Adieu, ville de bruit, de fumée et de boue,
Paris où de l'honneur la bassesse se joue,
Ville affreuse [etc.....] ⁵

Mêmes emportements indignés dans les *Mémoires de Miladi B****, dans le *Paysan Perversi*, dans les *Lettres Taitiennes* de Madame de Montbart.

Opposant la pureté des Alpes — pureté de l'air, pureté des cœurs — à l'asphyxie physique et morale des cités, Haller s'était écrié déjà : « Malheureux ! ne vantez pas les fumées de vos villes, [etc...] » ⁶. Gessner, pareillement, parlait avec horreur du « fracas tumultueux » des agglomérations humaines ⁷.

Quel insensible cœur peut habiter la ville ?

demandait Lebrun en une interrogation oratoire ⁸, Bertin dénonçait de son côté

Le fracas, l'air impur et l'ennui des cités ⁹

1. Ce passage comporte près de cinquante vers dans l'édition de *Jocelyn*, et le manuscrit en comptait vingt autres que Lamartine a retranchés.

2. Legouvé. O. C., 1826. T. II, p. 37 (« *Mérite des femmes* »).

3. *Nouvelle Héloïse*, II, lettres XIV sqq.

4. J.-J. Rousseau. O. C., 1839. T. III, p. 427.

5. *Poésies philosophiques et descriptives*, 1792. T. II, p. 221.

6. Haller. *Les Alpes*, trad. Tschärner, Zurich, 1752, p. 32 (st. 46).

7. Gessner, « *Le Souhait* », dans O. C., 1793. T. I, p. 121.

8. Lebrun. *Élégie IV* du Livre III.

9. Bertin. *Élégie XXII* du Livre III.

Fontanes, dans sa *Chartreuse de Paris*, évoquait

Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,
Ces sons confus qu'élève une vaste cité ¹.

Pour Delille, dans ces cohues urbaines,

Fermentent à la fois tous les vices divers

et le ton s'élevait même, chez le bon « abbé », au pathétique :

Que de crimes cachés ! que d'obscurs douleurs !
Combien coule de sang ! Combien coulent de pleurs ! ²

« Courez vous enfermer dans vos cités ! » s'exclame, méprisant, le Chateaubriand du *Voyage en Amérique* ³. Au début de ses *Réveries*, Sénancour parle avec dégoût de la « fétidité de nos prisons populeuses » ⁴ ; *Obermann* maudit encore « cette atmosphère sociale si épaisse, si orageuse, si pleine de fermentation, toujours ébranlée par le bruit des arts, le fracas des plaisirs ostensibles, les cris de la haine et les perpétuels gémissements de l'anxiété et des douleurs » (Lettre VII). On retrouve dans *Jean Sbogar* (chap. XIII) la même violence d'aversion.

Le romantisme n'abandonne pas ce vieux thème ; il se borne à le modifier un peu. A la colère, à l'effroi, se mêle une attirance pour l'énorme grandeur de la ville d'où le bien parfois peut jaillir parmi les suppurations du mal. C'est ce mystérieux bouillonnement d'élans sombres que Vigny retient seulement pour le célébrer en janvier 1831 dans ses vers sur *Paris*, la ville « prophétique ». Dans les *Feuilles d'automne* on perçoit

[...] le bourdonnement de la ville insensée
Où toujours on entend quelque chose crier (pièce XVI)

Paris y est nommé « la ville fatale »,

Du monde en fusion ardente capitale.

Ce « Vésuve d'hommes » a des « cratères » où s'agite « la lave des événements » (pièce XXXIV).

Voici encore *La Cuve* de Barbier ; le *Retour à Paris* de Deschamps :

Salut, gouffre sauveur ! Babylone du nord !

« grand foyer », « lumineuse tempête » ; voici, dans *Rolla*, la cité « la plus féconde » en vices ; le docteur Bénassis, du *Médecin de Campagne*, n'a pour la capitale que haine et dégoût. « Paris me fait horreur ! » avait déjà crié l'avoué

1. Fontanes, O. C., 1839, T. I, p. 27.

2. Delille, *L'Homme des champs* (chant IV), 1811, p. 160.

3. Chateaubriand, *Voyage en Amérique* (« Journal sans date »), 1829, p. 56.

4. Sénancour, *Réveries sur la nature primitive de l'homme*, éd. 1910, T. I, p. 7.

Derville à la dernière ligne du *Colonel Chabert*. Alphonse Le Flaguais dirige des vers vengeurs contre « l'aveugle foule »

Dont le torrent fangeux monte, s'épaissit, roule,
Va, revient, puis s'endort, puis renaît et mugit,
Contre toute grandeur se déchaîne et rugit¹.

Dans sa *Lettre à Lamartine*, Musset reviendra à parler de « cet immense égoût qu'on appelle Paris ». La *Confession d'un enfant du siècle* redira ce soulèvement du cœur et cette épouvante en face de la Ville².

Déjà Lamartine avait flagellé, dans sa « Réponse à *Némésis* » ce qu'il appelait « nos villes de boue ». Mais, dans *Jocelyn*, la malédiction rituelle se déploie avec une étonnante puissance, emportant avec elle, d'ailleurs, — à ce qu'il semble — bon nombre de réminiscences confuses : c'est la « grande voix » de Paris, son « ouragan de l'âme », son bruit pareil au bruit de « l'Océan », ses « cris douloureux », ses « clameurs fatales » — « Canaux impurs des rues ! » « orageux néant », « gouffre sans fond » de la foule ! Toute pureté « se salit à ses crimes », reçoit son « écume » et sa « vase ». Parmi cet « immense ennui », cette « agitation », dans le fracas de « chars » qui roulent en tous sens, *Jocelyn* plein d'« effroi », se sent pris de vertige ;

Le bruit assourdissant de l'humaine tempête
Monte, gronde sans cesse et m'enivre la tête.

Et cependant, quel « volcan divin » bout dans cette multitude,

Et comme cette foule est prodigue de vie !

Comme Dieu, tout de même, apparaît

Dans ces grands chocs d'idées et ces luttes étranges ! (VIII, 21 sqq.)

Entre les deux mouvements — l'aversion d'abord, l'horreur, puis, malgré tout, cet élan du cœur qui découvre, sous le tumulte, la Providence toujours présente —, la page d'un siècle a été tournée. Le texte de *Jocelyn* rassemble ici curieusement deux moments de la pensée littéraire ; en lui le XVIII^e siècle se prolonge : asphyxie des cités pour une âme toute champêtre, et ce cri vers l'air pur des cimes : « oh ! nuits de ma montagne ! [etc...] » ; c'est Rousseau, c'est Gessner ; mais, en lui aussi, le reflet de cette âme qu'avait la France en 1830, l'acceptation religieuse de ces tourbillons, de ces noirs orages ou s'élaborent mystérieusement les desseins de la Divinité ; et, cette fois, c'est Vigny, c'est Hugo, c'est Deschamps³.

* * *

1. Cf. *France Littéraire*, janvier-février 1834. T. XI, p. 155.

2. Musset, *Confession d'un enfant du siècle*. I. VIII. — Le 18 décembre 1831 Ozanam avait écrit à Falconnet : « Paris me déplaît parce qu'il n'y a point de vie, point de foi, point d'amour ; c'est comme un vaste cadavre auquel je me suis attaché tout jeune et tout vivant, et dont la froideur me glace, et dont la corruption me tue [...]. C'est Babylone [...] » (*Lettres* de F. Ozanam 1865. T. I, p. 35).

3. « Je lisais peu de vers alors [autour de 1830], dira Lamartine dans son *Cours Familier* de

Nous revenons au XVIII^e siècle tout pur avec l'éloge hyperbolique du chien, tel qu'on le rencontre à deux reprises dans *Jocelyn* (III, 873-910 et IX, 80-124).

Jean-Jacques avait parlé de son « chien bien-aimé » dans sa Troisième lettre à Malesherbes, et célébré l'« admirable instinct » du chien dans l'*Émile* ; le chien « Fidèle » joue son rôle dans *Paul et Virginie* ; le paria de la *Chaumière Indienne* est plein de tendresse pour son humble compagnon. Ducis, dans son « *Épître à l'Amitié* » raconte l'attendrissante histoire de ce vieux pauvre à qui un homme riche veut acheter son chien

Eh ! qui donc m'aimera ? dit le vieillard en pleurs ¹

et le dithyrambe s'épanouit :

O symbole touchant d'une amitié fidèle,
Que ton accueil est vrai, que tes transports sont doux !
Tu chéris nos foyers, tu vieillis près de nous
Et ton dernier regard est encor pour ton maître !

Dans Ducis encore (« *Les Souvenirs* ») voici « ce bon Pyrame »

Plongeant dans mes regards ses regards arrêtés
Ses yeux vifs brillants d'allégresse,
Ses yeux humides de tendresse ;
[.....]
Il s'enivre de mes caresses

Et nous nous embrassons, l'un de l'autre enchantés ² !

Les poèmes ossianiques comportaient de nombreux traits de dévouement donnés par des chiens ; dans *Manos*, par exemple, ou dans *Colmal* où l'on voyait un chien se laissant périr de douleur sur la tombe de son maître.

Animal généreux, modèle d'amitié
Dont l'œil nous cherche encor de ses regards mourants !

c'est Delille qui s'abandonne à l'émotion ³ ; dans les *Trois Règnes* il est plus éloquent encore ; il élève pour le chien tout un monument poétique :

Souvent il me regarde ; humide de tendresse
Son œil affectueux implore une caresse
[.....]
Je m'éloigne, quels pleurs ! Je reviens, quelle joie !

Il évoque ses loyaux services :

Il soigne le malheur, conduit la cécité

Littérature (C. F. L. 19. Ent. T. IV, p. 60), excepté ceux de Hugo, de Vigny, des deux Deschamps ».

1. Ducis. O. C., 1813. T. III, p. 28. — Cf. Lebrun (« *Le besoin d'être aimé* » — et Delille, *Trois Règnes* (chant VIII), 1809. T. II, p. 239).

2. Ducis. O. C., 1813. T. III, p. 214.

3. Delille. *Malheur et Pitié* (chant I), 1824. T. I, p. 23.

il exalte la fidélité posthume qu'il garde à son maître :

Que de fois sur sa tombe il s'obstine à mourir !¹

Casimir Delavigne cherchera encore à tirer des larmes avec ses vers sur « *Le chien du Louvre* », comme Louis Belmontey l'avait fait dans ses *Tristes* avec sa pièce du « *Chien de l'aveugle* »².

C'était, au XVIII^e siècle, donner la preuve de sa bonne âme que d'afficher une vive tendresse pour les animaux du foyer. Comme, dans sa petite chambre de la rue Plâtrière, Jean-Jacques s'amuse et s'attendrit à regarder les oiseaux qu'il a dans une cage, Jocelyn, dans sa pauvre demeure, a suspendu « au clou de son foyer » la cage où chantent des « oiseaux familiers » (VI, 487-488). Aimer les chiens, et n'en point faire mystère, c'est une attitude, également, qu'autorisent de grands exemples flatteurs : Pope, Byron ont composé des épitaphes pour des chiens qu'ils avaient aimés ; on reprochera à F. Cooper d'imiter en tout Walter Scott, « jusqu'à son amour pour les chiens »³.

Dans *Jocelyn* paraît d'abord cette « levrette blanche » si fidèle, qui pleurerait quand s'en allait son maître et qui mourut en le regardant ; c'est ensuite Jocelyn ne trouvant dans la solitude de son presbytère d'autre cœur ami que celui de Fido

[.....] ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel inquiet ou serein ! (IX-103-104).

Pareil à ce pauvre dont parlaient en vers Lebrun, et Delille, et Ducis, pareil au lépreux de la Cité d'Aoste, Jocelyn n'a plus que son chien à aimer

[.....] mets ton cœur près du mien
Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien ! (IX-127-128).

Peu soucieux de surprendre, et, bien au contraire, attentif à séduire le public le moins lettré, Lamartine n'hésitera pas à recourir aux évocations de l'imagerie populaire, et versera un pleur, au bout d'une tirade, sur le « tendre épagneul »

Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil. (IX, 124)

* * *

Éminente dignité du travail des champs, noblesse du laboureur, a-t-on assez produit de vers sur ce thème au cours d'un siècle qui inventa le mot « agriculteur » et qui vit un roi de France saisir symboliquement le manche

1. Delille. *Les Trois Règnes* (chant VIII), 1809. T. II, p. 238.

2. « *Le Chien du Louvre* » parut dans la *Revue de Paris* en juillet 1831 (R. P. T. XXVIII, p. 233). *Les Tristes* sont de 1825.

3. Cf. R. P., septembre 1833.

de la charrue pour tracer de sa main un sillon ¹ ! Quelle galerie d'ascendants aux « Laboureurs » de *Jocelyn* !

« L'imagination, avait écrit Jean-Jacques, ne reste point froide à l'égard du labourage et des moissons » ². On en avait eu cent bonnes preuves. En voici une, dans Saint-Lambert, dès le début des *Saisons*, agrémentée, plus loin, d'un parallèle entre le laboureur plein de force et de joie, et l'ouvrier des villes :

Dans les murs des cités l'artisan sédentaire
Emprisonné dans l'ombre et sans société
A son triste atelier sent mourir sa gaieté

Le soleil monte ; les travailleurs des champs s'arrêtent un moment ;

Quand le feu de midi suspendit leur ouvrage
Je les vis en riant se rendre sous l'ombrage

Ils y partagent gaiement

La fraise, le lait frais, le cidre et le pain bis ³.

Autre scène pareille, dans Léonard. Le laboureur « attelle ses bœufs »

De l'aiguillon presse leur marche égale,
Et rompt la glèbe [.....] ⁴

Quand midi brûle, hommes et bêtes se retirent à l'ombre ; le bœuf est immobile ;

Des longs plis de sa queue il protège ses flancs ⁵.

Roucher, dans le premier chant de ses *Mois*, voit les bœufs

[.....] fumants de sueur, de poussière
Ouvrir et renverser la glèbe nourricière

et « leur guide »,

Sur le soc reluisant la main appesantie
Presse de l'aiguillon leur marche ralentie.

Lebrun célèbre

Ces laboureurs dont l'industrie
Donne Cérès aux citoyens ⁶

1. Cf. Lebrun, Épître XII du Livre II

Louis tout jeune encore a tracé de ses mains
Ces fertiles leçons aux champêtres humains

Dans l'édition de 1811 des *Œuvres* de Lebrun (T. I, p. 241) une note explique « On sait que Louis XVI, dès sa première jeunesse, traça lui-même quelques sillons dans le parc de Versailles ».

2. *Nouvelle Héloïse*. V, VII.

3. Saint Lambert, *Saisons*, 1813, pp. 5 et 55.

4. Léonard, *Œuvres*, 1811, p. 49.

5. *Ibid.*, p. 69.

6. Lebrun, Ode II du Livre I.

Voici encore une scène de labour dans Helvétius

Attelé sous le joug le bœuf marche incliné, ¹
[etc...]

et de même voici des laboureurs dans *Le Verger* de Fontanes

Penchés sur la charrue, ils ouvrent un sillon,

et de même encore dans le « *Bonheur champêtre* » de M. de Bonneville ² ; Delille vante « les plaisirs du travail » rustique ³ ; Gessner avait dit dans son « *Souhait* » que le bonheur, pour lui, consisterait, entre autres choses, à suivre quelquefois « le laboureur lorsqu'il chante derrière sa charrue » ⁴.

Ce vœu que formulait Gessner, pour Jocelyn se réalise. Le curé de Valneige regarde avec ravissement les bœufs « courbés sur leurs jarrets », la terre que fend le soc ; voici venir « le milieu du jour » ; les travailleurs « qu'un peu d'ombre rassemblent », « se passent entre eux »

Les fruits, les œufs durcis, le laitage et le pain,

puis, « sous le poids du jour », ils sommeillent, tandis que les bœufs ruminent.

Toute une sociologie s'entrelace à ces images successives :

O Travail, sainte loi du monde
[etc...]

Du « premier sillon » ont germé pour l'homme son pain, sa propriété, sa foi. Les vaisseaux, « sur leurs larges ailes », ont porté au loin les richesses de la terre ; du travail en commun d'un même sol

Naquit l'amour de la patrie.

Autour du sillon s'est formé le foyer où l'amour, « culte profane », « devint vertu »... Raccourci grandiose du mystère social, — grandiose, certes, et plein d'un fort lyrisme, mais non pas absolument neuf.

« Divine agriculture », s'était écrié déjà Saint-Lambert,

Tu tiras les humains du centre des forêts !
Fixés auprès des champs qu'ils cultivaient en paix
Ils purent prononcer le saint nom de patrie ⁵.

Lebrun avait proclamé :

C'est le premier sillon qui fixa la patrie ⁶

1. *Poésies de M. Helvétius*. Londres, 1781, p. 105.

2. *Poésies philosophiques et descriptives*, 1792. T. II, p. 218.

3. Delille. *Malheur et Pitié*, 1824, p. 174.

4. En 1833, Barbier, dans *Il Pianto* évoque le « sillon doré qui fume au point du jour ».

5. Saint Lambert. *Saisons*, 1813, p. 46.

6. Lebrun. O. C. 1811. T. I, p. 296 (« Poème de la Nature », chant I).

Et Chênédollé, d'un ton dogmatique :

On n'en saurait douter : le soc cultivateur
Fut des premiers États l'antique fondateur ¹

A travers le chant IV de son *Génie de l'Homme* il avait, lui aussi, dessiné en vers une sociologie dont celle des « Laboureurs » s'avérera bien peu différente :

C'est autour des moissons, en présence des dieux,
Que la société serra ses premiers nœuds ;

la famille, sur la terre nourricière, s'était constituée, disciplinant l'amour :

Par les feux de l'hymen sa flamme est épurée,

et « sans fin sur les eaux », les navires « déployant leurs ailes » ont distribué, répandu, les trésors arrachés au sol par le travail humain ².

* *
* *

Le curé de Valneige se livre, devant les enfants du village à une leçon d'apologétique naturelle sur le sujet des astres, de leurs dimensions, de leurs mouvements, de leur ordre, par quoi se prouvent tout à la fois la grandeur de l'homme, dont l'âme est capable d'embrasser ces espaces sans bornes et de marquer d'avance la route des étoiles, — et la force infinie d'un créateur intelligent.

Ce faisant, Jocelyn s'enrôle dans une armée de prêcheurs en vers ou en prose, où Voltaire, Louis Racine et le Vicaire Savoyard se partagent les premiers grades. Il semble que le passage célèbre de *La Henriade* (chant VII, vers 49-66) où paraissent, dans l'espace interplanétaire, « des soleils sans nombre et des mondes sans fin » ait apporté à la France la révélation de la poésie astronomique. Les imitateurs furent légion ³.

Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles ?

interroge le pieux Louis Racine ⁴ ; et lui-même se donne la réponse : le bras de celui

Qui pèse l'univers dans le creux de sa main ⁵.

Saint-Lambert, dès la première page des *Saisons*, s'adresse à l'Être créateur :

O Toi qui de l'espace as peuplé les déserts
Et de soleils sans nombre éclaires l'univers,
Qui diriges la course éternelle et rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vide
[etc...]

1. Chênédollé, *Génie de l'Homme*, s. d., pp. 122 sqq.

2. Tout cela d'ailleurs, dans les vers de Chênédollé, paraît bien dériver, sans intermédiaire, de Rivarol et de sa *Théorie du Corps politique*.

3. Voltaire, d'ailleurs, s'imita lui-même. Cf. *Discours sur l'Homme*, *Épître à Helvétius*, etc...

4. Louis Racine, *La Religion* (chant I) 1742, p. 3.

5. Louis Racine, *La Grâce* (chant IV), p. 61.

Malfilâtre feint aussi de se demander

Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète ¹.

Dorat reproche « *A un athée* » cet aveuglement qui lui fait prendre la matière pour l'unique réalité :

Est-ce elle qui règle le cours
De ces millions d'astres nocturnes ²
[etc...]

Lebrun a des accents lyriques pour l'Être qui « peupla » de globes « les déserts du vide » :

Les astres sont la poussière
Que foulent ses pas immortels ³.

Et de nouveau, le premier chant de son poème « *De la Nature* » reprend le thème des merveilles célestes. Fontanes a composé un *Essai sur l'astronomie* ; il interroge le soleil :

Quel bras autour de toi t'a contraint de tourner ?

l'infini du créateur, déclare-t-il, est directement révélé à l'esprit par l'infini de l'univers stellaire, car l'homme, regardant les astres et « suivant leurs orbites », voit

De la création reculer les limites ;
Aussi grand que l'auteur, l'ouvrage est infini ⁴.

Delille, dans les *Trois Règnes* (chant I), dans l'*Imagination* (chant III), ne manque pas de reprendre à son compte ces développements si commodes ; il chante la comète au retour prévu, l'ordre admirable de l'univers, la preuve permanente que Dieu, à tout regard humain, donne ainsi de son existence.

Ducis célèbre le « prodige » dont l'homme est perpétuellement environné,

Et ce doit immortal qui fait tourner les cieux ⁵.

Le citoyen La Chabeaussière, a élevé, sous la Révolution, un « *Hymne à l'Éternel* » où l'apologétique astrale se donne libre cours :

Quelle profusion de soleils dans les cieux !
[.....]
Tous ceux que pouvait même embrasser ma pensée
Sont à peine du ciel la route commencée.
Notre infini, pour Dieu, touche au seuil du néant ⁶

1. Malfilâtre, *Poésies*, 1823, p. 27 (« Le soleil fixe au milieu des planètes »).

2. Dorat, *Poésies*, 1777. T. III, p. 62.

3. Lebrun, O. C., 1811. T. I, p. 26.

4. Fontanes, O. C., 1839. T. I, p. 20.

5. Ducis, O. C., 1813. T. III, p. 148 (« Épître à M. Odogarthy de la Tour »).

6. *Œuvres diverses du citoyen La Chabeaussière*. An IX, p. 105.

Quant à Chênedollé, il accumule, au premier chant de son *Génie de l'Homme*, tous les arguments, tous les procédés, toutes les images de ses devanciers de France, d'Angleterre ou d'ailleurs, en fait de poésie astronomique. Voici la musique des sphères, voici le « compas » de l'astronome, voici ces mondes qui

N'achèvent qu'en mille ans leurs orbes prolongées,

voici l'infini spatial rendu sensible par l'image de l'homme incapable d'atteindre le mur du fond de l'univers :

Plus j'avance vers lui, plus il fuit loin de moi

voici le couplet de rigueur sur le « Grand Être » clairement prouvé par les étoiles :

Ce grand ordre des cieux, ces mondes entassés
Sont d'éclatantes voix qui l'annoncent assez ;
D'une nuit étoilée écoutons le silence.
Chaque astre, de son Dieu, raconte la puissance.
Ne vois-tu pas partout cette immortelle main
Qui des orbes sans nombre a tracé le chemin,
De l'astre échevelé gouverner la carrière
[etc...]

Ne faisons point à Baour Lormian l'injure de l'omettre dans cette cohorte de rimeurs que l'idée d'une circulation réglementée pour les astres emporte aux cimes de l'enthousiasme.

Je m'égare à travers des soleils innombrables

s'écrie-t-il, — pour admirer que Dieu s'y reconnaisse. « L'architecte des mondes » lui semble singulièrement fort¹.

Loyson, élève zélé, avait, en 1817, dans ses vers « *Le bonheur de l'étude* », rejoué une fois de plus le même air ; toutes les notes de la ritournelle y avaient passé, et la force sans limites de Dieu, et son intelligence ordonnatrice, et l'univers lui-même infini comme le créateur, etc...

Lamartine, dans son discours de réception à l'Académie, saluera en Pierre Daru l'auteur d'un « poème sur l'*Astronomie* qui n'est, dira-t-il, publié que d'hier, et qui promet d'éclairer son tombeau du rayon le plus tardif mais le plus éclatant de sa gloire » ; œuvre posthume, en effet, que ce poème publié au début de 1830. Lamartine l'avait parcouru, vraisemblablement ; il avait pu y retrouver ce qu'il connaissait déjà par cœur : des développements sur l'immensité sans bornes du monde (« Et l'univers n'a plus ni centre ni limites » p. 7), sur les astres dont la lumière met des siècles à nous parvenir (p. 19) et ceux dont le cycle échappe au « compas » de l'astronome (p. 199), sur l'existence de Dieu et sa gloire que ne cessent de chanter les cieux (p. 4).

La prose, on l'imagine, n'avait pas été, sur ces thèmes astronomiques, en reste d'éloquence. Le grand livre, l'autorité capitale, c'était ce *Traité de l'existence de Dieu*, de Fénelon, dont la première partie s'intitulait : « Démonstration de l'existence de Dieu tirée du spectacle de la nature et de la connaissance

1. Baour Lormian. *Veillées poétiques et morales* (Troisième veillée).

de l'homme ». Ajoutons-y en corollaire l'ouvrage de Nieuwentit que cite Rousseau pour s'y référer dans l'*Émile* : *Traité de l'existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*. La Profession de foi du Vicaire Savoyard avait affirmé que l'attraction de Newton n'explique pas la « force projectile » nécessaire pour « faire décrire leurs courbes aux corps célestes » et qu'il faut, en conséquence, croire « qu'une volonté meut l'univers et anime la nature » ; chaque pièce, en outre, de cette construction prodigieuse qu'est l'univers se révélant merveilleusement adaptée à l'ensemble, il en résulte que la volonté motrice est aussi une volonté intelligente. — Bernardin de Saint-Pierre ne pensait pas autrement ; il s'en explique dans sa Huitième Étude de la Nature ; le *Génie du christianisme* chante l'hosannah au Dieu qui régit les mondes, qui roule les comètes (II, V, 4). « Dans le calme de la nuit, écrivait Chateaubriand, je m'élance dans les espaces pour y trouver l'ordonnateur de tant de mondes, [etc...] » (I, VI, 1).

On peut juger maintenant de la docilité parfaite de Lamartine à la tradition philosophique et littéraire dans les vers de *Jocelyn* sur les astres et le Créateur.

La nuit tombait des cieux [etc...] (IX, 872 sqq.)

et voici que commence le morne défilé trop connu : astres dont

Le rayon vient à nous sur des millions d'années ;

« firmament sans terme » que l'esprit voit indéfiniment « s'élargir » ; étoiles « décrivant des cercles sans compas » et qui « suivent la courbe où Dieu les les a lancées »... Car seul le « bras » de Dieu peut avoir eu la force d'imprimer leur mouvement à ces mondes. C'est du « bras suprême » qu'est sorti l'« élan primitif ». Mais ces astres qui roulent

Sans que dans leurs orbites ils aillent se heurter

une intelligence — n'est-il pas vrai ? — les dirige. Il faut une pensée pour guider les esquifs sur les eaux ;

Ces mondes que de Dieu l'effort seul peut brider
N'en auraient-ils pas une aussi pour se guider ?

L'œuvre de « chaque globe », devant Dieu,

Est de glorifier sa sainte volonté.

Les soleils « font luire » le nom du créateur

Et tout ce qu'il a fait lui rend gloire de même.

Et l'homme ? Depuis Pascal, qu'on ne lit plus, mais dont on répète quelques formules¹, a-t-on assez redit, au XVIII^e siècle particulièrement, que sa grandeur,

1. Les idées pascaliennes qui affleurent dans la Quatrième Époque de *Jocelyn* (IV, 313 sqq.) sur les mondes cachés dans des atomes (avec le mot même de « ciron » qu'on voit paraître au vers 329) ne sortent pas directement, soyons en sûrs, des *Pensées* ; pour parvenir jusqu'à *Jocelyn*, elles ont emprunté le canal de Louis Racine ou de Voltaire, ou de Jean-Jacques, ou encore de Pope, d'Young, d'Hervéy.

à lui infime devant ces mondes, se marque dans la puissance de son esprit capable de mesurer les orbes des étoiles. Ainsi Voltaire, dans le *Désastre de Lisbonne* parle de l'homme comme d'un atome, certes, mais pensant et « dont les yeux »

Guidés par la pensée ont mesuré les cieux ;

ainsi la Profession de foi du Vicaire Savoyard montre l'homme assez fort pour s'approprier « par la contemplation les astres mêmes dont il ne peut approcher » ; ainsi Chênédollé exalte l'esprit humain dont le « vol audacieux » a su

Soumettre à son compas, sur la céleste voûte,
Les mouvements, les poids des globes éclatants. ¹

et dans le Troisième chant du *Génie de l'Homme* se trouve reproduite et transposée en vers toute la page fameuse de Pascal sur le « roseau pensant ».

Daru encore, dans l'*Astronomie*, célèbre l'homme,

Atome intelligent, si grand dans sa faiblesse ²

« Il rampe », dit-il, « mais son œil aperçoit l'infini » ³,

Et tout faible qu'il est, il prend un vol sublime ! ⁴

Très fidèlement *Jocelyn* répétera : ces étoiles que Dieu fait mouvoir

L'homme, de son néant, les suit par ses pensées ;

du « point de poussière » où il est, il s'élève en esprit « jusqu'à ces cieux sans fond » ; il en « arpente » la voûte ; d'avance il peut apprendre « à celui qui n'est pas encore né »

Quel jour au point du ciel tel astre ramené
Viendra de sa lueur éclairer l'étendue.

L'esprit humain, capable de concevoir l'infini spatial, et pour ainsi dire de s'en rendre maître en découvrant ses lois,

Est donc une âme immense, infinie, immortelle. (IX, 894-918).

Mais la prodigieuse disproportion entre la créature humaine et la création matérielle, entre l'énormité des soleils et l'invisible petitesse de l'homme peut néanmoins accabler notre cœur, l'induire à croire que le regard de Dieu nous perd, si menus que nous sommes, dans la foule sans limites des astres et des univers. *Jocelyn* formule l'objection ; il y répond par l'apologue de l'aigle et du soleil et conclut : de même que pour le soleil, si haut dans le ciel, tout paraît « de niveau » sur la terre, de même, au regard de Dieu, « rien n'est grand ni petit » ;

Comme le cèdre altier l'herbe [le] glorifie

et Dieu « voit l'insecte » comme il voit le soleil.

1. Chênédollé. *Génie de l'Homme* (chant I), s. 1., p. 30.

2. P. Daru. *L'Astronomie*, 1830 (chant I), p. 5.

3. *Ibid.* (chant III), p. 90.

4. *Ibid.* (chant I), p. 5.

Jocelyn emportait là avec soi un hémistiche de Voltaire (*Sixième Discours sur 'homme*) déjà dérobé par Daru¹ :

[.....] Devant le créateur des mondes
Rien n'est grand ni petit sous ces voûtes profondes

L'attention de Dieu, dit Voltaire, est universelle ; égale pour chaque objet comme pour chacun des êtres, elle va

Des astres éternels à l'insecte éphémère.

Chênédollé avait montré la Providence pareille pour l'« insecte ignoré »

Et l'homme avec Newton dans les cieux égaré².

L'*Homme des champs* comportait un vers-sentence :

Le même Dieu créa la mousse et l'univers³.

Jean-Jacques s'était écrié dans l'*Héloïse* (III, XVIII) : « Providence éternelle, qui fais ramper l'insecte et rouler les cieux, tu veilles sur la moindre de tes œuvres ! » L'apologue lamartinien de l'aigle et du soleil n'aurait-t-il pas sa source dans un passage de Lebrun ? Occupé, précisément, à démontrer en vers qu'aux yeux de l'Être Suprême tout est de même taille et de même importance, Lebrun avait utilisé les images suivantes :

Mais au regard perçant de l'aigle vigilante
[.....]
L'orgueil du chêne rentre au niveau des sillons
[.....;.....]
[Et] la fierté de l'aigle errante sur la nue
Des regards du soleil est à peine connue,
Et ce même soleil n'est aux regards de Dieu
Qu'une étincelle, un point dans l'abîme des cieux⁴.

Il suffit, comme on voit, d'assez peu de chose, pour passer de ce texte au texte de *Jocelyn*.

Appeler enfin l'univers un « livre », écrire qu'on va dans la campagne

Comme un livre, au hasard, feuilletant la nature (IX, 288)

ou que, pour enseigner Dieu aux enfants, il suffit d'« ouvrir » à leurs yeux « ce livre » qu'est l'univers créé, c'est faire un sort à une image bien vieille, impitoyablement reprise, malgré son usure, par les uns et les autres, par

1. *Ibid.* (chant VI), p. 282.

2. Chênédollé, *Génie de l'Homme* (chant III), p. 86.

3. Delille, *L'Homme des champs* (chant III), 1811, p. 125.

4. Lebrun, O. C., 1811. T. II, p. 295.

Lebrun, dans son poème *De la Nature*¹, par Bernardin de Saint-Pierre dans sa *Chaumière Indienne*², par Daru dans l'*Astronomie*³, etc...

*
* *

Jocelyn voit mourir devant lui Laurence ; il aide à l'ensevelir de ses propres mains, il demeure tout un jour à pleurer, à rêver, sur cette tombe où dort « la moitié de [son] âme ». Cet amant qui pleure sur la tombe de l'amante, comme on l'a souvent déjà entendu gémir ! c'est Des Grieux creusant de ses ongles la fosse où il couchera Manon ; sur ce sol funèbre il s'étend ensuite, la face contre la terre ; c'est Paul au sépulcre de Virginie, c'est Chactas ensevelissant Atala. La Bergère des Alpes, de ses pauvres mains, a creusé la tombe de son mari ; « quand mes forces m'abandonnaient, je me reposai sur le sein livide et glacé de mon époux »⁴.

Revenir visiter le séjour où l'amour nous rendit heureux, où tout parle d'un être chéri, aller au devant de poignants souvenirs, s'abreuver de mélancolie, c'est une délectation morose dont on sait que le XVIII^e siècle aime le charme amer. « Je parcours cent fois les lieux que nous habitions ensemble, dit Julie à Saint-Preux [...]. Tous les objets que j'aperçois me portent quelque idée de ta présence pour m'avertir de ce que j'ai perdu ». Léonard, en un mouvement qui semble directement préluder à celui du *Lac*, dans les *Méditations*, s'écriait :

Lieux qui m'entretenez d'une amante si chère

Soyez témoins de ma douleur !

C'est ici qu'oubliez de toute la nature

Nos jours semblaient couler comme un rêve enchanteur⁶.

Quand Virginie l'a quitté, Paul parcourt en pleurant « les endroits qui avaient été les plus chers » à sa douce compagne. Bertin (Élégie V du Livre II), Delille chantent les tristes délices du retour aux contrées « où d'amour on a connu les lois »⁵. Même évocation émouvante, à la fin d'*Atala* ; Nodier montre le Peintre de Salzbourg revoyant, le cœur déchiré, la maison, le jardin où vivait sa maîtresse. Les *Martyrs* répéteront encore : « Rien n'est cruel comme la vue des lieux que nous avons habités au temps du bonheur, lorsque nous avons perdu ce qui faisait le charme de notre vie » (XIX).

L'homme souffre à voir la nature laisser se détruire ou changer de visage ces objets auxquels notre joie était associée. L'épervier tourne en cercles au-dessus du vallon ravagé et désormais méconnaissable que Paul et Virginie avaient embelli de leurs mains ; quand Chactas vient revoir la demeure du Père Aubry, et la grotte, et le pont de roches sous lequel est couchée Atala, il ne retrouve plus rien du paysage qu'il a connu : « Le lac s'était débordé et la savane s'était changée en marais » ; écroulé, le pont naturel ; quant à la

1. *Ibid.*, p. 314.

2. « Dans quel livre avez-vous puisé ces principes, demanda le docteur. — Dans la nature, répondit l'Indien. Je n'en connais pas d'autres. — Ah ! c'est un grand livre, dit l'Anglais [etc...] ».

3. Daru. *L'Astronomie* (chant I), 1830, p. 3.

4. Marmontel. *Œuvres*, 1787, III, p. 79. Cf. aussi dans Delille, *L'Imagination* (chant IV) un amant sur la tombe de sa bien-aimée (1811. T. I, p. 262).

5. Léonard. *Œuvres*, 1811, p. 127 (« L'attente du retour »).

6. Delille. *L'Imagination* (chant IV), 1811. T. I, p. 259.

grotte, il la trouve « remplie de ronces » ; une biche sauvage en a fait son asile, « quelques plumes tombées de l'aile de l'oiseau de passage » sont éparées à terre... Werther, lui aussi, avait revu avec douleur cette « petite place » où il s'était reposé sous un saule avec Charlotte ; une inondation est venue ; « la place était submergée, et je reconnus à peine le saule » ¹ ; dans le jardin d'Eulalie, le peintre de Salzbourg voit de même les berceaux de feuillage « désolés et détruits par le vent », les « petits arbres abattus par la cognée, et la terre jonchée de leurs branches » ². Longtemps avant eux tous, Léonard, imitant Goldsmith, avait gémi dans le « *Village détruit* » :

Comme tout est changé ! ce ruisseau solitaire
Roule couvert de mousse au milieu des roseaux ³
[etc...]

et Fontanes, dans l'*Almanach des Muses*, en 1788, avait interpellé la nature oublieuse :

Terre qui t'entretiens de la cendre des morts !
[.....]
D'un pas toujours égal la nature insensible
Marche [etc...] ⁴

Jocelyn allant revoir le Val des Aigles après la mort de Laurence, ah, comme Lamartine avait raison de le définir lui-même un homme « sensible et passionné », et qu'il est donc bien de cette race dont s'emplit le XVIII^e siècle finissant, race avide de larmes, qui savoure « la volupté de la douleur » et qui parle de sa « chère et délicieuse tristesse » ! Moins un romantique qu'un pré-romantique, tel est, dirait-on, par instants Jocelyn ⁵...

L'a-t-on bien écouté nous disant, quand venait l'hiver sur la montagne : « Ah ! que j'aime ces mois » où le cœur se blottit, « se resserre » ;

Comme, avec volupté, l'âme qui s'y replie
S'enveloppe de paix et de mélancolie,
Mêle même au bonheur je ne sais quoi d'amer ! (IV, 561 et 565-567)

Couché sur la tombe de sa mère, « la bouche collée au sol », les doigts pétrissant la terre, Jocelyn avait voulu

[S']enivrer de tristesse ainsi que d'une joie (VII, 259).

Le voici maintenant qui parcourt ce vallon où il vécut avec Laurence. « La

1. *Werther*. Deuxième partie. Lettre du 12 décembre.

2. Nodier. *Romans*, 1862, p. 50.

3. Léonard, *Œuvres*, 1811, p. 136.

4. « *Le cri de mon cœur* ».

5. Viennet, classique chevronné, dut pouvoir, en 1836, répéter triomphalement, à propos de Jocelyn quelques-uns des vers de sa fameuse « *Épître aux muses sur le romantique* » (1824)

C'est la mélancolie et la mysticité,
C'est l'affectation de la naïveté,
C'est un monde idéal qu'on voit dans les nuages
[.....]
C'est la voix du désert, c'est la voix du torrent,
[etc...]

liane et la ronce » entravent ses pas ; les chênes sont tombés sous l'ouragan ; et la grotte !...

O Temple d'un bonheur sur la terre inconnu
Hélas, en peu de temps, qu'étiez-vous devenu !

la vase a comblé la « coupe de pierre » ; des plumes d'oiseaux égorgés par les renards jonchent la terre ; une bête de proie a fait là son repaire d'épines et de broussailles. Jocelyn recule d'horreur ; la malédiction vient à ses lèvres : « O terre [...] ô vil monceau de boue [...] ! » Nature impitoyable qui souille jusqu'à l'ombre de nos amours, qui dévore « dans ton sein » jusqu'à « nos cercueils » ! (IV, 1413 sqq.).

* *

L'Épilogue de *Jocelyn* devait s'intituler d'abord, nous l'avons dit, l'« *Herboriste* ». Il y a deux botanistes, en fait, dans l'Épilogue qui parut en 1836 : l'auteur lui-même et le vieux curé de Valneige.

C'est que la botanique a connu au XVIII^e siècle, — en littérature du moins — une très particulière faveur. Haller lui avait consacré deux strophes (les strophes XXXIX et XL) de son poème des *Alpes* ; Rousseau, par son exemple pratique, avait immensément accru le prestige de ces simples études naturelles, et contribué à en faire une mode. La Septième promenade des *Rêveries* avait longuement loué cette humble science qui conduit l'homme à se « livrer aux charmes de l'admiration reconnaissante » pour l'auteur de toutes choses. Roucher, Madame Roland, Mercier, ont « célébré pathétiquement »¹ les plaisirs des botanistes. Delille faisait de même dans l'*Homme des Champs*² et dans les *Trois Règnes*³. Bernardin de Saint-Pierre, dans le « plan de l'ouvrage » qu'il met en tête de ses *Études de la nature*, opposait le botaniste, froid classificateur, penché sur son herbier, au botaniste enivré, chantant à tous moments la gloire de Dieu⁴.

Aux cœurs blessés et déserts, la botanique, disait Jean-Jacques,⁵ apporte « un charme [...] qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse et douce ». Il y a dans *Werther* un pauvre homme, devenu fou par désespoir d'amour, et qu'on voit cherchant la centauree sur les collines pour trouver dans la botanique un semblant de bonheur ou l'oubli, du moins. Aux « infortunés », l'*Essai sur les Révolutions* recommande « particulièrement l'étude de la botanique » et l'attention « au peuple innocent des fleurs »⁶. Le malheureux Jacopo Ortis

1. Cf. Daniel Mornet, *Le sentiment de la nature en France*, de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre, 1907, p. 130. Roucher se déclarait un « botaniste passionné » dans une lettre qu'il écrivait à sa fille en avril 1794 (cité par Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, T. XI, p. 111).

2. Delille, *L'Homme des champs* (chant III), 1811, p. 126.

3. Delille, *Les Trois Règnes* (chant VI), 1809, T. II, p. 68.

4. Cf. aussi Onzième Étude de la nature, et Première Harmonie de la nature. — Notons encore que Bourrit dans sa *Description des cols ou passages des Alpes* (Genève, 1803, p. 202) avait parlé de ce curé d'Argentières, au pied du Mont-Blanc, grand « herboriste » qui s'est « occupé à rassembler toutes les plantes du pays les plus belles et les plus rares ».

5. J.-J. Rousseau, *Rêveries du Promeneur solitaire*, Septième Promenade.

6. Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions*, 1836, T. II, p. 77.

botanise donc lui aussi, comme encore fera Germancé dans *Adèle* (Nodier, d'ailleurs, on le sait, herborisait personnellement avec passion). En Angleterre Thomson avait montré dans ses *Seasons*¹ le botaniste sur la montagne ; Crabbe occupait ses loisirs de pasteur à des herborisations minutieuses.

Il ne déplait pas à Lamartine de se déguiser en « herboriste » ; comme l'amour des chiens, la botanique est passion noble, abondante en beaux parrainages ; quant à Jocelyn, qui n'a plus rien à espérer de la vie terrestre, promeneur solitaire, lui aussi, sur les pentes qui entourent Valneige, il n'est pas de meilleur refuge à sa détresse intérieure que la douce étude des plantes du Bon Dieu ; il a suivi du reste les leçons de Bernardin de Saint-Pierre ; en face de son ami le poète, lequel, modestement, s'attribue le rôle du botaniste classificateur raillé dans les *Études de la Nature*, le curé de Valneige, bien plus qu'un herboriste, est une sorte de théologien évangélique et primitif, baigné perpétuellement dans la splendeur du Tout-Puissant que chaque brin d'herbe lui révèle.

*
* *

La somme est assez belle, on le voit, de ces thèmes littéraires du XVIII^e siècle qu'on trouve rassemblée dans *Jocelyn* : danses sous l'ormeau et bergers amoureux, plaisir de la solitude, bonheur de la solitude à deux, délices de l'amitié, puis de l'amour, dans une retraite édénique et mystérieuse comme une île déserte, grotte où s'abritent les fugitifs ou les amants, chants alternés à la gloire du créateur, enivrement du printemps, nids des oiseaux, accents du rossignol, tristesse des pluies d'automne, jeux du soleil sur la neige, délices de la maison rustique et du potager, tendre instinct du pays natal, amour filial et maternel, malédiction jetée aux villes, éloge du chien fidèle, noblesse du laboureur, apologétique par les astres, pleurs sur la tombe d'une amante, retour navrant aux lieux d'un bonheur perdu, cruauté de la nature insensible, consolations de la botanique... Et nous n'avons marqué que les thèmes principaux, à mesure que le poème les amenait à notre rencontre ; il faudrait signaler encore, au moins pour mémoire, des détails descriptifs, des évocations sentimentales, des allusions qui achèveraient de faire le jour sur toute la dette de *Jocelyn* envers la poésie du précédent siècle.

Ce serait, par exemple, les invocations à la lune (« Et toi, lune limpide [...] », II, 549 — « Oh nuit [...] lune qui se balance [...] », VIII, 96), l'image de l'étoile « qui descend » sur l'horizon ou qui se lève à minuit, et brille dans l'eau du lac (II, 569, III, 554-555) tout cela, si fréquent dans le pré-romantisme, importé peut-être par Ossian et Young ; — ou bien encore l'idée que dans les souffles du vent passent des voix amies, que dans les brises, des esprits nous parlent (II, 580 sqq.), idée ranimée, elle aussi par Ossian, qu'on trouve dans Parny (« *Le Revenant* »), dans Fontanes (« *Le jour des morts* »), dans Léonard, dans Millevoye, dans Soumet², dans *Delphine* aussi ; — ou encore ces allusions à l'« éclatante échelle » qui monte de l'atome à Dieu (IV, 311), à l'âme universellement répandue dans la nature entière, depuis le végétal jusqu'à l'ange, avec ses « transitions fondant en harmonies » (Épilogue, v. 37 sqq),

1. Thomson, *Seasons*, London 1809, p. 90.

2. Cf. G. Lanson, Notice du « *Soir* » dans l'édition critique des *Méditations*, T. I, p. 50.

propos usuels de la poésie philosophique au XVIII^e siècle et qu'on rencontre dans le *Désastre de Lisbonne*, dans le sixième *Discours sur l'homme*, dans Lebrun ¹, dans Delille ², dans Chénedollé ³ et chez les Anglais de même, dans Thomson ⁴, dans l'*Essay on Man* ⁵, dans les *Méditations* d'Hervey ⁶.

Ce vers même, de *Jocelyn*, qui, détaché, prendrait l'allure d'un manifeste :

Écoute ton cœur battre et dis ce que tu sens (IV, 198)

il est bien loin d'être un cri révolutionnaire ; c'est un conseil, seulement, comme on en retrouve beaucoup de pareils au XVIII^e siècle, et qui tend à marquer la supériorité de ce qui est « naïf », sincère, spontané sur le produit de l'application et de la technique. Idée banale dans un temps où l'émotion comptait seule, où l'on célébrait si haut la sensibilité et l'entraînement du cœur. Déjà Chaulieu avait enseigné dans ses vers « *Contre l'esprit* » : ce qui « saisit l'âme », ce qui « l'agite »,

C'est ce que le cœur vous fait dire ⁷.

Gentil-Bernard se donnait à lui-même ce conseil :

[.....] il faut en cet écrit

Le cœur qui sent, non l'esprit qui décrit ⁸

Les amants de la *Bergère des Alpes* chantent leurs délices et s'étonnent de se découvrir si naturellement doués ; c'est qu'ils n'ont l'un et l'autre « d'autres guides que [leur] cœur et [leur] oreille » ⁹. Rousseau n'avait-il pas déclaré lui aussi, en parlant de sa *Nouvelle Héloïse* : « Mon talent était moins dans ma plume que dans mon cœur » ¹⁰. Et le vers de *Jocelyn* n'est au fond rien d'autre que le vers célèbre de Chénier :

L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poète ¹¹.

Les réminiscences littérales des « petits poètes » paraissent être, dans *Jocelyn*, beaucoup moins nombreuses que dans les *Méditations* ; peut-être Lamartine, qui s'était vu, sur ce point, sévèrement critiquer autrefois, a-t-il eu plus de soin, cette fois-ci, d'écarter de sa plume les hémistiches que sa mémoire lui proposait ; peut-être aussi, entre 1819 et 1831, avait-il perdu bon nombre

1. Lebrun. O. C., 1811. T. II, pp. 319-320 (« *De la nature* », chant I).

2. Delille. *Les Trois Règles*, chant VIII.

3. Chénedollé. *Génie de l'Homme* (chant III) s. d., p. 78.

4. Thomson. *Seasons*, 1809, p. 215 (« The mighty chain of beings [etc...] »).

5. Pope. *Essai sur l'homme*, trad. Delille, 1821, p. 27 (« Anges, hommes, animaux, vaste mer, chaîne immense »).

6. Hervey. *Méditations*, trad. Letourneur, à la suite des *Nuits* d'Young (1783. T. II, p. 165) : « quelle progression dans l'échelle universelle des êtres ! ».

7. Chaulieu. *Œuvres diverses*, 1740. T. I, p. 24.

8. Gentil Bernard. *Œuvres*, 1819, p. 74 (chant IV de « *Phrosine et Mélidore* »).

9. Marmontel. O. C., 1787. T. II, p. 73.

10. J.-J. Rousseau. *Confessions*, IX.

11. Vinet, à propos de la « manière » de Lamartine dans *Jocelyn*, rappellera la parole célèbre de Vergniaud : « Je n'ai pas besoin d'art, il suffit de mon âme ».

de ces souvenirs trop fidèles dont quelques-uns s'étaient glissés jadis, sournoisement, dans les strophes du *Lac* ou de l'*Isolement*.

Pourtant, voici bien, dans *Jocelyn*, un hémistiche de Parny qu'on peut joindre à cet hémistiche de Voltaire salué tout à l'heure au passage. :

J'ai trouvé le silence et jamais le repos

avait écrit Parny¹ ; Lamartine montrait de même Jocelyn

Trouvant l'isolement mais jamais le repos (VIII, 89),

N'est-il pas probable également qu'à l'instant où Laurence parle de se précipiter dans la mort

Pour savoir si l'on dort, là-bas, ou si l'on aime (IV, 522)

Lamartine entendait vaguer chanter dans sa tête les vers du *Revenant* de Parny, où il était question pareillement de la mort et de l'au-delà

J'ignore ce qu'on fait, là-bas²
[etc...]

La « Saint Jean d'été » dont le nom figure, à la rime, dans le troisième vers du Prologue de *Jocelyn* s'y trouverait-elle à cause de Ducis, qui l'avait évoquée lui aussi, dans *La Côte des Amants* ?

[.....] ce grand jour, de tout temps respecté
Qu'on fêt[e] sous le nom de la Saint Jean d'été³.

Si, dans l'Épilogue primitif de *Jocelyn*, le pâtre apparaissait pour indiquer au poète la route qui mène à la tombe des amants, n'est-ce pas un peu à cause de Millevoye qui, dans les derniers vers de sa célèbre *Chute des Feuilles* avait montré semblablement, près d'une tombe solitaire le « pâtre de la vallée » dont les pas sont le seul bruit qui trouble « le silence du mausolée »⁴.

Mais il est un poète, surtout, dans l'œuvre duquel on découvre, si l'on veut bien y prendre garde, à peu près tous les thèmes connus dont nous avons noté la présence dans *Jocelyn* ; c'est Delille, Delille que citera loyalement Lamartine au nombre de ses premiers « modèles », et qu'il cherchera même à réhabiliter, disant de lui qu'il est « trop oublié », « trop ravalé » et qu'il fut « en réalité l'Ovide de la France »⁵. — « Vous trouverez même [chez lui],

1. Parny. O. C., 1808. T. I, p. 93 (Élégie VI du Livre IV). Sainte-Euve nous assure qu'en 1844 Lamartine savait « encore par cœur cette élégie désespérée » (Cf. *Portraits contemporains*, 1870. T. IV, p. 440).

2. Parny. O. C., 1808. T. I, p. 25.

3. Ducis. O. C., 1813. T. III, p. 315.

4. Millevoye. O. C., 1822. T. I, p. 55. Quand, à l'Époque IX (151 sqq.), Jocelyn compare son morne destin à celui d'un malheureux perdu dans le désert (« Tel, par la caravane au désert oublié [etc...] »), il n'est pas impossible que Lamartine se souvienne de Millevoye encore qui, au Livre III de ses *Récits et chants élégiaques*, dans sa pièce *Phénix*, avait égalé la condition de l'homme à celle d'une « caravane oubliée ».

5. Cf. *Le Siècle*, 25 mai 1856 — et C. F. L. Ent. 10. T. III, p. 222.

déclare Blaze de Bury¹, le sujet de *Jocelyn* ». C'était grossir beaucoup les choses. — Mais certes, d'une certaine façon, on pourrait presque faire passer *Jocelyn* pour l'œuvre d'un héritier direct, d'un studieux et brillant disciple de l'abbé, fidèle à développer, de son mieux un par un, les motifs littéraires que lui a proposés le maître.... Soyons plus sages. Que la preuve, seulement, soit faite, de l'hospitalité très large qu'accorda le poète de *Jocelyn* aux thèmes poétiques traditionnels dont Delille, ce « metteur en vers par excellence », comme dit Sainte-Beuve², avait fait collection.

N'oublions pas d'ailleurs, que dans l'emploi de ces thèmes usuels, toujours intervient chez Lamartine, une ardeur sincère ; par delà la facilité poétique, venant la sous-tendre et l'accroître, il y a, jusque dans ceux des vers de *Jocelyn* qui nous semblent le plus nettement hérités, une sensibilité vivante, une chaleur, un élan. De cela, la preuve est faite, nous l'avons déjà vu, pour ce qui touche à la tendresse à l'égard des chiens, comme aussi pour la fidélité, toujours brûlante, envers les souvenirs d'enfance, et pour la haine des villes. Assurément, Lamartine sait bien, quand il célèbre les laboureurs, qu'il n'est pas le premier à le faire ; mais ces paysans qu'il décrit, il les connaît, il les aime pour tout de bon, ce sont ceux qu'il voit travailler sur ses propres terres ; aussi comme ils sont vrais, et stylisés à peine ! ils ne chantent point, comme ceux de Gessner, qu'on dirait pareils à de doux promeneurs ; ils ont assez à faire, dans *Jocelyn* comme dans la vie, à crisper sur la charrue leurs doigts que le bois déchire, à peser sur le soc de toute la force de leurs muscles, à ne pas perdre haleine avant d'arriver au bout du sillon.

Et toute cette théologie naïve, d'après les astres, certes, la rhétorique y a beau jeu ; mais d'abord, remarquons-le, Lamartine en use ici avec adresse : il la présente comme une leçon faite à des enfants, comme un cours élémentaire de catéchisme, et voilà, d'un coup, transfiguré l'aride « discours en vers », le voilà devenu acceptable, possible, presque efficace ; c'est un prêtre de village qui s'adresse à de petits paysans pour tâcher de leur rendre directement sensible l'évidence de Dieu ; c'est un poète, en même temps, qui s'adresse au peuple incroyant et qui tente de l'instruire sur l'essentiel ; ces deux cents vers, c'est bien plus encore.... Que nous sommes loin d'un facile morceau de bravoure ! Lui-même, Lamartine, a besoin de se répéter ces choses, de réchauffer en lui ce raisonnement invincible qui établit Dieu, qui conclut sans conteste à sa Providence. Ce credo fondamental, tel nous en lisons les articles dans *Jocelyn*, tel nous le retrouverons en 1856, en 1865, dans le *Cours Familier de Littérature* : la terre, « petit globule de matière » ; l'homme, « atome perdu » mais qui « se confond tout à coup par sa grandeur avec la divinité. Pourquoi ? parce qu'il pense », et l'action de grâces montant vers l'Être éternel, car tu m'as donné, lui dit-il, « tout insecte invisible que je sois,

1. Blaze de Bury. *Tableaux romantiques*, 1878, p. 131. — Blaze de Bury parlait de l'évocation, qu'on trouve dans l'*Homme des champs* (chant I) et dans l'*Imagination* (chant VIII), de la vie des curés de campagne.

2. R. D. M., 1^{er} août 1837. — Dans cette étude sur l'abbé Delille, Sainte-Beuve n'hésitait pas à appeler Lamartine : « Celui qui règne après lui ». Les œuvres de Delille continuent, après 1830 encore, à se réimprimer et à se vendre. Une édition de ses œuvres complètes paraît en 1832. A côté de *Jocelyn*, en 1836 paraît également une édition des œuvres complètes de Gessner.

la même place, le même rang, la même part d'importance, d'attention et d'amour qu'à tes soleils »¹.

Cette « poétique » enfin : « Écoute ton cœur battre et dis ce que tu sens », sans doute elle répète Rousseau, et Diderot, et Marmontel, mais de bonnes preuves aussi nous la garantissent très lamartinienne. Le jaillissement du cœur, sous la première forme venue, et presque au petit bonheur, voilà bien en effet, trop souvent, sa méthode de poète lyrique, et, toujours, son art du style dans ses œuvres en prose. Blâmant l'*Eloa* de Vigny, trop concertée selon lui, « on ne fait pas la poésie, proclamera-t-il, on la trouve dans son cœur ! »². Ailleurs encore il affirmera : « Je n'aime pas les écrivains de métier [...]. Vivent les hommes qui ne pensent pas à ce qu'ils disent ! Il n'y a que ceux-là qui savent le dire, parce que c'est la nature qui parle à leur place »³.

Tous ces thèmes traditionnels, Lamartine les retrouve en lui pour ainsi dire à l'état naissant, tels qu'ils étaient avant de devenir des recettes ou des routines. Il ne veut plus chanter, dit-il, que ce qu'il éprouve, mais parmi ce qu'il éprouve il choisit de ne chanter que ce qu'il sait communicable, éprouvé par autrui, par quiconque, — universel en un mot. Cette poésie qu'il entend faire (à partir de 1829 environ) elle est à la fois très intime et très générale, tout individuelle dans son absolue sincérité, et en même temps largement humaine. Si l'auteur de *Jocelyn* est un homme du XVIII^e siècle, il est aussi, et davantage encore, un classique.

L'éloge du chien ne remonte-t-il pas jusqu'à l'*Odysée* ? L'exécration des villes, elle est déjà dans Juvénal ; l'ardent appétit d'une retraite agreste, le voici dans Virgile (Églogue I, v. 46-78) et dans le fameux *Hoc erat in votis* d'Horace, avec l'évocation même du petit pré, du jardin, du bosquet et de cette eau vive près de la maison. Le bonheur du printemps ivre d'amour, bien avant d'apparaître dans Thomson ou dans Saint-Lambert, n'est-il pas d'abord dans les *Géorgiques* et dans Lucrèce, et dans *Daphnis et Chloé*⁴ ? Et dans le même chant des *Géorgiques*, c'est aussi l'hymne au laboureur, comme à la Neuvième Époque de *Jocelyn*.

C'est bien à Virgile et à Homère que songe Lamartine devenu grand poète⁵. Quand le succès des *Méditations* lui eut prouvé qu'il valait autant et mieux peut-être que les défunts princes irremplacés, les Parny, les Delille, quoiqu'il craigne toujours un peu Baour-Lormian⁶, il porte ses regards vers les dieux eux-mêmes dont il se sent maintenant rapproché. Son Grand Poème, qu'il entreprend, il ne désespère pas d'en faire « le premier poème du monde,

1. C. F. L. Ent. 2. T. I, p. 88 et C. F. L. Ent. 114. T. XIX, p. 393.

2. C. F. L., T. XVI, p. 250.

3. C. F. L., T. XIX, p. 77.

4. « Or était-il environ le commencement du printemps, que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, celles des prés et celles des montagnes [...]. Commençaient à s'ouvrir par les champs bourdonnements d'abeilles, gazouillements d'oiseaux [etc...]. » *Daphnis et Chloé*, trad. P.-L. Courier (Livre I), éd. 1879, pp. 19-20.

5. Le 8 décembre 1820 Lamartine déclare (lettre à Virieu) qu'il vient d'écrire une « *odula* du style d'Horace ». C'est aussi le nom d'*Odula* qu'il donne aux vers qu'il compose pour sa femme, le 1^{er} janvier 1823, et qui paraîtront dans « *Les Préludes* ».

6. En mai 1825 il disait à Virieu, à propos de son *Chant du Sacre* : « Je suis à demi-rassuré, car Baour-Lormian, que je redoutais, vient d'en faire un encore plus mauvais ».

après le *Pater Homerus* et même à côté »¹. Horace et Virgile, disait-il à Virieu, le 5 février 1822, « c'est l'Évangile de l'esprit humain ; Homère en est la Bible »...².

Il est bien certain qu'il y a dans *Jocelyn* des réminiscences virgiliennes ailleurs même que dans « Les Laboureurs » et dans la description du printemps sur le Val des Aigles. Deschanel³ voit une imitation des chants amœbés de Ménalque et de Damète dans le duo lyrique de Laurence et de Jocelyn à l'Époque IV. L'amitié tendre mais toute virile qui unit d'abord Jocelyn à Laurence peut faire penser à Nisus et Euryale. L'élan vers la calme beauté des choses de la campagne (II, 543 sqq., VIII, 95 sqq. etc.) n'est-il pas pareil aux invocations des *Géorgiques* : « *O ubi campi [...] O qui me gelidis in vallibus [etc...]* »⁴. Cette grotte, ces lacs purs dont Jocelyn s'enchantait ne se dessinent-ils pas déjà dans les vers de Virgile : « *speluncae, vivique lacus [etc...]* »⁵ ? Comme le grillon « semble crier de feu » dans *Jocelyn* (IX, 452), on entend aussi, dans Virgile, sous la brûlure de midi, crisser les cigales⁶. L'« humide nuit » dans *Jocelyn* (IX, 610) traduit exactement le « *nox humida* » de l'*Enéide* (III, 198). Deux fois les *Bucoliques* (V, 13, X, 53) parlent de mots gravés par les amants sur l'écorce des arbres ; ces taureaux que Jocelyn regarde, heurtant leurs fronts

Penchant leur tête oblique et leurs cornes jalouses,
Sur leurs jarrets dressés [etc...] (III, 110-112).

ne viennent-ils pas tout droit de l'*Enéide* ou des *Géorgiques* encore ? (« *Cornuaque obnixi infigunt [etc...]* » — *Enéide*, XII, 715-722 ; « *versaue in obnixos urgentur cornua* » — *Géorgiques*, III, 222). Et cette belle image, qu'on admire dans l'Épilogue du poème lamartinien, d'un être portant au cœur une blessure, comme un chêne grandit avec une hache enfoncée dans son flanc, n'est-il pas possible d'y voir une transposition de la célèbre comparaison virgilienne de Didon, traînant partout avec elle la plaie de sa passion, et pareille à une biche blessée qui fuit en portant dans sa chair le trait qui l'a frappée (*Enéide*, IV, 69-73) ?

Ne nous bornons pas aux glanes de ces rapprochements minimes ; allons plus loin ; songeons à la teinte générale de *Jocelyn*, à son style — en prenant le mot dans son sens le plus large, au ton sur lequel ce poème est récité. Cette peinture sans couleurs trop vives, cette musique sans grands heurts sonores, accordons qu'elle doive quelque chose aux conseils de Sainte-Beuve, à l'exemple de Brizeux, et d'autres contemporains. Mais c'est Lamartine qui la nomme lui-même une poésie « pédestre » ; et cette allusion à l'antique est riche d'en-

1. Lettre à Virieu, 15 janvier 1824.

2. « Notre maître et ami Virgile », dit Lamartine dans la préface des *Recueils* (1^{er} décembre 1838). En 1850, le texte des *Nouvelles Confidences* contiendra une petite phrase bien curieuse : « Le pays des alentours immédiats de Mâcon, écrira Lamartine, a beaucoup de ressemblance avec les paysages [...] de la Lombardie. Un Virgile pouvait naître dans cette Mantoue » (O. C., 1863. T. XXIX, p. 464).

3. Cf. Deschanel. *Lamartine*, 1893. T. II, p. 30.

4. *Géorgiques*, II, 486 sqq.

5. *Ibid.*, II, 469.

6. *Bucoliques*, II, 12-13 et *Géorgiques*, III, 327-328. A propos du vaste bourdonnement des insectes sur la campagne radieuse (*Joc.*, IV, 118) rappelons-nous aussi le « *Streptit omnis mur-mure campus* » de l'*Enéide*, VI, 709.

seignement. Déjà, dans les *Harmonies*, des pièces comme *Milly*, comme la *Vie cachée*, Sainte-Beuve apercevant sans peine leur ascendance, les appelait ces « douces géorgiques »¹ ; dans sa *Bénédiction de Dieu dans la solitude*, Lamartine désignait expressément Fénelon, Homère et la Bible comme ses trois sources d'inspiration.

C'est la leçon de Fénelon que Lamartine écoute ; ce sont ses conseils qu'il applique. La *Lettre à l'Académie* a dénoncé les « vains préjugés » qui dédaignent les « beautés » d'images simples et grandes : « chèvres qui grimpent sur une colline pendante en précipice », « festins de village », « danses rustiques »² ; elle a rappelé que tout le charme de l'*Odyssée* est justement dans ces « peintures si naïves du détail de la vie humaine ». « Je veux, disait Fénelon, un sublime si familier, si doux et si simple que chacun soit d'abord tenté de croire qu'il l'aurait trouvé sans peine ». N'est-ce pas la définition même du « sublime » de Jocelyn ? Cette parenté de *Jocelyn* avec la grande tradition classique d'Homère et de Virgile, de La Fontaine et de Fénelon a frappé, outre Sainte-Beuve, plus d'un critique. Aimé Martin, qui connaissait de très près Lamartine et savait ses goûts profonds, écrivait, à propos de *Jocelyn*, et dès l'apparition du poème : « C'est l'art émané de la nature, comme le rêvait Fénelon »³. Saint-Marc Girardin commentant dans son *Cours de Littérature Dramatique*, la Sixième Époque de *Jocelyn*, déclare à son tour : « Depuis Fénelon, personne n'a su être plus simple sans cesser d'être élégant ; personne n'a su mieux ramener dans la poésie l'usage que Fénelon regrettait de n'y plus trouver depuis Homère, d'exprimer, sans circonlocution, les détails de la vie quotidienne »⁴. Louis de Ronchard s'exprimera encore de façon toute semblable dans une préface pour *Jocelyn* (1886) « Un pareil poème, dira-t-il, est certainement [...] plus près d'Homère que toutes les épopées classiques. Je ne vois guère à lui comparer chez nous que Fénelon, dans la prose du *Télémaque* et La Fontaine dans *Philémon et Baucis* »⁵.

Il faut songer en effet à ce *Philémon et Baucis* que Lamartine aimait, et qu'il appelait « le chef d'œuvre de La Fontaine »⁶. Un écho reconnaissable s'en retrouve dans la description du presbytère de Valneige, dans ces vers sur le pain, le lait, sur la « table frugale » de Jocelyn. Aimé Martin qui citait ce passage de la Sixième Époque dans les *Débats* du 3 avril 1836, ajoutait en conclusion : « Voilà des vers comme en faisait La Fontaine ! ».

1. Sainte-Beuve. Article sur les *Harmonies*, dans *Le Globe* des 16 et 20 juin 1830. — De même, dans son livre *Du travail intellectuel en France de 1817 à 1837* (1839. T. II, p. 74), Duquesnel appellera la *Bénédiction de Dieu dans la solitude* une « admirable bucolique chrétienne ».

2. Tout cela, très exactement, figure dans *Jocelyn*. Voici les « rustiques festins » (I, 40), les « danses rustiques » (I, 45) et les « chèvres [...] se pendant aux fleurs des précipices » (III, 105-106).

3. *Journal des Débats*, 25 février 1836.

4. Saint Marc Girardin, *Cours de Littérature dramatique*, 1860. T. IV, p. 116.

5. L. de Ronchard. *Préface pour JOCELYN et GRAZIELLA*, 1886, pp. X-XI.

6. C. F. L. Ent. 19. T. IV, p. 10. — Cependant Lamartine, on le sait, affectait de mépriser La Fontaine, qu'il connaissait d'ailleurs fort bien et citait même parfois dans ses lettres. Dargaud nous dit que Lamartine qui, en 1831, n'aimait guère Béranger, « croyait le mettre bien bas en le plaçant au niveau de La Fontaine » * (Ms. de Dargaud, p. 243. — Communiqué par M. J des Cognets).

Que la pure tradition classique l'emporte dans *Jocelyn* sur l'influence du XVIII^e siècle post-classique et préromantique ¹, ou que ce soit l'inverse, c'est affaire de dosage, difficile d'ailleurs, et arbitraire. Qu'il nous suffise d'avoir constaté à quel point l'auteur de *Jocelyn* est éloigné de vouloir frapper d'étonnement le lecteur, le surprendre par de l'inattendu dans le pittoresque ou les sentiments. Sylvius notera même sans bienveillance, en 1841 ² : « M. de Lamartine [...] se donne rarement la peine de chercher, au delà du cercle parcouru, un horizon plus varié ; il se contente des effets connus ; il n'en veut pas de nouveaux ». — Ce n'est ni paresse, ni non plus, je crois, impuissance ; c'est au contraire parti-pris : Lamartine peut admirer les *Rayons Jaunes* qui lui paraissent une observation poétique toute neuve, et séduisante par sa vérité curieuse ; de cette vérité-là il ne voudrait pas cependant pour ses vers. Il préfère quant à lui ce qui est connu, admis, banal même ; il tient à cette usure — ou du moins à cette patine — sur les idées et les images qu'il adopte. C'est pour lui une garantie, c'est l'assurance que, de la sorte, il ne déroutera personne, que sa parole sera immédiatement intelligible, qu'il se trouvera, pour ainsi dire, de plain-pied avec son lecteur. Avant tout, il songe au lecteur moyen ; il va le chercher jusque chez lui, dans son maigre univers intérieur, peuplé de représentations conventionnelles. Et de là, lui parlant une langue facile, il l'entraîne doucement où il veut le mener, sans lui donner l'éveil, sans le laisser d'abord prendre conscience du changement qui se fait sur ses horizons.

C'est l'éloge de l'agriculture, mais qui devient le chant sublime de l'humanité courageuse ; c'est l'hymne du printemps, mais qui retrouve Lucrèce et le dépasse, et toute la terre semble se soulever vers Dieu ; c'est l'attendrissement sur la fidélité du chien, mais qui se hausse au sentiment mystérieux de l'unité des âmes créées ; c'est l'image de la bienfaisance, mais qui se transfigure en charité.

II

JOCELYN et le Thème Littéraire de la Montagne

Jocelyn est le récit d'une aventure qui se déroule presque tout entière dans les solitudes alpestres ; *Jocelyn* a pour personnage principal un prêtre. Mais Lamartine n'avait ni le mérite ni la prétention d'introduire pour la première fois des tableaux de montagne dans la littérature française, pas plus qu'il n'apportait une audacieuse innovation en dessinant dans son poème une figure sacerdotale.

On sait aujourd'hui, par les études de Daniel Mornet et de Claire-Éliane Engel ³, que la montagne, dès la fin du XVIII^e siècle avait attiré les voyageurs et les curieux, qu'on s'enthousiasmait, sous Louis XVI, des « glaciers », que des foules assez disparates, chaque été, avant la Révolution, envahissaient

1. Le 28 novembre 1808 Lamartine définissait comme suit sa méthode de culture littéraire : « Lire les anciens à force [...] peu de romans, peu de vers nouveaux ».

2. Sylvius. *Physiologie du poète*, p. 31.

3. Daniel Mornet. *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, 1907, pp. 50, 59 et 259-289 ; C. E. Engel, *op. cit.*

Chamouny ; et nous n'avons pas à refaire la liste des ouvrages topographiques, descriptifs, diversement préoccupés de pittoresque ou de science, que les dernières années du XVIII^e siècle avaient vu paraître, touchant les Alpes ou les Pyrénées ; rappelons seulement les noms des principaux explorateurs dont les livres connaissaient la célébrité : Coxe, Ramond, Saussure, Deluc, Bourrit etc...

Il importe davantage à notre enquête de montrer comment, en 1836, le thème de la montagne était depuis longtemps un thème reçu, en littérature, et comment, depuis plus d'un demi-siècle, dans la poésie comme dans le roman, la montagne avait déjà beaucoup servi.

Dès 1750 avait paru une traduction française du poème de Haller : *Les Alpes* ; Marmontel avait donné, dans le *Mercure*, en octobre 1759, sa *Bergère des Alpes* ; le *Philosophe des Alpes*, de La Harpe, date de 1763. En 1789, l'abbé Pollin publiait son *Citoyen des Alpes* ; l'*Almanach des Muses*, en 1791 révélait un « fragment de poème sur les montagnes », de Fontanes ; Ann Radcliff situait près du Montanvers l'action de son *Roman de la Forêt* ; Ducray-Duminil, en 1799, faisait de Chamouny le cadre de sa *Céline* ; Droz, qui sera en 1824 le rival triomphant de Lamartine dans sa candidature à l'Académie, avait publié en 1804 un roman alpestre : *Lina, ou les enfants du pasteur Albert*.

Les textes de Jean-Jacques, sur les Alpes, dans l'*Héloïse* comme dans les *Rêveries*, ceux aussi de Sénancour¹ sont trop connus pour qu'il soit utile de les rapporter ; mais les Alpes apparaissent aussi dans la *Solitude* de Zimmermann², dans *Corinne* (XIX) où l'on voit le Mont-Cenis pareil à cet « enfer de glace si bien décrit par le Dante », avec, sous la neige, son « aspect monotone, depuis le fond des précipices jusqu'au sommet des montagnes », dans *Delphine* (V, V) où se montrent des « sapins noirs » et des torrents qui roulent au creux des abîmes. M^{me} Cottin, dans ce roman de *Malvina* dont le décor est ossianique, n'avait pas négligé, exagérant un peu l'altitude des monts écossais, de célébrer « l'horreur de ces sauvages montagnes » et de se livrer en passant à une description d'hiver dans les hautes solitudes, qui n'était pas tout à fait neuve, mais qui lui semblait d'un effet sûr : « Les arbres, les rochers, hérissés de glaçons, et frappés par les rayons du soleil brillaient des plus vives couleurs de l'arc-en-ciel ; la neige, qui couvrait le haut des montagnes, scintillait de feux éclatants [etc...] »³. Dans les *Proscrits* de Nodier, la neige, pareillement, étincelle au soleil sur les monts⁴ ; le *Peintre de Salzbourg* nous fait assister à un orage dans la montagne ; *Adèle* peindra plus tard les flancs de la Dôle, évoquera, à la vue des Alpes étendues face au col de la Faucille, les « âpres solitudes de la Savoie ».

L'engouement littéraire pour les « sublimes horreurs » des cimes est même

1. Cf. *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* (XVII) et *Obermann* (VII, etc...). C'est dans la XVII^e « Rêverie » que se trouve le beau texte sur « la paix des monts et leur silence inexprimable ».

2. Cf. Zimmermann, *La Solitude*, 1788, p. 202-203 : « L'œil contemple avec effroi leurs neiges éternelles, leurs abîmes escarpés, leurs gouffres obscurs, les torrents qui se précipitent avec bruit en formant de nombreuses cascades, les noires forêts de sapins dont leurs flancs sont chargés, et les énormes rochers que les orages ont détachés de leur sommet [...]. Comme mon cœur battait quand, pour la première fois, je gravis, par un sentier étroit, sur ces sublimes déserts et que je vis toujours de nouvelles montagnes au-dessus de ma tête [etc...] ».

3. M^{me} Cottin, *Malvina*, 2^e éd., an XIII, 1805. T. I, p. 123. — Cf. également *ibid.*, p. 189-190.

4. Nodier, *Les Proscrits*, an X, p. 16.

si prononcé, vers 1800, que Chateaubriand, moins soucieux peut-être de contredire Jean-Jacques et de renier son propre passé¹ que de chercher l'originalité, s'élève dans son *Voyage au Mont Blanc* (1806) contre les exaltations d'usage à propos des montagnes : « Tout ce que je demande, écrit-il, c'est qu'on ne me force pas d'admirer les longues arêtes de rochers, les fondrières, les crevasses, les trous, les entortillements des vallées des Alpes »². Mais sous cette hostilité, affectée peut-être, l'artiste se révèle, malgré soi sensible à la grandeur austère des hauts lieux. « Le voyageur attristé, écrit Chateaubriand, n'entend que le bombardement du vent dans les pins, le bruit des torrents qui tombent dans les glaciers, par intervalles, la chute de l'avalanche, et quelquefois le sifflement de la marmotte effrayée qui a vu l'épervier dans la nue ». — Fidèle à sa hargne, l'auteur des *Martyrs*, qui conduit son héros à travers les Alpes (V), se refusera aux vastes peintures qu'il lui eût été facile de réussir ; Eudore parlera seulement de la sensation d'écrasement, d'asphyxie, que les masses géantes des montagnes lui apportent ; il ne jettera qu'un regard bref et sans amour sur ces « pont de bois », ces « parcs de brebis ». ces « huttes de terre » à quoi semblent se résumer pour lui toutes les perspectives alpestres.

Et pourtant, que de belles choses, dans les quelques pages consacrées aux Alpes, dans ce *Voyage en Italie* que Chateaubriand ne livrera au public qu'en décembre 1826 ! Sans doute y pouvait-on lire que les Alpes n'avaient point paru, à l'auteur, « avoir ce caractère original, cette virginité de site que l'on remarque dans les Apalaches » ; sans doute, aux yeux de René, « la hutte d'un Siminole sous un magnolia ou d'un Chipowai sous un pin a un tout autre caractère que la cabane d'un savoyard sous un noyer », mais le voyageur passionné avait su noter qu'aux Échelles, sur les roches, « fumaient des nuages blancs » et qu'un peu plus tard, « l'air devint transparent à la crête des monts ; leurs dentelures se traçaient avec une pureté extraordinaire sur le ciel, tandis qu'une grande nuit sortait peu à peu du pied de ces monts [...] »³.

L'ombre frêle du lépreux de la Cité d'Aoste se dessine sur l'arrière-plan des Alpes ; de sa retraite, l'infortuné aperçoit « le grand spectacle des montagnes » : « les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du Mont Saint-Bernard et les pointes bizarres qui dominent la vallée du Rhône »⁴. Jacopo Ortis connaît les « pitons sourcilleux » et les précipices. « Je suis monté, dit-il, sur le plus haut sommet de nos montagnes [...] ; les nuages étaient assis sur la cime des rocs [etc...] » ; et c'est le drame connu de l'ouragan des monts qui se déchaînera sous nos yeux⁵. Ballanche qui, dès son premier ouvrage, a chanté la Suisse et son ranz des

1. Dans son *Essai sur les Révolutions*, il avait, disciple enthousiaste de Jean-Jacques, célébré « La Suisse pauvre et vertueuse ». (C'est le titre du ch. XLVII, du Livre I de son ouvrage), et brossé, de confiance, un tableau conventionnel à souhait de ce « vaste bassin illuminé par le soleil » : « Les cônes blancs des Alpes couvertes de neige percent à l'horizon, l'azur du ciel. Les fleuves et les torrents descendent de la cime des monts glacés ; des plantes saxatiles pendent échevelées du front des grands blocs de granit ; des chamois sautent une cataracte ; de vieux hêtres, sur la corniche d'une roche, se groupent dans les airs [etc...] ».

2. Chateaubriand, O. C., 1860. T. I, p. 201.

3. *Ibid.*, 1829. T. I, pp. 317, 321, 324.

4. X. de Maistre, *Œuvres choisies*, 1864, pp. 10-12.

5. *Dernières lettres de Jacopo Ortis*, 1819, p. 135 et 151.

vaches ¹, consacre plus tard quelques pages à « la Grande-Chartreuse, près de Grenoble » ² et choisit pour cadre à son *Homme sans nom* les sombres horizons des Alpes. Vigny agrémente son *Cinq-Mars* de quelques tableaux pyrénéens : les monts sous leur « linceul de neige », le pâtre « en cape brune », l'orage surtout, un orage théâtral : « d'immenses éclairs partaient ensemble des quatre coins de l'horizon [...]. Les pics se détachaient sur ce fond rouge comme des blocs de marbre sur une coupole d'airain brûlant [...]. Les eaux jaillissaient comme des flammes, les neiges s'écoulaient comme une lave éblouissante [etc...] » (ch. XXII). La montagne est présente aussi dans les *Fiancés* de Manzoni, une montagne aimée, que l'auteur apostrophe : « Montagnes, qui dressez vers le ciel vos cimes inégales [...], torrents [...], blancs et gracieux villages épars sur le flanc des monts, semblables à des troupeaux de brebis disséminés [etc...] » ³. Le *Césaire* d'Alex. Guiraud (1830) aura des pages descriptives sur ces « monstrueuses aiguilles », ces « masses colossales dressées sur d'autres masses, devant l'incommensurable profondeur des abîmes » ; l'orage traditionnel éclate ; on voit « les nuages qui s'affaissent le long des rochers [...], enveloppant tout », on entend « l'eau qui dégoutte des rochers, le vent qui siffle dans les crevasses, tous ces bruits vagues et sourds des hautes montagnes » ⁴.

Dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux Mondes*, Hugo et Nodier publient, coup sur coup, quatre articles de récits et descriptions alpestres, — reliques de ce voyage qu'ils ont fait en 1825, sans parvenir à entraîner avec eux Lamartine ⁵. R. Saint-Hilaire donne, en octobre 1831, à la *Revue de Paris* une nouvelle intitulée « Le Moine du Splügen », dont l'action se déroule au Saint-Gothard. En 1832 paraissent quatre volumes anonymes : *Les Soirées de Chamouny*; la *France Littéraire* d'avril 1832 contient un surprenant article (signé J. C. F. Ladoucette) consacré aux Hautes-Alpes et où il est parlé de ces régions sur le ton dont on parlerait de quelque contrée boréale, avec d'incroyables détails sur les morts, par exemple, que la dureté du sol gelé ne permet pas d'ensevelir, et qu'on suspend dans les greniers en attendant la belle saison...

La même année Monthélier et Tirpenne produisent une série de gravures dont les sujets sont empruntés aux Alpes suisses : « Chute de Staubbach », « Vue prise à Lauterbrunnen » etc... L'année suivante voit paraître, dans la *Revue des Deux Mondes*, les *Impressions de Voyage* d'Alexandre Dumas, qui font cheminer le lecteur de la vallée de Chamouny — où Dumas a dîné avec Jacques Balmat, le vainqueur du Mont-Blanc — à la Grande-Chartreuse; et Dumas tire des effets des bruits sinistres de la montagne : fracas des avalanches, craquements des glaciers : « C'est, dit-il, la voix de la montagne qui se plaint ». La *France Littéraire* publie en 1833 le récit d'une « Ascension au Righi » ⁶, par Blanche et une description pittoresque des « Environs de Grenoble » ⁷ (Vallée

1. Ballanche. *Du Sentiment*, pp. 109 sqq.

2. Ballanche. O. C., 1833. T. I, pp. 18-33. — Le fragment sur la Grande Chartreuse est de 1804.

3. Manzoni. *Les Fiancés*, 1923, p. 149.

4. Alexandre Guiraud. *Césaire*, 1830, pp. 180, 187, 191.

5. Les deux articles de Victor Hugo parurent dans R.P., T. V, pp. 289-296 et R.D. M., T. III, pp. 393-402, les deux articles de Nodier parurent dans R. D. M., T. IV, pp. 117-132 et 268-278.

6. F. L., T. VI, pp. 311 sqq.

7. F. L., T. VI, pp. 167 sqq.

du Grésivaudan, Grotte de Sassenage, etc...) par Jouve ; « Nulle part, — déclare Jouve — les Alpes ne se déploient avec plus de magnificence que dans le Dauphiné » ; c'est aussi dans les environs de Grenoble que Balzac situe l'action de son *Médecin de Campagne*, mais la *Revue des Deux Mondes* (15 octobre 1833) estime que l'auteur n'a pas su tirer parti du décor qu'il avait choisi et que, si l'on veut trouver, de ces montagnes, une description digne d'elles, c'est dans le *Rouge et le Noir* qu'il la faut aller chercher. (A vrai dire, les aspects de nature alpestre sont fort pauvrement traités dans le roman de Stendhal ; on y voit seulement Sorel, à Vergy, se livrant « au plaisir d'exister [...] au milieu des plus belles montagnes du monde ») ¹. Balzac n'avait parlé, en effet, que très brièvement du « torrent qui rugit dans ses cascades », des « hautes murailles granitiques » de la vallée du Grésivaudan ; et il s'était vite rejeté sur le thème fatigué des vertueux montagnards dont les coutumes, disait-il, sont « empreintes d'une couleur antique » ².

Dans *Lélia*, par contre, la montagne est décrite pour elle-même ; elle joue son rôle dans le drame ; « c'est là qu'il faut venir voir, écrit George Sand, ce que la terre possède encore de jeunesse et de vigueur » ; on y découvre, sur « les versants boisés du Monte Rosa », cette « clairière ouverte par la chute des avalanches » ; au-dessus des monts, « ces grandes troupes d'aigles qui planent sans cesse autour des cimes brumeuses et qui passent en cercles mouvants, comme de grands anneaux noirs sur la nappe blanche et moirée du glacier » ; les torrents « pleurent et sanglotent » et l'on perçoit, dans ces solitudes, toutes sortes de « bruits étranges, mystérieux, indécrits » ³.

Ahasvérus, en décembre, fera entendre la « voix du Mont-Blanc », qui psalmodie : « J'ai mené paître devant moi mes génisses blanches ; les montagnes des Alpes sont mes blanches génisses [etc...] » ⁴. Le 15 mai 1834, G. Sand commencera, dans la *Revue des Deux Mondes*, la publication de ses « *Lettres d'un voyageur* », qui nous introduisent dans les paysages grandioses du Tyrol. Le Salon de cette année-là offrira de nombreuses images alpestres, un « Grésivaudan », une « Vue prise en Savoie », un « Mont Righi », des aquarelles de Siméon Fort : « Vallée de l'Isère », « Vue de Suisse » etc...

Un coup d'œil jeté, à présent, sur la poésie — depuis Saint-Lambert jusqu'aux contemporains et rivaux de l'auteur de *Jocelyn* — nous assurera que l'évocation de la montagne était devenue un élément traditionnel de la poésie descriptive, avec un groupe de détails à peu près obligatoires et que nous pourrions à mesure reconnaître et saluer au passage : bruit des torrents, arc-en-ciel des cascades, pureté des lacs, avalanches, pâtres, aigles et chamois.

C'est un « vaste amphithéâtre » de montagne qui forme l'horizon de cette contrée indécise où se déroulent les *Saisons* de Saint-Lambert :

Ah ! que je ne puis-je errer dans ces sentiers profonds
Où j'ai vu les torrents tomber du haut des monts !

1. Stendhal. *Le rouge et le noir*, 1886. T. I, p. 81.

2. Balzac. *Le Médecin de campagne*, 1891, p. 84.

3. George Sand, *Lélia*, Paris, L. Tenré, 1833, ch. XXIII et XXVIII. T. I, pp. 165 et 235.

4. Quinet. *Ahasvérus*, 1834, p. 457.

Le J. de L.

L'orage, un moment, enveloppe les « neiges éternelles » de son « voile grisâtre », et dérobe aux yeux les cascades que l'on voyait

Étendre dans leur chute une nappe d'azur.

Puis, la bourrasque finie,

Un reste de nuage errant sur les campagnes
Va se perdre en fumée au sommet des montagnes ¹.

Dans les *Mois* de Roucher apparaissent les « rochers de glace, aux Alpes suspendus » (Mars) et, plus loin (Juillet) voici l'aigle « aux prunelles de flamme », qui,

Sur l'aride sommet d'un rocher sourcilleux
S'arrête, et tout à coup, d'un vol plus orgueilleux
Chargé de ses aiglons, et perdu dans les nues,
Traverse de l'éther les routes inconnues ².

Bertin décrit le chaos de Gèdre :

De noirs rochers au loin l'un sur l'autre étendus,
Sur des gouffres sans fond des hameaux suspendus ³.

Parny se représente (Élégies IV, VI) errant sur « ces monts qui divisent la nue », et longeant des torrents qui grondent dans les « ravins profonds » ; Béranger consacre une pièce à l'*Hiver* en montagne :

J'aime des hauts rochers la sauvage fierté.

Il s'élève dans la neige ; les sapins

Allongèrent leur cime en cône blanchissant ;
Nul vent n'agitait l'air, et le soleil naissant
Lançait de purs rayons sans brouillard, sans obstacle

Et Béranger chante la douceur des « longues nuits d'hiver » aux heures « religieuses » ⁴.

Ah ! qu'il est doux d'errer au sommet des montagnes !

1. Saint Lambert. *Les Saisons*, 1813, pp. 51, 59, 60, 97.

2. Voici quelques textes, en manière de preuves, sur la présence traditionnelle du thème de l'aigle dans la littérature de montagne : J.-J. Rousseau, *Héloïse* (IV, XVII) l'épervier, le corbeau, et « l'aigle terrible des Alpes faisaient seuls retentir de leurs cris ces cavernes » ; cinquième « Promenade » des *Réveries* : « [...] un silence que ne trouble aucun bruit que le cri des aigles [...] ». *Obermann* (VII) « Un point noir parut [...] il s'éleva rapidement, il vint droit à moi. C'était le puissant aigle des Alpes ; ses ailes étaient humides et son œil farouche ; il cherchait une proie ; mais à la vue de l'homme, il se mit à fuir avec un cri sinistre ; il disparut en se précipitant dans les nuages ». Chateaubriand (*Voyage en Italie*. O. C., 1826. T. VII, p. 157) note qu'il perçoit « le cri de l'aigle » en traversant les Alpes. Nodier (*Adèle*, lettre du 8 mai) n'entend, sur le flanc de la Dôle que « le cri d'une vieille aigle effrayée pour ses petits » ; et dans *Trilby* (*Nouvelles*, 1875, p. 157) : « L'aigle épouvanté criait de terreur à la pointe de ses rochers », etc...

3. Bertin. *Œuvres*, 1824, p. 332 (« Lettre à M. le Comte de Parn** », écrite des Pyrénées).

4. *Poésies philosophiques et descriptives*, 1792. T. II, p. 182.

s'écrie Dorat, à son tour, dans son *Mois de Mai* ¹ ; ce n'est pas une fois, par hasard, c'est à cinq ou six reprises ², au moins, que Delille consacre des vers à ces « âpres montagnes »,

Formidables déserts d'où tombent les torrents
Où gronde le tonnerre, où mugissent les vents

L'accent paraît sincère :

Monts où j'ai tant rêvé ! [.....]
[.....]
Dans quel ravissement je goûtais leurs délices !

Ces solitudes l'enivrent, que chérissent « et l'aigle et l'homme libre » ; la description de l'avalanche, au troisième chant de l'*Homme des champs* constituait un morceau illustre ³.

[.....]
Et sous le vent lointain de ces Alpes qui tombent
Avant d'être frappés les voyageurs succombent.

Et voici, là encore, l'hiver sur les cimes, les « prismes colorés » où se brisent les « flèches transparentes du jour », le gel qui « suspend aux rochers des aiguilles brillantes » et

Tremble sur les sapins en mobiles cristaux.

Ducis, cet Allobroge, célèbre sa « Chartreuse en Savoie » et chante la montagne dans ses « *Vers pour une fête à la vieillesse* » ⁴. Daru avait publié en l'an VIII un *Poème des Alpes* dédié à la gloire de

ce sol infréquenté
Où l'homme devient libre et reprend sa fierté

Le cœur d'un vrai citoyen, disait-il,

Préfère de ces rocs la sublime âpreté

et trouve son bonheur à vivre sous l'ombre des « antiques sapins », à entendre les ours et leurs « affreux rugissements », à contempler l'aigle qui, dans son vol,

1. *Ibid.* T. I, p. 165.

2. Cf. Delille. *L'Homme des champs* 1811, chant II, p. 88 ; chant III, p. 121-24 ; chant IV, p. 147. — *Malheur et Pitié*, 1824, chant IV, p. 164. — *Les Jardins*, 1813, chant III, pp. 104 et 108. *L'Imagination*, 1811, chant III, pp. 218, 219. — *Les Trois Règles*, 1809, chant III, p. 213, et début du chant V.

3. A la suite de Thomson (*Winter*, vers 414-425), Roucher, au cinquième chant de ses *Mois*, avait décrit, lui aussi, l'avalanche. La neige, disait-il, arrachée aux sommets

Roule en bloc bondissant, court d'abîme en abîme
Gronde comme un tonnerre, et grossissant toujours
A travers des rochers fracassés dans son cours
Tombe dans les vallons, s'y brise, et, des campagnes,
Remonte en brume épaisse au sommet des montagnes.

4. Ducis. O. C., 1813. T. III, p. 265.

Décrit un orbe immense autour de ces sommets ¹.

Les Pyrénées, de Fontanes, datent de 1805. A côté des neiges éternelles, et des chutes d'eau, on y voit, debout, le « pasteur des monts » ; Chênédollé donne pour titre au deuxième chant de son *Génie de l'Homme* : « La terre et les montagnes » ; il décrit la cascade « immense, tournoyante », les « confus mouvements » des troupeaux aux clochettes lointaines, le « pasteur solitaire » qu'on rencontre sur les « âpres hauteurs » des alpages, et la voix du torrent « à des orgues pareilles » ;

[.] Du roc qui l'a nourri
L'aigle sort tout à coup, en poussant un grand cri
Et passe en m'effleurant du grand bruit de ses ailes

Et Chênédollé réclame la venue d'un grand poète français, chantré épique des Alpes :

Sois le rival d'Haller ; sur nos sommets fameux
Comme lui chante au bruit des torrents écumeux ! ²

En 1815 un *Opuscule poétique* de J.-B. Claray « instituteur à Chamouni », s'essaye à immortaliser l'arche naturelle de la Diosaz et la splendeur des parterres fleuris de sa vallée. Alexandre Guiraud conquiert la célébrité par ses *Élégies Savoyardes* (1823) :

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles ! ³

Et dans une notice en prose, Guiraud vantait les Alpes de Savoie, et « toute cette terre si riche d'effets poétiques et sublimes ».

Pensons aussi à Byron, que les traductions d'Amédée Pichot font alors connaître largement à la France : « Il y a dans les montagnes, dit *Childe Harold* (l. st. XXX) une suavité et une source de vie » ; il chante l'avalanche, cette « foudre de neige » (III, st. LXII) ; Manfred (Act. I. sc. 2) apparaît « debout sur l'arête des cimes escarpées », tandis que tout en bas, au bord des torrents « les grands pins semblent des broussailles » ; « ma joie dit-il ailleurs (Act. II, sc. 2) était dans les solitudes sauvages : respirer l'air raréfié des cimes glacées où les oiseaux n'osent bâtir leur nid » ; et on le voit appeler sur lui l'avalanche et la férocité de l'aigle. En 1830, les *Mémoires* de Lord Byron, publiés par Moore et traduits par M^{me} Sw. Belloc, révéleront les lettres que Byron écrivit à Murray en 1816 et des notes prises au cours de son voyage dans les Alpes bernoises : « Nous avons contemplé les nuages roulant au-dessous de nous dans la vallée comme l'écume des vagues de l'océan de l'enfer » ; il a vu passer l'eau du torrent « rapide comme la colère », et levé les yeux sur le Stockhorn « gigantesque et

1. La *Cléopédie*, suivie du *Poème des Alpes* et de l'*Épître à mon sans-culotte*, Paris, an VIII, pp. 45-50.

2. Chênédollé, *Génie de l'Homme*, s. d., pp. 34 sqq.

3. Alex. Guiraud, *Poèmes et Chants Élégiques*, 1825, p. 9. — « Quel est le voyageur, dit la notice, qui, en parcourant les Alpes de Savoie, a l'aspect de ces longues vallées qui se déroulent devant lui [...], au bruit de ces torrents qui tombent et retombent sans cesse, soit au-dessus de sa tête, soit au fond des abîmes [...] et surtout à cette vive émotion que donne l'air des montagnes n'a porté envie dans son cœur à ceux qui ont une si belle patrie ? » (*Ibid.*, p. 10).

osseux, seulement tacheté de neige » ; il a entendu une avalanche « tomber comme la foudre »¹.

Dans sa pièce *Au Jung-Frau*, Musset montre le « jeune aiglon » qui glisse au penchant de la neige ; les *Feuilles d'automne* comportent deux pièces alpestres : « Ce qu'on entend sur la montagne » et « Dicté en présence du glacier du Rhône » ; dans la *Coupe et les lèvres* (« Tyrol ! nul barde encor n'a chanté tes contrées ! ») « un air vif des montagnes circule », déclare Sainte-Beuve ; « on croit boire à pleines mains la saveur glacée des neiges »². Barbier, met en scène dans *Il Pianto*, un Salvator Rosa qui parle d'aller

Goûter la liberté sur la montagne immense.

Jules Lefèvre insère dans ses *Confidences* un « Souvenir des Montagnes ». La *Revue Européenne*, en novembre 1833³ cite, pour en faire l'éloge, un fragment du *Pèlerinage poétique* de X. Meynier lequel voudrait, paraît-il,

S'élancer au sommet des plus hautes montagnes,
Libre comme un oiseau, hardi comme un chamois.

Le thème de l'avalanche, en 1835, est à ce point devenu banal qu'on le voit, à cette date, utilisé, à la faveur d'une comparaison de genre homérique, dans un malheureux poème visant à l'épopée : la *Mission de Jeanne d'Arc* par Ozaneaux⁴.

Le thème de l'eau — torrents, lacs et cascades — prend une telle importance dans la littérature de montagne qu'il faut nous arrêter un instant sur lui. Dès 1768, Baculard d'Arnaud note que la sensibilité trouve une merveilleuse pâture dans « le spectacle d'un torrent qui se précipite à grand bruit du haut d'un rocher escarpé »⁵. Rousseau n'avait pas oublié, dans ses descriptions de l'*Héloïse*, cet élément de pathétique : « Tantôt d'immenses rochers pendaient en ruine au-dessus de ma tête ; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard, tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur [etc...] » (I, XXIII). La cinquième Rêverie du promeneur solitaire introduisait en fin de phrase « le roulement des

1. *Mémoires* de Lord Byron, 1830. T. III, pp. 38, 48, 52. — Manfred contribua à mettre à la mode le chasseur de chamois ; mais depuis Coxe revu par Ramond (Coxe. *Lettres*, 1780. T. I, pp. 267 et 271-275) le personnage avait un grand prestige. Chénedollé, parmi ses *Études poétiques*, place un « Chant du chasseur des Alpes ». L'année même où paraissent les *Mémoires* de Byron, le *Mercure de France* du XIX^e siècle publie, d'après la *New Monthly Review* un texte sur « La chasse au chamois dans les Alpes », qui conte les exploits d'un chasseur fameux de l'Engadine : Marchietti. — C'est une habitude, presque un tic, de nommer toujours les chamois en même temps que les aigles dans les descriptions alpestres. Ainsi, dans les pages de Ballanche sur *La Grande Chartreuse*, voici cette gorge connue seulement du chamois et de l'aigle ; ainsi, dans la XVII^e « Rêverie » de Sénancour : « Là on voit planer l'aigle terrible et indomptable ; là on voit paître le chamois indomptable et paisible » ; ainsi dans *Ahasvérus* (1834, p. 458) le « chœur des Alpes » chante : « Pour amoureux, jamais nous n'avons eu à notre porte que l'aigle, qui nous baisait de son aile noire, pour fiancé que le chamois, et pour époux que le torrent ».

2. R. D. M., janvier 1833.

3. R. E., T. VII, p. 367.

4. La *France Littéraire* (T. XXII, pp. 403-409) détache ce morceau de bravoure du contexte et le cite en entier dans son compte rendu de l'ouvrage d'Ozaneaux.

5. Baculard d'Arnaud. *Euphémie*, 1768, p. 178 « Lettre de l'auteur à l'occasion du drame précédent ».

torrents qui tombent de la montagne ». Haller avait décrit le torrent « qui passe avec fureur entre les rochers » et Gessner ce flot d'eau qui « se précipite dans la sombre forêt de sapins [et qui] retentit dans sa chute comme le tonnerre dans le lointain »¹. Il n'est pas douteux que la poésie ossianique, avec ses sombres images, n'ait accentué encore ce goût déjà formé et répandu dans le public pour les évocations d'eau violente : « J'entends gronder les vents dans les flancs de la montagne, disent les chants de Selma ; [...] le torrent enflé par la pluie rugit le long du rocher »². Songeons aux toiles de Joseph Vernet, à ces cours d'eau furieux dans un paysage torturé : roches d'où jaillit l'écume, sapins abattus par l'orage et tombés en travers du torrent...

Bertin, dans sa lettre à Parny « écrite des Pyrénées », entretient son ami de ce Gave dont il longe les bords et « dont le bruit horrible nous annonce encore la présence, quand notre œil ne peut plus le suivre au fond du précipice »³. Parmi les « sons romantiques » que l'on entend dans la montagne, Sénancour retient surtout le « mugissement des torrents furieux »⁴. « Il n'y a guère d'accidents naturels, reprendra-t-il dans *Obermann* (LXXXII), aussi romantiques que le bruit d'un peu d'eau tombant sur l'eau tranquille quand tout est nocturne, et qu'on distingue seulement dans le fond de la vallée un torrent qui roule sourdement [...] au milieu du silence »⁵. Chateaubriand, sur la route d'Italie, admire le « tumulte des eaux », ces « torrents se précipitant de toutes parts » et « l'Arche, qui court follement ». Chênédollé, dans un fragment de son « Itinéraire inédit des montagnes de la Suisse » qu'il ajoute au *Génie de l'Homme*, après avoir enregistré « le bruit affreux des avalanches qui roulent comme des tonnerres sur le flanc des glaciers et dont les neiges brisées s'élèvent en brumes épaisses, semblables aux fumées d'un grand incendie », note aussi le fracas « effrayant et sublime » de ce torrent dont la clameur va « se perdre et mourir sourdement dans l'enfoncement du glacier »⁶.

En même temps que les torrents, les cascades inspirent poètes et voyageurs. Haller chante cette « eau dispersée par la vitesse de sa chute » et formant « une vapeur grise et mobile [...] suspendue dans l'air [...] ; un arc-en-ciel brille au travers de ces gouttes légères et la vallée s'abreuve d'une rosée continuelle »⁷. Delille ne se lasse pas d'admirer

Cette eau toujours tombante et toujours suspendue⁸,

Bertin s'enivre du spectacle de la grande chute de Gavarnie, pareille « à une pièce de gaze d'argent qu'on déroulerait dans les airs ; elle en a l'éclat, la souplesse, et les différentes ondulations. Elle disperse en tombant une espèce de fumée qui mouille »⁹. Chateaubriand compare les mille petites cascades que

1. Haller. *Poésies*, 1752, p. 25, et Gessner. *Œuvres*, 1793. T. II, p. 96.

2. Ossian-Letourneur, 1810. T. I, p. 217.

3. Bertin. *Œuvres*, loc. cit.

4. Sénancour. *Réveries...* (1910, p. 233).

5. Dans une lettre précédente (LX), Sénancour déclarait que son asile d'élection serait « un paturage isolé [...] bien situé, traversé par un ruisseau, et d'où l'on entende ou la chute d'un torrent ou les vagues d'un lac ».

6. Chênédollé. *Génie de l'Homme*, s. d., pp. 198-199.

7. Haller, op. cit., loc. cit.

8. Delille. *Les Jardins*, 1813. T. III, p. 108.

9. Bertin. *Œuvres*, loc. cit.

forment les ruisseaux au flanc des roches près d'Aiguebelle à un « essaim de beaux serpents blancs qui s'élanc[ent] de la cime des monts » ; « j'ai remarqué poursuit-il, une cascade légère et silencieuse qui tombe avec une grâce infinie sous un rideau de saules. Cette draperie humide, agitée par le vent, aurait pu représenter aux poètes la robe ondoyante de la naïade assise sur une roche élevée » ¹. Byron, en 1816, contemple le Staubbach et note dans son journal : « la cascade décrit une courbe sur le rocher, comme la queue d'un cheval blanc qui flotterait au vent » ².

Les lacs, enfin, qu'entourent des sommets ont ravi les poètes du XVIII^e siècle, avant même que Jean-Jacques ait situé les amours de Julie et de Saint-Preux sur les bords fortunés du Léman. Haller chantait ce lac sans nom, étendu « entre les montagnes », offrant au ciel son « miroir immense », tandis qu'une « lumière tremblante brille sur ses flots unis » ³. Voltaire, dans son Épître LXXXIII, dit la gloire du lac de Genève, « tranquille océan », à l'eau « transparente » :

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés !

C'est du lac de Bienné que Delille parle avec tendresse :

Que j'aimais ce beau lac à mes pieds étendus ! ⁴

Est-ce de Haller ou de Rousseau que Zimmermann se souvient — ou bien sa description n'est-elle faite que de souvenirs vécus — lorsqu'il décrit, dans une assez belle page de sa *Solitude*, « la lune [qui] s'élevant au-dessus des montagnes projette sur la surface du lac un grand sillon de lumière » ? « On entend, dit-il, dans le lointain, le petit bateau du nautonnier qui fend doucement les ondes avec ses rames ; on le voit traverser le sillon de lumière et jouer avec les flots brillants » ⁵. Fontanes, dans sa *Maison rustique*, célèbre le « pur Léman » :

L'univers tout à coup naissant à la lumière
M'étalait sa jeunesse en sa beauté première ⁶

Chênédollé a chanté lui aussi l'azur du lac, les doux reflets de la lune sur les eaux ⁷. On connaît les strophes magnifiques de *Childe Harold* sur le lac où Vevey se baigne et qui reflète les tours de Chillon ⁸ ; et songeons aussi au « lac Beau » qu'on voit dans *Trilby*.

Il est, dans toute cette littérature de montagne, une idée qui reparait fréquemment, idée biblique peut-être, en tous cas rajeunie, développée, par Rousseau et qui semble devoir à l'expression qu'en donne l'*Héloïse* (I, XXIII) sa fortune exceptionnelle : l'esprit de Dieu habite les hauts-lieux ; les montagnes nous rapprochent de la demeure du Tout-Puissant.

1. Chateaubrianú. *Voyage en Italie*, 1829, loc. cit.

2. Byron. *Mémoires*, 1830. T. III, p. 52.

3. Haller, op. cit., loc. cit.

4. Delille. *Malheur et Pitié*, 1824, p. 164.

5. Zimmermann. *La Solitude*, 1788, p. 238.

6. Fontanes. O. C., 1839. T. I, p. 196.

7. Chênédollé. *Génie de l'Homme*, pp. 48-50.

8. Byron. *Childe Harold*, chant III, st. LXVIII et LXXXVIII à LXC.

Écoutons Ecouchard-Lebrun :

Sur la cime des monts que les sapins couronnent
L'âme prend la hauteur des cieux qui l'environnent,
Par un commerce heureux s'y mêle au pur éther
Et semble y respirer l'âme de Jupiter ¹

Daru, pareillement, dans son *Poème des Alpes*, dit de l'Être-Suprême :

C'est là, c'est sur ces monts que sa présence auguste
D'un espoir consolant remplit l'âme du juste ²

Chênedollé pense de même :

Combien j'aime à revoir ces monts religieux
Où l'âme s'agrandit en s'approchant des cieux ³ !

Aux yeux de Bernardin de Saint-Pierre, les montagnes ont pour destination providentielle « d'élever l'homme vers les cieux » ⁴. Chateaubriand écrit dans son *Voyage au Mont-Blanc* : « Plus près du ciel, il semble que la prière ait moins d'espace à franchir pour arriver au trône de Dieu » ⁵. L'ermite qui conseille à Césaire, dans le roman d'Alexandre Guiraud, la retraite dans quelque solitude cachée sur les monts lui déclare : « l'atmosphère qui nous environne sur ces hauts lieux est déjà toute sanctifiée » ⁶ ; et Musset dans *Mardoche* tourne en ridicule le vieillard qui enseigne que les monts, « plus proches de Dieu » sont « ses vrais autels ».

Sous une forme laïcisée, le thème de la montagne édifiante, source de paix et de force pour l'âme, se retrouve un peu partout : chez La Harpe qui dit aux Alpes : c'est là

Que l'esprit est hardi, fécond, inébranlable,
Immense comme vous ! ⁷

chez Deluc (*Lettres sur quelques parties de la Suisse*) qui intitule un chapitre de son ouvrage : « État de l'âme sur les montagnes » ; chez Ramond, glossateur de Coxe, et qui enseigne que sur les cimes « l'âme se met à l'unisson des grands objets qui l'entourent » ¹ ; chez Zimmermann, qui copie là Rousseau ² ; chez Sénancour qui montre Obermann, sur les Alpes, se sentant vivre « d'une vie réelle dans l'unité sublime » et chez cet honnête Bourrit qui rapporte la vertueuse histoire de ce jeune étranger, prêt à séduire une belle fille de la Valorsine, et qui « allait se perdre et perdre pour toujours l'innocence même lorsque

1. Lebrun. Fragment du poème *de la Nature*. O. C., 1811. T. I, p. 314.

2. *La Cléopédie* etc..., an VIII, p. 50.

3. Chênedollé, *op. cit.*, p. 34. Dans le même chant, un peu plus loin, Chênedollé parlera de nouveau de « ces monts religieux »

Dont l'auguste sommet nous rapproche des cieux

4. B. de Saint-Pierre. *Harmonies*, Livre IV. Dans O. C., 1825. T. IX, p. 311.

5. Chateaubriand. O. C., 1860. T. I, p. 200.

6. A. Guiraud. *Césaire*, 1830, p. 248.

7. La Harpe. *Le Philosophe des Alpes*, 1763.

8. Coxe-Ramond. *Lettres*, 1790. T. I, pp. 240-241.

9. Zimmermann, *op. cit.*, p. 234.

l'aspect sévère des montagnes qui n'avaient jamais été les témoins d'une mauvaise action le rappela à lui-même » ; « Telle est, — conclut Bourrit, l'influence des montagnes : les cœurs s'y épurent, les idées y prennent de l'énergie, [...] on y devient plus honnête, plus délicat, plus généreux, plus fort pour résister aux tentations voluptueuses » ¹.

Quant à conter l'enivrante histoire de deux amants dans les solitudes des Alpes, on en avait eu aussi, avant *Jocelyn*, la pensée. La *Bergère des Alpes* ² avait montré le jeune Fonrose, déguisé en pâtre, allant retrouver sa bergère dans cette « vallée solitaire », située au milieu « des montagnes de Savoie, non loin de la route de Briançon à Modane » ; ... « Nous voilà seuls dans l'univers, et nous serons tout l'un pour l'autre »... ; mais le souffle était court, et le récit médiocre. Zimmermann avait enseigné curieusement qu'« au sommet des hautes montagnes [...] le cœur des femmes devient plus facile » et les amours plus délirantes ; « au milieu des rochers, dans le silence d'une belle nuit, le jeune homme aimé [...] est un dieu. L'amante exaltée prend tout son être pour le sanctuaire de l'amour [...] » ³. Bourrit, visitant le hameau des Praz, près du glacier des Bossons, perd la tête devant ce « séjour enchanteur » et s'écrie : « Quel spectacle ravissant pour deux âmes qui s'aimeraient l'une l'autre par-dessus tout, et vivraient ici dans un doux repos, ignorées de l'univers ! Toute la contrée ne s'embellirait que pour elles [...]. Que n'éprouveraient pas ces deux êtres heureux dans leurs promenades solitaires ! [...]. N'est-il pas vrai qu'un sentiment tout à fait céleste de tendresse viendrait humecter leurs yeux de larmes délicieuses auxquelles se joindrait leur reconnaissance pour l'Être Tout-Puissant ? » ⁴. Ne dirait-on pas que voilà tout tracé le canevas des Troisième et Quatrième Époques de *Jocelyn* ?

Dans l'*Adèle* de Nodier, on voit également le héros jeter ses regards avides sur « ces montagnes immenses, inhabitées, pour la plupart inconnues » où son cœur cherche un « lieu d'asile » pour y vivre en secret avec sa bien-aimée ⁵.

Ainsi se préparait *Jocelyn* où, — pour la première fois, sans doute, traités avec tant d'ampleur et de force — se réunissent tous les thèmes alpestres dont nous avons dressé la nomenclature : dès les premiers vers du Prologue, voici le sentier « du chamois fréquenté » (Pr. 4), et plus loin reparaissent

Les troupeaux de chamois qui volent sur l'abîme. (II, 652)

Voici l'aigle qui, « comme un point obscur » :

Semble dormir cloué dans l'immobile azur (III, 12).

Voici le « vieux pâtre », cousin du « chevrier des Alpes » des *Martyrs* et du « pasteur des monts » de Fontanes ; voici le « sourd ronflement des chutes » (VI, 377, « Et vous, bruit des torrents ! [...] » (II, 555) ; voici les cascades dont

1. Bourrit, *Description des cols ou passages des Alpes*, Genève, 1803, Première Partie, ch. XV. Stendhal note aussi l'influence des montagnes sur Julien Sorel : « L'air pur de ces montagnes, élevées, écrit-il, communiqua la joie et la sérénité à son âme » (*Le Rouge et le Noir*, ch. X).

2. Marmontel, O. C., 1787. T. II, p. 46.

3. Zimmermann, *op. cit.*, pp. 292 et 385.

4. Bourrit, *op. cit.*, p. 201.

5. Nodier, *Adèle*, 1820. Lettre du 8 mai.

la « poudre » s'élève comme une fumée » (II, 430) ou qui glissent, légères, « le long d'une roche, en nappe blanche et fine », que le vent agite (VI, 445) ; et voici encore les cimes « dans l'éther bleu noyant leurs flèches blanches » (II, 644), et l'« ombre des noirs sapins » (II, 570) et ce lac, « limpide et dormant », avec l'étoile qui s'y reflète (III, 553) et le « sourd mugissement de la montagne » (III, 779) et le son triste et doux des clochettes que les troupeaux font retentir (VI, 374). L'avalanche, souvent nommée (III, 787 et 814 ; IX, 138 ; IX, 1499) s'écroule sous nos yeux, pendant la tempête (IV, 661 sqq.) ; l'hiver se déploie sur les monts, avec l'étincellement des cristaux et les « guirlandes » de glace sur les rochers (III, 795 sqq. 821 sqq. IV, 601 sqq.) ; et Jocelyn, après tant d'autres, s'écrie à son tour, en levant les bras vers Dieu :

Ces pics aériens m'ont rapproché de vous ! (II, 561) ¹

Nous avons vu précédemment la part qu'il semble possible d'accorder aux souvenirs d'expérience personnelle dans la description du cadre alpestre de *Jocelyn* ; mais enfin, dans les pages consacrées à la vie des amants au val des Aigles, bien des choses subsistent qui ne correspondent point à des souvenirs vécus. Lamartine n'a jamais passé deux années, ni même plusieurs mois, ni même plusieurs semaines dans une retraite de haute altitude comme celle où il place les héros de son livre. Il n'a pas assisté à cette alternance des saisons sur les cimes qu'il décrit dans *Jocelyn* avec une telle richesse de plume.

Ses lectures lui ont donc, sur ce point, servi ; non pas, je crois, qu'il s'agisse de lectures faites ou refaites par le poète tout exprès, au moment d'écrire ; mais, pour mieux garnir sa palette, et dignement compléter ce qu'il portait déjà en lui d'images recueillies sur place, Lamartine fit appel à des thèmes descriptifs bien connus qui plairaient à tous les cœurs et réapparaîtraient, magnifiés, dans son œuvre.

Chercher maintenant à reconnaître, de façon précise, les textes qui lui ont fourni des réminiscences, c'est une entreprise qu'il est bien inutile de tenter. Ce fonds où puise Lamartine n'est plus pour lui différencié ; les thèmes auxquels il se réfère sont authentiquement devenus anonymes ; il a lu Zimmermann ; il a lu aussi et relu Delille ; il se souvient de Haller et de ses « odes pindariques, hymnes spontanés de la création au créateur » ² ; il se souvient aussi de Lebrun, de Chênédollé et de Fontanes... Lamartine est pareil à un grand possesseur de trésors, dont la plupart lui viennent des dieux et sont à lui de naissance, mais dont quelques autres aussi lui sont venus en cours de route, acquisitions négligentes, presque involontaires, et tout aussitôt fondues dans le trésor originel.

Ne nous laissons pas prendre aux « Notes » de *Jocelyn*, à celles du moins qui ne sont que des citations instructives sur les chamois, les glaciers et les avalanches et n'espérons point y découvrir les sources où l'auteur, de son propre aveu, aurait puisé. Ces textes, découpés dans Coxe, dans un *Voyage à Genève et dans la Vallée de Chamouni en Savote*, publié par P. X. Leschevin, à Paris et Genève, en 1812, et dans l'*Encyclopédie nouvelle* de Leroux et Reynaud, Lamartine les a-t-il choisis lui-même ? J'en doute fort. Mais Lamartine a lu, en

1. Lamartine, quelques vers plus haut (II, 553), avait prononcé le mot de « hauts-lieux », avant-coureur de cette idée traditionnelle.

2. C. F. L. Ent. 152. T. XXVI.

janvier 1831, les *Mémoires* de Byron. Cette lecture l'a fait rêver peut-être à un poème où lui-même chanterait les Alpes, en précisant en lui un projet caressé de longue date¹...

L'humble Turquétuy aurait-il, pour sa part, et sans pouvoir s'attendre à pareil honneur, orienté lui aussi Lamartine vers son poème alpestre, lorsqu'en juillet 1831, quatre mois avant que jaillissent les premiers vers de *Jocelyn*, il adressait à Lamartine cette exhortation prophétique :

Ah ! ta tribune à toi c'est la grande montagne
Où quand tu vas rêver l'aigle seul t'accompagne...

III

JOCELYN et la Figure Littéraire du Prêtre

Quand M. Paul Franche, dans son livre *Le Prêtre dans le roman français*², déclare que Jocelyn « ouvre dans le siècle la marche de la procession sacerdotale », c'est sans doute qu'il entend s'en tenir aux illustres, de Jocelyn lui-même à l'évêque Myriel, car, à porter le regard sur des têtes moins hautes, on n'a pas de peine à découvrir, entourant Jocelyn et précédant sa venue, toute une légion d'autres figures ecclésiastiques, dans la poésie comme dans le roman, à travers le XVIII^e siècle et le premier tiers du XIX^e.

C'est Chateaubriand — dit aussi, il est vrai, M. P. Franche — qui donna au prêtre droit de cité dans notre littérature, en plaçant dans son *Atala* la figure du père Aubry. Et le *Génie du christianisme* (II, II, 9) glissait aux écrivains ce conseil qu'ils trouveraient nombre de beaux « tableaux à tracer, depuis le pasteur du hameau jusqu'au pontife qui ceint la triple tiare » ; en prenant un prêtre pour héros de son Épisode épique, Lamartine peut paraître avoir obéi à la suggestion explicite de Chateaubriand, lequel avait écrit, dans ce même chapitre du *Génie* : « Le prêtre chrétien peut jouer un des rôles les plus importants de l'épopée ».

Mais, bien avant les recommandations du *Génie du christianisme*, le prêtre avait déjà souvent paru dans la littérature. Chateaubriand lui-même invoquait l'exemple donné par La Harpe et son « bon curé » de *Mélanie*. Il aurait pu aussi, — mais ces preuves-là l'eussent contrarié sans doute — parler de ce père Séraphin, noble et compatissant, que met en scène Diderot dans sa *Religieuse*, à côté de M. Hébert, le grand-vicaire « brusque, mais juste et éclairé », et du père Lemoine, ce cordelier à la figure « douce, sereine, ouverte, riante » ; et il aurait pu rappeler encore, outre le vicaire savoyard, cet ecclésiastique que l'on voit un instant apparaître dans *Paul et Virginie* pour y jouer, d'ailleurs, un rôle assez déplaisant.

1. Le 22 mars 1824, parlant à Virieu d'un voyage qu'il méditait de faire avec lui en montagne (il s'agissait alors des Pyrénées, mais peu importe), Lamartine révélait bien son intention d'utiliser pour un poème ce que ses yeux découvriraient : « Cela nous reste à voir, disait-il ; or il faut voir si l'on veut sentir et peindre ».

2. P. Franche, *Le prêtre dans le roman français*, 1902, p. 24.

Il est bien certain qu'à l'ordinaire, dans les textes du XVIII^e siècle, le prêtre, quand il y paraît, n'est guère traité avec respect. J.-B. Rousseau montrait dans un *Rondeau*¹, tel petit abbé « en manteau court, en perruque tapée », « vif comme un papillon », et qui, dans les salons, « jappe des vers »...

Dans un cercle brillant de nymphes fortunées,
disait Gilbert (*Le Dix-huitième siècle*) « entends ce jeune abbé » qui « prêche de l'amour les doux égarements ». Selon Dorat, « tous nos abbés sont aux prises »

Avec des filles d'opéra ²

Gresset, de son côté, présente un type de curé qu'il semble bien donner pour fort répandu et qui

Enseveli dans l'indolence
D'une héréditaire ignorance
Vit de baptême et de trépas
Et d'offices qu'il n'entend pas ³.

Lebrun parle de ces « abbés de cour, charmants prédicateurs »,

Faisant grand'chère et sablant les bons vins,
Ronds, gros, gras, frais, beaux comme chérubins ⁴

et il fait allusion ailleurs à « quelque vieux cafard d'abbé »

Qui gémit de son innocence ⁵,

On imagine aussi que dans le théâtre « monacal » qui fleurit sous la Révolution ⁶ les figures ecclésiastiques ne manquèrent point, depuis le Fénelon du drame de M.-J. Chénier (*Fénelon ou les religieuses de Cambrai* — 1793) jusqu'au pape éhonté d'*Une journée au Vatican* ⁷, en passant par les scandaleux abbés Blondinet et Poupardon du *Tombeau des imposteurs* ⁸ et l'odieux curé Cafard que J. Coquille d'Alleux prend pour cible dans sa pièce de l'an IV : *Le Prêtre réfractaire ou le Tartufe nouveau*.

Sous l'Empire, pendant la Restauration, pendant les premières années de la Monarchie de juillet surtout, les personnages ecclésiastiques se multiplient dans le roman et au théâtre. Sénancour introduit une figure de prêtre dans son *Obermann* (Lettre XII) ; ce village, près de Fontainebleau, où s'est réfugié Obermann a « pour patriarche un prêtre avide, aigri par des regrets, séparé trop tôt du monde, un jeune homme chagrin, sans dignité, sans sagesse, sans

1. J.-B. Rousseau. *Œuvres*, Paris 1812. T. II, p. 172.

2. Dorat. *Œuvres*, 1777. T. II, p. 55.

3. Gresset. *Œuvres*, 1822. T. III, p. 27 (« Le carême impromptu »).

4. Lebrun. O. C., 1811. T. II, p. 209 (Épître VI du Livre II).

5. *Ibid.* T. I, p. 193 (Épître III du Livre II).

6. Cf. E. Estève, *Études de Littérature préromantique*.

7. *Une journée au Vatican, ou le Souper du Pape*, par Giraud, 1793.

8. *Le Tombeau des imposteurs*, par Léonard Bourdon et Valcour. An II.

onction [...] qui damne les faibles et ne console pas les bons »¹. Casimir Delavigne, dans sa *Réponse à Lamartine*, en 1824, dénonce le clergé qui

Cache son embonpoint sous sa robe à longs plis

et

Malgré ses trois mentons vante ses abstinences

Vigny, la même année, songe à un « roman épique » dont un prêtre serait le personnage central². L'abbé Laurent est le triste héros du *Tartufe moderne*, roman de Mortonval en 1825 ; dans *Cinq-Mars* la figure cynique de Richelieu s'accompagne de celles, atroces, du capucin Lactance et du père Joseph, — lequel ne croit pas en Dieu — tandis qu'à côté d'Urbain Grandier, le « bon abbé Quillet, ennemi de l'ascétisme et des mômeries » offre l'image ridicule de sa face ronde et rouge et de sa petite taille replète. *Le Rouge et le Noir* regorge de prêtres : voici d'abord l'excellent et malheureux abbé Chélan, et l'honnête homme qu'est l'abbé Pirard ; c'est ensuite Sorel lui-même, qui sans doute n'est qu'à peine séminariste mais se laisse donner de l'abbé ; c'est le vicaire Maslon, intrigant, haineux ; c'est le grand-vicaire de Frilair, c'est l'abbé Castanède, vil et brutal ; c'est l'évêque d'Agde, en surplis de dentelle et qui s'exerce devant le miroir à donner avec grâce sa bénédiction. La pièce de Duport et Monnais, *Le Jésuite*, qui fut jouée au Théâtre des Nouveautés le 25 août 1830, met en scène un fourbe, l'abbé Serinet ; on sait quel succès accueillit l'*Incendiaire*, qui fut représenté à la Porte Saint-Martin le 24 mars 1831 ; on y voit un jeune prêtre fanatique et sans scrupules venant remplacer au village un curé trop libéral ; on y voit surtout un évêque capable de crime. Autre personnage odieux cet abbé Julien, à l'âme d'arriviste, qu'introduit Raban dans son *Curé de village*. Janin place dans son *Âne mort* un « gros abbé » très fier d'avoir « manqué mourir d'une indigestion »³. L'évêque que Leclercq met en scène dans sa *Matinée d'un prélat*⁴ n'est qu'un épicurien efféminé ; la dérision va plus loin encore dans le *Cardinal Simia*, de S. Germain, que publie la *Revue de Paris* en avril 1832.

N'oublions pas le *Curé de Tours* (1832) et son abbé Birotteau, « grassouillet », un peu bête et qu'on voit s'empaqueter les pieds de flanelle « avec le soin que les ecclésiastiques prennent d'eux-mêmes », tandis qu'apparaissent, à côté de ce pauvre homme, l'abbé Chapeloud, assez effacé, et l'effrayant abbé Troubert, chargé de venin et qu'on entend un jour proférer « un de ces mots ecclésiastiques gros de vengeance et pleins de mielleuse mansuétude ». L'abbé de Cilly auquel Eugène Süe donne un rôle dans sa *Vigie de Koat-Ven* (1833) est un incroyant ; et le Cibo de *Lorenzaccio* ne ressemble que de fort loin à un apôtre.

Tout cela compose déjà une galerie sacerdotale assez bien peuplée. Et si les cœurs purs et fidèles y sont étrangement clairsemés, la faute n'en est pas à la partialité de notre choix. Avec ces mondains, ces impies ou ces ambitieux, Jocelyn n'a d'ailleurs d'autre lien que celui d'un commun état ; il pouvait être utile néanmoins de montrer d'abord l'importance de cette cohorte de prédé-

1. Sénancour, *Obermann*, 1912. T. I, p. 64.

2. Cf. *Journal d'un Poète*, éd. Conard, 1935, p. 17.

3. J. Janin, *L'âne mort et la femme guillotinée*, 1830, p. 191.

4. Leclercq, « La Matinée d'un Prélat », dans R. P., août 1830. T. XVII.

cesseurs qui fit du curé de Valneige, survenant à son tour dans l'actualité littéraire, tout autre chose qu'un intrus.

*
* *

Jocelyn est d'abord un séminariste amoureux, — qui reste amoureux en secret une fois qu'il est devenu prêtre ; Jocelyn est ensuite un curé de campagne, pasteur d'un hameau perdu. Sous chacun de ces deux aspects, il prend rang à la suite d'une longue file de personnages littéraires et endosse un rôle qu'une foule d'autres ont joué avant lui.

Regardons en effet de quelle faveur jouit au XVIII^e siècle, comme au début du XIX^e, le personnage littéraire du prêtre tenté par la femme.

Voltaire glisse dans son *Candide* deux silhouettes d'ecclésiastiques fornicateurs. C'est, aux chapitres VIII et IX, le Grand Inquisiteur qui, ayant aperçu Cunégonde à la messe, commence par la « lorgner beaucoup » et finit par la posséder, une nuit sur deux, en partage équitable avec le Juif qui la détient ; et c'est, au chapitre XXII, ce « petit abbé Périgourdin » qui, non content d'être un escroc, se fait aussi, à l'occasion, entremetteur. Ne parlons point de l'abbé Terrasson et de ses mauvaises habitudes, ni de l'abbé Desfontaines et de ses penchants sodomiques, mais le *Temple de l'amitié* nous présente, en même temps qu'eux, un « riche abbé, prélat à l'œil lubrique » ; et il est une épître de Voltaire « *A M. l'abbé de *** qui pleurait la mort de sa maîtresse* » dont un esprit léger pourrait tirer un vers pour orner *Jocelyn* d'une épigraphe sans respect :

Que l'amour est constant dans un homme d'Église ! ¹

Dorat montre ce séminariste écrivant « *A un homme du monde sur l'enterrement de Mlle Cam **** »

Adieu ! me voilà recueilli,
Les yeux baissés, la bouche close ;
Mais si je rêve à quelque chose,
Dieu sait que ce n'est pas à lui...

et dans son « *Hermitage de Beauvais* » il nous explique la manière dont s'y prit « certain curé de brillante encolure » pour obtenir de la naïve Agnès les dernières faveurs ². Gentil-Bernard, dans son *Épître à Claudine*, s'inquiète de ce « jeune vicaire » qui lui semble un rival dangereux auprès de sa belle amie du village ³. Gilbert nous conte, en une *Épître héroïque et morale* l'histoire de l'abbé de Gange qui tua sa belle-sœur coupable de se refuser à lui, et Bonnard, *A l'abbé T****, déclare gaillardement :

En chaire vous convertirez ;
Vous séduirez en tête à tête ;
La beauté sera toujours prête
A croire ce que vous direz ⁴.

1. Voltaire, *Épître V*, dans O. C. (édition du *Siècle*, 1864). T. VI, p. 528.

2. Dorat, *Œuvres*, 1777. T. III, p. 199.

3. Gentil-Bernard, *Œuvres*, 1819. T. II, p. 190.

4. Bonnard, *Poésies Diverses*, 1784, p. 146.

Quelle pléiade de mauvais prêtres dans les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* ! Voici l'abbé de Lévin, amant de Mlle de Colman, voici cet abbé romain que la chair entraîne à de fâcheuses aventures ; voici encore l'abbé N*** qui veut ravir sa maîtresse au duc de Montalto ; et l'on apprend qu'à Rome le marquis d'Antremont a failli périr « par la jalousie d'un cardinal dont il voyait secrètement la maîtresse » ¹. De cette foule très obscure, Des Grieux émerge ; le séminaire n'a pour lui plus d'attraits quand Manon reparaît à ses yeux ; et d'ailleurs sa faute, il le sait, est banale ; on le voit exhorter Tiberge « à n'être pas plus scrupuleux qu'un grand nombre d'évêques et d'autres prêtres qui savent accorder fort bien une maîtresse avec un bénéfice » ². Saint-Preux se déconcerte, à Paris, de ne voir personne se choquer d'« absurdités » aussi flagrantes qu'un « homme doré » décrivant le luxe, « un financier les impôts, un prélat le dérèglement » (*Nouvelle Héloïse*, II, XVI). Il est question, dans *La Religieuse*, d'un « jeune ecclésiastique » dont les « tête à tête » avec la Supérieure du couvent sont bien longs et bien fréquents ; on devine aisément, plus loin, dom Morel, malgré son silence, fort amoureux de Sœur Suzanne, laquelle, lors de sa fuite, aura à se défendre contre l'audace trop précise d'un « jeune bénédictin ».

Obermann jette en passant un mot amer sur telle dévote « qui reçoit, à vingt-quatre ans, son directeur dans ses bras » (Lettre L) et si nous en venons tout de suite aux années qui précèdent de peu la publication de *Jocelyn*, nous découvrirons, autour de 1830, sur la scène et dans les romans, un nombre extraordinaire de prêtres luxurieux. Et il faut bien dire, du reste, que la vie même, et non pas seulement son arrangement illusoire sous la plume des écrivains, avait offert, alors, une surprenante quantité de scandales, parfois tragiques, dont des prêtres étaient les héros ³. On sait qu'un de ces singuliers faits-divers retint l'attention de Stendhal et forme le grêle et véridique canevas du roman *Le Rouge et le Noir* ; on connaît aussi le parti qu'avait su tirer P. L. Courier de ces misères et de ces hontes ainsi publiquement révélées ; sa *Deuxième réponse aux anonymes* donnait en toutes lettres les noms, déjà flétris, de l'abbé Guillaume Roze et de l'abbé Gelée, curé de Pezay en Poitou. Aux yeux de Courier, tous les jeunes prêtres sont des hypocrites dévorés de convoitises ; à ces « jeunes gens vêtus de noir » la confession procure, avec leurs pénitentes, des entretiens si commodes ! L'affreuse histoire du curé Mingrat, Courier a soin de la relater en détail ; on en tirera même une sorte de repoussant mélodrame, qui sera joué au Cirque olympique en octobre 1830 ⁴.

Un poème en quatre chants, ouvrage de Louis Bourlier, et qui s'intitule *La Prêtréide*, apporte, en 1832, dans ses notes, un catalogue fort complet des prêtres que la concupiscence avait rendus criminels, dans les dernières années de la Restauration : les abbés Dugas, de Saint-Martial (Gard), Suzini, de Bonvillers (Oise), Frillay de Saint-Aubin (Seine-Inférieure), Jousseau, de Lar-

1. Prévost. *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, 1789. T. I, livre II. T. II, livre I. T. III, livre I. T. V, livre I.

2. Prévost. *Manon Lescaut*, 1786, p. 52.

3. De ce foisonnement d'affaires de mœurs, au sein du clergé, il ne nous appartient pas de rechercher ici les causes ; indiquons seulement qu'il semble bien qu'on doive incriminer, au premier chef, le recrutement un peu hâtif que l'Église s'était vue forcée de faire au lendemain la Révolution pour combler les vides laissés dans les rangs de ses ministres par les exécutions et les apostasies.

4. Les auteurs de cette pièce étaient F. Laloue et H. Villemot.

chant (Seine-et-Marne), Froment, de La Flèche, Contrafatto etc... Lamartine avait pu lire dans le *Journal de Saône-et-Loire* l'affaire de l'abbé Jean Soldat, curé de Bellevesvre, près Louhans, coupable d'infanticide avec la complicité de sa servante, qu'il avait séduite ¹. Fit aussi grand bruit en Bourgogne et dans toute la France le crime de l'abbé Delacollonge, lequel, en 1835, étrangla et coupa en morceaux sa maîtresse, une modiste de Lyon.

Les esprits, en ces jours, étaient à ce point saturés des récits, partout répandus, sur les prêtres indignes qu'on alla jusqu'à vouloir impliquer dans une de ces tristes affaires, l'innocent curé d'Ars.

Comment s'étonner alors de voir la littérature envahie par des personnages créés à la ressemblance de ces serviteurs infidèles ? L'abbé Joseph dans ce *Vicaire des Ardennes* que Balzac, — signant : Horace de Saint-Aubin — publia en 1822, brûle pour Mélanie de Saint-André et l'épouse en lui cachant sa condition sacerdotale. Mérimée raconte dans son *Théâtre de Clara Gazul*, l'histoire de Fra Antonio dont la passion fait un assassin ². Th. Leclercq, dans un « proverbe » qu'il intitule *Le Séminariste, ou A l'impossible nul n'est tenu* ³ (1829), met en scène Raymond, jeune lévite que torturent les exigences de la chair. L'abbé Annibal Desiderio, dans *Les Marrons du feu*, est un homme perdu de débauches. Scribe, en 1830, bâtit une courte pièce *La Conversion* ⁴ où l'on voit l'infortuné Fra Ambrosio, brûlé par la convoitise, et passant des bras de la courtisane Loretta — dont la clientèle est d'ailleurs strictement ecclésiastique — à ceux d'une noble dame qui, de longue date, lui veut du bien. Dans *Le Séminariste* de Raban (1831), Jules s'enfuit du séminaire avec sa petite amie Juliette ; on réédite en 1831 *Le Moine* de Lewis, car les amours sacrilèges d'Ambrosio et de Mathilde semblent tout à fait d'actualité. Reparaît aussi, en 1834 l'adaptation Tressan du *Petit Jehan de Saintré* où le père abbé des Bernardins séduit à sa manière, qui est joviale, la gracieuse dame des Belles Cousines.

La *Suzon* de Musset, qui paraît en octobre 1831 dans la *Revue de Paris*, s'ouvre sur les propos blâmables que tiennent deux abbés soupant chez le Pape ; Cassius, en particulier, s'y plaint que sa maîtresse soit par trop froide. Claude Frollo, dans *Notre-Dame de Paris*, c'est, selon Gustave Planche ⁵ : « un prêtre que la continence a rendu fou, un malheureux chez qui la chasteté agit comme le vin, que le cri de la chair pousse à la luxure, qui ressemble bien plus à une bête féroce qu'à un homme ». Casimir Delavigne compose en vers un récit dramatique : *Le Prêtre* ; on y assiste au péché d'un moine qui, vingt ans plus tard, est attaqué, l'arme à la main, par le garçon dont il est le père, et qui voit mourir sur l'échafaud ce fils qui jette sur lui sa malédiction ⁶. Citons encore les titres éloquentes de plusieurs romans et nouvelles parus en 1832 : *Le prêtre et la danseuse* (quatre volumes anonymes), *La Fille du Curé*, par Arsène de C***, *Un*

1. L'abbé Jean Soldat fut arrêté en octobre 1829, jugé à Mâcon le 19 mars 1830 et condamné à dix ans de réclusion.

2. Mérimée. *Théâtre de Clara Gazul* « Une femme est un diable ».

3. Cf. R. P., septembre 1829. T. VI, pp. 159-222.

4. Cf. R. P., octobre 1830. T. XIX, pp. 26-54.

5. G. Planche. *Portraits Littéraires*, 1853. T. I, p. 154.

6. La date de ce texte — qui parut seulement dans les *Œuvres Posthumes* de Casimir Delavigne — n'est pas exactement connue. Il est bien vraisemblable que ces vers sont des alentours de 1830.

pape et sa famille, par Droz-Desvoyes ; dans son roman *Calomnie*, Hippolyte Bonnelier introduit un oratorien vicieux et un jeune homme qui se suicide sous les yeux de l'évêque son père. De *L'Évêque Gozlin*, roman d'Amaury Duval, la *Revue de Paris*, en juillet 1832¹ déclare que « le péché de luxure s'y renouvelle presque à chaque épisode ». Soulayr, dans *Le Faux prêtre*², raconte comment le curé Bénédetto viola sa pénitente et l'égorgea ensuite. George Sand peint dans son personnage de Magnus un prêtre que la convoitise égare et qui finit par étrangler Lélia³.

Le roman de Pons : *Une passion secrète* (1834) est l'histoire du vicaire Marturie et de sa passion criminelle pour Henriette Duval ; un autre roman de 1834, l'abbé *Guirand*, par Brémond, montre le curé de Soliès désertant son devoir pour aller vivre en Amérique avec sa maîtresse Isa. L'année même où paraît *Jocelyn*, le *Revue de Paris* publie, en janvier, une nouvelle de Méry : *Un amour de séminaire*, histoire d'un sous-diacre qui, à la veille de son ordination, séduit par la grâce d'une jeune fille aperçue « sur la pelouse qui mène à Trianon », abandonne le Créateur pour la créature ; plus brutale est l'atmosphère du roman de Maurice Alhoy *Sous le Froc* ; *Le Pendu* d'Antony Béraud met en scène un abbé Vidos qui vend sa fille à un grand seigneur et que le *Charivari* présente comme un « ecclésiastique fondu au moule des Mingrat et des Delacollonge ».

*
* *

Tous ces prêtres ravagés de luxure et dont le roman, vers 1830 multiplie les images, c'est à leurs actes criminels que s'intéressent le plus souvent les écrivains que nous avons cités jusqu'ici, bien plus qu'au drame intérieur qui se livre entre leurs désirs et l'exigence de leur devoir sacerdotal ; romans charnels, non point études d'âmes troublées.

Mais il est, en plus petit nombre, d'autres livres où le récit s'élève d'un degré et s'attache particulièrement à ce tumulte d'un cœur promis à Dieu et que la tentation torture. Là paraissent alors des êtres beaucoup plus nobles et qu'on voit parfois sortir vainqueurs de la lutte qu'ils ont menée.

L'abbé Pollin, en 1792, dans son *Hameau de l'Agnelas* avait écrit sa propre histoire avec le récit d'un amour demeuré chaste et toujours muet. Lamartine avait lu, dans son adolescence⁴, la *Malvina* de Madame Cottin où passe la figure d'un prêtre amoureux, M. Prior, mais dont l'amour maîtrisé s'achève dans le sacrifice. Urbain Grandier, curé de Loudun, dont le destin fournit à Hip. Bonnelier, en 1825, la matière d'un livre, avant d'enrichir le *Cinq-Mars* de Vigny et d'inspirer un mélodrame de 1830⁵, est enivré par la passion, mais reste jusqu'à la fin sans péché. Innocent aussi, dans *Le Novice* de Madame de Bawr (1830) le jeune Robert dont Julianne a fait battre le cœur. Vinet résume ainsi le *Césaire* d'Alexandre Guiraud : « vertueuses et tragiques amours d'un confesseur et de sa pénitente »⁶ ; et Guiraud déclarait dans la préface de son roman : « J'ai pris

1. R. P., T. XL, p. 135.

2. F. L., octobre 1833.

3. L'édition de 1839 de *Lélia* modifiera ce dénouement.

4. Cf. lettre à Guichard, 28 novembre 1808.

5. *Le Procès d'Urbain Grandier*, représenté à l'Odéon en octobre 1830.

6. Vinet, *op. cit.* T. III, p. 216.

le prêtre tel qu'il est, sous sa chair d'homme, bien autrement attachée et inhérente à son âme que la robe dont il s'enveloppe » ¹. *La Sœur de lait du vicaire*, roman que H. Berthoud publie en 1832, est l'histoire d'un jeune prêtre qui sait ensevelir son amour au fond du silence et qui se console dans la foi. L'Amaury de *Volupté*, s'il emporte avec lui son amour dans le sacerdoce, est un prêtre troublé mais non un prêtre indigne ; le souvenir d'Abailard revient le visiter lorsqu'au moment d'aller trouver Madame de Couaën pour entendre sa confession suprême, il adresse une prière à Dieu ².

Toute cette littérature de couvents, qui surabonde au XVIII^e siècle ³, son grand ressort dramatique, c'est le combat, au fond des cœurs, de la passion qui crie sa faim et des durs commandements d'un Dieu qui réclame la fidélité aux promesses du renoncement ; tortures sans nom dont on entend, dans le drame de La Harpe, une religieuse faire à Mélanie l'effrayant récit.

Hélas ! plus d'une fois les soupirs de l'amour
S'élèvent dans la nuit du fond des monastères...

Ainsi parle Fontanes, dans la *Chartreuse de Paris* ; et s'adressant à la cloche d'un cloître, c'est Jocelyn qui s'écriera :

Que de pesants soupirs, de l'ombre du saint lieu
N'ont-ils pas remonté, sur tes ailes, à Dieu ! (VI, 123-124).

Les *Mémoires du Comte de Comminge* ⁴ que Madame de Tencin publie en 1735 engendrent une foule d'allusions à cette dramatique histoire d'un amour interdit par Dieu. Comminge, dans son couvent, baise le portrait qu'il conserve d'Adélaïde ; Adélaïde mourante, sous la robe monacale, confessera à voix haute devant les religieux qui l'écoutent : « J'apportais à vos saints exercices un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimait » ⁵.

Dorat consacre une « héroïde » à ces amants dont l'aventure passionne le siècle.

Sous ces dômes sacrés, séjour de l'innocence,
Muse, entends-tu Comminge et son amante en pleurs ?

dit Gilbert ⁶. Bertin parle, dans une épître, de

L'infortuné Comminge auprès d'Adélaïde ⁷,

Legouvé écrira dans *La Mélancolie* :

De Rancé, de Comminge, ah ! qui n'a plaint les feux ?

1. Guiraud. *Césaire*, 1830, p. XXIII.

2. Sainte-Beuve. *Volupté*. T. II, p. 246.

3. Citons par exemple les célèbres *Lettres Portugaises*, les *Amours fugitifs du cloître* (1747) les *Soupirs du cloître* (1763), les *Lettres d'une chanoinesse* de Dorat, etc...

4. Madame de Staël, dans son *Essai sur les Fictions*, placera le *Comte de Comminge* au rang des « chefs-d'œuvre », entre la *Princesse de Clèves* et *Paul et Virginie*.

5. *Le Comte de Comminge*. La Haye, 1736, p. 167.

6. Gilbert. *Œuvres*, 1826, p. 65 (« Stances à d'Arnaud »).

7. Bertin, « Lettre à M. le chevalier du Haut*** ».

Leur « flamme »,

Jusqu'au pied des autels à Dieu les disputait¹.

Dans les plaintes que Baculard d'Arnaud prête à Comminge ne croirait-on pas découvrir déjà le tourment même de Jocelyn, pris entre le serment qu'il a fait d'abord à Laurence, et celui qu'il a dû faire ensuite à Dieu :

Mais ce vœu de mon cœur, le vœu de la nature,
Ce serment solennel d'une tendresse pure
N'ont-ils pas précédé ces serments odieux ?²

Comme Jocelyn, l'accès une fois passé de son désespoir, revient à lui et demande grâce à Dieu pour son « cœur égaré », de même Comminge s'est repris, s'est épouvanté de ce qu'il a dit :

A l'audace, au parjure ajoute le blasphème !
Apostat sacrilège, où vient de t'emporter
Un amour insensé ! [.]³

Si célèbres que fussent les douleurs de Comminge, bien davantage l'étaient celles d'Héloïse et d'Abailard. La fameuse épître de Pope (Héloïse à Abailard) avait connu des traductions et des adaptations multiples : Feutry, Mercier, Dourxigné, Saurin s'en étaient emparés, et Colardeau surtout dont les vers furent accueillis comme un chef-d'œuvre. Au thème d'Héloïse, Rousseau rattache explicitement son roman, par le titre même qu'il lui donne. Chateaubriand consacre un chapitre entier de son *Génie du christianisme* (II, III, 5.) à « Héloïse et Abeilard ». Nodier, dans ses *Méditations du cloître* (1803), célèbre « le génie de cet Abailard dont la mémoire est liée à tous les sentiments de piété et d'amour »⁴. L'étrange intérêt que l'on porte, autour de 1830, aux prêtres amoureux rend une manière d'actualité à ces amants du XII^e siècle. La Quatrième Journée d'*Ahasvérus* donne la parole à Héloïse elle-même : « Plus d'une fois, sous mes dalles, je me suis relevée sur mon séant pour embrasser mon Abailard ; dans son cœur, mes sept cieux rayonnent. Lui, c'est mon Dieu, il est ma foi, il est mon Christ [...] et notre tombe est notre Paradis »⁵. D'Eckstein, en 1834, écrit l'article « Abailard » dans l'*Encyclopédie des gens du monde* et Villenave donne à la *France Littéraire* (en février, mars et mai) une longue étude en trois articles sur « Abailard et Héloïse ». Au début de 1835, Creuzé de Lesser publie une transposition en vers des lettres d'Héloïse et d'Abailard. Aubry consacre à leur aventure un de ses *Fragments épiques*. En mars 1836, l'Ambigu joue un drame intitulé *Héloïse et Abeilard* ; Cousin écrit une introduction aux *Œuvres Inédites* du grand théologien et *La Confession d'un Enfant du Siècle* (Partie I, ch. X) évoque encore ces amants illustres.

1. Legouvé. O. C., 1826, T. II, p. 185.

2. Baculard d'Arnaud. *Œuvres*. An XII. T. II, p. 43. — Cf. dans *Jocelyn* (V, 292) l'allusion, devant l'évêque aux « serments donnés », — le reproche de parjure qu'adresse Laurence à son amant (V, 652), — plus loin encore (V, 752) le « divin parjure » dont parle Jocelyn lui-même.

3. Baculard d'Arnaud. *Ibid.*, p. 44. — Même mouvement dans l'*Épître d'Abélard à Héloïse* de Dorat

Où suis-je et qu'ai-je dit ? O ciel ! où m'égaré-je !

4. Nodier. *Romans*, 1862, p. 75.

5. Quinet. *Ahasvérus*, 1834, p. 430.

Jocelyn est bien, en partie, une reprise de ce thème pathétique. L'histoire de Laurence et du jeune « lévite », elle aussi est un exemple de « cette querelle immense, — comme dit Chateaubriand (*Génie*, II, III, 8), entre les amours de la terre et les amours du ciel ». Les mots qu'emploie l'auteur du *Génie du christianisme* pour caractériser le tourment d'Héloïse ne s'appliquent-ils pas parfaitement à Jocelyn devenu prêtre, et cachant dans son cœur un fantôme ? « C'est la nature rebelle saisie toute vivante par la grâce et qui se débat vainement dans les embrassements du ciel » ; il faut qu'Héloïse « choisisse entre Dieu et un amant fidèle dont elle a causé les malheurs » ; il faut que Jocelyn choisisse entre le Seigneur et cette femme qui le chérissait plus que tout au monde et dont il a causé la perte. Le destin d'Héloïse devenue la servante de Dieu est désormais de « se brûler avec lenteur [...] sur l'autel de la religion » ; Jocelyn, après l'ordination, est une victime dont le sang « fume » vers Dieu « sur l'autel » (V, 797 et 799)

L'existence pour moi n'est plus qu'un long trépas

gémît Abailard dans l'*Épître* de Dorat. Et Jocelyn, qui pareillement se déclare « mort parmi les vivants », reprend en écho : « Ma vie est un sépulcre [...] » (V, 785). Comme Abailard se déchire à penser qu'il est coupable envers Héloïse, que du malheur de son amante, c'est lui qui est le responsable, et s'écrie :

C'est moi de qui la main couronnant ma victime
Te cachait sous des fleurs le penchant de l'abîme,

de même Jocelyn s'épouvante du destin qu'il a fait à Laurence (VIII, 341). Et dans le temps qu'il passe, pour cette retraite purificatrice imposée par ses supérieurs, chez les « hommes de Dieu », — pareil à ce « chartreux » que fait parler Gresset, et comme lui portant dans l'âme, « un nom, secret chéri » —, il souffre du douloureux contraste entre la sérénité céleste de ces religieux et le trouble affreux qui l'agite. Le Chartreux soupire :

La paix de ce morne séjour
Ne peut apaiser ma blessure.¹

Et voici Jocelyn :

Mais l'aspect de leur paix, de leur béatitude
Ne peut de mon esprit dompter l'inquiétude² (VI, 141-142)

« Hélas ! », dit le Chartreux en présence des calmes visages de ses compagnons, s'ils possèdent la paix, c'est qu'ils « n'ont point vu » cet objet dont son cœur est à la fois ravi et martyrisé. Jocelyn profère la même plainte :

Ah ! si comme eux, mon cœur, tu pouvais t'assoupir !
Si l'apparition du passé qui se lève
Pouvait de mon regard s'effacer même en rêve ! (VI, 148-150)

1. Gresset. O. C., 1822. T. II, p. 205 (Épître XX).

2. Ainsi parlait également l'Héloïse de Colardeau, dont la peine s'avivait de voir le tumulte caché de son cœur mêlé à la blanche tranquillité du cloître,

Dans ces lieux habités par la simple innocence,
Où règne avec la paix un éternel silence

Et quand le personnage de Gresset pousse ce cri de désespoir :

Toujours seul ! Toujours avec moi !

il prélude aux paroles de détresse qui viendront sur les lèvres de Jocelyn :

Il faut vivre et marcher sans ombre, toujours seul ! (VI, 19)

... La même tombe réunit les corps d'Abailard et d'Héloïse ; le même sépulcre recouvrira les restes de Laurence et de Jocelyn.

Que Lamartine, en composant son *Jocelyn*, ait expressément reporté sa pensée aux amours d'Abailard et d'Héloïse, la preuve nous en est apportée par une note de son manuscrit. En face des vers où le poète raconte les brûlants entretiens de Jocelyn et de Laurence, dans la grotte, à la fin de la Quatrième Époque, il a écrit en marge ces mots qu'il place dans la bouche de Laurence : « *Eh ! que m'importe, répondit-elle [...] pourvu que je ne te quitte pas [...]. N'avons-nous pas lu ensemble l'histoire d'Éloïse et d'Abeilard ? Ils étaient à Dieu et n'étaient-ils pas l'un à l'autre ?* »¹. Lamartine avait pénétré, jusqu'au fond, le drame de ces amours nées dans la chair et s'achevant à la cime divine de l'esprit. En Abailard et en Héloïse, il voyait « deux cœurs [...] qui spiritualisèrent la plus brûlante et la plus sensuelle des passions et firent un holocauste, un martyr, et presque une sainteté de l'amour »². « Entre Héloïse et Abeilard, Laure et Pétrarque, dit-il encore, on a toute la poésie et toute la divinité de l'amour chrétien »³.

L'amour de Jocelyn est de même un amour qui monte ; non point une souillure mais une flamme ; transfiguré par le sacrifice, il devient l'élan même de toute âme vers l'amour divin ; c'est Dieu, dès ce monde, entrevu à travers un visage. Héloïse attend ardemment les « noces éternelles »⁴, et Abailard élève vers le Tout Puissant cette prière : « Ceux que vous avez séparés une fois, pour un moment, dans le monde, réunissez-les à jamais dans le ciel ! »⁵. Jocelyn, pareillement, appelle de toute son âme cet « éternel retour après le court adieu » et

[...] l'immortelle étreinte où tout ce qui s'aima
Retrouve les doux noms dont l'amour le nomma. (VI, 832 et 835-836)

1. B. N. Lamartine 14, p. 75. — Le nom d'Abailard, pour le châtelain de Saint-Point, était un nom familial. De Saint-Point à Cluny il n'y a pas deux lieues. On voit, aujourd'hui encore, sous un grand tilleul du parc de Lamartine, le banc de pierre grise « sonore comme une cloche » sur lequel Abailard, d'après la légende, s'asseyait près du tilleul de Cluny, — et une « large table de la même pierre sur laquelle il reposait sa tête, méditant ses hymnes ou repassant ses malheurs et ses amours » (Cf. l'étude sur Héloïse et Abailard parue dans le *Civilisateur* et insérée dans les O. C., 1863. T. XXXV, p. 36). Ces reliques étaient chères à Lamartine ; il les tenait, je pense, de cet abbé Genillon, ancien curé de Saint-Point, lequel, en 1796, s'était, avec le citoyen Bâtonnard, « marchand à Mâcon », rendu acquéreur de la « ci-devant église abbatiale de Cluny », comprise dans les biens nationaux.

2. Lamartine. O. C., 1863. T. XXXV, p. 43.

3. C. F. L. Ent. 31. T. VI, p. 79.

4. Lamartine. O. C., 1863. T. XXXV, p. 41.

5. *Ibid.*, p. 29.

La « vision » que Lamartine donne pour Épilogue à son poème est l'étonnant tableau de cette apothéose, de ces « noces du ciel » (Epil. 133) inimaginables que Dieu réservait à Laurence et Jocelyn comme, avant eux, à Héloïse et Abailard.

*
* *

À côté du prêtre amoureux, voici maintenant le curé de campagne, autre type littéraire à peine moins banal à l'heure où Lamartine s'en saisit.

Le XVIII^e siècle « philosophique » lui-même avait honoré les « pasteurs du second ordre » ; l'abbé de Saint-Pierre donne, à maintes reprises ¹, des éloges à ces « officiers de morale ». L'*Émile* ² oppose les pauvres prêtres de campagne, et leurs vertus, aux riches curés des villes et aux prélats corrompus. L'Ariston de Voltaire, dans le *Catéchisme du Curé*, dit à Théotime : « — Eh bien, mon cher Théotime, vous allez donc être curé de campagne ? » ; et Théotime s'en félicite : « Je tâcherai de faire des gens de biens, et de l'être ». Voltaire plaide la cause des humbles desservants de village dont le dénuement fait contraste avec l'opulence égoïste des « gros décimateurs » ; cette détresse, fait-il dire au Curé Meslier, — curé d'Étrepigny en Champagne — est « le sort ordinaire des pauvres curés de campagne ». Un écrit anonyme de 1776, *Droit des curés et des paroisses*, réserve ses trente-huit premières pages à la « dignité de l'état des pasteurs », vicaires et desservants des paroisses rurales. Letourneur, cité par Gérard dans *Le Comte de Valmont*, célèbre le curé de campagne qui « au milieu d'une cinquantaine de chaumières [...] fixe le domicile de sa vie, adopte ces familles de laboureurs, vit et se plaît avec eux comme un père avec ses enfants [...] et traduit en leur simple langage les idées trop sublimes ou les principes trop abstraits de la morale et de la religion » ; et Gérard exalte lui-même « ces anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes, leur refuge dans leurs peines [...], leurs guides, leurs amis fidèles ». « L'âme tendre et sensible » du curé de village, dit-il, « s'ouvre à tous les genres de misères, et sa charité [...] trouve, pour toutes, les remèdes nécessaires » ; et s'il n'appartient pas « selon la chair » à la société des hommes, c'est « pour s'y unir plus étroitement par l'esprit » ³.

Sur le même sujet, Baculard d'Arnaud s'abandonne à l'enthousiasme. « Les curés ! s'écrie-t-il, on ne saurait trop sentir le prix de cette classe d'hommes ; ce sont les vrais précepteurs de l'humanité ; ce sont eux qui mettent la vertu, la bienfaisance en pratique [etc...] » ⁴. Dans un grand sermon officiel, l'abbé de Boismon, le 13 mars 1782, fait un éloge solennel du curé de campagne, cet « homme de Dieu [...], simple comme les paysans, pauvre avec eux parce que son nécessaire devient leur patrimoine [etc...] » ⁵.

Bernardin de Saint-Pierre, dans sa Treizième Étude de la nature, parle pathétiquement du « simple et obscur habitué de paroisse » : « Avoir à consoler sou-

1. *Ouvrages de l'Abbé de Saint-Pierre*, Rotterdam, 1729-1741. T. VII, pp. 41, 75, 99. T. VIII, p. 143. T. IX, p. 351, etc...

2. J.-J. Rousseau. O. C., 1839. T. IV, p. 305.

3. Gérard, *Le Comte de Valmont ou les égarements de la raison*, 1827. T. III, pp. 244, 276, 277. — On retrouvera tout cela, presque littéralement, dans *Les Devoirs civils du curé* de Lamartine.

4. Baculard d'Arnaud, *Les Délassements de l'homme sensible*, 1786-1787. T. VI, pp. 67-68.

5. Sur la popularité littéraire du curé de campagne, en France, à la fin du XVIII^e siècle, cf. les excellentes pages de P. M. Masson, dans le troisième volume de son étude sur *La Religion de J.-J. Rousseau* (1916), Cf. en particulier les pages 103-106, 144-145, et 212.

vent des gens qui n'ont plus de foi, être le refuge des pauvres et n'avoir rien à leur donner, être persécuté quelquefois pour ses vertus même, voir tourner ses combats en mépris, ses démarches en ruses, ses vertus en vices, sa religion en ridicule, tels sont les devoirs et la récompense que le monde donne à la plupart de ces hommes dont il envie le sort ! ».

Dans la poésie, la figure du curé de village apparaît plus d'une fois ; toujours traitée avec sympathie, elle l'est assez souvent avec un souriant irrespect. La Claudine de Gentil-Bernard n'a pas de peine à faire boire un peu plus que de raison le « vieux pasteur », — d'ailleurs « saint homme », dont elle est la servante. Dans sa grosse farce de la *Fête de Bélébat*, Voltaire a mis en scène le curé de Courdimanche,

Curé dans qui l'on voit les talents et les traits,
La gaieté, la douceur et la soif éternelle
Du curé de Meudon qu'on nommait Rabelais.

Bertin parlait sans méchanceté du curé de Branay brave homme un peu naïf qu'il mettait au nombre de ces « reclus heureux », lesquels

Arrondissent leur sainteté
Au fond d'un riche bénéfice
Et sans entendre leur office
Gagnent gaiement l'éternité ¹

Voltaire encore, dans une Épître à Saint Lambert ², dit un mot, en passant du « bon curé » de Ferney, auquel il a fait présent d'une chasuble, et qui trinque avec lui ; et Ducis de même nous dit que son curé, bon connaisseur, « jugea clair-fin » le vin de son clos ³.

Le ton, parfois aussi, se fait plus noble : Gresset représente

Au sein d'un champ infructueux,
Sans soulagement, sans salaire,
Ce prêtre pauvre et vertueux
Environné de la misère,
Triste pasteur des malheureux ⁴

Dorat compose, à l'adresse de La Harpe, l'épître supposée d'un « simple pasteur »

Humble habitant d'un presbytère

qui se dit « bon homme de prêtre », conduisait de son mieux son « petit bercail » ⁵.
Au curé de *Mélanie*, Voltaire accorde l'estampille ; il l'adopte...

1. Bertin. *Œuvres*, 1826, p. 228 (« Voyage en Bourgogne »).

2. Voltaire. Épître CIII.

3. Ducis. O. C., 1813. T. II, p. 74 (« Épître à ma sœur »).

4. Gresset. O. C., 1822. T. II, p. 152 (Épître XI).

5. Cf. l'édition des *Petits Poètes français*, par Prosper Poitevin, Paris, 1839. T. II, p. 120. — Bien entendu, une strophe opposera, selon l'usage, la pauvreté du curé de campagne à la richesse démesurée des évêques :

Je n'ai point la pompe mondaine
De tous nos modernes prélats
Dont l'insolence se promène
Sous la moire et le taffetas,

J'achève doucement ma vie
 écrit-il à Saurin,
 Je suis prêt à partir demain
 En communiant de la main
 Du bon curé de *Mélanie*.

L'*Homme des champs*, comme on le pense bien, contient l'image de cet

[...] homme de Dieu, dont le saint ministère
 Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
 Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux
 Soulage le malheur, consacre l'hyménée
 [.]
 Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence
 Il est pour le village une autre providence. ¹

Et L'*Imagination* ramène sous les yeux du lecteur le « vieillard vénérable », hôte de l'« humble presbytère », desservant de l'« église sans faste » :

C'était de ce hameau le pasteur respectable
 Qui depuis quarante ans sert son Dieu, fait le bien,
 Reçoit peu, donne tout et ne demande rien ;
 Chéri dans son hameau, respecté dans son temple,
 Il prêche par ses mœurs, instruit par son exemple. ²

Léonard peint, lui aussi, le « pasteur vertueux », « bon vieillard adoré du canton » ;

Occupé des devoirs de son saint ministère,
 Riche avec peu de biens, n'ayant d'ambition
 Que celle d'aider la misère,
 A tous les malheureux il ouvrait sa maison. ³

On connaît l'Épître de Ducis « *A M. le Curé de Rocquencourt* » ; Sainte-Beuve en fera mention dans son article sur *Jocelyn* :

Humble prêtre, pasteur du plus petit hameau,
 [etc...]

on y voit le « presbytère étroit » et son « humble cloche »,

Le jardin qu'à grand'peine un quart d'arpent compose

et la tranquillité sereine de ce prêtre dont tout le bonheur « vient du ciel » et repose sur la vertu ⁴. Songeons encore au curé du *Jour des Morts dans une campagne*, ce « mortel respecté », « pontife sans art », « rustique Fénelon »...

Ce curé de campagne dont les incroyants même, volontiers, font l'éloge, ils accommodent un peu son portrait à leur goût ; il convient qu'il soit vieux, —

1. Delille. *L'Homme des champs*, 1811. T. I, p. 56.

2. Delille. *L'Imagination*, 1811. T. II, p. 265 (cf. également T. I, p. 254).

3. Léonard. *Œuvres*, 1811, p. 137.

4. Ducis. O. C., 1827. T. IV, pp. 111-112.

comme une image de l'Église finissante, tolérant au point que les fanatiques l'accusent d'hérésie ¹, dédaigneux de la théologie et de tout enseignement dogmatique : Théotime ne « dispute jamais » ; « je parlerai toujours de morale, dit-il, et jamais de controverse [...] ». Je ne ferai point de théologiens, et je le serai le moins que je pourrai » ; le prêtre idéal, selon l'abbé de Saint-Pierre, « recommande le silence » en matière de dogmes ; le pasteur de Fontanes, se détourne du « combat des écoles », de

Ces tristes questions qu'agitèrent en vain

les Docteurs ; « zélé sans abus », il est indulgent,

(Jamais, dans ses discours, une fausse sagesse
Des fêtes du hameau n'attriste l'allégresse)

peu soucieux de susciter des vocations sacerdotales, mais, bien plutôt, prêt à favoriser les mariages ; et Dorat loue, en la personne du curé de *Mélanie*,

Cet apôtre consolateur
Qui de l'amoureuse faiblesse
Est le sensible protecteur.

Sous la Terreur même, et tandis que directoires locaux et représentants en mission « déprêtrisent » à force, on continue, de-ci de-là à célébrer le « bon curé » ; témoin ce refrain de 1793 :

J'ons un curé patriote
Un curé bon citoyen
Un curé vrai sans-culotte
Un curé qui n'fait qu'du bien !²

Il est vrai que ce curé-là avait fait ses preuves de civisme, ayant épousé une ci-devant nonne et déclarant au cabaret que les prêtres ne servaient à rien.

Dès que l'apaisement se refait, l'éloge du pasteur de village reprend à peu près comme s'il ne s'était rien passé. Les livres de Jauffret (1796) ³ et d'Hékel (an X⁴) disent les vertus du curé de campagne sur le même ton que l'abbé de Saint-Pierre cinquante ans plus tôt. Dans l'*Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand écrit, au chapitre L de son livre : « Le prêtre, vivant au milieu du petit peuple, étant presque aussi indigent que lui, est un compagnon d'infortune que le misérable se résoudra difficilement à perdre » ; aux yeux de cet incroyant, les curés de campagne forment « la partie la plus respectable de la nation » ; et il ajoute : « J'en ai connu quelques-uns qui semblaient moins des hommes que des esprits bienfaisants descendus sur la terre pour soulager les maux de l'humanité ; souvent ils se dépouillèrent de leur vêtement pour en couvrir la nudité

1. La Harpe dit du curé de *Mélanie* :

On ne le vit jamais, affectant le scrupule
Crier à l'hérétique, au schisme, à l'incrédule
(*Mélanie*, Act. I, sc. 1. — p. 8 de l'édition de 1792).

2. Cité par E. Estève, *Études de Littérature prérévolutionnaire*, « Le théâtre monacal sous la Révolution », Cf. « *Encore un Curé* » (1793) et « *Au retour* » par Radet et Desfontaines (1793).

3. Jauffret, *Du culte public*, 1796. T. II, pp. 239 sqq.

4. Hékel, *Récréations morales*, an X. T. II, pp. 146 sqq.

de leurs semblables ; souvent ils se refusèrent la vie même pour nourrir le nécessaire »¹.

Le père Aubry, dans *Atala*, porte encore visiblement la ressemblance de ces pasteurs à la mode philosophique : sa religion est simplifiée ; à ses paroissiens sauvages il n'a « donné aucune loi » ; « je leur ai seulement enseigné, déclare-t-il, à s'aimer, à prier Dieu et à espérer une meilleure vie ». Il ne s'est nullement inquiété de bâtir une église : « Vous voyez au milieu du village une cabane plus grande que les autres ; elle sert de chapelle dans la saison des pluies ». Un vieillard indien le remplace pour conduire la prière commune lorsqu'il est absent ; il s'indigne contre la superstition et ne demande qu'à marier ceux qui s'aiment.

Le *Mercur de France* du 2 juillet 1808 publie des vers de M. de la Renaudière sur *La Fête-Dieu dans un hameau*. On y voit reparaître l'humble desservant

Son simple presbytère et sa modeste aisance.

Fidèle à la tactique voltairienne, l'antireligion des années 1820-1835 a grand soin de maintenir, dans son arsenal, le thème profitable du « bon curé » ; le voici mis en œuvre par Courier dans son portrait du curé de Véretz (*Pétition pour les villageois que l'on empêche de danser*) : « homme sensé, instruit, octogénaire quasi, mais ami de la jeunesse [...] sage pasteur, vraiment pieux ; le pourrions-nous longtemps conserver, pour le soulagement du pauvre, l'édification du prochain et le repos de cette commune où sa prudence maintient la paix, le calme, l'union, la concorde »².

Cauchoux-Lemaire en use de même dans ce « Discours de l'abbé Marcel, curé de *** » qu'il met en tête de son livre *Les Quatre Évangiles* (1824). L'abbé Marcel a l'humeur douce, sa tolérance est sans limites, et s'il ne se montre pas très sûr de la divinité de Jésus-Christ, son bon renom n'a pas d'égal dans toutes les paroisses du diocèse. De la même obéissance est encore cet abbé Joie dont Loeve-Veimars dessine les traits, en 1829³, — vieux curé d'un village de l'Île-de-France, ami des paysans, ennemi de la « dévotion outrée », et dont la destitution par l'évêque provoque une insurrection chez ses paroissiens. *L'Incendiaire* fait applaudir le personnage du « bon curé de Mauclerc », « pauvre vieux prêtre » à la « soutane usée » ; sa « mesure » est démeublée, et son « potager étroit » diminue chaque jour à cause du cimetière « qui s'agrandit à ses dépens » ; sa théologie est incertaine ; il est abonné au *Constitutionnel*, qu'il lit de préférence à son bréviaire ; il refuse de laisser planter une croix de mission dans son village : « Que le prêtre, dit-il, par ses œuvres, fasse entrer la religion dans le cœur du peuple, et vous n'aurez pas besoin d'en élever le simulacre sur la place publique »⁴.

La chanson de Béranger *Mon Curé* alimente le répertoire des esprits forts de cabarets : « Le curé de notre hameau », bon vivant et franc buveur, aime à voir danser la jeunesse. Il ne prêche que lorsqu'il pleut, embrasse sa jolie

1. Chateaubriand n'aura presque rien à changer à ce texte pour le faire passer dans son *Génie du christianisme* (IV, III, 2).

2. *Chefs-d'œuvre de P. L. Courier*, 1864. T. II, p. 43.

3. R. P. (août 1829). T. V, pp. 97 sqq.

4. *L'Incendiaire*, 1831, pp. 19, 37 et 51.

nièce sans penser à mal, « préside à tous les banquets », se montre indulgent aux faiblesses humaines et ne veut damner personne.

Mon évêque, triste et bigot,
Prétend que je sens le fagot

dit-il gaiement ; à ce coup, sa fiche est remplie : « Mon Curé » est un « bon curé » ¹.

Le Curé de Champaubert ² met en scène un ecclésiastique qui doit être le frère du Curé de Béranger ; « il chante fort agréablement la ronde villageoise ; il marie les jeunes filles aux jolis garçons qui les aiment ».

Raban appelle la sympathie de ses lecteurs — lesquels sont fort nombreux, dans les boutiques particulièrement — sur l'abbé Bernard, héros de son roman *Le Curé de Village* : « C'était un brave et joyeux compagnon que l'abbé Bernard, curé de Balincourt, [etc...] ». On le voit « disant volontiers sa messe après boire », « en guise de bréviaire fredonnant un gai refrain » ; au reste, adoré des gens de son village et déclarant à un huguenot en mal de se faire papiste : « Quoique j'aie de la foi, je ne suis pas bien sûr d'en avoir pour deux » ³.

Aimé Martin, dont le gros ouvrage sur *l'Éducation des Mères de Famille* cherche, pour son compte, et selon ses voies propres, à écraser l'Infâme, ne manquera pas de déclarer : « Personne plus que moi ne rend justice aux vertus des curés de campagne » ; et Victor Hugo, transfuge du catholicisme, évoquera, avec émotion, dans ses *Chants du Crépuscule*

L'humble ermitage où prie un vieux prêtre à genoux.

Parallèlement, les amis de l'Église soutiennent cet hymne à deux voix à la gloire du curé de village. *L'Avenir* dit et redit ⁴ la noblesse du rôle qu'assument les pasteurs du Christ, au fond des provinces. Ballanche, dans *La Tapisserie Fée* ⁵, introduit un « vieux prêtre » et son « temple rustique » ; Duclésieux, dans une pièce de son recueil *L'Âme et la Solitude* ⁶, chante aussi le « pauvre prêtre ». *Le Moniteur de la Religion* publie en février 1836 une nouvelle édifiante : *Le Curé de Campagne* ; en mai 1836 paraissent en librairie « des stances » intitulées *Le pasteur de village* et qui sont l'œuvre de M. Gaffet « curé desservant de Vernon, Seine-et-Marne ».

Ne classons plus les témoignages selon leur intention philosophique ou polémique, et citons encore, dans les années qui précèdent *Jocelyn*, la « bonne et calme figure » de curé de village que présente Janin dans *La Confession* (1830),

1. On n'a pas oublié que le digne abbé Chélan, dans *Le Rouge et le Noir*, qui renonce à se pousser dans le monde, car il lui eût fallu, dit-il, « nuire aux misérables » et « flatter le sous-préfet », et qui pratique « la modération et la parfaite abnégation des avantages terrestres nécessaires à un prêtre » est victime, lui aussi, des persécutions de ses supérieurs.

2. *Le curé de Champaubert*, pièce en deux actes, représentée aux Variétés en août 1835. Cf. R. P., août 1835.

3. Raban. *Le Curé de village*, 1833 (4 vol.). T. I, pp. 29-32.

4. Cf. *L'Avenir* des 13, 15, 18, 28 novembre 1830, 26 décembre 1830, etc...

5. *La Tapisserie Fée*, de Ballanche, parut dans la *Revue de Paris* en décembre 1832.

6. Duclésieux. *L'âme et la solitude*, 1833 (« Dans le jardin du curé »).

— l'« humble et bon vieux curé d'Arzannô, digne prêtre », qui passe dans la *Marie* de Brizeux,

De son air souriant récitant son bréviaire

et faisant aux petits Bretons la leçon de catéchisme¹, — le curé de Saint-Bry, dont les assonances de Jérôme Plumet nous racontent la mort, dans la *Revue de Paris*, en août 1833, — le curé Janvier qu'on voit dans le *Médecin de Campagne*, « un de ces êtres qui semblent tombés du ciel »². C'est en 1833 également que Delphine Gay écrit, sur un mode doucement ironique, ses « stances pastorales » : *Qu'on est heureux d'être curé !*³ En janvier 1834, le gymnase joue une pièce intitulée : *Un Curé de Campagne*. Bignan écrit en vers, en 1835, un *Sermon au curé de mon village* :

O vieillard, qui pasteur d'un modeste hameau,
[Etc...]

Dans *Servitude et Grandeur militaires* se profile un instant le « bon curé » de Montreuil qui occupe ses loisirs, lorsqu'il ne jardine pas, à cultiver la musique vocale⁴.

On laisserait de côté un des principaux éléments qui contribuèrent à donner sa forme au thème littéraire du curé de campagne en France, si l'on négligeait de signaler l'apport des littératures étrangères. Le côté pittoresque de ce thème, tout ce qui concerne la maison du prêtre, son jardin, ses occupations familières, tout cela en particulier, pour une large part, dérive de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Delille, d'ailleurs, ne fait pas mystère de ce qu'il doit, pour sa description du pasteur, dans l'*Homme des Champs*, au « charmant poème de Goldsmith : *The deserted village* »⁵ ; Léonard donne loyalement aussi pour une imitation de Goldsmith les vers que nous avons cités sur le « pasteur vertueux » que son « canton » adore.

Ce texte de Goldsmith fut bien connu en France ; on y aimait la peinture du presbytère, avec son petit enclos, et l'image de ce prêtre si dévoué à son troupeau que l'âme des autres était son âme⁶.

1. Brizeux. *Marie*, 1840, pp. 32, 57, 66.

2. Balzac. *Le Médecin de campagne*, 1891, p. 56. — Depuis juin 1833, Balzac, dans ses lettres, parle d'un roman qu'il médite sur « le prêtre catholique » ; ce sera *Le Curé de village* qui verra le jour en 1839 seulement.

3. Écrites dans un temps où le personnage du prêtre catholique était si discuté, et par tant de gens si violemment haï, ces stances apparaissent, en fin de compte, assez malveillantes. Le curé, déclare Delphine Gay, a bien de la chance d'être célibataire ; il évite ainsi « le poids onéreux d'un ménage » ; « il est seul et tranquille » ; une jolie nièce fait sa cuisine et le « mets qu'on lui sert est toujours délicat ». Il ouvre « par habitude » son bréviaire, donne « quelques instants » à la prière, et « de ce qu'on lui prescrit le voilà délivré ». La confession est un régal à sa curiosité ; il est l'invité des tables plantureuses. L'argent lui vient sans peine :

Naissez, mariez-vous, ou courez au trépas
Pour toucher de l'argent il est là, sur vos pas.

Et pour finir, il a son siège tout préparé à la droite du Père...

4. Vigny. *Servitude et Grandeur militaires*, Livre II, ch. VII.

5. Delille. *L'Homme des champs*, 1811. T. I, p. 181.

6. Goldsmith. *The deserted village*, vers 137 sqq., et 165-166.

Les personnages ecclésiastiques ne manquaient pas dans la littérature anglaise ; c'était le Sir Roger de Coverley d'Addison, le bon vicaire de *Paméla*, le Parson Adams de Fielding, l'« Oncle Toby » de Sterne, le pasteur du *Borough* de Crabbe ; mais surtout, plus célèbre qu'eux tous, le Primrose du *Vicar of Wakefield*. On lut en France le roman de Goldsmith dès 1767 ; les éditions, les traductions s'en multiplièrent. à Paris ; en 1830, par exemple, le *Journal de la Librairie* porte l'annonce de deux traductions du *Vicar* et d'une réimpression du texte original.

Sans doute, le personnage lui-même de Primrose, — ce bourgeois un peu comique, facilement effaré, à qui son ménage cause tant de tracas, — ce brave homme que l'on voit, le soir venu, commenter la journée avec son épouse, la tête sur l'oreiller conjugal, ou prendre le frais avec les siens sous le chèvrefeuille (« Encore une bouteille, Deborah, mon cœur ! et toi, Moïse, une bonne chanson ! ») — sans doute n'a-t-il rien qui prépare, pour le roman français, ni les figures de prêtres tourmentés par la chair, ni celles des vieux curés de campagne, dans leur solitude et leur dénuement ; mais autour du presbytère de Wakefield le paysage est rustique, attendri, gracieux ; la demeure du vicaire est au pied d'une colline à pente douce ; derrière elle, un petit bois offre son ombre : un ruisseau murmure par devant ; la maison n'a qu'un étage, et son toit est de chaume. Ce tableau désormais s'imposera aux imaginations ; toujours, de façon précise ou plus vague, il accompagnera, dans les esprits, le mot : presbytère, et lui donnera une sorte de souriant prestige¹. *Jocelyn*, avec son humble demeure adossée « aux parois d'un étroit mamelon », et cette eau qui gémait, tout auprès, est un peu, par là, de la descendance du *Vicaire de Wakefield*.

Du côté de l'Allemagne, la Luise de Voss, avec son « vénérable pasteur de Grünau » (der ehrwürdige Pfarrer von Grünau) n'était guère connue, semble-t-il, du public français que par le bref commentaire de Madame de Staël dans l'*Allemagne* (II, XII) : cette « idylle en trois chants », écrite en hexamètres et qui conte « le très paisible mariage » de la fille du pasteur, manquait un peu de vie et de violence ; ses détails « sur la manière de faire le café [...], d'allumer une pipe » évoquaient peut-être « un tableau flamand très bien fait » ; ils étaient peu propres à soulever l'enthousiasme.

Werther connaissait un bien autre retentissement ; et si les souffrances du héros concentraient sur elles l'intérêt, on apercevait tout de même en passant l'humble silhouette du pasteur de ce « petit village reculé dans la montagne », — « bon vieillard » qu'une page nous montre « assis sur un banc devant sa porte », dans la cour de son presbytère qu'ombrageaient « deux grands noyers » (Lettres XIV et LIX).

La série est longue, dans les pays anglo-saxons, nous dit M. P. Van Tieghem, de ces « romans de presbytères de campagne » pour lesquels on forgea même

1. Cf. dans les *Poésies de Joseph Delorme* :

J'ai reconnu, parmi les maisons ardoisées
Le saint presbytère et ses vertes croisées,
Et j'ai dit en mon cœur : Vivre ici seulement !

(*Poésies complètes de Sainte-Beuve*, 1868, p. 133).

un vocable : Landpfarrhausromane ¹. Les plus répandus en France furent certainement ceux d'Auguste Lafontaine ; ces romans « que tout le monde — disait Madame de Staël ² — lit au moins une fois avec tant de plaisir », jouissaient en effet d'une popularité immense ; vertueux, ils semblaient aux mères de famille éminemment convenables à la jeunesse ; émouvants, ils plaisaient à l'adolescence ; remplis d'histoires où figurent des prêtres de campagne, ils répondaient à un goût bien marqué du public ; la polémique même, on l'a vu ³, pouvait trouver en eux des armes, car ces pasteurs d'une Église réformée possèdent le droit de prendre femme ; au demeurant, leurs pages, « banales sans doute », renferment pourtant, « une sorte de poésie » ⁴. En avril 1834, *La France Littéraire* consacra deux pages à Auguste Lafontaine, à propos d'un ouvrage que Grüber a publié sur lui, l'année précédente ; Madame de Montolieu, Louis Andrieux, Élixa Voïart ont donné de ses livres des traductions dont on réédite l'une ou l'autre presque chaque année ; *Le Ministre d'Eseback*, *Le presbytère au bord de la mer* se font lire particulièrement.

Lamartine avouera, dans un texte qui nous est précieux, que son enfance fut nourrie des « délicieux romans d'Auguste Lafontaine, un auteur très à la mode alors » ; « les scènes de ces drames innocents, dira-t-il, étaient les matériaux sur lesquels mon imagination brodait ses plus doux rêves » ⁵.

D'Italie, notons-le aussi, une figure de curé de campagne était venue également à la connaissance du public français, celle de Don Abbondio, dessinée par Manzoni par ses *Promessi Sposi*, dès 1827 traduits en français.

* *
* *

Ainsi Lamartine, dans *Jocelyn*, a réalisé, sur un même personnage de prêtre, — et par le seul fait qu'il le suit de son adolescence à sa mort — la jonction de deux thèmes généraux, jusqu'alors bien distincts, et toujours traités séparément : le prêtre amoureux et le curé de campagne.

Mais d'autres thèmes de moindre importance, bien connus néanmoins, et qui se rattachent également à la littérature « ecclésiastique », apparaissent aussi dans *Jocelyn*, comme si le poète avait voulu que tout ce qui, traditionnellement, touchait aux gens d'Église, dans la poésie et dans le roman, se trouvât réuni dans son Épisode.

L'état monacal avait été fort maltraité par le philosophisme, comme aussi par la plupart des « petits poètes » du XVIII^e siècle ⁶. Lamartine, on s'en sou-

1. P. Van Tieghem, « La sensibilité et la passion dans le romantisme européen ». R. L. C., 1926, p. 433.

2. Madame de Staël. *De l'Allemagne*, II, XXVIII.

3. Cf. *supra*, p. 163.

4. Cf., R. E. (1831). T. II, pp. 249-250.

5. C. F. L. Ent. 134. T. XXIII. Lamartine avait indiqué déjà dans ses *Confidences* que parmi ses lectures d'autrefois, à Mâcon, à Milly, avait compté celle des « romans allemands d'Auguste Lafontaine, ce Gessner prosaïque de la bourgeoisie » (Confid. Livre VI, dans O. C., 1863. T. XXIX, p. 118).

6. Gresset (Épître XI) parle des moines comme de « fainéants méprisables » et les appelle aimablement : cette « fange de l'humanité ». Dans *Jamsal* (I), Parny voit dans les couvents

vient, l'avait condamné, dans les termes les plus nets, en 1835, le déclarant « contraire à la nature, à la famille, à la société »¹ ; en 1859² il verra encore dans les couvents des « sépulcres de la jeunesse et de la beauté, qui étouffent souvent les gémissements de la nature ». Cette hostilité profonde, il ne la laisse pas percer dans *Jocelyn*. C'est à une autre tradition, également vivante, mais contraire, quoique parallèle, à la première, que se réfèrent deux passages du poème.

A côté en effet, des railleries et des blâmes que l'on prodiguait à l'Église « régulière », se développaient deux thèmes admis, que l'on retrouve parfois, non sans quelque surprise, sous la plume de tel écrivain, à d'autres heures vigoureusement antimonacal : le respect professé à l'égard de la vie sereine et pure des religieux de la Trappe ou de la Chartreuse, — l'éloge des sœurs de charité.

C'est, par exemple, un usage établi, dirait-on, chez les poètes, que de laisser des vers à la Grande-Chartreuse ; lorsque Lamartine, en 1823, visitant le célèbre monastère, inscrira quelques strophes « sur le livre des hermites », il ne fera que suivre l'exemple de Bonnard, de Ducis et de bien d'autres³. C'est là chose sans conséquence, une manière de tolérance que la littérature autorise ; on n'en est pas moins un ami des lumières pour chanter, sans toujours y croire, « la paix de l'âme et l'espérance » que ces solitaires ont su obtenir⁴.

Gresset s'afflige sur le sort des Chartreux, mais il ajoute, toutefois, que ces « pénitents »

[Lui] semblent libres et contents
 Sous le poids des fers et de l'âge⁵.

Baculard, dans sa pièce fameuse du *Comte de Comminge*, montre le beau visage paisible du père abbé. Bernardin de Saint-Pierre déclare, dans une note de ses *Études de la Nature* (la note 77), que si les moines sont d'ordinaire infâmes, il existe néanmoins de « véritables religieux », des « hommes vraiment pieux qui ont quitté le monde pour embrasser sans obstacle l'esprit de la religion » ; Delille célèbre, dans ses *Jardins*,

Ces enfants de Bruno, ces enfants de Rancé
 Qui tous, morts au présent, expiant le passé,
 Entre le repentir et la douce espérance
 Vers un monde à venir prennent leur vol immense.⁶

des « tombeaux creusés au nom du ciel » ; et Legouvé, dans *La Mélancolie* les nomme, de même : ces « sépulcres de vivants ». La Harpe représente son *Camaldule* « entouré de malheureux devenus méchants », et lui fait dire : « Ce que vous appelez ma demeure est ma prison ». Cf. encore *L'an 2.440*, 1776, p. 75, *La Religieuse* (Diderot, O. C., éd. Assézat. T. V, p. 87), *Vœux d'un solitaire* (passim) etc...

1. « Pour servir Dieu, disait Voltaire, il ne faut pas s'ensevelir dans un cloître, pour y être inutile à Dieu et aux hommes » (Préface à la *Réponse à Rancé* de La Harpe).

2. C. F. L., T. VII, p. 400.

3. Bonnard (« Vers faits et écrits à la Grande Chartreuse »). *Œuvres*, 1884, p. 192. — Ducis (« Vers laissés à la Grande Chartreuse, 4 juin 1785 »). O. C., 1827. T. IV, p. 310.

4. Bonnard, pourtant, a un scrupule. Il corrige par d'autres vers ses strophes de bienséance, et déclare alors que ces moines, après tout, sont simplement « grotesques ».

5. Gresset, O. C., 1822. T. II, p. 205 (Épître XX).

6. Delille. *Les Jardins*, 1813. T. II, p. 170.

Fontanes déclare qu'à la Chartreuse de Paris on respire encore « l'air paisible des cieux » et parle avec émotion de ces retraites

Où l'heureux cénobite a passé sans remords
Du silence du cloître à celui de la mort.

Avec la restauration catholique, et le Concordat, le thème s'épanouit largement : dans le *Génie*, dans *René* (« Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port ! »), dans cette défense et illustration de la vie monacale que sont les *Méditations du cloître* de Nodier. Le même attendrissement sur la paix du religieux et son calme bonheur reparaît encore dans *Il Pianto*, dans *Rolla* ; et le voici dans *Jocelyn* :

Chez ces hommes de Dieu depuis deux ans je vis (VI, 140 sq.)
[etc...]

Pour eux est léger le « fardeau des jours » ; à tous leurs devoirs ils portent « un front heureux », un « cœur vierge » ; « ils suivent sans détour leur route » ;

Le sourire du juste est toujours sur leurs lèvres.

Après les cénobites, les sœurs de charité ; celles-ci jouissent, en littérature, d'une sorte d'immunité ; devant elles, presque toujours, l'irrégion militante abaisse ses armes ; à tous ceux que la vie contemplative irrite ou scandalise, les sœurs de charité offrent justement l'exemple dont ils ont besoin pour opposer leur active « bienfaisance » à l'égoïste oisiveté des cloîtres. Le même Sébastien Mercier qui s'emportait contre les « automates » des couvents et déclaraient coupables les lois qui permettaient à des êtres humains de « disposer aveuglément d'une liberté dont ils ne connaissent pas le prix »¹, faisait grand éloge des sœurs de charité dans son *Tableau de Paris*². Casimir Delavigne en 1824, après des véhémences anti-ecclésiastiques et des tirades contre « l'esprit d'imposture et de rage », célébrait

[.....] ces anges de la terre
Qui sans faste et sans crainte à la mort vont s'offrir
Pour sauver un malade ou l'aider à mourir.³

Delille, précédemment, avait chanté ces

[...] asiles pieux où la tendre pitié
Joint les secours divins aux charités humaines⁴.

Alexandre Guiraud et Béranger, chacun à leur manière — fade et dévote chez l'un, un peu lourde, un peu insultante même, chez l'autre — avaient glorifié le dévouement des sœurs à l'humanité souffrante.

Lamartine pouvait donc se tenir assuré qu'il ne surprendrait personne, et

1. Sébastien Mercier, *L'an 2.440*, 1776, p. 75.

2. Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, 1782-1788. T. V, pp. 260-263.

3. Casimir Delavigne, *Réponse à Lamartine*.

4. Delille, *Malheur et pitié*, 1822, p. 57.

ferait plaisir à tout le monde en montrant Jocelyn, « dans l'hôpital de Grenoble », découvrant « la merveille » de la charité :

Ces épouses du Christ au chevet des misères,
Mères de tous les fils et sœurs de tous les frères ! (V, 121-122)

C'est aussi, depuis la Terreur, un lieu commun que l'exaltation des prêtres martyrs, héros de la fidélité et du sacrifice à leur foi. Delille a évoqué

Les temples du Seigneur de carnage souillés

ces massacres où

Cent ministres sanglants jonchent le sanctuaire ¹.

Baour-Lormian, dans ses vers sur *Le Rétablissement du Culte*, a chanté ces « martyrs glorieux » qui « sanglants, percés de traits »

Tombent ; et le pardon est écrit dans leurs yeux ! ²

Les Soirées de Saint-Petersbourg ³ célèbrent ces « héros » chrétiens ; toute une hagiographie est née, que rassemble, en 1820, le gros ouvrage de l'abbé Guillon *Les Martyrs de la Foi pendant la Révolution française*.

Le destin des malheureux papes Pie VI et Pie VII fournit aussi matière aux versificateurs. Delille pleure sur le vieillard mourant à Valence ⁴ ; sur lui, Baour s'attendrit de même ⁵. Fontanes, en 1809, consacre une ode à l'*Enlèvement du Pape* ⁶ et flagelle ses persécuteurs :

Ils ont d'un vieux pontife outragé la faiblesse,
Par eux ses cheveux blancs d'opprobre sont couverts
[etc...]

Jocelyn continue donc, sur ce point encore, une tradition littéraire ⁷ lorsqu'il montre le peuple saccageant un séminaire et souillant l'autel, lorsqu'il appelle la pitié sur ces prêtres dont les cheveux blancs sont « traînés dans la poussière » et qui teignent les pavés de leur sang (II, 397 sqq.), — lorsqu'il décrit, dans son cachot, le vieil évêque, le « saint martyr » (V, 96 et 179 sqq.) dont une « auréole sainte » semble éclairer le front. On apercevra encore dans

1. *Ibid.*, p. 114. Cf. également *L'Imagination*, 1811, pp. 209-210. — Les « notes » de *L'Imagination* contiennent (p. 242) un long récit du massacre des prêtres à la prison des Carmes.

2. Baour Lormian, *Recueil de poésies diverses*, 1803, p. 90.

3. *Soirées*. Entretien XI.

4. Delille. *Poésies fugitives*. An X, p. 289.

5. Baour Lormian, *op. cit.*, p. 94.

6. Fontanes, O. C., 1839. T. I, p. 88.

7. Le séminariste Jocelyn est sauvé, pendant le massacre de ses maîtres et de ses compagnons par une femme inconnue qui le guide « hors des murs, à la faveur de l'ombre » (II, 411-412). Ainsi Legouvé dans son *Mérite des femmes* avait inséré tout un répertoire des traits de générosité, et de dévouement charitable accomplis par des femmes, pendant la Révolution ; on en voit en particulier, qui sauvent des inconnus, comme cette femme de Grenoble sauve Jocelyn (Cf. Legouvé. O. C., 1826. T. II, pp. 50-52 et 85-115).

ce livre un « vieillard du temple, échappé du martyre » (VIII, 219). Et les papes infortunés de l'époque révolutionnaire et impériale y auront leur place : l'Époque IX évoquera les malheureux « vieillards qu'outrage encor la haine » et dont

L'un mourut sans tombeau, l'autre possède à peine
L'ombre courte du Vatican. (IX, 760-762)

Le thème, enfin, du dévouement ecclésiastique dans les temps d'épidémie fait partie du répertoire traditionnel ; c'est autour du nom de Belzunce qu'il fleurit d'ordinaire. Voltaire dans *Le Fanatisme*, Millevoye dans *Belzunce*, Pope avant eux dans son *Essai sur l'Homme* lui ont demandé des inspirations. Bernardin de Saint-Pierre ne manque pas d'indiquer, dans l'énumération qu'il fait des vertus du curé, l'abnégation qu'il faut au prêtre pour « exposer journellement sa vie dans les épidémies »¹. Raban lui même, qui parle des prêtres, d'habitude, à peu près comme fait Béranger, consacre cependant à ceux d'entre eux dont on cite le beau dévouement au sein des calamités publiques, une page qui voudrait s'élever au lyrisme : « Il y a des hommes, ou plutôt des anges [etc...] »².

Manzoni, en 1827, a repris dramatiquement ce vieux sujet (et Lamartine lui déclare : le « volume de la peste est le plus beau du livre ») ; son évêque Fédérigo, ses pères Cristoforo, Casati, Pozzobonelli rivalisent de charité et d'héroïsme. Au mois d'août 1828, le théâtre de la Gaîté donne un drame *La peste de Marseille* où figure, naturellement, Belzunce. Le choléra de 1832 va donner au clergé de Paris l'occasion de jouer au naturel ce rôle grandiloquent mais terrible. Mgr de Quélen en personne donnera l'exemple du courage³.

Pour faire de Jocelyn un nouveau Belzunce, Lamartine n'a pas attendu l'effrayant rajeunissement du thème par l'épidémie de 1832. Dès le Prologue, la servante de Jocelyn apprend au lecteur que son bon maître est mort en soignant les cholériques :

Tout le temps qu'a duré la grande maladie
Il leur a tout donné, Monsieur, jusqu'à sa vie (Pr. 73, 74)

Les dernières pages du poème nous feront assister directement à ces scènes de désolation :

Les prêtres décimés manquent aux agonies ;
Ils tracent aux mourants les sentiers du tombeau (IX, 1558-1559)

Et l'on voit le curé de Valneige passant ses jours au chevet des mourants, tenant la croix devant leurs yeux, distribuant un par un tous ses draps pour en faire aux morts des linceuls (IX, 1533-1541).

1. Bernardin de Saint-Pierre. *Études de la nature*, XIII.

2. Raban. *Le Séminariste*, 1831. T. II, p. 28.

3. Henri Heine, dont la haine pour le catholicisme est à toute épreuve, interprète le dévouement de Mgr de Quélen comme un calcul pour reconquérir la popularité. L'archevêque de Paris avait offert son château de Conflans pour qu'on en fit un hôpital. Les Français, écrit Heine, n'ont pas voulu de ce périlleux cadeau « dans la crainte d'être obligés de conserver, dans des jours meilleurs, cette religion d'épidémie ». H. Heine. *De la France*, 1873, p. 146.



Irons-nous à présent rechercher, dans toute cette littérature sur les prêtres, les textes dont il serait possible d'affirmer qu'ils ont servi, directement, au poète de *Jocelyn* ? Nous avons bien, au passage, marqué des rapports, signalé même des ressemblances assez étroites ; mais comment, sans tomber dans l'arbitraire, nous aventurer au delà ? Tout au plus peut-on proposer quelques conjectures, et croire que le souvenir du *Comte de Comminge*, celui peut-être, de *La Religieuse*, celui, sans doute, de *Mélanie* ¹ ont bien dû traverser l'esprit de Lamartine.

Cependant il est un ouvrage auquel Lamartine a pu demander plus qu'une simple indication sur l'opportune actualité d'une histoire de prêtre amoureux ; c'est le *Césaire* de Guiraud, « épopée psychologique », où Nettement n'hésite pas à dire que « l'on trouve le germe de *Jocelyn* de M. de Lamartine » ². Entre la situation de *Jocelyn* et celle de *Césaire*, les dissemblances, assurément, sont nombreuses : *Césaire* est prêtre dès le début du roman ; celle qu'il aime est une religieuse ; leur amour est sacrilège. *Jocelyn* au contraire n'a pas reçu l'ordination lorsqu'il s'éprend de Laurence, et Laurence est libre ; ils peuvent espérer, ils espèrent réellement s'unir. Cela posé, il est hors de doute que le drame qui se joue dans l'âme de *Césaire* n'est parfois pas très différent de celui dans lequel se débat *Jocelyn*. Lorsque *Césaire* décide de s'éloigner de Thérésita, le cas de conscience qui se pose à lui est le même que celui où se déchirera *Jocelyn* : Dieu lui demandera compte, se dit-il, du désespoir, de la perte peut-être du jeune cœur qu'il abandonne... ³.

Césaire devient curé d'un petit village de montagne. On le rappelle pour confesser cette Thérésita mourante et dont il a fait, sans le vouloir, le malheur : « On vous attend avec impatience au couvent de Pédralbas [...]. Hâtez-vous de vous y rendre [...]. Celle qui vous demande est en danger de mort ». Le voici au chevet de cette femme qu'il n'a pas cessé de chérir, « la tête penchée près de cette tête charmante [...], tenant dans ses deux mains une main qu'il interroge [...] » ⁴. Le chapitre XXXIV s'intitule : « L'extrême-onction ». Après la mort de Thérésita, comme *Jocelyn* après son ordination, *Césaire* est saisi d'une « fièvre ardente » qui menace sa vie pendant « trois longues semaines » ⁵. Il souhaite de mourir pour aller dans l'éternité retrouver celle qu'il ne peut oublier ; il va soigner les contagieux du bagne, et, à Ceuta, la fièvre jaune l'emporte enfin. Ainsi *Jocelyn*, dans l'épidémie, cherche la mort et bénit Dieu lorsqu'il se sent atteint... « Ah ! si c'était demain ! » (IX, 1868).

Dans le détail du roman de Guiraud, d'autres pages apparaissent encore

1. Le mouvement scénique du « n'achève pas ! » que jette Laurence à *Jocelyn* (V, 718) est aussi dans *Mélanie* (acte II, sc. VI).

2. Nettement. *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de juillet*, 2^e éd., 1859, p. 111. — Lamartine connaissait personnellement Guiraud. On sait, par exemple, que Guiraud assistait à la soirée donnée par Madame Gay et sa fille, le 1^{er} avril 1830, en l'honneur de Lamartine, reçu ce jour-là à l'Académie (Cf. R. P., T. XIII, p. 75).

3. Al. Guiraud. *Césaire*, 1830. T. I, p. 262.

4. *Césaire*. T. II, pp. 261 et 266. « Anges de Dieu, s'écria-t-il, venez à mon secours ! » (*Césaire*. T. II, p. 173). Cf. *Jocelyn*, V, 2. « Anges du Tout-Puissant, couvrez-le de vos ailes ! ».

5. *Césaire*. T. II, p. 302.

auxquelles peuvent sembler répondre des pages de *Jocelyn* : — c'est Césaire, dans le silence de sa chambre, écrivant « pour lui seul » sur des « feuilles épar- ses » et sondant ces « doutes qu'il cherche à résoudre » ¹. Tel se montre le curé de Valneige, « quand [sa] porte et fermée et que la longue nuit » l'enve- loppe de son silence, rêvant, écrivant,

Comme un esprit du doute et de la solitude (VI, 645)

— C'est cette mère qui se faisait « une grande consolation d'être assistée à [son] lit de mort par les prières de [son] fils et de recevoir de sa main le saint viatique » ². Ainsi *Jocelyn* s'inclinera sur l'agonie de sa mère et par elle il s'en- tendra dire,

[.....] Et c'est toi dont la main

Du ciel, ouvert par toi, m'aplanit le chemin (VII, 229-230)

— La charité sans bornes de Césaire scandalise les âmes étroites, lorsqu'il porte secours à Francesco le criminel ³, comme les paroissiens de *Jocelyn* s'étonneront d'abord de voir leur curé intercéder pour ce Juif mort. La souf- france de *Jocelyn*, enfin, est la souffrance d'un juste ; Césaire avait dit aussi : « Les douleurs que Dieu nous envoie ne sont pas toujours des châtements » ⁴.

Sous la forme trop assurée que lui donnait Nettement, l'affirmation d'une influence décisive du roman de Guiraud sur le poème de Lamartine paraît téméraire et je crois qu'elle dépasse en effet un peu la vérité ; il n'en reste pas moins que, très probablement, Césaire guida Lamartine, dans une certaine mesure, pour l'arrangement de son récit.

* *

Qu'un fait, en tous cas, nous reste acquis : autour de 1830, le personnage du prêtre catholique suscite un intérêt exceptionnel ; si la littérature s'occupe tant de lui, c'est qu'elle est bien sûre de trouver audience auprès de l'opinion publique ⁵.

Depuis dix ans, Lamartine cherche pour son grand Poème une affabulation séduisante, une allure générale qui soit, comme il dit, « de [son] temps ». Péri- més, les héros historiques ou légendaires ; bien difficiles à camper, et bien menus pour une épopée, les héros sans nom, de condition privée. Choisir le prêtre, c'est arranger tout ; c'est sortir de la vieille bâtisse inhabitable des épopées nationales, c'est éviter aussi l'écueil où sombra la barque du chétif Eudore.

D'ailleurs, ce problème du prêtre chrétien le remue lui-même jusqu'au fond

1. *Ibid.* T. I, pp. 68-69.

2. *Ibid.* T. II, p. 38.

3. *Ibid.* T. I, p. 149.

4. *Ibid.* T. II, p. 150.

5. Ajoutons encore à tous les écrits que nous avons déjà nommés le texte d'Alexandre Guiraud : *Le prêtre*, qui parut dans le *Journal des Débats* du 9 février 1826 et l'étude d'Édouard Alletz dans ses *Caractères poétiques* en 1834.

de l'âme. Ah ! certes, il a son mot à dire dans une telle question où tout est engagé. Avant d'attendre que soit achevé *Jocelyn*, déjà il prend la parole et publie ses *Devoirs civils du Curé*. *Jocelyn* paraîtra quatre ans plus tard pour reprendre, compléter, changer un peu cette première réponse à l'interrogation bruyante et passionnée du siècle.

IV

Les Grands Créanciers de JOCELYN

Ni pour les thèmes lyriques et descriptifs qu'on y voit rassemblés, ni pour la peinture des montagnes, ni pour celle d'une âme de prêtre, *Jocelyn* n'apparaît comme une œuvre insolite.

Les contemporains se sont montrés, généralement, assez sévères dans leurs jugements sur la « donnée » même du poème. Duquesnel la tient pour « assez commune » ; « le poète, déclare-t-il, ne s'est pas gêné pour inventer sa fable »¹. Béranger constate dans *Jocelyn* une « absence d'imagination créatrice »² qui a « forcé », dit-il, Lamartine « à se traîner sur un fonds commun »³. Carné se borne à noter dans l'Épisode de Lamartine un « concours de circonstances trop romanesques »⁴. Sainte-Beuve, qui se veut indulgent, juge seulement que les situations sont, pour « la plupart connues » et que « ce n'est pas par [leur] point de départ [...] que ce poème se distingue ». — Beaucoup moins aimables sont les rédacteurs du *Journal du Commerce* (1^{er} avril) et de la *Nouvelle Minerve* (2 juillet) dont le premier regrette que Lamartine « ait cru devoir faire un poème, une fable, un drame, un écrit complet » et qu'il se soit « jeté dans une foule d'embarras qui n'étaient pas nécessaires », et dont l'autre prononce : « La force créatrice qui trouve et qui coordonne, la stratégie de l'art, la science motrice, tout ce qui constitue enfin le génie de l'invention semble [...] échapper » à l'auteur de *Jocelyn*. Quant à George Sand, elle tranche la question en cinq mots : « Sujet rebattu, personnages traînant partout »⁵.

A-t-on remarqué que le drame de *Jocelyn*, réduit à ses lignes essentielles, reproduit très exactement le thème épique traditionnel du héros arrêté dans l'accomplissement de son devoir par l'amour qu'il éprouve pour une femme ? Jules Lemaître a bien vu que « *Jocelyn* dans la montagne, c'est Enée à Carthage »⁶ ; mais c'est aussi Renaud devant Armide, Roger devant Alcine, Télé-

1. Duquesnel, *Op. cit.*, 1839. T. II, p. 78. Dans la même page, Duquesnel ajoute : « La scène où *Jocelyn* retrouve son ancienne amante dans cette femme étrangère qui agonise sur le lit d'une misérable auberge italienne a traîné dans tous les romans ».

2. Lamartine, en 1863, fera lui-même l'aveu de l'« indigence de [son] imagination » (*Mémoires Politiques* dans O. C., 1863. T. XXXVII, p. 100).

3. Béranger. *Correspondance*, T. II, p. 314 (lettre du 6 avril 1836 à H. Fortoul).

4. *Écho français*, 20 mars 1836.

5. G. Sand. *Correspondance*, 1883. T. I, p. 361 (lettre du 5 mai 1836 à F. Liszt).

6. J. Lemaître, *Les Contemporains*, T. VI, p. 167.

maque devant Eucharis, Henri IV devant Gabrielle, Eudore devant Velléda. Partout, il faut que sur sa route, à la fois terrestre et surnaturelle, le héros rencontre le piège redoutable de la femme, et qu'il s'en arrache ou qu'on l'en délivre. Laurence a sa place marquée dans la série des tentatrices.

Son travestissement, d'autre part, que de fois, en littérature, il a déjà servi ! Faut-il parler de Clorinde ? évoquer l'*Astrée* ? et Ossian, encore, où l'on voit ainsi déguisée Cathlin et Comala et la belle Utha que son « sein d'albâtre », jaillissant de son armure brisée, finit par trahir ? Rappelons-nous aussi, après Deschanel, « la touchante Claudine de Florian travestie en petit savoyard »², et le déguisement de Caled dans *Lara*, et la Mignon de Goethe, vêtue en jeune garçon quand Wilhelm Meister la prend à son service, et, dans le *Moine* de Lewis, Rosario qui est en réalité Mathilde. La Zélie de Berquin se fait passer pour un pèlerin ; c'est ainsi qu'elle aborde, sans le reconnaître, son ancien amant Tharsis qui s'est fait ermite ; elle s'évanouit :

L'ermite secourable entr'ouvre ses habits ;
Par un sein palpitant qui se fraye un passage
D'un sexe déguisé les secrets sont trahis³.

L'Adélaïde de Madame de Tencin se travestit en homme afin d'être accueillie dans le même monastère où Comminge achève sa vie ; Prévost a mis plus d'une fois en scène des femmes se faisant passer pour des hommes : c'est, par exemple, dans les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*, la maîtresse du duc de Montalto qui suit son amant sous un costume masculin ; c'est Memiscès à qui son père a fait prendre un habit de cavalier « pour prévenir les accidents d'un long voyage », c'est Milady R** qui s'échappe de Londres vêtue comme un jeune homme ; c'est encore Manon Lescaut, habillée de la sorte après sa fuite de l'hôpital ; et, à l'auberge de Chaillot, nous dit Prévost, « on ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme, parce qu'on est accoutumé, à Paris et aux environs, à voir prendre aux femmes toutes sortes de formes »⁴.

Lamartine a lu, bien certainement, la *Thérèse Aubert* de son ami Nodier ; il y a trouvé une situation semblable, quoique renversée, à celle qu'il imaginera pour *Jocelyn* ; c'est pour échapper, comme Laurence, aux soldats républicains qu'Adolphe s'est habillé en fille ; et, entre Thérèse et lui, comme entre Laurence et Jocelyn, naîtra, à la faveur de ce déguisement, un amour d'abord incertain.

Autour de 1830, ces genres de travestissements se rencontrent communément dans les romans⁵. Voici le *Fragoletta* de Latouche, voici *Le Novice* de Madame de Bawr, où Robert se prend d'affection pour un garçon ravissant

1. Ces déguisements sont nombreux dans les romans de chevalerie et dans le théâtre français du commencement du XVII^e siècle. Il y a une jeune fille travestie en homme dans la *Clitandre* de Corneille.

2. Deschanel. *Lamartine*, 1893. T. II, p. 27.

3. Berquin. *Idylles et romances*, 1823, pp. 90 (Romance IV).

4. Dans les *Liaisons dangereuses*, on voit aussi la femme de chambre de Madame de Merteuil se déguiser en homme (*Liaisons Dangereuses*, 1820. T. I, p. 35. Lettre X).

5. Ils se rencontraient même dans la vie : songeons à la Duchesse de Berry ou à George Sand, par exemple.

qui se fait appeller Julien et qui se nomme, au vrai, Julienne¹. Voici *La Rose Rouge*, d'Alexandre Dumas, qui paraît dans la *Revue des Deux Mondes*² juste avant que Lamartine entreprenne son Épisode : on y trouve une jeune fille noble, et vendéenne, comme Laurence, et qui, elle non plus, n'a plus de mère, et dont le père, aussi, est traqué par les républicains ; elle est vêtue en homme et c'est encore un évanouissement qui fera découvrir qu'elle est femme. Les travestissements sont alors à tel point à la mode que Stendhal donne à Madame de Rênal, la première fois qu'elle voit Julien Sorel, la pensée « que ce pouvait être une jeune fille déguisée »³. Citons enfin l'aventure de Mademoiselle de Maupin, immortalisée par Gautier.

Autre trait qui n'est pas neuf : c'est dans une église, où elle quêtait, que Laurence se retrouve, à la Huitième Époque du poème, en présence de Jocelyn. Ainsi le Valmont des *Liaisons Dangereuses* a rencontré Madame de Rosemonde lorsqu'elle quêtait dans l'église Saint-Roch ; le sixième chapitre du roman de Jules Janin, *l'Ane mort*, s'intitule « La quêteuse » : le héros du livre revoit son Henriette devenue une femme entretenue : « à toutes les belles fêtes, dit-il, je la voyais précédée du Suisse en large baudrier, tenant de sa main blanche ornée de diamants un sac de velours violet et appelant par un sourire la vaniteuse charité des hommes »⁴. — C'est encore dans une église que Sorel rencontre, après un an, Madame de Rênal qui s'évanouit à sa vue ; et Laurence, tombée dans la galanterie et hantant néanmoins les églises, ne fait que suivre l'exemple de Lélia qui venait assister aux grandes cérémonies du culte « pour se désennuyer, se faire voir comme en spectacle, se délasser des fêtes et des mascarades en écoutant, pendant une heure, les accents de l'orgue et la poésie des cantiques »⁵.

La scène capitale de *Jocelyn*, et la plus discutée, celle de l'ordination dans le cachot, Duquesnel la tenait pour « la plus neuve du poème, celle qui, disait-il, appartient le plus à M. de Lamartine »⁶. Il n'apparaît pas cependant qu'elle soit si parfaitement originale.

D'une part, on avait déjà vu plusieurs fois l'application d'un sacrement dans le cadre tragique d'un cachot. On assiste, dans les *Martyrs* (XXI), à la célébration d'une messe « sans calice et sans autel », au fond d'une prison. Eudore, qui ne sortira de la prison que pour marcher au supplice, y communie de la main de l'évêque Cyrille. Dans *Han d'Islande* (XLIV) c'est un cachot, aussi, qui voit bénir l'union d'Ethel et d'Ordener ; le prêtre, raconte Hugo, « tira

1. Julien-Julienne apparaît à Robert revêtu des mêmes prestiges que Laurence aux yeux de Jocelyn : « La tournure aérienne du jeune homme, ses traits qu'une vive émotion embellissait encore, ses longues boucles de cheveux blonds qui retombaient élégamment sur son cou et sur son visage, tout le présentait alors comme une de ces visions séraphiques dont le ciel honore dit-on ses élus » (*Le Novice*, 1830. T. II, p. 293).

2. R. D. M. (juillet-septembre, 1831). T. III, pp. 47-74 et 127-146.

3. *Le Rouge et le Noir*, 1886. T. I, p. 42.

4. J. Janin, *op. cit.*, 1830, p. 94.

5. G. Sand. *Lélia*, 1833. T. I, p. 185. Est-ce à ce propos que X. Doudan croit voir dans *Jocelyn* (où, au juste ?) un reflet des romans de G. Sand (Cf. *infra*, p. 671).

6. Duquesnel, *op. cit.* T. II, p. 79.

de son sein un crucifix noir qu'il plaça sur une sorte d'autel grossièrement formé d'une dalle dans le granit adossé au mur humide de la prison. Près du crucifix, il posa une petite lampe de fer allumée [...] et une bible ouverte »¹ ; dans *La Prison* de Vigny, un vieux prêtre confesse un prisonnier mourant et lui donne l'extrême-onction. On a vu ce prêtre

Tâter les murs épais du corridor humide,

entendre

Sous les bruyantes clés des gonds de fer s'ouvrir

descendre « trois degrés sur la pierre glissante », et découvrir

Dans un étroit cachot, dont les torches funèbres
Ont peine à dissiper les épaisses ténèbres,
Un vieillard expirant [.....]

Ainsi, dans *Jocelyn*, le lévite s'avance « dans la prison », sur les « marches humides » où le pas est « glissant ».

L'affreux cachot s'ouvrait sur un corridor noir

Le geôlier tourne les verrous de la porte aux « lourds gonds » ;

L'ombre humide pâlit au feu de sa lanterne
Qui jeta sur les murs un jour livide et terne
Et je vis le vieillard [.....] (V, 161 sqq.)

Dans la *Rose Rouge* de Dumas, voici encore un prêtre emprisonné et qui, dans un cachot, sous la Terreur, unit Blanche et Marceau. Entre « ces murs ruisselants », sur « cette paille infecte », Marceau a demandé à Blanche si elle consentait à l'aimer. « Est-ce le moment, est-ce le lieu — a gémi la jeune fille — où une telle question doit être faite ! Croyez-vous que ces murailles soient habituées à entendre des aveux d'amour ? ». Et pareillement, dans le cachot de *Jocelyn*, où les murs laissent ruisseler « je ne sais quelle sueur » affreuse, où le prisonnier n'a pour couche qu'

Un tas de paille humide et rongée par les bords, (V, 195)

lorsque l'évêque entend le jeune homme lui parler en tremblant de son rêve d'amour, il s'écrie :

Parler d'amour, grand Dieu, sous ces ombres muettes !
Insensé ! regardez, et songez où vous êtes ! (V, 365-366)²

1. Cf. dans *Jocelyn* (V, 482-488),

Un angle du rocher fut notre autre calvaire ;
Sur cet autel des pleurs un noir morceau de pain
Fut l'image du Dieu que lui rompit ma main.
Une coupe de bois fut le divin calice
Où le vin figura le sang du sacrifice,
Et la lampe, jetant ses funèbres clartés,
Le cierge et le flambeau de nos solennités.

2. Ainsi, dans le drame de Baculard d'Arnaud, Comminge, qui avoue au père abbé le secret

Mais d'autre part, c'est le personnage lui même de l'évêque qui se trouve appartenir, d'une façon presque nécessaire, à ce thème épique dont nous avons évoqué plus haut l'unité singulière et qu'on voit fidèlement reparaître de l'*Enéide* à la *Jérusalem*, de la *Henriade* à *Jocelyn* : A Enée, séduit par Didon, il faut que le roi des dieux envoie Mercure pour le rappeler à son devoir ; Ubalde et Gueffe, les deux chevaliers chrétiens, montent jusqu'au palais d'Armide pour arracher Renaud aux filets de l'enchanteresse ; Mentor use de violence pour délivrer Télémaque des périls qu'il court auprès d'Eucharis ; Mornay s'avance auprès d'Henri IV pour l'enlever à cette Gabrielle qui lui fait oublier sa mission... L'évêque de *Jocelyn* fait-il autre chose que tenir à son tour ce rôle austère de messager auprès du héros qui s'égare ?

Lorsque, dans l'*Arioste*, le vieil Atlant surgit devant Roger, pris aux lacs d'Alcine, il ne se comporte pas autrement que fera l'évêque dans *Jocelyn* : « Il regardait le paladin avec des yeux menaçants où se peignait la colère [...]. Est-ce donc là, lui dit-il, le fruit de mes leçons ? Quel prix reçois-je des soins que j'ai pris de toi ? [...]. Qui pouvait, hélas, jamais croire que tu fusses devenu le vil esclave » d'une femme¹ ?

Dans le discours que tient Mentor à Télémaque on découvre, plus nettement encore, les mêmes arguments qu'emploiera l'évêque : appel à l'honneur (« Vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez à Ithaque où vous devez régner [...] pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis ») — appel au bon sens (« Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle ! vous êtes aveugle et sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique dit : je ne suis point malade ! ») — appel à la pitié, à la reconnaissance, à l'affection filiale (« Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance [...]. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte ! [...]. O mon fils ! mon cher fils ! soulagez mon cœur [...] ») — appel au devoir, à la fidélité du jeune homme envers soi (« Rendez-vous à vous-mêmes ! »).

Tout cela, le voici de nouveau sous nos yeux dans *Jocelyn* : cet amour dont le jeune homme a fait l'aveu, l'évêque lui en fait honte :

Voilà pour quel appât, voilà pour quelle cause
Vous trahiriez le vœu que ce temps vous impose ! (V, 321-322)

A votre haut devoir, vous préféreriez, lui dit-il, cette femme et le « déshonneur » (V, 340). « Insensé ! », s'écrie-t-il encore,

Déchirez le bandeau qui recouvre vos yeux ! (V, 413)

Se peut-il que vous jetiez « à mon front cette lie » ! (V, 386). Comme Mentor

d'amour qu'il porte en son cœur, est debout dans une crypte, devant le tombeau de Rancé ; il s'écrie lui-même :

Dans ce lieu de terreur je parle de tendresse !

et plus loin encore :

Enfin quel mot m'échappe ! et que vais-je vous dire !
Dans quel lieu ! [etc...]

(Baculard d'Arnaud. O. C., an XI. T. II, pp. 15 et 19).

1. *Le Roland furieux*. Trad. Tressan, 1834. T. I, p. 150.

suppliait : « O mon fils ! », l'évêque reprend : « ô mon enfant ! » (V, 405) et conjure Jocelyn de l'entendre

Au nom des tendres soins que j'ai pris de votre âme ! (V, 409)

Et comme Mentor, finalement, a recours aux moyens extrêmes et « précipite » Télémaque « dans la mer » pour l'éloigner de cette terre dangereuse, de même l'évêque précipite Jocelyn dans l'ordination.

De cette grande scène dramatique du poème lamartinien, on peut rapprocher encore d'autres scènes fameuses : et d'abord celle qui ouvre *Polyeucte*. Dès le 15 mars 1836, le vicomte Walsh, dans l'*Écho de la Jeune France*, évoquait à propos de *Jocelyn* la tragédie chrétienne de Corneille. En 1838 ¹, Madame de Girardin écrit à Lamartine : « La scène de l'archevêque est digne de *Polyeucte* », et l'abbé Sanvert, dans ses *Notes sur la poésie religieuse de Lamartine*², n'hésite pas à déclarer que le dialogue de l'évêque et de Jocelyn a « une grande analogie » avec celui que Corneille établit entre Néarque et Polyeucte. « On sent même, ajoute-t-il, l'imitation du modèle ».

Il est certain, en effet, que les ressemblances, par endroit, sont assez étroites entre le texte du poème et celui de la tragédie.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse,
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse

dit Néarque à Polyeucte ³ ; pareillement, l'évêque parle à Jocelyn de cet abîme où « l'esprit tentateur » achemine le jeune homme, par une route oblique :

Quand il ne peut au crime entraîner nos élus
Il les y mène aussi, mon fils, par leurs vertus (V, 307-308) ⁴

Polyeucte devant Néarque justifie son amour pour Pauline du même ton que prendra Jocelyn pour défendre, devant l'évêque, sa tendresse pour Laurence :

Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme ;
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme
[etc...]

dit Polyeucte ⁵.

Connaissez mieux l'amour de l'homme et de la femme !
Il joint leur double vie en une seule trame, (V, 357-358)
[etc...]

s'écrie Jocelyn à son tour.

1. *Lettres à Lamartine*, 1893, p. 162 (lettre du 14 juin 1838).

2. Abbé Sanvert, *Notes sur la poésie religieuse de Lamartine*. Mâcon, 1880, p. 132.

3. *Polyeucte*, acte I, sc. 1, vers 53-54.

4. Louis Racine dans son poème de *La Grâce* (1742, p. 24) indique aussi que le démon sait utiliser à ses fins la vertu même de ceux qu'il veut perdre.

5. *Polyeucte*. *Ibid.*, vers 9-10.

Les exhortations de Néarque, enfin, s'appuient sur l'état de persécution où se trouve alors la communauté chrétienne :

Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte
[Etc...] ¹

On en retrouve bien, semble-t-il, l'authentique écho dans l'indignation de l'évêque, dressant devant la pensée de Jocelyn, pour lui faire honte de sa désertion, ces « jours sinistres »

Où l'autel est lavé du sang de ses ministres (V, 325) ²

C'est Sainte-Beuve ³ qui suggère de songer, à propos du rôle de l'évêque dans *Jocelyn*, à la *Zaïre* de Voltaire et au rôle du vieux Lusignan. Tel, en effet, l'évêque se dresse, à l'improviste, dans la destinée de Jocelyn pour lui rappeler ses premières promesses, tel est apparu soudain dans la vie de *Zaïre* son père Lusignan pour exiger qu'elle se souvînt du sang chrétien qui coule dans ses veines. Et, pour Jocelyn comme pour *Zaïre*, Dieu, reparu, réclame un épouvantable arrachement.

Déjà, dans cet évêque emprisonné, couvert de haillons et dont la grandeur survit cependant, il y a bien quelque chose de ce Lusignan « blanchi dans les liens », « chargé d'indignes fers », mais

Insensible à sa chute et grand dans ses misères (Act. II, sc. I)

Les paroles de Lusignan à sa fille, prête à trahir la foi de sa naissance, et amoureuse d'un infidèle ⁴, ne préparent-elles pas, elles aussi, celles de l'évêque à

1. *Polyeucte*. *Ibid.*, v. 80-83.

2. On peut encore rapprocher par d'autres endroits, *Jocelyn* de *Polyeucte* : En quittant Pauline pour aller au baptême — et à la mort — *Polyeucte* déclare, rassurant :

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence (Act. I, sc. III, vers 121)

Ainsi, lorsque *Jocelyn* descend à Grenoble, quittant Laurence — pour toujours, sans le savoir — il lui dit de même :

[.....] Dors en paix, mon amour,
Mon absence de toi ne sera que d'un jour (V, 67-68)

L'effet scénique de l'Acte II (scène I)

Fabian

Je tremble à vous le dire ; elle est
Sévère

Quoi ?

Fabian

Mariée !

semble se retrouver dans *Jocelyn*

Je suis... — N'achève pas ! s'écria-t-elle — un prêtre ! (V, 718)

Il y a aussi des stances dans *Jocelyn* (VIII) comme dans *Polyeucte* (Acte IV, scène II) ; il est vrai qu'il y en a également dans *Le Cid*.

3. Sainte-Beuve. *Critique et Portraits littéraires*, 1841. T. IV, p. 21, note .

4. « Ce Lusignan qui supplie une jeune fille amoureuse d'écouter la voix du Dieu de ses pères offre une scène merveilleuse », déclare Chateaubriand dans le *Génie* (II, II, 5).

Jocelyn ? Tu es fille de Croisés, dit Lusignan à Zaïre ; vous êtes lévite, dit l'évêque ; c'est sur une terre trempée du « sang des martyrs » que Zaïre songe à ce reniement ; c'est à l'heure où l'Église souffre et saigne que Jocelyn voudrait désertier. La souffrance de Zaïre se double de la douleur que son sacrifice fera naître dans le cœur d'Orosmane (Act. IV, sc. 1) ; et de même Jocelyn s'accuse d'avoir « immolé » Laurence de sa main (VI, 72, VIII, 341). Zaïre maudit sa propre résignation :

Victoire infortunée ! inhumaine vertu ! (Act. IV, sc. 1)

et pareillement Jocelyn, avec horreur, se détourne de son « affreux sacrifice » (V, 731), de son « sacrifice insensé » (VIII, 343) ; il maudit son « triomphe » (VI, 78) et se repent « cent fois » de sa « fausse vertu » (VI, 79) ; et la douloureuse impuissance où se trouve Zaïre de faire que Dieu remplisse l'abîme creusé dans son cœur par la perte d'Orosmane, c'est le supplice aussi que connaîtra Jocelyn devenu prêtre ¹.

Enfin, il se pourrait que Lamartine se soit souvenu, pour sa Cinquième Époque, de quelques beaux passages de ce *Moïse* de Chateaubriand qu'il avait entendu réciter par l'auteur lui-même, chez Madame Récamier, le 21 juin 1829, et qu'il avait pu lire à loisir, dans le texte imprimé, en 1831.

A l'acte III, Moïse surprend le fils d'Aaron, Nadab, jadis « lévite innocent et modeste » sur le chemin de la trahison, à cause de cette Arzane qui l'a séduit. Ses reproches sont durs :

Tu n'es plus un soldat du Seigneur des armées ! (Act. III sc. III)

lui dit-il ; et l'évêque flétrira, en Jocelyn,

[.....] un des soldats du temple

[.....]

Au grand combat de Dieu refusant son secours (V, 333 et 335)

Et comme le chœur, dans *Moïse*, conjurait ainsi Aaron et ses pareils :

Ah ! retournez plutôt à vos devoirs,

Esclaves malheureux des femmes étrangères ! (Act. III, sc. VIII)

de même l'évêque accable de sa colère le lévite qui laisse amollir son âme « à de folles amours » et sacrifie « au dieu des femmes étrangères » (V, 336 et 338).

Puis c'est Aaron lui-même qui s'efforce d'arracher son fils à cet amour

1. Zaïre, « en pleurant » demande à Dieu :

[.....] « Ote-moi mon amour,

Arrache moi mes vœux, remplis moi de toi même ! »

Mais, Fatime, à l'instant, les traits de ce que j'aime,

Ces traits chers et charmants que toujours je revois

Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi ! (Act. IV, sc. 1)

Cf. *Jocelyn*, V, 773 sqq. — VI, 635 sqq. — IX, 191-192.

qui l'éloigne du vrai Dieu, et il emploie le même argument personnel qu'employait Mentor, qu'emploiera l'évêque :

[.....] Ferais-tu mon malheur,
Toi dont j'ai soutenu la paisible jeunesse,
Instruisant ton berceau, protégeant ta faiblesse ?
C'est moi qui le premier t'appris le divin nom
Du Dieu que tu trahis pour la fille d'Edom (Act. IV, sc. IV)

Nadab, comme Jocelyn, parle du serment qui l'engage envers la femme aimée :
« Ma parole est liée ». Et Aaron lui répond :

[.....] aurais-tu donc promis
D'abandonner ton Dieu, Moïse et tes amis ! (*Ibid.*)

comme répondra l'Évêque de *Jocelyn* :

Quoi, vous trahir ! mais non, cela ne se peut pas ! (V, 384)

Aaron finira par jeter sa « malédiction » sur Arzane (*Moïse*. Act. IV, sc. V) comme l'évêque appelle la « divine colère » sur Laurence (V, 434)¹. Il n'est pas impossible que Lamartine ait expressément songé à Chateaubriand, pour le suivre, et le battre sur son propre terrain².

*
* *

Nous avons déjà bien souvent rencontré, au cours de notre enquête, les noms d'écrivains illustres (Chateaubriand, Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre, etc...) auxquels il semble que l'auteur de *Jocelyn* ait dû telle ou telle inspiration. Nous les trouvions sur notre route à propos d'un thème philosophique ou narratif ou descriptif, mais il nous faut à présent les interroger individuellement pour examiner de plus près la dette que Lamartine peut avoir contractée envers chacun d'eux.

1. Arzane, dans la tragédie de Chateaubriand, s'écrie amèrement devant Nadab :

Vous allez, par ma mort, noblement consentir
Au pardon qu'on promet à votre repentir (Act. IV, sc. V)

Ainsi Laurence se refuse à croire que Jocelyn l'abandonne :

Lui, comme un vil parjure il se serait enfui
[.....]
Comme un autre Caïn il m'eût sacrifiée ! (V, 652 sqq.).

2. C'est dans son C. F. L. (Ent. 49. T. IX, pp. 31 et 60) que Lamartine fait le récit de cette lecture de *Moïse* à l'Abbaye au Bois : « Les vers, écrit-il, étaient beaux, raciniens, bibliques [...] l'originalité seule manquait [...] On voulait un triomphe, on n'avait eu qu'un cérémonial d'enthousiasme ». — On connaît la courte mais éloquente appréciation de Sainte-Beuve : « *Moïse*, — ô ennui ! noble ennui ! — » (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, 1861. T. II, p. 96).

Peut-être devons-nous songer encore à l'évêque Marcellin que l'on voit, au Livre IV des *Martyrs*, jeter, d'une voix terrible, l'anathème sur Eudore, chrétien défaillant. « Les yeux de Marcellin lançaient des flammes [...]. C'était Moïse dénonçant la sentence mortelle à l'infidèle adorateur du veau d'or ». Et c'est déjà, ajoutons-nous, l'évêque de *Jocelyn* dont la voix prend soudain « la colère et la vibration » de celle

Du prophète lançant la malédiction (V, 428).

Il est un livre auquel le texte lui-même de *Jocelyn*, à deux reprises, ouvertement, se réfère : *Paul et Virginie*. Dans son grand Épisode épique et « pastoral », Lamartine semble nommer tout exprès le poème en prose de Bernardin de Saint-Pierre comme pour placer son ouvrage, avec une modestie orgueilleuse, sous l'égide de ce petit livre dont il dira plus tard qu'il « semble une page de l'enfance du monde »¹.

C'est en effet dès les premiers vers de *Jocelyn* qu'on voit le jeune héros tenant à la main

[.....] ce livre où tant de pleurs
Coulent du cœur de Paul et des yeux des lecteurs
Quand, le canot parti, à chaque coup, la rame
Emporte Virginie, arrache l'âme à l'âme (I, 139-142).

A la Quatrième Époque, *Jocelyn* se remémore encore le temps où il voyait, avec un ravissement bouleversé, dans les pages de Bernardin de Saint-Pierre

Virginie arrachée à son frère et partant,
Et la mer la jetant morte au cœur qui l'attend. (IV, 379-380)

Et dans la grotte où il veille sur la convalescence de Laurence blessée, c'est bien encore sans doute au récit de Bernardin de Saint-Pierre que *Jocelyn* emprunte une de ces « touchantes histoires » d'amants « oubliés [...] du monde, » comme sont alors Laurence et lui, « et se faisant »

D'eux-même et de leur cœur un monde suffisant,
Perdus sous l'œil de Dieu dans sa vaste nature (IV, 1000-1003).

« Lamartine, écrit Sainte-Beuve², en faisant lire et relire à son *Jocelyn* le livre de *Paul et Virginie*, a proclamé cette influence première [de Bernardin de Saint-Pierre] sur les jeunes cœurs qui, depuis l'apparition des *Études de la Nature*, s'est prolongée en pâissant jusqu'à nous ». Le 8 octobre 1849, le même Sainte-Beuve écrira encore dans son feuillet sur *Les Confidences* : « Parmi les auteurs qui ont eu le plus d'influence sur M. de Lamartine [...] il faut mettre au premier rang Bernardin de Saint-Pierre. Le poète des *Harmônies* et de *Jocelyn* procède manifestement de lui ».

C'est d'ailleurs Lamartine lui-même qui, le 11 décembre 1831, parlant à Virieu du poème qu'il vient d'entreprendre, déclare explicitement : « C'est du type de *Paul et Virginie*, ce type accompli, selon moi, des modernes » ; et le 15 février 1836 Lamartine répète, au même correspondant, qu'il espère que son *Jocelyn* « sera populaire comme *Paul et Virginie* en grand et en vers ».

Avant même que Sainte-Beuve ait insisté sur cette profonde « parenté de génie » qu'il constatait, pour sa part, entre Lamartine et Bernardin³, Aimé Martin, en 1833, dans l'Avertissement qu'il plaçait en tête de son édition

1. *Confidences*, VIII, dans O. C., 1863. T. XXIX, p. 193.

2. Sainte-Beuve, *Critiques et portraits littéraires*, 1841. T. IV, p. 261.

3. « Lamartine a repris en pur poète bien des inspirations de Bernardin » déclare Sainte-Beuve (*Ibid.*, p. 242).

complète des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, s'écriait : « Qui n'a reconnu [...] son inspiration dans les accords de notre plus grand poète ? [...] Lamartine, vous êtes sorti de son école ! »¹.

L'inventaire n'est pas fait encore de tout ce que doit Lamartine à Bernardin de Saint-Pierre. M. Aimé Lafont n'a peut-être pas tort de chercher dans l'*Arcadie* quelques-unes des sources de la *Chute d'un ange* ; à comparer également la *Mort de Socrate*, écrite par Lamartine en 1823 et le « drame » du même nom composé par Bernardin de Saint-Pierre, et publié par lui en 1808, on découvrirait, semble-t-il, entre les deux ouvrages, des analogies fort curieuses ;² La *Chaumière Indienne* paraît bien aussi avoir fourni des traits au *Tailleur de Pierres de Saint-Point*, Lamartine s'attribuant à soi-même le rôle que dans le récit de Bernardin tient le docteur anglais, et Claude des Huttes tenant celui du paria. Il n'est pas jusqu'à ce nom de Zoraïde, choisi par Lamartine, en 1813, pour l'héroïne de cette tragédie dont il versifia les deux premiers actes qui ne vienne aussi, très probablement, de Bernardin de Saint-Pierre : Zoraïde est le nom que porte l'héroïne du roman de Bernardin : *Empsaël*³.

On sait sur quel ton d'extraordinaire enthousiasme Lamartine s'exprimait encore, à soixante-dix sept ans, à propos de *Paul et Virginie* : ce livre est pour lui un « poème suprême et tout philosophique », la pastorale « la plus mémorable [...] qu'un génie à la fois simple et pathétique ait jamais conçue et écrite pour l'âme des hommes de tous les pays » ; « depuis l'Évangile, — ajoutait même le vieux poète — qui avait ainsi parlé ? »⁴.

1. Bernardin de Saint-Pierre, O. C., Didot, gr. in-8°, p. 16.

2. Ainsi l'idée lamartinienne d'un Socrate illuminé avant de mourir d'une vision prophétique et annonçant l'avènement du vrai Dieu, se trouve déjà dans Bernardin. « O Terre, je sens que je t'abandonne ! Mais que vois-je ? Les temps se dévoilent à mes yeux [etc...] ».

3. A propos du thème des révolutions, rappelons-nous ces lignes du Préambule qu'en 1806, Bernardin mit en tête de son édition in-quarto de *Paul et Virginie* : « Ce n'est que par des révolutions que l'intelligence divine elle-même développe ses ouvrages et les conduit de perfection en perfection » ; Cf. *Jocelyn*, II, 197 sqq.).

— A propos du thème de la botanique édifiante, signalons qu'on voit Bernardin conseiller à sa femme l'étude des plantes agrestes qui sont, dit-il, « une bibliothèque remplie de pensées profondes » ; ces herbes et ces fleurs, ajoutait-il, « la nature les a étendues sous les pas de l'homme [...] pour élever par degrés son âme jusqu'au ciel » (*Correspondance*, 1826. T. II, p. 9).6

— A propos de la leçon de théologie naturelle que le curé de Valneige donne aux enfants de sa paroisse, n'oublions pas ces mots de la quatorzième Étude de la nature : « Il est fort aisé de donner aux enfants des idées de Dieu [...]. Des marguerites sur l'herbe, des fruits suspendus aux arbres de leur enclos seraient leurs premières leçons de théologie ».

— A propos, enfin, du terrible « bruit humain » qu'on entend dans Paris (*Jocelyn*, VIII, 25-26), ce bruit pareil à celui de la mer « qui fait enfler ses flots », notons bien que, dans la *Chaumière Indienne*, Bernardin avait parlé, lui aussi, du « bruit confus qui sort des grandes villes » et qui « ressemble au murmure des flots qui se brisent sur les rivages de la mer » (*Chaumière Indienne*, 1807, p. 87).

4. C. F. L., 1867. Ent. 140 et 141, pp. 513, 542 et 646 du T. XXIII. — Lamartine affirme dans les *Confidences* (VIII-XII) qu'il savait *Paul et Virginie* « pour ainsi dire par cœur ».

F. Maury, dans son *Étude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre* (1892) propose un certain nombre de rapprochements entre *Jocelyn* et divers textes de Bernardin. De ces rapprochements quelques-uns sont très légitimes ; d'autres nous ont paru un peu légèrement établis ; ainsi, quand F. Maury déclare (*op. cit.*, p. 650) que « la septième Époque [de *Jocelyn*] n'est que la mise en action du dialogue de Paul et de son vénérable ami » on voit mal comment cette assertion peut se justifier.

Dans *Paul et Virginie* comme dans *Jocelyn*, l'auteur lui-même se met en scène au début et à la fin du récit, et le drame tout entier s'encadre entre cette double apparition du narrateur dont la présence et les paroles semblent apporter à l'histoire qui nous est contée une garantie plus émouvante d'authenticité.

Laurence et Jocelyn, par ailleurs, ne sont-ils pas, dans la solitude merveilleuse de leur Val des Aigles, pareils à ces « deux enfants de la nature » dont Bernardin décrit et chante les innocentes amours ? Dans une note qu'il jette en marge de son manuscrit, pour la fin de sa Quatrième Époque, Lamartine inscrit ces mots révélateurs : « *Confidences et pleurs de bonheur. Deux âmes en une. — Les bengalis — promenades. Paul et Virginie [...]* »¹. Paul ne sait pas d'abord le vrai nom de cette tendresse qu'il porte à Virginie; c'est alors, dit Lamartine², un « tableau de l'amour qui s'ignore lui-même » ; semblablement, Jocelyn, pendant des mois, ignorera le vrai nom du sentiment qui l'attache à Laurence ; et comme Bernardin de Saint-Pierre évoque, à propos de ses deux héros, « nos premiers parents » dans « le jardin d'Eden », de même c'est à l'Eden que songe Jocelyn lorsque, privé de son bonheur, il revoit en pensée la splendeur de la haute retraite où il vivait près de Laurence.

L'étonnant passage de la Quatrième Époque sur l'ivresse extasiée de Laurence et de Jocelyn au sein du printemps tumultueux, éblouissant, « *fragrant d'odeurs* » qui les emporte dans une sorte de joie cosmique et jette leurs cœurs éperdus vers l'Auteur de toutes choses, n'en trouve-t-on pas déjà, dans *Paul et Virginie*, comme une promesse rapide quand Virginie rappelle à Paul « ces jours de bonheur où, dit-elle, dès le matin, nous goûtions la volupté des cieux [...]. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocents, nous désirions être tout vue pour jouir des riches couleurs de l'aurore, tout odorat pour sentir le parfum de nos plantes, tout ouïe pour entendre le concert de nos oiseaux, tout cœur pour reconnaître ces bienfaits »³.

Paul succombe à sa douleur deux mois après la mort de Virginie ; Lamartine faisait d'abord mourir Jocelyn un an après Laurence ; et le livre de Bernardin, comme le poème de Lamartine s'achève sur l'image de ces deux tombes jumelles où dorment les amants, — « deux tombeaux, dit Lamartine, n'enfermant qu'un seul cœur »³.

* *

Dans la nouvelle préface que Lamartine, en 1840, ajoute à *Jocelyn*, il déclare que le destin qu'il a rêvé pour son poème est accompli. Dans les chaumières, « Laurence, dit-il, sera encadrée quelquefois bien bas au-dessous de Virginie [...] » ; et il ajoute « et Jocelyn bien loin à côté du père Aubry » ; car « Paul et Virginie, Atala et René sont les héros de ces

1. B. N. Lamartine, 20, p. 31.

2. « On trouverait, écrit Sainte-Beuve dans son étude sur *Jocelyn*, dans les printemps de Finlande ou de Russie touchés par Bernardin de Saint-Pierre [...] des traits heureux de comparaison avec ce printemps de la Grotte des Aigles ». — Dans le tableau du mois de mai que brosse Bernardin au Cinquième livre de ses *Harmonies de la Nature*, certains détails, que nous avons cités plus haut (Cf. *supra*, p. 447) s'apparentent en effet à ceux qui figurent dans *Jocelyn*.

3. *Confidences*, VIII, dans O. C., 1863. T. XXIX, p. 207.

scènes d'amour, de solitude, de sainteté » auxquelles il a voulu ajouter des scènes pareilles ; et il écrit : « J'ai, pour ces deux grands génies de la poésie moderne : M. de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand, qui furent nos pères et non nos émules, le respect et le culte filial qui se glorifient même d'une plus humble infériorité. Être de leur famille, cela suffit à mon orgueil [...] ».

Sur ce « respect », ce « culte filial » que Lamartine déclare professer à l'égard de Chateaubriand, il y aurait certes beaucoup à dire. Lamartine savait que Chateaubriand ne l'aimait pas. Il s'est même exagéré, semble-t-il, l'hostilité de Chateaubriand à son égard, et il lui est arrivé, après la mort de Chateaubriand, de tenir sur lui, dans son *Cours Familier*, des propos dont la dureté, la violence et l'injustice déconcertent¹. L'antipathie mutuelle des deux écrivains était, en tous cas, dès 1831, de notoriété publique, à ce point que la *Revue des Deux Mondes* n'avait pas hésité à en parler ouvertement².

Cependant Lamartine avait toujours, dans ses déclarations officielles, parlé de Chateaubriand dans les termes les plus flatteurs. En 1825, dans son *Chant du Sacre*, il avait mis en scène, parmi les douze pairs, l'auteur du *Génie du christianisme* ; il avait célébré

[...] ce preux chevalier qui sur l'écu d'airain
Porte au milieu des lys la croix du pèlerin³

Plus tard, à l'Académie, il avait salué en Chateaubriand, l'« Homère du christianisme ». Ses *Destinées de la Poésie*, en 1834, contiennent un long éloge de celui qu'il associe à Madame de Staël pour le remercier d'avoir été un de ces « deux génies précurseurs » qui lui apparurent, à son entrée dans la vie, et qui, sous la mortelle oppression de l'Empire, se firent « l'aliment de nos toits solitaires, le pain caché de nos âmes refoulées » ; « ils furent de notre sang, écrit-il ; nous fûmes du leur, et il est peu d'entre nous qui ne leur doive ce qu'il fut, ce qu'il est, ou ce qu'il sera ». Et Lamartine louait l'« imagination homérique » de Chateaubriand, parlait de « son âme grande et généreuse », faisait d'*Atala* une « admirable épopée ».

Il avait envoyé à Chateaubriand sa *Mort de Socrate*, son *Chant du Sacre*, ses *Harmonies* ; il lui enverra *Jocelyn* et la *Chute d'un ange*, et l'on voit par les billets de remerciements que lui adressait Chateaubriand que Lamartine, en lui faisant l'offrande de ses ouvrages, protestait, à chaque fois, qu'il n'était que son humble disciple : « Vous ne dépendez point de mon suffrage comme écrivain, lui répondait Chateaubriand le 30 septembre 1823 ; vous dépendez

1. Cf. en particulier C. F. L., 1860. Ent. 49. T. IX et 1869. Entr. 163 et 165. T. XXVII.

2. R. D. M., 1831. T. IV, p. 217.

3. Lamartine n'avait même pas négligé de louer, par allusion, en Chateaubriand, l'auteur du pamphlet *De Buonaparte et des Bourbons* :

Et pour briser naguère une force usurpée
Sa plume entre ses mains nous valut une armée !

Plus tard, voici comment le même Lamartine appréciera l'auteur de cette brochure : « Il prit le premier rang parmi les ingrats ; il le prit aussi parmi les calomnieurs » (C. F. L. Ent. 165. T. XXIII, p. 172).

d'une autorité plus sûre, celle de votre talent * »¹. — « Vous ne recevez, Monsieur, d'inspirations que de votre lyre : tout votre talent est à vous », lui répète Chateaubriand, le 13 juin 1830² — « Si j'avais l'honneur d'être votre maître, lui écrira-t-il encore le 12 mai 1838, ce serait dans ce sens que le ῥήτωρ, à Athènes, était le maître des philosophes, des poètes et des orateurs »³.

Ce qui est hors de doute, c'est, en dépit de l'espèce d'éloignement et presque de répulsion qu'éprouvait Lamartine à l'égard de Chateaubriand, l'attirance invincible qui, presque malgré lui, le portait vers l'œuvre littéraire de cet homme. Il le détestait et il ne parvenait pas à détacher de lui ses regards. Le nom de Chateaubriand — Lamartine l'avoue lui-même — exerçait sur lui une « fascination »⁴.

Sa mère, nous dit-il, était « passionnée pour le *Génie du christianisme*⁵ » ; on découvre, à plusieurs reprises, dans sa correspondance de jeunesse les traces de son admiration fervente pour l'auteur d'*Atala*. Le 13 mars 1808 il confesse à Guichard qu'il lui arrive bien souvent de prendre Chateaubriand à la place de Rollin ; le 21 octobre 1809, c'est à Virieu qu'il avoue n'avoir jamais pu lire *René* « sans pleurer » ; et le 21 mai 1811 il confie encore à Virieu qu'il est trop nerveux pour pouvoir se livrer sans danger à la lecture de Chateaubriand et de tout « ce qui touche trop vivement l'âme »⁶.

Les Martyrs lui ont paru d'abord inégaux (« *Sunt mala, sunt eximia* », écrit-il à Virieu le 12 mars 1809), mais il les a lus néanmoins et relus assez pour être capable de transcrire de mémoire, en 1816, à Aix — en même temps que Julie Charles et Vignet — un admirable passage de la lettre d'Augustin qu'on voit au Cinquième livre de l'épopée chrétienne de Chateaubriand⁷. *Les Natchez*

1. Arch. S.-P.

2. *Lettres à Lamartine*, p. 97.

3. Lettre p. p. C. Latreille. R. F., 1^{er} décembre 1926.

4. C. F. L., 1857. Ent. 23. T. IV, p. 433. — Henri de Lacretelle nous rapporte, à ce propos, un fait extrêmement significatif, « *Les Mémoires d'Outre-Tombe* paraissaient dans *La Presse*, écrit Lacretelle. Je lui [à Lamartine] demandai ses impressions. Il n'aimait pas à être interrogé en public sur Chateaubriand [...]. — Entre nous, me dit-il, [...] le style de Chateaubriand n'est qu'un procédé sublime. Pas une page qui ait la vraie lumière de l'inspiration. Les teintes sont fausses [...]. J'ai relu *Atala*. J'ai ri où j'avais pleuré à dix-huit ans [...]. » Et Lamartine prend *La Presse* et se met à lire tout haut. Or il arriva ceci, que « le lecteur fut emporté lui-même, et il accentua comme s'il eût improvisé [...]. Il relut une seconde fois pour lui seul. Je vis sa poitrine se soulever. L'artiste débordait alors d'admiration muette. Il voulut cependant réhabiliter sa première opinion et me cita de mémoire [...] une page ampoulée des *Natchez* » (H. de Lacretelle, *op. cit.*, pp. 157, 158).

5. C. F. L. Ent. 49. T. IX, p. 37. — Le mot « passionné » appellerait peut-être quelques restrictions. Dans le journal intime de Madame de Lamartine on trouve en effet, à la date du 29 juillet 1803, l'indication suivante : « *J'ai achevé le troisième volume de l'Esprit du Christianisme ; j'ai relu l'épisode d'Atala. Je le trouve trop passionné ; je crois que cela pourrait échauffer la tête des jeunes gens, et en somme cet ouvrage, qui cependant est très bon, me paraît un peu trop propre à exalter l'imagination* »*.

6. N'est-ce pas le drame même de René que l'on retrouve dans ces lignes confidentielles écrites par Lamartine à Virieu le 26 octobre 1818 et où il lui parle de « ces angoisses de l'âme », de cette « pesanteur du vide » dont il a longtemps souffert. Cette « horrible situation de l'âme, — ajoute Lamartine, — je la connais, je te le jure ! [...]. Les plus affreux malheurs réels n'ont peut-être pas été plus poignants que ne l'était alors ce profond malheur sans cause déterminée et positive » (Lettre p. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 374).

7. Cf., R. Doumic, dans *Les Débats*, du 6 avril 1907.

paraissent à la fin de décembre 1826. Lamartine ne tarde pas à les lire¹ ; en 1849, il peut encore en réciter par cœur telle page qui l'a frappé². A son secrétaire, Charles Alexandre, Lamartine ne cachera pas qu'il a été longtemps « fanatique d'*Atala* et de *René* »³ ; et, si acrimonieux qu'il se montre envers Chateaubriand dans un des derniers Entretiens de son *Cours Familier de Littérature*, il a néanmoins sur l'auteur du *Génie du christianisme*, ce mot généreux : « Il fut à lui seul notre Renaissance »⁴.

Tout porte donc à croire que nous n'aurons pas tort de rechercher dans *Jocelyn* des ressouvenirs de Chateaubriand. Déjà Jules Janin, en 1832, avait, pour une édition nouvelle des Œuvres de Lamartine, composé une préface zélée et naïve où s'unissaient étroitement les noms de Chateaubriand et de Lamartine, célébrés du même ton comme les restaurateurs de l'esprit religieux en France ; et, bien avant Janin, le *Constitutionnel*, en 1820, avait ironiquement parlé de Lamartine comme d'un « jeune poète chateaubrianté »⁵. En 1859, la *Bibliographie Catholique*, consacrant à Lamartine une longue étude malveillante, écrira encore : « C'est à Chateaubriand surtout [...] qu'il faut demander le secret de ses inspirations et de sa poétique [celles de Lamartine]. C'est ce qu'a fait le P. Cahour dans une dissertation très intéressante [...] sous le titre de *Poétique de Chateaubriand et de M. de Lamartine*. Tous reconnaîtront la justesse de ce parallèle, la légitimité incontestable de cette filiation, tous, excepté M. de Lamartine peut-être, qui n'a jamais assez avoué ce qu'il devait au *Génie du christianisme* »⁶.

A l'apparition de *Jocelyn*, de plusieurs côtés la critique signala aussitôt des ressemblances indéniables entre le poème de Lamartine et tel ou tel trait d'*Atala* ou de *René*. Sainte-Beuve, le 1^{er} mars 1836, déclare que *Jocelyn* dans son Val des Aigles, lui « rappelle Chactas ou René dans les savanes » ; quand Lamartine ramène son héros à la maison natale, nous avons sous les yeux, écrit encore Sainte-Beuve, « une scène analogue à celle d'Amélie et de René revoyant le manoir paternel » ; et, plus loin, « lorsque *Jocelyn* doit ensevelir Laurence à la Grotte des Aigles, il pourra rappeler Chactas ensevelissant *Atala* ». Le 15 mars, c'est le vicomte Walsh qui, dans l'*Écho de la Jeune France* insiste à nouveau sur ces rapprochements qui s'imposent d'eux-mêmes : « Vous vous souvenez du convoi d'*Atala* ? Celui de Laurence est assés beau »⁷. Le *Courrier Français* (27 avril) écrira même, du poème tout entier : « On dirait une réminiscence d'*Atala* » ; et Brifaut, sévère pour *Jocelyn*, rapporte qu'il n'a pas de peine à confondre ceux qui lui vantent, par exemple, dans l'ouvrage de Lamar-

1. Les *Natchez* sont annoncés au *Journal de la Librairie* du 30 décembre 1826. Dans une lettre du 11 janvier 1827 dont le destinataire nous est inconnu, on voit Lamartine réclamer à son correspondant (lequel paraît être un libraire) un « exemplaire de Chateaubriand » — vraisemblablement le dernier paru, c'est-à-dire *Les Natchez* (Vente Cornuau, 12 mai 1933).

2. Cf. Henri de Lacretelle, *op. cit.*, loc. cit.

3. Charles Alexandre, *op. cit.*, p. 216.

4. C. F. L., 1869, Ent. 165. T. XXVIII, p. 191.

5. Cité par G. Roth, R. D. M., 15 novembre 1929 (« L'assassinat de M. de Lamartine »).

6. *Bibliographie catholique*, Février 1859, T. XXI.

7. Candidement, l'honnête Walsh croit bon d'ajouter : « Il y a longtemps que je regarde l'auteur du *Génie du christianisme* et l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* comme deux frères ».

tine « le retour de Jocelyn à la maison paternelle » en leur répondant simplement : « Imitation de *René* ! »¹.

Le *Génie du christianisme* avait montré tout ce que la littérature doit d'enrichissement à la religion chrétienne dont les exigences font naître tant de drames au fond du cœur de l'homme. Le tragique aventure de Jocelyn n'est autre qu'un de « ces combats intérieurs de l'âme, si communs sous la loi évangélique et d'où naissent, — disait Chateaubriand — les situations les plus touchantes » (*Génie*, II, II, 5)

Atala s'ouvre par un Prologue, se ferme sur un Épilogue, comme fera *Jocelyn* ; dans *Jocelyn* comme dans *Atala* un fragment du récit s'intitule « les Laboureurs » et Chactas assiste, comme Jocelyn, « aux noces primitives de l'homme et de la terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme »². Nous n'avons pas à revenir sur les rapprochements que nous avons déjà signalés entre tel incident de l'un et de l'autre récit ; ajoutons encore qu'il y a un « pont naturel » dans *Atala* comme dans *Jocelyn*, et signalons aussi que cette apparition des ombres rayonnantes de Laurence et de Jocelyn dans la « Vision » qui termine le poème de Lamartine, le texte de Chateaubriand peut en avoir proposé à l'auteur de *Jocelyn* l'idée première, car « le fils d'Outalissi a raconté que, plusieurs fois, à l'entrée de la nuit, il aperçut l'ombre d'Atala et celle du père Aubry dans ces solitudes »³.

Le déchirement de l'âme qui précipite Atala dans la mort, n'est-il pas au fond le même que celui dont Laurence finira elle aussi par périr ? Toutes deux meurent d'avoir vu Dieu surgir sur le chemin de leur amour, pour leur interdire d'aller plus avant. Toutes deux ont éperdument désiré, pourvu qu'on ne leur arrache point la présence de celui qu'elles aiment, de « passer [leur] vie à [ses] pieds » ; « te servir comme ton esclave, apprêter ton repas et ta couche dans quelque coin ignoré de l'univers, eût été pour moi le bonheur suprême », s'écrie Atala⁴ ; on se souvient du souhait, tout pareil, de Laurence (IV, 910 sqq.) ; et l'on entend, à la fin, les confessions pathétiques d'Atala mourante, de Laurence mourante... ; l'attitude même d'Atala est celle qu'aura Laurence en cette minute décisive : « Cette belle jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montrait pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brillaient sur son front »⁵.

Le père Aubry jette à la fois sa ressemblance sur Jocelyn et sur l'évêque : Comme le curé de Valneige, il ne se soucie point de la religion de l'infortuné

1. Ch. Brifaut, *Souvenirs d'un Académicien*, T. II, p. 3. La *Gazette du Midi* (citée par l'*Ami de la Religion* du 21 avril 1836) avait, à propos de *Jocelyn*, rapproché aussi, mais d'une autre manière, Lamartine de Chateaubriand : « Le croyant [qu'était Lamartine] a vu sa foi périr au berceau même de la foi [...]. Peut-être est-ce pour rester jusqu'à la fin en opposition avec M. de Chateaubriand, si orthodoxe dans son *Itinéraire*, et que M. de Lamartine n'a cessé de contredire dans ses descriptions et ses relations orientales ».

2. *Génie*, éd. Ballanche, T. VI, p. 142.

3. *Ibid.*, p. 206.

4. *Ibid.*, p. 155.

5. *Ibid.*, p. 147.

avant de lui venir en aide ; le culte qu'il enseigne à ses sauvages n'est pas différent de celui que Jocelyn apprend à ses paysans de Valneige, et, pour faire un linceul à Atala, Aubry se dépouille de « cette pièce de lin d'Europe filé par sa mère » comme Jocelyn livre les planches de son lit pour qu'on fasse un cercueil au « pauvre colporteur » ; mais, comme l'évêque devant Jocelyn qui résiste, Aubry, l'homme de douceur et de charité, sait aussi se faire terrible, devant Chactas que la douleur pousse à la révolte ; sa voix devient tonnante ; « les éclairs qui sortaient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappait sa poitrine, ses paroles foudroyantes le rendaient semblable à un Dieu »¹ ; « accablé de sa majesté », Chactas tombe à genoux, comme, devant l'évêque, Jocelyn s'écroulera subjugué.

Ajouterons-nous encore, avec Marcellus², que le vers du Prologue de *Jocelyn* :

Il a gagné la mort — Oui, lui dis-je, et le ciel ! (Pr. 76)

paraît une « heureuse imitation » du beau mouvement qu'on voit dans *Atala* : « Mon père, ce remède rendra-t-il la vie à Atala ? — Oui, mon fils, dit le vieillard en tombant dans mes bras, la vie éternelle ! » ; mais la source commune du vers de Lamartine et du passage de Chateaubriand est sans doute dans *Polyeucte* :

Où le conduisez-vous ?

— A la mort.

— A la gloire !³

Enfin il ne semble pas téméraire de penser qu'en racontant la lugubre histoire du tisserand qui, sous l'« arche » d'un pont, a posé, dans le lit d'un torrent à sec le cercueil de sa femme, Lamartine s'est souvenu de Chateaubriand qui montrait, « sous l'arche du pont naturel », le corps d'Atala étendu « dans la ravine desséchée d'un torrent ».

Les traits de ressemblance ne manquent point non plus entre *Jocelyn* et *René*. Au début du petit récit de Chateaubriand, on voit René — ce « cœur de seize années » — « pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, mais cherchant à aimer » et comme « accablé d'une surabondance de vie » ; il porte en lui une « inquiétude », une « ardeur de désir » qui le suivent partout, sans qu'il puisse connaître d'ailleurs ni le nom ni la forme de ce désir ; et il appelle « de toute la force » de son âme, « l'idéal objet d'une flamme future », ce « fantôme imaginaire », incertain, mobile, incorporel, surgi de son cœur brûlant⁴. Ainsi Jocelyn adolescent, et qui n'a point encore rencontré Laurence, sent dans son sein « monter comme une mer » de sentiments tumultueux, et délicieux à la fois, et amers, où passent des « fantômes d'amour » que lui-même a créés ; et des larmes lui viennent, « pleurs de l'instinct », qu'il verse « sans savoir » ce qui les fait sourdre. (IV, 387 sqq. et 410 sqq.).

1. *Ibid.*, p. 152.

2. Marcellus. *Chateaubriand et son temps*, 1859, p. 228.

3. *Polyeucte*. Acte V, scène IV, vers 1679. — Dans les *Martyrs* (XXIV) Chateaubriand a repris cet effet : « Sors pour mourir, s'écria le gardien. — Pour vivre ! répondit Eudore ».

4. *Génie*, éd. Ballanche. T. III, pp. 245-246.

Comme René, dans son délire et sa vague et fiévreuse impatience, se consume à sentir qu'il lui manque « quelque chose pour remplir l'abîme de [son] existence », comme on le voit s'agiter en vain, descendre « dans la vallée », s'élever « sur la montagne », embrasser « dans les vents » l'insaisissable objet que réclame son cœur, — ainsi Jocelyn, dans le désert du Val des Aigles où il est seul encore, va « du lac au pic et de la grotte au pont », revient sur ses pas, s'assied, se relève, et lui aussi, tourmenté, tremblant, avide, il ouvre ses bras au vent... (III, 68 sqq.)¹.

Puis c'est, dans *René* comme dans *Jocelyn*, l'image de deux êtres qui goûtent « l'enchantement d'être ensemble », qui marchent côte à côte sur des collines : « Promenades, s'écrit René, dont le souvenir remplit encore mon âme de délices ! » ; — deux êtres adolescents : « le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies »² ; ainsi marchent « pas à pas, tout le jour » Laurence et Jocelyn sur les pentes du Val des Aigles, quand vient le printemps, et Jocelyn se demande comment, en de si courts instants peuvent tenir « tant de délices » (III, 34 et 24). O jeunesse, s'écrit-t-il,

Monde de sentiments, d'amour et d'innocence ! (VI, 277)

Comme René s'amuse à « effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille qui le courant entraîn[e] », ainsi Lamartine fait dire à son héros :

Nous effeuillions sur l'eau des tiges, de nos mains.
Je ne sais quel attrait des yeux pour l'eau limpide
Nous faisait regarder et suivre chaque ride,
Réfléchir, soupirer, rêver sans dire un mot (IV, 162-165).

Le destin d'Amélie, entrée en religion et qui porte caché dans son cœur le secret d'un amour interdit, n'est-il pas déjà un peu celui du curé de Valneige ? Les mots qu'emploie Chateaubriand en parlant du cloître où Amélie attend de mourir en priant Dieu, ne les peut-on point appliquer à l'état sacerdotal où Jocelyn est enseveli : « C'est ici, dit l'auteur de *René*, que la religion trompe doucement une âme sensible »³ ? Toute la vie de Jocelyn, après qu'il a perdu Laurence, n'est qu'un long effort pour tromper doucement son désespoir, au service de Dieu ; et comme Jocelyn trouve la mort en se dépensant auprès des malades et des agonisants dans une épidémie, Amélie, image elle aussi de la résignation, est morte « victime de son zèle et de sa charité en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse »⁴.

Ajoutons encore ces détails : René est allé rêver sur les terres mêmes où chanta Ossian, et Jocelyn s'y transporte en esprit dans le délire de son enthousiasme.

1. « Je marchais à grands pas — dit René — le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas ». Et voici Jocelyn, « comme un insensé », marchant « à grands pas », s'enfonçant « dans des bois sans chemin » tandis que ses « cheveux fouettaient [son] front » (II, 49-50 et 70).

2. *Génie*, éd. Ballanche. T. III, pp. 223 et 255.

3. Déjà Jean-Jacques, dans la *Nouvelle Héloïse* (V, V) avait ainsi défini sainte Thérèse : « Un cœur amoureux qui se donne le change et veut se tromper d'objet ».

4. *Génie*, *ibid.*, p. 286.

siasme pour le barde calédonien ; — Jocelyn tient les poètes pour des « hommes prédestinés », aux « mystérieuses vies » (IV, 373) :

Les mots harmonieux s'ordonnent à leur choix
Comme au signe de Dieu s'ordonnent ses ouvrages (VI, 671-672)

et René lui aussi a vu en eux des « hommes divins » ; « ces chantres, dit-il, sont de race divine ; ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre »¹ ; — René s'achève sur une parabole : « Un jour, le Meschacebé [etc...] » ; la Neuvième Époque de *Jocelyn* enferme aussi des paraboles :

Des hommes, près du Nil, s'établirent un jour (IX, 222 sqq.)
[etc.]

et comme Chactas compare à un vieux chêne un homme chargé d'années², ainsi Lamartine, dans son Épilogue, évoquant le pasteur de Valneige blanchi par les ans mais robuste de cœur, retrouve cette image du chêne pour la paraire et en tirer les beaux vers que l'on sait (Ép. 1836, v. 97 sqq.)

Les Martyrs sont un poème du sacrifice, comme le sera *Jocelyn* ; si Eudore est « un martyr dont les actes se sont perdus »³, *Jocelyn* est de même un héros inconnu du sacerdoce chrétien. Eudore entraîne Cymodocée dans la mort, à cause de Dieu, et parce qu'il a choisi d'être chrétien ; *Jocelyn* conduit Laurence à sa perte, à cause de Dieu, pareillement et parce qu'il accepte d'être prêtre. Eudore et Cymodocée, ces deux êtres que Dieu sépare, ils s'unissent à la fin, juste au seuil de la tombe, comme *Jocelyn* retrouve, par un mystérieux décret de la Providence, cette femme qui devant lui expire ; et *Les Martyrs*, comme *Jocelyn*, s'achèvent sur les « nocces sublimes », au sein de l'éternité, de ces amants qu'ici-bas Dieu a si durement séparés.

Lamartine, quand il entreprend *Jocelyn*, a sans doute des *Natchez* un souvenir très précis encore, car il les a lus en 1827 ; et le réveil de René dans la savane, au Livre II⁴, — si pareil au premier réveil d'Adam tel qu'on le voit décrit dans le *Paradis Perdu* — a pu mêler ses splendeurs à la magnificence du texte miltonien, pour diriger l'inspiration de Lamartine au début de la Troisième Époque (III, 9 sqq.).

Quand Chactas retrouve le sol de sa patrie, « tout en pleurs », il « serre dans [ses] bras [sa] terre natale », il y « colle [ses] lèvres comme un amant à celles de l'amante »⁵ ; ainsi *Jocelyn* quittant le pays natal, sanglote, et

Prenant la terre et l'herbe à pleine main

« collant [sa] lèvre au sol », il embrasse cette terre où il a « pris racine » (I, 463-465).

1. *Ibid.*, p. 232.

2. Cette même comparaison figure aussi plusieurs fois dans *les Natchez* (éd. Chinard, pp. 114, 117, 265, 293).

3. Chateaubriand. Examen des *Martyrs*.

4. *Les Natchez*, éd. Chinard, p. 129.

5. *Ibid.*, p. 250 (Le souvenir des *Confessions* de Rousseau est d'ailleurs ici reconnaissable dans les lignes de Chateaubriand).

Dans sa lettre fameuse et pathétique à Céluta, le René des *Natchez* s'écrie : « Je pressais le tronc des chênes ; mes bras avaient besoin de serrer quelque chose. J'ai cru [...] sentir une écorce aride palpiter contre mon cœur » ; ainsi Jocelyn raconte :

J'allais d'un tronc à l'autre et je les embrassais
[.....]
Et je croyais sentir, tant notre âme a de force
Un cœur ami du mien palpiter sous l'écorce. (I, 435-438) ¹

De cette amitié exaltée qui unit Jocelyn à cette Laurence qu'il tient pour un adolescent, les *Natchez* offraient un curieux exemple : c'est le guerrier Outougamiz qui va nommant René : « délicieuse nécessité de mon cœur ! pauvre colombe fugitive », qui l'appelle ailleurs « la vie de [sa] vie », et même : la « chair de sa chair » ².

Faut-il, en outre, à propos de la biche « privée » dont Laurence fait sa compagne et qu'on voit « repliant ses pieds blancs sous son ventre », et s'ins-tallant, « confiante, entre [les] deux genoux » de la jeune fille, évoquer la gazelle de Blanca, dans le *Dernier des Abencérages*, cette tendre gazelle qui « se couchait à terre et appuyait sa tête sur les genoux de sa maîtresse » ? D'ailleurs, qu'est-ce encore que le *Dernier des Abencérages*, sinon, comme *Atala*, comme René, comme les *Martyrs*, et comme *Jocelyn*, l'histoire d'un amour auquel Dieu s'oppose ?

Si, pour finir, nous nous rappelons encore que, dans son *Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand montrait l'« infortuné » cherchant dans la lecture un adoucissement à sa peine, et, « lorsque tout repose », « au murmure des vents et de la pluie qui battent » contre ses fenêtres, jetant en secret sur des feuilles blanches quelques tristes pensées ³, tout comme, dans le silence de son presbytère de Valneige, le malheureux Jocelyn lit parfois des poètes et se surprend même « à chanter avec eux ses tristesses » (VI, 666 et 686), nous pourrions conclure, sans témérité, que l'auteur de *Jocelyn* se révèle assez largement tributaire de Chateaubriand.

*
* *

1. Il faut noter d'ailleurs cette différence que René embrasse les arbres parce qu'il ne peut serrer dans ses bras celle dont l'image le poursuit et ravage son âme, tandis que si Jocelyn, à la Première Époque, entoure de ses bras le tronc des arbres de son jardin, c'est qu'il les aime et se déchire à les quitter. — Mais à la Neuvième Époque, le sentiment de René se retrouve exactement chez Jocelyn disant :

[.....] mon âme qui déborde
De ce besoin d'aimer, sa vie et son tourment,
Au monde végétal s'unit par sentiment
Et si Dieu réduisait les plantes en poussière
J'embrasserais le sol et j'aimerais la pierre (IX, 178-182).

2. Chateaubriand va jusqu'à évoquer, à propos de cette tendresse sans mesure, « celui qui dort dans le sein de Jean » (*Natchez*, p. 301).

Le thème de la nature cruelle, insensible aux dilections des hommes pour les lieux qui leur sont chers est aussi dans les *Natchez* (livre VIII, p. 251).

3. *Essai sur les Révolutions* dans Chateaubriand, O. C., 1836. T. II, pp. 79-80.

A Chateaubriand, Lamartine associait Rousseau, dans ses enthousiasmes de jeunesse. En août 1809, il rêve d'aller passer, avec Virieu, quelques jours solitaires dans la compagnie muette de l'auteur de *René* et de celui des *Confessions*¹ ; déjà, le 28 novembre 1808, dans une lettre à Guichard, il se comparait lui-même à Jean-Jacques, « travaillant en silence et préparant de loin ses succès — *si parva licet componere magnis* », ajoutait-il. Le 2 mai 1810, il annonce au même Guichard qu'il lui écrit « de la Grotte de Rousseau, sur les bords de la Saône » ; et ce lieu, dit-il en vers

Pour l'homme sensible est un temple
Dont le génie est la divinité.

La lecture de la *Nouvelle Héloïse* le jette dans des transports : « Grands dieux ! quel livre ! comme c'est écrit ! ». Ces « pages de feu » lui brûlent le cœur. Ah ! s'écrie-t-il, « écrire comme Rousseau ! [...]. Je chéris le héros mais j'adore l'auteur ! ». Et il déclare tout net à Virieu : « C'est le meilleur livre que nous puissions lire »². Dans l'été de 1811, en partant pour l'Italie, il fait un « pèlerinage aux Charmettes » avec Virieu et l'on voit même Vignet scandalisé quelque peu de ce que Lamartine ait parlé de « vénération » à propos de la maison de Madame de Warens³.

A son retour d'Italie, Lamartine passe par la Suisse, et suit pieusement « les traces [...] de Saint-Preux », visitant « ces lieux classiques pour les amants » : Vevey, Montreux, les rochers de Meillerie⁴. A Nernier, en juin 1815, il occupe son désœuvrement à relire les *Confessions*⁵, et en juillet, il retourne aux Charmettes ; l'année suivante, au mois d'octobre, il y reviendra de nouveau, en compagnie, cette fois, de Julie Charles⁶.

En 1834, dans ses *Destinées de la Poésie*, Lamartine ne craint pas de nommer publiquement Rousseau parmi ceux dont il reconnaît, sur sa formation littéraire, la profonde influence ; on le verra, dans la préface des *Recueils* (1^{er} décembre 1838), célébrer « le grand poète des *Confessions* » ; le 20 septembre 1847, dans l'admirable discours qu'il prononce à la Société d'agriculture de Saône-et-Loire, il a sur Jean-Jacques des mots dont l'accent ne trompe pas : il montre en Rousseau l'homme qui sentait « de plus près qu'un autre le recueillement et les consolations de la solitude », « le plus sensible et le plus éloquent contemplateur de la végétation et de Dieu » ; « combien de fois, dit-il encore, ne suis-je pas allé visiter les Charmettes⁷ ! Combien d'heures, combien de journées entières n'ai-je pas passées sous la petite tonnelle de pampres qu'il affectionnait ! ». En 1856, dans son *Cours Familier de Littérature*, Lamartine se plaira même à se comparer, en passant, à Jean-Jacques et racontera que

1. Cf., lettre à Virieu, 4 août 1809.

2. Lettre à Virieu, septembre 1810. *Correspondance*. T. I, p. 146.

3. Cf. C. Latreille, « La jeunesse de Lamartine », L. C., 10 mai 1922.

4. Lettre à Virieu, 28 avril 1812.

5. Cf. *Mémoires Inédits*, 1881, p. 340.

6. Cette visite de Lamartine et de Julie Charles aux Charmettes aurait eu lieu le 26 octobre 1816. M. G. Roth conteste la réalité de ce nouveau « pèlerinage » (G. Roth, *Lamartine et la Savoie*, p. 134) ; mais, d'après le carnet de voyage de Julie Charles, que M. R. Doumic a publié dans les *Débats* du 6 avril 1907, il semble bien que cette visite eut lieu réellement.

7. Combien ? Trois fois au moins, mais il est fort possible que Lamartine, pendant les nombreux séjours qu'il fit à Aix, soit retourné plusieurs fois encore aux Charmettes.

Béranger l'accompagne parfois dans les rues ou dans les sentiers « comme l'auteur de *Paul et Virginie* accompagnait l'auteur du *Contrat Social* »¹.

Falconnet, en 1840, déclarait que Lamartine avait « souvent [...] puisé à cette source de passions et d'images » qu'est l'œuvre de Jean-Jacques² ; en 1906, M. G. Charlier signalait que l'on n'avait encore, à cette date, « pas assez remarqué combien on retrouve, dans les élans lyriques » de certaines *Méditations*, « des pensées et des sentiments voisins, dans l'expression, de ceux de la Profession de Foi du vicaire Savoyard »³.

Quant à *Jocelyn*, Petit de Julleville a cru pouvoir soutenir qu'« un seul écrivain paraît avoir fourni quelques éléments à [sa] composition [...] ; c'est Jean-Jacques Rousseau »⁴. Le 2 juillet 1836, Louis Belmontet, dans la *Nouvelle Minerve* avait même écrit : « Le poème de *Jocelyn* est une éloquente et riche paraphrase du Vicaire Savoyard ».

Il n'est pas contestable que Rousseau, dans le passage bien connu, auquel nous nous sommes déjà référés⁵, de l'*Émile*, semble avoir dessiné d'avance, et d'une manière assez précise, la figure sacerdotale du curé de Valneige. Mais la Profession de Foi n'est pas le seul texte de l'*Émile* dont il est vraisemblable que Lamartine s'est souvenu en écrivant *Jocelyn*. C'est ainsi qu'au livre V, l'histoire des amours d'Émile et de Sophie offre des traits qui reparaissent dans le poème de Lamartine : dans l'excès d'ardeur de leur jeunesse adolescente, ils s'amuse,nt, comme des enfants, à se provoquer à la course⁶. Ainsi, dit *Jocelyn*, parlant de Laurence et de lui-même,

Nous courions pour courir et pour nous devancer (IV, 138)

De ce duo hymnique qu'élèvent vers Dieu Laurence et *Jocelyn* au sein des splendeurs naturelles qui les environnent dans leur solitude, l'*Émile* contient aussi comme une première esquisse. « Quelquefois, écrit Jean-Jacques à propos d'Émile et de sa compagne, dans leurs promenades, en contemplant les merveilles de la nature, leurs cœurs innocents et purs osent s'élever jusqu'à son auteur : ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui [...] »⁷ — Et l'attitude de Sophie, à l'instant affreux de la sépara-

1. C. F. L. Ent. 10. T. II, p. 311. Le 3 février 1844, Charles Alexandre note : « Lamartine exalte Voltaire et méprise Rousseau [...]. Il a lu cette année à Monceau les dernières pages de l'*Émile* et les a trouvées ridicules. Rousseau, dit-il, est un cuistre » (Ch. Alexandre, *op. cit.*, p. 40). Mais Lamartine avait l'habitude, lorsqu'il célébrait tel penseur ou tel écrivain, de rabaisser en même temps — avec autant de démesure dans la sévérité que dans l'éloge — le penseur ou l'écrivain qu'on rapproche ordinairement de celui qu'il exaltait alors ; il n'en reste pas moins que le système politique et social de Rousseau n'a jamais beaucoup séduit Lamartine. — Les *Recueils* contiennent trois strophes sur Jean-Jacques (« Vers écrits dans la chambre de J.-J. Rousseau à l'Ermitage ») ; la date dont Lamartine les affuble est irrecevable ; le 7 juin 1833 Lamartine était à Constantinople.

2. Falconnet, *op. cit.*, p. 27.

3. G. Charlier, *De Pope à Lamartine*, p. 13.

4. Petit de Julleville, *Histoire de la littérature française*, 1899. T. VII, p. 223. — Sur ces « quelques éléments » venus de Rousseau, dans *Jocelyn*, Petit de Julleville se bornait à indiquer le « catéchisme aux enfants de Valneige » qui « émane », disait-il, de la Profession de Foi du Vicaire Savoyard.

5. Cf. *supra*, p. 255.

6. J.-J. Rousseau, O. C., 1839. T. III, p. 532.

7. *Ibid.*, p. 518.

tion, est celle aussi qu'aura Laurence lorsqu'elle comprendra que Jocelyn l'abandonne : « Morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, elle [Sophie] ne pleure point, ne voit personne, pas même Émile. Il a beau lui prendre les mains, la presser dans ses bras, elle reste immobile, insensible [...] »¹ ; ainsi Laurence, les prunelles fixes, semble « pétrifiée » quand Jocelyn prononce devant elle l'arrêt de leurs destinées (V. 737).

La *Nouvelle Héloïse* est l'histoire d'un amour maîtrisé par la volonté ; c'est à Julie, fidèle à son devoir, en dépit de son cœur, que Jocelyn ressemble ; et Nettement va jusqu'à écrire : « Jocelyn est en quelque sorte la *Nouvelle Héloïse* du sanctuaire »² ; mais quand Jocelyn, seul, jusqu'à sa mort, à Valneige, gémit tout bas :

Oh, que l'année est lente et que le jour s'ennuie ! (IX, 129)

c'est la plainte de Saint-Preux qu'il répète, de Saint-Preux qui se voit séparé à jamais de Julie : « Le temps a repris sa lenteur [...] et l'ennui mesure par longues années le reste infortuné de mes jours » (*Héloïse*, III, VI). — La menace, aussi, que Laurence dresse devant Jocelyn à la Quatrième Époque du Poème, lorsqu'elle risque sa vie en sautant par-dessus un abîme pour avertir Jocelyn qu'elle mourra s'il la quitte, c'est bien la même menace dont Saint-Preux a jeté l'image devant les yeux de Julie d'Étanges lorsqu'à Meillerie il redoute qu'elle s'éloigne de lui pour toujours : « Le rocher est escarpé, l'eau est profonde, et je suis au désespoir » (*Ibid.*, I, XXVI)³.

Quand Jocelyn abandonne sa maison natale, il ne se comporte pas autrement que s'est comporté Jean-Jacques en quittant les Charmettes : « Moi [...] qui doutant de revoir le printemps, croyais dire adieu pour toujours aux Charmettes, je ne les quittai pas sans baiser la terre et les arbres et sans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant » (*Confessions*, VI).

L'« étourdissante extase » qui saisit parfois Rousseau au sein de la nature, et dont il parle dans sa troisième lettre à Malesherbes et dans sa septième Promenade des *Réveries* (« Mon cœur, resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit [...] ; j'aurais voulu m'élancer dans l'infini [...] » — « Je sens des extases, des ravissements inexprimables, à me fondre, pour ainsi dire, dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière »)⁴, la voici reproduite encore dans l'âme de Jocelyn adolescent qui, marchant à travers la campagne, et pour ainsi dire enivré de Dieu, n'est plus « qu'extase et que ravissement », sent « [son] cœur à l'étroit bat[tre] dans [sa] poitrine », et, noyé « de joie et d'amour », voudrait pouvoir « se fondre » davantage encore dans « la nature » (II, 66-67 et 75-76).

Et lorsqu'on voit Jocelyn assis, les jambes pendantes, au bord du torrent,

1. *Ibid.*, p. 550.

2. A. Nettement. *Études critiques sur l'histoire des Girondins*, 1848, p. 47.

3. Lamartine connaissait si bien *La Nouvelle Héloïse* qu'il lui arrive, dans un passage du *Voyage en Orient*, de reproduire presque mot pour mot une phrase de Julie : « Il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas » (*Héloïse*, VI, VIII). « Il n'y a rien de complètement beau que ce qui est idéal » (*Voyage*, 1842. O. C. T. VI, p. 104).

4. Rousseau veut aussi se « jeter tête baissée dans ce vaste océan de la nature » ; rappelons-nous, dans l'*Occident*, de Lamartine le « vaste Océan de l'être ».

perdu dans une rêverie confuse, tandis que le bruit monotone de l'eau lui ôte le sentiment de ses propres pensées et que son âme se laisse, « indolemment bercée », « emporter flots à flots » (III, 217 sq.), il est bien difficile de ne pas supposer que Lamartine se remémore, en ce passage de son poème, la belle et fameuse Cinquième Promenade des *Rêveries*, où Jean-Jacques se montre, sur la grève du lac de Bienne, l'œil arrêté sur l'agitation de l'eau qui fixe ses sens, et chasse de son âme toute pensée distincte, la plongeant dans une « rêverie délicieuse » et sans forme.

Ainsi *Jocelyn*, sans comporter peut-être vis-à-vis de l'œuvre de Rousseau une aussi étroite dépendance que *Raphaël*, ne laisse pas de trahir en plus d'un endroit l'influence de l'*Émile*, de l'*Héloïse*, des *Rêveries* ou des *Confessions* ¹.

*
* *

En 1834, dans ses *Destinées de la Poésie*, Lamartine fait profession d'appartenir à la parenté morale de Madame de Staël ; et il confesse tout haut sa reconnaissance pour celle qui, au moment où il découvrait le monde et la vie, a fait battre son cœur par ses « pages sublimes et palpitantes » ; les *Girondins* contiendront un beau portrait de cette femme qui « écrivait comme Rousseau » ² ; dans la nouvelle préface qu'en 1849 Lamartine ajoute à ses *Recueils*, il déclare : « *Corinne* avait été mon premier roman ; c'est le roman des poètes » ; De fait, le 1^{er} juin 1809, il avait dit à Guichard de Bienassis son enthousiasme à la lecture qu'il venait de faire de ce roman ; il l'avait dévoré « en deux jours, [se] croyant transporté dans un autre monde idéal, naturel, poétique » ; le 10 juin, il avait écrit à Virieu, « je n'ai pas voulu lire de roman après *Corinne*, de peur de me gâter la bouche ». Évoquant, en 1863, son âme de 1820, il affirme : « J'étais alors, et je suis resté depuis, un admirateur passionné de Madame de Staël » ³. Et tout à la fin de sa vie il consacrera encore à la châtelaine de Coppet trois Entretiens de son *Cours Familier de Littérature* ⁴ pour redire une dernière fois que, de cette femme, selon lui, date la résurrection en France d'une littérature spontanée, directe, humaine et vraie, qui n'est « qu'un cœur s'ouvrant et se répandant » ⁵.

1. Le sixième vers du Prologue de *Jocelyn* :

Fatigué de gravir ces monts croissant sans cesse

reprend une notation inscrite au Livre IV de l'*Émile*, à propos de « ces voyageurs inexpérimentés qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne ; et quand ils sont au sommet trouvent avec découragement de plus hautes montagnes devant eux » (J.-J. Rousseau, O. C. 1839. T. III, p. 279).

2. *Histoire des Girondins* (Livre V), 1847. T. I, p. 340.

3. *Mémoires Politiques*, dans O. C., 1863. T. XXXVII, p. 94.

4. Entretiens d'août, septembre, octobre 1868.

5. Dans le Discours à l'Académie, dans la *Politique Rationnelle*, dans les *Destinées de la Poésie* on pourrait bien facilement reconnaître plus d'une idée qui émane directement de Madame de Staël ; Lamartine ne reprend-il pas, par exemple, une des affirmations essentielles de *La Littérature* quand il déclare, le 1^{er} avril 1830 que jusqu'à 1800 « nos cœurs étaient chrétiens et nos lèvres étaient païennes » ; et lorsqu'il cite là un vers de Pétrarque pour illustrer sa pensée sur ce que doit être la vraie poésie, c'est la citation même que *Corinne* avait faite pour définir son propre idéal d'expression poétique (*Corinne*, II, II). « C'est une science à créer que la politique » avait dit Madame de Staël, « établissons donc en premier lieu la morale comme point fixe » (*De la Littérature*, II, VI) ; la *Politique Rationnelle* enseignera de même que « la politique n'est que la morale appliquée à la vie civile » (O. C., 1863. T. XXXVII, p. 387). Etc...

Trouverons-nous donc dans *Jocelyn* des souvenirs précis de *Corinne* ou de *Delphine* ? L'abbé Sanvert, en 1880, prétend que le Prologue du poème contient « des emprunts » faits à *Corinne*¹. J'avoue ne pas les apercevoir bien nettement. Mais quand on voit *Jocelyn* caché dans la nuit sous les fenêtres brillamment éclairées de Laurence, sans doute un souvenir d'expérience personnelle est là, je crois présent dans le poème, mais on peut songer aussi à *Corinne*, dissimulée de même dans l'ombre au pied de cette maison où Oswald assiste au bal qu'on donne chez Lucile ; et, comme fera Laurence, Oswald apparaît au balcon et soupire sans deviner la présence souffrante de l'être qui l'adore et qui le guette (*Corinne*, XVII, IX).

La destinée de Laurence après qu'elle a quitté le Val des Aigles, il semble que, dans *Delphine*, Madame de Staël l'ait exactement prédite : « Le sort d'une femme est fini quand elle n'a pas épousé celui qu'elle aime [...]. Quand le lot est tiré et qu'on a perdu, tout est dit : on essaye de vains efforts, souvent même on dégrade son caractère en se flattant de réparer un irréparable malheur » (*Delphine*, II, II) ; et Serbellane qui voit « au clair de lune », les « ombres légères » de *Delphine* et de Léonce s'élever au-dessus de leurs tombes, préfigure le pâtre de la montagne des Aigles et la vision qu'il a de Laurence et de *Jocelyn*, corps glorieux, apparaissant dans l'air au-dessus de leurs tombeaux.

Mais ce n'est point par ces menus détails que le poème de Lamartine s'apparente véritablement aux œuvres de Madame de Staël ; c'est d'une autre façon, plus haute, c'est par des traits plus généraux et essentiels que l'influence staëlienne s'avère dans *Jocelyn* : l'intention morale des romans de Madame de Staël est celle, exactement, qu'on découvre dans *Jocelyn* comme, ensuite, dans *Geneviève* et dans le *Tailleur de Pierres de Saint-Point*. « Les œuvres de Lamartine, dit Sugier, pourraient porter en épigraphe ce conseil de l'auteur de *Corinne* : Cherchez la divinité dans la nature et l'infini dans l'amour »². *Jocelyn* est le poème de la douleur, — de la douleur acceptée ; et c'est la douleur, dit Madame de Staël « qui contient tout le secret de l'univers » (*Delphine*, II, V). *Jocelyn* est le poème du sacrifice, et Madame de Staël, — c'est Lamartine qui l'a écrit lui-même, en 1868 — a compris et chanté la première « la beauté suprême du sacrifice, cette foi en action dans l'immortalité »³.

*
* *

Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Rousseau, Madame de Staël sont très certainement les écrivains auxquels *Jocelyn* doit le plus ; ils sont loin d'être les seuls dont le souvenir se marque, en traits distincts, dans le poème de Lamartine.

C'est ainsi que *Le lépreux de la cité d'Aoste* paraît bien avoir pu exercer quelque influence sur *Jocelyn*. Ce livre, Lamartine l'a beaucoup aimé. Peut-être, grâce à Vignet, neveu de Xavier de Maistre, avait-il pu lire ce très pur récit avant même qu'il fût publié ; on peut douter que la lecture du *Lépreux* ait été faite, à voix haute, par Louis de Vignet, à Virieu et à Lamartine sur les flancs romantiques du Mont Colombier ; il n'est pas impossible, néanmoins que Vignet ait communiqué à Lamartine le précieux manuscrit de son oncle. Quoi

1. Abbé Sanvert, *op. cit.*, p. 167.

2. Sugier, *op. cit.*, p. 75.

3. C. F. L. Ent. 154. T. XXV, p. 244.

qu'il en soit, à soixante-quinze ans, Lamartine se rappellera encore, avec une sorte de frémissement, l'émotion qui lui vint de ce petit livre, si simple et si noble. « L'homme qui a écrit cela, dit-il, n'est ni un écrivain ni un poète ; c'est un traducteur de Dieu [...]. Il n'y a qu'à tomber à genoux devant cet interprète de la douleur suprême ». Lamartine trouve au style de Xavier de Maistre une sorte de parenté mystérieuse avec le style de l'*Imitation de Jésus-Christ* ; pour lui, ces pages « incomparables » sont comme « l'Évangile de la douleur », et il a, pour en peindre l'effet sur les cœurs, une belle et heureuse image : tandis que les cris de Job ou ceux de Chateaubriand « tombent avec bruit sur l'âme », la faible plainte murmurée du *Lépreux*, y pénètre « comme une pluie insensible »¹.

Il y a bien quelque chose du *Lépreux* dans Jocelyn à Valneige : tous deux sont des solitaires, des reclus ; et tous deux sont pour ainsi dire coupés du monde, l'un par le mal qui consume sa chair, l'autre par la loi de sa condition sacrée ; tous deux cultivent « un petit parterre » ; on les voit l'un et l'autre, l'arrosoir à la main, parcourir leurs carrés de légumes ; comme Jocelyn, le *Lépreux* voit dans l'*Imitation* le livre le mieux fait pour son cœur souffrant ; tous deux ont un chien qu'ils chérissent comme la seule présence de tendresse encore accordée à leur délaissement, et tous deux aperçoivent devant eux « le grand spectacle » des montagnes et des « glaces éternelles ».

Le *Lépreux* a vu un jour « deux jeunes époux qui venaient de s'unir » ; une « délicieuse tranquillité » reposait sur leurs visages. « Jamais, dit-il, l'image du bonheur ne s'était présentée à moi avec tant de force » ; et quand le jeune homme et la jeune femme s'embrassent, le lépreux sent son cœur se fendre ; ainsi Jocelyn contempera la félicité des fiancés montagnards, et il se retrouvera ensuite

Plus dévoré du feu de [son] inquiétude,
Plus seul dans [sa] pensée et dans [sa] solitude. (III, 205-206)²

Il faut au *Lépreux* un lent et terrible apprentissage du renoncement ; le *Lépreux* montre à Jocelyn la route de l'acceptation ; mais comme on voit Jocelyn se débattre et trembler, ainsi le *Lépreux* a gémé : « Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli ; ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination »³.

* * *

Envers Nodier, aussi, l'auteur de *Jocelyn* pourrait bien avoir quelques dettes. Lamartine connaissait Nodier et l'aimait tendrement ;⁴ il lui avait dédié, en décembre 1823, des vers qui témoignent d'une amitié déjà ancienne⁵.

1. C. F. L. Ent. 126. T. XX (août 1865).

2. Lamartine avait pu lire encore quelque chose de très semblable dans *Joseph Delorme*. Delorme a vu deux amants « qui sortaient [...] pour jouir de la campagne et qui, tout en regardant le ciel, se souriaient l'un à l'autre avec bonheur [...]. Il n'avait personne, lui, à qui il pût dire que le printemps était beau et que la promenade en avril était délicieuse » (Cf. *Sainte-Beuve. Poésies complètes*, 1863, p. 11).

3. X. de Maistre. *Le lépreux de la cité d'Aostre*, 1864, p. XII. — et cf. *Jocelyn*, VI, 633 sqq.

4. Dans le C. F. L. (T. III, p. 439) Lamartine dit de Nodier qu'il l'a « beaucoup connu et beaucoup aimé ».

5. Gustave Lanson n'a pas signalé, dans l'*Isolement*, des réminiscences de Nodier qui cepen-

Entre *Jocelyn* et certaines pages de Nodier, des ressemblances s'affirment qui prennent parfois l'allure, chez Lamartine, de véritables réminiscences. Dans les *Proscrits*, Nodier met en scène un jeune homme chassé par la tourmente révolutionnaire, et qui cherche un asile dans la montagne ; le héros connaît la félicité de se trouver seul parmi la paix surnaturelle des hauteurs, « tandis que [ses] semblables se déchirent »... « Le ciel était pur ; la lumière du soleil tremblait dans le feuillage et étincelait sur la neige des hautes montagnes ; on n'entendait d'autre bruit que le frémissement de la bruyère » ; n'est-ce point l'aventure même de *Jocelyn* ¹ ? Tout le récit de Nodier est l'histoire d'un amour entre proscrits dans les solitudes des hauts-lieux. Laurence et *Jocelyn*, proscrits qui se rencontrent et qui s'aiment sur la montagne...

Dans *Thérèse Aubert*, le départ déchirant d'Adolphe lorsqu'il lui faut quitter Sancy et que, du haut de la « montagne de la croix » il jette un dernier regard sur la maison chérie qu'il abandonne, n'est-ce pas la scène même que l'on retrouve dans *Jocelyn* quand le jeune homme, laissant derrière lui le foyer bien-aimé, s'arrête au sommet de la « sombre montagne » et s'assied, au pied de la « croix de granit » qui s'y dresse, pour contempler passionnément, une dernière fois, le jardin, la maison et le toit d'où monte la fumée ?

Corinne, on l'a vu, offrait au poète de *Jocelyn* cette scène nocturne du balcon que Lamartine semble reproduire, en intervertissant les rôles des personnages, à la Huitième Époque de son poème ; mais il y a aussi dans Nodier deux scènes bien voisines de celle-là : dans *Les Tristes*, le récit intitulé « La Vision » amène un infortuné sous les fenêtres de l'amante dont il est cruellement séparé ; et il regarde amèrement passer derrière les vitres « tour à tour des ombres et des flambeaux » ² ; dans *Le Peintre de Salzbourg*, le héros vient aussi, dans la nuit, guetter les fenêtres d'Eulalie, qui, l'ayant cru mort, s'est mariée : « Eulalie est venue et s'est arrêtée dans une contemplation silencieuse. Elle souffrait, car elle a regardé le ciel. Sa poitrine paraissait gonflée ; ses cheveux étaient épars ; elle a porté la main sur son front [...]. Ensuite elle s'est retirée sans m'avoir aperçu [...]. J'ai voulu parler, mais je n'ai point trouvé de voix » ³.

Le récit de l'agonie de Laurence, à la Neuvième Époque du poème, ne doit-il rien au récit de la mort de Spronck dans *Le Peintre de Salzbourg* ?

Une lampe éclairait seule la chambre obscure (IX, 1025)

écrit Lamartine ; et Nodier avait dit : « Une lampe [...] jetait seule quelque lumière sur cette scène de douleur » ; et comme le beau passage de *Jocelyn*

dant paraissent certaines. Rappelons-nous, dans le *Peintre de Salzbourg*, cette phrase : « Souvent [...] au soleil couchant, je m'assieds sur la pente d'un coteau, sous quelque vieux chêne » (Cf. l'*Isolement*, vers 1 et 2) ; dans *Thérèse Aubert*, Adolphe parle : « Le monde [...] était devenu un désert sans borne, dans lequel [...] je n'apercevais de toutes parts que la solitude et le néant » (Cf. l'*Isolement*, strophes V et VI). — Nodier, *Romans*, 1862, pp. 53 et 260.

1. Ch. Nodier, *Les Proscrits*. An X, pp. 14 et 16., Cf. *Jocelyn*, II, 514 sqq. et IV, 12-15.

2. Ch. Nodier, *Nouvelles*, 1875, p. 165.

3. Ch. Nodier, *Romans*, 1862, p. 23. — Dans le *Doyen de Killerine* que Lamartine a lu (cf. sa lettre à Guichard du 28 novembre 1808), on voit de même Patrice sous les fenêtres de son amante qui parfois apparaît sans se douter qu'elle est épiée. — Dans *Volupté*, Sainte-Beuve amène aussi son Amaury « dans une rue peu fréquentée » sous la fenêtre « au petit balcon » de M^{me} R***, et Musset, dans sa *Lettre à Lamartine* (R. D. M., 1^{er} mars 1836), représente aussi un amant dans la rue noire, sous les fenêtres de sa maîtresse.

s'achève sur l'apparition des « femmes du hameau » qui viennent ensevelir Laurence, Nodier terminait son récit par l'entrée des « hommes qui venaient chercher cette dépouille pour le tombeau »¹.

Enfin, les raisons que donne Jocelyn à sa mère pour lui expliquer la résolution qu'il a prise d'entrer dans les ordres sacrés sont comme un long et admirable commentaire de cette justification des cloîtres tentée jadis par Nodier, lorsqu'il montrait dans ces maisons saintes le refuge nécessaire aux effrois « d'une âme timide qui manque de confiance dans ses propres forces » comme aux expansions « d'une âme ardente qui a besoin de s'isoler avec son créateur »².

* * *

A Sainte-Beuve romancier et poète, *Jocelyn* doit-il quelques traits ?

L'*Écho Français* du 20 mars 1836 rapproche le dénouement de *Jocelyn* de celui de *Volupté* ; le même jour, Gustave Planche, dans la *Chronique de Paris*, précise que, selon lui, il y a là « rivalité involontaire » entre Sainte-Beuve et Lamartine, et que le second ne doit rien au premier. Sainte-Beuve néanmoins, qui sut que Lamartine ne goûtait point son roman, déclarera plus tard que si *Volupté* « ne plut pas » au grand poète, c'est que « peut-être (faut-il le dire ?) [il] ne s'était point vu avec plaisir devancé dans l'idée de la confession suprême reproduite par lui, deux ans après, dans son poème de *Jocelyn* »³.

Il convient de noter d'abord que la scène décrite par Sainte-Beuve diffère assez sérieusement de celle de *Jocelyn* en ceci qu'Amaury sait qui il va confesser, que Madame de Couaën sait à qui elle va se confesser, tandis que l'ultime rencontre de Jocelyn et de Laurence est, chez Lamartine, une surprise pathétique pour le prêtre comme pour l'agonisante ; mais surtout, nous avons pu voir, par l'examen des manuscrits de *Jocelyn*, et par une indication très précise de Falconnet, que Lamartine avait rédigé la scène de la confession et de la mort de Laurence en Orient c'est-à-dire au plus tard en juin 1833 et avant qu'ait paru l'ouvrage de Sainte-Beuve. Au vrai, la source commune de *Volupté* et de *Jocelyn*, sur ce point, paraît bien être le *Césaire* d'Alexandre Guiraud.

C'est en 1835 seulement que Lamartine décrit les funérailles de Laurence ; et il a pu se souvenir de l'enterrement de Madame de Couaën, avec son pauvre cortège de paysans et de femmes venus des plus proches hameaux ; Amaury, comme Jocelyn, a contemplé avec horreur le Paris du Consulat, avec l'« opulence de son désordre, la frénésie de ses plaisirs »⁴ ; comme le Lépreux, et comme Jocelyn aussi, Amaury découvre dans *l'Imitation* le livre merveilleux et consolateur, plein d'enseignements faits pour lui tout exprès⁵ ; deux vers de Sainte-Beuve sur les danseuses du bal⁶ peuvent avoir traversé la mémoire de Lamartine, lorsqu'il montrait, au début de son poème, les jeunes filles dont la valse dénoue les cheveux ; la pièce de *Joseph Delorme* « La veillée », — image d'une veillée funèbre, — contient quelques beaux vers sur le mort étendu, et la croix, et le buis,

1. Ch. Nodier, *Romans*, pp. 63-64.

2. *Ibid.*, p. 77. — Cf. *Jocelyn*, I, 217-222 et 248-264.

3. Cité par P. Poux dans son édition de *Volupté*, 1927. T. II, p. 304.

4. Sainte-Beuve ajoutait aussi : « La chute du vieux siècle en se joignant à l'adolescente vigueur du nôtre formait un confluent rapide, tumultueux, de limon agité et d'écume bouillonnante » (Cf. *Volupté*, 1927. T. I, p. 122).

5. *Ibid.* T. II, p. 22.

6. Cf. *supra*, p. 435.

que l'on peut rapprocher du Prologue de *Jocelyn* où le curé de Valneige nous apparaît endormi dans l'éternité ; mais tout cela reste incertain, et, en tous cas, très minime.

* * *

Nous avons déjà eu l'occasion de noter que l'apparition surnaturelle de Laurence et de *Jocelyn*, dans l'Épilogue primitif du poème, répond à une idée, d'origine ossianique sans doute, dont Chateaubriand et Madame de Staël avaient déjà tiré parti ¹. Mais cette « vision » est amenée, dans *Jocelyn*, d'une manière qui rappelle si directement celle dont Delphine Gay, dans une de ses compositions poétiques, s'était précédemment servie, qu'on ne saurait guère, je pense, risquer d'être imprudent en parlant ici d'un authentique emprunt. Le petit poème de Delphine Gay auquel nous faisons allusion s'intitulait d'ailleurs *La Vision* ; et c'était son Chant du Sacre, l'offrande poétique qu'elle destinait à Charles X pour la cérémonie de Reims ². On sait assez l'amitié étroite — passionnée, provocante même, d'un côté (celui de Delphine), affectueuse, mais pleine de coquetterie en même temps que de prudences, de l'autre — qui unissait Lamartine à Delphine Gay ; cette amitié, le mariage même de Delphine, en 1831, ne la relâcha point ³.

Lamartine lut donc assurément *La Vision* ; et il y remarqua des vers qu'il tint, du reste, si sincèrement pour beaux qu'il les citera tout au long, trente ans plus tard, dans son *Cours Familier de Littérature* ⁴. Delphine se représente elle-même errant un soir, rêveuse, dans la campagne, au bord d'un lac :

J'attachais mes regards sur le cristal des eaux.
Mais soudain — quel prestige a troublé mes esprits ?
Le lac s'est éclairé d'une flamme inconnue ;
Tremblante je m'approche, et mes regards surpris,
Dans l'eau qui la reflète ont vu s'ouvrir la nue.
Sur un nuage d'or une femme apparaît,
[etc...]

Cette femme est Jeanne d'Arc, qui, du ciel, s'adresse à Delphine. Mais peu nous importe la suite. Rouvrons à présent la « Vision » dont Lamartine avait fait d'abord l'Épilogue de son poème ; le pâtre parle et raconte : « un jour »,

[...] au bord du lac, pensif, j'étais assis.
L'eau profonde y dormait [.....]
Et je laissais mes yeux qui regardaient sans voir

1. De même encore, à la fin de *Lélia*, Trenmor voit courir d'étranges globes d'un feu pâle sur le lac qui sépare les tombes de Sténio et de Lélia. Ces météores, « venus des deux rives opposées du lac se joignirent [...] et restèrent ensemble toute la nuit [...] tremblant dans la brume comme deux lampes près de finir » (*Lélia*, 1833. T. II, p. 381). — La Mennais, dans ses *Paroles d'un croyant*, fait intervenir également, à la fin du chapitre XXV (l'histoire des deux femmes à la résignation sublime), un élément de surnaturel : « à quelque temps de là une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnait ».

2. *La Vision* par Delphine Gay. A Paris, Urbain Canel, mai 1825.

3. Cf. Imbert de Saint-Amant, *Madame de Girardin*, 1888 ; et Léon Séché, *Delphine Gay*, 1910.

4. C. F. L. Ent. 2. T. I, pp. 135-136.

Avec distraction flotter sur ce miroir.

[.]

Soudain l'onde immobile où mon regard se plonge

S'illumine ; et je vois, comme l'on voit en songe,

Deux figures sortir du ciel resplendissant. (Ép. 64 sqq.)

La ressemblance, on l'avouera, est singulière et l'imitation difficile à contester.

Ce larcin, dont Delphine Gay est la victime, s'accompagnerait-il d'une réminiscence, moins directe, d'*Ahasvérus* ? Le « Chœur des Cèdres », dans la *Chute d'un Ange* est, pour le moins, un hommage rendu à Quinet pour son audacieuse invention épico-lyrique du « Chœur des Alpes », dans *Ahasvérus*. L'étonnante fusion céleste des amants à laquelle assiste le pâtre effaré dans *Jocelyn*, lorsque ses « yeux foudroyés » lui montrent Laurence et Jocelyn « vêtus d'air et de jour au lieu de vêtements » et qui se confondent jusqu'à ne plus former « qu'un seul être »

Où l'un ne pouvait plus de l'autre se connaître,

Quinet n'en a-t-il pas expressément suggéré l'idée dans ces lignes qu'on peut lire à la fin d'*Ahasvérus* ? « Deux âmes amoureuses, qui ont longtemps pleuré et dont un poète m'a parlé, vivent ici dans un même sein, dans un même cœur et, ne font plus qu'un ange [...]. Tous deux ils se voient rassemblés en un seul être, sous une même aile transparente. Dans une seule poitrine tressaillent deux bonheurs, deux souvenirs, deux mondes. Moitié homme, moitié femme, pour deux vies ils n'ont qu'un souffle et [...] ils n'ont qu'une bouche pour dire : Est-ce ta voix ? est-ce la mienne ? Je n'en sais rien »¹.

Si Lamartine a glissé, dans la Neuvième Époque de son poème, des paraboles, est-ce, ainsi que l'insinue Sainte-Beuve², à l'exemple des *Paroles d'un croyant* ? ou à l'exemple encore de ces *Paraboles* du Dr F. A. Krummacker, traduites de l'allemand par Bautain en 1821 et rééditées en 1834 ?

Lamartine trouvait en effet dans l'ouvrage de La Mennais « des beautés incomparables de style »³ et il n'est pas défendu de penser que les paraboles des chapitres VII, XVII, XXV l'avaient particulièrement frappé. Par ailleurs, la « préface du traducteur » qui sert d'introduction au livre de Krummacker semble bien définir d'avance la conception que se fait le curé de Valneige de la méthode la meilleure pour enseigner les grandes vérités morales à ses humbles paroissiens. « Ces paraboles, écrit Bautain, sont une preuve de plus que ce n'est point par la contention de l'esprit qu'on s'élève aux plus hautes vérités et que la lumière qui arrive par le cœur est bien autrement pure et féconde que celle qui est transmise à l'entendement »⁴.

1. Quinet, *Ahasvérus*, 1834, p. 528. Hugo avait écrit aussi dans *Notre-Dame de Paris* (II VII) « Un homme et une femme qui se fondent en un ange, c'est le ciel ».

2. « On peut rapprocher moralement et littérairement ce genre familier au curé de Valneige de quelques belles paraboles des *Paroles d'un croyant* et de celles de Krummacker, pasteur à Brême » (Sainte-Beuve, article sur *Jocelyn*, R. D. M., 1^{er} mars 1836). On pourrait également penser aux *Apologues* publiés par Orsel en juillet 1834.

3. Lettre à Virieu du 9 mai 1834.

4. Dans son C. F. L. (Ent. 81. T. XIV, p. 221) Lamartine dira des paraboles qu'elles sont « l'épopée de la vérité pour les simples ».

Mais, d'une part, la parabole est un procédé littéraire dont Lamartine pouvait très bien avoir remarqué l'heureux effet de naïveté primitive et de grandeur bien avant que La Mennais l'ait employé pour son compte. *René*, nous l'avons dit, s'achève sur la parabole du Meschacébé et la dixième pièce des *Feuilles d'automne* commence ainsi :

Un jour au mont Atlas les collines jalouses
Dirent : [etc...] ¹

D'autre part, il convient peut-être de songer aux contes moraux, aux apologues édifiants que Lamartine a pu entendre, personnellement, dans son voyage en Asie Mineure ; le *Voyage en Orient* rapporte une de ces fables : « Deux frères possédaient la partie de terrain [etc...] ² » et Lamartine ajoute : « J'ai entendu chez les Arabes des centaines de légendes de cette nature ».

N'y a-t-il pas, dans ce début de la Deuxième Époque que Lamartine rédige en janvier ou février 1832, un souvenir donné au roman de Hugo, *Notre-Dame de Paris*, que Lamartine avait lu quelques mois plus tôt ? Lorsque Jocelyn se représente en prière dans le « temple sombre » aux « larges murs pétris de siècles et de foi », « où tout est profondeur, mystère, éternité », et que l'humble chapelle du séminaire se trouve soudain, on ne sait comment, transfigurée en une « immense cathédrale » qui, « du faite au sol »

Avec ses murs, ses tours, sa cave sépulcrale

tremble tout entière sous le branle des cloches, comme un « être animé » que l'on sent « tressaillir et répondre » à la grande voix qui sort du bronze (II, 90sq.), ne serait-ce pas que les pages étonnantes de Hugo sur la « grande volée » des cloches de Notre-Dame ³ vivent encore avec force dans la mémoire de Lamartine et dirigent quelque peu sa plume ? Rappelons-nous aussi les derniers mots de Quasimodo « Oh ! tout ce que j'ai aimé ! » qui semblent repris dans ce vers de la Neuvième Époque :

Tout ce qu'aima mon œil a déserté la terre ! (IX, 1333)

M. Cl. Grillet ⁴ veut voir un souvenir de la célèbre pièce de Hugo : « Lorsque l'enfant paraît » dans les vers de la Troisième Époque où Jocelyn décrit Laurence et son rayonnement. J'avoue que les rapprochements établis par M. Grillet n'entraînent pas ma conviction ; il est vrai qu'en se reportant au manuscrit de *Jocelyn* on découvre un fragment de vers, supprimé ensuite par Lamartine et qui laisserait, cette fois, assez bien croire à une réminiscence : « *Quand Laurence apparaît, tout luit* » ⁵...

1. Saint-Lambert avait publié des *Fables orientales* d'après Saadi. L'une d'elles s'intitule « Les deux frères » ; — et c'est le titre que pourrait porter la deuxième des paraboles de *Jocelyn*. Ces fables, l'abbé Gaudin, en 1789, les avait reprises à son tour dans sa traduction du *Jardin des Roses*.

2. *Voyage en Orient* dans O. C., 1842. T. VI, p. 461. — Cf. *Jocelyn* (IX, 641) « Deux frères [...] se disputaient un champ » [etc...].

3. V. Hugo. *Notre-Dame de Paris*, IV, III.

4. Cl. Grillet « Une source de *Jocelyn* ». M. F., 1^{er} janvier 1935.

5. B. N. Lamartine, 14, p. 36.

Visitant, à l'automne 1833 le château de Saint-Point, M. de Chambore ¹ n'apercevait, parmi les livres de Lamartine, dans son cabinet de travail, que « peu de poésie, simplement les *Feuilles d'Automne* ». La trentième pièce de ce recueil parle de l'éternel travail qui s'accomplit en secret dans le sein de la terre :

Son flanc universel incessamment tressaille.

Jocelyn chante à son tour l'esprit de Dieu qui « travaille incessamment » dans l'univers et dans l'humanité (II, 281) ; la pièce XXXV des *Feuilles d'Automne* évoquait Paris et sa « vaste voix »

Avec mille bruits sourds d'océan et de fouie

De même, on entend dans *Jocelyn* la « grande voix » de la ville, « semblable à l'océan » (VIII, 21 et 23).

On peut remarquer également que les vers où Lamartine rappelle le sacrifice de la fille de Jephté offrent une ressemblance singulière avec un passage de la belle pièce biblique de Vigny : quatre vers détachés de *Jocelyn*, rapprochés de quatre autres, détachés de *La Fille de Jephté*, révèlent même que trois rimes sur quatre sont identiques dans Lamartine et dans Vigny. « Permettez seulement », écrit Vigny,

Qu'emmenant avec moi les vierges mes compagnes
J'aille deux mois entiers sur le haut des montagnes
Pour la dernière fois errante en liberté
Pleurer sur ma jeunesse et ma virginité.

Et voici *Jocelyn* :

Elle a pleuré sept jours, comme, sur les montagnes
La fille de Jephté que suivaient ses compagnes
Demanda quelques nuits au Seigneur irrité
Pour pleurer ses printemps et sa virginité. (I, 289-292)

Est-ce de Vigny encore (*Le Bal*) ² ou n'est-ce pas plutôt de Casimir Delavigne que Lamartine se souvient, à la Première Époque de son poème, lorsqu'il montre Jocelyn, la tête sonore encore des échos du bal, incapable de prier, incapable de dormir :

Je ferme en vain les yeux ; je vois toujours la fête
[.....]
Du bal, hélas fini, fantômes gracieux,
Mille ombres de beautés dansent devant mes yeux (I, 101 sqq.)

C'est ainsi tout à fait que dans l'*École des vieillards* (on sait que c'est pour

1. J. S. L., 7 décembre 1836.

2. Vigny, a montré les jeunes filles, après le bal, émues, agitées, incapables de lire :

Loin du papier noirci votre esprit égaré
Partant seul et léger vers le bal adoré
Laissera de vos yeux l'indécise prune
Recommencer vingt fois une page éternelle. (*Le Bal*)

remercier Delavigne de lui avoir envoyé cette comédie que Lamartine lui dédia en 1824 une Épître) Delavigne représente Hortense qui, sortant du bal, essaye en vain d'attacher son esprit à un livre :

N'y pensons plus, lisons... Mon œil court sur la page
 Sans fixer mon esprit que trouble une autre image.
 De tout ce que j'ai vu le tableau me poursuit :
 De l'orchestre, en lisant, j'entends encor le bruit ¹

Un vague reflet de la manière balzacienne apparaît peut-être, à la Huitième Époque de *Jocelyn*, dans l'évocation de la foule, plus mondaine que pieuse, et plus bavarde que recueillie, qui s'entasse dans cette église parisienne où Jocelyn va soudain se retrouver en face de Laurence. Les propos souriants, ironiques, perfides qu'on échange au passage de cette femme à la mode et que Lamartine, de façon si curieuse, et inattendue, glisse dans les pages de son poème, n'est-ce pas à Balzac que le poète de *Jocelyn* doit l'idée d'en avoir tiré pour son récit un bel effet de réalité et de vie ?

Et le Bénassis du *Médecin de campagne*, avec son renoncement muet, et sa charité ardente, n'annonce-t-il pas quelque peu la résignation et l'« immense amitié » du curé de Valneige ? Bénassis a vécu, lui aussi, un drame d'amour ; il a même songé à entrer en religion, mais il lui a semblé reconnaître « au fond du cloître une sorte d'égoïsme sublime » ; comme la charité de Jocelyn s'aime à la flamme d'un cœur en secret sacrifié, de même Bénassis, un jour, a pu dire : « Mon suicide moral est la vie de ce canton » ; et Bénassis est mort, comme mourra Jocelyn victime de son dévouement sans limite aux souffrances des autres.

*
 * *

N'abusons pas de ces rapprochements de textes ou d'inspiration. Le jeu est facile ; il peut très vite tourner à la vaine fantaisie ².

Mais il est deux grandes « sources » dont nous n'avons rien dit encore et dont l'une au moins est d'une importance capitale ; — le terme de « source » est ici, d'ailleurs, un peu impropre ; il s'agirait plutôt d'atmosphère morale, ou de ton, ou de couleur d'ensemble ; c'est des poèmes indiens que nous voulons parler, et, bien plus encore, de la Bible.

Est-il vraiment exact que la philosophie indienne ait en quelque manière pénétré dans *Jocelyn* ? On cite souvent cette lettre que Lamartine écrivait à Virieu le 19 octobre 1834 et où il lui disait : « Je ne doute guère que [...] tu ne sois content des huit mille vers que je t'enverrai dans un an. J'en ferai ensuite soixante mille autres, si Dieu me laisse vie, et nous aurons aussi nos poèmes indiens, infinis comme la nature ».

1. Delavigne. *École des vieillards*. Acte IV, scène II.

2. On ne peut néanmoins se dispenser de noter ces échos très nets, l'un venant de Corneille (*Horace*, V, 502) :

Retirez-vous de moi, je ne vous connais plus (V, 436)

l'autre, assez cocasse, venant de La Fontaine :

Les maisons au hasard sous les arbres perchées (VI, 381)

Ces « poèmes indiens », Lamartine les connaît par ouï-dire, mais il en a aussi, vraisemblablement, des fragments : les épisodes de Nala et Damayanti et du « brahmane infortuné » que d'Eckstein avait publiés dans *Le Catholique* en 1827 et 1828, et sans doute encore *La Reconnaissance de Sakountala* dont Chézy, en 1830, avait donné une traduction ¹.

Le nom de Lakmi qu'utilise Lamartine pour un des personnages de sa *Chute d'un Ange* vient directement de l'Inde ², et la fuite de Daïdha et de Cédar dans la forêt paraît inspirée d'un passage de « *Nala et Damayanti* » que d'ailleurs Lamartine citera en 1856 dans son *Cours Familier de Littérature* ³.

Mais dans le récit de *Jocelyn* on n'aperçoit guère ce qui pourrait dériver de textes indiens que Lamartine eut l'occasion de lire. Il est tentant, sans doute, de croire que la tendresse du curé de Valneige pour son chien qu'il souhaite de voir auprès de lui jusque dans le ciel, porte la ressemblance de cette amitié tendre et pitoyable que le brahmane infortuné du *Mahabharata* porte à son humble compagnon, au point que son seul désir est de ne point se voir, dans l'autre monde, séparé de lui ⁴. Mais Pope avait déjà conté cette touchante histoire du « *poor Indian* » et Delille, par sa traduction en vers de l'*Essay on Man*, avait rendu célèbre en France le vœu de ce brahmane dont le cœur n'a qu'un souci, c'est que « dans ce beau ciel »

Son chien, ami fidèle, ait place auprès de lui. ⁵

Je sais bien que, dans son *Voyage en Orient*, Lamartine déclare, — de confiance, sans doute — : « La clef de tout est aux Indes » ⁶. Irons-nous, pour autant, assigner une origine indienne à cette idée, présente dans *Jocelyn*, que l'âme est partout répandue et que chaque herbe même enferme une étincelle

D'âme distincte au sein de l'âme universelle. ⁷ (Ep. 1836, v. 38)

1. D'Eckstein, dans *Le Catholique* (T. III, p. 316) avait expressément recommandé à Lamartine d'élargir l'horizon de sa pensée et l'ampleur de son talent en étudiant « les plus anciens monuments de la littérature orientale ». Il semble que Lamartine ait connu personnellement d'Eckstein d'assez bonne heure ; dans une lettre qu'il écrit à Marcellus, au début de l'année 1828, Lamartine charge son ami d'un message pour d'Eckstein (Cf. *Correspondance*. T. III, p. 72).

2. Une note de l'ouvrage de Chézy (1830, p. 81) indiquait que « Lakchmi » était le nom de la Vénus indienne.

3. C. F. L. Ent. 4. T. I, pp. 300 sqq.

4. Dans son C. F. L. Lamartine a reproduit également ce fragment du poème indien (C. F. L. Ent. 3. T. I, p. 217).

5. Delille, trad. de l'*Essai sur l'Homme*, 1821. T. I, p. 15.

6. *Voyage en Orient*, 1835. T. II, p. 252.

7. Les *Annales de Philosophie chrétienne* du 30 juin 1835 avaient dénoncé l'« animisme » de Lamartine qui, dans son *Voyage en Orient* (1835. T. I, p. 38) affirmait : « Partout où est la vie, là aussi est le sentiment et la pensée, à des degrés inégaux sans doute, mais sans vide ». Le *Symbolisme des Brahmes* publié par Wilkins dans le *Bhagvat Geeta* (trad. Parraud, 1787, p. 91) contient cet article : « Nous croyons que les plantes et les animaux ont véritablement une âme comme nous ». Mais Lamartine avait pu lire, dans cet exemplaire — qui se trouve encore à Saint-Point — du livre de S. Mercier : *L'an 2.440* (1776, p. 91) la phrase suivante : « L'âme d'un homme et celle d'un animal sont également immatérielles, mais l'une a fait un pas de plus que l'autre vers la perfectibilité ».

Mais, sans avoir besoin de recourir à l'Inde, nous rencontrons cette idée dans la cinquième Harmonie de la Nature, de Bernardin de Saint-Pierre où Lamartine avait pu la voir clairement exprimée ; Diderot lui aussi, dans son *Rêve de Saint-Lambert*, conçoit la création comme une vaste unité où la vie est partout présente, où la matière brute et le caillou comme la plante ont une sensibilité confuse, un vague commencement de pensée. Enfin n'oublions pas le principe spinoziste et leibnizien : *omnia. quanquam diversis gradibus, animata sunt*.

Les thèmes philosophiques ou moraux qu'offrent à la fois *Jocelyn* et la littérature indienne : l'union mystique avec Dieu conçu comme la grande force de vie, l'amitié attendrie pour les hommes, et les bêtes, et toute la création, la fraternité de tout ce qui respire, l'existence terrestre conçue comme une expiation ou comme une épreuve, tout cela figure dans l'œuvre et dans la pensée de Lamartine avant sa rencontre avec d'Eckstein, tout cela s'est constitué en lui en dehors de toute influence de l'Inde, par la pente naturelle de son âme en même temps que sous l'effet, peut-être, d'idées bibliques ou chrétiennes ou « philosophiques » mêmes.¹ Et si la « philosophie indienne » ravit Lamartine au point qu'en 1838 il déclare qu'à ses yeux elle « éclipse toutes les autres » (« C'est l'océan, ajoute-t-il, nous ne sommes que ses nuages ») ce n'est point qu'il la connaisse de bien près et qu'il y en ait reçu de prodigieuses illuminations, c'est bien plutôt, je pense, que son esprit s'émeut devant ces doctrines vieilles de tant de siècles et qu'il s'émerveille à retrouver, dans cette philosophie primitive, des pensées déjà familières à son âme.

Il semble donc bien qu'en parlant des poèmes indiens à propos de son œuvre épique, Lamartine ne songe guère à autre chose qu'aux dimensions de ces poèmes, à leur incroyable étendue, Chézy, en 1814, avait déclaré que le *Ramayana* égalait « au moins quatre fois en étendue l'*Iliade* et l'*Odyssee* réunies »² ; et c'était ces proportions gigantesques des épopées de l'Inde qui frappaient surtout les esprits. Quand Béranger lit *Jocelyn*, qui l'éblouit, il demande à Fortoul : Lamartine « veut donc lutter avec les épopées indiennes ? »³.

En vérité, si *Jocelyn* doit quelque chose à l'Inde, c'est à peu près uniquement, j'imagine, son sous-titre : *Jocelyn* est un « épisode », comme *La mort d'Yadjnadatta* est un épisode du *Ramayana*, comme l'aventure du brahmane est un épisode du *Ma'habharata*. Et par ce mot qu'il place en 1836 sur la couverture même de son ouvrage, Lamartine entend annoncer discrètement à la France qu'il lui prépare un immense chef-d'œuvre, pareil à ces monuments démesurés, bâtis sur les bords du Gange et dont l'imagination européenne, depuis quelques décades, se plaisait alors à rêver.

Tout au contraire, l'influence biblique est profonde sur *Jocelyn*. Cette Bible de Royaumont où Lamartine, guidé par sa mère, avait appris son « histoire sainte », avait peuplé son imagination d'enfant de grandes images sacrées.

1. Il y a sur ce point dans l'ouvrage de M. Citoleux : *La Poésie philosophique au XIX^e siècle. Lamartine* (pp. 67-71) une vue fort exacte des choses. Ce n'est, je crois, qu'en 1856, et au moment d'entreprendre son *Cours Familier*, que Lamartine, pour la première fois, s'informerait un peu sérieusement de la pensée indienne en vue des Entretiens qu'il projetait de consacrer à la littérature et à la philosophie de l'Inde.

2. Chézy. *Yadjnadatta-Badha* ou *La mort d'Yadjnadatta*, 1814, p. 9.

3. Béranger. *Correspondance*, 1860. T. II, p. 311.

Plus tard, à la suite peut-être des précieux conseils donnés par Chateaubriand dans son *Génie du christianisme*, Lamartine avait deviné tout le parti qu'un poète peut tirer du Livre des Livres. On le voit, le 10 juin 1809, recommander à Guichard la lecture attentive de la Bible, si propre à « former beaucoup l'écrivain » ; « je voudrais, lui dit-il, que tu ne fisses presque que traduire l'Écriture en vers simples, mais travaillés et châtiés ».

Lié, dès 1818, avec Genoude, Lamartine lit à mesure la belle traduction de la Bible que Genoude publie par fragments. Le 26 juin 1819 il s'« enthousiasme » des *Psaumes* ; le 29 juillet 1820 il lui parle encore de sa « superbe Bible ». En 1823, Edm. Géraud note dans son Journal : « On dit que M. de Lamartine a fait une étude particulière de la Bible »¹. C'est Lamartine, fort probablement, qui poussa J.-M. Dargaud à traduire en 1838 les *Psaumes*, en 1839, *Job* et le *Cantique des Cantiques* ; si médiocres que soient ses vers du *Tombeau de David*, ils reprennent, à vingt ans de distance, l'inspiration de la *Poésie Sacrée* et cherchent à suggérer de nouveau l'idée de tout ce que la Bible offre de richesses au poète. On trouvera encore un éloge de la Bible, du point de vue de l'art, dans le *Cours Familier de Littérature* en 1856².

M. Claudius Grillet a fort bien montré, en 1913,³ tout ce que les *Méditations* devaient à Job, en particulier, et combien on pourrait s'égarer, dans l'interprétation des *Harmonies*, si l'on ne se rendait attentif à l'inspiration sacrée, et biblique avant tout, qui les enveloppe et les régit.

Lorsque dans *Le Semeur*, en 1836, Vinet signalait dans *Jocelyn* « quelques allusions bibliques fort touchantes », on peut estimer qu'il glissait un peu vite sur un aspect, point secondaire, du poème lamartinien.

Ce n'est pas en effet, deux ou trois fois et par hasard, mais bien à dix reprises au moins que l'on voit Lamartine, dans *Jocelyn*, emprunter à la Bible telle comparaison, telle image, telle pensée, telle forme d'expression, comme s'il voulait délibérément placer son œuvre dans le rayonnement même du livre sacré, et la revêtir ainsi d'un grave et religieux éclat.

Voici, à la Première Époque (I, 289 sqq.), l'évocation de la fille de Jephté et de son sacrifice, auquel est comparé le sacrifice moral qu'accomplit la mère de Jocelyn ; voici l'« ombre de Jéhovah » qui passe dans l'orage, à la Deuxième Époque (II, 72), voici plus loin l'évêque rappelant au « lévite »⁴ tremblant le crime de Salomon coupable d'élever des temples aux dieux « des femmes étrangères » (V 338)⁴ ; voici dans les mêmes pages, les mots du *Cantique des Cantiques* sur l'amour « plus fort que la mort » (V 360)⁵ et l'expression biblique des « lions de Juda » (V 429). A la Huitième Époque, c'est un souvenir de l'*Exode* et de Moïse « levant les mains au ciel » sur les hauteurs tandis que l'armée d'Israël combat dans la plaine (VIII, 124-128)⁶. On voit, dans l'épisode des *Laboureurs*,

1. Séché, *Le Cénacle et la muse française*, p. 102.

2. C. F. L. Ent. 7. T. II, pp. 95 sqq.

3. Cl. Grillet. « La Bible dans les *Méditations* ». *Université catholique*, septembre-octobre 1913.

4. *Rois*, I, XI, 1 et 7-8. « Le roi Salomon aima beaucoup de femmes étrangères ». « Alors Salomon bâtit sur la montagne [...] un haut-lieu pour Kemosch [...] et pour Molok et il fit ainsi pour toutes ses femmes étrangères qui offraient des parfums et des sacrifices à leurs dieux ».

5. *Cantique des Cantiques*, VIII, 6, « Car l'amour est fort comme la mort ».

6. *Exode*, XVII, 8-13.

le curé de Valneige lire « sa Bible » (IX, 284 et 323) en marchant à travers la montagne ; quatre fois, dans son poème, Lamartine reprend la belle image du Psaume CIX « *De torrente in via bibet* [...] » (V, 820-821 ; IX, 19-20 ; IX, 465-468 ; IX, 1346). Et quand Jocelyn rentre dans la grotte déserte

Comme un mort dont les siens ont oublié la perte
Rentrerait inconnu dans sa propre maison
Dont les murs qu'il bâtit ne savent plus son nom (IX, 1450-1452)

il se souvient du texte tragique de *Job* (VI, 8-10) : « Il ne rentrera plus dans sa demeure, et le lieu qu'il habitait ne le connaîtra plus ».

Sainte-Beuve a-t-il tort de songer au chien de Tobie à propos du « pauvre Fido » que chérit le curé de Valneige ? L'aigle qu'on entend crier dans Jocelyn (III, 18) n'est-il pas aussi un peu biblique, fils de cet aigle dont parle, à Job, Jéhovah lui-même ¹ ? La grande image de la « caravane humaine », dans le célèbre passage de la Huitième Époque, le poète, en nommant Moïse, nous la donne comme une transposition épique de l'histoire d'Israël en marche vers la Promise Terre ². L'idée même du développement philosophique et lyrique sur les révolutions, œuvre de Dieu, à la Deuxième Époque, n'est-elle pas déjà dans ces mots du *Deutéronome* que le Seigneur prononce : « *Destruam et aedificabo* » ?

Il est d'ailleurs curieux de voir que Lamartine, qui aime la Bible et se plaît à s'y référer, n'en connaît peut-être pas toujours bien exactement le détail, même s'il s'agit des épisodes ou des images qu'il va chercher dans sa mémoire pour les rappeler dans son poème. Ce n'est point, comme le dit *Jocelyn*, « au Seigneur » que la fille de Jephté a demandé un délai avant de s'offrir à la mort ; ce n'est pas « quelques nuits » qu'elle a passées à pleurer : le texte biblique (*Juges*, XI, 37) la représente s'adressant à son père, et disant : « Que ceci me soit accordé : laisse-moi libre pendant deux mois » ; — ce ne sont point les prophètes, comme semble le croire *Jocelyn* (V, 429), que la Bible compare aux « lions de Juda » qui rugissent. Dans *Osée* (XI, 10), dans *Jérémie* (XXV, 30), dans *Isaïe* (XXXI, 4) c'est l'Éternel qui rugit « comme un lion » ; — l'allusion à la bataille de Raphidim, à la Huitième Époque, comporte une inexactitude : selon Lamartine, Moïse aurait divisé son peuple « en deux parts », l'une qui combat « dans le vallon », l'autre qui prie sur la montagne ; l'*Exode* enseigne que le prophète, accompagné seulement d'Aaron et de Hur, monta « au sommet de la colline » pour y élever ses mains vers le Seigneur, tandis que Josué commandait à l'armée entière

1. *Job* (XXXIX, 31). « C'est dans les rochers qu'il habite, qu'il a sa demeure, sur la cime des rochers, sur le sommet des monts ». — *Jocelyn*, dans sa haute solitude, se compare à « l'aigle en [son] aire élevé », II, 617. Cf. *Jérémie* (XLIX, 16). « Toi qui habites le creux des rochers et qui occupes le sommet des collines, quand tu placerais ton nid aussi haut que celui de l'aigle, je t'en précipiterai, dit l'Éternel ».

2. L'idée n'était pas neuve, en 1836, de comparer l'humanité en marche au peuple juif s'acheminant vers la Terre Promise. Dans la préface (1826) de son *Voyage en Amérique*, Chateaubriand représentait « l'espèce humaine comme une grande famille qui s'avance vers le même but » ; — La Mennais, dans l'*Avenir* du 30 août 1831, montrait l'humanité marchant à des destinées meilleures « à travers l'aride désert des institutions » ; — Sainte-Beuve avait même parlé, comme fera Lamartine, de ce « pont majestueux où l'humanité s'avance » (*National*, 23 décembre 1832).

dans la bataille contre Amalek ; — plus fautive encore est l'évocation, à la Première Époque, d'une Sara qu'on a grand'peine à identifier :

Dites comme Sara, mère, et bénissez-moi ! (I, 288)

s'écrie Jocelyn ; cette Sara à laquelle le jeune homme supplie sa mère de consentir à ressembler, a dit à son fils :

Que le désir de Dieu s'accomplisse sur toi ! (I, 287)

Le plus vraisemblable est que Lamartine songe à l'épouse d'Abraham qui vit son fils Isaac conduit par son père à l'immolation, sur l'ordre du Seigneur ; mais il n'est rien dans le texte de la *Genèse* (XXII) qui rapporte cette acceptation héroïque de la mère.

S'il faut d'ailleurs en croire Dargaud, Lamartine n'avait « guère lu que » la vieille Bible de Royaumont, cette Bible tronquée, adoucie ; « *La grande Bible originale l'effarouchait [...]. La Vulgate le révoltait sans cesse* » *¹.

Et plus que l'Ancien Testament, devaient l'attirer les *Évangiles*, et les *Épîtres*, et les *Actes des Apôtres*. C'est le texte de Saint Mathieu² que Jocelyn paraphrase quand il fait dire à Dieu :

Ne prenez rien ici, vous aurez tout en moi (I, 248)

c'est aux *Actes* qu'est empruntée l'allusion indignée de l'Évêque :

Vous n'êtes qu'un témoin lâche, indigne de voir
Comment le chrétien souffre et meurt pour le devoir,
Mais digne seulement de garder dans la rue
L'habit ensanglanté du licteur qui le tue ! (V, 439-442)

Ainsi l'on voit, dans les *Actes des Apôtres*, Paul confesser tout haut devant le Seigneur : « Lorsque l'on répandit le sang d'Étienne, ton témoin, j'étais moi-même présent, joignant mon approbation à celle des autres, et gardant les vêtements de ceux qui le faisaient mourir » (*Actes*, XXII, 20).

C'est de l'Évangile de Saint Luc (II, 29) que passe dans Jocelyn le cri de Siméon :

O mon Dieu congédie enfin ton serviteur ! (IX, 1283)

c'est à Saint Paul (*Épîtres*, *Philipp.* III, 20) que Jocelyn reprend les termes des paroles d'amour et d'espoir qu'il prononce devant la dépouille de sa mère :

Ma conversation est au ciel avec toi ! (VII, 279)

Souvenir évangélique, l'allusion à Madeleine (VIII, 436) ; écho de Saint Mathieu, cette fin de vers sur l'homme qui

[.....] ne sait où reposer sa tête³

1. Ms Dargaud, p. 51 (Communiqué par M. Jean des Cognets).

2. « Et quiconque aura quitté frères, ou sœurs, ou père, ou mère ou enfant ou champs ou maison à cause de mon nom recevra beaucoup plus et héritera la vie éternelle » (*Math.*, XIX, 29).

3. « Le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête » (*Math.*, VIII, 20).

Est-il vraiment nécessaire, pour expliquer, dans le poème de Lamartine, la présence de plusieurs paraboles, de songer à La Mennais, à Krummacher, aux légendes orales de l'Orient ? Le curé de Valneige ne dit-il pas lui-même qu'il s'efforce, là, d'imiter le Sauveur et qu'il demande à Dieu

D'élever [son] esprit à la simplicité (IX, 843)

de ces enfants, de ces paysans, qui l'écoutent ?

Du Maître, en peu de mots, j'explique la parole.
Ce peuple du sillon aime la parabole,
Poème évangélique où chaque vérité
Se fait image et chair pour sa simplicité. (VI, 589-592)

C'est un séminariste, c'est un prêtre qui parle dans *Jocelyn*. Mais Lamartine n'a pas à contraindre sa plume pour que le langage sacré apparaisse dans ses vers, pour paraphraser le Psaume CXLI¹ :

Je répands à ses pieds mon âme dans la nuit (II, 42)

pour reprendre le « *Rorate Cæli...* » de la *Prose de l'Avent* :

O Dieu, verse-lui ta rosée (IX, 638)

et le *De Profundis clamavi* :

Et criant vers le ciel du fond de mon abîme (IX, 1622)

ou pour s'exprimer comme l'*Apocalypse* (VI, 14) :

Le ciel ouvert roula son pli (IX, 397)

L'*Imitation de Jésus-Christ* intervient aussi dans *Jocelyn*. « Le pasteur de campagne en a parlé deux fois dans son poème pastoral » fait remarquer Lamartine lui-même en 1866². C'est à la Sixième Époque qu'on voit en effet le curé de Valneige écrire à sa sœur que souvent il « trempe [...] sa lèvre » à l'*Imitation*,

Livre obscur et sans nom, humble vase d'argile
Mais rempli jusqu'au bord des suc de l'Évangile (VI, 689 sqq.)

et, vers la fin de la Neuvième Époque, juste avant l'épisode final du « pauvre tisserand », apparaissent deux strophes que le poète intitule : « Écrit sur une page de l'*Imitation de Jésus-Christ* » (IX, 1513 sqq.)

« Ma mère, raconte Lamartine³, me nourrissait dès mon enfance de l'*Imitation* » et l'auteur de *Jocelyn* a gardé, dit-il, comme une relique sainte, ce petit livre où sa mère « mettait en guise de signet une petite branche de buis béni »⁴. Il conservait encore un autre exemplaire de l'*Imitation*, presque également cher

1. Psaume CXLI. « Effundo in conspectu ejus orationem meam ».

2. C. F. L., Ent. 122. T. XXI, p. 115.

3. *Ibid.*, loc. cit.

4. *Ibid.*, p. 172.

à son cœur : celui-là même dans lequel Bonald et l'abbé de Keravenant avaient lu, tout haut, au chevet de Julie Charles mourante, les pacifiantes paroles de l'espoir chrétien,

L'*Imitation* ne quittait pas sa table de travail¹ ; le 24 décembre 1844, c'est une *Imitation* que Lamartine donne à sa nièce Valentine, en transcrivant, sur la page de garde (avec quelques menues variantes) les vers de la Sixième Époque de *Jocelyn* consacrés à « ce petit livre mystérieux et sans prix

Où la sagesse humaine et divine, à longs flots
Dans le cœur altéré coulent en peu de mots. (VI, 491-492)

En février 1866, il consacra à l'*Imitation* tout un Entretien de son *Cours Familier de Littérature* ; déjà, en 1860, il l'a appelée « le vrai poème de l'âme évangélique » ;² il marque à présent quel « accent de familiarité à la fois confidentielle et sublime » règne dans ces pages surprenantes ; et il écrit : « Jamais philosophe ne serra plus tendrement le cœur humain sur son propre cœur »³.

La prière de Jocelyn, dans la chapelle du Séminaire, à la Deuxième Époque du poème, révèle le souvenir de ces textes mêmes que Lamartine a détachés, plus tard, de l'*Imitation*, pour les citer dans son *Cours*, ces « Entretiens intérieurs de Jésus-Christ avec l'âme fidèle » et qui montrent « la vérité parl[ant] au-dedans de nous sans aucun bruit de parole »

« *Ecce tu praesens es hic apud me in altari, Deus meus* » (*Imit.* IV, 1) ; « *Audiam quid loquatur Dominus Deus in me* » (*Imit.* III, 1) s'écrit le fidèle ; et voici ce que dit Jocelyn :

Je sens que dans ce vide une oreille m'écoute,
Qu'un invisible ami, dans la nef répandu,
M'attire à lui, me parle un langage entendu,
Se communique à moi dans un silence intime (II, 108-111)

Serait-il téméraire de penser qu'à l'*Imitation*, dans les vers qui suivent, s'ajoute et se substitue le souvenir de Fénelon et de ses *Maximes des Saints* ? M. A. Chérel, dans son étude sur *Fénelon au XVIII^e siècle en France*, a noté déjà que, dans sa Méditation XXII, Lamartine a défini l'« union à Dieu telle que l'entendaient les mystiques » et qu'il n'est pas « dans la théologie fénelonienne, [...] jusqu'à l'indifférence au salut que Lamartine n'ait formulé et professé en ses vers [de la Méditation II] »⁴.

Voici dans les *Maximes des Saints*, comme aussi dans l'*Imitation*, l'idée de la conversation intérieure avec Dieu, de la *dulcis sermocinatio* avec l'invisible : « Comme dit Saint Grégoire, Dieu parle intérieurement d'une manière silencieuse, se faisant entendre par une expression insensible »⁵. Voici Fénelon disant : « Certaines lueurs de grâces très sensibles sont comme des éclairs dans

1. Cf. préface des *Recueils*, 1^{er} décembre 1838.

2. C. F. L. Ent. 58. T. X, p. 203.

3. C. F. L. Ent. 122. T. XXI, p. 117.

4. A. Chérel, *Fénelon au XVIII^e siècle en France*, 1917, pp. 597-599.

5. *Maximes des Saints*, éd. Chérel, 1911, ch. VII, p. 172.

une profonde nuit d'orage » ¹. Et Jocelyn, « abîmé » dans le sein de Dieu, se compare de même à un homme

[.] surpris par l'orage de l'âme,
Les yeux tout éblouis de mille éclairs de flamme (II, 115-116)

Voici encore, dans les *Maximes des Saints*, l'analyse de cette « contemplation passive et infuse », de cette « union essentielle et sans milieu » où l'âme ne connaît plus que « des actes si paisibles et si uniformes que ces actes [...] paraissent ou un seul acte sans interruption ou un repos continu » ² ; de même, dans *Jocelyn*, passé le premier tremblement de son immersion en Dieu, « l'âme qui s'endort »

Nage dans l'infini sans aile, sans effort
Sans soutenir son vol sur aucune pensée,
Mais immobile et morte et vaguement bercée (II, 134-136)

et lorsque Lamartine ajoute que l'âme ainsi plongée en Dieu et délicieusement inerte éprouve un sentiment pareil à celui qui parfois, dit-il, vous vient « en rêvant »

Qu'un tourbillon d'été vous porte, et que le vent
Vous prêtant un moment ses impalpables ailes,
Vous planez dans l'éther tout semé d'étincelles, (II, 138-140)

ne dirait-on pas que le poète reprend et développe ici ce qu'écrivait Fénelon dans ces mêmes *Maximes*, lorsqu'évoquant cette « paix » et cette « souplesse infinie » de l'âme unie à Dieu et qui se laisse « mouvoir » par lui, il en comparait la docilité totale à celle de la plume « bien sèche et bien légère [...] emportée sans résistance par le moindre souffle de vent » ³ ?

Il n'est rien, dans ces rapprochements, qui permette d'employer, pour parler d'influence, le langage de la certitude. On avouera toutefois qu'il est tentant de le faire. Le prestige de Fénelon, aux yeux de l'auteur de *Jocelyn* était assez éclatant en effet pour qu'on puisse supposer que Lamartine a lu les *Maximes des Saints* et qu'il en a retenu les idées principales ; on le verra, dans le *Civilisateur*, célébrer la « sublime doctrine [fénelonienne] de l'amour désintéressé de Dieu qui n'emprunte sa flamme qu'à la contemplation passionnée de la beauté suprême et qui ne demande à l'adoration d'autre récompense que l'adoration » ⁴.

*
* *

1. *Ibid.*, ch. VIII, p. 181.

2. *Ibid.*, ch. XXIV, p. 263.

3. *Ibid.*, ch. XXX, p. 267. — M. Citoleux déclare que l'« épisode des Laboureurs n'est qu'une adaptation poétique de la poétique Salente » (Citoleux, *op. cit.*, 1905, p. 123). J'avoue ne pas oser m'aventurer aussi loin. Tout au plus peut-on signaler dans l'image de la Bétique, comme dans la description de Salente, un éloge des laboureurs que la poésie du XVIII^e siècle rendra banal. C'est bien plutôt la Huitième Vision de la *Chute d'un ange* qui paraît tributaire, en plus d'un endroit, du *Télémaque*.

4. Lamartine. O. C., 1863. T. XXXVI, p. 211.

Une des « Notes » que Lamartine ajouta au texte de *Jocelyn* nous oblige à considérer encore une autre source d'inspiration, concernant d'ailleurs un seul passage du poème. La note III du deuxième volume de la première édition¹ se rattache à l'épisode des *Laboureurs* et déclare : « A la lecture de ces vers, le lecteur ne pourra douter que le poète n'ait été inspiré ici par le peintre. L'inimitable tableau des *Moissonneurs*, par l'infortuné Robert est évidemment le type de ce morceau »².

On distingue mal, à première vue, la parenté qu'il peut y avoir entre le tableau de Robert et les vers de Lamartine ; au centre de sa toile, Robert a posé un bouvier d'opéra appuyé au joug de ses bêtes ; derrière les bœufs, un char où s'entassent des gerbes, et sur les gerbes des femmes assises ; à côté du char, des pifferari qui dansent. La scène nous paraît aujourd'hui assez fâcheusement conventionnelle. Il n'y a rien là de cette grandeur virgilienne, de cette simplicité puissante, de ce haut symbole qui font des *Laboureurs* de Jocelyn un si prodigieux complexe de vérité et de poésie. Et l'on comprend que M. Doumic, à propos de cette affirmation un peu déconcertante qu'apporte la « note » de *Jocelyn*, ait pu dire du poète : « Admirez comme on peut s'abuser soi-même ! »⁴

Il faut croire pourtant que nous jugeons mal et que nous regardons les *Moissonneurs* avec d'autres yeux que faisaient les contemporains. Henri Heine, avec tout son sens critique, n'hésitait pas à comparer Léopold Robert à Raphaël ; et il écrit en 1832, sur les *Moissonneurs*, des pages gonflées d'enthousiasme et de lyrisme. Dans ce qui nous paraît une médiocre composition « rustique », il découvre des richesses inouïes, toute une épopée du travail de la terre, une signification sublime ; il y voit la « matière béatifiée » ; il y trouve l'image d'une humanité pétrie d'innocence, où Dieu lui-même transparait. « Les *Moissonneurs* de Robert, écrit-il, ne sont [...] pas seulement purs de tout péché, mais ils ne savent même ce que c'est qu'un péché. Leur travail de tous les jours est leur piété ; ils prient donc continuellement sans remuer les lèvres [...] »³.

Et nous avons la preuve que Lamartine avait gardé, de la contemplation des *Moissonneurs*, un enchantement dont le prestige, trente ans plus tard, demeurerait sur son âme toujours aussi dominateur. Dans le trente-septième Entretien de son *Cours Familier de Littérature*, il célèbre le tableau de Robert avec une ardeur de conviction, une démesure, même, dans l'admiration qui, si elles nous paraissent peut-être hors de mise, ne nous en livrent pas moins le secret de cet étrange rapprochement établi par le poète lui-même entre ses propres « *Laboureurs* » et les *Moissonneurs* du peintre.

1. Lamartine modifia ses « notes » pour l'édition des Souscripteurs ; la note qui nous occupe disparut alors.

2. Les *Moissonneurs* avaient été exposés au Salon de 1831. Léopold Robert était mort quand parut *Jocelyn* ; il s'était suicidé le 20 mars 1835. Les *Moissonneurs* étaient considérés comme son chef-d'œuvre. La *Revue de Paris* commentant la nouvelle de sa mort en 1835 (T. XIX, p. 206) désigne emphatiquement Robert par ces mots : « celui qui fit les *Moissonneurs* ». On trouvera, dans l'*Histoire de la littérature dramatique* de Jules Janin (T. III, p. 29), une page curieuse sur l'enthousiasme public soulevé par cette toile : « La fameuse gravure des *Moissonneurs*, écrit Janin, a commencé par se vendre six sous ; elle a fini par se vendre six cents francs ; elle est restée un des ornements les plus précieux des Musées de province [...]. Nous nous rappelons avec des adorations, avec des larmes, les *Moissonneurs*, semblables à une révélation, quand la foule se pressait ivre de joie [etc...] ».

3. H. Heine. *De la France*, 1873, pp. 362 et 366.

Que Lamartine prête à Robert des intentions trop hautes, que cette image théâtrale lui semble une fresque immense, un poème pictural, une manière d'épopée, l'important, pour nous, n'est point que Lamartine s'abuse ou voie juste, c'est qu'effectivement il ait, devant les *Moissonneurs*, pensé ainsi, senti ainsi. Pour lui, les *Moissonneurs* « c'est l'idylle de l'humanité dans son premier Eden devant le Créateur, idylle transposée aujourd'hui sous le soleil, dans ce monde de travail et de sueur, mais pleine encore de toute la félicité que cette terre corrompue peut offrir à l'homme », c'est l'hymne de la « félicité de l'humanité naïve, laborieuse, opulente de peu », c'est « l'image complète du bonheur terrestre », du bonheur encore possible malgré la chute originelle, c'est le poème de la « félicité rurale et domestique » fondée « sur les instincts innés de l'homme et sur les réalités péniblement douces de la vie : la famille, l'amour, le travail, l'enfance, la jeunesse, la maturité, la sainte vieillesse, la récolte après la moisson, la mort dans l'espérance après la vie dans la sueur » ; en un mot, les *Moissonneurs* « c'est le *Te Deum* du travail domestique » ; et Lamartine de rappeler que c'est ce *Te Deum* justement que lui même tenta de chanter autrefois dans ses « *Laboureurs* » ¹.

Ainsi nous apparaît le sens vrai qu'il faut attribuer à cette Note de *Jocelyn* dont on a voulu faire grief à Lamartine comme d'un propos de fantaisie ; non, Lamartine ne mentait pas ; l'aveu qu'il faisait méritait d'être pris au sérieux. *Moissonneurs* et « *Laboureurs* » sont, dans la pensée de Lamartine, la traduction d'un même texte intérieur, d'un même enthousiasme sacré pour la grandeur du travail humain le plus naturel, le plus primitif. En écrivant ses « *Laboureurs* » il a voulu reprendre à son tour, et à sa manière, l'hymne qu'il avait cru entendre dans les *Moissonneurs* de Robert ².

V

Les Influences Étrangères

Nous n'avons songé jusqu'ici qu'à l'antiquité et à notre littérature nationale ; mais Lamartine a lu aussi des Anglais, des Italiens, des Allemands. Si l'on feuillette les pages de sa *Correspondance*, on voit paraître les noms de Pope, de Goldsmith, de Milton, d'Young etc..., ceux de Pétrarque, du Tasse et de l'Arioste, celui de Goethe.

En mars 1811, Lamartine a choisi pour thème de son discours devant l'Académie de Mâcon qui le reçoit dans son sein, « l'étude des littératures étrangères », M. Paul Hazard, dans une série de leçons professées en 1922 ³ a cons-

1. C. F. L., 1859. Entr. 37. T. VII, pp. 26, 31, 32, 40.

2. Au Salon de 1836 fut exposé le dernier tableau de Robert *Les Pêcheurs*. Faut-il croire que Lamartine, qui songea à intituler *Les Pêcheurs* un Épisode de son grand Poème (l'Épisode qui devait paraître après la *Chute d'un ange*), voulait, cette fois encore, et plus largement même que dans *Jocelyn*, rivaliser avec Léopold Robert ?

3. R. C. C., 1922. « Je crois, déclare M. P. Hazard, dans sa leçon du 30 avril, qu'après avoir beaucoup reçu du Nord et du Midi, il [Lamartine] n'a pas pris grand chose, beaucoup moins, à coup sûr, qu'on ne l'aurait pu supposer ».

taté qu'on aperçoit peu de traces, dans les *Méditations*, d'influences étrangères ; nous n'en sommes pas moins autorisés à examiner si *Jocelyn*, dont l'ampleur est tout autre, et le genre, aussi, différent — ne nous offrira pas un plus riche butin.

D'ailleurs, à l'époque où Lamartine entreprend son *Jocelyn*, les littératures étrangères — les littératures anglaises et allemandes surtout — éveillent en France un intérêt plus vif et plus général qu'en 1820. Entre 1819 et 1830, Lamartine a pris connaissance de l'œuvre byronienne, il a rencontré Moore, Manzoni, il a entendu parler des lakistes. E. Deschamps a lu devant lui, le 18 octobre 1828, cette préface des *Études françaises et étrangères* où les jeunes poètes français sont conviés à s'enrichir « des trésors littéraires de leurs voisins »¹. « Le salut [de la poésie française], déclarera, en 1835, la *Revue poétique du XIX^e siècle*², est [...] dans une assimilation bien comprise des poètes étrangers ». Devant l'Académie française, Nodier, en décembre 1833, a réclamé une exploitation hardie des richesses de l'étranger³. C'est le temps où Auguste Maquet se fait appeler Augustus Mac Keat, et Théophile Dondey : Philothée O' Neddy. Fontaney signe ses articles Lord Feeling ou bien O' Donnor. Dans les *Confidences* de Jules Lefèvre (1833), chaque pièce porte en épigraphe une ou plusieurs citations empruntées aussi bien à Novalis qu'à Shelley, à Pétrarque qu'à Wordsworth. L'engouement pour ce qui venait d'Outre-Manche ou d'Outre-Rhin était tel que Ch. Magnin, commentant, le 21 octobre 1829, dans *Le Globe*, les *Poèmes* de Vigny, avait déclaré : « De pareilles poésies, décorées d'un nom anglais ou allemand, auraient indubitablement obtenu parmi nous une vogue immense ». Le 15 juin 1833, G. Sand, dans la *Revue des Deux Mondes*, croit pouvoir résumer en une phrase l'histoire littéraire de la Restauration : « La littérature anglaise passa le détroit et vint régner chez nous ».

INFLUENCES ANGLAISES

« Le plus grand nombre des auteurs actuels, écrivait Alfred Michiels en 1842, doivent à l'Angleterre hommage et reconnaissance » ; et il citait notamment Lamartine, après Chateaubriand, parmi ceux de « nos poètes » qui « se sont instruits à cette école »⁴.

Au lendemain des *Méditations*, le *New Monthly Magazine* (octobre 1820) avait cru pouvoir soutenir, en effet, que Lamartine avait « puisé sa vigueur dans l'étude de la poésie anglaise » ; l'*Edinburgh Review* (novembre 1822) avait affirmé également qu'il devait beaucoup à l'Angleterre ; le *Blackwood's Magazine* (mai 1823) l'avait représenté comptant « plutôt sur l'imitation des poètes anglais que sur une inspiration nationale » et Stendhal décidait de même

1. E. Deschamps. *Préface des Études Françaises et Étrangères*. Bibliothèque Romantique, p. 24.

2. *Revue poétique du XIX^e siècle*. T. I, p. 195.

3. « Oui, Messieurs — disait Nodier — je suis partisan de cette innovation conquérante, de cette innovation cosmopolite qui ne tient pas dans un injuste mépris les productions du génie de l'étranger, qui s'enrichit avec joie des inventions qu'elle admire ». Cf. R. P. (décembre 1833). T. LVII, p. 307.

4. A. Michiels. *Histoire des idées littéraires en France au XIX^e siècle*, 1842. T. II, pp. 149-150.

que Lamartine faisait preuve « d'une connaissance profonde des écrivains anglais qu'il a, disait-il, fréquemment imités » ¹.

Dans son *Histoire de la littérature française*, Taine notera : « Si M. de Lamartine lisait les odes de Gray et les réflexions d'Akenside, il y retrouverait la douceur mélancolique, l'art exquis, les beaux raisonnements et la moitié des idées de sa propre poésie » ². Il ne s'agit plus là, remarquons-le, d'une affirmation égale aux précédentes ; Taine ne dit point que Lamartine dérive des Anglais ; c'est une affinité morale seulement qu'il indique, et qui semble même donnée par lui comme fortuite.

En 1864, W. Reymond, à l'inverse exactement de ce qu'on avait pu dire vers 1822, prétendra d'un ton péremptoire : « Nous devons considérer Lamartine comme un poète entièrement exempt d'imitation étrangère » ³, et Sainte-Beuve lui-même, dans la préface de ce volume, attestera, parlant de nos romantiques, et de Lamartine comme de Victor Hugo, que les imitations des littérateurs étrangers « étaient moins voisines de leur pensée qu'on ne le supposerait à distance » ⁴ ; Lamartine, en particulier, selon ce texte de Sainte-Beuve, ne connaissait guère de l'Angleterre que Byron, et encore d'assez loin.

Mais que penser alors de ces mots de Félix Reyssié qu'on entendra, en 1898 ⁵, à propos du livre de M. Zyromsky, regretter de ne pas avoir trouvé dans cette étude, « parmi les sources littéraires du lyrisme de Lamartine, les poètes anglais Cowper, Wordsworth, Byron, dont il nous a été donné, dirait-il, de feuilleter à Saint-Point les pages jaunies sous les doigts de celui qui seul les ouvrait dans sa petite bibliothèque intime » ? ⁶.

Voilà réunis des propos qu'il paraît malaisé d'accorder ; et puisque les autorités se contredisent de la sorte, force est bien d'en revenir aux enseignements du libre examen...

Lamartine ne s'est pas montré prodigue de déclarations instructives sur la

1. Cf. Marcel Morand, *Le romantisme français en Angleterre (1814-1848)*. Paris 1933. — *La Revue Britannique* de juillet 1825 signalait aussi les « assez nombreux emprunts » que Lamartine avait faits aux auteurs anglais.

2. Taine, *Histoire de la littérature anglaise*. T. III, p. 412.

3. W. Reymond, *Corneille, Shakespeare et Gœthe*, 1864, p. 162.

4. *Ibid.*, p. X.

5. Article paru dans le *Journal des Débats* du 22 février 1898.

6. On voit mal, à la vérité, ce que F. Reyssié entendait par la « petite bibliothèque intime » de Lamartine. Le poète n'avait rien d'un bibliophile. Il avait même, dit sa femme, l'« horreur des livres ». Le 7 août 1835, Madame de Lamartine se plaint, confidentiellement, à Madame Aimé-Martin de cette « bizarrerie » du « caractère d'Alphonse » : « Il dissémine, écrit-elle, les volumes sans soin, sans égards, et de temps en temps son beau-frère, plus avisé que lui, vient lui enlever des caisses de livres pour lui rendre service. Ainsi, ajoute Marianne mélancoliquement, je n'aurai jamais de bibliothèque ! » (lettre, p. p. Louis Barthou. R. P., 1^{er} novembre 1925). Lamartine traitait même, à l'occasion, d'assez brutale manière les ouvrages qui lui étaient utiles. Dans les manuscrits du *Cours Familier de Littérature* conservés à Saint-Point on rencontre très souvent des pages arrachées à tel ou tel volume et collées à l'aide de pains à cacheter sur les feuillets des Entretiens, — commode manière de gagner du temps pour éviter d'avoir à transcrire des citations. — Les quelques ouvrages demeurés en la possession de Lamartine jusqu'à sa mort ont été rassemblés par Valentine de Lamartine dans le cabinet de travail du poète à Saint-Point ; on trouvera à l'appendice (p. 825) l'exact inventaire des ouvrages anglais qui figurent parmi ce petit nombre de livres.

littérature anglaise. Sans doute, dans la préface de son *Dernier Chant du Pèlerinage de Childe Harold*, le voit-on parler doctement de « la strophe de Spencer » ; mais c'est que Byron, dans la préface de son poème, s'est précisément expliqué sur ce point, déclarant qu'il emprunte à Spencer le découpage rythmique qu'il adopte pour *Childe Harold* ; — sans doute, Lamartine a consacré à Shakespeare tout un volume, triste livre où, sur trois cent cinquante pages, trois cents au moins sont occupées, du haut en bas, par des citations ; — sans doute il a écrit une *Vie de Lord Byron*, moins misérable, et pour laquelle il a cherché même à se documenter auprès de la marquise de Boissy, l'ex-comtesse Guiccioli ; — sans doute encore, dans la préface de *Geneviève*, le voit-on donner place, dans le Panthéon idéal, qu'il imagine, des écrivains « populaires », à « Milton, Shakespeare, Pope, Dryden, lord Byron, Crabbe surtout » ¹, mais on est assez stupéfait de lire, par exemple, dans le *Cours Familier de Littérature*, que la littérature anglaise « languit », Byron une fois disparu ; et les poètes de l'époque victorienne n'obtiennent même pas de lui l'honneur d'une mention. En 1840 ², Lamartine prétend définir en quelques mots l'âme anglaise : « de l'économie politique ou du méthodisme mystique » ; et il ajoute : « de la poésie, point ; il n'en vient plus de là depuis quelque temps ».

On a voulu reconnaître dans l'affabulation de la *Chute d'un ange*, une influence de Shelley ³, et il est possible que, par Medwin, qu'il avait rencontré à Florence en 1826, Lamartine ait entendu parler de l'auteur de *Queen Mab* ; mais tout cela reste très incertain. Dans ses *Nouvelles Confidences*, il cite, en français, un vers de Cowper ⁴, mais voici que, par malheur, ce vers qu'il cite à nouveau dans le *Civilisateur* (« Vie de Jacquard ») il l'attribue, cette fois, à Burns. Le commentaire (1849) de l'*Hymne de l'enfant à son réveil* contient une allusion imprécise à ces « quelques écrivains anglais » chez qui se rencontrent « les éléments » d'une poésie de l'enfant, et le commentaire de l'*Épître à Sainte-Beuve* ne saurait prétendre à l'originalité quand il déclare que les premières poésies de Sainte-Beuve offraient « une grande analogie avec [...] les poètes intimes qu'on nomme les lakistes en Angleterre ».

En 1856, il parle dans son *Cours Familier* ⁵ de la célèbre élogie de Gray sur les morts inconnus qui reposent dans un cimetière de village ; en 1857, il évoquera encore « les Byron, les Walter Scott, les Moore, les Wordsworth, les Coleridge, les poètes des lacs, ces thébaïdes anglaises de la poésie de l'âme » ⁶. Il n'en reste pas moins qu'une récente étude sur le *Cours Familier de Littérature* a pu conclure qu'« en somme, l'aperçu que Lamartine nous donne de la littérature anglaise cause une grande déception » et que l'Angleterre « lui reste un pays étranger » ⁷.

Lamartine savait-il l'anglais ? Certes, il l'avait étudié dans sa jeunesse ; sa correspondance en fait foi. A dix-neuf ans, à vingt ans, il s'applique à tra-

1. Lamartine, O. C., 1863. T. XXX, p. 169.

2. Nouvelle préface de *Jocelyn* pour l'édition illustrée de 1841.

3. Cf. R. de Nolva, « Shelley et Lamartine » dans la *Nouvelle Revue d'Italie* du 25 novembre 1923.

4. Lamartine, O. C., 1863. T. XXIX, p. 494.

5. C. F. L. Ent. 10. T. III, p. 232.

6. C. F. L. (juin 1857). Ent. 18. T. III.

7. Mary Stanley Hinrichs, *Le Cours Familier de Littérature de Lamartine*. Paris, 1930, p. 51.

duire en prose, et même en vers parfois, Adison, Pope, Young. « Jusqu'à l'hiver prochain, écrit-il à Guichard le 1^{er} mars 1810, j'aurai toujours ou Milton ou Dryden ou Gray ou Thomson dans ma poche ». Le 3 janvier 1811, il se félicite, dans une lettre à Virieu, de ses relations amicales avec « cinq ou six gentlemen anglais » en résidence à Mâcon. « Nous ne nous quittons plus, déclare-t-il [...]; nous lisons, écrivons, parlons cette superbe langue tous les jours. » Mais le voyage en Italie semble bien avoir détrôné l'anglais de la faveur prééminente que lui accordait Lamartine. Ce n'est plus l'anglais, c'est l'italien qu'en septembre 1822 Lamartine appelle « cette langue vraiment céleste »¹. La jeune fille que Lamartine épouse en 1820 est anglaise, mais, comme Mary-Ann Birch a pris la religion de son fiancé, elle prend aussi son langage, et si Lamartine s'abonne, en juillet, au *Galgnani's Messenger*, c'est l'effet, je pense, d'une prévenance à l'égard de sa belle-mère qui s'ennuie mortellement à Naples². En 1822, il va en Angleterre, mais c'est le gothique anglais qui l'enthousiasme et non point, semble-t-il, la poésie anglaise. A Richmond, où il passe l'été, ce sont des mots italiens qui s'intercalent dans la prose de ses lettres³; son anglais paraît se borner à peu près à l'innocent « How do you do » qu'il adresse à Madame de Barol⁴ et aux petites phrases élémentaires qu'on le voit, en 1822, pour faire plaisir à sa jeune femme, insérer dans une lettre qu'il lui envoie de Paris⁵.

Poète, et surtout homme politique attentif à ne rien perdre de son prestige, Lamartine laissera toujours entendre que la langue anglaise lui est familière⁶; il se représentera s'initiant à la philosophie hindoue dans « un volume anglais de traduction du sanscrit »⁷; il dira, dans son *Commentaire de L'Homme* : « Je savais mal l'anglais alors [1819] », ce qui sous-entend qu'à présent il le sait fort bien.⁸

Mais Lamartine se vantera aussi d'avoir lu *Werther* en allemand⁹, alors

1. Lettre à Guichard, du 8 septembre 1811.

2. Cf. lettre à Genoude, du 29 juillet 1820.

3. Cf. lettres à Virieu, du 1^{er} août, et à Fontenay, du 4 octobre.

4. Cf. V.-P. Pontii, *op. cit.*, p. 42 (lettre du 5 décembre 1826).

5. « Je persévère, lui dit-il, dans mon idée de me faire nommer secrétaire d'ambassade ici ou là en attendant ensuite la possibilité d'autre chose. But the other thing is very uncertain by the position of the ministry »; et plus loin : « comme le temps presse, by the position of man, je me presse aussi ». — Lettre du 3 janvier 1822, p. p. R. Doumic, R. D. M., 15 septembre 1907.

Quand Henri de Lacretelle (*op. cit.*, p. 283) nous montre le vieux Lamartine, dans son appartement de la rue Ville-l'Évêque, répondant « quelques mots en anglais ou en italien » aux visiteurs étrangers qui venaient le saluer, soyons persuadés que les « quelques mots » qu'il pouvait lui arriver d'adresser à des anglais dans leur langue ne devaient pas aller au-delà des formules les plus simples. (Le 29 mars 1822, il écrit à Genoude : « La France, old France ». — Le 12 avril 1822, il envoie un « Farewell » à Virieu, qu'il appelle « my dearest friend » le 30 juillet 1824 ; « How do you do ? » lui demande-t-il encore le 12 avril 1828).

6. Lamartine tenait d'autant plus à accréditer cette opinion qu'il se donnait volontiers, d'ion, une allure britannique. Loménie, en 1842, nous parle de sa tournure « un peu raide, un peu anglaise peut-être » (*Galerie des contemporains illustres. Lamartine*, p. 33); et cet « anglais » dont parle Sophie Gay dans sa nouvelle « Le châte et le chien » (R. P., juillet 1831) — cet anglais qui revient de Florence avec sa levrette Fido — n'est autre que Lamartine.

7. C. F. L., 1856. Ent. 3. T. I, p. 212.

8. L'aveu est, du reste, intéressant. Nous voilà avertis qu'en 1819 Lamartine était incapable de lire Byron dans le texte.

9. *Raphaël*, par CXXXV. « Je n'avais emporté qu'un livre [en allant à pied, paraît-il, de

qu'il ignorait tout de cette langue. Et il lui arrivera même, pour la joie de Mérimée, de s'entêter à soutenir, en 1849, qu'il a lu Pouchkine, alors qu'à cette date, aucune œuvre de Pouchkine n'avait encore été traduite en Français¹.

L'aveu, exprimé à voix haute, qu'il ne parlait pas l'anglais et qu'il ne l'entendait guère davantage, Lamartine avait été sur le point de le faire ; des vers inédits, inachevés d'ailleurs, et suspendus précisément sur cette confession trop pénible à son amour-propre, nous révèlent un Lamartine cédant un instant à cette tentation de sincérité. Le fragment est de 1824² :

A un Anglais

*S'il était une langue harmonieuse et pure
Qui peignit par des sons comme fait la nature
Et dont l'accent rapide et compris en tous lieux
Se fît entendre au cœur comme un regard aux yeux ;
Si, sans articuler des paroles rebelles,
Elle empruntait aux vents le souffle de leurs ailes,
Aux oiseaux de nos bois leurs doux roucoulements,
A la mer, aux forêts, leurs longs mugissements,
Aux harpes leur accord, ses plaintes au zéphyre,
Et les gémissements de l'âme qui soupire,
Priant les dieux jaloux de me la révéler,
Pour toi, pour toi du moins je voudrais la parler ;
Je voudrais... Mais que sert une vaine prière !
Des langues, entre nous, l'invincible barrière **

« L'invincible barrière »... Les mots étaient trop clairs, l'aveu trop décisif, — inopportun, décidément ! Lamartine renonce à aller plus loin et laisse dormir sur son album cette pièce à peine commencée.

Ainsi nous voilà assurés qu'en 1824 Lamartine ne savait pas l'anglais, et qu'il avait oublié ce qu'autrefois il en avait appris. Il est bien peu probable qu'il se soit mis, à trente cinq ans, ou plus tard encore, à refaire, sur ce point, ses études. S'il avait dû s'imposer cet effort, qui répugnait à sa nature, c'est au temps de ses fiançailles, ou aux premiers jours de son mariage qu'il l'eût pu faire, dans le feu, vite éteint, de son amour pour Mary-Ann ; il a laissé passer cette heure ; il se résigne à ignorer la langue de ce Walter Scott qu'il

Mâcon à Aix, en 1817] c'était *Werther* en allemand. Ces caractères inconnus confirmaient mes hôtes dans l'idée que j'étais un voyageur étranger ».

1. On lit dans le *Journal* de Delacroix, à la date du 25 février 1849 : « Dîné chez Bixio avec Lamartine, Mérimée, etc... Je me suis beaucoup amusé. Mérimée l'a poussé au dîner sur les poésies de Pouchkine que Lamartine prétend avoir lues quoiqu'elles n'aient jamais été traduites par personne. Il donne le pénible spectacle d'un homme perpétuellement mystifié. Son amour-propre [...] est dans un calme parfait au milieu de cet accord tacite de tout le monde à le considérer comme une espèce de fou ».

2. Il nous a été très aimablement communiqué par M. Jules Marsan, doyen de la Faculté des Lettres de Toulouse, qui possède l'album sur lequel figurent ces vers. Je n'ai pu déterminer le nom de cet « Anglais » auquel Lamartine s'adressait ici. Il ne serait pas impossible que c'eût été un parent de sa femme.

admire, de ce Byron qu'il rêve d'égaliser et de vaincre¹ ; mais il les lit si commodément dans les traductions !

Et que ces traductions fussent fidèles, Lamartine n'y attachait que la plus médiocre importance. A un M. Germeau qui, en 1825, lui parlait d'une traduction qu'il comptait faire de *Childe Harold*, Lamartine déclarait, avec une désinvolture alarmante : « Moquez-vous surtout de là correction, fidélité, exactitude etc [...] Soyez poétique ! »² Dix ans plus tard, dans son *Voyage en Orient*, il aura une phrase bien curieuse sur la préférence qu'il donne — préférence forcée sans doute, mais justifiée par lui d'une manière intéressante et révélatrice — aux traductions sur l'original : « J'ai toujours eu plus de plaisir, écrit-il, à lire un poète dans une détestable et plate traduction que dans l'original même³ ; c'est que l'original le plus beau laisse toujours quelque chose à désirer dans l'expression, et que la mauvaise traduction ne fait qu'indiquer la pensée, le motif poétique, — que l'imagination, brochant elle-même ce motif [...] jouit d'un plaisir complet et qu'elle se crée à elle-même »⁴.

Lamartine fit donc certainement grand usage des traductions d'auteurs anglais au temps où il apprenait son métier de poète. (« Je lis Pope à force, en français, comme tu l'imagines », écrivait-il à Virieu le 12 mars 1809) et comme on a pu voir tout ce que *Jocelyn* entraîne avec soi de souvenirs des lectures faites autrefois par Lamartine dans les petits poètes français du XVIII^e siècle, de même nous pouvons espérer retrouver dans le poème de 1836, des réminiscences plus ou moins précises de ces écrivains anglais dont Lamartine s'était également, jadis, « entouré »⁵.

Il n'est pas besoin, du reste, que Lamartine ait eu une connaissance réelle de l'anglais pour qu'on puisse parler néanmoins d'une influence de la littérature anglaise sur son œuvre : « Quand on voudra apprécier plus tard l'influence du roman russe sur notre littérature d'aujourd'hui, écrivait fort pertinemment Joseph Texte en 1898, se demandera-t-on quelle habitude avaient de la langue russe M. P. Bourget et M. Gabrielle d'Annunzio ? »⁶.

*
* *

A Shakespeare que doit *Jocelyn* ? Bien peu de chose. Il n'est pas certain d'ailleurs que Lamartine ait beaucoup pratiqué Shakespeare, bien qu'il affectât de dire, à ce que nous rapporte Blaze de Bury : « La Bible et Shakespeare,

1. Il faut croire tout de même que Lamartine s'était laissé aller, avant 1830, à confesser oralement son ignorance de l'anglais, puisque le *Mercure de France* du XIX^e siècle, en 1830, déclarait que « de leur aveu, MM. de Lamartine, Casimir Delavigne et Victor Hugo ne savent peut-être pas assez bien l'anglais pour lire Shakespeare et Byron dans l'original et sans traduction » (cité par All.-B. Thomas dans son *Moore en France*, 1911, p. 67).

2. Lettre publiée dans R. B., 12 juillet 1913.

3. Ce qui n'empêchera pas Lamartine d'affirmer un jour à Dargaud qu'il n'a jamais eu en sa possession une seule traduction — excepté, ajoute-t-il aimablement, celle de Job par Dargaud lui-même (Cf. H. de Lacretelle, *op. cit.*, p. 86).

4. *Voyage en Orient* dans O. C., 1863. T. VII, p. 46.

5. Cf. lettre à Guichard de Bienassis, 1^{er} mars 1810 : « Je suis entouré d'une douzaine de poètes anglais qu'il s'agit de traduire tant bien que mal ». Sur les lectures anglaises (dans le texte ou dans des traductions) de Lamartine adolescent, cf. ses lettres du 24 janvier 1809, des 10 août et 30 septembre 1810, du 24 mars 1811 etc...

6. J. Texte. *Études de littérature européenne*, 1898, p. 199.

aux ignorants comme moi, ce simple bagage doit suffire »¹. Il est vrai que devant Ed. Texier, Lamartine aurait, au contraire, violemment attaqué Shakespeare, le nommant : « ce génie de la déraison »². Le livre que Lamartine publia sur *Shakespeare*, en 1864, il est trop clair qu'il ne faut y voir qu'une opération commerciale, une tentative faite par le vieux poète endetté pour profiter du troisième centenaire de Shakespeare et gagner ainsi un peu d'argent ; mais, en même temps, Lamartine refusait d'entrer dans le comité français des fêtes qui s'organisaient à cette occasion³, et son volume, bâclé avec une négligence trop visible, et si cruellement dépourvu de réflexions personnelles et de vues originales, laisse assez apparaître à la fois la pauvreté de son information, et le peu d'intérêt qu'il porte, au fond de lui-même, à celui qu'il prétend étudier⁴.

Dans son *Cours Familier de Littérature* en juillet 1868, Lamartine ne dissimule qu'à demi les répugnances de son esprit et de son goût envers Shakespeare. « Voltaire, écrit-il, a dit : un sauvage ivre ; nous ne dirons pas une telle grossièreté, mais nous disons : un novice de génie dans un pays à l'aurore de sa littérature »⁵, et il proteste contre ceux qui tendent à diminuer l'auteur du *Misanthrope* pour exalter l'auteur de *Macbeth*.

Mais autour de 1830, et à la suite surtout des représentations de la troupe Abbott (6 septembre 1827 — 25 juillet 1828) « la fièvre de Shakespeare — comme dit E. Deschamps — était dans l'air »⁶ et Lamartine se montrait trop soucieux de prendre le vent pour oublier de sacrifier à cette mode. Les *Novissima Verba*, en 1829, font à Roméo une allusion précise⁷. De toute l'œuvre de Shakespeare, du moins de ce qu'il en connaît, *Roméo et Juliette* paraît être la pièce qu'il préfère. Dans la préface de *Raphaël*, il placera « la conversation de Roméo et Juliette » parmi les sommets de la littérature mondiale, à côté des apostrophes de Job et des stances d'Herminie dans *Le Tasse* : « Une scène de *Roméo et Juliette*, écrira-t-il encore dans le *Civilisateur*, révèle plus d'âme et contient plus de larmes que tout le *Paradis Perdu* »⁸.

On ne s'étonnera donc pas de percevoir dans *Jocelyn* des échos du beau poème d'amour shakespeareien. Qui sait si la scène de la fenêtre, dans Shakespeare⁸, n'est pas vaguement présente à l'esprit de Lamartine quand il amène

1. Blaze de Bury, *op. cit.*, p. 149.

2. « Lamartine et Shakespeare » par Jules Claretie, dans *Annales politiques et littéraires*, 27 septembre 1908.

3. Cf. J. Marsan. *La Bataille romantique*, deuxième série, p. 276.

4. Dans le *Bulletin du Bibliophile*, en 1867 (pp. 443-445) le baron Ernouf apprécie, avec une juste sévérité, le *Shakespeare* de Lamartine : « Toutes les rectifications, écrit-il, que la découverte et l'étude des documents ont apportées aux légendes apocryphes sont ici dédaignées » ; et il signale les « nombreuses hérésies biographiques et bibliographiques » accumulées par Lamartine dans son ouvrage. L'éditeur Lacroix craignait fort que l'opération de librairie qu'il avait accepté de faire en publiant le volume de Lamartine ne fût pas brillante. Il eût beaucoup désiré que V. Hugo publiât son *William Shakespeare* avant le *Shakespeare* de Lamartine. « Le succès que j'espère pour votre livre, écrivait-il à Hugo, entraînerait la vente de l'étude de Lamartine » (Cf. les lettres de Lacroix et de Hugo p. p. Louis Barthou dans R. P., 15 août 1920).

5. C. F. L. Ent. 151. T. XXVI, p. 6.

6. E. Deschamps. Préface à sa traduction de *Macbeth* et de *Roméo et Juliette*, 1844.

7. *Novissima Verba*, vers 121-122. Allusion à *Roméo et Juliette*. Act. III, sc. V.

8. Lamartine. O. C., 1863. T. XXXVI, p. 32 (« Vie de Milton »).

9. *Roméo et Juliette* Acte II, sc. II.

son héros sous le balcon de Laurence ? L'émoi de Jocelyn devant Laurence, aux premiers jours de leur rencontre, fait invinciblement penser, dit Gustave Planche¹, « au trouble de Roméo » ; et dans la Première Époque de son poème, Lamartine a glissé un vers qui traduit, en les condensant, deux vers de *Roméo et Juliette*

Qu'est-ce donc que l'amour si son rêve est si doux ? (I, 112)

s'écrie Jocelyn ; et Shakespeare avait dit :

Ah me ! how sweet is love itself possess'd
When but love's shadows are so rich in joy !²

*
* *

Bien plus que Shakespeare, Milton a fourni des traits à *Jocelyn*. Lamartine s'est appliqué, dans sa jeunesse à traduire des fragments du *Paradise lost*³ ; il a lu, n'en doutons pas, la traduction en vers de Delille ; il a vu Chateaubriand son maître célébrer ce prodigieux poème, en donner même, dans son *Génie du christianisme* (II, II, 3), d'admirables extraits ; il a relu le *Paradis perdu* pendant son voyage en Orient. Dans ses *Destinées de la poésie*, il a cité Milton au nombre de ceux qui ont façonné son talent. « On ne peut lire sans un éblouissement d'admiration, écrira-t-il encore en 1854, dans le *Civilisateur*, les scènes amoureuses et pathétiques de l'apparition d'Ève à Adam et d'Adam à Ève dans le jardin de l'innocence »⁴.

Des réminiscences de Milton affleurent en plusieurs endroits des *Méditations* ; dans le *Chute d'un ange*, la nuit d'amour de Cédar et de Daïdha sera comme une réplique splendide, presque égale au modèle, de l'hymen d'Adam et d'Ève qu'on voit dans le *Paradis perdu*.

Les contemporains reconnurent dans *Jocelyn* des reflets du chef-d'œuvre de Milton. Dès le 20 mars 1836, Louis de Carné, signala dans l'*Écho Français* cette parenté glorieuse de l'Épisode lamartinien ; le 26 mars, Prosper Faugère évoquait de même Milton dans le *Moniteur de la Religion* à propos de *Jocelyn*. Plus près de nous, M. Legouis, dans la préface de son édition de *Jocelyn*, rapprochera pareillement de l'Ève du *Paradis Perdu* la Laurence de Lamartine⁵.

Il n'est pas difficile en effet de retrouver dans l'aventure des amants du Val des Aigles un recommencement de l'histoire d'Adam et d'Ève dans le jardin d'Eden, et Jocelyn lui-même, lorsqu'il aura quitté pour jamais sa vallée merveilleuse, parlera de l'« Eden » où « cette Ève à [son] cœur fut montrée » (VI, 1-2). Il rappellera même, ce qu'indiquait de façon si noble et si poignante le texte de Milton, qu'aux exilés du jardin de Dieu restait du moins un âpre et douloureux bonheur, le bonheur d'être ensemble dans leur infortune (*Par. lost*, XII-614 sqq. *Jocelyn*, VI, 6-8).

Mais regardons de plus près l'un et l'autre poème ; et nous y découvrirons

1. G. Planche. Étude sur *Jocelyn* dans la *Chronique de Paris*, 17 et 20 mars 1836.

2. *Roméo et Juliette* Acte V, scène I. — Le nom de Laurence, pour l'héroïne de *Jocelyn*, aurait-il été suggéré à Lamartine par le nom du religieux qui, dans la pièce de Shakespeare, bénit l'union de Roméo et de Juliette ? c'est dom Laurence.

3. Cf. lettre à Guichard, 1^{er} mars 1810.

4. Lamartine. O. C., 1863. T. XXXVI, p. 22.

5. *Jocelyn*, Oxford, 1906. Introd. p. XXIV.

de frappantes concordances : c'est d'abord la situation même qu'assigne Milton à l'Eden et que rappelle exactement le « vallon de délices » où Jocelyn doit rencontrer Laurence. Comme le val des Aigles, le séjour d'Adam est au sommet d'une montagne et il est entouré de remparts naturels ; on y trouve des cascades, des bosquets, des grottes sombres ; des troupeaux paissent dans les prairies, des ruisseaux glissent sur les pentes, un lac étend là son « miroir de cristal », les oiseaux chantent, l'air est plein de parfums ; ainsi, dans l'étonnant refuge alpeste de Jocelyn, des « troupeaux de chamois » bondissent, l'écume des ruisseaux » blanchit les « pentes fleuries » ; à leur pied dort un « lac limpide » ; dans les bocages des « milliers d'oiseaux confondent leurs voix », et la brise disperse les parfums des prairies¹.

L'Adam de Milton, à son premier réveil, se trouve « doucement couché sur l'herbe fleurie »². Il regarde au-dessus de lui le vaste firmament, autour de lui la splendeur du printemps terrestre ; son cœur nage dans la joie. Ainsi le premier jour où Jocelyn s'éveille dans sa solitude miraculeuse, le même spectacle l'environne, la même félicité le transporte :

L'alouette a chanté mon réveil ; mon royaume
Sous un jour de printemps en fleurs m'est apparu ;

« mollement étendu » sur la « couche verte » du gazon, la face tournée vers le « dôme » du ciel, il plonge ses regards dans l'éther bleu et frémit tout entier de « voluptés si vives » que son âme lui semble s'évader de son corps, s'élever, se perdre dans tout cet azur et tout ce soleil (II, 596 sqq. et III, 21 sqq.)

Cette ivresse, si délicieuse qu'elle soit, Adam éprouve bientôt le sentiment qu'elle est néanmoins incomplète. « Quelque chose manquait à ce cœur solitaire », écrit Delille dans sa traduction ;

In solitude
What happiness ? Who can enjoy alone [etc...] ³

Ainsi Jocelyn éprouvera la tristesse de se sentir seul dans son vallon paradisiaque.

Et voici que lui apparaît Laurence, comme Ève apparut à Adam, Ève, blonde comme sera Laurence, et comme elle, « avec quelque chose, dit Chateaubriand, d'extrêmement jeune, une naïveté qui touche à l'enfance »⁴ ; et Adam regarde dormir cette compagne à la beauté éblouissante⁵ ; pareillement Jocelyn veillera, l'âme ravie, sur Laurence qui repose (IV, 843 sqq.) Les hôtes de l'Eden parcourent avec bonheur leur domaine ; ils vont « sur le bord des fontaines et au milieu des fleurs » (*Par. lost*, V, 125 sqq.) ; du cœur du premier homme un hymne s'élance, où se succèdent les invocations extasiées : « Thou Sun [...] Moon [...] Stars [...] Winds [etc.] » (*Ibid.* 170 sqq.)⁶ ; il convoque l'univers entier à s'as-

1. *Par. lost.*, IV, 257 sqq. « Umbrageous grots [...] murmuring waterfall Down the slope hills dispersed [...] a lake [...] The birds their quire apply [etc...] » — et *Jocelyn*, II, 599 - 658.

2. *Par. lost.*, VIII, 253 sqq.

As new waked from soundest sleep
Soft on the flowery herb I found me laid [etc...]

3. *Paradis perdu*, trad. Delille, 1832. T. II, p. 85.

4. Chateaubriand, *Essai sur la littérature anglaise*, dans O. C., éd. Garnier, s. d. in-8°. T. XI, p. 687.

5. *Par. lost*, V (début).

6. Cf. *Jocelyn*, II, 549 sqq. « Et toi lune [...] Et vous vents [...] Et vous, pâles nuages (etc...) ».

socier à cette action de grâce éperdue. « Vivantes créatures, unissez vos voix ! ». Aux êtres muets il prête sa parole ; c'est lui leur interprète « pour rendre gloire au Seigneur » (*Ibid.* 204 sqq.). Ève chante, elle aussi ; duo sublime où chacun prononce une longue strophe, — Adam, soucieux de plaire à Dieu, lui criant sa reconnaissance, Ève ne sachant dire que son amour pour Adam...

C'est bien là, dans le poème de Milton, en deux fragments distincts — l'un à la fin du Livre IV, l'autre au début du Livre V, le modèle impérissable dont l'auteur de *Jocelyn* sûrement s'est souvenu dans les pages fameuses de la Quatrième Époque ; tout s'y retrouve, et la félicité débordante des amants plongés dans cette nature qu'ils ne se rassasient point d'admirer, et cette explosion du cœur qui veut jeter au ciel le cri de son amour, et l'effort de l'homme pour se faire le porte-parole de toute la création, pour élever vers Dieu « la voix de son ouvrage », — et jusqu'à l'impuissance de la femme amoureuse à détacher sa pensée de l'objet même de sa tendresse pour monter sans appui jusqu'à Dieu (*Jocelyn*, IV, 119-352) ¹. Car, si Adam pense à Dieu spontanément, Ève au contraire ne comprend le Seigneur qu'à travers le bonheur que lui donne la présence d'Adam

He for God only, she for God in him ²

« Dieu est ta loi, dit Ève à son époux : ma loi à moi, c'est toi-même » :

God is thy law, thou mine ³

Laurence de même s'adressant à *Jocelyn* s'écriera :

Mais en croyant au Dieu que m'enseigne ta voix

Ah ! ne t'y trompe point, c'est à toi que je crois ! (IV, 515-516)

On connaît, par ailleurs, les vers où Milton célèbre cet « amour conjugal, loi mystérieuse, source de la postérité » (*Par. lost*, IV, 288 sqq.). Semblablement, *Jocelyn* exalte ce « mystérieux lien » de l'hymen, « source humaine » qui « renouvelle Les torrents de l'humanité » (IX, 515-544). Adam se précipite dans la faute et se détourne de Dieu parce qu'il ne peut vivre sans Ève (« Je te suivrai, lui dit-il, dans les bras de la mort ») ; on entendra de même *Jocelyn*, égaré par le désespoir, s'écrier devant Laurence :

Dans ton cœur, dans tes bras, Ah ! c'est là qu'est mon Dieu ! (V, 756).

Il maudira l'« immortalité sans elle » (VI, 70) :

Une vie avec toi, puis à jamais mourir ! (VI, 104) ⁴

1. Il y a même cette correspondance supplémentaire entre les textes du *Paradis Perdu* et ceux de *Jocelyn* dont nous parlons ici que, dans chacun d'eux, est évoqué le rossignol et ses « plaintes amoureuses » (*Par. lost.*, IV, trad. Delille. T. I, p. 286 et *Jocelyn*, IV, 257 sqq.). — Les vers de Milton sur le rossignol avaient été traduits par Chateaubriand dans le *Génie du christianisme* (II, II, 3).

2. *Paradis Perdu*, trad. Delille. T. I, p. 262.

3. *Ibid.*, p. 288.

4. On peut rapprocher également le vers du *Paradis Perdu* (IV, trad. Delille. T. I, p. 245)

To which the hell I suffer seems a heaven

des vers de *Jocelyn*

L'enfer n'est pas possible avec un tel amour (V, 760)

Ce couple radieux, corporel et incorporel à la fois, ces corps glorieux qui semblent composés de rayons et dont la surnaturelle image nous est montrée dans la « Vision » finale de *Jocelyn*, Milton n'en avait-il pas dessiné lui aussi la vague et resplendissante figure en mettant sur les lèvres de son Raphaël (*Par. lost*, VIII, 620 sqq.) ces demi-confidences, discrètes, mystérieusement souriantes, et tôt suspendues qu'il accorde à la curiosité d'Adam, sur les amours qui règnent au ciel¹ ?

Mais surtout, c'est pour l'intention même et le sens profond de son poème que Lamartine s'est souvenu du grand œuvre de Milton. *Jocelyn*, c'est l'autre volet du dyptique sacré qui réunit l'histoire de tout le drame du monde. En face du poème de la chute, le poème de la rédemption. A cause d'une femme, l'homme a perdu sa nature originelle et cette amitié de Dieu qui le rendait participant à l'essence même du créateur. Il faudra que l'homme, de nouveau placé devant la tentatrice, ait l'effrayant courage de se détourner d'elle pour lui préférer Dieu ; Adam a préféré Ève au Seigneur ; *Jocelyn*, dans un déchirement surhumain, acceptera de préférer Dieu à Laurence. Ce que Milton avait manqué avec son *Paradis reconquis*, Lamartine l'a réussi avec son *Jocelyn*.

*
* *

De Pope, de Thomson, de Goldsmith même et de Young, il est assez malaisé de reconnaître au juste ce qui a pu passer dans *Jocelyn*, tant les principaux thèmes de leurs œuvres se trouvent associés et mêlés aux œuvres de nos poètes français du XVIII^e siècle ; et ceux-ci, Lamartine les a pratiqués avec tant de zèle qu'on ne saurait dire, dans la plupart des cas, si telle idée ou telle image déjà connue et qu'on aperçoit dans *Jocelyn* vient en droite ligne d'Angleterre ou si elle n'émane pas simplement de quelque imitateur français.

Il est incontestable cependant que Lamartine a sérieusement étudié Pope ; il le lit en décembre 1808 ; il achète même ses ouvrages en janvier 1809². « C'est un des livres, déclare-t-il alors, que j'aime beaucoup et dont on ne se lasse pas » ; nouvel éloge de Pope dans une lettre du 3 mars 1809 : « Quand pourrai-je le lire en anglais ? ». En attendant il le lit, en français, avec acharnement (12 mars). L'ardeur de son admiration pour Pope est si vive, même, qu'il voudrait pouvoir mettre dans sa chambre un buste du poète anglais parmi les bustes de Virgile, de Racine, de Voltaire et du Tasse³. Des engouements littéraires de Lamartine adolescent, plus d'un s'effaçait ensuite ; on le verra renier ces Dorat, ces Parny qui pourtant avaient fait d'abord ses délices ; Pope, au contraire, alors que Lamartine est déjà l'auteur des *Méditations* et de la *Mort de Socrate*, et dans le

1. De ce passage, Delille avait donné une traduction qui, si elle n'était pas absolument fidèle, ne manquait pas cependant d'habileté :

Comme l'air avec l'air, l'âme s'unit à l'âme,
L'esprit avec l'esprit ; nos êtres confondus
L'un par l'autre embrassés, l'un dans l'autre perdus
Contractent, en s'aimant, cette union intime,
Des célestes amours privilège sublime [etc...]

(Trad. Delille, T. II, p. 231).

2. Cf. lettre du 4 janvier 1809, inexactement placée par Valentine de Lamartine à la date du 4 janvier 1808.

3. Cf. lettre du 10 juin 1809.

temps même où il compose ses *Harmonies*, Pope lui reste cher et vénéré : en août 1829, il le relit encore ; il l'emporte, sous les arbres de Saint-Point, avec un album et un crayon, comme pour écrire sous son égide et lui demander inspiration ¹.

M. Gustave Charlier a bien montré que le souvenir de Pope n'est pas absent des *Méditations* ; il a établi entre *La Prière*, par exemple et l'*Universal Prayer* de Pope, les rapprochements les plus décisifs ², que l'édition de Gustave Lanson est venue encore enrichir. Et c'est Lamartine lui-même qui donne les strophes de son *Poète mourant* pour dérivées de l'ode de Pope « Le chrétien mourant à son âme » ³.

Dans *Jocelyn* il est un vers, au moins, qui vient incontestablement de Pope et qui n'est presque qu'une traduction exacte d'un vers de l'*Essay on Man* :

All forms that perish other forms supply

dit le texte anglais ⁴ ; et Jocelyn écrit de même que l'esprit, attentif à l'éternel mouvement du monde, découvre

Qu'une forme périt afin qu'une autre éclore. (II, 252)

Il semble bien aussi que la célèbre *Épître d'Héloïse à Abeilard* de Pope ait fourni des traits, directement, à *Jocelyn* : voici Héloïse s'écriant : « Tu sais avec quelle innocence j'allai d'abord au-devant de ton amour qui se déguisait sous le nom de l'amitié ; mon imagination te prêtait une forme angélique [...] » ⁵. Laurence en mourant, évoquera de même « ce jeune homme au front d'ange » ;

Je l'aimai sans penser que j'aimais, il m'aima
Sans distinguer l'amour d'une amitié plus pure (IX, 1065 et 1072-1073)

Lorsqu'Héloïse, dans cette *Épître*, parle des vœux qu'elle dut prononcer, on imaginerait entendre Jocelyn parlant de son ordination : « Le ciel crut à peine à la conquête qu'il faisait, et les anges entendirent avec étonnement les vœux que je prononçais » ⁶. « Ton âme, gémit encore Héloïse, à l'adresse d'Abeilard, ton âme est toujours dans mon cœur entre le ciel et moi » ;

Que les hommes trompés ne se doutent jamais
Qu'en les aimant c'était encor toi que j'aimais (V, 859-860)

s'écrierait à son tour Jocelyn ; — la prière enfin qu'Héloïse adresse à son amant perdu, Abeilard ne la pourra point exaucer ; plus heureuse, Laurence, au seuil

1. Cf. lettre à Virieu du 1^{er} août 1829.

2. G. Charlier, « De Pope à Lamartine », *Revue de Belgique*, Décembre 1906, cf. en particulier, p. 18.

3. Commentaire du *Poète mourant* dans O. C., 1860. T. I, p. 324. — Lamartine commet là, d'ailleurs, une inexactitude. Ce sont les strophes II et III du *Chrétien mourant* qui sont une imitation de Pope.

4. *Essay sur l'Homme*, trad. Delille, 1821, p. 76. Delille traduit :

Une forme, en mourant, par une autre est suivie.

5. *Œuvres diverses de Pope* (traduction anonyme), 1758. T. II, p. 167.

6. *Ibid.*, p. 170 et *Jocelyn*, V, 476 et 601-602.

de la mort, connaîtra la consolation suprême qu'Héloïse en vain désirait : « Cher Abeilard, rends-moi les derniers devoirs ; adoucis-moi le passage de ce monde aux demeures célestes [...], reçois mon dernier soupir avec mon âme qui s'envole [...] ; que je te voye revêtu de tes vêtements sacrés [...]. Présente la croix à mes yeux levés vers le ciel [...] »¹.

Quant à la poésie astronomique, à l'éloge de l'esprit humain capable de calculer la distance des astres et de prévoir leur route (*Essay*, II), au thème de Belzunce (*Ibid.*, IV), à l'évocation de l'échelle des êtres (*Ibid.*, I), quant à ces « Pastorales » et ce réalisme agreste, sincère et frais, qu'on découvre dans l'« Épître à miss Blount sur la vie de campagne », tout cela, il n'est pas douteux que Lamartine l'ait connu et goûté chez Pope, mais il faut nous borner à en indiquer la commune présence dans l'œuvre du poète anglais et dans les pages de *Jocelyn*, sans pouvoir assigner clairement à l'influence de Pope ce qui, comme l'écrit très justement M. Paul Hazard était « déjà passé dans l'usage courant »².

Il est fort probable également que Lamartine s'est souvenu de Thomson en plusieurs endroits de son *Jocelyn* ; mais comment indiquer avec certitude ce qui vient tout droit des *Seasons*, et le distinguer de ce que Lamartine avait pu lire dans Saint-Lambert, ou dans Roucher ou dans Léonard... ?³ Deux passages des *Seasons*, néanmoins, semblent trouver dans *Jocelyn* un écho plus parfait que dans les vers des petits poètes français du XVIII^e siècle : ce sont, d'une part, les belles pages du Premier chant qui disent l'élan du cœur vers Dieu dans l'éblouissement du printemps (*Seasons*, 1809, T. I, pp. 120-122 — et *Jocelyn*, IV, 175 sqq.) — et le souvenir de Thomson peut ici s'être associé, dans la pensée de Lamartine, à des souvenirs miltoniens ; c'est d'autre part et surtout le fragment du Chant de l'Été qui, avec une ampleur et une richesse dont Lamartine développera encore la puissance, montre, dans la poussière dorée du soleil toute cette vie pullulante, éphémère à la fois et infinie, des insectes et des atomes. D'abord, ce bourdonnement immense

Resounds the living surface of the ground (T. I, p. 210)

Puis l'œil distingue les prodigieuses myriades d'êtres infimes et pourtant vivants, et l'esprit supplée à l'œil impuissant et devine ces mondes enfermés dans des mondes (The worlds in worlds inclos'd — *Ibid.* p. 212) ; ainsi, dans une sorte de ravissement extasié, *Jocelyn*, admirant ces « essaims » qui

1. *Ibid.*, p. 179 et *Jocelyn*, IX, 1251 sqq.

2. P. Hazard, « Les influences étrangères sur Lamartine », R. C. C. *loc.*, cit.

3. Voici bien, dans Thomson comme dans *Jocelyn*, la fièvre heureuse du printemps (*Seasons*, London, 1809, T. I, pp. 76, etc...), l'hymne d'amour des oiseaux (I, 126), la cascade avec son brouillard d'argent (I, 238), le déluge de feu de l'été (I, 225), la lecture solitaire pendant les longs soirs d'hiver (II, 190), la neige sur la campagne (II, 167), l'éloge du laboureur (« Venerate the plough », I, 74), l'image des vastes échanges sur les mers, avec les navires et leurs voiles pareilles à des ailes (II, 21), la poésie astronomique (I, 186), l'allusion à la chaîne ininterrompue des êtres (« The mighty chain of beings », I, 215), à ce grand livre qu'est la nature (« Nature's volume broad », I, 201) et l'apparition du botaniste sur la montagne (I, 90).

nagent dans « l'éther vivant » et dont la « foule innombrable » déconcerte l'« œil ébloui », s'écriera :

Pourtant chaque atome est un être !
 Chaque globule d'air est un monde habité !
 Chaque monde y régit d'autres mondes peut-être
 [etc...] ¹ (IV, 313-315)

A l'histoire du vicaire de Wakefield, l'âpre destin du curé de Valneige ne ressemble guère ; et si Sainte-Beuve, en 1836, si J. Janin en 1840 ², ont rappelé le nom du roman de Goldsmith pour en faire un de ces poèmes domestiques dans la lignée desquels *Jocelyn* a pris place, nous avons montré déjà qu' hormis peut-être le cadre champêtre où s'élève le presbytère de Primrose, il est bien difficile de découvrir, dans le *Vicaire de Wakefield*, quoi que ce soit dont Lamartine ait pu se servir pour *Jocelyn*. La ballade, il est vrai, que Goldsmith a glissée dans le huitième chapitre de son livre conte une aventure qui n'est pas sans rapports avec celle de Jocelyn retrouvant Laurence ; l'ermite qu'on voit dans ces vers entend un étranger, dont il n'aperçoit pas le visage, lui conter ses chagrins et la triste histoire de ses amours ; c'est une femme qui lui parle, et celui dont elle pleure l'absence, c'est lui-même, lui qui l'écoute, lui qu'elle n'a pas non plus d'abord reconnu. La situation, on peut en juger, est assez pareille à celle du curé de Valneige recevant la confession de Laurence. Cette ballade, dans Goldsmith, Lamartine l'avait remarquée. Le 21 mai 1811 il conseillait à Virieu la lecture de « cette petite pièce charmante » ³; rappelons toutefois que l'aventure ici contée, Berquin, dans sa Quatrième Romance l'a versifiée également.

Goldsmith n'est pas l'auteur seulement du *Vicar of Wakefield* ; il est aussi le gracieux et tendre poète du *Deserted village*. Dans une lettre qu'adresse Lamartine, le 1^{er} février 1834 à Antoine Cunyngnam — lequel lui avait envoyé un recueil de vers où figurait une traduction du *Village abandonné* —,

1. Saint-Lambert et Léonard avaient l'un et l'autre imité ce remarquable passage de *Seasons* ; mais ni l'un ni l'autre ne s'était élevé à cette considération plus philosophique que descriptive des myriades d'atomes et de la sensible image qu'elles offrent à l'esprit de la fécondité de la nature perpétuellement créatrice ; Thomson seul avait montré l'homme ainsi environné et comme submergé par le torrent de la vie universelle.

2. Cf. Sainte-Beuve, R. D. M., 1^{er} mars 1836, et J. Janin, Introduction à l'édition illustrée de *Jocelyn* 1841 (pp. XXIV - XXV). Dans la « lettre à M. d'Esgrigny » qui sert de préface aux *Harmonies* dans l'édition des souscripteurs, Lamartine se compare personnellement au vicaire de Goldsmith : comme lui, dit-il, « j'aime à aimer ».

3. Dans cette lettre, Lamartine cite — un peu inexactement — deux vers de cette ballade

« And whence, unhappy youth », he cri'd
 The sorrows of thy breast ?

(Lamartine supprime « he cri'd » et change « of thy breast » en « of your breast ») ; et il ajoute que ces vers et la strophe suivante résumant « toute l'histoire de [ses] chagrins ». Voici la strophe en question :

From better habitations spurn'd
 Reluctant dost thou rove ?
 Or grieve for friendship unreturn'd
 Or unregarded love ?

on le voit vanter « toute la naïveté et toute la mélancolie » du « beau talent » de Goldsmith poète¹.

Sans doute, les danses des villageois « sur la pelouse, à l'ombre d'un arbre touffu » (*Deserted village*, vers 25) et la tristesse de retrouver méconnaissables les lieux qu'on a jadis aimés (ce ruisseau autrefois limpide, à présent boueux, ces berceaux de feuillage affaissés... *Ibid.*, vers 41 sqq.) et l'aimable image du petit jardin qui touche au presbytère (vers 137 sqq.) et toute cette poésie familière, simple et précise, et quand même sans médiocrité ni bassesse, tout cela, qui est dans le *Village abandonné*, se retrouve bien aussi ailleurs avant de reparaitre dans *Jocelyn*, mais il ne serait point impossible que ce total oubli de soi, cette charité si parfaite que les vers de Goldsmith prêtent à l'ancien pasteur d'Auburn aient préfiguré, pour une part², l'abnégation surnaturelle du curé de Valneige :

But in his duty prompt, at every call,
He watch'd and wept, he pray'd and felt for all

dit Goldsmith (*Ibid.*, vers 165-166). Jocelyn de même élèvera vers le ciel « le cri de toutes [les] alarmes » gémira « de tous [les] gémissements » de l'humanité souffrante, aimera enfin, « au lieu d'un seul être », tous les hommes (V, 800-805 et VI, 264).

Young, dans son texte anglais, et plus encore, bien probablement, dans la traduction Letourneur, a été lu et relu par Lamartine ; on voit ce dernier, le 30 septembre 1810, occupé à mettre « quelques *Nuits* d'Young » en « vile prose » française — « excepté, ajoute-t-il, quelques morceaux qui me séduisent et que je versifie ». Young est cité par lui, le 24 mars 1811, entre Ossian et Shakespeare, parmi les « auteurs anglais » auxquels il demande un allègement passager de sa mélancolie, et bien que Lamartine, en 1856, ait affecté de dire : « Je ne suis pas un homme de l'école larmoyante des *Nuits* d'Young »³, M. P. Van Tieghem avait bien raison d'écrire, naguère, à propos de l'ouvrage de M. Citoleux, qu'il s'étonnait que l'auteur « n'ait pas trouvé les *Nuits* parmi les sources de la poésie philosophique de Lamartine »⁴.

M. F. Baldensperger, songeant surtout à la fin de la Troisième Nuit, et à la Quatrième Nuit tout entière, avait en effet fort justement rapproché Lamartine de Young : « La même confiance chrétienne, notait-il, répondant à la même angoisse, une certitude identique quant aux promesses de la rédemption, une égale affirmation de la double nature de l'homme placent les deux poètes sur le même terrain » ; « une pièce, disait-il encore, comme la dix-huitième

1. Cf. *A. Lamartine*, 1914, pp. 195-196.

2. Young, nous le verrons, aura là aussi, je crois, sa part d'influence.

3. C. F. L. Ent. II. T. II, p. 333. — La formule est du reste assez étrange, car les *Nuits* sont beaucoup plus hymniques qu'élégiaques, et la poésie philosophique y tient une place infiniment plus grande que les gémissements et les larmes ; mais il est bien vrai que l'imagerie des vignettes avait surtout popularisé, dans Young, le père infortuné ensevelissant sa fille de ses propres mains. Le poète Antoine Cunyngnam, en 1833, avait dit à Lamartine, dans ses « Stances » sur la mort de Julia

Comme toi le grand Young a gémi sur Narcisse

(A. Cunyngnam. *Odes et poésies diverses*. Paris, 1837, p. 104).

4. Cf. P. Van Tieghem. « La poésie de la nuit et des tombeaux en Europe au XVIII^e siècle ».

Méditation : *La Foi*, c'est proprement une *Nuit* d'Young reprise avec moins d'apparat »¹. Dans son étude sur *Le poète Ed. Young*, M. W. Thomas, en 1901, a pu rapprocher, d'une manière significative, un fragment de l'*Immortalité* d'un passage de la Troisième Nuit (vers 487 sqq.) ; et Gustave Lanson, dans sa grande édition des *Méditations*, indique, en plus d'un endroit, les frappantes ressemblances qu'on découvre entre les vers de Lamartine et les textes d'Young-Letourneur².

Quand, à propos de *Jocelyn*, on veut évoquer Young, c'est naturellement à la leçon d'astronomie édifiante de la Neuvième Époque que l'on songe : un des thèmes les plus chers à Young est bien en effet que la « dévotion » est, comme il dit, « fille de l'astronomie », et l'on croit entendre, dans *Jocelyn*, d'authentiques échos des *Nuits* : « Quelle police dans cette société compliquée de globes ! [...]. A quelle distance prodigieuse sont placés quelques-uns de ces soleils de la nuit ! Le savant doute si depuis que le monde est né leurs rayons ont pu encore parvenir à cette terre lointaine [...] Quel est le bras invisible et puissant qui imprima le mouvement à tous ces mondes ? [...]. Et l'homme demande encore des miracles ! Qu'en a-t-il besoin pour apercevoir au-dessus de la nature l'Être qui l'a créé [...] ? »³. Tout cela, fidèlement, se trouve reproduit dans *Jocelyn* (IX, 941-878, 929-862), et, de même, l'affirmation que tout, dans l'univers, est « de niveau » pour l'œil de Dieu, qui « voit ramper au fond de l'abîme ce qui s'élève le plus »⁴, affirmation que Lamartine pouvait lire encore, dans le même ouvrage de Letourneur, et traduite, cette fois, d'Hervey : « Le plus vil de tous les êtres, qui rampe au sein de cette foule inconcevable, n'est point négligé par la cause toute-puissante »⁵.

Mais, pour Young et pour Hervey, comme déjà pour Thomson et Pope, et Goldsmith, la même prudence nous retient de parler d'influence directe. Tant d'autres ont répété les mêmes formules, tant d'autres ont fait leur « méditation sur les cieux étoilés »⁶, montré « la même main qui dirige les astres » soutenant aussi le chrétien⁷, qu'il est bien impossible de dire si Young et Hervey, plutôt que Voltaire, ou Jean-Jacques, ou Lebrun, ou Delille, ou Chênedollé ont habité la pensée de Lamartine lorsqu'il écrivait, à leur suite, son couplet d'apologétique astrale⁸.

N'est-ce pas à Young, cependant, au moins autant qu'à Goldsmith, que s'apparente *Jocelyn* quand il élargit sa propre douleur jusqu'à faire siennes,

1. F. Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*. T. I, p. 106.

2. Lanson, éd. crit. des *Méditations*, p. 15 (sur l'*Isolement*) ; p. 91 (sur le *Désespoir*) ; p. 154 (sur *La Prière*) etc...

3. Young-Letourneur, 1783. T. I (« Vingtième nuit »), pp. 308-311.

4. *Ibid.* (« Vingt-troisième nuit »), p. 351.

5. *Ibid.* T. II, p. 166.

6. *Ibid.* (Hervey). T. II, p. 134.

7. *Ibid.* (Hervey). T. II, p. 163.

8. Dans la méditation d'Hervey-Letourneur intitulée « Néant des choses terrestres », on aperçoit un développement démonstratif bâti sur l'image de « l'aigle [qui] dans son vol rapide [...] va pour ainsi dire respirer les feux du soleil », dédaignant « le ciron qui vole dans les airs ou la poussière qu'il secoue sous ses pieds » (*Ibid.* T. II, p. 142). Serait-ce la source de l'apologue de l'aigle et du soleil, dans *Jocelyn* (IX, 995 sqq.) ? Mais nous avons trouvé dans Lebrun un développement sur le même thème et plus proche encore de l'apologue lamartinien (Cf. *supra*, p. 466).

dans son âme, toutes les douleurs de ce monde ? Young, écrit M. P. Van Tieghem, « se considère comme supportant tout le fardeau de l'humanité »¹. « I mourn for millions ! » s'écrie ce père devant la dépouille de sa fille. Jocelyn, privé pour jamais de Laurence, veut aussi, « du haut de [sa] douleur »,

Ouvrant des bras saignants plus larges à la terre,

embrasser, dans l'acceptation sainte de son supplice, tous ses frères

[ses] frères en exil, en misère, en pitié. (V, 809-812)

Il est permis, enfin, de se demander si ce ne serait point aux *Nuits* qu'il conviendrait de rapporter peut-être — et pour partie — l'invention des deux épisodes du colporteur juif et du tisserand, dans *Jocelyn*. Young a vu sa fille mourir dans le midi de la France ; la barbare intolérance des populations a refusé aux prières du malheureux père une sépulture chrétienne pour sa fille ; ainsi les paysans de Valneige voudront jeter « aux fentes du rocher » le cadavre du colporteur juif ; Young a été contraint de charger sur ses épaules le corps de son enfant, — image macabre dont s'orne le frontispice de la traduction Letourneur et qu'un dessin de Devéria reprend encore en 1827, dans l'édition des *Poésies galliques* de Baour-Lormian. Ne peut-on point penser que ce tableau lugubre, présent à toutes les imaginations, et devenu comme l'emblème des *Nuits*, est pour quelque chose dans l'histoire du tisserand de Jocelyn qui transporte de même, sur son dos, le cercueil de sa femme² ?

* * *

L'admiration fervente, — et presque déconcertante dans sa persistance — de Lamartine pour Ossian n'est plus à démontrer. Après von Poplawsky³, M. P. Van Tieghem a consacré tout un chapitre de son *Ossian en France*⁴ à faire le compte des dettes contractées par Lamartine à l'égard des poésies ossianiques.

Lamartine n'a pas caché que, parmi les « livres amis » qui façonnèrent son jeune talent, c'est « surtout » Ossian et *Paul et Virginie* qui le ravirent⁵. « Ossian fut l'Homère de mes premières années », avoue-t-il en 1849⁶ et il confesse ailleurs⁷ : « Ossian est certainement une des palettes où mon imagination a broyé le plus de couleurs et qui a laissé le plus de teintes sur les faibles ébauches que j'ai tracées depuis »⁸.

De ces « teintes », von Poplawsky n'en retrouve plus guère dans *Jocelyn* ;

1. P. Van Tieghem, *loc. cit.*

2. Dans le *Peintre de Salzbourg*, rappelons qu'on voit aussi Guillaume envelopper d'un suaire de fortune le corps de Ch. Munster, le charger sur ses épaules et le porter jusqu'à un monastère, — en vain hélas, car les prières de l'Église sont refusées à cet homme qui s'est suicidé.

3. Von Poplawsky. *L'influence d'Ossian sur l'œuvre de Lamartine*. Heidelberg, 1905.

4. P. Van Tieghem, *Ossian en France*, 1917. Livre IV, chapitre III.

5. *Destinées de la Poésie*.

6. Nouvelle préface des *Méditations*.

7. *Confidences*, VI, VI.

8. Von Poplawsky a pu dénombrer quatre-vingt-trois « textes ossianiques » dans l'œuvre poétique de Lamartine jusqu'à 1824. Signalons que la Duchesse d'Abrantès, le 13 décembre

mais c'est pourtant dans ce *Jocelyn*, où Lamartine se plaît à évoquer son âme d'adolescent, que figure la première en date (1832) de ses professions publiques d'enthousiasme pour le barde des « Monts d'Inistore ». On connaît les beaux vers lyriques et oratoires à la fois, mais si naïvement sincères en même temps, qui s'ouvrent sur cette apostrophe exaltée : « Ossian ! Ossian ! lorsque plus jeune encore [etc...] » (II, 43 sqq.). Quand Lamartine, sous le masque transparent de *Jocelyn*, se représente à nous s'enfonçant autrefois, tout enivré d'Ossian, dans une campagne transfigurée, se grisant du bruit des torrents, de l'horreur des « pics sauvages » et du mystère des « bois sans chemin », « comme un fils de Morven » environné d'orages, ne dirait-on pas qu'il reprend en vers les propos même de Baour-Lormian qui, du même ton, s'était écrié, dans le « Discours préliminaire » de ses adaptations ossianiques : à lire ce prodigieux poète, « on s'oublie, on se transporte dans les contrées qu'il habita, on voit le mont escarpé, la sombre forêt [...], on marche au fracas des torrents, aux lueurs de la tempête [etc...] »¹ ; mais qu'il s'agisse bien là d'une exaltation véritable et toujours ressentie, la preuve nous en est donnée par ces mots que, seize ans plus tard, Lamartine écrira encore à Dargaud, dans une lettre tout intime où il lui parle avec délices des « premiers frissons de l'hiver », des « courses solitaires » qu'il fait dans les sentiers de ses montagnes : « J'évoque les ombres, comme Ossian, j'anime les nuages comme Fingal »².

Je veux bien qu'il y ait dans l'Ossian de *Jocelyn* des traits bibliques illégitimement surajoutés au modèle ; l'enthousiasme s'y achève en un grand élan passionné vers « Jéhovah », et nous voilà bien loin de la religion indistincte des poèmes dont s'enchantèrent les contemporains de Mac Pherson ; mais que le barde de Morven soit interprété de la sorte et que Lamartine ait voulu se le rendre, inconsciemment peut-être, plus proche encore, il n'y a là qu'un nouveau témoignage du culte ardent qu'il lui rendait.

Ce célèbre passage de la Deuxième Époque est-il vraiment le seul où se marque dans *Jocelyn* l'influence ossianique ? Je ne suis pas très sûr de reconnaître, comme M. Poplawsky, dans la brève peinture de l'automne, à l'Époque IV,

1835, écrivait à Victor Hugo qu'elle venait de s'apercevoir que le beau vers de l'ode à *Bonaparte*

Il est là, sous trois pas un enfant le mesure

sortait directement des Chants de Selma, où l'on trouve, déclarait-elle « littéralement la même pensée, la même expression » (Cf. J. Marsan. *La bataille romantique*, deuxième série, p. 51). Dans la R. D. M. du 1^{er} juin 1851, G. Planche constatait également : « Lors même que l'auteur [il s'agit en particulier des *Nouvelles Méditations*] eût négligé de nous révéler son admiration pour les poésies offertes à l'Europe crédule par un faussaire ingénieux [...] la lecture des *Étoiles* ne laisserait aucun doute à cet égard ».

1. *Ossian — barde du III^e siècle. Poésies galliques en vers français*, par Baour-Lormian, Paris, An IX, p. 12. Le nom d'Inistore, qui n'apparaît pas sous cette forme dans l'Ossian de Letourneur, Baour l'emploie au contraire fréquemment (cf. pp. 21-25-30) ; une note (p. 27) indique : « Inistore était une des Orcades ». *Jocelyn* dit aussi qu'il écoute « siffler dans la bruyère grise »

Comme l'âme des morts, le souffle de la bise (II, 47-48)

Dans les vers « du citoyen Coupigné » que Baour cite en appendice de son *Ossian* (p. 263) il est pareillement déclaré que quiconque a lu Ossian « entendra des morts les fantômes errants »

Mêler leurs cris plaintifs à la voix des torrents

2. Lettre du 4 novembre 1848. — Le texte publié dans la *Correspondance* (T. IV, p. 291) porte : « *J'aime* les nuages » ; et il faut lire : « *J'anime* les nuages » (Archives de Saint-Point).

un souvenir de la *Délivrance de Carrictura* : « Le sombre automne règne sur nos montagnes ; l'épais brouillard repose sur nos collines. On entend siffler les tourbillons du vent. Le fleuve roule des ondes fangeuses dans l'étroite vallée ; le vent fait voler et tourner dans les airs les feuilles desséchées »¹. Je vois bien dans les vers de Lamartine

Les feuilles que roulaient les secousses du vent (IV, 490)

« ondoyer » sous les pas de Jocelyn et de sa compagne ; mais il ne semble pas nécessaire de recourir à Ossian pour expliquer la présence ici de ce beau motif, mais banal, de poésie descriptive. La lune apparaît souvent dans les vers de *Jocelyn* ; et M. P. Van Tieghem nous assure qu'Ossian semble « avoir été son véritable introducteur dans la poésie moderne »² ; mais Chateaubriand, après Ossian, a tiré tant d'effets du clair de lune que l'on n'oserait non plus assigner fermement à une influence ossianique les nombreux vers où brille, dans le poème de Lamartine, la « lune limpide et claire » (II, 549).

J'aperçois encore dans Ossian des filles déguisées en garçons, des cavernes propices aux amants, des chiens fidèles jusqu'à la mort ; mais travestissements, grottes, et chiens se retrouvent en cent endroits en dehors d'Ossian, aussi, avant *Jocelyn*. Que les brises aient des paroles secrètes, que les morts ou les absents puissent emprunter les souffles de l'air pour glisser leur âme dans ces murmures, *Jocelyn* le dit (II, 580 sqq.) après Ossian, — mais après Pétrarque aussi³.

C'est plutôt, semble-t-il, dans tel ou tel détail du récit lui-même qu'il serait possible de retrouver, dans *Jocelyn*, quelques probables souvenirs d'Ossian ; il n'est pas inadmissible, par exemple, de supposer que Lamartine avait en mémoire un épisode de *Fingal* lorsqu'il montrait, à la Quatrième Époque, l'affreuse angoisse de Jocelyn retrouvant déserte la caverne où il a, le matin, laissé Laurence pour descendre dans la vallée ; ainsi, dans la caverne de Ronan, Comal a laissé Galbina pour aller chasser le chevreuil ; à son retour, il trouve la grotte vide : « Il court, la frayeur dans ses pas ; il appelle la fille de Conloch. Nulle réponse dans le roc solitaire »⁴ ; Comal retourne sur ses pas, et il trouve alors Galbina géante. Ainsi, dans *Jocelyn* :

Je me précipitai dans l'ancre, haletant,
« Laurence ! »... L'écho seul me renvoya « Laurence ! »
Mon cœur pétrifié plongea dans ce silence (IV, 720-722)

et peu après Jocelyn découvre, étendu sur la neige, « le corps inanimé de l'enfant ».

L'Épilogue primitif de *Jocelyn* doit peut-être aussi quelque chose à Ossian. Comme Oscar et la fille de Dargo, après leur mort, « dorment ensemble près

1. Ossian-Letourneur, 1777. T. I, p. 204.

2. P. Van Tieghem, *op. cit.*, p. 280.

3. Cf. *Délivrance de Carrictura* : « Viens alors converser avec moi, cher objet de mes larmes ; viens sur l'aile des vents des montagnes ; fais-moi entendre en passant le doux son de ta voix au milieu du calme universel » (*Ossian*, Trad. Christian, 1879, p. 101). Cf. aussi *Fingal*, chant III et chant VI, etc... — Pour Pétrarque, cf. en particulier le sonnet CCLXXIX dont Lamartine donnera précisément une traduction dans son C. F. L. (Ent. 31. T. VI, p. 72).

4. *Poèmes d'Ossian*, Trad. Lacausade, 1842, p. 146.

du ruisseau de la colline »¹ dans la solitude muette de la montagne, ainsi Laurence et Jocelyn reposent côte à côte ensevelis au Val des Aigles ; — et comme au vieux pâtre des hauteurs leurs figures rayonnantes sont un jour miraculeusement apparues, les ombres de Connal et de Crimona se montrent parfois, dit Ossian, au-dessus de leurs tombes, « quand le chasseur pensif se promène seul, à pas lents, sur la bruyère »².

*
* *

Le vers de Cowper que cite, en le traduisant, Lamartine dans ses *Nouvelles Confidences* : « C'est Dieu qui fit les champs ; c'est l'homme qui fit les villes »

(God made the country and man made the town)

est tiré du petit poème *The Task*³. Cowper, sans doute, a dû faire partie de cette « douzaine de poètes anglais » que Lamartine, en 1810, s'appliquait à traduire.

Il a pu voir, chez lui, quelques éléments de cette poésie émue, dont lui-même tirera dans *Jocelyn* de si beaux effets, sur l'amour d'un fils pour sa mère⁴ ; il a pu y lire des vers poignants sur la tristesse de revoir la maison où l'on a passé son enfance habitée maintenant par d'autres possesseurs ; au sixième livre de *The Task*, il a pu admirer aussi la peinture de l'hiver et de la campagne silencieuse sous la neige, et les cent-soixante-dix vers de cette *Winter Morning Walk* où Cowper sait rendre sensible la présence de Dieu dans la nature. S'il faut se hasarder à croire que *Jocelyn* porte quelque part un fugitif reflet de *The Task*, ce serait, je pense, dans quelques vers de la Quatrième Époque qu'il faudrait le chercher :

Enfant, j'ai quelquefois passé des jours entiers
Au jardin, dans les prés, dans quelques verts sentiers
[.....]
Tout voilés d'aubépine et de mûre sauvage
[Etc...] (IV, 355 sqq.)

Au premier Livre de *The Task*, Cowper avait chanté lui aussi la félicité rêveuse de ces longues promenades qu'il faisait jadis, dans les sentiers de la campagne, entre les buissons chargés de ronces

For I have loved the rural walk through lanes
Of grassy swarth [.....]
And skirted thick with intertexture
Of thorny boughs [etc...]

Certes, Lamartine n'avait pas besoin d'avoir Cowper à la main pour aimer ces longs vagabondages dans les chemins de ses collines mâconnaises ; mais il avait pu se plaire à en retrouver l'image dans ces vers et il n'est pas invraisem-

1. *Le combat d'Oscar et de Dermid*, dans *Ossian*, trad. Christian, 1879, p. 205.

2. *La Délivrance de Carriatura*. *Ibid.*, p. 109.

3. Ce vers se trouve à la fin du Premier Livre.

4. Cowper. « En recevant le portrait de ma mère », vers écrits en 1790.

blable que l'exemple de Cowper et peut-être un souvenir confus de ces « lignes »¹ l'aient guidé vaguement dans la rédaction de ce passage de *Jocelyn*.

*
* *

Quand, le 26 septembre 1865, dans *Le Constitutionnel*, Lamartine publia le premier fragment de sa *Vie de Lord Byron*, on put lire dès les premières lignes, cette phrase un peu solennelle : « Nous n'hésitons pas à déclarer qu'à nos yeux l'homme dont nous entreprenons d'écrire ici la vie est le plus grand poète lyrique et le plus grand poète épique de tous les modernes ». Il faut faire la part de l'hyperbole ; Lamartine a coutume — et les exemples de ce procédé ne manquent pas dans le *Cours Familier* — de proclamer roi, sans contester, chacun des poètes qu'il s'apprête à louer, quitte à le détrôner, le mois d'après, quand sa fantaisie l'amène à célébrer tel autre écrivain². Il n'en est pas moins hors de doute que le génie de Byron, depuis qu'il l'avait découvert, en 1818, avait toujours paru à Lamartine extraordinaire, presque surhumain. « Le premier poème que je connus de lui, écrit-il dans *Le Constitutionnel* du 18 octobre 1865, ce fut *Childe Harold* » ; bouleversante révélation ! J'entendais, « dit-il, pour la première fois, dans une bouche humaine, le cri de l'infini ».

Byron est nommément interpellé dans les *Méditations* ; c'est à lui qu'est adressée cette longue admonestation en vers : *L'Homme*, sur laquelle Lamartine compte pour s'affirmer publiquement comme le rival, l'égal peut-être, de ce grand poète d'Angleterre, un jeune homme, dit-on, dont le nom fait tant de bruit et qu'entourent de si troublants prestiges. Byron meurt dans un prodigieux rayonnement de gloire ; et Lamartine aussitôt d'écrire ce *Dernier chant du Pèlerinage d'Harold*, dont le seul titre marque une assez belle confiance en soi : l'ouvrage que Byron laisse suspendu, Lamartine se charge de lui donner un Chant de plus, et qui sera sa conclusion sublime³.

A Florence, où il vit de 1825 à 1828, il va « recherchant et adorant les reliques encore chaudes de ce grand apôtre de la poésie nouvelle »⁴. Quand paraîtront, en 1830, les *Mémoires* de Lord Byron, présentés par Moore, Lamartine mettra une hâte avide à se les procurer ; le 31 décembre 1830, il mande à Aimé-Martin : « Envoyez-moi, le jour où ils paraîtront, les trois volumes de la suite des *Mémoires* de Lord Byron. J'ai les deux premiers » ; et ces livres, dès qu'ils lui parviennent, il les lit « avec enchantement »⁵.

L'objectif que, dès 1819, il s'était proposé d'atteindre, il y avait touché du premier coup. Dans l'opinion publique, les deux noms de Byron et de Lamartine étaient, depuis 1820, étroitement associés ; et la grande masse des lecteurs

1. « J'ai écrit quelques milliers de lignes, comme disent les Anglais ». Lettre à Sainte-Beuve novembre 1836, p. p. A. Chesnier du Chesne, R. D. M., 1^{er} novembre 1933.

2. Chez Lamartine, écrit un jour sa femme, patiente correctrice d'épreuves « les épithètes vont toujours au delà de la pensée [...] ; une chose qui n'a qu'un bon côté est sublime ; celle qui n'a qu'un côté mauvais est anathématisée » (lettre p. p. H. Guillemin, M. F., 1^{er} août 1934).

3. Son admiration pour le *Childe Harold* de Byron, Lamartine l'exprime encore dans une lettre peu connue (publiée dans R. B., 12 juillet 1913) adressée à M. Germeau : « Je ne trouve, rien au monde de plus poétique que cet *Harold*, surtout le quatrième chant [...] ».

4. *Mémoires Politiques*, dans O. C., 1863, T. XXXVII, p. 222.

5. Lettre du 15 janvier 1831. — Lettres p. p. L. Barthou R. P., 1^{er} octobre 1925.

français se représentait, en face d'un Byron contempteur des lois divines, un Lamartine vengeur du ciel outragé, — un peu comme de Maistre en face de Voltaire. Dans la réponse que faisait Cuvier à Lamartine, le jour de la réception du poète à l'Académie, c'était une manière de lieu commun, une image tombée dans l'usage courant, que Cuvier reprenait à son compte, comme pour lui donner en ce jour une consécration solennelle, lorsqu'il opposait Byron à Lamartine pour la plus grande gloire de ce dernier, mettant en regard de l'« ange » anglais « du désespoir », le « chantre » français « de l'espérance »¹.

Blaze de Bury, cependant, avec cette singulière pénétration que nous lui avons déjà reconnue, écrit dans ses *Tableaux romantiques* : « Le défi [le défi jeté par Byron à la soumission des dévots] offrait à la réplique une occasion fameuse ; le poète des *Méditations* s'en saisit aussitôt. Qui pourrait cependant répondre qu'il n'eût pas mieux goûté l'autre rôle ? »². Lamartine, déclare-t-il encore, un peu plus loin, fut « préoccupé toute sa vie de Lord Byron [...] dont l'inférial magnétisme l'attir[ait] »³.

Déjà, le 1^{er} mai 1819, dans une lettre alarmée, Vignet, cet ami zélé, un peu prêcheur, avait averti Lamartine qu'il lui trouvait une dangereuse ressemblance, quant à son démon intérieur, avec Byron⁴ ; et Lainé, en 1831, confiait à Aimé-Martin, sur le compte de Lamartine, cette réflexion lourde de sens : « Il a beaucoup lu Byron ; c'est un ange qui a étudié le diable »⁵. Loménie, qui s'en tenait à l'extérieur, ne croyait pas si bien dire, quand il notait en 1842, dans son portrait de Lamartine : « Le chantre d'Elvire a, dans l'ensemble de sa personne, un je ne sais quoi qui rappelle Byron »⁶.

Cette parenté secrète de son âme avec celle de Lord Byron, Lamartine la connaissait bien : « Je me retrouve moi-même en lui » confiait-il à Aimé-Martin, le 15 janvier 1831, tandis qu'il lisait les *Mémoires* publiés par Moore. Ce livre, que de ressemblances nouvelles, jusqu'ici pressenties seulement, il lui révélait entre Byron et lui-même ! C'était l'enfance de Byron, dans cette maison rustique où il vivait avec sa mère, à peu de distance de Ballater, au fond d'une « petite vallée nue et stérile », au pied d'« une hauteur d'où l'on domine toutes les beautés pittoresques et sauvages qui marquent le cours de la Dee » ; « Ah ! disait Byron, c'est là qu'enfant j'errais [...], là je portais le bonnet montagnard, là mon manteau était le plaid [etc...] »⁷. Comment Lamartine n'eût-il pas songé à Milly et à sa propre enfance de petit paysan ? — C'était encore la « prédilection » de Byron « pour les pays montagneux »⁸ ;

1. Ressayier ne manquera pas, dans ses vers à Lamartine « après la lecture de *Jocelyn* », en 1836, de reprendre cette comparaison traditionnelle et flatteuse. *La Revue de Paris*, en juillet 1832 (T. LX, p. 131) avait désigné Lamartine sous le nom de « Childe Harold français ». — On trouvera dans l'ouvrage d'E. Estève : *Byron et le romantisme français* (1907, p. 312) un ensemble significatif de textes sur le parallèle Byron-Lamartine, si souvent repris dans les journaux et les revues entre 1820 et 1830.

2. Blaze de Bury, *op. cit.*, p. 87.

3. *Ibid.*, p. 92.

4. Cf. lettre, p. p. C. Latreille. L. C., 10 mai 1922.

5. *Lettres à Lamartine*, p. 126.

6. [Loménie]. *Galerie des contemporains illustres. Lamartine*, p. 33. — E. Barrault, dans *Le National* du 27 mars 1869, note encore : « Lamartine donne [...] à Byron la main d'un frère qui a l'orgueil de se croire un jumeau ».

7. *Mémoires de Lord Byron*, trad. Belloc, 1830, T. I, p. 25-26.

8. *Ibid.*, p. 29.

c'était cette vive tendresse de Byron pour les chiens, l'épithète qu'il composait pour son fidèle Boatwain¹, cette lettre qu'il écrivait, sur la mort de ce compagnon bien aimé, en novembre 1808, à Hodgson : « J'ai tout perdu maintenant [...] »² ; c'était surtout cette impatience d'agir, de sentir, d'aimer, cet emportement tumultueux du cœur livré au torrent des désirs, et où Lamartine découvrait, avec une sorte de bonheur mêlé de fierté et d'effroi, la propre image de sa nature : « Même férocité des passions et de l'esprit, moins le génie ; encore en aurais-je eu à peu près la dose [...] »³.

Il faut penser aussi à ce goût de la vie fastueuse qu'avaient en commun Lamartine et Byron, à cet attrait de l'Orient qui les poussa tous deux « au berceau du soleil » ; « qui peut savoir, écrit également E. Estève, si l'exemple de Byron n'a pas eu quelque influence sur [l']attitude littéraire [de Lamartine], sur sa préoccupation de se mettre à l'écart et au-dessus du romantisme, sur son horreur pour la profession d'homme de lettres, sur sa volonté bien arrêtée de n'être pas pris pour un auteur, mais pour un amateur ou un curieux de littérature ? »⁴. La grandeur du destin de Byron allant combattre et mourir pour les Grecs rendait jaloux Lamartine. Il eût voulu, avouera-t-il, être en 1829 nommé ministre de France en Grèce, afin d'assister « à cette résurrection d'un empire sur la terre des souvenirs et d'y participer moi-même, comme Lord Byron »⁵. Le 2 août 1826, il écrivait même : « Si je n'étais pas marié, j'irais me battre pour eux [les Grecs] sans aucun doute, et leur porter quelques secours pécuniaires. C'est le seul emploi un peu héroïque à faire d'une vie inutile dans le temps présent »⁶.

En poésie, Lamartine déclara un jour devant Ferdinand Denis « qu'il procédait des Anglais et des Italiens, de Byron et de Pétrarque »⁷. Il avait, nous

1. *Ibid.*, p. 127.

2. *Ibid.*, p. 233.

3. Lettre à Aimé Martin, 15 janvier 1831, *loc. cit.* — Lamartine ne s'appliquait-il pas à lui-même ce commentaire de Moore (T. II, p. 405) : « Rarement les génies d'un ordre supérieur peuvent s'accommoder du calme des affections de famille [...]. Il serait plus qu'un homme celui qui réunirait aux dons les plus éclatants du génie cette douceur de caractère, cette modération dans les sentiments qui font la base du bonheur domestique ».

4. E. Estève, *op. cit.*, p. 334.

5. *Manuscrit de ma mère*, 1871, p. 312.

6. Ces lignes figurent dans une lettre adressée à M. Grandperret qui avait publié des vers intitulés : *Les Grecs, Épître à M. de Lamartine* (Paris, 1826, 24 p.). « Dans *Childe Harold*, lui répond Lamartine, j'ai dit tout ce que je savais sur les Grecs. J'ai tâché de les faire plaindre et admirer. Que dirais-je, à présent que tout le monde a tout dit ? Je le répéterais moins bien peut-être que beaucoup d'autres ». (Cité d'après le catalogue Charavay, 51, dans R. H. L., avril-juin 1934, p. 310). Malgré ces déclarations, il ne serait pas impossible que l'*Invocation pour les Grecs*, qu'on lit dans les *Harmonies*, et qui date de 1826, ait été composée par Lamartine pour répondre au vœu de l'obscur Grandperret.

7. Cité par P. Moreau. R. H. L., 1926, p. 548. — Cette formule n'est pas seulement précieuse en ce qui concerne l'influence littéraire de Byron et celle de Pétrarque sur Lamartine, elle est significative à d'autres égards : quand Lamartine dit : « les Anglais », il entend : Byron ; quand il dit « les Italiens », c'est Pétrarque qu'il désigne. Cela ne suffit point, certes, à établir que Lamartine ne doit rien, en Angleterre, à d'autres qu'à Byron, ni, en Italie, à d'autres qu'à Pétrarque. Mais d'une part on voit assez bien, par un tel propos, la volonté qu'il a de s'en tenir aux génies du premier ordre, et qu'on se tromperait en cherchant à deviner en lui un curieux

dit-il, dans la préface des *Recueils*, un Byron toujours sur sa table, entre Gœthe et Chateaubriand ; un buste de Byron veillait sur le poète dans le cabinet de travail de Saint-Point¹. Connaissait-il profondément son œuvre ? Sainte-Beuve insinue que non, et, pour une fois, je crois qu'il se trompe. Certes, Lamartine n'est pas ce lecteur au front penché, qui étudie un texte, tourne lentement les pages, et prend des notes ; et il n'est pas tout à fait faux de dire qu'il « lisait Byron [...] bien moins dans le texte anglais que dans ses propres sentiments à lui, et dans son âme »². Mais il semble injuste et très inexact de prétendre que « bien qu'il lui adressât des épîtres, [il] ne s'en inquiétait que d'assez loin et pour le deviner, pour le réfuter bien vaguement »³.

Dès 1820, Fr. Schlegel, dans la *Concordia*, avait signalé l'influence de Byron sur l'auteur des *Méditations*⁴ ; Stendhal, en 1821, appelait Lamartine « un Lord Byron peigné à la française »⁵, et il répétait, le 6 mars 1823 : « c'est toujours [chez Lamartine] une imitation du ton de Byron »⁶. Les souvenirs de *Childe Harold* étaient bien visibles dans *La liberté ou une nuit à Rome*, comme ils le seront encore dans les vers sur *La Perte de l'Anio*. L'Avis du libraire-éditeur, placé en tête de la *Mort de Socrate*, indiquait, à propos des lacunes volontaires marquées dans le texte du poème par plusieurs lignes de points, que l'auteur en avait usé là « comme a fait Lord Byron dans plusieurs de ses poèmes » et il ajoutait naïvement : « Monsieur Lamartine (*sic*) et le premier des poètes modernes de l'Angleterre ont des traits plus précieux de ressemblance »⁷.

Il est donc bien probable que *Jocelyn* lui aussi doit offrir quelques-uns de ces « traits [...] de ressemblance » avec l'œuvre byronienne. Oublions, si l'on veut, dans *Lara*, Kaled déguisé en page, comme Laurence en jeune garçon, et, malgré Louis de Ronchaud, gardons-nous d'affirmer trop fermement que la grotte mystérieuse où s'abritent Neuha et Torquil dans *L'Ile* « a pu donner à Lamartine l'idée de sa Grotte des Aigles »⁸. Mais le genre de composition poétique auquel appartient *Jocelyn*, c'est bien à Byron, semble-t-il, que Lamartine l'a emprunté. Carrel en fit la remarque dans *Le National* dès le 20 mars

appliqué à découvrir des perles chez les *minores* ou les *minimi* ; et d'autre part, ces mots nous montrent à quel rang il plaçait Byron chez les écrivains d'Outre-Manche. Byron, j'en suis persuadé, lui éclipsait Milton lui-même.

1. Cf. Ch. Alexandre, « Madame de Lamartine », L. C., 10 octobre 1886.

2. Sainte-Beuve, Lettre-préface à W. Raymond pour son livre *Corneille, Gœthe et Shakespeare*, 1864, p. XII.

3. *Ibid.* Sans doute Sainte-Beuve songe-t-il à ce qu'écrivait loyalement Lamartine dans son Commentaire sur l'*Homme* : « Je n'avais lu [en 1819] que quelques gouttes de cette poésie, mais c'était assez pour me faire comprendre cet Océan ». Mais Lamartine ne s'en tint pas, sur l'œuvre de Byron aux lectures qu'il avait pu faire avant d'écrire *L'Homme*.

4. Cf. R. E., T. IX (1834), p. 67.

5. *Correspondance inédite de Stendhal*, 1855. T. I, p. 175 (lettre du 29 décembre 1821).

6. *Ibid.* T. II, p. 294.

7. *La Mort de Socrate*, 1^{re} édition. Paris, Ladvocat, M.CCC.XXIII.

8. Dans la préface qu'écrivit Louis de Ronchaud pour l'édition de *Graziella* et de *Jocelyn* en 1886 il déclare : « Il y a une autre histoire d'amour moins célèbre que *Paul et Virginie* [...] et qui semble avoir un rapport plus direct avec le rêve de seize ans de *Jocelyn* : c'est celle que Lord Byron a racontée dans son poème de *L'Ile*. Lamartine y fait allusion dans un passage qui

1836¹, et Louis Belmontet, dans la *Nouvelle Minerve*, évoqua de même *Childe Harold* à propos de *Jocelyn*. Quand l'Avertissement du *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold* en 1825 disait du chef-d'œuvre de Byron : « Ce n'est pas le poème didactique [...], ce n'est pas le poème descriptif [...], ce n'est pas le poème épique [... mais] il tient de ces trois genres à la fois : il raconte, il décrit, il médite, il enseigne »², ne croirait-on pas qu'il définit d'avance *Jocelyn*, « ce poème dont rien dans les littératures classiques ne peut nous donner une idée »³. « On doit convenir, écrira Ch. Labitte dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1843⁴, que s'il y a dans la poésie moderne un genre libre [...] c'est le poème lyrique tel que l'a entendu Byron, tel que l'a réalisé chez nous Lamartine ». Et E. Estève, comparant *Childe Harold* à *Jocelyn*, pourra noter : « Ce dédain des transitions lentes et appliquées, ces tableaux qui se succèdent, jetés brusquement sous les yeux du lecteur et remplacés aussitôt par d'autres [...], cet art de suggérer autant que de raconter [...], ces admirables méditations devant la nature, ces vives échappées de lyrisme qui rompent et varient l'uniformité narrative, tout cela serait-il venu à l'esprit de Lamartine s'il n'avait pas lu le poète anglais ? »⁵.

Mais si, allant au delà de cette dépendance qui se marque dans la technique de *Jocelyn* par rapport à *Childe Harold*, nous considérons l'œuvre elle-même de Lamartine dans quelques-unes de ses parties capitales, nous y apercevrons encore des traces visibles de l'influence byronienne. C'est ainsi que le paysage dramatique de *Manfred* a certainement jeté des reflets sur quelques aspects des paysages alpestres de *Jocelyn* et qu'en particulier Byron se mêle étroitement à Ossian pour transformer, au début de la Deuxième Époque, les collines et les vallons du Mâconnais en d'âpres sommets neigeux flagellés d'orages, en des gouffres où l'eau houlante fume sur les rochers⁶.

L'adolescence fiévreuse de *Jocelyn*, pleine des pressentiments de l'amour

n'a pas encore été remarqué, que je sache ». Et Ronchaud de citer les vers de la Quatrième Époque (1000-1006) où il est question de ces histoires d'« amants [...] oubliés du monde »

Dans quelqu'île sans nom portés par aventure

et que *Jocelyn* contait à Laurence. Mais je ne suis nullement certain que Lamartine, comme dit Ronchaud, fasse « allusion » à *L'Ile* de Byron. Nous avons vu combien les histoires d'îles perdues et d'amants jetés sur des rivages déserts étaient courantes au XVIII^e siècle.

1. « Nous présumons, écrit Carrel, que M. de Lamartine a voulu savoir si notre langue ne se prêterait pas à cette poésie familière [...] dont Byron est jusqu'ici le plus grand modèle ».

2. *Dernier chant du Pèlerinage d'Harold*, 1^{re} édition, Paris 1825, p. 19.

3. *Ibid.*

4. R. D. M., 1843. T. III, p. 108.

5. Estève, *op. cit.*, p. 356. — Ne serait-ce pas dans les *Mémoires* de Byron que Lamartine trouva l'idée de « publier un poème par fragments » (*Jocelyn*, puis *La Chute d'un Ange*, puis *Les Pêcheurs*, puis *L'Ouvrier*, etc...). Moore signale (*Mémoires*. T. II, p. 105) que « l'idée de publier un poème par fragments a été suggérée à Lord Byron par le *Columbus* de M. Rogers ». Avant 1830, il semble bien que Lamartine ne songeait à révéler son grand Poème qu'après l'avoir entièrement achevé.

6. Il n'est pas impossible non plus que l'image de la grande chute du torrent qui descend du Val des Aigles (II, 495-500) garde quelque chose de la description de la Cascata del Marmore de Terni qu'on trouve dans *Childe Harold* (IV, LXIX-LXXII). Signalons encore que l'expression « Niobé des nations » appliquée à Rome par Byron (*Childe-Harold*, IV, LXXVIII) se retrouve dans la *Deuxième à Némésis* où Lamartine nommait la ville éternelle celle « Niobé du Tibre » (Cf. H. Guillemin. R. H. L., 1933, p. 499).

jusqu'au moment où la rencontre de Laurence lui révèle, dans un éblouissement de bonheur, le visage même de ses désirs, c'est l'histoire de cette âme que Byron, se racontant lui-même, attribue à l'amant d'Éléonore dans ses *Lamentations du Tasse*

[.....] from my very birth
My soul was drunk with love, which did pervade
And mingle with whate'er I saw on earth ;
Of objects all inanimate I made
Idols, and out of wild and lonely flowers,
And rocks, whereby they grew, a paradise,
Where I did lay me down within the shade
Of waving trees, and dreamed uncounted hours,
Though I was chid for wandering [etc...] ¹.

L'image d'Haïdé reste aussi gravée dans la pensée de Lamartine. Ce « portrait d'Haïdé », il le met, dans la préface de *Raphaël*, au nombre des éternels chefs-d'œuvre de la littérature de tous les temps, et pour louer la beauté de Mlle Malagamba, en orient, c'est à l'« Haïdé de Lord Byron » qu'il assure qu'elle le fait penser ². Dans son *Cours Familier de Littérature*, il place encore « les amours de Don Juan et d'Haïdé » parmi « ces chants inouïs de passion naïve, de jeunesse, d'innocence et de félicité » dont le monde connaît peu d'exemples ³. M. Legouis n'a donc pas tort d'écrire : « Jocelyn et Laurence, dans la Grotte des Aigles, c'est sans doute et avant tout Paul et Virginie à l'île de France, mais n'est-ce pas aussi Don Juan et Haïdé, purifiés et innocents, s'aimant dans le pays de Manfred ? » ⁴.

Les « délicieuses stances mélancoliques [de Don Juan] sur l'angelus, entendu de loin, des clochers de Ravenne, dans la forêt de pins » ⁵ n'en retrouve-t-on pas à deux reprises, l'écho dans *Jocelyn* (VI, 375-376 et IX, 551-562) ? Enfin, les admirables strophes du Troisième chant de *Childe Harold* qui disent

1. Ce texte, qui appartient à la sixième strophe des *Lamentations du Tasse*, Lamartine avait pu également le retrouver, en anglais et en français (traduction J.-A. Buchon) dans la notice qui précède la traduction de la *Jérusalem délivrée* par Baour-Lormian (Paris, 1819, in-8°). Voici la traduction Pichot, — que connut et qu'utilisa Lamartine, en particulier dans son étude sur Byron dans *Le Constitutionnel* : « Depuis ma naissance, mon âme connut l'ivresse de l'amour qui s'incorporait, qui se mêlait à tout ce que je voyais sur la terre ; je faisais des idoles de tous les objets inanimés ; les fleurs agrestes et solitaires, les rochers où elles s'abritaient devenaient pour moi un paradis, et je passais de longues heures à rêver [...]. Plus tard tout mon cœur s'exhalait dans un seul besoin indéfini et vague, jusqu'au jour où je trouvai l'objet que je cherchais. Cet objet, c'était toi ! Dès ce moment je perdis mon être qui s'absorba tout entier dans le tien [...] ».

2. *Voyage en Orient*. Dans O. C., 1842 T. VII, p. 355.

3. C. F. L. (1857). Ent. 18. T. III, p. 452.

4. E. Legouis. Préface à son édition de *Jocelyn*. Oxford, 1906, p. VIII. — Le souvenir de *Don Juan* ne se mêle-t-il pas, dans *Jocelyn*, à celui du *Paradis Perdu* lorsqu'on voit Jocelyn veillant avec bonheur sur Laurence endormie. « Car il est là si tranquille, si tendrement aimé [...] ; il est si doux, si calme, si immobile [...] ne sentant pas tout le bonheur qu'il cause ». *Don Juan*. Chant III, st. CXCVII.

5. Lamartine. « Vie de Lord Byron », *Constitutionnel* du 25 novembre 1865. Cet Angelus qu'écoutait Byron, « nous l'entendions nous-même, écrit Lamartine, à la même place, quelques années après ».

le calme surnaturel de la nuit sur le Léman où se reflètent les étoiles et la forme immense des montagnes, tandis que, devant un si grand spectacle, le cœur s'élance vers l'infini, en voici, à la Deuxième Époque de *Jocelyn*, quand le héros contemple le prodigieux tableau du lac des Aigles et des montagnes sous la pâle clarté de la lune et des astres, la réplique aussi belle que l'original :

O nuit majestueuse ! arche immense et profonde
[etc...] (II, 543 sqq.)¹

Et Moore, avec sa gloire d'emprunt, Moore plus célèbre d'être et d'avoir été l'ami de Lord Byron que d'avoir écrit les *Amours des Anges*, n'a-t-il pas lui-même, pour sa part modeste, prêté quelque chose à *Jocelyn* ?

Peut-être n'est-il pas nécessaire de songer à lui à propos de ces vers de la Sixième Époque que nous avons déjà cités sur Adam chassé de l'Éden et dont l'exil, aux côtés d'Ève « ferait envie » à l'exil de Jocelyn dépossédé tout à la fois du Val des Aigles et de Laurence (VI, 4 sqq.). Les vers du *Paradise lost* sont bien probablement la source commune de ce passage de *Jocelyn* et de l'allusion toute pareille que l'on trouve dans le second récit des *Amours des Anges* : « Chassé du paradis pour elle et avec elle, au moins c'était encore du bonheur ! »².

Mais, dans le même récit des *Amours des Anges*, des traits nous apparaissent que les vers de *Jocelyn* reproduiront exactement. Cette Lilia, l'innocente séductrice de l'Ange, comme Laurence lui ressemblera avec ses « grands yeux noirs »³, et tout ce qu'elle a, à la fois, de violent, d'enfantin, d'abandonné et de dangereux ! « Ses yeux, étincelants quelquefois de colère, [...] à un mot de tendresse redevenaient si doux ! »⁴. Le cœur de Lilia se déchire lorsqu'elle songe qu'entre elle et celui qu'elle aime se dresse un obstacle divin ; il est ange ; elle est mortelle ; et dans l'emportement de sa passion, elle souhaite de pouvoir le suivre dans l'éther où est sa demeure : « Dans ton ciel, oui, même là, avec toi ! »⁵. Ainsi Laurence qui sait qu'« aux autels » Jocelyn a « destiné [sa] vie » (VI, 890), veut l'accompagner partout, où qu'il aille :

Que m'importe quels vœux enchaîneront tes jours
[.....]
Si partout comme ici je t'entends, je te vois
Si je marche à ton ombre et m'éveille à ta voix (VI, 908 et 911-912)

1. « Le ciel et la terre sont plongés dans un calme profond [...] ; on dirait qu'ils respirent à peine [...]. Depuis le cortège silencieux des astres de la nuit jusqu'aux montagnes et au lac assoupi [...] tout respire le sentiment du grand Être qui a créé le monde [...]. C'est dans de semblables moments que nous sommes moins seuls que jamais ; c'est alors que se réveille en nous la conscience intime de l'infini [...] ». *Childe Harold*, chant III, st. LXXXIX-XC (trad. Pichot).

Et voici dans *Jocelyn* ces « mystères de la nuit que l'ange seul contemple », voici les « astres de feu », voici l'élan vers Dieu qui créa ces merveilles. « Cette heure aussi [...] lève un rideau du temple ». Et Jocelyn « assiste à la nuit » comme à une révélation sensible de l'Éternel.

2. Moore, *Les Amours des Anges*, trad. Sw. Belloc, 1823, p. 37. Il faut reconnaître d'ailleurs que c'est à Moore plus étroitement qu'à Milton que ressemble le texte de Lamartine.

3. *Ibid.*, p. 59.

4. *Ibid.*, p. 41.

5. *Ibid.*, p. 47.

Cet amour sacrilège, Dieu l'a foudroyé. Lilia fut brûlée vive pour avoir voulu s'unir à cet être de feu. Et l'ange, torturé, s'écrie : « Oh Dieu ! pourquoi ta vengeance sur elle ? [...]. Seul j'ai commis le crime, seul je dois être puni ! Épargne-lui une minute de douleur et que la mienne dure l'éternité ! »¹. C'est le même tourment qu'endure Jocelyn ; ce sont les mêmes cris que la détresse de Laurence lui arrache, les mêmes reproches frémissants jetés au « Dieu jaloux » dont l'inique vengeance « égorge » Laurence innocente (VI, 52).

Ah ! c'est plus qu'un mortel ne pourrait accepter,
Ce qu'au prix du ciel même il fallait racheter,
Ce que j'achèterais de ma vie éternelle ! (VI, 67-69)

Il est difficile de ne pas croire que Lamartine s'est ici souvenu, inconsciemment peut-être, mais effectivement néanmoins, du poème de Thomas Moore.

*
* *

Une difficile question maintenant : Jocelyn porte-t-il la marque d'une influence des lakistes ?

Ce fut une mode, un moment, de rapprocher Lamartine des poètes anglais de l'école des lacs. Brunetière le constatait en 1886², au moment même où Paul Desjardins proclamait à nouveau : « Nous possédons en Lamartine le premier des lakistes »³. Pour F. Reyssié, rien de plus assuré que cette influence des Wordsworth et des Coleridge sur le poète de *Jocelyn* : « Soyons certains », avance-t-il, que, dès 1811, dès ce discours à l'Académie de Mâcon sur l'étude des littératures étrangères, Lamartine « a déjà fait [chez les Anglais] une marche en avant, une exploration furtive chez les lakistes »⁴.

La publication des *Harmonies* fit naître ces comparaisons que l'on devait, depuis lors, si souvent reprendre, entre Lamartine et les lakistes⁵. « Ce serait, écrit en 1830 le *Mercur de France du XIX^e siècle*, avec Wordsworth plutôt qu'avec Byron que nous aimerions à comparer notre Lamartine »⁶. Nodier, dans *La Quotidienne* (10 juillet 1830), découvre dans les *Harmonies* un peu trop, à son goût, du « murmure harmonieux des lakistes ». Gustave Planche, en 1834, s'attend à trouver dans le prochain poème de Lamartine « l'alliance heureuse et féconde du réalisme de Crabbe et du lyrisme de Wordsworth »⁷. On connaît les termes, adroitement calculés, de l'article que Sainte-Beuve, le 1^{er} mars 1836 consacra à *Jocelyn* ; les dernières pages de cette étude ne sont pleines que de Wordsworth et de Coleridge ; et dans son article sur les *Recueils*, le même Sainte-Beuve déclare encore que « les poètes de l'école des lacs » sont bien ceux « avec qui [Lamartine] a le plus de ressemblance

1. *Ibid.*, pp. 65 et 69.

2. R. D. M., 15 août 1886. « Les lakistes, écrivait Brunetière, auquel on l'a [c'est Lamartine] si souvent comparé [...] ».

3. R. B., 10 juillet 1886.

4. F. Reyssié, *op. cit.*, p. 134.

5. A la vérité, Amédée Pichot avait, le premier, indiqué discrètement la voie en dédiant à Lamartine la « lettre » (lettre LXV) qu'il consacrait à Coleridge dans son *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse* (1825).

6. *Mercur de France du XIX^e siècle*. T. XXX, p. 110.

7. R. D. M., 1^{er} mars 1834.

pour le génie ». Nisard, en 1837, note avec une aigreur appliquée, que Lamartine a reçu le conseil de « feuilleter beaucoup les poètes des lacs, Wordsworth, Coleridge et je ne sais quels autres grands maîtres en l'art de dire avec subtilité par quels points ils n'ont ressemblé à aucun de ceux qui les lisent »¹ ; Duquesnel, en 1839, dans son étude *Du travail intellectuel en France depuis 1817 jusqu'à 1837*, ne se dispense point de reprendre l'obligatoire parallèle entre Lamartine et Wordsworth², et Falconnet, complaisant biographe, cherche, l'année suivante, à être précis en notant que dans les *Harmonies* « l'école anglaise des lakistes [...] trahit quelque vague caractère dans *La voix humaine*, *Au rossignol*, *La source dans les bois*, *Une larme*, *Hymne du matin* »³.

Il est vrai qu'à regarder de près tous ces témoignages, on voit qu'il n'en est guère qui ne formulent des réserves sur la fidélité des ressemblances entre Lamartine et ces lakistes auxquels on s'acharne à le comparer. Si le *Mercur de France du XIX^e siècle* constate que chez Lamartine et chez Wordsworth « ce sont souvent les mêmes inspirations, la même solennité de pensée et d'expression » il ajoute aussitôt : « mais combien de contrastes entre les deux poètes ! C'est souvent le même point de départ, mais la route qu'ils suivent n'est pas toujours la même ». Sainte-Beuve in'lique bien que Lamartine « se rapproche [...] par de frappants endroits » de Wordsworth et de Coleridge, mais il déclare en même temps qu'ailleurs il en « diffère » avec autant de netteté ; il y a chez eux, dit-il, « de la miniature », des « détours », des « retours compliqués », des « subtilités métaphysiques », toutes choses qu'ignore Lamartine, lequel ne cherche point « à lier le petit au grand par une subtilité symbolisante ». Duquesnel, répétant d'ailleurs peut-être Sainte-Beuve, marque lui aussi que si Lamartine fait penser aux lakistes, ce n'est point qu'il « s'arrête aux détails et peigne comme Wordsworth » ; au contraire, il « plane sur l'ensemble », et sa poésie « pénètre [...] moins dans l'essence des choses ». Et pareillement Falconnet signale qu'« en général la tendance du poète français est plus accentuée »⁴ et que « son inspiration remonte plus haut ». Quant à Gustave Planche, courtois ce jour-là et prudent, du reste, il s'empressait de protester que cette « analogie » dont il se disait sûr d'avance, entre l'inspiration de *Jocelyn* et celles, conjuguées, de Wordsworth et de Crabbe, ne permet, en aucune manière, de conclure « à l'imitation » : « L'originalité du nouveau poème de M. de Lamartine, disait-il, sera d'autant plus incontestable qu'il aura cédé malgré lui à une inspiration pareille ».

On verra même Th. Gautier, en 1869, s'élever contre ceux qui ne veulent voir en Lamartine « qu'un mélodieux lakiste »⁵ et Ch. Morice, reprenant d'une manière toute personnelle l'inévitable parallèle Lamartine-Wordsworth, accablra cette fois Wordsworth et le définira comme « un Lamartine diminué, minutieux et protestant »⁶.

1. Nisard. *Mélanges*, 1838, T. II, p. 122 (« M. de Lamartine en 1837 »).

2. Duquesnel, *op. cit.*, pp. 70 et 78.

3. Falconnet, *op. cit.*, p. 43.

4. Le dévoué Falconnet n'est pas ennemi des formules incertaines qui offrent aux esprits soupçonneux de clarté bien des occasions, assez vaines, d'exercer leur sagacité.

5. Gautier. Article nécrologique sur Lamartine, 8 mars 1869. Reproduit dans *Portraits Contemporains*, 1876, p. 174.

6. Ch. Morice. « Lamartine, Baudelaire, Shelley », dans *Revue Contemporaine*, 25 janvier 1886.

Plus près de nous, tandis que Joseph Texte va jusqu'à nier à peu près complètement l'influence du lakisme non seulement sur Lamartine mais sur toute l'école romantique française (« Oui, au premier abord, écrit-il, que d'idées communes ! mais pour peu qu'on aille au fond des choses, que de différences ! »¹) M. A. Smith estime au contraire cette influence extrêmement sensible, en général, quoique, à la vérité, dans le cas particulier de Lamartine, « plus difficile à affirmer » ; M. E. Legouis n'en a pas moins « relevé, dit M. A. Smith, la ressemblance frappante qui existe entre *A Augusta* et la poésie *Nightingale* de Wordsworth, aussi bien qu'entre la *Fontaine du Foyard* et *The Fountain* du poète anglais, ressemblance si exacte que les deux poésies de Lamartine semblent presque comme des imitations de l'anglais »². Et dans la préface de son récent *Choix de Poésies* de Wordsworth, M. Legouis d'affirmer qu'il est « difficile d'exagérer » la dette des grands romantiques français envers celui qui leur a révélé les lakistes : Sainte-Beuve : « Lamartine, enseigne M. Legouis, [...] suivra magnifiquement la voie nouvelle dans maintes pages de son *Jocelyn*, dans ses romans du *Tailleur de pierres de Saint-Point* et de *Geneviève* [...] »³.

C'est pourtant, semble-t-il, avec moins de décision que M. Legouis s'était précédemment exprimé dans la préface de son édition de *Jocelyn* : « Si l'on ne saurait assurer, déclarait-il alors (1906), que Lamartine imite les lakistes, [...] il est manifeste qu'il travaille dans le même esprit qu'eux, glorifiant la simplicité de la vie rustique, célébrant la beauté calmante et bonne de la nature, transfigurant la douleur en vertu, ayant avec Wordsworth de fréquentes et saisissantes rencontres »⁴.

Une chose est sûre : aux alentours de 1830, la curiosité littéraire s'était tournée, en France, du côté des lakistes. En 1825, Amédée Pichot avait consacré à Coleridge et à Wordsworth deux des « lettres » de son *Voyage en Angleterre*⁵. Il montrait Coleridge rêveur, indolent, et l'appelait « le plus extraordinaire des songe-creux » ; quant à Wordsworth, s'il le traitait mieux, le qualifiant même de « Platon chrétien », il le représentait comme « le moins populaire des poètes anglais et en même temps celui qui excite le plus d'enthousiasme parmi ceux qui sont convenus de sa supériorité »⁶. Mais, avant même les *Poésies* de Joseph Delorme, Fontaney, dans ses *Ballades, mélodies et poésies diverses*, avait offert au public français des imitations de Wordsworth⁷. En 1830, Régnier-Destourbet mettait en épigraphe à son roman *Louisa* le vers de Wordsworth sur lequel Th. Gautier composera une petite pièce :

Clochers silencieux montrant du doigt le ciel

1. J. Texte, *op. cit.*, p. 184.

2. M. A. Smith. *L'influence des lakistes sur le romantisme français*. Paris, 1920, p. 345.

3. E. Legouis. *Choix de Poésies de Wordsworth*, Paris (Belles-Lettres), 1928.

4. E. Legouis. Préface à *Jocelyn*. Oxford, 1906, p. VIII.

5. Pichot consacrait les « lettres » LXI, LXIV, LXV à Cowper, à Wordsworth et à Coleridge.
6. Pichot s'appliquait néanmoins à définir de son mieux l'originalité de Wordsworth : « Son âme, disait-il, se fond avec l'âme universelle » ; il y a en lui un « mysticisme qui a quelques rapports avec le panthéisme de Pythagore » et il « attribue une vie morale aux plus petits objet de la création » (*Voyage* [...], 1825. T. II, p. 369).

7. En octobre et décembre 1829, dans la *Psyché*, Fontaney publie encore deux fragments imités de Wordsworth.

et l'on voit Gustave Planche, en novembre 1831, accuser Latouche d'avoir plagié l'*Old mariner* de Coleridge ; en mars 1832, la *Revue de Paris*, passant en revue les poètes anglais contemporains, plaçait au premier rang Wordsworth et nommait ensuite Southey puis Coleridge ¹. Le même numéro de la *Revue* donnait une traduction de *La Sorcière* de Southey.

De novembre 1833 à janvier 1834, la *Revue des Deux Mondes* publiait six articles d'Allan Cunningham intitulés *Histoire biographique et critique de la littérature anglaise depuis cinquante ans*, et louait particulièrement l'*Excursion* de Wordsworth, tout en signalant que l'*Edinburgh Review* reprochait à ce dernier l'excès de solennité qu'il apportait à traiter certains sujets très humbles : l'âne mort, l'enfant égaré, le vieux mendiant...

Victor Hugo faisait allusion aux lakistes à propos d'Imbert Galloix dans *Littérature et philosophie mêlées* et Gustave Planche commentant cet ouvrage, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1834, n'hésitait pas à dire que Wordsworth, selon lui, se plaçait, « par son grand poème de l'*Excursion*, entre Homère et Milton ».

Le 1^{er} février 1835, Philarète Chasles, qui publiait, dans la même revue, une étude sur Cowper, lui attribuait le mérite de « la révolution littéraire » en Angleterre : « Crabbe, Wordsworth, Coleridge se rapportent à son école », déclarait-il. La *Revue poétique du XIX^e siècle*, éphémère, mais précieuse à l'historien de la littérature, se donnait à tâche de révéler à la France ces lakistes « trop peu connus » ² et qu'elle célébrait avec zèle : « Quels poètes, s'écriait-elle, que Wordsworth, le pontife de la nature, Crabbe [...], le fougueux Coleridge et l'élégant Campbell ! » ³ et elle offrait à ses lecteurs la traduction du *Vieux pauvre de Cumberland* de Wordsworth et du *Jardin de Boccace* de Coleridge ⁴.

Dans le numéro du 1^{er} août 1835 de la *Revue des Deux Mondes*, paraît une longue étude de Fontaney sur Wordsworth, tandis qu'en même temps La Morvonnais donne à la *Revue Européenne* ⁵ des fragments du livre qu'il a écrit sur le même Wordsworth, et pour lequel, malgré les bons offices de son ami Boulay-Paty, il ne parvient pas à trouver d'éditeur. Le 1^{er} janvier 1836, Sainte-Beuve défendra encore ses chers lakistes contre Villemain, lequel a « offens[é], évinc[é] presque en deux mots du rang des vrais poètes » non seulement Cowper mais « le sublime Wordsworth » ⁶.

Ce n'est pas ici le lieu de calculer l'exacte mesure de l'influence que, directement, ou par l'entremise de Sainte-Beuve, — et de Fontaney — les lakistes ont pu exercer sur nos poètes, tandis que Lamartine préparait son *Jocelyn*. Bornons-nous à souligner l'incontestable ressemblance que plusieurs pièces des *Feuilles d'Automne* offrent avec la manière de Wordsworth ⁷, ressemblance

1. R. P., T. XXXVI, p. 59.

2. *Revue poétique du XIX^e siècle*, T. I, p. 48.

3. *Ibid.*, p. 5-6.

4. *Ibid.*, p. 48 et T. II, p. 411. La traduction des deux textes portait la signature : M B.

5. R. E., juillet et septembre 1835.

6. R. D. M., 1^{er} janvier 1836. — Villemain avait sévèrement jugé les lakistes comme des « métaphysiciens raisonneurs sans invention, mélancoliques sans passion » et qui n'ont produit que des « singularités sans puissance ».

7. Cf. en particulier la pièce XXXII sur la noblesse du mendiant et la pièce XXXIV, cette description prosaïque et tout de même ailée de la Bièvre.

que la préface du recueil suffit déjà à faire pressentir, quand on y voit Hugo nous dire qu'il s'est efforcé de traduire quelques-unes de ces « pensées souvent inexprimables qu'éveillent confusément dans notre esprit les mille objets de la création qui souffrent ou qui languissent autour de nous : une fleur qui s'en va, une étoile qui tombe, un soleil qui se couche, une église sans toit, une rue pleine d'herbe ».

Brizeux de même, dans *Marie*, suit les pas de Wordsworth. Il chante le bonheur

De se mêler à l'âme immense, universelle ¹

Il se représente cherchant « en tous lieux sur sa route »

Une fleur qu'il respire, une voix qu'il écoute,

sondant « de chaque objet le sens mystérieux » ². N'est-ce point à Sainte-Beuve encore, et à travers lui aux lakistes, qu'il se réfère en pensée lorsqu'il décrit si délicatement l'humble intérieur rustique où respire Marie :

Je vois le lit de chêne et son coffre, et, plus bas,
— Vers la porte, en tournant — sur le bahut énorme,
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelle de noyer
[etc...]

Vigny, lisant l'*Il Pianto* de Barbier, note dans son Journal : « Brizeux a déteint sur lui ses douces couleurs virgiliennes et laquistes dérivant de Sainte-Beuve » ³. Dans *Les Primevères* d'Édouard L'hôte, parues en 1833 également, il ne sera pas difficile de reconnaître, surtout en ce qui concerne la pièce : *Promenade d'été*, le reflet de l'*Excursion* de Wordsworth et de ses *Lines composed a few miles above Tintern Abbey*.

Il peut donc paraître bien tentant de conclure à priori que *Jocelyn*, conçu et rédigé dans le temps même où cette influence des lakistes semble si manifeste sur la poésie française, ne saurait manquer d'en porter également la trace; d'autant plus que Lamartine connaît Sainte-Beuve, qu'il s'est entretenu avec lui, qu'ils ont parlé littérature et qu'il a sincèrement aimé ses *Consolations*. Cependant c'est Sainte-Beuve lui-même (et son témoignage prend ici une particulière importance) qui déclare en propres termes, dans son étude sur *Jocelyn*, que Lamartine « connaît fort légèrement, sans doute » Coleridge et Wordsworth (le « sans doute » étant là par civilité pure).

Et c'est là surtout qu'il nous faut songer à cet obstacle, « invincible barrière », qu'était l'insuffisante connaissance, chez Lamartine, de la langue anglaise. Ni

1. Brizeux. *Marie*, 1840, p. 13.

2. *Ibid.*, p. 119. Les vers qui suivent sont bien significatifs, encore :

C'est qu'au milieu du champ cette pierre immobile
Ce roseau balancé sur sa tige débile
Ce chien qui tient sur vous son regard attaché
Sont comme un livre obscur, symbolique, caché (*Ibid.*, p. 120).

3. Vigny. *Journal d'un poète*, éd. Conard, Paris 1935, p. 243.

Wordsworth, ni Coleridge, constate Chateaubriand en 1837 dans son *Essai sur la littérature anglaise*, n'ont trouvé de traducteur en France. Si même, ce que je ne crois point, Lamartine a fait appel à sa femme pour lui traduire quelques pièces de Wordsworth ou de Coleridge, il est bien difficile, dans de telles conditions, qu'une influence directe et poussée aux détails ait pu s'exercer, de la part des lakistes, sur *Jocelyn*.

Qui sait d'ailleurs si Byron n'a pas porté tort, aux yeux de Lamartine à ces poètes, après tout secondaires, autour desquels faisaient grand bruit ces « mandarins », ces « lettrés » que l'auteur de *Jocelyn* regardait, en secret, avec quelque dédain¹ ? Byron s'était montré dur pour Wordsworth ; il l'avait déchiré de ses sarcasmes ; dans sa satire *Les poètes anglais et les critiques écossais*, c'était la violente attaque contre la « vulgarité » de Wordsworth, « le plus plat de tous les poètes rampants et dont la poésie n'est qu'un bavardage puéril » ; c'était, dans *Don Juan* (IV, C.), sur le ton de l'indignation lyrique, cette exclamation méprisante : « Colporteurs, bateaux et charrettes ! O vous, ombres de Pope et de Dryden en sommes-nous réduits là ! » ; Madame de Staël, de même, avait ignoré les lakistes ou refusé d'en tenir compte ; dans ses *Considérations* (1816), elle énumérait les poètes qui témoignaient en Angleterre de la résurrection littéraire et nommait Cowper au premier rang, puis Rogers, Moore, Campbell, Walter Scott, Lord Byron ; ni Wordsworth, ni Southey ni Coleridge n'avaient l'honneur d'une mention².

N'est-il pas permis de penser que Lamartine n'était point, lui non plus, disposé à prendre bien au sérieux ces écrivains qu'on lui présentait comme si curieux, si passionnants ? On l'imagine mal ouvrant avidement leurs ouvrages — un dictionnaire anglo-français à portée de la main — pour chercher dans Wordsworth et dans Coleridge des thèmes nouveaux ou des recettes inédites.

Mais Hugo dira-t-on, ne sait pas mieux l'anglais que Lamartine, et les *Feuilles d'Automne*, par le canal de Sainte-Beuve, doivent tout de même plus d'un trait aux lakistes. On peut répondre à cela que Lamartine n'est pas Hugo, que Hugo, bien plus que Lamartine, est un auteur, un homme de lettres, un écrivain de profession, et qu'il tient bien plus que lui à varier son talent, à l'assouplir, à l'enrichir...

Il faut en appeler à l'épreuve décisive des textes. Seuls pourront nous départager les enseignements qui sortiront d'une consciencieuse mise en regard des œuvres de Wordsworth et de Coleridge et des pages de *Jocelyn*.

Or l'épreuve s'avère décevante : voici bien, dans les vers de *Tintern Abbey*, le passage qu'Amédée Pichot mettait en épigraphe à son chapitre sur Wordsworth « I cannot paint What then I was [etc...] » et qui chante les souvenirs d'une jeunesse enivrée parmi les scènes de la nature : « La cataracte retentissante me poursuivait comme une passion, le rocher élevé, la montagne, la forêt sombre et profonde, leurs couleurs et leurs formes étaient pour moi un désir, un sentiment, un amour [etc...] »³. Voici, dans la même pièce, l'image de cette cime qu'atteint

1. Cf. lettre à Virieu, 28 octobre 1828.

2. M^{me} de Staël. *Considérations sur les principaux événements de la Révolution Française*, VI, V (L'ouvrage fut publié en 1818).

3. Traduction Pichot. Cf. *The poetical Works of William Wordsworth*. London, in-8°, s. d., p. 66.

[.....] I cannot paint

l'âme au comble de la félicité, quand le corps baigne dans le soleil et que le regard s'éblouit aux merveilles de la terre. Alors « le souffle corporel cesse, le mouvement du sang se suspend presque [...], la chair sommeillante semble mourir [...]; notre œil alors, dans ce grand calme intérieur [...] pénètre jusqu'au cœur mystérieux des choses » ; et voici encore, au même lieu, l'idée de la communion secrète qui s'opère alors entre l'homme et la « vie éparse en l'étendue, vie à tout mélangée et partout répandue [...] souffle [...] qui meut l'astre et l'atome [etc...] »¹.

Et l'on pense à Jocelyn disant l'ardent délire de son enfance mêlée aux spectacles de la terre, et qui,

Et de joie et d'amour noyé par chaque pore (II, 74)

voulait éperdument se « fondre » dans la nature (II, 75) ; on pense à ces vers de la Troisième Époque où Jocelyn se montre, étendu dans l'herbe haute, inondé de soleil, et pénétré d'un tel bonheur que son âme lui semble avoir quitté « l'enveloppe mortelle »... (III, 35-43). On pense encore à tel autre mouvement de la Quatrième Époque où Jocelyn se rappelle la félicité des jours d'autrefois :

Mon âme transparente absorbait la lumière
[.]
D'un élan naturel se soulevait à Dieu
Et mon cœur apaisé s'y perdait en silence (IV, 394-396-398)

Lamartine, écrit M. Legouis, « my have remembered Wordsworth [*Tintern Abbey*, ll. 35-49 and 66-85] in this passage, though he does not appear to have read his poems at all closely [...] »². Peut-être... Mais, avec sa prudence d'affirmation et ses réserves mêmes, la remarque de M. Legouis me laisse bien sceptique. J'aperçois dans ces textes lamartiniens des souvenirs de Rousseau, de Goethe, de Chateaubriand, de Thomson peut-être et de Cowper ; il ne me semble nullement nécessaire d'évoquer ici Wordsworth.

Voici bien encore les beaux vers du passage *It was an April morning*

(The budding groves seemed eager to urge on
The steps of June [etc...])

auxquels peut faire songer le texte célèbre du début de la Quatrième Époque sur le printemps au Val des Aigles :

Il hâtait tout du souffle, il pressait tout d'éclore (IV, 76 sqq.)
(etc...)

What then I was. The sounding cataract
Haunted me like a passion : the tall rock,
The mountain, and the deep and gloomy wood
Their colours and their forms were then to me
An appetite, a feeling and a love
[etc...]

1. *Choix de Poésies de Wordsworth* (traduction Legouis), 1928, pp. 23, 25, 27.

2. *Jocelyn*, éd. Legouis, Oxford, 1906, p. 228.

mais s'il est besoin de parler de sources livresques pour ce vaste jaillissement lyrique, Virgile ici pourrait suffire.

And o, ye Fountains, Meadows, Hills and Groves !

s'écrie Wordsworth¹ ; mais ces vers d'énumérations exclamatives à propos des objets naturels, avant Lamartine, les petits poètes français du XVIII^e siècle les avaient eux aussi pratiqués, et Milton de même :

O Woods, o Fountains, Hillocks, Dales and Flowers !²

Il y a des vers *To my sister* dans Wordsworth³ comme dans *Jocelyn* ; mais il y en a aussi dans Ducis. *Jocelyn* « fait penser à l'*Excursion* », dit M. A. Smith⁴, mais en quoi, au juste ? Est-ce à cause du bon prêtre qu'on y trouve ? Mais les bons prêtres de campagne sont légion, nous l'avons vu, en littérature, avant *Jocelyn* ; est-ce à cause du colporteur et de cet attendrissement sur les humbles et les résignés tel qu'on le retrouve dans *Michaël* ou dans *The leech Gatherer* ? Il y a bien un colporteur dans *Jocelyn* (le colporteur juif de la Neuvième Époque), mais il n'est question que de son cadavre, et seulement pour donner au curé de Valneige l'occasion de prouver sa tolérance philosophique. Convenons toutefois que l'émouvante histoire du « pauvre tisserand » peut rappeler celle de Marguerite, dans ce récit de la *Chaumière ruinée* qui occupe presque tout le premier Livre de l'*Excursion*.

Si Coleridge a chanté la douceur de la terre natale (*Frost at Midnight*), on ne saurait sérieusement prétendre qu'il est le seul à l'avoir fait avant *Jocelyn* ; comme Wordsworth, il a écrit des vers sur le bonheur d'être étendu dans l'herbe, sous la caresse du soleil et de laisser son âme se dissoudre dans la sérénité éclatante de l'air⁵ ; mais les mêmes raisons qui militent pour nous faire douter que les vers de Wordsworth aient un écho dans *Jocelyn*, se retrouvent ici également valables ; et que Coleridge ait montré, dans ses *Religious musings*, Dieu caché mais présent dans la Révolution française, qu'il ait suggéré que la Terreur n'était sans doute que la phase sanglante d'une apocalypse, cela ne saurait point nous conduire aussitôt à croire que les vers de *Jocelyn* sur les Révolutions émanent directement des réflexions du poète anglais⁶.

Chez Lamartine comme chez les lakistes, il y a bien, nous dit Sainte-Beuve, la même « irrésistible sympathie, par tous les points, avec la vie universelle » et l'« admirable apostrophe » de *Jocelyn* à son chien « rentre à quelques égards dans

1. *Choix de Poésies de Wordsworth*, p. 214.

2. *Paradis Perdu* (X). Cf. trad. Delille, 1832. T. II, p. 267.

3. *Choix de Poésies*, p. 9.

4. M. A. Smith, *op. cit.*, p. 345.

5. Cf. le texte de Coleridge que Pichot a mis en épigraphe à sa « lettre » LXV.

6. Coleridge a écrit une pièce d'adieu à son collègue (*Absence, a farewell ode on quitting School for Jesus College, Cambridge*) comme Lamartine quittant Belley ; mais Gresset l'avait fait avant Coleridge. Il est certain que la pensée religieuse de Coleridge, tant dans ses *Sermons* de 1816-1817 que dans son curieux ouvrage *A moral and political lecture* (1795), offre des analogies avec celle de Lamartine dans la *Politique Rationnelle* par exemple, ou dans *Utopie*. Mais il s'agit chez l'un comme chez l'autre d'un développement et d'une interprétation de la philosophie déiste du XVIII^e siècle (Cf. J. Aynard, *Coleridge*, 1907, pp. 95 sqq.).

l'universalisme idéaliste de Coleridge » (encore qu'il faille, je crois, songer bien plutôt au thème, si banal au XVIII^e siècle, du chien fidèle) ; mais Sainte-Beuve tout le premier a parfaitement vu qu'il y a chez Lamartine « un certain tour naturel de sentiments communs à tous » qui ne s'accorde guère avec la manière, plus singulière et plus recherchée, des lakistes : « En parlant de son chien avec effusion, avec charité, il [Lamartine] est toujours dans cette large voie humaine au bout de laquelle, du plus loin, on aperçoit près de leurs maîtres, les chiens d'Ulysse et de Tobie ».

Croyons-le, Lamartine n'avait pas besoin des lakistes pour deviner et pour traduire la poésie des choses familières. C'est en parlant de l'*Odyssée* qu'il écrira, en 1857, ces mots qu'on n'assignera plus, je pense, à l'influence de Wordsworth : « Pour qui sait voir et sentir, la nature a mis la poésie partout [...]. Il ne s'agit que de frapper le caillou pour que la flamme jaillisse » ; le génie, dira-t-il encore, est de « faire sortir, par la fidélité de la description, ce que Dieu a mis de grâce, de beauté, de dignité, de sentiment en toute chose humaine »¹.

C'est à la « naïveté » homérique ou virgilienne, c'est à la « muse pédestre », d'Horace, c'est au La Fontaine de *Philémon et Baucis*, c'est aux conseils de Fénelon sur le « sublime familial » que se réfère la simplicité choisie du Lamartine de la *Bénédiction de Dieu dans la solitude* et de *Jocelyn*. Wordsworth, incliné vers le sol, ramasse une par une des fleurs blotties ou négligées et qu'il s'émerveille de trouver si belles ; c'est un chemin bien plus foulé que prend Lamartine, et où sont déjà passés, de tout temps, les plus grands poètes ; les airs qu'il chante, bien d'autres avant lui les ont chantés ; il leur donne seulement sa voix propre, qui ne fredonne point, mais s'élève immense, sans avoir besoin de forcer le ton ; s'il aime aussi les fleurs agrestes, ce n'est point aux *Daffodils* que va sa main royale, mais au lys des champs.

Non, Lamartine n'a point étudié ni connu de près les lakistes ; c'est à peine s'il sait leurs noms. Peut-être, à la rencontre, telle petite pièce de Wordsworth est tombée sous ses yeux ; sa femme a pu copier et traduire pour lui plaire tels vers anglais dont la musique ressemble à cette qu'il a lui-même apprise à la France ; et peut-être alors, en se jouant, imite-t-il le *Nightingale* comme il a imité la *Farfalla* de Maffei ; mais cela même n'est pas trop sûr ; fût-ce avéré que l'on n'en pourrait rien conclure. Lamartine peut avoir salué en passant, dans Pichot, dans Sainte-Beuve, dans Fontaney, telle gracieuse image venue des lakistes ; l'observation faite par Joseph Texte sur l'ensemble de « nos romantiques » s'applique bien certainement à Lamartine, autant et plus peut-être qu'à tout autre : « Nos romantiques ont absolument ignoré la doctrine de Wordsworth et, ce faisant, ils ont ignoré l'essentiel de son œuvre »².

C'est Sainte-Beuve qui a raison : si l'on veut, disait-il, rapprocher l'auteur de *Jocelyn* des lakistes, que ce soit seulement « comme une utile manière de caractériser Lamartine et de renouveler l'étude, tant de fois faite, de sa poésie » ; faut-il, en dernière analyse, songer tout de même à Wordsworth comme à un initiateur de Lamartine pour cette attention donnée par le poète de *Jocelyn* à la grandeur de chaque destin, même le plus humble³ ? Mais Lamartine s'est

1. C. F. L. Ent. 24. T. IV, pp. 467 et 484.

2. Joseph Texte, *op. cit.*, p. 186.

3. Le 28 juillet 1838, Lamartine parle à Virieu du poème de l'*Ouvrier* auquel il rêve vague-

contenté de prêter l'oreille à ce que lui disait Joseph Delorme. Il ne s'est aucunement soucié d'aller, au delà de Sainte-Beuve, interroger directement les lakistes. Prétendre alors que *Jocelyn* garde une dette à Wordsworth, parce que Wordsworth, pour une part ¹, inspira Sainte-Beuve, c'est s'obliger du même coup à chercher qui donc aussi inspira Wordsworth, et nous voilà pris « au rouet » ; l'histoire littéraire n'admet pas encore une méthode à tiroirs dans la recherche des influences.

*
* *

Lamartine a beau avoir, en 1850, nommé Crabbe, en insistant même sur son nom, parmi les grands poètes accessibles et éminemment recommandables au peuple, on voit mal ce que *Jocelyn* peut devoir à l'âpreté réaliste du *Village*, aux dures estampes du *Parish Register*. Crabbe était bien peu connu du public français quand il mourut en 1832 ² ; Lamartine savait-il même que Crabbe occupait ses loisirs de pasteur à la botanique, comme fera le curé de Valneige ? ³

Les nouvelles « Notes » de *Jocelyn*, pour l'édition des souscripteurs, contiendront (c'est la Quatrième Note du Tome II), à propos des *Laboureurs*, le texte, emprunté à la traduction de Wailly (1843), de l'« admirable ballade de Burns » : *Le samedi soir dans la chaumière* ; et M. Legouis déclare que : « si *Jocelyn* chante l'hymne des Laboureurs, il s'inspire de Virgile d'abord, mais il a encore dans la mémoire — et Lamartine le dit —, le souvenir des beaux vers de Burns ⁴. Est-ce bien exact ? Si l'on se reporte au texte même de la Note, on s'aperçoit que Lamartine ne « dit » nullement qu'il s'est souvenu de Burns en écrivant ses célèbres strophes de la Neuvième Époque : « L'accueil favorable fait au chant des Laboureurs, écrit Lamartine, a dépassé toute espérance [...] Qu'il me soit permis de reporter ici son inspiration à Virgile, au maître du champ, comme dit Homère » ; une fois achevée la longue citation des *Géorgiques*, Lamartine, reprenant la parole, s'exprime alors ainsi : « Comme contraste au chant épique de Virgile, et comme complément naturel au chant des Laboureurs, nous reproduirons ici le *Samedi soir dans la chaumière*

ment et où il veut ne mettre que « sentiment tout pur et pathétique élémentaire » ; il ajoute : « Homère et la Bible, et un peu les Anglais ont seuls touché ces cordes les plus résonnantes de la destinée misérable de l'homme ». Ces « Anglais », seraient-ils les lakistes, ou Richardson ?

1. Ch. Magnin écrivait dans *Le Globe* du 11 avril 1829 à propos de *Joseph Delorme* : « Pour trouver quelque chose d'analogue, il faut nous adresser aux lakistes. Encore *Joseph Delorme* n'est-il nullement leur imitateur ; seulement il est entré, comme eux, dans le sentier à peine frayé de la poésie individuelle ». Et Sainte-Beuve lui-même, dans sa lettre-préface à W. Raymond en 1864 déclarera : « Moi-même, tout en professant et même en affichant l'imitation des poètes anglais et des lakistes, je vous étonnerais si je vous disais combien je les ai devinés comme parents et frères aînés bien plutôt que je ne les ai connus d'abord et étudiés de près. C'était pour moi comme une conversation que j'aurais suivie en me promenant dans un jardin de l'autre côté de la haie ou de la charmille : il ne m'en arrivait que quelques mots qui me suffisaient et qui, dans leur incomplet, prêtaient d'autant mieux à rêver » (W. Raymond, *op. cit.*, p. XIV).

2. Pichot lui avait consacré une étude (*Voyage*. T. II, pp. 330-362). Une édition des *Poetical Works of G. Crabbe* avait paru à Paris chez Galignani en 1829 ; le R. P., en mai 1831 (T. XXVI, pp. 197-206) avait publié la traduction d'un fragment de Crabbe : *Pierre Grimes et les enfants de la paroisse* ; en mars et avril 1834 la F. L. donnera également la traduction de quelques pages de Crabbe (F. L. T. XII, pp. 205-208 et 466-467) ; en 1835 un autre fragment de Crabbe paraîtra dans la *Revue poétique du XIX^e siècle*. T. I, p. 311.

3. Cf. R. Huchon. *Crabbe*, Paris, 1906, p. 261.

4. E. Legouis, édition de *Jocelyn*. Oxford, 1906, p. VIII.

[...] qui est le cantique populaire des montagnes d'Écosse ». Rien de plus ; aucun aveu, même esquissé, d'une influence de Burns, d'un quelconque souvenir de la ballade anglaise, dans l'hymne de *Jocelyn*.

Et de fait, à comparer un texte à l'autre, on reconnaît tout aussitôt qu'ils ne se ressemblent en rien : d'un côté, une évocation concrète et puissante du labour, coupée de commentaires lyriques qui élargissent chaque fois l'image aux proportions d'un symbole ; de l'autre, une veillée de novembre dans la chaumière, le souper familial, la fille de la maison qui présente aux siens son chaste amoureux, le père de famille avec ses « admonitions convenables » et la pieuse lecture à haute voix de la Bible. En vérité, n'eût été le besoin d'enfler son deuxième volume, on comprendrait mal pourquoi Lamartine a placé dans ses Notes la ballade de Burns.

Je doute d'ailleurs qu'en 1836 il connut l'œuvre de Burns dont le public français apprenait à peine, alors, le nom¹.

A notre liste, ajoutons un américain : F. Cooper. La notoriété de Cooper, vers 1830, est grande en France. Le 15 juillet 1833, à propos du roman de Paulding : *A l'ouest*, la *Revue des Deux-Mondes* constate que l'auteur n'a guère fait que reproduire les types de Bas-de-Cuir et de Chingachgook : « C'est une grande outrecuidance à M. Paulding, ajoute l'auteur de l'article, de s'être ainsi attaqué à deux figures que tout le monde a présentes à la pensée ». Et Chateaubriand, dans la préface de ses *Études historiques*, a fait à F. Cooper une allusion élogieuse².

Or Lamartine, en janvier 1831, lisait « des romans de Cooper »³ à Montculot ; Cooper est à Paris depuis juillet 1830, et Lamartine peut l'y avoir rencontré, en septembre ou au mois d'août de l'année suivante.

Dans le *Dernier des Mohicans*, on assiste à des poursuites dramatiques à travers les rochers, parmi les coups de feu meurtriers. L'entrée en scène de Laurence, fuyant avec son père, sous les balles, entre les rocs et les précipices, est tout à fait de la même veine. Il n'est pas jusqu'à cette acrobatie inattendue et menaçante à laquelle on voit la jeune fille se livrer, bondissant par-dessus le vide, franchissant d'un élan l'« intervalle immense » laissé par deux rochers au-dessus d'un abîme (IV, 531-536), qui ne fasse directement songer aux exploits tout pareils dont les mâles héros du *Dernier des Mohicans* semblent lui avoir donné l'exemple⁴.

1. Des *Morceaux choisis* de Burns avaient été publiés par J.-B. Mesnard à Paris en 1826. A propos d'une « bacchanale à grand orchestre, traduite [...] de Robert Burns » et intitulée *Les Gueux*, la R. P. en décembre 1830, déclare : « Plusieurs articles du *Globe* et de la *Revue Britannique* ont déjà fait connaître au public français le nom de ce laboureur d'Écosse [etc...] ». — La *Revue poétique du XIX^e siècle* publiera en 1835 (T. II, p. 414) un article sur James Hogg le « berger-poète d'Ettrick » qu'elle présente comme un rival de Burns. Il faut noter du reste que la ballade *The cotter's saturday night* où la vie des pauvres « s'embellit d'une lumière supérieure » n'est guère, comme l'indique A. Angellier, qu'un « accident » dans l'œuvre de Burns (Cf. A. Angellier, *Robert Burns*, Paris, 1893, T. II, pp. 222 et 227).

2. M. F. Baldensperger souhaitait, en 1921, que l'on se scindât à étudier de près « l'influence exercée par F. Cooper sur les affabulations de notre romantisme » (R. L. C., 1921, p. 153). — Une thèse de doctorat d'Université (M. M. Gibb, *Le roman de Bas de Cuir. Étude sur F. Cooper et son influence en France*) est venue, en 1927, combler partiellement ce vœu.

3. Cf. lettre à Virieu, 30 janvier 1831.

4. Cf. en particulier le chapitre XXXII du *Dernier des Mohicans*. Rappelons aussi que le héros de *L'Espion* est un « pauvre colporteur » ; et il se nomme Birch.

Limitons ici notre enquête ; elle est presque certainement incomplète ; et peut-être même, fautive encore en sens inverse, pêche-t-elle aussi, dans le détail, par un excès de minutie, tant il est difficile de ne point céder, en pareille matière, à la tentation, familière au « sourcier », de découvrir des ressemblances d'un texte à l'autre... S'il faut, en deux mots, établir le bilan de nos recherches, offrons seulement comme valable la probabilité d'une influence, assez soutenue, de Byron (*Childe Herold, Don Juan, Manfred...*) et de Milton sur *Jocelyn* ; quelques traits, on peut le croire, viennent d'Ossian, de Young, de Thomas Moore ; des ressouvenirs de Shakespeare, de Pope, de Goldsmith, de Thomson semblent bien apparaître ça et là, — de Cowper aussi peut-être, et de F. Cooper. Quant à l'influence directe des lakistes, tenons-là consciencieusement pour inexistante.

INFLUENCES ITALIENNES

Si Lamartine ignorait pratiquement l'anglais, par contre, il comprenait bien l'italien. Il « savait l'Italie » dit Sainte-Beuve. Ses lettres de jeunesse nous le montrent enthousiaste de la langue italienne. Sa connaissance de l'italien lui rend service dans ses fonctions diplomatiques à Naples et à Florence, où il vit pendant trois années. Revenu en France, il garde, au delà des Alpes, des amis fidèles : Capponi, le plus cher de tous, Niccolini, Manzoni, Rosini, Giuliano Frullani, Pepe lui-même².

La littérature italienne ne lui est pas étrangère : « Je n'ouvre plus que des poètes italiens », écrivait-il, de Livourne, à Guichard de Bienassis, le 13 octobre 1811. Alfieri a été pour lui, quelque temps, une espèce de Dieu. Le 20 octobre 1812, il confiait à Virieu qu'il courait les champs, « un Alfieri sous le bras et un crayon dans [sa] poche ». M. Jean des Cognets a bien montré, par des rapprochements multiples et convaincants, tout ce que le *Saül* de Lamartine doit à la pièce italienne³.

1. Lettre-préface à l'ouvrage de W. Reymond, p. XII.

2. La *Correspondance* de Lamartine contient de nombreuses lettres à Capponi (M. André Germain a publié dans la *Revue Européenne* de juillet 1831 quelques lettres à Capponi que la *Correspondance* ne donnait pas). Une lettre à Niccolini, datée du 29 mars 1840, a été publiée par G. Cenzatti dans son livre *Al. de Lamartine e l'Italia* (Livorno, 1903, p. 107). M. J. des Cognets, dans les *Nouvelles Littéraires* du 20 septembre 1930, a révélé une pièce de vers adressée par Lamartine à Niccolini et demeurée jusqu'alors inédite. Le *Carteggio di Alessandro Manzoni* (Vol. IV, partie II, 1921) contient une lettre de Lamartine à Manzoni, datée du 29 octobre 1827. Plusieurs lettres de Lamartine à Rosini ont été publiées par M. Mario Foresi, dans la *Nuova Antologia* du 1 luglio 1916. On trouvera dans la R. H. L. (1925, p. 164) une lettre de Lamartine à Frullani. — Une des lettres à Rosini est écrite en Italien. M. Mario Foresi qui paraît sévère, trouve cet Italien médiocre, et fait précéder le texte de la lettre des mots suivants : « Riproduciamo adesso una lettera scritta in italiano, più trascurabile che pubblicabile ; ma lo facciamo per la singolarità del caso e perché essa ci dà curiosamente il coefficiente della scarsa familiarità del poeta francese col nostro idioma nonostante tanto tempo passato in Italia e tanti letterati che ci frequentò. Fenomeno non raro da attribuirsi forse a una deficiente virtù musicale dell' orecchio [...] » (*Nuova Antologia*, loc. cit., p. 12).

3. Cf. Lamartine, *Saül*, éd. crit. par Jean des Cognets, Société des Textes français modernes, 1918.

On connaît au moins trois textes poétiques de Lamartine qui sont inspirés, imités ou même directement traduits de l'italien : son Ode à Bonaparte se rattache étroitement au *Cinque Maggio* de Manzoni¹ ; la petite pièce de vers intitulée *Le Retour* et que Lamartine joignit aux *Trois Epîtres* qu'il publia en 1825 chez Urbain Canel est une adaptation fidèle d'un sonnet de Pétrarque² ; *Le Papillon*, enfin, qui fait partie des *Nouvelles Méditations*, est une traduction de la *Farfalla* de Maffei.

Charles Alexandre nous rapporte, avec quelque exagération peut-être, qu'il entendit un jour Lamartine (ce fut le 8 octobre 1850) réciter de mémoire, en italien, un chant entier du Tasse³ ; et H. de Lacretelle relate, en un pittoresque récit, qu'un soir, pour distraire ses hôtes, Lamartine, mettant ses lunettes, lut tout haut un conte de Boccace, le texte italien à la main, et traduisant à la volée : « Il nous lut en français, écrit Lacretelle, et sans que la vivacité de sa phrase fût altérée un instant par le travail qu'il faisait »⁴.

Lamartine, parlant de l'Italie, déclarera en 1856 : « Je lui dois le peu de poésie dont son ciel, ses mers, ses paysages, ses ruines ont imbibé mon imagination »⁵.



Il serait vain, je crois, de nous attarder à chercher dans *Jocelyn* des souvenirs de la *Divine Comédie*¹. Dante était plutôt pour Lamartine un grand nom symbolique qu'un poète selon son cœur ; le tumultueux chef-d'œuvre du Toscan l'effrayait, le rebutait un peu ; il le connaissait mal, et il lui arriva d'en parler avec une sévérité imprudente et mal avertie qui provoqua, au delà des Alpes, de terribles colères⁶.

C'est évidemment à Pétrarque qu'il faut songer d'abord dans notre enquête sur les influences italiennes dont on peut retrouver la trace dans *Jocelyn*. Sainte-Beuve était fort bien renseigné quand il notait en 1834 que Lamartine appréciait alors « la tournure exquise de Pétrarque après l'avoir, dans le principe, peu goûtée »⁷. La *Correspondance* du poète nous apprend en effet que d'abord Pétrarque lui avait paru froid et recherché⁸, mais que, subitement, en 1813, il le découvrit. Le 28 mars, cette année-là, il avait annoncé à Virieu :

1. Cf. Dell' Isola, « La priorité de l'Ode Cinque Maggio sur l'ode à Bonaparte ». R. L. C., 1924, p. 495.

2. M. Zyromsky, dans son *Lamartine poète lyrique* (Paris, 1897, pp. 114-116), a publié le texte de Pétrarque et les vers de Lamartine en regard.

3. Cf. Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, 1887, p. 164.

4. H. de Lacretelle, *op. cit.*, pp. 87-88. — Il est vrai que la traduction de Lamartine n'était guère fidèle, paraît-il, et qu'il arrangeait l'histoire à sa guise. Lacretelle eut la curiosité de se reporter au texte de Boccace et découvrit que Lamartine « y avait ajouté plus des trois quarts ».

5. C. F. L. Ent. 7. T. II, p. 26. On notera que dans cette phrase Lamartine se borne à parler d'une sorte d'influence naturelle et comme atmosphérique de l'Italie sur son talent. Il nomme le ciel, les mers, les paysages, les ruines... Il évite de nommer les écrivains.

6. Cf. C. Latreille, *Les Dernières années de Lamartine*, 1925, pp. 32-33. — Peut-être convient-il d'attribuer à Dante une part, minime mais tout de même initiale, dans la conception du grand Poème auquel *Jocelyn* se rattache et dont il forme un Épisode (Cf. H. Guillemin, éd. crit. des *Visions*, p. 37) ; mais cet Épisode lui-même ne paraît vraiment rien devoir à la *Divine Comédie*.

7. Sainte-Beuve, *Portraits Contemporains*, 1869, T. II, p. 502.

8. A l'automne 1810, Lamartine avait entrepris d'écrire, pour l'Athénée de Vaucluse, un poème en l'honneur de Pétrarque ; mais il s'était arrêté au second vers.

« Je lis des sonnets de Pétrarque [...] je les entends maintenant comme du français, je ne sais pourquoi, et j'y trouve des choses ravissantes ». Son admiration pour Pétrarque ne connaîtra plus d'éclipse et n'ira même qu'en grandissant¹. Dans cette triste foule d'Entretiens que rassemble le *Cours Familier de Littérature*, où, parmi des merveilles, se pressent tant de pauvretés, de jugements tout faits, de propos jetés un peu au hasard, les pages consacrées à Pétrarque rendent un son particulier. Ce n'est plus comme pour Boileau ou même pour Platon, hélas, d'affreux pensums où se laissent voir à nu l'indigence de l'information et l'indifférence, et l'ignorance même du critique ; on sent que Pétrarque intéresse Lamartine, retient sa curiosité, touche son cœur. Lorsqu'il écrit : « Je considère Pétrarque [...] comme le plus parfait poète de l'âme de tous les temps et de tous les pays », lorsqu'il déclare : « Le monde, depuis Virgile, n'avait pas eu un tel poète », c'est à peine s'il cède encore quelque peu à cette mauvaise habitude de la démesure dans la louange qui nous gâte tant de ses jugements ; on le sent, cette fois-ci, tout de bon sincère².

Ce qu'il goûte avant tout, en Pétrarque, c'est l'expression directe et vraie des mouvements intérieurs, une musique qui sort de l'âme et qui lui semble à peine élaborée, offerte dans son éclosion vivante : « Ce qu'il chante, c'est ce qu'il sent » ; et Lamartine d'établir un rapprochement inattendu, mais qui nous éclaire cette confiance, déjà citée, où il apparentait sa propre poésie à Byron et à Pétrarque en même temps ; Pétrarque, dit-il, « est ce qu'on appelle un poète intime, comme Byron de nos jours »³. C'est à Pétrarque, parmi d'autres, mais comme à un maître, qu'il songe lorsque, dans ses *Destinées de la Poésie*, il réclame et annonce une poésie nouvelle, en France, où passera seulement l'« écho profond, réel, sincère [...] des plus mystérieuses impressions de l'âme » et qui sera « l'homme lui-même, [...] l'homme sincère et tout entier ».

Déjà dans son discours de réception à l'Académie, en 1830, il a parlé de Pétrarque comme du « père de toute poésie moderne », et qui a donné le modèle de ce « parler che nell'anima si sente », langage « grave » à la fois et « mystérieux », « infini », « profond » et « tendre », « langage qui s'entend, qui se parle,

1. Falconnet déclare que Pétrarque a longtemps « plané sur la pensée et l'expression » de Lamartine (Cf. Falconnet, *op. cit.*, p. 44).

2. C. F. L. Ent. 31. T. VI, pp. 4 et 79. — Lamartine a plusieurs fois parlé des volumes de Pétrarque qu'il possédait. Dans une lettre à Latour, du 22 novembre 1835, il prétend qu'il est occupé à transcrire des vers de *Jocelyn* jetés d'abord sur les marges d'un Pétrarque. La première préface des *Recueils* parle d'un « Pétrarque in-quarto, édition de Venise » que le poète dit avoir à demeure sur sa table. Le Commentaire de l'*Hymne du matin* raconte que le premier crayon de l'*Hymne* fut tracé « sur les feuilles blanches d'une belle édition in-quarto de Pétrarque ». De même, le quinzième Entretien du C. F. L. qui contient *La Vigne et la Maison*, déclare que ces strophes furent écrites par le poète « sur les marges d'un vieux Pétrarque in-folio ». On connaît deux exemplaires de Pétrarque ayant appartenu à Lamartine ; l'un, qui appartient à Émile Ollivier, est à présent au musée Carnavalet (*Rime di Petrarca* da G. B. Boschini, Londra, 1809) ; l'autre, qui figure aujourd'hui à la Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Palerme est une édition des *Opera omnia* de Francesco Petrarca, publiée « à Basilée » par Henricus Petri en M.DLIII. Falconnet avait vu, en 1839, cette édition de Pétrarque chez Lamartine ; il avait publié dans ses *Études biographiques* sur Lamartine, en 1840, les notes marginales (une inscription et quatre vers) qu'il y avait relevées. G. A. Cesareo les a de nouveau reproduites dans R. B., 6 mai 1922.

3. C. F. L. Ent. 31. T. VI, p. 5.

qui retentit dans l'âme humaine, [...] écho vivant de nos sentiments les plus intimes, [...] mélodie de notre pensée »¹.

C'est en ce sens large et général qu'il faut d'abord, semble-t-il, entendre l'influence de Pétrarque sur *Jocelyn*. Mais nous n'aurons pas de peine à nous convaincre que *Jocelyn* porte encore, de manière plus précise, dans le détail et par endroits, la marque de cette influence.

Lamartine, dans son étude du *Cours Familier de Littérature*, insiste sur le fait que Pétrarque était un « jeune lévite », et dans un état « demi-sacerdotal » quand son cœur se prit à brûler pour Laure². « Il s'en éprend, non d'un désir charnel et coupable, mais d'une admiration et d'une adoration qui n'est en lui que l'adoration du beau incréé »³. Comment ne pas voir aussitôt un frère de Pétrarque dans ce « lévite » *Jocelyn*, lui aussi promis aux autels et qui, tout ainsi, et soudain, se sent ravir l'âme par cette Laurence dont le nom même rappelle si bien la Laure du poète italien ?

Et c'est aussi, à travers elle, la Beauté, « rayon » d'En-Haut, « divin emblème », qu'adore, comme malgré lui, *Jocelyn*. On sait, à ce sujet, les beaux vers amples, ardents, passionnés que Lamartine a jetés là dans son poème (III, 639 sqq.)

Il est bien vrai, toutefois, qu'au souvenir de Pétrarque peuvent se mêler, à cette place, — et se mêlent vraisemblablement en effet — des souvenirs, tout semblables, de Michel-Ange et de Platon. Lamartine a lu les vers de Michel-Ange ; il les a aimés, leur trouvant « quelque chose de viril, de fruste et d'ébauché qui rappelle le coup de ciseau, magistral mais inachevé, du buste de Brutus »⁴. Plus fortement encore que Pétrarque, Michel-Ange avait marqué le mouvement ascendant de l'amour qui fait de cet élan vers la créature une anticipation de la fusion en Dieu ; et il avait chanté la toute-puissance de la Beauté, mystère divin proposé aux regards des hommes et qui les asservit d'un coup à cette révélation sensible de l'infini⁵.

1. Lamartine, citant Pétrarque, dit :

Il parlar che nell' anima si sente

Le vers de Pétrarque porte : « E' cantar [etc...] » (*Canz. Invita di Laura*, S. CCXIII). C'est bien sous cette forme que Rousseau, dans l'*Héloïse* (I, XLVIII) cite ce vers. M^{me} de Staël l'avait également cité dans *Corinne* (II, II) mais en le donnant tel que Lamartine le reprendra : « Il parlar » [etc...].

2. C. F. L. Ent. 32. T. VI, p. 149.

3. *Ibid.*, cf. Pétrarque, S. XLVI : Da lei vien l'animosa leggiadria

Ch' al ciel ti scorge per destre sentero

et S. LXVI :

Basso desir non é, ch' ivi si senta

Ma d'onor, di virtute [.....]

4. C. F. L. (1865) Ent. 155. T. XXVI, p. 340.

5. Cf. *Poésies de Michel Ange*. Texte et traduction française, p. p. Varcollier. Paris, 1826.

S. III : La forza d'un bel volto al ciel mi sprona

(Par la puissance de la beauté [...] je prends l'essor vers les cieux) pp. 6-7.

Ibid. [.....] conosco in lor la luce

Che mi mostra la via ch'a Dio mi guide

(Je reconnais en eux [les regards de l'aimée] le flambeau qui doit me guider vers Dieu) *ibid.*

S. VI :

Amore sveglia, e muove, e impenna l'ale

Per alto volo, ed é spesso il suo ardore

L'idée, d'ailleurs, était chez Dante aussi, et Platon paraît bien être ici la source première où tous puisent, et Dante, et Michel-Ange, et Pétrarque, et peut-être aussi, directement, Lamartine lui-même. Certes, et malgré les leçons enthousiastes de Fréminville, Lamartine ne connaissait Platon qu'assez superficiellement. Il avait beau dire à Virieu : Platon, « notre type »¹, il n'en avait pas moins à Dargaud qu'il aimait Platon « sans le lire » ; « la partie logique et sophistique [de son œuvre] me rebute », ajoutait-il². Cependant il avait lu, avec émotion, la traduction Cousin du *Phédon*, et cette lecture, très certainement, n'avait pas peu contribué à lui inspirer son beau poème de 1823 ; il gardait à Cousin une admiration reconnaissante ; en 1830, il avait voté pour lui à l'Académie française³. On peut croire que Lamartine prit connaissance de la traduction du *Phèdre* et du *Banquet* que Cousin fit paraître, dans un même volume, en 1831. Il y avait pu lire que « l'homme, en apercevant la beauté sur la terre, se ressouvient de la beauté véritable, prend des ailes, et brûle de revoler vers elle » et qu'aimer, c'est « commencer le voyage céleste »⁴. Et il semble bien, surtout, qu'il en ait retenu la théorie des âmes sœurs, exposée tout au long dans *Le Banquet*, grâce au mythe de ces androgynes dont la double nature, dissociée de force par Zeus, cherche avidement, depuis lors, à retrouver son unité. « Nous étions autrefois un tout parfait ; le désir et la poursuite de cette unité s'appelle amour »⁵. Et ce n'est ni à Pétrarque ni à Michel-Ange, mais bien, je le crois, à Platon qu'il faut songer pour expliquer la présence, dans *Jocelyn* du couplet, si remarquable, de la Troisième Époque :

[.....] Toute âme est sœur d'une âme ;
 Dieu les créa par couple et les fit homme ou femme
 [.....]
 Chaque âme, de sa force, attire sa moitié.
 Cette rencontre, c'est l'amour ou l'amitié. (III, 415-426)

Il primo grado ond' al suo creatore,
 Non ben contenta qui l'anima sale.

(L'amour nous ranime et nous excite ; il nous donne des ailes pour voler aux plus hautes régions, et souvent sa brûlante flamme est le premier degré d'où l'âme, inquiète ici-bas, s'élance vers le Créateur), pp. 12-13.

Au mois de mai 1832, Cazalès, dans la *Revue Européenne*, fit une allusion élogieuse à cette traduction Varcollier. Lamartine, fort lié à Cazalès, et abonné à la *Revue Européenne*, lut très certainement ce texte, qui contribua peut-être à ranimer en lui le souvenir des sonnets de Michel-Ange.

1. Lettre à Virieu, 14 décembre 1822.

2. Ms Dargaud, pp. 216-217. Communiqué par M. J. des Cognets.

3. Cf. R. P., mai 1830. Cousin, malgré l'appui de Lamartine, avait été battu par Pongerville.

4. *Phèdre*, trad. Cousin, 1831, pp. 56 et 71. Cf. les vers de *Jocelyn* où Lamartine s'adresse à la Beauté :

Qui sait si tu n'es pas en effet quelque image
 De Dieu même, qui perce à travers ce nuage,
 Ou si cette âme à qui ce beau corps fut donné
 Sur son type divin ne l'a pas façonné (III, 667-670)

et plus loin :

Mon cœur, né pour l'amour et l'admiration
 Y vole de lui seul comme l'œil au rayon (III, 681-682)

5. *Banquet*, trad. Cousin, 1831, p. 279.

N'est-il pas, d'ailleurs, assez frappant de constater que chez Platon, comme dans *Jocelyn*, c'est à propos d'un visage d'adolescent, d'un visage masculin¹, que se développe l'apologie lyrique et mystique de la Beauté. « Il ne croit point que son affection soit de l'amour ; il l'appelle, il la croit de l'amitié » ; ces mots sont dans le *Phèdre*², et c'est toute l'histoire de *Jocelyn* rencontrant Laurence.

Les trois thèmes de la Beauté rayon d'en-haut, de l'amour voie vers Dieu et des âmes sœurs ou prédestinées, ces trois thèmes qu'on trouve réunis, peuvent assurément dériver tout droit de Pétrarque, de Michel-Ange et de Platon. Mais il importe de faire ressortir qu'on les découvre, plus ou moins nettement exprimés, dans bien des textes — dont plusieurs sont illustres — antérieurement à *Jocelyn*.

L'éloge de la Beauté conçue comme une émanation directe de Dieu est dans la *Nouvelle Héloïse* (II, XI) : « Charme inconcevable de la Beauté ! [...]. Ce divin modèle que chacun de nous porte avec lui nous enchante malgré que nous en ayons » ; et Rousseau ajoutait en note : « La véritable philosophie des amants est celle de Platon » ; il est encore dans Legouvé (*Mérite des Femmes*) où la Beauté est célébrée comme « un emblème vivant de la divinité »³ ; il est dans Delille :

Toi qui naquis un jour du sourire des dieux,
Beauté, je te salue [etc...] ⁴

on le retrouve encore dans Turquétty : la pièce XLIII du recueil *Amour et Foi* (1833) s'intitule *La Beauté* :

La Beauté, fleur du ciel que Dieu créa lui-même
[etc...]

Que l'amour est la grande voie vers le ciel, une préfiguration de l'Amour infini, l'*Imitation* elle-même l'enseigne (III, V) : « L'amour aspire à s'élever [...]. Rien n'est plus doux que l'amour, rien n'est plus fort, plus élevé, plus étendu, plus délicieux ; il n'est rien de plus parfait ni de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu ». Voici la même idée dans Milton : « Tu ne me blâmes point d'aimer (dit Adam à Raphaël) ; l'amour, dis-tu, conduit aux cieux. Il est tout à la fois le guide et le chemin ».

To love thou blam'st me not — for love, thou say'st,
Leads up to heaven, is both the way and guide ⁵

Voltaire ne dit pas autre chose :

Tout amour vient du ciel [.....]
Notre esprit est porté sur ses ailes de flammes ⁶

1. Quand *Jocelyn* chante l'hymne des âmes sœurs, quand il exalte le divin mystère de la Beauté, il croit toujours voir en Laurence un être de son propre sexe.

2. *Phèdre*, trad. Cousin, p. 69.

3. Legouvé. O. C., 1826. T. II, p. 30. Cf. *Jocelyn* : « Beauté [...] divin emblème » (III, 639).

4. Delille. *L'Imagination*, 1811. T. II, p. 7.

5. *Paradise Lost*. VIII, vers 612-613.

6. Voltaire. Cinquième Discours sur l'Homme.

Madame de Staël déclare que l'amour des créatures fut voulu par Dieu, afin que l'homme « concût l'idée d'une existence céleste »¹. Voici Nodier dans *Les Proscrits* : « Qu'est-ce que la divinité elle-même, sinon ce besoin d'aimer, qui remplit toute la création et qui est la source du bien, le mobile de la nature et l'âme de l'univers ? L'amour est la vertu de l'humanité »². Voici Byron : « Oui, l'amour est une clarté du ciel, une étincelle de ce feu immortel que nous partageons avec les anges et que le créateur nous donna pour détacher nos désirs de la terre [...]. C'est un rayon de Celui qui a tout créé »³. Voici Edouard Alletz : « Ne vois-tu pas, âme ardente, que tu n'as tiré une si pleine jouissance que du secret rapport entre ton amour, tout humain qu'il est, et cet amour immortel pour lequel la beauté suprême nous forma »⁴. Voici Brizeux, dans *Marie* :

Souvent je me demande [.....]
Ce qu'est Dieu sans l'amour ou bien l'amour sans Dieu.
Aimer Dieu n'est-ce pas trouver la pure flamme
Qu'on crut voir dans les yeux de quelque jeune femme ?
Dans cette femme aussi, n'est-ce point, ici-bas
Chercher comme un rayon du Dieu qu'on ne voit pas ?⁵

Le même thème, devenu banal, vers 1830, apparaît encore dans *Amour et Foi* (pièce XXI : *Vous n'avez pas aimé*) dans *Lélia*, où l'amour est défini : « l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu » — dans *Ahasvérus*, où l'on voit le héros conduit par son amour pour Rachel « au désir de Dieu, à l'amour de Dieu », — dans *La Confession d'un enfant du siècle* (L'idée centrale de ce récit, dit la *Revue de Paris*, en février 1836, c'est qu'« aimer c'est croire »). On verra de nouveau, dans la *Divine Épopée* de Soumet, Idamée guidé vers Dieu par l'amour qu'il éprouve pour Sémida⁶.

Quant au thème des âmes sœurs, il faut reconnaître qu'entre le *Banquet* et *Jocelyn*⁷, du moins à notre connaissance, on ne l'aperçoit point sous la forme précise que lui donnent Platon et Lamartine. Mais l'idée des cœurs prédestinés à s'unir et créés l'un pour l'autre, apparaît néanmoins de-ci de-là ; dans la

1. M^{me} de Staël. *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, I-IV.

2. Nodier. *Les Proscrits*, an X, p. 114.

3. Byron. *Le Giaour*, trad. Pichot. O. C., 1828, gr. in-8°, p. 76.

4. Ed. Alletz. *Esquisses de la souffrance morale*, 1828, p. 112.

5. Brizeux. *Marie*, 1840, p. 102.

6. Dès 1818, on voit que Lamartine a fait sienne cette doctrine platonicienne (qui est celle aussi, de Pétrarque et de Michel-Ange) de l'amour purificateur, et qui conduit l'homme à Dieu. Dans la lettre qu'il écrit à Virieu, le 26 octobre 1818, il lui déclare que l'amour qu'il a éprouvé pour Julie Charles est un sentiment « essentiel à l'âme, infini comme elle, l'élevant, l'ennoblissant, la rapprochant de sa véritable essence » ; un tel amour, ajoute-t-il, « c'est l'âme qui voit Dieu et qui s'en enivre » (Lettre p. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 377). — Lamartine avait pu lire aussi dans *l'Éducation des Mères de famille* de son ami Aimé Martin des phrases comme celles-ci : « L'amour n'est qu'une tendance vers le beau ; ses rêves ne sont qu'une révélation de l'infini » (T. I, p. 68) ; « L'amour nous ouvre [...] ce monde enchanté où le beau et l'infini nous apparaissent comme le seul but de la vie » (T. II, p. 110) ; « C'est par l'amour que nous touchons à Dieu » (T. II, p. 113).

7. Cependant Aimé Martin dit des amants : « Ne sentez-vous pas que ce sont les deux moitiés du même être qui se retrouvent ? » (*Éducation des mères de famille*. T. I, p. 67).

Nouvelle Héloïse par exemple (II, XVIII) ¹, dans les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* (« Je ne saurais douter, à l'expérience que j'en ai faite, qu'il n'y ait des cœurs formés les uns pour les autres et qui n'aimeraient jamais rien s'ils n'étaient assez heureux pour se rencontrer [...]. Une force secrète les entraîne à s'aimer ; ils se reconnaissent, pour ainsi dire, aux premières approches ») ² ; dans les *Proscrits* (« Chaque fois que l'esprit créateur a formé deux êtres qui se conviennent, il les destinait à se réunir et à s'aimer ») ³. A propos des vers, qui nous occupent ici, de la Troisième Époque de *Jocelyn*, la *Gazette de France* (29 mars 1836) écrit qu'ils sont comme « une belle paraphrase des fameux vers » de Corneille :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
[etc...]

qu'on lit dans *Rodogune* (I, 5.). Mais, plus qu'à Corneille, il semble que Lamartine ait pu songer à Montaigne, dans ses pages sur La Boétie (où du reste, Platon affleure). Montaigne ne trouve, pour expliquer la naissance de son amitié pour La Boétie, que « je ne sais quelle force inexplicable et fatale, médiatrice de cette union » ; « Nous nous cherchions, dit-il, avant que de nous être vus » ⁴. Ainsi dans *Jocelyn* :

On est plein d'un attrait qu'on n'a pas senti naître,
Avant de se parler, on croit se reconnaître (III, 431-432) ⁵

Lamartine avait du reste plus d'une fois rencontré le nom de Pétrarque associé à l'idée de la grandeur et des délices de l'amour, dans la *Nouvelle Héloïse*, dans la *Solitude* de Zimmermann, dans Parny même :

Pétrarque ! à ce mot un soupir
Échappe à tous les cœurs sensibles ⁶

Jacopo Ortis avait fait un pèlerinage à Arquà et invoqué Pétrarque « comme un père et un tendre consolateur » ⁷ ; la préface des *Consolations* évoquait

1. « Mon cœur fut à vous dès la première vue [etc...] ». Rousseau déclare en note : « M. Richardson se moque beaucoup de ces attachements nés de la première vue et fondés sur des conformités indéfinissables. Il n'en existe pourtant que trop de cette espèce ».

2. Prévost. *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*. T. I, p. 172.

3. Nodier, *op. cit.*, p. 23.

4. Montaigne. *Essais*. I. XXVII.

5. Le 21 mai 1811, Lamartine avait dit, à Virieu, de Montaigne : « Tout ce que j'admire en lui, c'est son amitié pour La Boétie ». On retrouve aussi, clairement, le souvenir de Montaigne dans ces mots que Lamartine écrivait à Virieu le 26 octobre 1818 sur l'amitié qu'il éprouvait pour lui : « Je ne pourrais pas dire positivement : ici finit mon sentiment personnel, mon essence individuelle, et ici commence la sienne ; tu me sembles totalement une partie de moi-même sans laquelle je ne serais plus le moi tout entier » (Lettre, p. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 379). Mis en vers, ces propos reparaitront exactement dans *Jocelyn* (III, 61-66 et 486-490). Ne faudrait-il pas également penser aux *Confessions* de Saint Augustin (chapitre IV) : « Oh ! qu'il parle bien de son ami, le poète qui l'appelle la moitié de son âme [Horace. Odes, I, III] [etc...] » ?

6. Parny. O. C., 1808. T. I, p. 140.

7. *Dernières lettres de Jacopo Ortis*, 1819, pp. 42 et 141.

aussi Pétrarque, « ce grand maître dans la science du cœur et dans le mystère de l'amour » et citait de lui une phrase tirée de son *Traité sur la vie solitaire* et professant que le seul bonheur de l'âme ici-bas est « en Dieu [...] et en une âme amie qui soit sa sœur par la ressemblance »¹.

Quoi qu'il en soit, c'est bien Pétrarque, et non point Platon dont on entend la voix dans ces vers de *Jocelyn* où Laurence, aux yeux du jeune homme, apparaît « comme un être éthéré tombé du firmament » (IV, 1104) ;

Comme un dieu, je craindrais du doigt de la toucher (IV, 1091)

dit Jocelyn ; il lui semble, dit-il encore, que « cet être divin »

Pourrait, s'il le voulait, me soulever aux cieux (IV, 1120)

Ainsi Laure était pour Pétrarque « uno spirto celeste, un vivo sole », et comme Pétrarque avait montré la nature entière embellie, et le ciel plus brillant quand Laure s'avancait sur « l'erbetta verde », comme il avait chanté cette sorte d'amoureux délire qui le rendait jaloux des fleurs que Laure avait touchées, de l'air qu'elle avait respiré, de même il semble à Jocelyn que la présence de Laurence « éclaire la lumière » du jour, que le pied de Laurence « honore la poussière », que les herbes qu'elle foule, son contact les a « sanctifiées », que son passage a « consacré l'espace », et il veut « marcher dans son ombre », « ramasser les fleurs » que « son corps » a touchées, respirer « l'air que sa poitrine a déjà respiré ». (IV, 1105-1116).

Et quand Jocelyn déclare que le regard de Laurence met « le ciel sur la terre » (IV, 1122), quand, plus imprudemment, il fait, des bras de son amante, « le ciel » où d'un pas il pourrait pénétrer (IV, 1068), quand, séparé de Laurence, il s'écrie :

D'autres rêvent leur ciel, mais moi j'ai vu le mien (V, 848)

ce n'est point, quoi qu'en dise l'abbé Sanvert², au paradis de Mahomet qu'il songe, c'est Pétrarque qu'il répète et son « Tu Paradisio » du sonnet célèbre (CLXXXV)³

Pétrarque se trouve même nommé dans un vers de *Jocelyn* (IX, 727), pour une toute autre raison, il est vrai, que sa philosophie amoureuse ; et c'est à lui, en même temps qu'à Dante, que Lamartine se réfère pour condamner rétrospectivement la « tyrannie » temporelle des Papes⁴.

1. Sainte-Beuve. *Poésies complètes*, 1863, p. 5.

2. Abbé Sanvert, *op. cit.*, p. 115.

3. Michel-Ange disait également : « Le ciel n'est plus où vous n'êtes pas » (trad. Varcollier, p. 155). Cette idée était du reste devenue banale, jusqu'à n'être plus qu'une manière hyperbolique de célébrer le bonheur de l'amour partagé (Cf. Lebrun. O. C., 1811. T. I, p. 115. Élégie VIII du Livre IV) ; Legouvé. O. C., 1826. T. II, p. 37 ; Parny. O. C., 1808. T. I, p. 29 (*Les Paradis*) etc... — Il est fort probable aussi que le souvenir de Pétrarque (*Rime* I, CXXIX et S. LCXXV) se confond avec des réminiscences ossianiques, les dominant, les enveloppant, les imprégnant de couleurs plus tendres, dans les vers de la Deuxième Époque où Jocelyn devine, dans les soupirs des vents le murmure d'une « douce voix de femme » qui, « par pitié » pour lui, vient tout bas « pleurer avec [son] âme » (II, 583-584).

4. Dans son C. F. L. (T. VI, pp. 59-60), Lamartine reproduira une lettre de Pétrarque au peuple romain ; il la louera comme « la plus audacieuse satire du gouvernement temporel des Papes sur la ville des Consuls et des Césars ».



« Il y a du Tasse, du chantre mélodieux d'Armide, dans le premier *Lamartine* », écrit Sainte-Beuve en 1864¹. Ce « premier Lamartine », pour Sainte-Beuve, c'est sans doute celui qu'à partir de 1838 environ, il se plaît à opposer au Lamartine, homme politique, qu'il n'aime guère. Et *Jocelyn* est compris dans l'œuvre de ce Lamartine première manière ; n'est-ce pas même à *Jocelyn* surtout que songe Sainte-Beuve en écrivant ces mots ?

Il est certain que Lamartine a aimé fidèlement et profondément la *Jérusalem délivrée* ; l'auteur, du reste, l'attire, le séduit au moins autant que son chef-d'œuvre, c'est à la *Jérusalem délivrée* que souvent, nous dit Lamartine, son père empruntait le texte de cette lecture qu'il aimait à faire, à voix haute, le soir, pour la famille réunie, dans la salle basse de Milly² ; il se servait alors de la traduction de Lebrun, « la seule traduction peut-être, dit Lamartine, qui ait égalé jamais et quelquefois surpassé en goût le modèle »³, et ces pages ouvraient à l'enfant prédestiné qui les entendait lire « le monde de l'émotion, de l'amour et de la rêverie »⁴. La *Jérusalem* est encore nommément désignée par Lamartine dans cette page des *Destinées de la Poésie* où il évoque ses plus chères lectures d'autrefois ; et quand, en novembre 1811, Lamartine arrive à Rome, et qu'à Saint-Onuphre il se trouve soudain devant l'humble dalle sous laquelle Le Tasse est enseveli, il se jette à genoux, bouleversé, : « Je ne sais pas quelle prière j'ai faite, écrit-il le lendemain à Virieu⁵, mais je sais bien que je pleurais en me relevant et que je me suis en allé bien honteux de moi-même ».

A Naples, neuf ans plus tard, il lit avidement l'ouvrage de Blak sur Le Tasse ; il est malade, à bout de nerfs ; il croit devenir fou et s' imagine retrouver sa propre histoire dans la détresse, dans le tumulte intérieur, la vague démence du grand poète italien. En 1840, à M. Philipon de la Madelaine, nouveau traducteur du Tasse, il déclare : « Le Tasse a toujours été mon poète, parce qu'il était en même temps un homme de cœur et un homme d'épée ; c'est le seul Homère de la Chevalerie »⁶. En 1844, à Ferrare, il compose des vers « en sortant du cachot du Tasse »⁷. En 1863 il consacrera au poète de la *Jérusalem* trois Entretiens de son *Cours Familier* : « Une sorte de piété semblable à une parenté des âmes m'attira de bonne heure vers ce nom » écrira-t-il⁸ ; et s'il se montra sévère alors pour l'agencement du poème, la vérité des caractères, l'exactitude dans la peinture des mœurs, il n'en conclut pas moins : « Le Tasse restera à jamais [...] le poète des beaux jours de la vie où l'imagination sourit à ses plus beaux songes »⁹. Les deux morceaux de la *Jérusalem* qu'il tient pour parfaits sont, d'une part, le récit de l'arrivée d'Herminie chez les bergers, au chant VII, d'autre part, celui de la mort de Clorinde, au chant XII¹⁰.

1. Lettre-préface à W. Reymond, *op. cit.*, p. XII.

2. *Confidences* (Livre III) dans O. C., 1863. T. XXIX, p. 55.

3. C. F. L. Ent. 91. T. XVI, p. 180.

4. *Confidences*, *loc. cit.*

5. Lettre à Virieu du 18 novembre 1811.

6. *La Jérusalem délivrée*, trad. p. M. Philipon de la Madelaine. Paris, 1841, in-8°, p. XX.

7. Le manuscrit de la pièce porte : « *A Ferrare, oct. 1844* » (Arch. S. P.).

8. C. F. L. Ent. 91. T. XVI, p. 7.

9. *Ibid.*, p. 175.

10. Dans *Graziella*, Lamartine qui se représente choisissant pour la corailleuse les plus belles

C'est bien, en effet, de ces deux scènes fameuses qu'un écho peut avoir retenti dans *Jocelyn*. Les vers qui décrivent le premier réveil de Jocelyn au Val des Aigles, s'ils portent — comme nous l'avons vu — la ressemblance du beau passage de Milton, peut-être entraînent-ils en même temps avec eux des réminiscences de ce texte où le Tasse raconte le réveil d'Herminie dans la solitude agreste, et le vieux pâtre qu'on voit dans le poème de Lamartine tient le rôle de ces bergers qui, dans la *Jérusalem*, accueillent et protègent l'héroïne.

Mais surtout la tragédie qui se joue entre Tancred et Clorinde, au chant XII, semble bien avoir retenti sur l'invention du dénouement de *Jocelyn*. De même que Tancred a blessé à mort, et sans le vouloir, cette Clorinde qu'il aimait, de même c'est à Jocelyn, qui n'a cessé de la chérir, que Laurence doit la blessure inguérissable de son cœur, et son trépas prématuré. De même que Tancred s'avance pour porter l'eau lustrale à Clorinde expirante et qu'il ne reconnaît pas encore, de même Jocelyn en hâte s'achemine vers cette femme qui va mourir et dont il ne sait pas le nom ; et comme Tancred, au sein de sa douleur, reçoit cette consolation suprême de pouvoir « rendre à son amante une vie immortelle pour celle qu'il lui a ôtée »¹, de même il sera réservé à Jocelyn la surnaturelle faveur d'ouvrir de sa main le ciel à Laurence.

Est-ce-là tout ce que la *Jérusalem délivrée* peut avoir prêté au poème de Lamartine ?

Songeons à l'histoire de Renaud et d'Armide : déjà nous avons marqué que, sous les pas du chevalier chrétien, Armide est apparue comme l'image de la tentatrice éternelle, ainsi que surgira Laurence sur la route de Jocelyn. L'Eden où Renaud rencontre ce piège terrible et délicieux, comme il ressemble au Val des Aigles, juché qu'il est à la cime d'une montagne, inaccessible, miraculeux, avec cette verdure et ces fleurs que défendent des neiges ! (Chant XIV)². Lorsque Ubalde et Gueffe viennent arracher Renaud à son enchantement, Armide se fait suppliante : « Je ne te demande qu'une grâce, une faveur légère ! Permets que je suive tes pas [...] » ; elle est prête à devenir l'esclave de Renaud ; il part, néanmoins, la laissant inanimée (chant XVI). N'est-ce pas là déjà l'image du drame que verra se jouer la Grotte des Aigles quand Laurence souhaitera d'être, « en tout lieu », la sœur ou « la servante » même de Jocelyn, pourvu qu'il permette qu'elle le suive (IV, 913) ; et lorsque Jocelyn prononce les paroles qui mettent entre Laurence et lui la muraille infranchissable, comme Armide, Laurence tombe sans vie (V, 743-745).

Tout se passe comme si, dans les souvenirs du Tasse évoqués plus ou moins consciemment par Lamartine, tandis que s'élaborait *Jocelyn*, une superposition, une fusion de visages s'était opérée : Tancred et Renaud ont mêlé leurs traits comme Armide et Clorinde pour jeter sur les personnages de Jocelyn et de Laurence conçus sans eux, je pense, et déjà doués de leur vie propre, de courts reflets, obliques peut-être et fugitifs, mais qui paraissent bien reconnaissables.

lectures accessibles à son cœur, raconte qu'il lui lut les pages de la *Jérusalem* où Le Tasse « décrit la vie champêtre des bergers chez lesquels Herminie habite », et celles où il « chante les plaintes ou le désespoir de deux amants », *Confidences* (Livre X) dans O. C., 1863. T. XXIX, p. 237.

1. (Trad. Lebrun).

2. A. Nettement appelle même *Jocelyn* : « Cette espèce de palais d'Armide » surmonté de « la croix de Jésus-Christ » — (Cf. Nettement. *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de juillet*, 1859. T. II, p. 114).

*
* *

Chercher, dans l'Arioste ce dont aurait pu se souvenir le poète de *Jocelyn*, c'est, à première vue, entreprise vaine ; on devine mal, à coup sûr, ce qu'il pourrait y avoir de commun entre les bouffonneries railleuses de l'*Orlando furioso* et la chaste, la grave histoire des amants de la Grotte des Aigles. Le génie de Lamartine semble tout l'opposé de celui de l'Arioste. La seule lettre, connue jusqu'ici, où Lamartine parle d'une lecture qu'il a faite de l'Arioste révèle tout autre chose que de l'enthousiasme : le *Roland furieux* l'a « fait bâiller » ; il en a sauté « des pages entières » ¹.

Il est vrai que le *Cours Familier* réservera tout de même deux Entretiens à l'Arioste², et qu'à côté du facétieux salace, Lamartine montrera, dans l'auteur du *Roland furieux*, le poète ému qui par instants transparait, avec ses scènes de tendresse, ses tableaux de nature calmes et riantes.

Il est vrai aussi que la *Chute d'un ange*, en trois occasions pour le moins, paraît bien s'être inspirée de l'étrange poème italien³ ; on peut donc penser que, sur le compte de l'Arioste, Lamartine n'en était pas resté à son opinion fâcheuse de 1809. Si le poème de 1838 témoigne d'emprunts au *Roland furieux*, pourquoi l'Épisode de 1836 n'en contiendrait-il pas lui aussi ?

Déjà nous avons nommé le vieil Atlant, — celui qui, au chant VII, vient séparer Roger d'Alcine — parmi le groupe, assez compact, de ces austères messagers dont la fonction est de rappeler un héros, tombé aux pièges de la femme, à la dureté de son devoir. Au nombre de ces grottes, qui précèdent dans la tradition littéraire, la Grotte des Aigles de *Jocelyn*, songeons aussi à la grotte où Roland rencontre la jeune Isabelle (chant XII) ; un rempart de ronces dissimule l'entrée de la caverne, et l'on ne devine l'existence de cet antre, la nuit, que par la faible lueur qui, de loin, la fait entrevoir quand un brasier l'éclaire et la réchauffe ; ainsi la clarté « du foyer que Laurence rallume » au fond de la grotte des Aigles est, pour *Jocelyn* qui revient à leur gîte, comme un « point lumineux » qu'il aperçoit du haut d'une cime (III, 505-507). Enfin « la félicité de deux amants dans la solitude », c'est la peinture que Lamartine cite et loue sans réserves dans ce chant XIX de l'*Orlando* où l'Arioste a conté les amours de Médor et d'Angélique. Byron, dit-il, s'est souvenu de ces pages inoubliables quand il a chanté les amours de Don Juan et d'Haïdé⁴ ; le poète de *Jocelyn* ne s'en est-il pas souvenu lui aussi pour ses amants de la Grotte des Aigles ? Pour Médor et Angélique, comme pour Laurence et *Jocelyn*,

1. Lettre du 10 juin 1809.

2. C. F. L. (1860). Entretiens 55 et 56. Tome X.

3. Cédar, dans son combat avec les chasseurs, se comporte comme a fait Roland au milieu des bergers (chant XXIV) ; Roland lui a enseigné la manière d'assommer les gens à la ronde au moyen d'une massue humaine (Eviradnus, pour son compte, reprendra ce procédé...). — Le stratagème de Lakmi qui profite des ténèbres pour surprendre les caresses de l'ange, lequel s'imagina serrer Daïdha dans ses bras, c'est la ruse même qu'avait employée Dalinde, abusant Polinèse qui croit presser Genève contre son cœur (chant V). Les souffrances de Roger dans le désert (chant VIII) ne sont-elles pas déjà celles que connaîtra Cédar au terme de sa première aventure terrestre ? — Le nom même de Fior d'Aliza que Lamartine donne à l'héroïne de son avant-dernier roman est un nom qu'on trouve dans l'Arioste (c'est celui que porte l'amante de Richardet, frère de Bradamante).

4. C. F. L. T. X, pp. 112. — Lamartine ajoute : « Nous ne lirons rien de plus frais dans aucun poète, à moins de remonter au poème unique [...] de *Daphnis et Chloé* » (*Ibid.*, p. 103).

un antre encore sert de refuge et de délicieux asile ; et comme fera Laurence, Médor a gravé des vers, sur la roche, près de l'entrée...

*
* *

Ferons-nous comparaître Ugo Foscolo ? Lamartine a beaucoup aimé les *Dernières lettres de Jacopo Ortis*. « Te souviens-tu, demande-t-il à Virieu, le 26 janvier 1813, des lettres de Jacopo Ortis que nous lisions ensemble à Naples ? [...] Je les relis avec délices et je pleure en les lisant ». Quand il est chargé d'affaires à Florence, il fait la connaissance personnelle de Foscolo¹.

Cependant on n'aperçoit rien, dans la médiocre imitation italienne de *Werther*, qui ait pu, bien certainement, passer dans *Jocelyn* ; il y a bien là un tableau de montagne, et le spectacle d'un orage ; il y a aussi ce divertissement, cet oubli des souffrances que cherche un infortuné dans la botanique ; voici encore la plainte sur la nature indifférente², mais tout cela se retrouve sous tant d'autres plumes !

Peut-être, tout de même, la dernière phrase du livre de Foscolo a-t-elle un écho dans le récit de l'enterrement de Laurence : « La nuit, je me traînai derrière le cadavre qui fut enseveli par trois laboureurs sur la montagne des pins [...] »³. C'est bien ainsi qu'on voit, dans le poème de Lamartine, *Jocelyn* suivant pas à pas, sous la lune « illumi[nant] les pins » ces « hommes des chalets » qui portent sur leurs épaules la dépouille de Laurence pour aller l'ensevelir au plus haut des monts (IX, 1285 et 1310).

*
* *

Et les *Promessi Sposi* ? Nous avons déjà évoqué ce livre à propos du thème dit « de Belzunce », à propos aussi de la littérature alpestre au début du XIX^e siècle. Le site du village dont Abbondio est le pasteur semble assez peu différent de celui, tout imaginaire, où l'on verra Valneige se dresser : des pentes brusques descendent vers un lac ; en haut, l'entassement des grandes cimes.

Au début des *Fiancés*, le curé Abbondio paraît, lisant, en marchant, son bréviaire ; ainsi, dans le Prologue de *Jocelyn*, Lamartine évoquera l'image du curé de Valneige, parcourant à pas lents son verger, son bréviaire à la main, tandis que le soleil se couche (Pr. v. 26). La dramatique histoire du tisserand, à la Neuvième Époque, ressemble aussi quelque peu à celle de Renzo, tisserand, lui aussi, qu'on lit au chapitre XXXIII des *Fiancés* ; comme le personnage anonyme de *Jocelyn*, Renzo, dans la peste, voit périr tous les siens.

Moins peut-être pour ces minces détails que pour le récit capital de l'épidémie, il faut, je crois, tenir pour certain que les *Promessi Sposi*, dont Lamartine fut ravi sincèrement⁴, n'ont pas été sans influence au moins sur l'affabulation générale de *Jocelyn*.

1. Cf. lettre à Marcellus du 18 mars 1827.

2. Cf. *Dernières lettres de Jacopo Ortis*, 1819, pp. 135, 112, 52.

3. *Ibid.*, p. 336.

4. Cf. *Carteggio di Alessandro Manzoni*, loc. cit. (lettre du 29 octobre 1827) : « Je viens de finir *I promessi sposi* [...]. Mon impression a été neuve, forte et puissante [...]. Tenez pour certain que c'est un des quatre ou cinq livres que j'ai lus avec le plus de ravissement en ma vie ».

INFLUENCES ALLEMANDES

Au mois de juillet 1835, E. Falconnet déclarait, dans la *France Catholique*, qu'après avoir subi l'« influence italienne », Lamartine subissait alors « l'influence allemande » ; celle-ci, écrivait-il, « le domine à son tour, elle s'infiltré dans ses œuvres, [...] elle glisse sur chaque page des *Harmonies* ». Déjà, pour Falconnet, la *Politique Rationnelle* était « comme un écho des profondes théories allemandes, rêveuses et patientes, douces et chrétiennes »¹ ; et l'on avait pu voir, en août 1834, la même *France Catholique* assurer ses lecteurs que Lamartine, était en Allemagne, beaucoup plus populaire qu'en France », et qu'on le regardait, Outre-Rhin, « comme un génie essentiellement allemand »².

Sainte-Beuve au contraire ne craindra pas d'avancer, en 1864, que Lamartine fut toujours « parfaitement étranger à l'Allemagne »³ ; et, non moins nettement, Blaze de Bury écrira de Lamartine, en 1878 : « Quant à l'Allemagne, il l'ignorait absolument »⁴. Ce sera là également l'avis autorisé de Virgile Rossel qui, dans son *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, croira pouvoir affirmer que, de tous nos grands poètes, « Lamartine est celui peut-être qui a été le plus fermé à l'âme allemande »⁵.

Lamartine ne savait pas l'allemand et, par ailleurs, on ne trouve nulle part dans sa *Correspondance*, touchant les poètes de l'Allemagne, rien de pareil à ces déclarations enthousiastes que successivement il prodigue aux anglais et aux italiens. Certes, il parle à Virieu de *Werther* en 1809 et il lui dit encore, neuf ans plus tard, qu'il l'envie « d'être forcé d'apprendre l'allemand » ; « tout considéré, ajoute-t-il, il n'y a plus que cette nation qui pense [...]. Toute l'Europe recule, et ils avancent ; mais ils iront plus loin que nous n'avons été parce qu'ils fondent tout sur un principe vrai et sublime : Dieu et l'infini [...] »⁶. Il s'agit là des penseurs de l'Allemagne plus que de ses poètes ; et sur ces penseurs eux-mêmes, Lamartine paraît bien s'en être tenu à une très vague et très indirecte information où les conversations⁷, sûrement, ont eu plus de part que les lectures.

On voit bien aussi Lamartine remercier Édouard de Lagrange, le 14 février 1829, de lui avoir envoyé son *Choix de pensées* de Jean Paul. Mais Jean Paul l'a moins retenu que la préface même de Lagrange. Il déclare n'être point « étonné qu'on trouve [Jean Paul] bizarre [...] ». Le commencement de sa pensée est solide et beau ; l'explication qu'il en fait est souvent recherchée et maniérée ».

1. *France Catholique*. Nouvelle série. T. I, p. 12.

2. *France Catholique*. Première série. T. II, p. 153.

3. Sainte-Beuve. Lettre-préface à W. Reymond, *op. cit.*, p. XII.

4. Blaze de Bury, *op. cit.*, p. 153.

5. Virgile Rossel. *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*. Paris, 1897, p. 211.

6. Lettre à Virieu, juillet 1818. *Correspondance*. T. I, p. 321.

7. Conversations avec Quinet surtout, — et avec Falconnet, Lagrange, d'Eckstein, Circourt, Blaze de Bury.

Il nommera Novalis à propos de Sainte-Beuve dans son Commentaire à l'Épître des *Harmonies* adressée au poète de Joseph Delorme ; mais Blaze de Bury — mauvaise langue — racontera que Lamartine un jour l'interrogea : « Qu'est-ce donc [...] que ce Novalis dont vous parlez si souvent ? on prétend qu'il m'imité ». Or, dit Blaze, « à l'époque où le poète nous adressait cette question, Novalis était mort depuis vingt-cinq ans »¹.

Lamartine a bien dû lire ou feuilletter *la Messiade*. L'ange Abbadona fut une figure trop célèbre au temps du romantisme français² pour que Lamartine ne l'ait pas connue. Mais, sur l'invention même des *Visions*, le bel épisode de Klopstock paraît n'avoir influé nullement. L'aventure, en tous cas, de Jocelyn, n'a rien de commun avec la destinée surnaturelle d'Abbadona, coupable et plaintif. Tout au plus, à propos de l'Épilogue primitif de *Jocelyn*, pourrait-on se souvenir de ces amours ineffables entre Cidli et Semida ressuscités, que Madame de Staël signalait, dans le jugement — d'ailleurs avare d'éloges — qu'elle avait porté sur Klopstock³.

C'est bien probablement à Madame de Staël que Lamartine a dû, tout au long de sa vie, la meilleure part de ce qu'il savait sur les écrivains de l'Allemagne. Sans doute, il avait lu Auguste Lafontaine avant de le voir loué par Madame de Staël ; sans doute aussi, sur Schiller et Goethe — sur ce dernier surtout — Lamartine ne s'en tiendra ni à la critique ni aux citations du livre *De l'Allemagne* ; mais, hormis ces illustres, dont l'influence possible sur *Jocelyn* mérite une étude attentive, on peut tenir pour assuré (qu'il s'agisse de Wieland, de Voss ou de Werner) qu'au temps où il écrivait *Jocelyn* Lamartine ne savait, des poètes allemands, rien de plus — ou bien peu de chose — que ce que Madame de Staël lui en avait dit⁴.

* * *

Lamartine connaissait certainement un peu le théâtre de Schiller, Dans la Nouvelle Préface de *Jocelyn* (24 septembre 1840) il écrit — avec un pluriel un peu bizarre : « Dans les pièces de Schiller, le brigand siffle, et du fond des forêts, de derrière chaque rocher, du creux de chaque tronc d'arbre, il sort un brigand tout armé qui répond à cet appel, et qui vient lui offrir son bras et sa vie ».

Ce n'est pas cependant à l'œuvre scénique de Schiller que *Jocelyn* doit des inspirations. Il en doit une, presque sûrement, au poème de *La cloche*. Madame de Staël avait fait l'éloge de cette composition admirable⁵ ; en 1820, H. de La Touche en avait publié une traduction dans la *Minerve littéraire* ; en janvier 1821, c'est E. Deschamps qui, dans le *Conservateur littéraire*, en donnait une adaptation fragmentaire. J. E. Camille-Jordan en 1822, s'appliquait encore à la traduire en prose. Dans les *Esquisses poétiques* de Duchâteau, parues en 1833,

1. Blaze de Bury, *op. cit.*, *loc. cit.*

2. Cf. H. Girard et P. Poux, « Klopstock et le romantisme français ». R. L. C., 1928, pp. 688-703.

3. Madame de Staël. *De l'Allemagne*, II, XII.

4. A-t-il vraiment lu les vers de Heine, celui qui déclare : « Nous avons beaucoup lu H. Heine, dans ses vers et dans sa prose [...]. Prodigeux talent comme pamphlétaire [...] très médiocre talent comme poète ». — C. F. L. Ent. 18. T. III, p. 455.

5. Madame de Staël. *De l'Allemagne*, II, XIII.

Lamartine avait pu lire une autre imitation du chef-d'œuvre allemand. Dans son *Cours Familier de Littérature*, avec sa démesure ordinaire, il fera de *La cloche* un poème « presque sans égal dans la poésie de toutes les langues modernes »¹. Et M. E. Eggli, dans son grand ouvrage sur *Schiller et le romantisme français*², a bien raison de faire ressortir la ressemblance de *La cloche* et des « *Laboureurs* », quant à la disposition rythmique. De part et d'autre, c'est « la même disposition générale, la même alternance des parties descriptives, qui évoquent les phases d'un travail manuel, avec des parties lyriques où se développe la méditation du poète, et le choix de deux rythmes différents répondant au caractère des deux éléments constitutifs du poème »³. Rien de plus, certes ; mais cela, du moins, à peu près hors de doute. Il ne saurait être question de prendre appui sur ce cas accidentel d'influence pour conclure à une parenté plus sérieuse de l'auteur de *Jocelyn* à l'auteur de *La cloche*. Le plus probable est que Lamartine n'eut jamais de l'œuvre schillérienne qu'une connaissance tout à fait sommaire.

*
* *

Il n'en va pas de même pour l'œuvre de Goethe. Je ne crois pas que Lamartine connût de Gœthe beaucoup de textes. Le second *Faust* paraît être resté pour lui lettre morte, et il avouera que *Wilhelm Meister* le dérouta, lui demeure à peu près inintelligible.

Mais il nomme Gœthe, en 1838 (Préface des *Recueils*) parmi ceux dont il a, dont il veut avoir, les chefs d'œuvre toujours à portée de sa main. En 1843, on le voit s'enthousiasmer à lire la correspondance de Gœthe et de Bettina von Arnim : « un livre délicieux [...]. Depuis Platon on n'a pas élevé plus haut la philosophie de l'imagination [...]. On n'a pas mieux fondu ensemble la philosophie et l'amour »⁴. Lamartine consacra deux Entretiens de son *Cours Familier de Littérature* aux conversations de Goethe avec Eckermann. « Goethe [...] l'attirait, écrira Blaze de Bury ; il sentait là une puissance et rôdait autour, non sans une certaine hésitation »⁵.

Par deux fois, Lamartine déclarera publiquement que son *Jocelyn* est de la descendance de *Werther*. « Quant à moi, je ne m'en cache pas, écrit-il en 1859⁶, *Werther* a été une maladie mentale de mon adolescence poétique ; il a donné sa note aux *Méditations* et à *Jocelyn* ». En janvier 1866, on l'entend répéter : « *Werther* est un cri de la torture de l'âme. Je me souviens de l'avoir lu et relu dans ma première jeunesse, pendant l'hiver, dans les âpres montagnes de mon

1. C. F. L., T. VII, pp. 345 sqq. Lamartine cite intégralement la traduction X. Marmier de *La Cloche*.

2. E. Eggli. *Schiller et le romantisme français*, 1927. T. II, p. 287.

3. J'avoue que l'autre rapprochement proposé par M. Eggli entre *La Résignation* de Schiller et les vers 98 sqq. de la Sixième Époque de *Jocelyn* ne me paraît guère concluant. Il s'agit ici, sous la plume de Lamartine, d'une idée capitale, essentielle à son âme, vaguement byronienne peut-être, qui n'a rien à voir en tous cas avec Schiller.

4. Lettre à Alix de Pierreclau, p. p. de Lacretelle, *Grande Revue*, 25 septembre 1909. Il s'agit du livre *Goëthe et Bettina*, correspondance inédite de Gœthe et de Madame Bettina d'Arnim. Trad. Séb. Albin, Paris, 1843, 2 vol. in-8°. — Lamartine connut plus tard (1859) personnellement la fille de Bettina (Cf. lettre du 29 août 1859 à M^{me} de Circourt — dans G. Bourgin, *Souvenirs d'une mission à Berlin*, par A. de Circourt, 1908. Introd. p. XXXIX).

5. Blaze de Bury, *op. cit.*, p. 153.

6. C. F. L. Ent. 38. T. VII, p. 104.

pays, et les impressions que ces lectures ont faites sur moi ne se sont jamais ni effacées ni refroidies. La mélancolie des grandes passions s'est inoculée en moi par ce livre. J'ai touché avec lui au fond de l'abîme humain. Voyez ce que j'ai dit, trente ans après, dans le poème de *Jocelyn* »¹.

Si l'on relit en effet *Werther* en songeant à mesure aux pages de *Jocelyn*, on est frappé des ressemblances qu'on découvre entre les deux chefs-d'œuvre. Il n'eût pas semblé, à première vue, qu'une étroite parenté pût unir l'histoire, toute laïque, du faible Werther et de son suicide, et ce grand drame d'une vie sacerdotale, fondée sur le sacrifice, achevée dans des noces mystiques, qui forme le sujet de *Jocelyn*. Et pourtant, Werther et Jocelyn, que sont-ils, sinon deux êtres « entièrement livré[s] à une passion sans espérance »² ? L'un, sans doute, plus mâle, surmonte sa souffrance et vit avec sa blessure au flanc, tandis que l'autre fléchit et se précipite dans la mort ; mais Jocelyn, s'il ne saisit point le pistolet libérateur, n'en désire pas moins le trépas, au point même qu'il marche à sa rencontre et se jette parmi les contagieux, au moment de l'épidémie, avec un empressement où le zèle de la charité n'est pas seul à presser ses pas :

Oh ! que mon pied court vite au chemin de la tombe !
Quelle grâce d'en haut, mon Dieu, si je succombe ! (IX, 1565-1566)

Suicide masqué, suicide utile, magnifique, héroïque ; suicide pourtant.

Rappelons, sans nous y arrêter, que *Werther*, comme *Jocelyn*, est donné pour un récit vrai et qu'il s'agit, dans les deux ouvrages, d'un « journal » retrouvé parmi les papiers d'un mort³. Dans *Werther* comme dans *Jocelyn* (mais aussi comme ailleurs, avant *Werther* et avant *Jocelyn*) on voit un homme revenir, avec émotion, visiter son « toit natal », se déchirer, lui malheureux, à contempler l'image d'un bonheur partagé, se plaindre de l'insensible nature qui laisse l'eau du ciel dévaster les lieux marqués par le souvenir d'un amour⁴ ; les noyers du presbytère de Saint **, dont il est question dans *Werther*, on ne saurait sans imprudence soutenir qu'ils ont imposé à Lamartine la présence de ces mêmes arbres qu'on aperçoit près du presbytère de Valneige.

Mais voici qui retient davantage l'attention : à plusieurs reprises, et dans des passages particulièrement célèbres, Werther évoque la fièvre de son adolescence, les délices de ces « douces matinées de printemps » où, couché « dans les hautes herbes, près du ruisseau », parmi le murmure de l'eau, le chant des oiseaux, le bourdonnement des « innombrables essaims de moucheron », il sentait son cœur se fondre dans un enivrement de bonheur (— « Je sens la présence du Tout-Puissant qui nous a créés, le souffle de l'amour infini qui nous porte et nous soutient » —), se perdre en « un monde de pressentiments et de vagues

1. C. F. L. Ent., 121. T. XXI, p. 9. — Cf. les lettres de Lamartine à Virieu des 9 novembre 1809 et 30 septembre 1810. Ce n'est pas *Jocelyn*, en 1847, c'est *Raphaël* que Lamartine donne pour un pendant de *Werther*. Le 30 novembre il écrit à Circourt : « J'écris mon *Werther*, une œuvre toute de passion, intitulée *Raphaël* » (Cf. Bourgin, *op. cit.*, p. XXXVII).

2. *Werther* (Deuxième partie). Trad. Porchat, 1870, in-8°, p. 307.

3. Le journal de Werther et celui de Jocelyn commencent tous deux au mois de mai. Werther et Jocelyn datent des lignes du jour anniversaire de leur naissance (Cf. Werther, I, lettre du 28 août).

4. Cf. *Werther*, II, 9 mai, I, 30 mai et II, 12 décembre.

désirs », s'élancer vers l'infini ; il lui semblait qu'alors son cœur était « capable d'embrasser dans son amour tout l'univers » ; « lorsqu'au moment fixé, il me fallait revenir, avec quel regret ne quittais-je pas cette place chérie ! »¹.

Et de même, deux fois, dans le poème de Lamartine, Jocelyn chante la félicité ardente de ces heures qu'il passe, ou qu'il a passées, couché dans l'« herbe haute », « englouti tout entier » dans ces « gouffres touffus », noyé « dans un lit de mystère et d'odeurs », n'entendant rien « que l'air chaud qui bourdonne » :

Mon cœur est trop rempli pour ne pas déborder

Il ferme les yeux ; un monde de sentiments, « images de la vie », « vagues pensées », flotte et s'enfle au fond de lui ; son âme « se soulevait à Dieu », « s'y perdait » ; et le jour s'écoulait dans ces délices où le temps semblait s'abolir (III, 19 sqq. IV, 367 sqq.).

Assurément, Gœthe peut s'être lui-même souvenu du *Paradis perdu*, ou de Thomson, et Chateaubriand, s'intercale aussi, sans doute, dans la pensée de Lamartine, entre *Werther* et lui, mais si l'on songe à cette impression, si fortement marquée dans *Werther* comme dans *Jocelyn*, d'un cœur qui éclate sous la surabondance de la vie et des désirs, il paraît bien probable que Lamartine, en composant ces vers de la Troisième et de la Quatrième Époque de *Jocelyn*, gardait présentes à l'esprit les pages illustres de *Werther*².

Charlotte a son « air favori » qu'il lui arrive, vers la fin du roman, de chanter dans des circonstances où cette mélodie réveille, dans le cœur de *Werther*, d'insoutenables, de torturants souvenirs³ ; ainsi Laurence, à Paris, quand Jocelyn l'épie en secret, caché dans l'ombre de la rue, fredonne tristement quelques notes de son « air de la montagne », et s'étouffe dans un sanglot (VIII, 472 sqq.).

Privé de toute espérance, condamné à se voir pour toujours séparé de Charlotte, *Werther* sent « avec horreur, l'existence [le] saisir de son étreinte glacée »⁴. Jocelyn de même, quand Laurence est pour lui perdue sans retour, se découvre avec effroi semblable à un « mort parmi les vivants » (VI, 20). « Ah ! gémit *Werther*, ce vide, ce vide affreux, que je sens dans mon cœur ! »⁵ ; pareillement, pour toujours, « le vide est au fond » du cœur de Jocelyn (IX, 192). *Werther* souhaite de pouvoir « une fois, une seule fois, presser sur son sein » celle qu'il aime, et qui ne peut lui appartenir ; c'est le même désir dévorant dont Jocelyn se sent traversé comme d'une flamme lorsque Laurence lui apparaît, sur le balcon de sa demeure (VIII, 681 sqq.).

L'espoir, enfin, de la rencontre céleste, cette réunion sans fin, accomplie dans l'éternité, des amants qu'un cruel destin a tenus séparés en ce monde, *Werther* s'y suspend, éperdu⁶, avec le même élan qu'on verra à Jocelyn (V, 831-836).

Quant à Faust, Lamartine l'évoque nommément dans *Jocelyn*. A la fin de la

1. *Werther*, I, 10 mai, 22 mai, 18 août. — II, 9 mai, 3 novembre.

2. Ossian se trouve célébré dans *Jocelyn* avec la même exaltation qu'il l'était dans *Werther* (I, 10 juillet, II, 12 octobre).

3. *Werther*, II, 4 décembre.

4. *Werther*, trad. Porchat, p. 313.

5. *Werther*, II, 19 octobre.

6. *Werther*, trad. Porchat, p. 326.

Sixième Époque du poème, on voit le curé de Valneige, dans une des lettres à sa sœur, déclarer lui-même qu'il ressemble

A ce Faust enivré des philtres de l'école,
De la science humaine éblouissant symbole (VI, 713-714).

Oui, poursuit-il, dans sa fièvre,

Oui, c'est Faust, ô ma sœur, mais Faust avec un Dieu ! (V, 725)

Jocelyn, comme le tragique Docteur, pareil à « un esprit du doute et de la solitude », s'enivre d'« études et de méditations » ; en lui aussi veille le démon de la connaissance. C'est à cet aspect de Faust que Lamartine est surtout sensible ; c'est là ce qu'il veut retenir de cette figure prestigieuse ; il l'interprète comme faisait Hugo dans la préface de *Cromwell* : « celui qui se damne pour connaître ». Mais de même qu'il a transfiguré Ossian, le sublimant, pour ainsi dire, mêlant à ses tempêtes la voix de Jéhovah et l'infini à son angoisse, de même le poète de *Jocelyn* s'empare de Faust pour tenter de le rendre plus grand encore, substituant une présence divine à son visiteur ténébreux, attachant son regard, au delà des douleurs et des épouvantes, à l'espoir qui ne déçoit point.

Est-ce dans le détail même de *Jocelyn* qu'il faut chercher encore des souvenirs de Faust ? Louis de Ronchaud, en 1886, rapprochera la disposition de *Jocelyn*, l'arrangement de ses scènes, des méthodes de composition suivies par Goethe. *Faust* n'est en effet, dit-il, comme *Jocelyn* « qu'une série de tableaux [...] dont le vrai lien est dans la personnalité même de Goethe »¹. Mais nous avons vu que, bien plus sûrement, c'est à l'exemple de *Childe Harold* qu'il faut ici songer.

N'y aurait-il pas, mêlé à des souvenirs d'expérience personnelle, quelque écho de *Faust* dans le beau passage de *Jocelyn* qui chante la ferveur mystique du jeune homme, sa prière dans l'église, ce « pieux délire » dont il goûte le bonheur, tandis que sonnent les cloches et que son cœur s'« abîme » dans le « vaste sein » de Dieu ? Ainsi a parlé Goethe : « Autrefois, le baiser de l'amour céleste descendait sur moi pendant le silence solennel du dimanche ; alors le son grave des cloches me berçait de doux pressentiments, et une prière était la jouissance la plus ardente de mon cœur [etc...] »². — Il semble en tous cas, bien difficile de ne pas reconnaître une imitation directe de *Faust* dans le mouvement dramatique de la Sixième Époque où Jocelyn, emporté par la tentation et la souffrance, va s'abandonner au blasphème, quand soudain retentit « la cloche de la chapelle ».

[.] Airain sacré qui gronde,
Cri d'en haut qui m'appelle aux marches de ma croix
Ah ! mon cœur égaré se retrouve à ta voix ! (VI, 110-113)

1. L. de Ronchaud, *op. cit.*, p. XXXIII.

2. *Faust*, trad. Gérard (de Nerval), 1828, p. 51. L'auteur de *Marie* rappelle le temps où, « jeune lévite », il aimait à s'abîmer dans la prière et l'amour exalté du Seigneur :

Je tremblais, de longs pleurs ruisselaient de mes yeux
[.....]

Et noyé dans des flots d'amour et de clarté

Je m'anéantissais devant l'immensité.

(*Marie*, éd. 1840, p. 60)

C'est ainsi que, dans le célèbre passage de Goëthe¹, le Docteur Faust, à l'instant de boire le poison, entend brusquement éclater sur la ville la voix providentielle des cloches de Pâques.

Mais il est possible aussi que Lamartine ait emprunté à *Faust* plus et mieux qu'un ou deux traits particuliers. En 1859, dans son *Cours Familier de Littérature*, Lamartine affirmera qu'une fraternité profonde, quant à leurs intentions les plus hautes, unit *Faust* et *Jocelyn*. Goëthe, déclare alors Lamartine, avait compris que l'impopularité, le discrédit, où était tombé le genre épique provenait de cette « absence de réalité » qu'on découvrait trop aisément dans toutes les tentatives des XVII^e et XVIII^e siècles ; avec son « grand esprit à la fois métaphysique et réaliste », Goëthe résolut donc de construire le poème immense qu'il rêvait d'écrire autour d'un thème déjà connu, autour d'un personnage familier aux esprits de ses contemporains. La possibilité ainsi offerte de régénérer l'épopée, de lui rendre sa signification humaine, de lui rouvrir le cœur du peuple, frappa Goëthe comme, écrit Lamartine, elle « nous frappa vivement nous-mêmes [...] quand nous écrivîmes [...] *Jocelyn* ». Ce que Goëthe a tenté, et réussi, en mettant la main sur la légende populaire du Docteur Faust pour la transfigurer, Lamartine l'entreprit de même en choisissant pour protagoniste du drame à la fois terrestre et surnaturel de *Jocelyn*, la traditionnelle figure du curé de campagne. « Nous eûmes, conclut Lamartine, sans nous être entendus [...] la même pensée, née du même temps »².

Faust, d'ailleurs, ce « drame de l'infini », comme l'appelle Lamartine³, n'est-il pas une interprétation de Dieu et du monde, un essai de réponse à l'énigme de la destinée ? « Ce sujet est le plus beau de tous pour une âme forte, écrit le poète de *Jocelyn* ; nous comprenons qu'il ait tenté Goëthe ; combien de fois ne nous a-t-il pas tenté nous même ! »⁴. Le poème des *Visions*, dont *Jocelyn* n'est qu'un Épisode, c'est le *Faust* de Lamartine.

« Est-ce trop s'aventurer, demande Virgile Rossel, que de conclure à l'influence d'*Hermann et Dorothee* sur certaines parties de *Jocelyn* ? »⁵ « Le rap-

1. Ce passage avait été cité par M^{me} de Staël. *De l'Allemagne*, II, XXIII. — Le texte figure à la page 49 de la traduction Gérard (1828). J.-J. Ampère l'avait traduit en vers en 1833 dans *Littérature et Voyages*.

On trouve aussi, avant *Jocelyn*, plusieurs exemples de cette utilisation littéraire du son de la cloche religieuse qui retentit soudain pour rappeler un personnage à l'austère conscience de ses devoirs. Dans sa *Réponse d'un solitaire de la Trappe à la lettre de l'abbé de Rancé*, La Harpe suppose que le solitaire interrompt ses plaintes en entendant sonner la cloche du couvent :

Mais j'entends de l'airain le lugubre murmure

Dorat avait terminé de la même façon sa petite Épître intitulée : *Un séminariste à un homme du monde*. Guiraud met en scène, dans *La Sœur grise*, une religieuse qui souffre de son sacrifice

Mais la cloche plaintive a frappé mon oreille,
A son lit de douleur le malade m'attend.

Lamartine reprend le même effet une seconde fois dans *Jocelyn*, mais pour une situation moins pathétique ; la dernière des lettres de Jocelyn à sa sœur est interrompue par la cloche de Valneige

Que de choses encore ! La cloche sonne. Adieu (VI, 724)

On remarquera que, dans le vers précédent, Jocelyn venait précisément d'évoquer Faust.

2. C. F. L. Ent. 39. T. VII, pp. 183-184.

3. C. F. L. (1866). Ent. 121. T. XXI, p. 13.

4. C. F. L. Ent. 38. T. VII, p. 114.

5. Virgile Rossel, *op. cit.*, p. 124.

prochement s'impose, répond M. Baldensperger¹, bien qu'on ne puisse, en dépit de certaines analogies de facture, [...] parler d'une influence exercée par le poème de Goëthe. Celui de Lamartine est d'origine lyrique et chrétienne ; celui de Goëthe procède d'une intention artistique et morale toute différente ».

Déjà, à la lecture de *Werther*, Lamartine avait pu noter ce goût, présent en Goëthe comme en lui-même, d'une littérature humble et douce, noble en même temps : « L'auteur que je préfère, disait Charlotte, est celui dans lequel je trouve le monde où je vis, chez qui les choses se passent comme autour de moi, et dont le récit m'attache et m'intéresse autant que ma propre vie domestique ». On peut voir *Werther* cueillir « les pois-goulus dans le jardin de son hôtesse » ; on peut y entendre Goëthe célébrer les doux « traits de la vie patriarcale »².

Ainsi dans *Hermann et Dorotheë*, la mère d'Hermann traverse le jardin, « et dans sa route elle voit avec plaisir les progrès de chaque plante, redresse les supports sur lesquels reposaient les branches du pommier [...] ; elle dégage promptement le chou vigoureux et rebondi de quelques chenilles [etc.] »³.

Il y a bien, à coup sûr, des pages du même ton dans ce *Jocelyn* que Lamartine lui-même qualifie de « poème domestique et familial »⁴. Quand Bitaubé présenta au public français sa traduction d'*Hermann et Dorotheë*, les mots qu'il employa pour définir l'œuvre de Goëthe ne sont-ils pas directement applicables à *Jocelyn* ? Ce poème, disait-il, « peut être considéré comme une épopée d'un genre nouveau » ; l'auteur n'a point voulu y « recourir au merveilleux, ni prendre ses personnages dans les classes brillantes de la société » ; et nous verrons le curé de Valneige descendre dans son jardin mouillé, visiter ses « plantes inondées », surveiller l'éclosion des perce-neiges, redresser « les tiges » courbées par la pluie et secouer « au soleil le cœur de [ses] laitues » (IX, 168-174)⁵.

Mais nous savons au reste que l'inspiration homérique est assez vivante dans *Jocelyn* pour qu'il ne soit pas nécessaire de songer ici à l'épopée rustique de Goëthe. Tout au plus, avec Goldsmith, et Delille même, — à bonne distance derrière Bernardin de Saint-Pierre et La Fontaine — le Goëthe d'*Hermann et Dorotheë* a-t-il pu affermir encore Lamartine dans son dessein de rivaliser, dans la poésie domestique, avec Horace, Virgile et Homère⁶.

*
* *

1. F. Baldensperger, *Goëthe en France*, 1904.

2. *Werther*, I, 16 juin et 21 juin.

3. *Hermann et Dorotheë*, chant IV (trad. Bitaubé).

4. C. F. L. Ent. 39. T. VII, p. 184.

5. Lorsqu'au chant VIII du poème de Goëthe, Dorotheë se tord la cheville et qu'Hermann soutient la jeune fille, « chargé de ce précieux fardeau, il éprouve un sentiment plein de charme ; il sent les battements et la chaleur du cœur de son amante ; il recueille l'haleine embaumée qu'elle épanchait de ses lèvres [...] ». Ainsi *Jocelyn* soutient les pas de Laurence convalescente et s'enivre « à sentir ce poids de sa faiblesse », à entendre, contre sa poitrine, « le tendre battement » de ce cœur de femme (IV, 965 sqq.). Mais Lamartine avait sans doute ici à sa disposition bien mieux que des souvenirs livresques.

6. Tout à la fin de sa vie Lamartine manifestera une admiration accrue pour *Hermann et Dorotheë*. Il a cessé de croire à la possibilité, désormais, d'une épopée métaphysique. « La seule épopée possible de nos jours », déclare le C. F. L. en 1868 (Ent. 153. T. XXV, p. 212) est celle dont Voss a donné l'exemple et que Goëthe a reprise dans ce poème d'*Hermann et Dorotheë* qui dégage « un parfum de piété et d'amour ». — A Ed. Grenier, Lamartine aurait déclaré en

Est-ce donc, au total, si peu de chose, ce que doit *Jocelyn* à l'Angleterre, à l'Italie, à l'Allemagne ? La dette « anglaise » est la plus grande ; nous avons tenté d'en marquer aussi exactement que possible les limites ; elle n'est point négligeable. Pétrarque et Michel-Ange, le Tasse et l'Arioste, Foscolo peut-être et Manzoni probablement ont fourni au poème des indications ou des traits précis. Schiller a guidé le mouvement rythmique des « *Laboureurs* », *Werther* jette des reflets çà et là sur tels groupes de vers, et *Faust* n'est absent ni de l'intention la plus haute de l'œuvre, ni du détail de tel épisode, ni de tel aspect du héros lui-même.

* * *

Le 1^{er} septembre 1832, à propos de la nouvelle de Mérimée *Matteo Falcone*, Gustave Planche écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* : « Les fureteurs de bibliothèque [...] ont avisé dans un volume anglais l'anecdote qui fait le sujet de *Matteo* ; et je les remercie de leur découverte, car, depuis que j'ai lu le volume accusateur, j'ai pour le récit français un enthousiasme plus sérieux. Si les vingt lignes du journal de Benson contiennent *Matteo*, il faut déclarer du même coup que Charlevoix contient *Les Natchez* et que le *Pèlerinage* de Byron se trouve dans les itinéraires de Reichard ».

Le travail que nous venons de tenter sur les souvenirs de lectures dans *Jocelyn* est bien aussi l'entreprise d'un « fureteur de bibliothèque » ; et nous sommes également en ceci d'accord avec Planche que la seule justification de cette trop longue enquête, comme aussi son unique dessein, est de procurer à ceux qui lisent aujourd'hui *Jocelyn* un « enthousiasme plus sérieux » et de nouvelles raisons d'admirer le chef-d'œuvre lamartinien.

Il est fort probable qu'en dépit de toutes nos prudences nous avons pu nous égarer parfois et parler d'influence vraisemblable là où les rencontres de texte ou d'inspiration étaient toutes fortuites ; ainsi Collombet, traduisant en 1836 les *Hymnes* de Synésius, évêque de Ptolémaïs, y découvrait des « ressemblances frappantes » avec les *Harmonies* de Lamartine, lequel n'avait jamais lu Synésius et ignorait sans doute jusqu'à son nom ¹.

Quant à ce qui, presque à coup sûr, s'avère indiscutable, quant aux influences certaines, quant aux « sources » authentiques, retenons que, bien souvent, ces « sources » sont multiples pour un même texte et que ce qu'on trouve de pareil à *Jocelyn* dans Delille ou dans Léonard, on le trouve aussi dans Thomson ou dans Virgile, — ce qu'on découvre dans *René* en même temps que dans le poème de Lamartine, on l'aperçoit aussi dans *Werther* ou dans les lettres de Rousseau à Malesherbes, — ce qu'on rencontre à la fois dans Nodier et dans le *Journal* du curé de Valneige, on en constate aussi la présence dans Milton. Dettes indivises, presque toujours. Il est bien rare que Lamartine imite, directement et consciemment ; c'est imprégnation qu'il faut dire, dans neuf cas sur dix, et non imitation. De tant de livres qu'il a lus, relus, il a retenu beaucoup moins telle idée précise, tel mot, telle image que cette émotion qu'ils lui ont apportée d'abord, et qu'il retrouve en lui vivante quand sa pensée revient à l'un ou l'autre de ces thèmes éternels.

1867 qu'il songeait à écrire « un poème ou plutôt un roman dans le genre d'*Hermann et Dorothee* » (Cf. E. Grenier. *Souvenirs littéraires*. R. B., 1892, p. 231).

1. Cf. la lettre de Lamartine à Collombet (août 1836), p. p. Mario Roustan, *op. cit.*, p. 28.

« Les plus indépendants [des écrivains] sont ceux qui procèdent à la fois de tout le monde », déclare excellemment Vinet dans son cours sur Lamartine, en 1845¹ ; les « modèles » dont, au passage, l'auteur de *Jocelyn* a pu se servir, ne font guère, a dit aussi Jules Lemaître, que « transparaître vaguement en lui », de loin, et comme « purifiés »².

L'analyse critique a beau jeu de déceler dans *Jocelyn* les reflets divers qu'a jetés sur ce poème le milieu spirituel où il prit naissance, les traces nombreuses qu'on reconnaît, de page en page, des poètes du XVIII^e siècle, et les souvenirs confondus de la Bible et d'Homère, de Pétrarque et du Tasse, de Pope et de Bernardin, de Césaire et d'*Atala*. *Jocelyn*, vaste fleuve dont la surface reflète le ciel, emporte dans son cours des eaux de toute provenance ; à peine l'observateur attentif, penché sur la rive, distingue-t-il des eaux du fleuve celles des affluents au moment qu'elles s'y perdent ; le courant n'en est pas changé, ni troublée la pureté des flots. Le miracle de *Jocelyn*, c'est le miracle habituel au génie ; il transforme en sa substance même ces emprunts qu'un autre traînerait pesamment avec soi.

Notre tâche a été justement de montrer, dans *Jocelyn*, et le nombre et l'aisance souveraine de ces transmutations où s'affirme la puissance d'un créateur.

1. Vinet, *op. cit.*, T. III, p. 89.

2. J. Lemaître. *Les Contemporains*. T. VI, p. 174.

QUATRIÈME PARTIE

L'ŒUVRE ET SON DESTIN

CHAPITRE PREMIER

L'ART DANS « JOCELYN »

Presque unanimement, quand parut *Jocelyn*, journaux et revues adressèrent au nouvel ouvrage de Lamartine des reproches de négligence et d'imperfection dans la forme. Amical, flatteur même, Sainte-Beuve, dans son article du 1^{er} mars, laisse entendre néanmoins que l'Épisode eût gagné à être allégé de quelques longueurs, de certaines abondances descriptives ; il relève rapidement des rimes insuffisantes, des incorrections grammaticales, des violences faites à la langue. Eugène Pelletan¹ est autrement sévère : « L'œuvre, écrit-il, marche avec une telle précipitation qu'elle traîne ou délaisse au hasard ses phrases alourdies, allongées, désordonnées, ses images entassées [...], ses descriptions à l'infini, [...] ses répétitions incessantes, croisées, embrouillées, superposées [...] ». Moins rude, A. Guérout, dans *Le Temps*², ne peut s'empêcher tout de même de déplorer bien des « négligences de langage » et « quelques périodes trop longues » ; Gustave Planche parle de « buissons de solécismes »³. La *France Littéraire* souligne la « surabondance des descriptions », la « singularité » fâcheuse de trop d'expressions, un surprenant mépris de la grammaire, des « exagérations » qui touchent au « ridicule », une « affectation dans la naïveté [...] plus désagréable peut-être que l'emphase et que l'ampoulé ». Carrel, dans le *National*⁴, constate que, des *Méditations à Jocelyn*, on a pu voir « la forme » chez Lamartine, « dégénérer » et se montrer, à mesure, « plus impuissante et plus confuse » ; « c'est le travail qui manque dans *Jocelyn*, déclare-t-il ; il semble que l'auteur se soit fait une loi de ne rien effacer, pas un vers, pas un mot de ce qui sortait de sa plume » ; aussi peut-on voir « abonder », dans son Épisode, « les non-sens, les banalités, les incorrections », des « violations grossières de la langue », de « longues et pesantes constructions dont le sens

1. *L'Artiste*, 1836. T. I, pp. 248-251.

2. *Le Temps*, 11 mars 1836.

3. *Chronique de Paris*, 20 mars 1836.

4. *National*, 20 mars 1836.

ne se trouve qu'au bout de deux pages de pénible lecture », des « répétitions de mots lassantes », des « hardiesses prétentieuses qui ne couvrent que le vide ». Vinet est bien à peu près du même avis ; pour lui, comme pour Carrel, Lamartine dédaigne de se corriger, ignore « les ratures et les reprises [...] : ce sont, pour tout dire, ses brouillons qu'il nous donne »¹. Le *Journal du Commerce*² regrette, dans *Jocelyn*, trop d'« oublis de langue » et s'attriste d'y rencontrer tant de longueurs et de fastidieuses transitions que le lecteur, excédé, « se contente de deviner » sans les lire. Léon Faucher, dans le *Courrier Français*³, signale à son tour des « négligences de style fort graves » et dénonce ces « ressorts artificiels que l'on voit jouer comme des fils » et dont Lamartine consent à se servir pour l'action de son Épisode.

Dans son célèbre article : « M. de Lamartine en 1837 », Nisard gémit sur le « relâchement déplorable » du style de *Jocelyn* : « la phrase poétique n'existe presque plus », dit-il ; à sa place, « une période sans fond et sans limites, [...] tantôt des périphrases à la Delille, tantôt des trivialités à la manière de l'école nouvelle », et « quantité de mots parasites et de rimes commémoratives de pensées toutes faites » ; selon lui, « on n'a pas lu *Jocelyn* ; on a sauté d'immenses étendues de vers ».

George Sand avait blâmé dans l'Épisode lamartinien un « style lâché », des vers « plats et diffus », de l'« affectation jointe à la négligence »⁴ ; Xavier de Maistre y note des « phrases obscures », des « mots hasardés dans une acception inconnue »⁵ ; Flaubert poussera des cris d'horreur devant la « quantité [...] incroyable [...] d'hémistiches tout faits, de vers à périphrases vides » qu'il apercevra dans *Jocelyn*⁶. On se souvient des cruelles sentences de Leconte de Lisle sur un poème dont la langue lui paraît « molle, efféminée, incorrecte » et dont le vers « manque, dit-il, à ce point de muscles, de sang, et de nerfs » qu'il en estime la lecture insoutenable⁷. Legouvé racontera, dans ses *Soixante ans de souvenirs*, que Béranger, après avoir lu *Jocelyn*, aurait dit à Lamartine : « Quel malheur qu'il y ait là trois ou quatre cents vers que vous avez fait faire par votre concierge ! » Lamartine, poursuit Legouvé, « se mit à rire, et, trouvant le mot très amusant, il le répéta »⁸.

Convenons qu'en effet les invraisemblances, les inadvertances, les erreurs même ne manquent pas dans *Jocelyn*. Une des plus frappantes est ce redoublement de l'année 1794 où Sainte-Beuve ne voulait voir qu'une maladresse d'étourderie ; il s'agissait, au vrai, d'une bévue irréparable ; Lamartine ayant, ainsi que l'écrivait Pelletan, « enchevêtré les éléments intimes du drame [de *Jocelyn*] dans les événements extérieurs, l'œuvre est condamnée à porter fatalement une faute grossière d'almanach ». Qu'on en juge : dans son manuscrit, Lamartine avait placé l'attaque du séminaire, la fuite de *Jocelyn* et sa rencontre

1. *Semeur*, 23 mars 1836.

2. *Journal du Commerce*, 1^{er} avril 1836.

3. *Courrier Français*, 27 avril 1836.

4. Lettre à F. Liszt, 5 mai 1836. *Correspondance* de G. Sand, loc. cit.

5. *Œuvres inédites* de X. de Maistre, Paris, 1877. T. II, p. 105.

6. *Correspondance* de Flaubert. Deuxième série, 1905, p. 221.

7. Leconte de Lisle, *Derniers Poèmes*, p. 254.

8. Legouvé, *Soixante ans de Souvenirs*, Paris, Hetzel, s. d. T. IV, p. 203.

avec Laurence en 1792. Puis toute l'année 1793 s'écoulait, pour Laurence et Jocelyn, dans les solitudes magiques du Val des Aigles ; la « découverte du sexe » avait lieu le 7 décembre 1793, et l'exécution de l'évêque en mars 1794. Tout allait donc bien en apparence ; mais, d'une part, Lamartine déclarait que l'exécution de l'évêque s'était produite la veille ou le jour même de la chute de Robespierre (V, 127 sqq.), ce qui s'accordait mal avec la date de mars 1794 ; d'autre part et surtout, l'assaut mené par les républicains contre le séminaire où vivait Jocelyn était donné comme une conséquence de la mort du roi, crime dont la nouvelle avait été le signal de violences anticatholiques dans les provinces. Or la décapitation de Louis XVI avait eu lieu non pas en 1792 mais en 1793. Lamartine avait donc commis une lourde erreur ; il s'était trompé de date pour l'un et l'autre des deux grands événements historiques auxquels il associait, indirectement, le destin de ses personnages.

Changer mars en août n'était pas difficile ; il avait écrit 13 mars 1794, il écrira donc 2 août 1794. Mais il fallait aussi replacer à sa date authentique la mort de Louis XVI, et voilà bien l'embarras : comment faire entrer dans les dix-huit mois (février 1793-août 1794) qui lui resteraient — la retouche une fois faite — ces deux hivers qu'il avait décrits (III, 765 sqq. et IV, 543 sqq.), ces deux printemps dont il avait longuement chanté l'un (IV, 15 sqq.), indiqué nettement l'autre (IV, 1164) ?

A moins de bouleverser tout le poème, de remettre en chantier deux Époques ou d'en sacrifier de vastes pans, nul moyen de sortir du mauvais cas où il s'était mis. Lamartine préféra s'en tirer par le piètre artifice d'un redoublement d'année, dont peut-être, se disait-il, le public ne s'apercevrait point. A la page 228 du premier volume (nous parlons de la première édition du poème), il inscrivit donc : 7 décembre 1794, au-dessus du vers : « La foudre a déchiré le voile de mon âme » (IV, 573) ; à la page suivante, on lit : « même date, la nuit, à onze heures » ; plus loin : « même date, 7 décembre, à minuit » ; plus loin encore : « 8 décembre, le matin », puis « 8 décembre, le soir » ; enfin, à la page 246, alors que le lecteur avait eu, sans doute, en dix-huit pages, le temps d'oublier que la dernière date complète marquée dans cette Époque portait le millésime de 1794, on voyait apparaître surnoisement un 9 décembre 1793 qui amorçait, à la grâce de Dieu, un recommencement du temps, une nouvelle année 1794... La page 253 indiquait la date du 12 décembre 1793 ; la page 255, celle du 6 janvier 1794.

Nous avons vu¹ aussi l'impossibilité où s'était jeté Lamartine en faisant mourir Jocelyn en 1803 à trente-trois ans, en dépit du Prologue. Force avait donc été de changer l'Épilogue déjà fait et d'en écrire en hâte un nouveau². Malheureusement, cette réfection tardive, si elle réparait une erreur, engendrait une incommodité : comme il avait fallu, en trichant, redoubler l'année 1794, il fallait aussi redoubler l'épidémie dont Jocelyn mourait, dans le Prologue, et qui ne pouvait plus être la même que celle dont le poète avait décrit les ravages, à la Neuvième Époque. Tant pis ! L'irréel Valneige subirait donc, par deux

1. Cf. *supra*, p. 54.

2. Il est très curieux de constater que Lamartine s'était si bien habitué à voir le curé de Valneige sous les traits d'un jeune homme qu'en 1850, lorsqu'il rédige *La Servante Marthe* (c'est-à-dire *Geneviève*) il écrit : « Elle n'a pas suivi son jeune maître au tombeau » (O. C., 1863. T. XXX, p. 200).

fois, en peu d'années, l'assaut de la « grande maladie ». Jocelyn en réchapperait, la première fois et succomberait la seconde.

Invraisemblance supplémentaire : Lamartine ne renonce pas, dans son Nouvel Épilogue, à faire paraître le « vieux pâtre » auquel il avait donné, dans l'Épilogue primitif, le rôle principal ; mais ce pâtre, déjà chenu lorsque Jocelyn, en 1793, le rencontrait dans la montagne, devait bien être à présent pour le moins centenaire, ayant survécu à Jocelyn, lequel était mort vers 1830, et depuis « sept printemps » enseveli au Val des Aigles quand Lamartine compose son nouvel Épilogue (v. 139). En dépit de cette vétusté prodigieuse, le bon pâtre continue son métier, et chaque année le poète le retrouve sur les pentes de la montagne...

Ce n'est pas tout hélas ! Le manuscrit portait ¹, nous l'avons dit, que Jocelyn se préparait à la vie sacerdotale « au séminaire de Grenoble » ; mais plus loin Lamartine racontait que Jocelyn, chassé de la sainte maison par les terroristes, avait marché « pendant sept nuits à travers les campagnes ».

En dirigeant toujours [ses] pas sur les montagnes

Il arrivait enfin « au pied des monts », et commençait alors « à gravir ces gradins de collines »

Où les Alpes du Nord enfoncent leurs racines (II, 415 sqq.)

Sept jours pour aller de Grenoble aux premiers contreforts des Alpes ! Lamartine s'aperçut à temps de son erreur et se borna à inscrire dans l'édition : « Séminaire de *** ».

Autre histoire : Le poète avait fait s'écrouler en cendres la maison natale de Jocelyn, que les sans-culottes avaient profanée, puis livrée aux flammes (II, 343 sqq.) ; et cependant, à la Septième Époque, il ramenait Jocelyn et sa mère dans cette demeure chérie, miraculeusement intacte. Les trois manuscrits du poème comportent cette contradiction pénible. Au dernier moment, et sur les épreuves sans doute, Lamartine fabrique en toute hâte quatorze vers de surplus (VII, 49-62), à seule fin d'arranger les choses et d'indiquer que Jocelyn, qui pourtant avait reçu, en 1793, une lettre (au moins) de sa mère, avait mal compris ou mal lu, — en un mot s'était trompé en s'imaginant que la maison de son enfance avait été incendiée.

Lamartine pousse le dédain de la chronologie jusqu'à une sorte d'insolence. La première date qu'il porte sur son manuscrit est celle du 1^{er} mai 1770 ². Cinq ans s'écoulent ; le 6 mai 1775, Jocelyn surprend les larmes de sa sœur ; un mois après, il part pour le séminaire. La Deuxième Époque commence avec la date du 1^{er} janvier 1792 (Dix-sept ans de séminaire !) et Lamartine écrit superbement :

Quatre ans sont retranchés des jours de mon jeune âge

1. B. N. Lamartine, 12, p. 2.

2. Jocelyn a seize ans ce jour-là. Il en aura donc trente-neuf au moment de la Terreur, — ce qui nous promet l'agréable spectacle des amours d'un séminariste quadragénaire et d'une enfant de seize ans.

Le deuxième état des manuscrits présente une rectification négligente : toute la Première Époque se passe en 1780, ce qui n'en condamne pas moins le « lévite » à se préparer douze ans de suite à la vie sacerdotale. Sur les épreuves seulement, Lamartine se décide à écrire 1786 au lieu de 1780, et il consent à dire : « Six ans sont retranchés [...] » au lieu de « quatre ans ». Dans tous les états du texte, — que Lamartine ait inscrit 1775, ou 1780, ou 1786, le poète fait lire à Jocelyn *Paul et Virginie* ; or, même avec la date définitive de 1786, l'impossibilité n'en subsiste pas moins, dont Lamartine se moque absolument : *Paul et Virginie*, on le sait, n'a paru qu'en 1788¹.

Voici encore tout un lot de contradictions ou d'in vraisemblances dont le poète de *Jocelyn* aurait pu faire l'économie : il représente le proscrit se cachant « sous les blés » au mois d'avril (II, 418) — refuge médiocre ! Il place un « chêne » à l'entrée de la grotte des Aigles pour en masquer l'étroite ouverture (II, 680-686) : ce chêne deviendra, plus loin, un « hêtre » (V, 565). Les fiancés campagnards que Jocelyn contemple se partagent une grappe de raisin, un raisin vraiment bien précoce, en montagne, un 6 juillet (III, 183). A l'hôpital de Grenoble, en août 1794, Jocelyn est soigné par des religieuses, privilège d'autant plus exceptionnel que les religieuses avaient été chassées de tous les hôpitaux, sous la Terreur. Lorsqu'il remonte à la grotte, il est « précédé de la sœur que le pâtre accompagne » (V, 549) ; huit vers plus loin, le pâtre s'est mystérieusement dédoublé et ce sont « deux bergers » qui font escorte à la sœur. La scène de la séparation, à la Grotte des Aigles, est du 15 août 1794 (1795) ; sur elle, s'achève l'Époque V ; au début de l'Époque VI, on voit Jocelyn toujours plongé dans « le délire de la fièvre » qui l'a saisi en cette affreuse journée du 15 août ; mais nous sommes maintenant au 26 mars 1795 (1796) ; quel tempérament eût résisté à une fièvre aussi tenace ? Le curé de Valneige écoute le « bêlement » des « génisses » (VI, 372) ; il choisit, pour faire le catéchisme, une heure où les enfants dorment habituellement (« La nuit tombait [...] ») (IX, 872) et nous sommes au début d'août. Il voit, le 12 octobre, les paysans « épars sur leurs meules de foin » (IX, 27), ce qui suppose un regain tardif ; il parle, en 1801, du Pape qui ne possède plus que l'« ombre courte du Vatican », alors que Pie VII ne devait être privé de ses domaines temporels qu'en 1809 ; l'épidémie qui s'abat sur Valneige et toute la contrée dure déjà « depuis six mois », en mai 1803 ; elle dure toujours en décembre ; or, en mai, Jocelyn voyait déjà dans la ville (Grenoble) des convois quotidiens de « mille cercueils » (IX, 1556) ; quelle devait être alors la densité de la population pour qu'en décembre le mal pût encore trouver des victimes ! A la Sixième Époque, le curé de Valneige déclare que sa paroisse est bloquée, huit mois durant, chaque année, par les neiges (VI, 241-242), ce qui ne l'empêche point, en décembre 1803, de descendre chaque matin à la ville et de remonter à Valneige chaque soir. Miracle supplémentaire : le torrent qui descend de Valneige est à sec le 16 décembre 1803 (IX, 1614), ce qui permet au pauvre tisserand de chercher abri sous le pont, et de s'y asseoir sur le sable.

Parlerons-nous de l'allusion inexplicable (VIII, 271-274) à l'orgue dont

1. Il est vrai que Bernardin de Saint-Pierre lui-même s'est trompé sur la date de la publication de son livre. Dans le préambule de sa grande édition de *Paul et Virginie*, en 1806, il déclare que son ouvrage a vu le jour en 1786.

Laurence entendait « si haut », jadis, le « beau mugissement », sur la montagne des Aigles ? Lorsque Lamartine écrivait ce passage de sa Huitième Époque, il projetait sans doute de développer, à la fin de sa Quatrième Époque, encore inachevée, une idée qu'il avait eue et qu'un mot jeté sur un de ses albums ¹ indiquait brièvement : « *les orgues dans la vallée des eaux* ». Mais il a terminé sa Quatrième Époque sans nous entretenir de cet orgue étonnant ².

Et que dire des obscurités, des maladresses ou des pauvretés qui se succèdent dans l'arrangement dramatique du récit ! Qui croira que Jocelyn a pu vivre seize mois dans un abri de roc, sur la montagne, avec Laurence, sans soupçonner même un instant que ce ravissant compagnon est une fille ! Le vieux pâtre a un neveu, et il se trouve que ce neveu est précisément employé à la prison de Grenoble et qu'il « trempe la soupe » à l'évêque captif, lequel appelle à haute voix Jocelyn, du fond de son cachot ; seconde coïncidence miraculeuse : la sœur du dit évêque est tout justement au chevet de Jocelyn, parmi les religieuses qui le soignent. — Lorsque Jocelyn se rend à Paris, il n'ignore pas que Laurence y réside ; mais d'où tient-il ce précieux renseignement ? Les deux amants sont soudain en présence l'un de l'autre ; ils s'évanouissent du même coup : Laurence, « sans couleur, sans voix et sans regard », glisse inanimée dans les bras du saint prédicateur avec qui elle quêtait ; le curé de Valneige, pareillement, « était mort de sa mort » et avait perdu connaissance. Or, si les assistants s'empressent autour de Laurence, l'infortuné Jocelyn demeure dans son évanouissement sans qu'aucune âme charitable prenne en pitié ce prêtre qui s'est trouvé mal, à l'église ; si bien qu'il ne se « réveille » et ne reprend ses sens, dans la nef « muette et vide », qu'à huit heures du soir (le manuscrit portait même : à « dix heures »). Inutile enfin, d'insister sur le romanesque, difficilement acceptable, de la dernière scène, à l'auberge de Maltaverne.

On comprend assez bien que le rédacteur du *Journal du Commerce* (1^{er} avril 1836) ait pu, dans une langue incivile, déclarer sans ambages, à propos de *Jocelyn* : « L'on peut être un très grand poète et ne pouvoir bâtir le canevas d'un vaudeville ».

*
* *

Aurons-nous le courage d'énumérer les fautes de français de *Jocelyn*, les incorrections, les « solécismes » que le poète a semés, avec une royale profusion, dans son Épisode ?

En 1843, un « ancien principal de collège », Thomas Lefebvre, apportant à cette tâche une sorte d'allégresse triomphante, ne découvrit pas moins de cent cinquante exemples de « non-sens », de « barbarismes », ou de violations de la grammaire dans *Jocelyn* ³. Il est bien vrai qu'en plus d'une occasion, ce qu'il dénonce, avec des sarcasmes de pédant, peut, à la rigueur, se justifier ;

1. B. N. Lam, 17 (au verso de la couverture).

2. Dans le Prologue, qui date de 1831, Lamartine se mettait en scène, un fusil sous le bras. (On sait qu'en janvier 1831, il chassait le chevreuil à Montculot). Dans son Épilogue, — devenu déiste et disciple du vicaire savoyard — il oublie cette image du début : Le chasseur s'est mué en « herboriste ».

3. *La grammaire des gens du monde, ou études grammaticales et critiques sur les MÉDITATIONS les HARMONIES, JOCELYN etc...* par P. Thomas-Lefebvre, ancien principal de collège, officier d'Académie [etc...].

il arrive même à cet « officier d'académie » de stigmatiser des tournures qui appartiennent à la meilleure langue classique, ou de faire la bête afin de trouver incompréhensibles des vers dont le sens n'échappe à personne¹.

Malgré tout, que de violences faites à la syntaxe, que de tournures irrecevables ! Lamartine veut exprimer ceci : Quand, après avoir pleuré, comme morte, une femme, on la retrouve soudain vivante, etc... ; or il écrit :

Qu'après avoir pleuré, comme morte, la femme (VII, 49 sqq.)
[etc...]

Il ajoute entre les deux « Soit » d'une alternative, un « ou » qui fait de sa phrase un jargon :

Soit confiance en nous, ou soit cette pudeur (VII, 73)

Il rend transitif le verbe neutre « vibrer » et parle d'un serpent de lumière qui « vibre son dard » aux brumes de la montagne (IV, 236) ; il supprime un des deux « ni » de la négation redoublée et déclare de la « toise » de Dieu :

Elle n'est, mes amis, dans l'arbre ni la haie (IX, 683)

Voici encore un solécisme authentique : « Pourrais-je », se demande Jocelyn,

Suivre jour après jour, sans rêver, sans attendre,
Ce que chacun d'eux rêve et nul ne doit me rendre (V, 781-782)

Il faut d'abord tirer de l'expression « jour après jour » l'antécédent du pronom « eux » et le sujet des verbes « rêver » et « rendre », puis rétablir un complément pour ce deuxième verbe.

1. Ainsi Thomas-Lefebvre condamne (p. 182) le vers des « Laboureurs » sur la terre qui « germe les fruits et les fleurs » (IX, 357). L'emploi de « germer » au sens transitif appartient à la langue religieuse. On en trouve des exemples dans Corneille et dans Fénelon. Ailleurs, le cuistre saute sur ces vers de la Huitième Époque :

Mère ! sous ton regard, de tendresse interdit (VIII, 301)
[etc...]

et déclare : « Peut-être [le poète] a-t-il voulu dire : « Non, tu ne savais pas, en me voyant interdit de tendresse sous ton regard, de quelle âme de fils je t'aimais » ; mais il faut avouer que l'ellipse est tellement forte que ce n'est pas sans quelque peine qu'on arrive à entrevoir la pensée » (p. 70). Ailleurs encore (p. 328) l'inquisiteur griffe de son ongle le beau vers de la Deuxième Époque :

Ces larges murs pétris de siècles et de foi (II, 90)

et glose : « On conçoit des murs bâtis d'éléments dont la foi comme ciment fait une partie principale, ; mais on ne conçoit pas que les siècles y entrent comme matière ». — Citons aussi cette agréable remarque ajoutée au vers :

Image du séjour par Dieu même habité (II, 94)

« Dieu ne devrait, dans aucun cas, être précédé de la préposition par, parce que le rapprochement de ces deux mots rappelle involontairement un jurement populaire qui n'est ni de bon ton ni de bon goût » (p. 191). Du récit de l'ensevelissement de Laurence, Thomas-Lefebvre détache ces vers :

Jusqu'à ce que la tombe, exhaussant son niveau
Me rendit au grand jour, les pieds sur son tombeau (IX, 1395-1396)

et ajoute magnifiquement : « Que signifie une tombe qui rend les pieds ? ».

De toute nécessité, il fallait répéter la conjonction dans le vers suivant :

Quand son passé se ferme et son couchant se trouble (VIII, 8)

Dire : « L'homme attelle la herse [...] » (IX, 611), c'est pour le moins une impropriété¹ ; et pareillement : « encourir » un « doute » (VI, 103) est une expression tout à fait fautive ; on ne saurait admettre une construction comme celle-ci : « un champ »

Dont la borne s'était déplacée en bêchant (IX, 642)

et il y a faute, de même, à écrire :

Ce cœur que du poignard mieux eût valu frapper (V, 296)

Les grammairiens ont beau jeu, encore, à dénoncer l'obscurité, l'incorrection de ces deux vers de la Troisième Époque où il est dit que chacun des deux amants s'endort

Jusqu'à ce que la voix du premier qui s'éveille
Vienne avec l'alouette enchanter son oreille (III, 571-572)

« Véritable énigme ! — s'exclame Thomas Lefebvre, transporté d'aise — Lamartine a-t-il voulu dire que le premier qui s'éveille vient, en même temps que l'alouette, enchanter sa propre oreille des sons de sa voix ? Non sans doute. A-t-il voulu dire que la voix du premier qui s'éveille enchante l'oreille du second ? Oui, et le « son » du dernier vers a pour sujet possesseur l'un des deux individus compris dans le mot « chacun » du premier vers. Il est difficile d'être plus obscur dans l'expression d'une pensée aussi claire et aussi naturelle : nous dormions tous deux jusqu'à ce que la voix de l'un éveillât l'autre »².

La liste des incorrections grammaticales de *Jocelyn* n'est pas épuisée ; mais sur ce point, la démonstration, je pense est suffisante : l'auteur de *Jocelyn* n'a qu'un respect sommaire des lois de la syntaxe³.

A présent, voici des ambiguïtés regrettables :

[...] le bœuf rumine, et les enfants
Chassent avec la main les mouches de leurs flancs (IX, 379-380)

1. Le gracieux Thomas-Lefebvre note ici : « On attelle le cheval à la herse, mais on n'attelle pas plus la herse qu'on ne met la charrue avant les bœufs » (p. 350).

2. Thomas-Lefebvre, *op. cit.*, pp. 77-78.

3. Signalons encore, car la faute se répète, l'oubli volontaire de la règle de concordance des temps :

Sur les pointes du roc que son front teint de sang
Ses membres [...] s'affaîssèrent. (V, 744-745)

Lamartine fait du mot « pleurs » un féminin (« de douces pleurs » — IV, 569). Deux antécédents féminins correspondent, ailleurs, à un pronom masculin :

Comme luttent entre eux dans la sainte agonie
L'immortelle espérance et la nuit de la vie (Pr. 81-82).

ou tout à fait propres à égarer le lecteur :

Chacun de nous touchait son meuble favori
Et, comme s'il avait compris, jetait un cri¹ (VIII, 133-134)

ou tout à fait malencontreuses : (il s'agit de Jocelyn aidant le pauvre tisserand à ensevelir sa femme)

J'y jetai le premier la terre, puis l'époux² (IX, 1851)

Ceci encore, qui ne vaut guère mieux :

Quatre hommes des chalets, sur des branches de saules,
Étaient venus chercher le corps sur leurs épaules (IX, 1285-1286)

ces hommes, demande Thomas Lefebvre³, devons-nous vraiment nous les imaginer arrivant à Maltaverne « sur des branches de saules » en forme d'échasses, par exemple ?

Que penser de l'expression : « adossé le coude à leurs racines » (IX, 315) qui prétend peindre l'attitude de Jocelyn contemplant, appuyé à un arbre (ou des arbres ?) le travail des Laboureurs ? Plus loin, le « sillon raboteux » « cahote » la herse, ce qui va fort bien, mais « la berce », en même temps, ce qui ne laisse pas d'être un peu contradictoire (IX, 612). Plus loin encore, Jocelyn nous déclare : « Je descendis en bas » (IX, 1511)⁴ et il nous a précédemment parlé des « esquifs » qui « se submergent sous l'onde » (IX, 957). Il s'agit bien d'un non-sens dans ces deux vers du Prologue où l'on voit les paysans de Valneige ensevelir leur pasteur, chacun jetant une pelletée de terre sur le cercueil :

Tous pleuraient en passant et regardaient la tombe
S'affaïsser lentement sous la cendre qui tombe (Pr. 114)

« S'affaïsser » est positivement incompréhensible. L'ellipse du complément donne une fâcheuse allure à ce vers-ci :

C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime ! (VII, 304)

et permet à Thomas Lefebvre de suggérer qu'une telle maxime semblerait assez bien « empruntée au *Joueur* de Regnard »⁵.

Lamartine s'est aventuré dans le néologisme : il a risqué un latinisme, qui n'a pas survécu, en parlant de jours « fragrants d'odeurs » (IV, 18). Il a dit : « Je revisitai tout » (I, 448) ; il a écrit « remourir » (V, 830), qui n'est pas beau, et soulève les lourdes railleries de Thomas Lefebvre : « on dit *renâître*

1. Il faut interpréter : le meuble gémit et semble crier sous la main qui le touche. Un « qui » au début du second vers aurait rendu le sens parfaitement intelligible ; mais Lamartine a reculé devant le « qui comme ».

2. Pour une fois assez drôle, Thomas Lefebvre écrit à ce propos : « Gardons-nous de croire que le bon prêtre de Valneige jeta le mari vivant dans la fosse où il avait jeté la terre » (p. 301).

3. Cf. Thomas Lefebvre, *op. cit.*, p. 302.

4. Descendre en bas, monter en haut, écrit aimablement Thomas Lefebvre, sont des naïvetés qui échappent parfois aux petits enfants » (*op. cit.*, p. 342).

5. Thomas Lefebvre, *op. cit.*, p. 69.

et non pas remourir, et *remort* n'est pas plus français que *rené* ¹. Mais il est curieux de voir que des mots lui sont reprochés, en 1836, comme inhabituels, téméraires, détournés de leur sens ou même inconnus, qui sont aujourd'hui passés dans l'usage courant : « exulter », que Lamartine emploie à la Cinquième Époque (V, 220), n'est pas dans le dictionnaire de l'Académie en 1835 ; « insondable » (II, 212) n'est pour Victor de Nouvion ² qu'un « mot oiseux » qui vient « embarrasser l'idiome ». L'« air constellé » où l'on peut « compter les lits d'étoiles » (IX, 874) apparaît aussi à Thomas Lefebvre comme un mot barbare, dans cette acception ³.

Pour les besoins de la versification, le poète de *Jocelyn* s'autorise une surprenante quantité de licences. Il fait du mot « parois » un masculin (II, 611) ⁴ ; il bouleverse l'orthographe, écrivant « Je me souvien » pour donner une rime à « chien » (III, 873), et, pour des nécessités analogues, orthographiant « débri », « chamoi » ⁵. (Quand Lamartine écrit : « à l'envie » pour : à l'envi, je suis moins sûr qu'il s'agisse d'une faute d'orthographe volontaire). Les pluriels les plus impérieusement obligatoires disparaissent aussi, sous sa plume :

Il me montre des tas de mousses et de feuille (III, 531)
 Je sentais dans mon cœur monter comme une mer
 De sentiment doux, fort, triste, amoureux, amer (IV, 383-384)
 O sommets de montagne ⁶ [etc...] (VI, 157)
 Combien de chose éteinte en mon âme il réveille ! (VI, 274)

Il arrive même à Jocelyn, toujours à cause de la rime, de chausser d'étranges souliers de montagnard qui n'ont qu'un « clou » sous leurs semelles (V, 87).

Pour faire entrer sa pensée dans son vers, Lamartine risque des inversions parfois bien malheureuses ; témoin celle-ci, à la Huitième Époque :

Oh ! des fleurs qui tombaient de ses cheveux l'odeur
 Comment n'eût-elle pas enivré tout mon cœur ! (VIII, 465-466)

Et cette autre : il est, dit Jocelyn, des « mots sacrés » qu'on ne peut écrire

Et qu'il faut, même à soi, mourir sans avoir dits (IX, 1412)

Thomas Lefebvre trouve aussi matière à se réjouir de la « secrète porte » et

1. *Ibid.*, p. 343.

2. Victor de Nouvion. Etude sur *Jocelyn* dans la *France Littéraire*, en mars 1836.

3. « Constellé », en 1836, signifiait seulement, d'après l'Académie : « fait sous l'influence supposée de certaines constellations ». Ainsi, au cinquième chant de la *Henriade*, à propos de la cérémonie magique à laquelle se livrent les Seize, Voltaire écrit :

Là sont les instruments de ces sombres mystères,
 Des métaux constellés, d'inconnus caractères

4. Dans la première édition du poème, la langue était respectée, mais le vers était faux :

Sur ces parois polies par l'égoût des ravines (II, 611).

5. Mots signalés par Sainte-Beuve dans son article, sur *Jocelyn*, dans la R. D. M. du 1^{er} mars 1836.

6. « Sommets de montagne est aussi peu français que le seraient : vents de bois » (Thomas Lefebvre, *op. cit.*, p. 37).

du « vert seuil de mousse », à la Septième Époque (VII, 99 et 152) : « On dit : poisson salé, affirme-t-il ; on ne dirait pas : salé poisson »¹.

Il y a d'ailleurs, en dépit de ces tortures appliquées au langage, de singulières « rimes pour rire » dans *Jocelyn* : « hymnes » rime avec « cimes » (IV, 343-344) et « cercueil » avec « épagneul » (IX, 123-124), — ou, à l'inverse, des rimes par trop riches : « Dieu » et « adieu » (IV, 1047-1048), « toujours » et « jours » (VIII, 13-14) ; Lamartine fait rimer le substantif avec le verbe d'où ce substantif est tiré : « abîme » et « abîme » (V, 705-706) « moule » et « moule » (VIII, 153-154), ou, mieux encore, le nom propre « Heures » (désignant un livre de prières pour chaque heure du jour) avec le même mot, pris comme nom commun (VIII, 239-240).

Les chevilles ne manquent pas ; bornons-nous à en citer deux, parfaits échantillons du genre ; ici, trois syllabes seulement : les saintes femmes se rendent au tombeau du Christ et trouvent un jeune homme assis sur le sépulcre vide ; quelle ne fut pas leur surprise quand

[.....] croyant parler à l'homme, — chose étrange —
Leurs regards dessillés s'aperçurent de l'ange ! (III, 583-584)

Là tout un alexandrin : *Jocelyn* s'avance sur la neige glacée qui

Craquait sous [son] pied comme un morceau de verre
Qu'on trouve sous ses pas et qu'on écrase à terre (IV, 617-618)

Le poète utilise même deux fois, dans son Épisode, un vers assez laid mais qu'il trouve commode :

Ses cheveux que d'un an le fer n'a retranché (III, 753)

dit-il en parlant de Laurence ; et quand il décrira l'évêque emprisonné, il nous montrera pareillement

Sa barbe que d'un an le fer n'a retranché (V, 205)

Il faut bien, pour finir cette pénible énumération où nous ne trouvons pas le même agrément que l'honorable Thomas Lefebvre, dire un mot des fautes de goût sur lesquelles, par malheur, on trébuche, de-ci de-là, dans le poème.

Que, par endroits, surgisse, dans l'expression, un retour de la vieille manière pseudo-classique et du « style noble » le plus déplorable, nous en sourions sans trop nous en plaindre. C'est Ducis qui conduit la plume de Lamartine écrivant :

Ma mère avec ma sœur est errante sur l'onde (II, 376)

et c'est Delille qui lui enseigne à nous guider vers la cuisine du presbytère en annonçant :

Des travaux journaliers voilà d'abord l'asile (VI, 497)

On regrette aussi que la vache que Marthe vient traire soit appelée « blonde génisse » (VI, 603) ; on déplore que dans l'« auge » de la basse-cour ce soit un

1. Thomas Lefebvre, *op. cit.*, p. 64.

« cygne » (VI, 472), assez dépaycé, qui vienne boire, plutôt qu'une oie, tout simplement¹. On se console moins aisément de voir les larmes nommées « la moëlle de nos yeux » (IX, 1495), ou d'entendre l'évêque, pour demander à Jocelyn de recevoir sa confession, lui déclarer :

J'ai besoin de laver mon âme aux eaux du prêtre (V, 242)

L'âme qui « tette encore » l'amour (VIII, 432) offre une image un peu déconcertante ; ce que Jocelyn, dans l'église, perçoit de Laurence qui passe devant lui sans qu'il la reconnaisse, c'est le souffle, seulement, sur sa joue « d'un plumage mouvant » (VIII, 233). A quel oiseau ressemble donc cette femme légère ? J'avoue goûter peu ce rossignol qui fait « écumer ses cascades d'accords » (IV, 276) ou qui, ému, « d'une larme [...] mouille ses accents » (IV, 280). Devant la maison de Laurence, le poète nous montre le curé de Valneige

Les pieds dans le ruisseau, le front sous la gouttière (VIII, 383)

« Si Voltaire, écrit le rédacteur de *La Mode*, en 1836², avait voulu parodier ce beau morceau, aurait-il dit autrement ? » — Et nous partageons à peu près le sentiment du doux Xavier de Maistre, lequel, citant ces deux vers de la Septième Époque :

L'air qu'elle respirait dans sa chaste poitrine

Ne fut-il pas neuf mois celui de ma narine ? (VII, 311-312)

se laissait aller à l'impatience : « En lisant cette affreuse « narine » j'ai fermé le livre. Il est évident que si la rime l'avait exigé, Jocelyn aurait respiré par ses naseaux dans le ventre de sa mère ! L'un vaudrait l'autre ! »³.

Tenons-nous en là. A poursuivre cet affligeant catalogue, nous courrions le risque de donner à penser que l'injuste Leconte de Lisle n'avait que trop raison, et que, décidément, *Jocelyn* est illisible.

* * *

Quand Lamartine, chez Madame Récamier, dira devant Sainte-Beuve : « Le style [de *Jocelyn*], c'est précisément ce que j'ai soigné le plus ; c'est fait à la loupe ! »⁴, il exagérera bien un peu, semble-t-il. Sur le soin donné par le poète à la forme littéraire de son Épisode, une légende tout inverse court depuis longtemps. C'est Nisard qui l'a mise en circulation au lendemain de la mort de Lamartine. Le dit Nisard, dans ses *Souvenirs et notes biographiques*, rapporte en effet l'anecdote suivante : Nisard rend un jour visite à l'éditeur Gosselin ; c'était peu de temps après la publication du poème de Lamartine, et Gosselin se félicitait de l'excellente opération commerciale qu'il était en

1. Le séminariste est toujours un « lévite » ; l'« airain sacré » désigne la cloche ; les « parvis » signifient les églises... Rendons grâce à *Jocelyn* de n'avoir pas du moins appelé le rossignol « Philomèle ».

2. *La Mode*, T. XXVI, p. 217.

3. *Œuvres inédites* de X. de Maistre, 1877. T. II, p. 105.

4. Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 1861. T. II, p. 389.

train de réaliser ; et voici les mots que Nisard met dans la bouche de l'éditeur : « Nous avons dû nous y mettre tous, me dit-il. Imaginez dans quel état le manuscrit m'a été remis. Les pages où il y avait des raccords à faire ne s'y comptaient pas. Je m'en suis plaint à Lamartine. Devinez ce qu'il m'a dit : « Je sais bien qu'il y a des vers qui clochent, d'autres qui sont inachevés ; le temps m'a manqué pour revoir mon poème. Vous n'êtes pas sans avoir sous la main quelque jeune poète sachant le métier. Chargez-le de ces retouches. J'approuve d'avance tout ce que vous ferez ». Et le bon Gosselin — poursuit Nisard — m'avouait que bon nombre de vers avaient été remis sur l'enclume dans son cabinet. J'eus la charité de ne pas lui demander par qui ; je ne voulais pas le mettre en tentation »¹.

Est-ce Gosselin qui n'a pas dit la vérité à Nisard ou Nisard qui nous conte une histoire de sa façon ? Toujours est-il qu'il suffit aujourd'hui de jeter les yeux sur les manuscrits de *Jocelyn* pour découvrir qu'en fait, dans le dernier état du texte, trois ou quatre vers tout au plus sont inachevés ; et nous savons par ailleurs, grâce aux lettres mêmes du poète, que Lamartine revit les épreuves de son livre avec attention, corrigeant lui-même, complétant lui-même les vers qu'il fallait changer ou finir.

C'est ainsi que, le 22 novembre 1835, il écrit à Aimé Martin : « J'attends Gosselin ou un prote à lui, de confiance, pour que, pendant ce loisir de six semaines ici [en Mâconnais], nous puissions corriger les épreuves de ces huit mille cinq cents vers [...]. Engagez-le à faire cela. D'ici à Paris, impossible de s'entendre [...]. C'est trop délicat. Je ne le ferai pas ; mais il imprimerait ici grossièrement et apporterait ses feuilles sans fautes à Paris »². Gosselin ne paraît pas avoir accepté cette proposition car, de Mâcon, le 28 novembre, Lamartine lui envoie par la diligence « le premier volume » de son manuscrit. « Ayez la bonté, mande-t-il le lendemain 29 à Aimé Martin, de lui dire de ne pas perdre un jour pour m'envoyer les épreuves [...] par dix feuilles à la fois ; j'aurai ici quelques jours de loisir pour corriger une première fois ».³ Le 12 décembre, le poète fait tenir à son éditeur « les quatre premières feuilles corrigées », tout en lui recommandant expressément « de ne pas regarder cette épreuve comme définitive » ; « j'en veux au moins deux, déclare le poète, avant de vous donner le bon à tirer »⁴.

1. Nisard. *Souvenirs et notes biographiques*, 1888, p. 378 (le texte est daté de 1871). — A la suite de Nisard, Brunetière répète que Lamartine « abandonnait à ses secrétaires le soin de mettre des rimes aux vers qu'il avait laissé inachevés » (Brunetière. *Évolution de la poésie lyrique en France au XIX^e siècle*, 1905. T. I, p. 135). — Une autre « anecdote inédite » sur le même sujet a été répandue par L. Derôme dans son livre : *Les éditions originales des romantiques*. (Paris, Rouveyre, s. d. in-8^o. T. I, p. 32) : « Quelques années avant sa mort, il avait plu à Lamartine de songer à une édition, qu'il rêvait définitive, de *Jocelyn*. M. Louis Hachette en devait être l'éditeur, et l'auteur lui demandait des droits élevés, suivant son habitude [...]. M. Hachette consentit, mais à une condition : ce fut que Lamartine, s'il ne refaisait pas *Jocelyn*, achevât les vers laissés inachevés. Il y en avait bien deux cents, dont un grand nombre n'ont qu'un hémistiche [etc., etc...]. Il est superflu, je pense, d'insister sur la stupidité de ce ragot, dérivé de Nisard et qui aboutit à cette affirmation imbécile que *Jocelyn*, vers la fin de la vie de Lamartine, comportait encore deux cents vers inachevés... »

2. Lettre p. p. Louis Barthou. R. P., 1^{er} novembre 1925.

3. *Ibid.*

4. Les lettres de Lamartine à Gosselin, pour les épreuves de *Jocelyn*, ont été publiées par M. Ch. Maréchal dans son *Jocelyn inédit*, pp. XXI-XXIV.

Voilà qui rétablit la vérité. Les épreuves de *Jocelyn* furent corrigées et revues avec soin par le poète lui-même, et, — pour les erreurs matérielles et les bévues des typographes, par sa femme également¹.

Mais si Lamartine a apporté ses soins à cette besogne ultime, a-t-il réellement beaucoup travaillé le style de son poème ?

L'examen des manuscrits devrait, sur ce point, nous renseigner avec précision. Mais les méthodes de travail qu'emploie Lamartine sont assez particulières, et risquent d'égarer ceux qui, parcourant du regard tel manuscrit du poète et, n'y apercevant qu'un très petit nombre de ratures, croient pouvoir en conclure aussitôt qu'Armand Carrel et le pasteur Vinet avaient vu juste, et qu'en somme Lamartine s'en tient à son « premier jet » et publie tout uniment ses brouillons.

Mais les retouches, qui n'apparaissent qu'assez rarement sur chacun des manuscrits, se multiplient étrangement si l'on compare les uns aux autres les divers états du texte. Sauf exception, Lamartine ne corrigeait pas directement son manuscrit. Il dictait, ou faisait transcrire, le texte auquel il s'était provisoirement arrêté, et c'est sur cette transcription qui n'était point de sa main qu'il revenait, pour y opérer à loisir les retouches jugées par lui nécessaires ; et nous avons pu retrouver, pour certains passages du poème, jusqu'à quatre transcriptions successives du même texte². En collationnant ces copies, et en en confrontant le texte avec celui de la première édition du poème, nous pouvons recueillir alors un grand nombre de variantes ; M. Ch. Maréchal, qui n'avait à sa disposition ni les deux albums de M. Louis Barthou, ni l'album de Mademoiselle de Sénevier, ni la liasse retrouvée par Madame de Noblet, ni les fragments divers que contiennent en outre les archives de Saint-Point, a pu déjà, en 1909, remplir les cent quatre-vingt-quatre pages de son *Josselin inédit* avec le relevé des variantes qu'il avait glanées dans les albums de la Bibliothèque Nationale, dans le manuscrit G. Thomas et dans celui de la Bibliothèque de Mâcon.

Par ailleurs, ce qui nous apparaît comme la rédaction primitive, — à savoir le texte qu'on lit sur les albums — n'est déjà qu'une mise au net, la première sans doute ; mais nous n'avons pas sous les yeux les véritables brouillons du poète qu'il devait jeter sur des feuilles volantes, vouées à la destruction quand une fois, de ces tâtonnements, les vers avaient jailli. Ses précieux albums, Lamartine les destine à contenir le premier texte auquel ont abouti ses efforts de création poétique ; bien rarement, — et seulement sans doute lorsqu'il n'a pas d'autre papier sous la main³ — il se permet d'utiliser une page de son album pour s'y livrer au travail initial de composition. On le voit alors ébaucher son vers, établir le mouvement de sa phrase, se proposer à

1. La lettre à Gosselin du 12 décembre 1835 contient un *Post Scriptum* de la main de Madame de Lamartine, qui atteste que Marianne collaborait activement à la préparation de l'édition. Le 27 janvier 1836 Lamartine écrivait d'ailleurs à Dargaud : « Ma femme corrige mes épreuves ».

2. Cf. Appendice.

3. A plusieurs reprises, dans l'album où s'inscrivent les vers de la Sixième Époque, et en particulier ceux des lettres de *Jocelyn* à sa sœur, l'encre se substitue au crayon, et les ratures se multiplient. Lamartine devait écrire ces passages de son Épisode en plein air (peut-être sous le fameux chêne) et traiter alors son album comme un cahier de brouillon. Il se fiait aussi à sa facilité pour composer ses vers sans trop de peine, et réduire le nombre de ces tâtonnements dont ses pages porteraient les traces.

lui-même des rimes, placer les mots de distance en distance, comme des notes sur une portée. Voici par exemple ce qu'on découvre au recto de la page 6 sur l'album n° 20 de la Bibliothèque Nationale. Le fragment à écrire doit trouver place dans le beau développement sur le chien de Jocelyn et sa tendresse fidèle :

<i>N'avoir que lui</i>	<i>que sa</i>
<i>où se réfléchit</i>	<i>toute une vie</i>
<i>Que ce cœur où le vôtre</i>	<i>aille vibrer</i>
<i>Que lui dont l'œil</i>	<i>vous regarde pleurer</i>
<i>Qui</i>	
<i>A qui si vous mouriez manquerait quelque chose</i>	

De cette curieuse mosaïque sortira le texte suivant :

N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre,
 Où ce que vous sentez se reflète en un autre ;
 Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer
 Qui, sans savoir vos pleurs, vous regarde pleurer,
 Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
 A qui, si vous manquez, manquerait quelque chose (IX, 73-78)

Ajoutons encore ce nouvel exemple d'un groupe de vers saisi à l'état naissant ; nous le trouvons sur le second album de la collection L. Barthou, à la page 44 :

<i>Je suis le seul pasteur de tout le voisinage,</i>	
<i>Pauvres troupeaux sans guide. Un homme tout en nage</i>	
<i>Est venu</i>	<i>d'un village voisin</i>
<i>Pour</i>	<i>me chercher ce matin</i>
	<i>la route d'Italie</i>
<i>La trouverai-je encore</i>	<i>en vie ? *</i>

Dans la rédaction définitive, on retrouve, à peine modifiés, les deux vers du début que Lamartine a forgés du premier coup ; il faudra d'ailleurs, à ce raccord — qui date de 1835 — deux vers de plus, car le fragment qui suit, — et que Lamartine avait écrit en Orient (La confession et la mort de Laurence) s'ouvre sur des rimes féminines ; et nous aurons ceci :

Je suis le seul pasteur de ce pays sauvage,
 Pauvre troupeau sans guide ! Un homme tout en nage
 Est monté jusqu'ici d'un village lointain ;
 Il a marché toujours depuis le grand matin.
 Dans un petit hameau du chemin d'Italie
 Une femme malade est, dit-il, recueillie ;
 Jeune, belle et mourante, à ses derniers instants
 Elle demande un prêtre, arriverai-je à temps ? (IX, 1017-1024)

Fréquemment il arrive au poète, après avoir recopié sur son album les vers qu'il vient d'élaborer, de jeter dans la marge, ou au verso de la page précédente, un canevas en prose qui soutiendra son inspiration lorsque, le lendemain ou plus tard, Lamartine se remettra à l'œuvre. Parfois ces schémas sont déjà

disposés sous la forme apparente des vers dont ils sous-tendent l'existence virtuelle¹. Ainsi dans le deuxième album Barthou, on peut lire, à la page 15, cette sorte de strophe en passe de s'accomplir :

*Foyer sacré tu concentres
Les affections.
L'amour ailleurs coupable
Devient vertu dans ta sphère.
Dieu le bénit, l'homme le consacre
L'enfant
Et la chaîne resserrée
Relie le genre humain *²*

Nous ne pouvons donc que bien rarement assister au spectacle même du poète aux prises avec sa pensée et luttant pour lui donner forme. L'étude attentive des variantes n'en apporte pas moins bon nombre d'enseignements précieux. Et ceci tout d'abord : Lamartine poète est capable de ce courage dont Flaubert fera la vertu majeure de l'écrivain ; il sait porter les ciseaux dans son texte, opérer des coupures, s'imposer des suppressions. Les seuls albums de la Bibliothèque Nationale comportent près de deux cents vers de plus que n'en comptera le texte imprimé. Là, c'est une strophe entière que Lamartine fait disparaître de l'hymne à deux voix chanté par Laurence et Jocelyn, à la Quatrième Époque ; un peu plus haut, c'est dix vers qui se trouvent condamnés ; un peu plus bas, quarante-quatre vers, d'un seul coup ; trente vers encore sont effacés de l'Époque Septième.

Les vers peuvent être beaux³, Lamartine n'hésite pas à retrancher tout le fragment ou toute la page, s'il les juge superflus, un peu diffus peut-être ; lui qui fait si souvent le compte de ses vers et semble craindre de ne pas arriver à un chiffre assez gros, il accomplit fermement ces vastes sacrifices qui donnent à l'œuvre plus de densité.

Par ailleurs, il fait la chasse aux répétitions de mots, aux tournures insuffisamment claires, aux incorrections syntaxiques trop flagrantes. L'euphonie le préoccupe ; il polit des vers raboteux ; il lui arrive aussi de se montrer inquiet d'un mot trop familier, qui risque de déplaire : sa jeune paysanne, à

1. Parfois même, tandis qu'il transcrit le passage qu'il vient de composer, Lamartine est traversé par une pensée qui lui servira seulement beaucoup plus loin. Il la consigne en hâte sur son album même.

Ailleurs, Lamartine songe à une situation, à un geste, à une image qu'il note mais qui ne se retrouveront point dans ses vers. Ainsi, pour la fin de la Cinquième Époque, il avait prévu ceci, qu'il n'utilisera point : « *Il s'en va et jette les sapins dans le torrent pour fermer à jamais le passage* » *. (Premier album Barthou, p. 50).

2. Il y aura là d'ailleurs, pour le poète, matière à deux strophes au lieu d'une (cf. IX, 525-544).

3. Ceux-ci, par exemple :

*Tout cela s'est enfui comme un brouillard de l'âme
[.....]
Du jour où je fus deux, de l'heure où m'est venu
L'ami que j'attendais et que j'ai reconnu.*

ceci encore :

Aimer ! ce mot magique emporte tout le reste.

la Troisième Époque, avait à la main des aiguilles, un bas qu'elle tricotait ; elle prenait même un peigne, pour le passer dans les cheveux du beau pâtre étendu près d'elle ; à tout cela, le poète renonce ; quand la pluie tombait sur ce couple d'amants montagnards, la jeune fille dénouait son tablier pour en faire, en riant, comme un voile où s'abriteraient sa tête et celle de son fiancé ; image naïve et vraie que le poète efface pour guider ses bergers vers cette grotte banale, si piétinée !

La retouche, en d'autres occasions, aboutit au contraire à une trouvaille. M. Ch. Maréchal a montré par exemple la préparation et le surgissement, à travers quatre leçons successives, d'un vers parfaitement beau :

L'air sonore des cieux froissé du vol des anges¹ (VI, 462)

Nous connaissons cette rapidité surprenante à aligner des séries de vers dont témoignent des notes, de-ci de-là jetées par Lamartine, non sans quelque complaisance glorieuse — sur les marges de ses albums : « 12 octobre 1834. Là, aujourd'hui, j'ai fait cent-cinquante vers de suite en deux heures »² — « Ici 1.900 vers, — faits en un mois juste » *³ (ce qui permet d'établir une moyenne d'environ soixante-trois vers par jour) — Une telle facilité ne va pas sans quelque démesure, rançon d'un pareil privilège. C'est précisément parmi ces cent-cinquante vers forgés en deux heures, le 12 octobre 1834, que Lamartine estimera nécessaire d'opérer plus tard l'un de ces énergiques resserrements du texte dont nous avons parlé plus haut. Mais il reste, en bien d'autres endroits du poème, des morceaux poreux où la phrase n'a qu'une étendue sans ampleur⁴.

Et surtout, ce poète qui s'applaudit d'aller si vite, il n'accomplit ces performances, il ne bat ses propres records qu'à la condition de se montrer exigeant un peu moins chaque fois sur le « fini » de l'ouvrage livré. Qu'on nous passe la formule rudimentaire : le poète de *Jocelyn* semble bien sacrifier parfois la qualité à la quantité ; le barde prend des aspects de fabricant ; le cabinet de Saint-Point n'est pas seulement la Grotte d'Élie, comme dit Charles Alexandre ; on pourrait le prendre, à de certains jours, pour une usine.

Il faut le dire aussi : Lamartine n'aime pas le travail patient. Au fond, il le méprise. Cet homme que Rossini transporte, Gautier ne l'intéressera guère. S'il se rencontre qu'un très beau vers vient sous sa plume, il le salue sans déplai-

1. Signalons pour mémoire que Nisard, dans son article « M. de Lamartine en 1837 » juge ce vers ridicule.

2. B. N. Lamartine, 14, p. 37.

3. Album I de la coll. L. B. — Lamartine doit bien tricher un peu, tout de même, lorsqu'à la fin d'une des épitres en vers qu'il envoie à Montherot en 1826, il écrit :

Quatre pages, grands dieux ! Disons vite bonsoir,
Honteux d'avoir écrit, de ma mince écriture,
Quatre pages de vers sans brouillon ni rature

(27 septembre 1826, p. p. M^{me} R. de Brimont, *op. cit.*, p. 15).

4. Cf. en particulier III, 645 sqq. et VII, 339 sqq. C'est à propos de passages comme ceux-là qu'on se remémore la note de Jules Renard dans son *Journal* (6 juin 1900) : « Lamartine rêve cinq minutes et écrit une heure. L'art, c'est le contraire ».

sir ; il lui arrive même de consentir à s'acharner un instant pour qu'un vers à demi réussi devienne réussi tout à fait ; mais Lamartine n'acceptera jamais de passer à ses propres yeux pour un styliste. Les héros ne voûtent pas leur dos à limer des alexandrins. Quand, dans la première préface des *Recueils* (1^{er} décembre 1838), il laisse tomber ces mots : « Comme je ne sais pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, j'écris des vers », il pose et nous agace. Mais lorsque, dans l'Avertissement de *Jocelyn*, il demande : « Qu'est-ce qu'un homme qui, à la fin de sa vie, n'aurait fait que cadencer ses rêves poétiques [...] ? » et répond : « Ce serait une espèce de baladin [...] qu'on aurait dû renvoyer avec les bagages parmi les musiciens de l'armée », alors il est tout à fait sincère, et nous livre le fond de sa pensée. « Je sais, reprend-il le 1^{er} mai 1838, dans l'Avertissement de la *Chute d'un ange*, je sais qu'on me reproche [...] de ne pas consacrer ma vie entière à écrire, et surtout à polir des vers [...]. Je n'ai rien à répondre si ce n'est que chacun a reçu sa mission de sa nature ».

Sa mission à lui, celle qui seule compte et dont il sent dans l'âme le commandement et la brûlure, c'est de conduire la France, et le monde peut-être, à cette ère de charité sociale, à ce règne du christianisme « législaté » dont il a annoncé l'avènement dans sa *Politique Rationnelle* en 1831. A cette grande œuvre, la poésie sans doute peut contribuer, mais secondairement. Il faut d'abord se faire conducteur d'homme, descendre dans la mêlée politique, payer de sa personne, et combattre « le grand combat [...] de la civilisation »¹.

Mais Lamartine est né poète ; il porte en lui ce besoin de chanter son âme ; des rythmes se forment et se mettent à vivre dans sa poitrine, comme malgré lui. La poésie l'habite et l'emplît et le mène comme ce démon qui logeait en Socrate². C'est elle qui le force à se lever avant le jour, à allumer son feu et sa lampe de cuivre, dans la tour silencieuse de Saint-Point³. Il savoure d'abord la volupté d'être seul, et pourtant entouré de vivants. « On est sûr qu'aucune distraction domestique, aucune visite importune, aucune affaire ne viendra vous surprendre, de deux ou trois heures ». Tout repose dans le château ; et derrière les vitres, il fait noir. Ce « sentiment de sécurité complète », Lamartine en jouit avec délices. Il marche de long en large, dans l'étroite pièce ; en six pas, il va d'un mur à l'autre, enveloppé dans sa robe de chambre en grosse laine. Au mur, deux portraits de Julia ; contre la table, de petits jouets qui étaient à elle ; elle-même, au bout du jardin, elle est ensevelie. Lamartine, en marchant, murmure des prières et parle tout bas à Dieu. Ensuite il s'assied, se chauffant les jambes à la chaleur qui vient des bûches ; et il se « laisse aller à tous ses rêves »... « Je roule nonchalamment un crayon dans ma

1. Avertissement de *Jocelyn*.

2. Barthélemy Tisseur, en 1835, opposait Lamartine et Hugo en ces termes : « Lamartine, c'est un homme que sa poésie domine [...] ; Hugo, au contraire, domine son génie ». *Poésies de Barthélemy Tisseur*. Lyon, 1885, p. LVII.

3. « Levé tous les jours à cinq heures du matin, — écrit-il à Virieu le 19 octobre 1834, le poêle allumé, je reste jusqu'au jour dans mon repaire et j'y retrouve les seules délices qui me restent, celles de la pensée et de l'imagination solitaires ». Le 29 septembre 1837, il se représente encore à Virieu « de cinq heures du matin à neuf heures dans [son] poêle ». Une lettre du 4 novembre 1848, à Dargaud, parle aussi de ces « trances voluptueuses du coin du feu, avant l'aube ».

main, je dessine quelques bizarres images d'arbres ou de navires sur une feuille blanche [...] ». Puis les vers se mettent à sourdre.

Il écrit parce qu'il ne peut pas ne pas écrire. Pour un peu, il se reprocherait presque de le faire, tant il y trouve de plaisir. Du moins, se dit-il, c'est à son sommeil qu'il vole ces heures d'ivresse solitaire ; quand le soleil sera levé, alors Lamartine recommencera son métier d'homme, son labeur viril ; il redeviendra le lutteur, ce député aux grands desseins qui veut le pouvoir, qui sait où il va et qui parviendra là où il veut aller. La poésie est un jeu noble et qu'après tout on peut légitimer peut-être en la chargeant, elle aussi, en secret, d'un message ; mais c'est un jeu tout de même. Et Lamartine se persuade qu'il a besoin d'excuses pour s'y livrer encore, à quarante ans passés. Après tout, la poésie, comme la prière, c'est « l'acte qui dérobe le moins de temps au travail du jour »... Le 7 novembre 1837, Lamartine, en baissant la voix, confiera à Delphine de Girardin : « Je fais en secret des vers par milliers depuis six semaines, entre quatre heures du matin et le jour. Si les électeurs le savaient ! »

A l'homme qui pense ainsi, allez donc rappeler les préceptes de l'*Art poétique* et l'impérieux conseil : « Vingt fois sur le métier... » ! C'est déjà bien assez qu'au lieu de répondre aux lettres de ses électeurs et de ses collègues, qu'au lieu de continuer à préparer le « noyau social » dans cette Chambre ingrate, qu'au lieu de songer aux problèmes de la rente ou des dettes américaines, ou des chemins de fer, ou de l'Enseignement, le député de Bergues se soit assis à cette table pour y fabriquer des alexandrins ! Cette inspiration qui gonflait ses tempes, il a bien fallu la délivrer ; on lui a frayé une route, au plus vite et, à peu de choses près, n'importe comment. Mais Lamartine refuse de collaborer à son génie ; il refuse d'en tirer le parti qu'il faudrait ; il laisse à l'état brut ce que ce génie lui souffle et que seul le talent pourrait amener à la perfection. Lamartine ne daigne pas avoir du talent.

C'est paresse, un peu, soyons-en sûrs. Mais Lamartine fait de cette paresse une vertu. Même, il ne lui déplaît pas d'être imparfait et plein de maladresses, comme la création elle-même. Lorsqu'il avoue son impuissance à se corriger ¹, il met dans cet aveu une complaisance secrète, une sorte de « nonchaloir un peu superbe », comme dit Vinet, et qui exaspérera Sainte-Beuve, Vigny et beaucoup d'autres ².

Qu'il s'agisse bien là, pour une bonne part, d'une négligence méprisante, la preuve nous en est donnée par ce fait que, du temps même où le poète n'était que poète et ne pouvait encore se prévaloir de sa mission d'homme politique, il se montrait déjà cruellement incapable de ce qu'il nommera le « pénible travail de la lime » et la « critique sur [soi]-même » ³. C'est le 4 octobre 1823 qu'Émile Deschamps, dans une lettre à Alexandre Guiraud, disait déjà du Lamartine des *Nouvelles Méditations* : « Il se permet en vérité de ces négligences, de ces

1. Cf. l'Avertissement de la *Chûte d'un ange* et la première préface des *Recueils*.

2. Vinet, *op. cit.* T. II, p. 198. C'est à propos de la *Chute d'un ange* que Vigny notera : « La négligence orgueilleuse de Lamartine prend sa source dans la naïve conviction où il est qu'un vers est beau uniquement parce qu'il est de lui » (Cf. Vigny, *Journal d'un poète*, éd. Conard, 1935, p. 477).

3. Première préface des *Recueils*.

fautes d'orthographe et de langue qui me rendraient pédant et grammairien ! », et l'*Étoile* du 25 avril 1824 dénonçait de même cette « négligence qu'on sent partout » dans les vers de Lamartine et « que ses amis surtout doivent lui reprocher ». Cette carence de l'effort, Lamartine allait jusqu'à l'ériger en système, jusqu'à soutenir que ce n'était point au génie de s'asservir aux codes du langage établis par les Académies, mais qu'au contraire c'était les lois de la syntaxe qui devaient s'assouplir au gré de la spontanéité poétique. « La grammaire écrase la poésie, écrivait-il à Victor Hugo en décembre 1824. La grammaire n'a pas été faite pour nous. Nous ne devons pas savoir de langues par principes ; nous devons parler comme la parole nous vient sur les lèvres »¹.

Une escorte de flatteurs, où les sportulaires se mêlent aux néophytes délirants, entoure d'ailleurs le poète et lui répète qu'il a bien raison de dédaigner, comme il le fait, les règles de la bonne langue. Nisard n'aura pas tort, en 1837, de dénoncer cette fâcheuse « espèce d'amis qui font aimer au poète ses défauts et les lui rendent plus chers que ses qualités ». De ces coupables thuriféraires nous pouvons nommer quelques-uns : c'est le jeune Carné qui, dans son article de l'*Écho Français* sur *Jocelyn*, déclarait qu'il se refusait, quant à lui, à se livrer à ces vétillieuses critiques de langage où d'autres semblaient se complaire ; laissons cela, jette-t-il, « aux patrons de M. Dupaty », lesquels « pourront se consoler en constatant la légitimité de quelques hémistiches » ; c'est encore, — et plus qu'aucun autre peut-être — le médiocre Aimé Martin dont le zèle obséquieux environne Lamartine, et qui, dans le *Journal des Débats* du 3 avril 1836, après avoir signalé qu'on « pourrait bien, à la rigueur » découvrir dans *Jocelyn* « quelques négligences », prenait des airs de grand seigneur pour ajouter : « Qu'on ne s'attende pas à trouver ici une critique de syllabes et de diphtongues. Nous ne flétrirons pas nos émotions par la grammaire [...]. Il y a des gens qui ne voient que les petites choses [...]. Permis à eux de réduire tout à leur mesure ». Chaudesaigues, en 1838, s'éleva, sur le même chapitre, au style métaphorique afin d'établir que réclamer de Lamartine une rigoureuse correction du langage, c'est ne rien comprendre à son génie : ce que Lamartine écrit, l'« enthousiasme » le lui dicte ; vouloir qu'il se retouche, c'est lui demander de jeter « des glaçons [...] sur une matière enflammée » ; et il conclura : « Un pédant de collègue pourrait, après tout, rectifier les erreurs grammaticales qui se trouvent dans les œuvres de M. de Lamartine et en faire ainsi, à peu de frais, des œuvres parfaitement irréprochables »².

Malgré tout, Lamartine est quelquefois un peu honteux de ce qu'il a laissé imprimer. Ceux qui le blâment, écrit-il dans l'Avertissement de sa *Chute d'un ange* « ne se trompent guère en considérant ces premières éditions de mes poésies comme de véritables improvisations en vers » ; et il s'oblige, avec répugnance, à reprendre son texte, sur l'édition même. En juillet 1838, il se met à « corriger le style de l'*Ange* », et confesse à Falconnet : « J'ai eu tort de ne pas le faire plus tôt [...]. Je vois que cela voulait un coup de lime ». Pour *Jocelyn* de même, il s'est imposé, après coup, dans l'été de 1836, en vue de la troisième édition du poème, ce travail de retouches qui lui donne la nausée, et qu'il n'a pas eu le courage d'accomplir un an plus tôt.

1. Lettre p. p. Gustave Simon, R. P., 15 avril 1904.

2. Chaudesaigues, Article sur la *Chute d'un ange*, R. P., T. LV, p. 202.

C'est qu'il fallait alors au plus vite aboutir, terminer l'Épisode avant décembre, satisfaire aux engagements pris. Gosselin avait payé le manuscrit d'avance, et il avait fallu obtenir de lui un délai. Le poète devait fournir deux volumes ; il avait même un certain chiffre à atteindre, quant au nombre des vers à produire. Tristesse de cette besogne hypothéquée, de cette tâche presque servile, de cette muse capturée et qu'on ne délivrera de ses liens qu'après avoir tiré d'elle, par la contrainte, un nombre fixe d'alexandrins.

Il y eut des jours, n'en doutons pas, où ce *Jocelyn*, qui traînait depuis cinq ans presque, devait prendre aux yeux de Lamartine, la morne allure d'un pensum. Alors, il ne s'agissait plus de rêver devant la table... Si le style ne valait pas cher, ce n'était certes pas la faute d'une impatience tyrannique de l'inspiration, ni celle non plus des nobles scrupules du député missionnaire. Ces jours-là, l'affaire était de produire coûte que coûte, et d'avancer, vaille que vaille. Les marges des albums, ou des pages entières, se couvraient alors de chiffres ; calculs établis par le poète ; compte des vers déjà écrits et de ceux qu'il faut encore faire. Le 5 septembre 1835, Lamartine consigne sur son manuscrit le programme qu'il a à remplir : « [...] *en tout, 630 vers à faire* » ; il se met à l'œuvre ; dix pages se remplissent, et de nouveau il note : « *130 vers faits, à ôter des 630, reste 500 à faire* » ; encore seize pages noircies, puis une addition, un peu bizarre et volontairement truquée

$$\begin{array}{r} 130 \\ 125 \\ \hline 260 \end{array}$$

« *reste 240 à faire* ». Ailleurs, c'est une multiplication : trois cents pages, contenant vingt-quatre vers chacune, cela donne sept mille deux cents vers. Avec les fragments non recopiés encore, on non écrits, mais nécessaires, le nombre total des vers — ô merveille ! — dépassera même le chiffre promis ; ce jour-là, Lamartine s' imagine qu'il pourra fournir « *8.400 vers* » à Gosselin¹. Pareille richesse permettra au poète-fabricant d'autoriser le poète-artiste à faire des coupures à son texte ; le manuscrit définitif comportera tout de même le bon poids : 8.030 vers, au lieu des 8.000 exigés.

On comprend aisément qu'avec cette préoccupation de faire long, suffisamment, l'auteur de *Jocelyn* ait eu recours à des développements qui lui coûtaient d'autant moins de peine qu'il s'y était déjà exercé la main. A peine a-t-il écrit, en décembre 1831, les *Révolutions*, qu'il tire de ce beau sujet une seconde mouture, d'ailleurs parfaitement belle, elle aussi, et qui prendra place dans la Deuxième Époque de son Épisode. La religieuse exaltation en présence de l'armée des astres, il l'a déjà chantée dans *Les Étoiles* et dans *l'Infini dans les Cieux* ; elle fournira des pages faciles à la Neuvième Époque de *Jocelyn* ; et, de même, l'idée de l'égalité des êtres devant le Tout Puissant et son universelle Providence, *La Prière*, *l'Hymne de l'enfant à son réveil*, l'ont mise à profit avant les sermons du curé de Valneige. L'élan du cœur vers Dieu, dans la nature splendide, le poète l'a dit magnifiquement dans *Jéhovah*, dans le *Cri de l'âme* et dans cet *Hymne du Matin* où la phrase se soulevait du même mouvement que l'on retrouve à la Quatrième Époque de *Jocelyn*. L'enthousiasme pour

1. Album II de la Coll. L. B., p. 42.

Ossian, la malédiction des villes, l'éloge du laboureur, l'hymne à la beauté, « mystère suprême », l'attendrissement sur la maison natale, tout cela, avant de passer dans l'Épisode de 1836, avait figuré déjà dans la *Vie cachée* ou dans l'*Hymne du Matin*, ou dans l'*Humanité* ou dans *Novissima verba* ou dans *Poésie*, ou dans *Le Passé*, *Les Préludes*, *Milly* ou la *Terre natale*...¹.

Ces « airs connus », dont *Jocelyn* est plein, le public lettré les reconnut trop aisément, et la critique se plut à en souligner la présence dans le nouvel ouvrage de Lamartine, en commentant, d'ailleurs, diversement, le procédé du poète. Aimé Martin, naturellement, y trouve matière à dresser une couronne supplémentaire à ce *Jocelyn* qui rassemble et « reproduit tous les genres de poésie », dont Lamartine a déjà essayé les notes². Le *Temps*, dont l'appréciation est plus objective, signale que la poésie de Lamartine, dans *Jocelyn* « échappe vite aux formules qu'elle s'était imposées pour rentrer en pleine communication avec les objets habituels de ses chants : Dieu, l'amour, la foi [...] » ; « tout ce qui a fait le succès des *Harmonies*, et des *Méditations*, conclut Guérault, fera encore celui de *Jocelyn* »³. « Ceux qui ont lu *Jocelyn*, déclare, à peu près du même ton le rédacteur du *Journal du Commerce*⁴, auront bien vite retrouvé la Muse des *Méditations* et des *Harmonies*. Ce sont trois notes du même chant ». Pelletan⁵ aperçoit dans l'Épisode « plusieurs *Méditations*, plusieurs *Harmonies* » ; pour Vinet⁶, *Jocelyn* n'est, en partie au moins, « qu'un cadre nouveau à de nouvelles *Harmonies* ou à de nouvelles *Méditations* » ; il semble à Louis Belmontet⁷ que le texte du poème soit composé de « fragments poétiques [...] écrits à différentes époques et rattachés à l'unité d'une action par une combinaison postérieure ». Ouvertement désobligeant, le « Comte de Griff », dans la *Chronique de Paris* du 13 mars 1836, avait recueilli un propos entendu, disait-il, dans les salons de la capitale, et qui faisait de *Jocelyn* « tout bonnement un composé des lisières et des rognures des *Méditations* et des *Harmonies* »⁸.

Que de choses, en vérité, dans ce *Jocelyn*, qui contrarient l'admiration, et

1. Le thème des atomes vivants, et du bourdonnement des insectes enivrés de lumière et de vie est dans l'*Infini dans les Cieux* comme dans la Quatrième Époque de *Jocelyn* ; les vers sur le crucifix (VI, 528 sqq.) ne peuvent manquer de rappeler au lecteur la pièce célèbre des *Nouvelles Méditations*. La prédestination des poètes est affirmée dans *Jocelyn* (VI, 667 sqq.) comme dans la *Bénédiction de Dieu dans la solitude* ; la sérénité prophétique de l'Évêque (V, 653 sqq.) répète celle de Socrate à l'instant de mourir ; dans ses vers sur la puissance temporelle des Papes, (IX, 703 sqq.) Lamartine reprend un mouvement qu'il avait déjà développé dans *La liberté* :

Il fallait t'invoquer quand un tyran superbe
[etc...]
Alors il était beau [etc...]

2. *Journal des Débats*, 25 février 1836.

3. *Le Temps*, 11 mars 1836.

4. *Journal du Commerce*, 1^{er} avril 1836.

5. *L'artiste*, 1836. T. XI, p. 251.

6. *Semeur*, 22 mars 1836.

7. *Nouvelle Minerve*, 2 juillet 1836.

8. Le 1^{er} juin 1851, dans la R. D. M., Gustave Planché écrira : « *Jocelyn*, malgré sa forme narrative, n'est qu'une suite d'*Harmonies* ». R. Rosières, en 1891, dans un article de la R. B. qui fit quelque bruit (« Pourquoi on ne lit plus Lamartine ». R. B., 8 août 1891) déclarera pareillement : « *Jocelyn* [...] ramène à nouveau tous les motifs des *Méditations* et des *Harmonies* autour d'une histoire d'amour qu'ils enlissent dans leur monotonie ».

mécontentent les connaisseurs ! Ce n'est pas un éloge non plus que Sainte-Beuve décerne au poète en parlant de cette « douceur blonde et bleue » où baigne, selon lui, l'Épisode. Pour que la réussite fût parfaite, il eût fallu là, dit-il, un peu plus de cette *amaritudo* que Pline-le-Jeune associe à l'idée de *vis* dans la définition du talent.

Il est certain aussi que les personnages du livre, et le héros surtout, pleurent un peu trop à notre goût. Il n'y a pas moins de dix-huit occasions, dans le récit, où l'on voit Jocelyn fondre en larmes¹. Et ces larmes sont toujours versées avec une telle et si prodigieuse abondance qu'il faut avoir bon cœur pour ne les point trouver parfois assez réjouissantes. Jocelyn, qui écoute sans être vu, la conversation sanglotante de sa mère et de sa sœur, entend, depuis sa cachette, les larmes de sa mère tomber sur le papier qu'elle tient à la main (I, 162). Quand cette malheureuse mère revoit, à la Septième Époque, la maison qui fut longtemps la sienne et qu'elle y entre, et qu'elle s'approche du lit où ses enfants furent conçus, son cœur éclate :

Ses larmes, sur le bois, ruisselaient à grands flots (VII, 141)

(notons que « le bois » signifie ici : le bois du lit). Mais le plus bel exemple de cette surprenante prodigalité des pleurs, c'est Jocelyn lui-même qui le donne ; la veille du jour cruel où il doit pour jamais quitter le toit natal, il ne se contente pas de verser « un long torrent de pleurs » (I, 468), mais, plongé dans une sorte d'« anéantissement », il est tiré de cette stupeur désespérée par le bruit de ses propres larmes qui se mettent à couler de nouveau et qui tombent dans le « bassin sonore » du petit jardin (I, 481-482).

Parti-pris déplorable d'être sans cesse attendrissant ! Lamartine vise à être lu dans le peuple ; il sait, ou il croit, que pour être immensément lu, il faut émouvoir. Les *Confidences* (VIII) contiendront cette profession de foi : « Le sublime lasse, le beau trompe, le pathétique seul est infaillible. Celui qui sait attendrir sait tout ! » Rien ne contribuera davantage à discréditer *Jocelyn* et son auteur, quand, une génération ayant passé, on s'insurgera contre une littérature trop « féminine » pour lui préférer des œuvres plus nerveuses et plus mâles.

Pourtant, il y a bien autre chose, dans les huit mille vers de *Jocelyn*, que « cette bride lâchée aux émotions et cette complaisante description du plus petit battement d'un cœur sensible »². Lamartine, qui n'est pas seulement le poète du *Lac* mais celui de la Réponse à *Némésis*, de cette prodigieuse *Chute d'un ange*, encore tellement inconnue, et d'*Utopie* et de la *Marseillaise de la Paix*, Lamartine sait être aussi, lorsqu'il le veut, rude et fort, et manier le vers athlétique. Rappelons-nous, à la Deuxième Époque de *Jocelyn*, ces masses puissantes d'alexandrins qui s'avancent d'un seul mouvement égal, continu, invincible, comme la montée de la mer :

En vain l'homme, orgueilleux de ce néant qu'il fonde
[etc...]

(II, 197 sqq.)

1. Cf. I, 468, 481 ; III, 378 ; IV, 381 ; V, 49 ; VI, 535, 705 ; VII, 206, 298 ; VIII, 354, 420 ; IX, 18, 52, 167, 1244, 1319, 1530, 1681.

2. Ces mots appartiennent à l'admirable introduction que M. E. Legouis a donnée à son édition de *Jocelyn* (Oxford, 1906). Je connais peu de textes qui, en si peu de pages, aient su faire tenir autant d'observations neuves, profondes, étonnamment riches sur le poème de Lamartine.

Là sont près de cent cinquante vers jaillis d'une poitrine surhumaine. Je pense aussi à cette strophe de l'Épilogue où le poète évoque la symbolique image des « grands chênes blessés » d'où les bûcherons vaincus n'ont pu retirer leur hache (Ep. 101-106). Ailleurs encore, c'est la malédiction brandie par l'évêque

Oui, sortez de mon ombre [etc...] (V, 443 sqq.)

tandis que s'évoque, aux yeux de Jocelyn éperdu,

Cette couche où l'Église expire, et sent en rêve
Le baiser de l'Époux dans le tranchant du glaive (V, 369-370)

Oui certes, il y a dans l'Épisode lamartinien du romanesque facile, et une insistance fatigante à rechercher ce qui « émotionne », — « mauvais mot, mauvaise chose », comme disait Sainte-Beuve¹.

Mais, les situations étant données, et si l'on veut bien oublier les procédés un peu simplistes qui les ont amenées, on découvrira là, en plus d'une occasion, un pathétique de qualité noble et dont la profondeur humaine n'emprunte plus rien au verbalisme. Voici par exemple Jocelyn devenu prêtre, et administrant à sa mère le viatique des agonisants. Elle a dit à son fils :

[.] Je te livre mon âme,
Va ! tu n'es plus pour moi que le prêtre de Dieu (VII, 189).

Et du cœur déchiré de Jocelyn c'est un cri de bonheur et de reconnaissance qui monte vers le ciel :

Oh ! béni soit celui qui du suprême adieu
M'adoucit à ce point l'heure toujours amère (VII, 190-191).

Et c'est l'acte sacré de l'extrême-onction, avec cette grandeur de clair obscur et cette mystérieuse présence du surnaturel qui tenteront Flaubert ; si injurieusement méprisant qu'il soit pour Lamartine, l'auteur de *Madame Bovary* pouvait-il oublier la scène d'extrême-onction qu'avant lui avait décrite l'auteur de *Jocelyn* ?

La splendeur de sa foi rayonnait dans la chambre ;
Du chrême des mourants je touchai chaque membre,
Ce front où mes baisers voulaient suivre mes doigts
[.]
Ces bras qui, m'entourant tout petit de tendresse
M'avaient fait tant de fois un berceau de caresse,
Ces pieds qui, les premiers, frayèrent mon chemin,
Dont toute trace allait disparaître demain (VIII, 207-214).

Une dernière fois, la mourante parle ; et c'est pour consoler son enfant :

Ici le cœur tarit, les longs bonheurs sont courts.
Ton âme a sa patrie où l'on aime toujours (VII, 233-234)

1. Causerie du 4 août 1851. (C'est à propos des *Girondins* que Sainte-Beuve écrit ces mots).

Puis Jocelyn s'assied au chevet de cette couche où sa mère expire. Assurant sa voix, il lui lit tout haut les prières des *Heures* ;

Ses lèvres, dont l'accent paraissait s'assoupir,
Murmuraient les répons [.]
Comme l'écho lointain d'une voix affaiblie
Qui s'éloigne, et déjà répond de l'autre vie.
Tout à coup, au refrain, je ne l'entendis plus. (VII, 241-245)

Ainsi cette âme toute pure avait passé sans bruit le seuil de Dieu ; elle était là et n'était plus là ; insensiblement elle s'était évanouie dans la lumière de la mort.

N'est-elle pas aussi étrangement belle cette ultime montée au calvaire du curé de Valneige, lorsqu'il accompagne vers la tombe le corps de Laurence ? Il a fallu partir de Maltaverne avant le jour pour atteindre, dans une courte journée de novembre, la haute solitude du val des Aigles.

C'était une des nuits sauvages de novembre
[etc...] (IX, 1293 sqq.)

Les « sentiers creux » étaient « glissants sous une fine pluie » ; des « brouillards froids » se traînaient sur la montagne ;

Les nuages rasaient les arbres dans leur vol (IX, 1299)

Des feuilles sèches tournoyaient ;

Les vents lourds de l'hiver, qui soufflaient par rafales (IX, 1301)

eugouffrés au couloir des ravins, hurlaient. Jocelyn s'avance tête nue, dans cette nuit qu'une aube vague rend plus grise. L'eau ruisselle sur son front ; ces chemins qu'il parcourt, à chaque tournant font lever dans son âme tant de souvenirs, à présent horribles ! Il est prêtre. Les paysans qui portent le cercueil de Laurence ignorent tout du tumulte intérieur qui ravage ce prêtre qu'on est allé chercher à dix lieues ; et il faut qu'ils ignorent. Jocelyn marche « un peu loin du convoi », bénissant cette obscurité qui masque son visage et craignant qu'un sanglot impossible à dompter

Ne trahît dans le prêtre une douleur humaine (IX, 1290)

Son ministère exige qu'il chante ; il lève vers le ciel noir un visage où la pluie noie les larmes. En vain il gonfle sa gorge :

J'essayai de chanter, dans un saignant effort,
Quelques notes des chants consacrés à la mort,
Et ma voix, chaque fois dans mon sein repoussée,
Se brisait en tronquant l'antienne commencée. (IX, 1315-1318)

Les larmes l'étranglent ; cette prière rituelle n'est plus qu'un cri sans nom, inhumain :

O chant de paix des morts qui démentait mon âme (IX, 1321)

Pourtant voici qu'une sorte de paix descend sur lui, une paix désespérée : soulagement affreux ! Laurence est morte, mais aussi elle est délivrée, elle est sau-

vée ; et lui-même aussi il est délivré de ses angoisses, de ses désirs, de ses remords.

Plus rien derrière moi sur ce bord du tombeau !
 [.]
 Tout ce qu'aima mon œil a déserté la terre !
 J'y suis encor, Seigneur, mais j'y suis solitaire,
 Et je n'ai plus ici qu'à m'asseoir un instant
 Et qu'à tendre les mains vers ces mains qu'on me tend !
 (IX, 1331-1336)

On parle d'outrances dans *Jocelyn*, de démesure romantique dans l'expression des sentiments, de littérature « convulsive »¹ et forcenée. Mais, comme le remarque trop justement M. E. Legouis, « les exaltations de Jocelyn risquent d'être suspectes d'excès surtout aux âmes qui connaissent peu les frémissements de la sensibilité ou les violences de la passion »². A Jocelyn Lamartine a prêté son âme, qui est de feu, et dévorante. Ce qui, sur une organisation nerveuse ordinaire, retentit médiocrement provoque, sur l'exceptionnelle sensibilité lamartiniennne, des ondes incroyablement puissantes, incroyablement prolongées. Et c'est, pour une part, la source même de son génie que cette miraculeuse richesse des sens et du cœur, qui multiplie en lui les joies comme les douleurs. Ne soyons donc pas trop prompts à sourire en écoutant Jocelyn nous conter les heures de demi-délire qu'il passe, dans le petit enclos de la maison natale, le dernier jour, la dernière nuit où il peut contempler encore toutes ces choses chéries. Demain, c'est la grande brisure, demain s'achève son enfance, qui fut si douce ; derrière la porte du jardin qu'il franchira à l'aube, l'attend son destin. Il écoute l'eau « chanter [...] dans le bassin de marbre »...

Je touchais chaque mur, je parlais à chaque arbre
 [.]
 Et je fuyais ainsi, du hêtre au sycomore,
 Réveillant mon passé pour le pleurer encor (I, 434 et 445-446).

Victor de Novion³ trouvera une « exagération [...] où commence le ridicule » dans le spectacle de l'adolescent qui, voulant à tout prix emporter « quelque chère relique » de tous ces objets si vivants auxquels son cœur ne peut s'arracher, cache dans sa poitrine des feuilles qu'il froisse et du sable de la cour et de la mousse enlevée aux murs et quelques plumes légères, « duvet » tombé du toit des colombes. Jocelyn s'étend sur le gazon, près de la vasque dont l'eau fuit en un ruisseau ; il a le front penché sur l'eau,

Sur l'eau que j'écoutais sangloter dans sa fuite
 Comme un pas décroissant d'un ami qui nous quitte (I, 461-462)

et soudain, il jette son visage contre le sol, l'enfouissant dans l'herbe que ses lèvres touchent,

Et là, prenant la terre et l'herbe à pleine main
 [.]

1. Sainte-Beuve. Article sur les *Recueils*, avril 1839.

2. E. Legouis, *op. cit.*, p. XXII.

3. Victor de Novion. Article sur *Jocelyn* dans F. L., mars 1836.

J'embrassai cette terre où j'avais pris racine
 [.]
 J'ouvris mon cœur trop plein [etc...] (I, 463 sqq.),

Oui, tout cela peut paraître bien littéraire, bien « frénétique » ; mais n'oublions ni *Milly*, où le poète parle en son nom et non pas sous le masque d'un héros de roman, ni ces vers écrits à soixante-six ans par le même homme : *La vigne et la maison*, ni non plus et surtout le cri terrible, le rugissement qui partit du fond de son être quand, pour tout de bon, en 1860, la maison de Milly, « moëlle de [ses] os » lui fut arrachée : « J'ai écrit sur la porte que je ne repasserai plus : [...] Malédiction à la France ! »¹.

Il y a, au fond de *Jocelyn*, tant de sincérité et, si souvent, c'est à ce point un « cœur mis à nu » qui s'y livre que la vérité humaine de cette histoire, dont la trame paraît d'abord chargée d'invéraisemblances, se révèle bien vite à qui seulement regarde de près et relit. Alors s'efface ce qui n'est qu'incident maladroit d'affabulation, et tombent d'elles-mêmes les parties faibles qui ne servaient que de transitions matériellement indispensables. Et il reste un récit très simple et plein de noblesse. Si Lamartine n'est point habile et ne cherche nullement à l'être pour agencer ingénieusement son récit et construire un bon roman, c'est qu'il vise, au vrai, à bien autre chose qu'à faire un roman ; et s'il est aisé de prendre en défaut l'adresse du narrateur, si l'action visible et comme externe de son drame est pauvrement menée, on verra au contraire, pour peu qu'on y réfléchisse, avec quelle maîtrise est conduite l'action intérieure, avec quelle force est nouée cette tragédie qui se joue dans le secret d'une âme.

Autour de *Jocelyn* se forme peu à peu un investissement des séductions terrestres ; c'est comme un siège que disposent, tout autour de cette âme, les prestiges du monde et la volupté. D'abord, l'ivresse des premiers désirs ; à seize ans *Jocelyn* découvre, comme les anges de la *Genèse*, que les filles des hommes sont belles. Le cercle éblouissant de leurs visages l'environne ; et toutes il les aime, parce qu'elles sont la femme, la beauté, l'amour. Sa tête bourdonne ; il ferme les yeux et ne veut plus penser, car son cœur est pur, et son corps vierge. Il voit « luire un regard dans la nuit » ; il sent « de douces mains presser [sa] main qui tremble » et des cheveux passer en glissant sur sa peau « qui frémit ». Des lèvres lui apparaissent, qui murmurent son nom, des lèvres « chéries ». A ce trouble délicieux, il donne son nom : l'amour « astre de feu », dont cette heure qu'il vit « est l'aurore ». Ah ! l'un ou l'autre de ces « songes vivants » un jour prendra corps ; un jour le ciel jettera « entre [ses] bras » une vierge, et son âme alors éclatera...

Cet enfant qui, d'un tel élan, ouvre ses bras au bonheur du monde, porte aussi une âme infiniment noble, et que séduit le sacrifice. Sans avoir connu encore de l'amour autre chose que ces rêves et que cette attente, il s'offre, d'un brusque mouvement, à l'immolation ; sa sœur, faute d'argent, ne peut épouser celui qu'elle aime et qui l'aime ; il renonce à sa part d'héritage, pour la lui donner toute. C'est à un amour qu'il se sacrifie. Au fond de son renoncement, il y a encore un délice. Lui-même ne jouira point de cette félicité dont les pre-

1. Texte p. p. C. Latreille. *Les dernières années de Lamartine*, p. 211.

miers rayons, déjà posés sur lui, faisaient trembler de joie son corps et son âme ; mais il s'emplit les yeux du spectacle de cet amour dont son sacrifice a permis l'accomplissement. A cause de lui, deux êtres se possèdent. De tous ses regards, éperdument, il les contemple :

Quel éclat de bonheur rayonnait autour d'eux ! (I, 304).

Il les observe, après la fête, quand, « impatients du soir », « comptant l'heure qui sonne », ils s'écartent de la foule et vont sous le verger

S'égayant d'arbre en arbre et se parlant tout bas.
[.]
Comme tout trahissait leur vague enchantement !
[.]
Ces soupirs, ces regards qui plongeaient l'un dans l'autre,
Cette marche indolente et ce pas arrêté
Comme accablé du poids de leur félicité. (I, 344 sqq.)

Et lui, « seul et rêveur », et le cœur battant, il « poursuivait leur joie »,

Du bonheur des amants goûtant au moins l'image (I, 361).

Il s'est résigné, puis donné sans réserve, avec ferveur même, à la vie du sacerdoce. Mais la Révolution s'abat sur lui, frappant l'Église, et le précipitant hors du séminaire. L'heure, sans qu'il s'en doute, a sonné pour lui de la grande tentation. Il a vingt-deux ans, à présent. Le voilà seul dans la cachette alpestre qu'un berger lui a indiquée. Plus de chapelle où prier devant la lampe du tabernacle et converser avec le « confident suprême » ; plus de pieux compagnons, plus de directeur ni de maîtres. Seulement le ciel, au-dessus de sa tête, et ses « profondeurs perpendiculaires »¹, et, autour de lui, la solitude avec ses périls et ses enchantements.

Et de nouveau revient le visiter l'appétit des tendresses humaines ; un jour, il s'aventure à descendre les pentes, l'œil au guet, les pieds nus pour étouffer ses pas. Il suit le ravin et ses courbes. Il s'avance, dit-il,

Jusqu'au bord d'une gorge où j'entendais parfois
Mugir les bœufs du pâtre et chanter une voix (III, 95-96)

C'est là qu'il aperçoit cette scène dont la vue le brûle : deux amants, un « jeune montagnard » et sa fiancée, et qui parlent, et qui se sourient l'un à l'autre, et qui portent dans leurs regards

La calme volupté d'un mutuel amour (III, 140).

Terrible image pour cet adolescent sevré de délices ! Il semble à Jocelyn qu'il ait entrevu là « comme un rêve des cieux ».

Un mois après, surgit dans son destin celle qu'il attendait, sans oser à soi-même se le dire. A cette femme aux habits trompeurs, toutes les avenues sont ouvertes de ce cœur ardent et tendre. La voilà, la « vierge au cœur pur » qu'il

1. L'expression n'est pas dans *Jocelyn*, mais dans le *Nouveau Voyage en Orient*. O. C., 1863. T. XXXIII, p. 174.

appelait, à l'aurore de sa vie. Par assauts brusques ou par lentes pesées, les séductions de la terre, avec la complicité du ciel même, ont bien préparé sur lui leur triomphe. Cette âme fidèle, une femme apparaissant dans la vérité de sa splendeur l'eût bouleversée sans doute, mais sans la vaincre. Il fallait à la tentation des voies plus insidieuses. En Laurence, vêtue comme un adolescent, Jocelyn croit voir un jeune homme comme lui ; et lui-même racontera plus tard à l'évêque le piège

De ces habits trompeurs qui, me cachant la femme,
A la séduction apprivoisaient mon âme (V, 287-290)

Et comme s'il n'était pas assez, pour le perdre, de cette présence à ses côtés, — ambiguë et d'autant plus sûrement victorieuse — la nature même, et le soleil et les vents et la terre, tout se met, dans la fulguration d'un printemps magique, à déployer des sortilèges. C'est le grand jeu des éléments autour de ce cœur, contre ce cœur déjà si troublé. L'air s'imprègne de vivant pollen et de « sèves neuves ». A chaque souffle, Jocelyn respire « et la vie et l'amour ». Du fond des nues, la brise apportait

Des tiédeurs, des odeurs, des langueurs inconnues (IV, 64)

Le vent « caressait » la terre, « étreignait » les monts, « avec de tels transports »

Que l'on croyait entendre entre les éléments
Des paroles d'amour et des embrassements (IV, 69-70)

Les herbes croissaient, les lianes « s'entrelaçaient aux troncs, se suspendaient aux roches » ;

La sève, débordant d'abondance et de force
Coulait en gommés d'or des fentes de l'écorce (IV, 83-84)

Dans l'ombre chaude des bosquets, au fond des nids, s'accomplissaient

Des mystères d'amour et de fécondité (IV, 102).

Jocelyn sent en lui, à grands coups, battre la vie. Ce printemps capiteux l'emplit d'un vertige... Encore un peu de temps et l'habit lacéré de Laurence révélera aux yeux de Jocelyn, sous la toile rude, ce « sein de femme ». Laurence est blessée, son sang coule. Sur cette femme évanouie, sur ce « sein déchiré », Jocelyn, le souffle coupé, se penche ; il pose ses lèvres « en feu » sur cette poitrine nue. Laurence se ranime, regarde sa chair découverte ; secouée par la fièvre, elle mord cette main adorée qui la touche ; puis elle la couvre de baisers.

Le déplorable Cu villier-Fleury parlera d'un ton narquois, dans *Les Débats*, en 1837¹, des « étranges amours » de l'« ardent catéchumène » et de la jeune fille dans cette Grotte des Aigles où, pour lui, dira-t-il, « tout est mystère » ; il n'y verra que des « soupirs interminables » ; craignons-nous, dira de même Nisard, pour la vertu de Laurence ? Ce serait bien de la bonhomie. Le Jocelyn que se représentent ces médiocres fait à peu près figure d'eunuque. Ainsi paraît d'ordinaire, aux yeux des railleurs un peu vils, l'homme vierge.

1. *Journal des Débats*, 8 juillet 1837.

Il est vrai que Jocelyn encore se refuse à l'amour et que, doucement, d'une main qui tremble, il repousse Laurence appuyée sur lui et posant sur son front des lèvres qui ne peuvent plus être seulement fraternelles. Jocelyn mourra sans avoir jamais, même une seule fois, effleuré de sa bouche la bouche de cette femme. Mais à cette heure, l'espoir en lui se lève qu'un jour il refermera ses bras sur elle, quand Dieu le lui aura permis, quand un prêtre aura prononcé pour eux les paroles sacrées qui les lieront en une seule chair.

S'il s'écarte, c'est que justement Laurence le brûle lorsqu'elle pose sa main sur la sienne, ou son front sur sa joue ; il est si peu cet enfant de chœur effaré qu'on nous peint, ce maigre lévite insexué, que, si Laurence lui jette les bras autour du cou ou pose sur ses genoux « sa tête charmante », c'est en souriant qu'il dénoue ses bras ou qu'il se relève. Il la « gronde un peu », l'enfant téméraire qui ne devine pas la « honte des sens »... Ni blême pauvre insuffisant et terrifié par une bacchante, ni séminariste turgide dévoré de pensées luxurieuses, Jocelyn n'est pas un personnage de vaudeville pour le théâtre anticlérical de 1830. Simplement, c'est un adolescent chrétien.

Jocelyn s'est arrangé, sous un surplomb de roche, un abri de mousse pour la nuit. Il pense à celle qui est seule dans la grotte, à deux pas de lui, et sur laquelle il veille. Mais de brûlantes images l'assiègent. Il se lève, maîtrisant « le cri de [ses] désirs » ; il marche dans le froid et la nuit, aspirant « dans sa poitrine en feu » l'air purifiant qui vient des neiges. Puis il revient à sa cachette et dort jusqu'à l'heure

[.] où Laurence à son tour éveillée
Et dans l'obscurité de la grotte habillée
Vient, ses beaux yeux encor tout chargés de sommeil, (IV, 1081-1083)

l'embrasser au réveil ; elle le conduit au fond de l'autre, près du feu qui, sous la cendre, a couvé toute la nuit,

Et, vers le doux foyer m'entraînant auprès d'elle
[.]
Me prend, entre ses mains, mes mains pour les chauffer. (IV, 1086 et 1088)

Et ils imaginent leur avenir, cette maison qui sera la leur, cette couche où Dieu les bénira, cet enfant qui sera leur enfant :

Notre union visible en un amour vivant (IV, 1154).

C'est alors que s'abat la foudre ; le ciel se fend, et sur cette cime où Jocelyn est monté, une autre cime surgit à ses yeux ; c'est l'âpre sommet vers lequel il était parti, au seuil de son adolescence, et que les délices de ce monde lui avaient fait oublier.

Nous savons maintenant son histoire. Nous l'avons suivi, non pas d'un regard lointain, qui ne peut retenir que des gestes, mais, attachés aux mouvements de son âme, nous l'avons vu parcourir la moitié de sa destinée. Est-il possible de concevoir drame noué plus puissamment ? Ici la logique de l'action n'est pas dans l'intelligent agencement des artifices. Plus haut que la technique des adroits, il est une technique qui se moque de la technique, plus haut que les

ingéniosités de l'art, il est une sorte de naïveté primitive, grande comme la vie même.

Au murmure des alexandrins qui passent flot à flot, la pensée se laisse emporter ; ce long bercement la rend inattentive à la profondeur grave des sentiments ; et puis l'esprit se repose sur des images ensoleillées. Parmi tant d'immensité, il semble que s'atténuent les tragédies du cœur, que s'assourdissent les cris de passion ou de souffrance, comme se perdent tout de suite dans l'air des voix qui parlent ou qui chantent dans l'étendue démesurée des solitudes.

Cependant, même dans cette dernière étape, et la plus longue, de la destinée de Jocelyn, après cette heure terrible où il lui a fallu franchir la porte de flammes qui s'ouvrait pour lui sur le sacerdoce, comme nous sommes loin du débile *pianto* qu'une Comtesse Dash, exclamative, et larmoyante, célébrait en *Jocelyn* !

Le feu purifie, mais il dévore ; et l'immolé hurle dans la fournaise, tandis que la fumée l'aveugle et lui masque Dieu. Sur Jocelyn, la robe du prêtre est d'abord la tunique de Nessus. Au sein du brasier, Jocelyn tend les bras vers l'Eden perdu. Chassé lui aussi par l'épée flamboyante, le premier homme, du moins, emportait son Ève ;

Ses sanglots s'étouffaient sur des lèvres aimées (VI, 6).

Ce baiser qu'il n'a pas connu, qu'il a refusé de connaître au moment où il le pouvait, Jocelyn maintenant l'appelle, dans la folie de son désespoir. Cet homme de vingt-six ans, le voilà désormais

Le cœur vide et saignant jusqu'à ce qu'il en meure (VI, 17).

Lentement, le calme se refait en lui. A-t-on suffisamment pris garde à ceci que, dans la grotte même, après l'épouvantable entrevue où il a fallu dire à Laurence la vérité, coup de couteau dans ce cœur d'enfant, après les minutes horribles où Jocelyn a saisi dans ses bras Laurence inanimée, où les bergers ont dû employer la force pour arracher à ses mains ce corps privé de vie (et il a vu ces hommes emporter Laurence étendue sur des branches ; son front pâle « flottait » inerte sous les secousses, ses grands cheveux blonds pendaient hors du brancard —), a-t-on pris garde qu'alors, et dans la grotte même où il est resté seul, Jocelyn, tout de suite, s'est agenouillé pour offrir à Dieu son holocauste. Balancements prodigieux de cette âme qui va d'un coup et en une seconde, du blasphème au sacrifice, presque sans réfléchir, et comme poussée par l'élan d'un balancier invisible. De même, dix ans plus tôt, la tête sonnante de rêves et de désirs, il s'était aussi, d'un seul bond, précipité dans le renoncement. Dans cette fièvre affreuse qui lui arrache l'âme, il atteint coup sur coup les degrés ultimes et contraires, les deux pôles de son univers intérieur. Il s'est rué sur ce bonheur qu'on lui arrachait :

Je n'ai rien prononcé ! Plus d'autel ! Plus d'adieu ! (V, 755)

Il s'élance à présent vers la croix ; il se jette sur la claie,

Homme immolé déjà, déjà régénéré, (V, 796)

victime consentante

Et qui s'offre elle-même avant d'oser offrir

La prière d'un monde où prier c'est souffrir. (V, 799-800).

Paroles suprêmes, qui contiennent d'avance tout le secret de sa vie. L'heure n'est pas venue encore où ce qu'il a prononcé d'un cœur passionnément sincère, mais éperdu, Jocelyn sera prêt à le redire lentement, mot par mot, sans cette fièvre qui faisait paraître facile l'immolation même. Il y a loin d'un cri sublime, jeté dans une seconde d'ivresse héroïque, à l'accomplissement long et dur, et par un être exténué, du devoir entrevu jadis dans l'éblouissement d'un éclair.

C'est plus de six mois après, dans cette « maison de retraite ecclésiastique, à Grenoble » où ses supérieurs l'ont envoyé, que Jocelyn sent encore remonter dans sa gorge la révolte. Et de nouveau il crie vers celle qui n'est plus là :

O Laurence, ô pitié, reviens, pardonne-moi ! (VI, 71)

De nouveau, il tourne ses yeux brûlés de larmes vers ce monde qu'il a quitté et dont il voudrait épuiser maintenant les délices, même s'il faut les payer par la damnation. Mais, de nouveau aussi, il relève la tête, il offre au ciel sa face dévastée.

Bientôt ce sera Valneige et tous ces pauvres gens à aimer ; sur le visage de chacun d'eux, Jocelyn verra en secret un autre visage. C'est l'absente qu'il chérira à travers ces êtres qu'indistinctement il unit dans sa charité. En sera-t-il ainsi jusqu'à la fin ? Est-il possible de n'aimer, en des hommes vivants, nulle autre chose que des emblèmes ? Quand Jocelyn secourt le tisserand, n'est-ce pas cet homme lui-même, dans sa personne, qu'il console et reconforte ? Il regarde cet infortuné et il l'aime, lui et non un autre, et non une autre en place de lui. Laurence morte et sauvée s'est pour ainsi dire associée à Dieu, fondue en Dieu. Ainsi finit par se résoudre et s'abolir cette dualité qui brisait, en deux lignes d'ailleurs également montantes, l'élan du cœur de Jocelyn. Et puisque Laurence est désormais près du Père, en continuant à l'aimer, il n'aimera plus que l'infini.

Dans cette paroisse dont il était la vivante providence, Jocelyn vécut parmi son troupeau. La paix et même une manière de bonheur l'emplissaient, un bonheur grave et sans rayons, mais doux quand même, — le seul peut-être au sein duquel l'homme puisse s'établir, et qui lui vient comme par surcroît et sans qu'il y pense, après qu'il a consenti à n'y jamais prétendre, et à cause même de ce renoncement.

Jocelyn, curé de Valneige « poursuivait ainsi son chemin jusqu'au terme », en « adorant de Dieu le sévère dessein » (Ep. 81 et 75).

Le poème s'achève sur cette haute image du voyageur sur la terre, pèlerin confiant et pacifié ; les derniers vers rappellent les premiers ; le cercle est fermé ; toute la grande aventure intérieure s'est déroulée devant nous de celui que, dans le Prologue, nous avons vu étendu dans la mort et semblant sourire, le crucifix posé « sur son sein endormi ». (Pr. 88 et 91).

Tout ce qui reste à dire sur les mérites plus proprement littéraires de *Jocelyn* compte, après tout, bien peu, au regard de cette maîtrise dont nous venons de mesurer la puissance dans l'évocation d'un drame humain et surnaturel à la fois.

La vérité, dans *Jocelyn*, n'est pas seulement là où elle est capitale ; elle réside souvent encore dans l'exactitude, dans la hardiesse même du détail narratif ou pittoresque ; elle s'y découvre à mesure qu'on scrute le texte davantage.

Dans une scène de genre aussi traditionnelle, aussi convenue que la fête du village qui ouvre la Première Époque, on aperçoit des gestes, des traits d'une vérité saisissante : ces jeunes filles qui poussent leurs volets et que le grand jour aveugle d'abord ; elles se frottent les yeux, elles échangent des signes ; sans quitter leurs fenêtres, elles peignent leurs longs cheveux

Comme des écheveaux dont on lisse les bords (I, 24)

Elles descendent, nu-pieds, dans le jardin, pour y cueillir du lilas ; et cette brassée de fleurs humides fait ruisseler des gouttes transparentes sur leur peau.

Sainte-Beuve louera dans *Jocelyn* ce qui lui semble annoncer une orientation nouvelle de la manière poétique de Lamartine : « plus de particularités dans le détail », plus de « curiosité pittoresque ». Et il est bien vrai qu'on voit Jocelyn parler de « la giroflée et des capriers verts » qui viendront recouvrir la tombe du père de Laurence (III, 387) ; il nous montre « la mauve et les orties » qui croissent au hasard dans le petit cimetière de Valneige (VI, 401), ou encore « la joubarbe, la menthe et ces fleurs parasites » qui suspendent « leurs panaches flottants » aux murs du presbytère (VI, 413) ; le « pigeon bleu » se pose sur le rebord du toit (VI, 423).

Vérité de ton, avec quelque chose d'aigu, de rapide, dans la traduction en paroles des regards ironiques que dirigent sur Jocelyn les jeunes filles lorsqu'elles apprennent sa résolution d'entrer au séminaire, « ou encore dans les propos brisés des mondains dont l'admiration cavalière et railleuse salue l'entrée de Laurence dans l'église »¹. Il semble que Lamartine ait voulu là, sans insister, montrer qu'il était fort capable de cette observation acérée à laquelle sa Muse, disait-on, était noblement inexperte.

Vérité descriptive ailleurs, nerveuse et musclée, dans l'image des labours embrasés, ou délicate dans celle de la cascade de Valneige qui flotte, avec sa plainte « intermittente et douce » (— et, en face de ces vers-là, Lamartine, ingénument, écrit lui-même : « *excellent !* » dans la marge de son manuscrit²). C'est la neige gelée, et qui transfigure toutes choses :

Je sortis ; la montagne éblouit ma paupière
[etc...] (IV, 613 sqq)

c'est l'aigle noir qui, « comme un point obscur »,

Semble dormir cloué dans l'immobile azur (III, 12).

Vérité encore, d'un autre ordre, dans l'expression du sentiment de la nature, avec ses confiances et ses déceptions ; jadis, au temps du *Lac* et du *Vallon*, le poète comptait sur l'amitié des choses créées. Déjà, dans le *Dernier chant du Pèlerinage d'Harold*, s'était trahie l'amertume d'un cœur qu'a meurtri cette nature à laquelle il prêtait une âme fraternelle. Les deux mouvements sont dans *Jocelyn* ; au sein d'un bonheur triomphant, il a vu, dans le val des Aigles,

Le lac ridant ses eaux comme un tissu de soie
Dont les vagues, pour nous, semblaient bondir de joie (IX, 1362)

1. E. Legouis, *op. cit.*, p. XXV.

2. B. N. Lamartine, 15, p. 18.

Quand il souffre, il écoute

Les vents harmonieux exhalés des ravines (IX, 10)

et qui, passant dans les mélèzes,

Sortent comme un soupir à demi consolé. (IX, 12)

Mais, à la cime de sa douleur, il découvre l'insensibilité tragique de la matière. Lorsque Jocelyn marche, le cœur broyé, derrière le cercueil de Laurence, le vent arrache du drap mortuaire la couronne de fleurs que les femmes du village y avaient posée, et lui en jette, en sifflant, les feuilles au visage,

Symbole affreux du sort qui jette avec mépris

Au front de l'homme heureux son bonheur en débris (IX, 1307-1308).

Si les vers tout faits, ou mal faits, sont hélas, nombreux dans *Jocelyn*, si Lamartine, trop visiblement, s'est hâté, les réussites verbales ne manquent pas en compensation. Nous en avons déjà cité plus d'une, sans les souligner, dans les textes que nous retenions en témoignage de la robustesse du poète ou de cette chaleur de vie qui circule dans tout le drame, en témoignage encore de la précision des tableaux et de leur vérité. Mais en voici d'autres : ce vers de la Première Époque :

La valse aux bonds rêveurs tourne encor dans ma tête (I, 102)

cet autre, de l'Époque II :

Voilà sur l'horizon l'étoile qui descend (II, 569)

cet autre encore, où s'évoque

L'eau sonore qui chante et pleure dans sa chute (II, 712)

ceux-ci, qui viennent de la Troisième Époque, et dont les *m* multipliés accroissent la douceur :

Mais son regard posait confiant, affermi

Comme pose une main dans la main d'un ami (III, 143-144)

Les ruisselets qui glissent sur les pentes du val des Aigles, chantent « en mille voix légères »

Comme des vols d'oiseaux cachés sous les fougères (IV, 52)

Et ce mouvement, à la Huitième Époque :

Oh ! nuit de ma montagne, heure où tout fait silence

Sous le ciel et dans moi ; lune qui se balance

Sur les cimes d'argent du pâle peuplier

[etc]...

(VIII, 95 sqq.)

Et l'admirable strophe des « Laboureurs » :

Oh ! qu'ils boivent dans cette goutte

L'oubli des pas qu'il faut marcher

[etc...]

(IX, 465 sqq.)

Et ce vers, gonflé d'ivresse :

Qu'importe aux cœurs unis ce qui change autour d'eux ! (III, 470)

« Le talent, tout d'âme, qui distingue M. de Lamartine, écrivait Vinet dans *Le Semeur*, lui a fourni, sans qu'il se mit en peine de les chercher, une foule de ces menues beautés dont l'ancienne école était si curieuse, de ces jolis artifices de versification, de ces effets d'harmonie, de ces coupes de vers inusitées. Vous trouverez tout cela dans *Jocelyn*, mais involontaire, et par conséquent transformé et rajeuni. [...] Un poète élevé dans l'atelier de Delille aurait longtemps vécu sur la renommée d'un vers comme celui-ci :

Au murmure du lac flottant à petit pli (IV, 29)

et parmi une « foule de beaux vers », Vinet citait encore ces mots :

Dans l'éclair du couteau je vis la mort me luire (V, 529)

Ces réussites s'étendent parfois à des morceaux entiers. Ainsi forment un tout splendide, au début de la Quatrième Époque, les pages où nous apparaît « cette vaste éclosion du printemps qui éclate en quelque sorte — comme dit Sainte-Beuve — un matin dans la vallée haute ; du sein de cette nature soudainement attiédie et ruisselante, s'élève [...] le chant de deux enfants qui s'ignorent l'un l'autre et qui se regardent avec larmes ». Ainsi se détache de la Neuvième Époque l'hymne sacré des « Laboureurs », « antiques et éternelles géorgiques, reprises par une voix chrétienne »¹ où se trouvent célébrées, avec une grandeur où Virgile même n'a pas atteint, cette communion mystérieuse « entre l'homme et la terre ouvrière », « cette fécondation mutuelle de la terre arable et de l'homme »². Ainsi encore, ces vingt-six vers de la Huitième Époque :

La caravane humaine un jour était campée (VIII, 181 sqq.)
[etc...]

dont Sainte-Beuve déclarait qu'ils ne lui semblaient « pouvoir être surpassés pour l'expression et pour l'idée, en aucune poésie ».

Mais plus qu'à ces chefs-d'œuvre, ici et là disposés dans l'immensité du poème, plus qu'à ces pages d'anthologie où s'arrête toujours le regard, les contemporains paraissent s'être attachés à ce qui, en dépit des faiblesses partielles de l'exécution, constituait à leurs yeux l'espèce de miracle dont *Jocelyn* apportait la révélation : une si prodigieuse étendue de vers, assemblés, comme sans effort, en une harmonieuse unité.

Lamartine lui-même semble d'ailleurs avoir voulu faire goûter, plus que tout le reste, cette continuité de la force créatrice capable de répandre un tel fleuve de poésie. « Simple, immense, paisiblement irrésistible »³, cette coulée évoque l'image d'on ne sait quelle source, merveilleusement abondante, et dont l'eau flue, en large nappe, sous un rocher.

1. Sainte-Beuve, article sur *Jocelyn*. R. D. M., 1^{er} mars 1836.

2. Denis Saurat. « Lamartine » ; dans *Marsyas*, novembre 1931.

3. Sainte-Beuve, article sur Lamartine. R. D. M., octobre 1832.

Le poète disait à Virieu, le 19 octobre 1834 : « Ce que j'écris ne peut sérieusement se détacher par fragments sans se décolorer et sans se tuer. Qu'est-ce que la partie d'un tout où tout se correspond ? [...] un mot explique l'autre et lui donne sa valeur. C'est de la poésie large et récitative plus que mélodieuse, mais le sentiment qui y est la rendra mélodie dans son ensemble ».

Il se savait viril, ayant au bout de sa plume, dès qu'il le jugeait bon, des vers d'airain. Mais à la force orgueilleuse, et qui s'entoure de tonnerres, il préférait cette puissance encore plus haute, maîtresse de soi à ce point qu'elle cesse d'effrayer, qu'elle s'apprivoise et s'humanise, qu'elle se rend facile et charmante, nous parlant comme à mi-voix. Ainsi Lamartine, partant pour l'Orient, en juillet 1832, admirait la mer et se sentait une mystérieuse parenté d'âme avec elle : « Rien n'est si doux que ce qui est fort »¹.

Lamartine, écrit excellemment M. E. Legouis, « apparaît si copieux et si coulant qu'on est enclin à douter de son énergie. Rarement, en effet, il imprime au lecteur des secousses brusques. Il le soulève avec cette douceur de la prise qui n'est possible qu'aux vigueurs extrêmes qu'on ne sent pas lorsqu'elles agissent »². Qu'on y songe : le sujet de *Jocelyn*, l'histoire de cette destinée foudroyée, un Hugo, s'il l'avait choisi, en eût pu faire lui aussi un chef-d'œuvre, mais si différent, traversé d'éclairs, et rempli d'un fracas d'orage. L'assaut donné à la maison sainte, le massacre des prêtres, l'ouragan de neige dans la montagne, l'exécution de l'évêque, la mort de la mère, l'agonie de l'amante, le choléra dans le Dauphiné, que de « scènes à faire » ! quelles pages à écrire ! *Jocelyn* entre l'ordination et Laurence, quelle « situation », pour le romancier d'une « tempête sous un crâne » ! Et c'eût été, à coup sûr, prodigieusement beau, avec des défauts certainement, (tout opposés, d'ailleurs, à ceux de Lamartine) mais aussi avec l'accentuation fouguese de l'antithèse entre les deux temps de ce destin : les années de feu, dans le cyclône de l'amour et de la torture, puis les années crépusculaires dans la paix morte de Valneige³.

Lamartine a voulu qu'il y eut sur tout son poème, et jusque sur les incidents même les plus violemment dramatiques, une sorte de poudroïement de lumière, comme un voile très léger et presque immatériel qui ne laisse plus voir les faits et les choses qu'à travers sa transparence purifiante. Car il vise bien moins, au fond, à faire œuvre d'art qu'à atteindre, d'une certaine façon qu'il a délibérément choisie, l'âme même du lecteur, sans le brutaliser par des émotions trop rudes, sans le bouleverser, mais en l'attirant à lui d'une caresse enveloppante, séductrice, plus irrésistible sans doute que ces sortes de « voies de fait », comme dit Hugo, exercées sur le public par la véhémence d'un chef-d'œuvre.

Dans les pages de *Jocelyn*, tout s'adoucit, tout s'agrandit, tout se transfigure. Une musique continue émane de ces vers, une « mélodie » fondue et sans heurts, même aux endroits où la voix s'enfle et se précipite. A qui fait effort pour échapper à l'envoûtement de ce murmure, il n'est pas difficile d'y reconnaître et d'y marquer de sensibles différences de ton ; d'abord un « récit modulé, chanté à

1. *Voyage en Orient*, dans O. C. 1842. T. VI, p. 39.

2. E. Legouis, *op. cit.*, p. XXV.

3. Déjà la première partie du poème offrait une antithèse pathétique que Lamartine s'est contenté d'indiquer très légèrement (IV, 8-14) entre l'éblouissant bonheur de *Jocelyn* et l'horreur de ce qui se passait alors dans toute la France, sous Robespierre ; c'est à la Terreur que *Jocelyn* doit toute sa félicité...

peine », puis des accents qui montent et qui s'élargissent pour parvenir à une sorte de symphonie démesurée, et soudain, « brisant ces extases », les notes sévères de la Cinquième Époque ; puis « le gonflement des sanglots », les clameurs et les plaintes d'une âme révoltée qui, « sans baisser le ton, et presque dans le même souffle », se tournent en une effusion passionnée de sacrifice ; puis la « descente de la voix » qu'assourdit la mélancolie, avec des retours de sanglot, « dans le récitatif d'une vie humble et sainte »¹. Et cependant tout cela, sans changement de registre, dans une magistrale unité d'inspiration, et, pour ainsi dire, d'âme : un seul morceau d'orgue, qui raconte une seule histoire, un seul destin, dont les accidents sont divers, mais qui est bien, d'un bout à l'autre, le même, avec, dès les premiers pas, dès les premières mesures, quelque chose de suprême où se devine un sens divin.

« Il n'y a pas d'éclat, dit Lamartine à son ami Aimé Martin, en lui envoyant son poème ; mais si la poésie silencieuse de l'âme, celle qui se sent sous la peau, est quelque part, j'espère qu'il y en a là ». Deux ans plus tard, avec sa *Chute d'un ange*, Lamartine déploiera une bien autre manière. *Jocelyn*, au contraire, ce prélude qui est en réalité un final, est un chant à voix retenue, qui parle au cœur comme de tout près. Ce que Lamartine admire si fort dans l'*Odyssée*, il a tenté de l'égaliser dans *Jocelyn* : « une poésie qui sort de terre, comme la fontaine de Siloé, dans la Bible, sort de l'autre sans fracas [...], semblable à un hôte qui vient à petit bruit »³.

Cette douceur fluide de *Jocelyn*, cette flexibilité de la langue poétique, les lettrés n'eurent pas de peine à la reconnaître et à la goûter. Mais il semble qu'ils n'en aient aperçu que ce qu'elle a de plus apparent, de plus extérieur, qu'ils y virent seulement la preuve de l'extraordinaire souplesse et de la merveilleuse abondance d'un talent jusque-là enclos dans le lyrisme. Léon Faucher, dans le *Courrier Français*⁴, loue cette « versification [qui] procède par masses au lieu de retomber sur elle-même à chaque rime », et il félicite Lamartine d'avoir « étendu, assoupli, agrandi la langue de la poésie ». Béranger dira lui aussi : « Jamais je n'ai vu comme dans *Jocelyn* le style que nous nommons racinien entrer profondément dans les détails de la vie intime [...]. Jamais le vers ne s'est plié aux peintures et aux narrations les plus difficiles avec autant d'aisance et de vérité, tout en conservant son élégance et son harmonie »⁵.

Plus tard, Ch. de Pomairols décernera encore de grands éloges à cette poésie familière qui jamais ne s'abaisse à la platitude, ni non plus ne hausse le ton. Brunetière parlera du « véritable tour de force » réalisé par l'auteur de *Jocelyn* : « rester poète et grand poète avec les mots de la langue ordinaire »⁶. Plus pénétrant, plus sensible, Jules Lemaître verra dans l'expression, ou mieux dans l'expansion de la poésie lamartinienne, l'« inexpérience sublime des premiers

1. C'est encore au beau travail de M. Legouis que nous empruntons cette analyse de la mélodie de *Jocelyn*. (E. Legouis, *op. cit.*, p. XXXI).

2. Lettre p. p. Louis Barthou. R. P., 1^{er} octobre 1925.

3. C. F. L. Ent., 24. T. IV, p. 472.

4. *Courrier Français*, 27 avril 1836.

5. Béranger, *Ma biographie*, 1868, p. 243.

6. R. D. M., 15 août 1886.

poètes qui se sont enivrés de l'univers : des phrases indéfinies dont les contours flottent et ondulent, pas d'arêtes, pas d'antithèses ; une syntaxe molle, fluide, à peine correcte si l'on y regarde de près, la plus élémentaire juxtaposition de détails ; tout au même plan ; un afflux de sensations à peine ordonnées » ¹.

Autant d'observations parfaitement exactes, et le poète de *Jocelyn* mérite l'admiration de Béranger comme celle de Ferdinand Brunetière ; mais l'analyse même d'un Jules Lemaître laisse encore échapper, je crois, dans le cas au moins de *Jocelyn*, l'essentiel. Il est beau que *Jocelyn* porte témoignage d'un don inné de la poésie et d'une sorte de naïveté incomparable en face des choses de la terre et des événements du cœur. Ce n'est pas rien non plus que cette grâce sans miévrerie, que ce réalisme ailé, que cette continuité de vol, à hauteur égale, dont *Jocelyn* nous offre le spectacle. Mais, après tout, Sainte-Beuve aussi (quoique avec un moindre bonheur, et plus de ressauts, plus de cahots), et Brizeux surtout, ont, avant *Jocelyn*, donné l'exemple de cette poésie simple et tendre dont Coppée plus tard voudra se faire une spécialité et qu'il finira par avilir.

Ce que nulle part on n'avait vu encore, ce qu'on ne retrouvera point ensuite, c'est, dans cette simplicité même de *Jocelyn* qui paraît d'abord tout usuelle, et domestique et populaire, presque, cette espèce de décalage imperceptible qui fait que la poésie la plus familière, en apparence, et la plus proche du réel, se trouve cependant comme détachée de terre ; on dirait qu'elle s'ajuste aux objets, et cependant elle les survole ; cette muse « pédestre », disait P. Faugère ², « on s'aperçoit toujours que ses ailes puissantes ne l'ont pas quittée ». Le détail le plus humble, dans *Jocelyn*, conserve une sorte de noblesse, on ne sait quelle discrète grandeur ; il semble que les objets ne sont pas là enfermés dans leur seule apparence sensible, qu'ils n'ont pas cette nudité aride, aux dures limites que leur confère, par exemple, la description balzacienne ; toujours, un halo, pour ainsi dire, les entoure ; ils sont comme pénétrés d'allusions ; le mystère de la poésie narrative, dans *Jocelyn*, c'est d'être à la fois concrète et abstraite, de peindre et tout en même temps d'évoquer ; c'est, tout en laissant à la matière sa forme et son visage, de la rendre comme diaphane ; c'est de pénétrer toutes choses de rayons ; c'est de faire de chaque objet comme un emblème ; c'est de transformer sans bruit toute la création en un monde de signes ; c'est de projeter en transparence, derrière l'univers sensible, l'univers des idées.

Répéter, comme on le fait, que Lamartine ne retient des choses que la beauté et qu'il y a en lui une sorte d'optimisme visuel, c'est singulièrement amoindrir la grandeur de sa poésie ; et c'est aussi trahir la vérité, car Lamartine sait parfaitement la laideur et le mal. Mais, ne nous laissons pas d'y insister, son vrai dessein n'est pas d'ordre littéraire. S'il peint le mal — et à cela la *Chute d'un ange*, singulièrement, est employée — ce qu'il cherche à réussir ce n'est point un tableau criant de vérité, c'est toujours une transposition, une interprétation, une traduction du monde en langage sacré.

Lorsque M. E. Legouis écrit qu'il s'opère dans l'âme de Lamartine une « transcription immédiate et constante du réel en son équivalent poétique », il n'aurait qu'à changer un mot, le dernier, et qu'à parler d'équivalent métaphi-

1. J. Lemaître, *Les contemporains*, T. VI, p. 189.

2. *Le Moniteur de la Religion*, 19 mars 1836.

sique pour rejoindre cette formule de Lamartine, si riche de sens et véritablement révélatrice : « *Chaque homme, chaque être a sa corrélation en haut* » *¹. Et de même que se trouve ainsi transfiguré, sans qu'il y paraisse au premier regard, l'univers sensible, de même, à tout acte humain, Lamartine restitue sa noblesse essentielle.

L'histoire de Jocelyn c'est, au vrai, comme l'écrit le poète lui-même, un « drame divin », (IX, 1345). Les personnages jouent devant nous à contre-jour ; leurs gestes s'inscrivent sur le ciel ; la grandeur de leur aventure ne se révèle qu'à qui la contemple *sub specie aeternitatis*. D'un roman médiocre se lève alors ce que la préface annonçait : une authentique épopée. Un tout petit mot, placé par le poète sous le titre même de son Épisode, nous est comme un discret prenez-y garde : ψυχή ; Épopée de l'âme ; non pas destin hors série, destin de toutes les âmes.

*
* *

Jocelyn, œuvre hâtive, négligée, gâchée presque, reste, en dépit de tout cela, revêtue d'une surprenante beauté. Lamartine a compté sur ses immenses ressources intérieures pour réussir sans peine ce qui eût demandé bien du travail à un poète moins aimé des dieux. Ce présomptueux, finalement, a gagné la partie.

Banville, quand il passe en revue les grands poètes de la France pour examiner ce qu'un ouvrier du vers peut apprendre chez chacun d'eux, déclare avec quelque impatience jalouse : « Quant à Lamartine, dont les dons uniques furent une inspiration inimitable et un sens musical prodigieux, ceux qui prétendent étudier quelque chose chez lui sont des farceurs ou des jocrisses » *². Ce qui signifie, fort exactement, que la manière poétique de Lamartine est en fait incommunicable et qu'il y a là quelque chose d'irréductible devant quoi s'arrête l'analyse.

M. Souriau voit en l'auteur de *Jocelyn* un « versificateur de qualité médiocre » *³. Il ne se trompe pas s'il veut parler de l'artisan du vers et de son habileté technique ; mais il se trompe s'il refuse de reconnaître la beauté là où le métier est à peu près absent. Accordons que, sur les huit mille vers de *Jocelyn*, il en est peu, en fin de compte, que l'on puisse donner pour des vers exemplaires. Ces diamants qu'on ramasse à foison chez Hugo, on n'en recueille qu'un petit nombre chez Lamartine. La poésie de Lamartine ne se condense que rarement en alexandrins parfaits ; elle ne s'achève pas en douze pieds ; elle n'est pas, d'ordinaire, dans les mots ni dans leur agencement ; elle est en dehors d'eux ; elle les domine ou les sous-entend. Ce n'est pas ce vers, ou cet autre, au long de la page, qui fait que la page est belle. Si l'on découpe cet ensemble, si, de sa beauté, on

1. B. N. Lamartine, 22, p. 3. (plan en prose de la *Chute d'un ange*) « Ce qu'on appelle les anges, poursuit Lamartine, [ce sont ces] ordres innombrables d'intelligences chargées de veiller chacune à un des mystères de la matière ou de l'âme. Invisibles inspirations, il y en a autant qu'il y a d'êtres visibles ; ils tiennent l'anneau de chaque création et le rattachent à l'infini » *. On voit, par un texte aussi curieux, que les anges dont il est si souvent question dans *Jocelyn* (cf. IV, 856. V, 2, 751. VI, 113, 463. IX, 1820, etc...) ne sont pas, dans la pensée de Lamartine, des personnages imaginaires, utiles seulement en littérature. Déjà, dans la *Mort de Socrate*, Lamartine avait assez bien laissé entendre que l'existence des anges ne faisait pour lui aucun doute. Les anges tels qu'il les conçoit d'après ce fragment du plan en prose de la *Chute d'un ange*, sont comme les archétypes platoniciens vivifiés.

2. Th. de Banville. *Petit traité de poésie française*, 1903, p. 268.

3. M. Souriau. *La versification de Lamartine*. Paris, 1899, p. 17.

veut faire une somme de beautés partielles, tout est perdu, et la poésie disparaît. D'une suite de notes simples et de mesures pauvres naît quand même un chant sans pareil.

Encore faut-il ajouter qu'à plusieurs reprises le poète demande à des changements de rythme une commodité plus grande d'expression : au début de la Quatrième Époque, des strophes de type divers apparaissent ; au milieu de la Huitième Époque, voici des stances, et, dans « Les Laboureurs », alternent des groupes d'alexandrins et de strophes octosyllabiques¹. Là reparait un art plus immédiatement discernable ; là se montrent le talent et la virtuosité même. Mais, en fait, le « tour de force », comme dit Brunetière, est plus grand de rester poète, avec la même souplesse de ton et les mêmes nuances d'accent, sans prendre appui sur de visibles procédés rythmiques.

Vouloir soumettre *Jocelyn* à la même critique d'art qu'un roman de Flaubert, par exemple, c'est faire à Lamartine un procès où il refusera d'entrer. On veut qu'il soit artiste, et il ne veut pas l'être. On l'accuse de maladroitness, de déficiences ; il répond en souriant que ces défauts, nul ne les connaît mieux que lui, mais que cela n'a aucune importance et qu'en toute vérité il n'a pas cherché à faire un chef-d'œuvre artistique. Il s'efforcera d'être plus respectueux de la grammaire ; il corrigera même plusieurs vers, dans une prochaine édition, afin de prouver sa bonne volonté, et de bien établir qu'il n'est pas, quoi qu'on puisse dire, si orgueilleux ; il n'a nul mauvais dessein à l'égard de la syntaxe. Il a été seulement très pressé dans sa rédaction. Qu'on lui demande une correction plus soutenue, soit, à la rigueur. Mais qu'on le veuille encore styliste !

Une bonne fois, qu'on le comprenne : son Épisode est un message, non un divertissement de lettré ; c'est une grande parabole offerte aux sages comme aux simples et dont le sens, et l'âme vivante, importent immensément plus que les mérites dont on se soucie dans les cénacles².

1. Il y a des décasyllabes dans les chants alternés de l'Époque IV. Les stances de l'Époque VIII sont composées de trois alexandrins suivis d'un octosyllabe. Les strophes sur Rome, à la Neuvième Époque, sont formées de cinq alexandrins suivis d'un octosyllabe. Ainsi sont disposées, également, les deux strophes des « vers écrits sur une page de l'*Imitation* ». On trouve des grandes strophes de dix octosyllabes dans « Les Laboureurs » ; à l'Époque IV, les strophes ne présentent pas moins de sept combinaisons rythmiques différentes.

2. Il n'est pas impossible que Lamartine ait délibérément voulu ce déséquilibre surprenant qui donne 366 vers seulement à la Septième Époque, et 1868 vers à la Neuvième (— alors qu'il était bien facile de couper en deux cette Neuvième Époque gigantesque —) pour conserver à son Épisode le nombre impair et vaguement sacré de neuf Époques. Impair aussi, le nombre des « Visions » de la *Chute d'un ange*.

CHAPITRE II

LA FORTUNE DE « JOCELYN »

L'ouvrage de Lamartine était attendu avec curiosité. On savait, dans le public, depuis 1834, et même avant, que Lamartine allait publier un poème. Comme Properce jetant au devant de l'*Enéide* son vers annonciateur : *Nescio quid majus...*, Latour, en 1833, dans sa *Vie Intime*, chargeait ses alexandrins d'aller précédant cette épopée à laquelle Lamartine travaillait, et d'en faire savoir à la France la prochaine apparition :

Mais on dit que d'Homère éveillant les coursiers
Tu réserves ta tête aux épiques lauriers ;
D'indiscrets pèlerins, surprenant ton asile,
T'ont vu le front penché sur l'urne de Virgile
[.....]
Poursuis ! la vieille France attend son épopée !¹.

La même année, en novembre, la *France Catholique* laissait entendre que le grand poète allait bientôt révéler au monde une œuvre capitale².

Lamartine avait confié à ses amis, dès novembre 1831, qu'il s'était mis à l'œuvre, et qu'il écrivait une page de son poème métaphysique ; Virieu le savait, Dargaud le savait, et Cazalès, et Delphine de Girardin, et ce bavard d'Aimé Martin. Eugène Süe s'était même trouvé à Saint-Point au moment où Lamartine composait son Prologue. Quant à Sainte-Beuve, il annonçait à Théodore Carlier, le 11 août 1833 : « Lamartine revient et paraît plein de vie encore ; il a, je le sais, un poème presque achevé, qui sera une belle et douce chose »⁴.

Un titre précis courait, qu'on prêtait à cette œuvre dont tout le monde parlait et qu'on s'imaginait prête à paraître dès le début de 1834. C'est en janvier 1834 que la *Revue de Paris* donnait à ses lecteurs l'information suivante : « M. de Lamartine ne passera pas tout l'hiver sans donner signe de vie littéraire ; nous croyons qu'il compte publier son poème, intitulé *Le Curé de Campagne* »⁴. Le 1^{er} mars 1834, c'est Gustave Planche qui, dans un article sur « Les royautés littéraires »⁵, parle explicitement de ce *Curé de Campagne* que Lamartine,

1. Latour. *Vie intime*, 1833, (« Le poète chrétien », p. 36).

2. *La France catholique*, novembre 1833. (« Introduction » — signée J. S. Jean).

3. *Correspondance générale de Sainte-Beuve*, p. p. J. Bonnerot, 1935. T. I, p. 377.

4. R. P. Nouvelle série. T. I, p. 63.

5. R. D. M., 1^{er} mars 1834.

dit-il, va faire paraître. « Le *Curé de Campagne* qu'on nous annonce [...] » écrit Laprade à Cauvet, le 22 mars¹.

Lamartine, cependant, n'avait jamais songé, semble-t-il, à ce titre pour son épisode. Le 17 février 1834, il informait son ami Virieu qu'il venait de vendre à Gosselin son « joli petit poème du *Journal d'un vicaire*, non fini ». Cette nouvelle, le *Journal de Saône-et-Loire* la rendait publique dans son numéro du 15 mars ; et l'on peut penser que Gosselin, qui avait payé au prix fort² le récit du voyage en Orient et le *poëmetto* élargi ne gardait pas le secret sur le glorieux privilège qu'il venait de s'assurer.

L'année 1834 s'écoula sans que paraisse ce poème qu'en janvier, dans les cercles lettrés, on croyait déjà sous presse. En avril 1835, Nisard, qui n'est pas mal renseigné, fait connaître aux lecteurs de la *Revue de Paris*³ que Lamartine « compose les pages d'un vaste poème sur l'homme et la vie » ; ce sera, déclare-t-il, « son épopée », le « magnifique couronnement de sa poésie » ; et il ajoute : « ce poème, nous en lisons bientôt le préambule, vaste introduction à une œuvre cyclique ». Au mois d'août, même indication dans les « Études sur la littérature contemporaine » que Carné insère dans la *Revue Européenne*⁴. Lamartine, dit Carné, « médite », et « fera sans doute éclore » dans peu de mois une vaste épopée métaphysique.

« Lamartine prépare deux volumes de vers pour janvier », écrit Sainte-Beuve à Béranger, le 3 septembre 1835. En décembre, la *France Littéraire* annonce : « Sous peu, le poème si impatiemment attendu de Lamartine aura vu le jour »⁵ ; et en janvier 1836, la *Revue de Paris*, reprenant presque exactement l'information que, deux ans plus tôt, elle avait déjà cru pouvoir donner, déclarait : « M. A. de Lamartine vient de mettre sous presse un nouveau poème : *Le Curé de campagne* »⁶.

On voit que l'opinion publique avait été bien préparée à faire grand accueil au nouvel ouvrage en vers de Lamartine. L'apparition du livre était guettée comme un événement. Lorsqu'en février 1836, *Jocelyn* sortit des presses, il y avait près de quatre années qu'on l'attendait.

En poésie, Lamartine était roi. Sa renommée poétique, ainsi que l'écrivait Guérout, dans *Le Temps* (11 mars), était « la plus haute et la plus incontestée » de l'époque. Il était académicien, il était député, il avait fait en Orient un voyage prestigieux ; sa fille était morte, et l'on savait quel déchirement ce deuil lui avait apporté. Jusqu'alors on n'avait guère de lui que des vers lyriques ; le bruit courait qu'il allait maintenant se révéler sous un jour tout nouveau. Que serait donc cette œuvre de l'homme mûr et changé, cette œuvre où l'on

1. Cf. P. Séchaud, *V. de Laprade*, 1934, p. 75.

2. « Cent mille francs », dit Lamartine à Virieu — « quatre-vingt mille », dit le J. S. L. (15 mars 1834).

3. R. P., T. XVI, p. 240.

4. R. E. Nouvelle série. T. II, pp. 137-138.

5. F. L., T. XXII, p. 361.

6. R. P., T. XXV, p. 224. Le 8 janvier 1836, Sainte-Beuve écrit à Adolphe Dumas : « Nous allons avoir deux volumes de très beaux vers de Lamartine ». (Cf. F. Mistral, *Adolphe Dumas*, 1927, p. 137).

pouvait croire que le poète aurait mis, cette fois, toute sa force, et déployé, dans toute leur ampleur, les ailes de son génie ? ¹.

Chaque fois qu'il avait été sur le point de publier un livre, Lamartine, jusqu'ici avait tremblé. En 1825, après le maigre succès du *Chant du Sacre*, il écrivait à Virieu : « On m'a dit que *Harold* paraissait cette semaine. Ah ! je frémis aussi [...] » ². En mai 1830, il s'épouvantait en corrigeant les « méchantes épreuves » de ses *Harmonies* : « Cela fait peine à voir [...] ». Il faut mettre son capuchon et se sauver [...] ». En janvier 1835, tandis que s'imprimaient « à la hâte » les volumes du *Voyage en Orient*, il s'effarait : « C'est abominable ! J'en ai honte ! Je voudrais les racheter [...] » ³. — Et voici qu'au contraire c'était avec une vraie confiance, une certitude absolue du succès, qu'il voyait à présent s'imprimer son Épisode épique. Déjà, l'œuvre à peine commencée, il avait confié à Virieu, naïvement, fraternellement : « C'est mon chef-d'œuvre ; jusqu'ici on n'aura rien lu de ce style » ⁴. En septembre 1834, il lui dit de même : « Je vais me mettre à des vers que je trouve délicieux » ; et le 14 janvier 1836 : « *Jocelyn*, épisode de poésie intime, va paraître dans peu de jours [...]. J'en suis confidentiellement ravi » ⁵.

Le poète en était si sincèrement enchanté qu'il avait même tenté, en novembre 1835, avant d'envoyer son manuscrit à Gosselin, de rompre le marché conclu en février 1834 : « Je suis tellement satisfait, écrivait-il à l'éditeur, de la lecture des fragments que je viens de réunir que, si vous aviez regret au marché, et voulussiez pour votre convenance le résilier, je le reprendrais volontiers pour mon compte » ⁶. Mais Gosselin, qui savait son métier et n'avait engagé son argent qu'à coup sûr, ne voulait certes pas abandonner l'affaire au moment même où elle s'annonçait si bien.

Lamartine avait beau se sentir assuré du succès, il n'en négligeait pas, pour autant, la vigilance, les précautions, les officieuses démarches, tout ce qui devait favoriser au mieux le lancement de son ouvrage. A peine avait-il, de Mâcon, envoyé à Gosselin la première partie de son manuscrit qu'il lui adressait des recommandations pressantes : « Ne laissez rien lire à personne, pas

1. Béranger était un de ceux qui se montraient les plus impatients de lire ce poème dont on parlait depuis si longtemps. De Fontainebleau, le 1^{er} mars 1836, il écrivait à H. Fortoul : « Je n'entends rien dire de *Jocelyn*. Est-ce que ce poème n'est pas encore paru ? Je suis bien curieux de voir comment M. de Lamartine fait maintenant de la narration ». (*Correspondance* de Béranger, 1860. T. II, p. 304).

2. Lettre du 10 mai 1825.

3. Lettre à Virieu, 27 janvier 1835.

4. Lettre du 11 décembre 1831. — Déjà, le 5 novembre 1831 il annonçait à Aimé Martin : « Vous verrez vraiment du neuf et de l'original en poésie et en sentiment ». (Lettre p. p. L. Barthou, R. P., 15 octobre 1925).

5. Il est vrai que, dans la même lettre Lamartine s'avouait malgré tout quelque peu inquiet, non qu'il doutât de la qualité de son Épisode, mais il craignait l'hostilité des lettrés : « Brouillé maintenant, disait-il à Virieu, avec toutes les coteries littéraires de tel ou tel drapeau, je n'y ai que des ennemis qui disent : son talent est mort au seuil de la Chambre ; qu'il fasse des discours sur les chemins vicinaux ! »

6. Lettre à Gosselin, 17 novembre 1835, p. p. Chr. Maréchal. *Josselin inédit*, p. XXII.

même à mon ami Aimé Martin. Ne faites aucun article de journal, titre, etc... Laissez-moi me charger de tout cela à ma manière, cette fois-ci [...]. Croyez-moi et fiez-vous à moi. Je ferai tout cela à Paris »¹.

Il tenait, pour son livre, à une présentation typographique impeccable. Sur les premières épreuves qu'on lui fait tenir, il y a des vers « qui ne tiennent pas dans la ligne » ; Lamartine proteste : « cela ne peut aller en poésie ». Il exige que Gosselin veille à ce qu'un tel et inacceptable défaut disparaisse des épreuves suivantes².

Faut-il croire, d'après les termes même du poète écrivant à son éditeur, que le « prospectus » de *Jocelyn* fut rédigé par Lamartine en personne ? C'est, on le sait, un usage dans la librairie d'escorter tout nouveau volume d'un petit texte de propagande destiné à chanter les louanges de l'ouvrage pour en accélérer la vente. Nous n'avons pu, malheureusement, retrouver le feuillet consacré à *Jocelyn*³. Mais quelques mots de Béranger à Fortoul ajoutent encore à nos regrets de ne point avoir pu lire ce beau morceau de littérature commerciale : « Il est bien fâcheux, écrit Béranger, que tout cela [— il veut dire : les ouvrages nouveaux —] nous arrive accompagné de prospectus ridicules. C'est la plaie de notre littérature »⁴.

Dès le 14 janvier 1836, de menus fragments de l'ouvrage circulaient : « Les vers qui en courent font fureur » disait Lamartine à Virieu⁵. Dans les premiers jours de février, « des exemplaires d'épreuves reliées » furent confiés « aux grands critiques »⁶. « J'entends parler de leur enthousiasme à chaque minute »,

1. Lettre timbrée du 4 décembre 1835. *Ibid.*, p. XXIII.

2. Lettre du 12 décembre 1835. *Ibid.*, p. XXIV.

3. Il n'existe aucun exemplaire de ce prospectus à la Bibliothèque Nationale.

4. *Correspondance* de Béranger, 1860. T. II, p. 315. Béranger ajoutait : « Avez-vous lu celui des œuvres de Hugo ? Celui-là est le plus fort et le plus joli ».

5. Je n'ai trouvé ni dans les journaux ni dans les revues, pour janvier 1836, aucun fragment de *Jocelyn*. Sans doute s'agit-il ici de brèves citations orales jetées par le poète lui-même et colportées aussitôt. Depuis février 1834, Vigny pouvait se vanter de connaître seize vers de *Jocelyn*, — ceux que Lamartine avait transcrits sur l'album de Madame de Vigny.

6. Cf. Lettre à Virieu du 13 février 1836. La *Correspondance* de Lamartine (T. III, p. 387) porte « samedi 15 février 1836 » ; mais le 15 février était un lundi, en 1836. Il est donc à peu près certain qu'il faut lire : samedi 13 février, car on peut confondre, sur l'autographe, un 13 et un 15. — Le beau-frère de Lamartine, Montherot, s'était employé, à sa manière, à assurer le succès de *Jocelyn* avant que l'œuvre fut mise en vente. Il avait publié, à Lyon, une petite pièce de vers qu'il signait Baliveau et attribuait à un adversaire irréductible de Lamartine. Son dessein amical était de ridiculiser d'avance les détracteurs du poème. Cette épître satirique s'intitulait : *Feuilleton hostile contre le Curé, poème (sous presse) de M. de Lamartine*. Le texte était daté du 23 janvier 1836. On entendait le fictif Baliveau déclarer d'abord

C'est l'homme que je juge et non pas le talent
[.....]
Son papier chèrement par Gosselin s'achète
« Il est le mieux renté de tous nos beaux esprits »

Baliveau est anticlérical :

Rêve d'un esprit sombre et d'un cerveau malade,
Ce livre n'est au fond qu'une capucinade.

écrit le poète. Une lettre de La Mennais, datée du 8 février, parle déjà de ces exemplaires d'épreuves qui ont été parcimonieusement distribués ¹.

Il n'est pas impossible que sur ces exemplaires (mais comment mettre la main aujourd'hui sur un de ces volumes rarissimes ?) le titre et le nom du héros aient été encore orthographiés *Josselin*. On pourrait assez bien le supposer en lisant ce billet qu'adressait Lamartine à Louis de Carné, au début de février 1836 en lui envoyant son poème : « Promettez-moi, lui disait-il, de ne lire ni prêter les volumes à personne et de les garder pour vous seul et Madame de Carné jusqu'à dix jours d'ici. Je n'étais pas autorisé pour ce *Josselin* [sic] qu'une indiscretion perdrait. C'est affaire de conscience. Serrez-les dans votre secrétaire, et qu'ils soient comme s'ils n'étaient pas » ².

Serait-ce pour épargner à son ouvrage la plaisanterie trop facile sur la ressemblance du titre et du nom de l'éditeur que Lamartine se décida, au dernier instant, à changer son *Josselin* en *Jocelyn* ? ³. Sous cette graphie nouvelle, le nom du curé de Valneige ne paraissait plus, à l'œil, si fâcheusement proche de celui du libraire-éditeur. Pour l'oreille, l'effet importun restait le même. Et *Le Corsaire* s'égayait de bon cœur « sur le Gosselin et le *Jocelyn* » ⁴. Nisard ne manquera pas non plus cette occasion de se divertir assez niaisement aux dépens du poète, et ses *Souvenirs*, en 1871 ne laisseront pas se perdre le jeu de mots qu'il avait dû, quarante-cinq ans plus tôt, répéter à satiété dans les salons ⁵.

Nous connaissons quelques-unes des lettres que Lamartine adressa, en leur envoyant *Jocelyn*, aux critiques, pour obtenir d'eux un article favorable, ou aux grands écrivains, ou aux artistes dont la sympathie pouvait être précieuse à son livre.

« Voilà, mon cher Sainte-Beuve, écrit-il le 12 février, mon Épisode chéri, que je vous recommande comme un enfant de prédilection [...] » ⁶ — « Voilà, mon cher ami, dit-il à Aimé Martin, pour vous seul, mon petit Épisode ; je vous le recommande en père toujours partial [...]. Cela paraît dans huit jours,

Il est, de plus, « classique » acharné, vantant Esménard et d'Arlincourt, et demandant, d'un ton indigné, à quel genre, enfin, appartient cette étrange composition. Il reproche à Lamartine le clinquant de son style :

En ses vers brillantés, rimeur trop magnifique,
On dirait d'un joailler qu'il pille la boutique !

Il se voit d'ailleurs contraint d'avouer que

L'auteur en poésie a fait quelques progrès

et qu'

Il imite parfois La Fontaine et Voltaire

Enfin, ce poème « lardé de paraboles » ne fait que suivre, sur ce point, l'exemple des *Paroles d'un Croyant*. (Bibliothèque municipale de Lyon, cote : 357928).

1. Lettre à Madame de Vaux, *Le Contemporain*, 1^{er} mai 1882.

2. Lettre p. p. J. des Cognets. L. C., 25 juin 1925.

3. Rappelons-nous les curieuses remarques de Victor Hugo sur le prestige de l'Y, « lettre pittoresque, qui, dit-il, a des significations sans nombre [...] un lys sur sa tige est un Y, un suppliant qui lève les bras au ciel est un Y [...] ». *Alpes et Pyrénées*. (24 septembre 1839).

4. Cf. Lettre de Béranger à Fortoul, *op. cit.*, *loc. cit.*

5. Nisard. *Souvenirs* [...], 1888, p. 373.

6. Lettre p. p. Chesnier du Chesne, R. D. M., 1^{er} novembre 1933.

tenez-vous prêt ; et, pour abrégér, beaucoup de citations »¹. « Avant le tirage du volume, raconte Nisard², Lamartine m'en avait envoyé les bonnes feuilles ; il voulait, m'écrivait-il, que j'eusse les prémices de son œuvre. Il l'adressait « au bon juge et à l'ami. Je la mets, disait-il gracieusement, *sub umbra alarum, tuarum* [...] ».

A Michelet, Lamartine faisait tenir ce billet : « Monsieur et illustre ami, vous, poète éminent, tout philosophe et historien que vous êtes, vous qui avez le cœur d'une jeune fille avec l'âme d'un grand homme de l'antiquité, recevez mon *Jocelyn*. Ne le lisez pas à présent, mais en été, à l'ombre d'un arbre. Sa voix trop faible et trop intime serait étouffée par le bruit intérieur de Paris. Lisez-le surtout avec l'indulgence qu'il faut apporter pour avoir du plaisir à toute œuvre humaine, et avec un peu de cette amitié que l'auteur a pour vous et qu'il est fier de vous avoir inspirée [...] »³.

Au peintre Gérard, le poète envoyait, en même temps que son livre, le 20 février, quatre vers qui pourraient assez passer pour une discrète invite à tirer de *Jocelyn* le sujet d'un tableau :

Sous les traits de Psyché, toi qui peignis une âme,
Pour créer comme toi, j'ai fait de vains efforts.
Jette à mes deux amants un rayon de ta flamme
Et mes âmes auront un corps⁴.

A David d'Angers, il disait, en lui faisant parvenir *Jocelyn* : « *Je ne fais rien sans me souvenir de vous et sans me dire : M. David le lira-t-il et en sera-t-il satisfait ? Il faut bien que je pense à laisser un nom à ce beau buste que votre ciseau a consacré* »⁵. Il offrait son poème à La Mennais et joignait aux deux volumes ce billet : « Monsieur et illustre ami, voulez-vous accepter pour vos heures de solitude le simple récit de la vie de mon pauvre curé de Valneige ? Vous y trouverez, j'espère, quelques notes de vos sentiments, en tous cas un témoignage de vénération et d'affection [...] »⁶.

Le samedi 13 février, Lamartine écrit à Virieu : « C'est lundi que paraît l'épisode en deux volumes du *Curé de Village*, autrement dit *Jocelyn* » ; cependant, le 20, *Jocelyn* n'avait pas encore paru en librairie⁷. La publication de

1. Lettre p. p. L. Barthou. R. P., 1^{er} octobre 1925.

2. Nisard, *Op. cit.*, *loc. cit.*

3. Lettre p. p. J. M. Carré. R. D. M., 1^{er} septembre 1926.

4. *Correspondance de Fr. Gérard*, Paris, 1867, in-8°.

5. Coll. L. B.

6. Lettre du 16 mars 1836, p. p. G. Goyau. *Le Portefeuille de La Mennais*, 1930, p. 205. — Voici encore un autre billet joint aux volumes de *Jocelyn* (le nom du destinataire nous est inconnu) : « Soyez assez bon pour accepter l'hommage de mon pauvre curé. Si j'avais eu besoin de modèle pour poser devant moi, et d'une âme où trouver tous ses sentiments tristes, nobles, poétiques, grandioses et bons, je n'aurais eu qu'à penser à vous. Lisez-le avec l'indulgence de l'amitié et avec la patience du poète, et puisse cette goutte de poésie, en vous en redonnant la saveur, vous encourager enfin à produire vous-même toute celle que Dieu a mise en vous. 1^{er} mars 1836 ». (Cf. R. H. L., janvier-mars 1932).

7. Peut-être l'auteur et l'éditeur de *Jocelyn* furent-ils d'accord pour retarder de quelques jours la mise en vente de l'ouvrage en raison de l'exécution de Fieschi qui eut lieu le 19 février 1836, et dont le récit emplissait alors les pages des journaux.

l'Épisode n'est annoncée par le *Journal de la Librairie* que dans son fascicule hebdomadaire du samedi 27 février 1836, mais il est vraisemblable que les premiers exemplaires de l'édition avaient commencé à circuler avec les premiers jours de la semaine, — et peut-être même dès le samedi de la semaine précédente. La *Gazette de France* du mercredi 24 février avait inséré, en quatrième page, ce placard un peu étrange : « Pour paraître demain mardi : *Jocelyn*, par M. A. de Lamartine. » — Cependant, dès le samedi 20, l'*Impartial* avait publié la Dédicace et le Prologue du poème, et des études critiques parurent dans divers journaux, le 27 et même le 25 février.

Tout de suite, ce fut un éclatant succès, Lamartine lui-même ne s'attendait pas à pareil élan du public. L'ouvrage est à peine paru que le poète se rend compte de l'extraordinaire engouement qui se dessine et qui s'affirme. Quatre ou cinq jours au plus après la mise en vente des volumes, Lamartine écrit à Virieu : « *Jocelyn* [...] a fait son trou plus large que je ne croyais. C'est une fureur, c'est une rage. Cela passe les *Premières Méditations* en succès unanime. Cela se lit dans les cours de tous les professeurs, dans les collèges, et cela s'en va par milliers d'exemplaires » ; et il ajoute : « C'est, dit-on, un nouveau Lamartine, tout différent et pourtant aussi beau »¹. Amusante démesure de cette satisfaction qui tourne à l'ivresse ! Toujours Lamartine est ainsi lorsqu'il parle de ses succès : qu'on relise ses lettres à sa femme, à ses nièces, sur ses interventions à la Chambre, pendant dix-huit ans ! Il a su que Saint-Marc Girardin avait en effet interrompu son cours en Sorbonne pour lire à ses étudiants quelques pages de *Jocelyn*², et voici qu' aussitôt l'incident, sous sa plume, se dilate et prolifère de façon magique : dans tout Paris, dans toute la France, les professeurs, éperdus d'enthousiasme, donnent lecture de son *Jocelyn* à une jeunesse qui délire d'admiration³...

A Sainte-Beuve il envoie une sorte de bulletin de victoire : « *Jocelyn* triomphe d'heure en heure dans le cœur des femmes [...] » ; le 1^{er} mars, il écrit à Cazalès : « *Je ne sors pas depuis quinze jours. Je suis dans le coup de feu de Jocelyn qui a un succès comme jamais je n'en ai vu et espéré. Quelle fibre poétique et philosophique il y a en ce pays-ci ! Vous seriez étonné si vous étiez ici. En six jours, plus de six mille exemplaires courent le monde et les journaux sont des hymnes ! Je vous garde, pour votre arrivée, mon pauvre curé étonné lui-même de ce fracas. Il ne voulait qu'un humble succès, il en a trop ! [...] Je passe mon temps, comme Brifaut l'élégant, à répondre à des billets parfumés* »⁴.

1. Lettre du 26 février 1836.

2. « On m'apporta *Jocelyn* un lundi soir, raconte Saint-Marc Girardin, et le lendemain mardi je faisais mon cours à la Sorbonne. Je préparais mes notes de leçon ; pourtant je pris le livre, je l'ouvris, je lus le poème tout d'une haleine, sans m'arrêter, et le lendemain, quand j'arrivai à la Sorbonne, je parlai de *Jocelyn*, car de quoi aurai-je pu parler ? Quelle émotion dans l'auditoire ! Quels mouvements d'admiration ! [...] ». Saint-Marc Girardin ajoute en note : « M. de Lamartine fut touché de cet hommage public que je rendais à son poème [...] ; nous ne nous étions pas encore rencontrés ; il vint causer avec moi [...] ». (Saint-Marc Girardin. *Cours de littérature dramatique*, 1860. T. IV, pp. 96-97).

3. Le fait, en tous cas, eut lieu dans ce collège breton où Charles Alexandre faisait sa rhétorique. (Cf. Ch. Alexandre, *op. cit.*, p. V).

4. Coll. L. B.

L'assoupissement de toute vie politique, à l'heure où *Jocelyn* paraissait¹, contribuait encore à favoriser son merveilleux succès. Le 8 mars, c'est à Louis de Carné que Lamartine déclare : « Tout est mort ici, hormis *Jocelyn* [...]. Son succès [...] dépasse tout ce qu'on peut écrire. Cela descend comme du feu, même en bas, dans les masses ; il n'y a pas de jour où je n'aie trois ou quatre articles et notices, et lettres anonymes [...] »². A Turquétuy il parle du même ton : « Mon poème a un succès inouï. C'est magnifique ! Je ne m'y attendais pas ! Mon libraire me dit que je gagnerai 400.000 francs ! »³.

A ses vieux amis mâconnais qui le félicitent, il répond en ajoutant encore des détails nouveaux sur son triomphe : « Jamais livre n'a encore tant vécu en peu de temps. J'en suis à vingt-quatre mille exemplaires en vingt-sept jours » ; « les éditions à Paris et dehors ne peuvent suffire, et hier, il ne m'a été possible de m'en procurer un moi-même qu'à quarante francs [...]. Les lettres, journaux et visites pleuvent comme grêle [...] »⁴.

Voici maintenant un mois que *Jocelyn* a paru, et, le 25 mars, Lamartine écrit à sa sœur Madame de Cessiat : « *Jocelyn* fait larmes et cris de plus en plus. La jeunesse des écoles normales, à Paris⁵, a voulu hier m'offrir une lyre d'argent. On s'y est opposé pour ne pas la laisser s'habituer à des ovations qui pourraient devenir dangereuses. Mais raconte cela à mon père. Je vous enverrai quelques journaux encore »⁶. L'avant-veille, il avait écrit à Guigue de Champvans : « JOCELYN a un succès bien au-dessus de son humble destinée ; il a eu, en vingt-quatre jours, plus de vingt-quatre éditions, tant ici qu'à Bruxelles, et cela continue * ». Le succès de vente est tel que le poète regrette tout bas de n'avoir pas vendu plus cher son manuscrit à Gosselin : « Jamais, depuis l'invention des éditeurs en France, écrit-il en riant à son beau-frère Montherot, le 28 avril, un éditeur ne fit la fortune de Gosselin depuis deux mois. Il passe quatre mille souscripteurs à sa grande édition de soixante-quinze francs. Il a la croix, on le fera député, baron d'Empire, et ses terres font honte à Saint-Point ! » Le livre continue d'aller « son train » et de donner, chaque jour un peu plus, le vertige aux lectrices (« J'en juge par la recrudescence de billets amoureux », dit le poète, ironique) ; c'est encore « cinq à six articles par jour, de Paris ou des provinces » qui lui sont consacrées, paraît-il⁷.

Il est bien probable qu'il faut réduire un peu ce chiffre qu'indique Lamartine

1. « Rien en politique, nous dormons — disait Lamartine à Cazalès, dans la même lettre — Nous ne pouvons bouger, Je n'ai pas même mis les pieds à la Chambre depuis quinze jours »*.

2. Lettre p. p. Jean des Cognets. L. C., 25 juin 1925.

3. Propos notés par Turquétuy, et rapportés par F. Saulnier. *Ed. Turquétuy*, 1885, p. 162.

4. Lettres à Ronot (26 mars) et à La Forestille Saint-Léger (18 mars). Cette dernière lettre ne figure que dans l'édition in-8° de la *Correspondance* (T. IV, p. 139) : « Je vous remercie de tout cœur, mon cher Saint-Léger, écrivait Lamartine, d'avoir compris et aimé mon meilleur ami *Jocelyn*. Il a déjà beaucoup d'amis, et chaque heure les multiplie. Il a aussi sa part d'ennemis, mais ils tombent, parce que le fond du livre est, quoi qu'on en dise, éminemment moralisant et largement religieux ».

5. « On vient de mettre *Jocelyn* aux écoles normales » annonce Lamartine à Aimé Martin, dans une lettre sans date, p. p. Louis Barthou (R. P. 1^{er} novembre 1925).

6. *Correspondance* de Lamartine, in-8°. T. V, p. 141.

7. Ce fragment de lettre a été publié par M. R. Doumic (R. D. M., 15 septembre 1906). * Gosselin va gagner trois cent mille francs ! » écrit également Lamartine à Aimé Martin. (R. P., 1^{er} novembre 1925).

pour rencontrer la vérité. Mais nous avons le témoignage de plusieurs contemporains qui confirment effectivement l'intérêt passionné avec lequel *Jocelyn* fut accueilli ; le jeudi 25 février, Delphine de Girardin fait tenir à Lamartine les lignes suivantes : « *Oh ! que c'est délicieux, Jocelyn ! et je n'ai pas encore lu ce qu'on dit être le plus beau ! J'en suis ravie ; c'est nouveau, c'est intéressant comme un roman, et c'est toujours un poème, et toujours vous. J'aurais voulu que vous fussiez là hier pour vous entendre juger [...]. C'est un nouveau Lamartine qui se présente, et tout début est chanceux. Mais le succès est complet ; comme Raphaël, vous faites adopter votre seconde manière au public étonné qu'on puisse se changer ainsi en restant toujours soi-même. Vrai ! c'est admirable et charmant ! ** »¹. — « J'ai vu hier [...] M. de Lamartine, écrit Ballanche à Madame d'Hautefeuille, le 27 février 1836. Il est en plein succès de *Jocelyn*. Tout ce qui est autour de lui rayonne de gloire »². Le 13 mars, la *Chronique de Paris* déclare : « On se classe en lamartinien et antilamartinien. *Jocelyn* est attaqué et défendu avec une égale ardeur [...]. MM. de Salvandy et Rességuier se sont déclarés thuriféraires de M. de Lamartine et brûlent, sur le petit autel qu'ils colportent de salons en salons, un encens qu'ils recueillent à force d'éloquence ». — D'un seul coup, le nom de *Jocelyn* est devenu à ce point célèbre que Musset peut écrire, le 1^{er} avril, à Madame Jaubert, sans risque de n'être point compris : « Je devais dîner ce soir avec Jocelyn chez la princesse Uranie [...] »³. Évoquant ses souvenirs de jeunesse, la comtesse Dash, qui repasse en esprit les événements de l'année 1836, rappelle ses délices lorsqu'elle lut *Jocelyn* : « Quel effet produisit ce *pianto*, et comme on pleura ! »⁴. Le 20 mars 1836, Carrel parlait publiquement des « clameurs d'enthousiasme » qui venaient d'accueillir le poème de Lamartine. « Cet ouvrage, écrit de son côté Brifaut, dans ses *Passe-temps d'un reclus*⁵, avait tourné la tête aux femmes et aux jeunes gens. Dans tous les salons, dans tous les cafés retentissait le nom de *Jocelyn* ». Il retentissait même jusqu'en Afrique, et l'on se souvient de cette anecdote, rapportée par Thureau-Dangin, sur Bugeaud malgré soi séduit par la magie lamartinienne dont il voyait ses officiers ensorcelés⁶. A la Chambre, tandis que Lamartine, le 22 mars, parlait sur la conversion des rentes, un de ses adversaires, pour le tourner en dérision et récuser l'homme politique en exaltant d'autant plus le poète, annonçait son intention de proposer « par amendement » que l'assemblée réclamât du député de Bergues « le récit d'un chapitre de *Jocelyn* »⁷.

1. Arch. S. P. Le billet se termine par les mots suivants : « *Vous êtes mieux ? quand je suis allée chez vous dimanche vous aviez la fièvre. Je voudrais bien vous voir. Seriez-vous en état de venir dîner avec nous mercredi ? Je l'espère. Écrivez-moi un seul mot* »*.

2. Cf. A. Marquiset. *Ballanche et Madame d'Hautefeuille*, 1912, p. 62.

3. *Correspondance de Musset*, 1928, p. 88.

4. Comtesse Dash. *Mémoires des autres*, s. d. T. V, p. 192.

5. Brifaut. *Passe-Temps d'un reclus*. T. II, p. 444.

6. Thureau Dangin. *Histoire de la monarchie de juillet*, 1888. T. V, p. 274. Cf. également : Mgr Ch. Bellet. *Souvenirs dauphinois sur Lamartine*. Valence, 1916, pp. 138-140. — S'il est vrai, comme le dit Mgr Bellet, que Louis Veuillot fut, avec Trochu, le témoin de la surprise et de l'émotion de Bugeaud, il faut alors que l'incident soit de 1841.

7. *Nouvelle Minerve*, avril 1836. T. IV, p. 411. L'article, assez malveillant pour Lamartine, est signé « un député ». Ce député est Cormenin, selon toute vraisemblance.

La critique, cependant, n'avait pas été unanimement louangeuse. Lamartine, selon son usage, exagérait un peu lorsqu'il écrivait, le 1^{er} mars, à Cazalès : « les journaux sont des hymnes ». Il était obligé de convenir, un peu plus tard, devant son beau-frère, que, parmi tous les articles suscités par *Jocelyn*, il en était plus d'un qui manquait d'enthousiasme : « Beaucoup de critiques prou[vent] qu'il ne vaut pas le diable ! ». Mais de ces appréciations chagrines le poète prenait gaiement son parti, attendu qu'en dépit de ces sévérités, l'acheteur ne se décourageait point, bien au contraire.

Nous savons déjà que, du côté catholique, les plus graves réserves avaient été faites, sur le poème de Lamartine. Étaient-ce aussi des raisons doctrinales qui opposaient à Lamartine, pour la première fois, les gens de sa ville natale, si fière jusqu'ici de son enfant illustre ? *Jocelyn*, quoiqu'il en soit, était assez mal accueilli à Mâcon. Ronot l'avait fait savoir au poète qui s'en montrait surpris, déçu, un peu peiné : « Je suis fâché que cela ne plaise pas à Mâcon ; c'est bien peu de chose, il est vrai ; et puis les poètes ne sont pas heureux en patrie [...] J'aime la mienne malgré tout [...] » (26 mars).

Par ailleurs — et nous l'avons vu également — les reproches pleuvaient dru, et de tous les côtés, sur le poème, quant à ses négligences de forme et sa facture trop visiblement hâtive. D'autre part encore, la bataille romantique avait beau n'être plus cette mêlée furieuse qu'on avait connu naguère, il restait dans l'air des relents de poudre, et l'échec de Victor Hugo à l'Académie française, contre l'atristant Dupaty, prouvait assez qu'il existait encore un camp retranché des « classiques ». Dans cette citadelle, *Jocelyn* n'était pas fort goûté, et Viennet menait dans les salons, contre le nouvel ouvrage de Lamartine, une campagne acharnée, volubile et pathétique, si bien que l'auteur de *Jocelyn*, mis un jour en présence de ce pourfendeur héroïque, préféra pour son repos lui rendre sans combat les armes et « passa condamnation » sur le prologue, au moins, de son Épisode¹.

Musset se vengeait du dédain que marquait Lamartine à son égard² en lui décochant le trait fameux qu'on lit dans son Proverbe : *Il ne faut jurer de rien* : « Avez-vous lu *Jocelyn*, l'abbé ? — Oui, Madame, il y a du génie, du talent, de la facilité ». — Le poète savait-il aussi comment il était jugé dans le cercle Liszt, Sand, d'Agoult ? Liszt demandait à G. Sand : « Que dites-vous de l'Épisode de huit mille vers de poème humanitaire ? Quant à moi, j'avoue que je ne me rangerais pas très volontiers au nombre des thuriféraires de cette nouvelle incarnation de Dieu [...]. Il m'est impossible d'accepter comme une grande œuvre l'ensemble de *Jocelyn* [...]. J'aimerais mieux avoir fait trente pages de *Lélia* que tout cet épisode où la médiocrité de la pensée et du sentiment paraît si souvent à travers les nébuleux nuages [sic] d'un sentimentalisme convenu. Vraiment Sainte-Beuve a fait un tour de force en assimilant *Jocelyn* à *Robinson Crusoe*, et cela sans que Lamartine puisse s'en apercevoir le moins du monde. C'est un trait de jésuite dont il faut le complimenter »³.

Liszt n'osait trop s'aventurer ; après tout George Sand pouvait bien

1. R. D. M., 1^{er} juillet 1929.

2. Lamartine laissait injurieusement sans réponse la *Lettre* en vers que Musset lui avait adressée dans la R. D. M. du 1^{er} mars 1836.

3. W. Karénine, *George Sand*, 1833-1838, Paris, 1899, p. 254.

être folle d'admiration pour *Jocelyn* : « Je crains terriblement, lui disait-il, que vous ne trouviez tout cela, depuis la première syllabe jusqu'à la dernière, magnifique et inouï ». G. Sand le rassure, le 5 mai : « *Jocelyn* est en somme un mauvais ouvrage : pensées communes, sentiments faux [...]. Il est fâcheux que Lamartine ait fait *Jocelyn* et il est heureux pour l'éditeur que *Jocelyn* ait été fait par Lamartine » ; « j'ai fait connaissance avec lui, ajoutait-elle ; il m'a donné de bon tabac et de mauvais vers. Je l'ai trouvé excellent homme, un peu maniéré, et très vaniteux »¹. Quant à la Comtesse d'Agoult, elle rangeait *Jocelyn* parmi les ouvrages qui attestaient « l'état maladif où la fausse renaissance d'un faux christianisme avait mis les esprits et les imaginations »².

Ximènes Doudan, pour sa part, écrivait à Madame de Grouchy, le 21 mars : « Lisez *Jocelyn*, qui n'est pas bon, ou du moins qui n'est pas excellent, quoiqu'on en dise et qu'en pense l'auteur [...]. Comment le ridicule va-t-il se nicher si haut sur les Alpes ? [...] on étouffe dans cette abondance de détails. Figurez-vous un dessin où il y aurait tant de coups de crayon qu'il n'y resterait plus de blanc [...]. La tête de M. de Lamartine est un mélange un peu confus du Génie du Christianisme, des Martyrs, de Bernardin de Saint-Pierre, de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, de Madame Sand et de Lord Byron, et par-dessus tout cela quelque chose de lui-même, gracieux et élevé, mais monotone et faible, comme les feuillages élégants d'un beau peuplier sur un ciel bleu, un peu froid »³. Et le 28 mars, le même Doudan disait à A. W. Schlegel : « Beaucoup de nos travers d'ici-bas ont suivi le poète sur les cimes des Alpes. L'écho de nos petits caquets le précocupe certainement jusque-là. L'amour-propre, le lieu commun tourné en paradoxe, l'affectation de la simplicité, il a emporté tout cela dans son petit paquet vers ces régions supérieures »⁴.

Ce n'était là que propos privés ; mais il y avait des écrits publics, des pages de revues, des articles de journaux au moins aussi durs pour *Jocelyn*. Un des plus désobligeants, sans contredit, est celui que rédigea, pour l'*Artiste*, Eugène Pelletan. Beau sujet, et très grand, que celui de *Jocelyn*, dit-il, mais manqué absolument. « L'idée trébuché et tombe dès les premiers pas » ; où prétend nous conduire le poète ? Dans un rêve ou au sein même de la réalité contemporaine ? « Il fallait choisir des conditions humaines ou fantastiques, et non les juxtaposer sans relation entre elles » ; tout est faux, dans ce livre, et tout est conduit « avec une telle précipitation » qu'à chaque pas, insolemment, se fait jour le souverain mépris du poète pour le travail bien fait. « Et voilà encore un suicide, conclut Pelletan emphatique ; l'orgueil a tué un génie [...] ». Pour l'admirer encore, j'arracherai, dit-il, de *Jocelyn* « quelques pages où se retrouve le talent de celui qui fit les *Harmonies* et les *Méditations*, et je rendrai l'œuvre à son néant »⁵.

1. Correspondance de G. Sand, 1883. T. I, p. 361.

2. Mémoires de la Comtesse d'Agoult, p. Daniel Ollivier, 1927, p. 4.

3. B. N. n. acq. fr., 21.536, fol. 81.

4. X. Doudan, *Mélanges et lettres*, 1877. T. III, p. 17. — Doudan parle encore une fois de *Jocelyn* le 12 juillet 1837. Il écrit ce jour-là à M. Raulin : « Je ne suis pas de ceux qui, une fois à la campagne, ne prennent plus d'intérêt aux nouvelles de la ville [...]. Je ne comprends pas la vie de Laurence et de Jocelyn dans la Grotte des Aigles s'ils n'étaient pas abonnés tout au moins au *Moniteur*. Croyez-vous qu'ils fussent abonnés au *Moniteur* ? ». (*Ibid.*, 1876, T. I, p. 211).

5. *L'artiste*, T. XI, pp. 248-251.

Carrel¹, malgré le demi-satisfecit qu'il accorde aux velléités d'affranchissement spirituel dont *Jocelyn* lui paraît apporter l'indice, n'est guère tendre non plus, en définitive, pour « ce roman qui pouvait, dit-il, s'écrire en quinze pages et qui n'a pas de dénouement ». Il estime, assez durement, que Lamartine ne sait pas parler de la douleur, parce que, sans doute, il ne l'a jamais connue véritablement ; ce qui manque à *Jocelyn*, selon lui, c'est « une pensée ferme » et le « travail de la révision », double et impardonnable faiblesse qui condamne l'ouvrage à ne point prendre place « parmi les monuments des lettres françaises ». Le buchézien Cerise, dans l'*Européen* du 25 mars, ne s'attarde pas aux mérites littéraires de *Jocelyn* et dénonce les flottements d'une pensée philosophique et sociale trop prudente ou trop habile. Le *Journal du Commerce*² n'est pas beaucoup plus aimable : *Jocelyn* y est jugé inférieur aux *Harmonies* et aux *Méditations*, et comme un ouvrage qu'il n'est pas « facile de lire sans lassitude » — La *Revue de Paris*, avant la mise en vente de *Jocelyn*, avait cité un long passage de la Cinquième Époque, précédé de quelques lignes très aimables³ ; mais Lamartine avait attendu en vain, dans les fascicules suivants, l'article que Nisard devait lui consacrer. Or, (nous suivons ici les *Souvenirs* de Nisard) le fait que le poète ait paru vouloir gagner les bonnes grâces du critique par une dédicace trop flatteuse, cela seul aurait suffi à jeter le « grand critique » incorruptible dans le mutisme d'une dignité offensée. Quoi ! ce maître-juge, on l'avait pu prendre pour une âme vénale ! Lamartine l'avait prétendu suborner par des flatteries intéressées ; il allait apprendre de quelle trempe était la conscience de Désiré Nisard ! « Je crus de mon honneur de critique de me fâcher, déclare Nisard, et j'écrivis l'article : *M. de Lamartine en 1837* ». Tout cela est à pouffer de rire ; on en vient à souhaiter que Nisard nous en conte. Hélas nous revient en mémoire le vers célèbre de Victor Hugo où s'enchâsse le nom de cet infortuné, et il est tristement possible que cette bouffonnerie soit en tous points véridiques. Nisard garda donc le silence pendant douze mois, un silence significatif et lourd d'orage dont il espérait que l'imprudent poète devait frémir.

Et, dans la *Revue de Paris* de février 1837, il compléta l'incroyable dyptique dont le premier volet s'était intitulé *M. Victor Hugo en 1836*. C'était, sous un titre plus large, l'article vengeur qu'il mûrissait, sur *Jocelyn* ; en un mot, la réponse de la vertu. Il faut, pour lire consciencieusement ces pages, une certaine maîtrise des nerfs. Les plus lourdes finesses viennent faire des grâces, de paragraphe en paragraphe, comme de vieilles danseuses qui jouent à l'espigle ; l'ampleur de la niaiserie prend l'importance d'un scandale dans la péroration écrite en style nécrologique.

Mais, dans la gerbe qu'offre la presse à l'Épisode lamartinien, pour quelques épines, que de roses ! Jusque dans les articles les plus réprobateurs, partis de plumes catholiques, l'éloge jaillit, comme arraché de force à l'admiration.

1. *National*, 20 mars 1836. Lamartine n'aimait point Carrel. Voyez les lignes dures qu'il écrit sur lui, après sa mort dramatique, dans une lettre à Cazalès du 4 août 1836 (lettre p. p. H. Guillemin. R. B. 3 août 1935).

2. *Journal du Commerce*, 1^{er} avril 1836. (L'article n'est pas signé).

3. « Il n'est personne qui ne pleure en lisant l'Épisode de *Jocelyn* [etc...], » R. P., T. XXVI, pp. 175-185.

La *Gazette de France*¹ constate, dans *Jocelyn*, « l'agrandissement d'un talent poétique déjà immense ». L'*Écho Français*, dès le 25 février, a publié de longs extraits de *Jocelyn*, épisode de la « grande épopée chrétienne » que Lamartine a entreprise, et Carné, le 20 mars, commence en ces termes l'étude qu'il consacre au poème : « La France possède un beau livre de plus, une de ces œuvres qui font époque [...]. M. de Lamartine avait récemment esquissé la poétique de l'avenir ; il vient de la fonder par un travail d'une suave et merveilleuse beauté ». Carné parle plus loin de la « miraculeuse magie » des tableaux alpestres de *Jocelyn* ; il souligne que le poète vient de prouver qu'il n'était pas l'homme d'un seul thème ; la grandeur des plus humbles gestes, dans sa poésie domestique, Lamartine nous la rend sensible « à un degré de vérité qui finit par être douloureux tant il va au cœur » ; la scène de l'évêque est « écrite avec toute la magnificence du dialogue racinien » ; l'épisode des *Laboureurs* atteint à une « homérique sublimité » ; au début de la *Huitième Époque*, les vers sur Paris sont « grandioses et profonds comme une symphonie de Beethoven » ; par cette poésie, enfin, qui est « à la fois poésie de masse et de détail » et qui « forme tableau en même temps que chaque trait se détache », Lamartine a, d'un seul coup, « résolu un problème depuis longtemps posé : il reste démontré que le rythme poétique s'associe de la manière la plus étroite et la plus heureuse à l'intimité des émotions et à la simplicité parfaite de la pensée ». Les *Annales de philosophie chrétienne*² elles-mêmes reconnaissent que la scène de l'évêque « étincelle de rares beautés » et que l'épisode du tisserand est une chose « admirable ». Dans le *Moniteur de la Religion*³, le farouche Orsini veut bien admettre que ce *Jocelyn*, contre lequel il est si fort en colère, soit tout de même « un diamant ».

Quant au pasteur Vinet, il a beau, du point de vue chrétien, multiplier, contre *Jocelyn*, les plus amers griefs, il n'en affirme pas moins : « Remercions M. de Lamartine de la fête splendide que vient d'offrir son opulence à tous les amis de la poésie » ; « de longue date, ajoute Vinet, la France n'avait pas connu de poète à qui le langage des vers parût plus inhérent et plus inné. Cette facilité, cette abondance, cette profusion magnifique, ce fleuve d'or qui s'élargit à mesure qu'il coule et dont la source paraît grossir à mesure qu'elle s'épanche, cela est inouï, cela était sans exemple dans notre littérature [etc...] »⁴.

Rappelons l'enthousiasme de Prosper Faugère dans le *Moniteur de la religion*⁵, et celui, plus prompt à se taire, sous la fêrule ecclésiastique, du vicomte Walsh, dans l'*Écho de la Jeune France*⁶ (Walsh ne quittait pas, d'un bout à l'autre de son article, le style exclamatif et le ton de l'admiration délirante).

1. *Gazette de France* 17 et 29 mars 1836. A la fin de son deuxième article, Genoude en annonçait un troisième, qui ne vint pas.

2. *Annales de Philosophie chrétienne*, 31 mars 1836.

3. *Moniteur de la religion*, 9 avril 1836.

4. *Le Semeur*, 23 mars. Après avoir entassé ensuite ses critiques d'ordre religieux, Vinet semble, à la fin de son étude, oublier ses immenses éloges du début et on éprouve quelque surprise à le voir conclure que *Jocelyn*, « à parler même littérairement, est une œuvre manquée dont il ne restera que quelques beaux morceaux et une foule de beaux vers ».

5. *Moniteur de la religion*, 19 mars, 26 mars, 2 avril, 9 avril 1836.

6. *Écho de la Jeune France*, 15 mars 1836.

La *Quotidienne*, à deux reprises¹, par la plume de Poujoulat, ce brave homme si plein de zèle, avait couvert de fleurs le poème de Lamartine : « charmantes scènes », « délicieux tableaux », « la lyre de M. de Lamartine n'avait point encore redit d'aussi suaves accords » ; et Poujoulat se haussait à la majesté d'une comparaison dont il attendait le meilleur effet : « Dans les déserts arabiques, quand la caravane est lasse et que sa marche devient pénible, le chamelier tire des sons de sa musette et les accents qu'il fait entendre réjouissent et ravissent les chameaux fatigués ; ainsi fait le poète, lyre vivante chargée d'accompagner la caravane de l'humanité ». — Reboul, le boulanger poète qui devait à Lamartine une bonne part de sa gloire, célébrait lui aussi, de son mieux, *Jocelyn* dans la *Gazette du Bas-Languedoc*² ; c'est à peine si, pour mettre en repos sa conscience, il glissait un mot sur « quelques dissidences » que l'orthodoxie déplorait dans *Jocelyn* ; le talent de Lamartine lui semblait avoir acquis désormais « je ne sais quelle virile beauté » ; « le vers de M. de Lamartine, écrivait-il, a plus de gravité ; son dessin a des formes plus déterminées sans qu'il ait rien perdu de son coloris ; il a secoué, à quelques exceptions près, le vague germanique où il s'abandonnait parfois ; il s'est rapproché de l'allure et de la limpidité romanes ».

Si le pitoyable Nisard se taisait, à la naissance de *Jocelyn*, d'autres, plus grands que lui, apportaient à Lamartine, pour son nouvel ouvrage, de magnifiques éloges. Croirons-nous, avec Liszt, que Sainte-Beuve, dans le long article qu'il a consacré à *Jocelyn*³, s'est moqué doucement de Lamartine, sans que celui-ci en soupçonnât rien ? Il y a, bien certainement, sous les hautes louanges, quelques arrière-pensées, de-ci de-là, quelques ironies, adroitement dissimulées ; on ne conçoit guère un texte de Sainte-Beuve sous ces double-fonds par endroit ménagés sous la phrase, avec une habileté qui s'enchantait d'elle-même. Sainte-Beuve connaît l'art redoutable de donner les allures naïves de l'éloge à ce qui se pourrait, en clair, traduire d'une tout autre manière. Que Lamartine, dans *Jocelyn*, se soit beaucoup souvenu de ses lectures d'adolescent et d'homme mûr, voilà qui ne fait, pour Sainte-Beuve, aucun doute. Mais tous ces noms que cite Sainte-Beuve, — un par un ou par petits groupes, et comme en passant — Homère, Virgile, Goldsmith, Gœthe, Jean-Jacques, Florian, Bernardin, Haller et Gesner, Delille même, et Ducis encore, et Chateaubriand, et Manzoni, et Crabbe, et Brizeux, et La Mennais, et jusqu'à M. Krummacher, pasteur à Brême, tous ces noms, il les amène si naturellement au détour de ses phrases, il les prononce si gracieusement, négligemment presque, et comme s'excusant d'un tel pédantisme, qu'il faut en vérité une attention en éveil et pour ainsi dire en état d'alerte pour percevoir que tout cela vise finalement à faire entrevoir, sous l'apparence quasi miraculeuse de la spontanéité lamartinienne, un riche arsenal de lectures. De même, selon Sainte-Beuve, la psychologie de *Jocelyn* ne va pas très loin ; mais il se garde d'exprimer sa pensée avec cette raideur incivile, et il loue le poète d'avoir prêté à ses créatures « un certain tour naturel de sentiments communs à tous » ; qu'il y ait du romanesque, et du pire, dans l'histoire du curé de Valneige,

1. *La Quotidienne*, 25 février et 8 mars 1836.

2. *Gazette du Bas-Languedoc*, 24 et 27 mars 1836.

3. R. D. M., 1^{er} mars 1836.

Sainte-Beuve entend bien le souligner, mais à sa façon, implicite, ambiguë, secrète, et, avant tout, souriante ; et il déclare : « par cette continuité du naturel, même dans l'invraisemblable, *Jocelyn* me semble parfois un roman de l'abbé Prévost écrit par un poète disciple de Fénelon ». On s'inquiète aussi de l'entendre dire, d'un ton qui semble sérieux et candide, que la destination de *Jocelyn* est d'« initier » la « classe moyenne », « les femmes surtout », « au sentiment poétique qui doit tempérer ses habitudes de plus en plus positives ».

Et sans doute Sainte-Beuve nourrit-il, au fond de lui-même, des sentiments assez amers envers Lamartine. Son âme de 1836 n'est plus son âme de 1830. Lamartine l'agace, et en même temps une sourde envie le tourmente devant toute cette gloire dont le poète illustre, maintenant député par surcroît, se trouve environné. Ce personnage épisodique, dans *Volupté*, que Sainte-Beuve appelle Élie, qui donc est-il, s'il n'est Lamartine ? Le voici avec sa « raideur vaniteuse et infatuée » ; il se veut aimable, galant homme, séduisant, « et pourtant, à la longue, près de lui vous sentez du froid, une glissante surface qui s'interpose entre son âme et vous » ; vous découvrez en lui « des jugements légers, indifférents, contradictoires sur des matières où il s'agit de droit inviolable et d'équité flagrante pour le plus grand nombre. C'est qu'il a son habileté propre, son plan de prudence insinuante. Il ne s'indigne jamais ; il se ménage dans des buts lointains [...] ; ou peut-être n'est-ce chez lui qu'une habitude ancienne, due à un long séjour chez les aimables Pères de Turin »¹. Et je sais bien encore que, plus tard, Sainte-Beuve ne se contentera plus de ces coups de couteau dirigés dans l'ombre, et qu'ouvertement, surtout après la chute de Lamartine, en juin 1848, il l'attaquera de face, le déchirera. Mais tout cela dans cette âme diverse, n'empêche point que *Jocelyn* y retentit profondément.

Est-il possible d'en douter quand on voit Sainte-Beuve, en février 1836. écrire coup sur coup à Lamartine ces deux billets :

Ce jeudi. — J'ai besoin de vous dire, mon cher Lamartine, avant que je l'écrive pour d'autres, combien ce poème m'a enlevé de plus en plus à mesure que j'avais dans sa lecture. La mort de la mère, les Laboureurs, toutes les paraboles du Nil, de la caravane, des deux frères, de l'aigle et du soleil sont d'une beauté et d'une élévation et d'un naturel continus, qui doivent saisir tous les cœurs. Je vous lis et vous relis et me dispose, non pas à vous aider, mais à célébrer dignement, par une critique émue et pénétrée, cette œuvre d'une si haute et si belle expansion. Quelle beauté de cœur vous donnez de plus en plus à connaître !

Je vous irai voir bientôt. Pourriez-vous me faire répondre, par le porteur du billet, à quelle adresse on pourrait écrire à M. Xavier de Maistre ? J'ai pensé que vous le devez savoir, l'ayant si bien chanté, et j'ai depuis quelque temps une lettre à lui faire passer.

Je présente mes hommages dévoués à Madame de Lamartine, et à vous tous les sentiments bien amicaux d'admiration vraiment tendre.

Sainte-Beuve.

Ce samedi soir². Mon cher Lamartine, je ne vous quitte pas, sans vous voir. Les deux tiers de mon article sont déjà donnés et imprimés. J'achève le dernier tiers. Mon seul vœu, c'est que vous

1. Sainte-Beuve. *Volupté*, 1927. T. II, p. 178. Sainte-Beuve a dit également de Lamartine : « le moins franc, le plus menteur des hommes ; sa parole ne compte pas ; il l'oublie, la retire, la dément [...] ». C'est un élève fini des Jésuites ». (*Mes Poisons*, 1926, p. 79). A noter que Vigny, en 1845, consigne de même les mots suivants sur un de ses carnets : « Lamartine — Déloyauté pleine d'airs de franchise * ». Dans un carnet de 1846 il note encore : « Lamartine exprime des idées vagues en paroles pompeuses déclamées militairement. De là il arrive qu'il en impose à quelques faibles esprits * ».

2. Le timbre de la poste, sur ce billet, porte : 28 février 1836.

soyez content, et que mon peu de critiques disparaisse et se noie dans un ensemble d'admiration. Aussitôt que j'aurai fini, j'irai vous voir et continuer de causer de vous et de *Jocelyn* avec vous. L'article paraît le 1^{er} mars, sans faute.

Veillez offrir mes hommages de respect et d'affection à Madame de Lamartine. Tout à vous de cœur.

Sainte-Beuve¹.

De fait, en dépit des malices fourrées que Sainte-Beuve introduit dans son texte, l'article paru dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} mars 1836 témoigne d'une admiration chaleureuse pour *Jocelyn*. Sainte-Beuve a perçu ces souffles d'une « chasteté purifiante » dont sont « dominés, traversés et comme assainis » les « endroits quelque peu vifs de passion » qu'on rencontre dans le poème ; il désigne Lamartine en ces termes : « Celui que je voudrais saluer aujourd'hui comme l'Homère d'un genre domestique » ; il parle de ce succès « pacifique, établi, tout de cœur et non de lutte » que *Jocelyn* mérite si bien d'obtenir ; il célèbre les merveilleuses scènes du début de la Quatrième Époque, — « véritablement une grande idylle », et le chant des Laboureurs et la parabole de la caravane. Si, plus tard, disparut cet accent d'enthousiasme, Sainte-Beuve ne cessa pas d'aimer *Jocelyn* quand même. Dans la préface de *Monsieur Jean*², il parle de Lamartine et de son « admirable et charmant *Jocelyn* » ; dans son article sur les *Recueils*, en avril 1839, il exprime sa déception de voir Lamartine oublier de tenir les promesses qu'avait apportées *Jocelyn* : « *Jocelyn* était un début dans l'ordre des compositions ; bien que la fable n'en fût pas bien difficile à inventer, elle était touchante ; [...] malgré des incorrections de détail et des longueurs, l'essai était charmant » et semblait « un très heureux commencement pour les poèmes à venir » ; en 1851 encore, Sainte-Beuve s'écriera : « O *Jocelyn*, *Jocelyn* ! quel délicieux poème vous auriez été si la nature prodigue qui vous a conçu eut été capable de vous porter avec [...] patience, de vous élever et de vous mener à bien avec [...] sollicitude [...] »³.

Gustave Planche, qui s'était montré d'une incroyable insolence envers l'auteur du *Voyage en Orient*, se montrait cette fois-ci conquis par l'auteur de *Jocelyn*. Dans la *Chronique de Paris* du 17 et du 20 mars 1836, s'il réprouvait la prolixité excessive de certaines pages du poème, s'il blâmait plusieurs images « contrariées » ou « incohérentes », il louait sans réserve les merveilles dont *Jocelyn* était peuplé : et la fête du village, et le drame qui se joue dans l'âme de *Jocelyn* à la Première Époque, et l'éblouissement, en face de Laurence, du jeune homme qui découvre le reflet de Dieu dans la beauté humaine, et le catéchisme aux enfants de Valneige, et la scène ultime de la confession, « sublime, neuve ». Surtout, il félicitait le poète de ce « mérite inattendu » que comportait son Épisode : « la réalité du paysage ».

Aimé Martin, dans les *Débats*⁴, se devait d'emprunter sans faiblir le ton de l'exaltation enflammée ; depuis l'époque des *Méditations*, déclare-t-il, Lamartine « a fait des pas immenses ». Déjà, dans les *Harmonies*, « l'amant

1. Arch. S. P. Ces deux billets ont été publiés (incomplètement) par M. Chesnier du Chesne dans la R. D. M. du 1^{er} novembre 1933.

2. *Monsieur Jean*, maître d'école parut d'abord dans le *Magasin pittoresque* du 26 novembre 1836.

3. *Causeries du Lundi*. T. IV, p. 313. (7 juillet 1851).

4. *Journal des Débats* des 25 février et 3 avril 1836.

s'efface, le penseur se montre », et Lamartine a produit là « le plus beau livre de prières qui soit sorti de la main des hommes : un livre comme Platon l'eût fait, si Platon fût venu après l'Évangile ». Maintenant *Jocelyn* inaugure « une manière toute nouvelle [...] destinée à faire sa révolution : c'est l'art émané de la nature, comme le rêvait Fénelon ! » — On dirait qu'Aimé-Martin tremble de n'être jamais assez hyperbolique : « Ce poète ! Il a la puissance de son âge et celle de tous les âges par où il a passé [etc...] ! » ; vient ensuite un résumé du drame, ponctué de cris éperdus : « Entendez-vous le carillon des cloches champêtres [...] ? Vous, gens du monde [...] », purifiez-vous à tant de fraîcheur, etc... Tout cela est bien dévoué, mais manque un peu de consistance.

Hymnique, aussi, le *Constitutionnel*¹ ; qu'on en juge : M. de Lamartine, déclare le rédacteur du journal libéral, n'est pas de la race de ceux qui s'endorment sur un premier triomphe ; les vrais génies ne se reposent point : « Quand on les croyait rayonnants sous l'auréole précoce qu'on leur avait faite, ces martyrs de la poésie endossaient le cilice d'une œuvre nouvelle pour mériter le ciel de la poésie ! ». L'article semble du reste avoir été écrit de confiance, et sans que son auteur ait examiné de très près le « chaste et pieux poème » qu'il célèbre si généreusement ; l'important est, à ses yeux, que Lamartine y ait répandu « un spiritualisme tolérant, doux, évangélique, tendre, rêveur », un « pieux amour de l'humanité ». Et le *Constitutionnel* s'abandonne à des espérances prophétiques, assez étrangement suggérées par la lecture de *Jocelyn* : « Les habitudes de M. de Lamartine ne sont pas de demeurer en chemin [...]. Nous le verrons — qui sait ? — vice-président, même président de la Chambre ! »

Bon article, aussi, je veux dire extrêmement favorable, dans le *Courrier Français*². Léon Faucher y loue d'abord Lamartine d'avoir, dans son ouvrage, « socialisé cette religion de l'art qui menaçait de demeurer un pur jeu d'esprit ». Grâce à *Jocelyn*, « une prodigieuse quantité d'images, de sons et de choses qui restaient en dehors de ce monde si étroit y pénétrèrent, et pour y demeurer ». Ce que Léon Faucher met au-dessus de tout, dans cette œuvre puissante, c'est d'une part, à la Huitième Époque, « les vers par lesquels M. de Lamartine caractérise la France », et surtout, à l'Époque IV, « ce chant des cimes », cet « hymne de la création » où l'« amour de la créature » vient « vivifier l'amour de Dieu ». « Quel poème, parmi les poèmes profanes ! ».

Et voici encore deux longs articles qui, s'ils contiennent l'un et l'autre quelques réticences de détail, n'en sont pas moins dans leur ensemble, très admiratifs : dans la *France Littéraire*³, Victor de Nouvion ouvre son commentaire par ces termes qui disent assez sur quel ton il va parler de *Jocelyn* : « Une œuvre, un poème, une page détachée d'une conception universelle, premier fragment de l'épopée du monde [...] vient de nous être donnée, revêtue d'un nom brillant déjà de l'auréole de la gloire littéraire ». Sans doute, on peut chercher querelle à Lamartine à propos de la vérité morale de son drame, comme aussi pour la singularité ou l'incorrection de son style, en trop d'en-

1. *Le Constitutionnel*, 16 mars 1836. Article signé I. C. T.

2. *Le Courrier Français*, 27 avril 1836.

3. F. L. mars 1836, pp. 163-181.

droits, mais il y a dans ce livre une « magnificence » inouïe, et cette poésie roule « des flots d'or » ; quant à Louis Belmontet, dans la *Nouvelle Minerve*¹, il enregistre le « grand succès nouveau » que Lamartine vient d'ajouter à ses triomphes et l'espèce de miracle qu'il a accompli en faisant lire « à l'époque actuelle un long poème en deux volumes », « ce long roman d'une âme en peine » ; assurément, la « stratégie de l'art » et ce qui constitue au vrai « le génie de l'invention » ne semblent pas appartenir pleinement à l'auteur de *Jocelyn*, et « les différentes situations des personnages n'y sont amenées que pour servir de texte au développement de la pensée poétique » ; mais que de richesses dans cette pensée même ! Quelle « opulence orientale » ! Quelle « profusion d'images sublimes ! ».

Nous n'avons pu, malheureusement, retrouver tous les articles dont la presse de 1836 salua l'apparition de *Jocelyn*. Le 8 mars 1836, Lamartine disait à Carné² qu'il eût bien vivement désiré « l'insertion au *Catholique* » de l'étude sur *Jocelyn* que Carné avait rédigée ; « mais la place est prise, ajoutait Lamartine, et l'article fait dans le même esprit ». Cet article nous a échappé ; de même reste ignoré de nous l'article, très certainement élogieux, qu'écrivit sur *Jocelyn* ce Louis Reybaud auquel, le 17 mars 1836, Lamartine adresse un billet de remerciement³. En septembre 1840, le poète rappelle avec reconnaissance à Martin-Doisy « ce beau morceau sur *Jocelyn* qui servit, lui dit-il aimablement, d'initiative à l'opinion »⁴ ; là encore nous ne sommes point parvenus à mettre la main sur le texte auquel Lamartine fait allusion⁵.

Signalons encore, cependant, quelques articles secondaires dont nous avons pu prendre connaissance. Le *Charivari* du 27 février 1836 publia en feuilleton, sur trois pages, le récit de la fête au village, tiré de la Première Époque de *Jocelyn* ; « ce tableau, déclarait le *Charivari*, est d'une grâce voluptueuse tout à la fois et pudique, qui contraste heureusement avec les fragments d'un ton plus austère que nous nous proposons de citer encore avant de rendre un compte détaillé de l'œuvre, dans son ensemble »⁶. Dans l'*Impartial* du 3 mars, R. Saint-Hilaire applaudit à ce *Jocelyn* qui, selon lui, « quitte le ton de la poésie personnelle dont nous sommes, dit-il, fatigués depuis *René* et Byron [...] » ; « *Jocelyn* commence une ère nouvelle dans la carrière de M. de Lamartine [...] » ; c'est le premier ouvrage en vers, dans notre langue du moins, qu'on puisse lire d'un bout à l'autre, tout d'une haleine, et sans poser le livre [...] » ; un merveilleux poème : l'histoire de l'ascension d'une âme : « à mesure que

1. *Nouvelle Minerve*, 2 juillet 1836. — En publiant, en juin 1836 (T. V, p. 394) les vers d'une « Muse naissante », Mademoiselle Élise Moreau, sur *Jocelyn*, la *Nouvelle Minerve* avait fait précéder ces strophes d'une courte note, assez réservée : « Nous n'adoptons pas l'enthousiasme et presque l'adoration de Mademoiselle Élise Moreau pour l'auteur des *Méditations*. Selon nous, le poème de *Jocelyn* renferme de graves défauts parmi les beautés dont il étincelle ».

2. Lettre p. p. Jean des Cognets. L. C., 25 juin 1925.

3. Lettre inédite. Arch. S. P.

4. *Correspondance* de Lamartine, in-8°. T. IV, p. 68.

5. Dans une lettre que Flora Tristan, le 10 juin 1838, envoyait à Lamartine, elle parlait au poète, pour mémoire, d'un commentaire de *Jocelyn* qu'elle avait fait naguère. (Arch. S. P. — On trouvera, à l'Appendice, le texte de cette curieuse lettre inédite).

6. Ce compte rendu détaillé, d'ailleurs, ne parut jamais.

tombent les derniers liens qui l'attachent à la vie, la sainte figure du prêtre grandit et se dresse plus haut vers le ciel [...] ». A. Guérout, dans *Le Temps* du 11 mars, loue la hardiesse du poète qui a osé entreprendre une œuvre « de vastes proportions [...] dans ce siècle d'essais, d'ébauches et de tâtonnements » ; si Guérout blâme assez sévèrement la scène de l'évêque (« à quel Dieu faut-il donc encore des victimes humaines ? »), s'il note avec chagrin de graves imperfections de style, il n'en parle pas moins avec émotion de « l'irrésistible tendresse » répandue dans tout l'Épisode ; pour lui, comme pour plusieurs autres, les pages les plus belles du livre sont celles de l'Époque IV où le poète « apparaît dans toute sa force », alors qu'il se fait « l'interlocuteur inspiré de la nature ou de Dieu ». *La Mode*, « revue du monde élégant »¹, est plus prodigue d'éloges encore. A peine regrette-t-elle en passant que Lamartine se soit abaissé quelquefois à des « trivialités » descriptives ; elle en accuse cette pratique de la prose à laquelle le poète s'est plié pour écrire son *Voyage en Orient* : « c'est un grand seigneur qui a vécu en roture et s'en souvient par moments dans les salons même de Versailles » ; mais elle déclare « incomparable » la scène de l'ordination ; elle voit dans le récit des amours de Laurence et de Jocelyn à la Grotte des Aigles « une page tombée du livre des amours des anges ou le souvenir perdu des jours passés dans les bosquets de l'Eden avant la chute d'Ève [...] » ; « Les Méditations étaient la préface harmonieuse, *Jocelyn* est le drame [...] ; c'est la mélancolique Iliade du brisement d'un cœur au milieu du brisement des empires [...]. C'est, à proprement parler, l'épopée intime qui fait son avènement ». La *Phalange* du 20 juillet, par la plume de Clarisse Vigoureux a beau se déclarer déçue de la leçon sociale qui sort de *Jocelyn*, l'œuvre est tout de même saluée par elle comme un très grand poème.

Enfin, si *Jocelyn* n'avait pas conquis Mâcon, ce n'avait pas été la faute du *Journal de Saône-et-Loire* qui s'était employé de son mieux à chanter l'hosanna. Le 24 février, il avait publié le Prologue du poème, morceau « sans précédent dans les ouvrages de M. de Lamartine » et qui répondait « victorieusement à ceux qui avaient prétendu que le chantre des *Méditations* ne savait pas assouplir son luth aux formes touchantes et simples de la poésie familière ». Trois jours après, il avait reproduit un fragment de la Sixième Époque, et le 12 mars, Guigue de Champvans y avait, sur trois colonnes, répandu les ferveurs de son enthousiasme pour ce *Jocelyn* « destiné à une vogue populaire, malgré son élévation »².

C'était bien là, pour Lamartine, avoir une presse excellente. Les louanges, au total, l'emportaient très largement sur les critiques, et si ce n'était pas tout à fait cet hymne entonné en chœur, et comme unanimement, dont le poète avait parlé d'abord, les voix discordantes, néanmoins, ne s'entendaient guère parmi les ovations.

1. *La Mode*. T. XXVI, pp. 217-221. L'article est signé N.

2. De Paris, le 23 mars 1836, Lamartine écrivait à Guigue de Champvans :

Mon cher ami. Je n'ai pas besoin de vous dire le plaisir que m'a fait votre article, mais j'ai besoin de vous dire ma reconnaissance. Il a été trouvé très bien ici. Je suis heureux de vous avoir porté bonheur ; vous m'avez porté bonheur aussi, car Jocelyn a un succès bien au-dessus de son humble destinée. Il a eu en vingt-quatre jours plus de vingt-quatre éditions, tant ici qu'à Bruxelles et cela continue. Je vous le porterai bientôt. — Je n'ai qu'un moment à diviser en mille, pour répondre à tant de lettres ; mais l'amitié est indivisible et je vous prie d'accepter toute la mienne. Lamartine. * (Communiqué par Madame Ricca Barberis, qui possède l'autographe).

Il est d'autres témoignages encore de la faveur que *Jocelyn* rencontra auprès des « connaisseurs »¹. Dans les lettres mêmes que nous avons citées, de George Sand ou de Ximènes Doudan, à côté des railleries ou des sévérités, bien de l'admiration, malgré tout, se faisait jour. Dans *Jocelyn*, avouait Doudan, « *on respire un air nouveau ; ces vallées des Alpes sont belles, mugitusque boum [...]* » ; il trouvait, à ce livre, du ridicule, certes, et « *l'intérêt vulgaire d'un roman* », mais « *aussi des beautés poétiques du premier ordre* » ; il jugeait profondément « touchante » la mort de Laurence ; « *les jeux des jeunes bergers au fond d'une vallée* » lui semblaient « *un tableau moins pur mais plus vivement coloré que les plus belles pages de Paul et Virginie* ». Liszt, qui n'était point ravi de l'ensemble, ne pouvait s'empêcher d'admirer « certains détails, certaines journées de certaines Époques, et surtout, disait-il, quelques vers épars qui sont vraiment sublimes » ; et George Sand, qui convenait avec Liszt que *Jocelyn* était « en somme un mauvais ouvrage », plein de défauts, s'écriait tout de même : « Mais au milieu de tout cela, il y a des pages et des chapitres qui n'existent dans aucune langue et que j'ai relus jusqu'à sept fois de suite en pleurant comme un âne » ; et « la description » qui lui paraissait « souvent diffuse, vague et trop chatoyante » devenait, à ses yeux, « en certains endroits, délicieuse »².

Béranger avait été conquis, du premier coup, et jusqu'à l'âme. Le 18 mars, il écrit à Fortoul : « Je n'ai encore lu qu'un fragment de *Jocelyn* ; il contenait de fort beaux passages ; mais dites-moi comment on peut faire autant de beaux vers ! »³. Et le 6 avril, voici ce qu'au même correspondant confiait l'auteur du *Mariage du Pape* : « Vous allez peut-être vous moquer de moi, mais je dois l'avouer, j'aime ce poème. J'ai pleuré en le lisant, moi que les vers n'ont jamais attendri, et je le trouve supérieur à tout ce qu'a fait Lamartine [...]. Vous connaissez mon éloignement pour tout ce que nous appelons lyrique [...]. La poésie narrative et dramatique étant la seule possible selon moi dans notre français, vous concevez que *Jocelyn* doit me sembler un bon exemple donné à nos rimeurs [...]. Nous ne nous sommes presque jamais peints nous-même [...]. Lamartine vient de commencer cette peinture et avec un grand succès, si j'en juge par l'effet qu'il produit autour de moi » ; sans doute Béranger n'admire-t-il guère « la construction du roman » ; « il y a énormément à critiquer, dit-il, quant aux moyens, quant à l'exécution : il faut convenir aussi qu'il y a dans ce poème une surabondance pleine de fatuité » ; mais, poursuit-il, « cela convenu, *Jocelyn* est, suivant moi, le plus beau monument de notre poésie actuelle [...]. Il fait entrer la poésie dans le domaine du vrai. La narration en est bien souvent parfaite, et je ne croyais pas Lamartine capable de narrer [...]. Eh bien, Lamartine narre et sa poésie y gagne étonnamment »⁴.

1. C'est, on s'en souvient, le mot de Racine, dans la seconde préface de *Britannicus*.

2. « Ces endroits, ajoutait-elle, sont faciles à noter. Ce sont tous ceux qui ont rapport au sentiment théosophique, comme disent les phrénologues. Là le poète est sublime ». Il semble que G. Sand n'ait pas osé, devant Liszt, dire toute l'admiration qu'elle portait à *Jocelyn* ; en effet, le journaliste allemand Auguste Lewald, en visite avec Heine chez G. Sand en avril 1836, entendit l'auteur de *Lélia* s'écrier : « Ah ! *Jocelyn* ! quelle œuvre ! quelle poésie ! comme j'envie les heureux qui peuvent écrire en vers ! voilà qui consacre le poète ! [...] Que Lamartine est grand ! » On essaya de la réfuter, ajoute Lewald, elle ne voulut rien savoir. (Cf. *H. Heine par ses contemporains*, par H. Houben. Trad. Netter-Gidon. Paris, in-8°, 1929).

3. *Correspondance de Béranger*, 1860. T. II, p. 311.

4. *Ibid.*, p. 314.

Cet enthousiasme qu'il éprouve pour *Jocelyn*, Béranger en fait part encore, le 14 avril à Lebrun : « Avez-vous lu *Jocelyn* ? lui demande-t-il, ce poème m'a étonné et ravi [...]. Moi qui ai toujours rêvé une poésie qui fût bien à nous, qui fût bien nous, je vous assure que j'ai éprouvé un grand bonheur [...]. Je loue donc *Jocelyn* de toutes mes forces, au risque de passer pour un provincial ! »¹.

Madame Récamier, écrit Ballanche, était « dans une sorte d'enivrement », au lendemain de la publication de *Jocelyn*² ; et Sainte-Beuve confirme cette indication dans le récit, bien connu, où il montre, en visite chez Juliette Récamier, un Lamartine grisé d'éloges, fat, glorieux, insupportable, tandis que Chateaubriand s'enferme dans un mutisme hargneux, mordant son foulard et « sonnait de la cloche » sans desserrer une seule fois les dents³.

Il est fort probable d'ailleurs que Chateaubriand avait tout de bon admiré *Jocelyn*, mais l'homme, dans Lamartine, l'agaçait prodigieusement. Ce « grand dadais » de belle prestance, si naïvement ravi de tout l'encens qu'on brûlait pour lui, ce disciple triomphant, ce député ambitieux, encore jeune, et qu'un passé moins lourd de dévouement légitimiste laissait plus libre de se faire porter par les flots du siècle nouveau, Chateaubriand supportait mal sa présence et n'aimait point penser à lui. Mais à Juliette — elle aussi, hélas, séduite par ce héros du jour — il avait avoué que *Jocelyn*, tout de même, était une belle chose. « Je vous lis, Monsieur, disait Madame Récamier à Lamartine ; nous vous lisons, nous vous devons bien des plaisirs. M. de Chateaubriand surtout est bien charmé [...] ». « Deux ou trois fois », raconte Sainte-Beuve, elle s'appuya ainsi sur le témoignage de Chateaubriand, dans les éloges qu'elle prodiguait à Lamartine, en face du vieux René muet... René jugeait sans doute qu'il avait assez déclaré son sentiment. Le 1^{er} mars, ayant reçu de Lamartine un exemplaire dédicacé de *Jocelyn*, il avait envoyé au poète le billet suivant, qui n'était pas sans prix :

Monsieur,

J'avais déjà lu en partie *Jocelyn*. Je vais le relire en joignant cette fois à l'admiration un vif sentiment de reconnaissance. Mille remerciements, Monsieur, de votre inestimable présent. Je suis heureux que vous vouliez bien compter ma voix pour quelque chose dans le concert de louanges dont vous êtes environné.

Chateaubriand⁴

1. Cf. R. B., 16 août 1913. Le 9 mai 1838, Béranger parle encore à Lebrun de ce *Jocelyn* qu'il « estime beaucoup, en dépit des critiques de Nisard et autres » (*Ibid.*). *Jocelyn* faillit nouer des relations personnelles entre Lamartine et Béranger. Ce fut Béranger qui s'y refusa ; Lebrun avait communiqué à Lamartine la lettre, datée du 14 avril, qu'il avait reçue de Béranger, à propos de *Jocelyn* et Lamartine exprima le désir de rencontrer le chansonnier, « mais je n'ai pas accepté, écrit Béranger à Fortoul, le 6 mai 1836. M. de Lamartine appartient à un monde faux qui ne me convient pas ; il est bien à croire que nous ne pourrions nous comprendre et je suis même bien sûr que si quelque chose l'étonne, c'est que je sois quelque chose [...] J'ai donc trouvé inutile de rechercher un homme éminent dont je ne crois pouvoir aimer que le talent ». (*Correspondance*. T. II, p. 328). On sait, cependant, quelle amitié presque fraternelle unira Lamartine et Béranger après 1848.

2. A. Marquiset, *op. cit.*, p. 62 (lettre du 27 février 1836).

3. Sainte-Beuve. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 1861. T. II, p. 389.

4. Arch. S. P. Ces lignes ont été publiées, sans leur date, par Camille Latreille dans R. F., 1^{er} décembre 1926.

Hugo lui-même devait se montrer moins chaleureux. Accusait-il tout bas Lamartine de l'avoir insuffisamment soutenu dans sa candidature malchanceuse à l'Académie ? Il n'envoya à son ami que ces deux lignes, datées du 4 mars 1836 :

Je viens d'achever votre livre. Je suis plein de tant d'admirables choses.
Je vous remercie.

Victor H¹.

De Heidelberg, Quinet écrit à Lamartine, le 2 avril, une lettre fervente : « Il n'y a que vous qui possédiez cette simplicité et cette magnificence. Au milieu du chaos de notre époque, vous n'avez jamais cessé d'être harmonieux et vrai comme dans les temps les plus favorisés de la poésie et de l'humanité [etc...] »². Vigny notait dans son journal : « Minuit ; après la lecture de *Jocelyn*. J'ai lu, j'ai pleuré. J'aime dans ce livre tout ce qui est hymne, prière ou méditation. Tout cela est beau et grand. L'adoration dans le temple, les rêveries de *Jocelyn* près de Laurence avant qu'il soit reconnu pour femme, l'admiration qu'il a pour cet angélique enfant, tout cela est adorable. Là surtout est le caractère délicieux et fécond du beau talent de Lamartine, inépuisable dans tout ce qui est sentiment, amour de belle nature et description d'une beauté »³.

Voici maintenant Émile Deschamps qui envoie à l'auteur de *Jocelyn* la lettre suivante :

Lundi soir⁴ — Cher grand poète,

Pour vous remercier et vous féliciter, il faudrait quelques-unes des paroles divines dont vous seul avez le dictionnaire ! Jamais œuvre ne m'a fait une si profonde et si belle impression que *Jocelyn* ; jamais cadeau ne m'a rendu plus fier et plus heureux. Nous allons, grâce à vous, passer des soirées délicieuses. Ma femme, qui ne l'avait pas lu, me le fait lire tout haut et c'est une nouvelle épreuve où votre chef-d'œuvre gagne encore. « Que Madame de Lamartine est heureuse ! » voilà ce qu'elle dit en pleurant et en admirant chaque page ! et moi je lui réponds que votre bonheur ne le cède pas, même au sien [...]

Votre préface est une œuvre pleine de haute raison et de vues si neuves sur l'Épopée possible ! Oui certes, le merveilleux maintenant, c'est l'homme

1. Arch. S. P. — L'échec de Hugo est du 18 février 1836. L'article brutal de Nisard (*M. Hugo en 1836*) venait de paraître, en janvier, dans la R. P. Lamartine avait appuyé Hugo de son mieux. La lettre qu'il écrivit le 11 janvier 1836 à Brifaut en faveur de Victor Hugo a été publiée par Louis Barthou. R. P., 15 septembre 1916.

2. Arch. S. P. Nous avons cité plus haut (cf. p. 138) la suite de ce texte.

3. De quand est le mot prétentieux, malveillant, injuste que Sainte-Beuve entendit Vigny jeter sur *Jocelyn* : « Des îles de poésies noyées dans un océan d'eau bénite » ? (*Causeries*, T. XI, p. 448). Il est certain, en tous cas, que Vigny jugea très sévèrement la *Chute d'un ange* (Cf. *Journal d'un poète*, 1935, p. 477) ; et le second poème nuisit sans doute au premier dans l'esprit de Vigny par un effet rétroactif... Le 17 septembre 1839, Vigny écrivit au prince Maximilien-Joseph de Bavière : « Si l'auteur des *Méditations* s'est un moment trompé sur lui-même, si, trop confiant dans sa trop facile improvisation, il a eu deux fois la fantaisie, malheureuse à mon avis, de quitter le lyrisme et l'élégie pour ébaucher des poèmes dont la composition et le style lui échappent, c'est la tribune sans doute qu'il faut en accuser ». (*Correspondance* d'A. de Vigny, pp. Eva Sakellaridès, p. 89).

4. Sans doute le lundi 29 février 1836.

même, et il n'y a qu'un sujet : l'humanité. Toutes les machines poétiques sentent la décoration d'opéra et le changement à vue. Quelques mots de vous là-dessus en disent plus sur la poésie que des cours entiers, et puis vient votre poésie, magnifique planche de ce texte.

Jamais il n'y aura eu de succès plus populaire que celui de Jocelyn. Le problème est de saisir les masses en ravissant les esprits d'élite. Tout poète qui n'a pas pour lui tout le monde et chacun a de l'incomplet dans son génie, quelque grand qu'il soit. Une âme et une voix sympathique avec le genre humain, voilà ce qui est réservé, dans les siècles, à quelques hommes. Vous en êtes un.

J'irai causer avec vous de la forme et du fond de votre poème et redire à Madame de Lamartine tout ce qu'elle sait, mais qu'elle aime toujours à entendre comme si elle l'apprenait. Que votre comparaison de la hache restée dans le tronc de l'arbre est une chose admirable ! et que de larmes d'intérêt vif il y a dans votre livre malgré tant de poésie ! C'est que nous n'avons pas cherché à faire dire au vers ce que la prose dit mieux que lui : description et sentiment. Votre roman poétique roule dans les deux choses ; tout est simple et grand, comme le monde et comme l'amour. Point de ce faux et mesquin dramatique dont on nous poursuit, et cependant rien de guindé. Pourquoi un géant prendrait-il des échasses ?

Et qu'on s'étonne maintenant que vous soyez si beau à la tribune ! La poète n'a qu'à replier ses ailes pour planer dans la suprême région des affaires. Les poètes sont les premiers législateurs des nations, les autres en sont les avoués ; qu'ils fassent de la procédure ! mais à vous le code de l'avenir.

Encore merci et bravo de toutes mes forces ! Je serre cordialement cette main qui vient d'écrire un pareil livre et je vous prie de me mettre aux pieds de Madame de Lamartine. Je ne déteste pas la foule, comme vous voyez ; et pourtant j'aimerais bien la solitude avec vous

Émile Deschamps *¹.

Le prince royal de Bavière, que Lamartine avait rencontré à Constantinople en 1833, lui écrit de son côté :

« [...] Comme j'ai eu depuis ma première jeunesse un penchant tout particulier pour la poésie, vous pouvez bien croire que j'ai lu avec la plus grande attention, et même, j'ose le dire, avec une sorte de dévotion, un ouvrage dont j'ai entendu parler avec tant de louanges, et qui mérite d'être considéré comme la plus belle composition de la littérature moderne.

[...] Ce que j'ai admiré, c'est la manière si essentiellement poétique et gracieuse avec laquelle vous avez su rendre, Monsieur, toutes les occurrences et même les plus petits détails de la vie ordinaire, poésie simple et naturelle qui a été essayée peut-être par d'autres littérateurs, mais jamais avec un tel succès [...] * »².

1. (Arch. S.P.). M.H. Girard, dans son ouvrage sur *Émile Deschamps* a publié quelques lignes de cette lettre.

2. Arch. S. P.

De La Chesnaie, le 24 mars 1836, La Mennais adresse à Lamartine ce témoignage de gratitude et d'admiration :

« Ce fut hier, mon illustre ami, que je reçus *Jocelyn* et vous ne vous étonnerez pas que j'en aie déjà lu la plus grande partie. Dieu vous a fait poète, il vous a donné le sentiment, et l'image, et l'expression. Vous avez enrichi notre langue d'une nouvelle et magnifique harmonie, analogue, si je la sens bien, à ces larges ondes sonores qui, naissant les unes des autres, s'enchaînent sans fin avec un charme toujours nouveau dans la musique céleste de Palestrina. Continuez votre œuvre ; elle est trop belle pour être délaissée, mais qu'en planant au-dessus de la terre, dans les hautes régions, votre génie ne perde pas de vue les choses d'ici-bas, les choses présentes, cette multitude immense d'hommes altérés du vrai et du bien, qu'un puissant instinct pousse vers un but inconnu pour eux et dont la poitrine haletante aspire avec effort le souffle de l'avenir. Soyez aussi leur poète à eux [...] » ¹.

À côté des lettres signées de noms célèbres, dans l'énorme courrier que lui valait *Jocelyn*, Lamartine en trouvait d'autres qui le touchaient peut-être davantage. Il avait, bien entendu, envoyé son *Épisode* à Montherot, son beau-frère ², ami sûr et bon juge, et il l'avait prié de lui dire très cavalièrement son sentiment. La réponse de Montherot n'est pas dépourvue d'intérêt :

« Je n'en suis qu'à la troisième lecture, dit-il, Je serais bien embarrassé pour signaler des fautes [...]. Rien ne languit ; du premier au dernier vers, l'intérêt est soutenu ; la variété est égale à la perfection.

[...] L'article de la Gazette de France, non signé, est-il de Genoude ? Je l'ai trouvé indigne et pitoyable. Je ne sais s'il aura de l'effet sur le parti religieux exagéré [...] Autre surprise : le Constitutionnel raisonnant bien, quoique en style affecté. La Mode a été pour vous charmante et parfaite [...].

De Boissieu, qui n'est pas sot, m'a dit : *Jocelyn* est très beau, mais pendant cette lecture, une idée m'a poursuivi : Je voyais Lamartine en soutane. Voici ma réponse : le mot est joli, mais ne le répétez pas : il semblerait imité de ce qu'on dit de La Mennais : *Belzébuth en chasuble* [...]. *Jocelyn* est en effet toute l'âme de Lamartine ; c'est pour cela qu'il est si vrai » (21 mars 1836) * ³.

1. *Lettres à Lamartine*, p. 156, La veille, La Mennais avait écrit à la baronne de Vaux, en parlant de Lamartine : « Je le voudrais en quelque sorte plus poète dans son office de député, c'est-à-dire plus confiant dans l'humanité et dans l'avenir ». (Cf. *Le Contemporain*, 1^{er} mai 1882). Une allusion à La Mennais dans une lettre de Béranger à Lebrun (lettre du 9 mai 1838. R. B., 16 août 1913) nous avertit qu'en dépit des protestations flatteuses qu'on vient de lire, La Mennais ne « pouvait souffrir » *Jocelyn*. Béranger s'en montrait surpris et déclarait que La Mennais n'avait pu lui donner « de motif raisonnable » de cette aversion pour *Jocelyn*.

2. Liszt faisait à Madame d'Agoult le portrait suivant du beau-frère de Lamartine : « Riche, gros, gras, sa réputation d'esprit est suffisamment établie pour qu'il puisse se permettre de dire trente-six sottises dans un quart d'heure. Il est remarquablement ordinaire, (pour ne pas dire vulgaire). Son nez est habituellement garni de tabac, et ses deux gros yeux ne seraient pas précisément de votre goût ». *Correspondance de Liszt et de M^{me} d'Agoult*, 1933, p. 149 (lettre d'avril 1836).

3. Arch. S. P.

De Cintra, le ministre de France en Portugal, M. de Saint-Priest, félicitait Lamartine qui s'en montrait sincèrement touché.

« *Votre lettre m'a fait une véritable émotion de plaisir*, lui répondait le poète, de Saint-Point, le 17 juin 1836 ; *j'ai reçu assez de centaines de lettres ou épîtres depuis cinq ou six mois, mais elles ne venaient pas toutes d'hommes de goût et de haut talent, et aucune ne venait de Cintra ! Penser si loin à Jocelyn, ce pauvre enfant né sous le brouillard de nos Alpes ! Cela devrait le flatter, car il a un grand respect et un grand culte pour le soleil, la mer, les pins et les rochers ardents de vos côtes camoënesques[...]. Soyez donc remercié d'avoir pensé de là-bas à moi et de m'avoir dit cette pensée [...] * »¹.*

Le baron Massias, « ancien chargé d'affaires de France près la cour de Bade, résident-consul général à Dantzig », envoyait à Lamartine, le 12 mai 1836, un véritable traité : « *Du poème de Jocelyn considéré sous les rapports de la morale religieuse et de l'art* »², long dithyrambe où tout était célébré : l'inspiration morale comme la forme littéraire de l'Épisode. Ce qu'admirait par-dessus tout ce diplomate ami des Muses, c'était l'« alexandrin décuirassé », dont Lamartine se servait, pour sa narration, avec tant de maîtrise.

Et c'était encore les flots de vers que *Jocelyn* avait fait éclore. Les plus connus sont ceux de Jules de Rességuier « A M. de Lamartine, après la lecture de son poème, 25 février 1836 ». Lamartine répondit presque aussitôt — le 29 février — par de courtes strophes gracieuses dont le sens était seulement : vous êtes, cher Rességuier, de ceux qui enrichissent les livres qu'ils lisent

Ton cœur sonore de poète
Est semblable à ces urnes d'or
Où la moindre aumône qu'on jette
Résonne comme un grand trésor³

1. Coll. L. B.

2. Arch. S. P. — Sur la première page de cette lettre monumentale, Lamartine a inscrit : « *Accepté — avec plaisir et fier [sic] — remerciements* », indications à l'usage, sans doute, de son secrétaire qu'il chargeait de répondre à sa place.

3. Buloz eut vivement désiré ces deux pièces pour sa *Revue*. Il chargea Musset de la négociation. Le « *jeudi soir 10 mars (1836)* » Musset écrivit à Lamartine :

*Monsieur — Le Comte de Rességuier sort de chez moi, et j'ai été assez heureux pour entendre des vers charmants qui vous sont adressés. Ce serait une bonne fortune pour la Revue des Deux Mondes si vous permettiez qu'on les y insérât en même temps que la noble et poétique réponse que vous avez faite. Je viens donc vous demander pour cela votre autorisation. J'ai les deux pièces et me suis chargé des épreuves **.

Je regrette que le hasard m'ait fait me présenter chez vous l'autre jour, le jour où vous recevez. La lettre bien précieuse que vous m'avez écrite et la bonté que vous m'avez témoignée m'enhardiront à vous aller voir ces jours-ci et à tâcher de vous trouver dans un moment plus favorable. C'est à la fois à votre génie et à votre cœur que je demanderai un instant d'hospitalité.

Alfred de Musset.

(Arch. S. P.). M. P. Gastinel a publié le dernier paragraphe de cette lettre dans son ouvrage sur *Le romantisme d'Alfred de Musset* (p. 272). Ce ne fut pas la *Revue des Deux Mondes* mais la *Revue de Paris* qui publia les vers de Rességuier et de Lamartine, dans son deuxième numéro de mars 1836 (R. P., T. XXVII, pp. 112-113).

A Guttinger aussi *Jocelyn* inspira des vers :

Lamartine ! J'envie en suivant ta pensée
 [.....]
 Le rêve qui fleurit ta saison avancée.
 [.....]
 Ange aux secrets divins [.....]
 Tu parles de la terre en regardant les cieux ¹

et de même à Boulay-Paty qui retrouve, dit-il, sa propre souffrance dans la souffrance du curé de Valneige. On sait que Prosper Faugère, lui aussi jugea la forme poétique seule à la mesure de son enthousiasme pour *Jocelyn* ;

Poète ! Dieu mortel ! Je voudrais que ma vie
 A la tienne vint s'ajouter,
 Afin que plus longtemps la terre fût ravie
 Des célestes accords que toi seul sais chanter ! ²

Voici encore, dans la *Revue du Lyonnais* ³, les strophes de Clara Mollard, et dans la *Nouvelle Minerve* ⁴ les alexandrins d'Élise Moreau : « Pauvres cœurs incompris », s'écrie cette « muse naissante », à présent vous est venu un consolateur, un « nouvel Ariel » : « son nom est Jocelyn ! »

Jocelyn !! [sic] Oh ! lisez ce ravissant poème
 Dont chaque vers est doux comme ce mot : je t'aime !

Et d'autres encore, de Victor de La Boulaye, de Madame Molinos-Lafitte ⁵, et, dormant aujourd'hui dans les archives de Saint-Point, de pauvres *Épîtres*, attendrissantes ou prétentieuses, chargées d'espoirs, sans doute, et qui ne furent jamais imprimées ; ferveurs d'un M. Prosper Deshayes :

Que de fois en lisant cette touchante histoire
 J'arrosai de mes pleurs ce livre bien-aimé ! *

extases d'une demoiselle Fanny Dénoix :

Laurence ! Jocelyn ! vos amours, vos alarmes
 Ont ébranlé mes sens, ont fait jaillir mes larmes ! *

délires d'un nommé Fertiaux : « Oh Poète merci !... Ta sublime odyssée » nous

1. Les vers de Guttinger : A. M. de Lamartine, après une lecture de *Jocelyn* furent publiés par lui dans son recueil *Les deux âges du poète*.

2. Le texte autographe des vers de P. Faugère : A. M. de Lamartine après avoir lu *Jocelyn* (Sceaux, 19 mars 1836) est conservé aux Archives de Saint-Point.

3. *Revue du Lyonnais*, 1836. T. III, p. 241. Lamartine répondit à Clara Mollard par le billet suivant : « Madame, J'ai lu avec un plaisir profondément senti les vers ravissants que vous daignez m'adresser. Ils me rendent fier de Jocelyn qui vous a si bien inspirée et qui me fait connaître une belle âme de poète et un talent délicieux. Veuillez donc, Madame, me permettre de vous exprimer ici toute ma reconnaissance, et souffrir que j'y joigne l'assurance de ma vive sympathie, et l'hommage de mon profond respect. Lamartine ».

4. *Nouvelle Minerve*, juin 1836, T. V, p. 394.

5. Les vers de La Boulaye parurent en 1843 dans ses *Itinéraires poétiques* : ceux de M^{me} Molinos-Lafitte dans *Solitudes* en 1847.

ramène « *aux jours de l'innocence* * » ; — et deux cents vers, *Pensées sur le poème Jocelyn*, signés : Madame Julia Carroy ¹.

Dans la Nouvelle Préface que Lamartine écrira, en septembre 1840, pour l'édition illustrée de *Jocelyn*, il parlera longuement de toutes ces lettres qui lui sont venues, depuis février 1836, des quatre coins de la France, et de l'étranger même, lettres d'inconnus, émouvantes souvent, et parfois singulièrement belles. Les grosses liasses, à Saint-Point, des lettres adressées à Lamartine, ne contiennent que bien peu de ces messages qui furent cependant innombrables. Je vois bien cet étrange billet, signé Henri Journet ; il est daté de La Conciergerie, 9 juin 1837 ; l'adresse est ainsi libellée : « *A Monsieur Alphonse de Lamartine, en Europe* », et le ton de la lettre est frénétique : « *Oh ! merci ! merci ! Bonheur ! Je tiens un poème : Jocelyn ! Je vais lire, je vais jouir ! je vais humer ces pages d'amour [etc]* * ». J'aperçois aussi cette lettre d'un certain Céphas Rossignol (est-ce un pseudonyme ?) et qui, comme la précédente, n'est qu'une suite de cris haletants, de balbutiements éperdus ; je rencontre encore la prose sérieuse et noble de Madame Greffulhe de Castillane qui déclare au poète : Votre livre « *est un chapitre dans l'histoire de chacun* * ». Mais c'est une pincée de textes, seulement, qui subsistent. Tenons-nous en aux termes de Lamartine lui-même, à qui, sur ce point, on peut faire confiance : « *Jocelyn*, dit-il, est celui de tous mes ouvrages qui m'a valu les communications les plus intimes et les plus multipliées avec des inconnus de tout âge et de tous pays. Combien d'âmes que je n'aurais jamais devinées se sont ouvertes à moi depuis ce livre [...]. Le poète, du sein de sa solitude, devient ainsi le consolateur invisible de bien des peines »... Un confident, un confesseur. Ces lettres d'inconnus, Lamartine les lit avec un vague serrement de cœur ; il mesure, en cet instant, cette autre face de la gloire : la responsabilité.

*
* *

La carrière de *Jocelyn* se prolongea, brillante, jusqu'à 1852 environ. Les *Confidences* où Lamartine prétendit révéler au public la vérité sur l'humble prêtre dont il avait fait *Jocelyn*, *Geneviève* qui se donnait pour un récit ajouté en marge du poème et contant l'histoire de Marthe, la servante du curé de Valneige, prolongèrent un moment encore la faveur qui n'avait pas cessé d'entourer *Jocelyn*. Mais les tragédies de 1848, les colères et les haines, si injustement déchainées contre l'homme de Février et des journées de Juin, le profond changement, aussi, qui s'opérait en littérature, tout cela devait entraîner *Jocelyn*, en même temps que les *Méditations* et les *Harmonies*, dans le cruel discrédit où fut enseveli, pour plus d'un quart de siècle, celui que la France presque entière avait d'abord si passionnément aimé.

Entre 1836 et 1852, les témoignages ne manquent pas, qui apportent la preuve du succès persistant de *Jocelyn*.

Le 8 juillet 1837, dans le *Journal des Débats*, Cuvillier-Fleury, ce médiocre

1. Serait-ce à propos de cette Épître que Lamartine dit à Turquetty : « Écoutez donc ces vers qu'on vient de m'adresser sur *Jocelyn* ; ils n'ont ni rime ni raison, n'est-ce pas ? Je suis convaincu qu'ils sont d'une cuisinière. Cela ne fait rien ». Cf. F. Saulnier, *op. cit.*, p. 162.

qui vise à faire croire qu'il a de l'esprit, parle sans amitié du député de Bergues, mais n'en constate pas moins que *Jocelyn*, « une des productions les plus poétiques de M. de Lamartine, et en même temps la plus aventureuse, la plus abandonnée, la plus jeune qui soit sortie de sa plume », a valu au poète un incroyable élargissement de sa gloire : « L'engouement du public a bien vite adopté le livre de M. de Lamartine ; aucun de ses autres ouvrages n'a été plus avidement lu, plus acheté, plus recherché, plus contrefait », et *Jocelyn* a « charmé, surpris, déconcerté tout le monde par la nouveauté et l'audace de son récit »¹.

A Mâcon, le 13 juillet 1837, le célèbre acteur Lagardère, qui donne une représentation au théâtre de la ville, récite « entre les deux pièces du spectacle, un magnifique fragment de *Jocelyn* »². Leconte de Lisle, qui parlera si durement de *Jocelyn* en 1864, écrit à un ami, en 1838 : « Je me suis décidé enfin à lire *Jocelyn* [...]. Je savais M. de Lamartine très capable, sans nul doute, de rendre avec vérité une existence aussi remplie de poésie par elle-même, mais je me doutais aussi qu'il sacrifierait souvent la douce et gracieuse peinture que comportait un tel sujet au vague prétentieux qui abonde dans ses plus beaux ouvrages. Il y a des morceaux charmants dans *Jocelyn*, des pages magnifiques de haute poésie. La peinture de la nuit à la grotte des Aigles est vraiment sublime ; et l'on rencontre des pièces exquises de sentiments et d'intimes douleurs ; mais aussi vous avouerez qu'il y a bien des longueurs qui affaiblissent de beaucoup le charmant et incorrect ouvrage »³. La même année, Chaudesaigues, à propos de la *Chute d'un ange*, exaltait *Jocelyn*, ce poème de l'immolation : « De la première à la dernière page de sa vie, Jocelyn, disait-il, se montre à nous comme une victime volontaire. Le sacrifice en toute occasion, sous toute forme, est la sainte loi qu'il s'impose [...] »⁴. En 1839, Duquesnel qui publie ses deux curieux volumes sur *Le Travail intellectuel en France, depuis 1817 jusqu'à 1837*, consacre plusieurs pages à *Jocelyn*. Ce poème, écrit-il, « a eu de brillantes destinées ; il s'est fait lire comme un roman, d'un bout de la France à l'autre, par une nation qui ne lit plus de vers [...]. Je ne sais ce qu'on pensera de *Jocelyn* dans cinquante ans, mais son succès présent n'est pas contestable » ; il a fait « tressaillir » la France⁵.

Le 6 novembre 1839, le *Journal de Saône-et-Loire* emprunte à « une feuille parisienne » un article signé Lucile B. et qui, prenant texte d'une nouvelle

1. Cuvillier-Fleury est d'ailleurs, quant à lui, fort mal disposé à l'égard de *Jocelyn*. Il déclare n'y trouver « ni la pureté morale ni la douce austérité, ni cette hauteur de pensée, ni ce désintéressement de gloire humaine et d'applaudissements profanes qui brillaient dans les premiers ouvrages du poète » ; et voici sa conclusion : « *Jocelyn*, c'est donc, sous le double point de vue du sujet et du style, le génie poétique de M. de Lamartine descendu dans le roman, sa lyre tombée du ciel, sa muse sécularisée ; c'est l'œuvre d'un immense talent trop peu sévère pour lui-même, œuvre qui durera malgré ses défauts, mais qui semblerait marquer, dans la carrière de M. de Lamartine, une époque d'affaiblissement et de décadence ».

2. J. S. L., 12 juillet 1837.

3. M. A. Leblond, *Leconte de Lisle*, 1906, p. 119.

4. R. P., T. LV, pp. 200-201.

5. Duquesnel, *op. cit.*, T. II, pp. 78 sqq. — Duquesnel admire particulièrement « Les Laboureurs », l'apologue de l'aigle et du soleil, et maints « traits d'une simplicité biblique qui ont, dit-il, une grandeur étrange » ; ce vers-ci par exemple :

Les femmes du hameau vinrent l'ensevelir

édition des œuvres de Lamartine, répand des hymnes et des fleurs sur *Jocelyn* qu'on réimprime : « C'est en Bretagne que me vint ce livre. Je le couronnai de la verveine de Velléda [...]. Jocelyn ne blasphème pas, il glorifie ; il ne regrette pas, il se souvient. Résignation sainte, sérénité céleste, charité héroïque, voilà la vie de Jocelyn [...]. Le premier volume est ravissant de grâce : c'est un poème ; le second est sublime d'enseignements divins : c'est un Évangile ».

En 1840 paraît l'ouvrage d'Ernest Falconnet : *Alphonse de Lamartine — Études biographiques, littéraires et politiques*, où *Jocelyn* est célébré avec un zèle touchant ; la même année Jules Janin compose, pour l'édition illustrée du poème, une introduction de trente pages, ardent panégyrique déplorablement loquace : « Quand le poème de *Jocelyn* parut pour la première fois, il y a quatre ans à peine, il se fit tout à coup, autour de ce livre, un grand silence [...] ». C'était un fragment détaché de l'œuvre immense que Lamartine portait en lui, l'« Iliade et l'Odyssée de l'âme humaine » ; « M. de Lamartine touche d'un doigt ferme et sûr à tous les points de l'histoire contemporaine ; il esquisse en passant le XVIII^e siècle qui finit ; il accueille, plein d'espoir, le siècle qui commence [...] ». Coupons la parole à ce bavard appliqué. D'autres témoins ont à déposer à leur tour. Voici Loménie qui, dans sa *Galerie des Contemporains illustres*, fait le portrait en pied de Lamartine, indique, avant les *Confidences*, que « le bel épisode de *Jocelyn* est plein de réminiscences empruntées à la vie austère et calme » que Lamartine connut, dans son enfance, au collège de Belley, et salue en *Jocelyn* un « magnifique tableau de la passion sacrifiée au devoir »¹.

Lamartine lui-même, dans les vers qu'il lui arrive encore d'écrire, utilise le nom de Laurence un peu comme autrefois il employait celui d'Elvire : ce prénom désormais illustre et qui prend la valeur d'un symbole, il l'applique successivement à plusieurs femmes ou jeunes filles auxquelles il adresse des vers, qui paraîtront en 1849, dans l'édition des Souscripteurs. Il dit à la « fiancée de quinze ans » :

Sur ton front, Laurence [etc...]

une autre pièce, il l'intitule : *A Laurence* ; à la jeune fille qui lui « avait raconté un rêve » il écrit même :

Elle rêvait sans doute aussi que l'innocence
Gardait contre un désir ses roses et ses lys,
Que j'étais Jocelyn et qu'elle était Laurence,
Que la vallée en fleurs nous cachait dans ses plis².

Par ailleurs le poète reçoit toujours des lettres qui lui montrent à quel point son *Jocelyn* remue certaines âmes, dans les profondeurs du pays. Un « ouvrier de la campagne », Joseph Tridon, du Pas-de-Calais, lui a écrit, en janvier 1846, pour lui dire qu'il a lu, avec les siens, le premier volume de *Jocelyn* et

1. En 1843, l'aigre Latouche, dans ses *Adieux*, vocifère contre « Jocelyn, Antony, Ruy-Blas » qu'il associe pour en faire des « courtisans », « aux vainqueurs complaisants ».

2. Ces vers, dans le manuscrit, sont datés du 22 juillet 1847. Nous ne savons rien de la date ni de la destinataire des vers *A Laurence*. La pièce *A une fiancée de quinze ans* est de mars 1840.

que chacun, dans sa famille, a pleuré ; trop pauvre pour se procurer le second volume, il s'adresse ingénument à Lamartine et formule le vœu que le grand poète lui fasse don de ce livre qu'il désirerait tant posséder ; Lamartine lui envoie les deux volumes de *Jocelyn*. Un élève de l'École Normale Supérieure, L. Chevillard, en avril 1847, s'ehardit de même à écrire au poète pour lui confier l'émotion sans mesure que *Jocelyn* soulève en lui ; et Lamartine lui répond, le 2 mai 1847 :

Monsieur,

Les Arabes ont une fable touchante que votre lettre m'a rappelée : Un saint cheik, qui conversait avec les éléments, demande au soleil qu'est-ce qui le rend le plus heureux dans sa carrière. Le rayon répond : ce n'est pas d'éclairer les vastes plaines du désert ni les milliers de vagues de l'océan, mais c'est de pénétrer par une fente imperceptible dans le cachot d'un prisonnier qui attend mon retour. Le cachot du prisonnier, Monsieur, pour un poète, c'est l'âme solitaire d'un jeune et studieux lecteur. Laissez ma poésie se comparer un moment à un rayon. Ce n'est qu'une image, et c'est vous qui me l'inspirez.

Lamartine*¹.

En février 1847, A. Desplaces, dans l'*Artiste*, parle de *Jocelyn* comme d'une « phase aussi imprévue qu'admirable des facultés poétiques de M. de Lamartine [...]. Est-il livre plus vrai que *Jocelyn* ? Jamais le psychologue ne s'est appliqué à noter tous les battements du cœur humain avec plus d'insistance et de charme ». Ce « récit coupé de haltes où la rêverie déploie ses ailes » est surtout délicieux par « l'adorable interprétation » qu'il apporte d'un « christianisme tout de tendresse, de haute et simple philosophie, et d'indulgence ». En avril, Ch. B. Jussieu de Sénevier, neveu de Lamartine par alliance, écrivait à sa famille : « Je viens de relire *Jocelyn* [...]. C'est pour tout le monde un magnifique et ravissant poème ; mais pour moi c'est quelque chose de plus. Il s'y retrouve tous les parfums de sentiments sublimes, de pensées élevées et nobles, d'imaginations gracieuses qu'on respire dans l'atmosphère de M. de Lamartine' [...]. Il est de ces hommes d'une nature privilégiée à qui Dieu concède le don d'éclairer les esprits et de purifier les âmes par leur contact »².

1. Arch. S. P. — S'il faut en croire ces lignes, ce serait donc la lettre enthousiaste du jeune normalien qui aurait inspiré à Lamartine les vers qu'il écrivit le 1^{er} mai 1847 sous le titre *La charité* et qu'il inséra dans son édition des *Souscripteurs*. (La date du 1^{er} mai 1847 est donnée par le journal *La Mouche*, feuille mâconnaise d'opposition ; *La charité* y fut publiée dans le n° du 28 juin 1847).

La réponse de Lamartine au cultivateur du Pas-de-Calais, J. Tridon, a été publiée, avec une date inexacte, dans la *Correspondance* du poète (T. IV, p. 235). On conserve aux archives de Saint-Point la lettre de remerciements de cet « ouvrier de la campagne ». Sur l'enveloppe, — où l'adresse est ainsi libellée : « A. Monsieur de Lamartine, député, à Paris » Lamartine a noté de sa main : « lettre de l'ouvrier sur l'envoi de *Jocelyn* » ; voici quelques lignes de cette lettre : « Le 1^{er} février 1846. Monsieur de Lamartine, notre bienfaiteur ! J'ai reçu votre lettre ; vous dire la joie que moi et ma famille avons éprouvée, cela met impossible. Oh ! Merci Monsieur de tant de bonté. L'ouvrier savait bien que le grand homme le comprendrait [...]. Je n'avais pas osé cependant espérer tant de bonheur. avoir les deux volumes de *Jocelyn* ! [...]. Recevè les salutations de la famille de la chaumière.

Joseph Tridon » *.

2. Senza. En marge de la vie de Lamartine, s. d. (lettre du 30 avril 1847).

Renan savoure avec délices ce poème où il lui semble qu'il se retrouve. « O Jocelyn ! Jocelyn ! ton âme est la mienne ! » s'écrie-t-il dans une lettre du 29 décembre 1848¹. Par-dessus tout le bouleversent les pages où Jocelyn, au séminaire, se penche sur l'abîme des destins du monde et croit entrevoir, à travers les révolutions, une invisible main providentielle.

Dans son *Histoire de la littérature dramatique*, Janin, en 1852 embouche de nouveau son inépuisable trompette : « O poème ! Il n'y a pas un drame que je préfère à tes douleurs ! [...]. Doux poème empreint de charme et de tendresse ! [...]. Quel chef-d'œuvre ! [etc...] »². Mais ce sont là des cris d'enthousiasme comme Lamartine n'en entendra plus guère. Déjà, en 1850, avait paru le triste livre de Lerminier, ce jacobin repent qui brûlait ce qu'il avait adoré. Dans son ouvrage *De la littérature révolutionnaire*, il consacrait deux chapitres à Lamartine et disait en particulier qu'on voyait dans *Jocelyn* « la nature et une sorte de rationalisme humanitaire » remplacer « la religion du sacrifice et de la croix ». « En nous donnant, ajoutait Lerminier, l'histoire d'un curé de village dont un amour profane avait bouleversé l'âme [...], le poète flattait trop les instincts de révolte et de volupté inhérents au cœur de l'homme pour ne pas être vivement applaudi » ; et quant à la valeur proprement littéraire de l'Épisode, Lerminier se déclarait « effrayé de cette rapidité d'exécution, de ce désordre dans la richesse qui entassaient pêle-mêle de ravissantes beautés, des fautes grossières, de splendides développements, d'impardonnables négligences »³. — D'autre part, dans un article blessant de la *Revue des Deux-Mondes*⁴, le 1^{er} juin 1851, G. Planche avait montré un oubli étrange de ses propres jugements de 1836 sur ce *Jocelyn* qu'il traitait à présent d'un ton presque dédaigneux.

Nous voici en 1853, et Flaubert écrit à Louise Colet : « Comme c'est mauvais, *Jocelyn* ! [...] quand il a à peindre les choses vulgaires de la vie, il est au-dessous du commun. C'est une détestable poésie, inane, sans souffle intérieur ; ces phrases là n'ont ni muscle ni sang, et quel singulier aperçu de l'existence humaine ! Quelles lunettes embrouillées ! [...] »⁵.

Caro enregistrait le discrédit presque extraordinaire où était soudain tombé Lamartine, et il en faisait honte à ses contemporains, en une phrase qui nous est précieuse pour mesurer l'ampleur de ce délaissement dont Lamartine était victime : « On ne pourrait pas vous contraindre, écrivait Caro en 1854, à cet humiliant aveu que M. de Lamartine a du talent »⁶. Cependant, dans son *Cours de littérature dramatique*, Saint-Marc Girardin rend encore un bel hommage à *Jocelyn* ; il trouve bien « un peu bruyant » le printemps sur le Val des Aigles ; il regrette aussi — et trop justement — d'avoir vu le poète, dans ses *Confidences*, avilir la figure du curé de Valneige en la ramenant aux

1. Renan. *Nouvelles lettres intimes*, p. 283. Nous apprenons là aussi que, pour l'élection présidentielle du 10 décembre 1848, Renan donna sa voix à Lamartine.

2. J. Janin. *Histoire de la littérature dramatique*. T. IV, pp. 322 sqq.

3. Lerminier. *De la littérature révolutionnaire*. Bruxelles, Livourne, Leipzig. 1850, pp. 61 sqq.

4. L'article était intitulé : *M. de Lamartine, ses œuvres complètes et ses commentaires autobiographiques*.

5. Flaubert. *Correspondance*. Deuxième série, 1905, p. 221.

6. Caro. *Variétés littéraires*, 1889, p. 25. (Ces lignes appartiennent à un article de 1854 sur l'*Histoire de la Turquie*, de Lamartine).

proportions d'un mauvais prêtre, mais il veut oublier cette prose récente et fâcheuse pour ne plus songer qu'à la merveilleuse histoire contée dans le poème, à cette idylle alpestre, surtout, qui garde invinciblement « quelque chose d'enivrant et d'enthousiaste ». Saint-Marc Girardin a bien senti que toute la poésie de *Jocelyn* résidait dans un secret, dont Homère, le premier, La Fontaine un peu, et Fénelon après lui avaient eu la révélation : « M. de Lamartine prend le mot simple et le rend poétique par la place et le tour qu'il lui donne. Depuis Fénelon, personne n'a su être plus simple sans cesser d'être élégant, personne n'a su mieux ramener dans la poésie l'usage que Fénelon regrettait de n'y plus trouver depuis Homère, d'exprimer sans circonlocution les détails de la vie quotidienne »¹.

En 1857, Lamartine pouvait aussi avec quelque douceur, retrouver dans l'ouvrage posthume de Béranger *Ma biographie*, l'écho lointain des applaudissements dont le chansonnier avait salué l'apparition de *Jocelyn*⁴ ; mais, l'année suivante, c'est Proudhon et ses violences : « Dans *Jocelyn*, poème de six mille vers et qu'il eût fallu réduire à cinq cents, M. de Lamartine a voulu représenter un amour idéal contenu par la religion. C'est le Vicaire Savoyard corrigé et refait ; mais telle est la faiblesse du jugement de M. de Lamartine qu'il ne s'aperçoit pas que son héros, qu'il a voulu faire vertueux et chaste, fait autant honte à l'amour qu'à la religion et à la vertu. Puisque *Jocelyn* s'est fait prêtre par un acte d'héroïsme, la foi, la justice, la poésie, le cœur humain, le plus simple bon sens n'admettent plus qu'après ce sacrifice la perte de son amour lui pèse quelque chose, que sa Laurence ose l'accuser, et qu'elle se jette, par désespoir amoureux, dans le désordre [...]. Le *Jocelyn*, en un mot, n'a pas le sens moral. Cette simple observation [...] fait de [ce] poème une œuvre scandaleuse, et met à néant ses six mille vers »².

Bien des cœurs, assurément, restent encore sensibles à la sublimité de ce poème. Amiel, le 25 avril 1862, notait dans son journal intime : « Relu quelques chants de *Jocelyn*. Ils m'ont mis tout en larmes (le chien, la mort de la mère, la séparation d'avec Laurence, la rencontre à Paris, la mort de Laurence) c'est admirable [...]. C'est de la vraie poésie que celle qui vous élève vers le ciel et vous pénètre de l'émotion divine, que celle qui chante l'amour et la mort, l'espérance et le sacrifice, et fait sentir l'infini. *Jocelyn* me donne toujours des tressaillements de tendresse qu'il me serait odieux de voir profaner par l'ironie. Cette tragédie du cœur n'a d'analogue en français que *Paul et Virginie*, et je ne sais pas si je ne préfère pas *Jocelyn* »³. Mais ce sont là propos tenus tout bas ; ce qu'en 1862, puis en 1864, Lamartine pouvait lire de ses propres

1. Saint Marc Girardin, *op. cit.*, 1860. T. IV, pp. 109-117.

2. P. J. Proudhon, *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, nouvelle édition, 1868. T. IV, pp. 173 sqq.

3. M. F. Amiel, *Fragments d'un journal intime*, s. d. T. I, p. 161. — Le 26 septembre 1860, Ch. Alexandre écrivait à Madame de Lamartine : « Je l'ai relu [Jocelyn] il y a quelque temps avec cette ivresse attendrie que l'automne de la vie a seul et que ne sent pas l'ivresse légère du printemps. J'ai chanté avec eux à la Quatrième Époque, et j'ai pleuré à l'Époque funèbre. *Jocelyn* m'avait ravi autrefois ; aujourd'hui il m'a désespéré. C'est que l'âme, en avançant sur sa route, devient plus tendre, plus digne de la douleur. Rien n'est charmant comme la première lecture de *Jocelyn* sous les lilas. Rien n'est poignant comme sa dernière lecture sous les feuilles d'automne » *. (Arch. S. P.).

yeux, c'était, d'abord, les sévérités d'Étienne-Jean Delécluze qui l'accusait d'avoir « complètement dénaturé le caractère de la religion » en l'employant « comme machine poétique » dans *Jocelyn* et d'avoir « abusé de la faculté de charmer par ses vers pour faire accepter une fable invraisemblable »¹ ; c'était ensuite les lignes brutales que Leconte de Lisle dirigeait contre lui, dans un article du *Nain Jaune*. Le public mondain, disait Leconte de Lisle, a trouvé jadis, avec ravissement, dans *Jocelyn* « les émotions débilantes qui lui conviennent ». « Ce poème, continuait l'auteur de *Quaïn*, est la révélation complète d'une nature d'esprit qui, je l'avoue, me blesse et m'irrite dans toutes mes fibres sensibles. Sauf de rares morceaux pleinement venus, il y a, dans ce gémissement continu, une telle absence de virilité et d'ardeur réelle [...] qu'il est impossible d'en poursuivre la lecture sans un intolérable malaise. *Jocelyn* n'aime ni son Dieu ni sa maîtresse ; ses actes ne sont déterminés ni par la volonté ni par la passion ; il cède à tous les souffles qui l'atteignent, et flotte perpétuellement du désespoir à la résignation sans se résoudre à rien. Laurence est plus nulle encore que son déplorable amant ». Et Leconte de Lisle de conclure par cette phrase qu'il voulait cinglante : « L'immense succès de ce roman donne, en dernier lieu, la mesure de ce qu'il vaut »².

« L'immense succès de ce roman »... Nous n'avons pas les chiffres de vente des ouvrages de Lamartine avant 1869, mais il paraît assez probable que *Jocelyn*, malgré le dédain qu'affectaient envers lui les artistes, continuait à se faire lire dans le grand public. La librairie Hachette en donnait deux éditions coup sur coup en 1861 et 1862. Dans son ouvrage, imprimé en 1866 : *Un salon de Paris (1824-1864)*, Madame Ancelot plaçait *Jocelyn* au nombre des livres qu'elle lisait et relisait³. Au mois de mai 1867, devant le Corps Législatif, pour emporter le vote qui devait assurer à Lamartine sa « récompense nationale », Émile Ollivier célébrait encore *Jocelyn* comme « un de ces livres d'élection transmis par les mères aux enfants ».

*
* *

C'était du côté des écrivains catholiques que, depuis 1836, les plus âpres critiques, comme aussi les plus inintelligentes railleries, avaient été dirigées contre *Jocelyn* avec une singulière persistance dans l'acharnement.

Le 20 mai 1838, revenant sur *Jocelyn* à propos de la *Chute d'un ange*, la *Gazette de France* avait écrit : « Qu'est-ce que *Jocelyn* ? C'est le prêtre tombé de l'autel dans la dégradation morale par un grossier sensualisme, un long et diffus plaidoyer en faveur du mariage des prêtres ; c'est la réalisation des doctrines d'une révolution qui a mis la matière à la place de l'esprit, et nié la révélation de Jésus-Christ et la vérité de son Église, en plaçant toutes les religions sur la même ligne ». Le 15 juin 1838, la *Revue Catholique* déclarait pareillement : « Quand M. de Lamartine était religieux, il écrivait ses magnifiques *Méditations* ; par une triste chute, il est tombé à *Jocelyn* ».

1. E. J. Delecluze. *Souvenirs de soixante années*. 1862, pp. 106 et 429.

2. Leconte de Lisle. *Derniers poèmes*, s. d., p. 254.

3. Madame Ancelot. *Un salon de Paris (1824-1864)*. 1 vol. in -8°. Dentu, 1866, p. 293 (M^{me} Ancelot orthographiait bizarrement : *Josselyn*).

Xavier de Maistre, cet homme simple et bon et qui avait si bien su prouver d'abord que le sublime, même dans la prose, ne lui était point étranger, parlait en 1839 de *Jocelyn* en des termes qui surprennent de sa part : « [...] Parlons maintenant [...] de ce singulier roman [...] Le héros ne m'intéresse pas. Je trouve plus que de l'inconvenance dans ce mélange d'idées religieuses et d'amour profane et souvent même voluptueux, qui est le fond du livre. Je ne suis pas scrupuleux, et j'ai lu souvent avec plaisir l'histoire de deux amants lorsqu'elle est naturelle et bien conduite ; mais un prêtre amoureux qui passe sa vie sans se décider entre Dieu et une jeune fille, comme l'âne de la fable entre deux bottes de foin égales, me paraît un sujet de poésie bien malheureux. Je doute que vous n'ayez été frappé comme moi de l'étrange rapprochement que *Jocelyn* fait de ses souffrances avec les passion de Jésus-Christ. *Jocelyn* a aussi son Calvaire et son Gethsémani ! Si cela n'était pas répréhensible, ce serait toujours du plus mauvais goût. Il n'y a pas jusqu'à notre premier père qui ne soit évoqué : *Jocelyn* trouve que l'exil d'Adam, chassé du paradis terrestre, était bien moins cruel que le sien : Adam pouvait déposer ses douleurs sur des lèvres aimées ! Que pensez-vous de ces baisers antédiluviens ? [...] En résumé, le sujet a été mal choisi, et tout le talent de l'auteur n'a pu rendre bon ce qui est mauvais en soi-même »¹.

Nous avons déjà signalé le livre exorbitant de l'abbé Th. B..., d'Avignon, ce Tartarin inquisiteur qui, en 1844, déchaîne contre l'auteur de *Jocelyn* ses diatribes furibondes : « Zwingle plaçait dans le ciel, à côté de Jésus-Christ et des apôtres, non seulement Socrate, Aristide, Antigone, Numa, Camille, Caton, Scipion, mais Hercule et Thésée. Votre bon M. *Jocelyn* n'y met pas tant de façons : il y admet sans scrupules son chien [...]. On pourrait, continue l'abbé, faire un volume fort piquant si on réunissait les bizarreries, les extravagances, les paradoxes que vous faites débiter gravement au divertissant personnage des Alpes que vous affublez de la soutane du prêtre »².

Si A. Nettement, en 1848, dans ses *Études critiques sur l'Histoire des Girondins*, consent à reconnaître le grand mérite littéraire de *Jocelyn* (« Il est impossible, écrit-il, de faire descendre avec plus de bonheur l'épopée jusqu'à la vie domestique »), ce « merveilleux poème » lui paraît néanmoins néfaste. Dans « cette Iliade qui a pour sujet les combats qui se livrent dans le cœur d'un jeune homme », s'offre un triste « mélange des croyances de la religion avec les passions de la terre ». De « tièdes et molles vapeurs [...] s'élèvent de la chaude atmosphère de *Jocelyn* » ; le crime d'un tel livre, c'est d'apprendre « aux lévites qu'on peut porter dans son cœur une passion que l'Église réprouve, vivre avec l'incendie sans que l'incendie nous dévore, et élever vers Dieu [...] un cœur rempli par une femme ». *Jocelyn* ne consomme pas la faute charnelle ; mais la pureté chrétienne ne réside-t-elle donc que dans les actes ? « Il résulte de *Jocelyn*, déclare Nettement, que le prêtre [...] n'est pas coupable tant qu'il a préservé les droits matériels de la vertu » ; c'est là un authentique « matérialisme de la morale », et l'Église, en condamnant ce dangereux poème, n'a fait que maintenir « la noblesse et la dignité de la civilisation chrétienne que M. de Lamartine avait compromises »³.

1. *Œuvres inédites de X. de Maistre*. Paris 1877. T. II, pp. 105-106.

2. *Lettres à M. de Lamartine* [...], par l'abbé Th. B... Avignon et Paris, 1844. pp. 39 et 49.

3. A. Nettement. *Études critiques sur les Girondins*. Paris, in-8°, 1848, pp. 44-48. Dans son

Collombet, dans la *Revue du Lyonnais*, en 1852, passe en revue les œuvres de Lamartine et malmène de son mieux *Jocelyn* : « A travers tout le pathos sentimental qui abonde dans ce roman, dont l'effet a été prodigieux sur l'imagination des femmes et des jeunes gens, et dont les impressions certainement sont déplorables, il y a un vrai plaidoyer, non seulement contre le célibat des prêtres, mais encore contre les enseignements de la révélation »¹.

La même année, Ch. Menche de Loisne, « secrétaire général de la police à Lyon », fait paraître un volume qu'il intitule *Influence de la littérature française sur l'esprit public et les mœurs*. Ce policier cite devant lui chacun des plus grands écrivains de l'époque pour les accabler, un par un, de reproches ou de malédictions. L'auteur de *Jocelyn*, tout spécialement, en raison sans doute de son rôle en 1848, se voit traité comme une manière d'empoisonneur public : « Comme la corbeille qu'on apportait à Cléopâtre cachait l'aspic dont la piqure était mortelle, la poésie chrétienne, semée à chaque page [dans *Jocelyn*] dissimule le danger d'une pareille lecture ». Menche de Loisne s'indigne de la scène de l'évêque, axe du livre : « C'est une atteinte à l'autorité morale de l'Église ; c'est un doute jeté sur la sincérité et la pureté du sacerdoce, [...] c'est une atteinte à la foi ; c'est un ébranlement des croyances religieuses ». Le curé de Valneige que Lamartine prétend nous donner « comme un type de vertu » n'est au vrai qu'un déplorable ecclésiastique, lequel « ne se repent pas un jour de la passion qui le ronge » ; « qu'on se demande ce que doit penser une jeune femme ou une jeune fille lorsqu'elle dévore ces pages tour à tour pleines de mysticisme et de passion ! [...]. Elle se demandera si le prêtre auquel elle se confesse n'a pas, lui aussi, caché dans son cœur, quelque passion violente [...] et elle doutera à la fois et du sacerdoce et de la confession ! [...] voilà les conséquences immédiates de *Jocelyn*, et de là aux idées développées par MM. Michelet et Quinet, il n'y a qu'un pas »².

Est-ce pour nuire plus efficacement au malheureux poète réduit alors à tendre la main à la France qu'en 1859, coup sur coup, trois écrivains catholiques s'emploient à déchiqueter *Jocelyn* ? De janvier à juin 1859, U. Maynard, dans la *Bibliographie Catholique*, lacère une par une les œuvres de Lamartine ; en avril, c'est *Jocelyn* qu'il examine, à sa manière, dénonçant dans ce livre des « scènes inconvenantes », accusant expressément Lamartine d'avoir voulu « dénaturer et profaner » le catholicisme ; « pourquoi un intrus au lieu d'un prêtre ? [...] au lieu d'un bon pasteur de campagne, un rationaliste enveloppé d'un manteau hypocrite de catholicisme, ne cherchant dans ses fonctions qu'une distraction à son amour, ne prêchant aux laboureurs qu'une religion naturelle ou sociale, et ne donnant aux enfants qu'une leçon d'astronomie ! ». Et Maynard de clouer finalement sur *Jocelyn* cette pancarte : « Au point de vue de l'art, une œuvre hybride, hétérogène ; au point de vue religieux et moral, un mauvais

Histoire de la littérature française sous le gouvernement de juillet (1853) Nettement reproduira, à peu près littéralement, les pages qu'il avait écrites sur *Jocelyn* en 1848. (*Histoire* [...]. 2^e éd. 1859, pp. 110-114).

1. *Revue du Lyonnais*. Deuxième série. T. IV, pp. 133 sqq.

2. Menche de Loisne. *Influence de la littérature française sur l'esprit public et les mœurs*. Paris, 1852, pp. 49-64. « La littérature moderne, concluait Menche de Loisne, a fait contre la société ce que quelques hommes firent contre le gouvernement [en février 1848] » ; mais « le 2 décembre, Dieu a sauvé la France, Dieu a sauvé la société ! »

livre ». — Voici maintenant le baron Sirtéma de Grovestins, ce raté haineux, qui publie ses *Gloires du romantisme*, recueil de gloses felleuses patiemment choisies et collationnées, enrichies d'ailleurs par lui de lourds commentaires. *Jocelyn* est à ses yeux une « composition empreinte d'un esprit maladif » ; la donnée même en est irrecevable : « Cette surexcitation des sens dans laquelle un jeune ecclésiastique vit pendant plusieurs mois près d'une jeune fille dont il ignore le sexe est réellement inadmissible » ; la scène de la prison doit « révolter tout homme pieux et profondément pénétré de la sainteté du sacerdoce » ; et que dire du dénouement où l'étrange prêtre « dont la croyance consistait à ne croire en rien » donne lui-même l'absolution à cette femme qui « s'accuse d'avoir beaucoup aimé un seul homme et d'en avoir trompé beaucoup d'autres »¹ !. Voici enfin celui qu'on se fût étonné de ne point entendre aboyer parmi cette meute, Louis Veuillot. Il est tout à fait probable qu'en 1836, Veuillot, d'ailleurs non catholique encore, ne fut pas, tant s'en faut, parmi les détracteurs de *Jocelyn* ; mais il importe à présent de renier ce premier sentiment, et Veuillot écrit les lignes suivantes qui parurent dans *Ça et là* : dans ma prime jeunesse, déclare-t-il, je mettais Lamartine « au-dessus de tout pour l'ampleur et la douceur du flot poétique. Il me semblait, en le lisant, que je voyais mes émotions couler de mon cœur et que c'étaient là les pensées qui s'efforçaient de chanter en moi ; je croyais alors que les sensations étaient des pensées. *Jocelyn* parut. Je trouvai que *Jocelyn* était faux en tout, faux amant, faux dans son langage et plus ennuyeux que le vainqueur d'Ivry et de Gabrielle célébré sur le trombone de Voltaire. A présent que j'ai vu de vrais prêtres, *Jocelyn*, avec son rabat moucheté de pleurs amoureux, me semble surtout ridicule. *Jocelyn* est un philanthrope et un protestant habillé en prêtre. D'un philanthrope et d'un protestant, jamais on ne fera un personnage poétique. C'est contre nature. Aucun moyen de tirer une poésie vraie d'un sentiment faux. *Jocelyn* a été tué par l'ennui. La vaine élégance du vers ne l'a pas sauvé. Il n'en restera que quelques morceaux détachés, peu nombreux, et ce sera, je pense, le destin de tout ce qu'a écrit M. de Lamartine au profit des lâchetés contradictoires du doute contemporain. Ni la piété ni l'impiété de l'âge prochain ne voudront de cet auteur »².

*
* *

La mort de Lamartine m'amena pas tout de suite à son œuvre un retour de faveur. Il y eut bien, en 1869, quelques beaux articles, mais on les sentait commandés par la circonstance plus qu'arrachés par l'admiration. Dans le *Journal officiel* du 8 mars, Théophile Gautier célébra décemment *Jocelyn*, « tendre et pure épopée de l'âme, [...] délicat chef-d'œuvre, plein d'émotion et de larmes, d'une blancheur alpestre, où aucun souffle impur n'arrive et où l'amour qui s'ignore lui-même, tant il est chaste, pourrait être contemplé par les anges [...] ». Eugène Pelletan prononça un discours... « Vous parlerai-je de cette ravissante idylle de *Jocelyn*, de cet amour dans les nuages au milieu

1. Les *gloires du romantisme* appréciées par leurs contemporains et recueillies par un autre bénédictin. Paris, Dentu, 1859. T. I, pp. 30 sqq. Sur Sirtéma de Grovestins, Cf. J. Prinsen : « Les grands romantiques français jugés par un hollandais de 1850 ». (*Mélanges Baldensperger*. T. II, p. 188).

2. Louis Veuillot, *Ça et là*, 1874. T. II, pp. 448-449.

de tous les effluves du plus magnifique panthéisme que l'âme ait jamais pu rêver ? [etc...] »¹. Jules Janin, une fois de plus, fit son office de bon « *plausor* » désintéressé². Mais dès 1871, Nisard revient à la charge, contre *Jocelyn*. Il rappelle qu'en 1836 ce livre l'irrita par ses « longueurs » et ses « négligences » ; « il m'était insupportable, déclare cet artiste, d'entendre le chantre d'Elvire jouer faux pour n'avoir pas remonté sa lyre ou n'en avoir pas remplacé les cordes cassées » ; au reste, l'œuvre est froide, malgré son style qui voudrait passer pour brûlant : « [...] Jocelyn connaît tous les mots de la langue de la passion, leurs nuances, leurs équivalents, leurs synonymes ; il n'en a pas l'accent [...]. Je lui demandais des sentiments, il m'accablait d'images ». Nisard, qui sans doute est myope, ou dur d'oreille, n'a rien vu, rien entendu des luttes difficiles que Jocelyn, au Val des Aigles, doit soutenir contre lui-même et ses désirs ; et il le tient, en ricanant, pour un impuissant : « Depuis la découverte faite par Jocelyn du sexe de Laurence, je n'ai pas eu peur un moment pour la chasteté de la jeune fille. Jocelyn n'est pas un prêtre de l'humeur de Saint-Bernard éteignant les ardeurs de la chair dans les eaux glacées d'un lac. Il n'y a pas eu de péril pour l'innocence des deux aimables habitants de la Grotte, parce qu'il n'y a pas eu de combat ». Toutefois, en 1871, Nisard admet que quelques adoucissements pourraient être apportés à ses sévérités de 1837, et s'il blâme toujours l'excessive abondance de la description dans *Jocelyn*, il convient à présent que « ce sont là des défauts imposants. Ils laissent, quoiqu'on en ait, une impression d'abondance et d'opulence [...] Cette impression est la plus forte qui me reste de *Jocelyn* ; elle est la dernière »³.

Le 9 avril 1872, dans l'*Opinion Nationale*, Jules Levallois rappelle avec émotion « ce ruissellement de poésie qui fait de *Jocelyn* une œuvre unique et incomparable ». Victor de Laprade, se refuse à rejoindre dans leurs acrimonies sans équité, à l'égard de *Jocelyn*, la plupart de ses corréligionnaires. Sa ferveur lamartinienne l'aveugle même un peu ; selon lui, « quelque objection que l'on puisse faire à certains détails au point de vue de la vraisemblance et des convenances chrétiennes, *Jocelyn* ne contrevient nulle part à l'orthodoxie catholique »⁴. En 1872, Laprade parle de ce livre comme en parlaient, trente-six ans plus tôt, ses plus enthousiastes lecteurs : c'est « le roman élevé à l'état de poème », c'est « le récit familial côtoyant l'épopée ». « Je n'hésite pas, dit-il, pour mon compte, à prononcer, à côté du nom de Lamartine, le nom divin d'Homère [...] *Jocelyn* est pour moi la plus haute expression de cette forme nouvelle et tout à fait chrétienne de l'épopée, qui élève la vie privée, la vie de famille, à la dignité de l'histoire, qui accorde aux destinées individuelles une large place dans la peinture des événements nationaux, qui ne prise pas moins

1. E. Pelletan, *Lamartine, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1869, p. 11.

2. J. Janin, *Lamartine*. Paris, 1869.

3. D. Nisard, *Souvenirs et notes biographiques*, 2^e éd., 1888, pp. 366-383.

4. Le 7 octobre 1867, Laprade avait écrit à Charles Alexandre, en parlant de Lamartine : « Je ne suis pas de ceux [...] qui lui demandent un billet de confession » ; et il ajoutait : « Chacun est libre de sa nuance. L'idée du Dieu bon, voilà mon église ; le catholicisme est ma chapelle ». (Cf. Séchaud, *Lettres inédites de Laprade à Ch. Alexandre*. Lyon 1934, p. 100). Laprade n'en constatait pas moins que la scène de l'ordination, dans *Jocelyn*, est d'une « invraisemblance presque sacrilège » ; « mon admiration est toujours un peu gênée, disait-il, quand je relis cet épisode ». (Laprade, *Essais de critique idéaliste*, p. 280).

l'héroïsme caché et l'intime développement de l'âme que la vertu militaire et la grandeur politique. Une telle poésie a seule le droit de dire, d'après l'antiquité : Je suis la poésie humaine, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». L'auteur de *Jocelyn*, c'est, dit Laprade, « l'improvisateur des temps homériques ou du temps des prophètes reparu au XIX^e siècle ». Dans son œuvre où passe « un grand souffle d'infini », « toutes les tendresses » se rassemblent : « amour filial et fraternel », « passion chaste », « hautes charités » ; c'est « le poème, enfin du sacrifice et de l'héroïsme intérieur »¹.

Deux ans plus tard, Émile Ollivier se propose de rendre un solennel hommage à Lamartine, devant l'Académie Française ; à ses yeux, les *Méditations* et les *Harmonies* « ne furent que la préparation, l'encadrement de la création capitale [de Lamartine] : *Jocelyn*, chef-d'œuvre impérissable : le sacrifice, dans sa perfection héroïque, long, obscur, se nourrissant en silence de ses âpretés, ignoré de ceux qui l'inspirent, accepté pour lui-même, avec l'aide de Dieu sans doute, non en vue d'obtenir ses récompenses, voilà la donnée du poème ». *Jocelyn*, poursuit Ollivier, « est la légende des destinées brisées », une grande œuvre de consolation et de paix ; « La lecture de *René*, de *Childe Harold*, de *Rolla* a-t-elle calmé la détresse de quelques-uns ? Personne ne fermera *Jocelyn* sans se sentir meilleur, et, s'il souffre, moins désolé »².

Le 15 janvier 1876, Legouvé, dans une grande conférence publique, prononcée au théâtre de la Porte Saint-Martin, déclarait que *Jocelyn*, malgré tous les défauts dont l'insouciant génie de Lamartine l'avait laissé entaché, n'en était pas moins une « éclatante innovation » : « La France n'avait pas d'épopée ; Lamartine lui en donna une »³. Le 18 août 1878, pour l'inauguration de la statue de Lamartine à Mâcon, Charles Alexandre fit, au nom de l'Académie de Mâcon, un discours très remarquable, où il louait en passant « l'admirable poème de *Jocelyn*, dans les neiges et les splendeurs des Alpes » ; la même année, un industriel lyonnais, M. J.-A. Henry, faisait reproduire, en caractères tissés dans la soie, tout un passage du chef-d'œuvre lamartinien.

L'inauguration de la « triste effigie »⁴ du poète, à Passy, en juillet 1886, fournissait à plusieurs critiques l'occasion de réhabiliter, auprès des lettrés, l'auteur de *Jocelyn*. Paul Desjardins⁵ mettait « l'épisode de la caravane humaine, dans la Huitième Époque de *Jocelyn* », au rang des plus beaux textes de notre littérature nationale ; Brunetière⁶, soulignant avec tristesse que la mort de Lamartine n'avait été, hélas, que « la consécration suprême de l'oubli » déjà descendu sur lui pendant les dernières années de sa vie, déclarait qu'il voyait, quant à lui, en *Jocelyn* « le seul poème que nous ayons dans notre langue », un livre, par ailleurs, qui, en plusieurs endroits, offre les plus beaux exemples d'une « poésie philosophique vraiment digne de ce nom » ; Louis de Ronchaud

1. Ces lignes sont extraites d'une étude de Laprade sur Lamartine qui parut dans *Le Correspondant* des 25 mars et 10 avril 1872. Cette étude fut reproduite par Laprade dans ses *Essais de critique idéaliste*, Paris, 1882, pp. 273-282.

2. On sait que Madame Émile Ollivier donna le prénom de Jocelyn à son fils.

3. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, T. IV, p. 195.

4. Ce sont les termes qu'emploie Louis de Ronchaud dans l'*Artiste*, en septembre 1886.

5. R. B., 10 juillet 1886.

6. R. D. M., 15 août 1886.

écrivait une préface pour une édition nouvelle de *Jocelyn* et montrait, en cet ouvrage, une « conquête du génie français en poésie », avec « je ne sais quoi de sauvage et de primitif et, à la fois, de moderne et de contemporain »¹.

L'année suivante, Faguet, à son tour, étudiait *Jocelyn* dans ses *Études littéraires sur le XIX^e siècle*, et savait en parler dignement ; peut-être se méprend-il un peu lorsqu'il voit dans la destinée de *Jocelyn* « la soif et la joie du sacrifice », une souffrance que l'âme veut, aime, désire ; mais il a parfaitement vu l'« imposante grandeur » de cette œuvre et toute sa valeur de symbole : « On est singulièrement ému, dit-il, de cette épopée du sacrifice » où *Jocelyn* accomplit un à un « ses détachements [...] », ses renoncements patients et doux », portant en lui sa douleur « comme une hostie » ; certes, il y a des faiblesses dans l'exécution de ce beau poème : Lamartine « n'a jamais su perdre l'occasion de faire un *Daphnis* et *Chloé* » et l'idylle à la Grotte des Aigles « est trop longue » ; il y a là aussi de bien regrettables fautes de français et du « style convenu », et l'épisode des Laboureurs « finit froidement » ; mais cet épisode même, de quelle puissance il est la preuve ! Non, Lamartine n'est pas seulement l'élégiaque des *Méditations*, il est aussi un géant...

En 1889, Ch. de Pomairols consacrait tout un livre à Lamartine, et tout un chapitre à *Jocelyn*². Là se trouvait répétée l'affirmation jetée par Brunetière : *Jocelyn* « seul poème de notre langue » ; mais Pomairols, dont la vue paraît un peu courte, n'a pas aperçu, semble-t-il, toute la taille du poète ; le chapitre qu'il réserve à *Jocelyn* porte en sous-titre « La tendresse chez Lamartine » ; c'est assez dire que tout ce qui est, dans *Jocelyn*, pensée forte et haut symbole, — un mot, l'essentiel — échappe à ce commentateur laborieux, mais débile. Le bruyant article de Raoul Rosières, en 1891 : *Pourquoi on ne lit plus Lamartine*³ venait déjà un peu tard. Des contre-vérités s'y trouvaient, comme celle-ci : « Quelques lecteurs [...] revinrent [à Lamartine] en 1836 pour écouter l'histoire d'amour qu'il promettait dans *Jocelyn*, et s'éloignèrent bientôt » ; l'œuvre tout entière de Lamartine, Rosières l'appréciait ainsi : « assurément la plus monotone et la plus étroite qui soit en aucune littérature », et de *Jocelyn* il ne consentait à tenir pour survivantes que quelques pages des Deuxième et Neuvième Époques ; le nom de Lamartine, déclarait encore cet article, « a presque disparu de nos conversations [...] ; les écrivains ne citent plus ses vers [...], les libraires ont cessé de le réimprimer ». Sur ce dernier point, Rosières était mal informé, quant à *Jocelyn* du moins : la Société propriétaire des œuvres de Lamartine avait rendu public, en 1882, le chiffre des exemplaires vendus de chacun des ouvrages du poète, depuis 1869 : *Graziella* venait en tête, avec 59.000 exemplaires écoulés ; *Jocelyn* suivait immédiatement, avec 42.251 volumes vendus⁴ ; dans les treize années suivantes (1882-1895), *Jocelyn* fut moins demandé. Alors que, de *Graziella*, les libraires vendront encore plus de 47.000 exemplaires, ils n'en placeront que 22.500 de *Jocelyn*, et *Raphaël* prendra le second rang parmi les ouvrages de Lamartine, dans la faveur déclinante, mais encore réelle du public.

1. L. de Ronchard. *Préface pour Jocelyn et pour Graziella*. Paris, Jouaust, 1886.

2. Ch. de Pomairols. *Lamartine, étude de morale et d'esthétique*. Paris, 1889, pp. 135-168.

3. R. B., 8 août 1891.

4. Dans ses *Souvenirs sur Lamartine* (p. 438) Ch. Alexandre écrivait en 1884 : « Les œuvres

Cependant, le 15 janvier 1892, Melchior de Vogüé, dans un bel article de la *Revue des Deux-Mondes*, « Poésie et Vérité », avait cru pouvoir constater une véritable « résurrection de Lamartine ». L'année suivante, E. Deschanel publiait deux volumes sur le poète que Brunetière, Faguet, Pomairols venaient déjà de célébrer ; il étudiait attentivement *Jocelyn*, se montrait — quoique sans préventions partisans — sévère pour la scène de l'évêque, dans laquelle il voyait une « accumulation de circonstances inadmissibles sans aucun bénéfice d'idéal »¹, et fort incrédule devant l'étonnant paysage du Val des Aigles ; il jugeait encore la « conception du poème [...] hasardeuse et paradoxale, la construction faible, la base défectueuse » ; mais la noblesse de l'intention symbolique ne lui échappait point, et il terminait le chapitre qu'il réservait à *Jocelyn* en définissant ainsi ce poème : Une « simple épopée de l'homme intérieur, s'immolant deux fois lui-même, un Polyeucte dont l'héroïsme non sans tendresse n'en était que plus touchant et consumait l'amour humain dans l'amour divin, comme un parfum dans l'encensoir »².

C'était un poète, José Maria de Hérédia qui, dans son discours de réception à l'Académie française, le 30 mai 1895, exaltait en *Jocelyn* « l'unique grand poème moderne, à la fois sublime et familier ». Jules Lemaitre, en 1896, prenait à son tour la parole pour commenter le premier Épisode épique de Lamartine. Il s'employait à justifier la scène, tant critiquée, de l'ordination ; il ne cachait pas son émotion devant l'« idylle chaste et pourtant enivrée » des Troisième et Quatrième Époques, il reconnaissait dans *Jocelyn* cette haute interprétation de la douleur qui, acceptée, consentie, « fait accéder l'âme aux régions [...] de la charité » ; surtout, il indiquait, avec une rare pénétration, l'originalité essentielle d'un pareil ouvrage, où l'épopée se transfigure, où s'élargit à l'infini le roman champêtre et sentimental, où, pour la première fois, un très grand poète s'adresse à un public beaucoup plus large que celui des lettrés et des gens du monde, et parvient à se faire entendre de ceux même que jusqu'alors la poésie n'atteignait jamais.

En 1899, c'est Petit de Julleville qui déclare : « *Jocelyn*, après tout, c'est jusqu'ici dans notre littérature française, le seul grand poème en vers que la postérité connaîtra sans fin »³.

Pour P.-M. Masson (1906) *Jocelyn* rassemble tous les genres de poésie, depuis la strophe du XVII^e siècle jusqu'à la grande poésie narrative du XIX^e, en passant par la strophe lyrique et le discours en vers ; en outre, la précision descriptive s'accroît, mais sans que les paysages cessent d'être mystérieusement émouvants, « tout pénétrés de désir et d'humaine tendresse »⁴. En

[de Lamartine] se publient avec un succès régulier, constant, sans bruit, *Jocelyn* est toujours le préféré ». — En 1890 il avait été vendu exactement 58.751 exemplaires de *Jocelyn* depuis la mort de Lamartine.

1. *Jocelyn*, dit aussi Deschanel, n'avait pas le droit de sacrifier Laurence. Deschanel, *Lamartine*, 1893. T. II, pp. 30-31.

2. *Ibid.* T. II, p. 49.

3. Petit de Julleville. *Histoire de la littérature française*. T. VII, p. 221.

4. P. M. Masson. « La poésie de Lamartine et son principe d'évolution ». *Revue de Fribourg*, octobre 1906.

1910, Sugier souligne fortement le double aspect du poème : lyrique et philosophique à la fois ; le destin de l'âme humaine s'y trouve retracé, et tout en même temps c'est « un complément des *Méditations* et des *Harmonies* [...] Lamartine continue à y révéler son âme [...]. Ses rêveries d'enfant, son amour pour sa mère, ses effusions religieuses, tout ce qu'il y a en lui de tendresse, de passion, de douleur et d'espérance s'exprime par la bouche de Jocelyn »¹. Dans son petit livre sur Lamartine, publié en 1912, M. René Doumic dira encore excellemment : « On fait tort à *Jocelyn* quand on n'y voit qu'une idylle un peu puérile et une histoire larmoyante de curé de campagne ». *Jocelyn*, au vrai, est bien un « poème épique », le seul que possède la France »².

*
* *

Si les maîtres de la critique ont rendu justice à *Jocelyn*, une durable malveillance a continué de le poursuivre, du côté de certains écrivains catholiques. En 1880, l'abbé Sanvert dénonçait la sensualité redoutable d'un pareil livre, très innocent en apparence, « mais la chasteté vraie [...] n'y est pas »³. A. de Pontmartin déplorait, dans une langue passablement ridicule, que Lamartine ait peu à peu perdu « le duvet et la fraîcheur des croyances intactes » et qu'en conséquence, *Jocelyn* n'ait « déjà plus la pureté quasi céleste des *Harmonies* »⁴. Thureau-Dangin, en 1888, manifestait une espèce de dégoût pour « l'histoire de ce prêtre chez lequel un catholicisme énérvé, plus ou moins renouvelé du vicaire savoyard, était par moment si étrangement mêlé de rêveries panthéistes, et terni par la malsaine vapeur d'une passion tout humaine »⁵.

Déconcertante est l'appréciation de M. Christian Maréchal qui découvre dans le curé de Valneige « l'homme de la nature, tel que l'a conçu le romantisme, invinciblement dressé contre l'ordre religieux et social auquel il oppose ses droits, et dont il se considère comme la victime ». Voilà pourquoi, poursuit M. Maréchal, de la lecture de ce livre, « nous sortons énérvés, alanguis, attendris sans doute, mais affaiblis aussi, et pour tout dire [...] plus ou moins inquiets et malades » ; la conclusion est plus singulière encore : « Qu'il y ait quelque relation secrète entre le relâchement de la forme, l'abandon progressif de la foi et la prédominance de la sensibilité dans l'ouvrage, c'est ce que le lecteur reconnaîtra sans peine quand il aura compris que ces trois avatars ne sont chez Lamartine que les trois aspects différents d'une même tendance : disposition croissante à méconnaître la valeur des disciplines, renoncement à l'ordre intellectuel, religieux ou politique, esprit révolutionnaire auquel le poète est déjà conquis »⁶.

Autres témoignages encore, bien significatifs : dans un *Manuel de littérature française*, signé Parvillez et Moncarey, et paru à la librairie Beauchesne en 1928, on peut voir *Jocelyn* traité avec le mépris bien pensant que suscite une

1. E. Sugier. *Lamartine, étude morale*, 1910, p. 289.

2. R. Doumic. *Lamartine*, 1912, pp. 153 et 155.

3. Abbé P. A. Sanvert, *op. cit.*, 1880, p. 112.

4. A. de Pontmartin. *Souvenirs d'un vieux critique*, 1887. T. VIII, p. 273.

5. Thureau-Dangin, *op. cit.*, T. I, p. 336.

6. Chr. Maréchal. *Josselin inédit*, 1909, p. XLVI.

œuvre où la « sensiblerie » et l'« inconvenance » le disputent à l'odieux : Lamartine ne présente-t-il pas en effet dans ce livre un prêtre catholique qui, « à deux pas du tabernacle où réside le maître et l'ami à qui il a voué sa vie, non seulement n'en parle jamais [...] mais lui préfère son chien ». On comprend que l'Église, « justement indignée », ait mis un pareil ouvrage à l'Index¹.

Dans l'*Aube*, enfin, du 10 août 1933, M. Collinet-Morierval tient *Jocelyn* pour « une des erreurs de Lamartine » ; « ce long roman en vers est insipide et illisible » ; « de doctrine ferme, Lamartine n'en avait jamais eu. Tout prenait pour lui couleur sentimentale ; mais à cette époque de sa vie, son ancien christianisme s'est regrettamment adultéré et son ignorance a fait le reste ». Plus loin, M. Collinet dénonce le « mauvais roman anticlérical qui subsiste au fond de *Jocelyn* quand on a dépouillé le poème de son ennui et de ses prestiges » ; pour conclure : ce livre qui « passe pour une œuvre relevée est au fond bien piètre et néfaste ».

En dépit de ces pauvretés, les éditions de *Jocelyn*, ces dernières années, se sont multipliées, accompagnées souvent d'importantes préfaces, dont la plus remarquable est celle qu'a placée M. E. Legouis, en 1906, en tête de son édition du poème de Lamartine, publiée à Oxford. Pour M. G. Roth, « *Jocelyn* est avant tout un roman d'amour ; et si le héros est un prêtre, c'est que l'auteur a vu dans cette circonstance un détail dont il pouvait tirer parti pour rendre son récit plus dramatique et plus touchant ; il ne faut chercher aucune intention, aucune thèse dans le poème »². M. Jean des Cognets voit dans l'Épisode de Lamartine une idylle « blanche », rustique et primitive, destinée au « public des familles », et tout en même temps un sermon laïque, libre-penseur et révolutionnaire adressé aux Français ; « ce poème, s'il ne mérite pas tout à fait le nom d'épopée, demeure du moins la seule idylle épique de notre littérature »³. Signalons aussi la préface érudite du Dr Léon Cerf à l'édition Didot de *Jocelyn*, en 1929.

Grands professeurs, grands critiques, prêtres mêmes s'unissent à présent pour restituer à ce poème sa dignité et sa grandeur. C'est, en 1925, M. Daniel Mornet montrant le poète de *Jocelyn* attentif « à la misère humaine et aux humbles sacrifices », et son œuvre toute « animée de la palpitation d'un cœur élané vers le ciel sans pouvoir se délier de la terre » ; le paysage de *Jocelyn*, écrit encore M. Daniel Mornet, « semble soulevé par des forces à la fois réelles et surnaturelles. Toute cette poésie de Lamartine est un essor »⁴. En 1926, c'est M. l'abbé Claudius Grillet, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, qui donne au poème de Lamartine une longue préface, aussi savante qu'équitable ; c'est en 1931, M. Denis Saurat, dans *Marsyas*⁵, parlant avec chaleur de ce Lamartine qui a su réussir « deux ou trois genres de poésie que personne d'autre n'a réussi aussi bien que lui [...]. Il est le seul poète qui ait vraiment écrit une pastorale. Les *Laboureurs* sont une parfaite réussite, sans précédent,

1. Parvillez et Moncarey. *Manuel de Littérature française*, 1928, p. 961.

2. *Jocelyn*, éd. Larousse, 1925. Introduction, p. XI.

3. *Jocelyn*, éd. Garnier, 1925. Introduction, p. XVII.

4. Daniel Mornet. *Histoire générale de la Littérature Française*, s. d. II, p. 222.

5. *Marsyas*, novembre 1931.

sans répétition ». En 1935 encore, tandis que paraissait un *Jocelyn* dans la collection du « Génie de la France », M. Fernand Gregh, dans les *Nouvelles littéraires* du 23 février écrivait : « Dans *Jocelyn*, ce n'est plus un conteur, c'est un épique qui se révèle. Nous sommes gênés, en lisant *Jocelyn* par le style vieux sans être ancien. Peut-être, dans un ou deux siècles, ne sentira-t-on plus du tout ce que ce style, à chaque vers, presque à chaque mot, offre de suranné. On ne verra plus que cette mer de poésie, que ce redoublement, cet élargissement, ce déferlement de pensées, de sentiments et de beauté ». Certes, on trouve là bien des « impropriétés » et de la « monotonie », et des « cascades de génitifs » et des « fautes même de français » ; « mais le duo de Jocelyn et de Laurence est sublime, mais les descriptions des Alpes sont d'un grand paysagiste, mais les leçons de Jocelyn aux enfants, mais l'épisode des *Laboureurs*, mais le sujet lui-même, d'un bout à l'autre, sont incomparablement grands ; et surtout cette invention perpétuelle de péripéties, de détails lyriques ou épiques, cette marée équinoxiale d'idées poétiques a quelque chose d'un peu miraculeux [...] ».

Il n'a pas fallu moins de cent ans pour que s'apaisent les colères et que s'effacent les injustices. Encore les haines dévotes sont-elles, on l'a vu, même aujourd'hui mal étouffées. Qu'il était facile cependant pour les catholiques, en 1836, une fois la première amertume passée, de distinguer dans ce *Jocelyn* l'ouvrage du poète et les préférences du penseur ! L'Église n'aurait pas condamné *Jocelyn* qu'elle eût certes trahi son devoir ; mais elle ne commandait point de haïr et de lacérer un ouvrage que la critique pieuse eût porté aux nues si seulement eussent été effacés une vingtaine de vers tout au plus et si l'Évêque eût mis l'accent sur le devoir surnaturel de Jocelyn encore plus que sur son propre désir de recevoir une dernière fois l'Eucharistie... C'est, dans la fortune de *Jocelyn* dont nous avons ici brièvement résumé l'histoire, un triste chapitre que celui des hargnes et des stupidités aveugles, pendant près de cent ans amoncelées par tant d'écrivains dévots contre un livre aussi noble. Il est vrai que pour nous consoler des Genoude, des Collombet, des Menche de Loïsne, des Maynard, des Veuillot et de tous les autres, nos yeux peuvent se reposer sur le petit groupe généreux et digne des Gerbet, des Laprade et des P.-M. Masson.

*
* * *

Le succès de *Jocelyn*, au cours du siècle qui vient de s'écouler, s'est affirmé encore par d'autres voies que celles de la littérature. Au Salon de 1837, Demahis exposait un tableau tiré de l'aventure de Jocelyn au Val des Aigles : c'est le jeune homme découvrant que Laurence est une femme, — toile médiocre et emphatique, qu'Auguste Barbier, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1837, se bornait à signaler sans éloges. Dans son atelier, Madame de Lamartine gardait un petit tableau du peintre Durand représentant l'église de Valneige. Charles Alexandre nous informe encore qu'au château de Saint-Point les murs de la salle de billard étaient garnis de gravures dont plusieurs empruntaient leur sujet à *Jocelyn* ².

1. Demahis avait peint déjà en 1829 un *Lamartine écrivant « Le Lac »*.

2. Cf. L. C., 10 octobre 1886. — On regrette que Ch. Alexandre ne nous donne pas de préci-

Le théâtre s'empara également du poème ; après la mort de Lamartine Armand Silvestre s'associa à l'ancien ténor Victor Capoul pour tirer de *Jocelyn* un livret d'opéra dont Benjamin Godard fit la musique. Cet opéra, en quatre actes et huit tableaux, fut joué le 25 février 1888 au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles¹. Rien n'est affligeant comme la mise à sac du poème par les deux complices, acharnés à faire descendre cette haute aventure exemplaire aux proportions d'un canevas d'opéra larmoyant. Ce honteux produit connut l'insuccès le plus légitime ; il n'en devait rien rester. La trop célèbre « berceuse de *Jocelyn* » (« Ah ! ne t'éveille pas encore [...] ») ne figure pas en effet dans la partition ; elle fut écrite un peu plus tard, et publiée à part. Elle suffit aujourd'hui encore à assurer au nom de Benjamin Godard une notoriété exécrationnelle.

Jetons un voile sur ces erreurs. Infiniment plus intéressantes sont les adaptations cinématographiques qui ont été faites de *Jocelyn*. Que les « producteurs » — comme on dit aujourd'hui — aient consenti, par deux fois, à risquer des capitaux dans la préparation d'un film sur le poème de Lamartine, c'est déjà une assez belle preuve de la gloire toujours vivante de *Jocelyn*. *Jocelyn* fut considéré par les hommes d'affaires comme un titre qui ferait recette à coup sûr, — hommage inélégant sans doute, mais précieux pour nous, et dont notre enquête doit tenir compte. De fait, l'opération commerciale réussit magnifiquement. *Jocelyn*, de nouveau, remua le cœur des foules et atteignit même un public cent fois plus large qu'autrefois.

Le premier film fut composé par M. Léon Poirier en 1922. Assurément il y avait là quelques lésineries et des maladroites parfois bien choquantes ; les scènes de la prison, les images des violences révolutionnaires offraient un spectacle misérable, comme s'il se fût agi d'une reconstitution de la Terreur sur un théâtre de sous-préfecture. Par contre, les deux interprètes principaux du drame, M. Armand Tallier et Mlle Myrta étaient excellents ; M. Tallier, principalement, joua le rôle de Jocelyn avec une exactitude et une maîtrise surprenantes. D'autre part, les « extérieurs » avaient été admirablement choisis. Telles des images de ce film demeurent les plus magnifiques illustrations qui aient été données au poème de Lamartine. Surtout, la transposition établie et conduite par M. Poirier était simple, loyale, fidèle. Ce long et lent poème visuel ne trahissait point la pensée de Lamartine.

Il n'en fut pas de même, hélas, du second film, que, onze ans plus tard, M. Pierre Guerlais tira de *Jocelyn* afin d'appliquer la technique du « parlant » à une adaptation nouvelle du poème. Il est incontestable que les vers, d'ailleurs bien choisis, et peu nombreux et prononcés avec un très grand talent par M. Samson Fainsilber qui incarnait Jocelyn, communiquaient à l'œuvre cinématographique une puissance dont le metteur en scène sut user adroitement. Mais l'interprète de Laurence, Mlle Weitenberger était d'une rare insuffisance ; la

sions plus grandes sur les auteurs de ces images. Il n'est pas impossible qu'il s'agisse des gravures de J. David et de Marckl qui avaient illustré *Jocelyn*. Au Musée de Mâcon (salle Lamartine) on voit la reproduction d'un tableau de Mayer : Jocelyn, Laurence et leur biche dans la grotte.

1. Valentine de Lamartine assista à cette première représentation. M^{me} R. de Brimont a publié dans les *Nouvelles Littéraires* du 20 septembre 1830, une lettre de Valentine, à ce propos : « J'irai avec une grande émotion ; je n'aurais jamais désiré voir mettre en opéra ce poème idéal qui porte en lui sa musique [...] mais puisque l'œuvre est faite, je veux du moins qu'elle réussisse [...] on la dit très belle ».

neige manquait étrangement à cette montagne trop douce ; dans le costume même de Laurence et de Jocelyn, ces proscrits, aucune vraisemblance : il était difficile de croire qu'après quelques mois seulement passés dans les solitudes du Val des Aigles, Laurence ait eu toujours cette allure d'écuyère très élégante que Mlle Weitenberger s'obstinait à conserver. Ce qu'on devait déplorer encore bien davantage, c'était la mutilation singulière qu'on avait fait subir au poème lamartinien. Tout ce que contiennent les Sixième, Septième et Huitième Époque se trouvait aboli dans le film de M. Guerlais. De la Neuvième Époque elle-même, on n'avait voulu retenir que la mort de Laurence. L'œuvre se trouvait ainsi amoindrie et cruellement défigurée. Nulle part n'apparaissait plus en Jocelyn le curé de Valneige, l'homme des renoncements.

Force étrange de cette histoire, même de la sorte rapetissée ! Le *Jocelyn* que présenta M. Pierre Guerlais saisit malgré tout le public, grâce sans doute, à peu près uniquement, à M. Fainsilber. Nous avons pu le constater nous-même en assistant à plusieurs représentations de ce film données dans des salles différentes : le public populaire surtout faisait à ce film un succès de larmes. Quant à l'œuvre de M. Léon Poirier, en 1922, elle avait ému les délicats eux-mêmes ; un article du *Temps*, paru le 22 novembre 1922 en faisait foi : « Il est sans exemple, disait *Le Temps*, qu'un film ait provoqué dans une salle pareille émotion ». Quelques jours plus tôt, Gustave Téry consacrait l'éditorial de *L'Œuvre* (5 novembre 1922) à ce *Jocelyn* devenu un poème de l'écran, et qui, personnellement, le ravissait¹.

L'accueil qu'ont fait les foules au récit de Lamartine traduit pour elles en images vivantes, remplit le vœu que le poète avait formulé en propres termes, dans sa nouvelle Préface de *Jocelyn*, le 24 septembre 1840 : « Le plus beau, le plus complet triomphe », auquel il osait à peine aspirer, disait-il alors, c'était de « voir un jour peindre ou graver [sa] pensée écrite, [...] les créations de [son] imagination prendre un corps [...] et se vulgariser ainsi pour les yeux mêmes de ceux qui ne lisent pas ». — Cette satisfaction émue que Lamartine proclamait devant les misérables dessins que Marckl avait répandus au long des pages de *Jocelyn*, Lamartine en pourrait à présent mesurer la candeur. Si imparfaitement réussis qu'aient pu être l'un et l'autre des films qu'on a tirés de *Jocelyn*, ils n'en sont pas moins, si l'on jette les yeux sur les seules illustrations de son œuvre que Lamartine ait pu connaître, la traduction visuelle la plus incomparablement éloquente d'un poème écrit pour les philosophes en même temps que pour les « cordonniers »².

*
* *

1. L'article de G. Téry s'intitulait « Allez voir *Jocelyn* ». Il insistait sur l'émotion extraordinaire provoquée par cette aventure filmée, dans la salle du Gaumont-Palace, le soir de la « première », 3 novembre 1922 ; 50.000 spectateurs passèrent, en huit jours, dans cette salle pour applaudir le *Jocelyn* de M. Poirier.

Que *Jocelyn* « ait gardé sa puissance sur les cœurs », déclare M. F. Gregh (*Nouvelles Littéraires*, 23 février 1935) on en a eu, en peu d'années, deux fois la preuve : « Quand *Jocelyn* a été porté au cinéma, tout le monde, à la fin, pleurait dans la salle ».

2. Cf. Lettre à Virieu du 14 janvier 1836.

Le J. de L.

L'importance de *Jocelyn* dans notre littérature se marque encore par les divers échos ou contre-coup que ce livre provoqua dans la poésie comme dans le roman.

Il est certain que Victor Hugo, à son pupitre de travail, s'est plus d'une fois souvenu du poème de Lamartine. A la question posée par *Jocelyn*, penché sur le noir problème des révolutions :

Faut-il vaincre le mal à force de forfaits ? (II, 330)

les *Contemplations* apportent la réponse, et disent des révolutions qu'elles

Font un bien éternel dans leur mal passager,¹

L'invocation de Lamartine :

Arbres saints, qui savez ce que Dieu nous envoie (II, 591)

que de fois, Hugo, diversement, la reprendra² ! Et quand le poète de *Saturne* écrit :

Il est des jours de brume et de lumière vague³

il donne un pendant antithétique aux vers de la Quatrième Époque de *Jocelyn* :

Il est des jours de luxe et de saison choisie
[etc...] (IV, 15 sqq.)

Surtout, les beaux vers de la Neuvième Époque, où l'on entend *Jocelyn* gémir devant l'affreuse indifférence des choses, semblent bien, ainsi que l'écrit M. Maurice Levailant⁴, « avoir fourni à Hugo le thème original, et même certains détails de la *Tristesse d'Olympio* »⁴. Voici *Jocelyn* :

Oh ! qu'en peu de saisons les étés et les glaces
Avaient fait, du vallon, évanouir nos traces,
Et que sur ces sentiers si connus de mes pieds
La terre en peu de jours nous avait oubliés ! (IX, 1417-1420)

et voici Hugo :

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !

1. *Contemplations*, V. III (« Écrit en 1846 »).

2. Cf. *Voix Intérieures* (A Albert Dürer), *Légende des Siècles* (Le satyre) etc...

3. *Contemplations*, III, III. De même, M. R. Jasinski voit — avec raison, semble-t-il — une réplique pessimiste à *Jocelyn* dans la *Caravane* de Gautier (*Poésies complètes* de Th. Gautier, T. I, p. 45).

4. M. Levailant. *Lamartine, Œuvres choisies*, 1925, p. 706. Dans le *Dernier chant du Pèlerinage d'Harold* Lamartine avait montré Harold s'adressant à la nature pour la démasquer : il va mourir ; le soleil s'assombrit-il ?

Mais non ! Tu brilleras demain comme aujourd'hui (XLII)

C'est déjà presque le mouvement du début de la *Tristesse d'Olympio*.

ceci encore, dans *Jocelyn* :

L'herbe que je foulais ne me connaissait pas (IX, 1424)

et ceci, dans la *Tristesse d'Olympio* :

Ma maison me regarde et ne me connaît plus

Les rapprochements peuvent se poursuivre ; ils sont instructifs, éloquents à souhait¹. Sans doute, vers la fin, divergent l'inspiration de Victor Hugo et celle de Lamartine. Lamartine maudit la terre (« ô vil monceau de boue [etc.] ») ! et lève les yeux au ciel (« Va, terre, tu n'es rien [etc.] »). Hugo conclut autrement : la puissance du souvenir l'emporte sur l'inertie sans âme des choses... Mais il reste hors de doute que Victor Hugo a voulu délibérément chanter le même air que Lamartine, afin peut-être de prouver sa maîtrise, et de montrer ce qu'un poète vraiment sûr de soi, en pleine possession de son métier et de sa langue, pouvait tirer du beau thème trop négligemment traité dans *Jocelyn*².

Vigny s'est-il rappelé les vers de *Jocelyn* :

Sur la crête des monts la lune avait couru (I, 88)

La lune qui courait entre les pâles nues (IX, 1309)

quand il a écrit, dans la *Mort du Loup* :

Les nuages couraient sur la lune enflammée

Et lorsqu'il se demande, dans le *Mont des Oliviers*,

[...] si les nations sont des femmes guidées

Par les étoiles d'or des divines idées

on peut croire qu'il se remémore l'affirmation du curé de Valneige que :

Les nations, de l'œil à leur insu guidées,

Sont dans la main de Dieu des instruments d'idées (VIII, 169-170)

Quant à Leconte de Lisle, il paraît bien probable que lorsqu'il décrit le Sommeil du Condor, et dit :

Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes

il garde en mémoire la grande image placée par Lamartine au seuil de la Troisième Époque de *Jocelyn*, où l'on voit l'« aigle noir » qui

Semble dormir cloué dans l'immobile azur (III, 12)

Mais ce sont là des ressouvenirs bien minimes et qui ne permettraient

1. Cf. M. Levallant : *La Tristesse d'Olympio*. Paris, 1928, pp. 17-28.

2. Rappelons-nous que, le 6 septembre 1832, après une longue conversation avec Hugo, Fontaney notait dans son Journal intime : « Il [Hugo] s'ouvre à moi franchement ; il veut la première place ; il a pour le moins la prétention d'égaler Lamartine [...]. S'il savait ne devoir point primer, prendre rang au-dessus de tous, il se ferait demain notaire ». (Ant. Fontaney. *Journal intime*, 1925, pp. 149-150).

point de parler, en propres termes, d'une influence exercée par *Jocelyn*. Faut-il souscrire à l'opinion de M. P. Franche qui, dans son ouvrage : *Le prêtre dans le roman français*, déclare : « *Jocelyn* n'était que le premier d'une longue lignée littéraire » ¹ ?

Nous avons vu que loin d'être le premier personnage de prêtre qui ait paru dans notre littérature, *Jocelyn*, au contraire, venait prendre rang dans un cortège déjà imposant de figures ecclésiastiques ; aussi est-il bien malaisé de dire si les livres qui toucheront au sacerdoce, après 1836, appartiendront à la descendance de *Jocelyn* ou s'ils n'auraient point tout semblablement existé, sans le poème de Lamartine.

On peut croire, en tout cas, que si l'année 1836 vit paraître en librairie trois éditions nouvelles du *Vicaire de Wakefield*, le succès de *Jocelyn* entraînait assurément pour quelque chose dans ce zèle des éditeurs à réimprimer le roman de Goldsmith. Deux récits édifiants parurent en 1838 et 1843. Le premier s'intitule : *Le curé de Salbris, ou le Fénelon du village*, « histoire contemporaine » ; son auteur est M. Émile Van der Burch ; le second s'appelle *Le Curé de Campagne* ; il est l'œuvre de M. Stephen de la Madelaine. On n'aperçoit point ce que ces pieuses histoires, dont la seconde appartient d'ailleurs à la « Bibliothèque de la jeunesse chrétienne » peuvent devoir à *Jocelyn*.

Mais voici qui nous retiendra davantage : Balzac, depuis le début de 1833, rêvait d'un roman sur « le prêtre catholique » ². Est-ce l'annonce du *Curé de Campagne* de Lamartine qui le persuada de retarder la rédaction de son livre ? Toujours est-il que le *Curé de Village* de Balzac ne parut dans *La Presse* qu'en 1839 ; deux fois remanié, en 1841 et en 1845, il comporte des traits qui l'apparentent étroitement à *Jocelyn* et d'autres qui l'opposent au poème de Lamartine. L'abbé Dutheil, personnage épisodique, comme aussi l'abbé Bonnet, le héros du livre, ont ceci de commun avec *Jocelyn* (mais, plus encore, avec La Mennais) qu'ils ont le souci des « intérêts populaires » et qu'ils veulent « l'application des vraies doctrines évangéliques ». Les libéraux de Montignac, paroisse de l'abbé Bonnet, « vantent » leur curé « comme s'il appartenait à leur parti » ; c'est, dit Balzac, un « apôtre rural » ³. Son presbytère rappelle fort celui de *Jocelyn*, avec ses « murs bruns et moussus », sa porte « en bois brut fendillé », ces « végétations » qui « garnissaient le toit », et dans les murs, ces lézardes « d'où s'échappaient des flots de plantes grimpantes » ; « cette maison toujours ouverte semblait appartenir à tous » ⁴. L'église, par ailleurs, n'est pas plus somptueuse que celle de Valneige ; elle ressemblait à l'une de ces vastes granges « qui ont au-dessus de leur porte un toit avancé soutenu par des piliers de bois ou de briques ». Bâtie « en cailloux et en mortier », elle n'avait, sur ses murs « blanchis à la chaux », aucun ornement. A l'abbé de Rastignac, qui regarde avec dédain un aussi médiocre édifice, l'abbé Bonnet répondra : « Hélas, Monsieur ! Je n'ai pas le courage d'y dépenser des sommes qui peuvent secourir les pauvres ; les pauvres sont l'église » ⁵.

1. P. Franche, *op. cit.*, p. 86.

2. *Correspondance* de Balzac, 1876. T. I (lettres à sa sœur, juin 1883 et à Gosselin, 16 novembre 1833).

3. Balzac, *Le curé de village*, éd. Conard, 1922, pp. 41 et 77.

4. *Ibid.*, p. 90.

5. *Ibid.*, p. 107.

Mais le curé Bonnet est inflexible sur le dogme ; il est étroitement et passionnément romain ; premier contraste avec le curé de Valneige. Balzac songe-t-il secrètement à Lamartine et à la Première Époque de *Jocelyn*, quand il met dans la bouche de Bonnet ces fortes paroles : « Je ne comprends pas qu'on devienne prêtre par des raisons autres que les indéfinissables puissances de la vocation »¹. Bonnet, en outre, dans toute sa vie, n'a jamais eu « le plus petit roman » ; mais voici plus : à cette Véronique qui cherche dans la charité un moyen de tromper son cœur, et qui ne voit, en ceux dont elle veut être la Providence, que des ombres où transparait pour elle le visage de son ancien amour — n'est-ce pas là, très exactement, l'attitude intérieure de Jocelyn ? — à cette femme, le curé Bonnet déclare rudement : vous n'aimez point Dieu véritablement ; vous n'avez pas accompli le renoncement : « Faire le bien est une passion aussi supérieure à l'amour que l'humanité est supérieure à la créature » ; « en agissant comme vous le faites, ajoute le prêtre, vous retombez de toute la grandeur de l'humanité au culte d'une seule créature. Votre bienfaisance [...] comporte des souvenirs, des arrière-pensées, qui en ôtent le mérite aux yeux de Dieu »².

De telles paroles se peuvent appliquer si directement au curé de Valneige qu'on se demande si Balzac n'a point songé là à faire de son *Curé de Village* la contre-partie de *Jocelyn*.

Quoi qu'il en soit des intentions de Balzac sur ce point, quelqu'un, en tous cas, se donna ouvertement pour tâche de refaire *Jocelyn*. Nous touchons là à l'aventure, encore mal connue, du Lorrain Désiré Carrière dont l'abbé Chapia, en 1855, F. Saulnier, en 1885, dans son ouvrage sur Turquétty, et plus récemment M. Albert Desvoves³, ont évoqué la curieuse tentative.

Né à Nancy, le 12 février 1813, Désiré Carrière était entré en 1828 au petit séminaire de Pont-à-Mousson, d'où il passa, en 1830, au grand séminaire de Nancy. Son dessein paraissait donc bien arrêté de se vouer à l'état ecclésiastique ; il changea de route, cependant. Une lettre⁴ de Turquétty, datée du 17 janvier 1835, nous montre à cette date Désiré Carrière professeur au collège de Vic, (Meurthe-et-Moselle). En 1837, il est reçu à l'Académie Stanislas, de Nancy. Il se marie en 1844. Au mois de mai suivant⁵, il publie deux volumes de vers : *Le Curé de Valneige, pages retrouvées du journal de Jocelyn*⁶.

Désiré Carrière, conseillé peut-être par Turquétty, avait tenté de se signaler aux yeux de Lamartine en lui dédiant successivement deux épîtres, l'une, datée du 15 juillet 1832 (« A M. de Lamartine, à son départ pour l'Orient »), l'autre datée du 4 octobre 1833 (« A M. de Lamartine, à son retour d'Orient »). L'illustre poète lui avait répondu : « Vos vers, — lui écrivait-il, à propos sans doute de la première Épître — me sont arrivés à l'une des époques les plus déplorables de ma vie ; je ne les ai lus qu'à travers des larmes, et cependant leur souvenir m'est resté empreint dans la pensée et dans le cœur comme l'un

1. *Ibid.*, p. 110.

2. *Ibid.*, pp. 233-234.

3. R. H. L., juillet 1915.

4. Lettre inédite, communiquée par M. Fleuriot de Langle.

5. Cf. *Journal de la Librairie*, 17 mai 1845.

6. L'ouvrage fut publié à Paris, chez Gaume, rue Cassette, 2 vol. in-8°.

des plus magnifiques échos que j'aie entendus [...] »¹. Il semble même, d'après des documents conservés aux archives de Saint-Point, que Lamartine soit venu en aide, très directement, et matériellement, à Désiré Carrière. Lamartine était lié avec Mgr Donnet, lequel fut évêque de Nancy avant d'être nommé à Bordeaux. Mgr Donnet connaissait personnellement Carrière. Dans une lettre, de date incertaine, adressée par Lamartine à Mgr Donnet, on peut lire, à propos de Désiré Carrière : « *Pour que ce jeune homme ne soit pas entièrement à la charge de Votre Grandeur, je lui adresse par le même courrier la modeste somme de vingt-cinq louis (vieux style) pour sa pension alimentaire au grand séminaire de Nancy* »². On voit également à Saint-Point la copie (sans date) d'une lettre de recommandation en faveur du jeune Désiré Carrière, adressée par Lamartine au ministre de l'Instruction Publique.

L'abbé Chapia, dans la notice qu'il mit en tête des *Œuvres choisies* de Désiré Carrière, en 1855, écrit : « Le prêtre déserteur [lisez : La Mennais] avait entraîné dans sa révolte le chantre des *Harmonies* [...]. Sur une lyre devenue l'écho du rationalisme, Lamartine avait profané la sublime notion du prêtre ; son malheureux poème [*Jocelyn*] fit naître à Désiré Carrière l'idée de peindre à son tour, en forme de réparation, l'homme du sacerdoce ». S'il faut en croire l'Avertissement placé par Désiré Carrière lui-même en tête de la première édition de son *Curé de Valneige*, les choses, cependant, ne s'étaient point passées tout à fait ainsi : « Parmi ses projets d'ouvrages, déclare cet Avertissement, l'auteur avait caressé de bonne heure celui d'un poème sur les devoirs du prêtre ». Puis *Jocelyn* parut ; et ce fut alors que, « d'après l'avis d'un prélat éminent [Mgr Donnet], dont les conseils lui parurent l'indication de la volonté providentielle », Carrière « consentit à se renfermer dans la fiction de *Jocelyn* pour la compléter ».

Encore fallait-il ménager la susceptibilité de Lamartine, et ne point irriter le grand homme contre l'entreprise, quelque peu téméraire, de celui qu'il avait obligé, qui s'était donné pour son disciple et qui pouvait paraître, à présent, vouloir lui faire la leçon. Ce fut, bien entendu, Mgr Donnet qui s'entremet. Nous avons une lettre de Lamartine à l'évêque de Nancy qui prouve bien que Lamartine entra sans discussion dans les vues du prélat et de son protégé : « *Votre Grandeur est parfaite, écrit Lamartine, dans ses observations sur Josselin [sic] qui décidément deviendra votre œuvre. Le nouveau plan que vous me proposez me va ; il est orthodoxe sans cesser d'être poétique ; votre jeune Lorrain, qui veut refaire mon œuvre presque en entier a de nobles idées. Je sens combien j'ai surfait le respectable évêque de Grenoble dans la scène de l'ordination de mon néophyte. Votre Désiré Carrière est en vos mains ; je me livre donc à lui [...]. Va donc pour le Josselin mieux connu [...]* »³.

Le *Curé de Valneige* paraît bien avoir été terminé par Carrière assez vite. Le 18 août 1837, Turquéty lui écrit de Dinan : « *C'est avec un grand plaisir*

1. Fragment de lettre, sans doute, publié par l'abbé Chapia dans l'introduction à la seconde édition du *Curé de Valneige*.

2. Arch. S.-P.

3. Arch. S.-P. — Cette lettre n'est qu'une copie, établie on ne sait par qui, sur un papier portant le nom d'un couvent de Souillac-sur-mer. Toutes les lettres de Lamartine à Mgr Donnet, conservées aux archives de Saint-Point, sont des copies. Ces copies sont visiblement fautives, par endroits. Leur utilisation réclame la plus grande prudence.

que j'ai reçu de vos nouvelles ainsi que l'assurance de la prochaine publication de votre poème. J'ai lu avec un vif intérêt votre poésie académique [...]. Elle me fait désirer vivement l'impression du *Jocelyn emendatus* [...] M. de Lamartine n'a pas dû être mécontent de ce qui n'est, après tout, qu'un hommage rendu à son génie * ». Carrière ne trouvait, cependant, aucun éditeur. Le 31 janvier 1838, Turquéty lui écrivait de nouveau : « Je ne sais trop quelle marche vous pourriez suivre pour votre *Jocelyn catholique*. Le mieux serait de tâcher de trouver un éditeur avec la protection de M. de Lamartine qui paraît vous aimer. Je crois que, par souscription, vous éprouveriez des difficultés graves [...]. Il me semble que M. de Lamartine pourrait vous donner un appui de circonstance * »¹.

Il est possible que Lamartine ait recommandé son jeune rival à quelque éditeur ; mais le poème, « en portefeuille » depuis la fin de 1837, ne vit le jour que huit ans plus tard, et pour recevoir, d'ailleurs, un assez mince accueil. Les quelques journaux et revues qui parlèrent du *Curé de Valneige* le firent avec une indulgence un peu dédaigneuse. L'*Université Catholique*² salua aimablement dans ce livre l'image d'un « vrai type chrétien ». Veuillot promit à Carrière un article, qu'il n'écrivit pas³.

Carrière n'a rien changé à l'histoire de *Jocelyn* telle que Lamartine l'a contée ; il a seulement ajouté un grand nombre de réflexions, et quelque épisodes nouveaux. Les textes qu'il publie, sont, dit-il, des feuillets légués par Jocelyn à un prêtre de ses amis, le pauvre desservant de la paroisse d'Aiglemont, située non loin de Valneige. Ces « pages retrouvées » viennent aisément s'insérer dans les blancs laissés par Lamartine à l'intérieur même des Époques ou bien entre une Époque et la suivante. Il n'y a rien là qui constitue un démenti à Lamartine ; seulement le curé de Valneige tel que le voit Désiré Carrière est infiniment plus dévot que le Jocelyn de 1836. Notons bien que Carrière n'a modifié en rien la scène de l'ordination ; il se borne à montrer Jocelyn, lorsqu'il reprend conscience, applaudissant à la rudesse de l'évêque, dont la main a été guidée par Dieu même :

Merci, mon Dieu ! Ton bras, malgré moi, m'a sauvé
[.....]
Dans l'oubli de ta loi, quand j'avais osé vivre,
Tu ne m'oubliais pas, tu daignais me poursuivre⁴
[etc...]

1. Bibliothèque municipale de Rennes. Fds Turquéty, n° 114-F° 47. — Désiré Carrière insistait vivement, dans son Avertissement, sur son respect, sa reconnaissance envers Lamartine : « Que l'on n'aille pas, disait-il, chercher dans le *Curé de Valneige* une réfutation de *Jocelyn*. A l'acceptation d'une pareille tâche, à la pensée d'antagonisme qu'elle suppose, il y aurait eu témérité, plus que témérité, ingratitude ! L'auteur [...] n'a surtout oublié ni de quel paternel sourire M. de Lamartine accueillit ses premiers essais, ni de quelle manière flatteuse il a bien voulu encourager une entreprise dans laquelle, après tout, il ne faut voir qu'un hommage rendu au créateur du personnage de *Jocelyn* ».

2. *Université catholique*. T. XX, p. 397.

3. *Correspondance* de Louis Veuillot. T. II (1931). — Lettre à Carrière, 13 octobre 1846.

4. D. Carrière, *Le Curé de Valneige*. T. II, p. 260. — C'est ainsi, rappelons-le-nous, que Télémaque, poussé violemment dans la mer par Mentor qui veut le délivrer des séductions d'Eucharis, remercie Mentor, ensuite : « Oh, mon père ! que les dieux m'ont aimé en me donnant votre secours [etc...] » (*Télémaque*. Coll. des Grands Écrivains. T. I, p. 126).

Carrière ajoute encore quelques détails sur l'affectueuse confiance qu'avait l'Évêque envers Jocelyn lorsque ce dernier était encore au séminaire. Par ailleurs, on voit le curé de Valneige multiplier, dans sa paroisse, les preuves de sa charité et de son héroïsme : il protège une fille mère que l'on voulait tuer ; il recueille une famille dont la chaumière a été détruite par un incendie ; il travaille de ses mains, après une avalanche, à creuser fiévreusement la neige où des malheureux sont ensevelis ; on le voit à la fin mourir doucement, assez désenchanté, et constatant avec douleur que les paysans auxquels il a prêché Dieu pendant tant d'années ne songent toujours qu'à la terre et à l'argent.

Morne livre ! Les vers sont faciles, certes, mais si monotones, et souvent si prosaïques ! Le poème connu, malgré tout, deux éditions ; la seconde, il est vrai, Carrière n'eut pas la satisfaction de la voir ; ses amis la publièrent deux ans après sa mort.

C'est en 1847 que paraît le petit récit de Mérimée : *L'abbé Aubain*. Aubain nous est présenté, avec ses « grands yeux noirs, sa mine pâle et mélancolique » ; il est curé de Noirmoutiers. Il a été jadis, avant d'entrer au séminaire, très amoureux d'une petite bourgeoise qui s'est mariée. C'est là tout son pauvre roman, très innocent ; au demeurant, le plus digne des prêtres ; la « lionne » qui voudrait attirer ses regards ne réussit même point à le troubler. Il est vrai que, sur sa table, sous les gros in-folios des Pères de l'Église, « comme caché », on découvre *Jocelyn*¹ ; et selon M. A. Dupouy « c'est peut-être là une indication sur l'origine littéraire de l'abbé Aubain. Si la belle parisienne en exil à Noirmoutiers n'était une tête bien romanesque, et si la réalité correspondait à ce qu'elle rêve, ce serait, comme dans le récit de Lamartine, un amour de prêtre qui ferait le sujet de cette anecdote. Mérimée s'en tient à une esquisse qui aboutit à une franche dérision. Il n'y aurait pas beaucoup à forcer les choses pour voir, dans cette nouvelle, une discrète parodie du poème »².

Mais voici les *Misérables* et la grande figure de l'évêque Myriel ; sans doute, Hugo, qui songeait depuis 1832 à faire entrer dans un roman le personnage historique de Mgr Ch. Fr. Bienvenu de Miollis, n'a pas dessiné son Myriel d'après le curé de Valneige. Mais il n'est pas interdit de croire que quelque chose de *Jocelyn* a passé malgré tout dans la première partie des *Misérables*. Songeons que Myriel est donné par Hugo comme un homme qui porte, lui aussi, un secret. Il a aimé autrefois, et l'on sait vaguement autour de lui, qu'il a été « atteint d'un de ces coups mystérieux et terribles qui viennent quelquefois renverser [l'homme] en le frappant au cœur », (I, I, I). Écoutons Hugo nous décrire les procédés d'apostolat de l'évêque Bienvenu : « Il était indulgent et doux, et prêchait moins qu'il ne causait [...]. Il inventait des paraboles, allant [...] au but avec peu de phrases et beaucoup d'images, ce qui était l'éloquence même de Jésus-Christ » (I, I, III). Regardons-le vivre dans « la pauvreté volontaire » ; « tantôt il bêchait dans son jardin, tantôt il lisait et il écrivait » (I, I, V) ; « il arrosait ses plates-bandes, chaque soir d'été, avec un

1. Mérimée écrit : *Jocelin*.

2. Mérimée. *Carmen*, Arsène Guillot, *L'abbé Aubain*, introd. par M. A. Dupouy. Paris, 1927, p. XLIII.

arrosoir de fer blanc peint en vers » (I, I, VI), et la porte d'entrée de sa demeure, « la nuit comme le jour, n'était fermée qu'au loquet » (*Ibid.*).

Assurément ce sont là des traits qui conviennent à tous les « bons prêtres » de la littérature catholique et voltairienne elle-même ; mais on ne peut se défendre de penser que l'image très célèbre du curé de Valneige a bien pu revenir à l'esprit de Hugo lorsqu'il a dessiné les traits de l'évêque de Digne. Myriel, c'est bien un peu Jocelyn promu, tout à fait malgré lui, aux fonctions de l'épiscopat ; c'est aussi Jocelyn interprété par Hugo le républicain ; il ne se contente plus d'accepter les Révolutions comme les interventions directes du Seigneur dans le destin des sociétés humaines ; il s'agenouille à présent devant les hommes de la Convention.

Qui sait si cet abbé Pierre Froment que Zola promène à travers sa trilogie *Lourdes, Rome, Paris*, ne doit pas lui aussi quelque chose de son âme au pasteur de Valneige ? Comme lui il connaît le tourment du doute et l'incessante sollicitation du siècle et de la raison ; sa loyauté, sa noblesse sont égales à celles de Jocelyn. Et les prêtres amoureux ou bouleversés par la tentation qu'on trouve dans Maupassant (*Clair de Lune*) ou dans Zola encore (*La faute de l'abbé Mouret*), il n'est guère possible qu'en racontant leur histoire, Zola et Maupassant n'aient pas songé aux amants du Val des Aigles.

André Theuriet, avec son *Abbé Daniel*, a donné, sous forme de pastorale berrichonne, « une interprétation bourgeoise », un « écho affadi » de *Jocelyn*¹. Peut-être encore le curé de Valneige impose-t-il un peu sa ressemblance à l'abbé Roche que G. Droz introduit dans son récit *Autour de la Source*, comme aussi au *Curé de Province* d'Hector Malot. L'influence de *Jocelyn* n'est plus conjecturale, elle est certaine, — de l'aveu même de l'auteur — dans le beau roman *L'Offrande* qu'en 1908 M. Albert-Émile Sorel a publié chez Lemerre².

Ce n'est pas seulement dans le roman en prose, c'est aussi dans les récits en vers que l'influence de *Jocelyn* a pu s'inscrire.

Avant même que l'Épisode de Lamartine eût paru en librairie, il avait déjà déterminé, dans une large mesure, le « roman en vers » de Léon Bruys qu'on verra paraître en avril 1836³, *Thérèse*. Il semble bien que cet ouvrage soit né des conversations qu'eurent Lamartine et Bruys, à Saint-Point, en octobre et novembre 1831, et sans doute aussi dans les années suivantes. La lettre en vers « A M. Alphonse de Lamartine » que Bruys mit en tête de son livre laisse clairement entendre que Lamartine indiqua à Bruys son sujet. Il lui aurait même, paraît-il, proposé le thème de *Jocelyn*. Bruys se contenta d'une simple histoire qu'il eût voulu, je crois, écrire à la manière de Wordsworth ; c'est le récit d'une de ces humbles destinées où les lakistes voyaient tant de grandeur

1. P. Franche, *op. cit.*, pp. 265 et 275.

2. Il convient peut-être aussi de songer à une autre forme de l'influence de *Jocelyn* : la réaction que sa « douceur blonde et bleue », comme disait Sainte-Beuve, provoqua dans la littérature réaliste et naturaliste ; c'est ainsi que la description attendrie du curé de campagne et de son presbytère fit place aux cruelles images de *Madame Bovary* et de la *Conquête de Plassans* où les abbés Bournisien et Faujas ne rappellent plus guère, en vérité, le vicaire de Wakefield.

3. Cf. *Journal de la Librairie*, 30 avril 1836.

secrète et que plus tard se plaira de même à conter, en prose, l'auteur de *Geneviève* et de *Fior d'Aliza*¹. Il y a dans *Thérèse* des paysages de la Savoie, et l'héroïne, comme Laurence, meurt ravagée par un amour ; il y a même un bon curé, et l'*Artiste*, commentant ce livre, exprima le sentiment de tous ceux qui l'avaient lu : « Les pensées et les images de la poésie de M. Léon Bruys ont souvent beaucoup d'analogie avec celles de la poésie de M. de Lamartine. Cette ressemblance nous a frappé surtout dans le morceau intitulé « Le Presbytère » ; on croirait presque lire un chapitre de *Jocelyn* ».

Il est incontestable également que le long texte en vers de Sainte-Beuve *Monsieur Jean*, qui parut en novembre 1836, porte un reflet de *Jocelyn*. Le 16 novembre, Sainte-Beuve annonçait à Lamartine qu'il lui ferait tenir bientôt « une espèce de petit poème appelé *Monsieur Jean, maître d'école* ». « C'est, ajoutait-il, mon plus long jusqu'ici » (*Monsieur Jean*, effectivement, a sept cents vers), et il se déclarait d'avance satisfait et heureux « si Jocelyn don[nait] un sourire au pauvre magister »². Son intention profonde, Sainte-Beuve la révéla l'année suivante : il voulait donner un exemple de ce qu'aurait dû être *Jocelyn*, selon lui, un *Jocelyn* qui eût joué le jeu sérieusement, le jeu de la poésie « intime » et « domestique », car, dans l'opinion de Sainte-Beuve, Lamartine fait semblant, seulement, dans *Jocelyn*, d'adopter le genre pédestre ; au vrai, il triche sans cesse... « Or il m'a semblé, écrit Sainte-Beuve, qu'il était bon peut-être de replacer la poésie domestique et familière et réelle sur son terrain nu, de la transporter plus loin, plus haut même, sur les collines pierreuses [...] *Monsieur Jean* n'est que cela [...]. Puisse-t-il, dans sa maigreur un peu ascétique, ne pas paraître trop indigne de venir bien respectueusement à la suite du célèbre vicaire de notre cher et divin poète ».

On connaît cette fastidieuse procession d'alexandrins où Sainte-Beuve imagina de mettre en scène le cinquième enfant de Jean-Jacques Rousseau devenu magister et prononçant, à la fin, une allocution de clergyman. Y a-t-il là un écho de la leçon de catéchisme aux enfants de Valneige ? C'est probable ; mais la chaleur de *Jocelyn* et sa richesse ne sont plus ici que glaciale pauvreté. Lamartine n'aima pas *Monsieur Jean*. C'était, écrit-il dans le *Cours Familier de Littérature*, « un *Jocelyn* civil. Il n'y avait ni assez d'amour, ni assez de religion, ni assez de sacrifice en lui pour prendre l'âme tout entière. Cela sentait l'École Normale plus que le sanctuaire dans les hautes montagnes des Alpes. Le cadre était trop petit et trop profane pour le tableau »³.

Monsieur Jean, ou le *Jocelyn* du pauvre... D'autres essayeront, après Sainte-Beuve de recommencer *Jocelyn*, non pour le rectifier et l'amoindrir, mais pour suivre ses traces et profiter de sa gloire⁴. *La Mort du Juif errant* d'Ed. Grenier

1. L'article que Guigue de Champvans consacra à Thérèse dans le J. S. L. du 11 mai 1836 insiste en effet sur le « lakisme » de Bruys, et rapproche *Thérèse* de l'*Excursion* de Wordsworth.

2. Lettre p. p. M. Chesnier du Chesne. R. D. M., 1^{er} novembre 1933.

3. C. F. L., T. XVII, p. 452. Lamartine dit *Maître Jean* au lieu de *Monsieur Jean* ; avait-il quand il écrivait ces lignes, en 1864, relu le poème de Sainte-Beuve ?

4. Il est difficile de ne pas penser que J. Autran n'a point voulu, expressément, se placer dans le rayonnement de *Jocelyn* quand il a publié en 1854 ses *Laboureurs*, où apparaissent aussi (Livres III)

(1857) fut regardé, nous dit l'auteur lui-même, « comme un écho lointain » du poème de Lamartine. Quant à la *Pernette* de Laprade (1868), « épopée rustique et dramatique idylle »¹, elle dérive elle aussi, pour partie, mais très certainement, de *Jocelyn*. On y voit un jeune homme qui s'enfuit dans la montagne pour échapper à la tyrannie sous laquelle étouffe la France ; dans ces solitudes, il mène une vie libre et sauvage ; une idylle se déroule dans la vallée haute ; un prêtre apparaît aussi, et le poète s'est souvenu des funérailles de Laurence. Certes, entre *Pernette* et *Jocelyn*, il y a, pour ainsi dire, la même différence d'altitude qu'entre ces monts du Forez où Laprade conduit ses héros et les grandes cimes des Alpes où se creuse la Grotte des Aigles ; mais on ne trouvera point cependant si mal fondé le jugement qu'en 1872 Jules Levallois portait sur l'auteur de *Pernette*, qu'il saluait comme « le plus élevé des continuateurs [et] presque [...] l'héritier de Lamartine »².

N'était-ce point d'ailleurs Lamartine lui-même qui avait nommément encouragé Laprade à écrire une épopée domestique ? En 1859, dans son *Cours Familier*, il avait déclaré en effet : « Laprade, Legouvé et Autran parmi nous seraient dignes de prendre la plume de Goethe et de donner à leur patrie ces chefs-d'œuvre de la chaumière que le peuple placerait à côté d'*Hermann et Dorothee* et de *Paul et Virginie*, au chevet du lit de ses fils et de ses filles »³. Ce n'est pas dans *Pernette* seulement que Laprade s'est souvenu de *Jocelyn*. Son *Hermia* emprunte des traits à la description de la Grotte des Aigles en même temps qu'à l'Épilogue de *Jocelyn* : « La vision »⁴ ; du *Franz*, qu'on trouve dans les *Idylles héroïques*⁵, Biré écrit : « Un souffle de Lamartine, le Lamartine de *Jocelyn* et du chant des Laboureurs, circule à travers cette symphonie pastorale » ; c'est aussi des « Laboureurs » qu'une réminiscence passe dans les *Taureaux* de Laprade :

Sur le timon de frêne, un jeune bouvier celte
L'aiguillon à la main se dresse fier et svelte⁶

Faut-il aller, comme fait M. Fernand Gergh, jusqu'à dire que *Jocelyn* « a engendré la *Mireille* de Mistral »⁷ ? C'est sans doute forcer un peu la vérité ; mais rappelons-nous cependant que c'est vers l'auteur de *Jocelyn* que le jeune Mistral, spontanément, se tourna comme vers l'inspirateur et le maître de son propre génie poétique, et qu'en effet Lamartine, aussitôt, se reconnut en lui.

des octosyllabes, — du reste bien médiocres. — Un souvenir des vers fameux de Lamartine sur les « Laboureurs » passe également, je crois, dans la pièce *Le Fer* qu'on a pu lire dans *Les Épreuves* de Sully Prudhomme.

1. Ce sont les mots par lesquels Vitet définit *Pernette* dans la R. D. M. du 1^{er} février 1869.

2. Cité par P. Séchaud. *Victor de Laprade*, 1934, p. 438.

3. Laprade écrira à Tisseur, le 17 juin 1881 : « Je viens de relire *Pernette* ; c'est, avec *Jocelyn*, le seul poème de notre temps qui survivra [...] *Jocelyn* sera le poème des femmes et des séminaristes sensibles, *Pernette* celui des hommes à raison ferme, à cœur droit [...] ». (Cf. P. Séchaud. *Lettres inédites de Laprade à Ch. Alexandre*, 1934, p. 125 note).

4. *Hermia* fait partie des *Odes et Poèmes* de Laprade (1843). Cf. P. Séchaud. *V. de Laprade* p. 174.

5. *Franz*, scènes pastorales, parut d'abord dans la R. D. M. du 15 mars 1857.

6. Laprade. *Symphonies*, 1862, p. 189.

7. Cf. *Nouvelles Littéraires*, 23 février 1935.

Enfin, à l'heure présente encore, Francis Jammes — qui, dans ses *Clairières dans le ciel*, en 1906, chantait :

Je songe au temps d'été où vers cette colline
Et vers ce vallon bleu, doux comme Lamartine,
À l'heure où les poiriers rêvent de Jocelyn,
Je vais chercher la paix [etc...]

Francis Jammes est assurément, ainsi que l'écrivait Barrès à propos d'A. Lafon, « le représentant le plus caractérisé » de ce « petit groupe » de poètes chrétiens « que l'on peut rattacher aux inspirations religieuses, domestiques et passionnées de Lamartine dans son sublime *Jocelyn* »¹.

*
* * *

Jetons à présent un regard sur les principales éditions du grand Épisode lamartinien. Avant la fin de l'année 1836, il avait paru en France quatre éditions de *Jocelyn*. Voici, relevés dans le *Journal de la Librairie*, les termes mêmes de l'alinéa qui annonçait la publication du poème :

Jocelyn. Épisode. Journal trouvé chez un curé de village. Par Alphonse de Lamartine, deux volumes in-8° ensemble de 41 feuilles 1/2. Impr. de Fournier à Paris — À Paris chez Ch. Gosselin, chez Furne. Prix : 15 frs.

L'ouvrage se présentait ainsi : sur la couverture on lisait : JOCELYN | *Épisode* | *Journal trouvé chez un Curé de Village* | par Alphonse de Lamartine. — Au-dessous, ce seul mot : Ψυχή. Au bas de la page : Paris | Charles Gosselin et Furne éditeurs | MDCCCXXXVI.

La dédicace : A | Maria-Anna-Eliza | était précédée de trois majuscules : D.D.D., lesquelles sont là en imitation du style lapidaire et peuvent s'interpréter : *Dat, Donat, Dicat*, ou *Dono Dedit, Dicavit*. Suit l'Avertissement, puis vient le texte du Prologue. Le premier volume qui compte 322 pages, s'arrête sur la fin de la Cinquième Époque. Le deuxième volume comporte 328 pages. À partir de la page 245 de ce tome II commencent les Notes de l'Éditeur, qui occupent, par conséquent, quatre-vingt-quatre pages.

En renvoyant à Gosselin les quatre premières feuilles d'épreuves corrigées, Lamartine lui disait, le 12 décembre 1835 : « Je vous recommande 1^o de ne mettre que vingt vers par page à peu près, au plus. 2^o d'espacer beaucoup plus les alinéas [...] » et Madame de Lamartine ajoutait en marge : « Monsieur, mon mari me dit n'avoir rien à ajouter à l'édition que vous vous proposez de faire, n'ayant fait d'autres vers que ceux que vous imprimez maintenant. Quant à mes dessins, je crains bien de n'en avoir aucun d'assez terminé pour vous être utile, mais je pourrai vous indiquer des ouvrages où vous trouverez tout ce qui pourrait vous manquer. Nous en causerons à Paris [...] »².

1. On lit dans *Les Caprices du poète* de Fr. Jammes (T. III, p. 41), à propos d'une visite à Sisteron : « C'est là que, pour la première fois, je sentis que j'étais dans ce royaume de Lamartine que circonscrivent le Rhône, la Saône et la Durance [...]. Le souffle léger de Laurence endormie portait jusqu'ici, agitait les dernières baies des arbustes, baisait les hautes cimes dont la neige se confond avec l'espace. Nul doute que les colombes de Jocelyn n'aient bu, un jour ou l'autre, dans ces vasques de la Haute-Provence ».

2. Lettre p. p. M. Ch. Maréchal, dans son *Josselin inédit*, p. XXIV.

On devine à travers ces lignes une inquiétude de l'éditeur que Madame de Lamartine cherche à calmer. Gosselin se demandait avec quelque anxiété comment il parviendrait, avec les huit mille vers que lui avait fournis Lamartine, à composer les deux volumes dont il comptait bien tirer de solides bénéfices. Songeons en effet que les vers de *Jocelyn* entrent aujourd'hui parfaitement, et sans qu'il soit besoin d'employer des caractères particulièrement menus, dans un seul volume, de quelque trois cents pages. Il fallut donc disposer, un peu partout, beaucoup de « blancs », et recourir aussi à l'expédient des Notes, — ces notes dont Hugo, railleur, disait dans la préface de son *Cromwell* qu'elles « sont quelquefois un moyen commode d'augmenter le poids d'un livre et d'accroître, en apparence du moins, l'importance d'un travail »¹. Ces « blancs » et ces Notes de *Jocelyn*, trop visiblement destinés à enfler artificiellement les deux tomes du poème ne firent pas un trop bon effet. Le 21 mars 1836, Montherot écrivait à Lamartine : « *Je me trouve souvent dans le cas de vous blanchir des blancs de Gosselin. Je les aime, moi, comme repos et appelant mes réflexions, mais les acheteurs ne voient que l'avidité du libraire. Les Notes de la fin sont un scandale. Ligonnès me disait : Ici pourquoi des lignes de points ? Le sens continue sans interruption après. Je lui dis ; c'est pour appeler la réflexion ; je supprimerais les faux titres, mais pas les lignes de points* »².

Il n'est que de feuilleter, en effet, les deux volumes de la première édition de *Jocelyn* pour reconnaître, du premier coup d'œil, l'extraordinaire dépense de papier blanc qui s'y trouve faite. Chaque fois qu'une date apparaît — et l'on sait que le poème, qui se présente sous la forme d'un journal en vers, est divisé en morceaux datés — Gosselin inscrit la date à peu près au milieu de la page, ce qui fait qu'il ne reste plus de place que pour une dizaine de vers environ. Lorsque ce qui se rapporte à telle date n'est qu'un groupe de quatre vers par exemple, quelle aubaine³ ! Ces quatre vers occuperont à eux tout seuls la page entière. Pour le duo lyrique de la Quatrième Époque, Gosselin ménage entre les strophes des intervalles qui ressemblent à des abîmes ; et dans les endroits où il a été, hélas et quoi qu'on fasse, cruellement impossible de couper le développement, en aucun cas le nombre des vers, par page pleine, ne dépasse le chiffre de vingt-et-un.

Mais les Notes, voilà bien, comme dit Montherot, le « scandale » ! Elles sont au nombre de quatorze. Neuf se rapportent au premier volume, cinq concernent le second. Elles s'intitulent Notes de l'Éditeur, peut-être selon l'exigence même de Lamartine, qui entendait, en cette affaire, dégager sa responsabilité ; mais il apparaît assez clairement, d'après la lettre, citée plus haut, de Madame de Lamartine, que la femme du poète, d'accord, très certainement, avec son mari, choisit elle-même la plupart des textes qui servirent à constituer ces Notes.

La façon dont ces citations sont distribuées est véritablement stupéfiante. Ni Madame de Lamartine, ni le poète, ni l'éditeur n'apportèrent le moindre

1. De même, Sainte-Beuve, parlant de l'*Enéide* traduite par Delille (1804), déclare que cette traduction « fut achetée à l'auteur 40.000 francs, bien grande somme pour le temps. En tout, ce n'était pourtant que deux volumes qu'on gonfla et qu'on doubla de notes » (*Portraits littéraires*, 1844. T. II, p. 94).

2. Arch. S.-P.

3. Cf. : 6 mars 1793, 7 décembre 1794, etc.

soin à cacher à l'acheteur qu'on se moquait de lui. La première Note s'intitule « Le Pâtre » ; elle renvoie le lecteur à la page 106 du premier volume ; c'est là en effet, qu'on rencontre le vers :

Un vieux pâtre y gardait un troupeau de génisses

Mais le texte de cette Note, qui est tiré de W. Coxe (*Voyage en Suisse* — sans référence) est une description de Lauterbrunnen, du Staubbach et des glaciers : on n'y voit point de pâtres ; seule figure dans ces pages une allusion à la « petite cabane » où pendant l'été s'abritent quelques bergers « qui font d'excellents fromages et gardent de nombreux troupeaux de vaches, de chèvres et de pourceaux ». C'est tout ; mais voilà qui suffisait pour justifier ce large découpage, dans Coxe, grâce auquel on gagnait sept pages de plus, pour le tome II de *Jocelyn*. La seconde Note n'est autre qu'une pièce des *Nouvelles Méditations*, ici reproduite parce qu'elle s'intitule *Vers improvisés à la Grande Chartreuse*, et qu'un petit texte liminaire renvoie à la page 108 du premier volume de *Jocelyn*, où l'on trouve ces vers :

Mais venez, je connais une grotte profonde
[etc...]

Troisième Note : « Chamois » ; elle reporte le lecteur à la page 109 du tome I. Pas un vers, dans cette page, où figure le mot : chamois, j'aperçois seulement le « chasseur des monts » ; mais le texte de la Note, empruntée de nouveau à Coxe (Lettre XXIX) commence par ces mots : « Notre guide est un chasseur de profession [...] ». Le tour est joué ; Va pour quatre pages de zoologie où nous apprendrons que le chamois « se nourrit de différentes sortes d'herbes et principalement de celle appelée *lichen rangiferinus* » ; et nous n'ignorerons plus que si « Linnaeus a classé le chamois dans l'espèce du bouc sous le nom de *rupicapra*, ou chèvre de montagne » c'est qu'il « ne connaissait pas les antilopes pour en former une classe comme l'a fait Pallas qui y a judicieusement placé ce quadrupède ».

Selon le même procédé cynique, nous aurons encore dix nouvelles pages de Coxe (Note VI. « Glaciers ») sous le prétexte qu'à la page 179 du premier volume de *Jocelyn*, il est question des « aiguilles de glace » sur la cime des monts ; — puis quatre pages de l'*Encyclopédie nouvelle* de Leroux et Reynaud (Note VIII. « Avalanches »), — puis quatre pages du *Voyage à Genève et dans la Vallée de Chamouny*¹ par Leschevin (Note IX). Ces deux dernières Notes, d'ailleurs, sont jetées là avec sorte d'insolence magnifique. La Note VIII, sur les avalanches, renvoie bien à une page définie du poème ; mais c'est en vain qu'on chercherait dans la dite page 249 la moindre allusion à une avalanche ; quant à la note IX qui nous promène à travers la vallée de Chamonix — c'est-à-dire fort loin de la Grande Chartreuse, où serait situé, d'après la Note II, le Val des Aigles — elle omet, paisiblement, de renvoyer le lecteur à quelque endroit que ce soit du texte en vers, et elle se passe même de titre.

Les Notes concernant le tome II sont exactement du même genre. Les vers

1. *Voyage à Genève et dans la vallée de Chamouny en Savoie*, ayant pour objet les sciences, les arts, l'histoire, le commerce, l'industrie, les mœurs des habitants, etc... Par P. X. Leschevin. A Paris, chez A. Renouard. A Genève, chez Guers, 1812, 385 p., in-12.

de la Sixième Époque permettent de reproduire le texte des *Devoirs civils du Curé*, — et voilà dix-huit pages remplies ; les notes IV et V (« Naturalistes » ; « Insectes »), prétendant commenter les douces études botaniques du curé de Valneige, nous infligent dix pages encore du livre, déjà cité, de P. X. Leschevin.

Sur les quatorze Notes de *Jocelyn*, il n'en est donc pas plus de cinq qui offrent quelque intérêt ; ce sont celles, très brèves d'ailleurs (cinq pages en tout), qui ne sont point constituées par des citations mais qui apportent un commentaire que Lamartine rédigea lui-même, ou dicta. Nous avons eu l'occasion, en divers endroits de notre étude, de signaler ces Notes utiles et d'en tirer des indications.

Le 5 mars 1836, le *Journal de la Librairie* contenait l'annonce suivante :

Jocelyn. Épisode. Journal trouvé chez un curé de village. Par Alphonse de Lamartine, édition originale. Deux volumes in-18. Ensemble de 13 feuilles ½. Impr. d'Everat à Paris. A Paris, chez Ch. Gosselin, chez Furne. Cette édition est uniquement pour l'étranger.

Ce n'est pas seulement le format qui distingue cette édition, dite « originale » de l'édition princeps in-octavo. Les volumes contiennent aussi moins de pages : 222 pages au tome I, 248 au tome II ; toutes les Notes ont disparu. Et le truquage — dont nous avons parlé — du 9 décembre 1794 en 9 décembre 1793 qu'on observe (p. 246) dans l'édition in-octavo n'a pas été cette fois-ci opéré ; à la page 206 du premier volume, on lit en effet la date normale du 9 décembre 1794.

Le 17 septembre 1836, paraît, au *Journal de la Librairie*, l'annonce de la « troisième édition, revue et corrigée » de *Jocelyn* (2 vol. in-8°). Les trois initiales D. D. D. ont été supprimées avant les vers à Maria-Anna-Eliza. Le premier volume a 332 pages, et comprend neuf Notes ; le second volume compte 348 pages et quatre Notes. Ce qui, dans la première édition, formait la Note II, pour le deuxième volume, c'est-à-dire le texte des *Devoirs civils du Curé*, se trouve cette fois reproduit à part, en tête des Notes et ne fait plus partie de leur ensemble. Comme dans la première édition, l'année 1794 est redoublée ; à la page 267 du premier volume, on lit : 9 décembre 1793 là où l'on devrait trouver : 9 décembre 1794.

Lamartine avait accepté de se courber sur le texte de ses deux volumes et d'y apporter des retouches ; nulle besogne ne l'irrite davantage ; il a consenti à s'y atteler ; mais, pour Dieu, que cela aille vite ! Au total, sur ses huit mille vers, il n'en corrige guère sérieusement qu'une trentaine, tout au plus ; et les modifications ne sont pas toujours heureuses ; ainsi, dans le Prologue, la première leçon :

Fatigué de gravir ces monts croissant sans cesse (Pr. 6)

comportait une impression de montagne fort exacte, et qui disparaît dans la banalité de la retouche :

Montant courbé ces monts que chaque pas abaisse

Par contre, voici une belle réussite ; dans la première édition, la Première Époque s'ouvrait sur ces deux vers :

Le jour s'est écoulé comme l'eau dans la bouche
D'un fruit délicieux qui fond dès qu'on le touche

Dans la troisième édition, ce début est ainsi transformé :

Le jour s'est écoulé *comme fond* dans la bouche
Un fruit délicieux *sous la dent qui le touche*

Ailleurs, c'est une ambiguïté qui disparaît :

Que ce jour s'est levé serein sur le vallon !
Chaque toit semblait vivre à son premier rayon,
Chaque volet ouvert avant qu'il put éclore
Semblait [etc...] (I, 11-14)

Le vers 13 devient désormais :

Chaque volet ouvert à l'aube près d'éclore

Plus loin, au vers 166, « *la rougeur* » se substitue à « des pleurs » qui se trouvaient répétés deux vers après ; de même, dans la description de l'aigle des Alpes, au début de la Troisième Époque, « en nageant » (v. 15) qui répétait le « où rien ne nage » du vers 10, cède la place à un « *en plongeant* » qui a l'avantage supplémentaire d'ajouter l'indication d'un mouvement précis. Dans la même Époque, on assiste à l'agonie du père de Laurence ; sa main, avait écrit Lamartine,

Semblait tâter en songe un fil qui la retienne (III, 290)

L'expression « tâter un fil », à bon droit, ne satisfaisait point le poète. Il corrige donc son vers et dit, plus simplement et beaucoup mieux :

Cherchait en tâtonnant un fil qui la retienne.

Sainte-Beuve avait reproché à l'auteur de *Jocelyn* de bouleverser l'orthographe à son gré et d'écrire par exemple « *chamoi* », afin d'obtenir une rime pour le pronom « moi » :

Et bondissant après comme un jeune *chamoi*
Me ramène à la grotte en courant devant moi (III, 518-519)

Lamartine reprend donc son texte, et, assez adroitement, l'arrange :

Et bondissant après comme un jeune *chevreuil*
En courant devant moi m'entraîne à notre seuil

Il en va de même pour l'orthographe fautive : « à l'envie » (IV, 115).

Tous semblaient se hâter d'épuiser à l'envie
Leur coupe de bonheur et leur goutte de vie

Lamartine écrit maintenant :

Et chacune semblait, d'existence ravie,
Epuiser le bonheur dans sa goutte de vie

Il y avait une incorrection grammaticale dans ces vers :

Oh ! c'est qu'un cœur d'enfant dans le présent se noie
Et qu'un jour est pour eux un océan de joie (IV, 475-476)

Ce « pour eux » ne s'expliquait point, selon une stricte syntaxe. La retouche de Lamartine satisfait aux lois de la langue, mais n'est pas belle :

Oh ! c'est qu'un cœur d'enfant dans le présent se noie,
Qu'une goutte à sa lèvre est une mer de joie

Voici encore quatre vers modifiés, — pourquoi au juste ? Le sens n'apparaissait-il pas assez clairement dans la première rédaction, ou Lamartine a-t-il voulu donner à son texte une allure plus ramassée ? Leçon originale :

[.....] que le divin charbon
Sur ma bouche consume et dévore ton nom ;
Que nul regard humain jamais ne l'y découvre
Et qu'à mon dernier jour Dieu seul, Dieu seul l'y trouve,
Dans le fond de mon cœur vivant, ce nom chéri,
Comme un trésor visible après le flot tari (V, 864-868)

Nouvelle leçon :

[.....] que le divin charbon
Sur ma *langue* consume et dévore ton nom ;
Que *nulle bouche humaine ici-bas ne le sache*,
Qu'à tous, hormis à Dieu, ma *poitrine* le cache
Jusqu'au jour de ma mort, ce nom, secret chéri
Comme un trésor visible après le flot tari.

Ailleurs encore, ce sont des exclamations que le poète resserre un peu. Jocelyn s'écriait :

Non ! non ! ah ! j'oubliais [.....] (VI, 528)

Il dit à présent, plus calmement :

Tout ? oh non ! j'oubliais [.....]

Autre variante, assez malheureuse ; le premier texte portait :

J'attendais que le flot du peuple débordé
Tribunes, stalles, nef, cœur eût tout inondé (VIII, 225-226)

ce qui n'était pas excellent ; la retouche ne me paraît pas meilleure :

J'attendais que le flot du peuple débordé
Des tribunes au cœur, plein, eût tout inondé

On se félicite, par contre, de voir disparaître la malencontreuse image de l'âme qui « tette encore » l'amour (VIII, 432) ; elle l'« *aspire* » à présent, ce qui est plus tolérable. Lamartine a pris note aussi du juste grief qu'on lui adressait d'avoir fait du mot « pleurs » un féminin (IX, 569), et change : « de douces pleurs » en « l'eau de ses *pleurs* » ; pareillement, il y avait barbarisme à écrire :

En extase muet ravie (IX, 598)

le poète rectifiera donc, et change « muet » en « *intime* ». L'œil de la Providence promène sur le monde la bonté de Dieu « sans exception », disait le texte de la

première édition ; « *sans acception* », dira maintenant Lamartine (IX, 983). Le poète qui se relit bute encore sur une incorrection :

J'y marchais pas à pas sur des sentiers mouvants ;
D'un tas de feuille morte amassé par les vents,
En écartant du pied l'obstacle qu'il m'oppose
J'entendis résonner et craquer quelque chose. (IX. 1440-1441)

Il s'y attaque, et la phrase prend une allure infiniment plus aisée :

J'y marchais pas à pas sur des *monceaux* mouvants
De feuillage d'automne entassés par les vents ;
En foulant ces débris que le temps décompose,
J'entendis résonner et craquer quelque chose.

Nous pourrions ainsi dénombrer encore une dizaine de menues retouches : répétitions de mots évitées, obscurités éclaircies, maladresses assouplies ; mais il faut bien constater qu'en définitive, le poète ne s'est pas donné beaucoup de mal, et qu'après avoir, sans doute, balancé sa plume un instant au-dessus de bien des vers qu'on lui avait signalés comme détestables et dont il ne savait que trop la faiblesse, il a tourné la page, finalement, avec un geste d'impatience et d'indifférence agacée.

Une nouvelle édition du poème est annoncée au *Journal de la Librairie* du 3 décembre 1836 (2 vol. in-32). Gosselin fait cette fois-ci un grand déploiement de publicité ; il compte sur les semaines de Noël et du Nouvel An, pour atteindre de beaux chiffres de vente. Les principaux journaux de Paris insèrent, à leur quatrième page, d'énormes placards ¹, attirant l'attention des lecteurs sur cette édition nouvelle de *Jocelyn*. Des notes passent en même temps, dans le corps du journal : « L'édition *diamant* [de *Jocelyn*] que nous annonçons à nos abonnés est charmante, et conviendra on ne peut mieux comme étrennes ». (L'édition de septembre, en deux volumes in-8° se vendait 15 frs ; l'édition in-32, lancée en décembre, ne coûtait que 5 frs).

En 1837, dans l'édition — qui se poursuivait d'année en année — des *Œuvres Complètes* de Lamartine, paraissent les volumes IX^e et X, qui contiennent le texte de *Jocelyn*. La disposition intérieure est, pour le premier volume, la même que dans l'édition de décembre ; mais le second volume ne compte que trois Notes au lieu de quatre. C'est la Note III qui a disparu, la seule qui offrit là quelque intérêt, celle qui rapprochait les « *Laboureurs* » de *Jocelyn* des *Moissonneurs* de Léopold Robert. Le deuxième tome de *Jocelyn* contenait en outre le discours de réception de Lamartine à l'Académie française, et la réponse de Cuvier. Cette édition des *Œuvres Complètes* est illustrée. Sur la page même du titre, une vignette représente *Jocelyn* emportant dans ses bras Laurence évanouie. En tête de chaque Époque et de presque toutes les Notes, un frontispice ; à l'intérieur même du texte, de-ci de-là, des gravures, signées Marckl, et parfaitement ridicules ; d'innombrables culs-de-lampe ;

1. Voici le texte de ce placard : « JOCELYN | Épisode | par M. Alphonse de Lamartine | cinquième édition | avec une nouvelle préface ». (Cette cinquième édition était en réalité la quatrième).

par surcroît deux planches hors-texte, gravées sur acier, une dans chaque volume. La première (J. David pinx. ; Lacour sc.) montre Jocelyn découvrant avec stupeur que Laurence est une femme ; la seconde (J. David pinx. ; Colin sc.) évoque le retour de Jocelyn à la Grotte, après son ordination, avec la religieuse et le pâtre.

L'édition « illustrée » de 1841, annoncée à grand bruit, n'était pas, en fait, ornée de beaucoup plus de gravures que cette édition de 1837. C'est dans le *Journal de la Librairie* du 19 décembre 1840 que l'édition dite « illustrée » de *Jocelyn* est annoncée :

Jocelyn — épisode par M. Alphonse de Lamartine, édition keepsake avec une nouvelle préface de l'auteur, et une introduction par M. Jules Janin ; première livraison. L'ouvrage sera publié en 25 livraisons qui formeront un volume in-8°, orné de gravures ou vignettes.

Le prospectus de lancement est un bel exemplaire du genre : « *Jocelyn* est le premier-né des poèmes de M. Alphonse de Lamartine [...]. Le plus grand poète de la France [...] a fort bien compris que, le récit et le drame venant en aide à la poésie, sa poésie n'en serait que plus vivante et plus populaire » ; et qu'est-ce que *Jocelyn* ? c'est « une histoire d'abnégation religieuse et d'amour, histoire en même temps profane et chrétienne ». Manifestement, la mission de ce prospectus est de persuader à toutes les classes, à toutes les sortes de lecteurs, que ce poème est fait pour plaire à tout le monde ; l'éloge mercantile va même jusqu'à avilir quelque peu *Jocelyn* pourvu que la vente n'en aille que mieux : « On dirait un conte de bonne femme écrit par le plus grand des poètes [...]. Élégie, drame, roman, complainte de coin du feu, idylle des bois, cantique solennel, tout se rencontre dans ce poème [...]. Singulier livre, livre admirable, que tous ont lu avec des remords et des larmes, les jeunes gens et les vieillards, les belles dames du monde et les plus simples filles des hameaux, le sceptique et le chrétien, le philosophe et le rêveur ».

Pour la première fois, dans l'édition de 1841, *Jocelyn* était présenté au public en un seul volume, grand in-octavo de XL-424 pages. Dans le titre, les mots « journal trouvé chez un curé de village » ont disparu. On lit seulement :

JOCELYN | Épisode | Par A. de Lamartine | (vignette) | Paris | Charles Gosselin-Furne et Cie | Libraires-éditeurs | MDCCLXXI

Le livre s'ouvre sur l'Introduction de J. Janin, qui occupe trente pages.

La « Nouvelle préface » de Lamartine¹ n'en occupe que dix. L'ancien Avertissement, de même que son *Post-Scriptum* ont disparu. Pas une seule Note ; après l'Épilogue, et en caractères un peu plus petits, la « Variante de l'Épilogue » qui, en 1839, avait paru dans les *Recueils* (pièce III) sous ce titre : « Épilogue de *Jocelyn* ; Variante »².

1. La nouvelle Préface de Lamartine, datée du 24 septembre 1840, parut d'abord dans *La Presse*. Le 2 décembre 1840, Madame d'Agoult écrit à Liszt, « Lamartine vient d'écrire à Gosselin une lettre-préface pour la deuxième édition de *Jocelyn*, qui est d'un ridicule tout féminin. Il y a deux pages sur les lettres anonymes qu'il reçoit, sur les parfums de sympathie, etc... Cela finit par une phrase étonnante [...] ». (*Correspondance* Liszt-d'Agoult. T. II, p. 65).

2. Sainte-Beuve, dans son article d'avril 1839 sur les *Recueils*, s'était montré très aimable

Il y a là quinze gravures hors-texte et une quantité de vignettes, de « têtes de pages à sujets », de culs-de-lampe et de fleurons. Marckl est l'auteur de toutes les illustrations, que Quartley, Timms, Hébert, Dujardin, Sears, Piaud, Berval, etc...ont gravées, — images, d'ailleurs, qu'il est impossible aujourd'hui, si grave qu'on se veuille, de contempler en gardant son sérieux. Déjà la gravure hors-texte qui accompagne le titre est désarmante : ce prêtre, armé d'un bâton en forme de canne à pêche, et qu'un ange hisse au flanc d'une pente quasi verticale, ces volutes de fumées noires (quel Vésuve veut donc gravir cet ecclésiastique éperdu ?), ce serpent dardant sa langue sur la soutane aux plis pathétiques, — au fond, cet énorme globe, barré de nuages, (pleine lune, ou soleil de fin du monde ?) tout cela compose un incroyable ensemble. Et que dire de ce Jocelyn en culottes de zouave qu'on voit, plus loin, au Val des Aigles, en compagnie d'une Laurence dont la poitrine fait éclater la chemisette ? En vérité, cette édition de 1841, est un bien curieux document pour servir à l'histoire de l'illustration du livre, en France, au XIX^e siècle.

Cependant Gosselin faisait des réimpressions nombreuses de certaines éditions précédentes de *Jocelyn* ; c'est ainsi qu'en 1840 paraissait une « quatorzième édition » du poème (2 vol. in-32) reproduisant très exactement l'édition de décembre 1836 :

JOCELYN | Épisode | journal trouvé chez un curé de village | par
Alphonse de Lamartine | quatorzième édition | Ψυχή | Paris | Librairie
de Charles Gosselin | Librairie de Furne et Cie | MDCCCXL.

A la suite de la Dédicace, venaient l'Avertissement, puis le « *Post-Scriptum* de cette édition nouvelle ». Le premier volume avait 288 pages (Quatre Époques et neuf Notes) ; le second volume en avait 295 (Cinq Époques, un seul Épilogue, quatre Notes).

En 1842, *Jocelyn* forme le tome IV d'une nouvelle édition des Œuvres Complètes de Lamartine ; c'est un gros volume in-octavo de 384 pages ; on y trouve, après la Dédicace, l'« Avertissement de la première édition », le « *Post-Scriptum* des éditions nouvelles », et la Nouvelle Préface ; à la fin, les deux Épilogues ; les Notes sont heureusement absentes ; à leur place, le texte des *Devoirs civils du Curé*, les *Vers improvisés à la Grande Chartreuse*, la petite pièce de Rességuier et la réponse de Lamartine.

pour « la nouvelle conclusion de *Jocelyn* qui nous est donnée, écrivait-il, par manière de variante ». Il lui trouvait « une ampleur et une sublimité merveilleuses » — De même, Chaudesaigues (R. P., 1839. T. CXXII, p. 186) voyait dans cette variante de l'Épilogue une « sublime réponse qu'adresse M. de Lamartine » à ceux qui ont « dénaturé le sens philosophique de *Jocelyn* » : Lamartine ne veut connaître de l'amour que « le côté divin » ; l'amour est pour lui « à l'état de vision lumineuse » — Tout au contraire, E. Deschanel (*op. cit.* T. II, p. 40) se montre extrêmement sévère pour ce texte, et déclare : « L'idée du mariage, même mystique, de la dame et du prêtre est d'un goût équivoque » ; « l'exécution, ajoute-t-il, répond à l'idée : une mignardise affadissante se substitue à la beauté saine [...], c'est] du Dorat tout pur ».

— Pour cette édition, Lamartine avait apporté encore à son texte quelques menues variantes, c'est ainsi que le sixième vers du Prologue est devenu là :

Gravissant ces sommets que chaque pas abaisse.

et qu'à la Cinquième Époque, au lieu de dire : « Humaniser le Christ [...] » (v. 506) Lamartine avait écrit : « Humaniser le Verbe [...] ».

En 1845, chez Charles Gosselin, Furne et Cie et Pagnerre, paraît à nouveau une édition des Œuvres Complètes de Lamartine, en huit volumes in-12. Jocelyn forme le tome V de cette série nouvelle. Le volume a 386 pages ; son contenu est rigoureusement le même que celui de l'édition in-8^o de 1842¹.

On sait qu'en 1849, pour tenter de combler l'abîme du déficit qui s'était ouvert sous ses pas, Lamartine imagina de lancer lui-même, et par souscription, une édition de ses Œuvres Choiesies. Cette entreprise de sauvetage individuel, il la parait de motifs altruistes, affirmant qu'en présence de la « crise qui pes[ait] sur la librairie » il avait décidé de se faire lui-même éditeur de ses œuvres afin, disait-il, de donner « à toutes les industries de la fabrication des papiers, de l'imprimerie, de la gravure, de la circulation des livres [...] une impulsion dont ces industries [avaient] besoin ». De ces œuvres « choisies et épurées », la *Chute d'un Ange* était exclue. *Jocelyn* constituait les tomes VI et VII, et le prospectus général l'annonçait comme suit : « *Jocelyn*, avec un prologue et commentaires inédits — 2 vol. in-8^o ». Voici comment se présentaient ces deux volumes, imprimés par Firmin Didot frères.

ŒUVRES DE LAMARTINE | JOCELYN | Épisode | Journal trouvé chez un
curé de village | Paris | chez l'auteur, rue de l'Université, 82 | et chez
MM. Jules Renouard et Cie | 1850.

Au premier volume, la Dédicace, l'Avertissement, le *Post-Scriptum* des nouvelles éditions, la Nouvelle Préface, l'Introduction à l'édition de 1841, par Jules Janin², et — c'était là ce prologue inédit dont parlait le prospectus — un « Entretien avec le lecteur », portant en sous-titre *La Servante Marthe*, lequel n'était rien autre que les sept premiers paragraphes du roman de *Geneviève*, encore inédit³.

Le premier volume comptait 382 pages et contenait les Cinq premières Époques du poème. Le deuxième volume, où se trouvent également des Épîtres et Poésies diverses, renfermait, après le « Nouvel Épilogue-Variante », les vers de Rességuier, la réponse de Lamartine, et le texte des *Devoirs civils du Curé* ; il comptait 390 pages⁴.

1. En 1847 parut une réimpression de ce tome V, et de lui seul.

2. Le texte porte : « Introduction à l'édition de 1848 », pure erreur typographique que reproduira l'édition de 1860.

3. Le manuscrit de *Geneviève* est conservé aujourd'hui aux archives de Saint-Point. Son titre original est : *La servante Marthe*. Le texte publié dans l'Édition des Souscripteurs reproduit le texte du manuscrit et présente un certain nombre de variantes par rapport au texte de *Geneviève* tel qu'il fut ensuite publié dans le *Conseiller du Peuple*, puis en volume. À la fin du paragraphe VII Lamartine interrompt sa longue citation qui lui sert de Prologue inédit à *Jocelyn*, et il écrit : « Ici commence l'histoire de Marthe la servante que je ne donne pas ici de peur de grossir démesurément ce volume, et qui fait partie d'une autre publication. Ce récit est extrait de l'*Histoire de la Servante*, premier volume des *Foyers du Peuple*, série de scènes et d'études populaires qui doivent paraître prochainement à l'administration du *Conseiller du Peuple*, 85, rue Richelieu ».

4. Un très petit nombre de retouches était apporté au texte du poème. Nous en avons cité trois, à propos de la religion de *Jocelyn* (cf. *supra* p. 298). En voici une qui est d'ordre purement littéraire. La critique s'était moquée, en 1836, du vers de la Huitième Époque qui montrait Jocelyn

Les pieds dans le ruisseau, le front sous la gouttière (VIII, 383)

Ce vers, Lamartine ne l'avait modifié, ni pour sa « troisième édition revue et corrigée », ni pour l'édition illustrée de 1841. Cette fois-ci, il l'efface, et le remplace par cet autre :

Des fanaux de la rue évitant la lumière,

Les « commentaires inédits » annoncés par le prospectus de lancement étaient constitués par des Notes qui venaient remplacer celles de 1836 ; si leur nombre restait le même, leur répartition différait : six Notes seulement pour le premier volume, en 1850, contre neuf Notes en 1836, et pour le second volume, huit Notes au lieu de cinq. Deux des Notes primitives avaient été conservées : la Note IV du premier volume, en 1836 (« Le Torrent ; Pont naturel ») était maintenue, et devenait la Note III ; quant à la Note VII du même tome (« Le lac »), elle subsistait également et formait la sixième et dernière Note du premier volume de l'édition 1850.

Cette fois encore, c'était Madame de Lamartine qui avait présidé au choix des textes¹. Le poète s'était borné à introduire, en quelques mots hâtifs, quelques-unes des citations qui constituaient les Notes nouvelles, lesquelles ne sont pas moins « scandaleuses » que celles de la première édition. Elles couvrent 118 pages et sont absolument dépourvues d'intérêt². L'une (Tome I, Note I) reproduit un long passage des *Confidences* sur l'abbé Dumont ; l'autre (Tome I, Note II) quelques pages de l'*Histoire des Girondins* sur le massacre des Carmes ; une autre encore (Tome II, Note II) les discours contre l'imposition des chiens prononcé par Lamartine au Conseil général de Saône-et-Loire, le 24 septembre 1845. Trois vastes citations (Tome I, Notes IV et V) empruntées à des ouvrages descriptifs sur les Alpes sont accrochées, vaille que vaille, à des vers de la Troisième et de la Quatrième Époque : « Nous croyons faire plaisir au lecteur, écrivait Madame de Lamartine, avec une douce impudence, en donnant ici quelques pages empreintes de la grandeur pittoresque et religieuse des Alpes » ; suivaient alors les plus plates descriptions, extraites des *Lettres de Voyage* de M. Amédée Bourgeois et du *Voyage dans le Dauphiné* de M. A. Leclerc. Voici encore le monologue de Faust : « Philosophie, hélas ! jurisprudence, médecine [etc...] » épinglé à la Sixième Époque du poème (Tome II, Note I) ; voici seize vers de la *Chute d'un Ange*, que Lamartine détache de son Épisode antédiluvien pour en faire à bon compte une Note de plus (Tome II, Note III) ; c'est l'adaptation en vers du *Pater* qu'on trouve à la Septième Vision de la *Chute d'un Ange*, sur les lèvres du saint vieillard Adonai³ ; les « Laboureurs » offrent l'occasion précieuse de reproduire en note (Tome II, Note IV) tout un pan des *Georgiques* et, à la suite, la célèbre ballade de Burns. Les quatre dernières Notes du second volume sont de dimensions monumentales ; elles se suspendent toutes au même passage de *Jocelyn* : la leçon d'apologétique naturelle, appuyée sur le spectacle des astres, que donne le curé de Valneige aux enfants de la paroisse : d'abord, deux pages du *Cosmos* de Hum-

1. Le 12 janvier 1850, Lamartine prie son ami Dubois de « courir chez Didot, et, s'il en est temps, enlever la préface de *Jocelyn* et mettre à la place ce que Madame de Lamartine enverra pour Notes » (lettre p. p. J. Caplain. *Annales de l'Académie de Mâcon*, 1912, p. 399). Didot n'enleva aucune des préfaces de *Jocelyn* et les Notes n'en parurent pas moins.

2. Ces Notes occupent dans le premier volume les pages 333-382, dans le deuxième volume, les pages 227-296.

3. Lamartine rattache cette citation au vers 167 de la Neuvième Époque : « Et je prie, et je pleure [etc...] ». « La prière, écrit-il, que, dans ma pensée, je posais sur les lèvres de Jocelyn, j'ai tenté de l'exprimer et de la formuler ailleurs. Ce n'est qu'un balbutiement de l'âme, mais accentué et divinisé par un écho de l'Évangile. » Le premier vers, dans le texte de la *Chute d'un Ange*, se présentait ainsi : « O Père, disait-il, de toute créature » ; Lamartine l'a modifié comme suit : « O Père, source et fin de toute créature ».

boldt, puis, à propos des planètes, un long article de la *Revue Britannique* : « Progrès et découvertes astronomiques de l'époque actuelle », — puis, sur les comètes, un extrait des « célèbres notices scientifiques de M. F. Arago, insérées dans l'*Annuaire du bureau des longitudes* », — enfin, de nouveau, la *Revue Britannique*, sur les comètes toujours ; ces quatre Notes, qu'un petit commentaire déclare modestement « destinées aux lecteurs peu familiarisés avec l'astronomie », ont l'allure d'une volumineuse plaisanterie.

La même année 1850, parut encore une autre édition de *Jocelyn*, chez Goselin, Furne et Cie, Pagnerre, Dufour et Mulat, grand in-octavo de 471 pages (le volume contient aussi les *Recueils*), formant le tome III d'une nouvelle édition des Œuvres Complètes du poète. Le texte du poème, avec les trois préfaces et les deux Épilogues, reproduit exactement le contenu des éditions de 1842 et 1845 que nous avons précédemment décrit.

En 1855, chez Pagnerre, Hachette et Furne, *Jocelyn* est édité une fois de plus parmi les Œuvres Complètes de Lamartine, où le poème occupe le tome V. Le format est in-18. Depuis la Dédicace jusqu'à la réponse aux vers de Rességuier, l'ordonnance des textes est toujours la même qu'en 1850 ; le volume a 384 pages. Il est réimprimé, sans modification, en 1858.

Après le cruel échec de la Souscription Nationale, en 1858-1859, Lamartine décida de poursuivre, sous une autre forme, cet appel têtue à une France qu'il ne se résignait pas à tenir pour ingrate. Reprenant, de plus ample manière, l'idée qu'il avait eue, dix ans plus tôt, il s'attela, cette fois-ci, à la publication par Souscription non plus de ses œuvres choisies, mais de ses Œuvres Complètes « publiées et inédites ». Ce fut l'édition en quarante volumes in-8^o (un volume, contenant *Fior d'Aliza*, fut ajouté plus tard, en 1866) qui fut achevée en trois ans, de 1860 à 1863. *Jocelyn* forme le tome IV de cette série, et parut en 1860. Le titre se présente ainsi :

ŒUVRES COMPLÈTES | de | Lamartine | publiées et inédites | JOCELYN |
Épisode | journal trouvé chez un curé de village | Tome quatrième | Paris |
chez l'auteur, rue de la Ville-L'Évêque, 43 | M.DCCCLX.

Le volume compte 544 pages ; il s'ouvre sur la Dédicace ; viennent ensuite l'« Avertissement de la première édition », le « *Post-Scriptum* des éditions précédentes » (*sic*), la « Préface » (c'est la Nouvelle Préface de 1840), l'« Introduction de Jules Janin », l'« Entretien avec le lecteur » (c'est-à-dire les sept premiers paragraphes de *Geneviève*)¹. Le texte en vers commençait ensuite ; le Nouvel Épilogue portait en sous-titre « Vision » ; suivaient quatorze notes, qui étaient exactement celles de l'édition des Souscripteurs.

Des retouches apparaissent, dans les vers, de-ci de-là² Nous avons signalé

1. Ce morceau n'avait plus de raison d'être dans cette édition ; il faisait double emploi avec le texte même de *Geneviève* qui figurait au tome XXX. Il est à noter que Lamartine fit reproduire dans cette édition le texte qui avait paru dans l'édition des Souscripteurs sous le titre de *La servante Marthe*. Le nom de *Geneviève* remplace le nom de *Marthe*, mais les variantes restent les mêmes par rapport au roman tel qu'il fut publié en volume.

2. Une réimpression du tome IV, faite à la fin de l'année 1860, permit à Lamartine d'opérer quelques changements dans son volume. Le *Post-Scriptum* s'appela alors « *Post Scriptum* des éditions suivantes » ; l'« Entretien avec le lecteur » disparut et fut remplacé par les vers de Ressé-

plus haut¹ les modifications qui touchent à la pensée religieuse du texte ; d'autres changements ont été opérés, qui portent uniquement sur le style de l'Épisode. Le 26 septembre 1860, Charles Alexandre, l'ancien secrétaire du poète, écrivait à Madame de Lamartine les lignes suivantes :

« J'apprends que Jocelyn se réimprime, et je suis pris d'une crainte. M. de Lamartine a-t-il revu Jocelyn, a-t-il corrigé les négligences, les abandons de l'improvisation ? Cette édition nouvelle doit être sans tache. Je me hâte de vous rappeler qu'il y a deux rimes fausses dans l'admirable symphonie du printemps, à la quatrième Époque. Voici les deux vers que je prie M. de Lamartine de changer :

Enseignons-nous l'un l'autre à moduler ses hymnes
De la voix de la terre expirant sur ces cimes

Cela choque l'oreille et blesse les yeux. M. de Lamartine, en jouant, vous donnera deux rimes parfaites. Il y a bien encore, au Prologue, une certaine figure noire qui peut passer à la rigueur, quoique le mot ne soit pas très juste². Il y a ici et là des oublis, des impatiences de plume que vous corrigerez toute seule mieux que personne, sans que M. de Lamartine s'ennuie à les effacer. Je m'inquiète de la toilette de ce poème enchanté [...] * »³.

Il n'est pas impossible — cette lettre conduit à le supposer — que certaines des retouches apportées au texte de *Jocelyn* soient l'œuvre de Madame de Lamartine. Je pense, toutefois, que si le poète ne prit pas lui-même la peine de corriger tout ce que sa femme ou ses amis le priaient de revoir, il fut au moins consulté sur l'opportunité des variantes proposées. Voici quelques-unes des corrections de style dont s'enrichit la nouvelle édition : « *vêtissait* » (II, 56) est changé en « *revêtait* »⁴ ; la fausse rime « hymnes-cimes » (IV, 343-344) était effacée et l'on trouvait à la place :

Enseignons-nous l'un l'autre à chanter ces retraites ;
De la voix de la terre expirant sur ces crêtes
Soyons-lui les derniers échos

Ce vers de la Cinquième Époque :

J'ai mon divin bercail, partant, à confier (V, 244)

s'assouplit et devient :

En partant, j'ai mon saint bercail à confier

guier et ceux de la réponse de Lamartine, ainsi que par le texte des *Devoirs civils du Curé*. Par ailleurs, le premier Épilogue est amputé de ses vingt-quatre derniers vers, et s'achève sur les mots « [...] sa Bible et son bâton » — Viennent ensuite les quatorze Notes, inchangées.

1. Cf. *supra*, p. 299.

2. Dans son ouvrage de 1843, Thomas-Lefebvre avait souligné la maladresse des vers 50-54 du Prologue : « Une figure qui a un tablier, s'exclamait-il ! une figure qui a un visage ! une figure qui couvre sa figure ! » (*op. cit.*, p. 371).

3. Arch. S. P.

4. Sainte-Beuve avait employé dans *Volupté* le participe présent « *vêtissant* » ; il ajoutait en note « On en demande pardon, pour Amaury, à la grammaire, mais l'expression nous a semblé commandée ; *vêtant* qui passe pour exact, n'est pas possible ». (*Volupté*, 1927. T. II, p. 334).

Dans le même passage, on lisait aussi :

Je ne puis en mourant recevoir que de lui
Le pardon que j'avais, que j'implore aujourd'hui (V, 247-248)

Le tour est allégé :

Je ne puis *recevoir le pardon* que de lui ;
Je le donnais hier, je l'implore aujourd'hui

Plus loin :

Hésitant pour savoir où décider son cœur (V, 331)

n'était pas trop correct ; le nouveau texte porte :

Attendant pour savoir à quoi fixer son cœur.

Parler des dégoûts d'un cœur « tout calciné » (VI, 64) n'offrait pas une image bien satisfaisante. « *Désenchanté* » remplace, heureusement, « tout calciné ». Ailleurs, c'est une faute de français qui disparaît :

C'est alors qu'une image ou l'autre m'assaillit (VI, 628)

ce présent était un barbarisme. On lit à présent :

C'est alors qu'une image ou l'autre *me poursuit*.

De même, le fâcheux « Soit [...] ou soit » de la Septième Époque (73) devient, plus régulièrement :

Soit confiance en nous, *soit par* cette pudeur

On pouvait trouver quelque incohérence dans les images de ces deux vers :

C'est dans cet océan, dans ce désert immonde
Que cette perle pure est enfouie au monde (VIII, 71-72)

Au « désert » se substitue la « vase » :

C'est dans cet océan, sous *cette vase* immonde

Faire rimer le verbe « moule » avec le substantif « moule » était un procédé regrettable ; au lieu de ceci :

Et que, pour qu'en grand peuple un grand homme le moule
Le bronze extravasé doit couler dans le moule (VIII, 153-154)

Lamartine écrira donc :

Et que, *pour ériger en grand peuple une foule*

Des interjections disparaissent : « Ma mère, oh ! dans ta mort [...] » (VII, 356), devient : « Ma mère, dans ta mort [...] » ; de même :

Oh ! mes yeux en pleurent pour toi (VIII, 954)

est corrigé en :

Mes yeux en *pleureront* pour toi

C'est à tort, peut-être, que Lamartine accepte de modifier ces deux vers :

Que l'argile fertilisée
Germe des hommes et des fleurs (IX, 639-640)

pour écrire :

Que *la terre* fertilisée
Se couvre d'hommes et de fleurs.

Par contre, la retouche est bonne qui change cet alexandrin :

Découlait de sueur dont je lavais ma route (IX, 1590)

en cet autre :

Ruisselait de sueur *découlant sur la route*

Ce qui suit n'était guère qu'un jargon :

Au pas où, le sentier coupé par le ravin,
L'arche du petit pont où le torrent dégorge
Joint une rive à l'autre au creux noir de la gorge (IX, 1592-1594)

et l'on se félicite de pouvoir lire maintenant :

A l'endroit du sentier coupé par le ravin,
Sur l'arche du vieux pont où le torrent dégorge
Qui joint un bord à l'autre au creux noir de la gorge

L'ambiguïté comique dont s'égayait Thomas-Lefebvre :

J'y jetai le premier la terre, et puis l'époux (IX, 1851)

est effacée :

Le sable y fut jeté par moi, puis par l'époux

Voici encore une faute d'orthographe qui disparaît ; Lamartine avait écrit :

Et, recouvrant le fer de son bourlet d'écorce (Ép. 102)

La correction était aisée :

Et recouvrant le fer *d'un bourrelet* d'écorce.

Signalons enfin cette dernière retouche ; à ce vers :

Que son saint crucifix de buis et de laiton (Ép. 124)

Lamartine préféra celui-ci :

Que, *sur sa croix de bois, son vieux Christ* de laiton

Une édition critique de *Jocelyn* ne saurait ignorer, on le voit, les variantes de 1860.

En 1862 paraissent encore, chez Hachette, deux éditions distinctes de *Jocelyn*, l'une in-18, l'autre grand in-8°. La première, qui contient l'« Entretien avec le lecteur » comporte 408 pages ; la seconde, qui s'ouvre sur l'Introduction de Jules Janin, forme un beau volume de 440 pages, mais le texte ignore encore les variantes de l'édition parue chez l'auteur. L'année 1866 voit paraître une nouvelle collection des *Œuvres Complètes* de Lamartine (Paris, chez Furne, Jouvet et Cie, Hachette et Cie, Pagnerre — in-8°) ; *Jocelyn* forme le tome III ; le volume, qui s'intitule : JOCELYN | épisode | Journal trouvé chez un curé de campagne | (*sic*) commence par le texte des *Destinées de la Poésie* ; le « *Post-Scriptum* des éditions nouvelles » est inséré entre l'Avertissement « de la première édition » et la Nouvelle Préface ; deux planches hors-texte illustrent l'Épisode, l'une de Tony Johannot (Laurence blessée, et la biche près d'elle), l'autre de J. David (les adieux dans la Grotte) ; après le Nouvel Épilogue, les *Devoirs civils du Curé*, le volume se termine par des discours de Lamartine¹.

Il est bien inutile à présent de dresser la liste complète des éditions de *Jocelyn* parues depuis la mort de Lamartine. Plusieurs d'entre elles connurent des réimpressions multiples ; celle de 1872 (chez Hachette et Cie in-18) fut réimprimée en 1875, 1877, 1884, 1885 ; celle de 1885 le fut, sans changement, en 1886, 1892, 1895, 1897, 1900, 1903, 1905, 1907, 1909, 1912, 1917, 1918, 1920. A partir de 1925, les œuvres de Lamartine tombant dans le domaine public, *Jocelyn* fut alors édité par les librairies Flammarion, Larousse, Garnier, Lemerre (avec des illustrations de Pouzargues, gravées par Ch. Clément), Vitte, Téqui (édition illustrée par de nombreuses photographies tirées du film de M. Léon Poirier), Didot etc...

Signalons quelques éditions remarquables, et d'abord celle de 1882 :

JOCELYN | épisode | journal trouvé chez un curé de campagne | par | A. de Lamartine | Paris | Hachette et Cie, Furne, Jouvet et Cie | M.DCCCLXXXII. (in-8°, 423 pages).

Une note liminaire s'exprimait ainsi : « Cette édition se distingue des précédentes par de notables modifications. On a suivi pour le poème de *Jocelyn*, la version de l'édition elzévirienne (1876) en la révisant sur l'édition princeps. Rien n'a été négligé pour arriver à l'irréprochable correction du texte que les éditeurs se sont attachés à rendre définitif [...] »².

1. La même année, chez Hachette, paraît une édition séparée de *Jocelyn*. Le volume est presque absolument semblable à celui qui fait partie des *Œuvres Complètes* ; les vers de Rességuier et la réponse de Lamartine suivent les *Devoirs civils du Curé*. A la suite des discours, et sous le titre *Nécrologie*, l'article que publia Lamartine, le mercredi 2 septembre 1840, dans le *Journal de Saône-et-Loire* sur la mort de son père.

2. La méthode suivie, dans ce volume, pour l'établissement du texte, était malheureusement tout à fait fantaisiste. L'édition « elzévirienne » de 1876 n'avait aucun titre pour faire autorité ; et c'est d'une manière arbitraire que les éditeurs ont déterminé leur choix entre les diverses leçons du texte. Par ailleurs, ce n'est pas à l'édition princeps qu'il convient de recourir, mais à la troisième édition, celle de septembre 1836 pour connaître le texte auquel Lamartine s'était arrêté et qu'il ne modifia, au total, que fort peu, en 1840, 1850 et 1860.

En 1885, la Librairie des Bibliophiles publiait une édition de luxe du poème.

De Lamartine | JOCELYN | épisode | avec | dessins de Besnard | gravés
par de Los Rios | Portrait gravé par Champollion | Paris | Librairie des
Bibliophiles | Rue Saint-Honoré | M.DCCCLXXXV (in-8^o, 327 pages).

Enfin, en 1928, les Éditions du Loup ont produit un *Jocelyn*, splendide volume de 292 pages, orné de frontispices et d'illustrations hors texte signés G. Bouisset.

En 1920, la « Société pour l'exploitation des œuvres de Lamartine » publia les chiffres de vente de chacun des ouvrages du poète, depuis l'année de sa mort. On notera que si *Graziella* arrive en tête avec 229.951 exemplaires vendus, c'est *Jocelyn* qui vient ensuite, avec le chiffre, véritablement considérable, pour un poème, de 129.969 exemplaires. (*Jocelyn* a été lu plus que *Raphaël* qui occupe le troisième rang dans ce classement, avec 94.251 exemplaires vendus). En cinquante ans, ces cent trente mille exemplaires vendus représentent donc une moyenne de 2.600 exemplaires de *Jocelyn* chaque année répandus dans le public. Les nombreuses éditions du poème postérieures à 1920 ont certainement grossi, dans des proportions importantes, le chiffre donné en 1920, par la Société propriétaire des Œuvres. C'est ainsi que la librairie Garnier, entre 1926 et 1933, a vendu, à elle seule, 5.794 exemplaires de *Jocelyn*¹.

* * *

Ce n'est pas seulement en France, c'est en Europe et jusque dans les deux Amériques que *Jocelyn* s'est fait lire.

Lamartine exagérait bien un peu lorsque, le 26 mars 1836, il annonçait à Ronot que « sept éditions » de son Épisode avaient déjà paru en Belgique ; il est exact, cependant, que les « contrefaçons » s'y étaient succédées, sur un rythme assez vif : le quotidien bruxellois l'*Indépendant* annonçait, dans son numéro du 5 mars 1836, la contrefaçon de J.-P. Méline (2 vol. in-18). Le lendemain, le même journal faisait savoir à ses lecteurs que l'éditeur-imprimeur Ad. Wahlen avait sous presse un gros volume où seraient réunies toutes les œuvres de Lamartine jusqu'alors publiées, « y compris *Jocelyn* [sic] son dernier poème² ». Le 7 mars, l'*Indépendant* contenait l'annonce d'une autre contrefaçon en deux volumes à un franc ; elle était l'œuvre du « Museum Littéraire » et devait paraître « dans le courant de la semaine ». Le 13 mars, les libraires bruxellois Langlet et Cie avisaient le public qu'ils lançaient à leur tour une contrefaçon de *Jocelyn*, en un volume in-8^o. C'est en mars encore³ qu'avait paru, chez G. Laurent, un petit volume in-32 contenant *Jocelyn* et des « poésies nou-

1. Ce chiffre nous a été très aimablement communiqué par M. A.-P. Garnier, directeur de la librairie Garnier.

2. Le volume (grand in-8^o), dont les pages sont divisées en deux colonnes, s'ouvre sur le *Voyage en Orient* ; viennent ensuite les *Méditations*, les *Nouvelles Méditations*, les *Harmonies*, la *Mort de Socrate*, le *Dernier chant du Pèlerinage d'Harold*, le *Chant du Sacre*, les *Épîtres et poésies diverses*, puis *Jocelyn* dont le texte est précédé de la dédicace et de l'avertissement. Dans cet énorme volume de 607 pages, *Jocelyn* en occupe 97 — Wahlen publiera d'ailleurs, en 1836 également, un *Jocelyn* en deux volumes in-16.

3. Cf. l'*Indépendant* du 27 mars.

velles » de Lamartine ; ce qui porte à cinq le nombre des contrefaçons du poème parues à Bruxelles pendant le mois de mars 1836.

Il y eut en 1840, chez Hauman et Cie, une nouvelle édition de *Jocelyn* (en deux volumes in-18). En 1854, J.-B. Tarride publia l'Épisode de Lamartine en un petit volume in-32 de 317 pages¹.

A Bruxelles, deux articles importants avaient salué *Jocelyn* à sa naissance. Dans l'*Émancipation* du 25 mars 1836, une longue étude (signée L.-M.) résumait le poème, célébrait ces « pages délicieuses que Lamartine a colorées du prisme de ses souvenirs » et déclarait, un peu ridiculement : « Tout ce que vous avez de sensibilité au cœur s'émouvra, vos larmes interrompront plus d'une fois votre lecture ». Les négligences même qu'on reprochait à Lamartine, l'*Émancipation* refusait de les retenir pour en faire grief au poète : « Nous sommes portés à croire, disait ce rédacteur naïf ou trop zélé, qu'il y a calcul, chez l'auteur, de cette apparente négligence [...] ; c'est la mouche qu'une jolie femme emploie à rehausser la blancheur de son teint ». D'autre part, dans l'*Indépendant* des 27 et 29 mars, Eugène Robin, le meilleur critique belge d'alors, examinait attentivement le poème de Lamartine. Il insiste d'abord sur la séduction qu'exerce l'ouvrage : « on s'enferme plusieurs jours pour le lire ; il faut le prendre, le laisser un instant, le reprendre pour donner cours aux émotions qu'il excite en nous [...] tant, à chaque vers, il s'y découvre de choses charmantes, tant il y a d'attrait pour l'âme dans cette magnifique simplicité, tant le flot de poésie déborde par moment le cœur, et l'inonde ». Robin évoque Byron dont Lamartine est la vivante antithèse, comme « l'hosanna au-dessus du blasphème » ; il oppose l'auteur de *Jocelyn* à celui des *Paroles d'un Croyant* ; selon lui, *Jocelyn* marque l'adhésion complète de Lamartine à une foi demeurée en lui, jusqu'ici, incertaine : « Voici un poète de l'avenir qui n'était que chrétien et qui, dans une œuvre nouvelle, a fait un pas de plus et s'est proclamé poète catholique [...] Qui donc nous dira [...] pourquoi M. de La Mennais, le prêtre, s'avance le front penché vers la terre et l'œil voilé par un morne découragement, et pourquoi M. de Lamartine, le poète, marche plein de splendeur et de sérénité, le visage éclairé par une lumière divine et les lèvres ouvertes pour la louange et la prière ? ». Et voici la conclusion de cet article assez étrange : « Vous tous surtout, enfants du siècle, qui voudriez bien croire mais qui ne pouvez encore prier, prenez ce livre, isolez-vous du mouvement et du bruit pour le savourer, et il vous semblera, au bout de quelque temps, que vous avez, vers le milieu d'une chaude journée d'été, déposé le fardeau de vos épaules, que vous avez essuyé la sueur de votre front, sous l'ombre rafraîchissante d'un chêne et que, bercés dans la molle rêverie où vous plongent les voix et les murmures des insectes, des brises et des eaux, vous avez vu passer devant vos yeux, plus rapide que l'éclair, mais visible un instant comme cette radieuse nature, la face éblouissante du Seigneur ».

Ainsi appréciait-on, à Bruxelles, au mois de mars 1836, ce livre qu'en septembre, Rome allait mettre à l'Index.

En Angleterre, *Jocelyn* fut assez mal accueilli par la critique. En janvier

1. JOCELYN [Épisode] journal trouvé chez un curé de village [par] A. Delamartine [Bruxelles] J. B. Tarride libraire éditeur [rue de l'Ecuyer 8] [1854] (typographie de J. Vanbuggenhoudt).

1837, l'*Edinburgh Review*¹ étudie *Jocelyn* et traite Lamartine avec une sorte d'indulgence un peu méprisante ; *Jocelyn* est tenu pour un assez médiocre récit, romanesque, invraisemblable ; le mélange de la passion et de la religion a déplu ; sans doute Lamartine a quelque talent descriptif, mais il tombe à chaque instant dans la démesure ; l'« exubérance » des sentiments irrite ; que Lamartine choisisse donc des sujets plus proches de la vie réelle. Peu après, la *London and Westminster Review*² reproduit le misérable pamphlet de Nisard : « M. de Lamartine en 1837 ».

Au début de décembre 1836³ avait paru à Paris une traduction anglaise de *Jocelyn* : *Jocelyn — an episode — journal found at the house of a village cure — translated from the french* Alphonse de Lamartine by Madame F. M. Jobert (in-8°).

En 1844, une seconde traduction anglaise de *Jocelyn* vit le jour. Elle était signée Robert Anstruther et dédiée à Sa Majesté Léopold I, roi des Belges :

JOCELYN | *an episode* | *journal found in the house of a village curate* |
by Alphonse de Lamartine | *translated* | by | Robert Anstruther | London |
Bowdery and Kerby 190 Oxford Street | Edinburgh Blackwood | 1844 (in-8°
XII-349 p.).

L'ouvrage avait été lancé par souscription. La liste des souscripteurs était publiée en tête du volume ; elle comptait cent quarante-neuf noms et s'ouvrait sur le nom du Roi des Belges, qui s'était inscrit pour dix exemplaires⁴. Le traducteur avait négligé le Nouvel Épilogue du poème ; le volume s'achevait sur les « *verses written extemporaneously at La Grande Chartreuse* » suivis du texte *On the civil duties of a priest*.

Une troisième traduction anglaise du grand Épisode lamartinien — mais celle-ci incomplète — fut publiée en 1868 à Liverpool⁵ ; elle était l'œuvre de deux admirateurs obscurs du poème : H. G. Evans et T. W. Swift.

Il n'est pas défendu de croire que Madame de Lamartine, anglaise de naissance, comme on sait, songea un moment à composer elle-même une traduction en vers anglais du beau poème que son mari lui avait dédié ; toujours est-il qu'elle traduisit la Dédicace et le Prologue, — cent quatre-vingt-deux vers que nous avons retrouvés. Alla-t-elle au delà, c'est peu probable. Peut-être la publication de la traduction Jobert la détourna-t-elle de son projet⁶.

Dans son ouvrage sur le *Romantisme français en Angleterre*⁷, M. Marcel

1. *Edinburgh Review*. T. LXIV, pp. 453-469. « *Jocelyn* — character of his writings ; plot of the poem, with extracts and translations ».

2. *London and Westminster Review*. T. XXVI, pp. 270-291.

3. L'ouvrage est annoncé au *Journal de la Librairie* du 10 décembre 1836.

4. Parmi les noms des *subscribers* on voyait ceux du Field Marshal H. R. H. The Duke of Cambridge, du Lieutenant-général Sir Maurice O'Connell et du révérend Allan Cooper.

5. *Jocelyn* [...] *translated into english verse, by H. G. Evans and T. W. Swift. Liverpool. A. Holden, 1868.*

6. Le texte que traduit Madame de Lamartine est celui de la troisième édition du poème (septembre 1836). On s'en aperçoit par le sixième vers du Prologue (elle suit le texte qui porte : « Montant courbé ces monts que chaque pas abaisse »).

7. Marcel Moraud, *op. cit.*, p. 333.

Morand constate que la renommée de Lamartine eut « longtemps à souffrir, en Angleterre, de la médiocre impression produite par *Jocelyn* ». George Eliot laquelle, comme le dit fort bien M. E. Legouis, « répétera dans toute son œuvre la morale essentielle de *Jocelyn* » — n'en déclarera pas moins, en 1848 : « Lamartine can act a poem if he cannot write one of the very first order »¹. Au mois de février 1876, le *Blackwood's Edinburgh Magazine*, par la plume de Mrs Oliphant, maltraitera ce *Jocelyn* aux personnages inconsistants : « a story weak, sweet, maudlin and superhuman » ; « Les longs poèmes de Lamartine, écrit-elle, sont, nous l'espérons, aussi morts aujourd'hui qu'ils le méritent », car Lamartine, il faut le dire, « était incapable de toucher aux grandes sources du sentiment ».

On peut penser que *Jocelyn*, à ce point méprisé et méconnu des Anglais, n'entra, en fait, pour rien dans l'inspiration de cet admirable *Enoch Arden* de Tennyson où l'on se plaît à retrouver — trente ans après *Jocelyn* — le même bonheur dans l'interprétation, poétique sans effort et naturellement sublime, des choses de la vie familière.

En même temps que des « sept éditions » belges de son livre, Lamartine parlait du succès égal que *Jocelyn* rencontrait en Allemagne : « Sept éditions à Bruxelles, *idem* en Allemagne »². Sept éditions en Allemagne aussi ! Sont-elles seulement cinq, comme les éditions bruxelloises ? Hélas ! il semble que Lamartine ait, cette fois, enflé les chiffres excessivement...

Une note du Directeur de l'*Auskunfts bureau der Deutschen Bibliotheken*³ nous renseigne sur ce point : il ne parut, en 1836 qu'une seule édition du texte français de *Jocelyn* en Allemagne ; cette édition fut publiée par la librairie Jügel, à Frankfurt. En 1841, des extraits de *Jocelyn* furent publiés à Berlin dans un *Choix de poésie* de Lamartine ; par ailleurs, la « Bibliothèque des Classiques français » éditée à Frankfurt de 1853 à 1858 comprend, en douze volumes, toutes les œuvres de Lamartine parues jusqu'alors.

Mais *Jocelyn* connut aussi l'honneur de deux traductions allemandes. Le 22 mars 1836, Lamartine écrit à son ami le comte de Fontenay, ministre de France à Stuttgart : « J'ai publié ces jours-ci un épisode de poème que je voudrais vous envoyer, ainsi qu'à M. Schwab et que je désirerais bien qu'il fût tenté de traduire »⁴. En regagnant la France, après son séjour en Syrie, Lamartine était passé par Stuttgart, en 1833 ; il y avait rencontré Schwab, de qui il avait reçu des renseignements sur Schiller. Schwab ne traduisit point *Jocelyn*, mais Herwegh, par contre, s'y employa. Le cinquième volume des *Sämmtliche Werke* de Lamartine traduites par Herwegh est consacré à *Jocelyn* ; il parut à Stuttgart en 1840 (chez Rieger et Cie). L'ouvrage s'ouvre sur la Dédicace An Maria Anna Eliza, puis : « Vorbericht zur ersten Auflage », puis : « Nachschrift zu den neueren Auflagen » ; un seul « Epilog » ; ensuite « Die

1. Cf. *Jocelyn*, Oxford, 1906. Introd. p. XI.

2. Lettre à Ronot, 26 mars 1836.

3. Berlin. Staatsbibliothek, 15 décembre 1931 (« Die sehr nachlässige Ausdrucksweise Lamartines kann wohl nur bedeuten dass eine grosse Zahl von Exemplaren der französischen Ausgabe in Deutschland bereits abgesetzt worden ist »).

4. *Correspondance* de Lamartine, éd. in-8°. T. V, p. 141.

bürgerlichen Pflichten des Pfarrers » et les Notes de la première édition ; en tout 420 pages. V. Fleury, dans son étude sur *Herwegh* (1911), rend hommage à l'intelligence et à la fidélité de cette traduction ; les vers qu'il cite donnent une idée de ce travail où la poésie lamartinienne n'a pas été trahie :

Der klare, stille See, gleichwie ein Stück
Entfallen diesem dunkelen Azur,
Dem man bis auf den tiefsten Grund kann schauen,
Wo abends sich die düstre Nacht besternt
[etc...] ¹

En 1880, une seconde traduction allemande de *Jocelyn* vit le jour : *Jocelyn, eine epische Dichtung. Tagebuch eines Dorfpfarrers* ; elle était l'œuvre du Julie Bernhard, et parut à Hamburg, chez Grüning ².

Pas plus en Hollande qu'en Allemagne et en Angleterre *Jocelyn* ne fut inconnu. En 1847 l'*Algemeene Vaderlandsche Letteroefeningen* (T. II, p. 757) publiait la traduction d'un fragment de *Jocelyn* par L. de Visser. L'année suivante, dans le même recueil (T. II, p. 408) un second passage du poème paraissait, sous la même signature, tandis que le *Het Leeskabinet* (1848, T. III, p. 190), par la plume de Dekker, parlait de ce *Jocelyn*, immodérément loué en France et dont le dessein et la signification ne semblent néanmoins pas très clairs. Dans les papiers de ce L. de Visser, dont le nom, jusque-là, était demeuré fort obscur, on découvrit une traduction complète de *Jocelyn* qui fut publiée en 1860 à Haarlem par A. C. Kruseman : *A. de Lamartine. Jocelyn. Vertaald door L. de Visser* (in-8°, 338 pages). Cette traduction, élégante et précise, nous dit M. K. R. Gallas, donna lieu à deux articles fort élogieux pour Lamartine, l'un de E.-J. Potgieter, qui parut dans *De Gids*, en 1862 (T. I, p. 480), l'autre, de Conrad Busken Huet, dans la *Nederland*, en 1864 (T. I, p. 123). Par ailleurs, dans les *Poésies* de J.-J. L. ten Kate, parues à Leyde, en 1866, (T. III, p. 172) quelques pages de l'Épisode lamartinien se trouvaient traduites ; en 1869, P. Bruyn (*Vaderlandsche Letteroefeningen*, T. I, pp. 268-278) louait en *Jocelyn* « le poème le plus parfait » qu'ait écrit Lamartine et « celui qui jouit de l'admiration la plus constante » ; Potgieter, disait P. Bruyn, « ne lui a-t-il pas décerné chez nous un brevet d'immortalité ? ».

Voici encore, en 1878, un autre fragment de *Jocelyn* traduit dans l'*Euphonie* (T. III, p. 142) de W. E. N. Muskeyn ; au tome XVIII des œuvres complètes de Potgieter, parues à Haarlem en 1896, on pouvait trouver un nouvel éloge de

1. Cf. *Jocelyn* (II, 633-636)

Lac limpide et dormant comme un morceau tombé
De cet azur nocturne à ce ciel dérobé
Dont le creux transparent jusqu'au fond se dévoile,
Où, quand le jour s'éteint, la sombre nuit s'étoile
[etc...]

2. Signalons encore, sur *Jocelyn*, dans les pays de langue allemande, ce jugement sans bienveillance de Fr. Grillparzer : « Lamartine mêle, dans *Jocelyn*, la poésie et la prose ; il étudie la nature avec la précision du botaniste et du géomètre, se perd dans les détails et n'arrive pas à présenter des images réelles ». Sa *Chute d'un ange* apparaît à Grillparzer comme un « tissu d'absurdités ». (Cf. A. Ehrhard, *Franz Grillparzer*, 1900, p. 125).

Jocelyn ; Potgieter apportait une adhésion sans réserve au jugement formulé par Sainte-Beuve, dans le célèbre article dont il avait salué, en 1836, l'apparition du grand poème.

La Norvège, où Jørgensen, en 1842, traduisit les *Devoirs Civils du Curé*, ne connut pas de traduction de *Jocelyn*¹.

Le Suédois Carl August Hagberg, qui fut professeur à l'Université de Lund et traduisit Shakespaere, fit un séjour à Paris en 1836 et fut reçu par Lamartine. Le 23 mars 1836, il écrit à son père : « J'ai, ces jours-ci, étudié *Jocelyn*, le nouveau poème de Lamartine, et j'en ai fait une critique ». Une lettre du 7 mai 1836 nous le montre occupé à traduire « quelques épisodes du poème de Lamartine »² ; il promet à Bernhard von Beskow de lui envoyer quelques fragments de sa traduction ; mais ces textes ne figurent pas dans ses lettres conservées aujourd'hui aux archives de la Svenska Akademien. Dans la revue *Skandia* (T. X, 1837, pp. 143-163), Hagberg publia un long examen critique du poème, mais la traduction qu'il aurait faite d'une partie au moins de *Jocelyn* n'a pas été retrouvée³.

En 1839, la revue *Eos* (les 13, 17 et 31 juillet) fit paraître la traduction de la Dédicace et du Prologue de *Jocelyn* ; ce travail était dû à Abraham Cronholm, professeur à l'Université de Lund. Enfin, en 1864, dans l'anthologie de F. N. Staaf (*Urval ur franska litteraturen*, pp. 457-461) deux passages de *Jocelyn* sont reproduits, dans le texte français : la description du presbytère de Valneige, et « Les Laboureurs ».

Au Danemark, à la suite des conférences de G. Brandes, le théologien Kierumgaard s'appliqua à mettre en vers *Jocelyn* ; sa traduction, assez correcte, mais néanmoins sans grande valeur, parut en 1873.

En langue tchèque, aucune traduction de *Jocelyn*, pas plus qu'en grec moderne, ni en russe⁴. En Pologne, au contraire, Lamartine trouva d'assez nombreux traducteurs ; citons Louis Kaminski, Fr. S. Dmochowski, D. Lisiecki, St. Rosolowski, Ladislas Nawrocki, Zenon Przesmycki, et *Jocelyn* y fut deux fois intégralement traduit, assez tardivement d'ailleurs : en 1891, en effet, deux traductions du poème parurent à Cracovie, celle d'Alexandre Mankowski, et celle de Sophie Trzeczczowska.

C'est fort tardivement aussi que *Jocelyn* fut traduit en Espagne. On conserve, aux archives de Saint-Point, une petite pièce de vers, inédite, et adressée par Lamartine, en mars 1841 « *A Madame de Lasa, traductrice de Jocelyn* ». Mais cette traduction, partielle, sans doute, ne vit jamais le jour. Le volume des *Poesias entresacadas de las obras de A. de Lamartine*, traduites par D. J. M. de Berriozabal, marques de Caso Jera, et qui fut publié à Paris en 1840, comprend

1. La *Lettre aux dix départements* y fut traduite en 1853 par Roosen et la *Vie de Cicéron* en 1862 par A. Broch.

2. Cf. C. A. Hagberg. *Resa i Europa* [...]. Stockholm, 1927, pp. 204 et 224.

3. Dans les lettres adressées au journal *Post* et datées de Paris, 1836, Hagberg parle assez longuement de Lamartine. (Cf. A. Osterling. *Minnesteckning över C. A. Hagberg*. Stockholm, 1921).

4. Cf. Henri Guillemin. « Lamartine en Russie », R. L. C., octobre-décembre 1934.

Le J. de L.

seulement la plupart des *Méditations* et quelques pièces tirées des *Nouvelles Méditations* et des *Harmonies*. C'est en 1913 que parut à Barcelone (Montaner y Simon editores) une traduction en prose de *Jocelyn*, œuvre de Juan B. Enseñat¹.

Au Portugal, une « imitation » de *Jocelyn*, c'est-à-dire une traduction en prose, fut publiée en 1864 par Maria-José da Silva Canuto (Beja, Souza & Vaz editores). Une notice signée Antonio Feliciano de Castilho et servant de préface à cette traduction nous fait connaître que l'auteur, une institutrice, avait commencé cet ouvrage en 1849 ; elle-même, en quelques paroles liminaires, présente ainsi, assez curieusement sa traduction : « Ni la vanité ni l'intérêt n'ont présidé à la traduction du roman de Lamartine. Il y a dans l'existence humaine des heures douloureuses ; j'ai entendu les notes harmonieuses du poète des Alpes ; toutes les fibres du cœur ont vibré en moi en les répétant : c'était un cantique funèbre sur une tombe, c'était le culte de l'esprit pour ce qui désormais n'était plus sur la terre [...]. Celui qui accueillera ce livre avec indulgence, qu'il soit remercié ; celui qui le repoussera avec sarcasme, qu'il soit pardonné ».

Jocelyn, mis à l'Index par Rome dès le mois de septembre 1836, ne put, en raison de cette condamnation, pénétrer librement en Toscane avant 1848². La *Chute d'un Ange* provoqua, semble-t-il, dans l'entourage du Pape, une grande indignation. Monsignor Stefano Rossi, qui faisait partie du tribunal de la Consulta, parlait en 1839 de Lamartine comme d'un « misérable », mieux encore : d'un « nouveau Lucifer »³. *Jocelyn*, cependant, n'avait point passé complètement inaperçu des lettrés italiens. Une note de l'*Indicatore Lombardo* (luglio 1836) avait signalé à ses lecteurs : *Jocelyn, giornale trovato presso un curato di campagna* ; le même année, dans le *Ricoglitore Italiano e Straniero* (T. II, pp. 739 sqq), Francesco Ambrosoli publiait un article analytique sur ce *Gioselino* qu'il appelait une « novella in versi » et dont il ne paraissait point avoir, le moins du monde, deviné la grandeur et la haute signification⁴.

Au mois de mars 1837, le même périodique reproduisait l'article de Nisard : *Il signor di Lamartine nel 1837*. L'année suivante, dans la *Biblioteca Italiana* (T. LXXXIX, pp. 6 sqq.), Francesco Ambrosoli revenait de nouveau sur *Jocelyn* à l'occasion d'une étude générale qu'il consacrait à Lamartine. Dans le *Messaggiere Torinese* de Proferio (T. I, pp. 356-365) paraissait en 1839 un long article sur « *Joselyn* [sic] episodio di Alfonso Lamartine. » Le nom, trop majestueux, de poème était contesté à cette « composition familière », mais on admirait néanmoins cette « bataille dans un cœur humain » à laquelle Lamartine nous fait assister. Certes, il fallait déplorer dans l'ouvrage l'intempérance des descrip-

1. Cf. Allison Peers, « The fortunes of Lamartine in Spain » (*Modern Language Notes*, Baltimore, XXXVII, 1922, pp. 458-465).

2. La première édition de *Jocelyn* figurait néanmoins dans la Bibliothèque du grand Duc de Toscane. Était-ce un présent de Lamartine ? Elle ne contient aucune dédicace manuscrite.

3. Extrait d'une lettre datée du 25 mai 1839 et p. p. Urbain Meuzin : *Les Manuscrits d'Antoir*, 1925, p. 147.

4. Ambrosoli tient pour le plus beau passage du poème celui où l'on voit *Jocelyn* revenir à la grotte où il lui faudra dire à « Lorenza » la vérité terrible.

tions, l'abus des petits ornements et des petites particularités », un « déluge de méditations métaphysico-théologiques » ; « nous dirions encore, ajoutait l'article, que l'impression que laisse, au cœur du lecteur, cette œuvre est triste, inattendue, décourageante, si nous ne redoutions d'être entraînés à une de ces discussions que nous nous sommes proposés d'éviter ». De grandes louanges, ensuite, étaient données à certaines scènes de l'Épisode : la mort de Laurence, celle du tisserand ; « jamais la douleur n'eut d'accents plus doux, de soupirs plus chastes, de larmes plus voluptueuses » ; et voici la conclusion : « S'il est vrai que cet ouvrage de Lamartine n'ajoute rien à la grandeur de sa renommée, il est bien plus vrai encore qu'il ne lui ôte rien ; Homère dort quelquefois, mais quand il se réveille, on voit flamboyer dans son âme la clarté de l'Olympe et le feu de Jupiter ».

Des articles, on le voit, mais point de traductions¹. A Ravenne, en 1837, avait paru un recueil d'Alessandro Cippi : *Alcune poesie di Alfonso Lamartine, recate in versi italiani*, mais il n'y avait là aucun texte de *Jocelyn*. Le « Catalogue général de la librairie italienne » (1847-1899) n'indique aucune traduction, ni imitation ni adaptation de *Jocelyn* ; signalons toutefois qu'en 1850 le poète Sabbatini avait traduit l'ouvrage de Désiré Carrière, le *Jocelyn* refait sur le mode orthodoxe : *Il curate di Valdineve*.

Dans la *Revue de Littérature Comparée* de juillet-septembre 1932, M. Dell'Isola a publié deux fragments de *Jocelyn* traduits en vers italiens : le Prologue, et, à l'Époque I, les paroles que *Jocelyn* adresse à sa mère lorsqu'il lui annonce sa résolution de se faire prêtre².

Si maintenant nous jetons nos regards au delà même de l'océan, nous verrons qu'aux États-Unis, en décembre 1836, la *Literary and Theological Review* de New-York (T. III, pp. 559-572) consacrait à *Jocelyn* une longue analyse coupée de citations traduites en anglais : l'œuvre a quelques défauts, sans doute, mais ils s'effacent devant la grandeur d'un pareil poème, « monument impérissable » élevé « sur le sol sacré de la vérité et de l'excellence morale ». Quelques mois plus tard, en avril 1837, c'est la *North American Review* (T. XLIII, pp. 361-382) qui, comparant entre eux Delavigne, Béranger, Lamartine et Victor Hugo, donnait le premier rang à Lamartine. L'année suivante (avril 1838) la *New-York Review* (T. III, pp. 341-352), examinant *Jocelyn*, célébrera encore l'idéalisme de Lamartine, l'aisance, la spontanéité de sa poésie qui font un si heureux contraste avec l'allure « trop majestueuse de l'école française » ; cependant *Jocelyn* pêche par quelque démesure et quelques invraisemblances ; l'auteur de l'article cite, en les traduisant en vers anglais, quelques vers de la Quatrième Époque, et conclut qu'il y a là, tout de même, « trop de voix divines, de fleurs toujours parfumées, de vents sublimes [...] trop de pleurs aussi et

1. Lamartine a certainement reçu de ses amis italiens des lettres concernant *Jocelyn* ; jusqu'ici nous n'avons pu en retrouver aucune. J. Mazzini n'admirait *Jocelyn* qu'avec bien des réserves ; il y trouvait le même excès de « contemplation », d'« inaction », qu'il reprochait aux *Harmonies*. *Jocelyn* lui paraît « le dernier effort accompli par Lamartine pour se maintenir à la hauteur de l'esprit et de l'expression poétiques ». (Cf. L. R. C., 1930, p. 83. Suzanne Gugenheim : « Les romantiques français jugés par Joseph Mazzini »).

2. Cf. C. Monnet. *Projet de bibliographie lamartinienne franco-italienne*. Turin 1909, et Suzanne Gugenheim. *La poésie de Lamartine en Italie*. Pavie. Athenaeum, 1918.

de mélancolie ; l'esprit de la religion est joie et sérénité ; Jocelyn, en vérité, ne connaît pas Dieu ».

Aucune traduction de *Jocelyn* aux États-Unis, mais au Mexique en voici une, en 1882 : *Jocelyn. Episodio traducido por Manuel Aranda y Sanjuan. Mexico* (impr. de Ignacio Cumplido — 2 vol. in-24)¹. Au Brésil, une traduction portugaise parut en 1875 : JOCELYN | *Episodio* | *Diario encontrado em casa de um cura de aldeia* | poema | de | *Alfonso de Lamartine* | traduzido | por | *João Cardoso de Menezes e Souza* | *Rio de Janeiro* | *Typographia Nacional* | 1875. L'ouvrage, un in-octavo de 379 pages, est une traduction en vers blancs. Le texte du poème est précédé de deux études (XII et XI pages) signées d'Eunapio Deiro et de Salvador de Mendonça ; elles sont datées toutes deux de mai 1875. En 1911, le travail de João Cardoso de Menezes fut repris, avec plus d'exactitude, par Barão de Paranapiacaba : JOCELYN | *Episodio* | *Diario encontrado em casa de um cura de aldeia* | Poema | de | *Alfonso de Lamartine* | Traduzido | pelo | *Barão de Paranapiacaba* | (conselheiro *João Cardoso de Menezes e Souza*) | 2^e edição | *Rio de Janeiro* | *Empresa Photomecanica do Brasil* | 1911 — (357 pages in-8°).

Un curieux ouvrage avait paru en 1876 à Rio de Janeiro : une sorte d'hymne ou d'élégie : *Jocelyn e Laura, poesia ; impressões do Jocelyn brasileiro, por J. Capistrano Bandeira de Mello* (14 pages in-8°). C'est un petit poème à porter au compte de l'influence de *Jocelyn* en Amérique latine².

Au total — et soyons persuadés que notre recensement est, malgré nous, demeuré incomplet — nous avons rencontré des articles de journaux et de revue consacrés à *Jocelyn*, en Belgique, en Angleterre, en Italie, en Hollande, en Suède, aux États-Unis ; il nous a été donné de constater qu'en Belgique *Jocelyn* a vu sept éditeurs s'emparer de lui successivement ; en Allemagne furent publiées deux éditions en français et deux traductions du poème. Des traductions intégrales de *Jocelyn* parurent aussi en Hollande, au Danemark, en Pologne, en Espagne, au Portugal, au Mexique et au Brésil ; des fragments du grand épisode lamartinien ont été traduits en Suède et en Italie.

Il n'est pas indifférent de noter que plusieurs de ces traductions n'ont été composées que longtemps après 1836 ; *Jocelyn* continuait à vivre et à remuer des cœurs loin de sa patrie à l'heure où les modes littéraires prétendaient faire de lui un livre mort. L'étranger n'était pas en retard ; mais l'éloignement y préservait les esprits de ces fréquentes injustices que provoquent, dans l'enceinte d'une nation, les querelles d'école, les réactions de groupes, les entraînements irréfléchis d'engouement ou d'hostilité.

1. Ouvrage signalé par M. Paul Hazard, R. L. C., 1930, p. 150.

2. Sur les traductions brésiliennes de *Jocelyn*. Cf. R. L. C., 1931, pp. 117-121.

CHAPITRE III

MESSAGE ET SECRETS DE « JOCELYN »

Le 17 mars 1836, Genoude déclarait dans la *Gazette de France* : « Malgré sa simplicité apparente, c'est un profond penseur que Jocelyn ; il nous servira peut-être à expliquer M. de Lamartine en philosophie et en politique ». Ces secrets de *Jocelyn*, efforçons-nous de les entrevoir ; son message, tâchons de le recueillir.

Un moment, Lamartine avait cru tout de bon que la page était tournée de sa vie poétique ; lorsqu'il se jetait dans la bataille politique, au lendemain d'une révolution, et dans une France encore secouée de frémissements et de sursauts, il lui arrivait de penser qu'il allait avoir mieux à faire qu'à « chanter »

Mais le sort ne veut pas de lui ; les scrutins de Bergues, de Toulon, de Mâcon l'écartent de la Chambre. Le voici de nouveau inoccupé, disponible. Le 11 décembre 1831, il écrit à Caroline Angebert : « La crise politique est, à mon avis, ajournée à cinq ou six ans [...] tout est au calme [...] S'il y eut jamais *statu quo* nécessaire, c'est celui-ci »¹.

Il n'en garde pas moins le sentiment fort qu'il a, nommément, une mission à remplir. Ce millénarisme, ce messianisme épars dont nous avons noté les signes dans la pensée française autour de 1830, Lamartine en accueille la présence avec un grand émoi secret. Cet homme providentiel que l'on attend et dont l'époque inquiète cherche anxieusement le visage, Lamartine entre de jour en jour plus avant dans la certitude qu'il est lui-même ce mystérieux désigné. Il se souvient de cette sorte d'« illumination » du samedi 20 janvier 1821, sur la route de Naples à Rome, quand brusquement lui est apparue l'idée-centre de son grand poème métaphysique qu'il n'a cessé depuis lors de bâtir et de rebâtir, sans parvenir encore à lui donner sa forme parfaite. Dès 1823, dans l'Avertissement de sa *Mort de Socrate*, il a parlé de ces « cœurs choisis qui sont suscités de Dieu selon les besoins des temps »². Dans la *Politique Rationnelle*, il a posé, sans trop y paraître, et d'une manière impersonnelle encore, sa candidature à un rôle messianique, en appelant sur son temps « un homme [...] un homme complet dans l'intelligence et la vertu, [...] résumé sublime et vivant d'un siècle, fort de la force de sa conviction et de celle de son époque, Bonaparte de la parole, ayant l'instinct de la vie sociale et l'éclair de la tribune [...] palpitant de foi dans l'avenir, Christophe Colomb de la liberté, capable d'entrevoir l'autre monde politique [...] et de nous y conduire par la persuasion de son éloquence et la domination de son génie ».

1. Léon Séché, *Les amitiés de Lamartine*, p. 279.

2. *La Mort de Socrate*, première édition, p. 18.

Mais dans son *Voyage en Orient*, Lamartine s'est hasardé à s'avancer bien davantage. Avec une assurance audacieuse, il met dans la bouche de Lady Stanhope l'annonce, sur un mode prophétique, des grandes destinées qui lui sont promises, à lui Lamartine, dans la révolution morale qui se prépare, pour la France et le monde : « Je sais, lui aurait dit Lady Stanhope, ce que vous êtes devant Dieu et ce que vous pouvez faire un jour pour la gloire et le bonheur de vos semblables »¹. La sibylle de Djoun, à qui l'Éternel a parlé, sans doute, apprend à Lamartine, et par lui, docile, à la France, que Dieu a désigné le poète « pour les œuvres merveilleuses qu'Il va bientôt accomplir parmi les hommes » ; vous êtes, ajoute-t-elle, pour accroître encore la force et la solennité de cette annonciation, « un de ces hommes [...] qui ont une grande part à accomplir dans l'œuvre qui se prépare ; bientôt vous retournerez en Europe ; l'Europe est finie ; la France seule a une grande mission à remplir encore [...] vous y participerez »².

Après le 7 décembre 1832, Lamartine ne doute plus. Le 1^{er} octobre 1835, il dit à Virieu : « Certains esprits [...] sont ordonnés par Dieu pour servir de tous leurs moyens »³. Dans le « Récit » de sa *Chute d'un Ange*, il inventera cette rencontre avec le vieux solitaire du Liban, qui le reconnaît, lui annonce qu'il l'attendait, et que le ciel l'avait averti qu'il devait voir, avant de mourir, un étranger prédestiné à recevoir le grand secret, à porter à son tour le manteau d'Élie. Il n'est pas difficile de découvrir, dans *Toussaint Louverture*, la même affirmation décidée : c'est Lamartine qui, par la bouche de Toussaint, s'écrie en s'adressant au ciel :

Oui tu m'as suscité sur cette nation ! (Act. II, sc. I).

Mais n'est-ce pas là folie d'orgueil ? n'est-ce point « usurper d'un coup sur l'homme et sur Dieu même ? ». Et Toussaint-Lamartine de répondre :

Sur Dieu ? Si par hasard j'étais son instrument !

[.....]

Nul ne sait de quel nom dans un peuple il se nomme,

Moïse, Romulus, Mahomet, Washington (Act. II, sc. 2)

Comment s'étonner alors d'une phrase comme celle qu'il écrit, avec une sorte d'ingénuité magnifique, le 20 avril 1848, à ses nièces : « Il est évident, du reste, que Dieu a son idée sur moi »⁴.

On devine tout ce que put valoir au poète de railleries et de sarcasmes cette conviction singulière et si puissante où il était d'une mission divine à lui dévolue. Ce sont, en 1835, à propos du *Voyage en Orient*, les *Annales de philosophie*

1. Ces mots, qui figurent dans le manuscrit (B. N. Lamartine, 46, p. 9) n'ont point passé dans l'édition.

2. *Voyage en Orient*, dans O. C., 1842. T. VI, p. 222.

3. Déjà, le 3 juin 1834, il s'est défini, dans une lettre à Virieu comme un homme « commandé à l'action ». Jetant un regard sur son passé, en 1856, dans le Premier Entretien de son C. F. L., Lamartine dira de son action politique : ce n'était point une ambition, « c'était ma consigne » C. F. L. T. I, p. 76).

4. Comte de Chastellier. *Lamartine et ses nièces*, 1927, p. 126.

*chrétienne*¹ qui soulignent, avec une ironie scandalisée, « cette confiance de M. de Lamartine dans le rôle qu'il est destiné à jouer dans la formation d'une religion nouvelle » ; en 1836, c'est Pelletan, dans l'*Artiste*², tournant en dérision cette homme qui vise candidement à se faire « pape et empereur » ; en 1838 ce sont encore les *Annales de philosophie chrétienne*³ qui, commentant la *Chute d'un Ange*, concluent sardoniquement : « Ainsi M. de Lamartine se fait annoncer comme un Messie nouveau ». En 1841, Royer-Collard colportera la nouvelle que Lamartine, dans un entretien privé où il lui avait demandé son appui pour l'élection à la présidence de la Chambre, « avait sérieusement prétendu être le Messie revenu sur la terre pour y accomplir la rénovation de l'ordre politique et social »⁴. En 1869 encore, E. Barrault écrira, dans l'article nécrologique qu'il consacre au grand homme⁵ : « Il se croyait divin, assuré d'un pacte avec la Providence ».

Cette vigueur de certitude que rien ne déroutait, Lamartine l'avait sentie s'accroître encore en lui, au lendemain de 1830, lorsqu'il avait reçu, de toutes parts, les preuves les plus inattendues de l'attente qui se formait, avec une sorte de fièvre, autour de son nom.

Avant même la secousse de juillet, le 12 juin 1830, Ch. Briffaut adressait au poète des *Harmonies* un appel passionné : la jeunesse « autour de toi s'assemble »,

Législateur-prophète, instruis-la !⁶

De Lyon, le 3 avril 1831, un inconnu, Legeay, réclame pathétiquement de Lamartine le même apostolat : « *Tu fus élu*, lui dit-il en vers,

Pour recueillir en toi les divines paroles
[.....]
Car ta bouche est sublime, et c'est un séraphin
*Qui parle par ta voix, grand homme, homme divin ! * 7*

La même année, c'est Turquétty qui prophétise, à l'adresse de celui qui vient d'échouer dans sa candidature électorale à Bergues :

Mais l'avenir est plein de toi !

Voici encore un adolescent inconnu, Fabien Leblanc, qui de Nions, dans la Drôme, envoie à Lamartine des vers exaltés (12 juin 1835) :

Dis nous le mot nouveau qui convient à la terre !
[.....]
Pour ce siècle maudit sois un nouveau Messie !
Chante ! Dieu t'a donné le don de prophétie,

1. *Annales de Philosophie chrétienne*, 30 juin 1835. T. X, p. 414.

2. *L'Artiste*, T. XI, p. 250.

3. *Annales de Philosophie chrétienne*, 31 mai 1838. T. XVI, p. 366.

4. Comte de Saint-Aulaire, « Lamartine et la Politique ». — R. P., 15 juillet 1925.

5. *National*, 17 mars 1869.

6. Ch. Briffaut, O. C., 1858. T. VI, « Épître à M. de Lamartine ».

7. Arch. S.-P.

*Obéis à ton sort ! [.....]
 [.....]
 Il ne t'est point permis de vivre solitaire ;
 Tu te dois à nous tous, accomplis ton destin ! * 1*

Un nommé Sommier, de Lons-le-Saunier, s'abandonne au même enthousiasme et déclare à Lamartine, du même ton lyrique :

*N'es-tu pas un fragment de quelque météore,
 Un rayon détaché du ciel mystérieux,
 Un souffle lumineux qui brille et s'évapore
 Ou dans l'air un éclair éblouissant nos yeux ?
 Je ne sais ; cependant devant toi je m'incline,
 Sans comprendre quelle est ta haute mission ;
 Peut-être es-tu semblable à l'étoile divine
 Qui guidait l'Orient vers l'enfant de Sion ! * 2*

Les archives de Saint Point renferment encore bien d'autres pièces de vers, bien d'autres lettres qui témoignent du même élan, de la même attente³. Et ce « tremblement de cœurs », comme disait Lamartine, se prolonge bien au delà des premières années de la Monarchie de juillet. De Toulon, le 6 août 1840, un poète local, Honoré Garnier, saisi d'une sorte de délire sacré, ne craint pas de s'écrier, devant Lamartine :

Tous devraient t'apporter, comme au Christ les trois mages,
 La myrrhe, l'encens, à genoux
 [.....]
 Comme je crois en Dieu, notre père céleste,
 Nouveau David, je crois en toi !⁴

Et 1848, on s'en doute, verra se multiplier, entre février et juin surtout, les marques d'adoration, les preuves d'une confiance sans mesure dans la mission divine de Lamartine.

On comprend mieux, en parcourant du regard ces témoignages extraordinaires, qu'au seuil de sa carrière politique, Lamartine ait pu porter en lui cette foi, pour nous déconcertante, en la réalité, particulière et nominative, d'une mission dont le ciel l'aurait directement investi. « Il y a — écrivait-il à Antoir, en janvier 1835 —, dans le public jeune, un instinct secret qui lui dit

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. Retenons particulièrement l'ardente épître (27 juin 1835) de Nicolas Martin, employé à la direction des douanes, de Dunkerque, et des vers extatiques signés H. de Lahaye (28 janvier 1837) ; on y entend Dieu parler, et ordonner à l'ange Gabriel d'annoncer au monde, en ces termes, l'avènement de Lamartine :

*Pars ! Dis à l'univers qu'un fils vient de lui naître,
 Un fils, l'orgueil du monde et l'amour de son Maître
 [etc...]*

4. Vers publiés dans le *Bulletin de la Société académique de Toulon*, 1840, fascicule III.

que la force future est dans une pensée d'impartialité rationnelle et de progrès courageux et réguliers, comme la nôtre [...] C'est un tourbillon autour de moi »¹. Or, l'heure de la grande action politique n'est pas encore venue, en ce mois de novembre 1831 où il entreprend *Jocelyn* précisément à cause de ce nécessaire *statu quo* dans l'évolution des institutions françaises : ce répit lui donne le loisir de reprendre sa plume épique ; il va pouvoir agir sur les cœurs pour se préparer à lui-même ces grandes foules, cette immense armée dont il aura besoin plus tard quand arrivera l'instant où il se dressera de toute sa taille pour guider Israël vers la terre promise. Maintenant, il veut doter la France d'un poème, d'un vaste poème cyclique où il versera, pour les générations nouvelles, toute sa sagesse, et, sous un voile de symboles, le message même qu'il doit au monde. Sans doute, comme il faudra beaucoup de temps, trop d'années, pour conduire à son achèvement ce poème gigantesque, l'heure sonnera d'entrer dans l'action militante et dans la poussière de la mêlée avant que l'œuvre entière soit accomplie. Qu'importe ! Ce qui aura été écrit ne sera point perdu. Ce premier fragment de l'ouvrage qu'il se propose de révéler pourra servir de véhicule à quelques-unes des grandes idées que le siècle doit d'abord accueillir avant de se transfigurer.

« Faire *Jocelyn* d'une part, et de l'autre remuer les destinées du monde, [...] c'est se condamner à faire de la politique dans *Jocelyn* », disait Enfantin². Ce poème, déclarait de son côté Eugène Pelletan, ce poème « qu'on croirait écrit dans quelque village du midi, à l'ombre d'un presbytère, a été improvisé sous la présidence de M. Dupin »³. Il ne faut pas perdre de vue en effet que l'histoire des amants de la Grotte des Aigles a été publiée par Lamartine entre deux discours très techniques qu'il prononça, à la Chambre, les 5 février et 22 mars 1836, sur la conversion des rentes⁴.

Au déclin de sa vie, Lamartine, par deux fois, rapprochera, dans une même phrase, *Jocelyn* des *Girondins*. Avant les *Girondins*, écrira-t-il dans ses *Mémoires politiques*, « j'avais publié [...] le poème original de *Jocelyn* qui produisit [...] un effet aussi grand et aussi neuf »⁵. Plus nettement encore, dans son *Cours Familier de Littérature*, il déclarera, comparant à son poème de 1836 son célèbre ouvrage historique : « J'étais pièce d'or, je me changeais en monnaie »⁶. Les *Girondins* seraient-ils donc la « monnaie » de *Jocelyn* ? et devons-nous ajouter foi à ce qu'écrivait Louis de Ronchaud dans cette préface qu'en 1886 il composait pour une réédition de *Jocelyn* : « L'esprit qui devait inspirer les *Girondins* s'y trouve déjà formulé en vers magnifiques »⁷ ?

Sans doute, dans ses *Destinées de la Poésie*, Lamartine vient-il d'affirmer

1. Lettre p. p. Mario Foresi dans la *Nuova Antologia*, 1^{er} septembre 1914.

2. « et de la poésie à la Chambre », ajoutait-il. (Cf. *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*, 1867, T. XI, p. 25, lettre de février 1840).

3. *L'Artiste*, T. XI, p. 293.

4. Une partie du public s'attendait bien, d'ailleurs, à ce que *Jocelyn* comportât un enseignement très actuel. Le 22 mars 1834, Laprade se félicitait d'entendre dire que le poème de Lamartine allait être une « œuvre sociale » (Cf. P. Séchaud, *V. de Laprade*, 1934, p. 75).

5. *Mémoires Politiques*, dans O. C., 1863. T. XXXVII, p. 343.

6. C. F. L. Entr. 102, T. XVII.

7. Louis de Ronchaud, *op. cit.*, 1886, p. XXI.

que la mission du poète est d'appeler l'homme « sans cesse en avant, en lui montrant du doigt des utopies, des républiques imaginaires, des cités de Dieu », et de lui souffler au cœur « le courage de les tenter et l'espoir de les atteindre » ; mais si l'on excepte d'une part la méditation de Jocelyn sur les révolutions, à la Deuxième Époque, et d'autre part, à la Huitième Époque, la parabole de la caravane humaine, force est bien de reconnaître que *Jocelyn*, dans son ensemble, peut difficilement passer pour un livre de propagande révolutionnaire et que l'on n'y voit, en tous cas, nulle part, l'image de cette Cité de Dieu qu'apporteront seulement la Huitième Vision de la *Chute d'un Ange* et les strophes d'*Utopie*.

C'est à la tribune de la Chambre que Lamartine affirme se refuser, quant à lui, à admettre « qu'une révolution [— celle de juillet 1830 —] féconde en promesses et grosse d'avenir [soit] frappée dans ses développements légaux d'atonie et de stérilité » (13 mai 1834) ; c'est là encore qu'il proclame, dès le 30 décembre 1834, et avec une force redoutable : « Le pouvoir est aujourd'hui à mille lieues en arrière des pensées et des instincts du pays ». Mais il a dit aussi, dans le « Résumé politique » de son *Voyage en Orient*, qu'à présent, 1789 et 1830 franchis, il ne s'agissait plus « de combattre, mais de modérer et de diriger ».

On dirait que d'une main il pousse ce peuple, le provoque presque à conquérir plus de liberté, à développer les conséquences de ses premières victoires, et que de l'autre, il le retient, ou même s'apprête à le maîtriser. Le 20 février 1842, il écrira à Montherot, son beau-frère : « Je deviens le La Fayette de l'opinion, en attendant que dans cinq ou six ans, je devienne le Casimir Périer de l'ordre »¹ ; et, en mars 1843, après les discours retentissants par lesquels Lamartine a fait connaître à tous qu'il entraît désormais dans l'opposition radicale et quasi révolutionnaire, un ami de Mâcon qui s'étonne et s'effraie, lui entendra prononcer tout bas cette formule qu'après février 1848, le poète reprendra, pour en tirer gloire, en pleine Assemblée Nationale : « Il faut s'approcher de la foudre pour la soutirer et la diriger »² ; son coup de maître, selon le royaliste Circourt, sera, en 1848, la création de cette garde mobile qui tournera « les forces vives de la révolution démagogique contre sa propre extension »³.

Faudrait-il donc croire qu'une des plus profondes pensées du député de Bergues et de l'auteur de *Jocelyn* c'est, légitimiste rallié, de conquérir la confiance d'un peuple qui marche à des révolutions nouvelles afin de se faire agréer par lui, peu à peu, et de se constituer habilement son guide et son chef pour le conduire là où il faut qu'il aille, là et non pas ailleurs, à la démocratie politique, oui, puisque le monde entier y glisse, mais à la démocratie sociale, jamais⁴ ?

1. Lettre p. p. R. Doumic, R. D. M., 15 septembre 1908.

2. Lettre à M. Desserteaux, procureur du roi, à Mâcon, 20 mars 1843.

3. Bourgin, *op. cit.*, 1908, T. I, p. 54.

4. Son ralliement à l'opposition radicale, en 1843, Lamartine l'explique confidentiellement à son collègue Beaumont en définissant son but : prendre la tête de l'armée du peuple pour éviter cette catastrophe : « la République forcenée des classes infimes » — (lettre p. p. H. Guillemain, R. F., 1^{er} septembre 1935) — Pareillement, le 10 février 1843, Lamartine a rassuré, sur ses inten-

Soyons-en sûrs, nous touchons là à l'un des secrets de la politique lamartinienne ; dès 1831, un dessein est arrêté en lui ; ce qu'il veut, c'est substituer, à la tête de l'opposition, sa personne à celles des dirigeants de la gauche ; ces hommes-là sont capables, par leurs erreurs ou leurs faiblesses, de laisser un jour, si l'on n'y veille, porter la main sur le fondement sacré de toute société humaine : la propriété.

Qu'on ne s'y trompe point, d'ailleurs ; l'idée est sans bassesse. Il ne s'agit pas d'égoïsme social. Jamais homme au monde ne fut plus désintéressé que Lamartine ; incroyablement généreux, s'il connut, dans sa vieillesse, les tourments de la dette, n'oublions pas qu'il ne le dut point, comme on a voulu le prétendre, à ses somptuosités orientales, mais bien à la démesure émouvante de sa charité. Lamartine veut jouer ce rôle de dispensateur que Bossuet assignait aux possédants ; si l'égoïsme des mauvais riches prépare les révolutions sociales, Lamartine, en vérité, n'est point complice de leur crime. Lorsqu'il se jette sur la brèche pour la défense de la propriété, il a conscience, religieusement, d'accomplir un devoir et de sauver en même temps le riche et le pauvre. De toute la force de son esprit, et de toute sa sincérité, il croit que l'ordre social fondé sur la propriété individuelle est le seul viable, l'ordre même prescrit par Dieu.

Jocelyn, pour une part, est une riposte aux *Paroles d'un croyant*, l'antidote de ce terrible livre dont Lamartine s'est épouventé. A cet « évangile de l'insurrection »¹, Lamartine répond par un évangile de la résignation. Aux arrières-plans du drame, dans *Jocelyn*, le prolétariat apparaît vaguement. Comme nous sommes loin de ce peuple d'esclaves martyrisés dont la plainte menaçante traverse les *Paroles d'un croyant* ! C'est un peuple pauvre, mais qui semble ignorer la colère, un peuple souriant, heureux, presque idyllique. A la Quatrième Époque, *Jocelyn* rêve de partager un jour, avec Laurence, la vie des ouvriers des villes :

Dans ce bonheur obscur caché sous l'indigence, (IV, 1146)

ils vivront délicieusement,

Achetant par le jour le doux repos du soir (IV, 1144)

Dans leur mansarde, des « oiseaux en cage » chanteront « sur leurs nids » ; de « beaux enfants » nus se rouleront par terre entre leurs berceaux et les pieds de leurs parents... Puis, à la Neuvième Époque, voici l'histoire du tisserand, comme le premier en date de ces récits populaires, baignés de larmes et doucement édifiants, qui s'appelleront *Geneviève*, le *Tailleur de pierres de Saint-Point*, *Fior d'Aliza*. Que ce peuple est donc vertueux ! Il n'est point à l'abri

tions, le légitimiste Puymaigre en lui disant : « Il n'y a de force contre l'anarchie aujourd'hui que dans la liberté » (*Annales de l'Académie de Metz*, 1871-1873, p. 171).

1. Ce n'est point, on le sait, que *Les Paroles d'un croyant* attaquent la propriété ; La Mennais, cependant, eut à défendre ses intentions sur ce point, ce qui suffit à prouver qu'on interprétait couramment son ouvrage comme attentatoire à l'ordre social et à la sécurité des possédants. Du reste, le 9 mai 1834, Lamartine définissait ainsi, pour Virieu, le livre de La Mennais : « C'est l'Évangile de l'insurrection, c'est Babeuf divinisé ».

des coups de la fatalité, mais il les accepte avec tant d'humble patience, malgré sa misère ! Et le poète d'employer cette expression, toujours la même, un peu irritante dans sa double signification d'indigence et de pitié attendrie : le « pauvre menuisier », le « pauvre colporteur », le « pauvre tisserand » ; cet artisan vivait dans un parfait bonheur, au sein de sa petite chambre, entre son « métier », sa femme, sa fille, et ses pots de réséda, sur la fenêtre.

Le travail allait bien, alors ; chaque semaine

Le salaire assidu suffisait à la peine.

La toile ne manquait jamais sur le métier (IX. 1709-1711)

Il faut un fléau du ciel, une épidémie, pour avoir raison d'une si aimable et si sûre félicité. Le salaire est suffisant ; le chômage paraît inconnu. C'est Salente sur la Croix Rousse ! Le choléra arrache au tisserand ses innocentes amours, et le terrasse lui-même sans lui ôter ni son courage ni sa piété... Et le poète, qui veut voir son livre « dans la poche des cordonniers »¹, se hausse alors jusqu'à l'enthousiasme et répand ses bénédictions sur ce prolétaire idéal :

[.....] qu'il est doux, qu'il est beau

De voir l'humanité, dans une classe obscure,

Par de semblables traits révéler sa nature ! (IX, 1812-1814)

Il faut l'avouer, il y a dans des pages comme celles-là un parti-pris assez fâcheux, et bien maladroit, de persuader à des misérables que leur sort n'est point si mauvais, pour peu qu'ils sachent s'en contenter ; on aperçoit trop l'officieuse flatterie dispensée à ces souffrants, et sous l'éloge exclamatif de leur résignation, l'inquiétude secrète de connaître un jour leur révolte. Lamartine sait trop bien quelle est, au vrai, la condition affreuse des canuts lyonnais. Il lui échappera même un jour, en 1853, de parler d'eux avec un réalisme brutal² ; en octobre 1850, dans le *Conseiller du Peuple*, il a dessiné également un tableau tragique de la « vermine humaine » que les « industries manufacturières » de Londres ont rassemblée dans les « quartiers immondes » de cette capitale³ ; mais il n'a pas hésité une seconde, en novembre 1831, à monter à cheval, à prendre les armes pour concourir, avec la garde nationale de Mâcon, à mâter par la force et par la répression sanglante, au besoin, l'insurrection des ouvriers lyonnais, soulevés par la famine.

Au fond, et quelle que soit sa générosité naturelle, Lamartine garde, envers le prolétariat, un sentiment de classe où entre, à côté de la pitié humaine et chrétienne de son cœur, un certain effroi et jusqu'à un inconscient mépris. S'il souligne, un des premiers à la Chambre — et Louis Blanc tiendra à lui en faire honneur — l'importance extrême de la « question sociale », c'est que, plus clairvoyant que beaucoup d'autres, il a vu s'amasser, dans les profondeurs de la société, les éléments d'un cataclysme. Ce qu'il voudrait éviter à tout prix

1. Lettre à Virieu, 14 janvier 1836.

2. *Vie des grands hommes*. T. III, p. 353.

3. Dans le Onzième Entretien du C. F. L., il évoquera encore, en un jour d'amertume et d'imprudence, le destin de ce « tisseur d'étoffes qui use sa vie dans une cave humide, à passer éternellement le même fil à côté du même fil sur le métier qui est à la fois son gagne-pain et son supplice ». (C. F. L., 1856. T. II, p. 354).

c'est que l'indifférence ou l'aveuglement des industriels laissât se constituer dans les villes une armée d'esclaves terribles ; il tremble de voir un jour toute l'organisation sociale éclater sous la poussée de ce désespoir des victimes. Écoutons-le parler (13 mars 1834) de l'« horrible volcan sur lequel l'industrie repose », s'écrier, avec une sorte d'angoisse (3 février 1835) : « Nous nous le dissimulons en vain, nous l'écartons en vain de nos pensées comme un orage sur notre horizon politique ! [...] La question des prolétaires est celle qui fera l'explosion la plus terrible dans la société actuelle, si la société, si les gouvernements se refusent à la sonder et à la résoudre ». Entendons-le déclarer à Sainte Beuve, le 27 juin 1830, que la « force populaire » est « brutale, envieuse, ennemie de toute intelligence [...] bien plus redoutable que la force tyrannique : les tyrans rougissent, la populace non »¹. Un mois plus tard, il avertit Aimé Martin, à propos de ce qu'il appelle « les masses prolétaires » : « Ne les remuez pas, dit-il, vous y retrouveriez ce qui y est de toute éternité : aveuglement, non-sens, jalousie cruelle de toute supériorité sociale, lâcheté et cruauté »². En mai 1831 il bafoue, d'un mot, dans une lettre à Thiers, les « républicains de trottoir et de cabaret », ses adversaires d'Hondschoote³. Des malheureux canuts lyonnais — l'insurrection une fois brisée et tout danger écarté — il parle avec une sorte de désinvolture à demi-narquoise : « La ville a été prise d'assaut par quarante mille ouvriers qui, une fois vainqueurs, se sont conduits comme des séminaristes [...] »⁴. Les bonnes gens ! semble-t-il dire ; mais si ces bonnes gens, las de leur servitude et de leur détresse, s'y prennent d'une autre manière pour échapper à leur enfer, comme ils font à Paris et à Lyon, en avril 1834, les voilà devenus des « hommes atroces », c'est « la boue républicaine » ; « ce qui compose le parti remuant et anarchique, écrit Lamartine à Virieu le 18 avril 1834, est au-dessus de la description [...] ». Pas un mot de pitié pour les égorgés de la rue Transnonain ; cette fois-ci, Lamartine a eu peur.

À la Chambre, cet homme qui s'est séparé du catholicisme et, pour sa part, l'a rejeté, on le voit intervenir avec chaleur, avec passion, pour s'opposer à la réduction du nombre des évêchés : la religion, même sous une forme fautive et dérisoire aux yeux de l'homme éclairé, quel frein précieux aux colères des deshérités ! et quel péril social qu'une plèbe sans culte ! « Gardez-vous, s'écrit Lamartine, en s'adressant à ses collègues, gardez-vous d'altérer [dans le peuple] le principe même de sa résignation à vos lois sociales ! » (26 avril 1834).

Son neveu par alliance, Laurent de Jussieu de Sénevier, note le 30 septembre 1847 : « Il me disait hier en riant, pendant que nous cheminions à travers les villages, montés sur de beaux chevaux, que la démocratie s'arrangeait de son grand train de vie, et que les chevaux de selle n'irritent pas la populace qui ne déteste que les voitures. Cependant la sienne nous suivait [...] et il ne paraissait pas craindre pour sa popularité, qui est réelle et qu'il a su conquérir sur une grande échelle, malgré ses formes hautaines et archi-aristocratiques »⁵.

S'il s'attache à louer les artisans poètes, les Reboul, les Jasmin, c'est qu'il

1. Lettre p. p. Chesnier du Chesne. R. D. M., 1^{er} novembre 1933.

2. Lettre p. p. L. Barthou. R. P., 1^{er} octobre 1925.

3. Cf. Daniel Halévy, *Le Courrier de M. Thiers*, 1921, p. 40.

4. Lettre à Rosini, *Nuovo Antologia*, 1^o Luglio 1916.

5. Senza, *op. cit.* (lettre du 30 septembre 1847).

voit en eux de bien utiles auxiliaires, des prêcheurs bénévoles de résignation et d'apaisement dans les rangs des ennemis de la paix sociale : les couronnes qu'on leur décerne flatteront la classe ouvrière tout entière, qui se tiendra pour honorée ; eux-mêmes, avec leurs cantates lénifiantes, aideront la plèbe à prendre son mal en patience. Lamartine voit avec faveur ces associations littéraires et artistiques qui se forment de-ci de-là, chez les ouvriers ; il ne manque point de les encourager ; pendant qu'ils font des vers, ils ne songent pas à descendre dans la rue. A Marseille, en 1847, il prodiguera ses éloges aux membres de l'Athénée ouvrier, cette réunion de « *simples et studieux ouvriers* » qui « *s'essayent à produire eux-mêmes des ébauches et quelquefois des chefs-d'œuvre de goût et de sentiment* » ; il les félicitera de faire pénétrer « *un rayon consolateur et moralisateur* » dans ces « *fournilières humaines [...] semblables à des éléments aveugles* » que sont les grandes agglomérations prolétariennes. Il leur rappellera que ce qui est le mal, « *c'est la violence brutale et soudaine avec laquelle on croit pouvoir opérer le nivellement* », et qu'il leur faut « *la patience, aussi nécessaire au peuple qu'à Dieu lui-même* » ; il célébrera devant eux, par une association de noms propres un peu inattendue, « *Jean-Jacques Rousseau, sorti d'une condition salariée, puis servile, pour s'élever au sommet de la philosophie* » et « *Reboul, et tant d'autres qui, en France, aujourd'hui [...], associent le travail manuel aux plus hautes méditations de l'esprit* ». Il ira même jusqu'à la flagornerie, s'écriant : « *Je ne suis qu'un ouvrier de l'intelligence, comme vous, [...]. Je ne dois l'accueil que vous m'avez fait [...] qu'à quelques œuvres bien imparfaites que j'ai accomplies de notre commun métier* ». Il terminera par un couplet ému sur ces hommes qui emploient leurs jours « *à payer le pain de leurs mères, de leurs frères, de leurs sœurs, de leurs enfants, — et leurs nuits à gagner le pain, souvent amer, de l'intelligence ** »¹. Conquis, les ouvriers de l'Athénée lui offriront un énorme bouquet de fleurs ; lorsque Lamartine fut rentré à son hôtel, raconte Autran, qui était là, et lorsqu'il « se vit bien seul dans l'escalier, n'ayant plus d'autre témoin que moi, il aplatit les fleurs contre le mur, d'un geste de colère, et joncha les marches de leurs débris : — Voilà pourtant, murmura-t-il, à quel prix s'achète la popularité »².

Les « *Laboureurs* » de *Jocelyn* ont leur place dans ce plan de défense sociale ; il s'agit de décongestionner les villes, et de diminuer d'autant la redoutable armée des prolétaires. Là encore, du reste, se montre — quoique à un moindre degré — le souci de travestir artificieusement la condition du travailleur manuel, d'embellir l'image de son sort. Aux belles strophes littéraires de la Neuvième Époque de *Jocelyn* répondent, comme un pendant trop véridique, ces quelques lignes de prose échappées à la plume du vieux Lamartine : « A l'exception du petit nombre qui trouve, comme dit le peuple, son pain tout cuit, l'homme passe le reste de son existence active à gagner très péniblement ce pain, [...] avec quelles sueurs ? Demandez-le au laboureur qui creuse, sous le soleil et sous la pluie le même sillon sur la même colline, pour y déposer, pendant soixante ans, le même grain [...] qui contient sa pauvre vie ! »³

1. Archives de l'Académie de Mâcon, discours inédit.

2. Autran, O. C., 1878, T. VII, p. 66.

3. C. F. L. Entr. II, T. II, p. 353.

Le Journal du Curé de Valneige peut bien, avec prudence, servir à justifier la révolution politique ; mais s'il comporte un message social, ce message est profondément, totalement, antirévolutionnaire. A ce peuple des villes et des campagnes dont Lamartine veut être désormais entendu, *Jocelyn* enseigne la patience et la soumission. Jamais Lamartine ne changera, sur ce point, de doctrine : par humanité autant que par saine précaution, on accordera au prolétariat des adoucissements à sa misère, par les œuvres d'assistance, de philanthropie et de charité ; on ne lui permettra jamais de rien conquérir. Des mains généreuses ou avisées veilleront seulement à ce que ses souffrances n'excèdent pas telle mesure qui pourrait les rendre périlleuses à l'ordre établi par les possédants ¹.

*
* *

Mais ce n'est que secondairement, et pour ainsi dire par surcroît, que Lamartine glissera dans *Jocelyn* ces arrière-pensées sociales. Ce qui, en novembre 1831, le pousse à entreprendre son Épisode, c'est bien sans doute le souci de verser dès maintenant au peuple, dans une coupe sculptée, le vin d'un grand enseignement secret, métaphysique et divin avant tout, mais c'est aussi le désir, tout personnel, de se retrouver, de ressusciter dans un rêve le temps magique de son adolescence.

« Poésie pure et juvénile », « poésie de seize ans », c'est ainsi qu'il parle à Latour, le 22 novembre 1835, de ce *Jocelyn* qu'il vient d'achever ; et à Virieu, le 14 janvier 1836, il écrit : cet « épisode de poésie intime [...] lis-le au soleil ou à l'ombre, au repos et en plein air, un jour de jeunesse, c'est de la poésie de seize ans, mais selon mon cœur et mes rêves ».

« Il y a, déclare Sainte-Beuve, un moment solennel dans la vie, quand la jeunesse expire, et avec elle notre sensibilité première » ². En 1831, Lamartine a quarante et un ans. Déjà il en est venu à cette heure où l'on commence, comme dit Chateaubriand, à écouter derrière soi ses souvenirs ³ ; et c'est Lamartine lui-même qui écrit : « La mémoire des félicités de la jeunesse se ranime au soir de la vie comme une voix sourde quand le bruit tombe » ⁴. En novembre 1831, Lamartine a franchi le solstice de la quarantaine, et sa jeunesse appartient déjà au passé. Deux ans auparavant, il a jeté le cri tragique des *Novissima Verba* : cet adieu à l'adolescence et au bonheur. A la fin de cette Harmonie, si riche de sens, trop peu étudiée encore, le poète se prenait à revivre en esprit les plus beaux instants des jours évanouis : son amour de 1812, sur la rive napolitaine, et les délices d'avant-hier quand Julia, « triomphante », descendait vers la plage en chantant ; Livourne, 1827, 1828...

1. Saint-simoniens et buchéziens ne se trompèrent pas sur l'anti-socialisme décidé de Lamartine. L'*Européen* (25 mars 1836) fut sévère à l'égard des « vagues et inconsistantes rêveries » de *Jocelyn* ; la *Phalange* (20 juillet 1836) déplora de voir l'enseignement social de *Jocelyn* se réduire à une doctrine de la résignation.

2. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 1861. T. II, p. 52.

3. « J'écoute derrière moi mes souvenirs » — lettre à la Comtesse de Fontanes, 1838, dans Fontanes, O. C., 1839. T. I, p. V.

4. *Vie d'Héloïse*, dans O. C., 1863. T. XXXV, p. 21.

Jocelyn, c'est la reprise de ce mouvement intérieur, suspendu avec les derniers vers de *Novissima Verba*. Cette phrase de Nodier, dans le *Peintre de Salzbourg*, Lamartine eût pu la transcrire pour en faire l'épigraphe de son poème : « Je me suis représenté avec beaucoup de force les sensations neuves et superbes du bel âge. J'ai recherché dans ma mémoire les jeunes désirs, les espérances naïves d'une âme vierge, et je me suis rebercé dans ces souvenirs »¹.

Un drame caché se joue dans l'âme de Lamartine, et c'est dans cette souffrance que *Jocelyn* prend sa source. *Novissima verba*, ce pathétique adieu jeté aux félicités du monde, n'est point le gémissement d'un homme qui sent en lui son cœur s'éteindre, et tarir ses puissances d'aimer ; c'est au contraire la promesse, l'engagement du silence arraché de force à une âme toujours avide et qui accepte de ne plus rien désormais demander. En septembre 1832, Lamartine dira à cette jeune femme « fumant le narghilé dans les jardins d'Alep » :

J'ai passé l'âge heureux où la fleur de la vie,
L'amour, s'épanouit et parfume le cœur

A Virieu, le poète a confié, le 16 mars 1829, l'aveu de son déchirement : « Il n'y a qu'un bonheur, l'amour, et nous nous l'interdisons » ; et il a laissé partir de sa plume, dans *Novissima Verba*, ces mots fiévreux :

Femmes ! anges mortels, création divine,
Seul rayon dont la vie un moment s'illumine,
[.]
Je ne regrette rien de ce monde que vous !

Quand paraît, en 1835, le *Voyage en Orient*, Nisard y note l'abondance et le tendre soin des peintures de la beauté féminine, avec « quelque chose de passionné et de contenu, d'ardent et de pudique », comme « une volupté sans désirs »². Vinet relèvera sévèrement, dans la *Chute d'un Ange*, l'épanouissement de cette tendance jusque-là encore retenue : dans ce poème, écrira-t-il, « on voit en plein ce dont le *Voyage en Orient* nous avait révélé les premiers symptômes : l'inclination à décrire et à détailler la beauté physique »³. Le même Vinet dénoncera dans les *Recueils*, ces vers de *La Femme* « où l'amour, dira-t-il, n'est plus qu'une sensualité très peu raffinée »⁴. Les courtes pièces ajoutées par Lamartine, en 1849, aux *Méditations* ou aux *Harmonies* et qu'on néglige trop, d'ordinaire : *Les Fleurs*, *Le Coquillage au bord de la mer*, *les Pavots*, *le Mont-Blanc* surtout⁵, de quels secrets sont-elles chargées, avec ces mystérieux frissons, ces désirs qui les traversent, et ces allusions trop claires, et en même temps, pour nous, ténébreuses ? Rappelons-nous encore cet étonnant passage des *Confidences* : « Ah ! l'homme trop jeune est incapable d'aimer ! Il ne sait le prix de rien ; il ne connaît le vrai bonheur qu'après l'avoir perdu.

1. Nodier, *Romans*, 1862, p. 25.

2. R. P., avril 1835. T. XVI, p. 245.

3. Vinet, *op. cit.*, T. II, p. 178.

4. *Ibid.*, p. 224.

5. *Le Mont-Blanc*, inséré dans l'édition des Souscripteurs au Quatrième Livre des *Harmonies*, et daté de Paris, le 29 mars 1849, avait paru d'abord dans la R. D. M. du 1^{er} mai 1843 sous le titre de *Paysage*.

Il y a plus de sève folle et d'ombre flottante dans les jeunes plants de la forêt ; il y a plus de feu dans le vieux cœur du chêne »¹.

On peut le croire : depuis 1824 environ, et peut-être même avant, Lamartine vit sans amour. Bien vite est tombée cette ivresse charnelle que Marianne lui avait apportée, aux premiers temps de leur vie commune. A mots couverts, il l'a laissé entendre dès le 1^{er} août 1824, à Madame de Barol : il revient d'un voyage en Suisse qu'il a dû faire, à cause de sa femme, malade ; il avait espéré vaguement que les Beaux paysages qu'il allait contempler le « ranimeraient ». Hélas, écrit-il, « la nature morte est morte. Des lignes, des plans, des couleurs, de l'eau, de l'ombre, tout cela n'est rien par soi-même ; quand le prisme à travers lequel nous le contemplions se brise, il n'y a plus rien »². L'année suivante, dans son *Dernier chant d'Harold*, la même idée reparait. Nature, s'écrie le poète,

Tu me ferais encor un Eden de la terre.

[.]³

Pourvu que dans les yeux d'un au mon âme

Réfléchit seulement son extase et sa flamme !³

En 1827, à Florence, Lamartine aurait pu retrouver ces délices défendues. Léna de Larche, l'Italienne qu'il avait aimée en 1819, de nouveau surgissait sur sa route, et lui ouvrait les bras ; et Lamartine de murmurer à Virieu : « Je pourrais encore être amoureux, si je le voulais, mais je le puis et ne le veux pas. C'est peut-être pire que de le vouloir et de ne pas le pouvoir »⁴ ; grandeur de ce refus ! Mais Lamartine a choisi « la route droite et claire où je suis rentré, dit-il, par lassitude, où je me tiendrai par raison »⁵. Écoutons-le, dans une lettre intime à Aimé Martin, parler de ce combat incessant qu'il a mené contre soi-même, se laissant « comme Abeilard [...], priver de [sa] virilité native » ; « tout homme, ajoute-t-il, qui ne triomphe jamais de lui-même est faible, triomphât-il du monde. J'en suis convaincu : agir sur les autres, avec la violence des désirs et des passions et la puissance du génie et du courage, ce n'est rien, c'est la nature seule. Mais réagir contre son propre cœur, voilà la victoire, dure et cruelle ; c'est l'Évangile »⁶.

Jocelyn est un héros de roman ; il n'a qu'un seul amour, dans sa vie ; mais Lamartine sait trop que le cœur oublie ce qu'il ne peut plus posséder ou se lasse de ce qu'il possède :

Un autre amour naîtra, car le cœur est une onde

Qui jamais ne tarit [.]⁷

Jocelyn épouserait-il Laurence que, l'enchantement une fois évanoui, l'heure sonnerait pour lui aussi de livrer bataille à ses convoitises. Nul n'échappe à

1. *Confidences*, X, 34.

2. V. P. Ponti, *op. cit.*, p. 34.

3. *Dernier chant du Pèlerinage d'Harold*, St. XLIII.

4. Lettre à Virieu, 6 juin 1827.

5. Lettre à Virieu, 18 avril 1822.

6. Lettre à Aimé Martin, p. p. Louis Barthou, R. P., 15 octobre 1925.

7. *Chute d'un ange*, Troisième Vision.

ces rencontres où la fidélité impose de muets héroïsmes, et il faut toujours que l'instant vienne où l'homme qui a choisi la « route droite » se résigne à la solitude et à ses tourments. La Dédicace de *Jocelyn*, c'est bien plus qu'un doux hommage ; c'est un renouvellement secret et solennel de la promesse faite, seize années plus tôt, quand cette promesse était facile. A présent Marianne a quarante-six ans ; stérile, flétrie, elle n'est plus, auprès de cet homme ardent, que l'image sans beauté du devoir¹. A elle, pourtant, il donne ce livre ; sur le seuil de ce brûlant poème, il dresse cette dédicace, comme une stèle. C'est un acte de foi ; c'est l'emblème de son sacrifice. Au souvenir des jours d'autrefois, de Naples ou de Saint-Point, Lamartine trouve dans son talent assez de souple grâce pour murmurer ce chant qu'un tendre et pitoyable mensonge fera semblable à un chant d'amour, pour celle qui fut la dernière aimée.

La réalité supérieure à laquelle Lamartine immole ses désirs, c'est le foyer, la famille :

O famille, abrégé du monde ! (IX, 519)

A la sociologie des « Laboureurs », Lamartine croit de toute son âme. Si *Jocelyn* est l'antidote des *Paroles d'un Croyant*, il est aussi un *Contre-Indiana* passionné.

*
* *

Des *Méditations* à *Jocelyn*, c'est le passage de la mélancolie à la douleur. Sommes-nous certains de pouvoir mesurer, ou deviner même, seulement, la profondeur de cet abîme où Lamartine, le 7 décembre 1832, se sentit tomber ? Tout être a sa manière à soi de souffrir et nul ne sait vraiment, quand même il a passé par les mêmes épreuves, ce que fut le drame d'autrui.

Il y a telle lettre, fort peu connue², de Lamartine à sa sœur Eugénie de Copen, qui laisse entrevoir en lui, à la date du 5 novembre 1833, tant d'accablement, tant d'abandon désespéré, un tel appétit de silence et de nuit qu'après l'avoir eue sous les yeux on sent s'agrandir, on voit s'enténébrer davantage encore le problème de *Jocelyn* : au milieu de la Deuxième Époque, une coupure béante, et pourtant invisible ; il y a là un vers (le vers 364) après lequel s'est

1. Marianne devinait-elle les sentiments secrets de son mari envers elle ? Les *Novissima verba* ont dû cruellement l'éclairer. Voici deux textes qui peuvent être instructifs : lorsque Madame Delahante apprend la mort de Julia, écrivant à sa fille, elle dit de Madame de Lamartine : « c'est le coup de la mort pour elle, c'était le seul bien qu'elle eût pour l'attacher à ce bas monde où il ne lui reste plus que des peines à éprouver. Je plains Alphonse aussi, mais il est loin de mériter la même compassion que sa pauvre femme qui va sentir plus que jamais combien elle lui est à charge, sans compensation ». (*Souvenirs de Madame Delahante*, p. 383). — Le 15 juillet 1836, Madame de Lamartine elle-même écrivait à son amie Madame Aimé Martin : « Alphonse a une seconde vie et une seconde âme ; il ne sent pas le vide affreux qui se creuse tous les jours davantage sous mes pas : l'avenir d'une femme sans enfants. Oh mon Dieu ! que j'espère mourir avant ce délaissement qui m'attend ! [...]. Je suis seule [...]. Les journées sont longues pour qui ne peut les remplir d'inspirations poétiques [...]. On ne redescend sur cette terre que pour manger son dîner. On laisse en bas les cuisinières et les ménagères, bien entendu, et on les trouve — à la turque ! — bien heureuses de se dédier à ces soins là ». (R. P., 1^{er} novembre 1925). Lamartine n'éprouvait-il pas (sentiment affreux, mais trop humain) une sorte d'irritation confuse à voir auprès de lui cette inconsolée, toujours funèbre ? Relisons *Gethsémani* :

Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi

2. R. B., 29 février 1895.

ouvert le gouffre. Cette plume qu'il a posée, lorsque Lamartine la reprend, il est un autre ; s'il noue son vers au vers qui précède, c'est par-dessus la crevasse horrible survenue dans son destin. Se peut-il que ne soit point changé, jusque dans son essence, le poème entrepris naguère avec une âme que le poète ne connaît plus ? Deux hommes ont collaboré à *Jocelyn*. Celui qui termine le livre n'est pas celui qui l'a commencé ; le premier était heureux, son cœur était comblé d'espoirs et confiant dans la Providence...

Sous mon front mort et froid renfermant mon mystère (IX, 1314)

Ainsi parle à présent le poète de la Neuvième Époque de *Jocelyn*, le même qui plus tard s'écriera encore : « Combien de fois meurt-on avant de mourir ! »¹. Nous qui aujourd'hui interrogeons ce poème si lourd de secrets, qu'une pensée ne nous quitte point : c'est un livre qui baigne dans la mort. On le voit assez du reste, rien qu'à le feuilleter : il s'ouvre sur l'image d'un lit de mort, il se ferme sur trois tombes. Dès la Deuxième Époque, voici des massacres ; à la Troisième Époque, apparaît, pour mourir devant nous, le père de Laurence ; toute la Cinquième Époque s'emplit des paroles d'un condamné à mort qu'assistera Jocelyn jusqu'au pied de l'échafaud ; voici, à la Septième Époque, les derniers moments de la mère, et voici encore, à la Neuvième Époque, le cadavre du colporteur juif, l'épidémie, avec ses ravages terribles, le tisserand qui voit périr tous les siens et que le mal emporte à son tour, Laurence enfin qui précède Jocelyn dans l'éternité.

Depuis décembre 1832, l'ombre est descendue sur la vie de Lamartine : « *Je vis seul, triste, désespéré* » dit-il à Cazalès, le 27 août 1834². Le 1^{er} juillet 1835, alors qu'il va rédiger les dernières pages de *Jocelyn*, il écrit à Antoir : « Je vis triste, isolé, malheureux [...]. Dieu et la philosophie me soutiennent mais ne me consolent pas »³. Deux ans après, ses paroles sont les mêmes, qu'il écrive à Hugo (10 juillet 1837 — « Je suis seul, triste, et stérile »)⁴ ou à Louis de Carné (16 août 1837 — « Je végète [...]. Je voudrais être enterré et dormant bien et doucement, le corps en terre et l'âme en Dieu »)⁵. C'est à Delphine de Girardin qu'il confie, la même année : « Je n'ai pas d'espérance, tout va mal en moi »⁶ ; en 1841, il lui dira encore : « J'ai dans le cœur mille abîmes qui se couvrent de silence et d'indifférence » (16 juillet). Et l'on connaît ces sombres vers qu'en 1838 il a dédiés à Aymon de Virieu :

[.]
La vie est un morne silence
Où le cœur appelle toujours !

Au lendemain de son deuil, Lamartine a cru trouver, hors de la prison où sa souffrance le mure, une issue, un chemin de fuite, par l'altruisme. A sa tante

1. Lettre à Circourt, 19 octobre 1862, p. p. Bourgin, *op. cit.* T. I, p. XXVI.

2. Coll. L. B.

3. Cf. U. Mengin, *Lamartine à Florence (Annales de l'Université de Grenoble, 1925)*.

4. R. H. L., 1924, p. 155.

5. L. C., 25 juin 1925.

6. Léon Séché, *Delphine Gay*, 1910, p. 70.

Madame du Villars, le 10 janvier 1833, il écrit que Marianne a choisi de « convertir en soins et en bien-être pour les autres le désespoir dont nous sommes, dit-il, à jamais accablés ». Et c'est bien aussi son dessein à lui-même : tandis que Marianne redoublera de charité, consacrera aux bonnes œuvres la plus grande part de sa vie, lui-même, s'il en a la force, lui qui se trouve soudain nommé député, il reportera sur la France et sur tous les hommes cette tendresse qu'il réservait toute pour l'enfant maintenant disparue. A Balbek, en mars 1833, pour la première fois, il prie « pour tous les hommes »¹. En septembre 1837, il s'honorera même, dans ses vers fameux à Félix Guillemardet, d'avoir su délivrer son esprit des égoïsmes de la douleur :

Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme
Se plaindre et soupirer comme une faible femme
[etc...]

A présent, son cœur s'élargit, jusqu'à sentir comme personnelles toutes les misères des hommes, jusqu'à se fondre dans le « grand tout » de l'humanité.

De cette évansion-là Jocelyn avait déjà tenté la grandeur :

Dieu me sèvre à jamais du lait de ses délices ;
Eh bien, j'épuiserai la coupe des supplices ;
Dans les vases fêlés où l'homme boit ses pleurs,
Avec lui je boirai ses gouttes de douleurs (V, 801-804).

Évasion dans la charité... C'est Lamartine pleurant Julia, qui parle par la voix du curé de Valneige :

Mon amour fut ma vie ; en épurant sa flamme,
O Jésus, prête-moi ta charité pour âme ;
Fais que j'aime le monde avec le même amour
Dont j'aimais l'ange absent que j'entrevis un jour ;
Que chaque enfant de l'homme à mes yeux soit Laurence ! (V, 813-817)

Ainsi, dira encore Lamartine, par la bouche d'un autre personnage tiré de sa substance, le tailleur de pierres de Saint-Point : « Il me semble que je ne fais qu'un avec tous les hommes, [...] qu'ils sont un morceau de ma propre chair et que je suis un morceau de la leur. Je pense que c'est cela qu'on appelle amour »². Oui, amour de remplacement, trompeuse charité, simulacre auquel le cœur voudrait se prendre mais qui repose sur une illusion. C'est, dit Vinet qui comprend la noblesse d'un pareil effort, « la charité pour tous indemnisant l'amour de choix et de prédilection » ; c'est « une misère se soulageant à soulager d'autres misères »³. Plus cruel est Bonnetty, dans les *Annales de philosophie chrétienne* : « Le dévouement de Jocelyn pour ses semblables est une distraction, une occupation, un leurre qu'il jette à son amour »⁴.

Si Lamartine, en 1834, accepte d'aller à la Chambre, assurément c'est par

1. *Voyage en Orient*, éd. 1849, T, II, p. 29.

2. *Le Tailleur de Pierres de Saint-Point*. Dans O. C., 1863. T. XXXII, p. 437.

3. Vinet, *op. cit.* T. II, p. 135.

4. *Annales de philosophie chrétienne*, 31 mars 1836.

devoir et parce qu'il croit sentir le doigt de Dieu posé sur lui, mais c'est bien aussi, sans nul doute, pour s'étourdir et pour oublier. « La politique m'enveloppe et m'occupe » dit-il à Antoir le 1^{er} juillet 1835 ; en 1843, à Victor Hugo, frappé du même malheur que lui, Lamartine confiera : « Le cœur ouvert ne se referme plus [...] »¹. Cet amour pour la foule des êtres, en place d'un seul être, il s'essaye, il se sollicite à l'éprouver sensiblement ; est-ce bien sûr qu'il y parvienne ? Les applaudissements qui viendront, les enthousiasmes dont il sera environné lui verseront une sorte d'ivresse, mais ce triomphe, dans l'instant même où il le savoure, il en connaît la qualité pauvre, les éléments troubles, la fragilité.

Je songe à ces mots que, dans *Quatre-Vingt-Treize*, Hugo applique à son Cimourdain : « On lui avait refusé une femme, il avait épousé l'humanité. Cette plénitude énorme, au fond, c'est le vide »². — Que ce fût le vide, Lamartine le savait, et que sa douleur, peu à peu changée par le temps en tristesse, n'avait ici-bas nul remède.

Et Dieu ?

Nous voici venus à la grande question.

* * *

Louis de Ronchaud, qui avait approché Lamartine longtemps, et de fort près, pouvait écrire en 1886 : « Lamartine croyait en Dieu comme on n'y croit plus guère dans nos sociétés modernes [...]. Il vivait devant Dieu ; il voyait toutes choses du point de vue providentiel »³.

On n'insistera jamais assez sur cette affirmation, essentielle pour quiconque étudie la vie intérieure de Lamartine : le souci de Dieu, l'obsession des choses divines emplissent la pensée de Lamartine. Il ne se délivre point de cette inquiétude ; elle domine toute son existence, elle est son existence même. Il n'est rien de ce qui survient dans sa vie qu'il n'interprète immédiatement et par le mouvement naturel de son âme, du point de vue de l'éternité.

« J'ai toujours horriblement senti le vide affreux de tout ce qui n'était pas Dieu », écrit-il à Virieu le 26 octobre 1818⁴. De quand sont ces vers, retrouvés à Saint-Point par Camille Latreille, et que Lamartine envoyait, au même ami ? De 1815 ? Antérieurs peut-être ? Tout porte à croire qu'ils faisaient partie de ces quatre livres d'Élégie dont parle le poète, en 1816, et qu'il détruira par la suite. Lamartine y évoque ses amours napolitaines ; Antoniella elle-même y parle ; elle s'adresse à son amant songeur :

Dans la longueur des nuits, sur le sein d'une amante,
Il est donc un bonheur que tu ne trouves pas ?⁵

C'est déjà la préoccupation rongearde qui mêlera Dieu, étrangement, aux entretiens de Lamartine et de Julie Charles et qui dressera des remords sous

1. *Gaulois du Dimanche*, 4 mars 1920.

2. Hugo, *Quatre-Vingt-Treize*, II. II. I.

3. Louis de Ronchaud, *op. cit.*, p. XIV.

4. Lettre p. p. Du Lac., *op. cit.*, p. 378.

5. R. F., 15 juillet 1925.

les pas de celui qui fuit, en 1819, les séductions de Léna de Larche ; c'est elle encore qui poussera Lamartine dans le mariage ¹. Dix ans plus tard, devant l'Académie française, dans son discours de réception, il se nomme lui-même : « le fils de ce qui n'est déjà plus » ; sa mère est morte, et l'idée ne le quitte point de bien employer cette vie éphémère dont il passe son temps à chercher le sens mystérieux. Nul plus que lui ne se rend compte que l'homme est un voyageur sur la terre, et qu'il a sa tâche prescrite, dont, à coup sûr, on lui demandera compte. Rappelons-nous ce mot qu'il écrivit un jour, dans ses dernières années, au souvenir des conversations qu'il avait eues, jadis, avec Stendhal, en Italie. A ce Beyle, dont la nature, si contraire à la sienne, le troublait, Lamartine avait parlé de Dieu, comme encore, deux ans plus tard, c'est de Dieu qu'il parlera avec Sainte-Beuve, avec Dargaud : « Je croyais fermement qu'il y avait une foi difficile à trouver, mais trouvable, un arcanum de la vie intérieure [...], que c'était l'affaire de la vie entière de le découvrir, que j'y travaillais, que j'y travaillerais jusqu'à mon dernier jour » ².

Les *Annales de Philosophie chrétienne* pourront railler lourdement Lamartine en novembre 1848, à propos de l'« homélie » qu'il a prononcée, le 19 novembre, à Mâcon, pour l'inauguration de la Constitution. C'était du fond de son âme que sortaient ces paroles, en forme d'invocation : « Peuple ! Dieu seul est souverain [...]. La République, c'est le gouvernement qui a le plus besoin de l'inspiration et de la bénédiction continues de Dieu [...] » ³. Raphaël, qu'a loué le journal fondé par Lacordaire ⁴, s'emplit de discussions, de réflexions, sur le Tout-Puissant, et sur la Prière ; et qu'est-ce que le *Tailleur de Pierres de Saint-Point* sinon une espèce de catéchisme populaire destiné à répandre jusqu'au fond des villages le souci des choses éternelles ? A une heure sombre de sa vie, et lorsqu'il aura vu se fermer devant lui à jamais les champs de l'action civile, Lamartine écrira à un ami ces mots sincères : « Je mourrai du moins avec cette conscience de n'avoir pas dit un mot, et pas fait un acte dans ma vie publique qui n'eût pour objet le service de la vérité divine » ⁵.

Et cependant, cet homme qui a tant de fois écrit, prononcé, répété le nom de l'Éternel, toute sa vie il a entraîné avec lui le doute, non pas seulement ce doute dont nous avons déjà examiné l'histoire, et qui ne portait que sur la valeur du catholicisme, son usure ou sa permanence, mais un doute bien autrement profond, le doute suprême, celui qui touche à l'énigme du monde et au vrai nom du Créateur. Débat tragique où Lamartine se déchira l'âme sans jamais parvenir à trouver la paix.

Ce qui, pour Lamartine, se trouvait en question, c'était bien plus que le problème du rationalisme préférable ou non à la religion traditionnelle, c'était Dieu insaisissable, inaccessible, affreusement obscur, peut-être Père, peut-être tyran ou peut-être même Toute-Puissance aveugle, ὁ ἄβυσσος. Que l'on est loin

1. « Je te dirai le fin mot à toi seul : c'est par religion que je veux absolument me marier ». (Lettre à Virieu, 26 avril 1820).

2. C. F. L. Ent. 102. T. XVII, p. 423.

3. *France Parlementaire*. T. VI, p. p. 31-33.

4. *Ere nouvelle*, 9 février 1849.

5. Lettre à Valette, 29 juin 1853.

de la vérité quand on s'imagine un Lamartine naturellement confiant et plein d'une foi sereine, — foi déiste dans son âge d'homme, après la foi catholique de son enfance et des premières heures de l'âge mûr ! Le cri qui s'élève du tombeau de Saint-Point, ce *Speravit Anima Mea* qui s'élance vers le ciel, il n'y monte point comme la fumée d'un calme encens ; il s'arrache d'une âme torturée, il part d'un homme qui ferme les yeux et qui s'oblige, dans un tremblement, à cet acte de foi désespéré.

Ce n'est pas là, qu'on en voit sûr, une peinture de convention ni quelque image romanesque qui demanderait à l'étrangeté un agrément de surprise. Trop de textes, trop de documents sont là pour nous assurer que Lamartine ressemble bien à ce supplicié. Jusque dans les *Harmonies* même, œuvre jaillie d'un cœur un moment apaisé, mais vite retombé dans son tourment, apparaissent les stigmates de ce doute essentiel et crucifiant.

C'est le 26 octobre 1818 que Lamartine écrit à Virieu : « Il y a certaines douleurs qu'il faut endormir avec de l'opium, parce qu'au fond, on ne peut pas sérieusement les guérir [...] » ;

Ainsi toujours pressé de nuages funèbres
J'ai marché dans le doute et meurs dans les ténèbres,
Et je vais en tremblant demander à la mort
De m'expliquer enfin cette énigme du sort ! » ¹

C'est en 1825 qu'il fait dire à Childe Harold, son porte-parole :

J'ai toujours dans mon sein roulé cette pensée !
J'ai toujours cherché Dieu ! mais mon âme lassée
N'a jamais pu donner de forme à mes désirs ! ²

Quare tristis ³... est de 1827 ; et l'on y trouve ce gémissement :

Toujours, — ô triste pensée !
Toujours quelque lettre effacée
Manquait, hélas, au nom divin !

Deux ans après, ce sont les *Novissima Verba* et ces « flots de ténèbres » du fond desquels le poète crie vers Dieu :

Voilà, voilà mon mal ! c'est ta soif qui me tue ! •
[.]
Je meurs de ne pouvoir nommer ce que j'adore !

Et c'est presque au seuil de l'ombre, à soixante-six ans, qu'il se représente

[.....] au bout de l'uniforme plaine
Où j'ai suivi longtemps la caravane humaine,

1. Du Lac, *op. cit.*, p. 373.

2. *Dernier chant* [...] st. XXXIX.

3. « *Quare tristis*... » est le titre original de l'*Harmonie* : « *Pourquoi mon âme est-elle triste* » ?

Sans trouver dans le sable élevé sur ses pas
Celui qui l'enveloppe et qu'elle ne voit pas ¹.

Son mal est le même qu'au temps de son adolescence ; sa prière est un gémissement :

Puissé-je avant le soir, las des Bable du doute,
[.....]
M'asseoir au puits de Job, le front dans mes deux mains ! ²

Nos pensées, dit-il dans le même temps, pareilles à « des aigles à qui l'oiseleur a laissé les ailes et crevé les yeux, vont se heurter et se briser contre le mystère » ³. A soixante-treize ans, il laisse encore échapper la même plainte : « Misères de l'esprit condamné au doute et qui ne peut vivre que de foi ! » ⁴.

Cette grande souffrance métaphysique dont Lamartine fut accompagné jusqu'à sa tombe, revêtit, selon les heures, des formes diverses. Ce fut souvent — et dans les moments mêmes où Dieu lui semblait le plus sûrement rassurant, un Dieu bon, un Dieu-Providence — ce fut le cruel malaise de sentir la pensée humaine perpétuellement impuissante à se hausser à Lui et frappant de l'aile et du front contre une cage opaque. Le Dieu de la *Mort de Socrate* est seulement

Quelque chose d'obscur et de mystérieux
[.....]
Impossible à nommer, à nos sens impalpable,
Son premier attribut est d'être inconcevable ⁵.

Or, c'est à cette inconcevabilité de Dieu, justement, que Lamartine ne se résigne pas. Le chrétien possède, pour reposer son âme avide d'apparences où le cœur au moins se puisse prendre, l'amour du Christ, la tendresse humaine pour la personne de son Sauveur ; ce recours offert à sa faiblesse l'aide à s'acheminer vers la connaissance du divin. Mais rien, dirait-on, ne fut aussi étranger à Lamartine que cette familiarité ardente et grave avec le Christ, dont Pascal, dans le « Mystère de Jésus », a donné l'inoubliable exemple ⁶. Lamartine est toujours passé à côté de ce qui, pour un catholique, constitue l'essentiel : cette permanente communion avec le Dieu de l'Eucharistie, cette participation au Corps, au Sang, aux mérites de Jésus-Christ ; tout cela, je le crois, ne représenta jamais pour Lamartine rien de réel, rien d'authentique, rien de vivant. Le mystère du pain azime lui échappe. Pendant dix ou douze ans,

1. *Le Désert*, 1856.

2. *Ibid.*

3. C. F. L. (1856). Ent. 12, T. II, p. 500.

4. C. F. L. (1863). Ent. 87, T. XV, p. 193.

5. *La Mort de Socrate*, première édition, p. 55.

6. Dans les rares occasions où Lamartine parle de Pascal, ce qu'il dit de lui révèle assez à quel point l'âme pascalienne lui était fermée. Dans la préface de *Genève*, il écrit, à propos des *Pensées* : « Ce livre ferait des fous s'il ne faisait pas des anachorètes » (O. C., 1863, T. XXX, p. 170). Dans le C. F. L. (Ent. 164, T. XXVIII, p. 116) il déclare encore : « Pascal est un fou qui raille et iri-tuellement des fous comme lui ».

il fait ses Pâques, accomplissant ainsi le geste rituel sans lequel il se retrancherait de la communauté dont il s'impose de faire partie ; mais cet acte lui coûte, plus qu'aucun autre ; sa raison demeure réticente, ou sourdement irritée. Loin de désirer la communion fréquente, il n'obtient de soi qu'avec peine d'accomplir, une fois l'an, ce qu'il regarde seulement comme un témoignage de sa fidélité méritoire. Là où les chrétiens aperçoivent un point de tangence mystérieux du ciel et de la terre, une porte secrète, toujours ouverte sur l'inexprimable, Lamartine ne voit guère qu'une commémoration très noble, mais probablement illusoire.

Il faut à son esprit que tourmente sans répit l'idée de ce Dieu impossible à saisir, des substituts sensibles de la divinité. Écartée — en secret, puis ouvertement — la figure du Christ-Dieu, que trouve-t-il pour ancrer son âme ? Souvent il croit atteindre, par le moyen de l'univers créé, à une appréhension de la surnature, à une sorte d'intuition directe, merveilleusement réelle et sûre. Que l'on y prête attention : ce n'est point du tout la certitude intellectuelle acquise par un raisonnement, l'ordre du monde attestant Dieu à la logique de l'esprit ; cette connaissance à laquelle il lui semble alors s'élever est d'un autre ordre ; ce n'est pas le « Dieu sensible au cœur » de Pascal, c'est, si l'on ose dire, Dieu sensible au corps, Dieu deviné, perçu, éprouvé dans la chaleur heureuse du soleil sur les prés. Rien de plus significatif, sur ce point, que les strophes finales de *Jéhovah* (1827) :

Quand les tièdes réseaux des heures de midi
[.....]
Feron épanouir votre sang attiédi
[.....]
Quand la terre exhalant son âme balsamique
De son parfum vital enivrera vos sens
[.....]
Écoutez dans vos sens, écoutez dans votre âme
[etc...]

Et voici Jocelyn, à présent, qui songe aux heures ravies qu'il a souvent passées, étendu dans l'herbe chaude, la face offerte au soleil, et les yeux clos :

Quand ce soleil d'été, foyer flottant de vie
Me force à rabaisser ma paupière éblouie
Et sous ce voile ardent m'éblouissant encor
Passe à travers mes cils en tièdes reflets d'or (III, 1 sqq.)

dans cet état, dit-il, « l'homme en Dieu se transfigure »,

On a le sentiment de l'immortalité ¹. (III, 41 et 43)

Le Tailleur de pierres ne parlera pas autrement : « Je me couche en été, au milieu du jour, dans l'herbe ou dans le sable, sur le dos, les yeux à moitié fermés [...]. Il me pleut ainsi dans les yeux et dans l'âme, à travers les pau-

1. Cf. également *Jocelyn*, IV, 394-396 — et, dans les *Recueils*, le « Cantique sur un rayon de soleil ».

pières, un éblouissement de rayons » ; c'est, dit-il « comme si on était plongé dans un lac de lumière [...] ; c'est la mer de Dieu, dans laquelle je nage [etc...] »¹. En 1850, pendant son deuxième voyage en Orient, Lamartine exprime de nouveau ce sentiment presque extatique : « La foi qu'on a, pendant les ténèbres, dans l'esprit seulement, on l'a maintenant dans les sens ; Dieu vous pénètre de sa transparence »².

« Ma nature est primitive et solaire »³, déclare Lamartine, dans les mêmes pages. Hélas, quel Dieu fragile que des nuages peuvent obscurcir et qui semblera s'abolir quand viendront l'automne et la pluie ! ou bien, si l'homme souffre quand le soleil continue à luire, qu'il sera facile de voir, dans cette sérénité même, une indifférence ou une dérision ! Au lendemain de la mort de sa mère, Lamartine connaîtra ce revers cruel de son illusion :

La nature trahit nos yeux par ses merveilles
Et le ciel coloré de ses teintes vermeilles
Ne sourit que pour nous railler !⁴

Adorer Dieu dans le soleil ou dans un ciel doux à la peau, religion d'enfant ou de barbare, qui soumet l'éternel à l'intermittence et condamne l'homme à s'adresser à un Absent. Le plus étrange — on le voit assez par la date des textes que nous avons cités — c'est que Lamartine ne cesse point de redemander secours à cette illusion dont il a pourtant mesuré et le mensonge et les périls. Mais tel est le degré de son désarroi intérieur qu'il lui arrive de mendier à ces artifices l'aumône d'un instant de repos.

Du moins pouvons-nous penser à Dieu comme à l'espace sans figure où nous retrouverons les disparus ; non plus le Dieu solaire, mais le Dieu des morts ; car vouloir l'aimer à travers les vivants c'est encore promettre notre cœur à de plus affreuses déconvenues. Il fallait à Lamartine, pour l'infirmité de sa foi, des visages chéris et près de lui souriants et qui vinssent, en quelque manière, porter témoignage de la Providence. Tous les êtres qu'il a aimés et qui le faisaient « croire au ciel »⁵, un par un se sont engloutis dans la mort. D'abord Julie Charles, qui lui avait rouvert dans l'âme des sources taries depuis l'enfance⁶ ; puis son fils, puis sa mère, dont il dira, dans *Jocelyn* :

*J'entendais dans ta voix la réponse de Dieu*⁷

puis Julia, qui l'assurait de l'amitié du ciel, qui le protégeait contre le doute ;

1. *Tailleur de Pierres* [...] dans O. C., 1863. T. XXXII, p. 431.

2. *Nouveau Voyage en Orient*, dans O. C., 1863. T. XXXIII, p. 13.

3. *Ibid.*, p. 14.

4. « *Le Tombeau d'une mère* », dans les *Harmonies*.

5. Cf. *Jocelyn*, VIII, 258.

6. Retenons ces lignes décisives, qui figurent dans l'admirable lettre à Virieu, publiée par le Père Du Lac (*Op. cit.*, p. 379) : « J'ai eu l'ineffable bonheur d'aimer enfin, de toutes mes facultés, un être aussi parfait que j'en pouvais concevoir, et cela a décidé de mon sort. Je serai éternellement malheureux, mais je ne descendrai plus de la sphère où elle m'a ravi et où j'espère avec certitude la retrouver une fois ».

7. B. N. Lamartine, 16, p. 17.

dans *Jocelyn*, il a supprimé — par quel scrupule ? — de beaux vers, deux beaux groupes de vers où il révélait tout cela : Jocelyn qui regarde à son côté Laurence, c'est Lamartine contemplant sa petite fille ; quand je la vois prier, dit-il,

Comme d'un cœur brûlant je m'élance au Seigneur !

[.....]

Il semble que mon cœur sur sa voix monte mieux

[.....]

Je ne sens plus passer dans des heures funèbres

Ces tristesses d'esprit, ces ailes de ténèbres

Qui, jetant leur nuage entre le ciel et moi

Sous des doutes obscurs faisaient pâlir ma foi.

Quand Laurence paraît, tout luit ; la Providence

Brille dans ses regards avec tant d'évidence !¹

Tous ces soutiens de sa croyance, sous sa main se sont dérobés. Dieu le : lui a brisés tour à tour. Inexorablement, il a retiré l'un après l'autre tous ces visages où l'homme de peu de foi appuyait sa chancelante certitude. Alors, l'amour que Lamartine portait à ces êtres et où l'amour de Dieu entraînait comme un élan de reconnaissance, il se prolonge maintenant à travers la nuit de ces tombes, il se dépouille de cette gratitude aimante dont le Dieu jaloux a démerité, et si Lamartine lève encore les yeux vers le ciel, ce n'est plus que pour y chercher les fantômes de ceux qu'il espère revoir :

Où, ton ciel tout entier n'est dans ton sein, mon Dieu,

Que l'éternel retour après le court adieu

[.....]

Que l'immortelle étreinte où tout ce qui s'aima (Joc. V, 831 sqq.)

se rassemble, et, de nouveau, ardemment, se possède.

Le ciel, c'est le grand Séjour où ceux qui sont partis les premiers attendent ceux qui sont restés un moment après eux sur la terre ; une Demeure dont ce n'est point le maître qu'on va voir, mais les hôtes seulement. Dieu vraiment ne compte plus. Peut-on le dire plus nettement que dans les vers dont nous venons de citer le texte ? Lamartine apporte même une insistance étrange à répéter que l'autre vie n'a pour lui d'attraits qu'autant qu'elle lui rendra ce qui lui a été ici-bas arraché. L'idée chrétienne de la vision béatifique, à partir de 1832 surtout, il l'ignore, il veut l'ignorer. Sur les propres lèvres de sa mère, Jocelyn ne craint pas de mettre ces paroles audacieuses :

Un ciel remplirait-il une âme maternelle ?

Non ! Si Dieu lui donnait le ciel sans son enfant

Son cœur demanderait son fils ou le néant. (VII, 358-360)

L'accent se fait plus âpre encore, et comme menaçant, dans les vers qu'en 1834 et 1838 Lamartine compose, en réponse à M. Wapp, sur la mort de Julia :

Oh ! si de notre amour l'espoir était le rêve,

1. B. N. Lamartine, 14, pp. 36-37.

Si nous ne devons pas retrouver dans les cieux
 Ces êtres adorés qu'un ciel jaloux enlève
 [.....]
 Si je ne devais plus revoir, toucher, entendre
 Elle, elle qu'en esprit je sens, j'entends, je vois
 [.....]
 Si les hommes, si Dieu me le disait lui-même,
 Lui, le Maître, le Dieu, je ne le croirais pas
 Ou je lui répondrais par l'éternel blasphème,
 Seule réponse du trépas !

Cet esprit agile et lucide qui, dans la *Mort de Socrate*, insistait si bien sur l'immatérialité de Dieu, comme il le fera encore dans la Huitième Vision de la *Chute d'un ange*, en 1838, et dans *Le Désert*, dix-huit ans après, est-il donc à ce point capable de se contredire qu'il se refuse à parler de l'éternité autrement qu'en termes de connaissance sensible, naturelle et tout humaine ? C'est Jocelyn qui s'écrie, s'adressant au Seigneur :

Mais de plus qu'ici bas je ne demande rien ! (v. 848)

Et de même, ce que le vieux poète de la *Vigne et la Maison* désirera retrouver dans l'au-delà, c'est son humble foyer de Milly :

Non plus grand, non plus beau, mais pareil, mais le même.

Jocelyn se résigne à considérer Laurence comme morte pour lui ; ce renoncement terrible, il l'accepte ; mais — qu'on le comprenne bien — il ne préfère pas Dieu dans son cœur. Son amour ne se porte pas sur Dieu ; son amour ne se dépasse point. *Jocelyn* n'est pas ce poème de l'ascension de l'amour qu'on a cru, quelquefois, voir en lui. Le curé de Valneige attend, avec une tremblante impatience d'abord, puis dans un calme presque serein ; il attend d'être réuni, non à Dieu, non à Jésus-Christ, mais à cette femme qu'il ne cesse pas d'adorer. Sa foi « n'était plus qu'espoir » (Ep. 83). Et l'Épilogue originel — la « vision » — laisse assez voir comment Lamartine imagine les élicités célestes. En vérité, où est Dieu, dans ce paradis ?

Il existe pourtant, cet Être des Êtres, ce Principe, ce Créateur :

Subsistant dans son œuvre et subsistant sans elle ¹

En 1856, n'est-ce pas à soi-même que Lamartine s'adresse lorsque, dans les rudes alexandrins du *Désert*, il raille la folie des hommes, ou seulement leur faiblesse, perpétuellement acharnée à vouloir se représenter l'invisible. Il condamne les rêves de l'Inde, qui dissolvent Dieu dans son univers ; il condamne aussi — quoiqu'avec plus d'indulgence, dirait-on — ce « pieux Zoroastre », « pontife du soleil » qui confondit le Tout-Puissant avec l'astre du jour. Et il fait parler Dieu lui-même : « Assembleurs de nuages ! »

Vous prendrez-vous toujours aux pièges des images ! ²

1. *Le Désert* (C. F. L. Ent. 11, T. II, pp. 405-406).

2. *Ibid.*

Et c'est le poète, à son tour, qui reprend :

— O Mystère, lui dis-je, eh bien sois donc ma foi

[.....]

Je renonce à chercher des yeux, des mains, des bras,

Et je dis : c'est bien toi, CAR je ne te vois pas !¹

Ce Lamartine que Charles Alexandre, un soir de septembre, en 1856, à Saint-Point, a entendu lui lire ces pages magnifiques — et Lamartine s'adossait à la fenêtre de son cabinet de travail, et la nuit venait, et le poète inclinait sa feuille pour recueillir sur la page le jour mourant — tout en lisant ces vers, de sa voix profonde, il se pénètre de cette admonition par laquelle il tente, une fois de plus, d'exorciser son doute. Oui, Dieu échappe à notre entendement, oui son nom est Mystère, oui, insensé qui veut le connaître, ou seulement même le deviner. Mais ce « Tout », cet Être inconcevable, comment le prier, pourquoi le prier, et comment et pourquoi l'aimer ? Le vicaire savoyard ne prie point ; et de Maistre souligne que le déisme « condamne, écarte la prière » ; « à mesure », dit-il, que les hommes « se sont approchés du déisme, ils ont cessé de prier »². Pourtant Lamartine prie, ou voudrait le faire :

Prière ! o voix surnaturelle

Qui nous précipite à genoux ! (IX, 563-564)

En 1865, il aura, devant l'enterrement sans prêtres de Dargaud, ce mot grave : « La prière ne fait jamais de mal ». Valentine, sa nièce, dira de lui : « Il priait sans cesse ». Quelles prières ? Sa raison lui commande le silence, et ses lèvres voudraient parler. Là encore, il ne cesse de retourner en lui ce problème insoluble : que dire, et surtout que demander à l'Être sans visage, dont les desseins se confondent avec les lois immuables de la nature ? Si l'on relit de près le *Tailleur de pierres de Saint-Point*, après *Raphaël*, on fait cette étrange découverte que, dans le second de ces livres, c'est Lamartine qui tente, avec une sorte de gaucherie passionnée, la justification de la prière devant une Julie qui vient de parler de Dieu exactement comme fera le poète du *Désert*³, tandis que dans le *Tailleur de pierres*, c'est Lamartine qui tient le rôle du négateur⁴ et qui reçoit de Claude des Huttes la réponse qu'il avait lui-même apportée à Julie. Saisissant témoignage de ce débat que Lamartine mène avec douleur au fond de son âme, double illustration de ce dialogue sans fin qui se poursuit entre sa raison et ce qu'il appelle son « instinct ». Que répond-il à Julie Charles ? : J'ai l'instinct de la prière ; l'homme a l'instinct de la prière. Dieu a mis cet instinct en chacun de nous ; il est là, dont il est bon,

1. *Ibid.*

2. De Maistre, *Soirées*. Quatrième Entretien.

3. *Raphaël* (XLXI) : « Je crois à un Etre, principe et cause, source, espace et fin de tous les autres êtres », et dont la nature « exclut de nos pensées toute intelligibilité précise, toute dénomination juste, toute imagination raisonnable, toute manifestation personnelle, toute révélation, toute incarnation ».

4. *Tailleur de Pierres* (X) : « MOI : vous croyez donc que le Seigneur est comme un homme qui ne sait pas ce qu'il veut et qui se laisse fléchir d'un côté ou de l'autre par la prière, par les larmes du dernier qui parle ? ».

donc il faut le suivre ; mais il ajoute, livrant d'un mot toute son angoisse : c'est l'imploration « utile ou inutile, entendue ou non [...], n'importe ! ». De même, Claude des Huttes, pour finir sa harangue, aura ce mot qui rend le même son tragique : « Quand même cela serait inutile, c'est égal ; c'est toujours si consolant de parler en haut ! »¹. Ces lignes sont de 1847 et de 1850 ; quarante ans plus tôt, aux prises déjà avec les mêmes difficultés intérieures, Lamartine ne s'exprimait pas autrement, quand il livrait à Virieu le résultat de ses plus secrètes délibérations : il faut prier, lui disait-il, « car nous en sentons le besoin, et aucun besoin ne nous a été donné en vain »².

Dans la première préface des *Recueils*, Lamartine se montre à nous « élevant [son] âme au Créateur », articulant « quelques lambeaux » des prières apprises dans son enfance, « quelques versets mal cousus » des Psaumes. Il récite ce *Pater* que la *Chute d'un ange* a traduit en vers ; mais dans le même temps, il confie à Virieu : « La langue directe me manque [pour parler à Dieu]. Je le prie dans la langue mystérieuse et indirecte qui s'adresse partout et à tout, mais qui ne regarde aucun point, comme un aveugle qui parle à quelqu'un qu'il ne voit pas »³. Et dans *Toussaint Louverture* cette plainte se fraye passage :

Où se heurte mon cœur lorsque je veux prier ? (Act. II, sc. I)

Rendons nous attentifs à certaines pages de *Jocelyn*. Certes, les convenances exigent que le curé de Valneige porte ses regards sur le crucifix. Mais plus d'une fois le poète oublie son dessein arrêté de faire de Jocelyn, en tous points un bon prêtre, et le prêtre-type, le « prêtre évangélique », comme disait la Préface ; il lui arrive de se substituer tout à fait à son personnage, et l'on entend alors Jocelyn révéler cette nuit de l'âme qui l'étouffe :

Et seul, sans qu'il me tombe une goutte de foi,
J'entends à peine, hélas, mon cœur qui prie en moi ! (VIII, 93-94)

Il est seul dans sa triste maison de Valneige, comme Lamartine est seul à présent dans la vie. Il cherche un secours du côté du ciel, et « jette à Dieu [son] âme » (IX, 163).

Et je prie, et je pleure, et j'espère [.....]

Un instant, l'« eau » paraît « couler dans [son] cœur aride ». Mais non !

Sur mon isolement je me trompe moi même,

1. Du reste, le Lamartine de *Raphaël*, comme aussi Claude des Huttes, laissent percer leur espoir que peut-être, incompréhensiblement, Dieu exauce ces prières qui montent vers lui ; et ils s'appliquent, par une périlleuse gymnastique, à concilier leur déterminisme avec les souhaits de leur cœur : « Qui sait, demande l'auteur de *Raphaël*, si la volonté suprême n'a pas voulu, de toute éternité, l'inspirer [cette prière] et l'exaucer dans celui qui prie, et faire participer ainsi l'homme lui-même, par l'invocation, au mécanisme de sa propre volonté ? ». Et voici Claude des Huttes : « Je pense qu'Il a prévu de toute éternité que nous lui demanderions par la prière telle ou telle grâce et qu'il l'a ainsi accordée d'avance de toute éternité à la prière que nous lui ferions, de manière que ce changement, soi-disant, de sa volonté n'en est au fond que l'accomplissement éternel ».

2. Lettre p. p. Du Lac, *op cit.*, p. 377.

3. Lettre à Virieu, du 6 février 1841.

Et l'abîme caché de mon ennui profond
Se comble à la surface, et le vide est au fond ! (IX, 190-192)

L'aveu est là, terriblement explicite : Dieu ne console point, Dieu ne remplit pas ce cœur dévasté. L'inquisiteur hargneux des *Annales de Philosophie chrétienne* n'a, cette fois, que trop raison : « Rien de plus froid, de plus triste que cette vie que M. de Lamartine nomme évangélique ». Vinet, lui aussi, avait arraché le voile sur ces ténèbres qui sont au fond de *Jocelyn* : « Y a-t-il rien de plus morne que la religion du curé de Valneige ? [... c'est] une lande désolée que recouvrent, qu'étouffent des cieux gris et lourds » ; et Vinet allait bien au cœur du problème en poursuivant ainsi : « Comment la religion de Jocelyn le consolerait-elle ? Son Dieu est si loin ! Son Dieu est si impalpable ! Sous les mains du poète, nous voyons ce Dieu se dissoudre dans l'espace [...] Pour le faire infini, le poète l'a fait inaccessible » ¹.

Si l'on descend d'un degré encore dans le tourment de Lamartine, on découvrira, chez cet homme que la légence assimile à un « harpiste » ² extasié, je ne sais quelle méfiance, un effroi devant le mystère de Dieu, et la tentation même de la révolte. Rouvrons ce *Childe Harold* où Lamartine, sous un masque commode, a livré son âme : il conjure le Seigneur de se dévoiler, et de dire enfin s'il nous aime ou s'il nous ignore :

Toi dont le nom sublime a changé tant de fois,
Toi qu'on ne vit jamais qu'à travers un mystère,
Énigme dont le mot ferait trembler la terre, (St. XXXIX)

Parle ! supplie Harold, réponds ! nomme-toi ! qui es-tu ? — Qui sait : Dieu, après tout, n'est point seulement le « Pan mystérieux »,

Être sans attributs, force sans providence,
Exerçant au hasard une aveugle puissance
[.....]
Faisant le mal sans haine et le bien sans amour ! (St. X)

Dira-t-on que Lamartine ne s'exprime point ici en son propre nom, qu'il s'efforce seulement à bien imaginer le drame intérieur de Byron ? Mais le *Désespoir* (1818) est là pour attester que le poète n'a qu'à lire en lui même pour y trouver cette angoisse :

De quel nom te nommer, ô fatale puissance ?

Est-ce un exercice de rhétorique, d'après Young et Foscolo ? Mais voici cette lettre qu'a révélée le Père du Lac : « Mon fantôme habituel, c'est une espèce de je ne sais quoi de désordonné, et de malfaisant, qui, sans justice, sans ordre et sans but, s'appelle nature et règne comme une divinité aveugle sur le monde physique et surtout moral. C'est là ce que je voulais peindre dans cette ode intitulée *Le Malheur* » ³. L'année suivante (27 mai 1819), au comte de Saint-

1. Vinet, *op. cit.* T. II, p. 153.

2. C'est l'expression des Goncourt dans leur *Journal* (1895. T. I, p. 295).

3. Lettre du 8 avril 1818, p. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 384.

Mauris, Lamartine déclare de même : « Le monde est gouverné par une grande force inconnue, aveugle, incontestable et tyrannique ». Troubles d'une pensée qui se cherche encore et qui, bientôt, va se stabiliser ? Non point. C'est en 1845 (22 janvier) que Lamartine écrit à Champvans : « Shakespeare a raison : la vie est un conte d'enfant, sans suite et sans dénouement, raconté par un idiot ». Souvent il semble à Lamartine que Dieu, non content de laisser aller le monde « à son courant de boue »¹, se penche sur cette création manquée sortie de ses mains, non pour en corriger les atroces erreurs, mais pour prendre plaisir à contempler les tortures des hommes. L'interrogation du *Désespoir* :

Sommes nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices ?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité ?

ce n'est point une question oratoire. Il faut relire la *Chute d'un ange* : nous sommes dans la nuit, et quelqu'un nous épie, en se moquant de nous ; voici, à la Sixième Vision, l'affreuse méprise de Cédar étranglant son chien qu'il a pris pour un fauve ; voici surtout la Quinzième Vision : Cédar et Daïdha ces infortunés, eux et leurs petits enfants, vont se perdre dans le désert, et y mourir. Ils se croient sauvés ; une ivresse de bonheur les submerge ; ils ne savent rien de ce qui les attend ; ils s'endorment confiants dans la bonté du ciel. Alors le poète sent son cœur crever : Astres, vous les regardiez ! Étoiles !

Yeux ouverts du Seigneur sur l'ombre du désert !

Anges, vous étiez-là ! « Esprits qui remplissez l'air, la terre et les mers » ! Aucune parole, aucun signe de vous à ces misérables pour les avertir et les sauver !

N'avaient-ils point d'amis dans le monde céleste !

Effrayant silence de Dieu ; mais non pas seulement le silence... Dieu fait souffler le vent qui, sur le sable, effacera les pas de Stagyr pendant que Cédar est endormi ; ainsi se referme sur ces innocents le piège de la mort.

Pour l'incompréhensible et sainte volonté •
La ruine de l'homme est-elle volupté ?

On connaît bien peu le dernier roman parti de la main, déjà faiblissante, de Lamartine : *Antoniella* (1867). Il y a là cependant une histoire cruelle que le vieux poète raconte, de façon sobre, et qui laisse pensif le lecteur : un invalide va mourir. Si Dieu prolonge la vie de cet homme quelques heures seulement, sa femme pourra toucher encore la pension gouvernementale pour le nouveau trimestre qui s'ouvre cette nuit même, à minuit. Elle supplie le ciel de lui accorder cette grâce ultime, car elle meurt de faim. Elle ne veut pas croire à cette dureté du destin : « Le ciel est large [...]. Dieu nous regarde du fond du firmament. La Providence est infinie comme le monde [...] ». L'invalide succombe avant qu'ait sonné minuit¹.

1. *Antoniella*, 1867, p. 118.

Au Désespoir qui lance vers le ciel la clameur des souffrances humaines :

Cris du sang, voix des morts, plaintes inextinguibles,
Montez ! Allez frapper les voûtes insensibles !

Gethsémani (1833) répond en écho :

Eh bien prends, assouvis, implacable justice
D'agonie et de mort ce besoin immortel !

On dirait que Dieu, tout exprès, s'acharne sur les justes. Il ne sert de rien de vouloir vivre selon sa loi et de lui prouver notre amour. Dans les profondeurs de son âme, Lamartine entend s'élever cette accusation contre l'iniquité du Créateur. C'est dans le temps même où il retrouve l'innocence du cœur et qu'il s'améliore et se purifie, où, grâce à Julie Charles, il lui vient la honte de ce qu'il a été, c'est alors que s'abat sur lui la douleur de la pri-
vation. Déjà, il avait mis sur les lèvres de Saül ce reproche au Seigneur :

De trente ans de vertus quelle est la récompense ?
[.....]
Que m'est-il revenu de ma longue innocence ? ¹

Dix ans d'une vie droite, où la vertu fut souvent difficile, tout cela pour voir sa mère périr dans un accident horrible ! En 1818, dans la nuit tombée sur son cœur après qu'il eut perdu Julie Charles, il avait crié

Tout est faux ! Tout est vide ! [.....] ²

Sur le tombeau de sa mère, les mêmes opacités l'environnent :

Rien n'est vrai, rien n'est faux, tout est songe et mensonge ! ³

De cette seconde épreuve, il se relève encore, sans trop de peine. Qu'une mère s'en aille, même ainsi, c'est dans l'ordre des choses ; mais que, trois ans après, sa fille lui soit arrachée, là est le scandale, l'objection terrible à la Providence ! Un rire descend des nuées. Il entend, en mars 1833, siffler le vent « moqueur » sur les ruines de Balbek ⁴. Et lorsqu'il racontera l'épouvantable agonie de Cédar et de Daïdha au désert, il écrira encore :

L'aube qui se jouait, splendide, sur leur tête
Teignit le firmament de la couleur de fête.
Cette gaieté semblait une insulte des cieux ⁵.

Jocelyn, lui aussi, se lève contre Dieu :

Oh ! que t'avais-je fait, éternelle justice
Pour mériter, si jeune, un si rare supplice ! (VI, 25-26)

1. Saül. Acte V, sc. 6.

2. Lettre à Virieu, 26 octobre 1818, p. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 374.

3. « Le tombeau d'une mère ».

4. « Vers écrits à Balbek », dans *Voyage en Orient*, 1849. T. II, p. 30.

5. Dans les vers « *A M. Wapp* » le poète parle aussi de Dieu « dans son ciel moqueur ».

Le J. de L.

Jocelyn était sans péché. Dieu lui a tendu le « piège » de cet innocent amour :

Sans toi, sans tes desseins, l'aurais-je rencontré ! (VI, 28)

Si cet amour — si pur ! — fut un crime, ce crime, Dieu l'a provoqué, Dieu en est seul responsable :

Si c'est Dieu qui l'a fait, pourquoi moi qui l'expie ? (VI, 45)

Viennent les grandes années militantes, et Lamartine menant ce qu'il nomme sa « bataille de Dieu »¹. Il se persuade que lutter pour le progrès et la liberté c'est se faire l'ouvrier des volontés célestes. Hélas, 1848 lui apporte, après la courte flambée du triomphe, les malédictions de ce peuple dont il a voulu faire le bonheur. Là encore, Dieu le déçoit. Le 29 juin 1853 il écrit à Valette : « Je n'ai jamais mis mon espérance [...] dans les fils de l'homme ; elle est plus haut. Cependant elle s'éclipse quelquefois. Dieu semble toujours se déclarer contre ceux qui veulent faire son œuvre. Il combat pour ses ennemis contre ses amis [...]. Posez-vous cette rude question. Quant à moi, je suis dans la fournaise et je n'y vois que du feu ».

On ne sait pas assez tout ce que la vieillesse de Lamartine cache de rancœur et de désespoir. Quand il lui faut vendre Milly, il a le geste de Cédar :

Il ramassait du sable en sa main indignée,
Et contre un ciel d'airain le lançant à poignée,
Comme l'insulte au front que l'on veut offenser,
Il eût voulu tenir son cœur pour le lancer².

Il s'écrie : « O suicide ! que tu vengerais bien une telle dureté du temps ! » Sa douleur est de ne rencontrer jamais qu'un Maître implacable là où son cœur cherche un Père. Cet arrachement de la maison chérie, après toute une vie de dévouement et d'honneur, il ne peut s'y résoudre ; à la face de la France, dans un texte public, il inscrit ces mots qu'il jette comme une protestation solennelle : « Je ne l'avais pas mérité ! Je mourrai sans l'avoir compris et sans l'avoir pardonné à ce qu'on appelle le Destin, et qui n'est souvent que la dérision de la justice »³.

C'était là l'explosion, au grand jour, d'une révolte longtemps réprimée. En 1856, dans ces pages si courageuses, et, pour nous qui interrogeons cette grande âme troublée, si importantes, et capitales : *Ma philosophie personnelle*, Lamartine parle du blasphème comme du « péché des braves » ; c'est seulement, dit-il, « le cri du supplicié », car la vie est « une infernale et sublime combinaison de supplices ». Il jette son regard sur son existence, et dit, parlant de lui-même comme d'un témoin, parmi tous les autres, de ce qu'est, au vrai, la condition humaine : « Il aime, et il voit périr ce qu'il aime sous ses baisers [...]. S'il se désintéresse de lui pour se dévouer, en vue de Dieu, [...] au progrès de la raison et des institutions humaines, il a la dérision ou le martyre pour récompense » ; et s'il lève les yeux vers le ciel, il découvre que « la

1. Lettre à Dargaud, 17 août 1847.

2. *Chute d'un ange*. Vision XV.

3. *Mémoires politiques*, 1863. T. XXXVII, p. 50.

lumière elle-même est malade ; [...] il y a des taches sur Dieu » ; « entre la supersaturation et l'athéisme, il marche comme sur le tranchant de la lame, entre deux abîmes ». Et cet homme de soixante-six ans de citer les vers écrits par lui trente-huit ans plus tôt, ce vers surtout, « jailli de mon cœur, dit-il, et qui n'y est jamais bien rentré »¹ :

L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être
Ou l'a-t-il accepté ?

S'étonnera-t-on maintenant de cette parole prononcée un jour (— en 1851 —) par Lamartine devant Circourt et Charles Alexandre : « Le christianisme est une religion d'esclaves »² ? Devant le Maître inhumain, ceux qui se prosternent sont des lâches. Et voici des mots bien clairs, semés de-ci de-là par Lamartine dans ses lettres : « *La destinée, dite Providence* [...] »³ écrit-il à Marcellus, le 1^{er} novembre 1848 ; « Il y a une Providence, à ce qu'on dit [...] »⁴ ; « Dieu règne et l'homme souffre. Nous sommes les forçats de la destinée »⁵ ; à la fin d'une lettre amère et mordante, ces lignes sombrement ironiques : « Je souhaite que Dieu nous ait en sa sainte et digne garde, et qu'il cesse enfin de pleuvoir sur nos blés et sur nos vignes »⁶ ; à Chamborant il déclare encore, le 24 novembre 1864 : « La destinée est plus forte que la Providence »⁷.

Paroles grosses de sens où se glisse l'idée manichéenne, dont parfois Lamartine s'approche ; il le dit à Valette, dans cette lettre de juin 1853 dont nous avons déjà cité quelques lignes : « On s'étonne peu du manichéisme quand on a vécu un certain bon nombre d'années, et bien étudié l'histoire ».

Est-il donc, ô douleur, deux axes dans les cieux ?

s'écriait-il déjà dans la Huitième Vision de la *Chute d'un ange*. En 1859, du *Faust* de Gœthe il dira encore : « C'est le drame du bon et du mauvais principe dont la nature porte malgré elle l'empreinte [...] ; c'est la médaille, à l'envers et à l'envers, de l'humanité, l'une portant l'effigie du bien, l'autre l'effigie du mal, sans que le monde incertain puisse dire : j'appartiens à ce Dieu, ou : je suis la victime de ce démon »⁸.

1. C. F. L. Entr. 11 et 12. T. II, pp. 338 sqq. — Comme le Flaubert de la *Tentation de Saint Antoine*, et comme Leconte de Lisle, Lamartine a crié, lui aussi : Être la matière ! C'est en 1830, dans « *Le Tombeau d'une mère* » qu'il s'est montré fixant ses regards « avec envie » sur « ce qui n'a reçu qu'une insensible vie »

Et dont nul rêve au moins n'agite le sommeil
le rocher de la colline, la pierre du chemin...

2. Ch. Alexandre. *Souvenirs sur Lamartine*, p. 272.

3. Arch. S. P.

4. Lettre à Chamborant, 21 septembre 1852 (Chamborant, *Lamartine inconnu*, p. 109).

5. A Chamborant, 26 juin 1858. (Ch. Alexandre, *Madame de Lamartine*, p. 215).

6. A Chamborant, 18 juin 1860 (Chamborant, *op. cit.* p. 200).

7. *Ibid.*, p. 268. Devant ses nièces, il atténue un peu sa pensée, mais il écrit tout de même (13 avril 1845), en parlant de Dieu : « Nous sommes ses esclaves ; espérons que nous sommes aussi ses enfants ».

8. C. F. L. Ent. 38. T. VII, p. 112.

Lamartine a passé sa vie à chercher une formule pour surmonter le destin. En 1818, il croit avoir trouvé cette technique de vie intérieure qui lui épargnera les angoisses de l'esprit : il y a, dit-il à Virieu, une « pensée qui finit tout », et la voici : « Que l'on se résigne ou non, que l'on médite pendant des siècles pour chercher un changement à sa nature, une perspective plus douce pour ses yeux, il n'y en a point. Cela est ainsi, nous n'y pouvons rien ; la destinée est despotique ; il n'y a pas à résister, à composer ; il n'y a qu'à plier et à s'arranger le moins mal possible sur ce lit de fer garni de pointes déchirantes » ; alors, « il faut ou mourir ou prendre un parti plus fort, plus noble, plus courageux » ; « Je te donne là, ajoute-t-il, tout le secret [...] : souffrir, se résigner, prier, attendre, espérer »¹.

Maudire le ciel, c'est folie ; notre haine ne le désarme pas plus que notre amour. Se résigner, c'est le maître-mot ; c'est celui que la mère de Lamartine répétait souvent à son fils : « Soumettons-nous, lui disait-elle, c'est notre refrain » (23 avril 1816)². Ce mot, on le verra reparaître sous la plume de Lamartine dix fois, vingt fois, au long de sa vie, jalonnant les étapes de sa destinée, reprenant possession de son cœur après chaque élan de révolte, mais s'arrachant de lui, chaque fois, avec plus de peine. En 1819, au matin de sa vie, lorsque la foudre n'est tombée qu'une seule fois encore sur son âme, il trouve une source d'exaltation dans cette offrande héroïque qu'il fait au ciel de son bonheur. *L'Homme* est tout palpitant de cette promesse d'immolation :

Frappe ! anéantis-moi !

Tu n'entendras qu'un cri : gloire à jamais à toi !

Le cœur qui s'offre avec tant de générosité impétueuse jouit en secret de se sentir si noble. En se donnant, il se cherche encore. Mais Dieu le prend au mot ; il le « frappe » de nouveau, et vraiment jusqu'à l'anéantir. L'hosanna promis tourne au blasphème. Cependant Lamartine se maîtrise, et l'on assiste à ce drame d'une âme violente étouffant en elle des rugissements pour prononcer les paroles de servitude et d'amour : Que votre volonté soit faite.

C'est Job ressuscité ; et Lamartine connaît cette ressemblance. La figure de ce juste martyrisé le hante. Dans toute la Bible, c'est l'histoire de Job qui attire le plus sa pensée ; elle le fascine, parce qu'il y retrouve son propre drame : après *Le Désespoir*, *La Providence à l'homme* ; *Novissima verba* s'appelait primitivement *Job*, comme on le voit sur le manuscrit ; le rebelle d'abord, puis l'homme qui accepte et qui plie ; au *Tombeau d'une mère* succède l'*Hymne à la Douleur* ; le mouvement est le même dans *Gethsémani*, mais la résignation prend là une sorte d'âpre raideur ; il semble que tout amour en soit exclu

1. Lettre du 26 octobre 1818. (Du Lac, *op. cit.*, p. 377). Dans le Huitième Entretien des *Soirées de Saint-Petersbourg*, de Maistre posera à peu près exactement dans les mêmes termes le problème des rapports de la créature et du Créateur. Les décrets de Dieu, dit-il, nous paraissent souvent affreux, iniques : « Que faut-il faire ? Sortir de l'empire, peut-être ? Impossible. Il est partout, et rien n'est hors de lui [...] Il n'y a pas de meilleur parti à prendre que celui de la résignation et du respect, je dirai même de l'amour ; car puisque nous partons de la supposition que le maître existe, et qu'il faut absolument servir, ne vaut-il pas mieux, quel qu'il soit, le servir par amour que sans amour ? »

2. Lettre p. p. C. Latreille, L. C., 10 mai 1922.

désormais ; il jette à Dieu un consentement dont Dieu s'est trop bien passé : « Eh bien, prends ! »

Ma fille, mon enfant, mon souffle, la voilà !

En 1856, il se représente ayant « souvent crié comme Job [...] dans les cercles infernaux du supplice de la vie humaine »¹ et par dessus trente-sept années, les mots qu'il emploie rejoignent ceux qui portaient, en 1819, d'un cœur encore chargé de peu d'expérience : Accepter, disait-il, « le mot est dur »² ; et il reprend maintenant : « Ce mot est dur et lourd [...]. Le soulever, depuis le berceau jusqu'à la tombe, c'est le fardeau et l'effort de l'homme »³. Il disait encore, en 1819 :

Ignorer et servir, c'est la loi de notre être

Il affirmait que l'homme n'avait d'autre loi, d'autre grandeur peut-être, que d'« unir » aux desseins de Dieu « sa libre volonté » et que ce « joug » que Dieu fait peser sur nous tous, l'homme, quoi qu'il tente, ne peut s'en délivrer et n'a qu'à l'endurer d'un cœur soumis et confiant :

Baise plutôt le joug que tu voulais briser !

Propos d'adolescent... Comme ils prendront une autre valeur quand les redira l'homme de quarante-deux ans à qui Dieu vient d'enlever son unique enfant !

Mais c'est Dieu qui t'écrase, ô mon âme, sois forte !

Baise sa main sous la douleur.

Recueillons encore, pas à pas, les témoignages de cette soumission obtenue au prix de quels raidissements : « La nécessité est la voix de Dieu », écrit Lamartine à Antoir le 27 septembre 1839⁴. Au tailleur de pierres il fait dire : Dieu « sait ce qu'il fait et nous, nous ne savons que ce que nous souffrons ; mais je me suis toujours imaginé que les souffrances c'était les désirs du cœur de l'homme écrasés dans son cœur jusqu'à ce qu'il en sortit la résignation, c'est-à-dire la prière parfaite, la volonté humaine pliée sous la main d'en haut »⁵. A Circourt, l'année suivante, Lamartine conseille encore : « Donnez-vous la résignation, seule vertu vraie »⁶. En 1857 il définit la résignation comme « cette prière désintéressée qui ne porte au ciel ni espérance, ni désir, ni vœux, mais qui glorifie dans la douleur une volonté supérieure à notre volonté subalterne, sang de la victime qui monte en fumée et qui plaît au ciel »⁷. En 1863, il voit la création comme « un mystérieux fait accompli »⁸ auquel nous ne pouvons que nous soumettre ; en février 1866, la résignation est à ses

1. C. F. L. Entr. 11. T. II, p. 367.

2. *L'Homme* : « Byron, le mot est dur [etc...] ».

3. C. F. L. Entr. 12. T. II, p. 496.

4. Cf. U. Mengin, *Lamartine à Florence*, (*Annales de l'Université de Grenoble*, 1925).

5. O. C., 1863, T. XXXII, p. 548.

6. Lettre du 19 décembre 1852, p. p. Bourgin, *op. cit. loc. cit.*

7. C. F. L. Entr. 18. T. III, p. 415.

8. C. F. L. Entr. 87. T. XV, p. 215.

yeux « la philosophie suprême » ; « l'homme, ajoute-t-il, n'a qu'un moyen de diviniser sa volonté, c'est de l'unir par l'humilité résignée et laborieuse à la volonté suprême »¹.

Est-ce là autre chose que l'idée chrétienne du sacrifice ? Si, à de certaines heures trop noires, Lamartine s'insurge contre l'exigence chrétienne de la soumission, s'il n'accorde jamais plus, depuis 1832, l'adhésion de son esprit à l'idée de la Rédemption, sa pensée, comme malgré lui, le ramène pourtant à la doctrine de la faute originelle. L'idée en est « ténébreuse, mais nullement absurde », dit-il en 1856 ; il déclare même formellement : « Nous sommes convaincu — sans pouvoir le démontrer ni l'expliquer — [...] qu'il y a eu une déchéance, une éclipse de Dieu sur l'homme, un Eden perdu [...] une mystérieuse dégradation de la première humanité »².

Une continuité s'établit entre les paroles du matin de sa vie et celles de son crépuscule, continuité trouée, de place en place, par des coups de couteau, mais qui se prolonge, lacérée, d'un bout à l'autre de sa route : pourquoi vivre, demandait-il dans l'*Immortalité* en 1817,

Pourquoi ? — Pour mériter, pour expier peut-être !

La Mort de Socrate contient ce vers :

Et la terre est pour nous l'autel expiatoire³

Voici les *Novissima Verba* :

Souffrir pour expier est le destin de l'âme.

Tout le grand Poème des *Visions* repose sur cette idée fondamentale que l'homme déchu ne reconquerra Dieu que par le dur chemin des expiations et du renoncement. L'« arrêt divin » condamne l'ange Cédar à « racheter goutte à goutte » cette immortalité que, par sa faute, il a perdue ; pour remonter au ciel, il lui faudra gravir des degrés de feu. A soixante-seize ans Lamartine écrira encore : « Quelle que soit notre pensée sur les dogmes, si diversement interprétés, du christianisme, il nous est impossible de ne pas reconnaître que, comme corps de philosophie pratique et de philosophie morale, le christianisme a franchement, énergiquement, et saintement promulgué ou adopté la philosophie réelle, c'est-à-dire la philosophie de la douleur méritoire ou expiatoire »⁴.

Ah ! disait-il en 1853 à Valette : « La terre entière est bien un calvaire ! ». Lamartine a beau écarter de lui, comme étant « le mensonge », les dogmes catholiques⁵, sa pensée libérée, et procédant par ses voies propres, revient tou-

1. C. F. L. Entr. 122. T. XXI, pp. 106 et 134.

2. C. F. L. Entr. 12. T. II, p. 434.

3. *La Mort de Socrate*, première édition, p. 43.

4. C. F. L. Entr. 122. T. XXI, p. 116.

5. Lettre à Dargaud, 9 janvier 1861, p. p. H. Guillemin, R. P., 1 juillet 1934.

jours rôder autour du Crucifié. A l'intérieur de la *Chute d'un ange*, a-t-on noté cette étonnante contradiction ; après cette rude affirmation :

De quelque nom divin qu'un fétiche se voile

[.....]

Dans l'œil matériel Dieu n'est pas descendu (VIII^e vicion)

voici qu'à la fin du livre, la voix qui tombe du ciel sur le bûcher où Cédar s'est couché, apporte la promesse du Médiateur ; l'ange déchu subira jusqu'au bout sa peine, à moins...

A moins que le pardon, justice de l'amour,

Ne descende vivant dans ce mortel séjour (XV^e vision)

Ailleurs, voici le Christ « au jardin des Olives » (1833) : « Veillez, l'heure est affreuse [...] » ; voici « le fils de l'homme au Calvaire », dans les vers à Genoude (1835) ; voici le « Couronné d'épines » dans *Utopie* (1837) ; voici le « cri du Golgotha » dans les vers à Guillemardet (1837), voici l'« Arbre de la Passion » dans le Cantique sur la mort de la duchesse de Broglie (1838). Trois ans après la sentence jetée sur le christianisme « religion d'esclaves », Lamartine écrit, à propos de Milton : « Le christianisme est la philosophie de la douleur » ; il « sèvre l'homme rudement de tous les songes » ; « son Olympe [...] n'a qu'un calvaire et un instrument de supplice où les gouttes de sang d'un martyr divin lavent les souillures de la terre »¹. Lorsqu'il travaille, que ce soit à Paris ou à Saint-Point, Lamartine a toujours un crucifix sur sa table ; c'est parfois le crucifix d'Elvire, mais c'est souvent aussi un crucifix quelconque...

Valentine retrouva à Saint-Point, sur un feuillet sans date, et révéla dans les *Poésies Inédites* des vers *A la Croix* que Lamartine n'avait jamais livrés au public :

Du siècle où ma cendre repose

O Christ, sépare bien ma cause !

« Je fus homme », continue le poète, et « chancelant jusqu'au cercueil ».

Entre la lumière et le doute

Perdant et retrouvant ma route,

Incertain de ce que je crois,

Reniant mon maître au prétoire

Et le confessant sur la croix !²

Lamartine ne cesse pas de tenir le Christ pour l'homme exemplaire. Qu'il ait été Dieu, comment l'imaginer ? Comment serait-ce possible ? Du moins il est « le symbole »³ de toute créature :

Un seul cœur incarnait tous les maux de la terre

une « agonie » où se trouvait incluse toute la douleur de l'humanité...⁴ Toute

1. O. C., 1863. T. XXXVI, p. 27.

2. *Poésies Inédites*, 1881, p. 208.

3. *Utopie*, str. 17.

4. *A Félix Guillemardet*, str. 11.

notre douleur, oui, jusqu'au doute, hélas ! Celui dont on fait l'Homme-Dieu, lui-même a vu s'effarer sa certitude. Sur le gibet, il a crié les mots terribles : « Eli, Eli... » Quelle nuit sur l'âme !

Alors Lamartine en vient à une solution désespérée, à une sorte de pari, assez différent du pari de Pascal : non plus le pari au moindre risque, afin de gagner à tout coup, mais un choix décidé, dans la pleine épaisseur de l'ombre, une option téméraire, une mise jetée, pour la seule noblesse du geste, sur la carte, trompeuse peut-être, de Dieu. En juillet 1824, le poète écrit :

L'espérance dit oui, la nature dit non ;
Nous entendons deux voix, mais laquelle a raison ?
Je ne prononce pas [.....]

Nous sommes en face d'une énigme, dont il n'est même pas sûr qu'elle ait un mot. Qu'importe, conclut Lamartine ; Pour moi,

Dussent, après mes jours, la tombe et son silence,
[.....]
En m'enlevant le prix pour qui j'ai combattu,
M'apprendre que j'étais dupe de la vertu,
Pour ce Dieu que mon cœur se crée et qu'il adore,
Dans ma sublime erreur j'immolerais encore
Et ce monde, et du temps la courte volupté
A ce rêve doré de l'immortalité.¹

En 1825 (*Dernier chant du Pèlerinage d'Harold*), il revient, presque dans les mêmes termes, sur cette affirmation du risque accepté sans rien connaître du dessous des cartes, simplement parce qu'il est plus beau, et plus grand, d'agir ainsi : de celui, dit-il, dont les convoitises voulurent posséder la terre et de celui qui s'immole,

Lequel fut, répondez, le sage ou l'insensé ?
Hélas ! la mort le sait [.....]
Mais, erreur pour erreur, délire pour délire,
Le plus long à nos yeux et le plus regretté
C'est ce rêve doré de l'immortalité !²

Son Harold choisit de mourir « pour l'ombre d'une croix » et de

Sacrifier son or, ses voluptés, ses jours
A ce rêve trompeur, mais qui trompe toujours !³

Même élan, dans *Novissima Verba* :

A ce risque fatal je vis, je me confie.
Et dût ce noble instinct, sublime duperie,

1. « Début du XV^e chant des *Visions* », publié en 1834 sous le titre : « *Réflexion* ».

2. *Dernier chant* [...], st. XXXVIII.

3. *Ibid.*, st. XVII.

Sacrifier en vain l'existence à la mort,
J'aime à jouer ainsi mon âme avec le sort

et à dire : Voyons si, dans cette lutte étrange, la créature, en fin de compte, vaudrait mieux que le Créateur, et si

Le Dieu serait ingrat quand l'homme est magnanime !¹

Défi jeté au destin par un cœur affamé de confiance et qui préfère le sacrifice, et sa grandeur, quand bien même cette immolation s'offrirait à qui n'en est pas digne ; c'est aussi, transporté sur le plan de l'absolu, ce goût du risque si profondément mêlé à la nature même de Lamartine et que Barrès avait raison de souligner : « Le risque, la lutte avec le hasard, l'appel à la chance [...] voilà le secret profond de son être », disait-il². « Parieur téméraire » déclarait déjà Carné, en 1873³. Le 3 septembre 1840, Lamartine écrivait à Circourt : « J'ai perdu mon père il y a six jours [...]. Je me sens plus seul que jamais ici-bas. Qu'y faire ? Jouer sa tête contre une idée ; une tête n'est bonne qu'à cela »⁴ ; et le 29 juin 1853, il dira encore à Valette : j'ai tout sacrifié au service de Dieu : « Fût-ce une folie de la croix ? fût-ce une duperie de la bonne volonté ? Le ciel seul me le dira ; c'est son affaire ».

Jocelyn rassemble ce faisceau d'angoisses, de révoltes, de prières. Jocelyn est tenté lui aussi de parier sur le bonheur de la terre :

Quand la mort, dans nos dents, vient briser les calices,
Qui sait quel est le sage ou quel est l'insensé
De celui qui l'a bu tel que Dieu l'a versé
Ou qui, le refusant à sa soif assouvie
Au songe de la mort sacrifia sa vie. (VI, 98-102)

Ce Dieu qui arrache Laurence à Jocelyn comme il a arraché Julia à Lamartine, quel est-il donc pour se plaire à ces jeux abominables ? Quel qu'il soit, il est le plus fort,

Et, devant Dieu caché dans sa fatalité,
Notre seule science est notre humilité. (VI, 663-664)

Jocelyn sent au fond de lui

Lutter la foi divine avec le désespoir (IX, 1292)

Mais, la grande énigme du monde, il veut la résoudre au profit de ce Maître qui le martyrise. Cette âme naturellement adorante, en dépit de tout, fait confiance à Dieu. « Prier, c'est souffrir » (V, 800), c'est accepter de souffrir. S'il est frappé plus durement qu'un autre, lui l'innocent, il se persuade que dans cet excès même de misère, il doit chercher la preuve d'une mystérieuse élection. Peut-être est-il dans les desseins du Maître

Que ceux qu'il a choisis ici-bas pour ses saints,

1. *Novissima Verba*, vers 450-458.

2. *Annales de l'Académie de Macon*, 1912, p. 373.

3. L. C., 10 décembre 1873.

4. Lettre p. p. Bourgin, *op. cit.*, *loc. cit.*

Avant de brûler l'homme à ses bûchers sublimes,
Les premiers, sur l'autel, lui servent de victimes. (VI, 47-50)

Il regarde, au mur de sa chambre

Ce Christ, les bras ouverts, et la tête inclinée, (VI, 530)

image de son destin. Il courbe la tête, « adorant [...] le sévère dessein » du Seigneur. (Ep. 75) Il se résigne à paraître un esclave ; mais le monde se trompe en voyant un lâche dans l'homme qui plie devant Dieu. Le révolté, dit Lamartine, c'est l'homme « qui n'a pas eu la force de supporter sa douleur »¹, et Jocelyn parle de son « faible cœur » qui, trop souvent, « se révolte » (VII, 194). « Le courage, ici-bas, n'est pas de blasphémer, c'est de souffrir »². Le pusillanime tremble et se prosterne. L'âme plus virile s'insurge ; pourtant, qui persévère dans la révolte avoue sa faiblesse. Seules savent accepter et « bénir à tout prix » (IX, 1521) les âmes vraiment grandes, celles des héros.

Son personnage de Jocelyn, Lamartine voit en lui l'homme type, celui qui recommence l'aventure du Grand Supplicié, et qui meurt, comme le Christ, à trente-trois ans³. Comme au *Désespoir* répond la *Providence à l'Homme*, comme, dans une même pièce parfois (*L'Homme, Réflexion, Novissima Verba*), blasphèmes et prières se succèdent, ainsi la *Chute d'un ange* et *Jocelyn* se répondent. Dans la *Chute*, c'est l'âme que le malheur fracasse et dont les éclats vont frapper le ciel, c'est l'homme trop faible, mal accoutumé encore à l'horreur de ce monde, et qui s'égare ; la douleur lui crève les yeux en même temps que le cœur ; aveugle, il se dresse contre Dieu et se précipite dans la mort en crachant des malédictions. Dans *Jocelyn*, c'est l'âme qui ploie et ne rompt point ; l'âme qui entend la leçon dure ; à travers une vapeur de sang, elle découvre la forme de la croix ; et dans cet emblème elle déchiffre le mot de la grande énigme : accepter, aimer quand même.

Pour le cœur capable de cet effort inouï qu'est la résignation, un bonheur encore serait-il possible ? Une joie lui est-elle promise, qu'il trouverait au fond de son dévouement, au sein du labeur social accompli pour la gloire de Dieu ? Le texte des « *Laboureurs* » exprime cette espérance ; comme l'écrit très exactement M. Daniel Mornet, « la loi mystique de la douleur [y] devient la loi humaine du travail »⁴.

Cependant le doute est toujours là, invincible. Est-il si sûr que Dieu se révèle là où Jocelyn avait cru le voir, dans ces révolutions même où sa main semblait apparaître ? A la Sixième Époque du poème, le curé de Valneige cherche, dans les ténèbres, les « traces d'une route » parmi les siècles morts. Ce « long dessein

1. C. F. L. Ent. 12, T. II, p. 505.

2. *Vie de Byron (Le Constitutionnel, 2 décembre 1865)*.

3. Deux fois au moins (VI, 773 sqq — IX, 1519) Jocelyn se compare expressément à Jésus ; — ce dont s'indignait Xavier de Maistre. Dans les notes jetées en marge d'un de ses albums (B. N. Lamartine, 20, p. 13), Lamartine avait encore prévu un détail narratif qui devait rapprocher une fois de plus Jocelyn du Christ, « *Nous nous arrêtons de place en place, ici et là, tel Jésus portant sa croix au supplice* ». — Jocelyn est né en 1770. Le premier état du texte le faisait mourir le 29 décembre 1803.

4. Daniel Mornet, *Histoire générale de la littérature française*, T. II, p. 220.

de Dieu qui mène les humains » ne serait-il au fond qu'une chimère ? Le « fil [...] se brise entre les mains du doute » ; il « se brouille, à chaque haleine », « dans l'énigme de Dieu » dont « chaque page » de l'histoire « est pleine ». Non, nous ne savons rien, nous ne devinons rien :

Le mystère du temps dans l'ombre se consomme (VI, 647 sqq.)

Il y a plus. Lamartine éprouve, par instants, une sorte d'horreur pour les foules humaines, malheureuses sans doute, mais stupides et parfois féroces. En 1840, *La Ruche populaire* de Cécile Dufour¹ reprochera avec indignation au poète tels de ses vers, dans *Jocelyn* :

La seule loi du peuple est la mort au plus digne
Sa hache aime le juste [etc...]

« O peuple ivre de sang ! » continuait le poète,

Tu détruis de tes mains l'erreur qui nous abuse
Et de tous les tyrans ton exemple est l'excuse ! (II, 192 sqq.)

Dans la *Chute d'un ange* on verra de même le peuple de Balbek, réduit en esclavage par ses tyrans, s'insurger à la voix de Cédar ; mais ces révoltés sont atroces ; ils se vautrent dans le carnage. L'ange contemple avec horreur ces victorieux épouvantables ; il pleure et « sur lui-même et sur le genre humain ». « O race [...] faite pour qu'on l'opprime ! [...] race de vipères ! » (XV^e Vision). Et voici des textes, encadrant *Jocelyn*, et terriblement révélateurs : au comte de Saint-Aulaire, le 27 septembre 1820, Lamartine écrit, à propos des insurrections en Europe : « Vous espérez donc qu'un monde nouveau va sortir de ce mouvement déréglé [...]. Vous croyez que les hommes et l'humanité s'améliorent [...]. Je crois, moi, que chaque génération apporte dans ce monde les mêmes passions et la même inexpérience. Vous voyez les hommes comme ils devraient être ; je les vois trop comme ils ont été, comme ils sont, comme il seront toujours »². Dans une lettre à Aimé Martin, le 21 février 1831, il déclare : « Il y a longtemps que je vous le dis : vous ne connaissez pas les hommes, vous les voyez trop dans votre miroir ou dans les illusions d'un cœur amoureux du bien et du beau. Je fus ainsi. Quinze ans de pratique et de fréquentation de ce qu'on appelle hommes d'État (*proh pudor* !) m'ont corrigé. La fréquentation de la classe inférieure par les relations rurales y a contribué aussi. J'ai dit comme Alfieri ; je connaissais les grands, mais je ne connaissais pas les petits ! Maintenant je connais petits et grands et je ne sais pas lesquels m'inspirent un dégoût mieux raisonné »³. Et le 18 juin 1860 il dira à Chamborant : « Nous avons eu bien tort de penser à lui donner [— c'est de la France et de l'humanité qu'il s'agit —] des institutions libres, morales et rationnelles [...]. Tournez-la, retournez-la [...] ce n'en est pas moins un petit morceau de boue très sale, illuminé par une étincelle de

1. « Comment ! s'écrit Cécile Dufour, l'homme des classe privilégiées le plus élevé par le cœur et l'intelligence nous calomnie ainsi ! » — Lamartine répondit par une lettre qui parut dans le n° de novembre 1840 de la *Ruche populaire*.

2. Cf. Sainte Aulaire, « Lamartine et la politique », R. P., 15 juillet 1925.

3. Lettre p. p. L. Barthou. R. P., 15 octobre 1925.

phosphore qu'on appelle l'esprit de l'homme et que le moindre vent fait vaciller dans notre profonde nuit » ¹.

Le dévouement social de Lamartine, Harold nous en donne le secret :

S'immoler sans espoir pour l'homme qu'on méprise ².

C'est bien là la même attitude qu'envers Dieu, ce Dieu ambigu et redoutable : faire comme si Dieu était le Bon Dieu ; faire comme si l'homme valait la peine qu'on s'oublie pour lui, qu'on s'immole à lui ³.

Tel est, dans la condition qui nous est faite, l'inextricable emmêlement du bien et du mal que, dans l'âme elle-même qui s'est sacrifiée et qui renonce au bonheur, au lieu d'une lumière plus grande, c'est l'invasion des ténèbres. Ce qui est demandé à Jocelyn c'est de fermer son cœur à un amour, et cet amour même le rapprochait de Dieu. « O amour ! s'écriera Raphaël, que les lâches te craignent et que les méchants te proscrivent ! Tu es le grand prêtre de ce monde, le révélateur de l'immortalité, le feu de l'autel ! et sans ta lueur, l'homme ne soupçonnerait pas l'infini » ⁴. Celui qui célèbre l'amour en ces termes est celui aussi qui, dans sa *Chute d'un ange*, donne au malheur de l'homme un amour pour origine. Son « épopée de l'âme » il ne la conduit point où Quinet mène la sienne dans *Ahasvérus* ; à la fin d'*Ahasvérus*, l'Univers parle et dit : « Une femme m'a perdu, une femme m'a sauvé » ⁵. L'amour de Rachel rachète la faiblesse d'Ève. Soumet, dans sa *Divine Épopée*, donnera encore à un amour cette mission rédemptrice. Il n'en va pas de même dans le grand poème lamartinién : pour expier, l'ange doit avoir la force d'opposer enfin un refus à la tendresse. Jocelyn a dit Non à Laurence ; son âme se fend sur ce mot, mais il résiste, il écarte de lui celle par qui Dieu même lui était plus présent que jamais.

Deux certitudes contradictoires : rien n'élève l'homme comme un amour, et l'homme ne retrouvera Dieu qu'en acceptant la solitude, qu'en imposant silence à ce cœur qui « appelle toujours ». La sainteté, où, en d'autres termes, la vie selon Dieu et pour Dieu comporte cet incompréhensible refus. En 1818, Lamartine écrivait à Virieu : « Il n'y a, à mon avis qu'un seul sentiment vrai, pur, fort, naturel, essentiel à l'âme, infini comme elle, l'élevant, l'ennoblissant, la rapprochant de la véritable essence, c'est l'amour d'une créature, même d'une créature imparfaite » ; alors, dit-il, « c'est l'âme qui voit Dieu et qui s'en enivre » ⁶ ; et l'âme dont l'amour se retire, c'est l'âme qui ne sent plus Dieu « et qui s'en voit à jamais privée ». Cependant il écrira *Jocelyn*.

Nous n'avons pas encore touché le fond du désespoir lamartinién. Ce bonheur de l'amour que Jocelyn, que Lamartine refusent, quand même ils le possèdent

1. Chamborant de Périssat., *op. cit.*, p. 200.

2. *Dernier Chant* [...], st. XVII.

3. Madame de Lamartine eut un jour ce mot terrible à propos de son mari : « Il n'aime que ses chiens ». (Ch. Alexandre. *Madame de Lamartine*, 1887, p. 302). Ce qu'il y a de sûr, déclare Ch. Alexandre, c'est qu'il « les aimait plus que les hommes » [(Ch. Alexandre. *Souvenirs sur Lamartine*, 1884, p. 265).

4. Raphaël, dans O. C., 1863. T. XXXII, p. 248.

5. *Ahasvérus*, 1834, p. 516.

6. Lettre du 26 octobre 1818, pp. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 377.

raient, ils y retrouveraient encore la souffrance : « comme à chaque minute on se le sent arracher par le temps qui s'enfuit, il est aussi profondément déchirant qu'il est complètement heureux » ¹ ;

La mort seule au bout de la vie
Fait un supplice du bonheur ².

L'ange Cédar a préféré la terre. Soit, lui dit Dieu, referme tes bras sur ce que tu as choisi,

Savoure jusqu'au sang le bonheur des humains (II^e vision).

Toute la terre est empoisonnée. La *Chute d'un ange*, c'est l'histoire de qui se rue sur le bonheur ; au bout du chemin, des mains vides et un cœur broyé, et l'appétit du suicide ; *Jocelyn*, c'est l'histoire de qui consent à se passer du bonheur ; une telle vie, c'est l'enfer aussi.

Au reste, il n'est pas si sûr que Lamartine ait toujours pensé de la femme ce qu'il disait d'elle dans *Novissima Verba* :

Ombre des biens parfaits du céleste séjour,
Vous êtes ici-bas la goutte sans mélange
Que Dieu laissa tomber de la coupe de l'ange ³
[etc...]

Rappelons-nous la tentatrice des *Visions*, Léna, être d'illusion, apparence sans âme, incarnation de l'Antéchrist ; pensons à cette Lakmi de la *Chute d'un ange*, que Cédar précipitera dans le fleuve. Dans telle pièce des *Harmonies* où l'amour est nommé pourtant « étincelle ravie du grand foyer des cieux », « char de feu », « rayon, foudre des sens, inextinguible flamme », voici ces vers :

Je vois passer, je vois sourire
La femme aux perfides appâts ⁴
[etc...]

Laurence elle-même est inquiétante. Il est arrivé à Jocelyn — on s'en souvient — de « frémir » devant des profondeurs inexplorées qu'un incident soudain lui révèle dans cette âme qui semblait si pure, si transparente ! Laurence a ri d'un « rire étrange » ; Laurence a dit : « Je me venge »...

Du cœur de cet enfant quel sombre éclair a lui ! (IV, 540)

Plus tard, lorsqu'il lui faudra s'arracher d'elle, il la verra « comme un serpent à [son] corps se ployer » (V, 683). Laurence mettra Jocelyn en demeure de choisir entre elle et Dieu (V, 696 sqq.). Ainsi Didon n'acceptait point d'avoir été sacrifiée aux exigences du ciel et refusait d'entendre le malheureux Énée et son : *Sed me jussa deum* ⁵. Pelletan protestera même, dans l'*Artiste*, en 1836

1. *Ibid.*

2. « Pourquoi mon âme est-elle triste ? »

3. *Novissima verba*, v. 155 sqq.

4. « Pourquoi mon âme [...] ».

5. *Énéide*, VI, 460.

contre cette image de la femme dessinée par Lamartine dans *Jocelyn*. De Laurence il dira : « Jamais couleuvre dorée n'eut plus de nœuds et d'enlacements ! [...] C'est mentir à la nature des femmes ! »¹. Mais je crois qu'au fond de lui-même Lamartine n'est pas loin de penser sur Ève comme Milton :

[.] in outward show
Elaborate, of inward less exact

Peu sûre, pleine de remous et de colères, irrémédiablement une enfant qui n'atteint point l'âge de raison, beaucoup plus que l'homme asservie à ses sens, faible, incapable de porter le fardeau du sacrifice, — et pourtant exerçant sur l'âme un invincible attrait.

*
* *

Oui, c'est un livre sombre que ce *Jocelyn* qui s'ouvre sur le soleil de mai pour s'achever dans un décembre frissonnant. Son message complexe commence par ces mots : Telle est la vie. De grandes lumières éblouissantes vite ensevelies dans les ténèbres. Que croire ? où aller ? où donner de la tête ? Partout des pièges et de la douleur. Dieu est là-haut, sans doute, mais quel Dieu ? Et que nous veut ce Tout-Puissant vers lequel s'élancent éperduement nos âmes, et qui les laisse retomber à terre ? Il met en nous l'intarissable désir de sa présence, et il nous condamne au délaissement... A vingt-huit ans, Lamartine écrivait déjà : « Il faut s'attendre à voir toutes les impressions trompées, toutes les affections brisées [...]. Une fois l'expérience comme la pensée convaincues qu'il n'y a aucun bonheur possible à espérer dans ce monde, — et quelle que soit la répugnance du cœur à en convenir, cela est, pour nous — [...] il faut vivre comme ne vivant pas [...] »².

Renoncer à vouloir le bonheur, ce n'est pas seulement s'immoler pour le sacrifice rédempteur, c'est aussi peut-être la plus humble sagesse, la tactique d'immobilité qui épargnera à la « misérable créature » les duperies sanglantes de ce qu'elle nomme félicité.

Mais Lamartine a oublié cette sagesse qu'il professait adolescent. Il n'a pas été ce « spectateur » du drame humain. Il a donné prise au destin sur son cœur ; il a aimé, il a donné la vie à deux enfants, il a engagé son âme dans la bataille du monde. *Jocelyn* est la parabole de l'homme condamné au dépouillement total, et qui, sans comprendre le mystère de la Volonté suprême, ferme les yeux, renverse la tête, et dit : Tout est bien³.

Sainte-Beuve voyait en La Mennais « une âme de douleurs, d'angoisses et de tourments »⁴. C'est l'âme aussi de Lamartine, en vérité. Cœur « pétri de contrastes », cœur « transi de doute » ; ces mots, le poète les applique à Childe Harold, à Cédar⁵, c'est-à-dire à lui-même toujours.

1. *L'Artiste*. T. XI, p. 250.

2. Lettre à Virieu, 26 octobre 1818, p. p. Du Lac, *op. cit.*, p. 377.

3. « La volonté de Dieu soit faite, voilà la politique, la religion, la sagesse » (à Dubois — 9 janvier 1850) — « J'accepte mes tribulations en expiation » (au même, 26 décembre 1858) — « Dieu est dur, mais il est juste. Il faut accepter et j'accepte » (au même, 17 mai 1862).

4. Sainte-Beuve. *Portraits Contemporains*, 1869. T. I, p. 274.

5. *Dernier chant* [...], st. XXXV. *Chute d'un ange*, XV^e vision.

[.] Sans cesse à moi-même contraire
Je me cherche, et je suis pour moi-même un mystère ¹

Cette fois, c'est Saül, et c'est Lamartine encore. « Qui suis-je ? » demande Harold

[.] — un mystère, un problème,
Un orage éternel qui roule sur lui-même,
Un rêve douloureux qui change sans finir ².

De ce Toussaint Louverture qu'il dessinera en secret à sa ressemblance, Lamartine écrira de même :

Son cœur est un abîme où son œil n'a pas lu ³

« Il cherchait dans le grand problème », nous dit Henri de Lacretelle, son ami et son jeune disciple. « Je ne trouverai jamais, disait-il, mais vous saurez ce que j'ai entrevu » ⁴. Et Lacretelle se scandalisait de ce qu'un si grand esprit inclinât parfois à croire au Démon ⁵.

Ce testament métaphysique que Lamartine voulait laisser aux hommes, s'il n'a pu parvenir à le rédiger, à le réunir en corps de doctrine ⁶, toute son œuvre porte témoignage qu'il n'a pas cessé d'y penser. Des *Méditations* aux dernières lignes du *Cours Familier*, pas un texte de Lamartine qui ne touche en quelque manière aux problèmes suprêmes. Son testament, c'est son œuvre entière avec, au sommet, *Jocelyn*, comme une flamme.

Dans les marges de ces albums où Lamartine transcrivait, à mesure, les Époques de son poème, un dessin, toujours le même, reparait, de loin en loin : un profil d'homme au nez busqué, à la bouche droite, au menton dur. À côté d'un de ces visages énigmatiques, Lamartine a tracé un jour, en capitales, ce mot : VOLONTÉ ⁷.

Comme il connaissait mal son Lamartine, ce bon Flaubert qui s'exclamait en 1852 : « La vérité demande des mâles plus velus [...] » ⁸. Jusque dans ses tendresses, Lamartine révèle sa puissance. Une dernière fois, feuilletons encore *Jocelyn* ⁹ : sa tendresse n'est pas celle des faibles, qui se blottissent, se livrent, s'abandonnent ; la sienne est active et dominatrice. Ce n'est pas le craintif amour de la créature pour son Maître. C'est l'amour exigeant et souverain, comme de Dieu à sa créature. Si brèves, si trompeuses que soient les délices de la terre,

1. Saül. Acte IV, sc. II vers 1216-1217.

2. *Dernier Chant* [...], st. XV.

3. *Toussaint Louverture*. Acte III, sc. 9.

4. Henri de Lacretelle, *op. cit.*, p. 270.

5. *Ibid.*, p. 63.

6. En 1842, Lamartine avait entrepris un grand ouvrage de philosophie, « l'ouvrage de ma vie » disait-il (lettre à Martin-Doisy, 5 octobre 1842). Il en écrivit quelques pages ; il n'est pas impossible que ces pages aient passé dans le texte *Ma philosophie personnelle* publié dans le C. F. L. en 1856.

7. Albums Louis Barthou, II, p. 43.

8. *Correspondance* de Flaubert. Deuxième série. 1905, p. 92.

9. Cf. en particulier I, 437. III. 456 sqq. IX, 182.

lorsqu'il lui fut donné d'y goûter, Lamartine apporta à leur possession une sorte de violence surhumaine, quelque chose d'incroyablement tendu et d'extrême, creusant au fond, poussant à bout tout ce que peut donner la joie du monde. Il le dira lui-même, à la fin de sa vie. « Personne n'a puisé plus d'ivresse dans un regard [...], plus d'enchantement dans un soleil »¹ ; et il ne parlera qu'avec pitié de ceux qui n'ont « jamais senti les brûlures sacrées ni les stigmates toujours saignants des fortes passions »².

Fils et petit-fils de soldats, il se disait, dans l'adolescence : « La plume [...] n'est rien devant l'épée [...]. Je consacrerai les années de ma maturité à la guerre, véritable vocation de ma nature qui aime à jouer avec la mort et la gloire [...]. Et si la guerre, que je préfère à tout, me manque, je monterai aux tribunes, ces champs de bataille de l'esprit humain » ; à tout prix il lui fallait délivrer « ces forces » qu'il entendait « véritablement rugir en [lui] comme des lions muselés »³. Le 16 janvier 1827, il écrivait à Madame de Barol : « J'étais né pour être cela [un grand capitaine] ou chef vendéen ; et qui sait si un jour ?... La poésie n'est que de l'héroïsme rentré »⁴. L'honnête Caro, en 1854, s'épouvantera de découvrir dans l'*Histoire de Turquie* un Lamartine qui le stupéfie : ne dirait-on pas que Lamartine se sent attiré par la figure de Tamerlan, ce ravageur : « Plusieurs fois il parle de cet étrange héros avec admiration, presque avec enthousiasme ! »⁵.

La douleur aussi est un combat, et de même la vie, simplement, sans qu'il soit besoin de la guerre ni des luttes de la tribune : la destinée se charge assez de donner à l'homme l'occasion de se battre contre les tentations ou contre le malheur. Et c'est là que se mesure, devant Dieu seul, la valeur de chacun de nous. « Soyez courageux, écrit Lamartine à Circourt, le 16 décembre 1857 ; le plus beau combat, c'est le combat contre le sort »⁶.

La souffrance n'a pas tué Jocelyn ; elle ne l'a point, sous le choc, « déraciné de la terre ». Il n'a pas même permis à son front de s'assombrir, à son regard de se voiler ;

Il se fit de la vie une plus mâle idée (Ep. 73)

Seuls les « demi-cœurs », et les faibles

Meurent du premier coup et des moindres blessures.

Mais les âmes que Dieu fit d'un acier plus fort

De l'ardeur du combat vivent jusqu'à la mort. (Ep. 90-92)

1. C. F. L. Entr. II, T. II, p. 336.

2. C. F. L. Entr. 48. T. VIII, p. 477.

3. C. F. L. (1861). Entr. 70. T. XII, p. 221-224.

4. V. P. Ponti, *op. cit.*, p. 43.

5. Caro, *op. cit.*, p. 263.

6. Bourgin, *op. cit. loc. cit.*

CONCLUSION

C'est une vérité banale que personne ne lit le même livre. Une très grande œuvre, comme *Jocelyn*, il n'est pas surprenant qu'on l'ait si diversement, si contradictoirement interprétée. Aujourd'hui encore, les uns disent qu'il n'y faut chercher « aucune intention, aucune thèse »¹, d'autres, dont nous sommes, croient y découvrir toute une vue du monde et une réponse proposée à l'énigme du destin.

Que nous ayons clairement entendu le message de *Jocelyn*, nous en avons l'espoir, non la certitude ; mais qu'il y ait un message dans *Jocelyn*, Lamartine lui-même a pris soin de nous en avertir. A tous ses amis, en 1836, il recommandait de se rendre attentifs au poème qu'il allait leur soumettre : « Lisez-le deux fois avant de le juger », conseillait-il à Aimé Martin² ; et à Sainte-Beuve : « Ne le jugez pas avant de l'avoir lu deux ou trois fois »³ ; et de même à Virieu : « Je t'en demande ton avis non après première, mais après troisième ou quatrième lecture ; on n'y voit rien à la première que de la pastorale un peu niaise »⁴.

Livre à deux fins : — pour le peuple, dont Lamartine voudrait obtenir l'audience, une « vague histoire d'amour », comme dit Faguet ; et tant pis si les artisans ne saisissent d'abord de son Épisode que cela ; — pour ceux qui ont, plus que le peuple, le loisir, et la faculté et le devoir de réfléchir, une parabole.

A Charles Alexandre, Laprade, parlant de Lamartine, écrivait le 7 octobre 1865 : « Les gens qui s'obstinent à ne voir en lui que l'auteur du *Lac* et l'amant d'Elvire [...] ont l'idée fixe de l'amoindrir : Sainte-Beuve, par exemple »⁵. Était-ce là vraiment l'intention de Sainte-Beuve ? Peut-être, en effet. Il semble que Sainte-Beuve se soit délibérément refusé, pour *Jocelyn*, à regarder au delà, pour ainsi dire, de l'écorce ; ces pages encombrées de fleurs, et qu'il donne, comme avec une hâte empressée, dès le 1^{er} mars 1836 à *Jocelyn*, ne saluent en lui qu'un magnifique roman en vers, un *Vicaire de Wakefield* sublime, une « épopée de la classe moyenne et de la famille » ; jamais Sainte-Beuve ne parlera autrement de l'Épisode lamartinien que comme d'une « fable touchante », d'un « essai charmant », d'un « aimable poème »⁶.

1. G. Roth. *Introd. à Jocelyn*, éd. Larousse, 1925, p. 11.

2. Lettre p. p. L. Barthou, R. P., 1^{er} octobre 1925.

3. Lettre p. p. Chesnier du Chesne, R. D. M., 1^{er} novembre 1933.

4. Lettre à Virieu, 14 janvier 1836.

5. Cf. P. Séchaud. *Lettres inédites de Laprade à Ch. Alexandre*, 1934, p. 100.

6. Sainte-Beuve. *Portraits Contemporains*, 1869. T. I, p. 355.

Le J. de I.

Et je sais bien que Lamartine a donné des armes contre lui-même, qu'il n'est pas innocent de la méprise dont il s'est trouvé accablé, qu'il a laissé croire, surtout autour de 1820, qu'il ressemblait en vérité, « poète mourant », « chrétien, mourant », chantre de l'« Automne », au pâle joueur de lyre des vignettes. Cet homme, « un chêne », disait Ch. Alexandre¹, on l'a pris, il s'est laissé prendre pour « un saule-pleureur » ; et, comme l'écrivait Ch. Morice en 1886², « il subit en châtement l'admiration passionnée des vieilles demoiselles ».

C'est qu'il était arrivé à la gloire à l'improviste, avec ses *Méditations*, et par un chemin dont il ne se doutait pas qu'il le conduisait au triomphe, un chemin, plutôt un sentier, qu'il suivait presque à contre-cœur, de guerre lasse, lui qui n'attachait d'espérance qu'à une tragédie, et surtout à une épopée ; et tout à coup ces poésies sans conséquence, le *Lac*, l'*Isolement*, le *Vallon* le portaient à la renommée. Il avait accueilli ce succès, tellement inattendu, comme un beau présage seulement ; mais cette admiration qu'on portait à son talent, il ne cessait pas de penser qu'elle se trompait d'objet, en tous cas, qu'elle anticipait ; un jour il donnerait toute sa mesure, préparant à cette gloire prématurée un étonnant renouveau, quand l'œuvre de sa vie, son Grand Poème, surgirait enfin de son âme.

Le temps passait, l'action le sollicitait, où devait s'accomplir sa mission humaine et divine. Qu'au moins au premier fragment de l'œuvre immense vît le jour ! Il y mettrait, comme dans une image réduite, l'essentiel déjà ; si le temps devait lui manquer pour créer le grand miroir de Dieu et du monde auquel il rêvait, ce fragment, si menu qu'il soit au regard du vaste ensemble, reflèterait tout de même un morceau du ciel.

Il faut avouer qu'à nous autres, lecteurs ou critiques d'aujourd'hui, avertis que nous sommes par des rapprochements de textes, par les lettres du poète, par les déclarations même qu'il fera dans sa vieillesse (je songe à ces pages, décisives, du dix-septième Entretien du *Cours Familier de Littérature*)³, éclairés aussi par la publication du plan général des *Visions*, il nous est facile de saisir la pensée symbolique à laquelle *Jocelyn* se rattachait directement. D'un coup d'œil nous apercevons toute une vie, toute une œuvre ; les perspectives s'ordonnent, les lignes d'ensemble apparaissent, tel rapport se marque, évi- dent à nos yeux, mais que pouvaient sans doute moins aisément discerner les contemporains de Lamartine. Delphine de Girardin nous paraît presque comique, un peu, de s'applaudir, en 1838, comme d'une découverte inouïe, d'avoir entrevu un lien entre la *Chute d'un ange* et *Jocelyn* : « Mais Cédar, c'est Jocelyn ! C'est le même ange déchu qui sera le héros de dix poèmes [...] J'ai compris cela. Peut-être me suis-je trompée ? Dites-le moi. C'est bien beau ! » ; et dans une autre lettre encore : « Quelle sublime pensée ! Quand votre ange aura subi ses dix expiations, vous donnerez au poème général cette épigraphe, n'est-ce pas :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ? »⁴

1. Discours prononcé à Mâcon, le 18 août 1878.

2. Ch. Morice. « Lamartine, Baudelaire, Schelley » (*Revue Contemporaine*, 25 janvier 1886).

3. Ces pages où Lamartine raconte son « illumination » du 20 janvier 1821 et sa tentative d'épopée, si longtemps poursuivie, ont été reproduites par Valentine de Lamartine dans les *Poésies Inédites* (1881, pp. 135-143).

4. *Lettres à Lamartine*, pp. 163 et 167.

Chaudesaigues¹, Falconnet², Virieu, Delphine, quelques-uns, certes, ont compris la véritable grandeur de *Jocelyn*, surtout après avoir lu la *Chute d'un ange* ; mais le public ne devina rien.

Et Lamartine se résigna à laisser admirer ce *Jocelyn* qu'on préférerait à tous ses autres vers, non tel qu'il aurait voulu qu'on le comprît, mais tel qu'on l'avait, si pauvrement, interprété. *Jocelyn* ne sera plus un « Épisode » ; ce mot de poème, dont Lamartine ne voulait pas, en 1836, qu'il interdisait à Gosselin de faire paraître sur les annonces, lui-même l'accepte, désormais, pour son œuvre ; acceptation morose dont nul ne soupçonnait l'amertume. *Jocelyn*, pour son créateur même, sera ce que le public en a fait : « mon poème domestique et familier de *Jocelyn* » dit-il en 1859³, « mon poème pastoral de *Jocelyn* » répète-t-il en 1866⁴. Dans la liste de ses œuvres qu'il fait reproduire en prospectus, pour le lancement de l'édition en 1860, on lit ces désignations dont la forme même atteste l'abandon du grand dessein manqué : « *Jocelyn*, poème intime », « *La chute d'un ange*, poème épique ». Il est allé, en 1850, jusqu'à donner lui-même, de son Épisode, une image trop pitoyablement conforme au goût du public ; il ose, alors, définir son chef-d'œuvre comme « un tableau de cheminée qu'on suspend à un clou de laiton dans sa chambre ou dans sa mansarde »⁵. *Jocelyn* est devenu un sujet pour dessus de pendule...

On souffre de lire sous une plume autorisée : « *Jocelyn*, c'est la vieillesse de Des Grieux »⁶. Peut-on trahir plus complètement l'esprit d'un tel ouvrage ? On songe à ce que disait le poète lui-même de ce témoignage, de cet « héritage » qu'il voulait livrer et laisser après lui « à un monde de ténèbres »⁷ et dont *Jocelyn* était l'article capital. La mission du poète, écrivait Lamartine, en 1853, « est de faire aspirer les hommes au monde invisible et supérieur, de faire préférer le nom suprême à toute chose, même muette, et de remplir toutes les émotions qu'il suscite [...] de je ne sais quel pressentiment immortel »⁸. Tout cela, tout cet effort, toute cette ambition pour aboutir à faire juger son grand Épisode comme une suite à *Manon Lescaut*...

« Poème immense qui commence par une pastorale dans un ciel terrestre, qui se poursuit [...] par une tragédie dans l'holocauste d'une victime pure et [qui s'achève] par des apothéoses dans le ciel final des esprits » ; ces paroles qu'on croirait prononcées pour *Jocelyn*, c'est à la Bible que Lamartine les appli-

1. Dans son article sur la *Chute d'un Ange* (R. P. T. LV., p. 200) Chaudesaigues écrivait : « *Jocelyn* y gagne un sens plus net [et...] devient une très compréhensible personnification de l'âme qui, après avoir passé par les plus rudes épreuves, en expiation de son amour pour la matière, après s'être lentement et longuement épurée par la douleur et par les larmes, entrevoit le terme du châtiment qu'elle subit ».

2. Falconnet, *op. cit.*, pp. 68-72.

3. C. F. L. Entr. 39. T. VII, p. 184.

4. C. F. L. Entr. 112. T. XXI, p. 115.

5. *Geneviève* dans O. C. 1863. T. XXX, p. 198.

6. A. Le Breton. « L'esprit de l'Évangile dans les *Misérables* » (R. C. C., 1923-1924. T. II, p. 397).

7. *Voyage en Orient*. Dans O. C., 1842. T. VI, p. 30.

8. *Vie d'Homère* dans O. C., 1863. T. XXXIV, p. 7.

que¹. En vérité, ce livre qu'emplit un « souffle d'infini »², E. Faguet est peut-être celui qui en a le mieux traduit le sens : c'est « l'humanité s'élevant d'elle-même » et qui « refait ce qu'il y a de divin en elle, recrée le ciel et remonte dans la lumière ».

A la fois épique et « intime », lyrique, viril et « missionnaire », *Jocelyn* rassemble en soi tout ce que la poésie de son temps cherchait à exprimer. La mélancolie des *Méditations* s'y retrouve, l'élan des *Harmonies* le traverse, la force d'une épopée surnaturelle le soulève et l'emporte ; « cette complexité même, écrivait excellemment, en 1906, M. P. M. Masson, donne raison [...] à ceux qui voient dans *Jocelyn* l'œuvre de Lamartine la plus intégralement lamartinienne ». ³

1. C. F. L. Entr. 3. T. II, p. 99.

2. Laprade, *Essais de critique idéaliste*, 1882, p. 279.

3. P. M. Masson. « La poésie de Lamartine et son principe d'évolution ». (*Revue de Fribourg*, octobre 1906).

APPENDICE

I

LES MANUSCRITS DE « JOCELYN »

Les manuscrits de *Jocelyn* sont en assez grand nombre.

1^o D'une part, la Bibliothèque Nationale possède dix albums ¹ — catalogués : fonds Lamartine n^{os} 11 à 20 — albums à dessin, de formats divers, dont les feuillets sont quelquefois teintés en gris, en bistre, en bleu, albums que le poète achetait à Paris, chez Alph. Giroux, rue du Coq Saint-Honoré n^o 7, et dont quelques-uns, inemployés, subsistent aujourd'hui encore dans les archives de Saint-Point.

Deux autres de ces albums, qui viennent compléter, pour une large part, ce qui manque au texte intégral du poème dans les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, ont été longtemps entre les mains de M. Louis Barthou et sont actuellement la propriété de M. Sacha Guitry.

Mademoiselle de Sénevier, petite-nièce de Lamartine, possède également un album de même origine, mais qui ne contient qu'un très court fragment du poème.

2^o Par ailleurs, les archives de Saint-Point contiennent divers fragments manuscrits du poème, les uns de la main de Lamartine, les autres de la main de sa femme. Certains de ces fragments présentent un texte manifestement antérieur au texte correspondant dans les albums de la Bibliothèque Nationale.

3^o Un manuscrit du Prologue, de la main d'un secrétaire du poète, figure dans la collection de Madame G. Thomas.

4^o Il existe enfin deux manuscrits complets du poème, l'un tout entier de la main de Lamartine ², et qui est la propriété de Madame G. Thomas ; l'autre

1. Il faut aller chercher dans le recueil factice catalogué : fonds Lamartine n^o 50, p. 212-221 — un manuscrit de l'Épilogue (— le « nouvel Épilogue ; Vision »).

2. Lamartine recopia de sa main les huit mille vers de *Jocelyn* afin d'offrir à sa femme ce cadeau sans prix, pour le 1^{er} janvier 1836. Charles Alexandre raconte qu'un matin d'automne, en 1851, au château de Monceau, il vit entrer dans la pièce où il se trouvait, Madame de Lamartine « portant dans ses mains un grand volume à la reliure La Vallière, aux fermoirs dorés [...] c'était le beau manuscrit de *Jocelyn*, écrit pour elle par la main du poète sur des feuilles de vélin glacé » ; « un jour de détresse, continue Alexandre, [M^{me} de Lamartine] en fit le sacrifice [...] un généreux financier l'acheta [...] Heureux les juifs ! ils ont tous les trésors ! » (L. C., 10 octobre 1886).

dont une part infime seulement est de la main du poète et qui est conservé à la Bibliothèque de Mâcon. Le manuscrit Thomas est une mise au net, définitive, de l'ensemble du texte ; le manuscrit de Mâcon est une copie de cette mise au net ¹.

Des manuscrits de Mâcon, Thomas, et de la Bibliothèque Nationale, M. Christian Maréchal a donné une description exacte et minutieuse à laquelle nous n'avons qu'à renvoyer ².

TABLEAU DE CORRESPONDANCE DU TEXTE ET DES MANUSCRITS.

Voici, selon l'ordre même du texte de *Jocelyn*, le tableau de correspondance des diverses parties du poème avec les manuscrits :

Dédicace	Mss Thomas et de Mâcon
Avertissement	Mss Thomas et de Mâcon
<i>Post-Scriptum</i>	Ms de Mâcon
Prologue et Première Époque	B. N. Lamartine 11 (pp. 1-22). Mss Thomas et de Mâcon
Deuxième Époque	B. N. Lamartine 12 (pp. 2-40). Mss Thomas et de Mâcon
Troisième Époque	B. N. Lamartine 13 (pp. 1-32). Mss Thomas et de Mâcon
Quatrième Époque ³ vers 1-910	B. N. Lamartine 14 (pp. 1-77). Arch. S. P. — Mss Thomas et de Mâcon
vers 911-1166	B. N. Lamartine 20 (pp. 27-44). Mss Thomas et de Mâcon
Cinquième Époque vers 1-658	Coll. L. B. alb. I (pp. 1-58). Arch. S. P. — Mss Thomas et de Mâcon
vers 659-874	B. N. Lamartine 18 (pp. 1-15). Mss Thomas et de Mâcon
Sixième Époque vers 1-222	B. N. Lamartine 19 (pp. 1-19). Mss Thomas et de Mâcon
vers 223-724	B. N. Lamartine 15 (pp. 1-32). Mss Thomas et de Mâcon
Septième Époque	B. N. Lamartine 16 (pp. 1-18). Mss Thomas et de Mâcon

1. Exception faite du manuscrit du *Post-Scriptum* et de celui de l'Épilogue (« Vision »).

2. Chr. Maréchal. *Jocelyn inédit*. 1909. Introduction pp. XIII-XXI. — M. Maréchal donne, toutefois, un relevé un peu inexact de l'ordre des parties du texte dans le manuscrit de Mâcon. Après les lettres à Gosselin, on trouve : 1^o le *Post-Scriptum des éditions nouvelles* (de la main de Lamartine) ; 2^o la Dédicace (*idem*) ; 3^o L'Épilogue, (c'est l'épilogue de la première édition. Il n'est pas de la main du poète) ; 4^o L'Avertissement (il n'est pas de la main de Lamartine) ; 5^o Le Prologue et le texte entier du poème, paginé 1-347, (écriture du poète n'y apparaît nulle part) ; 6^o L'Épilogue (c'est le « Nouvel Épilogue-Vision » — il est entièrement de la main du poète ; le papier est le même que celui du manuscrit du même Épilogue qu'on trouve dans l'album fac-tice n^o 50, à la Bibliothèque Nationale, fonds Lamartine).

3. Aux archives de Saint-Point, en outre, quatre fragments manuscrits de cette Quatrième Époque, correspondant aux vers 191-199 — 211-288 — 307-326 — 911-934.

Huitième Époque
vers 1-77

vers 78-494

B. N. Lamartine 16 (pp. 18-28). Mss Thomas
et de Mâcon
Mss Thomas et de MâconNeuvième Époque
vers 1-128

v. 129-192

v. 193-283

« Les Laboureurs »

v. 641-698

v. 699-792

v. 793-1024

v. 1025-1268

v. 1269-1511

v. 1512-1716

v. 1717-1752

v. 1753-1868

Épilogue

Nouvel Épilogue

B. N. Lamartine 20 (pp. 2-10). Mss Thomas
et de Mâcon
Coll. L. B. alb. II (pp. 24-28). Mss Thomas
et de Mâcon
Mss Thomas et de Mâcon
Coll. L. B. alb. II (pp. 1-23). Mss Thomas
et de Mâcon
Mss Thomas et de Mâcon
B. N. Lamartine 12 (pp. 68-72). Mss Thomas
et de Mâcon
Coll. L. B. alb. II (pp. 29-43). Mss Thomas
et de Mâcon
B. N. Lamartine 17 (pp. 1-13). Mss Thomas
et de Mâcon
B. N. Lamartine 20 (pp. 11-26). Mss Thomas
et de Mâcon
Mss Thomas et de Mâcon
Alb. Senevier (pp. 1-2). Mss Thomas et de
Mâcon
Mss Thomas et de Mâcon
Ms de Mâcon
B. N. Lamartine 50 (pp. 212-221). Mss Tho-
mas et de Mâcon.

L'examen de ce tableau révèle des lacunes dans l'ensemble du texte tel qu'il nous est fourni par les albums « Alph. Giroux ». Il nous manque en particulier :

1^o La fin de la Huitième Époque (v. 77-494).

2^o Dans la Neuvième Époque, trois groupes de vers : (v. 193-283 — 641-698 — 1512-1868¹).

Il y a tout lieu de croire que ces vers absents occupaient deux albums qui peut-être ont été détruits ou qui, existant encore dans quelque collection particulière, ont échappé à notre enquête. Enfin, pour quatorze vers de la Septième Époque (v. 49-62) nous n'avons aucun manuscrit. Ces vers ont été vraisemblablement ajoutés par Lamartine sur les épreuves.

REMARQUES SUR LES MANUSCRITS DE LA DÉDICACE
ET DU *Post-Scriptum*.

= M. Maréchal² a relevé les variantes que présente le texte de la Dédicace dans le manuscrit de Mâcon. Il convient d'ajouter qu'au dessous des trois initiales D. D. D. qui figureront dans l'édition originale du poème, on lisait Maria-Anna-Eliza. L.

1. Exception faite, à l'intérieur de ce morceau, d'un fragment de trente-cinq vers (v. 1717-1752) qui nous est fourni par l'album de M^{lle} de Senevier.

2. Ch. Maréchal, *op. cit.*, pp. 1-2.

Ce *L* a été barré par le poète d'un léger trait de plume. Par ailleurs, je lis nettement, à l'avant-dernier vers « *reparaît sur la tige* » ; M. Maréchal avait lu « *reverdît* ».

= Le manuscrit de Mâcon est le seul qui nous donne le texte du *Post-Scriptum* ; ce texte s'intitule : *Post scriptum des éditions nouvelles*. M. Maréchal¹ a relevé les variantes de ce manuscrit ; ajoutons cependant deux remarques. D'une part, le manuscrit porte : « alors qu'il pourrait différer sur le sens de tel ou tel dogme » ; tandis que le texte de l'édition portera : « alors qu'il pourrait différer sur le sens plus ou moins symbolique de tel ou tel dogme » ; d'autre part, Lamartine avait primitivement clos son texte sur le paragraphe qui se termine par les mots : « [...] et l'intelligence aussi doit avoir sa charité. *Cette charité de l'intelligence, comment s'appelle-t-elle ? Tolérance chez ceux qui croient, respect chez ceux qui doutent* ». C'était là qu'on lisait la date : « Paris, 26 mars 1836 ».

Lamartine s'est ravisé ; il a effacé les deux dernières phrases et la date, et il a ajouté le paragraphe où il repousse l'accusation de panthéisme. Le manuscrit prend fin sans que le poète ait inscrit de nouveau cette date qu'il avait biffée plus haut ; elle ne reparaitra sans doute que sur les épreuves.

NOTE SUR LE MANUSCRIT DU PROLOGUE (Coll. G. Thomas).

= Le texte se présente sur quatre pages jaunes, écrites au recto et au verso. Il est probablement de la main de M. de Champeaux.

La comparaison avec le texte du manuscrit de la Bibliothèque Nationale fait apparaître un très grand nombre de variantes communes. Huit leçons propres au manuscrit G. Thomas donneraient assez bien à penser que nous sommes là en présence de la transcription d'un texte antérieur à celui qui figure sur l'album B. N. Lamartine II puisque, en ces endroits, le texte de la Bibliothèque Nationale et celui de l'édition concordent. Il est vrai que quatre vers par ailleurs se présentent, dans ce manuscrit Thomas, sous la forme même qu'ils revêtent dans l'édition, alors que le texte de la Bibliothèque Nationale donne une leçon différente.

On voit mal pourquoi, au vers 114, Lamartine a préféré la leçon « s'affaïsser » qui est à peu près inintelligible à la leçon, autrement claire, donnée ici « *Se remplir* ».

= Voici la liste complète des variantes offertes par cette transcription du Prologue :

- | | | |
|-------|-----------|--|
| v. 10 | | A voir la blanche nappe étendue <i>sur</i> la table. |
| | B. N.-Éd. | et |
| v. 11 | | Couverte par ses <i>soins</i> de légumes, de fruit |
| | B. N. | légume et de |
| | Éd. | moins |
| v. 12 | | nous rassembler <i>longtemps quand tomberait</i> la nuit |
| | B. N. | <i>idem</i> |
| | Éd. | causant bien avant dans |
| v. 18 | | La main <i>s'unit</i> au cœur et lui rend témoignage |
| | B. N.-Éd. | aide le |

1. *Ibid.*, pp. 4-5.

- v. 151 Comme l'œil *dans la nuit éclairé d'un rayon*
 B. N. éclairé dans la nuit
 Éd. éclairé d'un rayon de la nuit
- v. 152 Et s'égarant au loin sur *un large horizon*
 B. N. *idem*
 Éd. l'horizon qui fuit
- v. 153 Voit les anneaux *fuyants* d'un fleuve à l'eau brillante
 B. N. *idem*
 Éd. glissants
- v. 154 Dérouler *pas à pas* leur nappe étincelante
 B. N. *idem*
 Éd. flots à flots
- v. 157 Se briser de nouveau dans les *prés* qu'il arrose
 B. N. *idem*
 Éd. champs
- v. 160 De mille anneaux rompus recompose le cours
 B. N.-Éd. un seul
- v. 162 De ce journal brisé j'ai *renoué* les pages
 B. N.-Éd. recousu
- v. 164 *Achievez-en le sens* ; ces pages, les voici.
 B. N. *Achievez*, en lisant, ces pages ; les voici
 Éd. Complétez

NOTE SUR LE TEXTE DES ALBUMS L. BARTHOUL.

= M. Louis Barthou avait bien voulu nous autoriser à étudier les textes contenus dans les deux albums qu'il possédait du manuscrit de *Jocelyn*. Nous conviendrons de désigner le premier de ces albums par le signe L.B.I, le second par le signe L.B.II.

Le premier de ces albums renferme 670 vers, constituant la plus grande partie de ce qui sera la Cinquième Époque du poème.

Le premier vers de l'album L.B.I (p. 1 recto) est exactement le premier vers de la Cinquième Époque ; le dernier vers (p. 58 recto) est le vers 658 de cette Époque. (Douze vers ont été supprimés par Lamartine, sur les épreuves vraisemblablement).

Avec l'album L.B.I nous sommes en présence de ce « manuscrit couvert de papier rose » dont parle Lamartine dans une note de l'album B.N. Lamartine 20, p. 27.

Nous écrivons en italique les mots du texte qui sont inédits, ayant disparu dans les manuscrits Thomas et de Mâcon. Les mots ou les vers en italique accompagnés d'un astérisque figurent également dans les manuscrits Thomas et de Mâcon ; ils n'ont été changés par Lamartine que sur les épreuves.

Notes pour la 7^e Époque

Cinquième Époque.

Milly, 8bre 1834

Grenoble, 13 mars 1794.

Grenoble, 2 août 1795, la nuit, caché chez un
pauvre menuisier.

- v. 2 *Ange qui nous gardiez*, couvrez la de votre aile
 Anges du Tout-Puissant

- v. 55 Il révèle la grotte où son *doigt* m'a conduit
pas
Du pont mystérieux trouvent l'arche écroulée,
Vont chercher une corde au fond de la vallée,
De distance en distance y façonnent des nœuds,
La contournent au tronc d'un buis ferme et noueux,
Y glissent un moment, comme un poids s'y balancent,
D'un intrépide élan sur l'abîme la lancent,
Et, d'une rive à l'autre avec elle jetés,
Franchissent d'un seul bond ces deux bords écartés
Sur un pont moins hardi pour repasser l'abîme
56 Ces deux hommes de bien y montent dans la nuit
57 Pour franchir le ravin où le torrent déborde
Ils rattachent la corde aux rochers d'une cime ¹
58 Au tronc sur l'autre rive ils lancent une corde
59 Et s'approchent. J'entends le signal retentir
Ils leurs pas lourds
60 Laurence, qui dormait ne m'entend pas sortir
me voit
63 J'hésite une minute entre deux dévouements
L'amour, dans mon esprit, combat le dévouement
67 J'écris ces mots tremblants « Dors en paix ! pour deux jours
mon amour
68 Laurence, je te quitte et reviens pour toujours »
Mon absence de toi ne sera que d'un jour
72 Je regarde un moment ce *bel ange** dormir
front calme
73 Je sens mon cœur se fendre à ce sourire impie
au paisible sourire
74 Qu'un rêve fait errer sur sa lèvre assoupie
Qui la trompe en dormant, quand je vais au martyre
76 Du guide impatient j'entends venir les pas
sonner
79 J'appelle dans mon cœur tous les anges de Dieu
J'invoque
82 Mon pied *collé** s'arrache au sol où mon cœur reste
fixé
83 Les bergers *étonnés* m'entraînent avec eux
loin du roc
84 Je monte sur leurs pas l'échelle aux mille nœuds
descends
85 Dans son chalet désert j'échange avec le pâtre
le
88 Mes longs cheveux bouclé qui tombent sur mon cou
roulent
89 Mon front hâlé, mes doigts qu'a durci la froidure
gercés
90 D'un jeune montagnard me prêtent la figure
donnent

1 Mss Thomas et de Mâcon :

Pour remplacer le pont écroulé sur l'abîme
Ils lancent une corde au tronc mort d'une cime.

Dans l'hôpital de Grenoble
 même date 14 mars 1794* au soir
 5 août 1795

- v. 99 Pardonnez à ce cœur hésitant, combattu
 Non, non, frappez
 100 Qui n'a pu distinguer ni crime ni vertu
 su
 101 Et qui dans les transports d'une nuit de délire
 accès
 105 Assassin tour à tour et charitable apôtre
 à la fois
 109 Du pauvre montagnard ce n'est plus l'humble asile
 là l'
 112 Qui dévoile au plafond ce signe du chrétien ?
 Que veut dire
 113 Quelles sont en ces lieux ces femmes aux lins sombres
 Que sont ces voiles blancs, ces femmes ou ces ombres
 114 Qui, sans bruit, sur le sol, passent comme des ombres
 Qui se croisent sans bruit dans ces corridors sombres,
 120 Ces toits du Ciel, ces lits de ceux qui n'en ont pas
 de Dieu
 121 Ces épouses du Christ dans ses lits de misères
 au chevet des

ce matin, même date*
 même lieu, 6 août 1795, le matin

- 128 Que la France a fini son long meurtre d'un an
 ce
 130 Que de Dieu, dans le temple, on découvre l'emblème
 rétablit
 131 Que la foule a brisé les instruments de mort
 ses
 132 Et porte aux saints autels sa joie ou son remord
 reporte aux autels
 137 A travers les clameurs, le cri de délivrance
 mille cris

même date le soir
 14 mars 1794
 même lieu, même date, le soir

- 149 Ah ! dans cette éternelle et brûlante insomnie
 Oh
 152 Comme des fils brisés qu'on cherche à retenir
 réunir
 153 Ils semblent dans mon front se renouer en foule
 viennent
 160 Qui clouait dans la nuit les bois de l'échafaud
 le
 161 J'entrai comme au cercueil ; des escaliers rapides
 dans la prison
 171 Au pied de cet obscur et profond entonnoir
 bas
 172 Le cachot bas ouvrait sur un corridor noir
 L'affreux cachot s'ouvrait

- v. 174 Dont *de longs gonds* scellaient la grille basse et forte
les lourds
- 177 L'ombre *noire* pâlit *aux feux* de sa lanterne
humide \ au feu
- 178 Qui jeta sur les murs un jour *blafard* et terne
livide
- 183 Comme si *de ses fers** pour racheter l'affront
du cachot
- 186 Leur poids lourd affaissait un peu sa *grande* taille
haute
- 191 De l'autre il *supportait* le *lourd* faisceau de fers
soutenait gros
- 194 *Blancs et crispés* du froid frissonnaient sur les dalles
Tout violets de
- 219 Et qui, nourris déjà du pain caché *des forts*
du fort
- 221 *A ma place*, ébloui par ce front de lumière
A l'entrée
- 225 Lui dit : « Que votre nuit *dernière* se consume
avec Dieu
- 226 J'ai rempli ma promesse et voici *le** jeune homme
ce
- 242 J'ai besoin de laver mon âme aux *pleurs* du prêtre
eaux
- 243 Chargé *du saint** troupeau pour le sanctifier
d'un grand
- 244 J'ai *les secrets divins mourant* à confier ¹
mon divin bercail, partant,
- 246 Les clefs du *saint bercail* dont je gardais l'entrée
Saint des Saints
- 249 Mais tous ceux qui portaient le *sacré ministère*
divin caractère
- 250 Fugitifs ou *frappés* sont errants sur la terre
proscrits
- 255 J'en demandais au ciel, *main jointe* ! à genoux !
un seul, à deux
- 258 J'étais sûr que, fidèle au *destin* de l'apôtre
devoir
- 261 Et que plus il est plein *du sang* de mon supplice
de l'horreur du
- 262 Plus vous accepteriez de *mes mains* le calice !
de boire mon
- 269 Je vais vous consacrer à *l'autel* de la tombe
sur ce bord de ma
- 274 Le pain du viatique et le *sang* du supplice
vin
- 282 Deux morts dans une mort, deux cœurs *en* une vie
dans
- 287 De son triste abandon, de ma tendre *amitié*
pitié

1. Mss Thomas et de Mâcon :

J'ai mon divin bercail, *mourant*, à confier

- v. 290 A la séduction *habituait* mon âme
 apprivoisaient
 295 Si, même au prix du ciel, *lâche*, j'allais tromper
 d'un mot
 309 Ah ! brisez *cette* embûche et rougissez de honte
 son
 315 Ces *serments*, ses soupirs, ces serremens de main
 élans
 338 Sacrifiait *aux dieux* des femmes étrangères
 au dieu
 349 Que *son cœur oublierait*, que je pourrai moi-même
 le sien m'oublierait
 350 Reporter à mon Dieu tout l'amour dont je l'aime
 Rapporter aux autels
 358 Que le foyer mourrait en en voilant la flamme
 Il joint leur double vie en une seule trame
 362 Ces moments tout à Dieu, ces fers, cette demeure
 au ciel
 364 N'ont jamais entendu de tels *noms* retentir
 mots
 381 Vous que leur *deuil sacré*, le sang qui les colore
 sacré deuil
 382 Par un plus fort lien *consacrerait* encore
 y consacrait
 394 Combien j'ai soupiré pour qu'un *père*, un saint prêtre
 juste
 398 Cette coupe du sang, ce *pain* du sacrifice
 fruit
 400 Et me bénit le pain que je n'ose bénir
 ce
 402 Vous amène du ciel *dans ma sombre demeure*
 au père qui vous pleure
 411 Qui, si son *cœur* de vierge ici pouvait vous voir
 œil
 413 Et qui ne voudrait pas *sans doute*
 Et qui, fille du Christ, ne voudrait pas, sans doute
 415 Déchirer le bandeau *étendu* sur vos yeux
 qui recouvre
 419 Je demeurai muet *interdit*
 méditant
 437 Sortez de *ces cachots* où votre maitre expire
 ce Calvaire
 440 Comment *meurt le chrétien pour Dieu*, pour le devoir
 le chrétien souffre et meurt
 442 L'habit ensanglanté du *bourreau* qui le tue ! !
 licteur
 449 Comme le bûcheron voit *le chêne* qui chancelle
 l'arbre
 451 Comme s'il eut parlé d'au delà *le** trépas
 du
 452 A des hommes de chair *et l'écoutant d'en** bas
 qui l'écoutaient en
 455 Où l'âme *du chrétien* prête à quitter le corps
 des chrétiens

- v. 466 Un de ses fils au piège où *sa honte* l'entraîne
le monde
475 *D'horreur pétrifié*, tous *mes* sens foudroyés
Pétrifié d'horreur les
476 Je tombai sans parole et sans *vie* à ses pieds
souffle
478 Quand il me releva *de ses pieds*, j'étais prêtre !
de terre
491 Le prêtre, *répétant** le symbolique adieu
rappelant
492 Dans ce pain voit un corps et dans ce corps *voit* Dieu
un
493 Le lieu, l'émotion, *la nuit*, ces murs funèbres
l'heure
496 Me demandant des yeux l'aliment de *la** mort
sa
510 Le geolier vint rouvrir la *funèbre* demeure ¹
lugubre
512 Tombèrent en laissant leurs traces *sur* ses chairs
dans
527 Il *le* lut et coucha sur le fatal pilier
y
528 Son front, comme il eut fait le soir *sur l'oreiller*
pour sommeiller
537 Et retrouvant Laurence en mon *âme* effacée
cœur
540 On vous trouve attentive à *toute heure*, en tout lieu
et présente
545 *Chercher* demain l'enfant, l'aimer comme sa fille
Prendre

16 mars 1794*
12 août 1795

- 555 J'ai trouvé *trois* sapins l'un à l'autre liés
deux
556 Par le bout sur un *roc** et sur l'autre appuyés
bord
558 Pour que la pauvre sœur *s'y** pût frayer sa route
y
560 Par des *rochers* franchis *en jouant* tant de fois
ravins dans mes jeux
567 Et le cœur *suspendu*, sans souffle, l'œil hagard
écrasé
570 Mais ma *bouche* étouffa ce cri dans *un* silence
lèvre son
573 Son front pâle et pensif, *sous le poids* qui l'incline
que la douleur
574 Comme *brisé du cou*, * penché sur sa poitrine
écrasé du poids

1. Au verso de la page 45, à peu près à la hauteur de ce vers, qui figure sur la page 46 recto, on lit « Note. La victoire est à celui qui meurt pour sa pensée » ; puis l'indication : « Ici 1900 vers, faits en un mois juste ».

- v. 292 Ne *peut* ni se lasser, ni se plaindre de vivre
doit
- 293 La tiède *volupté** des rayons d'un ciel chaud
attraction
- 296 Qu'un lac baigne à sa base et qu'un *pic blanc** domine
glacier
- 316 Tout voir, sans être vu, *au fond de ces ravines*
jusqu'au fond des
- 331 Devant les bœufs privés baissant *leurs cornes blanches**
leur corne à terre
- 332 Leur cassent *du buisson les rejets ou les branches**
des rejets de frêne et de fougère
- 343 Au joug avec la feuille en *longs* festons les nouent
verts
- 345 Pour que leur flanc et leur poitrail poudreux
qui bat
- 371 Le timon *vibre* et tremble, et déchire ses doigts
plonge
- 397 Le ciel *dérroula son pli*¹
ouvert roula son pli
- 399 Et les anges *ravis* chantèrent
surpris
- 407 Et les *navires*
vaisseaux, grands alcyons
- La strophe : « Et la famille enracinée [etc...] » manque dans le manuscrit.
- 433 Et par un *chainon* insensible²
une échelle
- 434 L'homme de *lui* put s'approcher
Dieu
- 445 Jette et *reprend* à soi le lin qui se dévide
retire
- 454 L'atmosphère palpable *imbibée** de rosée
où nage la
- 455 Qui rejaillit du sol et *nage* dans le jour
et qui bout
- 459 Le soc *plus lent* vacille entre ses doigts nerveux
glissant
- 473 Jaillir de *la* source cachée
ta
- 474 La goutte de paix *ou* d'amour
et

La strophe : « L'eau d'ici bas n'a qu'amertume » [etc...] » manque dans le manuscrit.

- 528 Enchaîne les *ages** divers³
sexes

1. En face de ces vers, sur le verso de la page précédente on lit : « Et les villes sortirent Et les lois, et la morale | et la pensée de [ill.] | retrouva la route de Dieu ».

2. En face de ces vers, on lit : « Strophe sur la famille | Les jeunes filles couronnées de bluets | et de pavots | dansent autour des gerbes | l'angelus, prière sanctifie tout. »

3. En face de ces vers, la note suivante : « Foyer sacré tu concentres | les affections | L'amour ailleurs coupable | devient vertu dans ta sphère | Dieu le bénit, l'homme le consacre | l'enfant | Et la chaîne resserrée | relie le genre humain ».

- v. 529 Tu *joins, tu serres, tu relies*
resserres et
530 *Les sexes, les âges, les vies*
Les générations
542 Et, sans que *ses limons** s'y mêlent
qu'aucun limon
543 *Des sources pures renouvellent**
La source humaine renouvelle
551 Comme un soupir *du lac* qui s'élève du bord ¹
des eaux
556 Que *des jours le matin* et le soir sont à Dieu
le matin des jours
569 Fait déborder *les** douces pleurs
de douces
576 *Le duvet** qu'il tond du sillon
Les herbes
582 L'eau de la *force* et de l'amour
vie

La strophe « O saint murmure des prières [etc..] » manque dans le manuscrit.

- 622 *Et danseront* en chœur autour des tas nouveaux
Iront danser
635 Ah ! *dans* les sillons de la vie
sur
639 Que *la fange* fertilisée
l'argile
Enfante des hommes meilleurs
640 *Germe des esprits et des cœurs* ²
Germe des hommes et des fleurs
fin (332 vers)

Jour de pluie
à la suite des Laboureurs — 2^e fragment

Valneige, 9 novembre 1800
un soir d'hiver.

- 134 Ainsi que *nos regards, rétrécit nos pensées*
mes mes
145 *Et regarde s'il est quelque part dans le monde*
Et sent l'ennui de vivre entrer par chaque pore
146 *Une âme qui la cherche et de loin lui réponde*
Et regarde bien loin si quelqu'un l'aime encore
147 S'il est un *cœur encor* qui par quelque lien
seul vivant

1. En face de ces vers, on lit : « *Note. La femme et les enfants s'asseyent sur la herse
Le sillon raboteux les cahote et les berce* ».

2. Ces deux vers sont écrits l'un au-dessous de l'autre, sans que le premier soit biffé. Lamartine se réservait de choisir plus tard entre les deux rédactions — Au verso de la page précédente le poète avait écrit : « *O Dieu, répands ta rosée | Et que la nature épuisée | Enfante des hommes selon ton cœur* ».

- v. 148 M'adresse *sa pensée* et se rattache au mien
un souvenir
149 Et ne *trouvant* partout qu'indifférence *ou* tombe
voyant et
153 *Regarde en palpitant* où peut porter sa vue
Et regarde aussi loin que
154 Qui *brise* à son regard la ligne du désert
rompe
157 *Et qui ne voyant rien* que des sables arides
Mais qui n'apercevant
159 Sans espoir *qu'un regard* vienne le secourir
qu'aucun pied
161 Puis, comme un cœur brisé qu'un *doux accent* ranime
mot touchant
166 La famille *céleste et dans lui plus qu'un monde*
immortelle et l'invisible
176 Je touche avec amour leurs *rameaux* dans la main
branches
181 Et si Dieu réduisait *leur verdure* en poussière
les plantes
185 Ou je passe *la main* sur la soie
et repasse une main sur la soie
191 Et l'abîme caché de mon *chagrin* profond
ennui

Instruction des enfants

Valneige, 8 août 1801.

- 797 Cette école en plein *air* où leur troupe est assise
champ
798 Il est *un vieux noyer* aux portes de l'église
deux noyers
799 *Dans les noirs fondements du chœur enraciné*
Avec ses en terre enracinés
800 Qui *penche son feuillage et son tronc incliné*
penchent leur leurs troncs inclinés
801 Sur *le creux vert de mousse* où dans le cailloutage
un
805 *De ce tertre, glissant de colline en colline*
Sur
806 L'œil embrasse *ravi* l'horizon qu'il domine
au matin
807 Et regarde à travers les branches *du noyer*
de
808 Les *monts lointains bleuir et les lacs ondoyer*
lacs la plaine
816 Dont les morts du *hameau* sont déjà recouverts
printemps
818 Où *les épis tombés sont couchés sur la terre*
des battus ont germé dans
822 Sur la couche des morts que *la bleue** hirondelle
l'agile

- v. 830 Que sur ces cœurs d'enfants *me donne* la parole
 840 Dans la nuit de ces cœurs doit allumer le jour
 844 De ces esprits d'enfants, *prêts à la* vérité
 854 La nature et leurs yeux *sont* toute ma science
 857 Pour leur enseigner Dieu, son culte et ses *oracles*
 858 Je ne *les nourris pas de ces grossiers miracles*
 859 Qui, *jetés comme un piège à leur crédulité*
 860 *Confondent le mensonge avec la vérité*
 861 Honte au Dieu trois fois *vrai* prouvé par l'imposture
 862 *Mon miracle éternel, à moi* c'est sa nature
 863 *Mon oracle infaillible est sa sainte Raison*
 870 Gouvernant *la* nature avec tant d'évidence
 892 Où leur orbite immense aura *décrit* son tour
 898 Jusqu'à ces cieux profonds et ces *saints* phénomènes
 903 Dans *l'abîme* des cieux quand ils sont disparus
 909 Et l'homme cependant *mesure* cette voûte
 912 Quel jour au point du ciel *un* astre ramené
 913 Viendra *d'une* lueur éclairer l'étendue
 917 C'est donc *une* âme immense, infinie, immortelle
 918 *Plus grande* que l'étoile et qui *voit plus loin* qu'elle
 919 Ces *astres** dont l'éther est le bouillonnement
 921 Avez-vous *mesuré* parfois dans vos pensées
 922 La force de *la main* qui les a balancées ?
 925 Imprimant *son effort à la pierre qu'il lance*
 926 Vous mesurez, enfants, la force *à la* distance
 928 Et vous dites : « ce bras est plus fort que *ce bras.* »

1. Le texte de toutes les éditions : « la force et la distance » est très probablement une erreur typographique.

- v. 929 Eh bien ! si par *leur jet* vous *mesurez* vos frondes
 leurs jets comparez
 932 Comme le jardinier qui *jette en l'air* ses pois
 sème aux champs
 938 Et fait qu'au firmament *ce char à mille roue*
 ces mille chars sans roue
 939 *Roule éternellement sur l'éternel* essieu
 Sont portés sans ornière et tournent sans
 942 Qui croise tous les fils de *cette toile* immense
 trame
 948 Ce lac bleu, comme un ciel qui se *déroule* en bas
 déploie
 950 Disséminé sur l'eau comme au ciel *des étoiles*
 les
 967 Ces mondes que *le jour de Dieu semble inonder*
 de Dieu l'effort seul peut brider
 974 Pour paraître à *leur* heure, à leur point de sa voûte
 son
 981 Et sa gloire en *descend* de système en système
 jaillit
 996 Pourquoi *glisser* plus bas que ce sommet vermeil
 luire
 1008 La goutte d'eau me *voit* comme les océans
 peint
 1013 Et c'est ainsi que Dieu, qui *n'a point de mesure*
 seul est sa
 1016 Chers enfants, bénissez si votre *âme* comprend
 cœur
 Ce Dieu qui voit l'insecte et pour qui tout est grand
 Cet œil

Après ce dernier vers du morceau, tout en bas de la page (p. 43 recto), on lit ceci :

Bénissez Dieu toujours et à jamais enfants

Au verso de la page 42, voici ces chiffres :

400	300	
400	24	
300	<u>1200</u>	
200	6000	
<u>1300</u>	<u>7200</u> ¹	8.100
	400	
	300	
	<u>200</u>	
	8 100	
	300	
	<u>8 400</u>	

1. Cette première multiplication semble avoir trait aux pages recopiées par Madame de Lamar-tine et qui comportent, en effet, 24 vers en moyenne.

Enfin, au verso de la page 43 et au recto de la page 44 on peut lire deux ébauches des huit vers qui, dans le texte définitif, servent de raccord entre le morceau sur l'Instruction des enfants et la Confession de Laurence.

Page 42, à l'encre :

Fragment

Je suis le seul pasteur *de tout le voisinage*
Pauvres troupeaux sans guide. Un homme tout en nage
Est venu d'un village voisin
Pour *ne chercher ce matin*
la route d'Italie
La trouverai-je encore *en vie ?*

Page 43, au crayon :

v. 1017 Je suis le seul pasteur de ce pays sauvage,
 1018 Pauvre troupeau sans guide. Un homme tout en nage
 1019 Est monté jusqu'ici d'un village lointain
 v. 1020 *Dans la plaine avec lui je descends ce matin*
 Éd. Il a marché toujours depuis le grand
 1021 Dans un *pauvre* hameau du chemin d'Italie
 Éd. petit
 1022 Une femme à l'auberge est dit-il recueillie
 Éd. malade
 1023 *Elle désire [un prêtre] me voir, un ministre de Dieu*
 Éd. Jeune, belle, mourante, à ses derniers instants
 1024 *Arriverai-je à temps, je pars, Marthe, adieu !¹*
 Éd. Elle demande un prêtre ; arriverai-je à temps ?

NOTE SUR LES FRAGMENTS AUTOGRAPHES DE LA QUATRIÈME ÉPOQUE DE *JOCELYN*,
 CONSERVÉS AU CHATEAU DE SAINT-POINT.

= On conserve, aux archives de Saint-Point, quatre fragments manuscrits de la Quatrième Époque de *Jocelyn*, — trois, d'une part, faisant partie du même ensemble : les chants alternés de Laurence et de Jocelyn, — le dernier correspondant aux vers qui terminent la conversation des amants dans la grotte « après la découverte du sexe ».

Tous ces manuscrits, qui sont de la main même du poète, représentent, par rapport aux manuscrits de la Bibliothèque Nationale, une rédaction très certainement antérieure. L'existence de ces fragments porte à cinq le nombre des textes manuscrits que nous possédons pour un même passage du poème (le duo lyrique de Laurence et de Jocelyn) ; comptons en effet : 1^o Ces six feuillets (premier état connu du texte). 2^o Le manuscrit de la Bibliothèque Nationale (B. N. Lamartine, 14). 3^o Le manuscrit retrouvé en 1927, à Saint-Point, par Madame de Noblet (deuxième fascicule). 4^o Le manuscrit Thomas. 5^o Le manuscrit de Mâcon. Écartons, je le veux bien, ce dernier manuscrit qui n'est, semble-t-il, qu'une copie destinée à l'impression, et qui est rigoureusement conforme au Manuscrit Thomas. Il n'en reste pas moins que voici, pour un seul passage de *Jocelyn*, quatre manuscrits différents, trois de la main du poète et l'autre (le deuxième fascicule du manuscrit retrouvé en 1927) corrigé et amendé par lui ; — quatre états successifs du texte. Et

1. Au-dessous des mots « *Je pars, Marthe* », une autre variante : « *les jours sont courts* ».

comme la netteté des vers, l'absence presque totale de ratures sur une partie des feuillets que nous allons examiner, supposent à peu près certainement l'existence d'une rédaction encore antérieure et probablement détruite, nous observons là, sur un saisissant exemple, la patiente méthode de travail du poète.

Examinons successivement les quatre fragments autographes :

A. — Une large feuille — du même format que les pages du manuscrit de Mâcon — numérotée 3 et portant au verso, d'une écriture qui paraît être celle de Madame de Lamartine, l'indication : « fragment de Jocelyn ». Les neuf vers qui y sont inscrits sont les vers 191-198 de l'Époque IV :

- v. 191 Comme le vent dans l'arbre ou le flot sur le sable,
 192 De verser *en soupirs* le poids qui nous accable
 B. N. *idem*
 Éd. à ses pieds
 193 De gazouiller notre hymne à la nature, à Dieu
 194 Créons-nous *par le cœur prêtre* de ce beau lieu
 B. N.-Éd. l'amour prêtres
 195 Rien ne manque à l'autel qu'un cœur qui le proclame
 B. N. Ces sommets sont l'autel où le ciel
 Éd. Sur ces sommets brûlants son soleil
 196 Soyons ce cœur, Laurence, et chantons-lui notre âme
 B. N.-Éd. Proclamons l'y nous même
 197 La solitude aura son *pseaume* en nos accents
 B. N. *idem*
 Éd. seule entendra
 198 Ne rougis pas ! Dieu seul t'écoute, et seul j'entends !
 B. N. Ne rougis pas, écoute, et dis ce que tu sens
 Éd. Écoute ton cœur battre et dis ce que tu sens.
 Laurence
 Vois-tu sur le flanc d

B. — Quatre larges feuilles, numérotées 2-3-4-5. Les vers qui y figurent sont les vers 211-288 de l'Époque IV.

- v. 211 Ah ! s'il en est, *tièdes vents* de l'aurore
 B. N.-Éd. doux souffles
 213 Emportez-nous, *nos âmes sont deux sœurs*
 B. N.-Éd. où les âmes sont
 215 Car l'âme aussi veut l'air pour éclore
 B. N. ces jours
 Éd. le ciel
 228 L'oiseau rayonnant vient muer
 B. N. L'aspic rayonnant
 Éd. Ce serpent du ciel
 230 Regarde-le se remuer
 B. N. s'y
 Éd. Vois ses écailles
 231 Vois comme en *flexible spirale*
 B. N. mouvante
 Éd. changeante
 232 Il *plie*, il concentre, il étale
 B. N.-Éd. noue

- v. 241 *Il s'élève, il s'élance, il courbe*
 B. N.-Éd. *Il se déroule, il plane*
 248 *O Dieu qui permets à nos yeux*
 B. N.-Éd. *toi*
 249 *D'assister à ces jeux étranges*
 B. N.-Éd. *De voir ces merveilles*
 251 *Ah ! si nous pouvions, ô Laurence*
 B. N.-Éd. *je pouvais*
 254 *Et pour qu'un ami nous soutienne*
 B. N.-Éd. *un ange m'y*
 260 *Pour que le vent ne glisse pas sur eux*
 B. N.-Éd. *le froid ne tombe*
 269 *A son doux nid quelle force l'enchaîne ?*
 B. N. *Au même soin*
 Éd. *A ce doux soin*
 270 *Est-ce le chant du mâle dans les bois ?*
 B. N.-Éd. *Ah ! c'est*
 279 *Il lance au ciel l'hymne qui bat si vite*
 B. N.-Éd. *qu'il précipite*
 285 *De ses accents sa compagne ravie*
 B. N.-Éd. *femelle*

C. — Une large feuille numérotée 7 et dont le texte correspond aux vers 307-324 de l'Époque IV. La fin de la page est occupée par le texte, entièrement biffé, de ce qui sera, dans l'édition, la quatrième strophe chantée par Jocelyn.

Les variantes du manuscrit B. N. Lamartine 14 (pp. 24-26) figurent toutes dans ce fragment C, accompagnées de deux autres qui disparaîtront lorsque Lamartine transcrira ce fragment sur son album :

- v. 312 *Que de l'atome à Dieu notre âme voit monter*
 B. N. *notre esprit*
 Éd. *l'infini*
 v. 320 *Et pendant que notre œil se perd en ces extases*
 B. N.-Éd. *dans*

Le feuillet, en outre, présente plusieurs ratures : « s'y divise en parcelles » (v. 310) est remplacé par « s'y poudroie » ; le premier vers de la strophe suivante apparaît ainsi, sous la rature : « *Et cependant, ô ciel, chaque être [...]* » (v. 313). « Dans leur éclair de temps » (v. 317), raturé, est devenu : « Dans leur lueur de temps ».

D. — Deux feuillets arrachés à un album « alph. Giroux ». Les vers qui s'y inscrivent sont les vers 911-934 de la Quatrième Époque :

Fin de la 4^e Époque et 5^e Époque

- J. M. a. a. J. L. m. J. a. a. D. E.
 v. 915 *Tu m'aimes ! Tu l'as dit ! C'est assez ! que de toi*
 B. N.-Éd. *c'est assez, tu l'as dit !*
 v. 919 *Lui défend les doux noms de fils, d'ami, d'époux*
 B. N. *d'amant*
 Éd. *et d'amant et*
 v. 928 *Plus qu'il unit jamais deux êtres pour faire un*
 B. N.-Éd. *deux cœurs, deux sorts en un*

- .. 931 Me *rejetterais-tu*, froide et morte, *dehors*
 B. N.-Éd. rejetteras à mon sort
- v. 934 Après la mienne, *oh ciel ! que tu m'aurais ravie*
 B. N. Après la mienne, *ô Dieu ! que tu m'aurais ravie*
 Éd. Et oui, la mienne, après l'avoir

Au verso du deuxième feuillet, cette note : « *Nous parlâmes ainsi comme deux oiseaux dans leur nid, qui gazouillent avant l'aurore* ».

NOTE SUR LES FRAGMENTS TRANSCRITS PAR MADAME DE LAMARTINE.

Deux importants manuscrits, de la main de Madame de Lamartine et présentant des ratures faites par le poète lui-même, ont été retrouvés, pendant l'été 1927, au château de Saint-Point, par Madame la Comtesse de Noblet, dans un coffre à bois meublant le cabinet de travail de Lamartine.

Ces feuillets détachés se présentaient sous la forme d'un paquet de quatre fascicules noués d'un ruban. Écrits à l'encre noire sur un papier anglais de grand format, ils sont au nombre de 74 ; le texte que nous possédons commence au feuillet 5. Le premier vers qu'on lit sur ce feuillet 5 est le vers 96 de l'Époque IV. Les deux premiers fascicules, qui comptent 44 pages (numérotées de 5 à 48) contiennent le texte de l'Époque IV, à partir du vers 96 jusqu'au vers 910. Les troisième et quatrième fascicules, sans titre, et comportant 30 pages (numérotées de 1 à 30) contiennent le texte de la Cinquième Époque jusqu'au vers 658. On voit donc que, sur les feuillets du premier groupe (1-48), Madame de Lamartine avait recopié intégralement le texte qui figure sur l'album n° 14 du fonds Lamartine de la Bibliothèque Nationale, et que sur les feuillets du second groupe (1-30), c'est le texte contenu dans l'album L. B. I qu'on retrouve.

Les corrections apportées par Lamartine sur ces transcriptions reparaîtront, presque toutes, dans les manuscrits Thomas et de Mâcon ; ces corrections s'arrêtent à la page 45 du premier groupe ; le second groupe ne paraît pas avoir été revu par le poète ; cependant les différences sont nombreuses entre le texte des albums (et des transcriptions de Marianne) et le texte du manuscrit Thomas, cette transcription générale du poème opérée par Lamartine lui-même. Il est donc probable que, pour aller plus vite, Lamartine pratiqua ses retouches tandis qu'il recopiait de sa main l'Épisode, retouches faites à la volée, et « de tête », pour celles qui ne portent que sur un mot ou deux, — ou obtenues après des tâtonnements, sur quelque feuille volante.

Sur quelques points, le texte de la transcription de Madame de Lamartine diffère du texte des albums ; peut-être Lamartine, son album à la main, dictait-il ses vers à sa femme et corrigeait-il oralement, de-ci de-là, tel ou tel vers. Nous désignerons par le signe S. P. le texte de la transcription de Madame de Lamartine :

- S. P.
 v. 98 Comme dans *le filet* la perle *humide* encore
 B. N. des filets prise
- 386 Dans les flots de mon âme obscurément bercées
 B. N. Sur
- 671 La cime en se *roulant* me couvrait ; ses rebords
 B. N. voûtant

- 703 B. N. *Sur les longs cris du vent des cris humains courir*
 769 B. N. Parmi les
 Et de son vêtement *la large déchirure*
 la déchirure¹.

Sur deux points, la leçon des feuillets de Saint-Point, différente de celle de l'album, diffère aussi de celle des manuscrits Thomas et de Mâcon.

- B. N. Par la voix d'un enfant qui l'adore et qui m'aime²
 S. P. que j'adore
 Mss Thomas et de Mâcon qui l'adore et que j'aime.
 697 B. N. Que je me savais gré de n'avoir pas moi-même
 S. P. Je ne me doutais pas qu'à ce péril suprême
 Mss Thomas et de Mâcon extrême³.

NOTE SUR LE TEXTE DE L'ALBUM SÉNEVIER

Sur l'album de Mademoiselle de Sénevier⁴ s'inscrivent quelques vers destinés à *Jocelyn* ; ces vers occupent les trois premières pages de l'album et font partie de la Neuvième Époque du poème (vers 1717-1752). Les variantes qu'ils nous apportent sont les suivantes (on notera, en plusieurs endroits la présence de vers inachevés ; peut-être avons-nous là, sous les yeux, un « premier jet ») :

Album Sénevier

- v. 1717 Hélas, ce temps fut court, *la céleste colère*
 Dieu, du fond de l'abîme
 1718 *Semait autour de nous la mort et la misère*
 Fit souffler dans les airs le mal qui nous décime
 1719 Nos voisins, tour à tour *succombent* à ses coups
 succombaient
 1720 Et d'étage en étage *ils vinrent* jusqu'à nous
 il monta
 1721 *Notre enfant respirait cette haleine* brulante
 Respirant la première une fièvre
 1723 Notre enfant, *notre amour*, mourut en un clin d'œil
 entre nous
 1724 Je vendis *ma* croix d'or pour avoir un cercueil
 sa
 1725 *Ma femme la vêtit de sa robe* blanche
 Sa mère, de ses mains, lui mit sa
 1726 La para pour la mort comme pour *le dimanche*
 un

1. Le vers était inachevé dans l'album. Sur le feuillet de Saint-Point les mots « *la large* » sont biffés ; au-dessus on lit : « *souillé les* ».

2. Ce vers qu'on trouve dans l'album B.N. 14, p. 37, a disparu dans l'édition.

3. Dans l'édition, Lamartine est revenu à la leçon « *suprême* ».

4. M. Paul Hazard a donné dans la R.H.L. (1926, p. 619 sqq.) une exacte description de ce manuscrit.

- 1728 *Effeuilla sur son corps nos pots de fleurs*
 Jonchant ses beaux pieds joints des débris de nos
 1729 *De ses derniers bijoux lui fit le sacrifice*
 son dernier bijou
Je la portai moi même à l'église
 1731 *Hélas et j'achetai de mon dernier trésor*
 Moi même, dépouillant mon unique
 1732 *J'achetai* avec mon anneau d'or
 Arrachant de mon doigt, hélas
 1733 *Des gardiens* de la funèbre enceinte
 J'achetai du gardien
 1734 *Deux pieds de terre, hélas, en terre sainte*
 La fosse de trois pieds creusée
 1738 Je ne pus qu'appeler *les anges* à son aide
 tous les saints
 1739 *La réchauffer* de mon corps dans mes bras
 Réchauffer ses pieds froids
 1740 la disputer souffle à souffle au trépas
 La disputer longtemps
 1741 Souvent dans cette nuit, *dans* l'angoisse mortelle
 de
 1742 *Quand* promets moi, me dit-elle
 En me serrant la main
 1743 *De ne pas laisser* jeter mon corps
 Que tu ne laisseras jamais
 1745 Mais que tu feras *dire* un service à l'église
 faire
 1746 Pour que plus vite au ciel notre ange *me* conduise
 nous
 1747 Et que plus près de Dieu *priant pour toi* là-haut
 pour toi priant
 1749 Je lui promis, mon père, et *dans* cette promesse
 sur
 1750 Son âme s'en alla
 Son âme s'en alla tout heureuse en caresse
 1751 Hélas, *j'avais promis à son dernier désir*
 je promettais, je croyais obtenir
 1752 Plus qu'un *pauvre ouvrier ne pouvait lui tenir*
 Plus qu'en ces jours si durs je ne pouvais tenir
 Le texte prend fin après les mots « *Notre dernier* », amorçant, à la ligne
 suivante, un vers qui s'arrête court.
 La page 3, recto, de l'album n'est occupée que par quelques mots dont
 voici le texte et la disposition :

mon chien qui me lèche la main
oh ! si c'était demain ?

Épilogue

Deux bergers des Alpes

NOTE SUR LES MANUSCRITS DU « NOUVEL ÉPILOGUE »

Des trois manuscrits que nous possédons de l'Épilogue primitif de *Jocelyn* le manuscrit de la Bibliothèque Nationale (B. N. Lamartine 50, pp. 212-221) est manifestement le plus ancien. En effet, les mss Thomas et de Mâcon représentent un état du texte beaucoup moins différent du texte publié ; et, de plus, il y a dans le texte de la Bibliothèque Nationale plusieurs vers boiteux ou inachevés (v. 65, 68, 150, 152).

Il convient de compléter comme suit le tableau des variantes du manuscrit de la Bibliothèque Nationale, dressé par M. Ch. Maréchal :

- v. 34 Ah ! le pauvre jeune homme
Je ne suis qu'un pauvre homme
- v. 35 C'est moi qui fus la cause, hélas, sans le vouloir
savoir
- v. 36 De sa tentation et de son désespoir
leur bonheur trop court et de leur
- v. 89 Tout à coup, de la nappe où mon regard se plonge
Soudain l'onde immobile
- v. 90 O Prodige ! je vis, comme l'on voit en songe
S'illumine et je vois
- v. 99 O ciel quoi ?
Et c'était
- v. 105 Sur l'herbe tout en fleurs leurs pieds nus s'arrêtèrent
qui frémit joints
- v. 116 Comme quelqu'un qui voit son image en autrui
idée
- v. 133 A ces noces d'élus foule que Dieu convie
du ciel
- v. 144 Aux doigts des deux amants muet de leur bonheur
rougissant de
- v. 147 Ils laissèrent passer un rayon de l'amour
Laisseraient percer du ciel
- v. 152 Se perdre comme une étoile au jour du firmament
Fondre

A la première page du manuscrit, après le dernier vers de ce feuillet (v. 24) tout en bas de la page, un trait, et au dessous, ceci :

Laurence, Josselin, amour, éternité

ainsi Lamartine venait de trouver le vers qu'il réservait pour la fin de son texte.

NOTE SUR LE FRAGMENT DE JOCELYN TRANSCRIT PAR LAMARTINE SUR L'ALBUM
DE MADAME DE VIGNY.

L'album-keepsake de Madame Alfred de Vigny (cet album est aujourd'hui entre les mains de M. Marc Sangnier) contient, à la page 27 verso, seize vers détachés de la Troisième Époque de *Jocelyn* (v. 843-858), transcrits par Lamar-

tine, et datés : « Février 1834 ». Sur deux points seulement ce texte diffère du texte correspondant, dans l'album B. N. Lamartine, 13 (pp. 28-29) :

- v. 845 Et qu'oubliant *cet ange* auprès de moi dormant
B. N.-Éd. Laurence
v. 853 Je l'écoute longtemps *dormir*, et me rendors,
Éd. *idem*
B. N. , calme

LES INITIALES ÉNIGMATIQUES.

Assez souvent, en tête des albums de *Jocelyn*, apparaissent des séries d'initiales dont nous n'avons pas pu déchiffrer le sens, — et dont nous ne sommes pas sûrs, d'ailleurs, d'interpréter toujours exactement les signes.

Ainsi, à la première page de l'album B. N. Lamartine 14, on lit :

a. n. d. d. e. d. a. a. J. J. a. M. E. A.

les trois dernières lettres désignent-elles Maria-Eliza-Anna ? Le début signifierait-il : « au nom de Dieu... » ? Ces indications secrètes, on les rencontre également sur plusieurs des albums où s'inscrit le texte de la *Chute d'un ange*, en tête aussi du manuscrit de l'*Histoire de la Révolution de 1848*, conservé aux archives de Saint-Point, ailleurs encore.

Il s'agit là d'invocations tout intimes jetées par le poète à Dieu, à des absents, à des morts sans doute.

II

NOTE SUR LE MANUSCRIT DES « DEVOIRS CIVILS DU CURÉ »

= Le manuscrit des *Devoirs civils du Curé* conservé aux archives de Saint-Point se compose de sept grandes pages, écrites au recto seulement.

Le feuillet qui porte, de la main de Lamartine, dans son angle supérieur gauche, le numéro 2, est intitulé *Des devoirs d'un curé* ; c'était là le début de l'article primitif, et le texte commençait ainsi : « Qu'est-ce qu'un curé ? C'est le ministre de la religion du Christ [etc...] ». Puis Lamartine s'est ravisé et a écrit une autre page, intitulée cette fois : *Les devoirs civils du Curé*, et qui forme le véritable début de l'article : « Il est un homme, dans chaque *commune* [etc...] » ; il a alors inscrit le numéro 2 sur la page qui, dans sa pensée, avait été, d'abord, la première.

L'article parut en tête du fascicule 3 du *Journal des Connaissances utiles*, à la date du 1^{er} mars 1832. Lamartine n'apporta aucune retouche à ce texte en le reproduisant dans les Notes de *Jocelyn* en 1836.

Nous indiquerons les variantes du manuscrit d'après le texte publié à la suite de *Jocelyn* dans l'édition Garnier (in-16, 1925). Nous écrivons en italiques les mots inédits du manuscrit.

Ed. Garnier.

P. 269

ligne 1 Il est un homme, dans chaque *commune*
paroisse

» 3 [...] comme conseil ou comme agent *obligé* dans tous les actes les

- ligne 4 plus solennels de la vie *humaine*
civile
- » 8 [...] que les *étrangers* appellent : mon père
inconnus même
- » 11 [...] le consolateur *officiel* de la richesse et de l'indigence
obligé
- » 14 [...] le *mendiant* pour la recevoir
pauvre
- » 17 [...] et par l'*humble naissance*
souvent par l'humilité de la naissance
- » 17 [...] aux classes *supérieures* par l'éducation, par la science, *les manières*,
élevées
- » 18 et *les sentiments élevés* qu'une religion philanthropique inspire
l'élévation des sentiments
- » 19 à *ses dignes organes*
et commande
- » 20 [...] qui sait tout, *qui voit tout*, qui a le droit de tout dire
- » 22 [...] et l'empire d'une foi *incontestée*
toute faite
- » 31 [...] et comme administrateur *des bienfaits ou des secours spirituels*
spirituel

P. 270

- ligne 6 [...] se refuse, *par sa nature*, à toute critique
- » 7 Le prêtre n'en doit compte qu'à sa conscience et à son Église
comme le fidèle

P. 270, ll. 10-13.

[...] du peuple qu'il enseigne. Quelques crédulités banales, quelques superstitions populaires se sont confondues, dans les âges de ténèbres et d'ignorance, avec les hautes croyances du pur dogme chrétien. La superstition est l'abus de la foi.

ll. 14-24.

C'est au ministre éclairé d'une religion qui supporte la lumière, parce que toute lumière est venue d'elle, à écarter ces ombres qui en ternissent la sainteté et qui feraient confondre à des yeux prévenus le christianisme, cette civilisation pratique, cette raison suprême, avec les industries

Manuscrit

[...] du peuple qu'il enseigne. *La religion, philosophie pratique, ayant pris une forme par les dogmes, et un corps par son organisation comme Église, s'étant faite toute à tous pour agir sur l'humanité tout entière, a dû descendre, dans les temps d'ignorance et de ténèbres, de la haute intelligence des Pères et des Docteurs, ces philosophes du Christianisme, jusqu'à l'intelligence bornée, jusqu'aux routines, jusqu'aux crédulités populaires. De là cette foule d'abus de la foi qui, aux yeux prévenus d'un siècle de critique et de scepticisme, dérobent comme sous un nuage de superstition vulgaire l'éclatante splendeur de la religion chrétienne. C'est au ministre éclairé d'une religion qui supporte la lumière parce que toute lumière est venue d'elle, à écarter ces ombres qui en ternissent la ravissante pureté et qui feraient confondre à des*

pieuses ou les crédulités grossières des cultes d'erreur ou de déception. Le devoir du curé est de laisser tomber ces abus de la foi et de réduire les croyances trop complaisantes de son peuple à la grave et mystérieuse simplicité du dogme chrétien, à la contemplation de sa morale, au développement progressif de ses œuvres de perfection. La vérité n'a jamais besoin de l'erreur et les ombres n'ajoutent rien à la lumière.

esprits prévenus la raison suprême du christianisme et son spiritualisme pur avec les erreurs intéressées des cultes grossiers et charnels. Le devoir d'un curé comme prêtre est donc de purifier le culte de l'alliage que les préjugés populaires y ont mêlé en traversant les temps, de laisser tomber ces croyances superstitieuses qui défigurent le majestueux système du dogme chrétien, et de réduire les croyances trop complaisantes de son peuple à la simple soumission de la foi chrétienne au mystère de la Révélation, à la vérité incarnée, et de le rappeler à la contemplation de sa divine morale et au développement infini de ses œuvres de perfection. La vérité n'a jamais besoin de l'erreur, et les ténèbres n'ajoutent pas à la lumière.

P. 270

ligne 28 [...] et qu'il a apportés *aux hommes*
au monde

» 35 [...] et vivifie la conduite de l'homme ; *c'est pourquoi la sagesse des siècles l'a justement nommée la parole de vie.*

P. 271

ligne 1 [...] la femme a reconquis le respect dans le cœur de l'homme, *les peuples ont appris ce qu'étaient les rois, les rois ce qu'étaient les peuples, les hommes ce qu'étaient les hommes*

» 4 n'est que le Verbe évangélique incarné dans la civilisation moderne
plus ou moins incarné

Page 271, ll 6-11.

Manuscrit

La loi du progrès ou du perfectionnement, qui est l'idée active et puissante de la raison humaine est aussi la loi de l'Évangile ; il nous défend de nous arrêter dans le bien, il nous sollicite toujours au mieux, il nous interdit de désespérer de l'humanité devant laquelle il ouvre sans cesse des horizons plus éclairés, et plus nos yeux s'ouvrent à la lumière, plus nous lisons de promesses dans ses mystères.

La loi du progrès ou du perfectionnement *humain*, qui est l'idée de la raison humaine, est aussi la *foi* de l'Évangile ; il nous défend de désespérer de l'humanité *qu'il appelle et qu'il guide à des phases plus avancées*, et plus nos yeux s'ouvrent *aux lumières de la raison humaine qui n'est autre que cette raison suprême*, plus nous lisons de promesses dans ses mystères.

P. 271

ligne 16 [...] mais il n'a qu'à ouvrir, qu'à lire, *qu'à comprendre*

» 17 [...] le trésor de lumière et de perfection dont *l'Église* lui a remis la
la Providence [clef]

- ligne 19 Sa vie doit être, autant que le *permet* l'infirmité humaine
comporte
- » 22 La parole peut lui *manquer* si la nature lui a refusé le *génie*
faillir en don
- » 29 [...] il doit *être plein* de prudence et de mesure
avoir la main délicate et douce, pleine de
- » 31-32 il doit avoir le cœur riche de tolérance, de miséricorde,
et débordant
- ligne 39-40 [...] des hommes, c'est-à-dire des frères en *Jésus-Christ*, *pétris*
misères et en espérance.
de la même fange, élevés aux mêmes espérances ; les droits de tous,
égaux dans l'Évangile, doivent l'être dans le cœur de son ministre.
- » 40-41 Mais s'il ne doit refuser *ses secours* à personne, il ne doit pas
son ministère
les offrir à ceux qui les dédaignent ou les méconnaissent
l'offrir sans prudence le
- » 42-43 L'importunité aigrit plus qu'elle n'attire
L'importunité de la charité même aigrit et repousse plus qu'elle
n'attire.
- » 43-44 Il doit attendre qu'on l'appelle
souvent vienne à lui et qu'on l'appelle.
- » 44 Il *ne faut jamais qu'il oublie*
doit jamais oublier

P. 272

- ligne 1-2 [...] sous le régime de liberté absolue *des croyances et des cultes*
de tous les cultes
où nous vivons
qui est la loi de notre état social
- » 11-12 [...] les formes se modifient, les pouvoirs *passent*, les hommes *se*
changent de noms et de mains
renversent tour à tour
se précipitent du trône.
- » 14-15 La religion est au dessus de cette sphère des versatilités politiques
La religion, gouvernement éternel de Dieu sur la conscience, est
au dessus de cette sphère des vicissitudes, des versatilités poli-
tiques.
- » 18 [...] dans ces luttes, *dans ces déchirements* de partis
- » 20-21 [...] homme de paix *par excellence*
d'amour et de paix
- ligne 21 [...] ne pouvant prêcher que l'amour *et la miséricorde*
que paix et amour
- » 23-23 [...] Celui qui a refusé de verser une goutte de sang *dans sa propre*
pour sa dé-
cause et qui a dit à Pierre : ¹
fense

« Remettez ce glaive au fourreau »

1. Le manuscrit laisse là un blanc pour la citation.

P. 272, ll. 24-27.

Manuscrit

avec son maire, le curé doit être dans des rapports de noble indépendance, en ce qui concerne les choses de Dieu, de douceur et de conciliation dans tout le reste ; il ne doit ni briguer l'influence, ni lutter d'autorité dans la commune.

avec son maire, le curé doit être *doux, conciliant*, ne point lutter d'influence ou d'autorité.

ligne 29 [...] la chaire de *la parole évangélique*
vérité

» 30 [...] là il est *ministre* de Dieu et *n'a rien d'un homme*
l'homme

» 34-35 Plus nous avançons dans la civilisation et dans *la véritable* intelligence d'une religion toute *spiritualiste*
immatérielle

P. 273

ligne 1 Le calice d'étain *ne fait pas moins courber* de fronts
courber autant

» 2 Le luxe du christianisme est dans ses *vertus*
œuvres

P. 273, ll. 2-5.

Manuscrit

et la véritable parure de l'autel ce sont les cheveux du prêtre blanchis dans la prière et dans la vertu, et la foi et la piété des fidèles agenouillés devant le Dieu de leurs pères.

et la véritable parure de l'autel ce sont les cheveux du *curé* blanchis dans la prière et dans la vertu, et la foi et la piété des fidèles.

ligne 6-7 [...] pour payer et nourrir *sa domestique*
l'humble femme qui le sert

» 10 Ce casuel, *dans certaines paroisses des villes s'élève assez haut et sert*
assez élevé dans certaines villes où il

» 11 [...] produit peu ou rien. *Avec un si faible revenu, il est inutile de*
au curé
prêcher au curé la modestie et la sobriété. C'est la résignation, c'est la patience qui lui sont nécessaires.

» 18 [...] la pensée *amère* de chercher au fond de sa bourse de *cuir*
importune

P. 273, ll. 22-25.

Manuscrit

et rejetez loin de vous le reproche de faire payer aux enfants les grâces sans prix du Père commun et de mettre un tarif à la prière ! Mais nous disons aux fidèles : le salaire de l'autel est insuffisant.

et rejetez loin de vous l'*idée* de faire payer les grâces du Père et de mettre un tarif à la prière.

» 29 [...] à l'ombre de son église *qui doit être son* Il lui est permis
; il doit en sortir rarement
d'avoir une vigne, un jardin, un petit champ, de les cultiver
un verger, quelquefois un petit champ et de

IV

Au rédacteur du *Journal de Saône et Loire*.

Monsieur,

Pénétré de reconnaissance pour un grand nombre de mes concitoyens dont les suffrages sont venus me chercher dans la retraite et dans le silence, et ne pouvant, faute de les connaître tous, leur porter individuellement l'expression de ma gratitude, permettez moi d'emprunter les pages de votre estimable journal pour que ma voix et mes sentiments leur parviennent.

Simple soldat dans cette milice où tout citoyen s'honore d'être soldat, ils ont voulu, dans une candidature spontanée de leur part, m'élever au second rang parmi les chefs ; ils ont fermé les yeux sur tous les motifs d'inaptitude que je sens si bien moi-même ; ou plutôt ils ont voulu, malgré ces motifs, saisir, dans leur bienveillance, une occasion de m'accorder les premiers suffrages que j'aie reçus de mes concitoyens. Ils ont donné un noble et touchant exemple de confiance et d'impartialité ! Ils ont compris que tout bon Français était digne de veiller pour la France. Ils ont pensé que, bien qu'un homme fût en dehors de toute participation aux fonctions politiques, il n'était point pour cela en dehors des intérêts généraux du pays, et des grandes pensées nationales ; qu'il n'était pas moins disposé qu'eux-mêmes à les défendre contre l'étranger, à quelque titre et sous quelque nom qu'il voulût dénationaliser la France ! Ils ont pensé que nous n'étions pas les soldats de la politique, mais les soldats du sol, de l'ordre public, de l'indépendance nationale, des foyers sacrés de la patrie ! Ils ne se sont point trompés ! Leurs suffrages resteront gravés dans mes plus honorables souvenirs ; la bienveillance de nos concitoyens a quelque chose de plus flatteur et de plus doux que toute autre gloire, car elle retentit dans le cœur et se confond avec l'amitié !

Quant à ceux qui ont cru devoir refuser à mon nom leurs suffrages, je comprends et je respecte leurs motifs. La confiance est libre comme les opinions. S'ils se trompent en m'en attribuant d'autres que le salut, la gloire et la liberté de la France, peu importe : le temps est pour la vérité ! Chez une nation intelligente et libre, à la double lumière de la presse et de l'élection, les partis peuvent se tromper quelques jours, mais l'estime ne manque jamais à qui veut la mériter, ni la justice à qui sait l'attendre.

Agréez, etc...

Mâcon, 7 mars 1832.

Alphonse de LAMARTINE.

V

Au rédacteur du *Journal de Saône-et-Loire*.

Monsieur,

Je ne veux pas m'éloigner, pour longtemps peut-être, de mon pays, sans exprimer à MM. les électeurs, et surtout à ceux de la ville de Cluny, ma reconnaissance pour les suffrages qu'ils m'ont spontanément offerts. Ce vote, témoignage stérile d'une pensée dont je m'honore, est revenu à eux sans leur rapporter mon nom. Je m'en félicite comme homme, dans un temps où nul ne peut re-

fuser sa part du poids des destinées de la France, mais où nul aussi ne peut l'accepter qu'en s'effrayant de sa propre faiblesse. Que le petit nombre d'hommes qui ont compris la loyauté de mes intentions et qui se sont fait illusion sur mon insuffisance, sachent que leurs suffrages ont retenti bien haut dans mon cœur et que, de ce jour qui a trompé leurs espérances plus que mes désirs, je ne conserverai que la mémoire de leurs efforts et de leur estime.

Mâcon, 14 juin 1832.

A. de LAMARTINE.

VI

Du couvent de Saint-Jean-Baptiste, porte de Jérusalem, ce 26 octobre 1832.

Partis de Marseille le 10 juillet, nous sommes arrivés à Beyrouth, en Syrie, après 56 jours d'une heureuse traversée. Mais, pendant cet espace de temps nous avons visité plusieurs endroits remarquables. Après nous être reposés quelques jours dans l'île de Malte, occupée aujourd'hui par les Anglais, nous avons cinglé vers Napoli de Romanie. Pour nous défendre contre les attaques des pirates qui abondent dans ces parages, le gouverneur de Malte s'était empressé d'offrir à M. de Lamartine une frégate qui nous a accompagnés jusqu'à Napoli.

En apercevant Navarin, nous le saluâmes de nos acclamations, comme un des témoins récents de notre gloire maritime. Nous rencontrâmes, près de Napoli, les trois escadres française, anglaise et russe. Chaque amiral voulut complimenter l'illustre poète et lui offrir une escorte ; M. de Lamartine accepta de l'amiral Hugon la protection d'un brick qui nous suivit jusqu'à l'île de Rhodes. Avant de quitter Napoli de Romanie, nous allâmes tous visiter l'antique et noble ville d'Athènes.

Nous rencontrâmes, près de l'île de Rhodes, la flotte du Grand Seigneur, composée de 34 bâtimens de guerre, dont 3 vaisseaux à trois ponts, 5 vaisseaux de ligne, 12 frégates et plusieurs bricks et corvettes. Cette flotte était sur le point d'attaquer celle d'Ibrahim-Pacha, qui n'était pas très éloignée.

Après avoir visité l'île de Chypre, nous arrivâmes à Beyrouth le 4 septembre. C'est dans cette dernière ville que M. de Lamartine a établi son quartier général ; il a loué une maison pour six mois dans l'intention d'y laisser son épouse et sa fille, qui est toujours souffrante, et de pouvoir visiter plus aisément les pays voisins.

Le 1^{er} octobre, nous partîmes de Beyrouth, M. de Lamartine, M. Parseval, le docteur et moi, pour Jérusalem. A Nazareth, nous entrâmes dans la maison de la Sainte Vierge et dans la boutique de Saint Joseph ; on nous y montra la tasse où buvait Notre-Seigneur encore enfant, et les instruments de charpentier qui servirent à Saint Joseph. Nous vîmes la synagogue où Jésus interrogea les docteurs. Nous montâmes sur le mont Thabor. Non loin est un cimetière où les Juifs paient fort cher pour se faire enterrer, dans l'espérance d'être, au jour du jugement, les premiers venus et les mieux placés.

Après nous être lavés dans le Jourdain et avoir visité la mer Tibériade, qui n'est réellement qu'un lac, nous sommes arrivés, le 18, sous les murs de Jérusalem. Comme la peste ravageait cette ville, nous ne pûmes y entrer que deux jours après. Nous visitâmes, en attendant, les divers tombeaux qui sont hors de la ville, parmi lesquels se distinguent ceux de la Sainte Vierge, de Saint Joseph, d'Abraham et de Jacob. Le 19 au matin, nous allâmes déjeuner sur le mont des Olives. Avant le repas, M. de Lamartine prit une bouteille de vin

de Milly, près Mâcon, et en arrosa la terre qui fut jadis imprégnée de la sueur de Jésus Christ.

Le 20 octobre au matin, le gouverneur de Jérusalem nous envoya une escorte de vingt soldats pour nous introduire dans la ville et s'opposer à ce qu'aucun pestiféré communiquât avec nous. Nous visitâmes aussitôt l'église du Saint-Sépulcre. Après avoir visité le Calvaire et tous les lieux remarquables, nous avons quitté Jérusalem, et sommes allés voir la Mer Morte. Nous avons traversé un pays désert, infesté de voleurs arabes ; mais nous étions escortés, et, sauf une soif ardente, souvent difficile à satisfaire, et le sable brûlant qui fatiguait les yeux, notre voyage a été très agréable.

Je ne finirais pas si je voulais décrire tout ce que j'ai vu d'intéressant. Partout M. de Lamartine est reçu avec la distinction la plus flatteuse. Ibrahim-Pacha, vainqueur de tous les pays que nous parcourons, lui donne chaque jour des témoignages touchants de sa bienveillance. Tous les consuls européens s'empres-sent d'offrir escorte, chameaux, voitures, et jamais monarque n'a voyagé entouré de plus considération que le modeste poète.

Nous devons quitter Beyrouth le 1^{er} mai, visiter Smyrne, Constantinople, la Moldavie, la Valachie, et retourner en France dans sept mois.

M. et Mme de Lamartine se portent très bien. Mlle Julia seule est souvent indisposée. La chaleur est excessive, et c'est à moitié grillé que je termine ma longue épître.

X...

VII

A Messieurs les Électeurs de Mâcon.

Messieurs,

Vous m'avez donné tout ce que des concitoyens peuvent donner de plus honorable et de plus sacré : votre confiance et votre mandat ; vous avez mis votre conscience dans la mienne.

Recevez mes remerciements.

Il y a une patrie dans la patrie : c'est notre ville natale, c'est le lieu où nous avons vu le jour, où nos juges politiques sont en même temps nos compatriotes, et où le mandat que nous recevons est le mandat de l'estime et de l'affection de nos contemporains, de nos voisins, de nos amis. Puissé-je accepter celui que vous me donnez et le remplir avec le sentiment qui me le décerne !

A défaut des talents que je voudrais vous offrir, vous aurez du moins en moi, Messieurs, un représentant probe et sincère de vos loyales opinions, de vos intérêts qui sont les miens ; un homme qui ne vous vendra jamais, ni au pouvoir par ambition, ni aux factions par faiblesse ; qui saura rester sur la brèche où vous l'avez placé ; qui se souviendra de vous avant de déposer un vote ; qui saura même, au besoin, être impopulaire pour être utile au peuple, et vous déplaire pour vous servir.

Les circonstances de notre avenir politique sont grandes. La société a des efforts généreux à faire pour retrouver son aplomb et conquérir ses destinées nouvelles. Mais les ressources morales de la France sont immenses. J'espère tout pour un pays qui compte dans son sein tant de citoyens comme vous. Avec de la raison et du courage, les nations font leur propre sort, et le ciel est pour les grands peuples !

Pour moi, Messieurs, après deux élections si honorables pour mon nom,

le même jour, et dans le pays où je dois être le mieux connu, il ne me reste qu'un vœu à faire. Puissé-je justifier toutes les espérances de mes amis politiques et tromper toutes les défiances de mes ennemis.

Mâcon, le 24 juin 1834.

Alphonse de LAMARTINE.

VIII

A Messieurs les Électeurs du Premier Collège à Mâcon.

Messieurs,

Forcé à une option pénible entre deux mandats également chers, également honorables, je ne puis hésiter plus longtemps. J'opte pour l'arrondissement de Dunkerque (Bergues). Je remets à mes concitoyens le mandat de confiance et d'amitié que j'aurais voulu conserver à tout prix, excepté au prix de l'honneur et de la reconnaissance. En vous exprimant mes regrets, je vous dois compte de mes motifs. Jugez-les vous-mêmes ; les voici :

Lorsque, sans briguer ni repousser vos suffrages, je les recueillis aux dernières élections, je n'étais pas complètement libre de les accepter. Ma liberté devait dépendre de ce que feraient de moi les électeurs du Nord. Je l'ignorais ; je ne pouvais donc, dans cette hypothèse, ni solliciter ni décliner d'avance les votes des électeurs de Mâcon : c'est ce que j'ai fait.

Les électeurs de Dunkerque avaient sur moi des droits qu'eux seuls pouvaient me remettre. En 1831, au moment où les réactions électorales repoussaient aveuglément de la représentation du pays tout ce qui avait respiré l'air de la Restauration, c'est-à-dire les deux tiers de la France, les électeurs du deuxième arrondissement de Dunkerque firent, les premiers, taire en ma faveur ces préventions étroites de l'esprit de parti, et me donnèrent une imposante minorité. Ils échouèrent de peu de voix ; mais ils me dirent : nous vous conserverons nos voix, si vous nous conservez votre dévouement. J'acceptai cette noble réciprocité, et l'adoption fut mutuelle. En 1833, les électeurs de Dunkerque se souvinrent de moi pendant que j'étais aux confins de l'Asie, et je reçus dans les plaines de l'Arabie cette preuve touchante d'une confiance qui me suivait au delà des mers. En 1834, pendant que mon pays natal me nommait, les mêmes électeurs me donnaient encore, non plus une honorable minorité, non plus une immense majorité, mais une unanimité de suffrages qui, dans un aussi nombreux collège, confondait toutes les divergences d'opinion dans une bienveillance générale. Ils comptaient avec raison sur une fidélité de ma part, égale à celle qu'ils me témoignaient eux-mêmes. Si je trahissais aujourd'hui une telle confiance, quels reproches n'encourrais-je pas de ma propre conscience ? De quel nom me nommeraient-ils ? Prononcez vous-mêmes.

Électeurs de Saône-et-Loire, il en coûte à mon cœur de me séparer de vous ! vous, mes concitoyens, mes proches, mes voisins, mes amis peut-être ! Je sais tout ce qu'il y a eu de personnel et par conséquent de bienveillant et de cordial dans mon élection ; j'ai reçu de vous des preuves de sympathie et d'attachement que je n'oublierai de ma vie. Chacun de vos suffrages a retenti dans mon cœur comme une secrète parole de confiance et d'amitié ; ils retentiront à jamais dans mes plus chers souvenirs. J'abdique le titre, mais je n'abdique pas la reconnaissance ni les devoirs que ce mandat m'eût imposés. Représenter ma ville natale devant la France, sentir la conscience de mes concitoyens et de mes amis derrière la mienne, être sûr que mes paroles vibrent de leurs sentiments et ont un écho

dans leur pensée, eût été pour moi plus qu'un glorieux mandat ; c'eût été un bonheur intime. Laissez-moi croire que je le conserverai, que vous ne me le retirerez pas tout entier, et qu'en représentant notre grande et chère patrie, qu'en parlant au nom de sa liberté, de sa dignité, de sa générosité, de son honneur, c'est encore vous, c'est vous surtout que je représenterai en elle !

Paris, 3 décembre 1834.

Alph. de LAMARTINE.

Flora Tristan à Lamartine ¹.

10 juin 1838.

Monsieur,

J'ai déjà pris la liberté de vous écrire pour vous demander la permission d'approprier quelques vers du poème de *Jocelyn* à la doctrine que je professe. Cette fois, Monsieur, je viens faire auprès de vous une démarche pénible, oh, bien pénible !

Dans ce temps de scepticisme, de matérialisme, de déception et de désespoir, un poète religieux, était, pour ceux qui ne vivent pas seulement de pain, une manne envoyée par le ciel ! Aussi, lorsque votre dernier poème ² parut, ceux-la coururent le chercher, espérant y trouver quelques gouttes de rosée pour rafraîchir leurs lèvres. Ah ! Monsieur, quelle cruelle et douloureuse déception ! Pour ma part, j'en fus et j'en suis encore si surprise que je viens vous prier de vouloir bien me donner le mot de l'énigme.

Quoi qu'on en dise, je me refuse à croire que vous n'avez voulu faire qu'une « monstrueuse et dégoûtante orgie ». Je pense donc que votre livre renferme une grande parabole. Dites-moi, Monsieur, si j'ai bien jugé. J'hésitais à vous adresser cette question tant je redoute la réponse ; mais aujourd'hui ma position de critique m'en fait un devoir. On me presse de deux côtés pour que je rende compte de votre ouvrage dans une revue et dans un journal de province. Avant de faire mon article, j'ai voulu, Monsieur, vous demander de m'initier à votre pensée, afin que je puisse justifier au moins la pensée allégorique que renferme votre poème.

Agréez, Monsieur, mes salutations distinguées.

Flora Tristan.

100 bis, rue du Bac.

IX

INVENTAIRE DES OUVRAGES ANGLAIS AYANT APPARTENU A LAMARTINE ET CONSERVÉS AUJOURD'HUI AU CHATEAU DE SAINT-POINT

A Treatise of Specters of staunge Sigh, visions and apparitions, London, 1605.

(cet ouvrage anonyme est revêtu de l'ex-libris de M. Birch, esq^r, le père de Madame de Lamartine — nombreuses annotations marginales, en anglais).

The Beauties of Johnson, by Samuel Johnson, London, 1781.

The Vicar of Wakefield, by O. Goldsmith, London, 1784.

1. Arch. S. P.

2. *La Chute d'un Ange*.

Sermons, by Hugh Blair, London 1792 (5 vol.).

Sheridan's and Henderson's practical method of reading and reciting english Poetry, London, 1796.

Prayer book, 1801.

The History of Rasselas ; a tale by D^r Johnson, London, 1804.

The Speaker or Miscellaneous pieces, by Enfield, Paris, 1804.

Virgil, Homer, Dante, (éd. Boschini, Londra, 1808, 3 vol).

The tragedies of Sophocles, translated by R. Potter, Oxford, 1808.

Chemistry, 1810.

Natural history, 1820.

The modern Traveller (Syria and Asia Minor), 1824 (3 vol.).

The christians great interest, by the rev. Will. Guthrie, Glasgow, 1828.

The Boy's own Book, complete Encyclopedie, London, 1830.

British Poets or Select Specimens of Poetry, with French explanatory Notes, by P.-J. Thommerel, english professor in the municipal College of Rollin, Paris, 1836.

A Sentimental Journey, by Sterne, London, 1837.

The Dream and other Poems, by Mrs Norton, London, 1840.

The Works of Lord Byron, complete in five volume, Leipzig-Tauchnitz, 1842.

John Howard, by H. Dixon, London, 1850.

Lives of Mahomet and his successors, by Wash. Irving, Paris, 1850.

Falkenburg, a tale of the Rhine, by the author of « *Mildred Vernon* », London, 1851 (3 vol.).

Odes of Petrarch, translated by Captain Mac Gregor, London, 1851.

Cranfort, by the author of « *Mary Barton* », London, 1853.

The Foreign sacred Lyre, London, 1857.

London Lyrics by Fred Locke, London, 1857.

History of Spanish Litterature, by Ticknor, Boston, 1864.

Et trois ouvrages sans date :

Harvey's Meditations.

The Vicar of Wakefield.

The Works of Virgil, translated by Dryden (4 vol.).

BIBLIOGRAPHIE

I

DOCUMENTS INÉDITS

ARCHIVES DU CHATEAU DE SAINT-POINT.

1. Quatre fragments manuscrits de *Jocelyn* (variantes inédites).
2. Deux fragments de *Jocelyn* transcrits par Madame de Lamartine (variantes inédites).
3. Manuscrit des *Devoirs civils du Curé* (variantes inédites).
4. Deux manuscrits des *Considérations préliminaires* sur la question à proposer par l'Académie de Mâcon (1832).
5. Manuscrit partiel des *Révolutions*, et manuscrit de « l'ode 2^e à *Némésis* ».
6. Lettre de M. de Lamartine à l'abbé Dumont (1820).
7. Lettre de l'abbé Dumont à Madame de Lamartine.
8. Lettres à Lamartine de Chateaubriand, de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, de Musset, de Ballanche, de Delphine de Girardin, d'Émile Deschamps, d'Edgar Quinet, du Prince royal de Bavière, de F. de Montherot, etc...
9. Lettres d'inconnus à Lamartine (1831-1836).
10. Lettres de Louis de Vignet à Lamartine.
11. Lettres de Madame de Lamartine à son fils.
12. Lettres de Lamartine à divers.

ARCHIVES NATIONALES.

1. Dénonciation anonyme sur l'abbé Dumont (1797). F⁷ 7282. d² B⁴ 1636.
2. Lettres de Raquillet, maire de Pierreclos, au ministre des Cultes et au ministre de la Police générale. (1813). F⁷ 4285. 98.
3. Lettres de l'Évêque d'Autun au ministre des Cultes, et de M. de Lamartine de Prat au vicaire général d'Autun, sur l'abbé Dumont (1814). F¹⁹. 5666.

ARCHIVES DE L'ÉVÊCHÉ D'AUTUN.

1. Billet de Lamartine (recommandation pour l'abbé Dumont).
2. Lettre de l'abbé Dumont au vicaire général d'Autun (1814).
3. Lettre du maire de Pierreclos au vicaire général d'Autun. (1814)
4. Dossier de l'affaire Thions.

ARCHIVES DE SAONE-ET-LOIRE.

1. Dossier des affaires ecclésiastiques, 1789-1832 (série L).
2. Minutes des actes du notaire de Bussières, J.-J. Verset.

ARCHIVES PAROISSIALES DE PIERRECLOS.

= Registres paroissiaux de Bussières, 1782-1832.

ARCHIVES COMMUNALES DE BUSSIÈRES.

= Registres d'état-civil de Bussières, 1793-1832.

ARCHIVES DE L'ACADÉMIE DE MACON.

1. Copie (partielle) du Journal intime de Madame de Lamartine.
2. Manuscrit du discours de Lamartine à l'Athénée ouvrier de Marseille (1847).

ARCHIVES DE BROGLIE.

- = Deux lettres de Lamartine à la duchesse et au duc de Broglie (1821 et 1838).

COLLECTION LOUIS BARTHOU.

1. Douze lettres de Lamartine à Cazalès (1830-1836).
2. Lettre de Lamartine à M. de Saint-Priest (1836).
3. Lettres de Lamartine à Madame de Pierreclau et à Léon de Pierreclau.
4. Deux albums du manuscrit de *Jocelyn* (variantes inédites).

COLLECTION GABRIEL THOMAS.

1. Manuscrit du Prologue de *Jocelyn* (variantes inédites).
2. Un album du manuscrit du *Voyage en Orient* (variantes inédites).

COLLECTION JEAN DES COGNETS.

1. Mémoires manuscrits de J.-M. Dargaud.
2. Deux lettres de Madame de Lamartine à Martin Doisy.

COLLECTION DE SABOULIN-BOLLENA.

1. Quinze lettres de Lamartine à M. de Ligonnières.
2. Deux lettres de Lamartine à Alix de Vignet.

COLLECTION J. MARSAN.

- = Deux albums du manuscrit des *Visions*, contenant en outre l'offrande poétique au tsar — une épître (inachevée) « à un Anglais » — des vers à Nodier.

COLLECTION COCHIN.

- = Un album du manuscrit des *Recueils*.

COLLECTION RICCA-BARBERIS.

- = Une lettre de Lamartine à Guigue de Champvans (1836).

COLLECTION MARC SANGNIER

- = Album-Keepsake de Madame de Vigny.

II

OUVRAGES CONSULTÉS

A

Le Milieu

JOURNAUX ET REVUES.

L'Avenir (1830-1831). *L'Artiste* (1832-1836). *Le Constitutionnel* (1830-1836). *La France Littéraire* (1832-1836). *La France Catholique* (novembre 1833-octobre 1834, juillet-août 1835). *Le Globe* (1825-1832). *Journal de la Librairie* (1830-1836). *Journal de Saône-et-Loire* (1826-1836). *La Nouvelle Minerve* (1835-1836). *Revue Catholique* (1836). *Revue Encyclopédique* (1825-1831). *Revue Européenne* (septembre 1831-novembre 1834, avril-octobre 1835). *Revue des Deux-Mondes* (1831-1836). *Revue de Paris* (1829-1836). *Revue poétique du XIX^e siècle* (1835). *Revue du Progrès Social* (1834). *Revue Républicaine* (1835).

VOLUMES, BROCHURES OU ARTICLES.

- AGOULT (C^{tesse} d'). *Mémoires*, p.p. Daniel Ollivier, Paris, 1927.
- ALLETZ (E.). *La Nouvelle Messiade*, Paris, 1830, in-8°.
- *Esquisses de la souffrance morale*, Paris, 1828, in-8°.
- ANTIER (B.) et COMBEROUSSE (A.). *L'incendiaire ou la cure et l'archevêché*, Paris, Barba, 1831, in-8°.
- BALLANCHE. *La Ville des Expiations*, p.p. A. Rastoul (Bibliothèque romantique), Paris, 1926, in-16.
- BALZAC. *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, 1876, T. I, in-16.
- *Le Médecin de campagne*, Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-16.
- *Le Curé de village*, Paris, Conard, 1922, in-8°.
- BARBIER (A.). *Iambes*, Paris, Urbain Canel, 1832, in-8° (exemplaire d'Alfred de Vigny, appartenant à M. Marc Sangnier).
- BARTHÉLEMY. *Némésis*, Paris, Perrotin, sixième édition, 1840, in-8°.
- DE BAWR (Madame de). *Le novice*, Paris, Fournier, 1830, 4 vol. in-12.
- BEFFORT (Anna). *Alexandre Soumet*, Luxembourg, 1908, in-8°.
- BÉRANGER. *Ma biographie*, Paris, Garnier, 1868, in-8°.
- *Chansons (1815-1834)*, Paris, Garnier, s. d., in-8°.
- BERLIOZ. *Lettres intimes*, Paris, 1882, in-16.
- BIGNAN (A.). *Sermon au curé de mon village*, Paris, 1835, in-8°.
- BIRÉ (E.). *Etudes et portraits*, Lyon, Vitte, s. d., in-8°.
- BONNELIER (Hipp.). *Urbain Grandier*, Paris, 1825, in-12.
- BOUCHARDON (P.). *L'abbé Delacollonge*, Paris, Lemerre, 1931, in-16.
- BOUHIER DE L'ECLUSE. *Du célibat sacerdotal dans l'Eglise catholique et du mariage des prêtres en France*, Paris, 1831, in-8°.
- BOURLIER (L.). *La Prêtréide*, poème en quatre chants, Paris, 1832, in-8°.
- BOUTARD (abbé Ch.). *La Mennais*. Sa vie et ses doctrines, Paris, Perrin, s. d., 3 vol., in-16.
- BRAY (René). *Chronologie du romantisme*, Paris, Boivin, 1933, in-8°.
- BRÉMOND (abbé H.). Ulrich Guttinger et le roman de Sainte-Beuve (R. D. M., 1 novembre 1925).
- BRIZEUX. *Marie*, Paris, troisième édition, 1840, in-12.
- BRUYS D'OUILLY (Léon). *Thérèse*, roman en vers, Paris, 1836, in-8°.
- BUCHE (J.). *L'école mystique de Lyon*. Paris, Alcan, 1935, lin-8°.
- BURTIN (Nicolas). *Le baron d'Eckstein*, Paris, De Boccard, 1931, grand in-8°.
- CHARLÉTY (S.). *Histoire du Saint-Simonisme (1825-1864)*, Paris, 1931, in-8°.
- CHAVANNES (Fr.). *Poésies chrétiennes*, Paris, 1838, in-8°.
- COLET (Louise). *Fleurs du midi*, Paris, 1836, in-8°.
- COUSIN (Victor). *Fragments philosophiques*, Paris, 1826, in-8°.
- CREUZÉ DE LESSER (A.). *Le dernier homme*, poème, Paris, 1831, in-8°.
- CUVILLIER-FLEURY. *Journal*, Paris, Plon, 1903, 2 vol. in-8°.
- DASH (C^{tesse}). *Mémoires des autres*, T. III, IV, V, Paris, s. d., in-16.
- DELAVIGNE (Casimir). *Œuvres posthumes*, Paris, 1845, gr. in-8°.
- DESCHAMPS (Émile). *Préface des études françaises et étrangères*, p.p. H. Girard, Paris, 1927, in-16.
- DESJARDINS (G.). *La Première Babylone. Sémiramis la Grande*, traduit d'un manuscrit hiéroglyphique égyptien, Paris, 1834, in-8°.
- DUCLÉSIEUX (A.). *L'âme et la solitude*, Paris, 1833, in-8°.
- DUMAS (Adolphe). *La cité des hommes*, Paris, 1835, in-8°.
- DUPUY (E.). *Alfred de Vigny, ses amitiés, son rôle littéraire*. Paris, 1914, in-16 (T. I.).
- FLEURY (E.). *La Morvonnais*, Rennes, 1911, in-8°.
- FONTANEY (A.). *Journal intime*, p.p. R. Jasinski, 1925, in-16.
- FRANCHE (P.). *Le prêtre dans le roman français*, Paris, 1902, in-16.
- GAULTIER (P.). *Un prophète. Edgar Quinet*, Paris, 1917, in-16.
- GAUTIER (Théophile). *Mademoiselle de Maupin*, Paris, Fasquelle, 1899, in-16.
- GAY (Delphine). *Qu'on est heureux d'être curé!* Paris, 1833, in-8°.
- GENOUDE. *Histoire d'une âme*, Paris, Perrodil, 1844, in-8°.
- GUÉRIN (Maurice de). *Journal, lettres et poèmes*, p.p. Trébutien, quinzième édition, Paris, Didier, 1876, in-16.

- HEINE (H.). *De la France*, Paris, 1873, in-16.
- HERMANN (Baron). *La Pallantide*, poème épique en vingt-quatre chants, Paris, Didot, 1835, 2 vol., in-8°.
- HUNT (H.-J.). *Le socialisme et le romantisme en France*. Oxford, Clarendon Press, 1935, in-8°.
- JOUFFROY (Th.). *Mélanges philosophiques*, Paris, 1833, in-8°.
- KARENINE (W.). *George Sand (1833-1838)* Paris, 1899, in-8°.
- LAFOND (P.). *L' tube romantique. Jules de Rességuier et ses amis*, Paris, 1910, in-16.
- LAFONTAINE (Auguste). *Le presbytère au bord de la mer*, traduction Arthus Bertrand, Paris, 1830, in-12.
- LATOURET (A. de). *La vie intime*, Paris, 1833, in-8°.
- LEFÈVRE (Jules). *Confidences*, Paris, Dupuy, 1833, in-8°.
- LERMINIER. *Philosophie du droit*, Paris, 1831, T. II.
- LESSING. *L'éducation du genre humain*, traduit pour la première fois de l'allemand par Eugène Rodrigues, Paris, au bureau du *Globe*, 1832, in-8°.
- LIEFDE (C. L. de). *Le saint simonisme dans la poésie française entre 1825 et 1865*, Harlem, 1927, in-8°.
- MADELAINE (Stephen de la). *Le curé de campagne*, Tours, 1843, in-8°.
- MAGNIN (Charles). *Causeries et Méditations historiques et littéraires*, Paris, Duprat, 1843, 2 vol. in-8°.
- MAIGRON (L.). *Le romantisme et les mœurs*, Paris, 1910, in-8°.
- MARCELLUS (Comte de). *Chateaubriand et son temps*. Paris, Michel Lévy, 1859, in-8°.
- MASSEY DE TYRONE. *Les deux écoles ou essai satirique sur quelques illustres modernes*, Paris, 1829, in-18, 68 p.
- MICHELIS (Alf.). *Histoire des idées littéraires en France au XIX^e siècle*, Paris, 1842, in-8°, T. II.
- MISTRAL (Fr.). *Adolphe Dumas*. (Études romantiques), Paris, 1927, in-16.
- MONTHEROT (F. de). *Mémoires poétiques*, Paris, 1833, in-8°.
- MONTLOSIER (Comte de). *Du prêtre et de son ministère*, Clermont-Ferrand, 1833, in-8°.
- MOULINIÉ (H.). *De Bonald*, Paris, 1915, in-8°.
- OZANAM (Fr.). *Lettres (1831-1853)*, Paris, Lecoq, 1865, in-8°, T. I.
- PELLICO (S.). *Mes prisons*, Paris, 1840, in-16.
- RABAN. *Le séminariste*, Paris, 1831, 3 vol. in-12.
- *Le curé de village*, Paris, 1833, 4 vol. in-12.
- RODRIGUES (E.). *Lettres sur la religion et la politique*. Paris, au bureau du *Globe*, 1832, in-8°.
- SAINT-SIMON. *Nouveau christianisme*, Paris, au bureau du *Globe*, 1832, in-8°.
- SALOMON (Michel). *Le salon de l'Arsenal* (R. P., 15 septembre 1906).
- SAND (George). *Lélia*, Paris, 1833, 2 vol., in-8°.
- SAULNIER (F.). *Edouard Turquety*, 1885, in-16.
- SÉCHÉ (Léon). *Le Cénacle de la Muse Française*. Paris, Mercure de France, 1909, in-8°.
- *Delphine Gay*, Paris, Mercure de France, 1910, in-8°.
- *Alfred de Vigny*, Paris, Mercure de France, 1913, 2 vol., in-8°.
- SELLARDS (John). *Dans le sillage du romantisme, Charles Didier (1805-1864)*, Paris, Champion, 1933, in-8°.
- THOMAS (Félix). *Pierre Leroux. Sa vie, son œuvre, sa doctrine*, Paris, Alcan, 1904, in-8°.
- THUREAU-DANGIN. *Histoire de la Monarchie de Juillet*, Paris, 1888, in-8°, T. I.
- TÖPFFER. *Le Presbytère*, Paris, Hachette, 1863, in-16.
- TRAHARD. *Prosper Mérimée de 1834 à 1853*, Paris, Champion, 1928, in-8°.
- TURQUETY (Ed.). *Œuvres*, Paris, 1861, in-16.
- VAN DER BURCH. *Le curé de Salbris ou le Fénelon de village*, Paris, 1838, in-12.
- VIATTE (A.). *Les interprétations du catholicisme chez les romantiques*, Paris, 1922, in-16.
- *Les sources occultes du romantisme*, Paris, Champion, 1929, 2 vol. in-8°.
- LES SWEDENBERGIENS EN FRANCE (1820-1830). (R. L. C., juillet-septembre 1931).

- VIOLLET-LEDUC. *Précis d'un traité de versification*, Paris, 1829, in-18.
 VULLIAUD (Paul). Alexandre Soumet (*Entretiens idéalistes*, 15 février 1907).
 WEILL (G.). *Saint-Simon et son œuvre*, Paris, Perrin, 1894, in-16.

B.

Les Sources¹

- [Anonyme]. *Droits des curés et des paroisses considérés sous leur double rapport spirituel et temporel*, Paris, 1776, in-12.
 [Anonyme]. *Mémoires de M. le marquis de Saint *** ou les Amours fugitifs du cloître*, Amsterdam, 1747, in-12.
 ANGELLIER (A.). *Robert Burns*, Paris, Hachette, 1893, 2 vol., in-8°.
 AYNARD (J.). *Coleridge*, Paris, Hachette, 1907, in-8°.
 BALDENSPERGER (F.). *Gæthe en France*, Paris, Hachette, 1904, in-8°.
 — Young et ses Nuits en France, dans *Études d'Histoire littéraire*, T. I.
 BALLANCHE. *Du sentiment*, Lyon, an IX, in-8°.
 BAOUR-LORMIAN. *Ossian, Poésies galloques en vers français*, Paris an IX, in-18.
 — *Recueil de poésies diverses*, Bordeaux, an XI, 1803, in-12.
 — *Épître au roi*, Paris, 1816, in-8°.
 BERNARD. *Œuvres*, Paris, 1819, in-18.
 BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Correspondance*, Paris, Ladvocat, 1826, 3 vol. in-8°.
 BERQUIN. *Idylles et romances*. Nouvelle édition, Paris, 1823, in-8°.
 BEETIN. *Œuvres*, Paris, 1829, in-8°.
 BLAZE DE BURY. *Tableaux romantiques*, Paris, 1878, in-16.
 BOUCHARLAT (J.-L.). *Stion ou les merveilles de la montagne-sainte*, poème en trois chants, Paris, 1816, in-8°.
 BOURRIT. *Description des cols ou passages des Alpes*, Genève, 1803, an XI, in-8°.
 CAMERON (M.-M.). *L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France*, Paris, Champion, 1928, in-8°.
 CHAULIEU (Abbé de). *Œuvres diverses*, Londres, 1740, 2 vol. in-8°.
 CHÉNEDOLLÉ. *Le Génie de l'homme*, Paris, Gosselin, s. d., in-18.
 CHÉNIER (A.). *Poésies*, Paris, 1819, in-8°.
 CHÉREL (Albert). *Fénelon au XVIII^e siècle en France*, Paris, 1917, in-8° (pp. 597-599).
 — Berquin (*Revue philomathique de Bordeaux*, octobre-décembre 1926).
 CHÉZY (A.-L.). *Yadfnadatta-Badha, ou La Mort d'Yadfnadatta*, épisode extrait et traduit du Ramayana, poème épique souscrit, Paris, Didot, 1814, in-8°.
 — *La Reconnaissance de Sacountala*, Paris, Dondey-Dupré, 1830, in-4°.
 CLARAY (J. B.). *Opuscule poétique*, Genève, 1815, in-8°.
 CONDORCET. *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, an III, in-8°.
 COTTIN (Madame). *Malvina*. Deuxième édition, Paris, an XIII, 1805, 3 vol. in-8°.
 — *Mathilde ou Mémoires tirés de l'histoire des Croisades*, T. III et IV des œuvres de Madame Cottin, Paris, 1817, in-8°.
 COUNSON (Alb.). Dante et les romantiques français (R. H. L., 1905).
 COUSIN (Victor). Traduction du *Phèdre* et du *Banquet* de Platon, 1831, in-8°.

1. Nous ne ferons pas entrer dans cette liste l'énumération des ouvrages de J.-J. Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Madame de Staël, de Joseph de Maistre, de Chateaubriand, de Ballanche, de La Mennais, de Vigny, de Musset ou de Sainte-Beuve, ainsi que les grands textes des littératures étrangères dont la connaissance et l'étude vont de soi.

- COXE (William). *Lettres sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, Paris, 1780, 2 vol. in-8°.
- CUNYNGHAM (Antoine). *Odes et poésies diverses*, Paris, 1837, in-8°.
- DARU (P.). *La Cléopédie, suivie du Poème des Alpes et de l'Épître à mon sans-culotte*, Paris, au VIII, in-8°.
- *L'astronomie*, poème en six chants, Paris, 1830, in-8°.
- DEILLE. *Poésies fugitives*, Paris, an X, in-8°.
- *Les Trois Règnes*, Paris, 1809, 2 vol. in-12.
- *L'imagination*, Paris, 1811, 2 vol. in-12.
- *L'homme des champs*, Paris, 1811, in-18.
- *Les jardins*, Paris, 1813, in-18.
- *Malheur et pitié*, Paris, 1824, in-8°.
- *Le Paradis Perdu*, traduit de Milton, Paris, 1832, 2 vol. in-8°.
- DORAT. *Poésies*, Amsterdam, 1768, in-12.
- *Poésies*, Genève, 1777, 4 vol. in-32.
- DUCIS. *Œuvres*, Paris, 1813, in-8° (T. III).
- ÉCOUCHARD-LEBRUN (Ponce-Denis). *Œuvres*, Paris, 1811, in-8° (T. I.).
- ECKSTEIN (D'). *Le catholique* (T. VII et VIII).
- EGGLI (E.). *Schiller et le romantisme français*, Paris, 1927, 2 vol. in-8°.
- ENGEL (Cl.-E.). *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Chambéry, Dardel, 1930, in-8°.
- ESTEVE (Ed.). *Byron et le romantisme français*, Paris, Hachette, 1907, in-8°.
- FONTANES. *Œuvres*, Paris, 1839, 2 vol. in-8°.
- FONTANEY (A.). *Ballades, mélodies et poésies diverses*, Paris, 1828, in-8°.
- FOSCOLO. *Les dernières lettres de Jacopo Ortis* [traduction A. Trognon], Paris, 1819, in-8°.
- GAY (Delphine). *La Vision*, Paris, Urbain Canel, 30 mai 1825, in-8°.
- *La Quête*, Paris, Urbain Canel, septembre 1825, in-8°.
- GÉRARD. *Faust*, tragédie de Goethe. Nouvelle traduction complète en prose et en vers, Paris Dondey-Dupré, 1828, in-12.
- GESSNER. *Œuvres*, traduites de l'allemand par M. Huber, Lille, 1793, 3 vol. in-12.
- GIBB (M.-M.). *Le roman de Bas-de-Cuir. Etude sur F. Cooper et son influence en France*, Paris, 1927, in-8°.
- GILBERT. *Œuvres*, Paris, 1826, in-18.
- GIRARD (H.) et L'OUX (P.). *Klopstock et le romantisme français*. (R. L. C., 1928, pp. 688-703).
- GIRAUD (V.). *Le christianisme de Chateaubriand*, Paris, Hachette, 1928, 2 vol. in-16.
- GLAESNER (H.). *Le type d'Ahasvérus aux XVIII^e et XIX^e siècles* (R. L. C., juillet-septembre 1931).
- GRAND-CARTERET (John). *La montagne à travers les âges*. Grenoble, 1903, gd in-8° (T. I.).
- GRESSET. *Œuvres*, Paris, 1822, 3 vol. in-12.
- GUIRAUD (Alexandre). *Chants hellènes*, Paris, Ladvocat, 1824, in-8°.
- *Poèmes et chants élégiaques*, troisième édition, Paris, 1825, in-8°.
- GUIRAUD. *Césaire, révélation*, Paris, Urbain Canel, 1830, 2 vol. in-8°.
- HALLER. *Poésies*, traduites de l'allemand, Zurich, MDCCLII, in-12.
- HAUVETTE. *Les poésies lyriques de Pétrarque*, Paris, Malfère, 1931, in-16.
- HAZARD (P.). *Les Alpes ou Vallombrosa ? Studi critici in onore di G. A. Cesareo*, Palermo, 1924.
- *Les Promessi Sposi relus par un Français*, Rome, 1927, in-8°.
- HELVÉTIUS. *Poésies*, Londres, 1781, in-32.
- HUIT (Ch.). *La vie et les œuvres de Ballanche*, Lyon, Vitte, 1904, in-8°.
- KRUMMACHER. *Paraboles*, traduites de l'allemand par M.-L. Bautain, Paris, 1921, in-8°.
- LACHABEAUSSIÈRE. *Œuvres diverses*, Paris, an IX, in-8°.
- LACLOS. *Les liaisons dangereuses*, Londres, 1820, 2 vol. in-12.
- LACONDAMINE. *Le curé gourmand* (dans un *Recueil des meilleurs contes en vers*, Genève, 1774, T. I, in-18).
- LA HARPE. *Mélanges littéraires*, Paris, 1765, in-12.
- LA HARPE. *Mélanie*, Paris-Didot, 1792, in-18.

- LA HARPE. *Poésies diverses*, Paris, 1823, in-18.
- LECOUIS. *Ed. Spenser*, Paris-Bloud, 1923, in-8°.
- *Choix de poésies de Wordsworth*, Paris, Belles Lettres, 1928, in-8°.
- LEGOUVÉ. *Œuvres*, Paris, 1826, 2 vol. in-8°.
- LÉONARD. *Œuvres*, Paris, 1811, in-18.
- LESCHEVIN (P.-X.). *L'oyage à Genève et dans la vallée de Chamouni*, Paris, Genève, 1812, in-12.
- LOYSON (Ch.). *Epîtres et Elégies*, 1819, in-8°.
- MALFILATRE. *Poésies*, Paris, 1823, in-8°.
- MANN (W. E.). *Robinson Crusoë en France*, Paris, 1916, in-8°.
- MANZONI. *Les fiancés*, traduction Martinelli, Paris, Hachette, 1923, 2 vol. in-16.
- [Carteggio di Alessandro], T. IV, parte seconda, 1921.
- MARMONTEL. *La Bergère des Alpes* dans Marmontel, *Œuvres complètes*. Paris, 1787. T. II.
- MASSON (P.-M.). *Madame de Tencin*, Paris, Hachette, 1909, in-16.
- *La religion de J.-J. Rousseau*, Paris, Hachette, 1916, 3 vol. in-16.
- MERCIER (Séb.). *L'an 2440*, Londres, 1776, in-8°.
- MICHEL-ANGE BUONAROTTI. *Poésies*, traduites par Varcollier, Paris, 1826, in-8°.
- MICHELET (J.). *Introduction à l'Histoire Universelle*, Paris, Hachette, avril 1831. in-8°.
- MONBART (Madame de). *Lettres tahitiennes*, Bruxelles, 1786, 2 vol. in-18.
- MONGLOND (A.). *Histoire intérieure du préromantisme français*, Grenoble, 1929, 2 vol. in-8°.
- MOORE (Th.). *Les amours des Anges*, Paris, Chasseriau, 1823, in-8°.
- *Mémoires de Lord Byron*, (trad. Sw. Belloc), Paris, Mercier, 1830. 4 vol. in-8°.
- MOREAU (P.). Ferdinand Denis et les romantiques (R. H. L., 1926, p. 530).
- MOREAU (P.). *Le classicisme des romantiques*, Paris, Plon, 1932, in-8°.
- MORILLOT (P.). Le paysage alpestre de Jocelyn (R. C. C., 1901, pp. 447-478).
- MORNET (D.). *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, Paris, 1907, in-8°.
- *Le romantisme en France au XVIII^e siècle*, Paris, 1912, in-16.
- NODIER (Ch.). *Romans*, Paris, 1862, in-16.
- PARNY (Evariste). *Œuvres*, Paris, 1808, 5 vol. in-18.
- PARRAUD. *Le Bhagavat-Geeta ou Dialogues de Kreeschna et d'Arjoon* (trad. Wilkins, et de l'anglais en français), Londres et Paris, 1787, in-8°.
- PICHOT (Amédée). *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*. Paris. Ladvoat et Gosselin, 1825, 3 vol. in-8°.
- POITEVIN (Pr.). *Petits poètes français depuis Malherbe jusqu'à nos jours*. Paris, Didot, 1864, 2 vol., in-8°.
- POPLAWSKY (Th. A. von). *L'influence d'Ossian sur l'œuvre de Lamartine*, Heidelberg, 1905, in-8°.
- POTÉ (H.). *L'élégie en France avant le romantisme*, Paris. Calmann-Lévy, 1898. in-18.
- PRÉVOST. *Le Doyen de Killerine*, Paris, 1762, 6 vol., in-12.
- *Mémoires et aventures d'un homme de qualité qui s'est retiré du monde*. La Haye, 1786, 3 vol. in-12.
- QUINET (Edg.). *Ahasvérus*, Paris, 1834, in-8°.
- RACINE (Louis). *La Religion*, Paris, 1742, in-12.
- REYMOND (W.). *Corneille, Shakespeare et Goethe* (Lettre-préface de Sainte-Beuve). Paris, 1864, in-8°.
- ROSSEL (Virgile). *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*. Paris, Fischbacher, 1897, in-8°.
- ROYAUMOND (de). *L'Histoire du vieux et du nouveau Testament*, nouvelle édition. Lyon, 1819, in-12.
- SAURAT (Denis). *Les éléments religieux non-chrétiens dans la poésie moderne* (R. L. C., 1923, pp. 337-368).
- SAINT-BEUVE. *Correspondance générale*, classée et annotée par J. Bonnerot. Paris-Stock, 1935, T. I.
- SAINT-LAMBERT. *Les Saisons*, Paris, 1813, in-18.
- SAINT-PIERRE (Abbé de). *Ouvrages politiques*, Rotterdam, 1734 (T. VII. VIII. X).

- SMITH (M.-A.). *L'influence des lakistes sur le romantisme français*, Paris, Jouve, 1920, in-8° (Compte rendu dans R. L. C., 1921, pp. 468-470, par F. Baldensperger).
- [TENCIN (Madame de)]. *Mémoires du Comte de Comminge*, La Haye, 1736, in-12.
- TEXTE (Joseph). *L'influence allemande dans le romantisme français* (dans *Etudes de littérature européenne*, Paris, A. Colin, 1898, in-16).
- THOMAS (A.-B.). *Moore en France*, Paris, champion, 1911, in-8°.
- THOMAS (W.). *Le poète Edw. Young*, Paris, Hachette, 1901, in-8°.
- VALLAT (G.). *Thomas Moore. Sa vie et ses œuvres*, Paris, 1886, in-8°.
- VAN TIEGHEM (P.). *Ossian en France*, Paris, 1917, in-8° (Livre IV, ch. III).
- L'homme primitif et ses vertus dans le prérromantisme européen (*Bulletin de la Société d'Histoire moderne*, juin 1922).
- La Prière Universelle de Pope et le déisme français (R. L. C. 1923, pp. 190-212).
- YOUNG. *Les Nuits*, traduites de l'anglais par M. Letourneur, Paris, 1783, 2 vol. in-8°.
- ZIMMERMANN. *La Solitude* (trad. J.-B. Mercier), deuxième édition, Paris, 1788, in-8°.

C

La Fortune de JOCELYN

ARTICLES DE JOURNAUX ET DE REVUES EN 1836.

- Annales de Philosophie chrétienne*, 31 mars. *Ami de la religion*, 19 mars et 21 avril. *L'Artiste*, T. XI, pp. 248-251. *Le Charivari*, 27 février. *Chronique de Paris*, 17 et 20 mars. *Le Constitutionnel*, 16 mars et 4 décembre. *Le Courrier français*, 27 avril. *L'Echo français*, 20 mars. *L'Echo de la Jeune-France*, 15 mars. *Gazette du Bas-Languedoc*, 24 et 27 mars. *Gazette de France*, 17 et 29 mars, 4 décembre. *Journal des Débats*, 25 février et 3 avril. *Journal du Commerce*, 1 avril. *L'Impartial*, 20 février et 3 mars. *Le National*, 20 mars. *La Nouvelle Minerve*, 12 juin et 2 juillet. *La Mode*, T. XXVI, pp. 217-221. *Le Moniteur de la Religion*, 27 février, 19 mars, 26 mars, 2 avril, 9 avril. *La Quotidienne*, 5 février et 8 mars. *Revue des Deux Mondes*, 1 mars. *Le Temps*, 11 mars. *Le Semeur*, 23 mars. *L'Université Catholique*, T. I., pp. 390-393.

VOLUMES, BROCHURES — ARTICLES (après 1836).

- [Anonyme]. *Réflexions philosophiques et littéraires sur les écrits de MM. Victor Hugo, Lamartine, Chateaubriand [etc...]*, Paris, Lemoine, in-8°, 58 p.
- ALTON-SHÉE (d'). *Mémoires. 1826-1848*, Paris, Bruxelles, 1869, 2 vol., in-8°.
- ANCELOT (Madame). *Un salon de Paris (1824-1864)*, Paris, Dentu, 1866, in-8°.
- APPONYI (Comte Rodolphe). *Journal*, T. I, Paris, Plon, 1913, in-8°, T. IV, Paris, Plon, 1926, in-8°.
- ARNOULD (Arthur). *Béranger. Ses amis, ses ennemis et ses critiques*, Paris, 1864, 2 vol. in-8°.
- AUDEBRAND (Ph.). *Souvenirs de la tribune des Journalistes (1848-1852)*, Paris, Dentu, 1867, in-8°.
- (Ph.). *Romanciers et viveurs du XIX^e siècle*, Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-16.
- AUTRAN (J.). *La Maison démolie*, au Tome VII de ses *Œuvres complètes*, Paris, Calmann Lévy, 1878, in-8°.
- BANVILLE (Th. de). *Petit traité de poésie française*, Paris, Charpentier, 1903, in-16.
- BARBEY D'AUREVILLY. *Les œuvres et les hommes*, deuxième série : Les Poètes, Paris, 1889, in-8°.
- BÉRANGER. *Correspondance*, p.p. P. Boiteau, Paris, Perrotin, 1860, 4 vol. in-8°.
- BIRÉ (Edm.). *Victor de Laprade*, Paris, Perrin, s. d., in-16.
- BOUCHER (Henri). *Souvenirs d'un parisien*, Paris, Perrin, 1908-1909, 2 vol. in-16.
- BOULAY-PATY (Evariste). *Souvenirs (Annales de la Société Académique de Nantes, 1900)*.

- BRIFFAUT (Ch.). *Souvenirs d'un Académicien*, Paris, Albin, Michel, 1921, in-8°, T. II.
- BRUNETIÈRE. *L'évolution de la poésie lyrique en France au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1905, in-16, T. I.
- CARNÉ (Louis de). *Souvenirs de ma jeunesse*, Paris, 1872, in-8°.
- CARO. *Variétés littéraires*, Paris, Hachette, 1884, in-16.
- CARRIÈRE (Désiré). *Le curé de Valneige* ; pages retrouvées du journal de Jocelyn, Paris, Gaume, 1845, 2 vol. in-8°.
- *Œuvres choisies*, Paris, 1855, 2 vol. in-8°.
- CERF (Léon). *Souvenirs de David d'Angers sur ses contemporains*, Paris, Renaissance du Livre, s. d., in-8°.
- CHAMBOLLE. *Retours sur la vie*, Paris, Plon, 1912, in-8°.
- CHARLES (Philarète). *Mémoires*, Paris, Charpentier, 1877, 2 vol. in-16.
- CLAUDIN (Georges). *Mes Souvenirs*, Paris, Calmann-Lévy, 1884, in-16.
- CORMENIN (Louis de). *Reliquiae*, Paris, 1868, 2 vol. in-8°.
- CUVILLIER-FLEURY. *Posthumes et revenants*, Paris, 1879, in-16.
- DAUDET (Ernest). *Paris de 1842 à 1852. Journal de Victor de Balabine*, secrétaire de l'Ambassade de Russie, Paris, Émile Paul, 1914, in-8°, T. I.
- DELAHANTE (Madame). *Souvenirs*, Paris (hors commerce), s. d., 2 vol. in-8°.
- DEROME (Louis). *Les éditions originales des romantiques*, Paris, s. d., in-8°, T. I.
- DOUDAN (Ximènes). *Mélanges et lettres*, Paris, 1876, in-8°, T. I. et III.
- DUFAY (P.). *Commérages (extraits des Mémoires d'Horace de Vieil-Castel)*, Paris, 1930, in-8°.
- DUQUESNEL (Amédée). *Du Travail intellectuel en France depuis 1817 jusqu'à 1837*, Paris, Coquelet, 1839, 2 vol. in-8°.
- EHRHARD (A.). *Franz Grillparzer*, Paris, 1900, in-8° (pp. 125-126).
- EMERSON. *Autobiographie*, Paris, A. Colin, 1914.
- FAGUET. *Études littéraires sur le XIX^e siècle*, Paris, 1887, in-16.
- FLAUBERT. *Correspondance*, Paris, 1907, in-16, T. I.
- FLEURY (Victor). *Herwegh*, Paris, 1911, in-8°.
- FOURNET (Charles). *Huber-Saladin*, Paris, Champion, 1932, in-8°.
- GAUTIER (Théophile). *Portraits contemporains*, Paris, 1876, in-16.
- GOYAU (Georges). *Le portefeuille de La Mennais*, Paris, Renaissance du Livre, 1930, in-8°.
- GRENIER (Ed.). *Souvenirs littéraires*, Paris, 1892, in-16.
- GUGENHEIM (Suzanne). *Les romantiques français jugés par Joseph Mazzini* (R. L. C., 1930, pp. 83, sqq.).
- HOUSAYE (Ars.). *Confessions ; souvenirs d'un demi-siècle*, Paris, 1885, in-8°, T. I.
- JAMMES (Fr.). *Mémoires*, Paris, s. d., in-16, T. III.
- JANIN (J.). *Histoire de la littérature dramatique*, Paris, Calmann-Lévy, in-8°, T. IV.
- KARR (Alph.). *Le livre de bord*, Paris, Calmann-Lévy, 1880, 4 vol. in-16.
- LAPRADE (V. de). *Essais de critique idéaliste*, Paris, Didier, 1882, in-16.
- LEGOUVÉ (E.). *Soixante ans de souvenirs*, Paris, Hetzel, s. d., in-16, T. IV.
- LEMAITRE (J.). *Les contemporains*, Paris, 1896, in-16, T. VI.
- LERMINIER. *De la littérature révolutionnaire*, Bruxelles, Livourne, Leipzig, 1850, in-18.
- LISZT et Madame d'AGOULT. *Correspondance*, Paris, Grasset, 1933, in-8°, T. II.
- LUCAS (Hipp.). *Portraits et souvenirs littéraires*, Paris, Plon, 1890, in-8°.
- MAISTRE (Xavier de). *Œuvres inédites*, Paris, Lemerre, 1877, 2 vol. in-18.
- MENCHE DE LOISNE (Ch.). *Influence de la littérature française, de 1830 à 1850, sur l'esprit public et les mœurs*, Paris, Garnier, 1852, in-8°.
- MÉNIÈRE (Dr P.). *Journal*, Paris, Plon, 1903, in-8°.
- MORAUD (Marcel). *Le romantisme français en Angleterre de 1814 à 1848*, Paris, Champion, 1933, in-8°.
- MOULY (G.). *Les papiers de Victorien Sardou (1831-1908)*, Paris, Albin Michel, 1934, in-8°.
- NETTEMENT (Alb.). *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet*, Paris, 1859, in-8°, T. I.
- NISARD (Désiré). *Mélanges*, Paris, 1838, 2 vol. in-8°.
- *Souvenirs et notes biographiques*, Paris, deuxième édition, 1888, in-8°.

- O' NEDDY (Philothée). Correspondance avec Er. Havet, p. p. Marcel Hervier à la suite de *Feu et Flamme*. Bibliothèque romantique, Paris, 1926.
- PAVIE (Victor). *Œuvres choisies*, Paris, 1887, in-16, T. II.
- POUJOULAT. *Littérature contemporaine*, Paris, 1856, in-16.
- PLANCHE (Gustave). *Portraits littéraires*, Paris, 1853, 2 vol., in-16.
- PROUDHON (P.-J.). *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, Paris, 1868, in-8°. T. IV.
- QUINET (Madame Edgar). *Cinquante ans d'amitié, Michelet Quinet (1825-1895)*, Paris, s. d., in-16.
- REBOUL (J.). *Dernières poésies*, Avignon, 1865, in-16. (Introduction par l'abbé de Gabrières).
- *Lettres*, p. p. Poujoulat, Paris, 1865, in-16.
- RENAN (Er.). *Nouvelles lettres intimes*, Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-16.
- REYNAUD (Jacques). *Portraits contemporains*, Paris, Amyot, 1859, in-16.
- SAINT-MARC GIRARDIN. *Cours de littérature dramatique*, Paris, 1860, in-16, T. IV.
- SAINT-SIMON et ENFANTIN. *Œuvres*, Paris, 1867, in-8°, T. XI.
- SAND (G.). *Correspondance*, Paris, Calmann-Lévy, 1883, in-16, T. I.
- Essai sur le drame fantastique (R. D. M., 1839, T. IV, p. 614).
- SÉCHAUD (P.). Victor de Laprade, Lyon, 1934, in-8°.
- Lettres inédites de Laprade à Charles Alexandre, Lyon, 1934, in-8°.
- [SIRTÉMA DE GROVESTINS]. *Les Gloires du romantisme* appréciées par leurs contemporains et recueillies par un autre bénédictin, Paris, Dentu, 1859, in-8°, T. I.
- SYLVIVS [Ed. TEXIER]. *Physiologie du poète*, Paris, 1841, in-18.
- THOMAS-LEFEBVRE. *La grammaire des gens du monde*, Paris, Hachette, 1843, in-8°.
- TEXIER (Ed.). *Critiques et récits littéraires*, Paris, 1853, in-16.
- VACQUERIE (Aug.). *Profils et grimaces*, Paris, 1856, in-8°.
- VICAIRE (Georges). *Manuel de l'amateur de livres du XIX^e siècle*, Paris, in-8°, T. IV (p. p. 975-979).
- VINET. *Études sur la littérature française au XIX^e siècle*, Paris, 1857, 3 vol. in-16.

D

Documents Lamartiniens

Lettres de LAMARTINE.

- Lettres à M. de Puymaigre, p. p. PUYMAIGRE. Souvenirs particuliers (*Mémoires de l'Académie de Metz*, 1872-1873, pp. 171-193).
- Lettre à Ch. Nodier (1830). *La Révolution Française* (juillet-décembre 1886, p. 93).
- Lettres à divers. R. B., 29 février 1896.
- Lettre à Ch. Nodier (1833). *Nouvelle Revue Rétrospective*, 1898, T. II, p. 267.
- Lettres à Virieu, p. p. du LAC. *Jésuites*, 1901, pp. 373-388.
- Lettre à L. Ratisbonne (1864). *Gaulois du Dimanche*, 5-6 octobre 1901.
- Lettres au Dr Ordinaire. *Revue Latine*, 25 novembre 1902.
- Lettres à Arlès Dufour, p. p. Eva Sakellaridès. *Revue Latine*, 1903, p. 473.
- Lettres à Victor Hugo, p. p. Gustave Simon, R. P., 15 avril 1904.
- Lettres à Hipp. Lucas. *Annales Romantiques*, 1905, pp. 243-245.
- Lettre à M. de Bonald, *ibid.*, 1905, p. 437.
- Lettre du 26 août 1853. *Le Temps*, 18 août 1907.
- Lettres à Dubois (fragments), p. p. J. Claretie. *Le Temps*, 27 décembre 1907, 16 octobre 1908.
- Lettres à M^{me} de Lamartine, à M. de Montherot, etc..., p. p. R. Doumic. R. D. M., 1^{er} septembre 1905, 15 septembre 1907, 15 août 1908, 15 septembre 1908.
- Lettres à M. et M^{me} de Circourt, p. p. Bourgin, dans l'Introduction de son ouvrage *A. de Circourt. Souvenirs d'une mission à Berlin*, Paris, Picard, 1908, in-8°, T. I.
- Lettres à Alix de Pierrecleau, p. p. P. de Lacroix. *Grande Revue*, 25 septembre 1909.

- Lettres à Madame de Pierrefeu et à Léon de Pierrefeu, p.p. Louis Barthou. *En marge des confidences*, R. P., 1^{er} mars 1912.
- Lettres à divers, p.p. Louis Barthou, R. H., 2 mars 1912.
- Lettres à Ed. Dubois, p.p. J. Caplain. *Ed. Dubois. Lamartine et Valentine de Lamartine*, 1912 (hors commerce, in-8°)
- Lettres à J. Reboul, pp. C. Pitoulet. *Lamartine et Dumas père parrains littéraires de Jean Reboul, de Nîmes*, Berlin, 1913, in-8°.
- Lettres à divers. R. B., 12 juillet 1913.
- Lettres à Antoir, p.p. Mario Foresi. *Nuova Antologia*, 1-16 septembre 1914.
- Lettres à Rosini, p.p. Mario Foresi, *ibid.*, 1^{er} juillet 1916.
- Lettres à divers, p.p. L. Barthou. *L'élection de Lamartine à l'Académie française*, R. P., 15 septembre 1916.
- Lettres à L. Ulbach, p.p. G. Geffroy. Le cinquantenaire de Lamartine (*Annales politiques et littéraires*, 13 avril 1919).
- Lettre au général Courtais. *Le Gaulois*, 25 octobre 1919.
- Lettre à Victor Hugo. *Le Gaulois du Dimanche*, 4 mars 1920.
- Lettres à Victor Hugo, p.p. L. Barthou. *Annales politiques et littéraires*, 13 juin 1920.
- Lettre à Ch. Delarivière (1838). p.p. H. Cochin. *Bulletin de l'Union Faulconnier, Dunkerque*, 1920-1921, pp. 110-114.
- Lettres à Thiers, p.p. D. Halevy. *Le Courrier de M. Thiers*, Paris, Payot, in-8°, 1921.
- Lettres à E. Deschamps, p.p. H. Girard. *Emile Deschamps*, Paris, Champion, 1921, 2 vol. in-8°.
- Lettres à Guichard de Bienassis, (1811) p.p. M. Levailant. R. D. M., 25 novembre et 1^{er} décembre 1924.
- Lettre à M^{me} Haste. *Figaro*, 13 décembre 1924.
- Lettre à Reschid Pacha (1849). *Les Nouvelles littéraires*, 30 mai 1925.
- Lettres à Carné, p.p. Jean des Cognets. L. C., 25 juin 1925.
- Lettres à Virieu, p.p. C. Latreille. R. F., 15 juillet 1925.
- Lettres à Aimé-Martin, p. p. L. Barthou R. P., 1^{er} octobre, 15 octobre, 1^{er} novembre 1925.
- Lettres à Madame de Barol, p. p. V. Paolo Ponti. *Lettere inedite di A. de Lamartine alla marchesa di Barolo*, Torino, 1926, in-8°.
- Lettres à divers, p. p. C. Latreille. L. C., 25 juin et 10 juillet 1926.
- Lettres à Michelet, p. p. J.-M. Carré. R. D. M., 1^{er} septembre 1926.
- Lettre à M. Amilhou (1840). *Chronique Médicale*, 1^{er} juin 1927.
- Lettres (en vers) à Guichard de Bienassis, p. p. P. Saint-Olive. *Bulletin de l'Académie Delphinale*, 1927.
- Lettres à Valentine de Cessiat, p. p. C^{te} de Chastellier. *Lamartine et ses nièces*, Paris, Plon, 1928,, in-16.
- Lettres à Fontenay, p. p. M. Levailant. R. D. M., 15 septembre 1930.
- Lettres à Martin, p. p. R. Waltz. R. H. L., 1930, p. 620.
- Lettres à Jarry de Mancy (1837), pp. A. Chesnier du Chesne. *Le Temps*, 9 novembre 1930.
- Lettre à X... (1848), p. p. A. Duréault. *Annales Académiques de Mâcon*, 1930-1931, p. 142.
- Lettres à G. Capponi, p. p. A. Germain. *La Revue Européenne*, juillet 1931.
- Lettres à divers. *Figaro*, 5 septembre 1931.
- Lettre à M^{me} de Bienassis, p. p. J. Pourtal de Ladevèze. *Le Divan*, janvier 1833.
- Lettres à divers (fragments) dans le *Catalogue* de la vente Saint-Victor, novembre 1933.
- Lettres à Sainte-Beuve, p. p. A. Chesnier du Chesne, R. D. M., 1^{er} novembre 1933.
- Lettres à divers, p. p. H. Guillemin. R. P., 1^{er} mai et 1^{er} juillet 1934.
- Lettre à H. de Lacretelle, (s. d.) p. p. J. de Lacretelle. *Nouvelles littéraires*, 15 septembre 1934.
- Lettres à Desplaces, p. p. G. Charlier. R. F., 15 août et 1^{er} septembre 1934, R. B., octobre 1934.
- Lettres à Pagès de l'Ariège, p. p. J. Lassaigue. *Revue Mondiale*, 15 décembre 1934.
- Lettres à divers, p. p. H. Guillemin. R. F., 1^{er} janvier, 15 janvier, 1^{er} février 1935 et R. B., 3 août 1935.

ÉTUDES SUR LAMARTINE.

- [Anonyme]. *Lamartine devant le tribunal du peuple* : par un républicain de la veille, Paris, août 1848, in-8°.
- [Anonyme]. *Lamartine chez lui*, Paris, Librairie du *Petit journal*, 1869.
- [Anonyme]. Le parti social (*Grande Revue*, 1^{er} mai 1902).
- A *Lamartine* (hommages de M. Barrès, Louis Barthou et...). Paris, 1914, in-8°.
- Abbé Th. B***. *Lettres à M. de Lamartine sur quelques paradoxes contenus dans ses œuvres, touchant la religion, la philosophie et les Turcs*. Avignon et Paris, 1844, in-8°.
- ALEXANDRE (Ch.). *Souvenirs sur Lamartine*, Paris, 1884, in-16.
- *Madame de Lamartine*, Paris, Dentu, 1887, in-8°.
- ALLAIS (G.). *Lamartine en Toscane*, 1909, in-8°.
- *Nouvelles études sur les Harmonies*, 1913, in-8°.
- ALLISON PEERS (E.). The fortunes of Lamartine in Spain. (*Modern Language Notes*, december 1922, T. XXXVII).
- ASCOLI (G.). *La Chute d'un ange*, étude critique. (*Revue Latine*, 25 novembre 1907).
- BARBONNEIX (Dr). Le fils de Lamartine (*Chronique médicale*, 1^{er} septembre 1919).
- La dernière maladie de Lamartine (*ibid.*, 1^{er} avril 1920).
- *Un mémoire politique de Lamartine*, Paris, 1925, in-8°.
- *Lamartine garde du corps*, Paris, 1925, in-8°.
- En marge de *Raphaël*. Elvire et sa famille (R. D. M., 1^{er} mai 1928).
- BAILLOU (I.) et HARRIS (Ethel). *Etat présent des études lamartiniennes*. Paris, Belles-Lettres, 1933, in-8°.
- BARRÈS (Maurice). *L'abdication du poète*, Paris, Crès, 1914.
- BARTHO (L.). Sur un manuscrit de Lamartine (R. B., 1^{er} juillet 1911).
- *Lamartine orateur*, Paris, 1916, in-8°.
- *Autour de Lamartine*, Paris, Payot, 1925, in-8°.
- BELLET (Mgr). *Souvenirs dauphinois sur Lamartine*, Valence, 1916, in-8°.
- BENASSIS (Dr). *Lamartine. Essai de clinique romantique* (*Revue thérapeutique des alcaloïdes*, novembre 1934 à février 1935).
- BERRET (P.). *Le Vallon de Lamartine* (M. D. F., 1^{er} août 1933).
- BERT (P.). *Lamartine homme social*, Paris, Jouve, s. d., in-16.
- BERTAUT (Jules). Lamartine à Bourges (*Le Temps*, 29 août 1923).
- BIRÉ (E.). Lamartine et *Le Correspondant* (L. C., 25 décembre 1879).
- BONNETTY (divers articles sur Lamartine dans *Annales de Philosophie chrétienne*, 30 juin 1835, 31 mai 1838, 1842 (pp. 238-239), 1848 (janvier, mars, juin), 1850 (pp. 245-268), juillet 1851).
- BORDEAUX (H.). La fin du voyage de Lamartine en Orient (R. D. M., 15 juin, 1^{er} juillet 1925).
- BOIS (J.). Un prophète au Parlement. (*Le Gaulois*, 17 septembre 1913).
- BRIMONT (M^{me} de). *L'album de Saint-Point ou Lamartine fantaisiste*, Paris, Plon, 1923, in-8°.
- *Autour de Graziella*, Paris, Champion, 1931, in-8°.
- BRUNETIÈRE. La poésie de Lamartine (R. D. M., 15 août 1886).
- CAPLAIN (J.). Les Abois financiers de Lamartine (*Annales de l'Académie de Mâcon*, troisième série, T. XVII, 1912).
- [CARAMAN (C^{te} G. de)]. *Une journée chez M. de Lamartine en 1838, 1842*, in-8°.
- CAUSSY (F.). Les débuts politiques de Lamartine (M. D. F., 16 novembre et 1^{er} décembre 1903).
- CENZATTI (Gemma). *Lamartine e l'Italia*, Livorno, 1903, in-16.
- CHAMBORANT DE PÉRISSAT. *Lamartine inconnu*, Paris, Plon, 1891, in-8°.
- CHAPUYS-MONTLAVILLE. *Lamartine, vie publique et privée*, Paris, Bourjon, 1843, in-8°.
- CHARBONNEL (Roger). La philosophie de Lamartine (M. F., 1^{er} février 1912).
- CHARLIER (G.). De Pope à Lamartine (*Revue de Belgique*, décembre 1906).
- CHAUDESAIGUES. Articles sur la *Chute d'un ange* et sur les *Recueils* (R. P., 1838, T. LV, p. 202 et 1839, T. CXXII, p. 192).

- CHESNIER DU CHESNE (A.). Le « Premier Regret » (*Le Temps*, 27 septembre 1930).
- La réception de Lamartine à l'Académie (*Le Temps* 23 juillet 1931).
- Lamartine académicien. (M. F., 15 novembre 1931).
- Le premier manifeste électoral de Lamartine (*Nouvelles Littéraires*, 23 janvier 1932).
- Une pétition de Lamartine (*Le Temps*, 21 avril 1933).
- Une rancune de Sainte-Beuve (*Le Temps*, 26 décembre 1933).
- La candidature de Lamartine à l'Académie en 1824 (M. F., 1^{er} mars 1934).
- CITOLEUX (Marc). *La poésie philosophique en France au XIX^e siècle, Lamartine*, Paris, 1905, in-8°.
- CLARETTE (J.). Lamartine et Shakespeare (*Annales politiques et littéraires*, 27 septembre 1908).
- COCHIN (H). *Lamartine et la Flandre*, Paris, Plon, 1912, in-16.
- Lamartine et sa politique (R. H., 27 avril 1912).
- Une visite à Lamartine (*Figaro*, 23 novembre 1912).
- COGNAT (L.). L'éducation de Lamartine (L. C., 10 août 1903).
- COGNETS (Jean des). *Les idées morales de Lamartine*, Paris, Bloud, 1909, in-8°.
- *La vie intérieure de Lamartine*, Paris, 1913, in-16.
- Le centenaire des « Méditations » (*Minerve Française*, mars 1920).
- Lamartine et le catholicisme (*La Vie Catholique*, 27 juin 1925).
- Autour du vieux roi Lamartine (L. C., 25 août 1927).
- COMBES (Anacharsis). *Mes souvenirs sur Lamartine*, Castres, 1869.
- COURTHION. Le mariage protestant de Lamartine (M. F., 1^{er} mai 1920).
- CUVILLIER-FLEURY. Divers articles sur Lamartine dans le *Journal des Débats* des 8 juillet 1837, 17 août, 27 septembre, 28 octobre 1849, 29 septembre 1850.
- DELAGE (Ed.). Julia de Lamartine épistolière (*Le Temps*, 20 août 1933).
- DELAROIÈRE. *Voyage en Orient*, Paris, Debécourt, 1836, in-8°.
- DELARUELLE. Lamartine lecteur de Delille (R. H. L., avril-juin 1911).
- DELL'ISOLA. Deux fragments de *Jocelyn* traduits en vers italiens (R. L. C., juillet-septembre 1932).
- DESCHANEL (E.). *Lamartine*, Paris, Calmann-Lévy, 1893, 2 vol. in-16.
- DESJARDINS (P.). Lamartine (R. B., 10 juillet 1886).
- DESVOYES (Alb.). Une suite de *Jocelyn* (R. H. L., 1915, p. 570).
- DOUMIC (R.). Les derniers jours et la mort d'Elvire (*Journal des Débats*, 7 octobre 1905).
- La philosophie de Lamartine (R. D. M., 15 mars 1906).
- Le carnet de voyage d'Elvire à Aix (*Journal des Débats*, 6 avril 1907).
- Le carnet de voyage de Lamartine en Italie (L. C., 25 juillet 1908).
- *Lamartine*, Paris, Hachette, 1912, in-16.
- La politique de Lamartine. *Le Gaulois*, 20 septembre 1913.
- DROUOT (Ed.). Un chapitre de la vie de Lamartine, Paris, Gamber, 1932, in-8°.
- DURÉAULT (Ar.). La première passion de Lamartine, Mâcon, Protat, 1911, in-8°.
- FAGUET. La Mennais et Lamartine [Compte rendu de l'ouvrage de M. Chr. Maréchal] (*Revue Latine*, 25 novembre 1907).
- FALCONNET (Er.). *Alphonse de Lamartine ; vie intime, poétique et littéraire*, Paris, 1840, in-8°.
- FLEURIOT DE LANGLE. Glanes lamartiniennes (R. F., 1^{er} avril 1929).
- Lamartine et Gêramb, pèlerins d'Orient (*Figaro*, 22 avril 1933).
- FONTAINE (Pierrette). *Lamartine au-dessus des légendes*, Paris, Téqui, 1929, in-16.
- FORCADE (E.). Le héros et l'historien de la Révolution de février (R. D. M., 15 juillet 1849).
- FOURNET (Ch.). *Lamartine et ses amis suisses*, Paris, Champion, 1928, in-16.
- Le mariage de Lamartine et l'abjuration de Marianne Birch (*Figaro*, 20 septembre 1930).

- GEORGES (Émile). Lamartine député du Loiret ; dans : *En marge des vieilles gazettes*, Orléans, 1913, in-16.
- GIRAUD (Victor). L'évolution morale de Lamartine (R. D. M., 15 juillet 1931).
- GREGH (Fernand). Lamartine (*Nouvelles Littéraires*, 23 février 1935).
- GRILLET (Claudius). La Bible dans Lamartine, *Université Catholique*, août et octobre 1913.
- Job dans les Premières Méditations (L. C., 25 décembre 1922)
- *Un grand vigneron, Lamartine*, Lyon, Vitte, 1933, in-16.
- GUERRINI. Lamartine secrétaire de Négation (R. P., 15 octobre 1915).
- GUICHARD (Louis). Lamartine et la station navale du Levant (L. C., 10 juin 1932).
- GUILLEMIN (Henri). Lamartine et son Ode deuxième à Némésis (R. H. L., octobre-décembre 1933)
- Lamartine et le catholicisme (R. F., 1^{er} mai 1934)
- La troisième Elvire (M. F., 1^{er} août 1934)
- Lamartine et la Russie (R. L. C., octobre-décembre 1934).
- La première manière de Lamartine (*Le Temps*, 15 juillet 1935).
- L'entrée de Lamartine dans l'opposition révolutionnaire (R. F., 1^{er} septembre 1935).
- GUILLEMIN (Henri) et ROTH (Georges). Lamartine et Madame de Larche (*Grande Revue*, septembre 1933).
- HARRIS (Ethel). *Lamartine et le peuple*, Paris, 1932, in-8°.
- HAZARD (P.). *Lamartine*, Paris, 1925, in-16.
- Les influences étrangères sur Lamartine (R. C. C., 15 janvier-30 juillet 1922)
- HENRIOT (E.). Lamartine et Victor Hugo (*Le Temps*, 8 janvier 1929).
- HINRICHS (M. Stanley). *Le « Cours Familier de Littérature » de Lamartine*, Strasbourg, 1930, in-8°.
- JANIN (J.). *Lamartine*, Paris Jouaust, 1869, in-16.
- JOATTON (Ch.). Lamartine, sa mère et sa Muse (*Annales de l'Académie de Mâcon*, 1930-1931, pp. 350-390).
- JOUANNE (P.). *L'Harmonie lamartinienne*, Paris, 1926, in-8°.
- Les variantes des *Harmonies*, Paris, 1926, in-8°.
- Quelques variantes des *Confidences* (R. H. L., 1926).
- KOOL (J.-M.). *Les Premières Méditations en Hollande*, Paris, 1920, in-8°.
- KRAMER (Cornélis). Lamartine et André Chénier (R. H. L., juillet-septembre 1930).
- LACRETELLE (Henri de). *Lamartine et ses amis*, Paris, Dreyfous, 1878, in-16.
- (Pierre de). La première candidature de Lamartine à l'Académie (*Grande Revue*, 15 mai 1905).
- *Les origines et la jeunesse de Lamartine*, Paris, Hachette, 1911, in-16.
- Lamartine et le *Journal des Débats* (*Journal des Débats*, 22 mai 1924)
- LAFONT (Aimé). Les travaux forcés de Lamartine (*Revue Mondiale*, 1^{er} et 15 janvier 1920).
- Le poème des *Pêcheurs* est-il retrouvé ? (R. B., 15 août 1925).
- *Narcisse ou les amours de Lamartine*, Paris, 1929, in-8°.
- L'invention dans *Jocelyn* (*Mélanges Vianey*, 1934, pp. 387-394).
- LANSON (Gustave). Édition critique des *Méditations*, Paris, 1915, 2 vol. in-8°.
- Le Centenaire des *Méditations* (R. D. M., 1^{er} mars 1920).
- LATREILLE (Camille). La jeunesse de Lamartine, d'après les lettres inédites de Louis de Vignet (L. C., 10 mai 1922).
- *Lamartine poète politique*, Lyon, 1924, in-8.
- *La mère de Lamartine*, Paris, 1925, in-8.
- *Les dernières années de Lamartine*, Paris, 1925, in-16.
- Quelques lettres inédites de Chateaubriand et de Victor Hugo à Lamartine (R. F., 1^{er} décembre 1926).
- Lamartine en 1848 (R. P., 1^{er} mai 1930).
- LEBAILLY (Armand). Madame de Lamartine, Paris, 1864, in-18.
- LECIGNE (C.). Madame de Lamartine, Paris, s. d., in-16.

- LECONTE DE LISLE. Lamartine (article paru dans le *Nain Jaune* en 1864 et reproduit dans les *Derniers Poèmes*, Paris, Lemerre, s. d.)
- LEDRAIN (E.). La jeunesse de Lamartine, d'après les souvenirs d'un survivant (R. B., 25 août 1886).
- Lettres à Lamartine, Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-16.
- LEVAILLANT (Maurice). Le Centenaire des *Nouvelles Méditations* (R. D. M., 15 septembre 1923).
- La jeunesse inquiète de Lamartine (R. H., 25 août-19 septembre 1925).
- *Lamartine ; œuvres choisies*. Paris, Hatier, 1925.
- LIMA-BARBOSA (Mario de). *Lamartine et le Brésil*, Paris, 1927, in-8°.
- *Lamartine secrétaire d'ambassade*, Paris, 1931, in-8°.
- LOISE (Ferdinand). *Le poète philosophe*, ou réflexions sur les idées philosophiques et religieuses de Lamartine à propos du *Cours Familier de Littérature*, Paris-Tournai, 1858, in-8°.
- [LOMÉNIE]. *Lamartine* (dans la *Galerie des Contemporains illustres*), Paris, 1842, in-12.
- LUCAS-DUBRETON. *La vie amoureuse de Lamartine*, Paris, 1930, in-16.
- LURINE (Louis). *Histoire poétique et politique de M. de Lamartine*, Paris, 1848, in-8°.
- MANSON. *Monsieur de Lamartine jugé par la presse quotidienne*, Paris, 1849, in-8°.
- MARÉCHAL (Christian). *La Mennais et Lamartine*, Paris, 1907, in-16.
- *Le véritable voyage en Orient de Lamartine*, Paris, 1908, in-8°.
- *Josselin inédit*, Paris, 1909, in-8°.
- MARIOTTE (Jane). Sur deux harmonies de Lamartine (*Figaro*, 20 septembre 1930).
- MASSON (P. M.). La poésie de Lamartine et son principe d'évolution (*Revue de Fribourg*, octobre 1906).
- *Lamartine*, Paris, 1911, in-12.
- MAUGAIN (G.). Tradition et nouveauté dans le *Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold* (dans *Mélanges Baldensperger*, T. II, p. 108).
- MAYNARD (U.). M. de Lamartine (*Bibliographie Catholique*, janvier à juin 1859)
- MAZADE (Ch. de). *Lamartine, sa vie littéraire et politique*, Paris, Didier, 1872, in-16.
- MENGIN (Urbain). *Lamartine à Naples et à Ischia* (R. L. C. 1924, pp. 601-619)
- *Lamartine à Florence*, Grenoble, 1925, in-8°.
- *Les manuscrits d'Antoir, l'ami de Lamartine*, Paris, Champion, 1925, in-8°.
- MIRECOURT (Eugène de). *Lamartine* (dans *Les Contemporains*), Paris, Havard-1855, in-12.
- MONNET (Camille). *Projet de bibliographie lamartinienne franco-italienne*, Turin, 1909, in-8°.
- MONTARLOT (P.). *Un déjeuner chez Lamartine en 1859*, Lyon, 1899, in-8°.
- [MONTHÉROT (F. de)]. *Feuilleton hostile contre Le Curé*, poème (sous presse) de M. de Lamartine, Lyon, 1836, in-8°.
- MOREAU (P.). Chateaubriand, Lamartine et la politique (R. C. C., 1927-1928).
- MORICE (Ch.). Lamartine, Baudelaire, Shelley (*Revue Contemporaine*, 25 janvier 1886).
- NANTEUIL (Baron de). La dernière soirée d'Elvire avec Lamartine et Vignet (M. F., 15 janvier 1934).
- NETTEMENT (A.). *Études critiques sur les Girondins*, Paris, 1848, in-8°.
- NICOLE (M.). Le contrat de mariage de Lamartine (*Le Temps*, 21 juin 1920).
- NICOLET ET RAYMOND. *Lamartine et les Alpes*, Grenoble, 1894, in-8°.
- NOLVA (R. de). Shelley et Lamartine (*Nouvelle Revue d'Italie*, 25 novembre 1923). *Nouvelles Littéraires*. Numéro consacré à Lamartine, 20 septembre 1930.
- OLLIVIER (Th.). *Valentine de Lamartine*, Paris, 1896, in-16.
- PASCAL (Félicien). Splendeurs et misères de gens de lettres (L. C., 25 janvier 1909).
- PELLETAN (E.). *Lamartine, sa vie et ses œuvres*, Paris, Pagnerre, 1869, in-12.
- PERRET (Jean). *Edgar Quinet et Lamartine en face de l'Allemagne*; Bourg, 1933, in-8°.
- PINGAUD (Alb.). Lamartine chargé d'affaires (*Revue d'Histoire Diplomatique*, 1927, pp. 239-275).
- POMAIROLS (Ch. de) *Lamartine, étude de morale et d'esthétique*, Paris, 1889, in-16.
- RAVONNEAUX (Alf.). *Lamartine romancier populaire et social*, Dijon, 1929, in-8°.

- REYSSIE (F.). *La jeunesse de Lamartine*, Paris-Hachette, 1892, in-16°.
- RIAZ (H. de). *Le mariage protestant de Lamartine*, Mâcon, Prot., 1910.
- RIPERT (E.). *Lamartine en Provence* (R. D. M., 15 août 1932).
- RONCHAUD (Louis de). *Préface pour Jocelyn et Graziella*, Paris, Jouaust, 1886, in-8°.
- ROSIÈRES (Raoul). *Pourquoi on ne lit plus Lamartine* (R. B., 8 août 1891).
- ROTH (Georges). *Lamartine et la Savoie*, Chambéry, Dardel, 1927, in-16.
- *L'assassinat de M. de Lamartine* (R. D. M., 15 novembre 1929).
- ROUSTAN (Mario). *Lamartine et les catholiques lyonnais*, Paris, 1906, in-8°.
- ROUSTAN (Mario). *Le socialisme de Lamartine* (*Grande Revue*, décembre 1930, janvier 1931).
- SAINT-AULAIRE. *Lamartine et la politique* (R. P., 15 juillet 1925).
- SAINT-POINT (Valentine de). *Lamartine inconnu* (*Nouvelle Revue*, 1^{er} janvier 1905).
- SANVET (P. A.). *Notes sur la poésie religieuse de Lamartine*, Mâcon, Protat, 1880, in-8°.
- SÉCHÉ (Léon). *Lamartine de 1816 à 1838*, Paris, 1905, in-8°.
- *Le mariage de Lamartine* (L. C., 25 septembre 1908).
- *Les amitiés de Lamartine*, Paris, 1911, in-8°.
- SENZA. *En marge de la vie de Lamartine*, Souvenirs et correspondance de Ch.-B. Jussieu de Senevier, 1845-1867, Paris, Per orbem, s. d. (1928), in-8°.
- SOUDAY (P.). *Lamartine et Byron* (*Le Temps*, 19 mars 1920).
- SOURIAU (M.). *La versification de Lamartine*, Paris, 1899, in-8°.
- SOURINE (N.). Tioutcheff et Lamartine (*Bulletin de l'Institut de l'Histoire des Arts*, Leningrad, T. III, 1928, pp. 148-167).
- *Lamartine russe* (*Poésies Russes*, Académia, Leningrad, 1929, pp. 299-335).
- SUGIER (E.). *Lamartine, étude morale*, Paris, 1910, in-16.
- TESTOT-FERRY. *Généalogie de la famille A. Lamartine* (*Annales de l'Académie de Mâcon*, 1924-1925, pp. 200-212).
- *La vérité sur Laurence et Jocelyn* (*Annales de l'Académie de Mâcon*, 1928-1929, pp. 1-23).
- THURIET (Ch.). *Deux causeries sur Lamartine*, Baume-les-Dames, 1891, in-8°.
- TRONCHON (H.). *Herder et Lamartine* (R. L. C. 1921, pp. 527-585).
- VARAGNAC (A.). *La politique de Lamartine* (*Journal des Débats*, 9 et 13 septembre 1913).
- VARENNE (Gaston). *Lamartine garde du corps à Beauvais*, Beauvais, 1903, in-8°.
- VEUILLOT (L.). *Articles sur Lamartine dans l'Univers*, 29 février, 6 et 8 mai, 29 octobre 1848, 27 et 31 octobre 1857, 1^{er} janvier 1858).
- VIREY (Ph.). *L'abbé Perrotin et la chapelle du Château de Lamartine à Monceau* (*Annales de l'Académie de Mâcon*, T. XVI, p. 348).
- VOGUE (Melchior de). *Poésie et vérité* (R. D. M., 15 janvier 1892).
- VULLIAUD (Paul). *Ballanche et Lamartine* (*Entretiens idéalistes*, juin 1914, T. XV, pp. 341-362).
- WHITEHOUSE (Reimsen). *La psychologie politique de Lamartine* (*Annales de l'Académie de Mâcon*, 1912, pp. 263-279).
- *The life of Lamartine*, London, 1918. 2 vol. in 8°.

Vu le 8 novembre 1935.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

VU et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris

S. CHARLÉTY.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- ADDISON : 509, 563.
 AFFRE (Mgr) : 298.
 AKENSIDE : 561.
 AGOULT (M^{me}) : 670, 671, 723.
 ALBANI : 140, 184, 196.
 ALEXANDRE (Charles) : 90, 211 n. 2, 227 n. 1, 299 n. 2, 304 n. 2, 328 n. 3, 397 n. 7, 414 n. 1, 415, 531, 538 n. 1, 637, 599, 667 n. 3, 697 n. 4, 698, 699 n. 4, 728, 765, 771, 780 n. 3, 785, 789 n. 2.
 ALFIERI : 598, 779.
 ALHOY : 497.
 ALIN : 13 n. 1.
 ALLETZ (Édouard) : 79, 245, 438 n. 3, 604, 516 n. 5.
 ALMÉRAS : 12, 14 n. 4, 19.
 AMBROSOLI : 7.
 AMIEL : 692.
 AMPÈRE : 75, 617 n. 1.
 ANCELOT (M^{me}) : 693.
 ANGERBERT (M^{me}) : 17, 20 n. 3, 115 n. 1, 741.
 ANNUNZIO (d') : 565.
 ANSTRUTHER : 734.
 ANTIER : 158 n. 6.
 ANTOIR : 136 n. 8, **399-401**, 755, 757, 773.
 ANTONIELLA : 424.
 ARIOSTE : 429, **609-610**, 619.
 ARISTOTE : 57 n. 7.
 ARNIM (Bettina von) : 613.
 ARVERS : 67.
 AUBEL : 210.
 AUBRY : 75.
 AUTRAN : 25, 714 n. 4, 715, 750.
 AUZOU (l'abbé) : 148, 163.
 BACULARD d'ARNAUD : 485, 499, 502, 511, 520 n. 2.
 BALDENSBERGER (F.) : 8, 75, 144 n. 3, 574, 597 n. 2, 618.
 BALLANCHE : 33, 38, 62, 69, 71, 77, 78, 80, 96, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 107, 116, 118 n. 2, 120, 129, **131-134**, 141, 142, 145, 147, 148, 150, 151, 152, 153, 155, 158 n. 3, 175, 179, 230, 240 n. 5, 246, 252, 436, 452, 479, 507, 669, 681.
 BALZAC : 99, 116, 140 n. 2, 148, 150, 154, 156, 481, 496, 508, 549, 708, 709.
 BANVILLE : 659.
 BAOUR-LORMIAN : 463, 474, 513, 576, 577, 585 n. 1.
 BARANTE : 136 n. 8.
 BARBIER (Auguste) : 71, 100, 116, 117, 143, 455, 460 n. 4, 485, 703.
 BARCHOU DE PENHOËN : 100.
 BAROL (M^{me} de) : 30, 38, 63, 82, 83, 168, 170, 310, 429, 563, 753, 784.
 BAROL (Marquis de) : 15.
 BARRAULT (E.) : 69, 130, 134 n. 3, 743.
 BARRÈS : 716, 777.
 BARTHE : 18.
 BARTHÉLEMY : 19, 35 n. 4, 49, 60, 71, 75 n. 2, 140, 179, 182, 184, 195.
 BARTHOUS (Louis) : 7, 12, 15 n. 1, 20 n. 1, 36 n. 1, 44 n. 4, 48, 49, 61 n. 1, 68 n. 3, 84 n. 3, 174 n. 5, 198 n. 1, 206 n. 2, 231 n. 8, 259, 409 n. 5, 429 n. 3, 561 n. 6, 633 n. 2, 634, 636 n. 1, 657, 668 n. 5, 749 n. 2, 779, 783 n. 7, 785 n. 2, 789, 794.
 BATAIN (l'abbé) : 103, 109, 160, 241, 283, 546.
 BAWR (M^{me} de) : 497, 518.
 BEAUMONT (député) : 37, 746 n. 4.
 BEETHOVEN : 673.
 BELGIOJOSO (princesse) : 38.
 BELLET (Mgr) : 391 n. 1, 669 n. 6.
 BELLÉE (Amable) : 148.
 BELLOC (M^{me} Sw.) : 484.
 BELMONTET (L.) : 262, 403, 538, 642, 678.
 BÉRANGER : 61, 67, 73, 116, 162, 227 n. 5, 260, 261, 379 n. 3, 427, 432, 476 n. 6, 506, 512, 514, 517, 551, 622, 657, 658, 662, 663, 664, 680, 681, 684, 692.
 BÉRENGER : 482.
 BERLIOZ (H.) : 68.
 BERNARD (Gentil-) : 433, 439, 443, 471, 494, 503.
 BERNÈS (H.) : 302 n. 6.
 BERQUIN : 518.
 BERRET (P.) : 320 n. 1.
 BERRIOZABAL : 737.
 BERRY (Duc de) : 381, 382.
 BERRYER : 242, 245.
 BERTHOUD (H.) : 498.
 BERTIN : 430, 435, 439, 443, 446, 447, 454, 467, 482, 486, 498, 503.

- BESKOW : 737.
 BIRCH (M^{me}) : 14 n. 4, 16.
 BITAUBÉ : 62, 618.
 BIXIO : 565.
 BLANC (Louis) : 73, 144, 157, 159, 244, 262, 748.
 BLAZE DE BURY : 59, 134 n. 3, 207, 227, 233 n. 2, 473, 565, 581, 611, 613.
 BOCHINGER : 77.
 BONALD : 97, 98, 124, 125 n. 1, 126 n. 3, 246, 296, 386, 556.
 BONAPARTE (Laetitia) : 115.
 BONJOUR (Casimir) : 164.
 BONNARD : 494, 511.
 BONNELIER (Hipp.) : 497.
 BONNET (Ch.) : 80.
 BONNETTY : 221, 222, 229, 242, 265, 268, 275, 276, 293, 297 n. 6, 756.
 BONNEVILLE : 435, 454, 460.
 BORDEAUX (Duc de) : 111, 113, 115, 381, 382.
 BOSSUET : 100, 102, 106, 152, 153, 168, 240.
 BOUGAINVILLE : 440.
 BOUILHET (L.) : 74 n. 4.
 BOULAY-PATY : 295.
 BOURGET (P.) : 565.
 BOURLIER (L.) : 148 n. 2, 154, 495.
 BOURRIT : 326, 469, 478, 488, 489.
 BOUTARD (l'abbé) : 120 n. 7.
 BOUTON (l'abbé) : 240.
 BRÉMOND (l'abbé H.) : 7, 291 n. 2.
 BRIFFAUT : 267, 280, 531, 669, 682 n. 1, 743.
 BRIMONT (M^{me} de) : 66, 84 n. 5, 174 n. 3, 302 n. 6, 637 n. 3, 704 n. 1.
 BRIZEUX : 62, 76 n. 1, 93, 120 n. 2, 143, 145, 164, 432, 435, 453, 475, 508, 591, 604, 658.
 BRUNEAU (Jules) : 148, 229 n. 4.
 BRUNETIÈRE : 587, 633 n. 1, 657, 658, 698.
 BRUYN (P.) : 736.
 BRUYS (Léon) : 20, 30 n. 2, 136, 413, 414, 713.
 BUCHEZ : 69, 100, 103, 153.
 BULOZ : 184, 685 n. 3.
 BULWER-LYTTON : 32 n. 5.
 BURNS : 562, **596-597**.
 BURTIN (N.) : 291 n. 3.
 BYRON : 18, 20, 34 n. 3, 136 n. 7, 225, 226, 236 n. 3, 322 n. 1, 429, 433, 458, 484, 485, 491, 561, 562, 563, **580-586**, 592, 598, 600, 604, 619, 671.
 CABRIÈRES (Mgr de) : 213 n. 4.
 CAHUET (Albéric) : 336 n. 1, 371 n. 1.
 CALVIN : 182, 267 n. 3.
 CAMERON (Marg.) : 450.
 CAMOËNS : 76.
 CANONGE (Éléonore de) : 109.
 CANONGE (Jules) : 67.
 CAPLAIN (Jules) : 190 n. 1.
 CAPMAS : 25, 27 n. 3, 29, 31 n. 1.
 CAPPONI (Gino) : 18 n. 2, 48 n. 1, 136 n. 8, 171, 199, 210, 215, 598.
 CAPOUL (V.) : 704.
 CARRA DE VAUX (A.) : 174.
 CARNÉ (Louis de) : 19, 37, 70, 77, 78, 83, 92, 94, 99, 100, 103, 144, 151, 153, 179, 255, 266, 267, 269, 270 n. 1, 271, 275 n. 4, 297, 420 n. 5, 429, 567, 640, 662, 665, 668, 673, 678, 755, 777.
 CARO : 691, 784.
 CARRÉ (J.-M.) : 108 n. 3, 138 n. 2, 157 n. 2, 190 n. 3, 231 n. 9, 237 n. 1, 666 n. 3.
 CARREL (Armand) : 15, 115, 145, 263, 270, 584 n. 1, 621, 672.
 CARRIÈRE (Désiré) : 30 n. 2, **709-712**, 739.
 CAUCHOIS-LEMAIRE : 506.
 CAUSSY (F.) : 17 n. 6.
 CAVAINAC (Godefroy) : 159.
 CAZALÈS : 11, 14, 15, 16 n. 2, 18 n. 4, 19, 21, 23, 24, 27 n. 3, 31, 35, 41, 42 n. 1, 68 n. 3, 113, 147, 193, 194, 203, 205, 211, 213, 214, 230, 263 n. 1, 601 n. 5, 661, 667, 668, 755.
 CÉRATI (l'Abbé) : 153, 163.
 CERISE : 672.
 CESAREO : 51 n. 3, 305 n. 5, 600 n. 2.
 CESSIAT (Alix de) : 36, 339, 613 n. 4.
 CESSIAT (M^{me} de) : 26 n. 6, 27, 206 n. 2, 241 n. 8, 339, 405, 668.
 CESSIAT (Valentine de) : 82 n. 1, 89 n. 3, 339, 380 n. 1, 412 n. 4, 561 n. 6, 704 n. 1, 765, 820.
 CHAMBOLLE : 234 n. 1.
 CHAMBORANT : 430, 771, 779, 780 n. 1.
 CHAMBORE : 548, 771 n. 5.
 CHAMPVANS : 34 n. 3, 235 n. 4, 333, 668, 679, 714 n. 1, 768.
 CHAPUYS-MONTLAVILLE : 41 n. 5, 74.
 CHARLES (Julie) : 13 n. 3, 26, 137, 166, 191, 221 n. 3, 312, 313, 357 n. 2, 383, 411, **415-420**, 530, 537, 757, 762, 765, 769.
 CHARLES X : 113, 140 n. 2, 166, 262 n. 3, 382.
 CHARLÉTY (S.) : 69 n. 4.
 CHARLIER (G.) : 8, 538, 571.
 CHASLES (Ph.) : 60, 75, 145, 148, 159, 241 n. 4, 302 n. 2, 590.
 CHASTELLIER (C^{te} de) : 339 n. 2.
 CHATEAUBRIAND : 18, 20 n. 2, 21, 34 n. 3, 67, 77, 78 n. 3, 85 n. 1, 96, 99, 100, 101, 102, 103, 107, 116, 119, 126 n. 3, 129, 131, 139, 140, 142, 145, 147, 149, 150, 151, 153, 154, 156 n. 1, 175, 183, 193, 195 n. 1, 206, 236, 246, 252, 262, 285, 286, 311 n. 3, 326, 331 n. 2, 350 n. 4, 386, 427, 435 n. 5, 436, 440, 447, 455, 469, 479, 482 n. 2, 486, 488, 491, 499, 500, 505, 523 n. 4, 524, 525, **529-536**, 542, 545, 552, 553 n. 2, 560, 568, 569 n. 1, 592, 593, 597, 615, 671, 681, 751.
 CHATEL (l'abbé) : 148, 163.

- CHAUDESAIGUES : 88 n. 5, 145 n. 10, 186 n. 1, 640, 688, 723 n. 2, 787.
 CHAULIEU : 471.
 CHÊNEOLLÉ : 125 n. 1, 327, 431, 435, 445, 461, 462, 465, 466, 471, 484, 485 n. 1, 486, 487, 490, 575.
 CHÉNIER (A.) : 76, 80, 428, 471.
 CHÉNIER (M.-J.) : 492.
 CHÉREL (Alb.) : 556.
 CHESNIER DU CHESNE : 8, 15 n. 5, 63 n. 5, 126 n. 2, 216 n. 3, 580 n. 1, 665 n. 6, 676 n. 1, 749 n. 1, 785 n. 3.
 CHÉZY : 76, 550 n. 2, 551.
 CHINARD : 535 n. 2.
 CHURCHILL (Henriette) : 385 n. 1.
 CIR COURT : 15 n. 3, 231 n. 8, 237, 611 n. 7, 613 n. 4, 614 n. 1, 736, 755 n. 1, 771, 773, 777, 784.
 CITOLEUX (Marc) : 123, 126 n. 3, 233 n. 7, 551 n. 1, 557, 574.
 CLARAY (J.-B.) : 484.
 CLARETIE : 566 n. 2.
 COCHIN (H.) : 16 n. 1, 17 n. 3, 18 n. 5, 37 n. 4, 289.
 COESSIN : 148, 228.
 CŒUR (abbé) : 38, 159, 240, 275 n. 4.
 COGNETS (Jean des) : 8, 24 n. 3, 31 n. 5, 37 n. 4, 41 n. 5, 81, 137 n. 5, 173, 177 n. 2, 187 n. 1, 189 n. 5, 199 n. 1, 203 n. 3, 204, 205 n. 1, 210 n. 4, 221 n. 2, 230 n. 4, 233 n. 4, 238 n. 4, 271 n. 1, 372, 380 n. 1, 392 n. 1, 393 n. 3, 404 n. 1, 416 n. 1, 425 n. 3, 476 n. 6, 554 n. 1, 602 n. 2, 665 n. 2, 678 n. 2, 702.
 COLARDEAU : 431, 499, 500.
 COLEBROOKE : 77 n. 1.
 COLERIDGE : 562, **587-596**.
 COLET (Louise) : 245, 691.
 COLLOMBET : 197, 240 n. 7, 255, 279, 288 n. 6, 619, 695.
 COMBEROUSSE : 158 n. 6.
 COMBES (Anacharsis) : 35 n. 6, 231.
 COMBES (J.-E.) : 127.
 COMMEQUIERS (Ch. de) : 75.
 CONDORCET : 80, 103.
 CONSTANT (Benjamin) : 146, 350 n. 4, 382.
 COOPER : 16, 429, 458, **597**.
 COPPÉE : 658.
 COPPENS (Eugénie de) : 17, 18 n. 5, 19, 28, 30 n. 5, 405, 754.
 CORCELLES : 37.
 CORDELIER : 171 n. 1.
 CORMENIN : 135 n. 3, 669 n. 7.
 CORNEILLE : 518 n. 1, 549 n. 2, 605.
 CORTANZA (M^{me} de) : 12.
 COTTIN (M^{me}) : 397 n. 1, 439 n. 8, 478, 497.
 COURIER (P.-L.) : 139, 162, 474 n. 4, 495, 506.
 COUSIN (V.) : 144, 145, 160, 602.
 COWPER : 561, 562, **579**, 593.
 COXE (W.) : 311, 322, 478, 485, 488, 718.
 CRABBE : 470, 509, 562, 587, 588, 596.
 CRÉBILLON (fils) : 92.
 CREUZÉ DE LESSER : 59, 76, 79, 499.
 CRONHOLM (A.) : 737.
 CUNNINGHAM (Allan) : 590.
 CUNYNNHAM (Antoine) : 573.
 CURTIUS : 147 n. 4, 157 n. 1.
 CUVIER : 581.
 CUVILLIER-FLEURY : 94, 186 n. 1, 649, 687, 688 n. 1.
 DANTE : 70, 76, 84, 155, 186, 427 n. 5, 599, 602.
 DARGAUD : 20, 24, 31, 35, 36, 64, 93, 132, 134, 135, 136, 137, 138 n. 2, 177, 182, 187 n. 1, 189 n. 5, 190, 191, 197 n. 3, 199, 203, 204, 205, 210, 221, 230, 238, 239, 256, 282, 333, 380 n. 1, 392 n. 1, 393, 394, 416 n. 1, 476 n. 6, 552, 554, 565 n. 3, 577, 602 n. 2, 634 n. 1, 638 n. 3, 661, 758, 765, 770, 774 n. 5.
 DARODE DE LILLEBONNE : 75.
 DARU (P.) : 101, 101 n. 4, 105 n. 2, 112, 463, 465, 467, 484, 488.
 DASH (Comtesse) : 141, 331 n. 2, 669.
 DAVID D'ANGERS : 11, 666.
 DECAZES : 381, 382.
 DEGOU MOIS (Léon) : 326.
 DELACOLLONGE : 496, 497.
 DELACROIX : 144.
 DELAHANTE (M^{me}) : 12, 115 n. 1, 384.
 DELAROIÈRE : 18 n. 5, 25, 26 n. 6, 27, 28, 29, 37, 219 n. 3, 425 n. 3.
 DELAVIGNE (Casimir) : 140, 148, 188, 428, 458, 492, 496, 512, 548, 549, 565 n. 1.
 DELÉCLUZE (E.-J.) : 693.
 DELILLE : 281 n. 1, 327, 430, 443, 444, 447, 450, 451, 452, 455, 457, 458, 460, 466, 467 n. 4, 469, 471, 472, 473, 483, 486, 487, 490, 504, 508, 511, 512, 550 n. 5, 567, 568, 569 n. 2, 570 n. 1, 575, 603 n. 4, 618, 619, 631, 655.
 DELL' ISOLA : 739.
 DELUC : 478.
 DEMAHIS : 703.
 DERÔME (L.) : 633 n. 1.
 DESBORDES-VALMORE (Marceline) : 62, 132 n. 8.
 DESCARTES : 204.
 DESCHAMPS (Émile) : 21 n. 3, 32 n. 3, 55, 56, 71, 72, 76, 92, 246, 455, 560, 566, 612, 639, 682, 683.
 DESCHAMPS (Antony) : 76.
 DESCHANÉL : 260, 475, 518, 688, 723 n. 2.
 DESJARDINS (G.) : 80.
 DESJARDINS (P.) : 587, 698.
 DESROZIERS : 93.
 DESTRE (abbé) : 336, 337, 338, 340, 341, 342, 343, 345, 347, 357, 358, 361.
 DEVÉRIA : 576.
 DIDEROT : 58, 249, 250, 263, 434, 474, 491, 510 n. 6.

- DIDIER (Charles) : 34 n. 1, 79, 140, 144, 154 n. 8.
 DONNET (Mgr) : 298, 710.
 DORAT : 430, 462, 483, 492, 494, 498, 499 n. 3, 500, 503, 505, 570, 723 n. 2.
 DORY (Alph.) : 159.
 DOUDAN (X.) : 671, 680.
 DOUMIC (R.) : 11, 13, 20 n. 4, 34 n. 2, 95 n. 3, 202 n. 4, 312 n. 3, 406 n. 5, 412 n. 2, 530 n. 7, 537 n. 6, 558, 701, 746 n. 1.
 DROUINEAU : 148.
 DRYDEN : 562, 563, 592.
 DUBOIS (Ed.) : 25, 84 n. 4, 190, 726 n. 1.
 DUCANGE (V.) : 155.
 DUCIS : 311 n. 3, 437, 444, 445, 452, 453, 457, 462, 472, 482, 503, 504, 511, 594, 631.
 DUCLÉSIEUX : 62, 67, 288 n. 2, 507.
 DUCRAY-DUMINIL : 440, 470.
 DU LAC (Père) : 171 n. 3, 189 n. 4, 206 n. 1, 223 n. 2, 377 n. 3, 604 n. 6, 757 n. 4, 759, 767, 772 n. 1, 780 n. 6.
 DUMAS (Adolphe) : 66 n. 3, 80, 107 n. 2, 225 n. 4, 286 n. 5, 662 n. 6.
 DUMAS (Alexandre - le père) : 31 n. 1, 99, 164, 346, 480, 519, 520.
 DUMONT (abbé) : 20, 90, **333-396**.
 DUMONTEIL (abbé) : 163, 164.
 DUPATY : 58, 640, 670.
 DUPOUY (A.) : 712.
 DUQUESNEL : 271, 517, 519, 588.
 DUVAL (Amaury) : 497.
 ECKERMANN : 613.
 ECKSTEIN (baron d') : 19, 72, 76, 80, 96, 100, 139, 150, 151, 291, 499, 550, 611 n. 7.
 EGGLI : 613.
 ELIOT (G.) : 735.
 ENFANTIN : 127, 129, 147, 158, 745.
 ENGEL (Cl. E.) : 306, 311, 326, 327, 477.
 ERNOUF (baron) : 566 n. 4.
 ESGRIGNY (M^{me} d') : 328.
 ESQUIROS : 62, 67, 153.
 ESTÈVE (Edm.) : 492, 505 n. 2, 581 n. 1, 582.
 EVANS (H.-G.) : 734.
 FABRE (Geneviève) : 425 n. 2.
 FABRE D'OLIVET : 80.
 FAGUET (Émile) : 699, 785, 788.
 FAINSILBER (S.) : 704, 705.
 FALCONNET (Ernest) : 42, 49, 67, 88, 91, 100, 113 n. 3, 119, 131 n. 3, 161, 197, 238, 240 n. 7, 242, 245 n. 4, 279, 282, 288, 323, 456 n. 1, 538, 544, 588, 600, 611, 640, 689, 787.
 FALLOUX : 12.
 FAUCHER (Léon) : 622, 657, 677.
 FAUCHET (abbé) : 289, 379.
 FAUGÈRE (Pr.) : 264, 265, 271, 673, 686.
 FAUJAS DE SAINT-FOND : 311 n. 3.
 FAVIER (Eulalie) : 62.
 FÉLETZ (abbé de) : 429.
 FÉNELON : 69 n. 2, 154, 155, 295, 463, 476, 556, 557, 595.
 FIELDING : 509.
 FIESCHI : 38, 39, 148, 666 n. 7.
 FLAUBERT (G.) : 74, 622, 660, 691, 771, 783.
 FLEURIOT DE LANGLE : 425 n. 3, 709.
 FLORIAN : 433.
 FOË (Daniel de) : 440 n. 6.
 FOISSET : 78 n. 3, 140.
 FONTANES : 80, 105 n. 3, 116, 430, 435, 451, 455, 462, 468, 470, 487, 490, 498, 512, 513.
 FONTANEY : 61, 62, 331 n. 2, 560, 589, 590, 595, 707 n. 2.
 FONTENAY : 30, 106, 111, 167.
 FORESI (Mario) : 231 n. 7, 745 n. 1.
 FORTOUL (Hipp.) : 70 n. 2, 96, 261 n. 1, 663 n. 1, 664.
 FOSCOLO : 610, 619, 767.
 FOURIER : 100, 118, 127.
 FOURNET (Charles) : 8, 14 n. 4, 326 n. 1, 328 n. 3.
 FRANCHE (P.) : 491, 708.
 FRAYSSINOUS : 386.
 FRÉMINVILLE : 173, 174, 377 n. 2.
 FRÉRON : 440.
 GARNIER (Honoré) : 298, 744.
 GASTINEL (P.) : 685 n. 3.
 GAUTIER (Théophile) : 71, 92 n. 5, 93, 94, 95, 144, 148 n. 1, 150, 159, 588, 637, 696, 706 n. 3.
 GAY (Sophie) : 412 n. 1, 563 n. 6.
 GENILLON (abbé) : 240.
 GENOUE : 35, 39, 56, 113, 138, 150, 178, 186 n. 1, 192, 234, 235, 236 n. 1, 239, 241, 243, 267, 269, 291, 385, 429, 552, 563 n. 2, 741, 775.
 GÉRARD (François) : 13, 22 n. 3, 660.
 GÉRARD DE NERVAL : 144, 616 n. 2.
 GÉRAUD (Edm.) : 552.
 GERBET : 100, 266, 268, 270, 277 n. 1.
 GERMAIN (S.) : 493.
 GERMEAU : 565, 580 n. 1.
 GESSNER : 225, 433, 437, 443, 446, 451, 454, 456, 460, 473 n. 2.
 GILBERT : 447, 492, 494, 498.
 GIRARD (Henri) : 7, 21 n. 3, 612 n. 2, 683 n. 1.
 GIRARDIN (Émile de) : 22, 182, 333 n. 1, 339.
 GIRARDIN (M^{me} de — Delphine Gay) : 20, 22 n. 2, 40 n. 2, 59, 213, 274 n. 1, 324 n. 3, 429, 441, 508, 545, 639, 661, 669, 755, 786.
 GIRAUD (Victor) : 89 n. 3, 150 n. 3.
 GLEIZES : 155.
 GODARD (Benjamin) : 704.
 GOERRES : 148.
 GËTHE : 18, 144 n. 3, 432, 518, 583, 593, **613-618**.

GOLDSMITH : 468, **508-509**, 570, **573-574**, 618.

GONO (abbé) : 245.

GOSSELIN : 11, 25 n. 3, 31 n. 4, 32, 33, 37 n. 3, 43, 51, 52 n. 1, 53 n. 2, 72, 81, 91, 183, 213, 291 n. 4, 633, 634 n. 1, 641, 662, 663, 664, 668, 716, 717, 722, 724, 725, 787.

GOUTTES : 342.

GRAINVILLE : 79.

GRANDPERRET : 582 n. 6.

GRATRY (Père) : 300.

GRAY : 561, 562, 563.

GREGH (Fernand) : 703, 705 n. 1, 715.

GRÉGOIRE (abbé) : 141, 253.

GRENIER (Édouard) : 618 n. 6.

GRESSET : 452, 492, 500, 503, 510 n. 6, 511, 594 n. 6.

GREUZE : 340 n. 2, 434.

GRILLET (abbé Cl.) : 547, 552, 702.

GRILLPARZER : 736 n. 6.

GUÉRIN (Maurice de) : 61, 241 n. 4.

GUERLAIS (Pierre) : 704, 705.

GUÉROULT : 274 n. 3, 621, 624, 662.

GUICCIOLI (comtesse) : 20, 136 n. 7, 562.

GUICHARD (L.) : 26 n. 2.

GUICHARD DE BIENASSIS (Pr.) : 39, 63, 135, 165, 231, 234, 304 n. 1, 312, 320, 394 n. 2, 410, 445 n. 4, 540, 563, 565 n. 5, 567 n. 3.

GUICHE (duc de) : 15.

GUILLEMARDET (Félix) : 35, 239, 775.

GUILLEMARD (abbé) : 245.

GUILLON (abbé) : 513.

GUIRAUD (Alexandre) : 32 n. 3, 72, 140 n. 2, 149, 150, 163, 246, 437 n. 8, 480, 484, 488, 497, 512, 515, 617 n. 1, 639.

GUITRY (Sacha) : 44 n. 4, 789.

GUIZOT : 110 n. 3, 262 n. 3.

GUTTINGER : 244, 291, 435, 686.

HAGBERG : 737.

HALÉVY (Daniel) : 84 n. 1, 749 n. 3.

HALLER : 454, 478, 486, 487, 490.

HASTE (M^{me}) : 312, 374 n. 4.

HAUTEFEUILLE (M^{me} d') : 132, 240 n. 5, 669.

HAZARD (Paul) : 8, 305, 559, 572, 740 n. 1, 811 n. 4.

HEGEL : 100, 145.

HEINE (Henri) : 116, 142, 150, 244 n. 3, 331 n. 2, 514, 558, 612 n. 4, 680 n. 2.

HÉKEL : 505.

HELVÉTIUS : 460.

HENRI V : 15, 136 n. 3, 244 n. 3.

HENRI VIII : 289.

HERDER : 99, 100, 125 n. 5, 137, 138, 145, 148, 157.

HÉRÉDIA : 700.

HÉRICOURT (Mgr d') : 240 n. 4, 246.

HERMANN (baron) : 75.

HERVEY : 471, 575.

HERWEGH : 735.

Le J. de L.

HINRICHS (M.-S.) : 562 n. 7.

HOMÈRE : 122, 429, 476, 576, 596, 618, 661.

HORACE : 84, 429, 474, 475, 595, 618.

HUGO (Victor) : 17, 19, 24 n. 1, 34 n. 3, 56, 57 n. 7, 58, 59, 60, 63, 71, 84, 94, 96, 99, 116, 119, 140, 141, 142, 145, 147, 153, 155, 157 n. 2, 185, 234 n. 2, 236, 288, 313, n. 1, 326, 331 n. 2, 427, 429, 456, 480, 547, 565 n. 1, 566, 576 n. 6, 590, 592, 638 n. 2, 640, 656, 664, 670, 671, 682, 706, 707, 712, 717, 755, 757.

HUGON (Amiral) : 26, 822.

JAMMES (Francis) : 716.

JANIN (Jules) : 89, 91, 92, 93, 95, 96 n. 1, 493, 519, 531, 558 n. 2, 573, 689, 691, 697, 723, 725.

JANVIER : 37.

JASINSKI : 706 n. 3.

JASMIN : 122.

JAUFFRET : 505.

JAVOGUES : 342.

JOANNIS : 37.

JOBERT (M^{me}) : 734.

JOHANNOT (Tony) : 35 n. 5.

JORDAN (Camille) : 12.

JORELLE (M^{me}) : 26.

JØRGENSEN : 737.

JOUFFROY : 71, 96, 98, 99, 101, 102, 103, 143, 147, 156.

JUSSIEU DE SÈNEVIER (Laurent de) : 749.

KAMINSKI : 737.

KARR (Alph.) : 66 n. 3, 92.

KATE (ten) : 736.

KLOPSTOCK : 76, 155, 612.

KRUMMACHER : 546, 555.

KRUSEMAN (A.-C.) : 736.

LABITTE (Ch.) : 584.

LA BRUYÈRE : 139, 427.

LACHABEAUSSIÈRE : 462.

LACLOS : 92, 432.

LACORDAIRE : 153, 159, 181, 241 n. 4, 244, 284 n. 2.

LACRETELLE (Ch. de) : 290.

LACRETELLE (H. de) : 32 n. 2, 35, 95, 197 n. 5, 212, 238 n. 3, 279, 285, 380 n. 1, 430, 530 n. 4, 563 n. 5, 565 n. 3, 599, 783.

LACRETELLE (P. de) : 8, 189 n. 5, 336, 339 n. 1, 348, 351 n. 2, 361 n. 2, 374 n. 3, 377 n. 4, 390 n. 1, 393, 406 n. 3, 613 n. 4.

LADOUCKETTE (J.-C.-F.) : 480.

LADVOCAT : 21, 115.

LA FAYETTE : 746.

LAFONT (Aimé) : 527.

LAFONT (Paul) : 16 n. 5.

LAFONTAINE (Auguste) : 163, 510.

LA FONTAINE (Jean de) : 476, 549 n. 2, 595, 618.

- LAGRANGE (E. de) : 611.
 LA HARPE : 161, 275 n. 2, 430, 478, 488, 491, 498, 503, 505, 510 n. 6, 617 n. 1.
 LAINÉ : 14, 21 n. 4, 581.
 LA MADELAINE (St. de) : 708.
 LAMARTINE (le père) : 361, 368, 384.
 LAMARTINE (la mère) : 174 n. 2, 304 n. 3, 360 n. 3, 362, 371 n. 1, 372, 373, 384, 387, 405, 406, 530 n. 5.
 LAMARTINE (Fr. L. de) : 17, 382 n. 1.
 LAMARTINE (Césarine de) : 124, 404, 405.
 LAMARTINE (Charlotte de) : 30.
 LAMARTINE (Sophie de) : 405 n. 1.
 LAMARTINE (Suzanne) : 405 n. 1.
 LAMARTINE (M^{me} de - née Birch) : 12, 13 n. 3, 14 n. 4, 15, 27, 30, 37 n. 4, 39 n. 1, 47 n. 4, 52, 132, 136 n. 2, 211 n. 2, 240, 241, 234 n. 4, 286, 299 n. 2, 313, 329 n. 1, 385 n. 1, 397 n. 1, 561 n. 6, 563, 564, 634 n. 1, 692 n. 3, 716, 717, 726, 728, 734, 753, 754, 756, 780 n. 3, 808, 810, 814, 823.
 LAMARTINE (Julia de) : 14 n. 4, 15, 20, 23, 24, 25, 26, 27, 30, 36, 41, 86 n. 1, 200, 206, 207, 208, 209, 215, 420-423, 638, 751, 823.
 LA MENNAIS : 33, 96, 98, 101, 103, 105 n. 4, 107, 120, 124, 129, 132, 136 n. 4, 140, 142, 146, 149, 150, 151, 152, 156, 160, 175, 181, 187, 188, 191-196, 209, 211, 212, 215 n. 3, 216, 222, 232, 234, 236, 245, 262 n. 3, 267, 289 350 n. 4, 386, 427, 545 n. 1, 547, 553 n. 2, 665, 684, 733, 747, 782.
 LA MORVONNAIS : 135.
 LANGLOIS : 77 n. 1.
 LA NOUE : 242, 243 n. 1.
 LANSON (Gustave) : 7, 204 n. 2, 228, 285 n. 1, 313 n. 4, 390 n. 1, 419 n. 3, 428, 470 n. 2, 542 n. 5, 571, 575.
 LA POMMERAYE : 99.
 LAPRADE : 68 n. 1, 274 n. 2, 662, 697, 715, 745, 785.
 LARCHE (M^{me} de) : 357 n. 2, 426 n. 2, 753, 758.
 LA TOUCHE : 518, 612, 689 n. 1.
 LATOUR : 15, 51, 56, 62, 71, 84, 145, 150, 428, 429, 661, 751.
 LATREILLE (C.) : 7, 23 n. 6, 30 n. 4, 84 n. 6, 213 n. 2, 240 n. 4, 385 n. 1, 391 n. 2, 419 n. 1, 429 n. 2, 530 n. 3, 537 n. 3, 647 n. 1, 757, 772 n. 2.
 LEBRETON (A.) : 787 n. 6.
 LEBRUN : 437, 439, 444, 446, 447, 451, 454, 459, 460, 462, 466, 471, 488, 492, 575, 606 n. 3.
 LECLERC (A.) : 310.
 LECLERCQ : 493, 496.
 LECONTE DE LISLE : 622, 688, 693, 707 771 n. 1.
 LEFÈVRE (Jules) : 62, 80, 485, 560.
 LE FLAGUAI (Alph.) : 62.
 LE FLOCH : 92.
 LEGOUIS : 277 n. 1, 567, 585, 589, 593, 643 n. 2, 646, 656, 657, 658, 702.
 LEGOUVÉ (le père) : 436, 439, 452, 454, 498, 510 n. 6, 513, 603, 606 n. 3.
 LEGOUVÉ (le fils) : 622, 698, 715.
 LEMAÎTRE (Jules) : 271, 272, 517, 620, 657, 658.
 LÉON XII : 140.
 LÉONARD : 433, 435, 438, 444, 447, 448, 449, 450 n. 1, 459, 467, 468, 470, 504, 508, 619.
 LERMINIER : 99, 126 n. 3, 145, 153 n. 3, 155, 156 n. 6, 157, 160, 234, 258, 287, 691.
 LEROUX (Pierre) : 70, 80, 118, 147, 156, 185.
 LESCHEVIN (P.-X.) : 490, 718, 719.
 LESSING : 129, 130, 157.
 LE SUIRE : 440.
 LE TISSIER (M^{me}) : 240.
 LETOURNEUR : 436, 574, 575.
 LEVAILLANT (Maurice) : 8, 337, 372, 406 n. 3, 706.
 LEVALLOIS (Jules) : 697.
 L'HÔTE (Ed.) : 62, 67, 591.
 LIEFDE (C.-L. de) : 127.
 LIGONNÈS : 18, 348 n. 1, 405 n. 1, 717.
 LISZT : 622 n. 4, 670, 680, 723.
 LITTRÉ : 159.
 LOVÈE-VEIMARS : 506.
 LOISELEUR-DELONGCHAMPS : 77 n. 1.
 LOMÉNIE : 581, 689.
 LOUIS-PHILIPPE : 112, 113, 150.
 LOYSON : 429, 453.
 LURINE : 263.
 LUTHER : 182, 234, 238, 267 n. 3, 289.
 MAFFEI : 595.
 MAGNIN (Ch.) : 58, 76, 77, 80, 158, 560, 596.
 MAIGRON : 92 n. 4.
 MAISTRE (Joseph de) : 67 n. 4, 97, 104 n. 2, 109, 123-126, 145, 146, 147, 152 n. 3, 153, 162, 195 n. 1, 230, 325 n. 3, 772.
 MAISTRE (Xavier de) : 186, 267, 297, 298 n. 1, 306, 479, 541-542, 622, 694, 778 n. 3.
 MALAGAMBA (M^{lle}) : 27 n. 1, 425 n. 3.
 MALFILÂTRE : 443, 445, 447, 462.
 MALOT (Hector) : 713.
 MALPIÈRE : 75.
 MANKOWSKI : 737.
 MANN (W.-E.) : 440 n. 3.
 MANZONI : 144, 428, 432, 480, 510, 514, 598, 560, 610, 619.
 MARCELLIS : 75.
 MARCELLUS : 67, 112 n. 2, 168, 186, 192, 297, 399 n. 2, 533, 610 n. 1.
 MARCKL : 35 n. 5, 705, 724.
 MARÉCHAL (Christian) : 40, 41, 42 n. 1, 46 n. 4, 51 n. 2, 81 n. 2, 187, 191 192, 194, 200 n. 4, 258 n. 1, 306 n. 2, 633 n. 4, 634, 637, 701, 790, 791, 792.

- MARITAIN (Paul) : 305.
 MARIVAUX : 434.
 MARMIER (X.) : 144.
 MARMONTEL : 467, 471, 474, 478, 489.
 MARSAN (J.) : 8, 76 n. 2, 564 n. 2, 566 n. 3.
 MARTIGNAC : 15, 16 n. 2, 140, 168, 192.
 MARTIN (Aimé) : 14, 15, 16 n. 4, 17, 18, 19, 20 n. 4, 21, 31, 35, 36, 38 n. 2, 40, 43, 46 n. 2, 51, 56, 60, 72, 82, 85, 87 n. 1, 113, 128, 155, 158, 165, 183 n. 2, 194 n. 2, 195, **196-198**, 212, 213, 220, 221, 223, 229, 230, 232, 233 n. 6, 234, 235, 237, 239, 241, 253, 276, 282, 292, 332, 379 n. 3, 403, 429, 445, 476, 526, 581, 582, 604, 633, 640, 642, 657, 661, 663 n. 4, 665, 668 n. 5, 676, 749, 753, 779, 785.
 MARTIN-DOISY : 196, 678, 783 n. 6.
 MASSÉY DE TYRONE : 57 n. 3.
 MASSIAS (baron) : 295, 685.
 MASSON (P.-M.) : 427, 502 n. 5, 700, 788.
 MATHIEU (abbé) : 240.
 MATTER (Jacques) : 151.
 MAUPASSANT : 713.
 MAURIDI : 29.
 MAURY (F.) : 527 n. 4.
 MAYNARD (Urbain) : 166 n. 5, 379 n. 2, 695.
 MAZURE : 76, 98, 100, 103, 104.
 MAZZINI : 739 n. 1.
 MEDWIN : 562.
 MEISSONNIER DE VALCROISSANT : 17, 114 n. 2.
 MÉLINE : 37, 732.
 MENCHE DE LOISNE : 695.
 MENGIN (Urbain) : 8, 302 n. 6, 399, 773.
 MENTHON (Valérie de) : 291.
 MERCIER (Sébastien) : 58, 161, 225, 226 n. 1, 469, 499, 512, 550 n. 7.
 MÉRIMÉE : 496, 564, 619, 712.
 MÉRY : 75.
 MEYNIER (X.) : 485.
 MICHAUD : 98, 397 n. 1.
 MICHEL-ANGE : 70, **601**, 606 n. 3, 619.
 MICHELET : 96, 100, 101, 102, 107, 108, 126 n. 3, 134, 136, 138 n. 2, 140, 145, 150, 157, 158, 165, 190 n. 3, 231 n. 9, 233, 237, 238, 258, 287, 666, 695.
 MICHEL-RAYMOND : 92, 93.
 MICHIELS : 560.
 MIGNET : 38.
 MILLEVOYE : 433, 470, 472, 514.
 MILTON : 77, 186, **567-570**, 598, 603, 608, 782.
 MINGRAT (abbé) : 495, 497.
 MIRECOURT : 127.
 MISTRAL : 715.
 MOLLARD (Cl. Fr.) : 295.
 MONGLOND : 155.
 MONTAIGNE : 177, 605.
 MONTALEMBERT : 120, 153, 211.
 MONTCALM (M^{me} de) : 15, 123 n. 4, 191.
 MONTHÉLIER : 480.
 MONTHEROT (Fr. de) : 12, 26 n. 5, 37 n. 3, 38, 66, 84, 174 n. 3, 197, 231, 243 n. 4, 291 n. 3, 377, 385, 386, 387, 389, 393, 405 n. 1, 408, 412, 431 n. 2, 637 n. 1, 664 n. 6, 668, 684, 717, 746.
 MONTLOSIER : 139, 164, 168.
 MONTOLIEU (M^{me} de) : 440, 510.
 MOORE (Th.) : 484, 560, 562, 580, 584 n. 5, **586-587**.
 MORAUD (Marcel) : 735.
 MOREAU (Élise) : 678 n. 1.
 MOREAU (Nigr) : 336, 338, 340, 342, 344, 346, 347, 359, 360, 362, 363, 375, 396.
 MOREAU (Pierre) : 319 n. 2, 582 n. 7.
 MORICE (Ch.) : 588, 786.
 MORILLOT (P.) : 305, 321 n. 1, 326.
 MORNET (Daniel) : 7, 58 n. 1, 431 n. 5, 432, 436 n. 2, 449 n. 4, 469 n. 1, 477, 702, 778.
 MOROGE : 119.
 MOULINIÉ (H.) : 124 n. 2.
 MURRAY : 484.
 MUSKEYN (W.-E.-N.) : 736.
 MUSSET : 91, 143, 427, 456, 485, 496, 543 n. 3, 669, 670, 685.
 MYRGA (M^{lle}) : 704.
 NAPOLÉON : 75, 116, 117, 132, 139, 142, 162, 381.
 NETTEMENT (A.) : 289, 515, 539, 608 n. 2, 694.
 NICCOLINI : 136 n. 8, 598.
 NICOLET : 305.
 NIEUWENTIT : 464.
 NISARD : 57, 67, 92, 93 n. 5, 95, 238, 243, 261, 262, 269, 431, 588, 604, 622, 632, 633, 637 n. 1, 662, 665, 672, 674, 697, 734, 752.
 NODIER : 11, 12, 23 n. 2, 32 n. 3, 40 n. 6, 56, 60, 65, 70, 79, 84, 97, 99, 103, 157, 164, 313 n. 1, 427, 432, 437, 467, 468, 470, 480, 489, 499, 518, **542-544**, 560, 587, 752.
 NOLVA (R. de) : 562 n. 3.
 NOUVION (V. de) : 94, 267, 269, 630, 646, 677.
 NOVALIS : 612.
 OEGGER (abbé) : 147.
 OGIER (Marc) : 148 n. 3.
 OLLIVIER : 698.
 ORLOFF (comte) : 29.
 ORSINI (abbé) : 265, 268, 270, 271, 275 n. 4, 289, 291 n. 5, 673.
 OSSIAN : 304, 305, 470, 486, 518, **576-579**, 615 n. 2, 616.
 OTHON DE BAVIÈRE : 29.
 OZANAM : 19 n. 2, 35, 70, 96, 100, 128 n. 1, 135, 159, 244, 291, 311 n. 4, 332, 456 n. 1.
 OZANEUX : 75, 485.

- PAGÈS DE L'ARIÈGE : 132, 282.
 PARNY : 162, 383 n. 5, 430, 433, 439, 441, 444, 470, 472, 570, 605, 606 n. 3.
 PARSEVAL (Amédée de) : 25, 27, 29, 404, 405, 822.
 PARSEVAL-GRANDMAISON : 58, 449 n. 2.
 PASCAL : 191, 427, 464, 760, 761, 776.
 PAULDING : 597.
 PAUTHIER : 77 n. 1.
 PAVIE (Victor) : 13.
 PELLETAN (Eugène) : 67, 106, 140 n. 3, 240, 269, 621, 622, 642, 671, 697.
 PELLICO : 93, 154.
 PÉRIER (Casimir) : 18, 139, 746.
 PERREAU : 433.
 PETIT DE JULLEVILLE : 319 n. 2, 538.
 PÉTRARQUE : 305 n. 1, 429, 501, 540 n. 5, 578, 582, **599-606**, 619.
 PEZAY : 436.
 PHILIPON DE LA MADELAINE : 607.
 PICHOT (Amédée) : 144, 333, 397 n. 1, 484, 587 n. 5, 589, 592, 596 n. 2.
 PIE VII : 364, 381.
 PIE VIII : 140.
 PIERRECLAU (comte de) : 335, 339, 345, 347, 350, 351, 352, 355, 371, 373, 375 n. 2.
 PIERRECLAU (Jacqueline-Marguerite de - M^{me} Mongez) : 348, 349, 350, 353, 354, 356, 359, 371, 373, 376, 380, 393, 414.
 PIERRECLAU (Nina de) : 374 n. 2.
 PIERRECLAU (Léon de) : 36, 174, 192 n. 3, 339 n. 4, 393.
 PITOLLET (Camille) : 31 n. 1, 297 n. 4.
 PLANCHE (Gustave) : 73 n. 3, 70, 126 n. 3, 127, 243, 263, 327, 378 n. 3, 496, 544, 567, 576 n. 6, 590, 619, 621, 642 n. 8, 661, 676, 691.
 PLATON : 132, **602-603**, 677.
 POIRIER (Léon) : 704, 705.
 POLIGNAC : 111, 192, 398 n. 2.
 POLLIN (abbé) : 478, 497.
 POMAIROLS (Ch. de) : 425, 657, 699.
 POMMIER (Amédée) : 67.
 POMMIER (Henriette) : 411 n. 1.
 PONTMARTIN : 701.
 POPE : 224, 228 n. 3, 283 n. 1, 429, 458, 471, 499, 514, 550, **570-572**, 575, 592.
 POPLAWSKY (Th. von) : 576, 577.
 POTGIETER : 736, 737.
 POUCHKINE : 564.
 POUJOLAT : 31 n. 4, 36 n. 3, 222, 267, 674.
 POUX (Pierre) : 8, 218 n. 1, 544 n. 3, 612 n. 2.
 PRÉVOST (abbé) : 432, 451, 495, 518, 605, 675.
 PROPERCE : 661.
 PROUDHON : 120, 692.
 QUÉLEN (Mgr de) : 159, 514.
 QUINET (Edgar) : 17, 25, 35, 70, 76, 77, 78, 80, 81, 99, 101, 102, 116, 125 n. 5, **134-138**, 141, 143, 144 n. 4, 145, 146, 147, 150, 155, 157, 158, 236, 258, 481, 499, 546, 611 n. 7, 682, 695, 780.
 RABAN : 148 n. 2, 158, 163, 493, 496, 507, 414.
 RACINE (Jean) : 570.
 RACINE (Louis) : 124 n. 1, 461, 522 n. 4.
 RADCLIFF (Ann.) : 478.
 RAIGECOURT (M^{me} de) : 21, 169, 383, 420 n. 5.
 RAMEAU (Mgr) : 336.
 RAMOND : 326, 478, 485.
 RAVIGNAN (Père de) : 159.
 REBOUL : 25, 31 n. 1, 120, 122, 213, 297, 674.
 RÉCAMIER (Juliette) : 131, 524, 632, 681.
 RÉMUSAT : 184.
 RENAN (Ernest) : 216, 265 n. 1, 691.
 RENARD (Jules) : 637 n. 4.
 RENDUEL : 33, 92.
 RESSÉGUIER (Jules de) : 16 n. 5, 67, 294, 581 n. 1, 685, 725.
 REYMOND (W.) : 561.
 REYSSIÉ (F.) : 170 n. 2, 377 n. 2, 561, 587.
 RICHARDSON : 20, 431.
 RICHER : 230.
 RICHTER (J.-P.) : 429, 611.
 RIPERT (Émile) : 17 n. 6, 122 n. 3, 325 n. 2.
 RIVAROL : 461 n. 2.
 ROBERT (Léopold) : 558, 559, 722.
 ROBESPIERRE : 99, 150, 623, 656 n. 3.
 ROBIN (Eugène) : 733.
 ROCHER : 398 n. 2.
 RODRIGUES (E.) : 116, 120, 129, 130, 146, 147 n. 2, 152 n. 5, 156, 157, 158 n. 1.
 ROHAN : 111, 112, 166, 191, **397-398**.
 ROLAND (M^{me}) : 99, 469.
 RONCHAUD (Louis de) : 287 n. 3, 476, 583, 616, 698 n. 4, 745, 757.
 RONOT : 22, 35 n. 4, 84, 668, 670, 732.
 ROSIÈRES (R.) : 437 n. 1, 699.
 ROSINI : 330.
 ROSSEL (Virgile) : 611, 617.
 ROSSINI : 637.
 ROTH (G.) : 8, 305, 426 n. 2, 531 n. 5, 537 n. 6, 702, 785 n. 1.
 ROTHEKIRKE (baronne de) : 35.
 ROUCHER : 80, 450 n. 1, 459, 469, 482, 483.
 ROUSSEAU (J.-B.) : 447, 492.
 ROUSSEAU (J.-J.) : 161 n. 3, 182, 221, 222, 224, 226, 228 n. 4, 229, 241, 255, 257, 259, 260, 294, 297, 326, 431, 432, 433, 434, 436, 437, 439, 441, 445, 451, 454, 458, 466, 469, 471, 474, 478, 482 n. 2, 487, 499, 525, 534 n. 3, 535 n. 5, **537-540**, 575, 593, 714.
 ROUSTAN (Mario) : 20 n. 7, 88 n. 1, 197 n. 1, 240 n. 7, 279 n. 4.
 ROYER-COLLARD : 743.
 SAINT-AUGUSTIN : 65, 605 n. 5.
 SAINT-AULAIRE : 30, 743 n. 4, 779.

SAINT-CHÉRON : 131 n. 3.
 SAINT-HILAIRE (R.) : 480, 678.
 SAINT-LAMBERT : 434, 446, 447, 448, 450
 n. 1, 459, 460, 474, 481, 482, 503, 547
 n. 1, 573 n. 1.
 SAINT-MARC GIRARDIN : 378 n. 3, 476, 667,
 691.
 SAINT-MARTIN : 148, 229.
 SAINT-PIERRE (abbé de) : 161, 502.
 SAINT-PIERRE (Bernardin de) : 105 n. 3, 161,
 220, 251, 253, 254, 404 n. 4, 428, 433, 436,
 437, 440, 447, 448, 450 n. 1, 451, 452, 467,
 470, 488, 514, **526-528**, 551, 618, 625, 671.
 SAINT-PRIEST : 91 n. 1, 685.
 SAINT-SIMON : 80, 118, 119, 127, 129, 130,
 147, 148 n. 4, 154, 156.
 SAINTE-BEUVE : 13, 36, 56, 61, **63-66**, 67, 69,
 70, 73 n. 3, 78, 80, 86, 102, 103, 112 n. 4,
 118, 119, 123, 126 n. 2, 136, 143, 144, 147
 n. 7, 148 n. 5, 150, 152 n. 1, 154, 158,
171-173, 175 n. 1, 180 n. 1, 185, 187,
 192, 197 n. 5, 200, 211 n. 2, 212, 216, 218
 n. 1, 222, 225, 236 n. 3, 238, 239, 244,
 257, 260, 261, 287, 289, 294, 300, 378
 n. 4, 397, 403 n. 2, 415, 427, 429, 433,
 435, 441, 473 n. 2, 475, 485, 498, 517,
 523, 525 n. 2, 526, 528 n. 2, 531, 543 n. 3,
544-545, 546, 553, 573, 580 n. 1, 583,
 588, 589, 592, 595, 599, 606 n. 1, 607, 611,
 621, 622, 630, 632, 642, 644, 646 n. 1,
 653, 655, 658, 661, 662, 665, 667, 670,
674-676, 681, 713 n. 2, 714, 717 n. 1,
 728 n. 2, 728 n. 4, 749, 751, 758, 782, 785.
 SALVANDY : 37 n. 2, 91, 181.
 SAND (George) : 92, 144, 236, 238, 481,
 497, 517, 518 n. 5, 519 n. 5, 622, 670, 671,
 680.
 SANVERT (abbé) : 522 n. 2, 541, 606, 701.
 SAUGEON : 185.
 SAULLAY DE L'ESTRE : 17, 19, 37 n. 4.
 SAULNIER (F.) : 292 n. 1, 709.
 SAURAT (Denis) : 655, 702.
 SAUSSURE : 326, 478.
 SAUZET : 36.
 SCHELLING : 100, 157.
 SCHILLER : 18, **612-613**, 619, 735.
 SCHLEGEL : 538.
 SCHWAB : 30, 735.
 SCOTT (Walter) : 24, 25 n. 3, 35 n. 4, 107,
 113, 115, 442, 459, 562.
 SCRIBE : 163, 496.
 SÉCHAUD (abbé P.) : 68 n. 1, 697 n. 4, 715
 n. 2, 745 n. 4.
 SÉCHÉ (L.) : 20 n. 3, 32 n. 3, 109 n. 4, 115
 n. 1, 121 n. 1, 180 n. 5, 183 n. 3, 246 n. 1,
 398 n. 2, 418 n. 1, 545 n. 3, 552 n. 1,
 741 n. 1.
 SELLARDS (John) : 34 n. 1, 79 n. 6.
 SEMET (L.) : 75.
 SÉNANCOUR : 156 n. 1, 159, 311, 441, 455,
 478, 485 n. 1, 486, 492, 493.

SÉNEVIER (M^{lle} de) : 8, 47, 54, 241 n. 8,
 412 n. 4, 634, 789, 791, 811.
 SERCEY : 15, 68, 112 n. 2, 168 n. 2, 302 n. 6.
 SHAKESPEARE : 562, **565-567**, 598.
 SHELLEY : 560, 562, 786 n. 2.
 SIBOUR (abbé) : 242.
 SILVESTRE (Armand) : 704.
 SIRTÉMA DE GROVESTINS : 196.
 SMITH (M. A.) : 589, 594.
 SOCRATE : 87, 147, 169, 288, 427, 527.
 SOREL (A.-E.) : 713.
 SOULARY : 497.
 SOULIÉ (F.) : 92.
 SOUMET (Alexandre) : 75 n. 4, 453, 470,
 604, 780.
 SOURIAU : 659.
 SOUTHEY : 590.
 SOUVESTRE : 119.
 SPENCER : 562.
 STAËL (M^{me} de) : 58, 69 n. 2, 71, 75, 77, 97,
 129, 146 n. 1, 246, 253, 432, 498, 509,
 510, 529, **540-541**, 545, 592, 604, 612, 617.
 STANHOPE (Lady) : 26, 27, 179, 186, 201,
 217, 229, 244, 742.
 STAPFER : 144.
 STRAUSS : 159, 236.
 STENDHAL : 139, 140, 481, 495, 519, 560,
 583, 758.
 STERNE : 415, 509.
 SÜE (Eugène) : 20, 40, 130, 185, 493, 661.
 SUGIER : 210 n. 3, 541, 701.
 SWEDENBORG : 148.
 SWETCHINE (M^{me}) : 159.
 SWIFT (T.-W.) : 734.
 SYLVIVUS : 67, 79, 120, 123, 158 n. 3, 477.
 TAINÉ : 561.
 TALMA : 383.
 TALLEMANT DES RÉAUX : 95.
 TALLEYRAND : 36, 141, 166.
 TALLIER (Armand) : 704.
 TASSE (Le) : 570, **607-608**, 619.
 TASTU (M^{me}) : 36, 440 n. 6.
 TENCIN (M^{me} de) : 432, 498, 518.
 TÉRY (Gustave) : 705.
 TESTOT-FERRY : 336, 342 n. 3, 348 n. 3,
 353, 354, 391 n. 2.
 TEXIER (Edm.) : 566.
 TEXTE (Joseph) : 565, 589, 596.
 THEURIET (A.) : 713.
 THIERS (A.) : 28, 84, 99, 749.
 THIÉSSÉ (L.) : 154, 188, 429.
 THOMAS (A.-B.) : 565 n. 1.
 THOMAS (C.) : 52, 137 n. 4, 200 n. 4, 201
 n. 3, 217 n. 3, 258 n. 1, 259, 306, 634,
 789, 790, 791, 792.
 THOMAS (W.) : 575.
 THOMAS-LÉFEBVRE : 626, 627, 628, 629,
 630, 631, 728 n. 2, 730.
 THOMSON : 450 n. 1, 470, 471, 474, 483,
 563, **572-574**, 575, 593, 615, 619.

- THUREAU-DANGIN : 140 n. 2, 159 n. 2, 669, 701.
 THYONS (abbé) : 233 n. 4, 298, 380.
 TIRPENNE : 480.
 TISSEUR (Barthélemy) : 37 n. 5, 638 n. 2.
 TOCQUEVILLE : 37, 159.
 TOUQUET : 141.
 TRISTAN (Flora) : 678 n. 5, 825.
 TRONCHON : 125 n. 5.
 TURQUÉTY : 61, 67, 159, 186, 292, 453, 490, 668, 687 n. 1, 711, 743.
 ULBACH (Louis) : 305 n. 1.
 VAN DER BURCH : 708.
 VAN HASSELT : 67.
 VAN TIEGHEM : 224 n. 1, 448 n. 3, 509, 574, 576, 578.
 VARCOLLIER : 602.
 VAUDRAN (de) : 362, 363.
 VAUX (Alexandre Carra de) : 300 n. 4, 330, 333 n. 1.
 VAUX (baronne de) : 174 n. 2, 293 n. 2.
 VERGNIAUD : 238, 288, 289.
 VERSET (J.-J.) : 336, 345, 352, 356.
 VEUILLOT (Louis) : 233, 393, 669 n. 6, 696, 711.
 VIATTE (A.) : 147 n. 8.
 VICO : 80, 100, 145.
 VIENNET : 58, 155, 468 n. 5.
 VIGNET (Louis de) : 12, 16 n. 5, 64 n. 2, 84, 173 n. 1, 215, 296, 323, 333 n. 1, 335 n. 1, 376, 383, 393, 401, 402, 406 n. 4, 408 n. 1, 419, 530, 537, 541, 581.
 VIGNET (Xavier de) : 124, 405.
 VIGNY (Alfred de) : 23 n. 4, 32 n. 3, 71, 76, 80, 99, 100, 119, 136 n. 4, 143, 155, 163, 246 n. 1, 294, 350 n. 3, 428, 429, 431, 435, 456, 480, 493, 508, 520, 548, 560, 591, 639, 675 n. 1, 682, 707, 813.
 VIGOREUX (Clarisse) : 679.
 VILLARS (M^{me} du) : 208 n. 1, 756.
 VILLEMAIN : 12, 590.
 VILLEMARQUÉ (Th. de la) : 66.
 VILLENEUVE-BARGEMONT : 119.
 VINET : 59, 102, 103, 120, 126 n. 3, 127 n. 2, 156, 163, 186 n. 1, 222, 233, 234, 235 n. 2, 261, 268, 270, 271, 272, 275 n. 4, 283 n. 2, 291, 297 n. 2, 432, 471, 474, 497, 552, 620, 622, 639, 655, 673, 752, 756, 767.
 VIRGILE : 122, 429, 474, 475, 570, 596, 618.
 VIRIEU (Aymon de) : 11, 12, 13, 14, 16, 17, 18, 22, 24, 25, 27 n. 3, 29, 31, 32, 33, 37, 39, 42 n. 1, 43 n. 3, 45, 47, 57, 59, 61, 64, 66, 74, 82, 83, 84 n. 4, 86, 87, 97, 104, 106, 107, 108, 109, 111, 113, 117, 124, 126 n. 2, 132, 133, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 173, 181, 182, 184, 187, 190, 191, 193 n. 1, 196 n. 2, 203, 205, 206, 207, 208, 213, 214, 215, 216, 221, 222, 228, 228 n. 5, 231, 237, 240, 241, 285 n. 6, 296, 302 n. 4, 303 n. 2, 310, 312, 313 n. 1, 314, 320, 327 n. 4, 330, 335 n. 1, 376, 378 n. 4, 383 n. 1, 392, 398, 406 n. 5, 407, 409, 410, 411, 429, 474, 491 n. 1, 530, 537, 546 n. 3, 549, 563 n. 3, 565, 571 n. 1, 573, 592 n. 1, 595 n. 3, 597 n. 3, 599, 605 n. 5, 607, 611, 638 n. 3, 663, 666, 667, 705 n. 2, 742, 747 n. 1, 748 n. 1, 749, 751, 752, 753 n. 1, 755, 757, 759, 766, 772, 785, 787.
 VISSER (L. de) : 736.
 VITROLLES : 399.
 VOGÜE (M. de) : 700.
 VOLNEY : 209, 224, 225.
 VOLTAIRE : 75, 141, 154, 156, 160, 161, 217, 221, 226, 227, 236 n. 2, 253, 254, 257, n. 1, 260, 263, 275 n. 2, 285, 288, 380, 430, 433, 445, 461, 465, 487, 503, 511 n. 1, 514, 523, 538 n. 1, 566, 575, 603.
 VOSS : 509, 612.
 VULLIAUD (P.) : 131 n. 3.
 WAHLEN : 732.
 WALSH (vicomte) : 264, 289, 410 n. 1, 531, 673.
 WAPP : 33, 763, 769 n. 5.
 WEITENBERGER (M^{lle} M.) : 705.
 WERNER : 612.
 WIELAND : 612.
 WORDSWORTH : 560, 561, 562, **587-596**, 713.
 YÉMÉNITZ (M^{me}) : 211 n. 2.
 YOUNG : 436, 470, **574-576**, 598, 767.
 ZIMMERMANN : 437, 478, 487, 488, 489, 490, 605.
 ZOLA : 713.
 ZYROMSKY : 561, 599 n. 2.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	7
------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

LA COMPOSITION DU POÈME

CHAPITRE I

Lamartine de la publication des HARMONIES à la publication de JOCELYN	11
---	----

CHAPITRE II

La Genèse de JOCELYN	40
--------------------------------	----

DEUXIÈME PARTIE

LE MILIEU

JOCELYN ET SON TEMPS

CHAPITRE I

Les idées littéraires.	55
--------------------------------	----

Les écoles et les règles, 55. La poésie « intime », 61. La poésie missionnaire, 69. L'épopée, 75. Jocelyn « épisode », 81. La « littérature facile », 91.

CHAPITRE II

Philosophie politique et préoccupations sociales	96
--	----

L'exégèse des révolutions, 97. La philosophie de l'histoire ; devenir, providentialisme, 99. Le ralliement de Lamartine, 106. La légende impériale, 115. La question des prolétaires, 118. Lamartine et Joseph de Maistre, 123. Lamartine et les Saint-Simoniens, 127. Lamartine et Ballanche, 131. Lamartine et Quinet, 134.

CHAPITRE III

L'inquiétude religieuse 139

- A. AUTOUR DE LAMARTINE. — L'anti-catholicisme en 1830, 139. Millénarisme, messianisme religions nouvelles, 146. Les tentatives d'adaptation du christianisme, 149. La « religiosité » de 1835, 159. La querelle du célibat ecclésiastique, 161.
- B. LA PENSÉE RELIGIEUSE DE LAMARTINE DE 1830 A 1832. — Lamartine catholique-libéral, 165. La fidélité difficile, 169. Lamartine et l'évolution du catholicisme, 175. Lamartine accentue le libéralisme de sa politique religieuse, mais demeure attaché à l'orthodoxie, 180. Lamartine et Dargaud, 190. Lamartine et La Mennais, 191. Lamartine et Aimé-Martin, 196.
- C. LA PENSÉE RELIGIEUSE DE LAMARTINE APRÈS 1832. — Lamartine en Orient, 199. La visite au tombeau du Christ, 202. Le drame du 7 décembre 1832, 206. Ses premiers contre-coups, 209. La nouvelle attitude religieuse de Lamartine, 210. Le rationalisme du *Voyage en Orient*, 217. Lamartine et le déisme du XVIII^e siècle, 221. Lamartine et l'illuminisme, 228. La tactique de Lamartine, 230. La religion de Lamartine en 1835 vue par les contemporains, 242.
- D. LA RELIGION DE JOCELYN. — Aspect catholique du poème, 246. La présence du rationalisme déiste dans *Jocelyn*, 249. La méthode de « conciliation insinuante », 256. L'accueil des libéraux, 261. L'accueil de la presse catholique, 263. Les trois griefs capitaux : 1^o L'ordination de Jocelyn, 268. 2^o *Jocelyn* « plaidoyer contre le célibat ecclésiastique », 276. 3^o Lamartine et le panthéisme, 282. L'intention religieuse du poème, 284. La mise à l'Index de *Jocelyn*, 289. La religion de *Jocelyn* et l'opinion publique, 294. De quelques retouches apportées par Lamartine au texte de son poème en 1850 et en 1860, 297.

TROISIÈME PARTIE

LES SOURCES DE JOCELYN

CHAPITRE I

Les souvenirs d'expérience personnelle 301

- A. LES PAYSAGES. — Le séminaire ; le pays natal de Jocelyn, 302. Essai de localisation de la Grotte des Aigles et de Valneige, 305. Lamartine et la montagne jusqu'en 1895. Les souvenirs du Liban dans *Jocelyn*, 312. Souvenirs du Mâconnais, de la Savoie, du Dauphiné, 320. Souvenirs de Vallombrosa ?, 324. Vérité du paysage et sincérité de l'émotion, 326.
- B. LES PERSONNAGES. — Les personnages secondaires, 329. L'abbé Dumont, 333. Rohan-Antoir, Vignet, 397. Lamartine lui-même dans le personnage de Jocelyn, 403. Le nom de Laurence, 414. Souvenirs de Julie Charles, de Julia, d'Antoniella..., 415.

CHAPITRE II

Les souvenirs livresques. Lamartine et la lecture 427

- A. JOCELYN ET LES THÈMES POÉTIQUES DU XVIII^e SIÈCLE. — Lamartine et les « petits poètes », 430. Les thèmes poétiques traditionnels dans *Jocelyn* : danses « sous l'ormeau » et bergers amoureux, solitude, Eden, printemps, rossignol, maison rustique, haine des villes, éloge du chien, exaltation du laboureur, poésie astronomique, consolation de la botanique, etc., 434. Le classicisme de Lamartine, et « le sublime » selon Fénelon 473. Les routines transfigurées, 477.

B. JOCELYN ET LE THÈME LITTÉRAIRE DE LA MONTAGNE.

La montagne dans la prose française avant *Jocelyn*, 477. La montagne dans la poésie française avant *Jocelyn*, 481. Torrents, cascades, lacs, 485. Les hauts lieux sacrés, 487.

C. JOCELYN ET LA FIGURE LITTÉRAIRE DU PRÊTRE.

Le prêtre dans la littérature avant *Jocelyn*, 491. Prêtres luxurieux, 494. Prêtres amoureux, 497. Le thème d'Abélard dans *Jocelyn*, 499. Curés de campagne, 502. Moines et religieux, 510. Les prêtres martyrs, 513. Le thème de Belzunce, 514. *Césaire* et *Jocelyn*, 515

D. LES GRANDS CRÉANCIERS DE JOCELYN.

Jocelyn et le thème épique traditionnel, 517. Les travestissements, 518. Sources littéraires de la scène de l'ordination, 519. Souvenirs de Bernardin de Saint-Pierre, 526 — de Chateaubriand, 528 — de Rousseau, 537 — de Madame de Staël, 540. Souvenirs divers, 541. *Jocelyn* et la littérature indienne, 549. *Jocelyn* et la Bible, 551. *L'Imitation* et les *Maximes des Saints*, 555. *Les Moissonneurs*, 558.

E. LES INFLUENCES ÉTRANGÈRES. I. Influences anglaises. Lamartine et la littérature anglaise, 560. Souvenirs de Shakespeare, 565 — de Milton, 567 — de Pope, 570 — de Thomson, 572 — de Young, 574 — d'Ossian, 576 — de Cowper, 579 — de Byron, 580 — de Moore, 586 — des lakistes, 587 — divers, 596. **II. Influences italiennes,** 598. Souvenirs de Pétrarque et de Michel-Ange, 599 — du Tasse, 607 — de l'Arioste, 609 — de Foscolo et de Manzoni, 610. **III. Influences allemandes,** 611. Souvenirs de Schiller, 612 — de Gœthe, 613. Les influences étrangères dans *Jocelyn*, 619.

QUATRIÈME PARTIE**L'ŒUVRE ET SON DESTIN**

CHAPITRE I**L'art dans JOCELYN 621**

Les reproches de la critique, 621. Les inadvertances du poète, 622. Les « solécismes » de *Jocelyn*, 626. Négligences, maladroites, licences poétiques, 630. Le travail du style dans *Jocelyn*, 632. Lamartine et la poésie, 638. Les mauvais conseillers, 640. Les « airs connus » dans *Jocelyn*, 641. L'excès des larmes, 643. Le pathétique, 644. Puissance du drame, 647. Vérité narrative et descriptive, 652. Les beaux vers, 654. La technique lamartinienne, 655. Le mystère de cette poésie, 657. Lamartine et l'art, 659.

CHAPITRE II**La fortune de JOCELYN 661**

L'attente du livre, 661. Le lancement, 664. Les lettres aux critiques, 664. Le succès immédiat, 667. Opinions hostiles, 670. Gerbes d'éloges dans la presse, 672. Quelques témoignages individuels, 680. Vers en l'honneur de *Jocelyn* et lettres d'inconnus, 685. La carrière de *Jocelyn* jusqu'en 1852, 687. Après 1852, 691. Malveillance de la critique catholique, 693. De 1869 à nos jours, 696. *Jocelyn* au théâtre et à l'écran, 703. L'influence du poème, 706. Le *Jocelyn* orthodoxe de Désiré Carrière, 709. *L'abbé Aubain* et l'évêque Myriel, 712. La *Thérèse* de Léon Bruys, 713. « *Monsieur Jean* », 714. *Pernette*, 715. Les principales éditions de *Jocelyn*, 716. Les Notes de la première édition, 717. Les retouches de la troisième édition, 719. L'édition illustrée de 1841, 723. L'édition des souscripteurs et ses Notes, 725. Les retouches de l'édition de 1860, 728. Les chiffres de vente, 732. *Jocelyn* en Belgique, 732 — en Angleterre, 733 — en Allemagne, 735 — en Hollande, dans les pays scandinaves, en Espagne, au Portugal, en Italie, aux États-Unis, au Mexique, au Brésil, 736.

CHAPITRE III

Message et secrets de JOCELYN 741

Le messianisme de Lamartine, 741. Le message social de *Jocelyn*, 745. *Jocelyn* poème de l'adieu à l'adolescence et au bonheur, 751. *Jocelyn* poème de la douleur, 754. Lamartine et Dieu, 757. L'Inaccessible, 760. La prière, 765. Le Dieu-tyran et la tentation du blasphème, 767. Job, 772. Le pari, 776. *Jocelyn* symbole de l'homme sous la loi incompréhensible de Dieu, 778. Le désespoir lamartinien, 780. Grandeur de *Jocelyn*, 782.

CONCLUSION 785

APPENDICE

I. Les manuscrits de <i>Jocelyn</i>	789
II. Le manuscrit des <i>Devoirs civils du Curé</i>	814
III. Les manuscrits de la « Variante de <i>Jocelyn</i> ».	820
IV. Lettre de Lamartine au Rédacteur du <i>Journal de Saône-et-Loire</i> (7 mars 1832).	821
V. <i>Idem</i> (14 juin 1832).	821
VI. Lettre d'un serviteur de Lamartine, pendant le voyage en Orient (26 octobre 1832)	822
VII. Lettre de Lamartine à ses électeurs de Mâcon (24 juin 1834).	823
VIII. <i>Idem</i> (3 décembre 1834).	824
IX. Lettre de Flora Tristan à Lamartine (10 juin 1838)	825
X. Inventaire des ouvrages anglais ayant appartenu à Lamartine, et conservés au château de Saint-Point	825

Bibliographie 827**Index des noms de personnes. 845**

ERRATA

- Pages 19, ligne 22, *lire* : « carliste ».
45, ligne 18, *lire* : *il rencontre*.
62, ligne 9, *lire* : s'introduire.
91, ligne 6, *lire* : *Jocelyn*.
98, ligne 2, *lire* : la rajeunir.
99, ligne 19, *lire* : des espèces d'êtres mythologiques.
129, ligne 13, *lire* : lui semblent secondaires.
161, ligne 4, *après* : s'attachaient, un point et non une virgule.
162, ligne 29, *lire* : et ne s'en passent pas.
175, ligne 37, *lire* : nous l'avons vue.
205, ligne 13, rectifier ainsi la ponctuation : à Virieu et à Cazalès, on s'aperçoit.
222, ligne 2, *lire* : définie.
268, ligne 2, au lieu de : (*Semeur*-23 mars), *lire* : (*Semeur* 16 et 21 mars).
282, ligne 1 *lire* : prononcées.
286, ligne 7, *lire* : obliquée.
290, dernière ligne, *lire* : rétorquait.
314, ligne 37, *lire* : lointains ; même page, note 1, *lire* : *A l'abbaye*.
315, ligne 30, *lire* : en gerbe.
ligne 32, *lire* : tronc.
337, ligne 11, *lire* : éducation.
367, ligne 2, *lire* : qu'ils.
369, ligne 23, *lire* : nous assura.
392, note 1, ligne 8, *lire* : quelques.
410, ligne 14, *lire* : je m'asseois.
419, ligne 26, *lire* : ou, *et non* où.
421, ligne 24, *lire* : donner à l'héroïne.
437, ligne 21, *lire* : qui l'ignore *au lieu de* qu'il l'ignore.
467, ligne 10, *lire* : je me reposais.
481, avant-dernière ligne, *lire* : ah ! que ne puis-je...
531, ligne 33, *lire* : aussi.
556, ligne 31, *lire* : que Lamartine n'ait formulée et professée.
568, ligne 8, *lire* : alpestre.
604, ligne 2, *lire* : conçût.
662, ligne 21, rétablir une virgule au lieu d'un point, après : En décembre.
760, ligne 5, *lire* : Babel.
765, dernière ligne, *lire* : il est là, donc il est bon.
779, note 2, *lire* : Saint-Aulaire.
786, ligne 20, *lire* : Qu'au moins un premier fragment.
-



S. I. L. I. C.
SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS LITTÉRAIRES
INDUSTRIELLES ET COMMERCIALES
--- 41, Rue du Metz - LILLE ---



